BnF Gallica

Voyages et aventures d'une noce parisienne autour du monde, par Jules Gros. Tome 2

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Gros, Jules (1829-1891). Auteur du texte. Voyages et aventures d'une noce parisienne autour du monde, par Jules Gros. Tome 2. .

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

VOYAGES ET AVENTURES

D'UNE NOCE PARISIENNE

AUTOUR DU MONDE

II

4° V 2
1011

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 69954

VOYAGES ET AVENTURES

D'UNE NOCE PARISIENNE

AUTOUR DU MONDE

PAR

JULES GROS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

TOME SECOND

PARIS
JULES ROUFF ET Cie ÉDITEURS
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

CHAPITRE LXXIX

L'appartement du nouveau venu. — Livrée vert et or. — Demi-jour. — Entrée en matière. — Un rideau brusquement ouvert. — Un cri de surprise. — M. Dick Moore veut se retirer. — Attala le supplie de l'entendre. — Attala s'accuse. — Elle conte ses aventures. — Souvenirs rétrospectifs. — M. Dick Moore se rappelle le mal et le bien. — Le Yankee refuse de prendre la main de son ancienne femme. — Attala poursuit son récit. — Souper chez le marquis de Mont-Luel. — Un champagne malfaisant. — Un sommeil invincible. — Attala s'enferme dans un petit salon. — Réveil dans l'hôtel Orlinoff. — Colère et larmes. — Les arguments d'un roué. — Un prêté pour un rendu. — La belle Sidonie. — Une lettre compromettante. — Mouvement de colère jalouse aussitôt réprimé. — Le Russe refuse d'ouvrir les portes de la cage a l'oiseau prisonnier. — Arguments pour sa défense. — Comment Attala s'échappera-t-elle de sa prison? — Comment elle avait été enfermée. — Comment se venger du coupable? — Une souillure ineffaçable. — Retour du comte. — Menaces et protestations. — Les arguments et la profession de foi d'Orlinoff. — Les transes d'Attala. — Menaces vaines. — Le comte dit qu'il a trouvé un remède. — Les inconvénients qu'il y a a laisser savoir qu'on est un mari trompé. — Les roueries d'un seigneur russe. — La belle pleureuse. — Persiflage. — Un revolver minuscule devenu inutile. — Émotion de M. Dick Moore. — Les mains se rencontrent. — Attala continue sa confession. — La femme de Dick Moore est prisonnière. — Menaces de suicide. — Ce que fera l'habitude. — Les réflexions de la jeune femme restée seule. — Ses appréhensions et ses craintes. — La lettre a Dick Moore. — Un repas en tête a tête. — Un plan infernal. — Les agissements d'une coquette. — La ruse peut suppléer a la force. — Un tableau voluptueux. — Le champagne qui endort les femmes. — Est-ce la paix? — C'est une trêve. — L'arsenal des coquettes. — Toilettes et bijoux. — Le lion est muselé.

M. Dick Moore, en effet, auquel un serviteur de l'hôtel *Gailhard* avait apporté cette dépêche, s'était hâté d'enfourcher son cheval Black et de se diriger au grand trot vers le lieu du rendez-vous. Le majordome, assis dans la salle d'entrée lui donna le numéro de l'appartement luxueux que le nouveau venu occupait au premier étage de l'hôtel.

— Ce monsieur vous attend, dit-il.

— Quelle espèce d'homme est-ce?

— Un beau jeune homme aussi généreux que riche.

— Quel âge peut-il avoir?

— Vingt ans à peine.

— C'est bien, je vais faire un brin de toilette, et je me présenterai chez lui, dit le Yankee de plus en plus intrigué.

Une demi-heure après, en effet, il frappait à la porte de l'appartement qui lui avait été désigné.

Un laquais en livrée verte, brodée or, vint lui ouvrir.

— Qui dois-je annoncer?

— M. Dick Moore.

— Monsieur vous attend.

Le laquais introduisit le visiteur dans un vaste salon somptueusement meublé.

Une demi-obscurité régnait dans cette pièce et formait une opposition si subite avec le grand jour du dehors que M. Dick Moore ne put d'abord rien voir d'une façon bien distincte.

Un élégant cavalier se leva et se présenta devant lui, s'inclinant avec les formes de la politesse la plus correcte.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, dit le maître de la maison, en montrant au nouveau venu un sopha garni de velours cramoisi.

L'Américain salua et s'assit.

— Mes lettres et mes dépêches ont dû vous étonner? dit à demi-voix celui qui se faisait appeler le Libérateur.

— Je vous avoue que, jusqu'ici, je n'y ai absolument rien compris répondit M. Dick Moore.

— Et vous attendez une explication? reprit le maître du logis en se dirigeant vers une des fenêtre dont il tira brusquement les rideaux.

Des flots de lumière inondèrent le salon et vinrent apporter des notes brillantes à toutes les pointes dorées de la boiserie.

M. Dick Moore resta encore quelques minutes ébloui et comme aveuglé par cette lueur subite.

Quand ses yeux s'y furent habitués, il les dirigea vers son hôte.

Puis, tout à coup, il poussa un cri.

— Attala!

— Oui! Dick, c'est Attala qui a voulu te revoir et qui te tend la main!

— Madame, répondit l'Américain revenant à lui, permettez-moi de ne pas profiter de la faveur que vous me faites et de me retirer.

— Non! non! Dick, vous ne me quitterez pas ainsi avant de m'entendre! s'écria la belle Indienne tendant ses deux mains suppliantes. J'en appelle à votre esprit de justice et à vos instincts de galant homme!

— Soit! répondit Dick Moore en se rasseyant, je vous écoute, parlez, madame!

— Dick, vous me parlez durement, dit Attala, mais je ne vous en veux pas, car j'ai mérité votre colère.

Seine
No.....

PORTRAIT DU COMTE ORLINOFF.

Elle s'interrompit quelques instants, mais le Yankee resta silencieux.

Alors elle reprit :

— Dick, je suis bien coupable envers vous et je n'ai pas songé une minute à tenter d'atténuer mes torts.

M. Dick Moore continua à observer son silence glacial.

— Dick, je pourrais pourtant, vous le savez mieux que personne, plaider les circonstances atténuantes !

Qui donc a voulu m'emmener dans ce Paris luxueux où l'on vit au sein d'une féerie éternelle, où l'on a sans cesse l'âme grisée par tous les plaisirs, où l'on n'a pas une seule minute pour se recueillir, où le luxe le plus effréné vous entraîne dans un courant inconscient, où l'on vit sans se sentir vivre ?

N'est-ce pas vous, Dick, qui m'avez entourée d'amis élégants et flatteurs ? N'est-ce pas vous qui avez fait éclore en mon cœur l'amour des plaisirs mondains, la vanité et la coquetterie ?

Oh ! Dick, si vous vous souvenez toujours de mon ingratitude et du mal que je vous ai fait, n'oubliez pas du moins que c'est vous qui le premier, le seul au monde, je vous le jure par la mémoire de mon père, avez fait éclore en moi la fleur délicate de l'amour.

Elle se tut, Dick Moore répondit :

— Non, Attala, je n'ai oublié et n'oublierai jamais ni le bien ni le mal que vous m'avez fait !

Je vous ai aimée comme jamais homme n'a aimé une femme, aimée ardemment, saintement !

J'ai eu en vous la confiance la plus absolue, une foi trop aveugle, hélas ! puisque vous en avez profité pour me tromper !

Cette plaie que vous avez faite à mon cœur est saignante aujourd'hui comme elle l'était le premier jour.

Voilà le mal que vous m'avez fait ! mais je n'ai pas oublié le bien !

Je n'ai pas oublié que, lorsque j'étais prisonnier de votre père, votre cœur s'est ému des misères de l'homme au visage pâle. Je n'ai pas oublié que vous avez adouci par vos sourires les amertumes de ma captivité. Je n'ai pas oublié non plus qu'alors que j'étais attaché au poteau des supplices, qu'alors que la mort seule pouvait m'apparaître comme une délivrance, vous êtes survenue comme la déesse du salut, et que vous m'avez arraché au dernier supplice, en me donnant votre cœur, c'est-à-dire en me faisant les deux dons les plus précieux qui puissent être faits à l'humanité, la vie et l'amour !

Cela, non plus, ô Reine-des-Prairies, je ne l'oublierai jamais.

Attala écoutait Dick Moore, et son visage resplendissait d'enthousiasme aux souvenirs de ce passé rayonnant.

— Dick, mon Dick adoré ! dit-elle en mettant dans sa voix les intonations les plus caressantes, c'est de ce passé, de celui-là seul qu'il faut nous souvenir. Laisse l'autre, le passé mauvais, tomber dans les abîmes de l'oubli. Dick ! refuseras-tu encore de prendre ma main ?

Dick Moore resta immobile et muet.

— Quel cœur de pierre bat donc dans ta poitrine, ô mon époux chéri? Ton Attala est-elle donc devenue laide et repoussante? Ses caresses d'autrefois, qui te rendaient si heureux, te paraissent-elles aujourd'hui transformées en supplices?

Moi, Dick, à ta vue, j'ai senti tout mon être s'envoler vers toi, mon regard t'enveloppe et ma lèvre brûlante voudrait te dévorer de ces ardents baisers que nous nous prodiguions jadis.

L'œil de l'Américain s'illumina à ces souvenirs du passé, mais ce ne fut qu'un éclair, et il reprit d'une voix calme :

— Vous avez oublié, madame, de me raconter vos aventures depuis le jour où vous m'avez quitté sans tambours ni trompettes.

— Oh! ce souvenir maudit ne saurait-il s'éteindre! s'écria la belle Indienne, fondant en larmes : il me tue à petit feu et viendra s'asseoir comme un cauchemar à mon chevet, quand sonnera ma dernière heure!

— Je vous ai priée, madame, de me raconter votre histoire; elle doit être pleine de détails piquants.

— Eh bien, soit! Dick, quoi qu'il m'en coûte, je te dirai tout, et tu verras que tu n'as pas été seul à souffrir de ma folle équipée.

Quand tu m'as confessé notre ruine et que tu m'as fait connaître ton projet de revenir en Amérique, cela ne m'a nullement émue et j'ai accepté, je le jure, les événements avec une profonde indifférence.

Cette vie bruyante de Paris m'avait séduite les premiers jours, mais elle commençait à me lasser. Donc j'étais décidée à partir avec toi et, sans doute, jamais un nuage n'aurait apparu dans le ciel de notre existence.

Un événement inattendu vint tout changer et laisser en mon cœur un éternel remords.

Tu me laissas un soir dans les salons de M. le marquis de Mont-Luel, où je me trouvais presque seule de femme au milieu d'une foule d'hommes jeunes et galants, tous voltigeant autour de moi comme des papillons, tous m'écrasant sous des monceaux de madrigaux de toute espèce.

On se mit à table à minuit pour collationner, et le champagne coula à grands flots et pétilla dans les coupes de cristal.

On m'avait placée aux côtés de M. le comte Orlinoff qui renchérit sur tout le monde et me combla de compliments. Il était ur moi aux petits soins, me bourrait de sucreries et ne laissait pas un instant ma coupe vide.

Je connaissais depuis longtemps les effets du vin de Champagne et

je ne buvais qu'avec une extrême prudence, de peur de me griser et de prêter à rire à ces messieurs.

Qu'arriva-t-il? Je n'ai jamais bien pu le savoir ; toujours est-il que, bien que j'eusse bu moins que de coutume, je me sentis tout à coup envahie par un sommeil invincible.

Je pus à peine me lever de table et me réfugier dans un petit salon dont je poussai le verrou à l'intérieur; puis je me laissai tomber sur un divan.

Depuis ce moment je n'ai conservé aucun souvenir de ce qui a pu m'arriver jusqu'au lendemain matin, où je m'éveillai dans le lit du comte Orlinoff.

Je poussai des cris, j'appelai, je fondis en larmes :

— Ouvrez-moi! ouvrez-moi! laissez-moi fuir loin de ces lieux maudits! criai-je; mais le comte, le sourire aux lèvres, me laissait, sans rien dire, exhaler mon désespoir.

Quand je fus un peu plus calme, il prit la parole.

— Les hommes, dit-il, ne sont pas maîtres des événements. Il y a quelque chose de plus fort qu'eux que les uns appellent la Providence et les autres le hasard. Ne vous en prenez de ce qui vous arrive qu'à cette force supérieure.

— Monsieur, lui dis-je, exaspérée de son sang-froid, vous êtes un hypocrite et un lâche.

— Que voulez-vous, belle dame? je ne saurais me refaire.

— Soyez sûr que vous payerez chèrement cette infamie. Mon mari est fort et brave ; il vous tuera impitoyablement.

— Bast! bast! dit le comte toujours moqueur, ce brave Dick Moore n'est pas si diable qu'il en a l'air ; il ne se couvrira pas de ridicule, car, après tout, il ne s'agit ici que d'un prêté pour un rendu.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je.

— Que Dick Moore, la semaine dernière, m'a enlevé la belle Sidonie de l'Opéra que j'entretenais à beaux deniers comptants, au vu et au su de tout Paris.

— Monsieur le comte, ceci est une nouvelle infamie et je me garderai bien de vous croire.

Il se leva et se dirigea vers un joli petit meuble de Boule, dont il ouvrit un tiroir.

Il y prit une lettre dans son enveloppe et me l'apporta.

— Lisez, me dit-il.

Je lus la suscription ; la lettre était bien adressée à M^lle^ Sidonie, de l'Opéra.

Je retirai le pli de l'enveloppe; la lettre était signée Dick Moore et je reconnus ton écriture.

Elle contenait ces mots :

« Chère petite,

« Merci de tes complaisances, mais ne va pas raconter au vieux Russe combien nous avons ri de lui. Je t'envoie la parure promise. A demain soir chez toi, comme c'est convenu. J'embrasse bien tes lèvres roses. »

— Eh bien? demanda le comte.

Je ne répondis pas d'abord, mais je regardai bien l'entête de la lettre.

Elle était datée de l'avant-veille; de sorte que cette nuit que j'avais passée dans le lit du comte, tu l'avais passée, toi, dans les bras de la danseuse.

Cette pensée fit germer en moi un mouvement de colère qui ne dura qu'un instant.

Je rendis la lettre au comte, et sans rien manifester de ma jalousie naissante.

— Qu'est-ce que cela prouve? dis-je du ton de voix le plus tranquille, mon mari peut bien comme un autre se passer des fantaisies sans conséquence. Je ne ferai jamais à une demoiselle Sidonie l'honneur d'en être jalouse.

— Eh bien! ma chère, je ne suis pas comme vous et c'est parce que j'étais jaloux que je me suis mis en tête de rendre à ce cher Dick Moore la mauvaise plaisanterie qu'il m'avait faite.

— Monsieur, m'écriai-je, je vous somme de m'ouvrir la porte et de me permettre de m'en aller.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, ma belle enfant, ma fortune entière est à votre disposition, et j'ose dire qu'elle est considérable; mais jamais je ne consentirai à vous rendre à Dick Moore.

— Mais, monsieur, si mon mari apprend que je ne suis pas rentrée, il sera dans une inquiétude mortelle.

— Sans doute, chère belle; mais croyez-vous qu'il sera bien plus heureux s'il apprend que vous avez été la maîtresse du vieux Russe, ainsi qu'il se plaît à me nommer?

— Hélas! hélas! dis-je en fondant en larmes, c'est vrai! Jamais Dick ne pardonnera l'infidélité involontaire que j'ai commise et le crime dont j'ai été la victime.

Le comte se retira comme s'il eût compati à ma douleur et j'entendis qu'il fermait à clé la porte derrière lui.

Je pleurai longtemps et le bruit de mes sanglots remplissait la chambre de l'infâme ravisseur.

Puis je me mis à réfléchir.

— Qu'allais-je faire? Comment m'échapper de cet hôtel où chaque serviteur avait sans doute reçu l'ordre de me surveiller?

Je me dirigeai en chancelant du côté de la fenêtre et j'écartai les rideaux de brocard.

La chambre du comte était située au second étage et il ne fallait pas songer à tenter par là une évasion.

Plus je songeais aux difficultés de ma situation, moins je trouvais le moyen de m'en sortir.

La vue du lit du comte m'exaspérait en soulignant, pour ainsi dire, les horreurs de la réalité.

Comment étais-je venue là? quel artifice avait-on employé pour me griser et m'endormir?

Ce passé honteux constituait un problème plus facile à résoudre que celui de l'avenir.

La situation m'en apparut tout à coup lumineuse.

Le comte russe, homme sans scrupules, avait juré de faire expier les infidélités de la danseuse; il avait mêlé un narcotique à mon champagne et mis mon sommeil sur le compte de l'ivresse.

A la fin de la soirée, il avait offert à M. le marquis de Mont-Luel de me reconduire dans sa voiture à mon domicile; et il m'avait amenée à son hôtel.

Tout cela constituait un crime exécrable; mais par quels moyens ferais-je punir le coupable?

Je compris tout d'abord combien il importait à ton honneur que ma flétrissure restât secrète.

Dick, Dick seul, me disais-je, sera instruit de mon malheur; il est bon et il me pardonnera quand il saura que je n'y ai apporté nulle complicité.

Lui seul a le droit de me venger en se vengeant lui-même; il tuera cet abominable gredin et plus tard il oubliera peut-être que son Attala a été souillée par le contact d'un malfaiteur.

Ensuite cette idée de souillure prit dans mon esprit des proportions énormes.

Qu'importe que Dick me pardonne, m'écriai-je éplorée; me pardonnerai-je, moi? Oubliera-t-il, oublierai-je jamais? Non! non! je suis à jamais flétrie, déshonorée; il ne me reste qu'à mourir.

A ce moment de mes réflexions, un bruit discret me fit tressaillir. Je

tournai la tête et je vis le comte qui rentrait, et qui, ayant pris un fauteuil, vint s'asseoir gravement devant moi.

— Attala, me dit-il, j'ai des choses sérieuses à vous dire ; je vous prie en conséquence de m'écouter avec attention.

— Monstre! lui dis-je, ne pouvant dominer ma colère, vous me tenez en votre puissance et je suis obligée sinon de vous écouter, au moins de vous entendre; un jour viendra où je me vengerai, je vous le jure. En attendant, j'ai résolu de protester contre vos violences en restant muette et passive.

Parlez ou taisez-vous, ce sont les dernières paroles qui sortiront de ma bouche!

Le comte sourit.

— Je vous approuve, chère belle, de cette résolution. Elle me permettra, d'une part, de m'expliquer en toute sincérité, et d'une autre, de ne plus entendre les vilaines épithètes dont il vous plaît de me qualifier.

Je tournai la tête du côté du mur, afin de ne plus voir son odieux visage, et il continua en ces termes :

— J'ai beaucoup réfléchi, ma toute belle, depuis hier au soir, et j'ai pris des résolutions qu'aucune force au monde ne parviendrait à changer.

Je ne suis plus un jeune homme et, vous pouvez m'en croire, j'ai acquis beaucoup d'expérience.

Ma plus grande passion, je devrais dire l'unique, a été mon amour démesuré pour les femmes. C'est vous avouer que j'ai beaucoup, souvent, trop souvent aimé.

Or, jamais, je le jure par tout ce qu'il y a de sacré au monde, je n'ai rencontré une créature plus admirablement belle que vous, Attala.

Vous ne vous étonnerez donc pas qu'ayant eu en ma possession un bijou incomparable, j'aie résolu de le garder à jamais et de ne le céder à personne?

Je revins à moi et je compris que j'avais affaire à un homme sans scrupules, qu'aucun argument humain ne saurait toucher, et qui ne céderait que devant la force matérielle.

— Soit, monsieur, lui dis-je, je sais désormais quelle sorte d'ennemi j'ai à combattre; et je sais à quelles armes j'aurai recours!

— Je m'attendais parfaitement, chère belle, à cette explosion de colère; mais j'ai pris, en vérité, mes précautions, et ce feu follet s'éteindra rapidement, j'en ai l'absolue conviction et la complète certitude.

— Mais avez-vous donc espéré, m'écriai-je, exaspérée par son sang-froid, que je resterais éternellement enfermée dans cette chambre? Il faudra bien qu'à un moment donné je sois mise en présence d'un étranger.

C'est alors que je pourrai me plaindre, invoquer la justice de mon pays, crier vengeance contre l'abominable violence que vous exercez contre moi.

— J'ai pensé à tout cela, ma chère belle, mais j'ai trouvé un remède à tous ces maux dont vous me menacez.

— Un remède, dites-vous?

— Oui, et un remède souverain.

Je lui adressai un regard chargé d'ironie et de mépris. Il n'eut pas l'air de le remarquer et continua :

— Je m'explique, belle dame, et vous jugerez vous-même de la valeur du plan que j'ai conçu.

Vous le savez comme moi, Dick Moore est complètement ruiné; il m'annonçait lui-même hier son intention bien arrêtée de quitter Paris et d'aller chercher en Amérique un moyen de refaire sa fortune.

Il fit une halte, comme pour me donner le temps de lui répondre, mais je restai muette.

Alors il continua :

— M. Moore n'a donc plus à son avoir, à Paris, que le souvenir de sa prodigalité et l'estime qu'il a su inspirer partout autour de lui, malgré les folies sans nombre auxquelles il n'a cessé de se livrer.

Pensez-vous, ô la belle des belles, qu'il serait bien aise, avant son départ, d'être couvert de ce ridicule qui, à tort ou à raison, en France, s'attache toujours à un mari trompé?

— Monsieur, m'écriai-je, emportée par l'indignation et par la colère, Dick saura seul l'horrible trahison dont j'ai été victime, il tuera l'homme sans cœur et sans honneur qui a abusé d'un cadavre inconscient, et il pardonnera à sa femme innocente.

— Ce que vous dites, Attala, serait exact, si je permettais aux choses de se passer ainsi, mais écoutez encore.

A l'heure qu'il est, M. Dick Moore est informé que vous êtes venue passer la nuit avec moi.

— Informé! mais par qui, grand Dieu ?

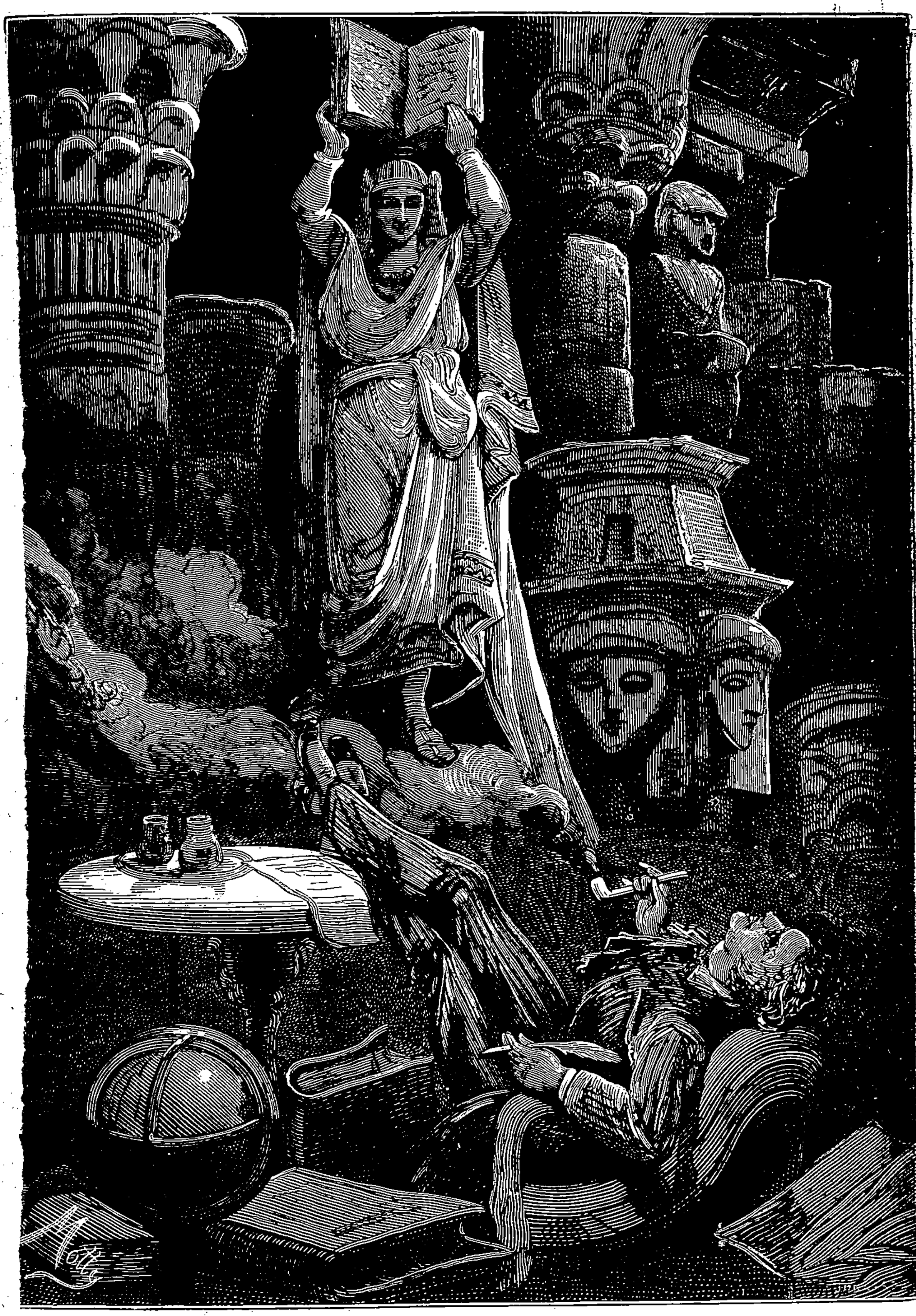
— Par moi, madame. J'ai pensé qu'il serait mal de me dérober à ma responsabilité et j'ai écrit la vérité à cet ami malheureux.

— Toute la vérité?

— A peu près, chère belle. Si j'ai négligé de lui faire connaître les moyens employés par moi pour vous amener, je lui ai donn des détails intimes plus que suffisants pour lui apprendre que son malheur est irrémédiable autant que complet.

— Tant mieux donc, dis-je avec rage, Dick vous tuera

Seine
No 1.0.6



Vision de Joseph Smith. (P. 885.)

— Je ne le crois pas, chère belle, car je lui ai promis d'être discret et de ne parler à âme qui vive de ma bonne fortune, s'il consent lui-même à ne la pas ébruiter. Il a donc, afin d'éviter les moqueries, le devoir de se taire et de supporter philosophiquement son sort.

« J'emmènerai Attala en Russie, lui ai-je écrit, et nous serons partis avant deux jours. Vous n'avez donc qu'à vous en prendre à vous-même si le public, instruit de vos désastres conjugaux, se moque du mari délaissé. »

Je comprenais toute la logique implacable de l'immonde trompeur et mes larmes se remirent à couler par torrents quand je songeai à ton désespoir et à la haine qui allait remplacer dans ton cœur notre pur amour.

— Vous êtes bien belle quand vous pleurez, Attala ; si je pouvais vous aimer davantage, je le ferais en vous voyant en larmes.

Ce ton de persiflage m'exaspérait, et si j'avais eu une arme quelconque sous la main, je n'aurais pas hésité un instant à m'en servir. Hélas ! j'avais bien toujours avec moi ce petit revolver mignon, ton premier cadeau, Dick, mais je me souvins qu'un jour, de crainte d'accident, tu en avais retiré les charges ; il ne fallait pas songer à m'en servir avant de m'être procuré de nouvelles munitions.

M. Dick Moore, qui avait jusque-là écouté ce récit sans que son visage décelât ses impressions secrètes, ne put s'empêcher de manifester son émotion quand Attala rappela ce souvenir de leurs premières amours.

La belle Indienne surprit ce trouble inattendu et tendit de nouveau la main à celui qui jusque-là l'avait refusée.

Cette fois il la prit dans la sienne.

— Continue, pauvre enfant, dit-il en soupirant.

Un éclair de joie jaillit des yeux d'Attala.

— Le comte ne s'arrêta pas là, dit-elle.

— Vous le voyez, chère belle, continua-t-il, votre mari est bien à jamais perdu pour vous, car vous ne le verrez pas ; tous mes serviteurs sont mes compatriotes et ils me sont dévoués jusqu'à la mort.

Je les ai chargés de vous garder, et nul autre que moi au monde, avant notre départ de France, ne pénétrera auprès de vous.

— Dites que je suis votre prisonnière.

— C'est un bien gros mot, mais le fait le justifie à peu près. Vous êtes ma captive.

— Je vous échapperai, fût-ce en me réfugiant dans la mort.

— Cela encore vous sera difficile, car, je dois vous l'avouer, vous êtes sous le couvert d'une surveillance qui ne vous quitte pas de l'œil un seul instant.

— Q'espérez-vous donc de moi? dis-je à la fin, en proie à la plus profonde des colères.

— J'espère que, petit à petit, vous prendrez votre sort en patience, que l'habitude viendra en aide à la réflexion, que vous finirez par comprendre qu'être la maîtresse du comte Orlinoff, un des plus grands seigneurs de l'empire russe, vaut bien autant qu'être la femme d'un aventurier. J'espère enfin qu'un jour la belle Attala me donnera volontairement ce que cette nuit je lui ai dérobé par la ruse.

En disant ces mots, l'infâme ravisseur me salua et se retira en ayant soin, comme la première fois, de refermer la porte derrière lui.

Je restai seule une fois encore et livrée à mes noires réflexions.

J'envisageai ma situation avec plus de sang-froid que je n'en avais apporté jusqu'à ce moment.

Elle m'apparut dans toute son horreur.

Oui, j'étais bien la captive du comte, sa prisonnière, son esclave!

Non! je n'avais nul secours humain à espérer, car Dick Moore me croyait coupable et me méprisait.

Peut-être mon mari se laisserait-il entraîner par son caractère entier et céderait-il à son premier mouvement de colère, Il chercherait le comte et voudrait le forcer à se battre!

Mais le comte était trop prudent pour exposer sa vie dans un combat singulier avec un homme dont tout Paris connaissait l'incomparable adresse.

Il resterait caché et insaisissable, et si Dick tentait de forcer la porte de l'hôtel, le lâche ravisseur se placerait sous la protection de la loi et le ferait arrêter.

Cette pensée de mon mari emporté par sa juste fureur me glaçait jusqu'à la moelle des os.

— C'en est fait! m'écriai-je en pleurant, rien désormais ne saurait me sauver. Qu'il n'y ait au moins qu'une victime!

Sur le guéridon, placé au centre de la chambre, s'étalait un buvard et tout ce qu'il faut pour écrire.

Je m'assis et, sans réfléchir davantage, j'écrivis ce mot que tu as dû recevoir, Dick, dans lequel je m'accusais seule et déclarais ne pouvoir me résigner à supporter la pauvreté près de toi.

Quand arriva l'heure du repas, un serviteur apporta une table richement servie avec deux couverts.

Je présentai au comte la lettre que je venais d'écrire.

— Voulez-vous vous charger, monsieur, de faire parvenir ce billet à M. Dick Moore?

Il le lut, et sa figure s'illumina.

— Certes, ma toute belle, je me ferai un véritable plaisir de faire porter vos adieux à mon rival. Vous êtes le résumé de toutes les perfections, et je n'aurai jamais le courage de vous reprocher cette dernière preuve d'amour que vous donnez à votre mari.

Puis, après avoir agité une sonnette placée à ses côtés :

— Je n'aurais pas osé vous prier d'écrire cette lettre, mais elle empêchera, croyez-le bien, des malheurs peut-être irréparables.

— A partir de ce moment, Dick, j'avais pris mon parti, et tout un plan infernal était né dans mon esprit.

Je m'assis à la table du comte, la mine non pas joyeuse, mais résignée ; et je mangeai de bon appétit.

Il me regardait silencieusement, et tout son visage révélait un étonnement qu'il s'efforçait en vain de dissimuler.

Je jouissais intérieurement de sa stupéfaction et je me disais en moi-même :

La pauvre Indienne se vengera, elle se vengera cruellement, implacablement ; elle est la plus faible, mais elle sera la plus rusée ; la diplomatie russe sera mise en échec par la finesse d'Attala.

Le comte se décida enfin à prendre la parole :

— Je vois avec contentement, dit-il, que ma belle captive a réfléchi et compris l'inutilité de la résistance.

— Vous avez raison, monsieur le comte, je me soumets parce qu'il m'est impossible de me révolter. Il était inutile de me rappeler que je suis votre prisonnière ; je ne l'oublierai jamais, et j'espère bien un jour vous faire repentir d'avoir ainsi violenté une pauvre femme désarmée.

— Ah ! je vous aime ainsi, quand la colère fait jaillir des éclairs de vos beaux yeux ! dit-il.

— Quand on aime une femme, monsieur le comte, on ne lui verse pas le poison pour lui ravir l'honneur ; on s'efforce de s'en faire aimer ; on ne prend pas par la force ce qu'on a le droit d'espérer recevoir un jour volontairement.

— Vous dites bien vrai, ma belle enfant, et jamais je n'aurais pensé à agir autrement si je n'avais appris la décision prise par votre mari. Je n'ai pu me résigner à vous voir ainsi partir !

— Je ne crois pas un mot de vos discours, monsieur le comte. Vous avez l'habitude de commander, et pour être aimé d'une femme il faut obéir. Aussi vous aurez, grâce à votre fortune, grâce à votre haute situation, grâce à votre puissance, autant de corps inertes qu'il vous plaira, mais vous n'aurez jamais une femme amoureuse qui vous fera un collier de ses bras et qui vous embrassera en vous disant : je t'aime !

Le comte se leva de table et vint se jeter à genoux devant moi.

— Pour un pareil bonheur, Attala, s'écria-t-il, le visage enflammé d'enthousiasme et d'amour libertin, je donnerais ma fortune entière, ma vie, ma part de paradis.

Oh! laissez-moi espérer qu'un jour vous aurez oublié un passé que je commence à maudire moi-même; laissez-moi espérer, Attala, qu'un jour vous m'aimerez et vous daignerez me le dire.

— Jamais! jamais! m'écriai-je.

Puis, après un temps d'arrêt:

— Mais qu'importe? Monsieur d'Orlinoff, ajoutai-je en chargeant mes regards d'ironie, il doit bien vous rester encore quelques bouteilles de ce champagne qui fait si bien dormir! Vous êtes ici chez vous, Monsieur le comte, vous êtes le maître, ne vous gênez pas.

— Vous avez raison, Attala, accablez-moi, maudissez-moi! Je mérite tous vos anathèmes! haïssez-moi, s'il le faut; mais laissez-moi l'espérance pour me consoler!

Je redoublai d'ironie:

— Vous savez, monsieur, que j'aime beaucoup le champagne. Ici, il n'y a nul inconvénient à se griser, et je sais que vous prodiguez vos meilleurs soins aux dames à qui semblable accident arrive.

— Madame, répondit le comte, calme et sérieux cette fois, je vous jure sur mon honneur que, désormais, vous n'aurez rien à redouter de semblable à ce que vous me reprochez. Vous êtes ici chez vous, en sûreté. Cette chambre vous est exclusivement réservée jusqu'à votre départ. Deux femmes vont venir se mettre à votre disposition; vous pourrez les faire coucher sur votre tapis ou en travers de votre porte. C'est la mode russe.

Moi-même, madame, j'en prends ici l'engagement solennel, je ne remettrai les pieds chez vous que lorsque vous m'en aurez donné l'autorisation.

— Tu vois, mon cher Moore, ajouta la narratrice, que, dès le principe, je commençai l'exécution de mon plan, car, tu l'as deviné, j'avais juré de me venger en punissant le monstre par l'endroit où il avait péché et de le faire mourir de rage impuissante et de concupiscence inassouvie.

Elle continua son récit:

— J'aurais pu, dit-elle, profiter de l'engagement solennel pris par le comte pour le tenir à distance et pour lui interdire l'entrée du petit appartement qu'il m'avait attribué; je me gardai d'agir ainsi.

— Seule, monsieur le comte, lui dis-je, je subirais un ennui mortel; puisque vous m'avez juré de me respecter à l'avenir et de ne plus employer les procédés élémentaires que vous avez pour faire l'amour, il

me sera agréable de recevoir votre visite le plus souvent possible. Ne pourriez-vous pas, par exemple, puisque je suis prisonnière, venir de temps en temps me tenir compagnie pendant mes repas ; on mange mieux quand on est deux.

— Oh ! Attala, je me ferai un devoir sacré, si vous le permettez, d'être sans cesse votre convive.

— Allons, c'est entendu, lui dis-je, en lui tendant la main.

Il la saisit et y porta avidement les lèvres :

— C'est la paix ? demanda-t-il.

— Non ! non ! une trêve seulement, dis-je avec un sourire.

— Vous êtes un ange !

— A partir de ce jour, Dick, je dirigeai tous les efforts de mon esprit vers un but unique.

J'appelai à moi tout l'arsenal d'une infernale coquetterie ; je ne ménageai ni les sourires, ni les attitudes provoquantes, ni tous les moyens de séduction qu'une femme habile peut trouver dans la toilette.

Le comte Orlinoff s'enchevêtrait chaque jour davantage dans la toile d'araignée que je tissais à son usage.

Tous les matins, mes deux femmes de chambre étalaient sur les divans de riches toilettes et des bijoux précieux. Je passai ma journée entière à changer de robe et à charger mon corps de diamants et de perles. Tantôt, le comte me trouvait vêtue d'un costume sombre et sévère ; il ne me faisait aucune observation, mais aussitôt il devenait triste et rêveur.

Un jour, je lui demandai :

— Avez-vous donc reçu quelque mauvaise nouvelle que vous avez un visage si sombre ?

— Non, Attala, me répondit-il, mais quand je vous vois ainsi couverte de vêtements de deuil, je me demande si vous n'avez pas évoqué le souvenir du passé et si ce n'est pas le deuil de vos jours de tendre jeunesse que vous avez arboré.

Je le rassurai et me pris à rire comme une folle. Le soir j'avais adopté le plus galant et le plus décolleté de mes costumes.

Bref, mon cher Dick, je fis si bien que le comte n'eut plus bientôt qu'une pensée, son amour démesuré pour moi et le désir immodéré de me posséder une seconde fois.

Cet homme, naguère si autoritaire, si plein de volonté, s'était, sous les rayons de ma coquetterie, ramolli comme une cire.

Chaque fois qu'il avait l'audace de me parler de sa passion sans bornes, je l'écoutais d'abord avec une attention qui faisait naître en lui quelque folle espérance, puis je partais d'un grand éclat de rire.

— Quand donc enfin m'aimerez-vous, cruelle? me demandait-il.

— Je vous l'ai dit déjà, monsieur le comte, jamais!

Il se retirait alors la rage et le désespoir au cœur.

Il en était arrivé enfin au point où j'avais désiré l'amener.

Quatre jours après mon arrivée chez le comte Orlinoff, il m'annonça que tu avais quitté Paris et que lui-même était résolu à partir pour la Russie.

— Chère belle, me dit-il, si je ne redoute plus à Paris la rencontre de l'homme qui a le bonheur suprême d'être aimé de vous, je n'oublie pas que nous sommes dans le lieu du globe où une femme belle comme vous a le plus de chances de rencontrer un homme disposé à faire toutes les folies pour s'en faire aimer.

Il s'interrompit un instant.

— Continuez, lui dis-je.

— Ce n'est pas aussi facile de m'expliquer qu'il vous paraît, reprit-il en souriant. Je vais pourtant essayer.

A tort ou à raison, je me suis imaginé que vous aviez résolu de vous venger de la façon un peu cavalière, je l'avoue, dont je me suis emparé de vous.

— Tiens! tiens! vous avez deviné cela?

— Oui, et je crains que maintenant que vous connaissez l'empire que vous avez pris sur moi, vous n'en abusiez en vous livrant au premier galant qui vous fera les yeux doux.

— Je vous remercie, lui dis-je en riant, de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de ma personne.

— Oh! chère belle, je ne suis plus un enfant, et parfois j'ai vu luire dans vos beaux yeux des éclairs qui n'avaient rien de rassurant pour moi!

— Comment pourrais-je vous quitter, lui dis-je, tant que vous exercez autour de moi une surveillance pareille à celle que je subis!

— Je sais qu'il vous serait difficile de vous évader, reprit-il, mais vous aviez raison de me dire que votre captivité si étroite ne pourrait pas être éternelle; si je restais ici, il faudrait bien me décider un jour ou l'autre à recevoir des amis et à vous conduire un peu dans le monde. C'est là le danger que je veux éviter.

— A votre aise, monsieur le comte. Je dois vous avouer que, Dick parti, rien ne me retient à Paris et que je m'en irai sans chagrin. Le comte prit congé de moi.

Le lendemain des monceaux d'étoffes brillantes et précieuses, des bijoux et des pierreries, chefs-d'œuvre du goût parisien, étaient étalés dans ma chambre.

Seine
No 107

— Demandez-moi la lune, je pourrai chercher à la décrocher. (P. 853.)

Le comte vint me visiter et me trouva occupée à admirer tous ces trésors de la coquetterie.

— Ne choisissez pas, chère belle, me dit-il, tout cela est à vous et je n'ai qu'un chagrin, c'est de ne pouvoir vous faire transporter dans mon château tout ce que produisent l'industrie et le goût des Français.

Je m'inclinai en signe de remerciement et il me quitta après m'avoir saluée cérémonieusement.

CHAPITRE LXXX

ATTALA CONTINUE SON RÉCIT. — LE COMTE ORLINOFF REDOUBLE DE PRÉVENANCES. — DÉPART POUR LA RUSSIE. — LE CHATEAU DE L'OURAL. — RICHES ÉTOFFES, BIJOUX ET PARURES. — LA VIE EN COMMUN. — UN DON DE DEUX CENT MILLE FRANCS DE RENTE REFUSÉ. — POURQUOI LE COMTE NE SERA JAMAIS AIMÉ. — UN MARIAGE QUI N'EN EST PAS UN. — UNE PROPOSITION REJETÉE. — NOUVEAUX PROJETS DE VENGEANCE. — TENTATIVE DE VIOLENCE. — ROLE DU PETIT REVOLVER. — UNE OFFRE SOLENNELLE. — LE MARIAGE MORGANATIQUE. — UNE DOT DE DIX MILLIONS DE FRANCS. — OFFRE D'UN MARIAGE PUBLIC. — LE COMTE A RÉSOLU DE DÉCROCHER LA LUNE. — LE DÉPART. — DISTRACTIONS PAR L'ÉTUDE. — UNE PROMESSE FORMELLE PAYÉE PAR LA LIBERTÉ. — ATTALA SOUVERAINE AU CHATEAU DU COMTE. — MISS AURORA ET Mlle MARIETTE. — UNE LETTRE DU COMTE. — PROJETS COMPROMIS. — NOUVELLES ESPÉRANCES CAUSÉES PAR UNE PAROLE IMPÉRIALE. — RÉPONSE D'ATTALA. — ELLE N'ACCEPTERA QU'UN MARIAGE SOLENNEL. — UN COURRIER A CHEVAL. — RETOUR DU COMTE EN SOMPTUEUX ÉQUIPAGE. — LE PRINCE KOLIEOFF ET LE CHAMBELLAN MAÏNOFF. — UN MESSAGE DE L'EMPEREUR. — UNE NOCE PRINCIÈRE — ATTALA A LA COUR. — MARTYRE DU COMTE ORLINOFF. — SA MORT. — ATTALA LÉGATAIRE UNIVERSELLE. — OFFRES INSOLENTES. — DICK MOORE SE DÉCLARE INSULTÉ. — RUPTURE DÉFINITIVE. — ENCORE UN MOT A DIRE. — NOUVELLES DU TRÉSOR DES ANCÊTRES. — ATTALA RACONTE L'HISTOIRE DU COMTE DE MONTEZUMA. — TRANSFORMATION DES LINGOTS. — LE COMPLOT CONTRE LES BLANCS. — OPINION DE M. DICK MOORE SUR LA PROPRIÉTÉ DU TRÉSOR. — IL DÉCLARE QUE LE COMTE EN EST LE LÉGITIME POSSESSEUR. — DERNIERS ADIEUX. — UNE POIGNÉE DE MAIN DANS UNE CIRCONSTANCE DOULOUREUSE.

La belle Indienne continua son récit.

M. Dick Moore qui, d'abord, ne l'avait écoutée qu'avec distraction, était maintenant suspendu à ses lèvres.

Il contemplait sa beauté, plus complète encore qu'il ne l'avait vue alors qu'Attala était sa femme.

Cependant il sentait qu'il était nécessaire de l'écouter avant de se prononcer pour ou contre. Il resta donc silencieux.

— Ici, mon cher Dick, dit la Reine-des-Prairies, je me sens un peu embarrassée, pourtant j'ai résolu de te dire toute la vérité, quoiqu'il m'en coûte, et je la dirai sans rien dissimuler.

M. le comte Orlinoff se montrait chaque jour plus empressé, plus galant, plus généreux.

Nous étions partis pour la Russie, non pas comme te le disait ma lettre, deux jours après notre séparation, mais, comme je viens de te le dire, une semaine plus tard.

Le comte avait eu d'ailleurs le soin de faire annoncer son départ par

tous les journaux qui s'occupent à Paris de la vie élégante, et il avait renoncé complètement à mettre le pied hors de son hôtel.

Si quelqu'un était venu le demander, tout le personnel avait ordre de dire que, depuis longtemps, il était en route, et le bruit retentissant des marteaux, enfonçant des clous dans les caisses, aurait suffi pour justifier l'affirmation que les serviteurs auraient donnée de n'être restés en arrière que pour assurer le départ du matériel.

D'ailleurs, les amitiés de Paris sont fragiles; aucun de ceux qui témoignaient le plus d'affection au comte ne se présenta chez lui pour s'assurer de la réalité de son départ.

Nous étions allés, lui et moi, suivis seulement de son valet de chambre et des deux femmes attachées à mon service, tout d'une traite, à l'extrémité de la Russie d'Europe, dans un château princier qu'il possédait près de ses mines de l'Oural.

Jamais encore, jusqu'alors, je n'avais imaginé un séjour aussi triste et aussi monotone. Cependant, je fis contre mauvaise fortune bonne mine.

Je n'aurais voulu pour rien au monde laisser croire à mon tyran qu'il pourrait un jour vaincre ma résistance par suite de l'ennui, du désœuvrement et du désespoir qui m'envahissaient. Chaque jour, des courriers, envoyés au loin, arrivaient au château, des pays les plus éloignés.

Ils étaient porteurs de riches étoffes, de bijoux et de pierres précieuses de toute sorte, que le comte continuait à m'offrir galamment.

Six mois s'étaient à peine écoulés que déjà j'étais en possession d'une véritable fortune.

Dès que nous fûmes en Russie, je jouis d'une entière liberté, sauf celle de prendre la fuite. Tous les nombreux serviteurs du château s'inclinèrent devant moi comme devant une reine.

Le comte, qui n'avait pas cessé de prendre ses repas avec moi, essayait de me parler de son amour, des tourments que lui imposait ma coquetterie.

Un jour, il me présenta un papier, c'était un acte en règle, me faisant donation, en toute propriété, d'un domaine princier qu'il possédait en Crimée, et dont les revenus atteignaient la somme respectable de deux cent mille francs.

Je repoussai ce présent.

— Vous me faites repentir, monsieur le comte, lui dis-je, d'avoir accepté les petits cadeaux que vous me faites journellement. Je les ai reçus parce que j'ai pensé vous faire plaisir et que j'ai cru que cela ne

tirait pas à conséquence. Aujourd'hui, vous voulez m'acheter, et vous me prouvez quelle piètre idée vous avez de mon honnêteté.

— Non! non! s'écria-t-il, je ne veux pas vous acheter, Attala ; on n'achète pas ce qui est inappréciable; je veux seulement vous montrer combien je vous aime et combien vous seriez ingrate de ne pas me payer de retour.

Je pris ma voix la plus grave et je répondis :

— Je croyais, monsieur le comte, vous avoir dit bien des fois qu'il me serait à tout jamais impossible de vous aimer. Aujourd'hui, puisqu'il vous plaît de revenir sur ce chapitre, je ne demande pas mieux que de m'expliquer.

Entre vous et moi, monsieur le comte, il y a un abîme que rien ne saurait combler ; cet abîme c'est M. Dick Moore, c'est mon mari à qui j'ai juré devant les prêtres de ma religion une fidélité éternelle

Il resta un moment silencieux, puis :

— Eh bien! parlons-en, dit-il, j'y consens d'autant mieux que tôt ou tard il faudrait en venir là.

— Vous vous croyez donc, ma chère enfant, sérieusement attachée à M. Dick Moore par les liens du mariage ?

— Certainement! m'écriai-je.

— Eh bien! vous vous trompez, ou plutôt on vous a trompée.

Il remarqua la stupéfaction qui m'envahissait.

Alors, posément, lentement, il m'expliqua ce qui, dans les lois européennes, constitue le mariage.

Notre union, Dick, avait été volontaire; c'était la plus sainte des unions, puisqu'elle avait eu le plus pur amour pour raison d'être ; mais enfin ce n'était pas un mariage légal.

J'avoue que je n'avais jamais pensé à cela et que je sentis mon cœur envahi par la tristesse en songeant que toi, Dick, tu avais négligé de consacrer par les formes légales de ton pays notre indissoluble union.

Le comte tira un habile parti de ces idées nouvelles qui s'emparaient de mon esprit malgré moi.

Il n'eut garde de t'accuser d'indifférence ; mais il fit ressortir que, si tu avais pris vraiment au sérieux ce mariage qui t'avait sauvé la vie, tu n'aurais pas attendu ton retour en France, mais que tu l'aurais fait consacrer déjà à San Francisco, devant le consul.

M. Dick Moore voulut prendre la parole, mais Attala ne lui en laissa pas le temps.

— Non, mon Dick adoré, dit l'enchanteresse, ne cherche pas à te défendre ; j'ai mieux que personne, depuis ce temps fatal, été à même de

juger la perfidie de ces accusations. Je me contentai ce jour-là de dire au comte :

— Selon vous, je n'ai jamais été que la maîtresse de M. Dick Moore, soit ! mais, au moins, je me suis donnée à lui par amour, sans intérêt honteux, sans arrière-pensée, en me jurant à moi-même que je ne serais jamais à un autre volontairement, du moins, ajoutai-je en regardant Orlinoff avec mes yeux les plus sévères.

Il s'inclina, mais ne répondit pas.

Je poursuivis :

— Vous ne vous montrez généreux, monsieur le comte, que quand il s'agit de prodiguer votre or, dont vous ne savez que faire. Pour moi, vous me voyez disposée à accepter le cadeau princier que vous m'offrez à une unique condition.

— Parlez, Attala, et si ce que vous me mandez est une chose humainement possible, je vous jure qu'elle vous est accordée d'avance.

— Eh bien, monsieur, s'il vous reste au fond du cœur le moindre sentiment humain, permettez-moi de m'en aller, de courir à la recherche du seul homme que je puisse aimer. Gardez votre propriété, mais à titre de dédommagement du mal que vous m'avez fait, donnez-moi l'argent nécessaire pour mener à bien mon entreprise et alors, je vous le jure, je vous pardonnerai du fond de mon cœur.

Le comte partit d'un éclat de rire.

— Décidément, ma toute belle, où vous me prenez pour un imbécile, ou vous n'avez pas vous-même conscience de votre valeur. Demandez-moi la lune et engagez-vous à vous livrer à moi si je vous la donne, je pourrai chercher à la décrocher, mais ne me demandez pas de me séparer de celle pour qui j'existe uniquement, de celle que je ne pourrais quitter sans quitter la vie en même temps.

Je vis bien que je n'obtiendrais jamais ma grâce de ce tyran, et je redoublai de coquetterie, heureuse au moins de me venger de ma captivité par les tourments que je lui faisais endurer.

Un soir, il tenta de revenir sur la promesse solennelle qu'il m'avait faite de ne me devoir qu'à ma libre volonté, et il osa essayer de m'obtenir par la violence.

Cette fois, Dick, j'étais armée, et mon petit revolver, pour lequel je m'étais procuré des munitions, fut ma sauvegarde.

Deux mois s'écoulèrent sans incident notable.

Le comte avait enfermé dans son secrétaire l'acte de donation que j'avais refusé d'accepter, et je le voyais chaque jour devenir plus sombre et plus morose.

Quelquefois, il ne se présentait pas à l'heure des repas et j'étais contrainte de manger seule; quand il vit que j'évitais soigneusement de lui en faire un reproche, il redevint assidu.

Un soir, en sortant de dîner, au lieu de se retirer comme il en avait l'habitude, il prit un fauteuil et vint s'asseoir gravement devant moi.

— Vous avez l'air solennel comme un parfait notaire, lui dis-je, d'un ton moqueur.

— Ce que j'ai à vous dire, madame, répondit-il, est en effet une chose grave et que je vous prie d'écouter attentivement.

Je me pelotonnai dans mon manteau de fourrure et m'étendis à moitié sur mon sopha.

— Parlez, lui dis-je.

— Ici, dans l'empire russe, dit-il, les grands seigneurs sont soumis vis-à-vis du czar à des obligations auxquelles ils ne peuvent échapper sous peine de la ruine et de la liberté, souvent même de la vie.

— Où veut-il en venir? me demandais-je en moi-même, fort intriguée par ce début. Je gardai néanmoins le silence.

— Le mariage est une de ces choses dont le czar s'est réservé le monopole. Nul homme de la haute noblesse ne peut se marier sans en avoir préalablement obtenu l'autorisation de l'empereur.

La noblesse a dû, comme cela était bien naturel, chercher des moyens de se soustraire à une pareille tyrannie. C'est pourquoi, avec l'aide des popes, elle a inventé les mariages morganatiques.

Savez-vous ce que c'est qu'un mariage morganatique? me demanda-t-il en s'interrompant.

Je fis signe que non; il continua :

— Un mariage morganatique est un mariage secret qui n'est pas moins soumis à toutes les formalités légales. La femme ainsi épousée jouit de tous les droits que pourrait lui procurer le mariage le plus solennel. Nombre de grands seigneurs, même des princes du sang, se sont mariés ainsi et ont trouvé le moyen de s'unir à la femme qu'ils aimaient, alors même que cette femme n'appartenait point à leur monde. Le czar connaît ces unions, mais comme les apparences sont sauvées, il les approuve et se contente de n'avoir pas l'air d'en être instruit.

— Je vous avoue, monsieur le comte, interrompis-je, que je ne vois pas où vous voulez en venir avec cette leçon de législation conjugale.

— Attala, voulez-vous être ma femme ? je vous épouse morganatiquement.

Je répondis à cette proposition par un franc éclat de rire.

— Je vous avoue, monsieur le comte, que je ne me sens en ce

moment aucun goût pour le *conjungo*. Quoique vous en puissiez dire, j'aime autant mon mariage indien avec M. Dick Moore que votre mariage morganatique; je m'en tiendrai à ce premier lien, si vous voulez bien le permettre.

— Ce que je vous offre est sérieux, reprit le comte Orlinoff, sans rien perdre de sa gravité. Si vous consentez à devenir ma femme, je vous constitue en dot une fortune de dix millions de francs qui seront à vous en toute propriété et si notre union reste infructueuse, comme je n'ai aucun héritier direct, je vous établis ma légataire universelle. ce qui fera de vous une des individualités les plus riches du monde.

— J'ai déjà eu l'honneur, monsieur le comte, de vous dire que je ne suis pas à vendre et que je ne serai jamais volontairement la maîtresse de personne ni morganatiquement ni autrement.

— Si j'obtenais du czar la permission de vous épouser solennellement, accepteriez-vous de devenir ma femme?

Je savais l'impossibilité matérielle de la réalisation d'un pareil projet.

Un comte d'Orlinoff, qui comptait dans sa famille des alliances avec la famille impériale, épouser une Indienne sauvage! jamais pareille insanité n'avait été rêvée.

— Je vois, monsieur le comte, dis-je en riant, que vous êtes bien décidé à décrocher la lune. Apportez-la moi sur un plateau de vermeille je n'ai plus d'objection à vous faire.

— J'ai votre parole? me demanda-t-il en se levant pour prendre congé.

— Soit, répliquai-je, mais prenez garde de vous brûler les doigts; les astres, cela doit être incandescent!

Le lendemain le comte Orlinoff se présenta à l'heure du déjeuner. Il était de pied en cap en costume de voyage.

— Je vais avoir le vif chagrin, ma toute belle, me dit-il, de me séparer de vous pour longtemps peut-être. Dans la crainte que le temps ne vous semble long et que vous mourriez ici d'ennui, j'ai songé à vous procurer quelques distractions pendant mon absence.

— Des distractions? interrogeai-je, assez surprise.

— Oui des distractions par l'étude. Tout à l'heure j'aurai l'honneur de vous présenter deux dames fort instruites et qui se mettront à votre disposition. Vous pourrez avec elles continuer le cours de vos études sur les langues vivantes, dans l'art de la musique, dans celui du dessin et de la peinture.

Nulle nouvelle ne pouvait me paraître plus agréable; tu sais, Dick,

avec quelle ardeur je m'étais mise au travail dès mon arrivée à Paris; il me semblait que reprendre des études commencées à tes côtés c'était me rapprocher de toi.

Je remerciai le comte qui continua en ces termes :

— Je suis, de plus, chère madame, disposé à vous accorder ici non seulement la plus grande liberté, mais encore à vous céder le pouvoir souverain que j'y exerce moi-même; mais à cela je désire mettre une seule condition.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— C'est que vous allez vous engager ici, sur l'honneur, de ne pas chercher à fuir.

Je réfléchis un instant.

Jamais l'idée de m'échapper par la fuite à la tyrannie de mon ravisseur ne m'était venue.

Comment, en effet, songer à s'évader à travers un immense empire qu'enveloppe le réseau d'une police invisible, d'une police d'autant plus dangereuse qu'elle appartient corps et âme aux grands de l'empire?

— Monsieur le comte, dis-je, je vous donne ma parole d'honneur que tant que vous serez absent, je ne ferai aucune tentative pour fuir et même si vous l'exigez, je m'engage à ne faire aucun voyage, aucune course en voiture ou en traîneau qui puisse alarmer les gens auxquels il vous plairait de donner mission de me surveiller.

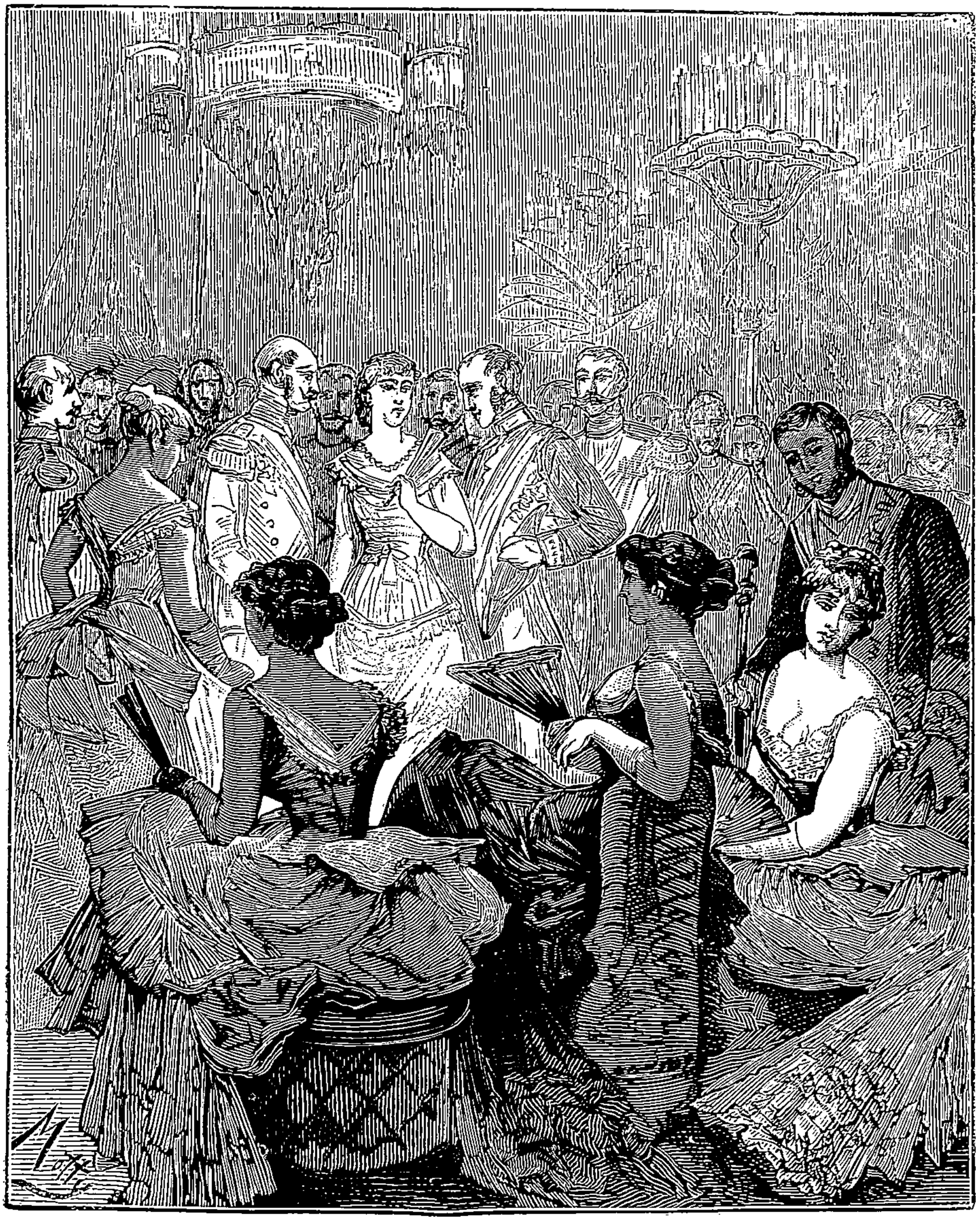
— Vous êtes la plus cruelle des femmes, Attala, mais j'ai une foi aveugle en votre loyauté. A l'instant même je vais donner des ordres pour que vous soyez aussi indépendante qu'une souveraine. Mon intendant vous rendra ses comptes, comme il le faisait à moi-même. Je vous laisse mes équipages, mes chevaux, mon coffre-fort, avec le droit d'en user comme bon vous semblera.

Je ne pus m'empêcher de me sentir touchée par cette confiance et je rapprochai dans mon esprit le contraste inouï qu'il y avait entre cette générosité du comte et l'infâme guet-apens qui m'avait mise en son pouvoir.

Il me présenta les deux compagnes qui devaient me rendre ma solitude moins lourde; l'une était une gouvernante anglaise, sèche et à la figure couperosée, ayant dépassé la trentaine. Elle s'appelait miss Aurora.

L'autre, charmante jeune fille de vingt ans, était d'une beauté rare. Elle était Française et s'appelait M^lle^ Mariette.

Toutes deux étaient d'ailleurs d'aimables personnes qui devinrent bientôt mes amies intimes.



On me reçut à la cour. (P. 860.)

Le comte, après avoir donné ses ordres, monta dans sa voiture attelée de quatre vigoureux chevaux.

Il me tendit la main et je lui abandonnai la mienne.

— N'oubliez pas vos promesses, me dit-il.

— Et vous, rapportez-moi la lune, lui répliquai-je en persiflant.

L'équipage partit au grand galop des vaillants coursiers.

Deux mois plus tard, je reçus une lettre ainsi conçue :

« Ma chère belle,

« Je rencontre plus de résistance encore que je ne l'avais supposé.

« L'empereur, quand je lui ai exposé ma requête, m'a répondu sèchement :

— « Monsieur le comte, je consens à oublier ce que vous venez de me dire. Tout autre que vous, dans une circonstance semblable, aurait reçu l'ordre de se rendre en Sibérie. Ayez la prudence à l'avenir de ne plus dire, ni à moi, ni à personne, un seul mot sur ce sujet, je me croirais obligé de sévir.

« Vous comprenez, Attala, que je n'ai pas cherché à revenir à la charge ; l'entreprise eut été trop périlleuse.

« J'ai employé une autre tactique qui, jusqu'à présent, semble réussir et sur laquelle je fonde quelque espérance.

« Je n'ai pas eu d'ailleurs, pour agir, besoin d'user d'un vain subterfuge, ni de jouer aucune comédie.

« La plus profonde tristesse avait envahi mon âme et ma figure amaigrie n'a pas tardé à révéler mes chagrins au Czar qui est, dans le fond, le meilleur des hommes.

« Vingt fois j'ai vu ses regards se fixer sur moi, et s'il ne m'a pas demandé la cause de mes chagrins, c'est qu'il la connaît parfaitement.

« Hier, je l'ai entendu dire à l'Impératrice, sans doute pour répondre à une remarque qu'elle faisait :

« — Le comte Orlinoff a en effet une peine qui le mine et menace son existence. Il faudra donc que j'avise.

« Donc, chère dame, je sens l'espoir rentrer dans mon cœur et j'espère réussir un jour, pour me servir de vos moqueuses paroles, à décrocher la lune à votre profit.

« Écrivez-moi quelques lignes afin de me rendre le courage et la foi, mais surtout cessez d'employer vis-à-vis de moi ce ton de persiflage qui me cause de si vives douleurs et qui vous est habituel.

« Je sais que votre santé est excellente et que vous mettez joyeusement mon absence à profit.

« Je ne vous le reproche pas et, en attendant votre réponse, je baise mille fois votre jolie main. »

Tu comprends, Dick, que cette lettre fut loin de me rassurer. Elle me menaçait d'un revirement dans les idées de l'Empereur et d'une indulgence que je redoutais au delà de tout.

Je pris aussitôt la plume et je répondis :

« Monsieur le comte,

« Votre lettre m'inquiète fort, car elle fait poindre pour moi, à l'horizon, de nouvelles propositions plus ou moins morganatiques, cette fois, peut-être, avec l'autorisation de Sa Majesté.

« Si c'est là la lune que vous vous proposez de m'offrir, vous pouvez la laisser suspendue dans son firmament.

« Vous avez ma promesse : si vous tenez la vôtre, je n'ai qu'une parole, et je la tiendrai.

« Mais qu'il soit bien établi entre nous qu'il n'y a de mariage possible qu'un mariage au grand jour, en plein soleil, dans la cathédrale de Saint-Pétersbourg, au vu et au su de toute la cour.

« C'est là mon dernier mot, monsieur le comte.

« En attendant, je vous salue et je continue à explorer les environs de votre château. »

Le comte resta cinq mois sans répondre à ma lettre et je commençais à respirer, quand un jour un courrier à cheval arriva et annonça l'arrivée prochaine du maître de la maison.

M. Orlinoff ne tarda pas en effet à apparaître avec un somptueux équipage. Vingt cavaliers, portant la livrée de l'Empereur, suivaient sa voiture dans laquelle deux grands personnages occupaient les places d'honneur.

Le comte sauta de sa calèche et s'inclina profondément devant ses deux hôtes qui descendirent à leur tour.

J'assistai à cette arrivée, dissimulée derrière les rideaux de ma chambre à coucher.

Je vis le comte prendre les devants, ayant sur ses talons les deux seigneurs qui l'accompagnaient. Il pénétra dans le château et fit appeler son majordome.

— Faites prévenir M^me^ Attala, dit-il, que Son Altesse le prince Kolikoff et M^gr^ Maïnoff, chambellan de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, désirent lui être présentés.

A l'arrivée du courrier annonçant le retour du maître de la maison, j'avais hâtivement revêtu une de mes plus brillantes toilettes. Je me rendis donc, sans retard, dans le grand salon d'honneur et fis savoir à ces messieurs que j'étais prête à les recevoir.

Ce fut le chambellan de l'Empereur qui prit le premier la parole.

— Madame, dit-il, j'ai l'honneur de vous informer, au nom du czar, mon maître, que M. le comte Orlinoff est autorisé à vous épouser.

Sa Majesté désire que la cérémonie ait lieu en grande pompe dans la grande nef de la cathédrale de Saint-Pétersbourg et elle a ordonné aux principaux personnages de la cour d'y assister.

Moi-même, par un insigne honneur, je suis chargé de représenter l'empereur et d'apposer en son nom ma signature sur votre acte de mariage.

Crois-moi, Dick, ces nouvelles me semblaient si invraisemblables que je me demandai si ce n'était pas un rêve.

Le prince Kolikoff vint à son tour m'adresser ses salutations les plus cérémonieuses.

— Je suis heureux, madame, me dit-il, de reconnaître que les éloges que M. le comte m'a fait de votre beauté et de vos perfections sont bien au-dessous de la vérité. Jamais mon glorieux cousin, S. M. l'Empereur n'aura plus sagement fait usage de son autorité qu'en ordonnant de rapprocher de sa cour une femme qui n'y rencontrera pas de rivale.

— Pardonne-moi, ces détails, Dick, et ne va pas supposer qu'ils sont dictés par un sentiment de vanité.

Je ne savais que répondre à ces compliments, car j'étais prise dans le filet que j'avais tissé moi-même.

Que te dirai-je de plus? Mon sort était fixé irrémédiablement. J'acceptai avec résignation ce que je ne pouvais plus empêcher et je devins M^me^ la comtesse Orlinoff.

On me reçut à la cour, j'y fus choyée et encensée, parce que le czar daigna me remarquer et m'adresser quelques paroles bienveillantes. Après une année de vie bruyante et luxueuse passée dans la capitale, le comte, voyant que rien ne parvenait à dissiper ma tristesse, me proposa de retourner dans l'Oural.

— Allons où vous voudrez, lui dis-je, n'êtes-vous pas mon maître et seigneur?...

Le mariage ne changea guère la nature des relations qui avaient existé entre M. Orlinoff et moi.

Chaque jour il essayait vainement de me parler de son amour, de la folle passion qui le dominait, je lui répondais toujours sur le ton de la raillerie.

— Je vous ai promis de vous épouser, lui disais-je, et je suis votre femme. Mais vous ai-je jamais promis de vous aimer?

L'amour est un sentiment qui s'impose; on ne le commande pas; moi, monsieur le comte, j'ai donné mon cœur une fois et je sens que tout mon être est encore à celui que j'avais choisi librement.

— Attala! cruelle Attala, me répondait-il alors; si c'est là la ven-

geance que vous avez juré de tirer de l'injure que je vous ai faite en un jour de démence, je suis bien sévèrement puni.

Et pourtant, ajouta-t-il, je ne me sens pas le courage de vous maudire, car, je suis obligé de le reconnaître, vous avez été loyale avec moi et vous ne m'avez rien promis que vous n'ayez tenu. Pourquoi faut-il que la femme la plus admirablement belle du monde soit, comme la statue de Pygmalion, un être de marbre ?...

Ainsi s'écoulèrent les deux années pendant lesquelles je fus la femme du comte.

Parfois, je te l'avoue, Dick, je le voyais si malheureux, je voyais sa santé s'altérer si gravement, que je sentais mon cœur mollir et que peut-être je l'aurais pardonné si je n'avais eu que ma propre vengeance à exercer.

A ces moments de faiblesse involontaire, je pensais à toi, Dick, à l'injure que cet homme t'avait faite et quand ma vengeance ne me suffisait plus, je puisais des forces nouvelles en songeant à la tienne.

— Que se passa-t-il ensuite ? demanda M. Dick Moore qui avait écouté ce récit sans manifester aucune émotion.

— Quand le comte se sentit mourir, il fit venir un tabellion et les deux hommes restèrent enfermés de longues heures dans son cabinet. Lorsqu'il fut mort, j'appris qu'il avait fait un testament.

J'étais sa légataire universelle ; voilà comment, Dick, je suis aujourd'hui immensément riche, si riche qu'il me serait impossible non seulement de dépenser mes revenus, mais même de m'en faire une idée bien nette ; voilà pourquoi je suis accourue en Amérique, pourquoi j'ai cherché mon mari adoré, pourquoi aujourd'hui je reviens lui dire :

— Dick, ces trésors immenses dont nul n'a pu me disputer la possession, ces trésors, dont S. M. l'empereur de Russie a confirmé la donation en ma faveur, je viens te les offrir, je te les donne, ils sont à toi.

M. Dick Moore se leva, comme mû par un ressort :

— C'était là, madame, que vous vouliez en venir?

— Hé quoi? mon Dick....

— Taisez-vous, madame ; il y a ici un insulté et la parole est à lui.

— Un insulté ?

— Oui ! vos offres sont une insolence, et moi qui aurais pu vous pardonner des événements dans lesquels je veux bien croire que la fatalité a joué le principal rôle, je ne vous pardonnerai jamais l'injure que vous venez de me faire.

La belle Indienne resta affaisée sur le divan qui lui servait de siège.

— En vérité, Dick, je ne puis te comprendre.

—. Sachez, madame, que s'il est déjà peu honorable pour un homme d'épouser une femme plus riche que lui et de s'enrichir avec la fortune même la plus honnêtement acquise, c'est l'acte le plus honteux du monde de recevoir les dons d'une femme qui a un passé semblable au vôtre.

— Dick, cher Dick, s'écria Attala en fondant en larmes, pourquoi te montres-tu ainsi implacable? Qu'ai-je fait pour mériter ton mépris ? Je t'ai dit la vérité, la vérité tout entière ; la fatalité a tout fait et ton Attala, ta petite sauvage comme tu m'appelais autrefois, n'a rien fait volontairement pour mériter ta haine.

— Madame, répondit sévèrement l'Américain, je n'ai pas à vous juger. M. le comte Orlinoff a eu le soin de vous en informer, le mariage qui nous unissait ne reposait que sur notre bonne foi réciproque, aucune loi des peuples civilisés ne l'a consacré. Vous étiez libre de contracter de nouveaux liens, comme je suis libre aujourd'hui de vous dire :

— Madame la comtesse, il n'y a, il ne peut y avoir, hélas! plus rien de commun entre Dick Moore et celle qui fut la Reine-des-Prairies. C'est pourquoi j'ai l'honneur de vous adresser un dernier et éternel adieu!

Et il se leva pour prendre congé.

La comtesse, son beau visage inondé de larmes, voulut le retenir, mais les paroles ne purent sortir de sa bouche contractée. Elle se contenta de lui faïre signe de se rasseoir.

— Avez-vous donc encore quelque chose à me dire?

Elle fit de la tête un geste affirmatif.

Le Yankee se remit à sa place, sans rien perdre de son imperturbable sang-froid.

Quand la belle Indienne se fut un peu remise :

— Soit! dit-elle, Dick, j'attendrai et j'ai le ferme espoir qu'un jour tu reviendras sur ton injuste décision.

Mais, en attendant, tu as oublié que ma lettre te promettait des nouvelles du trésor qui t'appartient.

— Je vous écoute, madame.

— Ce trésor, ton trésor, Dick, non seulement je sais où il est, mais il se trouve en ce moment presque en mon pouvoir.

— S'il est en votre pouvoir, gardez-le, car, je vous le jure, non seulement je ne ferai rien pour le reprendre, mais encore je refuserais d'en recevoir de vous la restitution volontaire.

Attala continua, sans avoir l'air de s'arrêter à ce que ces mots semblaient renfermer d'agressif.

Elle raconta par le détail sa visite au pays de ses pères, la revendica-

tion faite aux Comanches du trésor des ancêtres, par le descendant des rois du Mexique, son voyage à la poursuite du comte de Montezuma, les projets de celui qui se fait appeler la Revanche, la perfide association qu'elle avait contractée avec lui, dans le but de faciliter à Dick Moore la prise de possession des lingots qu'elle considérait comme sa propriété indiscutable, les excursions dans la caverne de Monmouth, le sauvetage du trésor, le voyage du *Cygne* et l'installation dans le domaine de Saint-Louis. Elle ne cacha pas à son ancien époux les preuves que le jeune fils des Aztèques avait données aux Comanches de ses droits légitimes à la revendication du trésor des ancêtres, non plus que les projets de révolte à la réussite desquels cet or devait être consacré.

— Dick, ajouta-t-elle, tu n'as qu'un mot à me dire : j'ai si bien enveloppé le jeune comte dans mes filets que, le jour qu'il te plaira, je pourrai remettre en tes mains cette fortune que tu as acquise en la découvrant.

A l'heure qu'il est, les lingots dont la dimension rendait le transport si difficile, sont en train d'être transformés en lingots plus petits, de la grosseur de ceux qui circulent dans le commerce.

Dans la pensée que tu auras peut-être un jour à faire valoir tes droits sur ces lingots, j'ai fait imprimer en creux sur un moule qui leur sert de matrice, ton chiffre, D. M. que j'ai dit être le mien.

Dès mon retour à Saint-Louis, et quelle que soit ta décision, que tu changes d'avis ou que tu persistes, je ferai transporter le trésor en un lieu où nul être humain n'ira le chercher, car nous ne sommes que trois au monde qui en connaissions l'entrée; ce sont M. le comte de Montézuma, le médecin en chef, ton ami le Hibou-Blanc, et moi.

Là, pendant que la Revanche, en compagnie du Libérateur, sèmeront l'agitation parmi les tribus Indiennes, j'aurai soin qu'on ne touche en rien à ce qui est ta fortune; mes propres richesses suffiront et au delà aux dépenses nécessitées par la conspiration.

— Et puis après? interrogea M. Dick Moore.

— Après, quand Dick Moore sera plus riche que la comtesse Orlinoff, qui donc au monde, pourra le blâmer d'épouser celle à qui il doit la vie et à laquelle il devra en outre sa fortune?

Dick Moore se leva, bien décidé cette fois à ne plus se rasseoir.

— Attala, dit-il, c'est la dernière fois de ma vie que je te donnerai ce doux nom qui réveille en moi tant de charmants souvenirs. Attala, écoute bien mes dernières paroles, elle sont l'expression suprême de ma volonté :

Merci de n'avoir pas oublié celui qui fut ton premier mari; merci d'avoir voulu le revoir, te donner de nouveau à lui; merci d'avoir songé à

lui assurer la possession d'un trésor que tu juges être sa légitime propriété.

Moi, Attala, je vois les chose d'un autre œil.

Nous ne nous reverrons plus, madame, et je ne ferai plus le moindre effort pour devenir propriétaire du trésor des ancêtres.

Ce trésor, je l'ai cru mien, tant qu'il n'avait pas un maître avéré; aujourd'hui j'ai acquis la certitude que c'est la propriété du comte de Montézuma. Qu'il en use comme bon lui semble! Adieu, Attala.

— Donne-moi la main! Dick!

— Soit! pour la dernière fois.

Dick Moore se retira et la comtesse, demeurée seule, resta plongée dans une rêverie profonde.

Quoi! tout son amour, son dévouement sans bornes, ce passé si douloureux, tout cela aurait été dépensé en pure perte!

Elle ne pouvait se faire à cette idée.

Longtemps elle demeura immobile comme une statue de marbre et livrée à ses réflexions. Tout à coup elle se redressa :

— Qu'importe la décision de Dick! s'écria-t-elle. Qu'il persiste ou qu'il revienne à moi, je ferai mon devoir jusqu'au bout!

Elle tira un cordon de sonnette.

Le serviteur qui avait introduit M. Dick Moore et qui l'avait reconduit jusqu'à la porte de l'hôtel se présenta.

— Qui que ce soit qui me demande, dit-elle, je n'y suis pour personne.

Puis elle ajouta :

Hâte-toi et fais sans tarder tous les préparatifs de départ. Demain sans faute il faut que je quitte San Francisco.

Quand le laquais eut disparu après s'être profondément incliné devant son maître, Attala s'approcha d'une table et écrivrit les lignes suivantes.

« Mon ami,

« Je partirai demain et avant de vous rejoindre à Saint-Louis je me mettrai en contact avec la puissante tribu des Apaches.

« J'ai appris qu'ils ont fait une récente visite chez les Mormons qui sont leurs alliés et je les trouverai sûrement dans la montagne qui sépare le désert de la Californie.

« Ce sont d'utiles auxiliaires qu'il nous faut acheter à tout prix. Eux seuls ont conservé la haine des oppresseurs et sont restés de vaillants guerriers comme leurs pères.

« Dès que je les aurai vus, je vous ferai connaître le résultat de mes négociations. J'espère pouvoir vous écrire de nouveau de la ville de Salt-Lac-City.

Dépôt
Seir

TOM, LE NOUVEAU DOMESTIQUE DE M. MOORE.

« Mes affaires pécuniaires sont terminées ici à ma satisfaction et, dès aujourd'hui, nous avons sur toutes les maisons de banque des Etats-Unis un crédit à peu près illimité.

« A bientôt, ami. »

Elle signa sa lettre « Le Libérateur » et l'envoya à l'adresse suivante :

« *A monsieur le comte de Montézuma, à Saint-Louis.* »

CHAPITRE LXXXI

SOUVENIRS ET REGRETS. — LE RESPECT HUMAIN. — UN AMOUR QU'ON NE PEUT ARRACHER DU CŒUR. — UN ADAGE DE M. BARBIER. — UNE CONVERSATION INTERROMPUE ET REPRISE. — LE LIEU OÙ ON EST BIEN. — L'OPINION DE Mme RAYMOND... — CELLE DE Mlle LEROUX ET DE SON FUTUR. — PARLER POUR NE RIEN DIRE. — ON ACHÈVERA LE TOUR DU MONDE. — LA ROUTE ACCOMPLIE ET CELLE QUI RESTE A FAIRE. — UN ITINÉRAIRE RAPIDE. — CES DAMES DÉSIRENT QUITTER SAN FRANCISCO. — NULLE CAUSE NE SUBSISTE QUI OBLIGE A Y SÉJOURNER DAVANTAGE. — LE DÉPART EST FIXÉ AU SURLENDEMAIN. — PRÉPARATIFS DE VOYAGE. — ON DÉCIDE QU'UNE HALTE SERA FAITE DANS LE PAYS DES MORMONS. — RETOUR DE M. DICK MOORE A L'HOTEL GAILHARD. — UNE REQUÊTE DE ZOYO ET DE TOBI. — CE DERNIER A FAIT UNE RENCONTRE INATTENDUE. — UNE HISTOIRE TOUCHANTE. — GÉNÉROSITÉ DE L'AMÉRICAIN. — PRÉSENTATION D'UN VALET DE CHAMBRE. — UN NÉGRILLON DE QUINZE A SEIZE ANS. — TOM. — LE LANGAGE CRÉOLE OU PETIT-NÈGRE. — ZOYO ET TOBI SONT CHARGÉS D'AMENER BLACK A NEW-YORK. — INSTRUCTIONS MINUTIEUSES. — RENDEZ-VOUS A L'HOTEL DELMONICO. — M. DICK MOORE, QUI A PROJETÉ D'APPRENDRE LE CRÉOLE, APPREND LE LANGAGE DES SIGNES. — LE YANKEE SONGE A FAIRE SES ADIEUX. — VISITE A M. GERVAIS. — VISITE A M. SALOMON. — UN DÉJEUNER CORDIAL A LA TAVERNE. — POURQUOI M. DICK MOORE NE PARLA PAS A SON AMI D'ATTALA. — QUE FAUT-IL EMPORTER POUR LE VOYAGE ? — DE L'UTILITÉ QU'IL Y A DE PLAIRE AUX DAMES. — COURSES A TRAVERS LES MAGASINS. — L'HOTEL DU LAC A SALT-LAC-CITY. — UNE INVITATION A DINER. — COMMENT LES DEUX AMIS TUÈRENT LE TEMPS. — GÉNÉROSITÉ DE M. SALOMON. — UNE PROPOSITION SÉRIEUSE. — M. DICK MOORE ACCEPTE CINQUANTE MILLE DOLLARS ET REFUSE UN LIVRE DE CHÈQUES SUR LA MAISON DUPUIS DE NEW-YORK. — DONS PRÉCIEUX DE M. SALOMON. — CIGARES, RHUM, THÉ ET CAFÉ. — CE QUE FAIT TOM PENDANT L'ABSENCE DE SON MAITRE. — UNE LETTRE ADRESSÉE POSTE RESTANTE. — RENTRÉE DE M. DICK MOORE. — LE NÉGRILLON EST INSTALLÉ SUR UN SOPHA DANS LA CHAMBRE DE SON MAITRE. — DÉPART DE SAN FRANCISCO. — ARRIVÉE A OGDEN.

M. Dick Moore enfourcha son cheval Black, et le mit au galop pour regagner Cliff-House.

Il se pressait comme un homme poursuivi par quelque ennemi invisible et dont il veut éviter la rencontre.

C'est qu'en effet ce n'est pas sans une poignante émotion qu'il avait revu la Reine-des-Prairies!

Attala lui était apparue plus belle, plus énamourée qu'aux premiers jours de leur union.

Tout en pressant, par un mouvement instinctif, les flancs de son cheval de ses jambes nerveuses, il réfléchissait.

— Maudit soit à jamais, murmura-t-il, ce respect humain stupide

qui m'a empêché de pardonner et d'ouvrir mes bras à celle que j'aime encore, à la seule femme que j'aie jamais aimée !

Fous, triples fous, sont les hommes qui aiment mieux s'arrêter à des préjugés barbares que de suivre les aspirations de leur cœur!

Qui me dédommagera jamais du bonheur que je viens de sacrifier? qui pansera la plaie saignante que j'ai au cœur?

Attala était là; elle me jetait à pleines mains, son cœur, son âme, son amour! Elle me disait : je t'aime toujours !...

Et moi, j'ai eu le triste courage de lui répondre :

— Madame, je ne vous connais pas !

J'ai agi, je le sais, ainsi que le veulent les idées reçues dans le monde, mais, malgré tout, je sens que je l'aime encore !... Je l'aime!

Quand il arriva à Cliff-House, il trouva toute la partie féminine de la colonie rassemblée sur la vaste terrasse qui domine la mer.

M^me^ Champion, d'un premier coup d'œil, remarqua sa figure défaite et sa physionomie chagrine.

— Qu'avez-vous? dit-elle. Vous serait-il survenu quelque malheur?

Dick Moore sourit :

— Je n'ai rien, madame, sinon la fatigue d'une longue course à cheval, sans quitter le galop. L'air pur de la mer qu'on respire ici à pleins poumons ne tardera pas à me remettre.

Suivant sa galante habitude, M. Barbier (Athanase) tenait compagnie aux dames.

Il prit la parole et dit de ce ton grave et solennel qui ne le quittait jamais.

— Cela vous apprendra, monsieur, que le premier précepte d'une hygiène bien entendue consiste à ne pas abuser de sa vigueur.

Cette vérité, digne du célèbre La Palisse, fit sourire l'Américain, malgré la tristesse qui l'avait envahi tout entier.

Il répondit :

— Grand merci, monsieur Barbier, des sages conseils que vous dictent votre savoir et votre expérience. Croyez bien que je m'efforcerai, dans l'avenir, d'en tenir compte, et de les suivre.

La conversation interrompue par l'arrivée inattendue de M. Dick Moore reprit son cours.

— Vous disiez, mademoiselle Hélène, que vous vous trouviez bien partout où l'on peut esquisser un paysage, composer un tableau ou faire un portrait? dit M^lle^ Leroux, afin de reprendre le fil de la conversation.

— Mon Dieu oui! répondit la jeune fille et, pour mon compte, je

serais fort embarrassée pour me prononcer si M. Million venait me dire : préférez-vous rentrer en France tout de suite ou continuer le tour du monde commencé?

— La belle malice! s'écria la toujours peu aimable Mme Raymond. Mademoiselle se trouve bien partout où elle est près de son amoureux; j'en sais d'autres qui, si elles l'osaient, en diraient bien autant!

— Si c'est pour moi que vous parlez ainsi, dit Mlle Élisa Leroux, ne vous gênez pas, madame, car je ne désire cacher à personne que je ne m'estime jamais plus heureuse que lorsque je suis auprès de M. Barbier.

L'ancien fabricant de peignes et brosses, en entendant cette vaillante profession de foi, ne put dissimuler sa joie.

Il se dressa comme un coq sur ses ergots.

— C'est bien parler, mademoiselle, et vous me rendez doublement fier en arborant ainsi au grand jour l'étendard de nos pures amours et en donnant une fois de plus au monde la preuve que la franchise est l'art de dire toujours et partout la vérité.

— Pour moi, dit Mlle Fontaine, j'avoue que je serais fort désappointée si l'on venait m'apprendre que notre beau voyage, si bien commencé, touche déjà à son terme. Qu'en pense madame Ernest?

La femme de l'ingénieur répondit :

— Je pense que nous bavardons pour ne rien dire. Mon oncle Jean-Pierre a dit que nous ferions le tour du monde; or, c'est un entêté; nous sommes d'autant moins près du retour que nous avons jusqu'ici accompli peu de chemin.

— Permettez-moi, mesdames, de vous faire une simple observation, dit M. Dick Moore.

Vous croyez avoir fait peu de chemin encore; mais vous oubliez que vous avez parcouru une grande partie du Nord-Amérique et des contrées qui ne sont guère connues que par les coureurs des bois. Vous avez vécu parmi les Indiens et leurs mœurs n'ont plus de secrets pour vous; vous avez en outre visité le Niagara, la ville de Chicago et vous voilà à San Francisco après avoir traversé, dans sa plus grande largeur, tout le territoire des États-Unis.

S'il plaît à monsieur votre oncle de s'embarquer demain pour Yokohama et le Japon, vous y serez en quelques jours.

Il pourra en moins d'un mois vous faire visiter la Chine, le Tonkin, l'Annam et la colonie française de Cochinchine.

De là, traversant le détroit de la Sonde, ou le détroit de Malaga, il pourrait, sans même toucher à Java ou à Sumatra, gagner l'île de Ceylan et la pointe de Galles.

Quatre à cinq jours de séjour à Ceylan suffiraient pour vous faire connaître cet admirable pays des Indes dont on n'a jamais assez célébré les splendeurs et où les chrétiens placent le paradis terrestre.

Enfin vous achèveriez votre voyage par la mer des Indes, Aden, la mer Rouge, le canal de Suez, la mer Méditerranée et vous auriez accompli le tour du monde projeté.

Tout cela vous prendrait six mois à peine.

Vous voyez donc, mesdames, qu'il y a bien des manières de faire le tour du monde, puisque nous aurions pu venir directement de Québec ici en huit jours.

M. Edmond Cotteau, qui a écrit des livres charmants sur les pays qu'il a parcourus, fait ainsi le tour du globe en une saison, ce qui ne l'empêche pas d'en rapporter toute sorte de détails intéressants.

Votre oncle, lui, a repris en route le goût du commerce et j'espère, pour mon compte, si les événements me permettent de l'accompagner usqu'au terme de son voyage, qu'il nous ménage encore bien des surjprises.

— Nous étions, quand vous êtes arrivé, dit Mme Champion, en train de dire, que, quelque intéressante que puisse être la capitale de la Californie, nous commençons à y trouver le temps long et que nous porterions nos pas ailleurs sans de trops vifs regrets.

— Hé bien! mesdames, je dois vous avouer que c'est un peu à cause de moi que notre séjour ici s'est prolongé, mais qu'à partir d'aujourd'hui plus rien ne m'y retient.

— De sorte que nous allons pouvoir partir? interrogea Mlle Bourgeois.

— Oui, à moins que M. Million ne s'y soit créé d'autres affaires.

— Nous saurons cela ce soir, dit Mme Ernest, car je me charge de poser la question à l'heure du souper.

Ainsi fut-il fait.

Quand les chasseurs furent rentrés chargés de gibier et que l'oncle Jean-Pierre revint après avoir fait quelques acquisitions, on se mit à table.

La jeune mariée prit la parole.

— Mon oncle, dit-elle, en s'adressant à l'honnête Marseillais, ces dames m'ont chargée d'être leur interprète près de vous.

— Parlez, ma nièce, répondit-il galamment. Je n'aurai jamais de ma vie le courage de rejeter une requête présentée par une si jolie bouche.

— Hé bien! ces dames demandent quand nous reprendrons le cours de notre voyage?

— Ah! pour cela, mesdames, ce n'est pas à moi qu'il faut s'adresser. mais bien à M. Dick Moore, qui seul peut vous dire quand il espère avoir terminé les affaires qui nous ont amenés ici.

M. Dick Moore se leva.

— J'ai l'honneur de vous informer, mesdames et messieurs, que plus rien absolument ne me retient ici et que je suis prêt à partir dès qu'on aura donné le signal du départ.

— Hé bien! mes amis, nous partirons demain, si cela peut vous être agréable.

— Demain! c'est un peu court, fit observer M. Champion. Nous avons des visites d'adieu que nous ne pouvons nous dispenser de faire. Je demande vingt-quatre heures de répit.

— Personne n'a d'autre objection à faire? demanda l'oncle Jean-Pierre.

Tout le monde resta silencieux.

— Hé bien! mesdames et messieurs, préparez vos bagages, nous partirons après-demain soir par le train qui quitte San Francisco à sept heures du soir. Je vais m'occuper de retenir nos places. Il est indispensable que nous ayons un sleeping-car spécialement affecté à notre service.

Cette nouvelle fut accueillie joyeusement par tout le monde.

L'oncle Jean-Pierre reprit la parole.

— Vous savez, dit-il, que nous allons à New-York, où j'ai donné l'ordre au *Succès* de nous attendre à son retour de France. Cependant je dois ajouter que rien ne nous presse et que nous avons une quinzaine de jours dont nous pouvons disposer. Je suis donc prêt à vous conduire où vous voudrez en attendant.

— J'ai une proposition à faire, dit M. Champion, ou plutôt j'ai à rappeler une promesse qui nous a été faite.

— Parlez, mon neveu, je vous écoute.

— Ne nous avez-vous pas promis, de nous faire visiter au retour le pays si curieux occupé par les Mormons?

— Oui! oui! allons voir les Mormons! s'écrièrent en chœur les dames battant des mains. Ce sera drôle.

— C'est entendu, mes enfants, dit le négociant marseillais, nous irons visiter la ville du Lac-Salé (*Salt-Lac-City*).

On déboucha quelques bouteilles de champagne pour célébrer cette heureuse résolution, puis chacun se retira chez soi.

M. Dick Moore se remit en selle et rejoignit directement l'hôtel Gailhard.

Il était de bonne heure encore et la salle d'entrée était envahie par une foule des plus bigarrées.

L'Américain traversa les groupes et rentra dans son appartement.

Les deux noirs Zoyo et Tobi l'attendaient.

— Monsieur, dit Zoyo, nous aurions une demande à vous adresser.

— Parlez! parlez sans crainte, leur dit M. Dick Moore, de ce ton de voix bienveillant qui lui gagnait tous les cœurs.

— Tobi a rencontré aujourd'hui à San Francisco, et cela tout à fait par hasard, un pauvre jeune nègre auquel il s'intéresse vivement.

— Ah! pourquoi s'y intéresse-t-il?

— C'est parce que ce malheureux est, paraît-il, le fils d'un homme de son pays et qui fut l'ami de son père.

— De quel pays êtes-vous donc, Tobi?

Le nègre interpellé répondit :

— Je suis né à Cuba, dans les Antilles. Mon père y était esclave; il réussit à s'échapper et à m'emmener avec lui dans les bois. Plus tard nous sommes arrivés sur le continent où j'ai eu l'honneur d'entrer à votre service.

— Quel âge a le nègre dont me parle Zoyo?

— Quinze ou seize ans environ. Son père, dans des circonstances semblables à celles que je viens de vous faire connaître, a pu s'embarquer sur un baleinier américain où il servait comme matelot; la mort vient de l'enlever et son malheureux enfant est resté sans ressources sur le pavé de San Francisco.

M. Dick Moore tira de sa poche son porte-monnaie, en retira plein la main de pièces d'or.

— Vous avez raison, mes enfants, dit-il, en les tendant à Tobi, de vous montrer sensibles aux misères de vos semblables. Donnez cette somme à ce pauvre diable; cela lui permettra d'attendre et de trouver une place qui lui convienne.

Tobi ne prit pas les pièces d'or.

— Pardon, monsieur, dit Zoyo, ce n'est pas là le service que Tobi et moi sollicitons de votre bonté.

— Alors, parlez, dit le Yankee sans manifester la moindre mauvaise humeur.

— Ce que ce pauvre enfant désirerait, ce qui nous comblerait de joie nous-mêmes, c'est que vous le preniez avec vous et que vous nous l'accordiez comme camarade.

Dick Moore sembla réfléchir un instant.

— Après tout, pourquoi pas? murmura-t-il. J'ai besoin d'un enfant

pour l'attacher spécialement à ma personne. Je tâcherai de m'en faire un bon valet de chambre.

— Amenez-moi demain matin votre protégé, dit-il tout haut : s'il me convient nous pourrons faire affaire.

— Ah ! à propos, ajouta-t-il, sait-il l'anglais, ce jeune homme ?

— Hélas non ! dit Tobi tout confus ; il ne sait que ce langage que parlent les noirs des Antilles et qu'on appelle le *créole*. Mais que cela n'empêche pas monsieur de le prendre, car Zoyo et moi nous nous engageons à lui enseigner bien vite la langue anglaise.

— Cela ne m'empêchera pas de le prendre, répondit M. Dick-Moore, mais à la condition expresse que vous ne lui enseignerez rien du tout et que vous ne lui parlerez qu'en créole. D'ailleurs demain je vous donnerai des ordres qui rendront, pour un temps du moins, ma recommandation inutile.

Le lendemain, en effet, quand M. Dick Moore sonna ses serviteurs, ils arrivèrent accompagnés d'un jeune négrillon fort beau malgré le noir intense de sa peau.

Ses yeux, dont le blanc mat tranchait avec le ton des chairs, rayonnaient d'intelligence.

M. Dick Moore lui fit signe d'approcher.

— Comment appelé toi ? dit-il en parlant tant bien que mal le créole que le pauvre enfant connaissait.

— Mé appelé Tom, répondit-il.

— Té voulé bien sévi mé ?

— Mé, fô ! fô ! (beaucoup beaucoup.)

— Hé bin, este (reste).

Le jeune noir, la mine resplendissante de joie, se contenta de dire.

— Méci !

Puis il saisit les bottes de son nouveau maître qu'il emporta au dehors pour les cirer.

Tobi et Zoyo, après avoir remercié M. Moore, allaient suivre leur jeune compagnon.

— Halte-là ! leur dit le Yankee, j'ai à vous parler.

Je partirai demain soir de San Francisco, ajouta-t-il, il faut que vous preniez vos mesures pour quitter la ville aujourd'hui même.

— C'est bon ! maître, où irons-nous ?

— Directement à New-York.

— Seuls ?

— Vous emmènerez Black que je vous recommande par-dessus tout. Vous louerez un wagon écurie dans lequel vous vous ferez faire deux lits.

No.....

Il trouva son nouveau serviteur. (P. 880.)

Vous ne quitterez le cheval ni le jour ni la nuit et si l'on refuse de vous servir vos repas dans ce wagon, vous n'irez manger que l'un après l'autre.

C'est tout ce que vous aurez à faire.

— Vous serez obéi en tout point, dirent à la fois les deux serviteurs.

— Voilà de l'argent pour faire votre route, dit M. Dick Moore tendant à Zoyo une bourse bien garnie.

— Où débarquerons-nous à New-York? demanda Tobi.

— Vous souvenez-vous de l'hôtel français de M. Delmonico?

— Oh oui! maître, nulle part nous n'avons été si bien traités.

— C'est là que vous descendrez : vous direz au maître d'hôtel qui vous êtes et que vous venez chez lui de ma part. Tâchez d'obtenir le même appartement que nous y occupions à mon dernier séjour à New-York. Je vous écrirai pour vous annoncer le jour de notre arrivée et pour vous donner de nouvelles instructions.

En attendant, dites toujours à Delmonico qu'il s'attende à recevoir toute une caravane de millionnaires et qu'il conserve pour elle son plus grand et son plus somptueux appartement.

M. Dick Moore savait qu'il pouvait compter sur ses deux noirs; il les congédia non sans leur recommander l'exactitude.

Quand il fut seul :.

— Ma foi! dit-il, je ne suis pas fâché d'avoir engagé cet enfant; il me tiendra compagnie et amusera ces dames par son langage gazouillé. Je suis d'autant plus aise qu'il ne sache pas l'anglais que cela le met dans l'impossibilité de perdre son temps à bavarder et à commettre des indiscréations.

C'est moi qui vais être le plus embarrassé, car je parle le *Petit-nègre* comme les acteurs français parlent l'anglais dans les vaudevilles et j'avoue que je ne le comprends pas davantage. C'est une étude à faire, je m'y mettrai, mais je ne me dissimule pas que les commencements seront difficiles.

A ce moment de son monologue, l'Américain vit rentrer le jeune nègre rapportant des chaussures brillantes comme une glace.

— Ça tu bien ciré, dit M. Dick Moore, s'efforçant d'inventer un créole de fantaisie.

— Mé pas compend, répondit Tom.

Le Yankee lui désigna du doigt les bottes luisantes et lui fit de la main un geste d'approbation.

Le nègre partit d'un éclat de rire.

— Mé, compends té bien signes, dit-il; mé pale aussi signes.

Et, dans une mimique que Paul Legrand aurait approuvée, il dit à son maître qu'il se sentait bien heureux de le voir content de lui.

— Tiens! tiens, se dit Dick Moore, cela ne manque pas d'originalité, moi qui espérais étudier le créole, je me vois à la veille d'apprendre le langage des muets! Je raconterai cela ce soir à ces dames;

j'espère les divertir ainsi. En attendant, en route ! pour faire mes adieux à ce cher M. Gervais et à mon brave Salomon.

Tom était là debout devant lui, comme quelqu'un qui attend des ordres.

— Mé, quoi fé[1] ? demanda-t-il.

— Rien !

Le nègre montra par un rire aux blanches dents qu'il avait parfaitement compris.

— Toi, manzé, boi, é tout[2].

Tom salua et se retira.

M. Dick Moore n'emmena pas son cheval Black et prit le premier tramway qui le conduisit dans le quartier habité par M. Gervais.

Il se présenta chez le marchand d'or et lui fit ses adieux.

M. Gervais voulut en vain insister pour le faire déjeuner. En vain aussi Mme et Mlle Gervais apportèrent le contingent de leurs supplications, M. Dick Moore n'eut pas de peine à démontrer qu'il avait à peine le temps d'aller faire ses adieux à son ami Salomon et de faire quelques acquisitions qu'il jugeait indispensables pour le voyage.

On se serra cordialement la main et on se sépara.

— Si je n'ai pas le plaisir de voir vos amis avant leur départ, dit M. Gervais, veuillez leur présenter mes amitiés.

— Je n'aurai pas cette peine, reprit l'Américain, car vous recevrez, cet après-midi même, leur visite d'adieu.

En quittant le marchand d'or, M. Dick Moore alla serrer la main à son vieil ami Salomon et l'emmena déjeuner dans une taverne où les deux camarades parlèrent un peu du passé et beaucoup de l'avenir.

Le Yankee évita soigneusement de dire un mot de la visite qu'il venait de faire et du trouble que la vue de la belle Indienne avait laissé dans son cœur.

Certes ! il ne se défiait pas de son ami, mais, par un sentiment que s'expliqueront bien tous ceux qui ont nourri un amour profond, il lui semblait que parler de ses émotions, qu'analyser à haute voix ses sentiments, constituerait une sorte de profanation.

M. Dick Moore apprit à Salomon que la noce parisienne avait résolu d'aller visiter le pays des Mormons.

— Que me conseillez-vous d'emporter? demanda-t-il.

— Des franfreluches, tout ce qui est de nature à plaire aux dames.

1. Que faut-il faire?
2. Mange et bois cela suffit.

Le prophète vous recevra d'autant mieux que vous aurez réussi davantage à vous faire aimer par le beau sexe.

— Venez-vous avec moi, cher ami? nous irons mettre au pillage les magasins de San Francisco.

Les deux amis se mirent en campagne et, dès le soir, des caisses furent portées au chemin de fer, à l'adresse du principal hôtel de Salt-Lac-City, l'hôtel du Lac, tenu par un Mormon.

— Ne nous quittons pas ce soir, dit M. Dick Moore à son ami; je vous invite à venir dîner avec nous à Cliff-House. Cela vous permettra de faire vos adieux à ces dames et à ces messieurs qui certainement sont, à l'heure qu'il est, en train de vous faire une visite.

— S'il n'y a pas d'indiscrétion, j'accepte, répondit le commissionnaire. Que ferons-nous en attendant l'heure du dîner?

— Flânons, prenons des grogs, fumons des cigares, répondit M. Dick Moore, le temps s'écoulera ainsi sans ennui.

— Très bien, répondit M. Salomon, mais il me semble que tout cela peut se faire chez moi; j'ai des cigares de la Havane de premier choix et je me ferai un plaisir de vous en offrir quelques boîtes.

— J'accepte, dit l'Américain tendant la main et serrant amicalement celle de son ancien compagnon de fatigue.

Ils apprirent en arrivant chez le banquier que la petite caravane française s'était, en effet, présentée et avait laissé ses cartes de visite.

Quand ils furent réunis et tranquillement assis dans le cabinet du riche commissionnaire.

— Mon ami Dick, dit celui-ci, je suis bien aise de vous tenir là seul à seul, car j'ai à vous parler sérieusement.

— Peste! mon cher, quelle solennité dans vos discours!

— Ne raillez pas, Dick, cela ne serait digne ni de vous ni de moi.

— Hé bien! parlez, je vous écoute.

— Allumez d'abord ce panatellas et pendant que vous en apprécierez les qualités, je dirai librement ce que je pense.

Les deux amis mirent le feu à leur cigare et M. Salomon prit la parole en ces termes :

— J'ai fait une très grande fortune, ami Dick, mais je n'ai pas oublié que je vous la dois tout entière.

M. Dick Moore voulut se récrier; M. Salomon lui fit signe de se taire.

— Je sais ce que je dis, mon cher Dick; ne m'interrompez pas.

Je vous disais que, grâce à vous, grâce à votre générosité, à votre

désintéressement, j'ai fait une grande fortune. Je sais que, jusqu'à présent du moins, il n'en a pas été de même pour vous.

Je vous prie de nouveau de ne pas m'interrompre, je vous céderai la parole à votre tour.

Vous alliez me dire qu'à défaut de ce malheureux trésor qui semble fuir devant vous comme les feux follets qu'on aperçoit la nuit dans les terres marécageuses, vous avez devant vous l'exploitation du placer du Lac.

Cela est parfait et je vous ai prouvé quelle confiance j'ai dans votre expérience et dans le savoir de M. Champion, votre associé.

Mais, vous le savez comme moi, il y a loin de la coupe aux lèvres; une exploitation comme celle que vous allez entreprendre ne s'improvise pas du jour au lendemain; quelque activité personnelle que vous y apportiez, il faut le temps nécessaire pour la confection d'un matériel énorme.

En attendant que la fortune vous arrive, permettez-moi, mon vieil ami, de mettre ma caisse à votre disposition et de vous ouvrir un crédit qui n'aura de limite que le chiffre de ma fortune entière..... Quinze à vingt millions au minimum, ajouta-t-il en souriant.

M. Dick Moore répondit.

— Vous n'aviez pas besoin, mon cher Salomon, de prendre tant de précautions oratoires pour me faire vos offres généreuses.

Vous avez vu que je n'ai pas hésité à avoir recours à vous et à notre ami M. Gervais quand il s'est agi de payer les frais nécessités par l'achat de notre concession.

Ce que j'ai fait déjà, je suis tout disposé à le faire encore. Prêtez moi aujourd'hui vingt mille dollars; cela me mettra à mon aise vis-à-vis de M. Million, dont la bourse inépuisable est toujours ouverte. Le commissionnaire ouvrit sa caisse.

— Voilà, dit-il, cinquante mille dollars en bons billets de banque ayant cours; cela vous servira d'argent de poche; acceptez en outre ce livre de chèques sur la maison Dupuis de New-York.

M. Dupuis est un banquier puissamment riche qui est mon correspondant. Ne vous gênez nullement et puisez à pleines mains dans ses coffres, car le crédit que j'ai chez lui est illimité.

— Je vous remercie, M. Salomon, gardez votre livre de chèques, je n'en ai que faire et si, quelque jour j'avais besoin de vous, je sais où vous demeurez et je vous ai prouvé déjà que j'emploie le télégraphe utilement quand cela devient nécessaire.

Quant à vos deux cent cinquante mille francs, je les empoche volontiers, cela me permettra de jouer le rôle de nabab en attendant que je devienne millionnaire comme tout le monde.

M. Salomon donna des ordres et fit transporter à Cliff-House une vingtaine de boîtes de cigares pareils à ceux qu'il venait de faire fumer à son ami.

Il y joignit trois ou quatre caisses d'un vieux rhum de la Jamaïque qui comptait cinquante ans d'existence.

— Emportez une de ces caisses dans le sleeping-car que vous avez loué, vous ne serez pas fâché d'offrir la goutte au réveil à vos amis de la caravane. Le soir un punch au thé, ou des grogs, ne sont pas non plus à dédaigner quand on les accompagne de la fumée d'un odorant cigare.

— Tiens! cela me fait penser, ajouta-t-il, que j'ai là un ballot de thé authentique venant directement de Pékin. C'est celui que consomme le grand-maître du Céleste Empire et il dépasse en parfum les meilleures espèces qu'on a en Europe, y compris même le fameux thé de la Caravane.

Partageons, mon cher Dick, vous et moi, en aurons plus que nous ne pourrions en consommer pendant notre vie entière et vous pourrez, sans risquer de vous ruiner, vous en montrer prodigue vis-à-vis de vos amis.

A ces cadeaux, l'honnête M. Salomon joignit une caisse de café moka, des conserves alimentaires et des confitures venant de la Chine, des Indes ou des îles de la Sonde, et quelques bouteilles de ces liqueurs sucrées, si estimées par nos grands'mères, et dont les Antilles ont conservé le monopole.

Il ne lui semblait jamais avoir assez fait pour être agréable à celui auquel il attribuait sa fortune.

Ces occupations prirent aux deux amis le temps nécessaire pour attendre l'heure du dîner.

Tous deux montèrent dans l'équipage que M. Salomon avait eu soin de faire atteler et rejoignirent au grand trot de deux magnifiques chevaux l'hôtel de la Falaise.

Le commissionnaire fut reçu avec toute la cordialité due à sa générosité et à ses cadeaux princiers.

On fit sauter les bouchons de quelques flacons de vin de Champagne portant la marque universellement appréciée de M^me^ veuve Cliquot, puis on dégusta le café offert par M. Salomon et son rhum qui furent déclarés sans pareil.

Pendant que les messieurs, profitant d'une tiède soirée de printemps, allaient fumer un cigare sur la terrasse, et témoignaient au donataire toute l'admiration que méritait son riche présent, les dames restées à la salle à manger se firent un devoir de goûter le thé impérial qui fut jugé supérieur à tout ce que l'on avait bu jusque-là.

Au moment même où ces faits se passaient à Cliff-House, le jeune Tom, demeuré seul à l'hôtel Gailhard n'était pas resté inactif ainsi que le lui avait recommandé son maître.

Après le départ de Tobi et de Zoyo, il se rendit dans la chambre à coucher de M. Dick Moore, dont il eut soin de fermer soigneusement la porte derrière lui.

Comme la nuit commençait à tomber, il alluma, avec un soin qui prouvait une précoce expérience, une belle lampe carcel qu'il trouva sur la cheminée, puis, s'asseyant devant le bureau de son maître, il prit devant lui un buvard dont il tira une feuille de papier à lettre et une enveloppe.

Il disposa le papier et prit une plume, qu'il trempa dans l'encre.

Le naïf négrillon, qui ne connaissait, disait-il, que le créole, et ne pouvait comprendre son nouveau maître qu'à la condition qu'il lui parlât par signes, écrivit en excellent anglais la lettre suivante :

« Chère bonne maîtresse.

« Je me suis conformé entièrement à vos volontés et j'ai réussi au delà même de mes espérances.

« J'ai rencontré le nègre Tobi et je lui ai raconté de mon mieux l'histoire que vous avez imaginée.

« Il m'a si bien cru qu'il m'a sauté au cou, et que, ce matin même, son compagnon et lui m'ont présenté à M. Dick Moore.

« Ce monsieur m'a reçu affectueusement et a consenti, sans trop se faire prier, à me prendre à son service.

« Il m'a attaché à sa personne à titre de valet de chambre ; je ne le quitterai désormais ni jour ni nuit.

« Zoyo et Tobi viennent de partir et vont attendre, à New-York, hôtel Delmonico, la noce française, qui s'arrêtera à Salt-Lac-City, et visitera le pays des Mormons.

« J'aime déjà mon nouveau maître, chère et bonne maîtresse. Il s'est montré pour moi si bienveillant, si paternel !

« Je vous tiendrai au courant de ses faits et gestes et vous écrirai chaque fois que je serai seul.

« Veuillez agréer l'assurance de mon dévouement le plus absolu.

« TOM. »

« P. S. J'ai dit que je ne parlais ni l'anglais ni le français, de sorte que M. Dick Moore fait de vains efforts pour s'exprimer en créole. J'ai pensé bien faire en agissant ainsi, car, tout le monde étant persuadé que je ne comprends rien de ce qu'on dit, personne ne se gênera pour parler librement en ma présence. »

Cette lettre terminée, Tom mit la suscription suivante sur l'enveloppe :

A Monsieur le comte de Sainte-Foi, hôtel Gailhard,
En ville.

Puis, il alla jeter sa missive dans la boîte aux lettres, qui se trouvait dans la pièce d'entrée de l'hôtel.

Quand M. Dick Moore revint, il trouva son nouveau serviteur couché sur le tapis, en travers de la porte de sa chambre à coucher.

— Ne reste pas là, Tom, dit-il d'une voix bienveillante ; entre dans ma chambre et couche-toi sur le divan. Je vais te donner une peau d'ours pour t'envelopper, car je ne veux pas que tu t'enrhumes.

Le négrillon joua admirablement son rôle ; il fit semblant de ne pas comprendre un mot et resta bouche béante.

M. Dick Moore lui fit alors signe d'entrer et lui montra le sopha qui devait lui servir de lit.

Tom se coucha docilement et quand son maître, lui apportant la chaude fourrure, lui indiqua par gestes qu'il devait s'en envelopper, il se roula dedans sans se faire prier.

L'Américain ne tarda pas lui-même à s'endormir profondément.

Le lendemain matin, quand il s'éveilla, il trouva ses bottes irréprochablement cirées et ses vêtements débarrassés du moindre brin de poussière.

Tout cela était soigneusement étalé sur un fauteuil.

— Décidément, dit-il à haute voix, cet enfant-là est un véritable trésor. Non seulement il donne des garanties de discrétion qu'on ne pourrait demander qu'à un sourd-muet, mais encore il déploie un zèle tout à fait digne d'éloges.

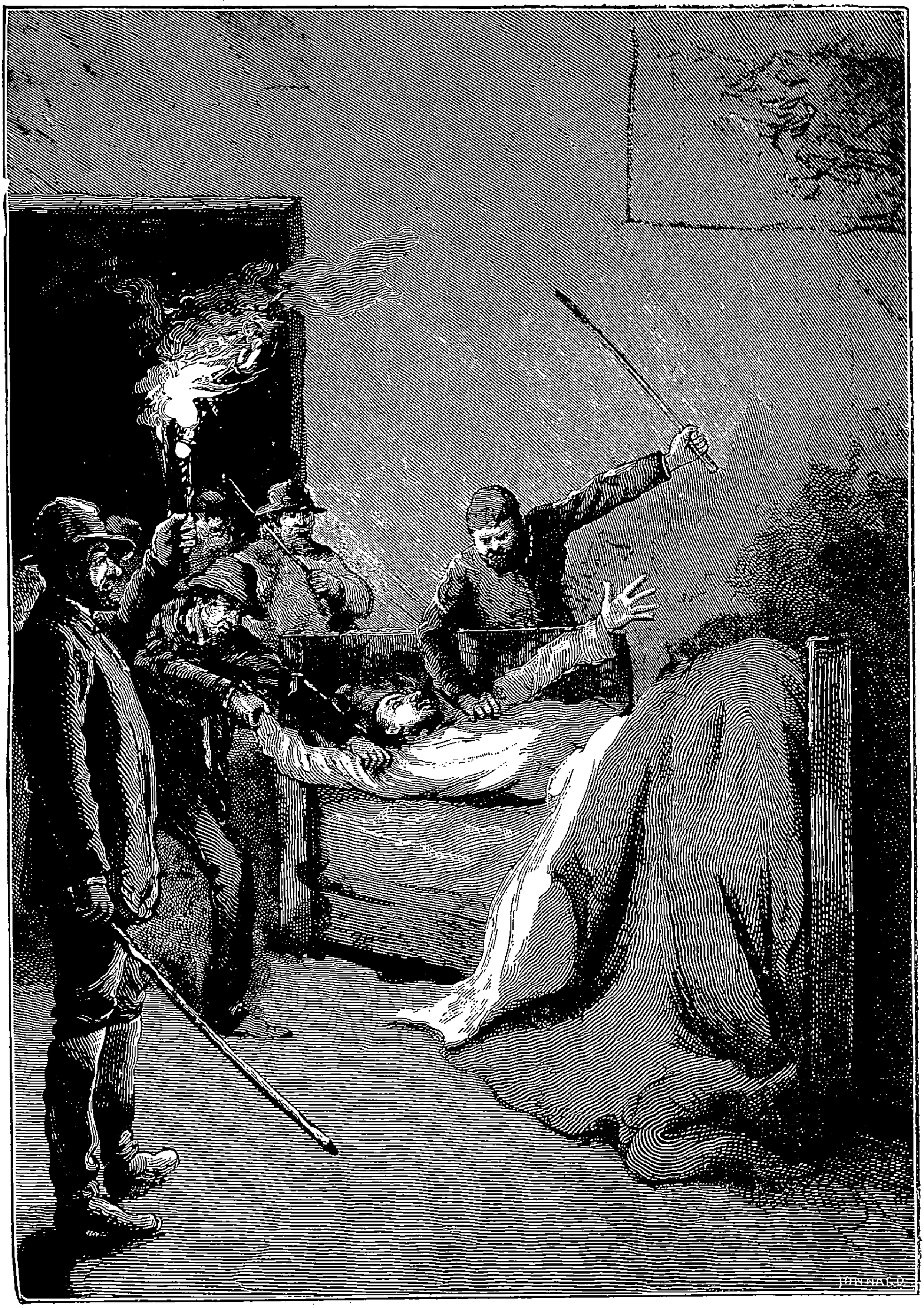
Le lendemain, à l'heure convenue, tout le monde était réuni au chemin de fer.

Chacun, même les serviteurs, put trouver place dans le sleeping-car retenu par l'oncle Jean-Pierre.

On partit joyeusement, et le train, remorqué par son énorme locomotive, chauffée au charbon, et dont la cheminée s'évasait comme un tromblon, ne tarda pas à marcher à grande vitesse.

Nous ne dirons rien ou peu de chose de ce voyage, dont la première partie se fit la nuit, et qui dura quarante-huit heures.

Le train arriva à Ogden, où les voyageurs pour le pays des Mormons descendirent.



Le prophète lui-même, arraché une nuit de son lit, fut cruellement battu. (P. 885.)

CHAPITRE LXXXII

CORINNE ET LA RIVIÈRE DE L'OURS. — LE PAYSAGE AU BORD DU LAC-SALÉ. — MONTS PROMONTOIRES. — LES OISEAUX ET LES CULTURES. — LES ARBRES. — CROISSANCE EXTRAORDINAIRE. — UNE CONFÉRENCE DE M. FONTAINE. — ORIGINE ET HISTOIRE DES MORMONS. — INDIGNATION DE M. BARBIER. — JOSEPH SMITH. — D'OU VIENT LE NOM DE MORMON — LES MORMONS DANS LE SENECA, LA PENSYLVANIE, L'OHIO. — HISTOIRE ET MARTYRE DU PREMIER PROPHÈTE. — BRIGHAM YOUNG LUI SUCCÈDE. — L'EXODE DES MORMONS (1847). — ARRIVÉE AU LAC-SALÉ. — ÉTABLISSEMENT DANS L'UTAH. — FONDATION DE SALT-LAC. CITY. — POURQUOI M. FONTAINE NE PARLE PAS DE LA POLYGAMIE. — LES DÉSAVANTAGES QU'ELLE A CAUSÉS AUX MORMONS.— L'OPINION DE M. HENRI ROCHEFORT. — THÉORIE ET PARADOXE. — ARRIVÉE A LA VILLE DU LAC-SALÉ. — RECHERCHE D'UN HOTEL. — RUES ET AVENUES PLANTÉES D'ARBRES. — HOTEL DU LAC. — *Main-Street* ET LE *Far-West*. — LES BAINS A DOMICILE. — INSTALLATION. — BON SOUPER ET BONNE NUIT. — DES GENS MATINEUX. — UNE CONVERSATION DANS LA SALLE COMMUNE. — UTILITÉ DE NE PAS SE PRÉSENTER LES MAINS VIDES. — COMBIEN LE PROPHÈTE A-T-IL DE FEMMES? — M. DE LA BÉCASSIÈRE ET M. BARBIER CHARGÉS D'UNE AMBASSADE. — SALT-LAC-CITY EST UNE VILLE LIBRE. — LE ROLE DU CAMP DE DOUGLAS. — LE GÉNÉRAL CONOR. — LES MONTS WAHSATCH ET LE CANON DE L'ÉMIGRATION. — LES PRÉSENTS DE L'ONCLE JEAN-PIERRE. — ATTIRAIL DE LA COQUETTERIE: VÊTEMENTS, SOIERIES, ÉTOFFES, BIJOUX, PARURES, ETC. — UNE GRANDE ET UNE PETITE VOITURE. — LA MAISON DU LION, DEMEURE DE BRIGHAM YOUNG. — UNE PORTE MONUMENTALE ET UNE COUR. — ARRIVÉE DES AMBASSADEURS CHEZ LE PROPHÈTE. — LE BUREAU OU OFFICE DE BRIGHAM YOUNG. — GRAVURES ET PORTRAITS. — LA PART DU LION. — ENTRÉE DU MAITRE. — UN HOMME QUI S'ÉCOUTE PARLER. — PORTRAIT DU PROPHÈTE. — UTILITÉ D'UN FICHU BLANC. — RÉCEPTION CORDIALE. — LE CHEF DES MORMONS A SA POLICE. — UN-DÉBALLAGE. — QU'ON FASSE MONTER AMÉLIA. — VÉNUS ET LES AMOURS. — LA FAVORITE DE BRIGHAM YOUNG. — UNE GRACIEUSE INVITATION.

Avant d'arriver à Ogden, le train avait traversé la ville de Corinne, située au milieu d'une campagne fertile qu'arrose la rivière de l'Ours.

Corinne est le centre des Gentils, c'est-à-dire des gens qui, dans l'Utah, ne professent pas la religion mormonne.

A partir de ce point les voyageurs eurent à contempler un admirable paysage.

Au loin resplendissaient les eaux bleues du Lac-Salé dont la couleur sombre contrastait avec les tons roses et violets des monts Promontoires, couronnés de neige et qui formaient la limite de l'horizon.

La plus vive curiosité animait les explorateurs.

Les dames ne semblaient pas moins intéressées que les messieurs aux spectacles qui se déroulaient sous leurs yeux.

Le train dans lequel on était monté à Ogden pour se rendre à la ville du Lac-Salé (Salt-Lac-City) avait à parcourir une distance de soixante kilomètres environ et suivait les rives du lac.

D'un côté voletaient ou nageaient des milliers d'oiseaux aquatiques, des merles ou des mouettes blanches, de l'autre, se déroulait un admirable tapis semé de champs cultivés, de fermes et de riches habitations.

Sur les bords du lac et le long de tous les cours d'eau créés par l'industrie des habitants, des arbres d'essences variées étendaient des rideaux de verdure.

Mlle Hélène Bourgeois qui, en sa qualité d'artiste, semblait plus particulièrement frappée par les beautés de cette plantureuse nature, prit la première la parole :

— M. Beaudoin, demanda-t-elle à son fiancé, ces contrées sont bien sûrement cultivées depuis plus longtemps qu'on a bien voulu le dire, car, à coup sûr, voilà des peupliers, des accacias et des saules qui ont déjà un âge respectable.

Le peintre répondit par un mouvement de tête qui pouvait passer pour une affirmation.

Mais le savant M. Fontaine, ne voulant pas laisser passer une affirmation erronée, s'exprima en ces termes :

— Mes amis il ne faut pas se fier aux apparences. D'autres que vous, je me plais à le reconnaître, pourraient s'y tromper.

Certes, en France des arbres de cette taille auraient au moins cent ans d'existence. Ici, où règne sans cesse une humidité chaude, ils mettent moins de temps pour se développer. Ces arbres que signale Mlle Hélène datent au plus de trente ans et, à cette époque, ces terres aujourd'hui si fertiles, si riches, si bien cultivées, n'étaient qu'un affreux désert.

— J'ai souvent entendu parler des miracles opérés par les Mormons, dit M. de la Bécassière, mais j'avoue que je ne possède à ce sujet que des notions fort incomplètes.

— Je suis heureux de pouvoir vous renseigner, reprit le complaisant géographe.

Tout le monde fit cercle autour de lui et chacun se mit en devoir d'écouter attentivement.

— D'abord, mes amis, dit-il, savez-vous bien ce que c'est que la secte des Mormons?

— Tout à fait approximativement, répondit le marquis.

— Moi, dit M. Barbier (Athanase), je me suis laissé dire que les Mormons sont des hommes sans pudeur qui ne rougissent pas d'épouser un nombre illimité de femmes.

— Il y a du vrai dans votre appréciation, reprit en souriant M. Fontaine, mais je crois que vous exagérez un peu.

Les Mormons forment une secte à la fois politique et religieuse.

Ils ont eu déjà les honneurs du martyre et de la persécution, ce qui vous explique les progrès qu'ils ont accomplis et les succès qu'ils ont obtenus.

Leur vieux chef Brigham Young, qui les a amenés dans cette terre promise, alors un affreux désert, était immensément riche. Les uns parlent de trois cents millions de francs, d'autres de neuf cents millions.

— Oh! racontez-nous son histoire, interrompit Mme Ernest, qui, entre toutes ces dames, appréciait surtout un récit intéressant.

— Je ne vous dirai que peu de choses de l'origine de cette singulière religion. Son histoire, bien que toute moderne, renferme bon nombre de faits peu expliqués quand ils ne sont pas incompréhensibles.

Une sorte de fou ou d'illuminé, comme les États-Unis en comptent un grand nombre, Joseph Smith, fils d'un pauvre fermier, eut, paraît-il, une révélation d'en haut d'où sortit le mormonisme.

Un ange de Dieu lui apparut en 1823, — il avait à cette époque dix-huit ans, — et il fit part à ses amis de ce miracle.

Ce fait ne saurait surprendre ceux d'entre nous qui connaissent l'origine de La Salette et de Lourdes.

Tous ceux qui entendirent l'illuminé devinrent ses disciples et l'église des *Saints du dernier Jour* fut fondée.

Mlle Fontaine interrompit l'orateur.

— D'où vient ce nom de Mormon? demanda-t-elle.

— Le prophète Joseph Smith l'adopta en souvenir de sa première pensée mystique ou religieuse.

— Et cette pensée était?...

— Une véritable folie. Le prophète improvisé s'était mis en tête d'aller fouiller la terre pour y découvrir une traduction de la Bible écrite par un Égyptien nommé Mormon.

Joseph Smith et ses disciples se répandirent dans le comté de Seneca qu'ils habitaient, puis dans les États environnants, la Pensylvanie, l'Ohio et s'étendirent jusqu'à la Nouvelle-Angleterre et les provinces du Nord-Amérique.

Nulle secte au monde n'est plus intolérante que la religion protestante, aussi les nouveaux croyants n'échappèrent-ils pas longtemps à la persécution.

La population s'ameuta contre eux. Le Prophète lui-même, arraché une nuit de son lit, fut cruellement battu. On brûla, on pilla, on anéantit

les établissements mormons. Cette rage impuissante ne fit qu'augmenter les progrès de la secte nouvelle.

La question politique s'en mêla ; un grand nombre de saints furent massacrés en 1838, à propos d'une élection dans le Missouri. Ce fut alors que les nouveaux apôtres allèrent fonder la ville de Nauvoo dans l'Illinois.

Là, les persécutions continuèrent, ce qui n'empêcha pas la nouvelle secte de prospérer et de s'accroître.

Le 24 juin 1844, le prophète Joseph Smith fut arrêté à Carthage et mis en prison ; puis il fut massacré par le peuple en fureur.

Brigham Young fut élu chef de l'église mormone et la ville de Nauvoo continua à grandir.

La vie des nouveaux saints devenant de plus en plus impossible dans l'Illinois, ils partirent au nombre de quinze cents et arrivèrent en juillet 1846 dans l'Iowa, sur la rive droite du Missouri, dans la ville de Council-Bluffs, après avoir traversé trois cents milles à travers un pays inconnu.

Les Mormons restés à Nauvoo continuaient à subir les mauvais traitements et les massacres des infidèles. Ceux de l'Iowa se virent enlever de force cinq cents hommes qu'on incorpora comme volontaires dans l'armée envoyée au Mexique.

C'en était trop ; Brigham Young résolut, au printemps de 1847, de soustraire ses coréligionnaires à la rage de leurs ennemis et il partit dans la direction de l'ouest, accompagné de cent quarante-trois hommes, afin d'y découvrir un territoire à coloniser.

Il arriva le 24 juillet au Lac-Salé, après avoir parcouru six cent cinquante milles à travers des contrées absolument inconnues.

C'était une bien misérable contrée, couverte d'un maigre gazon et ne produisant que des nuées de sauterelles.

Cela n'arrêta pas les émigrants.

Vers la fin de 1847 arriva un premier détachement composé de sept cent vingt charrettes.

Brigham Young partit pour aller chercher le reste de la nation qui n'arriva que l'été suivant, après avoir souffert toutes les peines et les misères imaginables.

Les saints des derniers jours s'établirent dans l'Utah, qui fut constitué en territoire en 1851 et dont Brigham Young fut reconnu gouverneur par le gouvernement des États-Unis.

Depuis cette époque le pays de l'Utah n'a fait que prospérer.

Vous avez pu déjà, mesdames et messieurs, constater *de visu* sa transformation au point de vue agricole. Vous verrez de même combien sa prospérité politique, sociale et financière est grande.

— Tout cela est fort beau, dit Mme Champion, mais vous ne nous parlez pas de cette polygamie qui nous intéresse tout particulièrement et qui indigne si fort notre ami, M. Barbier (Athanase).

— Si je ne vous en dis rien, reprit en riant le savant géographe, c'est que le sujet est fort délicat et que les opinions sont très divergentes sur les conséquences de cette doctrine.

La polygamie est, je crois, l'unique raison qu'invoque le gouvernement des États-Unis pour refuser à l'Utah le titre d'État américain, bien qu'il dépasse depuis longtemps le nombre de trente mille habitants exigé pour cela.

— De quelle importance serait cette reconnaissance ? demanda M. Champion.

— D'une importance énorme, reprit M. Fontaine. L'Utah proclamé État aurait le pouvoir de se gouverner par ses lois propres et d'envoyer à Washington deux sénateurs et un nombre de députés proportionné à sa population.

Aujourd'hui, ce n'est qu'un territoire ; on le considère comme mineur et placé en tutelle ; il n'a qu'un seul délégué dans la capitale dont il doit subir les lois.

— Voilà bien les désavantages de la polygamie, au moins au point de vue politique, dit l'oncle Million, mais vous ne nous dites pas ce qui plaide en faveur de cette doctrine.

M. Fontaine se leva de son siège et alla prendre sur la table un beau volume richement relié.

— Vous me permettez, dit-il, dans une pareille question, de passer la parole à plus hardi que moi.

Ce livre a pour auteur le fameux pamphlétaire M. Henri Rochefort ; il a pour titre : *De Nouméa en Europe*, et il contient une appréciation assez originale de M. Brigham Young et de ses théories conjugales.

Permettez-moi de vous en lire quelques lignes :

« Pour la nation française où fleurit l'ignorance, dit-il, les Mormons sont des comiques créés et mis au monde uniquement pour fournir des pièces aux auteurs du Palais-Royal. Brigham Young est un vieux libertin qui se promène tout nu au bras de ses soixante-dix femmes.

« Or de ce pays, plus nu et plus aride que le sable d'une grève, l'incroyable intelligence et la miraculeuse activité du *Prophète* ont fait le centre de commerce, d'industrie et d'agriculture le plus important du nouveau monde.

« La campagne, fabriquée pour ainsi dire de main d'homme, est d'une

splendeur que font ressortir encore les montagnes désolées et couvertes de neiges éternelles auxquelles est adossée la cité des Mormons.

« La somme de tonneaux de sueur qu'une telle création a dû coûter défie tout calcul.

« A quel talisman attribuer ce miracle?

« La théorie de Brigham Young et très simple, mais il lui fallait une énergie bien rare de nos jours pour affronter, dans la pratique, la tyrannie des idées toutes faites et des préjugés séculaires.

« Malthus prétend que la terre, ne pouvant nourrir tous les habitants, l'extermination périodique est un mal nécessaire. Le prophète du Lac-Salé soutient, lui, et il le prouve, qu'au contraire le labeur de chaque créature humaine peut suffire à en nourrir trois.

« Toute sa prédication tient dans ces deux mots : *Travail et production*. Là est le secret de cette polygamie dont les admirateurs de la reine Hortense n'auraient cependant pas le droit de s'étonner.

« Les combinaisons de la famille dite chrétienne étaient impuissantes à faire des déserts de l'Utah l'oasis du Lac-Salé. Le mormonisme a pensé que l'agriculture manquant de bras tous les moyens étaient bons pour lui en fournir.

« Si une femme, avec une moyenne de trois enfants, peut donner six bras, dix femmes devraient naturellement en donner soixante. C'est ainsi que Brigham Young, qui a déjà eu soixante-dix épouses, a mis au jour quatre-vingt-quinze enfants, cinquante filles et quarante-cinq garçons, qui ont contribué dans une large mesure à la prospérité du pays.

« Aux méthodistes américains qui lui reprochent ces noces multipliées, il répond, en s'appuyant sur le texte de la Bible, qu'Abraham, David et Salomon étaient polygames et que c'est un crime à ses yeux de laisser dans le néant des êtres à qui on peut donner la vie. »

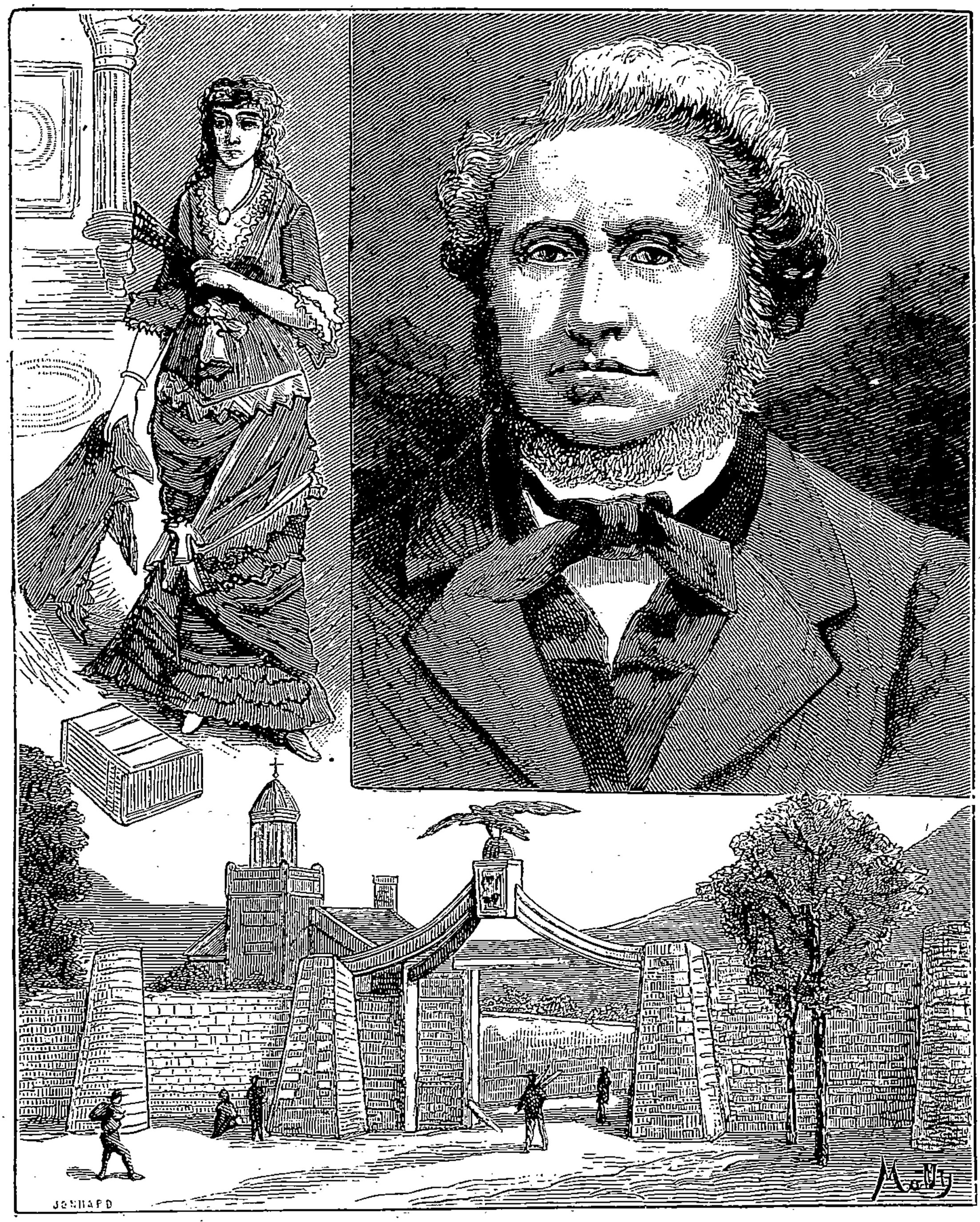
Les dames écoutèrent avec un franc sourire la lecture de cette théorie et déclarèrent qu'elle contenait de bonnes choses malgré sa forme paradoxale.

Seule M^me^ Raymond continua à affirmer que c'était l'abomination de la désolation. M. Athanase Barbier l'appuya.

On arriva en conversant de la sorte à Salt-Lac-Lity où un vaste omnibus prit les voyageurs au débarcadère et les conduisit dans un des principaux hôtels de la ville.

Tout le long de la route parcourue, chacun s'extasia devant l'aspect des rues larges de quarante mètres et plantées d'une double rangée d'arbres verdoyants.

Seine
No...../1
889



1. Portrait de Brigham. — 2. Entrée du Polez. — 3. Amélia la Favorite.

Ces arbres étaient généralement de la même espèce que ceux qu'on avait vus sur les bords du lac et le long des cours d'eau.

Les dames surtout ne pouvaient se lasser d'admirer les maisons élégamment construites en bois et séparées de la rue par de jolis jardins ou des vergers plantés d'arbres couverts de fruits.

M. Dick Moore, en sa qualité d'Américain, avait comme de coutume choisi l'hôtel confortable où l'on descendit.

Cet hôtel monumental s'appelait hôtel du Lac; il était situé dans *Main-Street*, la principale artère du quartier des affaires, le *Far-West*.

Un détail sur le confortable qui régnait dans ce caravansérail, mérite d'être cité.

Chaque chambre à coucher était munie d'une alcôve à double porte dans laquelle brillait une baignoire métallique où le bain semblait se préparer tout seul.

Pendant que chacun songeait à s'installer de son mieux, l'oncle Pétrus se préoccupait de l'arrivée et du classement de ses colis; mais là, comme partout ailleurs, la compagnie de l'Express avait fait son devoir, et pas le moindre ballot ne manquait à l'appel.

De même qu'à San Francisco, le maître d'hôtel, moyennant finances, consentit à transformer une des pièces de l'appartement loué par M. Million en cuisine et l'honnête Lerat y fut installé.

Grâce à ses soins et aux sages précautions qu'il avait prises avant le départ, on put souper convenablement et se dédommager des mauvais repas qu'on avait dû subir en route dans les buffets.

La nuit s'écoula dans d'excellentes conditions et les jeunes gens, remis de leurs fatigues, furent debout le lendemain matin à la première heure.

L'oncle Pétrus et M. Dick Moore avaient été plus matineux encore, car lorsque M. Champion et ses jeunes amis pénétrèrent ensemble dans la salle commune de l'hôtel, il les trouvèrent déjà en grande conférence.

— Je pense, disait l'Américain, que la première chose qu'il importe de faire, si nous voulons être ménagers de notre temps, c'est de demander audience au président.

— Oui, et d'appuyer notre demande en lui envoyant quelques cadeaux.

— Tous les prêtres du monde sont sensibles à ce procédé, dit le sceptique marquis. Brigham Young ne peut faire exception.

— Quels premiers dons convient-il de lui faire?

— Mon ami Salomon m'a donné son avis sur ce sujet délicat, répondit M. Dick Moore

— Et que conseille-t-il de faire?

— D'envoyer d'abord les présents qui sont de nature à plaire à ses nombreuses femmes.

— Encore faudrait-il savoir quel est leur nombre?

— On n'est pas bien fixé sur ce sujet ; les uns disent quinze, les autres vingt.

— J'ai toute une cargaison d'objets qui leur sont destinés et qui, je l'espère, parviendront à leur plaire, dit l'oncle Pétrus.

— J'ai également fait quelques achats dans le même but; faites vos cadeaux d'abord, les miens viendront ensuite.

— Il me serait fort agréable, dit M. de la Becassière, qui, comme ses camarades, avait suivi ce dialogue, d'être désigné par vous comme l'ambassadeur chargé de porter vos offrandes et de formuler vos demandes à l'illustre successeur de Joseph Smith.

— Je ne vois à cela nul empêchement, se hâta de répondre M. Million ; cependant il me semble que notre ambassade acquèrerait une solennité nouvelle si elle se composait de deux membres au lieu d'un seul.

— Très bien, répondit le marquis. Qui proposez-vous de m'adjoindre?

— J'ai pensé à M. Barbier dont la gravité imposera certainement au Prophète.

— Cette idée est lumineuse, s'écria joyeusement M. de la Bécassière. Jamais diplomate plus boutonné n'aura figuré dans un protocole.

— Que ferons-nous pendant que ces messieurs iront présenter nos civilités à M. Brigham Young? demanda le peintre Beaudoin.

— Mon Dieu messieurs, répondit M. Dick Moore, ne perdez pas de vue que nous sommes ici dans une ville de la libre Amérique et que nous n'avons besoin d'aucune autorisation pour parcourir la contrée tout entière.

— Pourtant s'il déplaisait au président de nous recevoir! riposta M. Baptiste Jollibois.

— Nous ferions comme si cela lui plaisait.

— N'a-t-il donc aucun moyen de nous expulser?

— Il a sa milice, mais il se garderait bien d'en faire un usage aussi maladroit.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce qu'il y a non loin de la ville du Lac-Salé le camp de Douglas, occupé par une garnison américaine qui, au premier signal, accourrait à notre secours.

— Comment les Mormons, qui sont nombreux, ont-ils permis, dans le voisinage de leur capitale, l'installation d'une agglomération militaire menaçante? interrogea l'oncle Petrus.

M. Dick Moore répondit :

— C'est pendant la dernière guerre que le généralConor l'a établie.

C'était, disait-il, pour tenir en respect les Indiens ; moi, je soutiens qu'il s'agissait bien plus de surveiller les Mormons.

— De quel côté se trouve ce camp ? demanda M. Beaudoin ?

— Là, sur un des éperons des monts Wahsatch, un peu au-dessus du canon de l'Émigration par lequel sont arrivés les premiers disciples de Joseph Smith.

C'est ainsi que les amis se séparèrent, M. le marquis pour aller prévenir son collègue en ambassade, l'oncle Pétrus pour aller préparer les présents, les autres, enfin, dans l'intention d'aller parcourir la ville en attendant l'heure du déjeuner.

Nous suivrons d'abord le chef de l'expédition, qui fit mander son fidèle Couracasse afin de préparer les présents à offrir à Brigham Young.

Le matelot marseillais arriva escorté de Jean-Louis le Gludic, devenu son inséparable.

M. Million les conduisit dans une salle dont il avait fait un magasin pour les bagages.

— Défoncez-moi cette caisse, ordonna-t-il.

Les deux serviteurs obéirent.

Bientôt la planche servant de couvercle ayant été enlevée, ils se trouvèrent devant une série d'objets bien faits pour exciter l'admiration et les désirs du sexe féminin.

C'étaient des vêtements de brocard et de velours de Lyon, des robes à *dispositions*, comme on n'en fabrique que dans cette ville, la grande capitale des étoffes luxueuses.

L'or, l'argent, les broderies, les pierres précieuses même, avaient concouru à la confection de ces vêtements sans pareils.

On retira ensuite de l'immense coffre des pièces d'étoffes diverses, soieries, velours, draperies, cotonnades ; puis des bijoux de toute sorte : montres et chaînes, colliers, pendants d'oreilles, bagues, broches, peignes, parures, épingles pour soutenir les chevelures ; tout l'attirail féminin qui fait ressortir les splendeurs de la peau, l'éclat des yeux, la richesse de la taille, la finesse de l'avant-bras, les splendeurs de la gorge, l'opulence des cheveux.

Au fond de la caisse, se trouvaient des entassements d'objets qui, pour être moins coûteux, ne devaient pas paraître moins précieux aux multiples épouses du grand Prophète.

C'étaient ces mille riens qui composent les objets de la toilette intime ; savons odorants, pommades de toute sorte, cosmétiques, onguents, poudres, liqueurs de toilette, vinaigres, eaux de Cologne et autres, et ce qui sert à blanchir les dents, et ce qui sert à polir les ongles

et les pâtes épilatoires, et les fards de toute nature, ceux qui rendent la peau blanche et polie comme de l'ivoire, ceux qui donnent aux joues l'incarnat de la jeunesse, ceux qui agrandissent les yeux, ceux qui donnent de l'éclat au regard en assombrissant la couleur des paupières ; ceux qui servent à dessiner des sourcils absents, ceux qui assouplissent le cuir et lui donnent un toucher voluptueux.

Ajoutez à cela tous les outils destinés a l'emploi de ces mystérieuses matières : les limes à ongles, les peignes de toute sorte, les ciseaux de toute forme, des instruments en toute matière, et de tout aspect, pointus, aplatis, longs, ronds; les brosses et les éponges dont le secret ne sort jamais du cabinet de toilette et mille autres objets qui échappent à nos souvenirs, mais qui constitueraient une nomenclature de Rabelais.

Grâce à l'activité et à l'adresse des deux vaillants serviteurs, tout cela se trouva bientôt divisé, classé, empaqueté.

Une voiture de l'hôtel, grande comme un camion du chemin de fer, suffit à peine pour contenir ces riches présents.

A peine était-elle chargée, que M. de la Bécassière et M. Barbier arrivèrent tout prêts à partir.

Placés dans un cab élégant, ils précédèrent le char et donnèrent au cocher l'ordre de se rendre à la *Maison du Lion*. Tel est le nom de la demeure de Brigham Young.

Quand ils arrivèrent, ils se trouvèrent devant une maison fort simple, isolée du commun des fidèles par un mur en terre.

Une porte monumentale surmontée d'un aigle colossal en bois sculpté, aux ailes étendues, donnait accès dans une vaste cour.

Le Prophète était chez lui.

Il donna l'ordre d'introduire les nouveaux venus dans son *office,* (bureau), qui d'ailleurs est accessible à tous.

Les deux ambassadeurs firent d'abord entrer dans la cour de l'habitation le char porteur de leurs présents, puis ils pénétrèrent dans l'appartement de Brigham-Young.

Ce bureau était une pièce des plus modestes ornée de quelques tableaux, gravures ou photographies.

On y instroduisit les nouveaux venus, en les priant d'attendre quelques instants.

Aux murs, les visiteurs remarquèrent suspendus plusieurs portraits. Ils surent plus tard qu'ils représentaient la figure du prophète martyr Smith, celle des deux apôtres et quelques *elders* ou anciens de la secte.

En face d'une des fenêtres s'étalait un grand cadre avec quinze à

vingt portraits de femmes dont les noms de baptême étaient inscrits en dessous. C'étaient les images de MM^mes^ Brigham Young.

M. Barbier, par discrétion, baissa les yeux, mais M. le marquis explora attentivement cette galerie.

C'étaient presque toutes des femmes blondes; quelques-unes étaient vraiment jolies.

— Peste! dit à part lui M. de la Bécassière, si la renommée est vraie et si la grande majorité des Mormones se compose de femmes trop laides pour trouver ailleurs un mari, il faut avouer que M. Brigham Young s'est fait la part du lion. C'est peut-être là le secret du nom donné à sa demeure.

En ce moment une porte s'ouvrit et le maître de la maison fit son entrée.

Les deux Français se levèrent pour le saluer.

Il vint à eux, leur serra la main, et les pria très cérémonieusement de se rasseoir.

M. Barbier fut surpris de son aspect. Il s'attendait à se trouver en présence de quelque terrible Barbe-Bleue et il avait devant lui un homme au visage doux et austère.

Le Prophète, né au commencement du siècle, paraissait avoir vingt ans de moins que son âge réel.

Il était grand, fort, et avait toutes ses dents et tous ses cheveux. Bien qu'un peu gros, il se tenait très droit; sa longue barbe taillée en collier, suivant la mode américaine, était toute blanche.

L'œil fin, perçant et résolu, le teint frais et coloré, indiquaient une parfaite santé. Le front élevé, les lèvres minces et serrées, sans moustache, le menton carré, tout en lui indiquait un diplomate habile, un esprit intelligent et méditatif, uni à une inébranlable fermeté.

Il était vêtu comme un prêtre protestant et sous sa longue barbe soyeuse il portait un gros fichu blanc.

Les deux visiteurs apprirent plus tard que cette cravate singulière était destinée à cacher un goître.

La parole du Prophète était lente, basse et pourtant claire. Disons cependant que l'habitude de pontifier se montrait malgré lui. Chacun des mots qu'il prononçait tombait de ses lèvres comme un oracle ou une sentence biblique. C'est ainsi qu'on reconnaît aisément un acteur de province à cause de son habitude de monologuer.

Le marquis voulut prendre la parole.

— Inutile, messieurs, que vous vous présentiez mutuellement à moi, dit Brigham Young, je connais chacun de vous ainsi que M. Jean-Pierre Million, négociant français qui vous conduit.

M. de la Bécassière se leva comme s'il voulait répondre à son interlocuteur.

Le Prophète ne lui en laissa pas le temps.

— Vous êtes, vous, monsieur, le marquis de la Bécassière, et votre compagnon s'appelle M. Barbier. Vous êtes venus pour me présenter des cadeaux et je vous prie de vouloir bien faire savoir à M. Million combien je suis sensible à son attention.

— Comment avez-vous pu savoir?..... voulut encore dire le marquis.

Brigham Young l'interrompit :

— Oui! je sais! cela peut vous sembler surprenant! mais, vous comprendrez si vous voulez réfléchir, qu'ici je ne représente pas seulement les doctrines religieuses des saints des derniers jours, mais encore que je suis chargé de défendre leurs intérêts matériels. Je suis un peu un chef d'État et je suis obligé d'avoir ma police.

Après une pose où il semblait écouter les échos de sa propre voix, le chef des Mormons, voyant que ses visiteurs étudiaient ses paroles en l'examinant des pieds à la tête, changea le cours de la conversation :

— Je serai heureux, messieurs, de voir étaler devant moi les objets précieux que M. Million a bien voulu m'apporter de France. J'espère qu'avant son départ il voudra bien honorer *mon magasin* d'une visite et me permettre à mon tour de lui offrir quelques objets en souvenir de moi.

— Puisque vous le désirez, monsieur, dit le marquis assez embarrassé, je vais prier le conducteur du chariot d'apporter ici les objets qui vous sont destinés.

— Ne prenez pas cette peine, riposta le Prophète.

Il posa la main sur un timbre placé devant lui et, à l'instant même, un serviteur parut.

— Donnez l'ordre, dit-il, de monter sans retard tous les objets contenus dans le char qui a pénétré dans la cour.

La porte se referma derrière le domestique silencieux.

Peu d'instants après, d'autres serviteurs arrivèrent chargés de paquets que, sur un geste de leur maître, ils déposèrent sur un divan qui faisait le tour du bureau.

Les deux ambassadeurs se mirent en devoir de déployer les paquets et d'étaler aux yeux éblouis du président les richesses qu'ils apportaient.

A la vue des premiers objets déballés, Brigham Young ne put retenir un cri d'admiration.

Il frappa de nouveau sur son timbre.

— Qu'on fasse monter Amélia, dit-il au serviteur accouru à son appel.

Amélia était la dernière épouse du Prophète, sa favorite. M. de

la Bécassière ne l'ignorait pas, car à San Francisco, pendant la grande opération commerciale de l'oncle Jean-Pierre, une députation de Mormons était venue acheter des parures pour cette épouse du grand chef.

La jeune femme ne tarda pas à paraître. Elle resta immobile et comme extasiée devant le merveilleux spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Comme elle était d'une beauté accomplie et d'une fraîcheur incomparable, le jeune marquis sentit renaître en lui toutes les effluves de la galanterie française.

Le vieux M. Barbier lui-même fut profondément ému.

— Il me semble voir entrer Vénus et les Amours, s'écria-t-il, en s'inclinant jusqu'à terre.

— Moi, madame, dit le jeune homme, je serai moins mythologique que mon aimable ami, mais je ne saurais m'empêcher de vous dire que toute ma vie je me souviendrai de l'Utah, de Salt-Lac-City et de Lion-house; où j'aurai vu la beauté la plus accomplie de la terre.

Brigham Young ne sourcilla pas en face de ces compliments adressés à sa compagne.

— Messieurs, dit-il, Amélia est celle de mes femmes pour laquelle j'ai la plus vive affection.

— Et bien vous faites, morbleu! dit gaiement le marquis; madame est digne des hommages du monde entier.

Pendant cet échange de politesses et de galanteries, les deux Français achevèrent l'étalage de leurs présents.

— Veuillez prier madame de faire son choix, dit M. de la Bécassière en s'adressant au Prophète.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois, et la belle Amélia se précipita sur ces monceaux de richesses.

Quand elle eut examiné, une à une, les pièces composant ce bazar improvisé, robes, châles, étoffes, bijoux, parures, etc., etc, elle mit de côté sur un guéridon les objets qu'elle avait choisis; puis elle en fit un paquet qu'elle enroula dans une pièce de foulard.

— Messieurs, dit-elle en faisant une profonde révérence, veuillez agréer pour vous mes remerciements et transmettre à celui qui vous envoie l'assurance de ma profonde gratitude.

Elle allait s'éloigner quand une réflexion subite sembla naître dans son esprit.

— M. Brigham m'a dit que vous aviez avec vous une nombreuse société féminine, dit-elle; avec l'agrément de mon mari, je serai heureuse de recevoir ces dames ici, dans ma demeure, si elles veulent bien me faire l'honneur de m'y venir visiter.

Tom le conduisit dans sa chambre. (P. 901.)

M. le marquis répondit :

— Ces dames seront heureuses de se rendre à votre gracieuse invitation.

M. Barbier ne voulut pas rester en retard de politesse.

— Madame, dit-il, quand la déesse des amours a prononcé son jugement, toutes les humbles humaines s'inclinent et obéissent.

Quant aux humains, ils admirent.

— Et aiment, ajouta le marquis, riant de cet idiot marivaudage.

CHAPITRE LXXXIII

VISITE DE SALT-LAC-CITY. — RUES ET AVENUES OMBRAGÉES. — COTONNIERS, MURIERS ET ACACIAS. — ÉTRANGE COULEUR DES ARBRES. — EXPLICATIONS SCIENTIFIQUES DU DOCTEUR LEROUX. — SOL MÉLANGÉ DE SELS ALCALINS. — ARROSAGE DES RUES. — ABSENCE DE PAVÉS. — TROTTOIRS EN BOIS ET ENSEIGNES PARLANTES. — L'ŒIL DES MORMONS. — VILLE DIVISÉE EN QUADRILATÈRES. — QUARTIERS OU *Wards*. — LES ÉVÊQUES ET LES ÉCOLES. — LA VILLE VUE DES HAUTEURS. — LES PARTERRES ET LES VERGERS. — LE TABERNACLE. — INTÉRIEUR DU TEMPLE. — LES ORGUES, LA TRIBUNE, LA GALERIE DES FEMMES. — NOUVEAU TEMPLE EN CONSTRUCTION. — DÉJEUNER. — LES FRUITS DE L'UTAH. — APPARITION DU NÈGRE TOM. — M. DICK MOORE TROUVE UNE LETTRE SUR SON GUÉRIDON. — CE QUE CONTENAIT CETTE LETTRE. — UN AVIS AMICAL. — LES APACHES CONSPIRENT. — SAGES CONSEILS. — M. MOORE COMMUNIQUE LA LETTRE D'ATTALA A M. CHAMPION. — CONCILIABULE. — IL FAUT S'ADRESSER AU CAMP AMÉRICAIN. — M. MOORE N'IRA PAS SEUL. — IL AURA TROIS COMPAGNONS, MÉDOR, LE NOUVEAU BLACK ET LE CANADIEN GUILLAUME. — LES DEUX AMIS RENTRENT DANS LA SALLE A MANGER. — COLLOQUE ENTRE M. DICK MOORE ET GUILLAUME NOVET. — UNE PARTIE DE CHASSE PROPOSÉE ET ACCEPTÉE. — NÉCESSITÉ DE SE PROCURER UN BON CHEVAL. — L'ONCLE PÉTRUS A ACHETÉ LA MONTURE DEMANDÉE. — UNE RENCONTRE MATINALE. — EST-CE UN FRANÇAIS? — CHEVAL A VENDRE. — C'EST UN MUSTANG DES PRAIRIES. — LE CHEVAL *Joseph*. — DEUX CENT CINQUANTE DOLLARS AU LIEU DE CENT. — UN DÉPART PRÉCIPITÉ. — RÉCLAMATION DE M. DICK MOORE. — UN SINGULIER GIBIER. — LA CONSPIRATION DES INDIENS. — PROJET DE COMBAT JUSQU'A LA MORT DES ENNEMIS. — LES IDÉES POLITIQUES DE GUILLAUME NOVET. — CE QU'IL AVAIT RÊVÉ POUR LE CANADA. — PROTECTORAT FRANÇAIS OU AMÉRICAIN? — MÉDOR BAT EN RETRAITE. — HALTE. — LE CANADIEN VA A LA DÉCOUVERTE. — FAUSSE ALERTE. — ON SE REMET EN ROUTE. — UN TROISIÈME CAVALIER. — C'EST UN OFFICIER DU CAMP AMÉRICAIN. — MAUVAISE HUMEUR DE NOVET AUSSITOT RÉPRIMÉE. — UNE PRÉSENTATION SUR UNE GRANDE ROUTE. — LE RÉCIT DE L'OFFICIER. — DEUX PIÉTONS POURSUIVIS PAR LES SAUVAGES. — POURQUOI LE LIEUTENANT A-T-IL MIS PIED A TERRE? — LA TACTIQUE DU LIEUTENANT. — BRIGHAM YOUNG ALLIÉ DES APACHES. — LES INDIENS ARMÉS DE FUSILS A LONGUE PORTÉE. — UNE CARABINE WINCHESTER. — GUILLAUME NOVET N'EST PAS UN INCONNU. — LE GÉNÉRAL YOUNG EST UN AMI. — RETOUR DE GUILLAUME. — SON PLAN DE BATAILLE. — LA TOILETTE DES CHEVAUX. — LE BIVOUAC DES DEUX AMÉRICAINS. — CHEVAUX D'UN COTÉ, CAVALIERS DE L'AUTRE. — LES SAGES PRÉVISIONS DE LERAT. — UN EXCELLENT REPAS SUR L'HERBE.

Pendant que l'ambassade, composée du toujours solennel M. Barbier et du marquis de la Bécassière remplissait sa mission auprès du chef des Mormons, leurs compagnons de voyage s'étaient mis en route pour aller visiter la ville sainte.

Ils se mirent à parcourir les rues au hasard, M. Dick Moore, qui

aurait pu se constituer leur guide, aima mieux jouir des surprises que leur ménageait leur promenade à l'aventure.

— C'est vraiment une admirable cité ! s'écria l'oncle Million, et qui ne ressemble guère à aucune de celles que nous avons vues !

— Partout nous rencontrons de l'ombre à profusion, dit le jeune Jollibois et il serait à souhaiter que les abords des magasins du Louvre à Paris fussent aussi agréables !

Toutes les rues, toutes les avenues, en effet, étaient plantées de cotonniers, de mûriers et d'acacias, dont le feuillage, chose étrange, prenait par places des tons verts et jaunes.

Le peintre Beaudoin en fit la remarque et témoigna l'étonnement que lui causait cette anomalie.

Ce fut le savant docteur Leroux qui prit la parole pour expliquer le phénomène.

— Cette sorte d'habit d'arlequin dont sont vêtus ici les arbres, dit-il, tient à un fait tout naturel.

Il sont panachés de couleurs diverses suivant que leurs racines ont ou n'ont pas pénétré dans la couche des sels alcalins mêlés de soude et de potasse qui, en certains lieux, forment le sous-sol, en d'autres, imprègnent la surface même de la terre.

Remarquez, mes amis, que les ruisseaux d'écoulement des eaux roulent à pleins bords de chaque côté de la rue.

Ces torrents d'eau cristalline descendent des montagnes et ce sont eux qui entretiennent dans toute la ville la fraîcheur délicieuse que vous avez déjà signalée.

— C'est vrai ! dit l'ancien employé du Louvre, et ce qui ne me surprend pas moins c'est que, malgré cette abondance d'eau, les rues, qui ne sont nulle part pavées, ne sont ni humides ni boueuses.

— J'ai encore réponse à cela, dit le complaisant docteur, qui étudiait avec soin la nature du sol.

Ici les Mormons ont encore fait preuve de sagesse et de science.

Au lieu de discuter sur les avantages et les inconvénients du pavage en bois ou du pavage en pierre, il ont eu grand soin de ne pas remuer l'excellent gravier qui formait primitivement le sol de la plaine.

Voila pourquoi l'eau de la pluie, comme celle qui descend des montagnes, est rapidement absorbée et ne laisse, comme trace de son passage, que la douce fraîcheur que nous respirons.

C'est en devisant ainsi que les touristes parcoururent la ville et s'en allèrent pendant toute la matinée flânant par les rues et le long des magasins aux trottoirs de bois et aux enseignes parlantes.

M. Fontaine, qui avait fait dans l'extrême Orient une série de brillantes explorations, ne put s'empêcher de remarquer combien ces enseignes aux vives couleurs, visibles d'une lieue, rappelaient celles qu'il avait vues dans les grandes villes chinoises.

Quelques-unes portaient en vedette un œil entouré d'une auréole de rayons.

M. Moore apprit à ses compagnons que c'était le signe de reconnaissance adopté par les Mormons.

En somme, plus nos voyageurs avançaient, plus ils sentaient grandir leur admiration pour le prophète créateur de tant de merveilles.

Comme toutes les villes américaines, Salt-Lac-City est divisée en vastes quadrilatères par des rues qui se coupent à angles droits à la façon des carrés d'un échiquier.

Ces carrés forment un quartier ou *ward*, à la tête duquel est un évêque. Dans chaque ward il y a une école régulièrement fréquentée par tous les enfants.

La promenade des explorateurs se prolongea jusque sur une des hauteurs qui dominent la ville et qui l'entourent comme d'une auréole

De ce point élevé ils purent contempler la cité enchâssée comme une pierre précieuse dans cet écrin de hautes montagnes.

Jamais spectacle plus riant et plus pittoresque ne s'était déroulé devant leurs yeux émerveillés.

Partout se dessinaient des cottages ornés de vergers et de jardins fleuris.

Chaque maison était encadrée au milieu d'un parterre et de vertes pelouses.

Mille arbres verdoyants pliaient sous le poids de leurs fruits divers, pommes, poires, prunes, pêches et abricots, dont l'aspect réjouissant faisait venir l'eau à la bouche.

Les promeneurs prirent la route qui devait les ramener à l'hôtel du *Lac*. Grâce à la conformation régulière de la ville, il leur eût été facile, même sans l'aide de M. Moore, de revenir sur leurs pas en prenant une voie encore inexplorée.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la porte du tabernacle situé en face de la maison du Prophète.

Au milieu d'un terrain mi-clos par de hautes murailles, s'élevait un vaste bâtiment de bois de forme ovale, à l'aspect lourd et disgracieux, surmonté d'une coupole basse que le peintre Beaudoin compara à la carapace d'une tortue.

Les touristes y pénétrèrent sans que personne songeât à leur interdire l'entrée de ce saint lieu.

L'intérieur était complètement garni de bancs. A une extrémité se trouvait un jeu d'orgues, au-dessous duquel était une estrade sur laquelle étaient placés le fauteuil du Prophète et les sièges des évêques et des saints.

Tout autour du temple, à la hauteur d'un premier étage, régnait une galerie réservée aux femmes.

Les murailles étaient nues et froides, mais reluisantes de propreté.

Du reste nulle part n'apparaissait le moindre emblème religieux, le plus petit ornement, sauf quelques guirlandes de feuillage, suspendues aux piliers et formant des festons.

— C'est immense! s'écria M. Dick Moore.

Un gardien qui l'entendit s'approcha et lui dit :

— Monsieur, douze mille personnes peuvent s'y tenir assises.

Les voyageurs remarquèrent, non loin du Tabernacle, dans le même enclos, un nouveau temple en construction qui sera de proportions plus colossales encore et construit tout en granit.

De nombreux ouvriers étaient occupés là à tailler des blocs énormes. M. Dick Moore s'adressa à l'un d'eux.

— Y a-t-il longtemps que ces travaux sont commencés? demanda-t-il.

— Depuis plus de dix ans.

— Peste! s'écria le Yankee, si la construction continue dans les mêmes conditions, le nouveau temple n'est pas près d'être achevé.

Ce fut sur ce mot qu'on reprit la route de l'hôtel où les dames attendaient impatiemment le retour des absents et où un somptueux déjeuner dû au zèle infatigable de Lerat vint redoubler la gaieté et la bonne humeur de tous.

Les fruits du pays des Saints furent servis au dessert et chacun s'accorda à les déclarer exquis et comparables à ceux qu'on avait mangés dans le Canada et dans la Californie.

Pendant qu'on servait le café, M. Dick Moore vit apparaître la tête du petit nègre Tom.

Il se leva et alla voir ce que pouvait lui vouloir son nouveau serviteur.

Tom, qui avait sans doute renoncé à se faire comprendre en parlant le créole, lui fit signe de le suivre.

Le Yankee, fort intrigué, se mit sur ses traces.

Tom le conduisit dans sa chambre à coucher. Là, il lui désigna de la main un guéridon de laque.

Sur ce guéridon était une lettre cachetée.

M. Dick Moore la saisit et regarda la suscription.

L'épître était bien à son adresse; il en rompit le cachet.

Il l'ouvrit et courut à la signature : c'était Attala.

Il lut avidement les quelques lignes suivantes :

« Ami,

« Vous ne m'interdirez pas de vous donner ce titre, car s'il ne représente pas vos sentiments à mon égard, il est bien faible pour peindre ma pensée envers vous.

« Je suis, comme vous, à Salt-Lac-City, mais ne pensez pas que je sois venue pour vous poursuivre de mes importunités.

« Il s'agit néanmoins d'une grave mission que je remplis.

« Je vous ai dit un mot à San Francisco des projets du comte de Montezuma. Ses émissaires sont déjà arrivés chez les Apaches qui, vous ne l'ignorez pas, sont restés les ennemis implacables des blancs

« Ma race est l'alliée depuis les temps les plus reculés de cette nation, je n'ai donc rien à redouter personnellement d'elle; mais il n'en est pas de même de vous et des vôtres.

« Je veillerai sur chacun de vous, mais, je vous en supplie, tenez compte de mes conseils et de mes recommandations.

« 1° Soyez réservés dans vos relations avec Brigham Young; il est secrètement l'allié des Apaches et il ne fera rien contre eux, même pour vous défendre dans le cas où ils vous attaqueraient.

« 2° Ne vous éloignez pas de la ville, car chaque buisson, chaque arbre peut cacher une embuscade.

« 3° Si vous sortez, tâchez de ne pas le faire isolément; en tout cas soyez armés et tenez-vous sur vos gardes.

« 4° Si quelqu'un de vous disparaissait, faites-le moi savoir sans retard par une lettre que vous m'adresserez poste restante à Salt-Lac-City.

« Adieu, Dick; je ne vous reverrai peut-être jamais, mais je vous aimerai toujours.

« Attala. »

La première pensée qui vint à l'esprit de M. Dick Moore en lisant cette singulière épître fut de se demander comment elle se trouvait sur sa table.

Il prit Tom par l'oreille et lui montra l'enveloppe.

— Qui apporté? interrogea-t-il en faisant une dernière tentative pour se faire comprendre en *petit-nègre*.

Tom se contenta de remuer la tête de droite à gauche et de gauche à droite, en un geste négatif.

Le Yankee comprit qu'il perdait son temps et qu'il n'arriverait pas à savoir ce qu'il désirait.

Il prit donc la lettre, la serra dans son portefeuille et sortit à grands pas.

Il se dirigea vers la salle à manger.

— M. Champion, dit-il, je désirerais vous entretenir pendant quelques instants.

M. Champion se leva et vint sans mot dire rejoindre son ami.

— Qu'y a-t-il? votre air préoccupé m'inquiète, dit-il.

Sans répondre, l'Américain tendit à l'ingénieur la lettre mystérieuse et peu rassurante qu'il venait de recevoir.

M. Champion la lut attentivement, puis resta un moment soucieux.

— Qu'en pensez-vous? demanda M. Dick Moore.

— Je pense que c'est grave, répondit M. Champion.

— A moins que ce ne soit une simple mystification, répartit le Yankee.

— Non! non! dit vivement l'ingénieur. Celle que vous apppelez Attala n'est pas femme à se jouer d'un sentiment comme l'amour.

— Alors elle a bien changé, dit amèrement le mari trompé.

M. Champion n'eut pas l'air de s'arrêter à ce mouvement d'humeur de son ami, mais il reprit :

— Je crois sincèrement qu'il y a lieu de tenir compte de cet avertissement. Et vous, mon ami Dick?

— Soit, répondit ce dernier, mais je me demande comment nous conjurerons un danger dont nous ne connaissons que si vaguement la nature.

— N'est-ce pas vous qui, ce matin encore, nous parliez d'un camp américain voisin de la ville?

— Oui! oui! vous avez mille fois raison, cher ami, dit avec effusion le Yankee. Là est le salut et j'y cours.

— J'espère bien que vous ne vous y rendrez pas seul, reprit vivement l'ingénieur français. Ce serait singulièrement inaugurer le système de précautions qu'on vous recommande; d'ailleurs, personnellement, je désire vous accompagner.

— Merci, ami! dit M. Dick Moore en tendant sa main; je reconnais là

votre dévouement et votre sagesse, mais je ne puis accepter l'offre généreuse que vous me faites.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux communiquer la lettre d'Attala à nul autre qu'à vous; parce qu'il importe que personne, surtout parmi ces dames, ne se doute du danger que cette lettre signale; parce qu'enfin il faut que si quelque accident me survenait pendant mon excursion, il reste ici quelqu'un qui sache de quel côté il faut rechercher l'homme disparu.

— Vous avez peut-être raison, cher Dick, mais je ne puis me résigner à vous laisser ainsi courir seul devant un danger dont ni vous ni moi ne pouvons connaître d'avance l'importance. Non! non! Dick, vous ne partirez pas seul!

— Soit, je ne partirai pas seul, dit le Yankee; j'emmènerai avec moi Médor et je monterai un cheval que j'ai acheté hier, pour me consoler de l'absence de Black et auquel j'ai donné le même nom, parce qu'il est noir et que j'espère que cela lui vaudra les mêmes qualités que celles qui distingnent mon fidèle compagnon. Ce sont deux amis dont il ne faut pas dédaigner le concours.

— Je le sais, Dick, mais si vous persistez à ne pas m'accepter comme camarade de route, emmenez avec vous notre brave Guillaume Novet. Sa sagesse et son expérience me rassureront sur votre sort commun.

L'Américain tendit de nouveau la main; M. Champion la saisit et la serra avec effusion.

— Mon ami, dit M. Dick Moore, je vous aime trop pour vous rien refuser. J'emmènerai avec moi Novet; nous nous armerons comme des voleurs de grand chemin, et, ma foi, s'il plaît à messieurs les Apaches de nous chercher noise en route, ils feront connaissance avec mon rifle Charlot et avec la carabine du Canadien. Cela leur donnera, je l'espère, une utile eçon.

En disant ces mots, les deux amis rentrèrent dans la salle à manger, où la bonne humeur était sans cesse allée en croissant.

L'Américain et l'ingénieur eurent grand soin de dissimuler leurs inquiétudes et de se mettre à l'unisson de la joie générale.

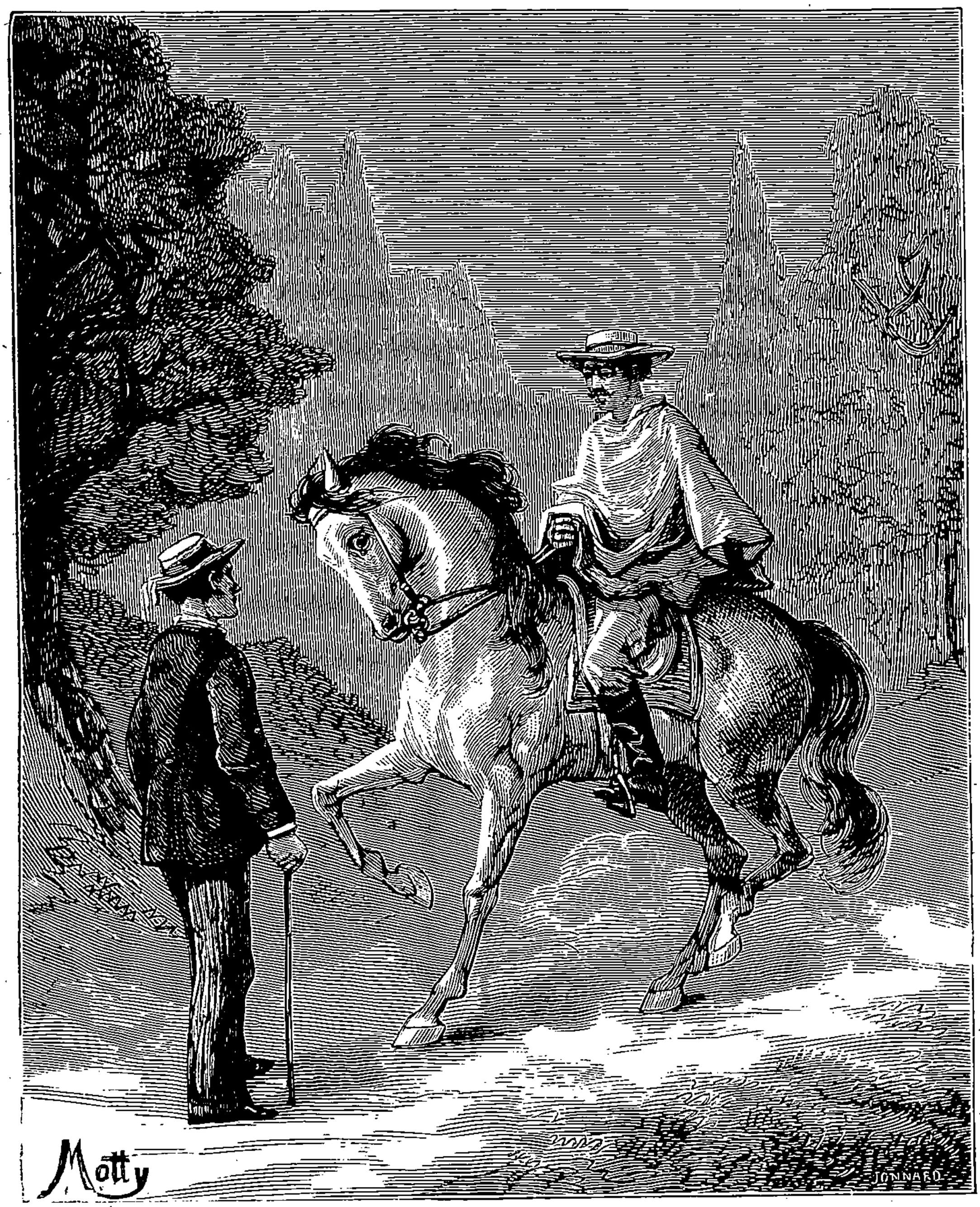
M. Dick Moore s'adressa à Guillaume Novet qui, modestement assis à un bout de table, sirotait un verre de rhum.

— Ami Guillaume! dit-il.

— Qu'y a-t-il pour votre service? répondit le Canadien.

— J'ai résolu de faire une course à quelque distance de la ville: je dois traverser un pays fort giboyeux; vous plairait-il de m'accompagner?

— Parbleu! cela va sans dire, répondit le trappeur en riant; il ferait



Est-ce que mon cheval vous plaît ? (P. 906.)

beau voir que Guillaume Novet recule devant une partie de chasse ! Mais, j'y pense, ajouta-il, il faut emmener Médor ; il ne nous pardonnerait pas d'être partis sans lui.

— J'emmène Médor et le faux Black ; il faudra donc vous procurer un bon cheval capable de fournir une longue course.

— Parbleu ! dit l'oncle Jean-Pierre, j'ai votre affaire ! Ce matin, au saut du lit, — vous savez si je suis matinal, — j'ai rencontré un cavalier

qui arrivait monté sur un de ces robustes chevaux des prairies qu'on appelle des mustangs et qui n'ont, assure-t-on, pas de rivaux pour la vélocité et pour la résistance. Je l'examinais avec l'attention d'un amateur, quand son propriétaire s'est approché de moi.

— Est-ce que mon cheval vous plaît? me demanda-t-il en excellent français.

— Aurais-je la bonne fortune, lui demandai-je, d'avoir rencontré un compatriote?

— Pas précisément, me répondit-il, mais j'ai vécu longtemps en France, et j'ai appris à aimer votre pays. Si mon cheval vous plaît, je vous le céderai à bon compte, bien que ce soit la meilleure bête que j'aie encore montée de ma vie.

— Je craindrais, lui dis-je, de vous priver de votre compagnon de route.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le voyageur; j'ai ici des occupations qui me retiendront peut-être plus longtemps que je ne le désirerais. Allons, décidez-vous. Pour cent dollars je vous cède *Joseph*, — c'est le nom de mon mustang; — vous aurez fait un marché d'or.

Je compris que le nouveau venu avait besoin d'argent, mais je ne voulus pas abuser de sa situation. Je lui tendis un billet de deux cent cinquante dollars.

— C'est que, me dit-il non sans quelque embarras, je n'ai pas la monnaie nécessaire pour vous rendre.

— Non! non! pas de monnaie à rendre. Je vous achète votre cheval deux cent cinquante dollars ou je vous prie de le garder. Je sais ce qu'il vaut, que diable! Sachez que monsieur Jean-Pierre Million, de Marseille, est un honnête commerçant et non un juif.

L'inconnu ne répondit qu'en me tendant la bride de sa monture; il encaissa son billet de banque, me salua et s'éloigna en disant :

— Merci, monsieur Million, j'aurai, je l'espère, quelque jour l'occasion de vous être reconnaissant de votre générosité.

— Voilà comment, mes amis, j'ai au service de Guillaume, dans les écuries de l'hôtel, un cheval qui s'appelle Joseph et qui, je l'espère, tiendra les promesses que font ses formes fines et élégantes.

M. Moore se leva de table.

— Il sera dit, monsieur Million, que vous serez toujours notre providence.

Puis se tournant vers le Canadien :

— Hé bien! êtes-vous prêt? demanda-t-il

— Pour quand est-ce?

— Mais pour tout de suite.

Sans dire un mot, le Canadien quitta la salle ; l'oncle Jean-Pierre le suivit :

— Attendez donc que je vous présente votre monture, dit-il.

Un quart d'heure après les deux cavaliers, quittaient l'hôtel du Lac, armés de pied en cap, et suivis du fidèle Médor, qui poussait des cris de joie et qui faisait sur le sol poudreux des bonds désordonnés.

Les deux nobles coursiers ne tardèrent pas à montrer qu'ils étaient dignes de marcher de conserve.

Le cheval Joseph trottait avec une sûreté de jambe qui n'avait rien à envier à l'allure de Black.

Quand les deux cavaliers furent arrivés hors de la ville et des maisons formant banlieue tout à l'entour :

— Savez-vous, ami Guillaume, interrogea M. Dick Moore, où nous allons et quel genre de chasse nous allons faire?

— Je vous avouerai, cher monsieur Moore, répondit le trappeur canadien, que je ne me suis pas encore fait cette question.

— Hé bien, je vous avertis, sans aller plus loin, que nous allons peut-être avoir affaire à un singulier gibier.

— Qu'importe la bête à poursuivre, reprit Guillaume, quand on a un chien comme Médor, des chevaux comme les nôtres et une bonne carabine?

— Ami, dit en riant M. Dick Moore, tout cela serait fort bien s'il ne s'agissait que de combattre des ours blancs ou des grizlies, mais...

— Mais quoi?

— Mais nous allons, je le crains, avoir à combattre des ennemis plus redoutables et surtout assez nombreux pour nous tenir en haleine.

— Allons ! monsieur Dick Moore, avez-vous peur que je tremble en apprenant le nom de ce redoutable gibier?

— Eh bien, ami, je vais vous satisfaire.

L'Américain, alors, sans révéler le nom de son correspondant, fit connaître à Guillaume le contenu de la lettre reçue.

Il lui dit quelques mots sur la fameuse conspiration organisée par les diverses tribus indiennes dans le but bien déterminé et bien défini de massacrer du nord au sud des deux Amériques tous les descendants des envahisseurs.

— Continuez ! continuez ! cher monsieur Dick Moore, s'écria le vieux trappeur, votre discours m'intéresse au plus haut point.

— Mais voilà tout ce que j'avais à vous dire, reprit l'Américain. J'ai jugé indispensable de vous faire connaître le danger qui nous menace pour que, le cas échéant, vous puissiez indiquer vos moyens de défense.

— Oh! quant à cela, il n'y a pas lieu de s'en préoccuper, Je connais les Apaches, et ce n'est pas la première fois que j'ai eu affaire à eux. Je crois même que s'ils apprennent que le Porteur-de-foudre est de la partie, ils hésiteront à nous déclarer la guerre. Je ne crois pas qu'ils tiennent beaucoup à entendre le son de ma carabine.

— Alors, c'est bien entendu, si l'on nous attaque, nous nous défendons jusqu'à la mort.

— Oui, M. Dick, jusqu'à la mort de nos agresseurs; car, je dois vous l'avouer, je n'ai pour le moment nul désir d'aller visiter les terrains de chasse du Grand Esprit, pour parler comme nos adversaires.

— A quoi pensez-vous donc, mon cher Guillaume? Vous me semblez fortement préoccupé.

— Cette idée d'une révolte générale de tous les Indiens me paraît fort originale, et je dois vous avouer que j'avais songé moi-même à l'appliquer sur une moindre échelle.

— Expliquez-vous! cher ami.

— Eh bien! il y a longtemps que la tyrannie anglaise pèse sur le Canada et semble aussi insupportable aux indigènes qu'aux anciens descendants des Français... J'ai pensé bien souvent qu'il suffirait de quelques jours d'entente entre les Indiens et les chasseurs pour anéantir à jamais ces orgueilleux oppresseurs.

— Croyez-vous qu'une semblable alliance puisse jamais devenir possible? interrogea le Yankee.

— Oui certes! elle est possible, sinon facile! Sans les missionnaires il y a longtemps qu'elle serait faite. Souvent les Indiens et nous avons eu maille à partir, mais, même pendant nos guerres, nous avons pu nous estimer mutuellement. C'est une autre pensée qui m'a toujours arrêté dans l'exécution de mon projet.

— Dites!

— Les Anglais abhorrés une fois chassés, quelle forme de gouvernement adopterions-nous? Quel lien solide s'établirait-il entre les tribus et nous? Comment espérer vivre en paix, quand ces tribus elles-mêmes sont presque toujours en guerre les unes avec les autres?

— Eh bien! ami, dit M. Dick Moore, il vous resterait à vous placer sous la protection d'un peuple assez puissant pour vous défendre contre tout retour agressif des vaincus, assez bienveillant et civilisé pour vous assurer une organisation paisible et prospère.

— J'ai pensé à la France! s'écria le chasseur canadien, les yeux brillants d'enthousiasme.

— La France soit! C'est une grande et puissante nation, répondit

M. Dick Moore. Moi, j'allais vous offrir la protection des Etats-Unis. Ce sont deux républiques qui resteront éternellement sœurs parce qu'elles n'auront jamais des intérêts contraires.

Pendant que les deux cavaliers devisaient de la sorte, leurs montures s'avançaient côte à côte, au grand trot, avec un ensemble qui aurait pu faire croire qu'elles ne s'étaient jamais quittées.

Médor, suivant son habitude, battait la campagne à droite et à gauche de la route et ne faisait que de rares apparitions.

Les deux compagnons savaient qu'avec un semblable éclaireur ils n'avaient pas à craindre de surprise.

Ils s'avançaient donc hardiment sur une route bien entretenue et bordée d'arbres d'essences diverses.

Tout à coup, Médor, qui se trouvait en avant, battit en retraite, et vint en grondant se réfugier entre les jambes de son ami Black.

— Halte! s'écria M. Dick Moore.

Les deux chevaux, retenus par des mains habiles, s'arrêtèrent court et restèrent immobiles.

Le Canadien sauta au bas de sa monture, et, sans dire un mot, passa à M. Dick la bride de Joseph.

L'Américain et les deux chevaux ne bronchèrent pas plus que s'ils avaient été de marbre.

Quant à Guillaume Novet, il s'enfonça dans un champ de maïs et disparut au milieu des feuilles géantes.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que le moindre bruit vînt troubler le silence de la nature.

Tout à coup le trappeur apparut au point même où il s'était enfoncé dans les frondaisons.

Il s'approcha de son ami, sauta en selle avec une légèreté que lui eût enviée un clown de cirque :

— En route, dit-il, ce n'est rien.

Les deux cavaliers repartirent au trot et arrivèrent en un point où la route formait un coude.

Là, ils aperçurent un troisième cavalier, qui tenait son cheval par la bride, et semblait attendre quelqu'un.

Le premier mouvement de M. Dick Moore fut de saisir son rifle Charlot et de se mettre sur la défensive.

Guillaume Novet fit retentir les airs d'un éclat de rire sonore, signe de belle humeur.

— Peste! s'écria-t-il, vous êtes vif comme un jeune homme de vingt ans? Quelle mouche vous pique?

Au lieu de répliquer, l'Américain avait examiné plus attentivement le personnage brusquement entrevu.

— Oh! oh! dit-il, riant lui-même de sa méprise, ce serait plutôt là un défenseur qu'un ennemi. En tout cas, s'il y consent, et que son cheval puisse nous suivre, nous en ferons sinon un garde du corps, au moins un compagnon de route.

M. Dick Moore, en effet, venait de reconnaître dans l'étranger un cavalier de l'armée américaine.

— Un compagnon de route? interrogea Guillaume; y aurait-il indiscrétion de vous demander où vous me conduisez?

— Pas la moindre. Nous allons droit au camp de Douglas, et sans doute ce cavalier en fait partie.

— Et qu'allons-nous faire au camp? demanda encore le Canadien.

— Nous allons y solliciter l'alliance du général.

— Dites que nous allons implorer sa protection! s'écria le trappeur d'un ton indigné.

— Peut-être, maître Novet, répliqua sèchement l'Américain; si ma demande vous déplaît, vous êtes encore à temps de retourner sur vos pas.

Guillaume comprit qu'il avait blessé M. Dick; aussi s'empressa-t-il de dire :

— Vous n'avez pas grande estime pour moi, Monsieur Moore, puisque vous me proposez d'abandonner mon poste au moment où il peut survenir du danger. Si mon observation vous a déplu, mettons que je n'ai rien dit. Allez implorer l'aide de qui bon vous semblera, je vous jure que je ne dirai plus un mot, quand bien même je penserais que cela doit nous apporter plus d'ennuis que de secours.

Pendant que le trappeur grommelait ainsi entre ses dents, les deux cavaliers arrivèrent auprès de celui qui les précédait solitaire.

— Qui êtes-vous? lui demanda M. Dick Moore.

— Vous le voyez, un officier de cavalerie américain qui rentre à son camp et revient de Salt-Lac-City.

— Pourquoi n'êtes-vous pas en selle et conduisez-vous ainsi votre cheval par la bride?

— Permettez-moi, à mon tour, reprit l'officier, avant de répondre à votre question, de vous demander qui vous êtes.

— Je m'appelle Dick Moore, je suis citoyen américain et je me rends au camp de Douglas pour parler à votre général.

Le jeune officier (il avait vingt-cinq ans à peine) tendit la main à son compatriote qui la saisit et la serra.

— Maintenant que nous nous sommes mutuellement présentés, dit-il, je n'ai plus aucune raison pour garder le silence.

— Je vous écoute, dit Dick Moore.

— Je venais de quitter Salt-Lac-City et ses faubourgs, et mon cheval s'avançait d'un bon pas sur la route déserte, quand, à une courte distance d'ici, je fus croisé par deux hommes qui couraient de toutes leurs forces dans la direction de la ville.

— Faites attention! lieutenant, me cria l'un d'eux, nous venons d'être attaqués par un parti d'Indiens, et nous ne leur avons échappé que par miracle. Ils ont tiré sur nous plus de trente coups de feu, et, malgré la grande distance qui les séparait de nous, leurs balles ont sifflé à nos oreilles.

Le brave Canadien n'en écouta pas davantage. Il sauta à terre et, comme la première fois, tendit la bride de son cheval à M. Dick Moore.

— Laissez-moi faire, dit-il, en s'échappant par un des côtés de la route. Vous savez que cela me connaît!

Le lieutenant reprit la parole.

— Si je n'avais été obligé de rentrer ce soir au camp, dit-il, je serais retourné sur mes pas.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé demander une escorte de la milice de Brigham Young? demanda M. Moore.

— C'est me demander pourquoi je n'ai pas voulu me jeter dans la gueule du loup.

— Expliquez-vous, mon cher.

— Mais tout le monde sait que le Prophète mormon est l'allié secret des Apaches et que ceux-ci ne font pas un mouvement sans le consulter, or j'ai la certitude que l'escorte qu'il m'aurait donnée m'aurait mené directement au milieu des ennemis.

— Cela ne m'explique pas encore pourquoi, au lieu de chevaucher hardiment, vous menez votre cheval par la bride.

— Vous allez me comprendre.

Si les Indiens armés, n'en doutez pas, de fusils à longue portée, — et c'est encore un tour de Brigham Young, — sont en embuscade dans la plaine et surveillent la route, je ne vois pas trop la nécessité de leur servir de cible. J'ai pensé qu'il était plus sage de marcher devant ma monture, quitte, à la première alerte, à m'en servir comme de bouclier et de vendre cher ma peau à ces brigands.

— Eh bien! cher lieutenant, je ne dis pas que votre tactique n'ait pas son bon côté, mais je crois que la mienne vaut mieux.

— Parlez! parlez, cher compatriote, je ne suis pas entêté et vous me voyez prêt à marcher sous votre drapeau.

— D'abord, lieutenant, êtes-vous armé ?

— J'ai mon sabre et deux revolvers de fort calibre dans mes fontes.

— C'est quelque chose, mais c'est insuffisant pour combattre des gens armés de fusils perfectionnés.

— La philosophie, mon cher compatriote, dit en riant le lieutenant, commande de se contenter de peu, surtout si l'on ne peut pas faire mieux.

— Vous parlez d'or, lieutenant, mais permettez-moi de vous offrir cette carabine Winchester pendue à l'arçon de ma selle. C'est une bonne arme qui, avec ce sac de cartouches, vous permettra de faire bonne contenance devant l'ennemi.

— Mais, monsieur, je n'oserais jamais vous dépouiller d'une arme précieuse en un moment où elle pourrait vous sauver la vie.

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi, lieutenant; voyez il me reste mon rifle. Il s'appelle Charlot et avant peu vous pourrez vous assurer qu'il possède des qualités exceptionnelles.

— Je ne voudrais pas davantage, cher compatriote, désarmer votre compagnon de route.

— Mon compagnon, que j'ai eu tort de ne pas vous présenter, a auss sa carabine qui ne le quitte jamais. C'est un de ces intrépides coureurs des bois qui se sont créé, dans tout le Canada, une réputation bien méritée de bravoure et de sagesse. Ces qualités en font le plus précieux des alliés.

— Ah! votre ami est un Canadien? Y aurait-il indiscrétion à vous demander son nom?

— Il s'appelle Guillaume Novet.

— Guillaume Novet! le trappeur de Québec? Alors nous pouvons marcher sans crainte; la victoire est assurée.

— Vous connaissez Guillaume Novet?

— Pas personnellement, mais puisque vous allez voir notre général, votre ami retrouvera en lui une vieille connaissance. Il n'est pas de jour où le général Young ne nous parle de ses excursions dans le Nord Amérique et des exploits de Guillaume Novet.

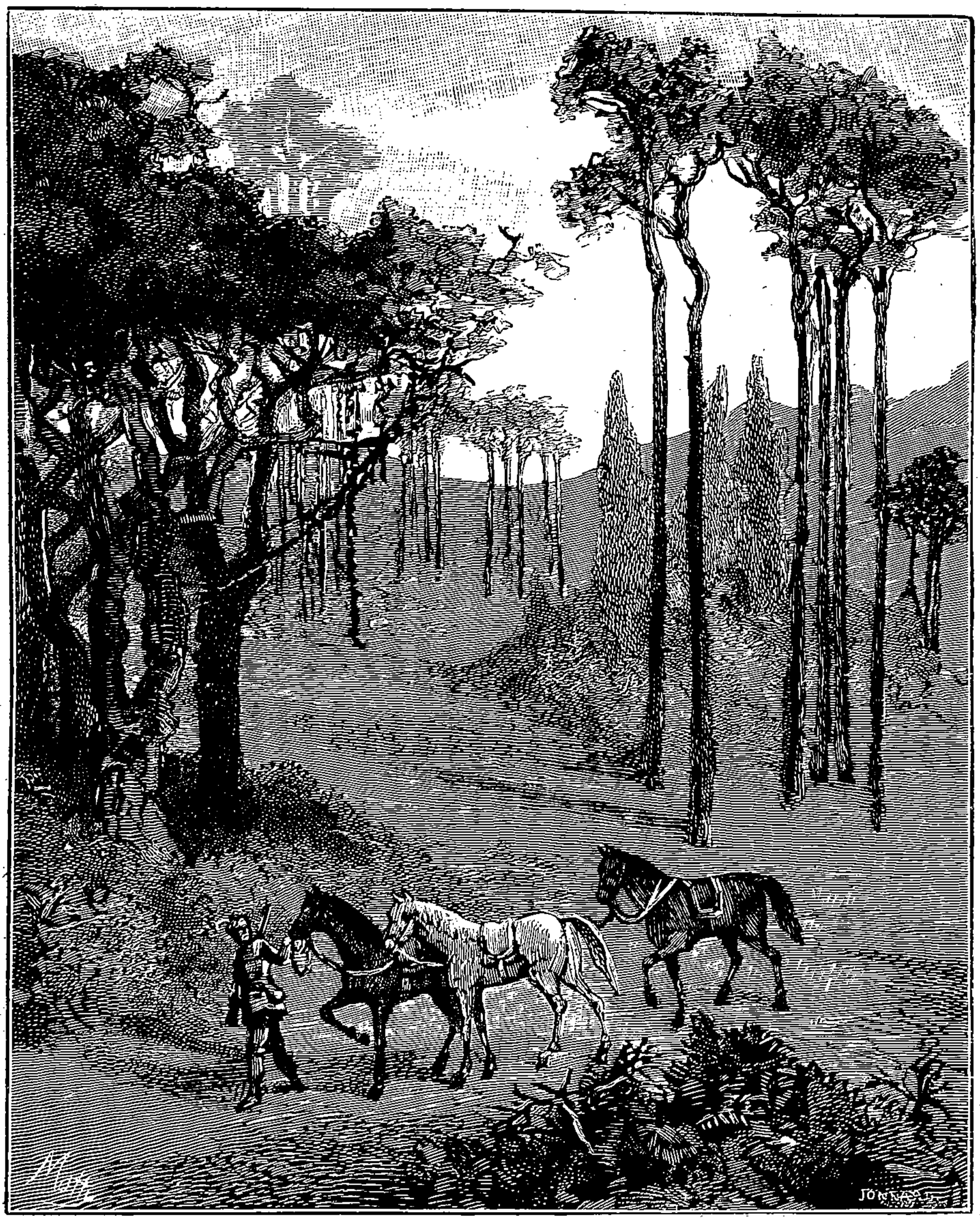
— Ma foi! lieutenant, c'est là une heureuse nouvelle qui facilitera, je l'espère, ma mission auprès du général.

Sur l'invitation de M. Dick Moore le jeune officier remonta à cheval et les deux cavaliers reprirent le trot, escortés par le coursier Joseph sans même que le Yankee eût besoin de le tenir en laisse.

Tout à coup, trois jappements discrets se firent entendre.

Les deux nouveaux amis prêtèrent l'oreille.

Seine
No



Le Canadien ne tarda pas à disparaître. (P. 914.)

— Qu'est-ce? demanda le lieutenant peu rassuré.

— C'est mon chien Médor qui m'annonce le retour de Guillaume.

En effet, à l'instant même, les deux cavaliers virent se dresser à dix pas devant eux le Canadien qui mit le doigt sur ses lèvres pour recommander le silence.

Les trois chevaux s'arrêtèrent subitement.

Le chasseur s'approcha et d'une voix à peine perceptible.

— Nous les tenons, dit-il. Je vais leur jouer un de mes tours et les rendre aux idées pacifiques.

— Que faut-il faire? interrogea M. Dick Moore.

— Descendre de cheval et vous aller reposer là, sous ce bouquet d'acacias.

Pendant que les deux Américains suivaient ces instructions et mettaient pied à terre, Guillaume Novet leur tendit une lourde gibecière.

— Messieurs, dit-il, comme vous aurez peut-être une pose un peu longue à faire, prenez cela et cassez une croûte.

Le lieutenant passa la courroie du sac aux provisions sur son épaule.

— Bien! dit le Canadien; maintenant prenez vos armes et vos munitions; peut-être en aurez-vous besoin.

— Et les chevaux? interrogea Dick Moore.

— Je m'en charge, répondit Novet; vous les trouverez en temps utile.

Les revolvers furent soigneusement fixés à la ceinture, les munitions enfermées dans des sacs *ad hoc* et les deux Américains, suivant docilement les instructions du vieux trappeur, allèrent s'installer au milieu d'un massif assez touffu d'acacias qui formait une sorte de bois en miniature à cent mètres environ de la route.

Pendant qu'ils s'asseyaient le plus commodément possible à l'abri du soleil déjà sur son déclin, le Canadien ne restait pas inactif.

Il tira du fond d'un sac, qu'il emportait toujours avec lui et qu'il nommait plaisamment son sac à malices, des morceaux de peau de bizon d'une forme particulière.

Il souleva l'un après l'autre les pieds des trois chevaux et les garnit de ces sortes de chaussures, puis il attacha les trois nobles bêtes l'une derrière l'autre.

Il prit la bride du brave Black qui tenait la tête de la colonne et il se mit en marche.

Les pieds des chevaux enveloppés de l'épaisse peau se posèrent à terre sans faire entendre le moindre bruit.

Le Canadien dirigea les trois nobles animaux du côté de la route opposé à celui où les deux Yankees se disposaient à prendre quelque nourriture et il ne tarda pas à disparaître au milieu des bouquets de bois qui coupaient en tous sens une verte et plantureuse prairie.

Les deux compagnons restés à l'ombre et mollement assis sur des

bancs de gazon formés par la nature se mirent en devoir de suivre la consigne et de retirer de la gibecière les provisions de bouche qu'elle contenait.

La qualité et la quantité de ces comestibles ne laissaient rien à désirer.

M. Dick Moore, qui faisait les honneurs de la table improvisée, retira d'abord un magnifique pâté de foie gras, chef d'œuvre culinaire de Pierre Lerat, puis un cuissot de chevreuil rôti à point et doré de la façon la plus appétissante.

Comme si le cuisinier de la noce parisienne avait redouté pour les deux voyageurs quelque famine, il avait ajouté à ces mets substantiels un pâté de saumon qu'il avait confectionné la veille, six perdreaux rôtis et bardés de lard suivant la formule, une caisse de conserves dont M. Dick Moore fit sauter le couvercle et qui était pleine d'un coulis de queues d'écrevisses fabriqué à Nantua, dans le département de l'Ain.

Ce mets de haut goût, par lequel commença la collation, fut déclaré digne d'être servi sur la table des dieux, car, malgré la distance, les précieux crustacés avaient conservé leur fraîcheur et leur goût délicat.

CHAPITRE LXXXIV

BRILLANT APPÉTIT. — BONNE TABLE ET BONS VINS. — LA CAFETIÈRE BAZIN. — VIEUX RHUM DES ANTILLES ET CIGARES DE LA HAVANE. — RETOUR DE MÉDOR. — TOUT DANGER EST PASSÉ. — UN CHIEN QUI EN REVEND A UN SOURD-MUET. — GUILLAUME NOVET NE DISSIMULE PLUS SA MARCHE. — DÉPART DU CAMPEMENT. — LA NUIT EST TOMBÉE. — LES TROIS CHEVAUX SONT RETROUVÉS. — EN ROUTE ET BON TRAIN! — LE CAMP DOUGLAS ET LES PENTES DES MONTS WAHSATCH. — LE LIEUTENANT ROBINSON. — UNE COLLATION ET UNE TENTE. — DES GROGS ET DES CIGARES. — LE RÉCIT DES AVENTURES DE GUILLAUME NOVET. — RECHERCHE DE L'ENNEMI. — LES TRIBUS INDIENNES DE L'UTAH : UTES OU YUTES, PAH-VENT, GOSH-UTES, WEBER, SHOSHONES OU SERPENTS (APACHES) ET BANNOCKS. — UN BOUQUET DE BOIS DANS UNE PLAINE. — A QUOI PEUT SERVIR D'AVOIR PERDU SON CHIEN. — LE CAMPEMENT DES PIEDS-NOIRS. — UN JEUNE CHEF. — CONSEIL. — L'UTILITÉ D'ÊTRE UN HOMME CÉLÈBRE. — LE PORTEUR DE FOUDRE EST REVENU. — MÉDOR RESTITUÉ A SON MAITRE. — DOUZE HOMMES ET DOUZE FUSILS SNYDERS. — UN CHEF INDIEN QUI PARLE FRANÇAIS. — MYSTÈRE A ÉCLAIRCIR. — PLUSIEURS QUESTIONS A L'ÉTUDE. — M. DICK MOORE TROUVE LE BOUT DU FIL D'ARIANE. — RAPIDE EXPOSÉ DE SON HISTOIRE. — LE CANADIEN Y VOIT CLAIR. — LE CHEF DES PIEDS-NOIRS N'EST AUTRE QU'ATTALA. — TOUS LES MYSTÈRES SONT MIS A JOUR. — UNE AVENTURE DE LA JEUNESSE DE GUILLAUME NOVET. — COMMENT IL A SAUVÉ LES PIEDS-NOIRS. — POURQUOI, MALGRÉ CELA, IL CONSERVE SA DÉFIANCE. — LE CANADIEN EST MATINAL. — UNE LUNETTE MARINE ET UN OBSERVATOIRE IMPROVISÉ. — CE QUE FAIT LE LIEUTENANT ROBINSON PENDANT QUE LE CANADIEN OBSERVE L'HORIZON. — VISITE MATINALE AU GÉNÉRAL YOUNG. — LE RÉCIT DU LIEUTENANT. — ÉTONNEMENT D'UN GÉNÉRAL EN ENTENDANT LE NOM D'UNE ANCIENNE CONNAISSANCE. — LE GÉNÉRAL PRÉPARE SON PLAN. — UN ORDRE DE SERVICE POUR LE COLONEL MORGAN. — INSTRUCTIONS DONNÉES AU LIEUTENANT RELATIVEMENT AUX NOUVEAUX VENUS. — UNE CONSIGNE INCOMPRÉHENSIBLE. — LA MANIÈRE D'AGIR ENVERS M. DICK MOORE ET ENVERS LE CANADIEN. — QUATRE HOMMES ET UN CAPORAL. — GUILLAUME NOVET SERA GARDÉ A VUE. — UN SOLDAT NE CONNAIT QUE SA CONSIGNE. — NOUS ALLONS RIRE. — LE GÉNÉRAL N'EST PAS EN COLÈRE.

Les deux nouveaux amis firent largement honneur à ce repas vraiment princier.

Ils avaient cet appétit qui est l'apanage de la jeunesse et qu'envient les gourmets sur le retour.

Tout en réservant la part du chasseur Canadien, ils firent des brèches considérables à chacun des mets.

Les vins n'avaient pas été oubliés et M. Dick Moore était un trop savant organisateur pour ne pas observer strictement, dans leur apparition, la gamme recommandée par les gourmands classiques.

On entama d'abord un flacon d'excellent vin de Fleury; mais

malheureusement ce nectar délicat avait été agité pendant la course et avait pris une température qui lui enlevait la meilleure partie de ses qualités.

Les deux Yankees passèrent ensuite à une bouteille de chambertin qu'ils vidèrent jusqu'au fond, tout en lui adressant des reproches non moins sévères.

De la Bourgogne, on se dirigea vers les grands crus du Bordelais plus résistants à la fatigue.

Deux bouteilles coiffées de rouge et portant la marque respectée du Clos-Laffitte y passèrent.

M. Dick Moore offrit d'arroser le dessert d'une bouteille de champagne veuve Clicquot, mais le jeune officier se montra sage en préférant interroger un flacon de porto.

On se passa de café, bien qu'il eût été aisé d'en faire avec la cafetière perfectionnée, chef d'œuvre d'invention de l'ingénieur Bazin de Paris, cafelière qui est assez peu volumineuse pour être d'un transport facile et qui, à cet avantage, joint celui de ne pas laisser s'échapper un atome de l'arome précieux de la fève arabe.

Pour faire du café, il eût fallu allumer du feu; or, qui dit feu dit fumée, et il était imprudent, dans la circonstance actuelle, de révéler sa présence aux Indiens toujours aux aguets.

On remplaca le fin moka par une goutte d'excellent et vieux rhum, originaire des Antilles, et dont l'odeur se répandit tout à l'entour du bivouac improvisé, emplissant l'air de son parfum, auquel ne tarda pas à se mêler celui non moins exquis de deux cigares de la Havane.

Pendant ce plantureux repas les deux convives avaient eu soin de ne parler qu'à voix basse.

Le plus grand silence régnait dans la nature, troublé seulement par quelque mélancolique chant d'oiseau.

Un bruissement de feuilles mortes vint tirer les deux compagnons de la douce rêverie et de la somnolence voluptueuse qu'entraîne toujours avec elle une heureuse digestion.

Ils tournèrent vivement la tête.

— Tiens, c'est Médor! s'écria M. Dick Moore.

— Médor, qu'y a-t-il de nouveau?

Le brave chien remua la queue et vint silencieusement se coucher entre les jambes de son maître.

Celui-ci se retourna gravement vers son compagnon.

— Nous pouvons continuer tranquillement à fumer nos cigares,

dit-il. Médor vient de me dire que tout va pour le mieux et que nul danger ne menace.

— Monsieur Médor, dans ce cas, dit en riant le lieutenant, peut en revendre aux plus habiles sourds-muets, car il n'a pas dit un mot et n'a pas fait le moindre geste.

Les deux dîneurs continuèrent à se plonger dans leur rêverie tandis que le soleil disparaissait derrière l'horizon.

— Ce brave Guillaume va-t-il nous faire passer la nuit à la belle étoile? murmura M. Dick Moore à demi-voix.

Comme s'il voulait répondre à cette interrogation, Médor fit entendre un grognement discret.

— Ah! le voilà, dit le Yankee, pour qui le langage de son chien ne renfermait aucun mystère.

En effet, en prêtant l'oreille, les deux compagnons entendirent un bruit de pas lointains.

— Pour que Guillaume dissimule si peu sa marche, dit M. Dick Moore, il faut que tout danger ait bien disparu.

Quelques instants plus tard, le Canadien, sa carabine sur l'épaule, apparut en sifflottant un air.

— Quoi de neuf? interrogea le Yankee.

— Presque rien!

— Mais encore?

— Partons! je vous conterai cela en route, dit le trappeur, qui peut-être ne se montrait si réservé que pour mieux ménager ses effets

Les deux Américains ne se firent pas prier. On se hâta de remettre dans la gibecière les reliefs du festin, les bouteilles vides furent laissées sur le sol comme formant un bagage indigne d'être transporté.

— Ne mangerez-vous pas un morceau avant de partir? demanda au chasseur M. Dick Moore.

— Non! non! courons à nos montures et gagnons le camp à la hâte; nous sommes en sécurité pour le moment, mais qui sait ce que nous ménage l'avenir?

On se mit en route à grands pas. La nuit commençait à succéder au crépuscule.

Le chasseur canadien formait la tête de la colonne, escorté par Médor qui semblait comprendre admirablement l'importance du rôle qu'il jouait en ce moment.

M. Dick Moore et le lieutenant, formant arrière-garde, suivaient à la file indienne.

Ils atteignirent la route qu'ils traversèrent et trouvèrent les trois chevaux broutant paisiblement l'herbe épaisse d'une grasse prairie.

Au signal de leurs maîtres, chacun des nobles animaux accourut et présenta la bride.

On rejoignit ainsi la route, toujours sans prononcer la moindre parole et sans faire le moindre bruit.

— Ne retirez-vous pas les chaussures que vous avez mises à nos chevaux? demanda M. Dick Moore à voix basse.

— Non! répondit le trappeur.

Chaque cavalier enfourcha sa monture.

— En route et bon train! dit Guillaume Novet.

Les trois vaillants animaux excités par la voix de leurs maîtres partirent comme une flèche.

Malgré cette allure, les pas des chevaux ne produisaient qu'un bruit presque imperceptible, grâce à la précaution prise par le sage coureur des bois.

M. Dick Moore était fort intrigué et sa curiosité était profondément excitée par ces manœuvres inexpliquées.

Il fit approcher Black le plus qu'il put de Joseph.

— De grâce, un mot! dit-il au Canadien.

— Silence! répondit celui-ci.

Le Yankee comprit qu'il devait pour le moment renoncer à se faire donner la moindre explication.

Il laissa donc Guillaume prendre la tête de colonne et régler l'allure des coursiers.

Pour lui, il se rapprocha du lieutenant qui, moins bien monté, avait quelque peine à suivre ses compagnons.

Heureusement la route à accomplir n'était pas fort longue.

Bientôt les cavaliers, arrivés sur les pentes des monts Wahsatch, durent ralentir leur course.

Une demi-heure après, toujours silencieux, ils aperçurent les feux du camp Douglas qui brillaient comme des météores.

Le lieutenant prit la tête de la colonne et se fit reconnaître des sentinelles avancées.

Les trois cavaliers purent ainsi pénétrer sans encombre dans l'intérieur du camp.

Sans le guide et l'introducteur que le hasard leur avait fait rencontrer, la tâche était bien autrement difficile et M. Moore aurait risqué fort d'attendre avec son compagnon la naissance du jour avant d'être introduit auprès du général Young.

Quoi qu'il en soit, le lieutenant Robinson — c'était le nom de leur compagnon d'aventure — les conduisit vers le quartier où était sa propre demeure; les trois chevaux furent confiés à des soldats qui s'empressèrent de les panser et de leur donner une ample provende, pendant que les nouveaux arrivés furent introduits sous une large tente où s'abritaient les officiers du corps.

Une collation fut servie au trappeur qui, sans se préoccuper de l'infériorité des mets qui lui furent offerts, les dévora à belles dents.

Quand il eut satisfait son robuste appétit :

— Mon lieutenant, dit-il, si vous voulez bien nous guider dans une tente isolée, je serai heureux de vous raconter par le détail les événements qui viennent de se passer.

— Je viens justement de recevoir avis qu'une tente a été dressée à votre intention. J'y ai fait transporter vos bagages et je m'estimerai heureux d'aller vous y offrir un grog, bien que je sois dans l'impossibilité de vous donner du rhum comme celui que vous avez.

M. Dick Moore sourit.

— Ne vous préoccupez ni de rhum ni de cigares, dit-il ; nous avons l'habitude de ne pas nous embarquer sans biscuits. Guillaume peut vous dire que nous avons des provisions pour plusieurs jours en prévision des événements inattendus.

Le complaisant lieutenant Robinson s'arma d'une lanterne et conduisit ses hôtes à leur chambre improvisée.

Cette tente avait été dressée au centre du camp, mais était assez isolée pour qu'on y fût à l'abri des indiscrétions.

Elle contenait deux lits de camp, une table et des chaises.

M. Dick Moore remarqua que leur nouvel ami avait eu soin de faire mettre sur un guéridon placé dans un coin, toute une collection de verres et des assiettes avec des plats de formes variées.

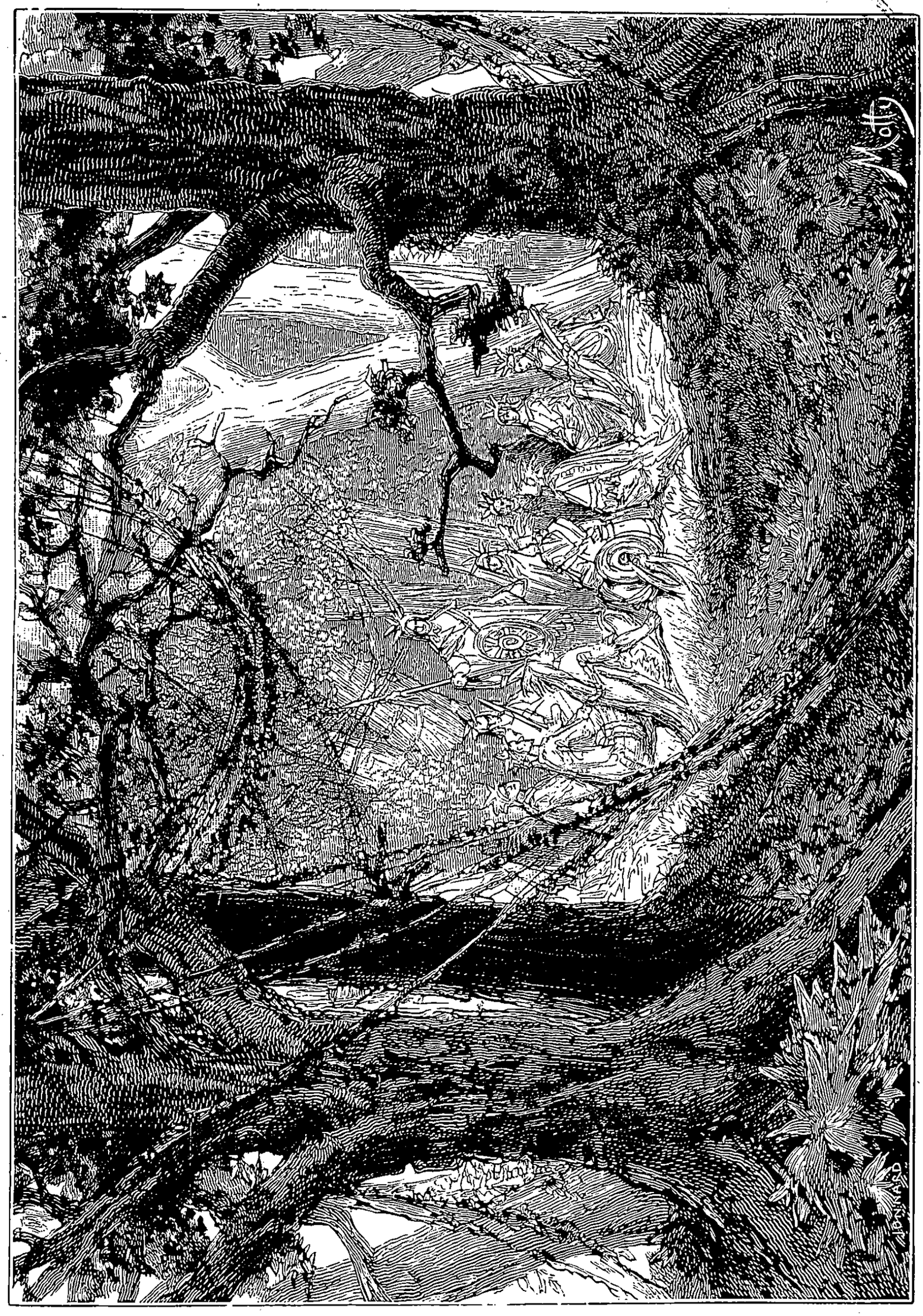
Les trois amis s'assirent autour de la table.

Pendant que Guillaume Novet fouillait dans l'inépuisable gibecière et en tirait une bouteille de rhum, le lieutenant apportait une carafe remplie de cette eau transparente qu'on ne trouve que dans les sources des montagnes.

De son côté, M. Dick Moore tira de sa poche un porte-cigares bien garni qu'il présenta à chacun de ses compagnons.

On prépara des grogs, on alluma les cigares, on s'installa le plus commodément possible sur les sièges ; alors seulement le Canadien prit la parole en ces termes :

— Je comprends parfaitement, dit-il, combien vous êtes impatients



Ils étaient assis en cercle comme ils ont coutume de faire pour tenir conseil. (P. 925.)

de connaître les événements qui ont eu lieu pendant votre séjour dans le petit bois épineux où je vous avais laissés.

Quand je vous aurai dit ce qui m'est survenu, vous comprendrez que nous avions mieux à faire que de bavarder sur la grande route comme de vieilles femmes.

Je commence.

Comme je ne savais pas au juste à quel genre d'ennemis nous allions peut-être avoir affaire, je compris qu'il fallait avant tout mettre à l'abri nos montures et nos munitions.

Je vous plaçai donc dans un coin discret et j'allai mettre dans une prairie du côté opposé de la route nos chevaux, qui auraient pu hennir et trahir votre cachette si je les avait laissés près de vous.

Vous comprenez bien cela, monsieur Moore?

— Parfaitement, ami ; continuez.

— Quant à moi, les broussailles, les buissons, les grandes herbes me connaissent, Dieu merci.

Je me glissai sans bruit et en ayant soin de me dissimuler de mon mieux dans la direction où les fuyards rencontrés par le lieutenant avaient signalé la présence des Indiens.

Je voulais savoir à quelle tribu ils appartenaient.

Vous le savez sans doute, messieurs, les principales tribus de l'Utah sont d'abord les Utes ou Yutes qui ont donné leur nom au territoire et qui se divisent en différentes bandes, celles des Pah-Vent, des Gosh-Utes, des Weber. Puis viennent ensuite les Shoshones ou Serpents qui sont une fraction de la grande nation des Apaches, dont le serpent a toujours été l'emblème ; enfin les Bannocks, qui se rattachent aux serpents.

M. Dick Moore interrompit l'orateur.

— Où diable, mon cher Guillaume, avez-vous donc puisé toute cette érudition? demanda-t-il.

— J'ai beaucoup voyagé, répondit modestement le Coureur des bois. En roulant sa bosse, on apprend.

Mais je continue.

Prévenu que les Indiens étaient munis de fusils, et même d'armes à longue portée, si la peur des hommes en fuite ne leur a pas exagéré le danger, je marchai avec une extrême prudence, tenant ma bonne carabine à la main et prêt à faire feu sur le premier agresseur que je rencontrerais.

Longtemps j'interrogeai en vain l'horizon et je cherchai sans succès les pistes de nos adversaires.

J'arrivai ainsi, en ayant toujours soin de ne pas trop m'écarter de

la route, en face d'une plaine découverte au milieu de laquelle s'élevait un petit bois épais.

Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre en avant ou de côté, rien de suspect ne m'apparaissait.

J'en conclus sans hésiter que ceux que je cherchais avaient dû s'abriter derrière les frondaisons de ce bois.

Je restai là assez longtemps à réfléchir, accroupi et immobile dans un léger pli de terrain.

Comment m'approcher sans être vu du campement et traverser cet espace où pas un brin d'herbe n'aurait pu me dissimuler?

Je continuai mes observations.

Tout à coup je fus complètement fixé sur la valeur de mes suppositions.

Un mince filet de fumée blanche s'élevait au-dessus des arbres et montait droit vers le ciel.

Mes hommes sont là! me dis-je ; il faut me décider soit à les rejoindre, soit à revenir sur mes pas.

Je ne prends jamais ce dernier parti que lorsqu'il m'est absolument mpossible de faire autrement.

Je me dresai tout à coup et, ma carabine en bandoulière, je sifflai Médor, qui depuis déjà longtemps avait disparu.

Je regardai dans tous les sens, mais nulle part je ne pus découvrir ses traces.

Oh! oh! me dis-je, Médor aurait-il flairé le danger et m'aurait-il laissé seul?

Cette pensée me serra le cœur, mais je la repoussai bien vite et vous allez voir que j'avais raison.

Je me mis résolument en marche du côté du bois, comme un homme qui n'a rien à cacher et rien à craindre.

Rien ne bougea autour du camp ennemi.

J'arrivai à la lisière des arbres et je la franchis, sifflant toujours Médor comme un chasseur qui a perdu son chien.

Un long gémissement parti du centre du bois me répondit.

Oh ce pauvre Médor ! il est prisonnier ! m'écriai-je.

Vous comprenez bien que dès lors rien ne pouvait plus m'arrêter : il fallait délivrer Médor ou périr.

Je doublai la vitesse de mon pas et sans me préoccuper des lianes tombant des arbres qui entravaient ma marche, j'allai droit dans la direction d'où était parti le gémissement du chien.

Je tombai tout à coup au milieu d'un campement d'Indiens que je reconnus pour des Serpents.

Ils étaient assis en cercle comme ils ont coutume de le faire pour tenir conseil.

Au centre, se tenait debout un jeune chef qui tenait Médor attaché avec une forte lanière de cuir et qui le caressait comme pour le rassurer.

Je saluai à la façon indienne et je vins m'asseoir silencieusement entre deux des guerriers assemblés.

Le jeune chef était d'une merveilleuse beauté, il tourna vers moi son fier regard.

— Que mon frère soit le bienvenu, me dit-il d'une voix harmonieuse et douce. Les Peaux-Rouges auraient-ils la bonne fortune de pouvoir être agréables à un de leurs frères au visage pâle ?

J'avais, dès le premier coup d'œil, reconnu que je me trouvais au milieu d'une troupe de Pieds-Noirs qui font partie des Serpents.

Le dialecte indien parlé par le chef me l'eût d'ailleurs indiqué.

Je les comptai : ils étaient douze, sans compter leur chef : autrefois j'avais été l'allié d'une tribu à laquelle je fus bientôt certain que ces hommes appartenaient.

Voyant que je ne me hâtais pas de répondre, le jeune chef reprit la parole.

— On voit, dit-il, que mon frère est un sage et qu'il aime à réfléchir avant de parler. Je dois cependant prévenir mon frère que s'il a l'intention de nous tromper, il a tort, car nous n'avons pas la langue fourchue et nous n'aimons pas ceux qui se jouent de la vérité.

Je relevai la tête.

— Mon frère me prouve une fois de plus que la sagesse n'est pas nécessairement la compagne des ans, car mon frère est encore bien jeune et il parle avec l'expérience d'un vieux chef. Que mon frère daigne écouter ce que j'ai à lui dire.

Je suis un pauvre chasseur et j'étais venu avec mon chien dans l'espoir de tuer quelque gibier. Mon chien avait disparu et j'étais à sa recherche, quand il a répondu à mon sifflet par un gémissement. Je suis venu du côté où je l'entendais et je le trouve prisonnier de mon frère. Que mon frère le jeune chef consente à me rendre mon fidèle compagnon et le vieux chasseur gardera un éternel souvenir de la tribu des Pieds-Noirs qui sont l'ornement de la grande race des Serpents.

Un des guerriers formant le cercle leva la main pour indiquer qu'il demandait la parole.

— Comment mon frère au visage pâle, que nous voyons pour la première fois, sait-il si bien qui nous sommes? Ne serait-il venu parmi nous que dans l'intention de nous trahir?

Je répondis :

— J'ai la barbe grise et mon frère qui me soupçonne de trahison est bien jeune. Il m'est facile de m'expliquer, surtout s'il y a parmi vous un homme de mon âge.

— C'est inutile, dit le jeune chef, car moi je sais qui est le frère qui est venu nous visiter.

Je vous avoue, messieurs, dit l'orateur, que cette affirmation si singulière me surprit beaucoup. J'y vis d'abord une de ces figures si fréquentes dans le langage indien et qu'ils emploient de préférence quand ils nourrissent les plus noirs desseins.

Néanmoins je fis bonne contenance, car je sais combien la moindre émotion qui paraît sur un visage est aux yeux des indigènes une marque de faiblesse.

— Mon frère le grand chef est trop jeune pour m'avoir connu personnellement, dis-je, mais quand je lui aurai dit mon nom, peut-être se souviendra-t-il de l'avoir entendu dire par son père.

— Mon frère se trompe, me répondit le chef, et si je le connais, il ne me connaît pas. Je ne suis pas un chef né dans cette nation et ni mon père ni moi n'avons été les amis de mon frère. Mais, ajouta-t-il, en se tournant vers ses compagnons, quel est celui des guerriers Apaches qui a oublié les services qui leur ont été rendus jadis par le Porteur-de Foudre. Le Porteur-de-Foudre, le voilà.

Tous les guerriers se levèrent comme mus par un même ressort.

— Mon frère est-il vraiment le Porteur-de-Foudre? demandèrent-ils.

— Je suis le Porteur-de-Foudre.

Tous alors m'entourèrent et me serrèrent la main.

Je vous assure que j'étais fort surpris.

— On le serait à moins, interrompit M. Dick Moore; mais continuez, cher Guillaume, vous ne sauriez croire combien vous m'intéresez.

Le Canadien ne se fit pas prier.

— Le chef s'approcha à son tour de moi :

— Que mon frère le Porteur-de-Foudre sache bien, dit-il d'un ton de voix solennel, que la nation des Serpents n'est pas ingrate et que les fils de ses fils se souviendront du nom de celui qui fut leur allié et leur sauveur.

Alors il me tendit la laisse avec laquelle il retenait Médor prisonnier, donna une caresse au chien et pendant que ses compagnons s'éloignaient :

— M. Novet, me dit-il en bon français, dites à vos compagnons de ne pas perdre un instant et de se mettre à l'abri; le mouvement de reconnaissance de mes guerriers peut ne pas durer et ils ont commencé la guerre avec les blancs.

Je vis alors les hommes revenir du fourré où ils avaient un instant disparu ; ils portaient de superbes fusils Snyders et je compris combien ils peuvent devenir redoutables si on leur laisse le temps de s'exercer et s'ils réussissent à se procurer des munitions.

Je répondis au jeune chef par un grand merci et j'allais lui adresser quelques questions, mais il mit un doigt sur ses lèvres pour me recommander le silence.

Puis il se rapprocha de ses hommes groupés et s'alignant comme une troupe européenne.

— Les frères du Porteur-de-Foudre le saluent, me dit-il en langue indienne. Quoi qu'il arrive, lui et ses amis trouveront en nous des alliés fidèles.

Je remerciai le chef et ses compagnons et je m'éloignai à pas lents jusqu'à ce que, protégé par les ombres dont le crépuscule commençait à estomper la terre, je pus, sans éveiller les soupçons de mes nouveaux alliés, prendre une allure plus relevée.

Médor, qui n'avait pas les mêmes raisons que moi de dissimuler, était parti en avant.

Je compris bien que son arrivée viendrait vous rassurer sur mon propre sort et vous annoncer que moi-même je ne tarderais pas aussi à apparaître.

Tel est, messieurs, le récit fidèle des aventures qui me sont arrivées depuis que je vous avais quittés sous l'abri du petit bois d'acacias où je vous avais placés.

M. Dick Moore et son compagnon avaient écouté ce récit avec une profonde attention.

Le premier surtout resta plongé, pendant quelques minutes, dans une réflexion profonde.

— A quoi pensez-vous, monsieur Dick Moore? se décida à lui dire le Canadien, pour le tirer de sa méditation.

— Je pense, mon ami, que votre récit contient bien des points obscurs que je cherche en vain à expliquer.

— J'avoue, répartit Guillaume Novet, que plusieurs choses s'expliquent difficilement.

— Quel peut-être ce jeune chef qui d'abord capture Médor et qui, ensuite, vous le rend de bonne grâce?

Quelles raisons peut-il avoir eu pour réclamer en votre faveur l'amitié de ses compagnons?

Et enfin, comment cet Indien tout jeune connaît-il la langue française et la parle-t-il correctement?

Voilà bien des problèmes qui méritent d'être étudiés et dont la solution me semble fort difficile.

— Nous les étudierons, dit Guillaume Novet.

— Fort bien! mais les résoudrons-nous?

— Pourquoi pas?

— Votre confiance me gagne.

— Je voudrais, dit le trappeur, avoir seulement le moindre point de départ; l'écheveau serait vite dévidé.

— Hé bien, ce point de départ, je crois pouvoir vous le fournir cher ami.

Prêtez-moi quelques minutes d'attention.

— Je vous écoute religieusement.

Avant de prendre la parole, M. Dick Moore fit de nouveaux grogs, et offrit à ses auditeurs un second cigare.

Il raconta ensuite sommairement son mariage avec la Reine des Prairies, sa séparation, le retour d'Attala, l'entrevue qu'il avait eue avec elle à San Francisco, ses confidences relatives à la grande révolte projetée et enfin la dernière lettre reçue à Salt-Lac-City.

Ce rapide exposé suffit au Canadien pour lui faire comprendre les, événements et leur logique.

Il prit la parole à son tour.

— Tout s'explique, dit-il, j'y vois clair maintenant comme en plein soleil.

Le jeune chef des Serpents, dont j'avais peine à m'expliquer la beauté et la voix harmonieuse, n'est autre que la Reine des Prairies.

Elle est riche et a pu sans peine se procurer sa mise luxueuse et les plumes brillantes qui ornaient sa coiffure.

Elle aime toujours M. Moore et c'est pour cela qu'elle a sollicité l'honneur de commander la tribu des Pieds-Noirs.

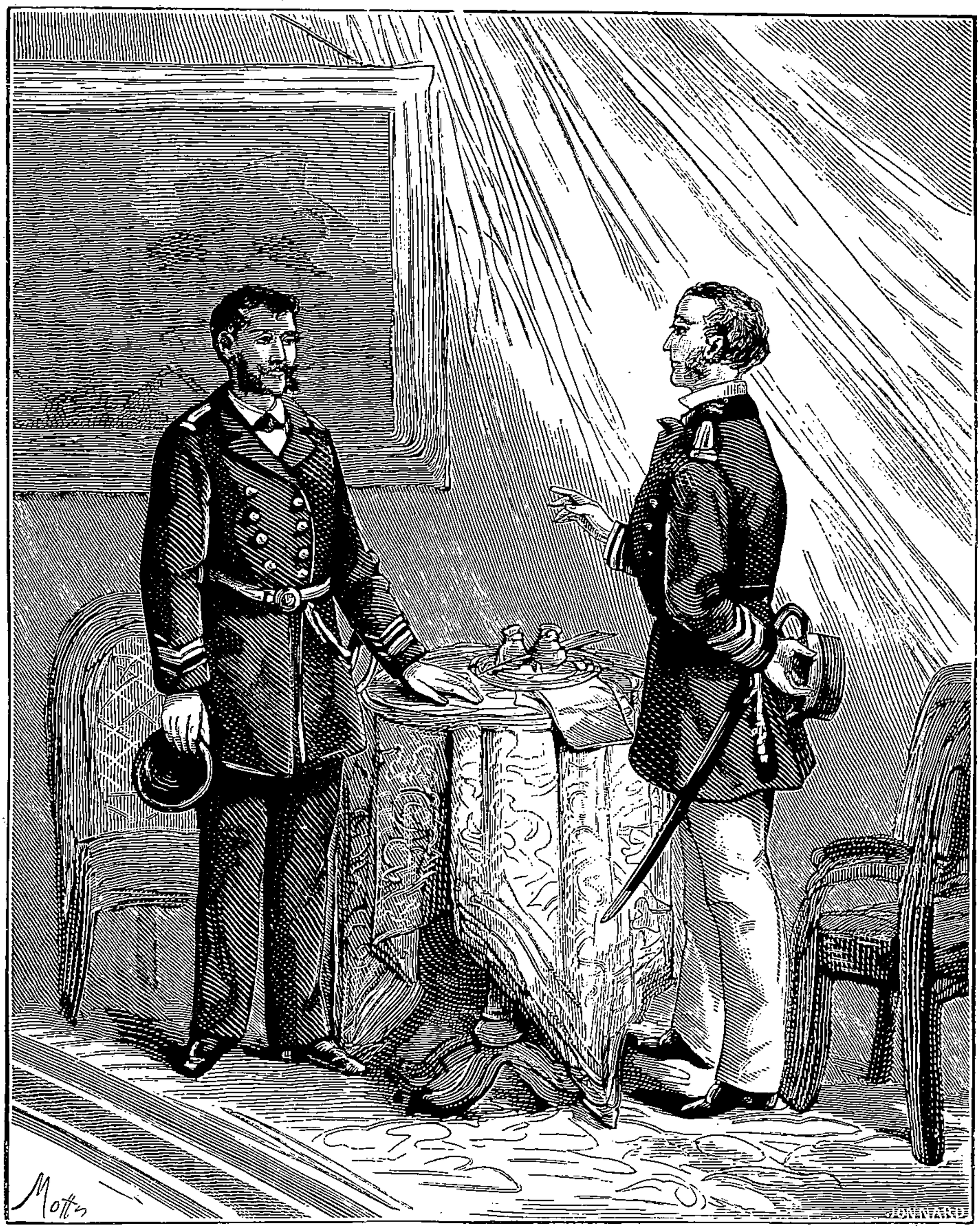
C'est elle qui leur a donné les armes précieuses qu'ils portent et cette libéralité a suffi pour affirmer son influence.

Elle ne compte d'ailleurs que médiocrement sur la bonne foi de ses nouveaux sujets, c'est pourquoi elle m'a recommandé de ne pas perdre une minute et de vous mener en lieu sûr.

Il reste un seul point qui me semble inexplicable. Comment me connaît-elle ne m'ayant jamais vu?

— Oui! et comment savait-elle quels liens vous avaient uni avec la nation des Apaches?

— Répondez à ma première question, dit en souriant Guillaume



Vous lieutenant, vous suivrez à la lettre. (P. 933.)

Novet, et il ne me sera pas mal aisé de vous répondre à la seconde, qui n'en est que la conclusion logique.

— Expliquez-moi cela, Novet

— Sans doute, si M^me^ Attala a su que Guillaume Novet fait partie de votre expédition, et si je pouvais comprendre comment elle a pu être prévenue de notre départ et du but de notre voyage, il serait tout

naturel qu'elle eût prononcé mon nom dans le conseil des anciens. Or, là, je compte de nombreux amis, car autrefois quand les Apaches étaient en guerre avec les Yutes, il arriva un jour que la tribu des Pieds-Noirs fut enveloppée par une force ennemie si supérieure en nombre qu'elle devait fatalement succomber.

Je chassai dans les environs et j'eus pitié des assiégés.

Les ennemis, sûrs de la victoire, n'avaient pris pour se garder aucune précaution.

Je profitai de l'obscurité de la nuit pour traverser leur camp et j'arrivai chez les Pieds-Noirs.

Je leur offris l'appui de ma carabine, qu'ils acceptèrent, comme bien vous pensez.

Au point du jour les Yutes attaquèrent le village, défendu seulement par une ligne de pieux.

Je m'étais embusqué dans la case médecine dans la cloison de laquelle j'avais ouvert une meurtrière à l'aide de mon bowie-knife, et je guettai les assaillants.

A cette époque, les armes à feu étaient à peu près inconnues des Indiens de cette région qu'avaient seuls visitée quelques chasseurs aventureux.

Le grand chef des Yutes, voulant donner l'exemple du courage à ses guerriers, s'élança le premier sur la palissade.

Vous savez, monsieur Moore, que j'ai le coup d'œil sûr et que ma carabine porte droit.

Je tirai la gachette, le coup partit et le Corbeau-Sanglant, c'était le nom du chef ennemi, tomba entre les bras de ses guerriers, le front percé par une balle.

Bien que ma carabine ne soit pas des derniers systèmes, j'ai acquis par la pratique l'art de la charger rapidement.

Un second ennemi, puis un troisième mordirent la poussière.

Cela les effraya si bien que, après quelques minutes de combat, ils prirent la fuite.

Vous comprenez maintenant, monsieur Dick Moore, pourquoi cette tribu des Pieds-Noirs n'a pas oublié mon nom.

— Je le comprends si bien, répondit l'Américain, que je ne m'explique pas pourquoi celui que vous appelez le Jeune Chef, et que je crois, comme vous, être mon ancienne épouse, vous a conseillé de ne pas vous fier à leur reconnaissance. J'ai toujours cru, pour ma part, que les Indiens sont loyaux et qu'on peut avoir foi en leurs promesses.

—Ce que vous dites est vrai, monsieur Moore, mais, vous le savez, la vie

des chasseurs et des trappeurs est fort agitée; les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; or, il me souvient que, plus tard, j'ai eu, dans une question de chasse, une querelle avec un des chefs de mes amis les Pieds-Noirs, et que l'affaire n'a pas tourné à son avantage.

Je crains, vous le comprenez, qu'il ne s'établisse dans l'esprit de ces sauvages un combat entre les sentiments de reconnaissance et la rancune qu'ils ont pu me garder. Je crois sage, jusqu'à nouvel ordre, de me tenir sur la défensive.

Les trois amis se serrèrent la main et, après avoir pris heure pour aller le lendemain matin rendre visite au général Young, ils se séparèrent et se mirent en devoir de prendre du repos.

Dès que le jour parut, Novet était debout. Son compagnon lui dit :

— Quelle mouche vous pique, ami? Le camp tout entier est encore plongé dans un profond sommeil; avez-vous donc résolu de donner à l'armée américaine une leçon de vigilance?

— Non! non! reprit en riant Guillaume Novet; mais je sais que le camp est établi sur une hauteur. Le temps est magnifique et j'ai résolu d'aller voir si, de quelque point, il ne m'est pas possible d'inspecter la plaine.

— A votre aise, cher ami, moi, je vais continuer mon somme !

En disant ces mots, M. Moore s'étendit de nouveau sur sa couchette et se retourna du côté de la toile de tente comme un homme qui a bien résolu de ne se laisser distraire par rien.

Le Canadien tira de son sac-à-malice une lunette marine qu'il mit sous son bras, puis il sortit de la tente.

Tout dans le camp était silencieux, pas un homme n'était encore levé et le trappeur put s'avancer entre les tentes sans même rencontrer une sentinelle qui lui criât : Qui vive?

Il n'eut du reste aucune peine à trouver sa route, car le camp, établi sur une pente rapide, formait une série de gradins qu'il gravit jusqu'à ce qu'il eût trouvé un rocher sur lequel il grimpa, et qui lui parut favorable pour y établir son observatoire.

De ce point, en effet, on voyait la plaine qui s'étendait au loin et qui ne cessait qu'au pied des hautes montagnes qui servent d'enceinte à la capitale des Saints des derniers jours.

Guillaume Novet s'assit sur une sorte de marche abrupte formée par la nature, mit sa lunette au point et la promena à droite et à gauche de l'horizon.

Nous le laisserons livré à ses observations et nous irons assister au lever du lieutenant Robinson.

Le jeune officier, se montra exceptionnellement matinal.

Bien que rien ne bougeât encore dans le camp, il sauta en bas de sa couchette et revêtit son plus bel uniforme.

— Je ne veux, disait-il à mi-voix, laisser à personne l'honneur de présenter au général les hôtes que le hasard m'a permis de lui amener.

Quand il reconnaîtra le trappeur canadien dont il aime tant à raconter les prouesses, il ne se sentira pas de joie, et je veux au moins profiter de ma bonne fortune.

Quand le lieutenant fut entenue, il se dirigea vers les tentes de l'état-major qui se trouvaient du côté opposé du camp.

Là, la vie commençait à renaître ; c'est que le général Young avait acquis la juste réputation d'un homme essentiellement vigilant et matinal.

La sentinelle qui veillait à la porte de sa tente porta les armes au jeune officier et ne fit nulle difficulté pour le laisser pénétrer à l'intérieur.

Le général était déjà debout. Il regarda d'un air surpris son matinal visiteur.

— C'est vous, lieutenant Robinson? dit-il. Quel grave événement a donc pu vous décider à vous lever si matin et à me rendre une visite si peu dans les coutumes militaires?

— Il s'agit en effet, mon général, à la fois d'un événement grave et d'une visite qui, je l'espère, vous causera autant de plaisir que d'étonnement.

— Parlez, lieutenant, je vous écoute.

— Si vous le voulez bien, mon général, je commencerai par le commencement.

— J'espère bien, dit le général en souriant, que vous n'allez pas imiter ces romanciers qui mettent la charrue devant les bœufs; allez donc, j'ai tout le temps nécessaire pour vous entendre.

En disant ces mots, il alluma un panatellas et s'assit commodément dans un vaste fauteuil capitonné.

Le lieutenant prit à son tour un siège, sur l'invitation que lui en fit par geste son supérieur, et lui raconta, point par point, les événements de la veille.

Quand il arriva à l'épisode de sa rencontre avec M. Dick Moore et de son compagnon Guillaume Novet, en entendant le nom du chasseur canadien, la figure du général s'illumina.

— Ah! ah! dit-il d'un ton enjoué, le vieux trappeur est ici. C'est une nouvelle d'autant plus agréable que vous m'apportez là, que j'ai depuis longtemps un compte à régler avec cet enragé. Où est-il en ce moment ?

— Ma foi, mon général, je suppose qu'il dort encore dans la tent

que j'ai fait préparer hier soir pour lui et son compagnon de route.

— Très bien! très bien! rien ne presse! Continuez, cher lieutenant, votre intéressant récit.

Quand le jeune officier eut achevé sa narration, le général Young resta quelques instants pensif.

— Vous croyez réellement, demanda-t-il, à cette insurrection des Indiens et à cet armement invraisemblable?

— Ne faut-il pas, mon général, s'incliner devant l'évidence?

— Eh bien! que ce jeune chef mystérieux prenne garde à lui! s'écria le vieux soldat, auquel le lieutenant n'avait pas cru de son droit de révéler le véritable sexe de cet ennemi. Avant huit jours, il faut que ces incorrigibles Apaches aient reçu une leçon assez sévère pour les dégoûter pendant longtemps de faire une nouvelle insurrection.

Le général roula son fauteuil jusque près de sa table de travail, sur laquelle s'étalaient des feuilles de papier blanc.

Il en saisit une et traça rapidement quelques lignes, puis il frappa sur un timbre.

Un soldat de planton se présenta.

— Portez cela au colonel Morgan!

— Bien, mon général.

Et le soldat disparut.

— Vous, lieutenant, vous suivrez à la lettre les instructions que je vais vous donner.

Vous allez prendre quatre hommes et un caporal au poste de police qui est à la garde du camp.

— Bien, mon général!

— Vous conduirez ce petit peloton à la porte de la tente où dorment les deux nouveaux venus.

— Oui, mon général!

— Vous entrerez dans cette tente et vous prierez M. Dick Moore — M. Dick Moore seul, entendez-vous? — de s'habiller et de vous suivre.

— Oui, mon général!

— Après quoi, vous me l'amènerez, non sans avoir donné la consigne à l'escouade commandée de veiller à ce que Guillaume Novet ne puisse s'échapper.

— Très bien, mon général!

— Vous donnerez l'ordre au caporal de garder ainsi Guillaume Novet prisonnier pendant une demi-heure exactement.

— On obéira, mon général!

— Quand la demi-heure sera écoulée, le caporal devra m'amener

le prisonnier entre ses quatre hommes, l'arme au bras; et dites-lui bien qu'il m'en répond sur sa tête.

— Ma foi! mon général, j'avoue que je ne comprends rien aux ordres que vous me donnez, mais je connais les devoirs d'un soldat; j'obéirai donc, et dût-on casser la tête à M. Novet, on vous l'amènerai mort ou vif.

— Peste! comme vous y allez, lieutenant! Gardez-vous qu'on casse aucune tête et même qu'on fasse subir le moindre mauvais traitement au prisonnier!... Allez! allez! nous allons rire.

Le lieutenant fut rassuré; le général, quand il était en colère, ne parlait jamais de rire.

CHAPITRE LXXXV

UN MESSAGE DE BRIGHAM YOUNG. — UNE INVITATION AUSSI FLATTEUSE QU'INATTENDUE. — LES DAMES CHEZ LES DAMES, LES HOMMES ENTRE EUX. — VISITE MATINALE AU PROPHÈTE. — LES DAMES EN VOITURE, LES MESSIEURS A PIED. — EN QUOI CONSISTE L'EXACTITUDE. — LE PALAIS AMÉLIA. — DISTRIBUTION DE LA MAISON DU CHEF DES MORMONS. — ARRIVÉE AU TABERNACLE. — L'ASSISTANCE. — LE PUBLIC FÉMININ. — LA CÉRÉMONIE. — LA BIBLE DE NÉPHI. — L'ORGUE DU TEMPLE. — L'ACOUSTIQUE. — UN MIRACLE ACCOMPLI PAR LE PROPHÈTE. — INCONVÉNIENTS D'UNE COUPOLE TROP ÉPAISSE. — CANTIQUES ET CHŒUR DE JEUNES FILLES. — LE SERMON DE BRIGHAM YOUNG. — LA POLYGAMIE ET LA MONOGAMIE. — ORIGINE DE LA MONOGAMIE; ENLÈVEMENT DES SABINES. — UNE BURETTE, UNE LOUCHE ET DES TIMBALES D'ARGENT. — LA COMMUNION CHEZ LES MORMONS. — M. BARBIER EST EFFRAYÉ D'ÊTRE UN PEU MORMON. — SORTIE DU TEMPLE. — UNE HEURE A TUER AVANT LE DÉJEUNER. — PERSPECTIVE D'UN REPAS TROP FRUGAL. — PROMENADE A L'AVENTURE. — LE MUSÉE DE SALT-LAC-CITY. — MINÉRAUX, FOSSILES, ANTIQUITÉS INDIENNES. — ARRIVÉE CHEZ LE PROPHÈTE. — UNE SALLE A MANGER MONUMENTALE. — LE PROPHÈTE NE DÎNE PAS EN VILLE. — VERRERIE RASSURANTE POUR LES CONVIVES. — ARRIVÉE DE BRIGHAM YOUNG. — LES MORMONS ONT LA MANCHE PLUS LARGE QUE LES CATHOLIQUES. — UN BON REPAS. — PRODUCTIONS GASTRONOMIQUES DE L'UTAH. — UN MARCASSIN RÔTI A LA BROCHE. — LE CAFÉ. — UNE SURPRISE. — PRÉSENTATION DES FEMMES DU PROPHÈTE. — POURQUOI BRIGHAM YOUNG A RENONCÉ A PRÉSENTER SES ÉPOUSES AUX GENTILS. — REMERCIEMENTS. — M^me^ AMÉLIA CHOISIE COMME ORATEUR. — LE PROPHÈTE PREND M. MILLION A PART. — PROPOSITIONS INATTENDUES. — LA SITUATION POLITIQUE DES MORMONS AUX ÉTATS-UNIS. — POURQUOI BRIGHAM YOUNG A BESOIN D'UN CORRESPONDANT EN EUROPE. — M. MILLION NÉGOCIE UNE SITUATION POUR BAPTISTE JOLLIBOIS. — UN AVENIR DORÉ A L'HORIZON. — UN DÉLAI D'UN AN.

Pendant que M. Dick Moore et Guillaume Novet accomplissent leur mission auprès du général Young, nous reviendrons à Salt-Lac-City et nous suivrons les gens de la noce dans leurs excursions à travers cette curieuse capitale du pays des Mormons.

Laissons les deux vaillants compagnons chevaucher sur la route du camp, et revenons aux voyageurs restés à l'hôtel du Lac.

Un messager, vêtu à peu de chose près comme les pasteurs protestants, se présenta à l'hôtel, apportant à M. Million une lettre qui lui était adressée.

Le Marseillais rompit le large cachet de cire rouge portant l'empreinte d'un œil ouvert avec la devise *Holiness to the Lord!* et il ne fut pas médiocrement surpris de voir que cette lettre était signée par Brigham Young.

Elle était écrite en anglais.
Voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher hôte,

« Que Dieu soit avec vous !

« Je viens inviter mes sœurs étrangères à vouloir bien venir, demain matin, visiter ma femme Amélia dans sa demeure qui se trouve en face de mon palais.

« J'ai prié Amélia, à cette occasion, d'offrir un lunch à mes autres femmes, ses sœurs.

« Si mes sœurs étrangères veulent assister aux cérémonies du culte, qu'elles viennent avant neuf heures. Amélia se fera un plaisir de leur faire les honneurs de notre temple modeste.

« Si quelque scrupule de conscience les arrêtait, qu'elles ne viennent pas moins s'asseoir à la table de mes compagnes à onze heures précises.

« J'ai, de mon côté, l'honneur d'inviter mon frère et ses compagnons de voyage à bien vouloir venir déjeuner à ma table demain à midi précis.

« Si mon frère ne pouvait disposer de son temps à cette heure, je le prie de vouloir bien me prévenir.

« Signé : Brigham Young. »

L'oncle Jean-Pierre regarda autour de lui si le messager attendait sa réponse, mais il avait disparu.

Le brave Marseillais n'en prit pas moins une plume et de l'encre, puis il écrivit ce qui suit sur une feuille de papier à lettre :

« Monsieur,

« J'accepte avec reconnaissance l'invitation dont vous avez bien voulu nous honorer.

« Demain, avant neuf heures, ces dames et ces messieurs se présenteront chez vous, car nous sommes tous désireux d'assister respectueusement aux cérémonies de votre culte.

« Veuillez agréer, monsieur le gouverneur, l'expression de nos remerciements et de nos respects.

« Signé : P. Million. »

Le soir, quand tout le monde fut réuni autour de la table du dîner, l'oncle Million fit part à ses compagnons de la lettre du Prophète et de la réponse qu'il lui avait adressée.

Dépôt L
Seine
No..... 118
937

Vous épouserez plusieurs femmes et serez un saint accompli. (P. 942.)

Tout le monde se trouva ravi de cette circonstance imprévue qui se présentait d'étudier de près les mœurs du grand chef des Mormons et de ses nombreuses épouses.

Le lendemain, dès huit heures, chacun était prêt à partir.

Les dames furent placées dans un vaste car attelé de deux magnifiques chevaux qui partirent au grand trot dans la direction de la demeure du Prophète.

Quant aux messieurs, ils déclarèrent unanimement qu'ils aimaient mieux faire la route à pied.

Le conducteur du car, muni des instructions de l'oncle Million, prit le chemin des écoliers, car en dix minutes il pouvait arriver au terme de sa course et il avait reçu l'ordre de ne se présenter à la maison de Brigham Young qu'à neuf heures précises.

Les messieurs, de leur côté, sachant fort bien que l'exactitude consiste aussi bien à ne pas arriver trop tôt qu'à ne pas arriver trop tard, se présentèrent à la porte monumentale donnant accès dans la cour du palais à l'heure précise indiquée et ils purent voir les dames descendre de voiture et se diriger en face de l'entrée, conduites par la favorite du Prophète, qui les emmena vers une riche construction à peine terminée.

C'était sa demeure particulière, dont la richesse et l'élégance contrastaient avec la simplicité des autres constructions.

Qu'on se figure un véritable petit château, d'un charmant style, et l'on aura une idée vague du palais Amélia.

M. Million et ses compagnons jetèrent un regard curieux autour de la vaste cour.

La demeure du Prophète était composée de bâtiments divers ; d'un côté, s'élevaient plusieurs maisons où étaient logées les femmes de Brigham Young.

Plus loin ils remarquèrent des bâtiments d'exploitation et des magasins qui n'avaient rien de princier.

Un homme simplement vêtu, mais ayant des manières distinguées, s'approcha d'eux.

Il leur adressa la parole en anglais.

— Si ces messieurs veulent bien me suivre, dit-il, je vais avoir l'honneur de les conduire dans le tabernacle. Notre révéré Prophète les a précédés et m'a chargé de faire les honneurs du temple à sa place.

— Monsieur, nous vous remercions de votre urbanité, dit M. Million, et nous sommes tout à votre dévotion.

Le messager du Prophète, qui n'était rien moins qu'un apôtre, conduisit les étrangers dans le temple, dont les bancs en bois, disposés dans toute la longueur de l'édifice, depuis la nef jusqu'au fond, étaient garnis d'une foule immense de fidèles.

Dix-huit cents femmes environ étaient assises les unes à côté des autres, sans embarras aucun, et dans un recueillement évidemment sincère. Les hommes, au nombre de cinq ou six cents, occupaient les premiers bancs.

Des places avaient été réservées aux visiteurs sur le premier banc

placé immédiatement au dessous de la modeste chaire occupée par le Prophète et quelques-uns de ses apôtres.

Les jeunes gens s'étaient mis ensemble et ils promenaient un regard curieux tout à l'entour du temple, observant surtout le public féminin.

Chacun faisait à part lui ses réflexions, mais un tel silence et un tel recueillement régnaient dans la salle entière, qu'ils n'osaient pas, même à voix basse, se communiquer leurs impressions.

Ce ne fut qu'en sortant de l'office qu'ils purent échanger leurs pensées, qui d'ailleurs étaient exactement les mêmes.

Parmi les femmes quelques-unes étaient vieilles et laides : c'étaient les saintes des derniers jours.

Beaucoup de fillettes aux joues épanouies se faisaient remarquer par la simplicité évangélique de leur mise.

Nos jeunes gens s'étaient figuré que les Mormones devaient tenir de la bizarrerie de leur condition des allures et en quelque sorte une physionomie spéciale.

Ils furent surpris et même un peu désappointés de ne découvrir dans leur attitude rien qui pût les signaler à la malveillance et même à l'attention[1]. Une notable quantité d'entre elles étaient fort jolies, ce qui jamais ne gâte rien.

Cependant la cérémonie commença.

Un des chefs de l'église lut à haute voix quelques passages de la bible de Néphi, écrite par Mormon, le Prophète imaginaire inventé par Joseph Smith, puis un chœur de jeunes filles se fit entendre accompagné par les sons de l'orgue.

Cet orgue a cinquante pieds de haut; il est en bois de cèdre et peint en chêne. C'est le plus grand d'Amérique après celui de Boston Music Hall et il est merveilleux qu'on ait pu le faire de toutes pièces sur place alors qu'il n'y avait pas encore de chemin de fer pour amener les matériaux.

Plus tard les visiteurs et les visiteuses, échangeant leurs impressions sur le spectacle auquel ils avaient assisté, parlaient de l'excellent acoustique de cette immense salle ; un Mormon qui les écoutait leur dit :

— Ces conditions sont dues à un véritable miracle.

Le jour de l'inauguration du tabernacle, Brigham Young était monté en chaire en présence d'une foule avide de recueillir la parole de Dieu ; mais il eut beau appeler à son aide toutes ses ressources vo-

1. Lire sur les Mormons les documents fournis par H. Rochefort (*De Nouméa en Europe*); M. Arnold de Woelmond (*Souvenirs du Far West*), L. Simonin (*A travers les États-Unis*), Ed. Cotteau (*Promenades dans les deux Amériques*).

cales, pas un mot de son prêche ne parvint aux oreilles de l'assemblée.

L'acoustique était-elle défectueuse, ou bien le Prophète avait-il été pris subitement d'une extinction de voix ? Quand on sortit de l'office, il fallut bien se rendre à l'évidence : c'était l'acoustique qui manquait, car Brigham Young possédait tous ses moyens vocaux.

La consternation était générale.

Le Prophète rentra chez lui d'un air rêveur et fit convoquer les fidèles pour le lendemain dans ce même temple où il venait d'échouer si douloureusement.

Dans la nuit, il avait fait percer des trous au plafond et y avait suspendu des fils de fer de l'aspect le plus disgracieux.

Quand ce travail inexplicable et inexpliqué fut achevé, Brigham Young remonta en chaire et les Mormons furent bien obligés de crier au miracle en constatant que sa voix portait à merveille et que pas une de ses paroles n'était perdue.

Le Prophète leur confia alors que Dieu lui était apparu et lui avait fait comprendre que lui, Brigham Young, n'était que son porte-parole, chargé de transmettre aux hommes sa volonté et ses conseils.

Or, la toiture du tabernacle étant d'une grande épaisseur, Dieu ne pourrait jamais faire entendre sa voix si des fils conducteurs, partant du sommet de l'édifice, n'amenaient pas les mots sacrés jusqu'à l'oreille de son peuple.

Le Prophète s'était conformé à ces ordres et la salle, sourde et muette la veille, était devenue immédiatement un modèle de sonorité.

En somme, tous les gens de la noce convinrent que les cantiques chantés par un groupe de jeunes filles produisaient sous cette voûte immense un effet très puissant.

Après les chants arriva l'heure du sermon.

Ce fut le Prophète lui-même qui prit la parole.

Il prit pour texte la polygamie.

« Je défie, dit-il, que l'on me prouve par la bible que je n'ai pas le droit de prendre autant d'épouses qu'il me convient. Salomon a bien eu mille femmes.

« Abraham, les patriarches, Moïse, David, les prophètes ont pratiqué la polygamie.

« La monogamie ne fait pas partie de l'économie céleste parmi les hommes. Ce système fut mis en pratique par les fondateurs de l'empire romain.

« Cet empire fut établi sur les rives du Tibre par des brigands nomades.

« Quand ces voleurs bâtirent la ville de Rome, il devint évident pour eux qu'ils n'arriveraient à égaler la puissance de leurs voisins qu'en amenant des femmes dans leur État et ils les ravirent aux Sabins.

« Le petit nombre des femmes ainsi volées fut l'origine de la loi qui n'accorda qu'une seule femme à un homme.

« Rome devint la maîtresse du monde et introduisit la monogamie partout où s'étendit sa puissance.

« Voilà comment le mariage monogamique, en si grand honneur auprès des modernes chrétiens, comme un sacrement et une institution divine, est tout simplement un système établi par une bande de païens et de voleurs.

« Le Congrès des États-Unis, continua Brigham Young, a récemment publié une loi contre la polygamie. En agissant ainsi, il a entrepris de limiter le Tout-Puissant dans ses révélations à son peuple.

« Ceux qui touchent à des outils tranchants, à moins d'y être exercés, sont sujets à se couper les doigts; ceux qui insultent le grand JE SUIS pourraient à la fin être conduits plus loin qu'ils ne pensent!

« Pourquoi croyons-nous à la polygamie et pourquoi la pratiquons-nous?

« Parce que le Seigneur l'a fait connaître à ses serviteurs dans une révélation à Joseph Smith, et que les serviteurs de Dieu l'ont toujours pratiquée.

« C'est la seule religion qui soit populaire au ciel, parce que c'est la religion d'Abraham et que nous devons imiter Abraham et les patriarches. »

Tel fut en substance le sermon de Brigham Young.

Quand il se fut assis de nouveau sur son siège, on fit circuler dans la salle une grande burette en métal blanc, de la forme de celles qu'on voit aux États-Unis dans toutes les maisons, dans tous les hôtels, pleines d'eau glacée, en été comme en hiver, et où chacun boit quand il a soif.

Cette sorte de seau, la louche et les timbales d'argent qui circulaient ainsi avaient été fabriquées, lors de l'arrivée des Mormons en Utah avec les boîtes des montres apportées.

Les visiteurs, qui ne connurent ce détail que plus tard, virent qu'on faisait promener ce vase et que chacun buvait à même.

Chacun de nos amis crut à une précaution polie du Prophète et des évêques officiants qui raffraîchissaient la foule pieuse parce qu'il faisait très chaùd.

Quand le vase passa devant eux, tous, l'oncle Pétrus, M. Fontaine, le docteur Leroux, Émile des Rivières, le marquis César de la Bécassière,

le peintre Beaudoin, M. Champion et M. Barbier (Athanase) lui-même ne voulurent point répondre à une politesse par une grossièreté.

Tout à coup le docteur Leroux, remarquant que tout le monde buvait, se dit qu'il était impossible que tout le monde eût également soif, et alors, se tournant vers celui qui lui avait tendu le vase :

— Quelle cérémonie accomplit-on en ce moment? demanda-t-il.

— La cène ; c'est notre communion.

— Il suffit de boire pour communier?

— Sans doute ; nous communions sous l'espèce de l'eau.

— Ainsi j'ai communié? s'écria M. Barbier effaré.

— Parfaitement.

— Et que fait de moi la communion?

— Un commencement de Mormon ; il ne vous reste plus qu'à recevoir le baptême.

— Et après? dit l'ancien fabricant de peignes de plus en plus ahuri.

— Vous épouserez plusieurs femmes et vous serez un saint accompli.

— Jamais! jamais! *Vade retro, Satanas!* La polygamie en France est un cas pendable. Je respecte la loi de mon pays!

En disant ces mots le pauvre M. Barbier (Athanase) tomba atterré sur son siège, à la grande joie de ses amis, chez qui seul le respect qu'ils avaient pour leurs hôtes put arrêter une explosion de fou rire.

La cérémonie se termina enfin et la foule commença à s'écouler hors du temple.

Les voyageurs rencontrèrent près de la porte monumentale les dames qui avaient assisté à l'office dans les tribunes latérales spécialement réservées aux femmes.

Ils traversèrent ensemble le court espace qui sépare le temple de la demeure du Prophète.

Quand ils furent dans la cour, les dames pressèrent le pas pour arriver au palais de la favorite ; les messieurs, au contraire, qui avaient une heure devant eux, se consultèrent pour savoir comment ils emploieraient ce temps.

Les jeunes gens proposaient d'aller prendre un apéritif dans une taverne, mais le docteur et M. Fontaine firent remarquer que cela serait peu convenable le jour où ils allaient à la table du chef d'une religion qui défend toute boisson fermentée et même toute boisson chaude.

— Oh ! parbleu, s'écria le peintre Beaudoin, voilà une singulière nouvelle que vous nous apprenez, et nous voilà placés devant une perpective qui n'a rien de réjouissant.

— Quelle perspective ? demanda le docteur.

— La perspective de déjeuner sans boire. Pensez-vous que cela ne soit rien ?

— Bah ! dit en riant l'oncle Million, une fois n'est pas coutume, et je vous dédommagerai ce soir en vous offrant quelques bouteilles de ce vin du Cap que je n'exhibe que dans les grandes circonstances.

— Voilà ce que je propose ! dit M. Champion.

— Parlez ! parlez !

— Promenons-nous à l'aventure pendant l'heure qui nous reste encore et fumons un cigare. Je ne sais pas de meilleur moyen de tuer le temps que de fumer et de flâner.

— Flânons donc et fumons, dirent tous les amis en s'éloignant sans se préoccuper de la route à suivre.

Cette marche au hasard les conduisit dans une rue voisine, où un monument petit, mais original, attira leur attention.

— Qu'est-ce que c'est que cette maison? demandèrent-ils à un passant.

— C'est le musée.

— Voilà la distraction cherchée ! s'écria M. Champion en jetant son cigare. Qui m'aime me suive !

— Chacun l'imita et tous entrèrent dans le petit et élégant palais.

Un coup d'œil inattendu vint les récompenser de leur heureuse inspiration.

Le musée de Salt-Lac-City, en effet, ne contenait ni tableaux ni statues, mais il renfermait une curieuse collection de minéraux et de fossiles provenant de recherches faites dans l'Utah.

Plus loin s'étalaient, en grand nombre, des antiquités, des armes, des poteries, des ustensiles recueillis dans des fouilles pratiquées dans les ruines d'anciens villages indiens.

Une autre salle était remplie de spécimens de l'industrie moderne; une autre contenait de précieux échantillons de la faune et de la flore, plantes, oiseaux, animaux, poissons d'eau douce, etc., etc.

Le temps passa vite à l'examen de ces curiosités, et quand M. Champion tira sa montre, il ne leur restait plus que la minute nécessaire pour revenir à la demeure du Chef des Saints.

Celui-ci avait fait dresser une table à l'intention de ses hôtes dans une vaste salle où il réunissait parfois ses apôtres et les évêques, qui ont à la fois l'administration politique et religieuse des divers quartiers de la ville.

Il fut d'ailleurs infiniment gracieux vis-à-vis de ses hôtes

— Excusez-moi, leur dit-il, si je ne déploie pas pour vous recevoir tout le luxe auquel vous êtes sans doute habitués ; il m'a été matériellement impossible de faire mieux. Je vis ici fort modestement et je mange très rarement chez moi.

— J'ignorais que vous acceptiez à dîner en ville, s'empressa de dire M. Million ; sans cela depuis longtemps j'aurais pris la liberté de vous convier à notre table.

— Je n'ai pas dit que j'allais dîner au dehors, dit en souriant le Prophète ; je ne sors guère que pour les besoins de la religion ou du gouvernement ; mais vous oubliez trop, messieurs, que j'ai dix-neuf femmes qui ont chacune leur logement et que je dois de temps en temps aller partager leur repas.

Contrairement aux craintes manifestées par M. Beaudoin, des verres de diverses grandeurs étaient placés devant les convives et des vins de teintes variées étincelaient dans des carafes de cristal.

Quand chaque invité eut pris la place qui lui était destinée, ils remarquèrent avec étonnement que le couvert de leur amphityon n'était pas mis.

— Pourquoi monsieur Brigham Young ne se met-il pas à table avec nous? interrogea M. Million.

— J'avais oublié de vous faire connaître cette particularité, dit le Prophète mormon. Ma religion m'interdit de prendre aucune nourriture non seulement avec les gentils, mais avec toute autre personne que mes femmes et mes douze apôtres.

— Encore une question, s'il vous plaît? dit le Marseillais.

— Je vous écoute, mon cher convive.

— On nous avait dit que l'usage des boissons fermentées était sévèrement interdit par la religion des saints des derniers jours.

— C'est parfaitement exact.

— Et pourtant je vois figurer sur cette table des flacons de vins divers.

— Vous n'êtes malheureusement pas Mormons, messieurs, et j'aurais mauvaise grâce de vous imposer une privation que n'ordonne pas votre croyance.

— Merci, mille fois, monsieur ; on n'est pas un plus parfait gentleman.

Le repas fut cordial et, ce qui ne gâte rien, il fut en même temps abondant et délicat.

Brigham Young prouva que, s'il s'abstenait rigoureusement de l'usage du vin, il n'en avait pas moins une cave bien montée.

Dépôt
Sein
No..... 11..

La belle Amélia lui avait sauté délibérément au cou. (P. 948.)

Il tint société à ses convives et se montra soucieux de leur bien-être pendant le repas.

Tous les produits de l'Utah défilèrent devant les invités, qui furent ainsi à même de constater que l'ancien désert avait été remplacé par un territoire fertile et bien cultivé.

Rien ne manqua en effet pour réaliser une carte bien conçue; si la

mer avait envoyé de San Francisco sa marée, le petit lac voisin de Salt Lac-City, et qu'il ne faut pas confondre avec le lac Salé éloigné de plusieurs kilomètres, offrait le tribut de ses poissons qui furent jugés d'excellent goût.

Les cultures maraîchères fournirent des légumes variés et exquis ; les pâturages improvisés donnèrent de la viande de boucherie savoureuse et nourrissante.

Le gibier ne fit pas défaut non plus ; lièvres, lapins, perdrix, cailles, coqs d'Inde et divers autres volatiles tinrent sur la table une place d'honneur.

Citons enfin, pour terminer cette nomenclature culinaire, un marcassin tout entier rôti à la broche et garni à l'intérieur d'un énorme bouquet de plantes aromatiques.

M. Barbier (Athanase), qui se piquait de science gastronomique, déclara solennellement que si on avait servi sur la table des dieux de l'Olympe un pareil *cochon de lait* ils auraient négligé cette fameuse ambroisie qui faisait leurs délices, mais dont la réputation a dû être surfaite puisque ce mets fameux n'est pas venu jusqu'à nous.

Entre le premier et le second service, on avait servi des liqueurs variées.

M. Fontaine s'en étonna, car cela est contraire à toutes les habitudes américaines. Il exprima cette pensée au Prophète qui lui répondit :

— Monsieur, je n'ai pas oublié que je reçois à dîner des Français, et j'ai pu étudier leurs habitudes, non pas en allant les visiter, mais grâce à une de leurs compatriotes qui a bien voulu compter au nombre de mes femmes. Je crois qu'il est du devoir d'un amphitryon de traiter ses convives suivant la mode qu'ils ont coutume de suivre.

Le dessert, composé de divers fromages dont plusieurs avaient été fabriqués dans les États mormons, de gâteaux sucrés faits dans la maison même du Prophète et de la collection des fruits délicieux qui mûrissent dans l'Utah, fut arrosé par un vin de Champagne fort estimable, quoique inférieur à ceux qu'avait apportés en Amérique le négociant marseillais.

Quand les serviteurs de Brigham Young eurent débarrassé la grande table dressée dont les convives occupaient à peine un bout, on apporta le café.

Les convives remarquèrent, non sans quelque étonnement, que des tasses furent placées sur tout le pourtour de la table.

Le Prophète n'attendit pas qu'on l'interrogeât.

— Messieurs, dit-il, je n'ai pas l'habitude de montrer mes femmes à des étrangers ; j'ai constaté qu'il y a à cela de graves inconvénients

et que les gens mal intentionnés y trouvent l'occasion d'aller faire au dehors mille racontars plus ou moins désobligeants.

Il ne peut m'être agréable, vous le comprenez, que mes visiteurs s'en aillent crier par dessus les toits :

Mme Amélie Brigham Young a de belles dents, mais elle a le nez trop relevé.

Mme Jeanne Brigham Young, serait une beauté accomplie si elle n'était pas boiteuse.

Mme Betsy Brigham Young, qui n'a pas de cheveux, se met un chignon acheté chez le coiffeur.

Mme Catie Brigham Young serait assez appétissante si elle n'avait pas un caractère insupportable.

Je pourrais, messieurs, pousser bien loin la nomenclature des médisances et des jugements téméraires auxquels m'exposerait la présentation de mes femmes aux étrangers qui me font l'honneur de me visiter.

Je m'arrête là.

Qu'il me suffise de vous dire que j'ai cru devoir faire pour vous une exception, parce que je sais que vous êtes tous des hommes aimables et ndulgents, et aussi parce que je crois juste que vous receviez de la bouche même de mes épouses les remerciements qui sont dus à votre igénérosité.

— Oh ! je vous en prie, ne parlons pas de cela, dit l'oncle Jean-Pierre.

— Parlons-en, au contraire, répondit le Prophète.

Mes chères épouses sont dans une joie inexprimable depuis que je leur ai fait la distribution des riches présents que vous avez bien voulu leur offrir.

Cela a produit ici une petite révolution et les moins actives passent les nuits à se fabriquer des costumes avec les précieuses étoffes qu'elles ont reçues en partage.

Au moment où Brigham Young parlait ainsi, une porte placée au fond de la vaste salle à manger improvisée s'ouvrit, et la favorite Amélia parut, conduisant derrière elle toutes les dames invitées.

A leur suite, entrèrent les épouses de Brigham Young qui, solennellement non moins que galamment, alla les prendre l'une après l'autre par la main et les présenta à ses hôtes en leur disant leurs noms et qualités.

— Mme Elisa Brigham Young, née Swifft, de New-York.

— Mme Coralie Brigham Young, née Robesson, de la Nouvelle-Orléans...

Et ainsi de suite jusqu'à la dernière.

Celle-ci fut la préférée, Amélia, chargée par son mari ou par ses compagnes de prendre la parole au nom de toutes.

Elle s'avança sans trop d'embarras, ni de gaucherie, devant M. Million et lui fit une gracieuse révérence :

— Monsieur, dit-elle, agréez les remerciements bien sincères de notre mari et de ses dix-neuf épouses.

Nos visiteurs quotidiens ne nous ont pas habituées à une semblable générosité.

Nulle d'entre nous n'a jamais vu ni reçu des présents aussi riches et aussi splendides.

Chacune de nous voudrait, monsieur, être assez fortunée pour vous offrir un don sinon équivalent à vos cadeaux princiers, du moins de nature à vous intéresser et à vous donner l'envie de le conserver.

Cela ne nous étant pas possible, monsieur, nous nous sommes contentées d'offrir aux dames qui vous accompagnent quelques menus objets à notre usage qui leur parleront de nous quand elles seront rentrées dans leur pays.

Pour vous remercier, vous, monsieur Million, je vais, avec l'autorisation de notre époux, vous donner le baiser de paix pour moi et mes compagnes, qui se joignent à moi de tout leur cœur.

L'oncle Jean-Pierre s'attendait si peu à une telle faveur, qu'il devint rouge comme une cerise, et que si la belle Amélia ne lui avait pas délibérément sauté au cou, il aurait peut-être opposé quelque résistance.

Brigham Young vint à son tour lui donner une vigoureuse poignée de mains.

— Quand vous aurez achevé votre café, dit-il, me ferez-vous l'honneur de m'accorder quelques instants d'entretien ? J'ai une demande à vous formuler.

— Monsieur, répondit l'oncle Jean-Pierre tout confus de tant de confiance, je suis dès maintenant complètement à vos ordres.

— Alors, veuillez prendre la peine de me suivre.

Le Prophète se dirigea du côté opposé à celui par lequel les dames étaient entrées, ouvrit une porte et s'engagea dans une série de couloirs dans lesquels le négociant marseillais le suivit sans la moindre hésitation.

Ils traversèrent plusieurs pièces à peine meublées et dans lesquelles une couche de poussière indiquait suffisamment qu'elles étaient habituellement désertes.

Puis ils arrivèrent dans le cabinet particulier du Prophète où nous avons déjà eu l'occasion de conduire nos lecteurs.

Brigham Young présenta un siège à M. Million et s'assit lui-même dans son vaste fauteuil.

— Je vous connais, monsieur, dit-il, plus que vous ne le pensez, car je suis au courant de l'habileté que vous avez déployée comme négociant à San Francisco.

— Vous exagérez mes qualités, répartit modestement le Marseillais ; à San Francisco, j'ai trouvé l'occasion de faire une bonne affaire et je l'ai faite. Le premier venu pouvait agir comme moi.

— Oui, reprit le Prophète, mais vous avez été ce premier venu qui su réaliser des beaux bénéfices au milieu d'une situation commerciale déplorable.

L'oncle Pétrus inclina la tête, mais ne jugea pas à propos de protest r plus longtemps.

Brigham Young reprit la parole :

— J'ai eu l'honneur d'être un de vos acquéreurs, dit-il et vous pourrez vous en convaincre si vous voulez bien me faire le plaisir de visiter mes magasins.

— Je suis bien tout à votre service.

— Je n'en ai jamais douté, mais c'est d'un autre or dre d'idées que je désire vous entretenir.

J'ai, dans la situation que j'occupe au milieu de mes coreligionnaires une double mission à remplir.

L'oncle Pétrus fit un signe d'assentiment.

— Je dois me préoccuper à la fois des intérêts religie ux et des intérêts matériels de mon peuple. De plus j'ai à lutter contre l'intolérance religieuse du peuple américain et de son gouvernement.

Il n'est pas de jour où je n'aie à redouter une agression quelconque, et le fameux camp Douglas, qui est sensé dirigé contre les Indiens, a pour but réel de surveiller mon peuple et à la première occasion favorable de l'asservir.

Vous comprendrez que, dans ces circonstances, j'ai pour premier devoir de mettre en sûreté le trésor des Mormons et que ce n'est pas chez un banquier des États-Unis que je mets en dépot les économies que mon administration réalise.

C'est en Angleterre que je place nos fonds, sans me préoccuper des critiques que m'adressent les journaux d'Europe. Plusieurs écrivains, en effet, m'accusent de m'enrichir aux dépens de mon peuple, sans se rappeler que toute ma fortune personnelle, qui était considérable, a été sacrifiée à son exode.

J'ai besoin d'avoir dans l'ancien continent un correspondant sur qui je

puisse compter et à qui je puisse donner ma procuration. Voulez-vous me rendre le service d'être ce correspondant?

— J'accepterais avec plaisir, reprit le négociant marseillais, mais il y a deux obstacles.

— Parlez, dit Brigham Young.

— D'abord je suis peu versé dans les questions de banque proprement dites; et ensuite...

— Ensuite?

— Ensuite je ne sais pas quand je serai de retour en France. J'ai résolu de faire le tour du monde et, ma foi, cela pourrait bien nous prendre encore pas mal de temps.

— Vos deux objections ne sauraient m'arrêter si vous même vous consentez à accepter mes offres.

Mes fonds consistent en valeurs du gouvernement anglais; comme il n'y a jamais à y faire un emprunt, mais au contraire continuellement à y ajouter, je me préoccupe peu des variations que les événements politiques peuvent apporter dans la valeur de ces titres.

Il me suffit que les intérêts s'ajoutent au capital et le grossissent chaque année. Vous voyez donc qu'en ce qui concerne la direction de mes finances, le rôle de mon correspondant se trouve considérablement amoindri.

— Continuez, monsieur, je vous écoute et me demande sérieusement en quoi je pourrais vous être utile.

— J'ai à faire en Europe de fréquents achats, non seulement d'objets de consommation et de vêtements, mais encore des achats d'armes pour ma milice, de coutellerie, et d'articles divers.

— Je croyais que les États-Unis n'avaient pour la fabrication de ces objets rien à envier à l'Europe.

— C'est possible et je le crois moi-même. Si Dieu me prête vie, j'ai résolu d'introduire chez les Mormons ces industries diverses qui doivent naturellement succéder au développement de l'agriculture.

Mais dans l'état actuel des choses, je ne puis faire dans une des villes de l'Union aucune acquisition sans être exposé à des commentaires malveillants.

Si je demande des armes, on crie par-dessus les toits que je suis l'allié secret des Indiens et que je veux les mettre à même de résister à l'armée américaine.

Que je veuille des outils, c'est pour préparer à l'industrie nationale une concurrence redoutable.

Si je fais une commande de menus objets, vêtements ou quincail-

lerie, c'est que je veux acheter l'alliance de quelque tribu sauvage pour la lancer sur nos persécuteurs.

J'ai résolu en conséquence, quelle que soit la plus-value des marchandises achetées, de m'adresser pour tous mes besoins au commerce européen; et j'ai pensé que cette plus-value serait largement compensée par la qualité supérieure des produits, si je pouvais trouver en France ou en Angleterre un correspondant honnête qui consentît à me fournir tout ce dont j'aurais besoin.

— Monsieur, je vous arrête ici, répondit M. Million. Il y a vingt ans, j'aurais accepté vos propositions avec enthousiasme ; mais aujourd'hui je suis complètement retiré des affaires et j'ai une fortune suffisante pour ne pas désirer l'augmenter.

Le brave Marseillais remarqua l'air de désappointement que son refus répandit sur le visage du Prophète.

— Attendez pourtant, dit-il, nous trouverons peut-être un moyen terme et une solution au problème.

— Je vous en supplie, dit Brigham Young, à défaut de votre concours actif, donnez-moi vos conseils.

— Ce que je ne puis faire moi-même directement, je pourrais peut-être le faire faire par un tiers.

J'ai parmi mes compagnons de route un jeune homme déjà rompu au commerce et auquel je m'intéresse tout particulièrement.

Ce jeune homme se nomme Jollibois et quand je l'ai ravi, bien malgré lui, à ses occupations, il était chef de rayon dans les grands magasins du *Louvre* de Paris.

Depuis longtemps j'ai résolu de lui créer à son retour en France une situation indépendante et d'être son conseiller et son guide dans les premiers pas qu'il aura à faire.

Ma pensée était d'utiliser l'expérience qu'il acquiert chaque jour pendant notre voyage et d'en faire au retour un négociant exportateur.

Si vous y consentez, nous pouvons dès maintenant établir les bases de cette affaire.

— Comment, monsieur, si je le veux? mais, du moment que le jeune homme dont vous parlez est votre protégé, j'accepte d'avance toutes les conditions qu'il vous plaira de me poser.

— Quel est environ le chiffre des acquisitions diverses que vous vous proposez de faire en Europe chaque année?

— Ce chiffre ne serait pas inférieur à trente ou quarante millions de francs, répondit le Prophète.

— Et quelles offres feriez-vous au correspondant qui se chargerait de vous expédier ces marchandises?

— Votre question m'embarrasse, et je préférerais que vous me fissiez connaître vos prétentions.

— C'est que, monsieur, tout cela dépend des conditions de notre traité.

Si les expéditions qui vous seront faites doivent pour leur payement courir quelque aléa, il est certain que les conditions doivent être plus onéreuses pour vous.

— Mais, reprit Brigham Young, mon intention est de fournir d'avance tous les fonds nécessaires aux acquisitions que je désire. C'est même pour cela que je voudrais que mon correspondant fût mon représentant auprès des maisons de banque anglaises, chez lesquelles il prélèverait l'argent nécessaire à ses envois et entre les mains desquelles il déposerait d'autre part les valeurs qu'il aurait achetées avec nos économies.

— Alors, c'est une sorte d'employé de confiance que vous voudriez avoir en Europe?

— Non! non! pas un employé, un représentant, un correspondant intéressé.

— Sera-t-il interdit à cet agent de s'occuper d'autres affaires commerciales? demanda M. Million.

— Je crois que nous utiliserions assez son temps pour qu'il lui fût inutile de se charger d'autre besogne.

— Bon! bon! dit le Marseillais, chez qui l'ancien négociant retors reparaissait subitement, nous pouvons traiter sur ces bases. Vous plairait-il de payer votre correspondant un tant pour cent sur les négociations qu'il ferait pour vous?

— C'est toujours ainsi que je l'ai compris.

— Combien consentez-vous à lui donner?

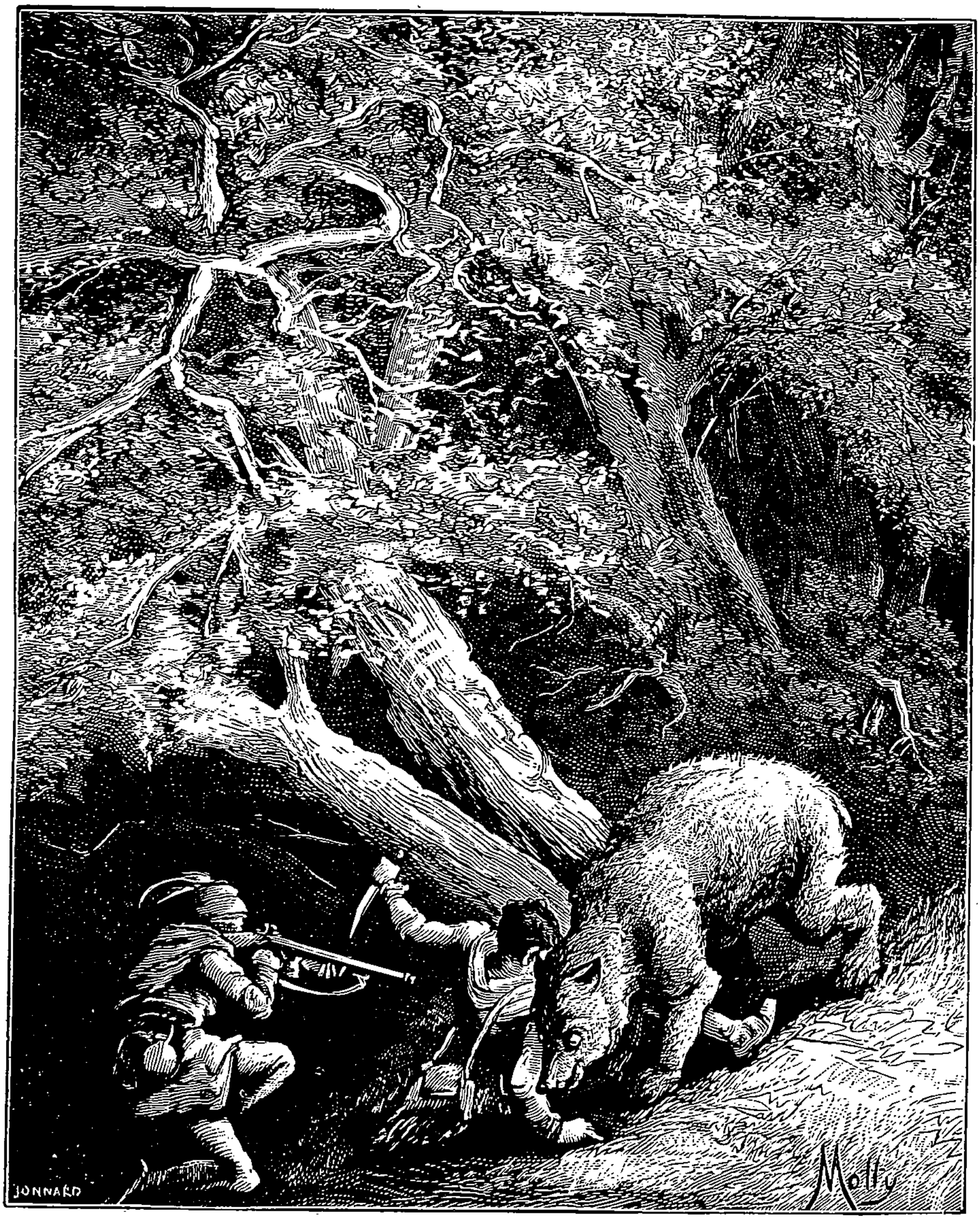
— Pensez-vous que cinq pour cent soit une remise suffisante?

— Cinq pour cent soit, dit M. Million, pourvu que vous y ajoutiez un pour cent destiné au remboursement des frais généraux.

— Sans doute! sans doute! dit le Prophète, je me réservais de payer ces frais sur note et je les estimais à un taux bien plus élevé.

— Alors tout est convenu, monsieur. Veuillez faire préparer un traité en double expédition; faites-y spécifier les conditions que nous venons d'arrêter et envoyez-les moi signées à l'hôtel du *Lac;* mon jeune homme et moi y mettrons notre signature et votre messager vous rapportera l'exemplaire qui vous appartient.

Dépôt
Sei
No 19



J'ai risqué mon coup de fusil. (P. 956.)

— C'est convenu, monsieur Brigham Young.

— Encore un mot! dit M. Million.

— Allez!

— Vous savez que nos engagements ne seront exécutoires que dans un an, jour pour jour après la signature des conventions.

Il me faut ce temps-là pour achever le tour du monde.

— C'est bien! dit le Prophète, cela sera consigné dans l'acte.

CHAPITRE LXXXVI

L'Yankee est conduit par le lieutenant a la tente du général Young. — Le Canadien arrêté par un halte-là! — Attente résignée. — Une marche avec escorte. — Un conseil de guerre. — Un interrogatoire. — Souvenirs du passé. — Une aventure au bord du grand lac de l'Esclave. — Une aventure de chasse. — Un chasseur chassé. — Un coup de fusil heureux. — Un ours mort et un chasseur qui ne vaut guère mieux. — Un pansement dans la forêt. — Un général reconnaissant. — Un colloque pendant le repas. — Mesures de défense. — Le retour a la ville du Lac-Salé. — Une escorte respectable. — 40 cavaliers et leur chef. — Un itinéraire en perspective pour achever le tour du monde. — L'escorte est invitée a souper. — Une lettre d'Attala a M. Dick Moore. — Les projets des Indiens. — Conseils et protestations. — Une conférence. — Le lieutenant Robinson a passé la nuit en ville avec sa troupe. — Guillaume Novet offre ses services. — Sagesse des Indiens et précautions a prendre. — Pourquoi le trappeur veut remplir sa mission seul. — Ne pourrait-on pas reculer le voyage? — L'intérêt qu'ont les Apaches a attaquer la noce parisienne. — Les espions des Indiens. — Donc il faut partir par le train indiqué en ayant soin d'être sur ses gardes. — Départ de Guillaume Novet. — Inquiétude. — M. Million et M. Barbier se rencontrent de grand matin. — L'opinion de M. Barbier sur Robinson. — Visite au campement des cavaliers. — Ce que le lieutemant pense du Canadien. — Invitation a déjeuner. — Le temps nécessaire pour la mission. — Une lettre du prophète. — Crédulité de M. Barbier. — Préparatifs de départ. — Enfin le voila. — Assurance d'une bonne chasse. — Tout va bien, nous les tenons!

Nous avons laissé M. Dick Moore et son compagnon Guillaume Novet au camp des Américains au moment où le trappeur, gardé à vue, était saisi pour être conduit dans la tente de l'état-major par quatre hommes et un caporal.

Le Yankee n'avait fait aucune objection quand le lieutenant Robinson était venu le prier de le suivre et tous deux avaient pris le chemin qui devait les conduire à la demeure du général, tandis que les quatre hommes et leur chef s'étaient établis à la porte de la tente des deux nouveaux venus, juste au moment où Guillaume Novet revenait de son poste d'observation.

Le trappeur, sans se préoccuper de ce luxe de force déployé à son intention, se mit tranquillement à passer un chiffon gras sur son fusil qu'il prit ensuite sur son épaule en se disposant à sortir de la tente.

— Halte-là! cria la sentinelle.

— Comment, halte-là! reprit Novet.

— On ne passe pas!
— Qui m'en empêchera?
— Moi, dit le caporal.
— Et pourquoi cela?
— C'est la consigne.

Le Canadien comprit qu'un plus long colloque serait inutile; il rentra dans la tente et se mit philosophiqnement à allumer un cigare pour attendre les événements.

Une demi-heure s'écoula. Le caporal pénétra dans l'intérieur.

— Maintenant en route! dit-il.

— Où allons-nous? demanda le chasseur sans témoigner la plus légère émotion.

— J'ai ordre de vous conduire chez le général.

— Marchez devant, je vous suis.

— Non pas! mes quatre hommes doivent vous entourer et vous empêcher de vous évader.

— Alors je suis prisonnier?
— Cela m'en a tout l'air.
— Eh bien, en route!

Guillaume Novet, son fusil sur l'épaule, prit place au milieu des hommes armés et tous s'avancèrent à grands pas vers la partie du camp occupée par l'état-major.

Quand ils arrivèrent devant la porte de la tente du général :

— Halte! dit le caporal.
— Présentez arme!
— Portez arme!
— Reposez vos armes!

La manœuvre exécutée, le caporal fit signe à Novet de le suivre et tous deux, pénétrant dans la tente, virent le général et son état-major placés autour d'une table, comme s'il s'agissait d'un conseil de guerre.

Guillaume Novet entra hardiment, et se présentant devant le général, lui fit le salut militaire.

L'officier supérieur se leva, et montrant au trappeur un siège placé devant la table du conseil.

— Asseyez-vous, dit-il.

Guillaume Novet obéit.

— Me reconnaissez-vous? interrogea le général.

— Parbleu! vous êtes le général Young, et vous commandez en chef le camp de Douglas, où nous sommes.

— Vous rappelez-vous les circonstances dans lesquelles nous nous sommes trouvés ensemble la dernière fois?

— Certes oui! c'était dans le nord-Amérique, sur les bords du grand lac de l'Esclave, dans le pays habité par les Indiens Chipaways.

— Ce jour-là, vous vous êtes permis de tirer sur un animal que je chassais et de le tuer sous mes yeux!

— Oh! je m'en souviens bien! reprit le trappeur en ri ant. L'animal n'était pas commode, et je crois qu'il serait plus juste de dire que c'est vous qui étiez chassé par lui.

— Quoi qu'il en soit, c'est vous qui l'avez emporté, quand j'avais droit de le considérer comme ma proie.

— Oh! entendons-nous, général, et laissez-moi rétablir les faits.

J'étais engagé dans une épaisse forêt où j'avais placé des pièges pour y prendre des élans. Tout à coup, j'entends un coup de feu et un bruit de branches brisées provenant sans doute d'une lutte.

J'accours, mon riffle à la main, et je vous vois aux prises avec un énorme grizzly.

Je reconnais que vous l'aviez tiré et même blessé; mais il s'était jeté sur vous, avait brisé le canon de votre fusil, et vous n'aviez pour vous défendre que votre bowie-knife dont vous vous serviez avec plus de vaillance que de succès.

Le sang ruisselait d'une large blessure que la bête furieuse vous avait faite au front, et vous étiez si bien perdu, quand j'ai risqué mon coup de fusil, que, pendant que l'ours roulait d'un côté, le front traversé par ma balle, vous vous affaissiez de l'autre et tombiez évanoui sur le sol.

— Tout cela est exact, dit le général, mais pourquoi n'achevez-vous pas votre récit?

— J'achève! j'achève!...

Voyant la bête raide morte, je m'approchai de vous et j'examinai votre blessure. Je vis bientôt qu'elle ne présentait aucun danger et que seule la perte de sang avait produit votre syncope. Je pris mon mouchoir et vous en fis un bandage, puis, désirant éviter vos remerciements, je suis parti en traînant derrière moi le grizzly que je parvins non sans peine à mettre en sûreté dans la case d'un Indien de mes amis.

Le général se leva, quitta la table et vint prendre par la main Guillaume Novet qu'il présenta aux officiers réunis.

— Vous l'avez entendu, messieurs, dit-il; j'ai l'honneur de vous présenter ce brave chasseur qui, dans cette circonstance, me sauva la vie pour la seconde fois.

Guillaume Novet, vous êtes un héros aussi modeste que brave. Donnez-moi votre loyale main, que je la serre. Vous êtes aujourd'hui mon hôte ; considérez-vous ici comme chez vous ; plus vous y resterez longtemps, plus vous me serez agréable.

Puis il se retourna vers M. Dick Moore qui, pendant ce colloque, était resté tranquillement assis dans un coin :

— Il va sans dire, ajouta-t-il, que votre compagnon de route est, comme vous, le bienvenu parmi nous.

Le trappeur remercia le général, qui invita les deux amis à déjeuner.

Pendant le repas, M. Dick Moore revint sur les motifs de sa visite et sur la nature de protection que Guillaume Novet et lui attendaient du général.

Le chasseur fit alors connaître les résultats des observations qu'il avait faites le matin même.

Plusieurs troupes d'Indiens peints en guerre s'étaient montrées dans la plaine, et, pour un homme expérimenté comme lui, il était certain qu'une expédition guerrière allait avoir lieu.

Le général prit ses mesures en conséquence. De fortes patrouilles furent envoyées en reconnaissance avec l'ordre d'arrêter tous les Indiens armés qu'on rencontrerait.

Après le repas, M. Dick Moore annonça au général son intention de retourner à la ville dès le soir ou tout au moins le lendemain matin.

Le vieil officier, malgré le désir qu'il avait de conserver plus longtemps dans son camp le Canadien et le Yankee, comprit leur résolution. Il importait en effet de ne pas plonger les dames et les amis restés à Salt-Lac-City dans une inquiétude mortelle.

Quant on eut arrêté l'heure du départ, renvoyée définitivement au lendemain matin :

— Messieurs, dit le général, il va sans dire que je vous ferai accompagner par une escorte respectable et que votre retour s'effectuera sans danger; mais si j'ai un conseil à vous donner et si aucune affaire grave ne vous retient dans le pays des Mormons, je ne saurais trop vous engager à prendre le train le plus tôt possible et à quitter cette contrée toujours profondément troublée.

Les Indiens, secrètement conseillés et même appuyés par Brigham Young, peuvent d'un jour à l'autre commencer cette guerre de sauvages que nous avons déjà eu tant de fois à réprimer.

Attaques des trains en marche, embuscades et fusillades, rien n'y manque et, puisque vous avez des dames avec vous, vous devez être peu désireux de les exposer à des dangers sérieux.

— Merci de vos conseils, cher général, dit M. Dick Moore, je me sens d'autant plus prêt à le suivre que nous avons résolu de faire le tour du monde. Or, il nous reste bien du chemin à parcourir.

— Avez-vous un itinéraire tracé?

— Pas précisément, mais si M. Million veut m'en croire, après avoir visité New-York, nous irons voir les Antilles, puis nous traverserons la Colombie, le Venezuela, les Guyanes, le Brésil.

Notre navire le *Succès* nous sera, pour ces courses, d'une grande utilité, car il pourra nous transporter d'un port à un autre et nous permettre de passer de l'Atlantique dans le Pacifique par le détroit de Magellan ou par le cap Horn.

— Très beau voyage! s'écria le général.

— Nous côtoierons ensuite le Chili et le Pérou, puis, traversant l'Océanie, nous irons visiter le Japon, la Chine, le Tonkin, toute la presqu'île indo-chinoise.

Nous pourrons voir aussi en passant Bornéo, Java, Sumatra, la presqu'île de Malaca, Ceylan et les Indes et rentrer en Europe par la mer Rouge et le canal de Suez.

— Pendant que vous y serez, qui donc vous empêchera d'aborder à Zanzibar, d'aller rendre une visite à Paul Soleillet dans le pays des Gallas, de visiter la région des grands lacs, puis, traversant le continent africain, d'aller rejoindre M. de Brazza sur les rives du Congo.

— Le projet est séduisant, je l'avoue, dit M. Dick Moore, mais il serait peut-être un peu dur à exécuter pour des dames. D'ailleurs je suis de ceux qui pensent que moins on prémédite un voyage, plus il offre de plaisirs imprévus. Allons donc de l'avant et livrons-nous aux inspirations du moment.

La journée s'écoula joyeuse au milieu de l'état-major du camp. Le soir, un succulent repas fut offert par le général à ses deux visiteurs. Puis, après un repos bien mérité, le lendemain, dès l'aube, les deux amis quittèrent le camp escortés par quarante cavaliers armés jusqu'aux dents.

Cette force était assez imposante pour enlever aux Indiens toute envie d'attaquer ; aussi le trajet jusqu'à la ville se fit-il sans le moindre incident remarquable.

On arriva à midi à l'hôtel du *Lac* où les deux amis furent reçus avec des acclamations.

Ils firent connaître le désir qu'ils avaient de continuer le voyage et de ne pas s'attarder davantage dans la capitale des Mormons, mais, dans la crainte d'effrayer les dames, ils se gardèrent de faire connaître les raisons qui plaidaient en faveur de ce départ précipité.

L'oncle Million, qui n'avait plus rien à faire de sérieux à Salt-Lac-City, ne fit aucune objection à ce projet et l'on arrêta le départ pour le surlendemain au matin.

L'escorte de cavalerie qui avait ramené du camp les deux envoyés fut reçue avec un grand luxe d'hospitalité. L'oncle Jean-Pierre commanda en son honneur, à l'hôtel du *Lac*, un repas dans lequel figuraient tous les produits culinaires de l'Utah.

Chacun se prépara dès lors au départ. On fit une visite en corps au grand Prophète des Mormons, mais celui-ci, retenu sans doute par les devoirs de sa charge, ne put recevoir les visiteurs et se contenta de leur envoyer des présents et une lettre où il leur renouvelait le témoignage de son affection.

M. Dick Moore en rentrant le soir dans son appartement, trouva sur son guéridon la lettre suivante qui lui était adressée.

« Cher ami,

« Si vous persistez dans votre projet de départ et que vous preniez le train d'après-demain matin, tenez-vous sur vos gardes.

« Les Apaches ont résolu de commencer la guerre ce jour-là et leur projet est d'attaquer le train avant qu'il ait quitté le pays des Mormons.

« Les Yutes et les Pieds-Noirs qui doivent faire cette expédition sont au nombre de deux mille. Les uns, deux cents environ, sont armés de fusils perfectionnés et sont d'habiles tireurs; les autres, bien que n'ayant d'autres armes que leurs arcs, leurs flèches et leurs tomahawks, sont des adversaires redoutables en raison de leur indomptable courage.

« Si vous suiviez mon conseil, vous retarderiez votre départ de quelques jours et vous attendriez les événements: je n'ose espérer que vous soyez assez sage pour agir ainsi.

« Je connais mieux que personne votre intrépidité et la valeur de votre alliance. Votre petite troupe est en état de se défendre vaillamment. Moi, de mon côté, j'userai de toute mon influence pour que nul mal ne soit fait ni à vous ni aux vôtres. Mais, hélas! cette influence, grande pendant la paix, subsistera-t-elle au milieu des combats meurtriers?

« Je vous dispense de me répondre, car je ne sais quand votre lettre me parviendrait.

« Pourtant, apprenez qu'en quelque lieu que je me trouve, je connaîtrai vos résolutions et l'instant de votre départ.

« Au revoir, Dick, je ne cesserai un instant de penser à vous et je serais heureuse de verser pour vous la dernière goutte de mon sang.

« Celle qui voudrait toujours être pour vous,

« ATTALA. »

M. Dick Moore lut et relut cette épitre.

— Pauvre femme, soupira-t-il: Pourquoi faut-il qu'il y ait des choses qu'il soit impossible de pardonner?

Puis il réfléchit quelques instants :

— Il y a là une indication trop grave pour que l'on en garde le secret.

Il se dirigea vers le salon qu'il venait de quitter et où il avait laissé ses compagnons occupés à boire des grogs et à fumer des cigares.

Quant aux dames, depuis longtemps déjà, elles avaient regagné chacune leur chambre particulière.

— Mes amis, dit l'Américain sans autre préambule, j'ai à vous entretenir d'une chose extrêmement sérieuse.

— Parlez! parlez! dirent tous ses compagnons intrigués.

— Je suis informé, et je vous prie de vouloir bien ne pas me demander par qui, ni comment, que les Indiens des tribus diverses qui vivent dans l'Utah doivent se soulever et ont résolu d'attaquer après-demain, sur la voie, le train même que nous devons prendre.

— Diable! vous avez raison, ami, c'est là une grave nouvelle! s'écria l'oncle Million.

— Le chasseur canadien se leva de la chaise, sur laquelle il était assis et méditait.

— Mes amis, dit-il, cet avis nous arrive on ne peut plus à propos, car je viens de quitter le lieutenant Robinson, qui a résolu de passer la nuit à Salt-Lac-City avec ses quarante cavaliers.

— Oui, mais demain, il devra retourner au camp pour prendre de nouveaux ordres et rien ne prouve qu'il soit de retour assez tôt pour venir protéger les voyageurs.

— Si! je me charge de l'affaire.

— Expliquez-vous.

— Je vais, de ce pas, lui signaler le danger et me mettre à son service.

— Et puis?

— Et puis, monté sur l'excellent cheval que M. Million a bien voulu me confier, je prendrai la route du camp et j'irai prendre les ordres du général Young.

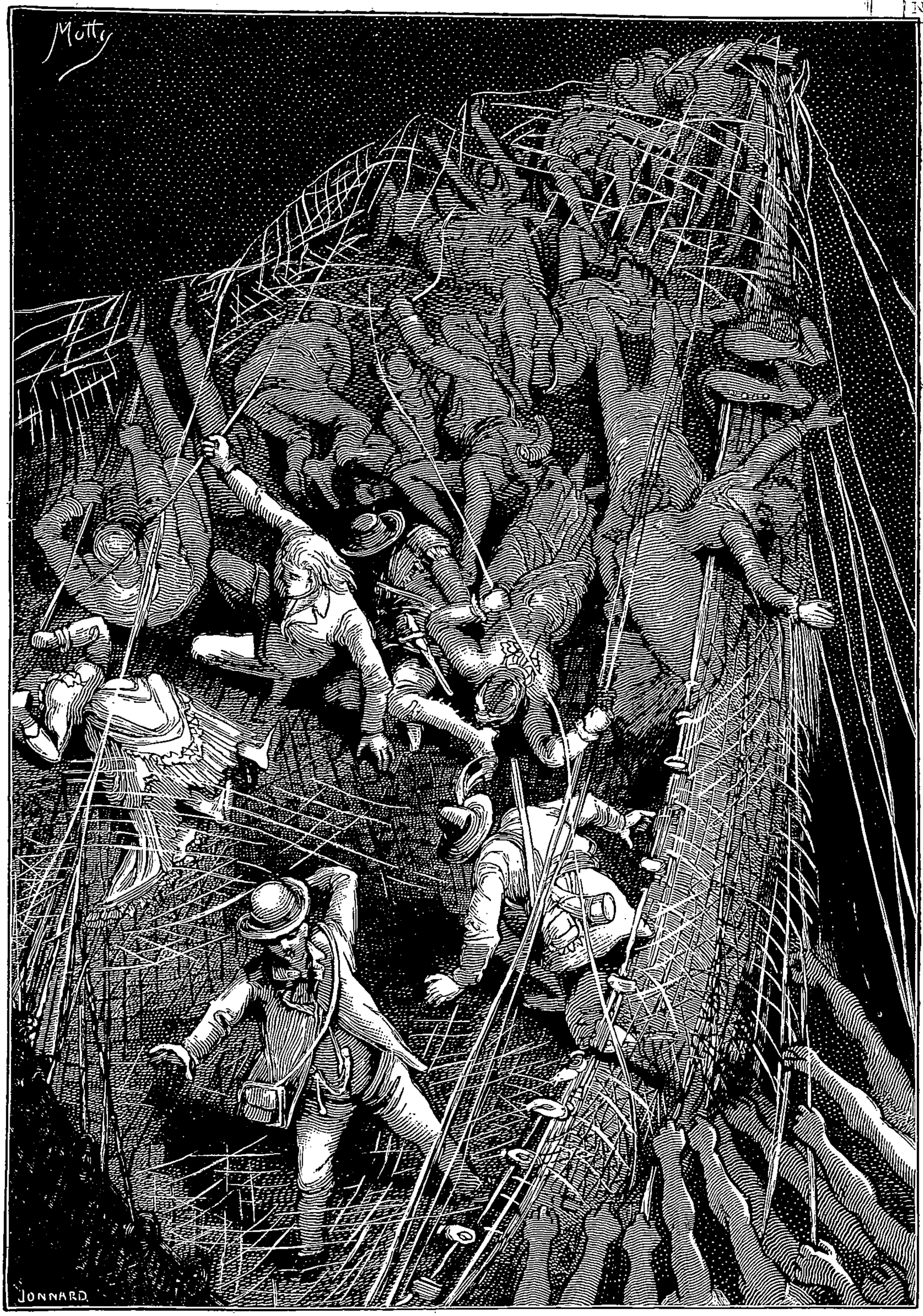
— Dans ce cas, nous partirons ensemble, interrompit M. Dick Moore.

— Non! non! répondit vivement Guillaume Novet.

— Et pourquoi?

— Parce que moi qui connais le terrain et les êtres, je puis, seul, m'acquitter sans péril de cette tâche. Je ne partirai escorté de personne, car ce serait courir à des dangers certains et peut-être à sa perte.

— Quels dangers appréhendez-vous donc?



Les Indiens se sont dit qu'on en pourrait tirer une belle rançon. (P. 964.)

— Monsieur Dick, vous connaissez assez les Indiens pour savoir qu'ils ne négligent jamais les précautions qui peuvent assurer leur sécurité ou la réussite des projets qu'ils ont conçus.

Ils savent, vous n'en doutez pas, que nous sommes revenus à Salt-Lac-City assez bien escortés pour n'avoir rien à redouter d'eux dans le cas peu probable où ils auraient résolu de nous attaquer.

Mais, par contre, ils gardent et observent avec soin la route qui mène au camp, afin de s'assurer de la rentrée des cavaliers et de celle de leur chef.

Quiconque tenterait cette nuit de franchir cette distance sans être suffisamment escorté, serait infailliblement fait prisonnier.

— Et c'est pour cela que vous voulez tenter seul l'aventure ? demanda M. Dick Moore.

— Sans doute ! car moi seul j'ai assez d'expérience pour opposer une ruse à chacune de leurs ruses et pour leur glisser entre les doigts, quelque nombreux qu'ils puissent être.

L'oncle Million prit à son tour la parole :

— Mon ami Guillaume, dit-il d'un ton d'une voix émue, vous êtes comme toujours le plus vaillant et le plus dévoué des hommes ; mais ne perdez pas de vue ce que je vais vous dire :

Personne d'entre nous ne se consolerait jamais si malheur vous arrivait dans cette expédition.

— Non certes ! interrompit M. Champion, j'ajouterai, que si elle doit présenter pour vous le moindre danger, notre devoir est de nous opposer à ce que vous l'entrepreniez.

— Rien n'en démontre, en effet, la nécessité, dit M. Dick Moore, prenant à son tour la parole.

— Si les cavaliers de M. Robinson ne sont pas de retour après-demain pour venir protéger le train menacé, nous en serons quittes pour différer notre départ, fit observer l'oncle Million.

— J'ai le chagrin de n'être pas de votre avis, riposta le chasseur canadien d'un ton de voix ironique.

— Parlez donc ! nous vous écoutons, dit M. Dick Moore.

— En premier lieu, il faut admettre, dit Guillaume Novet, que les Indiens ne sont pas plus bêtes que nous.

— Soit ! c'est admis.

— Les Apaches, nos ennemis, ont donc une raison pour avoir résolu l'attaque du train d'après-demain matin.

— Quelle raison particulière ?

— Supposez qu'ils aient appris notre projet de départ par ce train,

supposez qu'ils sachent en outre que nous emportons avec nous toute sorte de choses précieuses, du rhum comme ils n'en ont jamais bu, des bijoux et des étoffes précieuses, et surtout, et avant tout, des armes perfectionnées en assez grand nombre pour armer une tribu entière. Pensez-vous qu'il n'y ait pas là un motif suffisant pour commencer la guerre dans le but d'acquérir une prise de cette importance?

— Soit! dit M. Dick Moore, mais ce n'est pas à vous, des Français, des étrangers, qu'ils peuvent en vouloir. Or je sais que l'insurrection qui se prépare a pour but la revendication du sol américain contre les usurpateurs au visage pâle. C'est nous, les Yankee, qu'ils se proposent d'expulser et de massacrer, afin de rentrer en possession des terrains de chasse dont l'invasion européenne les a chassés par la force.

— Bon! bon! nous sommes d'accord, dit le Canadien. Je crois comme vous que ce n'est pas précisément à nous qu'ils en veulent; nos personnes trouveraient d'autant plus aisément grâce vis-à-vis d'eux, qu'ils n'ont aucun reproche à nous adresser et que nous ne leur avons jamais causé le moindre préjudice. Mais, après tout, la guerre, c'est la guerre! Nous ne sommes pas leurs ennemis personnels, mais nous sommes les amis de leurs ennemis.

M. Million est déjà connu dans tous les États-Unis comme un homme colossalement riche. Les Indiens se sont dit qu'il serait de bonne prise et qu'on en pourrait tirer une belle rançon si, d'un coup de filet, on pouvait saisir lui et toute la caravane qu'il emmène à sa suite.

— Parbleu! cher ami, si vos Apaches raisonnent ainsi, dit en riant l'oncle Jean-Pierre, j'avoue qu'on a grand tort de les appeler des sauvages. Les peuples d'Europe les plus civilisés ne concluraient pas avec plus de logique.

— Je continue, dit le trappeur.

— Les Indiens ont donc résolu de nous faire prisonniers et de s'emparer de nos bagages.

Si nous reculons le jour de notre départ, ils reculeront de leur côté celui de leur attaque.

— Mais comment pourront-ils savoir nos projets? interrogea M. Million sérieusement intéressé.

— Ils les sauront de cent façons. Croyez-vous qu'ils n'aient pas près de nous des espions qui les informent?

— Des espions! s'écria M. Million scandalisé.

— Oui, des espions! ils peuvent en trouver partout, ici, dans le personnel de l'hôtel, à la gare, à la compagnie de l'express, dans la rue, dans

le palais même du gouverneur. Qui vous assure que Brigham Young lui-même ne les renseigne pas secrètement?

— Quant à cela, je ne le croirai jamais, s'écria le loyal Marseillais; Brigham Young peut être un faux prophète, un charlatan même, si vous voulez, moi je suis sûr que c'est un brave homme.

— Oh! je vous l'abandonne volontiers, mais il y a près de lui, autour de lui, chez lui, ses douze apôtres, ses nombreux évêques, ses femmes. Répondez-vous de l'honnêteté de tous?

— Continuez, dit M. Million, en baissant la tête comme un homme qui renonce à la discussion.

— Donc, reprit Guillaume Novet, nous n'avons nul intérêt à différer notre départ, car ce serait reculer pour mieux sauter. Plus les Indiens tarderont à mettre leurs projets de révolte à exécution, plus ils auront le temps de se préparer, et plus ils seront redoutables.

— Mon avis est que nous ayons l'air de ne nous douter de rien et que nous prenions les précautions nécessaires pour les recevoir, avec tous les honneurs dûs à leur rang, en temps utile.

— Développez-nous votre projet, dit M. Dick Moore, qui avait écouté ce colloque avec une profonde attention.

— Je ne pense pas que cela presse, répondit le Canadien. L'important c'est que je voie le général et que j'obtienne de lui le secours que j'en espère. Ayez confiance en moi; j'ai eu souvent maille à partir avec les Indiens et je leur réserve une fois encore un tour de ma façon.

Chacun s'empressa autour du vaillant chasseur, lui serra la main, lui souhaita bonne chance et surtout lui recommanda de ne rien livrer au hasard.

Dix minutes après, on entendait la porte cochère de l'hôtel s'ouvrir et donner passage à un cavalier qui s'éloigna au galop.

Les fumeurs achevèrent leur grog et chacun se retira dans sa chambre, plus ému et plus inquiet qu'il ne voulait le laisser voir.

Dès le grand matin, l'oncle Million était sur pied; il rencontra errant dans les couloirs M. Barbier qui ne se piquait pas moins que lui de vigilance.

— Où allez-vous, ami? demanda le Marseillais.

— Semblable à la pétale des roses, je me livre au souffle du hasard, répondit M. Barbier chez qui l'amour avait prodigieusement développé la bosse de la poésie.

— Alors, venez avec moi, si cela ne vous ennuie pas.

— Je me mets à votre suite et je ne vous quitte pas plus que votre ombre.

L'oncle Jean Pierre ne prit pas à la lettre figure de rhétorique; il prit son vieil ami sous le bras et lui demanda :

— Je parie que vous ne devinez pas en cent l'endroit où je vous mène.

— J'avoue que parmi les qualités dont la Providence m'a doué, je ne compte pas le don de divination.

— Hé bien ne cherchez pas, je vous mène chez le lieutenant Robinson.

— Robinson! Il me semble que je connais ça et que j'en ai entendu parler dans ma jeunesse. N'est-ce pas un fou comme nous qui a pris envie de courir le monde et qui a été jeté par la tempête dans une île déserte où il s'est fabriqué des vêtements et un parapluie avec des peaux de bête?

— Ce n'est pas celui-là.

Le Robinson dont je vous parle et auquel nous allons faire une visite est un lieutenant de cavalerie américain, qui sert dans le camp de Douglas.

— C'est dans cette place d'armes que vous avez résolu de me conduire? J'avoue que j'ai peu de sympathie pour les militaires; ils sont souvent impertinents et regardent les bourgeois comme étant leurs inférieurs.

— Bah! dit en riant le Marseillais, vous n'avez pas toujours dit cela et quand sont venus les jours d'émeute.....

— Certes, interrompit M. Barbier, les guerriers ont leur utilité, personne n'est moins que moi disposé à le nier, mais je désire les laisser dans leurs casernes, afin que le contact du peuple ne vienne pas les corrompre et qu'ils restent les vaillants défenseurs de l'ordre, de la religion, de la propriété et de la famille.

— Rassurez-vous, mon ami, le Robinson que nous allons voir demeure tout près d'ici et j'ai grand besoin de le consulter sur un sujet qui me cause une bien profonde inquiétude.

Les deux vieux amis s'éloignèrent et ne tardèrent pas à trouver l'escorte commandée par le lieutenant campée dans la salle basse d'une grande auberge convertie accidentellement en caserne.

— Le lieutenant Robinson? demanda le Marseillais s'adressant à un sous-officier assis devant la porte.

— Entrez, messieurs, vous trouverez notre chef déjà levé et veillant au pansage des chevaux.

M. Million, suivi de M. Barbier, pénétra dans la salle où des bottes de paille rangées le long des murs indiquaient la nature des lits dont les soldats s'étaient servis; ils traversèrent ce dortoir improvisé et entrèrent dans une vaste cour environnée d'arcades sous lesquelles les chevaux avaient trouvé un abri pendant la nuit.

Les cavaliers s'occupaient de leurs montures et le jeune officier se promenait gravement au milieu d'eux.

Il reconnut les visiteurs, s'approcha d'eux avec empressement et leur tendit amicalement la main.

— Vous avez vu notre chasseur hier au soir?

— Oui, il est venu me parler du projet des Indiens et m'annoncer qu'il allait au camp prendre les ordres du général.

— Il n'est pas encore rentré et je suis dans une inquiétude mortelle

— Hé bien, moi, monsieur Million, je suis tout à fait rassuré sur son sort. J'ai eu moi-même la bonne fortune de le voir à l'œuvre. C'est un diable dont tous les Indiens d'Amérique réunis ne sauraient venir à bout.

— Mais comment expliquez-vous son retard?

— Son retard? vous en parlez bien à votre aise! Quand il m'a quitté pour se mettre en route il était minuit moins un quart. En temps ordinaire il faut deux heures pour se rendre au camp avec un bon cheval. Mais, quand il y a à craindre de rencontrer une embuscade au fond de chaque fossé, derrière chaque buisson, la route s'allonge singulièrement. Si Novet est arrivé au camp à l'heure qu'il est, il a fait un coup de maître.

Il lui faut une heure de conférence avec le général, deux heures pour revenir, car en plein jour la route sera libre, et peut-être nous amènera-t-il du renfort. Comptez sur lui pour déjeuner; pour mon compte, je ne l'attends pas avant.

M. Million, rassuré par ces propos, offrit quelques cigares au lieutenant et l'invita à déjeuner.

M. Robinson accepta, sous condition que cela ne nuirait pas à sa consigne et les deux amis reprirent le chemin de l'hôtel du Lac.

Quand ils pénétrèrent dans la salle commune, un garçon se présenta devant le Marseillais et lui présenta une lettre sur un plateau d'argent.

L'oncle Jean-Pierre reconnut le cachet du Prophète et après l'avoir brisé, il lut les lignes suivantes :

« Mon cher hôte,

« J'apprends que vous avez résolu de quitter Salt-Lac-City demain matin par le train de huit heures.

« Les Indiens sont dans une grande effervescence et on parle du projet qu'ils auraient formé d'attaquer le train.

« Je me considère comme responsable de votre vie et de votre sécurité pendant tout le temps que vous demeurerez dans mes États.

« Ne concevez aucune crainte, et soyez sûr que toutes les mesures sont prises pour que rien de fâcheux ne vous arrive.

« Veuillez me conserver le secret de cette lettre et ne la communiquer à personne, pas même à vos compagnons de route jusqu'au moment où vous aurez quitté l'Utah.

« La plus légère indiscrétion de votre part serait de nature à déranger mes projets et à compremettre gravement votre situation.

« Souvenez-vous de moi et bon voyage!

« Le gouverneur de l'Utah,

« BRIGHAM YOUNG. »

M. Million replia la lettre, la remit sous son enveloppe et la serra soigneusement dans son portefeuille.

— Y a-t-il indiscrétion, dit M. Barbier, à vous demander d'où vient cette lettre au large cachet de cire rouge?

— Pas pour vous, cher ami, dit l'oncle Jean-Pierre, car je connais votre discrétion à toute épreuve, et vous me jurez de ne dire rien à personne de ce que je vais vous révéler.

— Je le jure! s'écria solennellement M. Barbier, levant la main comme s'il eût été un témoin de cour d'assises.

— Hé bien! cette lettre m'est écrite par le Président de la république des États-Unis, qui me souhaite la bienvenue.

En entendant cette bourde, M. Barbier ne sourcilla pas. Il se contenta de s'incliner et de mettre un doigt sur ses lèvres comme pour renouveler son serment d'être discret.

— Allons au salon pour voir si tous ces paresseux dorment encore. Dans ce cas, nous irons leur sonner le réveil, car il s'agit de se multiplier aujourd'hui de façon à ce que rien ne cloche demain.

Tout le monde avait compris la nécessité d'être matinal et chacun, même les dames, était à la besogne.

Celles-ci faisaient leurs préparatifs de départ avec joie et sans manifester la moindre inquiétude.

Personne, en effet, n'avait jugé utile de les effrayer d'avance en leur faisant connaître les sujets d'inquiétude qu'on était en droit de concevoir.

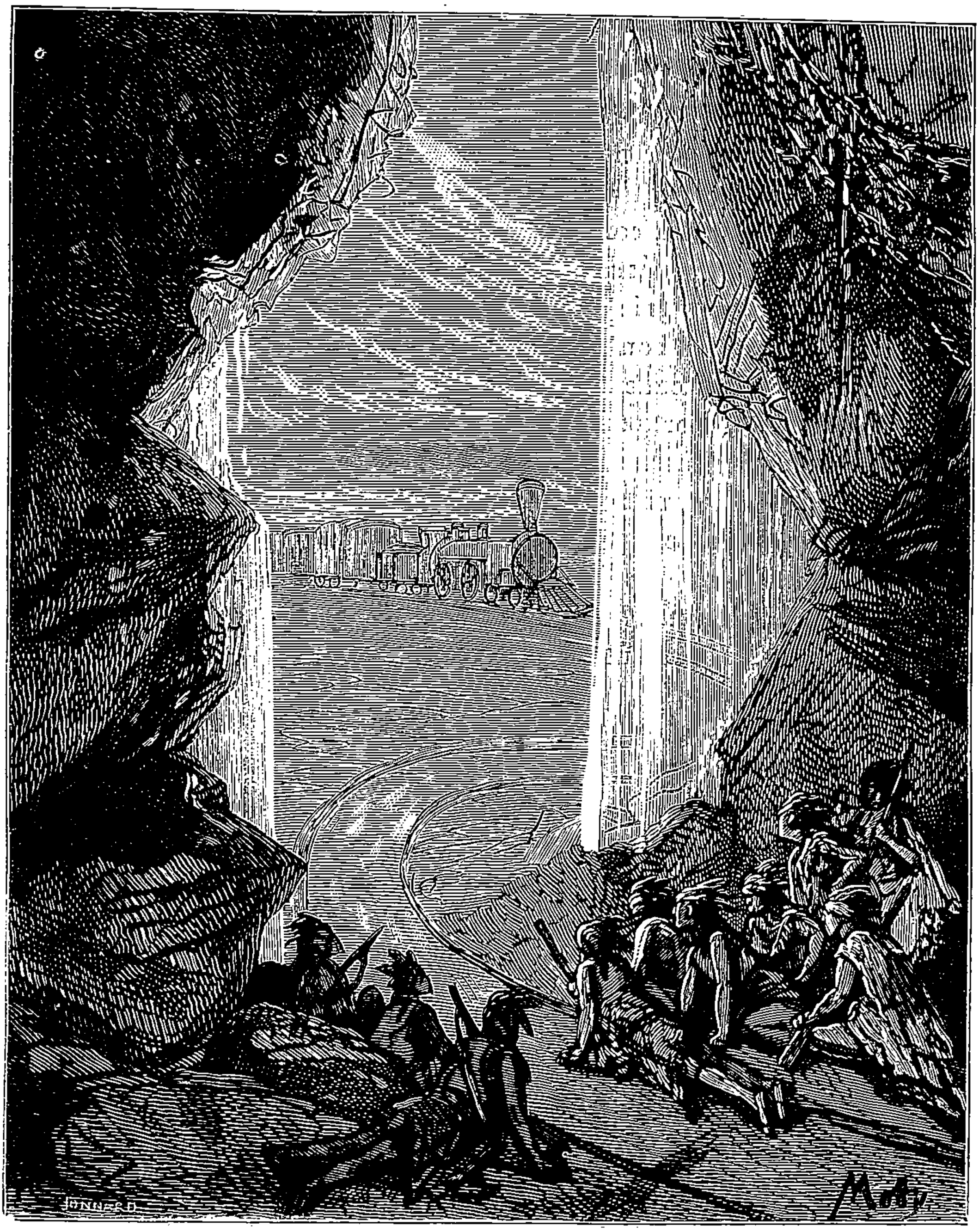
Les jeunes gens se préoccupaient surtout de nettoyer leurs armes et de préparer des munitions.

Quand on travaille avec ardeur, le temps s'écoule vite ; aussi chacun fut-il surpris quand on annonça que le déjeuner était prêt.

Tous les hommes dissimulaient de leur mieux l'inquiétude profonde que leur causait l'absence prolongée du Canadien.

On commençait à prendre sa place autour de la table ovale, quand

Dépôt Légal
Seine
No 122



Le train continuait à s'avancer. (P. 796.)

M. Million, qui ne pouvait rester immobile et s'en allait à chaque instant regarder par la fenêtre, prit sa mine la plus joyeuse :

— Enfin, les voilà ! dit-il.

— Vous voulez dire le voilà ! s'écria M. Champion qui, comme ses compagnons, songeait à l'absence prolongée de Guillaume Novet.

— Non, je dis les voilà, car j'ai oublié de vous dire que j'ai invité à déjeuner le lieutenant Robinson.

— Et il vient avec?...

— Avec notre cher chasseur, parbleu!

Au moment où l'oncle Jean-Pierre prononçait ces mots, les deux personnages annoncés firent leur entrée et toutes les mains se tendirent vers eux.

Mme Champion, qui, comme toutes ses amies, ignorait la cause de l'absence du trappeur, pensa que, selon son habitude, il était allé courir la campagne en compagnie de Médor.

— Avez-vous fait bonne chasse? demanda-t-elle.

— Une chasse excellente! répondit gaiement le Canadien; seulement j'aurai besoin de renfort pour apporter le gibier.

Le déjeuner se passa sans que personne fît la moindre allusion aux menaces des Apaches, ni au danger qu'on allait avoir à courir.

Seul, M. Dick Moore parvint à se rapprocher de Guillaume et à lui demander à l'oreille:

— Quoi de nouveau?

— Tout va bien! Nous les tenons.

CHAPITRE LXXXVII

PRÉPARATIFS DE DÉPART. — PRÉCAUTIONS BELLIQUEUSES. — LES ARMES POUR LA DÉFENSE. — UNE AFFLUENCE INATTENDUE A LA GARE. — DÉPART DU TRAIN. — LES VASISTAS ET LES FIÈVRES PALUDÉENNES. — LES POSTES DE COMBAT. — LE CORPS DE RÉSERVE ; L'AVANT-GARDE ET L'ARRIÈRE-GARDE. — FORTIFICATIONS PASSAGÈRES. — DÉVOUEMENT DE TOM. — INSOUCIANCE DE LERAT. — UNE SÉRIE DE CALCULS. — A QUOI SERT L'ARITHMÉTIQUE. — QUATORZE COMBATTANTS AUXQUELS SONT ADJOINTS TRENTE FANTASSINS, TRENTE CAVALIERS ET SOIXANTE HOMMES DE MILICE. — COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS. — CHACUN A SON POSTE. — SERREZ LES FREINS ! — UN DÉRAILLEMENT PRÉPARÉ. — ARRÊT DU TRAIN. — UNE EMBUSCADE HABILEMENT TENDUE. — MARÉCAGES A GAUCHE ET PENTES BOISÉES A DROITE. — UTILITÉ D'UNE JUMELLE MARINE. — COMMENT UNE LENTILLE BRISÉE PEUT VOUS SAUVER LA VIE. — UNE FLÈCHE EMPOISONNÉE. — LE MARQUIS EST EN COLÈRE. — L'ENNEMI ATTAQUE A L'AVANT. — RUSE DE GUERRE. — COUPS DE FEU A DROITE ET A GAUCHE. — L'ENNEMI PREND LA FUITE. — PANIQUE MEURTRIÈRE. — LES SOLDATS DU PAPE D'EUROPE ET CEUX DU PAPE DES MORMONS. — UNE SORTIE. — LES CAVALIERS DU LIEUTENANT ROBINSON FONT DESCENDRE LEURS CHEVAUX DU TRAIN. — COLLOQUE ET CONSEIL DE GUERRE EN PLEIN AIR. — LES IDÉES DE GUILLAUME NOVET. — UN BILLET. — LE CAPITAINE SIMPSON. — PLAN DE BATAILLE. — LE CANADIEN OBTIENT DU RENFORT POUR RÉALISER SES PROJETS. — LETTRE DU CAPITAINE. — LE CANADIEN VA EN RECONNAISSANCE. — SOUCIS DE GUILLAUME NOVET. — QUELLE NOUVELLE APPORTEZ ?... — SIGNES DE FUITE DES INDIENS. — GUILLAUME NOVET POUSSE UNE NOUVELLE RECONNAISSANCE. — CE QUE FAISAIENT PENDANT CE TEMPS M. DICK MOORE ET SES COMPAGNONS. — BESOGNE MEURTRIÈRE. — CE QUI SE PASSAIT DANS L'INTÉRIEUR DU SLEEPING-CAR. — LA VAILLANCE DES DAMES. — UNE PETITE AMAZONE. — UNE DISTRIBUTION D'ARMES. — UNE ARME PETITE MAIS MÉCHANTE. — LERAT SE MONTRE BELLIQUEUX. — UNE DEMOISELLE QUI A ÉGARÉ SON FIANCÉ. — CE QU'ÉTAIT DEVENU M. BARBIER. — UNE BONNE FILLE. — RETOUR DE GUILLAUME NOVET AVEC UN PRISONNIER. — LA GUERRE EST TERMINÉE, MAIS IL FAUDRA RÉPARER LA VOIE. — LE TRAVAIL EST COMMENCÉ AVEC LE CONCOURS DES SOLDATS DE LA LIGNE. — RETOUR A SON POSTE DU LIEUTENANT ARMSTRONG. — GUILLAUME NOVET FAIT SUBIR UN INTERROGATOIRE A SON PRISONNIER. — LE GRAND-ÉLAN . — QUI A PU PRÉVENIR LES PEAUX-ROUGES? — LE LIBÉRATEUR. — UN MESSAGE POUR L'OURAGAN. — DÉPART DE L'INDIEN. — LES MESSIEURS ET LES DAMES SONT PRÉVENUS DE L'ISSUE DU COMBAT. — LE TRAIN SE REMET EN ROUTE ET ARRIVE A OGDEN. — LE CANADIEN REMPLIT SA MISSION AUPRÈS DE M. DICK MOORE.

La soirée s'écoula au milieu des préparatifs de toute sorte, nécessités d'une part par les nécessités d'un voyage de huit jours et huit nuits consécutifs, de l'autre, par les besoins d'une défense dont l'urgence se montrait de plus en plus.

Tous les messieurs, en dehors de M. Barbier (Athanase), auquel on avait eu la sagesse de ne rien dire des dangers suspendus sur les têtes

de la noce parisienne, s'étaient dévoués à qui mieux mieux à ces soins dont le succès pouvait dépendre.

Tout l'arsenal avait été retiré des caisses qui le contenaient : armes à feu et armes blanches, fusils, carabines, riffles de toute sorte, à e olver ou à répétition, sabres, poignards, couteaux de chasse et épées : sans oublier les pistolets et les revolvers de tous calibres.

Parmi ces derniers, on en mit de côté une vingtaine, tout petits et tout mignons, avec les cartouches appropriées à leur grandeur. C'était l'armement qu'on se disposait à donner aux dames au moment du danger.

Ces armes, malgré leur petitesse, possédaient une force de pénétration qu'on n'aurait pu supposer en les voyant ; à courte distance, elles constituaient des engins d'autant plus meurtriers, que l'ennemi s'en défierait moins.

M. Dick Moore, Guillaume Novet, Jean-Louis le Gludic et Marius Co.racasse, qui avaient la prétention de composer entre eux le corps d'artillerie de terre et de mer, se multiplièrent si bien, surtout dans cette besogne, qu'ils dormirent à peine deux heures et qu'il fallut les réveiller au milieu de leur premier sommeil quand l'heure du départ approcha.

Un grand char couvert emmena tout le monde à la gare, où une foule inaccoutumée attendait déjà.

Cette affluence inattendue obligea le chef de gare de faire atteler de nouveaux wagons, ce qui retarda d'un bon quart d'heure le départ du train.

M. Champion s'était chargé la veille d'aller retenir un sleeping-car qui, par son ordre, avait été placé vers la queue du train.

On y entassa un nombre énorme de caisses de formes divers ; les unes contenaient les armes et les munitions qu'il était inutile d'étaler aux yeux du public, les autres renfermaient les bagages assez compliqués des voyageurs ; chacun prit sa place dans ce vaste compartiment et le train se mit en marche.

— Mesdames, dit l'oncle Million, le temps est extrêmement humide ; je crains pour vous les fièvres paludéennes que le voisinage du lac rend fréquentes ici et je vous prie de vouloir bien laisser fermés les vasistas jusqu'à Ogden.

— Mon cher oncle, nous sommes d'autant plus disposées à vous obéir, que nous voilà encore tout ensommeillées et que nous dormirions volontiers une heure ou deux.

Les messieurs, pendant que les dames s'établissaient de leur mieux sur les banquettes rembourrées, se mirent en devoir d'ouvrir les caisses

cntassées en tête du wagon dortoir et d'en tirer lès armes et les munitions qu'elles contenaient.

Quand chacun se fut armé et converti en arsenal vivant, on se distribua les postes de combat.

L'oncle Million, M. Fontaine, le docteur Leroux, Le Gludic et Couracasse formèrent un corps de réserve qui devait rester dans le sleeping-car et en défendre l'entrée par tous les moyens possibles.

M. Dick-Moore, avec MM. Champion, des Rivières et Beaudoin, se postèrent sur la plate-forme d'avant, pendant que Guillaume Novet, secondé par le marquis de la Bécassière, et Baptiste Jollibois prirent place sur la plate-forme d'arrière.

Des deux côtés, un entassement de caisses vides forma une sorte de muraille rendant invisibles les défenseurs de cette forteresse improvisée.

M. Dick Moore avait voulu contraindre Tom à rester dans le compartiment fermé, mais le négrillon, avec un entêtement inouï, avait refusé de rien comprendre, ni la langue des colonies, ni le langage des gestes, et était venu se placer près de son maître.

Quant au cuisinier Lerat, toute idée de guerre et de lutte était si éloignée de son esprit qu'il était resté paisiblement à son poste dans le sleeping-car et retirait de ses coffres les provisions de bouche nécessaires pour assurer le déjeuner.

Le marquis de la Bécassière, fumant gravement son cigare, sans pour cela lâcher une carabine Winchester à seize coups, qu'il tenait de la main gauche, se tourna vers le Canadien.

— Vous nous avez dit, je crois, que nos ennemis seront deux mille et qu'un certain nombre d'entre eux ont des fusils de précision.

Ce sont les renseignements précis qui ont été fournis à M. Dick Moore.

— Hé bien! je vous avouerai, mon cher, que je ne suis pas sans inquiétude.

— Cependant, monsieur le marquis, j'ai pu constater dans mainte circonstance que vous n'êtes pas un poltron!

— J'aime à croire que c'est une opinion générale!

— Et que vous n'avez pas froid aux yeux!

— Quand je tiens en main un bon fusil ou une bonne carabine, je ne m'en tire pas trop mal.

— Qu'est-ce qui peut donc vous faire peur?

— Savez-vous ce que c'est que l'arithmétique?

— A peine!

— Hé bien, c'est l'art de calculer et de comparer les nombres.

— Bon! Après?

— Or, c'est cette comparaison qui me donne quelque inquiétude.

— Je ne comprends pas et je vous écoute.

— En nous comptant bien, et en comprenant parmi les hommes valides l'oncle Million et nos deux vieux savants, nous sommes douze combattants.

— Armés comme nous le sommes, cela constitue un joli petit corps.

— Je ne dis pas non, mais si nous avons deux mille adversaires, leur destruction impose à chacun de nous une rude besogne!

— Vous croyez!

— Oui, et c'est là que l'arithmétique me vient en aide.

Pour que quatorze hommes en tuent deux mille, il faut que chacun d'eux en mette à terre environ cent soixante-six

Cela vous paraît-il besogne facile?

— A tout bien prendre, on pourrait en venir à bout, mais rassurez-vous et modifiez votre calcul.

— Certes! je ne demande pas mieux, mais les chiffres sont les chiffres, que diable!.

— Nous sommes douze, dites-vous?

— Avec Lerat ça ferait treize.

— Bon!

— Hé bien!

— Ajoutez à ces treize combattants, trente soldats aguerris qui occupent le grand fourgon placé à l'avant du train.

— Quels soldats? je n'ai vu monter dans ce fourgon que des paysans allant sans doute vendre leurs bestiaux dans quelque marché voisin.

— Qui vous fait supposer que ce sont des marchands de bestiaux?

— Les trois wagons fermés qu'on a ajoutés avant le départ et que j'ai reconnus fort bien comme étant des wagons écurie.

Hé bien! voilà la vérité!

—Le fourgon de tête contient trente fantassins déguisés en paysans et que le général Young a envoyés pour nous venir en aide.

— Dame! cela améliore la situation.

— Vous croyez!

— Laissez-moi faire mon calcul.

Le nombre deux mille divisé par quarante-deux, donne un quotient de quarante-sept. Nous n'avons plus que quarante-sept hommes chacun à démolir.

— Vous voyez bien qu'il ne faut jamais désespérer !

Mais ce n'est pas tout !

— Quoi encore ?

— Les deux wagons écurie qui sont en queue contiennent encore trente chevaux et leurs cavaliers sont commandés par notre ami le lieutenant Robinson.

— Nouvelle opération à faire !

Trente et quarante-deux font soixante-douze ; deux mille divisés par soixante douze ne donne plus qu'un quotient de vingt-huit. Cela devient d'une facilité élémentaire.

— Hé bien, je n'ai pas encore fini !

— Allez toujours !

— Les deux sleeping-car qui suivent le nôtre sont garnis de soixante hommes parfaitement armés.

— Qui viennent aussi du camp de Douglas ?

— Non ! ces défenseurs nous sont fournis par notre ami M. Brigham Young et font partie de sa milice.

— Ah ! ça, c'est une attention délicate, je me plais à le reconnaître

— D'autant plus méritoire, dit en souriant le Canadien, que, pour nous être agréable, le Prophète va combattre ses plus fidèles alliés, les Indiens Apaches.

— Savez-vous, ami Novet, que notre effectif se trouve atteindre le chiffre respectable de cent trente-deux hommes ? Nous n'avons à combattre ainsi chacun que quinze ou seize hommes, juste de quoi décharger ma carabine. Décidément nous sommes trop forts et c'est à dégoûter de la bataille.

Pendant que le marquis parlait ainsi, Guillaume Novet avait cessé de l'écouter. La tête penchée et appuyée contre la frêle barricade de droite, il examinait attentivement les champs par une sorte de meurtrière formée par les caisses entassées.

— Attention ! dit-il, voilà la fête qui va commencer !

Il passa le canon de son riffle par l'ouverture formant meurtrière et, se mettant à genoux, il se tint prêt à faire feu.

Au même moment, plusieurs détonations se firent entendre à droite et à gauche du train. Les balles passèrent en sifflant sur la tête des voyageurs.

— Vite à gauche ! dit le Canadien en s'adressant au marquis.

— Que M. Jollibois vous assiste !

Chacun fut bientôt à son poste, mais les assiégés regardaient

vainement aussi loin que leurs regards pouvaient s'étendre, ils n'apercevaient pas trace d'ennemis.

Le train continuait d'ailleurs à s'avancer à toute vitesse, malgré divers signaux d'arrêt qu'il avait rencontrés sur sa route. Les mécaniciens prévenus avaient bien vite reconnu un piège de l'ennemi.

Tout à coup, pourtant, les voyageurs entendirent crier les freins frottant sur le bandage des roues.

— Je m'y attendais, dit le Canadien, les canailles ont enlevé les rails pour nous faire dérailler.

— Savez-vous, mon cher, dit le marquis, que pour des sauvages, voilà une ruse de guerre bien trouvée?

— Oh ! monsieur le marquis, pour la malice, ces gredins en revendraient aux singes et aux carcajoux.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'il retomba dans son immobilité, pressa la détente de son arme, et une forte détonation se fit entendre.

— En voilà un de moins toujours ! dit le trappeur en rechargeant sa terrible carabine.

— Plus que mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, murmura M. de la Bécassière qui, comme on voit, était pris subitement par le démon du calcul.

Lui aussi, et l'ancien chef de rayon du Louvre, auraient bien désiré diminuer le nombre des ennemis, mais le train s'arrêta avant qu'il eussent entrevu le moindre Indien.

Le point de la ligne où les agresseurs avaient résolu de faire dérailler la locomotive était d'ailleurs fort bien choisi pour y établir une embuscade.

C'était l'entrée d'une gorge étroite dont les parois boisées auraient offert aux agresseurs des repaires presque inabordables.

Ces deux talus, si rapides que l'assaut en eût été impossible, étaient formés de roches glissantes d'où tombait l'eau des plateaux supérieurs et dans les interstices desquelles une plantureuse végétation formait pour les Indiens des refuges impénétrables à l'œil.

Heureusement le mécanicien chef était aux aguets et, prévenu d'une attaque probable, il s'était défié de ce passage admirablement placé pour organiser une attaque.

Un poteau télégraphique abattu, qu'il aperçut de loin, l'avertit à temps du danger que courait le train ; il renversa la vapeur et siffla aux freins, de telle sorte que la locomotive s'arrêta à cent pas environ du défilé.

Guillaume Novet passa de l'œil la revue de la campagne au milieu de laquelle se trouvait le train.

Seine
No 123

Lerat brandit un long et large couteau de cuisine. (P. 984.)

A gauche s'étendait une plaine humide et couverte de joncs. Une armée entière aurait pu s'y cacher.

A droite, au contraire, le terrain en pente douce était rempli de culture et coupé çà et là par des buissons ou des bouquets d'arbres qui seuls pouvaient offrir un abri à l'ennemi.

La ligne du chemin de fer était séparée des terrains marécageux

par un talus de quelques mètres, incliné à quarante degrés, très découvert, et mettant ainsi le train à l'abri d'une attaque inattendue.

Le chasseur recommanda aux deux jeunes gens placés à la gauche de surveiller attentivement le marais et de lui signaler le moindre fait, le moindre mouvement qui leur semblerait anormal.

Le marquis tira d'un étui qu'il portait en bandoulière une superbe jumelle marine qu'il mit au point et avec laquelle il commença à observer l'horizon.

Rien d'abord n'annonçait, aussi loin que le foyer de la lunette pouvait pénétrer, la présence d'un être vivant.

Le marquis fut bientôt si rassuré par son examen qu'il dédaigna les précautions qu'il avait prises jusqu'alors et se mit debout, continuant son inspection à découvert et dominant de toute la tête la pile de caisses qui lui avait servi jusque-là d'écran protecteur.

Cette imprudence faillit lui coûter cher.

Pendant qu'il parcourait l'horizon du regard, un coup sec vint frapper sa lunette et l'un des verres tomba à ses pieds en menus morceaux.

Il se baissa pour ramasser ces débris d'une épaisse lentille et il vit gisant à terre une flèche longue d'un mètre environ qu'il prit et tendit au trappeur canadien.

Celui-ci en examina la pointe.

— Vous pouvez remercier votre lunette et ne pas trop regretter l'avarie qu'elle a subie, car elle vient de vous sauver la vie, dit-il.

— Me sauver la vie!

— Assurément. Cette flèche est empoisonnée, et si elle vous avait seulement égratigné, rien n'aurait pu vous sauver.

— Hé bien! que ces lâches coquins se montrent donc! s'écria le marquis arrivé au paroxysme de la colère. Ils verront si je suis disposé à les épargner!

Le souhait ne tarda pas à se réaliser.

Un feu nourri se fit entendre en avant du train.

C'étaient les Indiens, placés en embuscade à l'entrée de la gorge où ils espéraient voir le train dérailler, qui se décidaient à commencer l'attaque.

Malheureusement, placés comme ils l'étaient, les Français ne pouvaient pas plus prendre part à la lutte commencée, qu'ils n'avaient à en redouter les effets. Les wagons placés en avant les empêchaient de voir d'où partait le feu ennemi, de même qu'ils leur servaient de barricade contre les projectiles.

— Allons-nous donc rester longtemps dans l'inaction? interrogea Jollibois que l'amour de la lutte commençait à envahir.

— Imitez-moi, dit le rusé Canadien.

Ils le virent alors prendre un des fusils de rechange dont il y avait un tas sur la plate-forme, y ajuster une baïonnette, placer son chapeau au bout et mettre le tout debout de façon à ce que le chapeau apparut au dessus de la barricade.

Les deux Français s'empressèrent en riant d'imiter celui que tout le monde reconnaissait comme chef de poste.

La ruse du trappeur eut un plein succès.

Huit ou dix coups de feu partirent de chaque côté de la route et les balles sifflèrent aux oreilles des voyageurs.

Pendant que Guillaume Novet pressait la détente de son arme et envoyait une balle dans le front d'un des imprudents qui s'étaient laissés prendre à son piège, ses compagnons l'imitaient.

Un feu nourri se fit entendre.

— Et de deux! dit le chasseur.

— De trois, de quatre, répondit le marquis.

— De cinq ! s'écria Jollibois.

— De six! de sept ! reprit Guillaume.

Cependant le marquis et Jollibois continuaient le feu avec leurs armes inépuisables.

— Les voilà déjà qui prennent leur vol, s'écria de la Bécassière.

A l'instant même un feu de peloton se fit entendre.

C'est qu'en effet les Indiens tapis dans les joncs avaient longtemps hésité à trahir leur présence. Victimes de la ruse de Guillaume Novet, ils s'étaient enfin décidés à faire feu, mais en même temps ils avaient révélé le secret de leur cachette.

Les carabines Winchester des deux jeunes Français étaient venues frapper si juste que bientôt la terreur s'était mise dans les rangs des ennemis qui tentèrent d'abord de s'enfuir en se traînant dans les joncs.

Puis, quand ils constatèrent que le mouvement des herbes agitées trahissait leur passage et que les balles ennemies venaient les frapper sûrement, ils renoncèrent à un procédé de retraite qui ne faisait que retarder leur fuite sans assurer leur salut, ils se levèrent comme un seul homme et se sauvèrent du côté du lac où les roseaux, beaucoup plus élevés, leur offriraient des abris plus sûrs.

Ce fut le moment que choisirent les soldats du Prophète pour saluer leurs anciens alliés.

— Décidément, s'écria Novet en voyant les fuyards tomber, Brigham

Young a de bons tireurs et les soldats du pape d'Europe ne brilleraient guère contre eux, en rase campagne.

Mes amis, ajouta-t-il, maintenant que ce côté du train est libre, il faut en profiter pour faire une sortie. Laissez-moi agir, j'ai mon idée et je crois que nous allons rire!

En disant ces mots, il fit signe à ses deux compagnons de lui venir en aide et il se mit en devoir de renverser la barricade de gauche.

Quand un passage eut été créé là :

— Qui m'aime me suive! dit-il.

Les trois hommes furent bientôt en bas du train et, le fusil en main, le marquis et Jollibois formèrent escorte à l'intrépide Canadien.

Celui-ci gagna la queue du train et vit les cavaliers du lieutenant Robinson en train d'établir des ponts volants pour faire descendre les chevaux.

— Le lieutenant est-il là? demanda-t-il.

— Nous allons le chercher.

Le jeune officier apparut.

— Que vous proposez-vous de faire? demanda le Canadien.

— Tout simplement de poursuivre les fuyards et de les sabrer jusqu'au dernier, répondit le lieutenant.

— Ne faites pas cela, riposta vivement Guillaume Novet. Je connais le terrain : tous vos chevaux s'y embourberaient.

— Alors comment me conseillez-vous d'agir?

— Faites ranger vos hommes en selle et qu'ils soient prêts à charger de ce côté du train. Évitez d'être vus par les Indiens embusqués à droite derrière les buissons ou les bouquets d'arbres.

— Après?

— Après, vous attendrez que l'ennemi se montre et le poursuivrez le sabre aux reins.

— C'est bien! je suivrai votre avis.

Guillaume Novet tira de sa poche un calepin.

— Connaissez-vous, lieutenant, l'officier qui commande les fantassins placés dans le fourgon de tête?

— Parfaitement! C'est le capitaine Simpson, un de mes bons amis.

— Voulez-vous lui faire remettre ce mot sans tarder?

Le lieutenant prit le billet et le remit à un de ses cavaliers dont le cheval était déjà descendu du train.

— Portez cela au capitaine Simpson en tête du train. Ayez soin de longer les wagons le plus près possible et ne vous attardez pas en route.

— C'est bien, mon lieutenant!

— Je prie le capitaine de m'envoyer une dizaine d'hommes de renfort et j'attendrai leur arrivée avant de me mettre en campagne.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander ce que vous vous proposez de faire?

— Pas le moins du monde. J'ai résolu d'aller débusquer les ennemis cachés sur notre droite, puis d'aller pousuivre en flanc ceux qui voulaient nous prendre dans le défilé comme dans une souricière.

— Alors ils s'enfuiront par l'autre extrémité du passage et mes hommes immobilisés ici n'auront absolument servi à rien.

— Je ne pense pas que la chose se passe ainsi.

Si les Indiens avaient connu les forces dont nous disposons, ils croiraient que le train a été abandonné par ses défenseurs et n'auraient pas tenté l'attaque.

— D'accord!

— J'en conclus que, quand ils se sentiront attaqués par derrière, ils s'empresseront d'accourir pour mettre les wagons au pillage.

— Cela me paraît assez probable.

— Ce sera le moment de frapper un coup décisif; pendant que l'infanterie du camp et la milice du Prophète les cribleront de coups de feu. vous opérerez sur eux une charge à fond de train.

Pendant ce temps, mes compagnons et les soldats que le capitaine Simpson aura bien voulu me confier s'empareront du défilé et couperont toute retraite aux fugitifs.

— Cela, dit le lieutenant Robinson, me semble admirablement conçu. Laissez-moi joindre à votre petite troupe une dizaine de cavaliers. Vous saurez bien les utiliser pour la mise à exécution de votre plan.

— J'accepte, lieutenant, avec reconnaissance.

Pendant que le chasseur et l'officier devisaient ainsi, le soldat envoyé à l'avant avait eu le temps de remplir sa mission. Il revint au grand trot de son cheval et présenta un pli cacheté à son supérieur.

Celui-ci déchira l'enveloppe.

— Voilà ce que m'écrit le capitaine, dit-il.

« Cher lieutenant,

« Dans cinq minutes votre brave ami Novet, que j'ai vu au camp chez le général, recevra les dix hommes qu'il demande. Je les fais commander par notre jeune sous-lieutenant Armstrong; il sort depuis quelques jours seulement de l'École militaire et c'est une belle occasion de lui faire faire ses premières armes.

« Tenez-moi au courant de vos projets. Moi, j'attends l'ennemi,

jusqu'à nouvel ordre. Si je prenais une autre résolution je vous en avertirais.

« Tout à vous et cordiale poignée de main à notre ami le Porteur de Foudre.

« Signé : Capitaine Simpson »

— Tout va pour le mieux, lieutenant. Je vous quitte un instant pour aller étudier le terrain. Je serai là dans quelques minutes.

En disant ces mots, le brave coureur des bois se baissa et disparut entre les roues du wagon écurie.

La descente des chevaux continua et elle était terminée quand on vit arriver d'un côté les dix fantassins et leur officier et de l'autre Guillaume Novet qui sans doute avait passé derrière la queue du train.

Le trappeur avait l'air soucieux et désappointé. Le lieutenant Robinson vit sa mine déconfite.

— Quelle mauvaise nouvelle nous apportez-vous? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore, répondit le Canadien, mais j'ai grand'peur que notre expédition finisse en queue de poisson.

— Qui vous fait supposer cela?

— Je n'ai pas rencontré un seul Indien et j'ai vu leurs traces qui s'éloignaient à travers champs. De plus les cadavres des hommes que j'ai tués ont disparu, ce qui chez les Indiens est un signe certain de retraite.

— Comment pourrons-nous nous assurer de leur départ?

— De la manière la plus simple du monde. Je vais me rendre tout seul au défilé où le gros de la troupe indienne était posté. Dès que je me serai assuré s'ils y sont encore ou s'ils ont fui, je viendrai vous prévenir.

— Cela durera-t-il longtemps?

— Un quart d'heure au plus.

— Comme la première fois, le Canadien disparut comme une ombre.

Pendant que ces choses se passaient, les autres personnages composant la noce parisienne n'étaient pas restés inactifs.

Sur l'esplanade où s'étaient placés M. Dick Moore et ses compagnons, on avait fait aussi parler la poudre.

Trois Indiens étaient tombés sous la balle infaillible du terrible Yankee. De leur côté MM. Champion, des Rivières et Beaudoin comptaient chacun une victime.

Dans toute la plaine marécageuse qui s'étendait au bas du talus à gauche du train, on voyait çà et là des cadavres couchés dans les joncs.

Là, la fuite de l'ennemi avait été si précipitée qu'il n'avait pas pris le temps de relever ses morts.

Mais c'est dans le sleeping-car occupé par les dames que les émotions avaient surtout été vives.

Quand les premiers coups de feu tirés par les Indiens sur le train en marche se firent entendre, aucune d'entre elles n'y fit bien grande attention.

Seule, Mme Champion voulut ouvrir un vasistas pour voir ce qui se passait au dehors; mais elle s'aperçut que la glace qui fermait cette ouverture était relevée, et elle tenta vainement de l'abaisser

Quelques minutes plus tard, elles commencèrent à s'inquiéter quand elles entendirent le bruit crépitant de la fusillade qui, des plates-formes, répondait aux assaillants.

Hélène Bourgeois et Marie Fontaine se précipitèrent vers le rideau qui devait servir de porte au compartiment, mais elles virent avec une terreur et une surprise croissantes que ce passage était fermé par un entassement de caisses.

A ce moment même, le bruit des freins se fit entendre, la vitesse se ralentit et bientôt le train s'arrêta.

L'oncle Million comprit qu'il n'était plus temps de dissimuler le danger qui menaçait.

— Mesdames, dit-il, j'ai le vif chagrin de vous apprendre que nous sommes attaqués par les Peaux-Rouges, mais j'ai en même temps le plaisir de vous annoncer que tout est prêt pour les bien recevoir.

Toutes ces dames étaient vaillantes; aussi cette nouvelle apportée ainsi à brûle-pourpoint les rassura plutôt qu'elle n'augmenta leurs appréhensions.

Pour les âmes bien trempées, mieux vaut un danger défini que de vagues appréhensions.

— Où sont ces messieurs, interrogea Mme Champion.

— Ne craignez rien pour eux; ils sont placés sur les plates-formes de manière à défier l'attaque de l'ennemi et à le faire repentir de son audacieuse agression.

— Ne pouvons-nous donc rendre aucun service qu'on nous a ainsi emprisonnées? demanda crânement la fiancée du peintre Beaudoin.

— Si! si! ma petite amazone, dit le Marseillais en l'embrassant, le moment viendra peut-être où il faudra user de cette vaillance que vous témoignez. Et pour preuve, je vais faire une distribution d'armes que, je l'espère, vous n'aurez pas à employer pour votre défense personnelle.

— Alors l'oncle Million donna à chacune des dames présentes deux

petits revolvers mignons et un de ces excellents couteaux dans la fabrication desquels les Américains excellent et qu'ils appellent bowie-knife.

— Bon pour le poignard, s'écria Marie Fontaine en passant la gaine de son couteau dans sa ceinture, mais que voulez-vous que nous fassions de ces pistolets de poupées?

— Ne vous y trompez pas, mademoiselle, ces revolvers sont de trop petit calibre sans doute pour servir de pistolets de tir, surtout à des personnes peu exercées; mais sachez que chacun des coups tirés sur un homme d'assez près pour ne pas le manquer est un coup mortel si la balle touche les œuvres vives. Cette arme mignonne, si vous avez le courage et la présence d'esprit nécessaires pour bien vous en servir, peut à elle seule mettre six ennemis hors de combat.

— De sorte que chacune de nous a la vie de douze Indiens entre les mains?

— Comme vous le dites, chère enfant.

— Au milieu de tout ce désordre, seul, le cuisinier Lerat était resté étranger à tous les événements extérieurs.

Il avait paisiblement, et comme si rien d'extraordinaire ne se passait, préparé le déjeuner et il avait établi sur des caisses rangées dans ce but, un couvert confortable sur une nappe bien blanche.

— Ces dames sont servies! vint-il dire au moment même où s'achevait la distribution d'armes.

Cet avis inopportun fut le signal d'un éclat de rire général.

Il fallut que l'honnête docteur Leroux vint expliquer au cuisinier humilié par cette hilarité les événements graves qu'on traversait en ce moment et les dangers dont on était menacé.

L'oncle Million offrit à Lerat une belle carabine-revolver et un bowie-knife semblable à ceux que les dames portaient à leur ceinture.

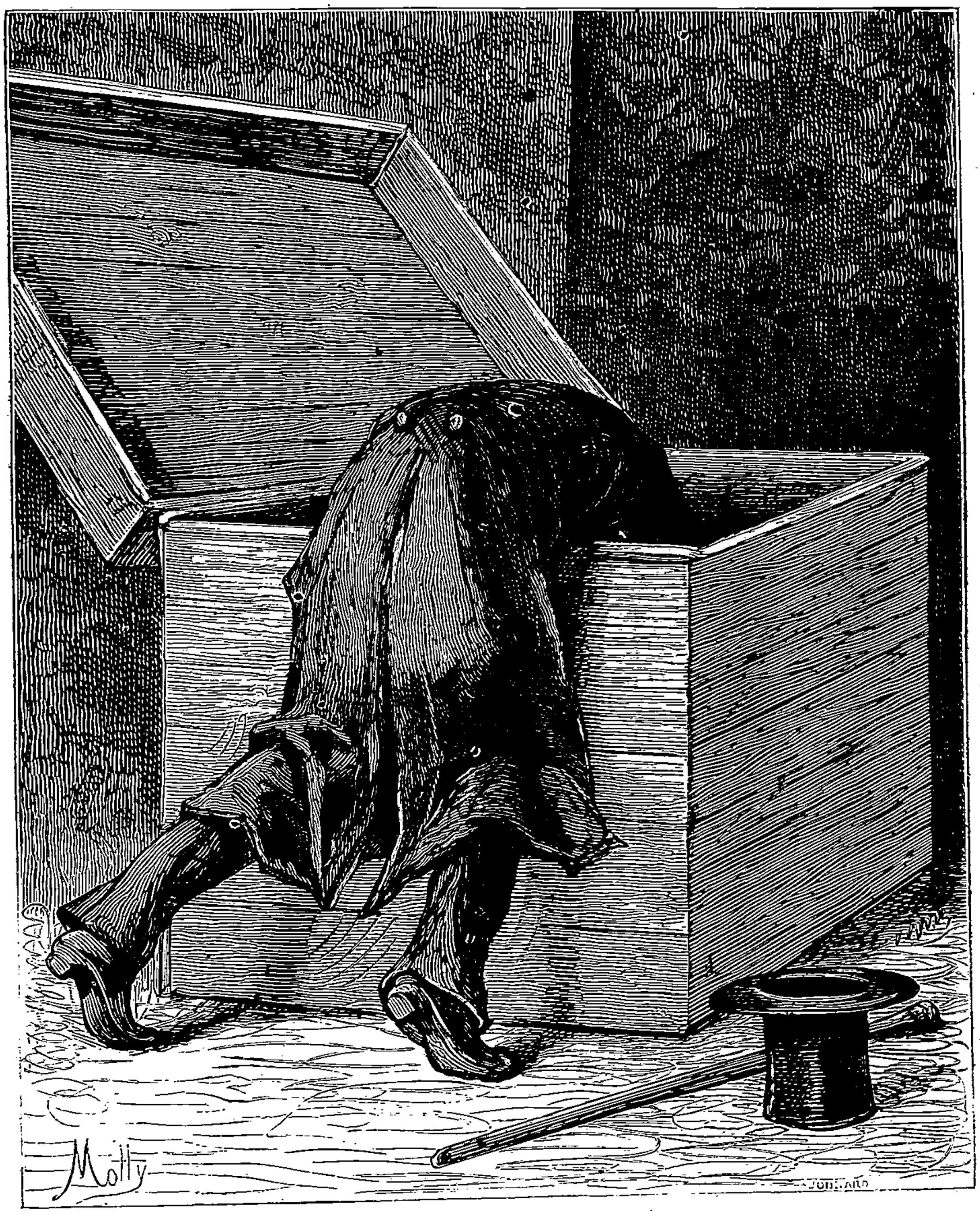
— Je prends la carabine, dit le chef, mais quant à vos poignards ou à vos sabres, je les dédaigne. Cela me suffit :

En disant ces mots, il brandit un large et long couteau de cuisine qui, en effet, dans ses mains exercées, pouvait devenir la plus dangereuse des armes.

La fusillade, un instant interrompue à l'extérieur, recommença de plus belle. On entendit quelques coups secs retentir contre les parois du wagon, c'étaient les balles des Indiens qui venaient s'aplatir contre cette cuirasse de bois dur.

Une glace d'un vasistas fut brisée; non seulement personne ne fut blessé, mais encore on chercha vainement dans le salon-dortoir la balle cause de cet accident. Sans doute la résistance élastique de l'épaisse

Seine
No 124



M. Barbier se réfugiant dans la grande caisse. (P. 986.)

couche de verre avait suffi pour contre-balancer la force balistique du projectile et l'arrêter net dans sa course.

— Où est donc M. Barbier (Athanase)? demanda tout à coup Mlle Leroux.

— Comment, mademoiselle, dit en souriant l'oncle Jean-Pierre, auriez-vous sérieusement égaré votre fiancé?

— Je vous jure, M. Million, que je ne songe pas à plaisanter et que je suis dans une inquiétude mortelle.

— Hé bien! rassurez-vous, chère demoiselle, répondit le Marseillais Vous savez, comme moi, que votre futur n'est pas un foudre de guerre. Je me suis aperçu comme vous de son absence et je me suis donné la peine de le chercher. Je vous donne en mille à deviner où je l'ai trouvé?

— Dans le cabinet de toilette, peut-être?

— Les portes des cabinets sont clouées.

— Alors je donne ma langue au chat.

— Là-bas, au fond du salon, dans cette grande caisse où était enfermée la vaisselle et les couverts de notre maître coq.

— Hé bien! monsieur Million, voulez-vous me faire un grand plaisir?

— Pouvez-vous en douter?

— Alors soyez discret et ne parlez à personne de l'absence de M. Barbier, ni du lieu bizarre qui lui sert de refuge.

L'oncle Million tendit la main à la fille du docteur.

— Vous êtes une bonne fille, dit-il, et je vous sais bon gré de votre indulgence.

Mais revenons à la queue du train, où nous avons laissé les soldats et les cavaliers en compagnie du marquis et de Jollibois, M. Moore, attendre le retour de Guillaume Novet parti à la découverte.

Après une absence de vingt minutes environ, le chasseur fit son apparition à la queue du train.

Cette fois il n'était pas seul.

Devant lui, la tête penchée vers le sol, marchait un guerrier indien, les mains garrottées sur le ventre.

— Qu'est cela? demanda le lieutenant Robinson.

— Un prisonnier, un retardataire, qui m'a reconnu, et qui, se voyant mettre en joue, s'est jeté la face contre terre et m'a demandé grâce.

— Un retardataire, dites-vous?

— Hélas! oui. Nous n'avons plus qu'à rentrer chacun dans nos compartiments respectifs. Je viens de prévenir les mécaniciens et les conducteurs qu'ils aient à réparer la voie. Les Indiens sont partis et ne reviendront pas aujourd'hui.

— Avez-vous vu l'importance des dégâts que ces brigands ont commis et pouvez-vous prévoir dans combien de temps il nous sera permis de nous remettre en route?

— En ce moment, les soldats du capitaine Simpson prêtent leur concours aux employés de la ligne. Dans une demi-heure au plus les rails

pourront être remis au moins provisoirement, sur les cent mètres environ de voie qu'ils ont détruits, et rien ne retardera plus le départ du train.

Le lieutenant Robinson donna l'ordre à ses cavaliers de faire rentrer les chevaux dans le wagon-écurie, et d'aller eux-mêmes y prendre leurs places.

Quant au jeune lieutenant Armstrong, il se mit en marche à la tête de son petit peloton pour rejoindre son capitaine.

Pendant ce temps, Guillaume Novet restait soucieux et comme plongé dans une profonde méditation.

— Comment diable les Apaches ont-ils pu être prévenus assez tôt pour battre en retraite? murmura-t-il.

Il se tourna alors du côté de son prisonnier :

— Parle, ne mens pas, ou je te fais sauter le crâne, dit-il en appuyant le canon de son revolver sur le front du malheureux.

L'Indien tomba à genoux.

— Je m'appelle le Grand-Élan, dit-il, tous ceux qui me connaissent savent que ma langue n'est pas fourchue.

— Pourquoi tes compagnons ont-ils fui?

— Parce qu'ils ont été prévenus que les blancs étaient en force.

— Qui a pu leur dire cela?

— Un de nos chefs.

— Comment l'a-t-il su lui-même?

— Il était dans le train parmi les voyageurs.

— Tu mens, car s'il y avait eu un Indien dans le train, il n'aurait pas échappé à mes regards.

Le grand chef connaît la langue et les usages des blancs; il avait eu soin de prendre leur costume.

— Comment s'appelle-t-il, ton chef.

— Le Libérateur.

— C'est bien! je comprends tout, murmura le trappeur.

Encore un mot, dit-il à son prisonnier.

Pourquoi n'as-tu pas suivi tes compagnons dans leur fuite ?

— Parce que le Grand-Élan est un brave et qu'il sait obéir au grand chef qu'il a choisi.

— Que t'a donc commandé le grand chef?

— De rester.

— Et puis?

— Et puis de parler à l'*Ouragan*.

— Qu'est-ce que l'Ouragan?

— Je l'ignore.

— Comment le reconnaîtras-tu?

— Je présenterai cette médecine. Celui qui la recevra sera l'Ouragan.

En disant ces mots il présenta une enveloppe carrée sur laquelle étaient écrits ces mots.

« A M. Dick Moore. »

— C'est bien! je connais l'Ouragan et je lui remettrai ta médecine. Tu peux maintenant rejoindre tes compagnons; tu es libre.

L'Indien ne broncha pas.

— Ta mission n'est pas terminée?

— Non! j'ai à te dire aussi, à toi, le Porteur-de-Foudre, que le Libérateur ne te considère pas comme un ennemi, et que les Apaches n'ont pas oublié les services que tu leur as rendus. J'ai dit!

— C'est bon! c'est bon! grommela le Canadien, cela ne les empêchera pas, si l'occasion s'en représente, de faire encore connaissance avec les balles de mon rifle.

L'Indien pensif se retira à pas lents sans manifester rien qui pût ressembler à de la peur ou même à de l'appréhension.

Quant à Guillaume Novet, il se tourna vers ses compagnons.

— Vite à votre sleeping-car, dit-il, il ne faut pas laisser plus longtemps nos amis dans les transes.

Le trappeur, le marquis et Jollibois retournèrent jusqu'au wagon qu'ils avaient occupé.

Quand ils arrivèrent à la plate-forme d'avant :

— Monsieur Dick Moore! cria le trappeur d'une voix de stentor.

— C'est vous, Guillaume? répondit le Yankee s'élançant sur l'entassement des caisses qui formaient barricade.

— C'est moi qui viens vous annoncer la fin des hostilités. Nos ennemis sont en fuite et nous n'ayons plus que le temps de faire disparaître nos fortifications passagères et de reprendre nos places, car le train ne tardera pas à se remettre en route.

Cette nouvelle fut accueillie avec joie par M. Dick Moore et ses compagnons, qui, malgré leur courage, n'envisageaient pas sans inquiétude l'issue d'un combat où la vie, ou pour le moins la liberté des dames était en jeu.

Pendant qu'ils multipliaient leurs efforts pour rentrer dans le wagon-dortoir les caisses qui leur avaient servi de paraballes, le marquis et M. Jollibois, rentrés de leur côté par la plate-forme d'arrière, rassuraient

les dames et leurs défenseurs et leur racontaient les événements qui venaient de se passer.

Le désordre causé par le siège n'était pas encore complètement réparé, malgré les efforts combinés de Marius Couracasse, Jean-Louis Le Gludic, Tom, et même l'impassible Lerat, quand un coup de sifflet prolongé lancé par la machine retentit dans les airs et donna le signal du départ du train.

On franchit lentement la partie restaurée tant bien que mal, puis le mécanicien, désirant sans doute rattraper autant que possible le temps perdu, prit son élan à toute vapeur.

Deux heures plus tard on arrivait à Ogden.

Pendant le trajet, Guillaume Novet avait pris à part M. Dick Moore.

— Vous avez bien voulu me confier un secret, dit-il, grâce auquel il n'y a plus rien d'obscur pour moi ni dans l'attaque dont nous avons été l'objet, ni dans la fuite subite de nos ennemis.

— Où voulez-vous en venir, Guillaume ?

— Un Indien que j'ai fait prisonnier et auquel j'ai rendu ensuite la liberté m'a appris que les Apaches qui nous ont attaqués, ont été avertis des forces que nous avions à leur opposer par un de leurs chefs qui, sous des habits européens, avait pris un billet à Salt-Lac-City et s'était sans doute évadé de son wagon au moment de l'arrêt du train.

— Quel était ce chef mystérieux? demanda M. Dick Moore sans chercher à dissimuler son émotion.

— J'ai demandé son nom. Vous ne le devinez pas?

— Peut-être. Dites toujours.

— Il s'appelle le Libérateur.

— Ciel ! elle ! toujours elle sur ma route?

— Ce chef m'a fait remettre pour vous une lettre : la voici.

CHAPITRE LXXXVIII

LA LETTRE D'ATTALA. — EXPLICATIONS TARDIVES. — LE MOUVEMENT DES INDIENS. — PROMESSE D'UN TOTEM. — LE TRAIN ARRIVE. — LA GRANDE LIGNE DU TRANSCONTINENTAL. — LE TRAIN DE DANVER A SAINT LOUIS. — UN ÉLÉGANT CAVALIER. — LE TRAIN D'OMAHA. — LE MISSOURI, COUNCIL-BLUFF, CHICAGO, SANDUSKY ET BUFFALO. — NEW-YORK. — L'HÔTEL DELMONICO. — SAINT-LOUIS ET LE CHATEAU DU COMTE DE MONTÉZUMA. — UNE USINE IMPROVISÉE. — FOURS A REVERBÈRE ET CUBILOT. — HAUTS FOURNEAUX. — RETOUR DE LA COMTESSE. — LA MAISON MONTÉZUMA ET Cᵉ. — UN GRAVE CONCILIABULE. — LE COMTE DE SAINTE-FOY DISPARAIT. — L'OPINION DE LA COMTESSE SUR L'AVENIR. — QUE DOIT-ON FAIRE DU TRÉSOR DES ANCÊTRES? — DÉSINTÉRESSEMENT DE DICK MOORE. — POURQUOI LE TRÉSOR DOIT ÊTRE TRANSFORMÉ. — MOYENS D'ACTIONS PROPOSÉS PAR LA COMTESSE. — CONSTRUCTION D'UN FOUR A REVERBÈRE SYSTÈME SAINTE-CLAIRE-DEVILLE. — LES HUILES LOURDES DU GAZ. — UNE GRUE PORTATIVE. — UN CREUSET EN PLATINE DE GRANDES DIMENSIONS. — LE COMTE DE MONTÉZUMA INVENTEUR. — LE HIBOU BLANC ET LE GRAND SERPENT MIS EN RÉQUISITION. — RETOUR A NEW-YORK. — LE LUXE DANS L'HÔTEL DELMONICO. — LE PERSONNEL ATTACHÉ A LA NOCE. — COMMENT M. MILLION APPREND QUE *e Succès* EST DANS LE PORT. — LE CHARGEMENT DU *Succès*. — UN MARCHAND DE VIN ET UN ACHETEUR. — LES GRANDS VINS DE FRANCE. — UN MARCHÉ IMPORTANT RAPIDEMENT CONCLU. — LES VOITURES DE LA NOCE PARISIENNE. — LES ÉCURIES DE M. DELMONICO.

M. Dick Moore brisa précipitamment le cachet de la missive et lut les lignes suivantes :

« Mon cher Dick.

« Malgré l'avis que je vous avais fait tenir, j'ai cru devoir intervenir personnellement dans l'œuvre qui devait mettre à l'abri de tout péril vous et vos amis.

« C'est pourquoi j'ai fait connaître à Brigham Young les projets de mes alliés les Apaches et j'ai obtenu de lui les moyens de vous protéger au moment de l'attaque du train.

« J'ignorais alors les secours qui vous étaient donnés par le général commandant le camp. Ces secours étaient plus que suffisants pour vous assurer la vie sauve et même la victoire.

« Aujourd'hui, Dick, vous voilà pour longtemps encore à l'abri des attaques des Indiens.

« Dans l'Ouest, la révolte gagne tous les jours des partisans : les Apaches et tous les Peaux-Rouges, leurs alliés, ceux qui sont réfugiés dans les montagnes Rocheuses, depuis les sources du Mackensi jusqu'aux

frontières sud du Mexique, sont en ébullition et brûlent de se mesurer avec leurs armes nouvelles contre les Visages-pâles leurs éternels ennemis.

« Au nord, les Métis du Canada ont déjà levé l'étendard de la révolte et nos frères les Indiens ne sont plus retenus dans l'obéissance que par l'influence qu'exercent sur eux les missionnaires catholiques.

« Bientôt, c'est ma ferme espérance, Hurons, Chipaways, Assiniboines, Algonkins, les Saulteux, les Maskégons, les Cris, les Pieds-Noirs, les Montagnais, les Esquimaux eux-mêmes, réclameront la libre possession des terres que leur ont léguées leurs ancêtres.

« Après que nous aurons soulevé les légitimes possesseurs du sol dans l'Amérique septentrionale, nous irons mettre les armes à la main des Indiens dans l'Amérique du Sud.

« Quelque forts que soient vos compatriotes, Dick, quelque nombreux que soient les Blancs établis dans le continent américain, pourront-ils lutter contre l'avalanche.

« Quoi qu'il arrive, j'ai foi dans notre bon droit et je considère qu'après tout, mieux vaut mourir en combattant que de succomber lâchement et sans lutte sous le mépris de ceux qui chaque jour nous dépouillent sans vergogne.

« Je vous révèle ce plan, Dick, pour que vous et les vôtres vous puissiez vous mettre à l'abri. Je sais que vos compagnons et vous allez à New-York et que vous devez descendre à l'hôtel Delmonico.

« Vous y trouverez, dans une caisse à votre adresse, un totem préservateur. Ni le porteur de ce laisser-passer, ni ceux qui l'accompagneront n'auront rien à craindre des Indiens révoltés, en quelque lieu qu'ils se trouvent.

« Il y aura toujours, d'ailleurs, près ou loin de vous, quelqu'un qui veillera à votre sécurité.

« Ce quelqu'un, vous l'avez deviné, c'est Attala. »

L'Américain passa cette singulière lettre à Guillaume Novet qui la lut et la relut plusieurs fois.

Le passage concernant la révolte des métis canadiens l'intéressa surtout vivement.

— Il va peut-être falloir que je vous quitte plus tôt que je ne l'aurais voulu, cher monsieur Moore, dit-il.

— Pourquoi cela? grand Dieu!

— Parce que, si mes confrères combattent là-bas pour la liberté, mon devoir est d'aller me placer dans leurs rangs.

— C'est juste, Guillaume; mais, croyez-moi, nous ne sommes pas près d'en être là, et c'est surtout dans les guerres civiles, dans les guerres

d'indépendance et de revendication, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

. . . . . .

Le train arriva, sans nouvel accident, à Ogden et les voyageurs n'eurent qu'à changer de train pour se trouver sur la grande ligne du Trans-continental.

Un autre train était en gare et prêt à partir; c'était celui qui va par Denver à Saint-Louis par le Kansas.

M. Dick Moore remarqua un élégant cavalier qui cherchait à se cacher dans la foule des voyageurs.

— Attala! dit-il.

Et en effet le Libérateur disparut dans un des compartiments du train en partance.

Les gens de la noce prirent le train qui les conduisait à Omaha où ils arrivèrent deux jours plus tard.

Le train, continuant sa route, traversa le Missouri, dont les eaux jaunâtres se roulaient en tourbillons fangeux, puis il arriva à Council-Bluff, puis à Chicago, à Sandusky et à Buffalo.

Il atteignit enfin New-York et M. Million et ses compagnons se firent conduire à l'hôtel Delmonico.

Nous les laisserons s'installer dans ce splendide caravansérail, un des plus beaux et des plus riches du monde entier, et nous nous transporterons à Saint-Louis dans l'usine que le comte de Montézuma y avait installée, suivant les conseils de la comtesse d'Orlinoff.

Nos lecteurs se souviennent que, dans les environs de Saint-Louis, tout près des rives du Mississipi, le descendant des rois aztèques avait acquis une vaste propriété, composée d'une espèce de château au milieu d'un parc.

De nombreux ouvriers furent mis à l'œuvre.

Les uns s'occupèrent de rendre logeables les bâtiments qu'un long abandon avait fortement délabrés.

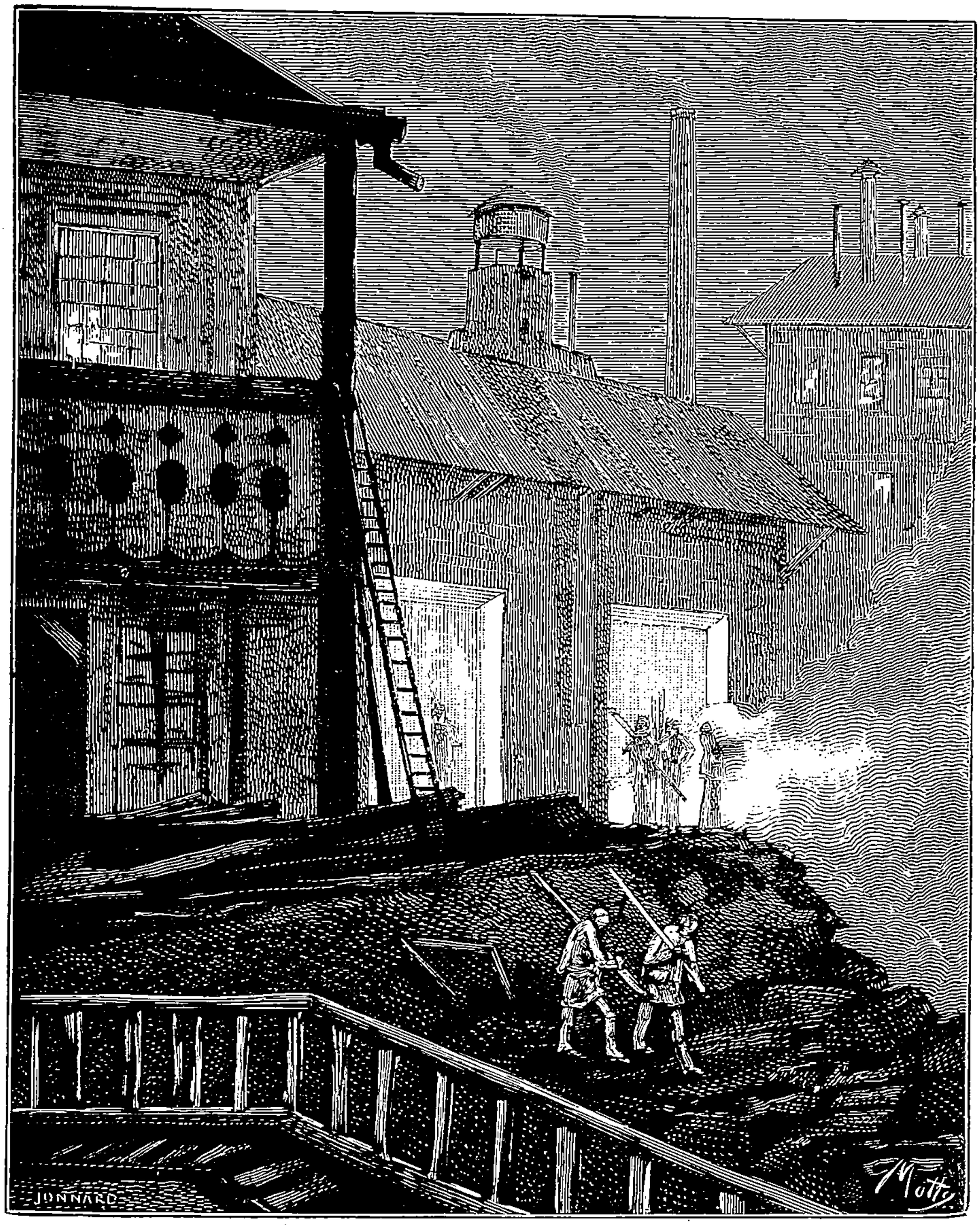
D'autres y installèrent le mobilier le plus somptueux qu'il fut possible de se procurer à Saint-Louis.

Pendant ce temps, toute une troupe de jardiniers mettaient le parc en état, taillant les tonnelles et les sombres allées de verdure, semant des pelouses, plantant des fleurs de saison et en faisant de ci, de là, des massifs aux brillantes couleurs.

Cela constituait les travaux d'agrément; ceux d'utilité ne furent pas non plus négligés.

Les maçons et tous les ouvriers du bâtiment furent embrigadés pour la construction d'une vaste usine.

Seine
No..... 125



Une activité de ruche régnait dans les ateliers. (P. 994.)

Les terrassiers commencèrent leur œuvre en creusant un profond sous-sol, qui fut mis à l'abri des infiltrations extérieures et de l'humidité par des murs solides et un épais enduit de ciment. Là furent construits deux fours à réverbère et un de ces fourneaux appelés cubilots qui servent à la préparation de la fonte de seconde fusion.

Tout auprès fut installé un ventilateur à ailettes qui, faisant de mille à mille deux cents tours par minute, devait servir de machine soufflante

au service du cubilot qui, comme on sait, exige un très grand volume d'air, animé d'une très faible vitesse.

Un immense hangar fut établi au-dessus de ce sous-sol et garni de toute sorte de machines destinées à travailler les métaux : tourneuses, raboteuses, marteaux-pilon, étaux, machines à faire des clous, des boutons, des rivets, etc., etc.

Non loin de ce vaste atelier s'élevèrent deux hauts fourneaux destinés à fondre le minerai de fer.

Au moment où en est arrivé notre récit, c'est-à-dire à l'époque de l'entrée à New-York de la noce parisienne, tous ces travaux d'installation étaient terminés, et celui qui se faisait appeler la Revanche était déjà arrivé à la période d'exploitation.

Une activité de ruche régnait partout dans les ateliers.

Du matin au soir des charrettes ou des fourgons, chargés de minerais divers ou de combustible, entraient et sortaient, formant, dans la partie du parc consacrée à l'industrie, des amoncellements et des entassements d'un aspect plus ou moins disgracieux.

Le comte de Montézuma n'était pas d'ailleurs resté inactif.

Tous les journaux des États-Unis avaient annoncé la création du nouvel établissement métallurgique, sous la raison sociale Montézuma et Sainte-Foy. Un chaleureux appel avait été adressé à tous les exploiteurs de mines, et la nouvelle maison défiait toute concurrence, autant en ce qui concerne le prix de revient qu'au point de vue de la perfection du travail.

« La maison Montézuma et Sainte-Foy, disait la réclame, est fondée sur un capital de plusieurs centaines de millions ; elle entreprend pour son compte et à façon le traitement des minerais de toute sorte, et achète à bon prix tous les produits de mine et tous les métaux, or, argent, platine, mercure, étain, les métaux précieux comme les métaux : communs, le plomb, le fer, le cuivre, en un mot tout ce qui tient à l'exploitation métallurgique. »

Cette note, répétée dans tous les journaux de l'Union, amena aux nouveaux industriels une formidable correspondance que quatre employés spéciaux suffisaient à peine à dépouiller.

En dehors du recrutement des ouvriers de toute nature, un nombreux personnel de commis avait été engagé.

Pour donner une idée approximative de ce mouvement, qu'il nous suffise de dire que quarante véhicules et deux cents chevaux sans cesse occupés suffisaient à peine aux transports et aux communications entre le port et l'usine.

Ce fut au milieu de ce brouhaha et de ce tohubohu que le comte de Sainte-Foy fit sa rentrée. Le comte de Montézuma, prévenu de son retour, était allé chercher à la gare son associé qu'il ramena dans son équipage.

Quand ils furent réunis et seuls dans le petit salon de l'appartement de la comtesse, celle-ci, sans même prendre la peine de changer ses vêtements masculins contre les vêtements de son sexe, tendit la main au jeune comte :

— Tout marche au gré de mes désirs, dit-elle.

— Chère comtesse, reposez vous d'abord, vous me direz ensuite quel a été le résultat de votre mission.

— Monsieur le comte, répondit Attala, je n'éprouve aucune fatigue, et, si vous voulez bien m'accorder quelques instants d'attention, vous serez vite au courant de la situation.

— Parlez donc, comtesse, je vous écoute.

— Je suis allée, ainsi que nous en étions convenus, visiter les Apaches de l'Utah et je leur ai procuré des armes et des minutions que j'ai trouvé aisément à acheter à San-Francisco.

Ces hommes n'ont rien perdu de leur fierté et de leurs vertus guerrières. Ce sont des alliés sur lesquels nous avons le droit de compter dans toute entreprise qu'il nous plaira de tenter.

— Avez-vous vu le prophète des Mormons?

— Je l'ai vu ; mais je n'ai pas trouvé en lui le ferme soutien que j'espérais.

— Il vous a refusé son concours?

— Oui et non.

— Expliquez-vous, chère comtesse.

— Brigham Young est un fin diplomate qui, comme on dit en France, cherche à ménager la chèvre et le chou.

Comme tous les hommes investis d'une fonction sacerdotale, il n'est belliqueux qu'à la condition de rester à l'écart; son appui moral ne nous manquera pas, mais il faut complètement renoncer à son appui matériel.

La comtesse alors raconta par le détail comment les Apaches, avertis, elle ne savait pas trop comment, qu'une troupe de Français ayant pour chef un richissime négociant devait quitter Salt-Lac-City et prendre le train, avaient résolu d'attaquer ce convoi, espérant y recueillir un riche butin; malheureusement pour eux, mais heureusement pour le succès de la cause, les Français étaient sur leurs gardes et le général

Young qui commande le camp de Douglas leur avait donné une imposante escorte.

La comtesse ajouta qu'elle avait cru sage de prendre le train même qui devait être attaqué, et qu'au moment du départ seulement elle avait constaté qu'en dehors des étrangers occupant un sleeping-car, tous les autres wagons étaient bondés de troupes, les unes appartenant à l'armée régulière, les autres faisant partie de la milice du Prophète.

— Il était trop tard, dit-elle, pour prévenir nos alliés qui déjà avaient pris les devants et avaient dressé une formidable embuscade.

Le train fut attaqué, mais s'arrêta quelques pas avant le point où on lui avait préparé un déraillement.

L'armée des Apaches était perdue sans remède, si je n'étais parvenue à m'échapper et à aller prévenir l'Aigle-Huppé, qui la commandait, du piège qui lui était tendu.

Cette tentative malheureuse ne nous en a pas moins coûté une centaine des plus braves guerriers.

Le comte de Montézuma se montra médiocrement touché de cet échec; il était de ceux qui disent que la guerre est la guerre et qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

— Parlez-moi du trésor, dit-il, avez-vous vu ce M. Dick Moore qui prétend se l'approprier?

— Je l'ai vu, répondit la comtesse, et j'ai eu à ce sujet avec lui un important entretien.

— Voilà la question qui m'intéresse surtout.

— Ce M. Dick Moore est un singulier original. Je lui ai raconté l'histoire de votre revendication et la façon dont vous avez établi devant les Comanches vos droits de propriété.

— Les Comanches ont-ils restitué le trésor à leur légitime propriétaire ? m'a-t-il demandé.

— Oui, et je suis chargée de vous demander quelles sont vos intentions et quelle indemnité vous demandez pour ne pas disputer au descendant de Montézuma l'héritage de ses pères ?

— Madame, m'a-t-il répondu, je considère le comte comme légitime propriétaire des lingots, c'est vous dire que mon intention formelle est de ne pas lui en disputer la possession.

— Quelle part en réclamez-vous? ajoutai-je.

— Aucune, madame; j'ai fait sur cette fortune des emprunts nécessités par les circonstances qui ont suivi l'époque de sa découverte. Je crois que cette part m'est légitimement acquise et, en conscience, je ne crois pas être obligé à remboursement.

Le comte interrompit la comtesse.

— Vous appelez cet homme un original! dit-il d'une voix ferme, moi je le considère comme le plus honnête homme du monde et je l'ai en profonde admiration.

— Soit, dit en riant la jeune femme, un pareil désintéressement est assez rare pour constituer une originalité, je maintiens donc mon terme tout en ne marchandant pas l'estime qu'une semblable conduite m'inspire.

Le comte était resté un instant pensif.

— Il me semble, dit-il enfin, que cela va singulièrement simplifier notre besogne.

— En quoi? monsieur le comte.

— En ce sens que personne n'existant plus pour faire valoir un semblant de droit sur mon héritage, il me semble que j'aurais tort de me gêner pour en faire l'usage qu'il me plaira.

— Je ne pense pas comme vous, monsieur le comte, et il me sera aisé, je l'espère, de vous convertir à mon opinion.

— Je vous écoute, chère comtesse.

— Certes ! le désintéressement rare de ce M. Dick Moore nous délivre d'une importante préoccupation. Nous n'avons plus à redouter de le voir faire une réclamation en faveur de laquelle la loi des États-Unis se prononcerait sans aucun doute.

— Très bien ! et après ?

— Si vous étiez un simple particulier décidé à mener la vie à grandes guides, à fréquenter les cercles, la haute société, à faire des voyages à Paris, à Pétersbourg et à Londres, à ne vous mêler en un mot de rien de ce qui touche à la politique ou aux intérêts publics, je vous dirais : ne vous gênez pas, dites simplement je suis immensément riche et nul ne songera à vous demander le chiffre, pas plus que l'origine de votre fortune.

— Continuez, comtesse, je vous écoute avec un vif intérêt.

— Il ne faut pas perdre de vue, comte, le but que nous nous sommes tracé et, à moins que vous n'ayez changé votre ligne de conduite...

— Madame ! riposta le comte avec animation, je n'ai pas changé et je ne changerai jamais !

— C'est parfait et vous savez que vous avez en moi la plus fidèle des alliées. Mais les choses étant ainsi, vous n'ignorez pas que l'argent est le nerf de la guerre.

— Eh bien ?

— Il importe, si nous réussissons à obtenir le soulèvement général

des Indiens, qu'on ne se doute pas d'où le coup peut partir. Or, si l'on sait que le descendant de Montézuma est l'homme le plus riche de l'Amérique, il ne faudra pas beaucoup d'imagination pour deviner dans quelle bourse les Peaux-Rouges révoltés vont puiser leurs subsides.

Savez-vous ce qu'il en adviendra?

— Non ! dites.

— Un beau jour on arrêtera le comte de Montézuma et on le fera simplement disparaître.

— Et puis?

— Et puis on mettra l'embargo sur tout ce qu'il possède, propriétés, valeurs de bourse ou de banque, or et billets, qu'ils constituent ou non un dépôt, et l'insurrection, dépourvue de ses moyens d'action, sera anéantie.

— Il y a tant de vrai dans ce que vous me dites, comtesse, que je me demande comment nous sortirons de cette impasse.

— Rien de plus facile ! Écoutez-moi encore un instant.

— Parlez ! parlez !

— Ce qu'il nous faut faire, c'est de continuer l'exécution de notre plan. L'usine est terminée, m'avez-vous dit...

— Oui, et les travaux de métallurgie commencés.

— Bravo! nous allons remplir nos hauts fourneaux de minerais, notre cubilot de fonte, notre usine va prendre un immense essor ; nous forgerons, nous moulerons, nous extrairons les métaux de leur gangue ; chaque jour nous aurons des bateaux qui iront échanger nos produits et nous apporteront des matières premières.

Pendant que toute l'Amérique aura les yeux fixés sur notre activité et nos audacieuses entreprises, qui pourra penser un instant que ces jeunes industriels cachent de sombres conspirateurs ?

— C'est vrai ! c'est vrai ! mais parlez-moi du trésor !

— Le trésor subira, pendant ce temps, une transformation nécessaire. Nos lingots se changeront en lingots plus petits, en lingots commerciaux et bientôt votre fortune aura pris une forme qui défiera toutes les investigations.

— Cela demandera du temps. Garderons-nous ici, chez nous, ces lingots compromettants et qui passeraient si aisément de nos mains dans celles de nos ennemis?

— Non, certes ! Au fur et à mesure que nos lingots auront pris leur nouvelle forme, nous les transporterons dans la prison de la grotte et nous aurons là une source de richesses inépuisable autant qu'insaisissable.

Comprenez bien, cher comte, l'avantage énorme que nous présente cette combinaison?

Certainement votre fortune ainsi enfouie ne produira pas d'intérêts et se diminuera de toutes les dépenses que nous ferons.

Là est le mauvais côté.

Mais si jamais (et cela arrivera, n'en doutez pas) on nous soupçonne d'être l'âme des revendications indiennes, moi seule, quand on aura découvert ma véritable situation, en raison de ma fortune connue et avérée, pourrais être considérée comme fournissant des subsides aux révoltés.

A ce moment, je m'y attends, on mettra l'embargo sur tout ce que je pourrai posséder aux États-Unis ; si j'ai de l'argent en dépôt dans une banque, on le saisira ; si l'on trouve chez moi ou sur moi des valeurs de quelque nature qu'elles soient, on les confisquera ; on m'emprisonnera peut-être moi-même, si l'on peut trouver la moindre preuve de ma participation à la révolte.

Je m'adresserai à mon consul, à l'ambassadeur de Russie, et ce qui peut m'arriver de plus grave c'est qu'on m'expulse des territoires de l'Union.

Pendant ce temps, nul ne songera à vous, parce qu'on vous croira pauvre, et tout entier livré aux spéculations industrielles.

Vous avez pris pour raison commerciale votre nom et celui qu'il vous a plu de m'octroyer. La chose est faite, il faut n'y rien changer, mais prendre de sérieuses précautions.

Personne ne connaît à Saint-Louis le comte de Sainte-Foy ; il restera dans la coulisse.

Pour moi, en dehors du rôle de Libérateur que je ne jouerai qu'au milieu des tribus indiennes, je serai à Saint-Louis ce que je suis en réalité, la comtesse d'Orlinoff.

Pour le monde, vous direz que j'ai été prise d'une vive curiosité et d'un grand amour pour la métallurgie.

On pensera, si l'on veut, qu'un sentiment plus tendre m'entraîne près de vous et l'on croira que je suis votre maîtresse.

— Pourquoi, dit sentimentalement le comte, ne me laissez-vous pas espérer qu'un jour viendra où vous consentirez à ne pas faire mentir le monde ?

— Comment, s'écria la comtesse d'un ton d'indignation, vous avez jamais pu espérer, monsieur le comte de Montézuma, que la veuve du comte Orlinoff pourrait devenir votre maîtresse ?

— Non ! non ! mille fois non ! madame ; mon espérance la plus douce, mon rêve le plus radieux, c'est qu'il arrive un jour où vous puissiez découvrir tout ce qu'il y a dans mon cœur d'amour pur et sincère,

c'est qu'il arrive un jour où la comtesse d'Orlinoff consente à devenir la comtesse de Montézuma !

La coquette jeune femme sourit :

— Mon ami, dit-elle, songeons d'abord à la grande œuvre que vous avez entreprise. Nous verrons après.

— Soit, madame ; veuillez continuer l'exposition de votre plan et de vos idées : je vous écoute.

— Il ne me reste presque rien à dire.

En moins de deux mois, si nous y mettons l'activité nécessaire, la transformation des lingots en lingots plus petits et d'une vente facile peut être terminée. Un seul voyage du *Cygne* nous suffira pour aller mettre en sûreté ce trésor dans les grottes de Monmouth, où nous irons puiser ensemble ou séparément suivant les besoins de la cause.

— J'ai, chère comtesse, une objection à vous faire.

— Faites, ne vous gênez pas.

— Ne craignez-vous pas que quelqu'un des ouvriers que nous emploierons à cette transformation ne nous trahisse?

— Oh ! j'y ai songé depuis longtemps, répondit-elle.

Vous savez bien que lorsque j'ai renvoyé dans leur tribu les guerriers Comanches que j'avais amenés avec moi, j'ai gardé le Hibou-Blanc et un autre de mes compatriotes le Grand-Serpent.

Ce sorcier et ce guerrier sont non seulement des hommes sûrs, mais encore leur dévouement aveugle m'est acquis.

Je pense que vous n'avez pas renvoyé ces deux hommes dont le concours va nous être bientôt si précieux.

— Certes non ! madame, non seulement je n'ai pas engagé ces Indiens à partir, mais je me suis efforcé de leur rendre le séjour du château agréable en leur laissant leur entière liberté et en leur donnant tout ce qui semblait pouvoir leur plaire.

— Alors tout va pour le mieux.

Le Hibou-Blanc et le Grand-Serpent nous aideront seuls dans notre œuvre secrète et chacun d'eux subirait plutôt mille morts que de nous trahir.

— Pourront-ils suffire à un travail si considérable?

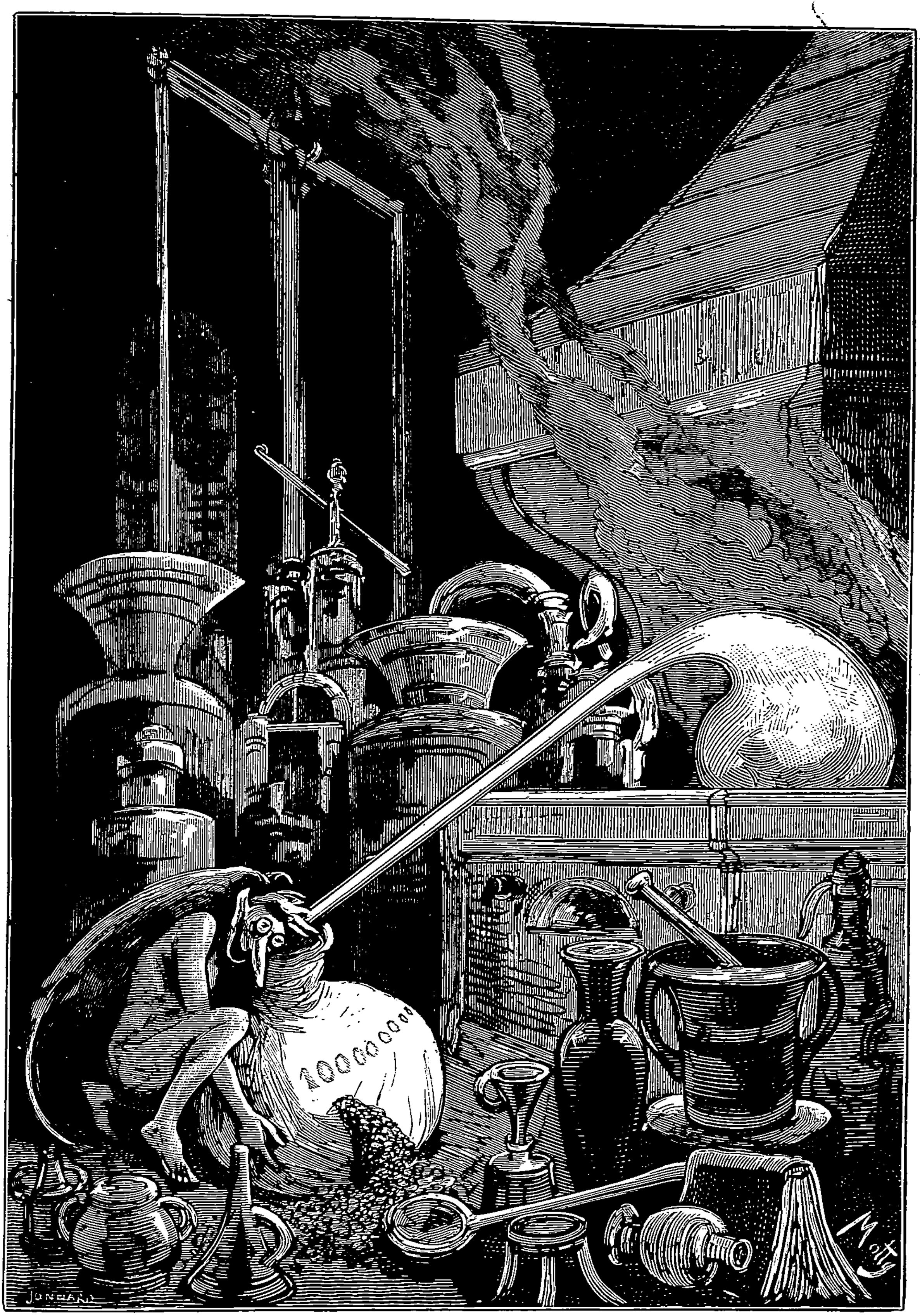
— J'ai dit, nous aideront, monsieur le comte, car nous mettrons tous les deux les mains à l'œuvre.

— Alors je rectifie ma phrase :

Pourrons-nous suffire à ce travail?

— Oui, nous y suffirons, parce qu'il le faut.

Dépôt Légal
Seine
12 6..



Le creuset aurifère dans la cave mystérieuse du comte de Montézuma.

D'ailleurs, nous aurons pour adjudants discrets tous les engins que fournit la mécanique moderne.

Les lingots sont déjà dans la cave du château ; c'est là que nous établirons notre atelier.

Nous y ferons construire un four de ma façon que j'ai pu étudier pendant mon séjour en France et dont vous ne tarderez pas, vous-même, à reconnaître les qualités exceptionnelles.

Je veux parler du four à réverbère inventé par M. Sainte-Claire-Deville et dans lequel il brûlait les huiles lourdes du gaz.

— Quel avantage peut offrir ce fourneau?

— L'immense avantage de produire, sous un très petit volume, une immense quantité de chaleur.

Notre four sera donc construit dans les caves du château qui sont très vastes ; nous aurons comme outils auxiliaires une grue portative à l'aide de laquelle nous manierons et déplacerons aisément les lingots, un creuset en platine que nous allons fabriquer nous-mêmes comme étant une commande qui nous est faite.

— Vos fours à réverbère et votre cubilot sont-ils prêts ?

— Ils ont déjà été essayés et ont donné d'excellents résultats.

— Pouvez-vous vous procurer des chaudronniers habiles?

— J'en ai engagé quatre qui sont occupés à me fabriquer un grand canot en cuivre.

Ils se mettront à l'œuvre demain pour faire notre creuset.

— Peut-on se procurer du platine?

— J'en ai ici plus de deux mille kilos qui m'arrivent de New-York et que je destinais à la fabrication de coussinets inusables pour une machine de mon invention que je me propose de faire construire.

— Comment, vous êtes inventeur? Que ne le disiez-vous plus tôt? Nul au monde ne songera à s'étonner du soin que nous prendrons à ne laisser pénétrer personne dans l'usine, quand on saura que le maître a des secrets précieux à garder.

— Donc vous désirez faire un creuset?

— Oui et sans tarder.

— Quelles dimensions faut-il lui donner?

— Des dimensions telles que le plus gros des lingots du trésor puisse y entrer tout entier.

— Et vous espérez que nous pourrons mettre en fusion des blocs aussi considérables?

— Je ne l'espère pas, j'en suis sûre et, si cela me plaît, quand nous aurons terminé notre opération, je ferai fondre votre creuset lui-même.

— Ma foi, je serai heureux de voir cela, car j'ai toujours tenu pour certain que le platine est un métal infusible.

— Je continue, dit la comtesse.

— Et moi je vous écoute, reprit le comte.

— Il importe que la plus grande activité soit apportée dans nos travaux, mais il importe non moins que rien de ce qui est commencé dans l'usine ne soit suspendu.

Avez-vous parlé de votre invention à quelqu'un?

— J'en ai dit quelques mots très vagues aux contre maîtres mécaniciens.

— Tant mieux! Toute l'usine, et par suite la ville entière, savent que vous êtes un inventeur.

Envoyez chercher demain à l'usine à gaz deux ou trois tonnes des huiles lourdes qui font partie des résidus, vous les ferez enfermer dans des futailles et descendre à la cave.

Pendant ce temps, je préparerai le plan de mon four qui ne nous nécessitera que quelques centaines de briques réfractaires et de la terre que nous trouverons aisément.

— Il nous en reste plus, sans doute, que vous n'en pourrez utiliser.

— Monsieur le comte, voilà ce que j'avais de plus urgent à vous dire ; si vous le voulez bien, nous reprendrons ce soir notre entretien. Moi, je vais d'abord ressusciter la comtesse d'Orlinoff et enterrer le comte de Sainte-Foy.

— Madame, veuillez agréer mes hommages les plus respectueux.

— Au revoir, comte, dit la jeune femme en tendant amicalement la main à son allié.

— N'oubliez pas, ajouta-t-elle, de m'envoyer mes deux Indiens dès que vous pourrez mettre la main sur eux.

— Vous recevrez leur visite avant qu'il soit longtemps, car ils ont l'habitude de rentrer de leur promenade à cette heure pour venir prendre leur repas.

La comtesse prit congé du comte et se réfugia dans ses appartements afin d'y procéder à sa nouvelle toilette, pendant que le comte gagnait les bâtiments de l'usine pour mettre sans retard à exécution les projets que lui suscitait la jeune Indienne.

Nous les laisserons l'un et l'autre se livrer aux durs travaux qu'ils entreprennent et nous rejoindrons à New-York nos amis de la noce parisienne qui se sont installés confortablement à l'hôtel *Delmonico*.

Tout le premier étage de cet immense caravansérail leur avait été réservé, et, bien qu'ils fussent déjà habitués aux somptuosités américaines,

dames et messieurs ne pouvaient se lasser d'admirer le luxe des dorures et de l'ornementation qui régnait de toute part.

M. Delmonico, qui est un Français, né à Lyon, nous a-t-on assuré, avait compris d'instinct ce qui conviendrait à ces hôtes richissimes.

Il avait fait causer les deux nègres de M. Dick Moore et connaissait parfaitement le nombre des gens qu'il attendait, leurs besoins et leurs habitudes.

Une vaste cuisine avait été ménagée par Lerat et une salle à manger monumentale avait été préparée pour les nombreux convives appelés à y prendre leurs repas.

Tout avait été si bien et si sagement préparé que l'oncle Million charmé fit mander le propriétaire de l'hôtel.

— Vous êtes notre compatriote? lui dit-il.

— Je m'en fais honneur, monsieur.

— Hé bien! recevez mes félicitations pour la façon dont vous voulez bien nous accueillir.

— Oh! ne parlons pas de cela, dit en souriant M. Delmonico; votre réputation vous avait précédé et vous me voyez confus de ne pouvoir faire mieux pour vous recevoir.

Il s'inclina et allait se retirer quand, sans doute sous l'impression d'une idée subite :

— Monsieur Million, dit-il, tout le personnel de mon hôtel est bien à votre service, mais j'ai pensé bien faire en désignant quatre garçons et quatre filles qui seront exclusivement attachés à vous et à vos compagnons de route pendant tout le temps que vous voudrez bien me faire l'honneur de demeurer dans ma maison.

— Je vous remercie une fois de plus, cher monsieur, dit l'oncle Jean-Pierre en tendant la main à l'hôtelier, mais je dois vous dire que ma nièce a déjà une femme de chambre et que ces messieurs ont plusieurs personnes à leur service.

— Je sais cela, monsieur, mais je n'en persiste pas moins à croire que vous pourrez utiliser dans bien des circonstances le personnel que j'ai consacré à votre service. D'ailleurs, ils ont ordre de se tenir dans une pièce qui leur est consacrée et dans laquelle correspond un jeu de sonnettes auquel on peut faire appel de tout l'appartement.

Ces serviteurs ne se présenteront que sur votre invitation, et ne peuvent en aucun cas devenir importuns.

— Un mot encore? monsieur Delmonico!

— Parlez, monsieur, je suis à vos ordres.

— Vous serait-il possible d'envoyer quelqu'un vers le port pour s'informer si mon navire *le Succès* est arrivé de France?

— Pas n'est besoin d'envoyer personne, dit M. Delmonico.

Il se dirigea dans un angle de la salle et y prit un tuyau acoustique.

Il plaça l'embouchure sur ses lèvres et souffla; un coup de sifflet répondit aussitôt.

— Envoyez-moi John, dit-il.

— Il part, fut-il répondu.

Quelques instants après apparaissait un jeune homme long et sec, les moustaches soigneusement rasées et ne portant, suivant la mode américaine, que la barbe au menton.

Cette barbe de bouc et les cheveux étaient roux. M. John avait d'ailleurs une tenue irréprochable.

Il se planta droit comme un soldat au port d'armes devant M. Delmonico et attendit.

— Y a-t-il dans le port, demanda celui-ci en anglais, un navire français portant le nom de *le Succès ?*

— Oui, monsieur, répondit M. John sans rien perdre de sa raideur; Le *Succès*, navire de plaisance, arrivant du Havre, chargement de vins fins de France.

— C'est bien, John, vous pouvez vous retirer.

— Comment, monsieur, demanda M. Delmonico, vous avez fait venir toute une cargaison de vins fins de France?

— Mon Dieu oui, dit M. Million; j'en avais apporté à Québec une assez grande quantité dont je me suis défait avec avantage et j'espère ne pas moins heureusement opérer à New-York.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander quelle nature de vins vous désirez vendre?

— Pas la moindre. Je me suis procuré exclusivement des vins des grands crus français et des bonnes années.

— Peste ! c'est un trésor alors que la cargaison du *Succès*.

— Un trésor, vous l'avez dit.

— Mais, dites-moi, monsieur Million, êtes-vous bien sûr de l'authenticité de ces vins et de leur qualité?

— Absolument sûr, car tous me sont livrés par les propriétaires des vignobles eux-mêmes.

— Voyons, en ma qualité de Lyonnais, je connais un peu le Beaujolais et j'estime particulièrement les vins qu'on y récolte. Auriez-vous quelques pièces de ces crus?

— Parfaitement! j'ai du Morgon que me fournit mon ami, M. Jacquot, un des grands propriétaires. Il n'y a là qu'un malheur!

— Lequel?

— C'est que ces vins exquis, les Morgon, les Chénas, les Brouilly, les Thorins, vont bientôt passer à l'état de légende.

— Que me dites-vous là? grand Dieu!

— La pure et terrible vérité. Le phylloxera a étendu sa griffe noire sur ces riches coteaux, et les vignes ont en grande partie cessé de vivre.

— C'est une catastrophe irréparable. Mais, je vous en prie, quels vins possédez-vous encore?

— Des vins rouges et blancs du Souzy, que je tiens du propriétaire lui-même, M. Louis Durieu : du vieux Juliénas que m'a expédié M. Jeannin et qui est le jus de raisins vendangés, pressés, sur sa propriété ; en un mot, quelques pièces de tous ces vins rares et qui bientôt seront introuvables et qui ont fait si longtemps la richesse et la gloire de ces belles contrées.

— Avez-vous aussi du bourgogne?

— Tout ce qu'il y a de meilleur et de plus authentique, Clos-Vougeot, Chambertin, Pomard, Beaune première, Nuits, Montrachet, etc., etc.

— En bordeaux?...

— Tous les vins fameux, depuis le Château-Laffitte et le Château-Margaux jusqu'au Château-Yquem.

J'ai surtout un lot convenable des grands vins classés du château de Hauterive qui me sont fournis par M. le vicomte de Vertamon, un des grands propriétaires du Médoc.

— C'est tout ce que vous avez?

— C'est du moins, avec quelques milliers de bouteilles de champagne de M^me^ veuve Clicquot, tout ce que j'ai commandé.

— Je crois, monsieur Million, que vous n'aurez pas à aller bien loin pour vous défaire de votre chargement.

— Vous pensez?

— J'en suis sûr.

— Comment cela?

— Oh! c'est bien simple! je me constitue preneur de tout ce que vous voudrez vendre.

— Diable! dit M. Million en se grattant l'oreille comme un homme légèrement embarrassé.

— Vous hésitez à accepter ma proposition?

— C'est qu'il y a une difficulté.

— Laquelle?

— A quel prix voulez-vous être acquéreur?

— Au prix, quel qu'il soit, que vous fixerez.

— Autre obstacle! je ne vais plus oser faire le bénéfice que j'espérais.

— Vous avez tort! Les affaires sont les affaires. Mais, j'y pense! Vous avez déjà, me disiez-vous tout à l'heure, vendu un chargement de vins à votre arrivée à Québec?

— C'est exact.

— Comment avez-vous procédé?

— J'ai vendu mes vins à l'encan au dernier enchérisseur.

— Avez-vous été content de l'opération?

— Extrêmement satisfait.

— Alors voilà ce que je vous propose :

Cédez-moi tout ou partie de votre chargement aux mêmes conditions que vous avez vendu à Québec.

— Topez-là! c'est une affaire faite! J'ai justement conservé les procès-verbaux de la vente publique.

— Quant à cela, ce n'est pas la peine de les chercher; je m'en rapporte absolument à vous.

— Vous savez qu'il y en a pour une bonne somme!

— Pour combien? dit M. Delmonico d'un ton goguenard, un, deux millions?

— Halte-là, pas tant!

— Oh! cela ne ferait rien! je paye tout comptant et c'est à ce procédé que j'attribue le succès inespéré qui est venu couronner mon entreprise.

Bonsoir, monsieur Million.

— Au revoir, monsieur Delmonico!

Le maître de l'hôtel fit une nouvelle fausse sortie.

— J'oubliais encore de vous dire que j'ai mis à votre disposition deux grandes voitures de courses qui vous permettront d'aller rapidement visiter New-York et ses environs; pour les promenades particulières que vos amis ou vous désireriez faire, j'ai désigné quatre cars, un à deux places, un à quatre et l'autre à six. Ces voitures, leurs cochers et leurs attelages sont à votre service à toute heure de jour et de nuit.

De plus, dans mes écuries, vous trouverez une collection de chevaux de selle que je vous recommande. Ce sont tous chevaux pur sang, coureurs émérites. Je dois avouer pourtant, ajouta-t-il modestement, que je ne possède pas une seule bête qui puisse rivaliser avec le cheval de M. Dick Moore.

Deux gros Yankees polis comme des ours du Jardin des Plantes s'étaient emparés de nos sièges. (P. 1015.)

— Vous ne me dites rien du cheval Joseph et de l'autre cheval que nous avons amenés avec nous.

— Que voulez-vous que j'en dise? ce sont de beaux chevaux sans doute, mais j'ai aussi bon.

Le cheval que vous nommez Joseph sort même de mon écurie Je l'ai vendu à un voyageur qui est parti depuis pour l'ouest.

— Et moi, je le lui ai acheté chez les Mormons.

CHAPITRE LXXXIX

PROMENADES A TRAVERS NEW-YORK. — UNE VOITURE DE COURSE. — BROADWAY ET L'HÔTEL *Delmonico*. — ILE DE MANHATLAN. — EMBOUCHURE DE L'HUDSON — LA RIVIÈRE DE L'EST. — LONG-ISLAND-BROOKLYN. — UNE CONFÉRENCE DE M. FONTAINE. — SITUATION FAVORABLE. — DÉVELOPPEMENT RAPIDE. — FONDATION DE NEW-YORK. — LA NOUVELLE AMSTERDAM. — HOUSTON STREET. — LE QUARTIER DES AFFAIRES. — LA BATTERIE. — L'ANCIENNE VILLE. — L'ILE DU GOUVERNEUR, L'ILE DE BEDLOVE ET L'ILE D'ELLIS. — NEW-JERSEY. — LA GRANDE ARTÈRE DE LA CITÉ. — LA BAIE DE NEW-YORK. — L'HÔTEL DE VILLE ET LA POSTE. — LA BOURSE. — LES OMNIBUS DE BROADWAY — LE CONDUCTEUR REMPLACÉ PAR UNE TIRE-LIRE. — L'OPINION DE M. HENRI ROCHEFORT. — LES TRAMWAYS. — ABSENCE DE GALANTERIE. — JETÉES OU WARFS. — LE NOUVEAU PONT SUR L'EAST RIVER. — BACS A VAPEUR OU *ferrics*. — ASPECT DE BROOKLYN. — LES AFFICHES POLITIQUES. — PARADES ÉLECTORALES DANS LES RUES. — LE CIMETIÈRE DE GREENWOOD. — UNE VUE 'SPLENDIDE SUR LA RADE. — UNE SURPRISE QUI ATTEND M. DICK MOORE. — UN COFFRET, UNE LETTRE ET UN PAQUET. — LETTRE D'ATALA. — UN TOTEM PRÉSERVATEUR. — UNE CONVERSATION ENTRE DEUX AMIS. — LE MATÉRIEL D'EXPLOITATION AURIFÈRE EST PRÊT. — ON L'EXPÉDIE A QUÉBEC. — LES MONUMENTS DE NEW-YORK. — ÉGLISE DE LA TRINITÉ. — LA CHAPELLE DE SAINT-PAUL. — LE COLLÈGE DE COLOMBIA. — SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE. — LA MAISON PÉNITENTIAIRE, ETC. — PARK-THÉATRE. — NEW-YORK THÉATRE. — UNE EXCURSION SUR L'HUDSON. — LES PALISSADES. — L'ÉCOLE DE WEST-POINT — NEUBOURG. — LE PARC CENTRAL. — DÉPART. — LE *Succès* CONFORTABLEMENT AMÉNAGÉ. — UN VOYAGE AGRÉABLE. — LES PRÉCAUTIONS DE LERAT. — VOYAGE EN MER.

Pendant que, poussé par son génie commercial, l'oncle Jean-Pierre concluait avec M. Delmonico un marché qui lui assurait un bénéfice de deux cent mille francs, tous les gens de la noce se préparaient à aller visiter l'immense ville de New-York.

L'hôtel *Delmonico* est situé dans le Broadway, la plus grande, la plus longue, la plus magnifique rue de la ville, qui court parallèlement au fleuve depuis le point dit de la Batterie jusqu'à une distance de plus de trois milles.

L'oncle Million, quand il eut quitté le maître de la maison, vint rejoindre ses compagnons de route dans le grand salon où il était attendu.

— Mes amis, dit-il, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

M. Delmonico, l'aimable propriétaire de cet hôtel, à mis à notre service toute une série de voitures commodes qui nous permettront de visiter la ville et ses environs dans des conditions de luxe et de confort d'autant plus appréciables qu'elles sont plus rares à New-York.

— Hé bien, mon oncle, dit M^me^ Ernest, vous seriez bien

aimable de faire mettre à notre disposition le nombre de ces véhicules nécessaire pour que nous puissions commencer notre exploration en attendant l'heure du déjeuner.

— M. Million posa le doigt sur le bouton d'une sonnette, et moins d'une minute après un domestique en grande livrée se présenta à la porte du salon.

Ce serviteur de l'hôtel parlait français.

— Monsieur, demanda-t-il, je viens savoir ce que je puis faire pour vous être agréable.

— Commandez d'atteler les deux voitures de courses que M. Delmonico à mises à notre service.

— Monsieur, toutes les voitures sont attelées et prêtes à partir, répondit l'homme à la livrée.

— En ce cas, reprit gaiement le Marseillais, mesdames et messieurs, il ne nous reste plus qu'à descendre.

Bientôt tous les gens de la noce se trouvèrent réunis autour de deux chars immenses attelés chacun de quatre robustes et magnifiques chevaux.

Une seule de ces voitures suffisait largement pour contenir tout le monde. Chacun y prit sa place, et l'oncle Jean-Pierre expliqua au cocher le but de la promenade entreprise.

Le char sortit de l'hôtel au grand trot des quatre coursiers qui remplirent les airs d'un joyeux bruit de clochettes.

La ville de New-York, aujourd'hui une des plus grandes du monde, est construite à la pointe de la longue île de Manhatlan, qu'on nomme aussi île d'York, située à l'embouchure de l'Hudson qui lui sert de limite du côté de l'est.

Au sud, elle est bornée par la magnifique baie de New-York, formée par les eaux de l'océan Atlantique.

La rivière de l'Est, *East River*, qui est en réalité un étroit bras de mer, la sépare de Long-Island où a été fondé le faubourg aristocratique de Brooklyn.

M. Fontaine, le savant géographe, trouva là une admirable occasion d'utiliser ses profondes connaissances.

Il fit remarquer à ses auditeurs attentifs la belle situation de la ville au fond d'une baie spacieuse, le long d'un fleuve navigable sur une étendue de deux cent cinquante kilomètres.

— Cette position exceptionnelle, dit-il, est la cause du prodigieux développement du commerce maritime de New-York.

A l'époque de la révolution de 1776, ajouta-t-il, la ville ne comptait que 23.000 habitants. Aujourd'hui, en y comprenant les annexes de Brooklyn

à l'est et de Jersey sur la rive droite de l'Hudson, sa population dépasse deux millions d'âmes.

— Pouvez-vous nous dire, cher professeur, demanda Mlle Bourgeois, qui a eu l'heureuse idée de fonder une ville appelée à un si immense et si prompt développement?

— Sans doute ! répondit l'aimable savant.

New-York a été fondée par les Hollandais en 1615, sous le nom de Nouvelle-Amsterdam. Les Anglais s'en emparèrent en 1696.

Les premiers fondateurs de cette belle cité n'eurent pas la prévision de sa grandeur future; aussi, vous verrez, dans l'ancienne ville basse, des rues étroites et plus ou moins tortueuses.

Par contre, à partir de la rue Houston, *Houston street*, on a tracé dans l'axe de l'île Manhatlan, douze grandes avenues qui la parcourent dans toute sa longueur.

Les rues transversales, comme vous pourrez le vérifier, portent toutes un numéro d'ordre.

Entre la cinquième et la huitième avenue, et depuis la cinquante-neuvième jusqu'à la cent dixième rue, on a réservé un vaste parallélogramme, où nous arrivons, mesdames, et qui forme le Parc Central, créé en 1858, déjà l'un des plus beaux parcs du monde.

La partie méridionale de la ville est consacrée uniquement aux affaires; toute la journée, il y règne une animation extraordinaire; à cinq heures, les offices et les bureaux se ferment; les négociants regagnent à la hâte leurs somptueuses demeures situées dans les aristocratiques avenues de la ville haute. Ce quartier, tout à l'heure si bruyant, devient alors presque désert jusqu'au lendemain matin.

On nomme la Batterie, une magnifique promenade plantée au bord de la mer et où commence la ville vers le sud-ouest.

Cette superbe promenade sablée et ombragée, était autrefois, dans la belle saison, le rendez-vous de la société élégante. Aujourd'hui, elle est très peu fréquentée, car les gens qui encombrent les rues voisines n'ont pas de temps à perdre, et ne songent guère à se promener.

Semées à l'embouchure du fleuve, une foule d'îles vertes et parfumées animent ce beau paysage où nous nous rendons à l'heure qu'il est.

Vous pourrez voir ainsi devant vous l'île du Gouverneur sur laquelle se dresse le fort Columbus, l'île de Bedlow où est une station militaire et l'île d'Ellis couronnée par le fort Gibson.

Vous verrez aussi les rivages de New-Jersey, uneville nouvellement formée et à l'est l'île Longue, avec sa colonie florissante de Brooklyn.

L'avenue sur laquelle s'avance notre voiture se nomme Broadway; c'est la grande artère de la cité.

Elle prend naissance à la Batterie où nous allons et, comme vous pouvez le constater, elle est pavée de superbes dalles.

D'ailleurs, reprit le professeur, après avoir repris haleine pendant quelques instants, nous arrivons à la Batterie, et déjà à travers les arbres, vous apercevez la forêt de mâts formée par les innombrables navires qui sillonnent les eaux profondes et tranquilles de l'incomparable baie de New-York.

— Cher professeur, interrogea Mme Ernest, Broadway qui commence à la Batterie s'étend-elle bien loin de l'autre côté?

— Après avoir traversé, comme vous venez de le voir, toute la vieille ville, cette avenue va aboutir à l'Hôtel de Ville et à la Poste, l'un des plus beaux édifices de la cité et que nous ne saurions nous dispenser de visiter en détail dans une autre excursion.

Là, Broadway devient plus large, et sur presque tout son parcours, est bordée de vastes magasins et de constructions monumentales, telles que l'hôtel de la Compagnie des assurances sur la vie, la librairie méthodiste, l'hôtel Saint-Nicolas, etc., toutes choses qui méritent aussi une visite.

Ici, mesdames, la richesses des matériaux ne le cède en rien à l'immensité des proportions.

Quelques-uns de ces édifices sont entièrement en marbre blanc, d'autres en granit ou bien en grès rouge.

Vous avez vu le palais de l'Hôtel de Ville avec sa façade blanche toute entière en marbre. Les proportions de ce beau monument vous ont sans doute empêché d'en juger la grandeur.

Hé bien! il a deux cents pieds de long sur cent de large et soixante de hauteur en y comprenant l'attique.

Si nous visitons l'intérieur, vous y verrez des pièces magnifiquement ornées où se tiennent les diverses cours de justice.

La principale contient les portraits de Washington et des plus célèbres présidents et généraux de l'Union.

Le coût total de cet édifice, terminé en 1812, s'élève à plusieurs millions.

Parmi les monuments que nous n'avons fait qu'entrevoir, il faut placer au premier rang la Bourse située dans Wall-Street.

Nous irons visiter en détail cette admirable construction en marbre qui a cent pieds de développement sur une façade et cent trente-cinq sur l'autre.

Vous avez pu admirer le corps de logis qui a deux étages et une attique. Le portique, auquel conduit un perron à degrés de marbre est orné de colonnes ioniques de vingt-cinq pieds de hauteur.

Le beau dôme qui donne jour sur le monument intérieur que vous avez remarqué, couronne la Bourse qui est de forme ovale.

Le savant géographe termina là sa conférence; il voulut laisser à ses compagnons de route le soin d'étudier eux-mêmes de près les monuments et les curiosités de New-York.

Mlle Marie Fontaine, qui était une observatrice, fit remarquer à ses compagnes que les cars qui sillonnent toutes les avenues de la grande cité, étaient remplacés dans Broadway par de petits omnibus ornés d'arabesques aux couleurs éclatantes, sur un fond de peinture jaune.

— Je vous étonnerais bien, mesdames et messieurs, reprit M. Fontaine, si je vous apprenais qu'il n'y a pas dans ces voitures de conducteur pour recevoir le prix des places.

Le spirituel pamphlétaire Henri Rochefort fut vivement frappé par cette coutume, lors de son passage à New-York, après son évasion de la Nouvelle-Calédonie.

« La ville, a-t-il écrit depuis, est sillonnée de tramways et d'omnibus où le conducteur est remplacé par une sorte de tire-lire dans laquelle chaque voyageur dépose le prix de la course.

« Cette simplification ne laisserait pas que de présenter en France quelques chances de pertes, et il nous est difficile de comprendre comment, même en Amérique, les Compagnies n'ont pas eu à souffrir de ce mode de versement.

« On ne nous ôtera pas de l'idée qu'en faisant sa caisse, le soir, le receveur général doit avoir à constater, comme dans la *Cagnotte*, la présence d'un grand nombre de boutons de culotte parmi les penny.

« Quoique ces voitures soient fort simples, ajoute-t-il, et qu'on entasse dans les tramways autant de voyageurs qu'ils peuvent en contenir, les uns assis, les autres restant debout, pendus, pour ne pas tomber, à des courroies qui descendent du plafond, il n'est pas d'Américain, fût-il coté plusieurs millions, qui n'accepte les désagréments de cette locomotion.

« Les évadés de la presqu'île Ducos se résignèrent deux ou trois fois à subir les pressions et les bousculades qui agrémentent ce genre de voyage.

« Ils furent non seulement surpris, mais absolument indignés de l'extrême grossièreté des hommes dont pas un ne songe à offrir sa place à une dame, obligée de se tenir sur ses pieds souvent une heure entière,

sans autre appui qu'une sorte de cordon de sonnette auquelle elle s'accroche.

« Ce spectacle nous horripilait.

« Ayant vu entrer dans un tramway à peu près complet deux jeunes filles qui s'étaient attelées à une des courroies, nous nous empressâmes de nous lever en leur offrant nos places.

« Mais cette politesse leur parut tellement insolite qu'il fallut parlementer plusieurs minutes avant qu'elles comprissent ce dont il s'agissait et quand elles s'apprêtèrent à profiter de notre gracieuseté, il se trouva que deux gros Yankees, rouges comme des pivoines et polis comme des ours du Jardin des Plantes, s'étaient emparés flegmatiquement de nos sièges laissés vides et dont il eût été absolument impossible de les faire démarrer. »

Un autre voyageur français, qui a récemment visité les deux Amériques, et auquel nous avons déjà fait de nombreux emprunts, M. Edmond Cotteau, apprécie ainsi qu'il suit le mouvement des rues et des quais de New-York.

« La traversée de Broadway, dit-il, présente, parfois, de sérieux dangers à cause de l'encombrement des voitures; à de certains points, on a établi des passerelles dallées; on est sûr d'y trouver un policeman chargé, du matin au soir, d'accompagner les dames et de prévenir tout accident; souvent plusieur ladies attendent leur tour et le conciencieux agent de la force publique a fort à faire pour tirer d'embarras sa clientèle féminine.

« Un mouvement aussi considérable que celui de Broadway règne sur toute la ligne des quais de l'Hudson et de la rivière orientale; d'innombrables jetées ou wharfs forment autant de débarcadères où les navires accostent directement.

« Ce ne sont partout qu'entrepôts de marchandises, montagnes de balles de coton, pyramides de houille et de fûts de pétrole.

« Le nouveau pont qui doit réunir New-York à Brooklyn n'est pas encore achevé; deux piliers énormes se dressent à une hauteur prodigieuse sur chaque rivage; lorsqu'il sera terminé, ce pont suspendu sera, sans contredit, le plus beau du monde entier et les plus gros navire pourront passer dessous toutes voiles dehors.

« En voici les dimensions exactes :

« Hauteur des piliers, quatre-vingt-cinq mètres :

Profondeur des fondations au-dessus du lit de l'East-River, vingt-cinq mètres ;

« Longueur entre les deux piliers cinq cents mètres;

« Longueur totale mille huit cents mètres,

« Largeur vingt-six mètres;

« Hauteur du tablier au dessus des plus hautes marées, quarante mètres.

« D'énormes bacs à vapeurs ou *ferries* encombrés de passagers, de chevaux et voitures, et semblables à des rues ambulantes, traversent incessamment la rivière orientale et relient New-York à Brooklyn sur un grand nombre de points.

« Il est curieux de voir manœuvrer cés colosses au milieu de la foule des navires qui se pressent sur l'étroit bras de mer, et d'examiner avec quelle précision mathématique ils viennent s'emboiter exactement, dans les bassins qu'ils remplissent tout entiers de leur énorme masse.

« Brooklyn s'étend sur la rive de Long-Island, en face de New-York, dont elle forme comme un faubourg peuplé d'un demi-million d'âmes.

« Les beaux arbres qui ombragent ses larges et tranquilles avenues, ses jolies maisons de briques, ornées d'un jardinet sur le devant, lui donnent un aspect séduisant.

« A l'heure où se ferment les magasins de New-York, Brooklyn présente une animation vraiment extraordinaire.

« Les *ferries* déversent incessamment toute une population de commis et d'employés fuyant le bruit et l'encombrement de la grande cité.

« Les cars se suivent à la file dans les rues principales; à peine arrivés à la station, les chevaux sont dételés et réatelés aussitôt en avant du lourd véhicule qui se remet en marche sans le moindre temps d'arrêt.

« Après le rude labeur de la journée, chacun a hâte de retrouver le calme et le repos du foyer.

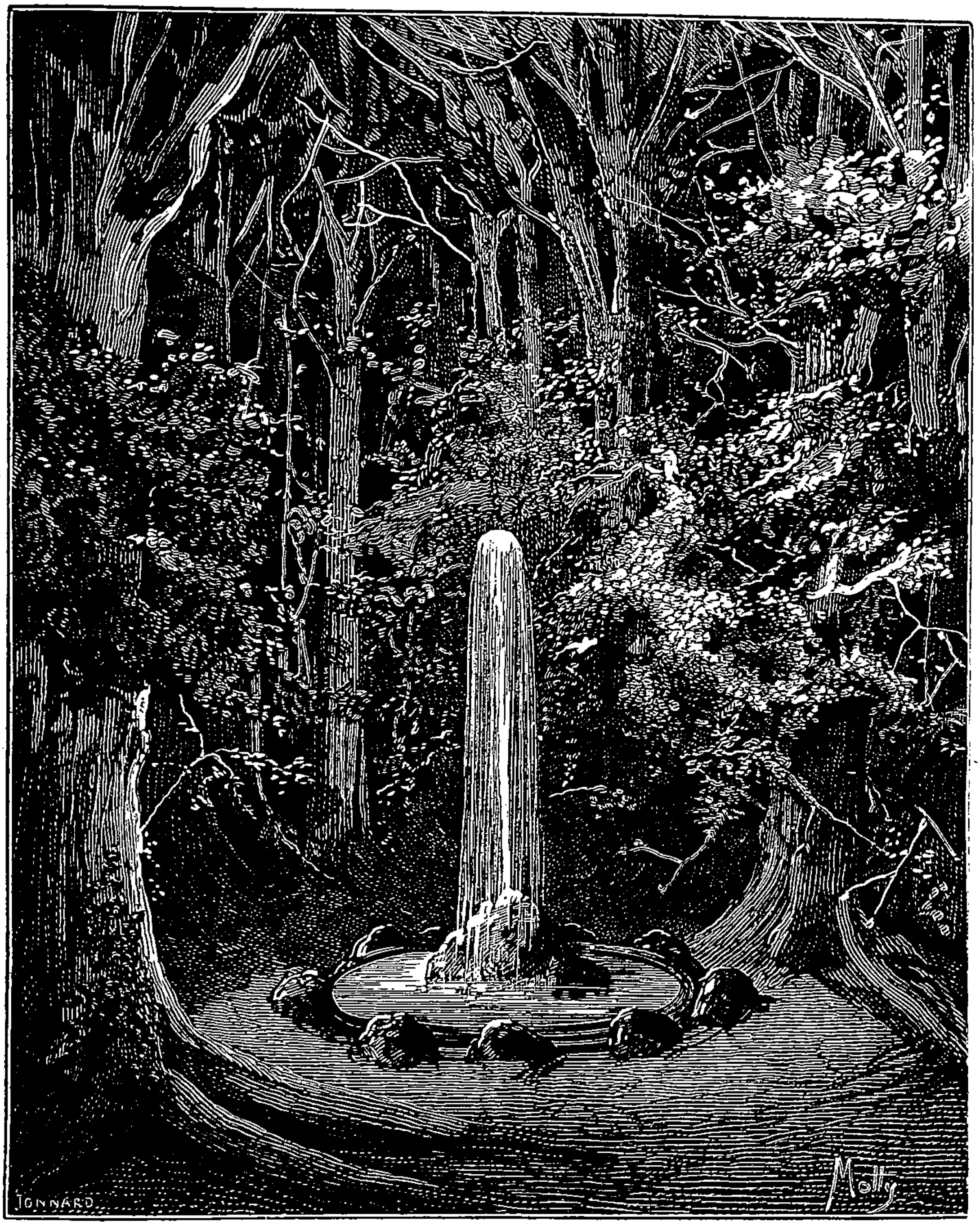
« A Brooklyn comme à New-York, de gigantesques affiches suspendues en travers des rues attestent les préoccupations politiques du jour.

« Larges et hautes d'aumoins dix mètres, elles portent alternativement les noms de Hayes et de Tilden, candidats des partis opposés.

« Dans la même rue, les *head-quarters* (quartiers généraux) républicains et démocrates occupent en face l'un de l'autre une maison semblable toute couverte d'affiches et de transparents multicolores.

« Les élections présidentielle devaient avoir lieu en novembre, aussi l'agitation était-elle à son comble.

« Chaque soir, soit à Philadelphie, soit à New-York, j'ai été témoin de parades dans le genre de celles que j'avais vues à San Francisco; moins nombreuses et moins bien organisées, elles se composaient seulement de



Au Parc central de New-York. (P. 1023.)

quelques centaines de citoyens, la plupart hommes de couleur, défilant à pied ou à cheval, au son d'une musique étourdissante et brandissant des transparents illuminés.

« Le cimetière de Greenwood occupe, à l'extrémité sud de Brooklyn, un vaste terrain accidenté et élevé de quelques centaines de pied au-dessus de la mer.

« Il passe pour le plus beau des États-Unis.

« C'est un véritable parc orné de belles routes, de pièces d'eau, de cascades et formant un lieu de promenade très suivi.

« On y pénètre en suivant une longue avenue de platanes au bout de laquelle s'ouvre une porte monumentale en grès rouge, de style gothique.

« Au point culminant du cimetière, on a élevé un fort beau monument en mémoire des citoyens de New-York qui ont perdu la vie pendant la guerre de sécession.

« De là, on découvre une vue splendide, sur la baie de New-York, les innombrables navires et l'immense cité.

« De somptueux monuments funéraires sont disséminés çà et là sur le penchant des collines gazonnées, entourés de massifs de fleurs et de verdure ou bien à demi cachés sous de beaux arbres aux feuillés rouges et couvertes en cette saison d'une infinité de petits fruits écarlates.

« Toute idée lugubre disparaît en présence de cet heureux assemblage de la nature et de l'art »

Mais retournons à M. Million et à ses compagnons de voyage.

La promenade dura environ trois heures, ce qui permit aux explorateurs de jeter sur les principaux quartiers de la ville un regard curieux et de se faire au moins une idée générale des gens qui l'habitent.

Pendant leur absence, le cuisinier Lerat n'était pas resté inactif. Un excellent déjeuner, suivant toutes les règles de l'art, réunit toute la société dans la salle à manger et produisit sur tous les convives, cette joie discrète qui résulte de l'absorption de mets délicats et succulents.

Après le repas, M. Dick Moore se rendit dans son appartement, pour y prendres des cigares de choix que ses amis appréciaient tout particulièrement.

Sur le guéridon placé au milieu de sa salle à manger, était en évidence une caisse en bois de sandal, toute cuirassée de cercles d'acier comme un coffre-fort. Une petite clef d'or était entrée dans la serrure.

M. Dick Moore fort intrigué ouvrit ce meuble qu'il voyait pour la première fois.

Le coffret contenait un petit paquet enveloppé dans un papier de soie et une lettre.

Il décacheta la lettre et lut ce qui suit :

« Mon cher Dick.

« Je vous ai prévenu que je vous enverrais à New-York un totem qui vous servira de sauf-conduit chez tous les Indiens des deux Amériques qui entreront dans la conspiration contre les blancs.

« Aujourd'hui je tiens ma promesse.

« Vous trouverez ci-joint un fragment de peau de bison sur lequel sont brodés certains signes.

« Tous les grands chefs seront munis d'un signe de ralliement semblable. Tout homme porteur de ce symbole devient sacré.

« Conservez-le donc précieusement, car c'est un gage de salut non seulement pour vous, mais encore pour vos amis.

« Celle qui ne vous oubliera jamais et vous aimera toujours.

« ATALA. »

L'enveloppe en papier de soie contenait en effet un morceau de peau souple sur laquelle était brodée l'image grossière d'un élan.

M. Dick Moore plia ce fragment en quatre et le plaça dans une des poches de son portefeuille.

— Pourquoi, dit-il en soupirant, m'est-il à jamais interdit de pardonner à cette malheureuse? Je sens que, malgré moi, son image reste ineffaçable dans un repli secret de mon cœur.

Il serra également le billet d'Atala et alla dans son appartemment rejoindre M. Champion.

— Mon ami, reprit l'ingénieur, j'ai de fort bonnes nouvelles à vous apprendre.

— Je vous écoute, mon cher Champion.

— Tout le matériel nécessaire à l'exploitation de la mine du Lac est achevé.

— Comment avez-vous pu déjà le savoir?

— Voilà la lettre des constructeurs qui m'en informe.

— Un travail fait vaut toujours mieux qu'un travail à faire... Malheureusement nous ne sommes pas prêts, nous, à nous mettre à l'œuvre.

— Dites-moi, M. Dick Moore, vous sentez-vous une si grande vocation pour les voyages que vous ne puissiez vous résigner à interrompre le tour du monde entrepris par mon oncle.

— Moi, cher ami, je suis du bois dont on fait les flûtes. Si l'on veut partir, je pars, si l'on préfère rester, je reste.

— Et si je vous proposais d'interrompre vous et moi notre beau voyage pour nous consacrer dès maintenant à l'exploitation de notre mine.

— Je ne me rendrais pas à cet invitation sans objections.

— Vraiment? mon cher.

— Je crois que nous avons tout à gagner à ne pas abandonner encore notre itinéraire. M. Million me disait hier encore qu'il a l'intention d'aller

visiter les Guyanes et le Venezuela. Je considère que nous aurons tout avantage à le suivre au moins jusque-là.

— Pourquoi?

— Parce que nous pouvons visiter les admirables exploitations aurifères qui s'y trouvent et acquérir en quelques jours l'expérience pratique qui nous manque.

— Vous avez, ma foi, bien raison et je me range tout à fait à votre avis.

— J'ai surtout grande envie de voir la célèbre mine du Callao, une des plus riches du monde incontestablement.

— Savez-vous alors ce que je vais faire sans tarder?

— Non! dites.

— Je vais donner l'ordre d'expédier tout notre matériel à Québec et de l'y loger en lieu sûr en attendant que nous allions l'y chercher pour le conduire à l'endroit même de l'exploitation.

— Cher ami, vous avez-là une excellente idée.

Ce qui fut dit fut fait, et les deux amis furent bientôt officiellement prévenus que le matériel minier avait été embarqué sur un trois mâts en destination de Québec.

La noce parisienne ne fit qu'un séjour d'une semaine à New-York.

C'était le temps à peine suffisant pour opérer le déchargement du *Succès* et la livraison de sa cargaison à son acheteur.

Ce court séjour fut employé par les dames et les messieurs à visiter les principaux monuments de la ville.

C'est ainsi qu'ils admirèrent l'église de la Trinité l'une des plus anciennes constructions de New-York.

Les premiers travaux de ce monument remontent à 1696.

Bâtie alors dans des proportions trop restreintes, l'église fut élargie en 1737, incendiée en 1767 et reconstruite seulement en 1788.

Le monument actuel est en pierres, d'ordonnance gothique comme la Bourse; mais il est moins élevé et moins vaste.

C'est là que sont les seules cloches qui existent à New-York et un jeu d'orgues très-renommé.

On alla ensuite visiter la chapelle de Saint-Paul.

C'est aussi un bâtiment qui mérite d'être vu en raison de son élégance.

Les dames admirèrent son portique d'ordre ionique, consistant en cinq colonnes de pierres brunes, supportant un fronton dans le centre duquel figure, au fond d'une niche, la statue de saint Paul.

Sous le portique est le beau monument élevé par ordre du Congrès,

à la mémoire du général Montgomery qui fut tué à la bataille de Québec en 1775.

L'aiguille de l'église a deux cents pieds de hauteur et dans son ensemble, le temple est un des plus gracieux échantillons que l'on connaisse de l'architecture américaine.

Dans le cimetière de l'église se trouve le mausolée élevé à Thomas Ellis Surmet, jurisconsulte célèbre de l'Union.

La plinthe du monument est d'un seul bloc, large de sept pieds, épais de douze pouces.

Un obélisque égyptien, debout sur sa base, et haut de trente pieds est aussi un monolithe.

La noce parisienne alla également visiter le collège de Colombia, situé non loin de l'Hôtel de Ville et qui fut fondé en 1750 sous le nom de Collège du roi.

Il a aujourd'hui de vastes attenances, une chapelle, des salles de lecture, une librairie, un muséum, des cabinets de physique et d'astronomie, un observatoire et un parc fort étendu.

Dans ces promenades qui avaient lieu le matin et le soir, M. Dick Moore faisait généralement les honneur de sa ville natale.

C'est ainsi qu'il conduisit ces dames à la Société de librairie, dans Nassau-Street, commencée en 1740 et détruite, une première fois, au commencement de la révolution américaine.

C'est aujourd'hui un établissement florissant qui compte près de vingt mille volumes, dont plusieurs sont rares et précieux.

M. Fontaine et le bon docteur Leroux voulurent visiter l'Institut.

Cet établissement est attenant à l'Hôtel de Ville.

Ses pièces sont occupées par la Société littéraire et philosophique, la Société historique, l'Académie américaine et l'Asile des sourds-muets.

D'autres établissements eurent aussi l'honneur d'être visités par M Million et ses compagnons.

Citons la maison pénitentiaire, la prison de la ville, l'hôpital, la douane, la maison de charité, l'hospice des orphelins, l'hospice des fous, la Société linnéenne, la Société de géographie, l'École de médecine avec un jardin botanique, le séminaire théologique, enfin la Bibliothèque publique et l'établissement typographique de la Société biblique américaine.

Les soirées furent consacrées aux spectacles. On se rendait au Park-théâtre. C'est un bel édifice dont la construction coûta en 1798 près de deux cent mille piastres.

Incendié en 1820, il fut rebâti l'année suivante. C'est le théâtre le plus fréquenté et le mieux desservi.

Le New-York-Théâtre lui est pourtant supérieur pour les formes architecturales.

Un jour, on résolut de faire une excursion sur le fleuve Hudson qu'on remonta en paquebot jusqu'à Neubourg, à cent kilomètres de son embouchure.

Le fleuve a déjà plus d'un kilomètre de large en face de New-York et à mesure qu'on s'éloigne il s'élargit davantage.

Le paysage était splendide et tira des cris d'admiration aux messieurs comme aux dames.

Le peintre Beaudoin et sa fiancée ne pouvaient se lasser de contempler ces superbes paysages.

Sur la rive gauche du fleuve, ils passèrent en revue d'innombrables débarcadères, puis de charmantes villas.

Ils purent ainsi juger de l'étendue de la ville qui occupe vingt-huit kilomètres le long du fleuve ; disons cependant que la moitié seulement en est construite.

Plus loin, au-delà de la rivière Harlem, le relief s'accentue; les maisons de plaisance deviennent plus rares et on entre en pleine campagne.

Sur la rive droite, ils virent se dresser les fameuses Palissades; une ligne continue de rochers perpendiculaires bordait cette partie du fleuve sur une longueur de plus de trente kilomètres. Leur hauteur s'élève progressivement de deux cents jusqu'à cinq cent cinquante pieds.

Au sortir des Palissades, l'Hudson s'élargit considérablement. En face de la prison de Sing-Sing, il a plus d'une lieue de large.

Au-delà du promontoire de Croton, il s'épanche au loin, formant une large baie; puis après il pénètre dans un défilé sinueux bordé de hautes montagnes boisées.

Chacun admira cette partie du cours du fleuve qui est extrêmement pittoresque.

M. Fontaine montra là à ses compagnons l'École militaire de West-Point qui s'élève, dans une situation ravissante, sur un plateau dominant la plaine.

Derrière, au second plan, se dressent de hautes montagnes escarpées, couvertes de forêts.

La petite ville de Neubourg où s'arrêtaient les voyageurs, est assez insignifiante et ne compte guère que quinze mille habitants, parmi lesquels beaucoup d'Allemands.

On attendit là pendant deux heures le bateau qui devait ramener les gens de la noce à New-York.

Tout le monde s'accorda à reconnaître que les vapeurs de l'Hudson sont parfaitement aménagés pour l'agrément des nombreux passagers qui journellement font sur ce beau fleuve des excursions de plaisir.

Ils se recommandent surtout par la rapidité de leur marche et M. Jollibois constata, montre en main, qu'en montant comme en descendant, on ne fit jamais moins de trente-deux kilomètres à l'heure.

M. Dick Moore signala une concurrence active faite à ces bateaux par l'Hudson-River-Railroad, qui, partant d'Albany à deux cent trente kilomètres de New-York, suit constamment la rive gauche du fleuve, s'enfonce dans de longs tunnels creusés dans le roc, s'élance sur des pilotis au-dessus des eaux, contourne des rivages sinueux et parvient à son but en dépit de tous les obstacles accumulés sur sa route.

Avant de quitter New-York, M. Million voulut aller faire une dernière visite au Parc central que chacun déclara tout à fait digne de sa réputation.

C'est une superbe promenade de trois cent cinquante hectares, admirablement entretenue et dans laquelle on a reproduit avec une grande magificence, les aspects les plus variés de la nature.

Les promeneurs, au retour, suivirent l'avenue Madison.

C'est là qu'on achève, non loin du parc, une église catholique destinée à devenir la cathédrale de New-York.

Ce monument, tout en granit, d'un bon style gothique et conçu dans de larges proportions sera sans contredit la plus belle église de la ville.

L'avenue Madison fut aussi déclarée digne de sa réputation. C'est une succession presque ininterrompue d'églises, de maisons somptueuses et d'établissements publics d'une architecture riche et variée.

Ce qui frappa le plus les voyageurs pendant leur séjour à New-York sont les chemins de fer aériens qui circulent dans certaines rues et qu'on ne rencontre guère que là.

La voie ferrée, soutenue par de minces colonnes de fer est placée à la hauteur du premier étage.

Tantôt elle occupe le centre de la rue, tantôt elle se développe au-dessus des trottoirs.

M^me^ Ernest ne manqua pas de faire observer que, dans ce cas surtout, cela doit constituer un voisinage bien désagréable pour les habitants.

Enfin M. Million vint annoncer un soir que le *Succès* était prêt à reprendre la mer et qu'on quitterait New-York le lendemain matin.

Cette nouvelle fut accueillie avec joie, car, quelque intéressante que soit la visite d'une grande ville, quelque confortable et hospitalière qu'ait pu se montrer la maison *Delmonico,* les dames déclarèrent à l'unanimité qu'elles préféraient la vie d'aventures qui est le fond des voyages à travers champs.

Le lendemain on s'embarqua et chacun s'installa le plus commodément possible.

Mr Million n'avait d'ailleurs rien négligé pour assurer le bien-être de ses invités pendant le voyage.

Chaque voyageur et chaque voyageuse avait une cabine capitonnée comme la chambre à coucher d'une nouvelle mariée.

Tout avait été préparé, à bord du *Succès*, pour contribuer au bien-être des passagers.

Un vaste salon et une belle salle à manger réunissaient les voyageurs pendant la journée.

Une bibliothèque choisie offrait ses livres à ceux que l'ennui aurait pu prendre ; des jeux de toute sorte étaient mis à la disposition de tous et le docteur se montra presque chaque jour assez complaisant pour faire à M. Barbier (Athanase) d'interminables parties de jacquet.

M. Million et son neveu jouaient assez souvent aux échecs pendant que M. Moore, le marquis, M. Fontaine et Mme Raymond faisaient discrètement dans un coin leur partie de wisht.

Les jeunes gens préféraient généralement passer leurs soirées sur le pont où des sortes de fauteuils berceurs leur tendaient les bras et où ils se livraient aux douceurs d'un panatelas parfumé.

Le cuisinier Lerat remis en possession de ses fourneaux faisait chaque jour de véritables tours de force culinaires.

C'est lui qui, à New-York, avait été chargé de renouveler ou de compléter les provisions de bouche du navire et il s'était, comme toujours, acquitté de cette besogne avec intelligence et esprit.

Des bœufs, des moutons et des veaux avaient été amenés dans une sorte d'étable placée à côté de l'écurie destinée aux chevaux, sur le pont du navire à l'avant.

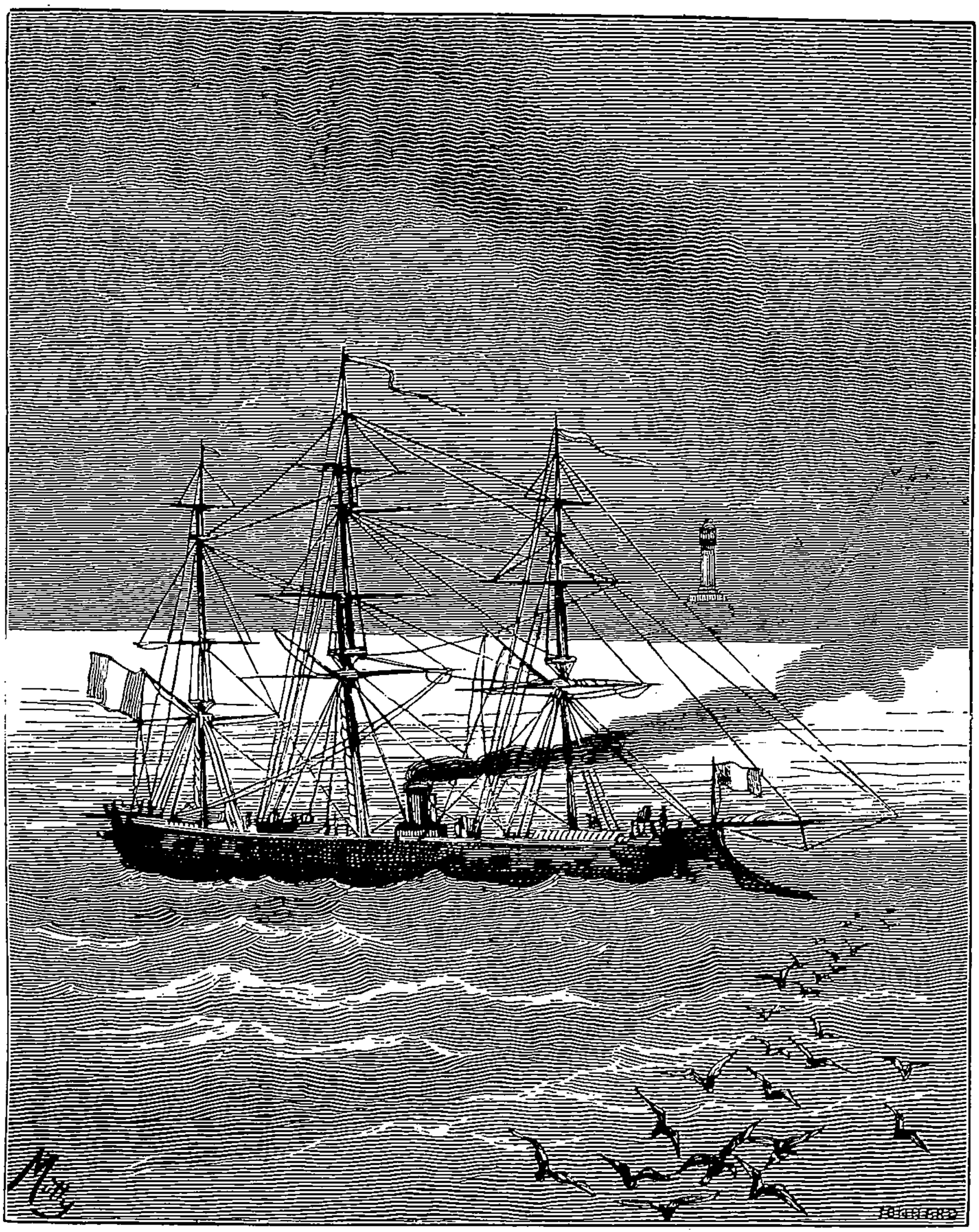
Des volailles de toute sorte offraient non seulement leur chair délicate, mais permettaient au cuisinier de servir chaque jour des œufs frais à ses convives.

Enfin, grâce à deux vaches laitières, les dames purent chaque matin se livrer aux douceurs du café au lait et y plonger des tartines de beurre tout récemment fabriqué.

La traversée, grâce à ces sages précautions, se fit donc sans ennui et sans encombre.

Le temps était du reste magnifique, et le vent favorable permit d'ajouter la force de propulsion d'une belle voilure à celle donnée par l'hélice de la machine à vapeur.

Dépôt l
Seine
No.....19



Le *Succès* naviguant dans l'Atlantique. (P. 1025.)

Huit jours après son départ de New-York, *le Succès*, naviguant dans l'Atlantique, put apercevoir au loin une grande terre qui n'était autre chose que l'île d'Haïti, puis on découvrit Porto-Rico et l'on pénétra dans la mer des Antilles.

M. Million avait donné l'ordre de relâcher à la Guadeloupe.

CHAPITRE XC

RETOUR A L'HÔTEL DELMONICO. — M. PIERRE DUTHER ET Mlle CLÉMENCE ALLARD. — UN DÉJEUNER A L'HÔTEL. — UNE CONVERSATION AU DESSERT. — UNE CHOSE DIFFICILE A DIRE. — LA PRÉSENCE DE Mlle ALLARD AUPRÈS DE L'EXPLORATEUR EST-ELLE INCONVENANTE? — UNE LETTRE MATERNELLE. — UN MARIAGE IMPOSSIBLE. — UN EXPOSÉ DU PASSÉ. — ASSASSINAT, DUEL OU MEURTRE. — Mlle ALLARD A RÉSOLU DE SE REPLACER SOUS LA TUTELLE DE M. MILLION. — UN DÉFI ET UN INTERROGATOIRE. — LES MOYENS D'ACTION DE Mlle ALLARD : M. DELMONICO, UNE DÉPÊCHE A M. MILLION, LE CONSUL DE FRANCE. — POURQUOI AUCUN DE CES MOYENS NE PEUT ÊTRE EMPLOYÉ. — LA PRESSE ELLE-MÊME NE PEUT ÊTRE UTILISÉE. — LARMES ET DÉSESPOIR. — M. DUTHER FAIT DES CONCESSIONS. — LA SITUATION DÉVOILÉE. — Mlle ALLARD VEUT PARTAGER LES DANGERS QUI MENACENT SES AMIS. — M. RÉNÉ DE SÉMALLÉ ET M. SIMONIN A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS. — UN ENGAGEMENT DE Mlle ALLARD. — PROMESSES DE M. DUTHER. — M. DELMONICO ET UNE BOUTEILLE DE CHAMPAGNE. — M. MILLION S'EST DIRIGÉ VERS LES ANTILLES. — POURQUOI UNE DÉPÊCHE SERAIT INUTILE. — DÉPART DU PAQUEBOT. — QUE FAIT PENDANT CE TEMPS-LA *le Succès?* — LA TERRE EST SIGNALÉE. — LA GUADELOUPE. — LA BASSE-TERRE ET LA GRANDE-TERRE. — ESCALE A LA BASSE-TERRE. — LA BAIE ET LA VILLE DE LA POINTE-A-PITRE. — LE TREMBLEMENT DE TERRE DE 1843. — NATURE ET POPULATION. — UNE SINGULIÈRE QUESTION DE M. BARBIER SUR LES PERROQUETS ET LES FORÊTS VIERGES. — UNE NÉGRESSE QUI A AVALÉ UN LAMPION. — L'HÔTEL COLONIAL. — LE MARCHÉ DE LA POINTE-A-PITRE. — LES MULATRESSES ET LES FRUITS. — RETOUR AU NAVIRE. — UNE PROPOSITION DE M. MILLION. — M. GUIGUES, LE CHERCHEUR D'OR. — L'ILE DE MARIE-GALANTE. — LA PLANTATION DE MÉNARD. — UN BON PAYS DE PÊCHE ET DE CHASSE. — D'OU VIENT LE NOM DE MARIE-GALANTE. — LES CARAÏBES ONT DISPARU DES ANTILLES, MAIS LEURS DESCENDANTS PEUPLENT LES FORÊTS DES GUYANES. — PORTRAIT ET MŒURS DES CARAÏBES. — LE GRAND-BOURG OU MARIGOT.

Nous laisserons nos voyageurs continuer paisiblement leur traversée de New-York aux Antilles et nous reviendrons pour quelques instants à l'hôtel Delmonico.

Deux heures environ après que M. Million et ses compagnons de route avaient quitté ce splendide caravansérail, deux nouveaux voyageurs s'y présentèrent.

C'étaient deux anciennes connaissances de nos lecteurs : M. Pierre Duther et Mlle Clémence Allard.

La première chose que fit l'explorateur fut de s'informer si la noce parisienne avait quitté New-York.

Quand il fut sûr de son départ, il fit venir M. Delmonico et lui demanda un appartement confortable.

Habitué depuis longues années aux lointains voyages, M. Pierre Duther ne s'embarrassait pas ordinairement de bagages inutiles. Sa sacoche portative lui suffisait pour contenir les vêtements et le linge indispensables.

La présence de M^lle^ Allard l'avait obligé à modifier cette excellente habitude.

Lui aussi avait eu recours à la Compagnie *l'Express*, et ses bagages l'avait précédé à l'hôtel.

Les deux voyageurs, après avoir réparé le désordre de leur toilette, descendaient pour prendre leur repas.

M. Delmonico, qui connaissait l'explorateur de longue date, savait ses besoins et ses habitudes.

Le dîner fut servi dans un cabinet particulier dont le luxe et le confortable ne laissaient rien à désirer.

La cuisine de l'hôtel Delmonico est connue et appréciée par tous les voyageurs qui ont visité New-York.

M^lle^ Allard, qui avait toujours montré une pointe de gourmandise, et qui, dans le long trajet en chemin de fer qu'elle venait d'accomplir, avait contracté un robuste appétit, y fit largement honneur.

Lorsque sa faim fut calmée, elle prit la parole.

— Monsieur Duther, j'ai quelque chose à vous dire.

— Parlez, mademoiselle.

— C'est que ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air.

— Vous m'effrayez, mademoiselle.

— J'ai pourtant résolu de dire aujourd'hui tout ce que j'ai sur le cœur.

— Allez! je vous écoute.

— Plus je réfléchis, et plus je suis convaincue que ma présence près de vous est inconvenante.

— Je croyais pourtant vous avoir prouvé que...

— Oui, je sais que vous m'avez montré une lettre de ma pauvre mère qui vous prie de me protéger et de remplacer près de moi ceux que la mort m'a enlevés.

— Eh bien! que trouvez-vous d'incorrect à ce que je remplisse un engagement sacré pris au chevet d'une mourante?

— Je vous ai prouvé la confiance aveugle que j'ai en vous, puisque j'ai, jusqu'à ce jour, consenti à vous suivre.

— Mon caractère n'a, je l'espère bien, pu donner prise ni à la médisance ni à la calomnie.

— Hé bien! malgré cela, j'ai fermement résolu de mettre fin à cette situation équivoque.

— Expliquez-vous, je vous en prie.

— Vous m'avez prouvé que le mariage que j'avais rêvé n'est pas possible, vous m'avez fait renoncer à un rêve longtemps caressé.

— Pouviez-vous désobéir à votre mère?

— Ce n'est pas là ce que je veux dire.

— Continuez donc.

— J'avais pour tuteur et pour protecteur naturel M. Million, le meilleur des hommes.

— Oui.

— Vous m'avez, par la force, enlevée à sa sollicitude paternelle. Le nierez-vous?

— Pas le moins du monde.

— Vous avez coloré d'abord cet acte de violence en feignant pour moi une passion désordonnée.

— Je ne nie pas cela davantage.

— Quand vous avez constaté que cette comédie...

— Le mot est dur, mais continuez.

— Quand vous avez constaté, dis-je, que cette comédie ne modifiait en rien mes sentiments et que je conservais pour M. des Rivières le sincère amour qu'il m'avait inspiré, vous avez changé de tactique.

— Cela devenait nécessaire.

— Vous avez tenté de l'assassiner.

— S'il vous plaît de qualifier ainsi un duel loyal...

— Non, monsieur, ce duel n'était pas loyal, parce que les deux adversaires n'étaient ni de force ni d'adresse égales.

— Je vous laisse votre liberté d'appréciation, mois je proteste contre le mot d'assassinat.

— Disons un meurtre, alors, un meurtre cruel, un meurtre inhumain; vous avez voulu tuer un homme que vous saviez innocent et qui ne vous avait donné nul sujet de haine.

— Je ne veux plus vous interrompre; tout à l'heure, si je le trouve convenable, je me justifierai.

— Vous avez constaté vous-même combien était profondément enraciné dans mon cœur l'amour que j'y nourrissais pour M. Émile; alors seulement vous vous êtes décidé à me montrer la lettre de ma mère et à me prouver qu'elle m'interdit d'être jamais la femme de celui que mon tuteur, M. Million, avait agréé comme mon fiancé.

— Tout cela, au moins en ce qui concerne le fond, est absolument vrai, mais où voulez-vous en venir ?

— Je veux en venir à ceci : que je ne résisterai pas à la volonté de ma mère, quelque inexplicable qu'elle me paraisse ; que je conserverai le secret de cet ordre, puisqu'elle l'exige ; que je laisserai M. des Rivières souffrir de nos amours brisées et me maudire comme une infidèle, mais que je veux que vous me replaciez sous l'égide de mon tuteur.

— Pour que vous vous trouviez chaque jour en contact avec M. des Rivières ? Jamais.

— Je vous ai dit que dorénavant tout est fini entre M. Émile et moi. Or, je vous ai prouvé que je sais tenir ma parole.

— Bon ! mais que ferez-vous alors de cette confiance aveugle que votre mère vous recommande envers moi ? Que ferez-vous de cette protection qu'elle m'ordonne de vous donner ?

— Cette confiance, je vous l'accorde sans marchander, pour tout ce qui ne blesse pas ma conscience.

— Expliquez-vous.

— Or, jamais nul ne me convaincra qu'une jeune fille peut, sans se compromettre, courir le monde à la suite d'un jeune homme, celui-ci fût-il le plus illustre personnage du monde.

— N'oubliez pas, mademoiselle, que mon but est de vous rapatrier le plus vite possible et d'aller vous placer dans la maison de ma mère, sous l'égide de la plus vertueuse des femmes.

— Moi, monsieur, tout en vous remerciant, du fond du cœur, des soins fraternels que vous m'avez prodigués jusqu'à ce jour, je vous répète que je suis résolue, soit à rejoindre M. Million, si cela m'est possible, soit à rentrer seule en France où les mœurs américaines n'ont pas encore pénétré et où l'on n'admet pas qu'une jeune fille puisse courir la pretentaine en compagnie d'un garçon.

— Mademoiselle, je ne vois pas trop quels moyens pratiques vous pourrez employer pour réaliser l'un ou l'autre de ces projets, si je ne consens pas à vous y aider.

— Qui donc m'en empêchera ?

— Tout, votre inexpérience, le manque de protection et, par-dessus tout, le manque d'argent.

— Eh bien ! monsieur, vous vous trompez, et je suis loin d'être aussi niaise qu'il vous a plu de le supposer.

— Que ferez-vous donc ?

— Parbleu ! rien n'est plus simple !

M. Million vient de faire un séjour à New-York, dans l'hôtel même où nous nous trouvons.

— Oui, mais il en est parti.

— Je connais M. Million : partout où il passe, il laisse des traces de sa générosité et se fait des amis.

— Soit ! comment cette amitié rejaillirait-elle sur vous ?

— Tout simplement parce que je confierai au maître de l'hôtel la situation où je me trouve et que je le prierai d'intervenir pour me faire retrouver et rejoindre mon protecteur naturel.

Malgré son sang-froid, M. Pierre Duther tressaillit.

Sa captive s'en aperçut et eut un sourire de triomphe.

L'explorateur se remit et, du ton le plus calme et le plus indifférent :

— Essayez, mademoiselle, dit-il ; il me semblerait fort étrange que M. Delmonico, qui est mon ami depuis dix ans, consentît à écouter celle que je lui dépeindrai comme une pensionnaire évadée, au lieu de croire un homme qui a acquis dans le monde une certaine réputation.

Mlle Allard ne sourcilla pas devant cette botte poussée droit.

— Si mon moyen n'est pas bon, dit-elle, j'en ai d'autres à ma disposition.

— Voyons !

— Il me sera aisé de savoir, soit ici, soit au port, pour quelle destination est parti *le Succès*. J'écrirai à M. Million ou je lui passerai une dépêche pour réclamer sa protection.

Pierre Duther sourit.

— J'espère bien, dit-il, qu'avant le retour de votre tuteur, nous serons, nous, arrivés au Havre.

— Alors j'emploierai mon moyen suprême.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander lequel ?

— Pas le moins du monde, monsieur Duther, car aucune force humaine ne saurait l'empêcher d'être efficace.

— Je suis tout oreille. Voyons cette panacée universelle.

— Je me rendrai au consulat français et je me mettrai sous la protection du représentant de la France.

— Vous ne ferez pas cela, mademoiselle Allard !

— Pourquoi donc, monsieur ?

— Parce que rien ne vous prouve que le consul consente à vous écouter.

— C'est son devoir pourtant.

— Autant il y a de distance entre la coupe et les lèvres, autant il y en a aussi entre le devoir et les actes.

— Cela ne m'empêchera pas d'essayer.

— J'admets, pour un instant, que le consul, auquel, entre parenthèses, je suis recommandé par un rapport diplomatique, hésite entre ma déposition et la vôtre; j'admets même que, séduit par votre beauté, par votre esprit, il prenne fait et cause pour vous, qu'il paye votre rapatriement et vous fasse les avances nécessaires pour l'accomplissement de votre voyage.

Je vais plus loin, j'admets même que, pour ménager vos susceptibilités de jeune fille, il vous place pendant la traversée sous l'égide de quelque famille connue et respectable, je suis sûr, mademoiselle, que vous ne réclamerez pas cette protection.

— Pourquoi? pourquoi? je vous le demande encore.

— Parce que vous vous souviendrez que j'ai été pour vous un protecteur fidèle, que je vous ai respectée et fait respecter, que partout et toujours, je me suis occupé de votre sécurité et de votre bien-être; parce que, en un mot, vous me devez de la reconnaissance.

— Certes, je ne le nie pas, monsieur, et je me plais à reconnaître qu'en ce qui me concerne, je n'ai que des éloges à faire de votre conduite à mon égard.

— Hé bien, mademoiselle, voilà un dilemme dont l'esprit le plus retors ne réussirait pas à sortir.

— J'atténds le dilemme.

— Ou le consul, confiant en moi, à la mission dont le gouvernement français m'a honoré, à ma réputation d'honnête homme, en mon nom comme savant, refusera de vous croire et ne verra en vous qu'une aventurière indigne de sa protection.

Dans ce cas, je reste maître de la situation.

— D'accord; mais l'autre hypothèse?

— Si, au contraire, le consul vous écoute, vous croit, il me déclare un imposteur, et me voilà déshonoré à ses yeux.

— Pensez-vous qu'en réclamant ma liberté, je négligerai de proclamer combien vous avez été bon et respectueux pour moi?

— C'est là qu'il cessera de vous croire.

— Pourquoi?

— Parce que l'espèce humaine est mauvaise et qu'on est plus disposé à croire au mal qu'au bien.

— Après tout que m'importe l'opinion de ce personnage?

— S'il ne s'agissait que de son appréciation, ce serait peu de chose en effet. Mais...

— Mais?... continuez donc!

— Mais, le lendemain, toute la presse de New-York s'emparera de l'événement.

Certains journaux vous célébreront comme une héroïne persécutée, d'autres vous traîneront dans la boue.

Quant à moi, quelle que soit la décision du consul, me voilà bel et bien déshonoré non seulement en Amérique, mais dans l'Europe entière.

Je sais bien que bon nombre de journaux prendront ma défense et invoqueront mon passé,

Mais combien d'autres seront heureux d'attaquer et de ridiculiser un homme dont la réputation est jusqu'alors restée intacte !

C'est parce que vous ne voudrez pas payer ce que j'ai pu faire pour vous d'une noire ingratitude, que vous renoncerez à aller vous plaindre chez le consul.

Mlle Allard resta quelque instants silencieuse et plongée dans une réflexion profonde.

— Vous êtes implacablement logique, monsieur Duther, dit-elle enfin, et vous venez de m'enlever à la fois mes deux moyens d'action que je considérais comme les plus sûrs.

— Comment, deux moyens?

— Oui, car devant l'hypothèse d'un mauvais accueil du consul, je me réservais de recourir à la presse.

— Et maintenant?

— Je vous l'ai dit, j'y renonce, car si je tiens peu compte de l'opinion publique en ce qui me concerne, je ne consentirai jamais à vous sacrifier.

Les deux interlocuteurs restèrent muets quelques instants.

Tout à coup Mlle Allard laissa tomber sa tête dans ses mains et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Je suis bien malheureuse ! s'écria-t-elle au milieu de ses sanglots.

L'explorateur fut touché par cette douleur.

— Mademoiselle, dit-il, séchez vos larmes, car je ne puis supporter le spectacle de votre désolation.

Écoutez-moi, et si, après que je vous aurai fait connaître les événements et les dangers qui ménacent, vous persistez dans votre résolution, je vous donne ma parole d'honneur que je ferai ce que vous voudrez.

La demoiselle d'honneur de la noce parisienne releva la tête, essuya ses larmes et prêta l'oreille.

— Oh! ne me trompez pas, monsieur, murmura-t-elle.

M. Pierre Duther, sans s'arrêter à cette prière qui semblait être un acte de défiance, prit la parole.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai cru devoir jusqu'ici vous laisser dans la

Dépôt
Se

UNE RUE A POINTE-A-PITRE.

sécurité la plus profonde. Cependant vous avez à courir de grands dangers si nous ne partons pas pour la France.

Apprenez donc qu'une immense révolution est sur le point d'éclater et d'incendier les deux Amériques du nord au sud.

Vous avez vécu parmi les Indiens et vous avez pu apprécier leur caractère.

— Ils sont doux et serviables pour leurs amis, mais ils sont implacables pour ceux qui les attaquent ou qu'ils considèrent comme leurs ennemis.

— Vous avez pu voir vous-même combien sont inexacts les rapports et les livres qu'on publie en France et dans lesquels on déclare que la race des Peaux-Rouges va en s'éteignant et n'est déjà plus aujourd'hui représentée que par de rares échantillons dégénérés.

Cela est vrai pour les parties envahies par les Européens, comme certains États florissants des États-Unis, d'où l'on a chassé par la force les Indiens possesseurs du sol. On les a refoulés dans des réserves que plus tard on leur ravit encore.

C'est ainsi que quelques hommes, savants consciencieux, excellents observateurs, ont pu, en ne visitant qu'une certaine partie de l'Amérique, constater la disparition et l'extinction de la race Peau-Rouge.

Souvent, mademoiselle, alors que j'assistai aux réunions de la Société de Géographie de Paris, j'ai pu entendre de nombreuses discussions s'engager entre deux savants, tous deux de bonne foi, et pourtant en opposition complète.

L'un d'eux, M. René de Sémallé, affirmait que, loin de s'éteindre, la race des Indiens d'Amérique s'augmente et s'épure; que ce qui fait croire à sa disparition dans certains pays tient uniquement à ce que ces Peaux-Rouges, se rangeant peu à peu à la civilisation européenne, adoptent nos vêtements et deviennent difficiles à reconnaître.

Son adversaire, M. Louis Simonin, qui a fait cinq ou six voyages en Amérique, mais qui a surtout visité, en raison de sa qualité d'ingénieur chargé d'aller examiner l'exploitation des mines, les pays les plus peuplés et les plus florissants des États-Unis, lui répondait qu'il avait connu le dernier membre de telle ou telle tribu d'Indiens autrefois puissante et nombreuse.

Les deux géographes avaient regardé la question chacun par un bout différent de la lunette et ne pouvaient se mettre d'accord.

La vérité est que les Indiens sont nombreux et forts dans beaucoup de parties du continent américain.

Vous avez pu en juger, mademoiselle, en parcourant le Canada et le Nord-Amérique, où la population indigène s'est augmentée de la forte et vigoureuse population des métis issus de mariages entre les Français, anciens possesseurs du sol, et les femmes des diverses tribus de Peaux-Rouges.

Plus loin, dans les montagnes Rocheuses, d'immenses quantités d'Indiens sont venus se réfugier et se placer à l'abri de ces hauteurs inaccessibles.

Le même fait existe sur tout le continent, au nord, au centre et au sud.

Les anciens possesseurs du sol se sont partout retirés devant la force, mais ils peuplent les solitudes.

Partout leur cœur s'est gonflé de haine contre les envahisseurs et contre les tyrans à la peau blanche.

Aujourd'hui cette haine est sur le point de faire explosion. Une guerre sans merci ni trêve va être déclarée aux blancs.

Tel est le danger que je vous révèle.

— M. Million et ses compagnons de route sont-ils avertis de ce péril?

— Ils ont été les premiers à le connaître.

— Et ils n'ont pas renoncé à poursuivre leur route?

— Non! Je ne sais quel voile épais s'est posé sur leur vue.

— Eh bien, monsieur Duther, si vous êtes un homme d'honneur, vous tiendrez votre parole.

— Et...

— Et vous me conduirez vers mes amis en danger. Je veux, entendez-vous, partager leurs périls et mourir avec eux si un terrible dénouement devait terminer une partie de plaisir si bien commencée.

— Ce sont là des sentiments généreux, mais permettez-moi de vous dire qu'ils ne sont guère logiques.

— Je ne tiens nullement à être logique quand il s'agit de la sécurité et peut-être de la vie de mes amis.

— Dites-moi au moins en quoi votre présence pourra être utile à M. Million et à ses compagnons?

— Je sais que je ne puis personnellement leur être d'aucune utilité; aussi est-ce plutôt pour moi que pour eux que je désire les rejoindre.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est cependant bien simple.

Croyez-vous que je pourrais vivre en paix et me réjouir de ma sécurité, quand je penserais que ma chère Julie, qu'Hélène, que Marie Fontaine, que la nièce du docteur et que M^me^ Reymond sont peut-être captives des Indiens révoltés et vont être attachées au poteau de torture?

Non! mille fois non! je veux être près d'elles et subir le sort qui leur sera réservé.

— Vous avez oublié, mademoiselle, quelqu'un, dans votre énumération, c'est M. Émile des Rivières.

— Oui, monsieur, j'ai omis de citer M. Emile des Rivières et tous ces messieurs, si bons, si dévoués.

— Si je me rendais à votre désir, quelle serait votre attitude vis-à-vis de M. des Rivières?

— Mon attitude serait ce qu'elle doit être. Je dirais franchement,

nettement, à M. Émile, qu'il doit renoncer à jamais à la réalisation des projets que nous avons formés ensemble.

— Vous me promettez de faire ce que vous dites-là?

— Je vous le jure...

— Eh bien, mademoiselle, préparez-vous à partir. Je vais sans tarder m'informer du lieu où M. Million doit être en ce moment; je lui passerai dépêche si cela est possible, sinon je lui écrirai, afin qu'il n'aille pas plus loin avant notre arrivée.

En disant ces mots, M. Pierre Duther se leva et pressa un bouton qui formait relief sur le mur.

Un garçon en livrée se présenta.

— Dites à M. Delmonico que je désire lui parler.

— C'est bien, monsieur, j'y cours.

Cinq minutes après, le maître de la maison faisait son entrée, tenant à la main une bouteille de l'excellent champagne qu'il avait acheté au négociant marseillais.

— Vous désirez me parler? demanda-t-il à l'explorateur.

— Oui, cher monsieur.

— Commençons par interroger ce flacon et je suis bien votre serviteur.

Il fit sauter le bouchon, remplit les coupes des deux convives et se servit à lui-même une rasade de la liqueur pétillante.

— Parlez, dit-il, je vous écoute.

— Savez-vous où M. Million a dirigé ses pas?

— Parfaitement. M. Million et ses compagnons de route se sont embarqués sur le *Succès* et ont quitté le port de New-York ce matin même.

— Et le *Succès* se dirige?

— Vers les Antilles, que ces dames et ces messieurs désirent visiter en passant.

— Les Antilles! C'est un peu vague. Il y a les îles Lucayes, Cuba, Haïti, Porto Rico, qui constituent les grandes Antilles.

— Le *Succès* doit aborder aux petites Antilles.

— Cela simplifie déjà la question, mais elle n'en reste pas moins encore très complexe.

Ces messieurs veulent-ils visiter la Barbade, Saint-Eustache, la Guadeloupe, la Dominique, la Martinique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade, Tabago ou la Trinidad ?

— Si vous m'aviez laissé continuer, cher monsieur Duther, je vous aurais dit tout de suite que le *Succès* se dirige en ligne droite sur la Guadeloupe, où la noce parisienne se propose de séjourner plusieurs jours.

— Il faut leur passer dépêche sans tarder, dit Mlle Allard.

— Il y a à cela un léger obstacle, répondit M. Delmonico.

— Lequel?

— C'est que votre dépêche arrivera avant les destinataires et qu'une simple lettre expédiée par le service de la poste arrivera au moins aussitôt qu'eux.

— Alors, j'y pense, reprit la demoiselle d'honneur, quand partira le paquebot qui fait le service de la poste?

— Ce soir même à six heures.

— Qui nous empêche de le prendre?

— Ma foi, répondit l'explorateur, je n'ai rien de bien important à faire ici et je me mets tout entier à votre disposition.

— Très bien, s'écria la demoiselle d'honneur rendue tout entière à la gaieté, qui faisait le fond de son caractère.

. . . . . .

— Pendant que M. Pierre Duther et Mlle Clémence Allard prennent le paquebot et s'efforcent de rejoindre la noce parisienne, nous retournerons sur le *Succès* et nous arriverons avec lui en vue de la Basse-Terre.

Le temps n'avait pas cessé d'être beau pendant toute la traversée et, malgré les ardeurs du soleil de ces régions tropicales, tout le monde, même les dames, était monté sur le pont pour apercevoir de loin les montagnes de cette partie de la Guadeloupe qu'on a ainsi dénommée, sans doute, par antiphrase.

La Guadeloupe, en effet, est formée par une grande île, ou plutôt par deux grandes îles séparées par un cours d'eau qu'on appelle la rivière Salée.

Une de ces îles, celle qui traverse dans toute sa longueur le 64e degré de longitude ouest du méridien de Paris, est couverte de montagnes hérissées de pics arides, ce qui n'a pas empêché, nous l'avons dit, de l'appeler la Basse-Terre.

Elle a pour chef-lieu la ville du même nom, qui est le siège du gouvernement et de l'administration.

Cette ville, située sur la côte sud-ouest de la Guadeloupe, à l'entrée de la rivière aux Herbes, est séparée de la Pointe-à-Pitre par une distance de 60 kilomètres par terre, et de 54 kilomètres à l'est par mer.

Le *Succès* fit escale à la Basse-Terre, dont la rade est ouverte à tous les vents.

On ne s'arrêta là que le temps nécessaire pour aller rendre visite au gouverneur et pour s'assurer qu'aucune lettre n'était arrivée.

Le *Succès* se dirigea ensuite vers la partie orientale de l'île, qu'on a

désignée sous le nom de la Grande-Terre. C'est une région peu accidentée, mais extrêmement fertile.

Ce sont ces deux sections que sépare la rivière Salée, bras de mer fort étroit atteignant à peine la largeur d'un fleuve.

Une demi-heure après le départ de Basse-Terre, le *Succès* fit son entrée dans la belle baie de la Pointe-à-Pitre, pleine d'îlots où croissent d'énormes palétuviers aux troncs bizarrement contournés.

Partout, sur la côte, apparaissaient de riantes habitations.

Tous les passagers montés sur le pont admiraient ce spectacle enchanteur.

M. Fontaine, familier avec toute la topographie américaine, assura que les Antilles n'avaient pas de point de vue comparable à celui-là.

Comme cela a lieu dans tous les ports, on subit la visite de la commission de santé, puis on descendit à terre.

Si la Basse-Terre est la capitale politique de la Guadeloupe, la Pointe-à-Pitre en est la principale ville.

— Elle compte une population de 18.000 habitants et son port en a fait le centre commercial de la colonie.

A l'arrivée du *Succès*, de nombreux navires y stationnaient partout et il y régnait une grande activité.

M. Million et ses amis pénétrèrent dans la ville, bâtie sur un sol marécageux et insalubre. M. Fontaine, qui ne négligeait aucune occasion de montrer son érudition solide, apprit à ces dames que la Pointe-à-Pitre fut détruite presque entièrement par le tremblement de terre du 8 février 1843 et par l'incendie qui en fut la suite.

— Ma foi, dit M^me^ Champion, on ne s'en douterait guère en la voyant si mouvementée. Chacun, en mettant le pied sur le rivage, avait compris combien on était loin, non seulement de la vieille Europe, mais encore de ce beau pays des États-Unis qu'on venait de parcourir.

Tout semblait nouveau, la nature et la population.

Sur le port s'entassaient des balles de coton que maniaient de grands nègres, noirs comme la nuit et nus jusqu'à la ceinture.

Près d'eux, des négresses sommairement vêtues étaient accroupies et les regardaient travailler.

De petits négrillons, absolument nus, étaient assis en rond et se passaient un morceau de canne à sucre qu'ils suçaient alternativement.

On quitta le quai et l'on pénétra dans les rues étroites de la ville.

Là, le désenchantement commença.

Il faisait un soleil torride et l'on s'avançait dans des allées tortueuses, bordées de cases petites, malpropres, sombres, recouvertes de bambous.

Quelques vieilles négresses sortaient sur le seuil de leur porte et, s'interpellant en langue créole, faisaient retentir les airs de sons discordants rappelant les cris des perroquets réunis dans une serre du Jardin d'acclimatation de Paris.

Mlle Bourgeois fit cette comparaison qui amena des rires unanimes sur toutes les lèvres.

Seul, M. Barbier (Athanase) resta grave.

Après quelques instants de silence, il parla ainsi :

— Le Jardin d'acclimatation de Paris a été longtemps ma promenade favorite et j'allais de préférence écouter jacasser les perroquets. Pensez-vous, monsieur Fontaine, que nous rencontrions bientôt, dans leurs domaines, ces magnifiques aras dont j'ai tant de fois admiré le plumage?

— Dès que nous quitterons les Antilles et que nous aborderons sur le continent, nous trouverons la région des forêts vierges où les perroquets de toute sorte vivent par millions.

— Eh bien ! j'en suis bien aise, car je pourrai trouver là la réponse à une question que je me suis faite bien souvent.

— Y aurait-il indiscrétion, interrogea le marquis de la Bécassière, à vous demander quelle est cette grave question?

— Pas le moins du monde, répondit le fabricant de peignes.

En entendant le babil si varié de tous les aras, rouges, verts, blancs, qui s'interpellaient au Jardin d'acclimatation, je me suis bien souvent demandé quelle impression on doit éprouver quand, dans la solitude des forêts vierges, le silence est tout à coup troublé par le cri :

— As-tu déjeuné, Jacquot?

On était habitué aux bourdes de M. Barbier, et on se faisait un devoir de ne pas témoigner la surprise que parfois elles faisaient naître.

Cette fois la question posée était si étonnante que chacun se regarda, puis le fou rire gagna toute la société.

M. Barbier les regardait gravement se tenir les côtes et se demandait sans doute quelle mouche les avait piqués.

Chacun s'efforçait de reprendre son sérieux, mais le rire était le plus fort et menaçait de terrasser les rieurs.

Ce fut le peintre Beaudoin qui reprit le premier son sang-froid. Les charges d'atelier l'avaient habitué à plaisanter à froid.

— Monsieur Barbier, dit-il sans rire, je gage que vous pensez que ces dames et ces messieurs se moquent de vous.

— J'avoue, répondit le vieux négociant, que je ne m'explique guère ce subit accès d'hilarité.

— Eh bien ! monsieur Barbier, vous n'êtes absolument pour rien

dans notre gaieté ; votre question au contraire dénote en vous un profond esprit d'observation et une haute dose de philosophie.

— Alors, qu'est-ce donc qui vous a fait rire?

— Comment? vous n'avez pas vu?

— Non. Quoi donc?

— L'affreuse grimace qu'a faite cette négresse?

— Je n'ai pas vu de négresse.

— Ce que c'est que d'être absorbé par ses pensées! Mais tous les grands hommes sont distraits et l'on raconte que le célèbre et savant Ampère s'arrêtait derrière un fiacre pour y poser les chiffres d'un problème. Le fiacre se mettait-il en marche, le fameux mathématicien courait après, sa craie à la main, pour continuer son opération.

M. Barbier crut devoir protester contre la comparaison.

— Moi, je ne suis pas un savant, dit-il.

— Plus que vous ne le pensez, répondit sérieusement le peintre, et la preuve c'est que vous n'avez pas vu grimacer la négresse.

— Qu'est-ce donc qui l'a fait grimacer?

— Je ne le croirais pas, si nous n'étions pas tous témoins du phénomène. Vous-même, monsieur Barbier, vous allez me traiter d'imposteur.

— Pourquoi cela? puisque vous l'avez vu.

— Hé bien, cette négresse... je n'oserai jamais le dire.

— Allez, allez toujours, dit M. Barbier d'un ton bonhomme.

— Elle a avalé un lampion!

— Cette facétie inattendue fut le signal de nouveaux éclats de rire. Seul M. Barbier garda son sérieux.

— Je me souviens, messieurs, dit-il, qu'on m'a montré à Paris, dans les magasins du *Printemps*, un employé qui avait avalé une fourchette.

M. Million avait accepté les services, comme guide, d'un grand nègre qui s'était offert de bonne grâce et qui parlait très correctement le français.

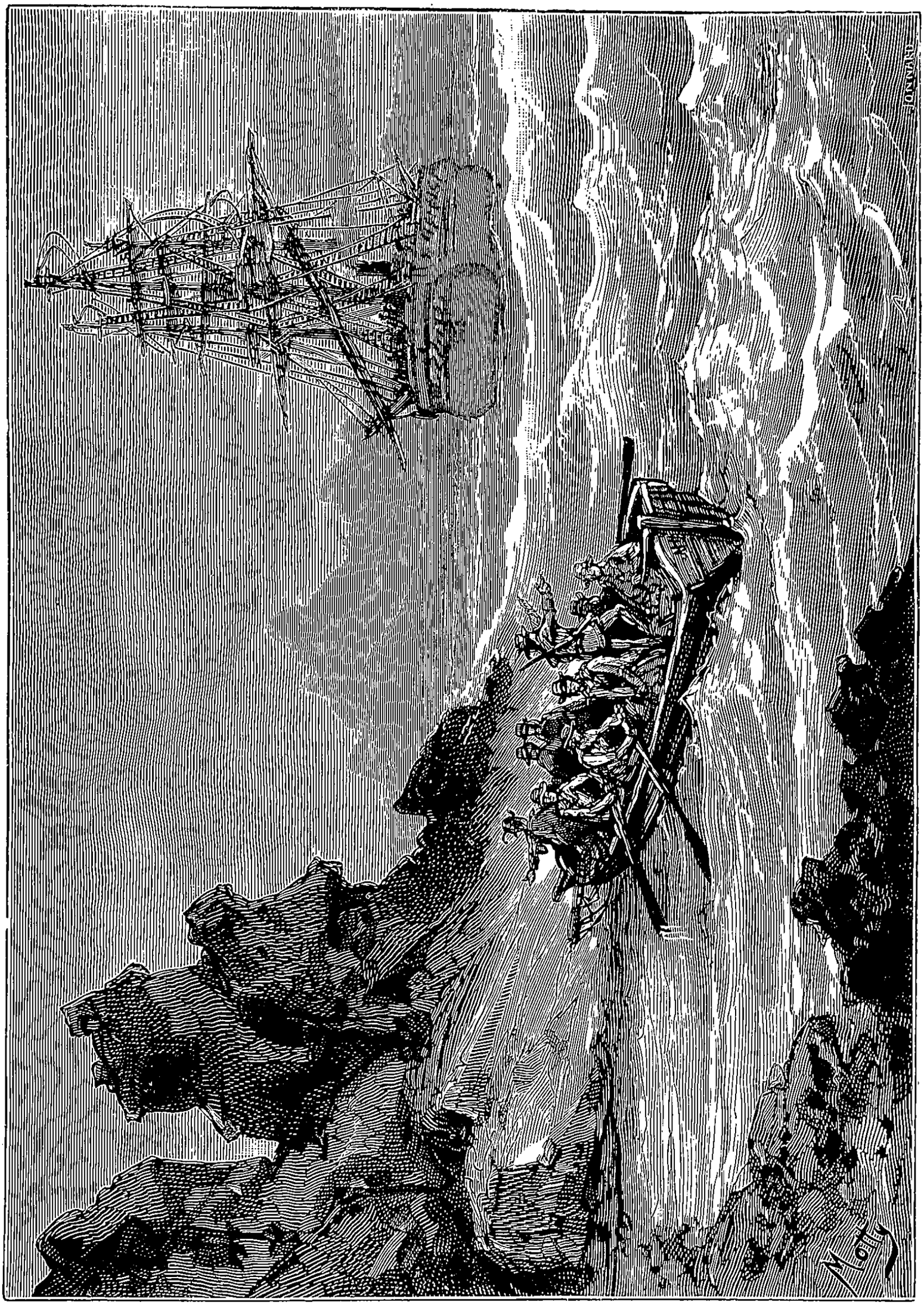
— Je vous conduirai à l'hôtel *Colonial*, avait-il dit, et vous y serez confortablement.

Ce guide mena la petite caravane sur la place du Marché qu'il fallut traverser.

Là, les Européens furent enveloppés dans une cohue indescriptible. Partout des airs assourdissants se faisaient entendre.

Les plus laides gens de la création semblaient s'être donné rendez-vous en ce lieu.

Le galant marquis remarqua pourtant quelques jeunes et jolies mulâtresses.



Le *Succès* jette l'ancre entre l'île du Vieux-Fort et les falaises de Marie-Galante. (P. 1047.)

C'étaient des marchandes de légumes et de fruits qui faisaient l'offre de leurs produits avec beaucoup de grâce.

Elle vendaient d'ailleurs des fruits d'un aspect fort appétissant, des pommes cannelle, des pamplemousses, des goyaves, des poires d'avocat.

Ces dames se laissèrent séduire et goûtèrent à ces produits intertropicaux.

D'une voix unanime, elles déclarèrent que cela payait plus de mine que de goût. Les fruits de l'Europe et de l'Amérique septentrionale reçurent la palme de la délicatesse.

La population de couleur est en majorité à la Pointe-à-Pitre aussi bien que dans toute l'île ; sur les 126.000 habitants de la Guadeloupe, il y en a 118.000 d'origine africaine ou asiatique.

Les voyageurs arrivèrent à l'hôtel vanté par leur guide, mais ils reconnurent bien vite qu'il en fallait beaucoup rabattre.

C'était une auberge fort mal tenue et au premier aspect chacun fut fixé sur sa valeur.

— Nous retournerons dîner et coucher à bord, dit M. Million.

Cet arrêt fut accepté avec faveur par tout le monde.

— En attendant, dit M. Fontaine, permettez-moi de vous faire les honneurs de la ville, que nous aurons bien vite parcourue.

On visita donc une belle église toute en fer, en face de laquelle se dresse le Palais de justice.

Puis on alla voir le théâtre, l'hôpital de la Marine, les casernes, l'hospice Saint-Jules, le musée L'Herminier, après quoi on songea au retour.

— Mes amis, dit M. Million en se mettant à table, j'ai une proposition à vous faire.

— Parlez ! parlez ! s'écria-t-on de toute part.

— Le séjour des grandes villes de la Guadeloupe me paraît dépourvu de charme.

— A nous aussi, répondirent tous les convives.

— J'ai connu, pendant mon dernier séjour à Paris, un planteur de la Guadeloupe qui possède une habitation à Marie-Galante. Or ce planteur, qui est né en France, m'a vivement engagé à venir le voir dans sa plantation de Ménard et à y accepter l'hospitalité pour tout le monde.

— Pardon, monsieur Million, interrompit le marquis, ce planteur ne serait-il pas un chercheur d'or qui était venu à Paris demander un capital pour aller exploiter de riches gisements qu'il a découverts dans la Guyane française ?

— Précisément ; je suis même un de ses actionnaires.

— Il s'appelle Jean Guigues et est né à Mâcon?

— C'est absolument cela.

— Parbleu ! c'est un de mes amis, dit M. de la Bécassière.

— Et un des miens, s'écria le peintre Beaudoin.

— Je l'ai souvent entendu raconter ses voyages devant la Société de Géographie et je le tiens en haute estime, continua M. Fontaine.

— Quant à moi, dit le docteur Leroux, j'ai failli devenir un de ses compagnons de route. Si M. Million ne m'avait pas offert le fameux voyage de noces que nous faisons, je me serais sans doute décidé à faire partie de l'expédition projetée.

— Hé bien ! messieurs, voilà ce que je propose.

— Écoutons !

— Je vais prier le capitaine du *Succès* de nous mener à l'île de Marie-Galante. Là, nous mouillerons à la pointe nord-ouest de l'île, entre l'îlot du Vieux-Fort et la terre. Ce point est tout près de Ménard où nous ferons transporter nos provisions de bouche et tout ce qui sera nécessaire à notre installation.

— Voilà une excellente pensée, dit M. Fontaine, car je vous signale Marie-Galante comme un excellent pays de chasse et de pêche.

— Moi, je l'ai visitée il y a cinq ou six ans, dit M. Dick Moore, et, bien que je n'y aie fait qu'un très court séjour, je m'y suis fort bien trouvé.

Le repas fini, M. Fontaine prit une carte géographiqne et montrant aux dames, groupées autour de la table, la petite île circulaire de Marie-Galante, leur en fit la courte description.

Avant qu'il prît la parole, M^me^ Ernest lui demanda :

— D'où vient ce singulier nom de Marie-Galante? Cela sent quelque légende du bon vieux temps.

— Hélas ! madame, je suis obligé de vous dire que l'origine de ce nom est moins romanesque.

L'île a été ainsi nommée par Christophe Colomb, du nom du vaisseau qu'il montait quand il la découvrit.

— Ces îles étaient-elles habitées quand l'illustre navigateur les rencontra? demanda encore M^me^ Champion.

— Oui, madame, elles étaient peuplées par les fameux Caraïbes. Ces hommes constituaient une race très curieuse à étudier.

Longtemps on la crut éteinte et en effet elle n'existe plus dans l'archipel; mais les travaux récents de quelques voyageurs ont établi d'une façon incontestable que les Indiens des Guyanes ne sont autre chose que les descendants dégénérés ou non des Caraïbes.

A l'époque de la découverte, c'étaient des hommes sauvages et belliqueux, redoutés dans les îles Sous-le-Vent, où ils portaient souvent la guerre.

Chasseurs infatigables et pêcheurs agiles, ils semblaient dédaigner la vie agricole et industrielle.

Ils avaient la peau d'un jaune clair, les yeux petits et noirs, les dents blanches, les cheveux plats et luisants, mais point de barbe ni de poils sur le corps.

Pour se garantir des insectes, ils s'enduisaient de plusieurs couches de roucou.

Les hommes étaient tous guerriers ; les femmes devaient pourvoir seules aux besoins de la famille.

Du reste, leurs tribus ne semblaient soumises à aucune forme de gouvernement ; ces naturels vivaient égaux, réunis en familles, et groupés dans des hameaux qu'ils nommaient *carbets*.

En temps de guerre, les guerriers élisaient un grand capitaine qui conservait ce titre pendant toute sa vie.

Quant aux fonctions religieuses, il ne semble pas qu'il y en eût aucune chez eux ; ils n'avaient ni temples ni cérémonies et se bornaient à reconnaître les deux principes du bien et du mal.

Leurs prêtres, ou magiciens, évoquaient le bon esprit qui chassait le *mabouga* ou mauvais esprit.

Il faut croire que les Caraïbes étaient un peuple susceptible d'un haut degré de civilisation.

Leur langue était harmonieuse et riche, leur maintien noble et fier.

Hélas ! les Espagnols de Colomb n'avaient à leur offrir que l'esclavage : ils aimèrent mieux périr que d'accepter un tel sort.

C'est ainsi que cette race a délaissé les Antilles où régnaient leurs tyrans, les Européens. Elle s'est réfugiée sur le continent, promenant ses carbets nomades le long des fleuves et des rivières de l'Amérique équatoriale.

Mesdames, ajouta l'aimable savant, si M. Million persiste dans l'itinéraire qu'il a tracé pour notre voyage, nous retrouverons bientôt les descendants de ces braves Indiens.

Moi qui les ai vus déjà, je n'ai jamais eu qu'à me louer de leur hospitalité et de leur douceur.

Mais revenons, si vous le voulez bien, à notre carte de Marie-Galante.

Vous voyez que l'île est de forme circulaire ; elle a environ 82 kilomètres de tour.

Sa superficie est de 14.927 hectares et sa population de 16 à 17.000 habitants.

Quand nous approcherons de ses côtes, vous verrez qu'elles sont bordées de très hautes falaises taillées à pic, excepté au sud-ouest où se trouve le chef-lieu de l'île qu'on appelle le Grand-Bourg ou Marigot.

— Merci, notre aimable professeur, dirent les dames en se retirant.

CHAPITRE XCI

LE *Succès* A MARIE-GALANTE. — L'ILOT DU VIEUX-FORT. — DÉBARQUEMENT. — L'HABITATION MÉNARD. — UNE USINE A SUCRE. — ECRASAGE, DÉFÉCATION, ÉVAPORATION, CUITE ET CLAIRÇAGE. — BASSINES : LA *propre*, LE *flambeau* ET LE *sirop*. — BATTERIE. *Gimard* — LA BAGASSE. — LA CUITE. — LA CRISTALLISATION. — LE RHUM ET LE TAFIA. — FABRICATION. — LE RHUM ET LA PETITE EAU. — L'ATLAS COLONIAL DE M. HENRI MAGER. — Mme GUIGUES. — L'HOSPITALITÉ AUX COLONIES. — INSTALLATION DE LA NOCE. — TRANSPORT DES BAGAGES. — LE PAYSAGE. — INSTALLATION DE GUILLAUME LERAT. — CUISINE ET OFFICE. — PROVISIONS DE BOUCHE. — UN BON DINER. — LES CONVIVES. — GIBIER ET MERINGUES. — LE RECEVEUR M. PRÉVOT. — MÉDOR EST SUR LE TAPIS. — UNE PARTIE DE CHASSE. — M. MILLION PAYE SA BIENVENUE. — UNE BOUTEILLE DE CONSTANCE. — LE *Succès* VA RELACHER A SAINT-LOUIS. — D'HABILES TIREURS. — LA TÊTE, LE COU ET L'AILE. — LE MARQUIS CHASSE POUR LE DOCTEUR. — UNE CHASSE FRUCTUEUSE. — PERDRIX ET PIGEONS. — UN CANON BERNARD. — LE DOCTEUR EST CONTENT DE SA CHASSE. — VANILLE, LIANES, BOIS PRÉCIEUX. — LE CACAOYER. — L'INDUSTRIE TUÉE AUX COLONIES. — RÔLE DU CRÉDIT FONCIER COLONIAL. — QUEL REMÈDE IL CONVIENDRAIT D'APPORTER AU MAL. — CE QU'ESPÈRE LE CRÉDIT FONCIER. — LES CULTURES QUI POURRAIENT SUCCÉDER A CELLE DE LA CANNE A SUCRE. — CACAO, TABAC, VANILLE, CAFÉ. — ELEVAGE DE TROUPEAUX. — M. MILLION CONCLUT UN MARCHÉ AVEC Mme GUIGUES ET DEVIENT PLANTEUR. — VISITE DE LA PROPRIÉTÉ. — UN ARBRE QUI PRODUIT DES POMMES. — LE MANCENILLIER ET LES MANCENILLES. — UNE PANIQUE CHEZ LES DAMES. — L'OPINION DU DOCTEUR SUR LE MANCENILLIER. — L'OPÉRA *l'Africaine*. — LE DANGER DE PASSER SOUS LES ARBRES APRÈS LA PLUIE. — UNE AVENTURE SURVENUE A M. FONTAINE. — UN CHEVAL EN MAUVAIS ÉTAT. — LE TRAITEMENT PAR UNE NÉGRESSE. — UN REMÈDE A AJOUTER AU CODEX. — UNE EXPÉRIENCE *in anima vili*.

Le *Succès* ne tarda pas à jeter l'ancre au point indiqué, c'est-à-dire entre l'îlot du Vieux-Fort et les falaises au nord-ouest de l'île de Marie-Galante.

A l'aide d'une chaloupe on se mit à débarquer tous les objets qui devaient assurer aux voyageurs le confortable pendant leur séjour sur la propriété de Ménard.

Pendant que les hommes du bord, guidés par Marius Couracasse et par Lerat qui, pour rien au monde, n'aurait consenti à abandonner ses provisions de bouche et ses ustensiles de cuisine, opéraient ce débarquement, M. Million, accompagné de la noce entière, prit un sentier en lacet tracé dans la falaise à pic et atteignit le plateau.

La propriété de Ménard leur apparut dans toute sa grandeur et sa simplicité biblique.

C'était un immense corps de bâtiment comprenant non seulement la

partie destinée à loger les propriétaires, mais encore tout ce qui constitue une fabrication de sucre.

La confection du sucre de canne nécessite, en effet, un grand nombre d'opérations et par suite de grands emplacements et un nombreux personnel.

Il y a l'écrasage de la canne, la défécation, l'évaporation, la cuite et le clairçage.

Quand la canne à sucre mûre a été cueillie et rapportée à la fabrique, elle est soumise à l'action de moulins horizontaux qui forcent le jus ou vesou à sortir.

Ce liquide tombe dans une sorte de bassine plate ou de gouttière qui le déverse, par l'intermédiaire de tuyaux, dans les chaudières dites de défécation, où, à l'aide de la chaux, on lui enlève une grande partie des matières étrangères qu'il contient.

Aussitôt après cette opération, les écumes étant enlevées, on amène le jus dans les chaudières d'évaporation, formées d'un équipage de grandes bassines hémisphériques en fonte, de différentes dimensions, que l'on désigne ainsi : la *propre*, celle qui reçoit le jus défégué ; le *flambeau*, celle où l'on reconnaît, à la couleur et à la limpidité du liquide, si la défécation est complète ; le *sirop*, celle où le jus continue à se concentrer, et ensuite la *batterie,* ainsi nommée à cause du bruit que fait l'ébullition du sirop en approchant du degré de cuite, terme de l'évaporation.

Cet équipage, qui ne permet pas d'opérer avec une grande régularité, commence à se remplacer par un système connu sous le nom de *batterie Gimard*, composé d'une suite de chaudières rectangulaires, en tôle ou en cuivre, disposées au-dessus d'un long fourneau dont le foyer est alimenté avec de la *bagasse*, résidu des cannes écrasées au moulin.

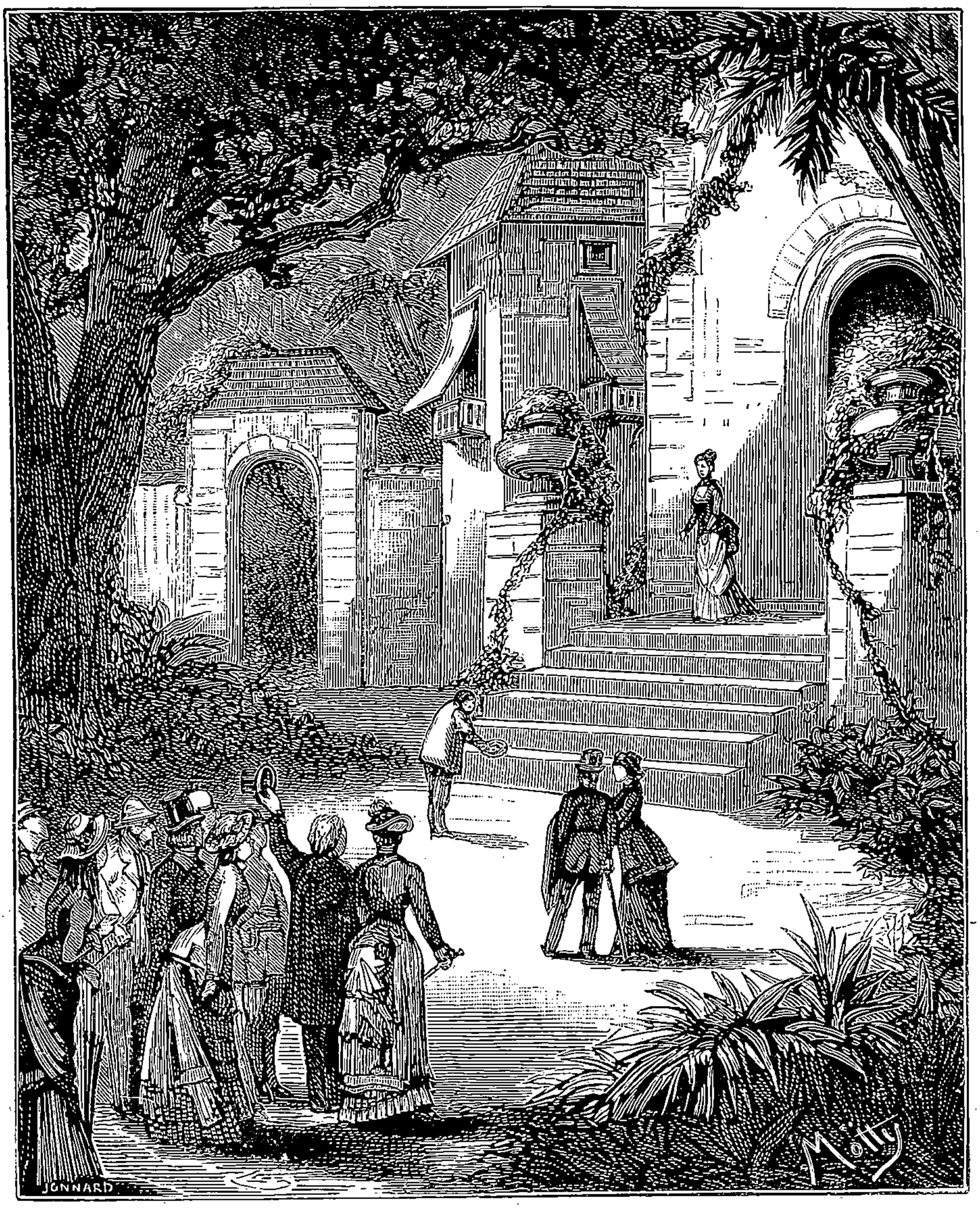
Nous dirons plus loin pourquoi cette amélioration dans l'outillage n'avait pas été appliquée à Ménard.

Après l'évaporation, vient la cuite, que l'on effectuait autrefois à feu nu, et qui aujourd'hui se fait dans des appareils de systèmes différents, en employant la vapeur pour le chauffage, afin d'éviter le dépôt nommé *cal*, qui adhérait tellement aux chaudières de cuivre à feu nu, que souvent on faisait chauffer celles-ci à sec, afin de faire fendiller l'incrustation et de pouvoir l'enlever au ciseau.

En sortant de la chaudière de cuite, les sirops sont versés dans de grands bacs plats où on les laisse refroidir et cristalliser un certain temps.

Quand la cristallisation est faite, on a des plaques de sucre non épuré plus ou moins épaisses, que l'on enlève par parties et que l'on transporte en un lieu propre.

Dépôt Le
Seine
19



Une dame charmante vint au devant des nouveaux venus. (P. 1050.)

Avant l'application des turbines centrifuges, après avoir laissé la cuite séjourner environ vingt-quatre heures dans les bacs, on mettait la masse dans des formes où s'achevait la cristallisation, puis on opérait l'égouttage et le clairçage.

Cette opération, qui durait très longtemps et exigeait un grand emplacement, est maintenant beaucoup abrégée.

A Ménard, comme dans toute la Guadeloupe et les Antilles, on ne fait pas seulement du sucre, mais on fabrique du rhum ou du *tafia* en assez grande quantité. Cette liqueur s'obtient par la fermentation des mélasses provenant de la canne à sucre.

Pour fabriquer du rhum, on mélange le sirop de sucre et les écumes qu'on enlève du vesou, avec une certaine quantité d'eau provenant du lavage du sucre brut, et on met le tout dans des tonneaux.

La fermentation s'opère d'elle-même; toutefois, comme elle est lente et irrégulière, on y ajoute ordinairement un peu de ferment.

A cet effet, on suspend dans la liqueur des chiffons de laine qui s'imprègnent du ferment qui se forme et qu'on laisse ensuite sécher jusqu'à la récolte suivante pour les ajouter à la mélasse que l'on veut faire fermenter.

Au bout de huit à dix jours, la fermentation vineuse s'est produite; on distille alors la liqueur, comme l'eau-de-vie, au moyen d'un alambic.

La première liqueur qui passe est le *rhum;* la petite eau qu'on obtient ensuite sert à dédoubler le premier produit.

Si nous avons donné tous ces détails, c'est qu'il nous semblait utile de faire comprendre aux lecteurs l'importance que doivent avoir les bâtiments d'une grande exploitation.

L'habitation Ménard, propriété de M. Guigues, est une des plus importantes de Marie-Galante et elle figure sur l'excellente carte de la Guadeloupe que M. Henri Mager a publiée dans son Atlas colonial.

Quand la petite caravane se présenta à l'habitation, son arrivée avait déjà été annoncée par les nègres et les Indiens d'Asie qui forment le personnel ordinaire de ces exploitations.

Une dame charmante vint au-devant des nouveaux venus :

— C'est à monsieur Million que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-elle.

— A lui-même, madame. Et vous, vous êtes sans doute madame Guigues ?

— Vous l'avez dit, monsieur; j'attendais votre visite avec impatience, car il y a plus d'un mois que mon mari me l'a annoncée.

— Voulez-vous être assez aimable pour nous donner des nouvelles de cet excellent homme?

— Je n'en ai pas reçu depuis un mois qu'il est parti pour la Guyane.

— Comment ! Il est parti ! Et nous n'aurons pas le plaisir de le voir?

— Mon Dieu, monsieur, il aurait bien voulu pouvoir vous attendre, mais le devoir commande avant tout, et il a dû se rendre sur les terrains de l'Iguane.

— Ce que son absence a de contrariant pour nous, reprit le Marseillais, est racheté par le plaisir que nous cause la nouvelle de sa réussite. C'est un fier lutteur que nous avons vu à l'œuvre à Paris et qu'aucun déboire n'a pu dompter.

Mme Guigues fit les honneurs de sa maison en femme du monde accomplie. C'était une créole de cette race hospitalière qui a toujours ses portes ouvertes pour les visiteurs.

Elle conduisit les dames dans un appartement voisin de celui qu'elle occupait elle-même, et elles y trouvèrent tout ce qui pouvait assurer leur bien-être pendant leur séjour.

Quant aux messieurs, ils furent menés dans un vaste couloir divisé à droite et à gauche en un nombre énorme de compartiments formant chacun une chambre à part, où un hamac et un lit invitaient au repos.

— Bravo ! bravo ! s'écriaient à l'unisson les jeunes gens, M. de la Bécassière, le peintre Beaudoin, le jeune Jollibois et même le malheureux des Rivières chez qui le temps, ce souverain dictame, atténuait insensiblement l'inguérissable plaie de son cœur.

Nous serons là comme des coqs en pâte et nul n'aura le droit de se plaindre de l'absence de couleur locale.

Chacun s'intalla de son mieux, en attendant l'arrivée des objets débarqués au bas de la falaise et qui devaient apporter à ces sybarites un surcroît de bien-être.

M. Million sortait pour aller savoir où en était le débarquement de sa cargaison.

Mme Guigues l'aborda.

— Ne vous préoccupez pas, monsieur, dit-elle, du transport de vos bagages. J'ai mis à l'œuvre tout le personnel de l'habitation et, avant deux heures d'ici, votre matériel sera rentré.

M. Dick Moore s'approcha :

— Je viens de m'assurer, madame, que vous avez de la place dans vos écuries, et je vous demande la permission d'y loger les trois chevaux que transporte notre navire *le Succès*.

— Monsieur, la maison est à vous tout entière; j'y ai moi-même quelques chevaux que je mets à votre disposition.

M. Dick Moore remercia, salua et s'éloigna à grands pas en prenant la direction de la falaise.

Quelques instants plus tard, M. Million, qu'avaient rejoint M. Barbier, le docteur Leroux et M. Fontaine, admirait, assis dans une élégante vérandah, les splendeurs du paysage accidenté qui se déroulait tout autour de l'habitation.

Partout on découvrait de vastes champs de cannes encadrés par des bois touffus qui enveloppaient, comme d'un manteau vert, la surface accidentée du sol.

Ici, des prairies, avec des troupeaux de moutons et de vaches paissant en liberté l'herbe drue et verdoyante.

Là, des côtes abruptes couvertes de bouquets de bois, au milieu des dunes et des rochers abruptes sur lesquels sautillaient des chèvres capricieuses.

Tout à coup, ils aperçurent, s'approchant des bâtiments, une longue file de chariots attelés de chevaux ou de bœufs et conduits par des noirs ou des Indiens.

C'étaient les bagages débarqués par la chaloupe. Sur le premier véhicule trônait, comme un roi fainéant, le cuisinier Lerat, qui n'avait pas voulu quitter les objets destinés à la cuisine.

Quand il arriva dans la cour de l'habitation, M^me^ Guigues, qui avait l'œil à tout, s'empressa d'aller au-devant de ce chef émérite, dont, sans doute, elle avait déjà entendu vanter les qualités.

— Vous êtes monsieur Lerat? demanda-t-elle.

— Pour vous servir, madame.

— J'ai fait préparer pour vous des fourneaux, car je sais que notre modeste cuisine créole ne saurait satisfaire une si belle société.

— Madame, répondit Lerat, plusieurs de vos serviteurs m'ont déjà assuré que vous êtes vous-même un véritable cordon bleu, et que les plus fins gourmands de toute la Guadeloupe sont heureux de venir constater vos talents et leur rendre hommage.

M^me^ Guigues fut flattée de ce compliment.

— Monsieur Lerat, dit-elle, vous me donnerez des leçons, et seulement alors j'aurai droit à vos flatteries.

— Madame, reprit Lerat, qui, quand il le voulait, savait n'être pas bête, les plus malins trouvent toujours quelque chose à apprendre. Je serai heureux de vous enseigner le peu que je sais, mais ce sera à charge de revanche. Je serai content, à mon retour en France, de pouvoir faire quelque mets créole dont nos compatriotes n'ont même pas la première idée.

Le maître coq du *Succès* fut installé dans une pièce assez vaste pour lui permettre d'y placer sa batterie de cuisine, des plus compliquées.

Une autre pièce bien aérée et à l'abri des rayons solaires fut mise à sa disposition pour lui servir d'office.

En homme qui sait le prix du temps, Lerat se hâta d'allumer ses fourneaux et de se mettre à la besogne.

Les vivres ne manquaient pas; il trouva suspendus au croc, dans

l'office, deux beaux chevreaux de deux mois et quatre jolis cochons de lait, déjà blanchis et à la mine si appétissante qu'on se sentait disposé à en manger même avant la cuisson.

Qu'on ajoute à cela des gigots, des côtelettes, un énorme quartier de bœuf et une quarantaine de pigeons sauvages que l'on chasse dans la falaise.

Cette vue de tant de mets substantiels arracha un sourire au cuisinier qui, de son côté, se mit à déballer ses richesses gastronomiques.

— Allons! murmura-t-il avec une pointe de gaieté, ce n'est pas encore aujourd'hui que ces dames et ces messieurs mourront d'inanition.

Pendant que Lerat s'installait, tous les gens de la noce ne restaient pas inactifs.

Chacun songeait à s'établir dans sa cellule le plus confortablement possible.

Rien n'avait été négligé pour cela.

Les dames purent s'installer avant le soir dans de véritables petits nids, où les tentures de soie et les tapis moelleux tenaient lieu de duvet et où tout le luxe désirable était déployé.

Quant aux messieurs, ils songèrent plus au solide qu'à l'élégance; leurs armes de chasse furent suspendues aux murs; des cigares et des liqueurs diverses furent placés sur les buffets servant de commodes, et un guéridon chargé de verres de formes multiples invitait les visiteurs à s'asseoir et à se rafraîchir.

Cette installation improvisée était terminée quand le son de la cloche annonça l'heure du dîner.

Chez tous les créoles, mais surtout chez tous les créoles français de la Martinique et de la Guadeloupe, le repas étant un des actes les plus importants de la vie, la salle à manger est toujours la pièce principale d'une habitation.

Nulle population n'est plus hospitalière et par suite nulle part on ne trouve de plus vastes salles de festin.

Ce jour-là, M^me^ Guigues, suivant la coutume du pays, avait non seulement à dîner les gens de la noce parisienne, mais encore une dizaine de personnes étrangères qui étaient venues, en passant, demander l'hospitalité.

La présence de ces visiteurs réjouit le cuisinier Lerat, car il s'était surpassé ce jour-là et il n'était pas fâché de laisser aux habitants de la Guadeloupe une haute idée de ses talents culinaires.

Le mets qui emporta tous les suffrages fut un salmis de bécasses et

de râbles de genêts extrait d'une boîte en fer-blanc soudée avec soin et conservée par le procédé Appert.

Les pigeons sauvages formèrent aussi une brochée que nul ne songea à dédaigner.

Lerat, pour augmenter la saveur de ce gibier et lui donner un haut goût, avait eu soin de placer dans le ventre de chacun des volatiles une truffe du Périgord et de les barder d'une tranche de lard.

Les dames furent surtout sensibles à l'apparition d'une pyramide de meringues à la rose et à la vanille.

Ce mets délicat, qui, au dire de Brillat-Savarin, n'est bien apprécié que par les dames et les hommes à mollets d'abbés, était l'œuvre de Mme Guigues.

Au sortir du repas, le cuisinier Lerat crut devoir complimenter la maîtresse de la maison et l'assurer qu'il n'avait jamais fabriqué des meringues d'un goût aussi délicat.

Le chasseur Guillaume Novet, qui s'était placé à un bout de la table, à côté d'un des convives indigènes, n'avait pas tardé à entrer avec lui en grande conversation.

C'est que ce monsieur, un receveur de contributions de passage à Ménard, était un chasseur émérite.

Le Canadien put ainsi apprendre que le gibier était peu varié à Marie-Galante.

— Vous trouverez en parcourant l'île, lui dit l'aimable receveur, quelques perdrix assez difficiles à lever, car elles se réfugient dans les champs de canne ou dans les fourrés les plus inextricables. Cependant, avec un bon chien, on peut faire chasse.

En entendant prononcer le mot chien, Médor, qui était jusque-là resté discrètement couché sous la table aux pieds de son maître, vint frotter son museau contre les genoux de Guillaume Novet.

Celui-ci fit sortir de l'ombre le fidèle animal.

— Voyez, monsieur, dit-il; avec ce compagnon, j'ai chassé depuis l'ours gris jusqu'aux oiseaux-mouches. Médor n'a pas son pareil sur la terre.

— Monsieur, vous parlez de votre chien avec l'enthousiasme qui convient à un vrai chasseur.

— Hélas! reprit Novet, Médor est souvent mon compagnon de chasse, mais il n'est pas à moi; après dîner, j'aurai le plaisir de vous présenter à son maître qui est, comme chasseur, ce que Médor est comme chien de chasse, un être incomparable.

— Savez-vous, monsieur, que vous m'intimidez ?

— Comment cela?

— Oui, et je n'ose plus vous formuler une demande que j'avais sur les lèvres.

— Parlez, monsieur, et si je puis vous être agréable, je vous jure que vous pouvez compter sur moi.

— Hé bien! monsieur, je me proposais de vous demander la faveur de vous accompagner dans une partie de chasse.

— Monsieur, la faveur est pour moi; vous connaissez l'île et moi j'y viens pour la première fois; si nous y rencontrons quelque chose, plume ou poil, nous ne reviendrons pas bredouille.

Mais attendez! nous aurons peut-être des compagnons.

S'adressant à M. Dick Moore :

— Vous plairait-il, cher monsieur, dit-il, de venir, avec ce monsieur et moi, demain, faire un tour de chasse dans l'île?

— Certainement, surtout s'il y a quelque chose à tuer.

— D'après le dire de monsieur, nous devrons nous contenter de quelques perdrix et de nombreux pigeons.

— Cela vaut-il bien un coup de fusil?

— Peste! comme vous y allez! s'écria M. de la Bécassière, après avoir mangé des pigeons comme ceux que nous a fait rôtir maître Lerat, je trouve que c'est être ingrat que de médire de ce mets, digne de la table des dieux.

— Si l'on chasse demain, interrompit M. Jollibois, je demande a en être.

— Et moi aussi! dit le peintre Beaudoin.

— Et moi donc! s'écria M. Champion.

— J'en suis aussi, dit à son tour le garçon d'honneur.

— Moi, je demande à vous suivre, dit le docteur Leroux, non pour tuer du gibier, mais pour augmenter mon musée d'histoire naturelle.

— Hé bien, nous irons tous! dit gaiement M. Dick Moore.

— Tous, non! protesta M. Barbier (Athanase). La politesse et la galanterie obligent de ne pas laisser les dames seules. Je resterai donc pour leur servir de chaperon.

— Pour moi, dit M. Fontaine, j'ai quelques notes à écrire et je vous demande l'autorisation de rester.

Ainsi fut organisée, pour le lendemain, une grande partie de chasse.

M. Million qui, à son tour, demanda la permission de rester au logis, fit un signe à Marius Couracasse et à Jean-Louis le Gludic, demeurés debout à l'entrée de la salle à manger, pendant le repas.

Les deux fidèles serviteurs, sans doute prévenus à l'avance, disparurent

et ne tardèrent pas à revenir, portant à chaque main d'énormes paniers de vins.

— Qu'est-ce que cela? demanda Mme Guigues étonnée.

— Madame, j'ai résolu de payer ma bienvenue. Permettez-moi donc d'offrir à vos convives quelques échantillons de ma cave.

— Mon Dieu, monsieur, je vous ai dit que ma maison est devenue la vôtre quand vous y avez posé le pied; faites donc comme bon vous semblera.

L'oncle Jean-Pierre prit une bouteille poudreuse dont il tira avec soin le bouchon pour ne pas troubler le liquide.

— Ceci, dit-il, est du constance, du vin du Cap authentique, qui a cinquante ans de bouteille. Je propose d'en boire un verre à la santé et à l'entière réussite du maître de la maison, M. Jean Guigues, de Mâcon.

— A la santé de M. Guigues et de son placer l'Iguane! s'écria-t-on à la ronde en choquant les verres.

Le lendemain matin tous les chasseurs étaient levés dès la première heure, y compris le receveur, M. Prévôt, qui avait aussi couché à Ménard.

Tout le monde était prêt à partir quand le capitaine du *Succès* fit son apparition.

Il demanda à parler à M. Million.

— Quoi de nouveau, cher ami? demanda celui-ci.

— Le mouillage que nous avons choisi hier est détestable; le moindre coup de vent survenant nous ferait chasser sur nos ancres et nous ne serions menacés de rien moins que d'aller échouer sur les brisants de la côte.

— Que proposez-vous, capitaine?

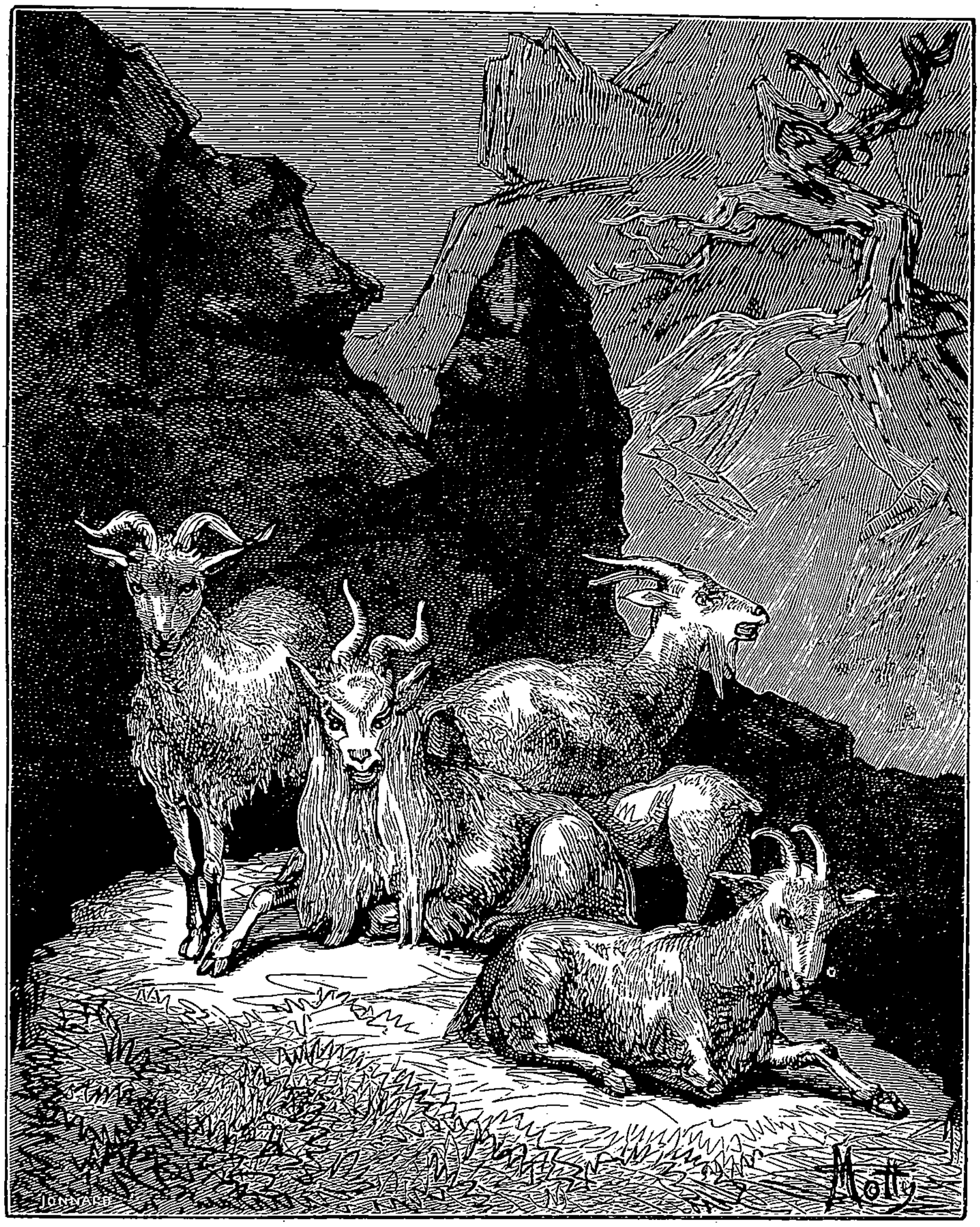
— Simplement de nous rendre à Saint-Louis, sur la côte occidentale, à quelques kilomètres d'ici. Ce bourg possède un excellent mouillage, où vont s'abriter même les navires de guerre.

— Faites comme vous l'entendrez, capitaine, mais laissez-nous la chaloupe à vapeur et trouvez-lui, le plus près possible d'ici, une anse où elle soit en sûreté.

— Rien de plus facile, car, au pied de la falaise, il y a un petit port où se rangent les barques de pêche auxquelles leur faible tirant d'eau permet d'entrer.

Ces mesures prises, l'oncle Jean-Pierre donna le signal du départ.

Tous les chasseurs, le fusil en bandoulière et précédés par M. Prévôt, se mirent en route du côté de l'intérieur de l'île.



Ces chèvres sont si bien devenues sauvages que le fusil est le seul moyen de les atteindre. (P. 1064.)

Le pays était fort accidenté, et à peine était-on à quelques minutes de l'habitation, que Médor tomba en arrêt.

— Une compagnie, composée d'une quinzaine de perdreaux, se leva.

Toute la bande fit feu.

Trois volatiles tombèrent sur le sol.

— Comment, si nous tirons ainsi tous à la fois, dit le receveur, pourrons-nous savoir qui de nous a le mieux tiré?

— Ce sera facile, au moins en ce qui vous concerne, dit le Canadien avec son sourire ironique.

— Pourquoi cela? répondit M. Prévôt.

— Parce que vous tirez à plomb et que nous tirons à balle.

— Vous tirez des perdreaux à balle?

— Mon Dieu, oui! tout comme des hirondelles.

— Alors, ce n'est pas la peine de chasser, car vous devez massacrer le gibier que vous atteignez.

— Vous allez voir!

— Ici, Médor!

Le chien, obéissant, vint présenter à la main du chasseur un perdreau qu'il tenait dans sa gueule.

La tête de l'oiseau était broyée et le bec ne tenait plus au cou que par des lambeaux de chair.

— Trouvez-vous que la bête soit bien détériorée? demanda Guillaume Novet, en montrant au receveur l'oiseau mutilé.

— Oh! cela, c'est un miracle!

— Le faiseur de miracles s'appelle M. Dick Moore; c'est le maître de Médor; son chien connaît si bien la façon de tuer de son maître qu'il ne s'y est pas trompé et a rapporté sa proie avant toute autre.

Tenez, le voilà qui revient; je vous gage qu'il me rapporte le perdreau que j'ai tiré.

— Comment le reconnaîtrez-vous?

— Rien de plus simple! Je n'ai pas la même méthode que M. Dick Moore. Lui, broie la tête des oiseaux qu'il tire, moi je leur coupe le cou.

Le receveur écoutait le trappeur, la bouche béante, et se demandait s'il n'était pas l'objet d'une mystification.

Médor présenta sa proie, comme il l'avait fait la première fois.

Guillaume Novet prit le perdreau et montra la tête pendante et retenue seulement par les tendons et la peau du cou.

— Je persiste à croire, ajouta modestement l'habile tireur, que ma manière est préférable à celle de mon ami Dick Moore.

— Si ce que vous venez de faire n'est pas l'effet d'un pur hasard, répondit M. Prévôt, vos deux méthodes se valent, et ni lui ni vous n'avez de rivaux dans le monde entier.

— Les amateurs de gibier préfèrent pourtant mon coup de fusil à celui de M. Dick Moore.

Celui-ci, en effet, en détruisant la tête, prive certains gourmands d'un plaisir qu'ils considèrent comme extrême. Cela est si vrai que quand, par

hasard, il s'agit de la tête de la bécasse, M. Dick Moore a dû renoncer à ses habitudes pour adopter les miennes.

Médor apporta le troisième perdreau ; il n'était pas mort, mais seulement démonté.

Guillaume Novet le regarda attentivement.

— Cher marquis, dit-il, je vous complimente ; voilà une pièce que vous pouvez mettre dans votre carnassière.

— Qu'est-ce qui vous prouve que M. de la Bécassière est l'auteur de la chute de cet oiseau ?

— Regardez, cher monsieur. L'aile gauche est complètement détachée du corps, et c'est une attention délicate de Médor de l'avoir apportée avec le perdreau.

M. de la Bécassière, élève de M. Dick Moore, fait honneur à son maître, comme vous le voyez ; il a adopté pour méthode de tirer le gibier à plume à l'aile gauche.

Le marquis écoutait en souriant.

— Ne croyez pas, dit-il, que ce soit là une simple originalité. C'est le docteur qui m'a prié de tirer ainsi.

— Et pourquoi ? interrogea le receveur de plus en plus surpris.

— Parce qu'il prétend qu'en ayant le soin de ramasser l'aile coupée, cela lui gâte moins les oiseaux qu'il destine à ses collections que la manière employée par ces messieurs.

— Ces messieurs ont tiré aussi ? fit observer M. Prévôt.

— Sans doute ! mais, comme moi, ce sont encore des apprentis ; M. Jollibois est plus habile que moi, bien que cette fois il n'ait pas été heureux ; lui, tire à l'aile droite, et si le docteur consent à vous montrer son musée, vous pourrez constater que c'est déjà un maître ; car de nombreuses victimes attesteront son adresse et son sang-froid.

M. Champion s'était rapproché des causeurs.

— Tirez-vous aussi à balle, vous, monsieur l'ingénieur ? demanda le receveur ébahi.

— Mon Dieu oui ! M. Des Rivières, M. Beaudoin et moi, nous nous efforçons de marcher sur les traces de nos professeurs. Mais, vous aurez tout le temps aujourd'hui de le constater, nous avons bien du chemin à faire pour les atteindre.

— Avez-vous chacun un point du gibier que vous visez de préférence ? demanda encore M. Prévot.

— Non ! non ! monsieur, nous n'en sommes pas là et nous nous contentons de viser l'animal, qu'il soit à plume, qu'il soit à poil, en plein corps.

— Ma foi ! messieurs, vous m'intimidez tellement, que je ne vais plus avoir le courage de tirer un seul coup de fusil.

La chasse continua, et, grâce à la merveilleuse adresse de M. Dick Moore et de Guillaume Novet, grâce aussi au flair sans pareil de Médor, elle fut plus fructueuse que n'avait pu le leur faire espérer le receveur, renommé pourtant dans l'île comme un chasseur émérite.

Tout le monde s'illustra plus ou moins dans cette partie de chasse mémorable, qui dura jusqu'à midi.

Vingt perdreaux et dix pigeons tombèrent la tête broyée ; Guillaume Novet fit exactement le même nombre de victimes en employant ce qu'il appelait modestement sa méthode.

Ni M. Dick Moore ni lui n'avaient manqué un seul coup de fusil.

Le marquis avait tiré deux perdreaux et trois pigeons en leur tranchant l'aile gauche au ras du corps; cinq autres victimes avaient été abattues par lui, mais touchées dans les œuvres vives.

La chance qui l'avait favorisé au départ continua à lui sourire pendant toute le matinée, son rival M. Jollibois ne fit que deux victimes tuées correctement et quatre dont le corps fut entièrement transpercé.

Les trois autres chasseurs de la noce rapportèrent entre eux une quinzaines de pièces.

Quant à M. Prévôt, il se montra d'une bonne force.

Dix perdreaux et dix pigeons tombèrent sous le plomb de son fusil double.

Son arme était d'ailleurs excellente et portait ùne marque française. C'était un canon Bernard de Paris, monté par Million jeune, armurier à Saint-Étienne.

Quand ils rentrèrent à l'habitation, les chasseurs triomphants furent accablés de félicitations.

Le déjeuner était prêt, et l'on n'attendait qu'eux pour se mettre à table.

Au dernier moment, on s'aperçut qu'on avait perdu le docteur.

Heureusement l'île de Marie-Galante ne renferme ni sauvages, ni bêtes fauves, ni reptiles.

On était si bien habitué à voir le vieux naturaliste se laisser entraîner par son ardeur scientifique, qu'on allait passer outre et l'attendre les pieds sous la table, pour nous servir d'une expression connue, quand on le vit apparaître chargé de branches d'arbres, de plantes et de fleurs.

Il avait la mine joyeuse d'un chasseur favorisé; il se hâta de déposer son fardeau dans un coin de la salle et d'imiter les convives, qui se rangèrent autour de la table.

— Vous avez l'air bien content? cher docteur, demanda l'oncle Million qui occupait la place d'honneur à la gauche de la maîtresse de la maison.

— Ma foi oui! répondit M. Leroux, j'ai fait une superbe cueillette à tous égards et je rapporte de beaux échantillons de la végétation et des insectes de Marie-Galante.

Il s'interrompit un instant, puis il reprit la parole en s'adressant à Mme Guigues.

— Je vous félicite sincèrement, madame, sur la richesse de votre pays; j'y ai trouvé de la superbe vanille qui croît dans les bois à l'état sauvage, toute sorte de lianes aux fleurs éclatantes, des essences de bois précieux et surtout le cacaoyer, qui pousse ici avec autant de vigueur que s'il était dans son lieu d'origine.

— Mais, docteur, le cacaoyer est ici à l'état de nature, et j'ai toujours cru que c'est un des arbres originaires de la Guadeloupe.

— J'ai lieu de penser qu'il y a été importé, lors de la conquête, par les Espagnols, soit du Mexique, soit des îles voisines, soit aussi du continent méridional.

Quoi qu'il en soit, j'estime que la culture et la récolte du cacao seraient pour vous une source importante de bénéfices.

— Mon Dieu, cher docteur, répondit la bonne Mme Guigues, mon mari a souvent projeté d'entreprendre cette culture.

— Qu'est-ce qui a pu l'arrêter?

— Cela demande quelques explications. Telles que vous voyez nos cultures et malgré leur aspect prospère, tous les blancs de notre colonie sont ruinés de fond en comble.

— Ne vous exagérez-vous pas, madame, demanda l'oncle Million, une gêne accidentelle?

— Hélas! monsieur, le mal est si profondément enraciné que rien au monde ne peut nous guérir.

— S'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander, à quoi faut-il attribuer cet état fâcheux?

— Les causes en sont complexes ; mais le mal a commencé en 1848 lorsqu'on a affranchi les noirs et qu'on leur a donné les droits de cité.

— Ma foi, madame, il a paru à tous les esprit libéraux de France que ces décrets, signés à Paris le 28 avril, et qui sont connus sous le nom de loi Schœlcher, étaient un acte de grande justice réclamé par toutes les consciences humaines.

— Je ne dis pas non, monsieur, mais tous les blancs intéressés dans

nos colonies vous diront que, pour le moins, la mesure prise ainsi subitement et d'une façon générale, était prématurée et dangereuse.

Les nègres esclaves travaillaient tant bien que mal, et les cultures qui nécessitent en somme une dépense médiocre de labeur se faisaient au gré des planteurs.

L'affranchissement des noirs fit naître en leur cœur un orgueil si profond, qu'ils refusèrent dorénavant de travailler.

Il fallut alors avoir recours à cet esclavage déguisé qu'on appelle les engagements temporaires des coolies.

L'Angleterre qui, quand il s'agit de ses intérêts, n'y regarde pas de si près, s'opposa aux transports des noirs de la côte d'Afrique dans nos colonies, sous prétexte que cela facilitait la traite.

Elle permit, par contre, l'introduction de travailleurs engagés dans ses possessions des Indes.

La prime d'engagement à payer à ces hommes, les charges onéreuses imposées aux planteurs par la loi, la petite quantité de travail accompli par ces Asiatiques, d'autres conditions défavorables et imprévues, vinrent rapidement apporter la gêne dans les plantations.

Les propriétaires voyaient chaque jour diminuer leurs revenus et bientôt même ils durent, pour continuer leur exploitation, chercher à contracter des emprunts.

C'est là que commence le rôle dissolvant et destructeur du Crédit foncier colonial.

Cette institution de crédit prêta à qui voulut, jusqu'au moment où les maîtres des habitations s'aperçurent qu'il leur était devenu impossible de payer chaque année la somme représentée par les intérêts de la somme empruntée et par l'amortissement de la dette.

Bientôt chacun se sentit découragé. Mon mari possédait trois habitations, il en sacrifia deux pour boucher le gouffre ouvert.

Aujourd'hui, la plantation de Ménard nous permettrait de nous refaire et de vivre honorablement, si nous n'avions été arrêtés dans nos efforts par l'avilissement des prix du sucre et du tafia.

Nous ne travaillons plus que pour occuper les Indiens nés sur notre propriété et qui refusent d'être renvoyés sur la terre d'Asie qui leur est étrangère. Plus nous cultivons, plus vite nous marchons à la ruine, car, pour me servir d'une expression anglaise, le produit ne paye plus.

— Ce tableau est navrant, madame.

— D'autant plus, monsieur, qu'il est général et qu'aucun remède ne peut y être apporté.

— La mère patrie ne pourrait-elle vous venir en aide en votant pour vous des secours ?

— Cela ne constituerait qu'un palliatif infructueux et inutile.

Les capitaux qu'on mettrait à notre disposition s'engloutiraient comme ceux qui formaient notre fortune.

— Que fait le Crédit foncier devant ce désastre général ?

— Il fait le mort, poursuit ses débiteurs en payement des revenus tout le temps qu'il en peut tirer quelque chose ; après quoi, il s'arrête, parce qu'aucun acheteur ne voudrait prendre la place du malheureux planteur ruiné.

— Qu'espère donc cette maison de banque?

— Qui le sait? comme disent les Italiens ; peut-être attendent-ils le moment où ils pourront, d'un seul coup, exproprier tous les propriétaires des Antilles françaises et se substituer à eux.

— Et alors?

— Alors ils entreprendront, à l'aide de gros capitaux, l'exploitation en grand du sol.

— Cette opération vous paraît-elle pouvoir devenir fructueuse pour le Crédit foncier agricole ?

— Je n'hésite pas à vous dire oui.

La culture de la canne, celle qui occupe les neuf dixièmes des bras à la Guadeloupe, est devenue onéreuse et impossible ; le prix des impôts d'exportation, d'entrée en France, l'injuste protection dont on couvre les fabricants de sucre de betterave en France, l'avidité des commissionnaires auxquels nous sommes contraints de nous adresser pour vendre nos récoltes, sont des obstacles que pourra combattre victorieusement une compagnie puissante.

D'ailleurs, qui l'empêchera d'entreprendre d'autres cultures ? celle des cacaoyers, dont le docteur parlait tout à l'heure, celle de la vanille, celle du coton, celle du tabac, qui ne le cède en rien aux meilleures qualités de la Havane, celle du café, dont les plants deviennent ici magnifiques?

Sous les cacaoyers, pousserait une herbe excellente, abritée contre les ardeurs du soleil par l'épaisse frondaison des arbres. Là, on pourrait aisément élever d'immenses troupeaux de vaches, de bœufs et de moutons dont la chair servirait avantageusement à la nourriture des travailleurs.

Tenez, pour vous donner une simple idée de ce qu'est aisé et simple ici l'élevage du bétail, je vous dirai que M. Guigues a lâché deux ou trois chèvres à travers champs, et qu'aujourd'hui l'espèce s'en est si bien propagée que vous pourrez, messieurs les chasseurs, aller les poursuivre au milieu des rochers, sans jamais risquer de revenir bredouilles.

Ces chèvres sont si bien devenues sauvages que le fusil est le seul moyen de les atteindre et de les faire figurer sur nos tables.

D'ailleurs, ne vous y trompez pas, un jeune chevreau, non comme vous mangez les cabris en France, mais quand il a atteint la moitié de sa croissance, constitue un mets délicat.

Le maïs vient fort bien ici et les noirs sont d'autant plus autorisés à ne pas travailler, qu'ils trouvent abondamment toute sorte de fruits qui croissent sans culture.

La végétation, chez nous, ne s'arrête jamais; partout on la rencontre sous des couleurs riches et splendides.

Les fleurs s'ouvrent sur le même arbre où pend le fruit mûr. Le figuier porte des produits exquis; le jaquier, le sapotiller, l'acajou à pommes, l'ananas épineux, croissent dans la plaine et sur le versant des coteaux.

Un grand nombre de plantes potagères d'Europe viennent à souhait auprès du chou caraïbe, fort estimé par les Indiens et les noirs.

Vous voyez, messieurs, qu'il ne manque ici qu'une chose qui est non seulement le nerf de la paix et de la guerre, mais aussi le nerf colonial, je veux parler des capitaux.

— Permettez-moi, madame, d'insister sur cette question qui m'intéresse plus que je le ne saurais dire, interrompit M. Million. Quelles sont les conditions qu'entraînerait une plantation considérable de cacaoyers?

— Cet arbre, monsieur, demande cinq années avant de rien produire. C'est donc cinq ans pendant lesquels le capital engagé ne rapporterait rien.

Quand M. Guigues voulait faire ici une plantation de deux hectares de cacaoyers, il avait calculé que cela lui nécessiterait une mise de fonds de cent mille francs.

— Quel bénéfice en espérait-il après cinq années d'attente?

— Un bénéfice minimum annuel de vingt mille francs nets, déduction faite des frais de cueillette, les seuls que nécessite cette culture.

— Mais vous me parlez là d'une superbe affaire, madame!

— Hélas! monsieur, je le sais bien; ici, ce sont les fonds qui manquent le plus, contrairement à ce qu'affirme la fable du bon La Fontaine.

— Non, madame, ne torturez pas le texte du fabuliste. Vous avez le fonds, c'est votre propriété. Voulez-vous que je vous apporte les fonds nécessaires à l'entreprise et nous exploiterons de compte à demi?

— Monsieur, ce n'est pas une plaisanterie que vous voulez faire?

— Madame, je ne plaisante jamais. Voici ce que je vous offre.

Je verserai entre vos mains cent cinquante mille francs, à l'aide desquels vous ferez planter des cacaoyers.

Les dames allèrent, avec leurs engins de pêche. (P. 1072.)

Pendant les cinq années d'attente, vous toucherez annuellement, chez un banquier de la Basse-Terre ou de la Pointe-à-Pitre, la somme de dix mille francs, soit un total de deux cent mille francs.

Cet argent, au fur et à mesure que vous l'utiliserez, me produira un intérêt de cinq pour cent.

Pendant cinq ans, à partir de la période de production des arbres, je

recevrai la moitié des produits nets obtenus ; ensuite, il vous sera loisible de me rembourser mon capital.

Une fois rentré dans mon argent, je n'ai plus rien à réclamer, ni intérêts, ni bénéfices.

Cette combinaison vous va-t-elle ?

— Oui, généreux monsieur Million; votre offre me comble de joie, parce qu'elle me permet de réaliser par avance le rêve bercé par mon mari.

M. Guigues, en passant ici, me disait récemment encore que c'est ainsi qu'il a résolu d'utiliser la première part d'or qui lui reviendra de l'exploitation de l'Iguane.

Quand il reviendra, il verra, grâce à vous, son rêve réalisé.

Cependant, monsieur, je désire ajouter un paragraphe au traité que vous venez de me proposer.

— Parlez, madame.

— Je vous ai dit qu'en dehors de la récolte du cacao, la plantation projetée donnerait lieu à la naissance de plantureuses prairies et à l'élevage de troupeaux. Je désire, monsieur, qu'il soit stipulé dans nos conventions que vous aurez aussi votre part des bénéfices ainsi réalisés.

— Il en sera comme il vous plaira. Je vous charge de vous occuper de faire dresser vous-même l'acte qui nous liera. En attendant, je vous prie de vouloir bien faire toucher ce chèque de cent cinquante mille francs chez M. Guérin, banquier à la Pointre-à-Pitre, chez lequel j'ai un crédit ouvert.

Ainsi fut terminée cette opération coloniale dont M. Million se déclara fort satisfait.

L'après-midi fut consacré à la visite de la propriété.

Cette fois, les messieurs daignèrent accompagner les dames.

Le docteur fut de la partie, bien sûr de trouver à glaner sur sa route.

On se dirigea du côté de la mer et on entra dans un petit bois dont les arbres qui le composaient ressemblaient assez, pour le port et le feuillage, à un noyer ou à un grand poirier.

Mlle Pauline Daubry, la jolie soubrette de Mme Ernest, et qui était devenue tout à fait l'amie de toutes ces dames, courait en avant comme une folle; elle revint, apportant son tablier tout rempli d'un fruit des plus appétissants.

Il était arrondi, lisse, du volume et de l'aspect d'une pomme d'api.

Son odeur était agréable et pouvait, dans une certaine mesure, se comparer à celle du citron.

Qui veut des pommes du bois Joli?
En voilà, en voici, mon panier tout rempli.

chanta la jeune fille.

Les dames allaient se partager le butin, quand le docteur s'approcha et leur dit d'un ton grave.

— Savez-vous ce que vous tenez là?

— Ce sont des pommes.

— Oui, mesdames, des pommes du mancenillier.

Ce nom terrible fit pâlir chacune de ces croqueuses de pommes.

Elles jetèrent au loin les fruits maudits et se frottèrent les doigts à leurs vêtements.

— Est-ce que nous sommes empoisonnées pour y avoir touché? demanda M^lle^ Bourgeois.

— Rassurez-vous, mesdames, s'empressa de dire le bon docteur, vous ne courez pas le moindre danger.

— Est-ce qu'il n'est pas vrai que l'ombre seule du mancenillier donne la mort? interrogea M^me^ Raymond.

— Non; nous serions tous morts, car nous marchons depuis un quart d'heure sous des mancenilliers.

— Alors il faut renoncer à croire ce qu'on représente à l'Opéra de Paris dans l'*Africaine*.

— Il faut y renoncer d'autant plus que les auteurs fantaisistes ont placé un de ces arbres à Madagascar, où il n'en a jamais existé.

— Fiez-vous donc aux poètes! s'écria M. Barbier qui avait entendu la conversation et qui levait les bras au ciel d'une façon tragique.

— Docteur, dites-nous ce qu'il y a de vrai dans la légende du mancenillier, demanda M^lle^ Fontaine.

— Voilà la vérité.

Le mancenillier contient dans toutes ses parties un suc laiteux qui est âcre, caustique et constitue un poison violent.

Tout en faisant la part des exagérations des voyageurs, cet arbre possède dans toutes ses parties des propriétés délétères très énergiques.

On ne meurt pas pour s'être couché à son ombre; mais il serait imprudent d'en tenter l'aventure.

On risquerait ainsi de recevoir sur la peau du suc qui coule de l'arbre et même de ses feuilles, et il en résulterait des plaies douloureuses et d'horribles tuméfactions.

C'est surtout après la pluie, ou le matin, quand les feuilles sont couvertes de rosée, qu'il faut éviter non seulement de se coucher, mais encore même de passer sous les mancenilliers.

— Voici un fait qui m'est arrivé personnellement et qui vient à l'appui des affirmations du docteur, interrompit M. Fontaine, qui, cette fois, faisait partie de la caravane.

La chose a eu lieu non loin d'ici, à la Martinique.

En faisant une excursion à cheval sur les bords de la mer, je fus surpris par une pluie d'orage et je me hâtai d'aller me mettre sous le couvert d'un bouquet de bois que j'apercevais devant moi.

Il pleuvait à verse, et, comme j'étais légèrement vêtu, je me laissai glisser de cheval et je me mis à l'abri sous le ventre de l'animal.

Les pluies d'orage, en été surtout, sont rares sous ces climats et durent peu.

Quand le temps se fut remis au beau, je réintégrai ma selle et je continuai ma route.

J'arrivai ainsi dans un pauvre village de nègres et je sautai à terre, jetant la bride de ma monture aux mains d'une vieille négresse qui se trouvait là.

— Monsieur, regardez donc votre cheval, me dit la vieille femme.

Je tournai les yeux et j'aperçus la malheureuse bête enflée, tuméfiée, ulcérée, pelée.

— Je sais ce que c'est, dit la négresse en se sauvant, une calebasse à la main. Attendez, monsieur, je vais le guérir.

Elle revint au bout de quelques instants, sa calebasse remplie d'eau, ou du moins d'un liquide qui y ressemblait.

Elle prit un linge, le trempa dans ce liquide et épongea soigneusement tout le dos de l'animal, qui ne formait plus qu'une plaie hideuse.

— Qu'a-t-il, mon cheval? demandai-je.

Elle me répondit, toujours en employant son patois créole.

— Il a reçu de l'eau de mancenillier.

Je compris alors que le bois où je m'étais réfugié pendant l'orage était un bois de l'arbre poison.

— Quel remède lui faites-vous? ajoutai-je en tendant à la bonne femme une pièce d'argent.

— Ce n'est que de l'eau de mer, me répondit-elle.

— Hé bien! qu'en advint-il? interrogea curieusement le docteur.

— Quand je rentrai le soir chez moi, mon cheval était guéri; son poil était redevenu lisse, toute trace de crevasses et toute tuméfaction avaient disparu.

— Savez-vous que c'est superbe ce que vous m'apprenez là, dit le docteur.

Il brisa une branche de mancenillier, laissa un instant se montrer le suc meurtrier, retroussa sa manche et se barbouilla la peau.

Un instant après l'avant-bras n'avait plus forme humaine.

— Que faites-vous là? s'écria M. Fontaine.

— J'essaye votre remède *in anima vili*.

Sans se presser, il se dirigea vers la falaise qui dominait la mer et disparut derrière les rochers.

On ne le revit plus qu'une heure plus tard.

— Hé bien! comment ça va? demanda le géographe.

— Il n'y paraît plus, et je déclare votre recette excellente.

CHAPITRE XCII

La sieste. — Pourquoi le séjour se prolonge a Marie-Galante. — Un chargement a renouveler. — Les Américains mangent sur le pouce. — La France est le pays de la bonne cuisine. — Des chèvres et des chevreaux. — Des lapins. — Des cochons sauvages. — Une pêche miraculeuse. — Un garde-manger abondamment approvisionné. — Promenades dans l'intérieur. — Hospitalité des créoles. — Les réservoirs d'eau de pluie. — La flore et les insectes. — Les soirées prolongées. — Un cri épouvantable. — Voyage a la découverte. — Un deuxième mugissement. — Les amours d'une baleine. — La géographie des Cétacés. — Une conférence de M. Fontaine. — Ce que sont devenues les baleines du golfe de Gascogne. — Le squelette du Muséum de Paris. — La baleine australe. — D'ou viennent les baleines des mers des Antilles. — Les baleines de l'océan Pacifique. — Régularité des migrations. — La baleine franche ou baleine du Groenland. — Les armes d'assassins. — L'opinion d'un vrai chasseur. — On scrute l'horizon. — Un jet d'eau révélateur. — La chaloupe du *Succès*. — Le harpon et la manière de s'en servir. — La chasse a la baleine. — L'animal frappé. — Feu roulant et meurtrier. — Mort du monstre. — On le remorque a la côte. — Les nègres le dépècent. — L'huile et le blanc de baleine. — La chair, la peau et les intestins. — Les fanons. — Reconnaissance des noirs. — Poissons de mer, tortues, œufs de tortues et crabes de terre. — Un messager. — M. Million part pour la Pointe-a-Pitre. — MM. Champion et Dick Moore l'accompagnent. — L'hôtel du Cygne. — M. Pierre Duther fournit des explications. — Mlle Clémence Allard entre en scène. — Elle demande a rentrer au milieu de ses amies. — M. Duther continuera ses voyages solitaires. — Une invitation a diner. — Une promenade sur le port. — Un stock de pipes de rhum. — Le vieux négociant se réveille. — Un marché vite conclu. — Les petites huîtres de paletuviers.

Ces deux journées d'excursions vinrent apporter à tous les voyageurs une expérience qu'on résolut de mettre à profit.

Après midi, la chaleur devenait insoutenable et chacun put juger de la sagesse des habitants.

Ceux-ci, en effet, ne sortent jamais pendant les heures chaudes, qui sont consacrées à la sieste.

Ce sommeil diurne permet de prolonger les soirées, durant lesquelles règne une délicieuse fraîcheur.

Un jour, M. Champion interrogea l'oncle Jean-Pierre sur les motifs qui lui faisaient prolonger son séjour à Marie-Galante.

— Cher ami, répondit le Marseillais, vous savez bien que j'ai vendu à New-York tout le chargement du *Succès*.

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, comme il nous reste à doubler le cap Horn et à opérer toute la traversée de l'océan Pacifique, j'ai pensé qu'il serait sage de nous ravitailler.

— Pourquoi n'avez-vous pas acheté à New-York les objets jugés nécessaires à notre approvisionnement?

— Parce que, autant je me plais à reconnaître la supériorité des Yankee pour tout ce qui regarde les arts mécaniques et les industries diverses, autant j'ai pu constater leur ignorance pour tout ce qui concerne l'alimentation.

— Vous êtes sévère pour eux, mon oncle.

— Tiens! je m'en rapporte à M. Dick Moore lui-même, qui se dirige de notre côté.

L'appréciation du Marseillais fut exposée à l'Américain.

— Qu'en pensez-vous, cher? demanda l'oncle Jean-Pierre.

— Je pense que vous avez mille fois raison. Mes compatriotes sont si affairés qu'ils ne se donnent pas même la peine de prendre leurs repas. Ils vivent au pied levé et mangent sur le pouce.

Il n'y a qu'un pays au monde où l'on sache manger et où, par suite, on fasse de la bonne cuisine, c'est la France.

— Donc, reprit M. Million, j'ai passé dépêche à Paris et au Havre. Un navire a été freté pour venir nous rejoindre à la Pointe-à-Pitre. Ce navire est chargé de provisions et de conserves de toutes espèces. Les vins généreux et les bonnes liqueurs de France n'y seront pas oubliés.

Voilà pourquoi, mes amis, nous attendons à Marie-Galante et pourquoi je vous engage à y passer le mieux possible votre temps. Nous serons, à mon appréciation, encore au moins trois semaines ou un mois enchaînés au rivage.

— Mon cher oncle, dit le jeune ingénieur, nous sommes loin de nous plaindre de ce retard. Marie-Galante est un vrai paradis et je viens d'y découvrir des sources nouvelles de distractions pour nous et pour ces dames.

— Lesquelles? mon neveu.

— M. Guigues a autrefois lâché dans l'île un bouc et quelques chèvres. Ces animaux se sont multipliés à l'infini, de telle sorte qu'aujourd'hui qu'ils sont devenus complètement sauvages, il n'y a qu'un moyen de se procurer leur chair, c'est de les poursuivre dans les rochers et de les tuer à coups de fusil.

Je me suis offert hier soir le plaisir de cette chasse et j'ai rapporté deux magnifiques chevreaux qui font la joie de maître Lerat et l'ornement de son garde-manger.

— Décidément, reprit M. Dick Moore, M. Guigues est un homme sage et prévoyant.

— J'admire son idée de créer du gibier à poil dans une île qui en était dépourvue.

— Oh! il ne s'est pas arrêté en si beau chemin, dit l'Américain. Moi aussi j'ai fait mes observations.

— Voyons, qu'avez-vous découvert?

— J'ai découvert dans les bois qui environnent l'habitation une multitude de lapins qui ont certainement une origine semblable à celle des chèvres de la falaise.

— Bravo! C'est encore là un gibier qui n'est pas à dédaigner.

— Oh! mais ce n'est pas tout!

— Quoi encore?

— En rentrant je me suis trouvé en face d'une énorme laie suivie d'une quinzaine de marcassins tous bien en chair et qui, comme les lapins et les chèvres, vivent à l'état sauvage.

— Alors Marie-Galante est le paradis des chasseurs.

— Et des pêcheurs aussi, dit en riant l'oncle Million.

— Comment cela?

— Hier ces dames sont descendues sur la grève et ont tendu des fils ornés d'un chapelet d'hameçons. Elles ont été si heureuses qu'il a fallu leur envoyer trois nègres pour rapporter le produit de leur pêche.

— Tout est pour le mieux! dit joyeusement l'Américain, personne ne s'ennuiera.

— Et en effet, les jours s'écoulaient comme des heures au milieu des plaisirs les plus variés.

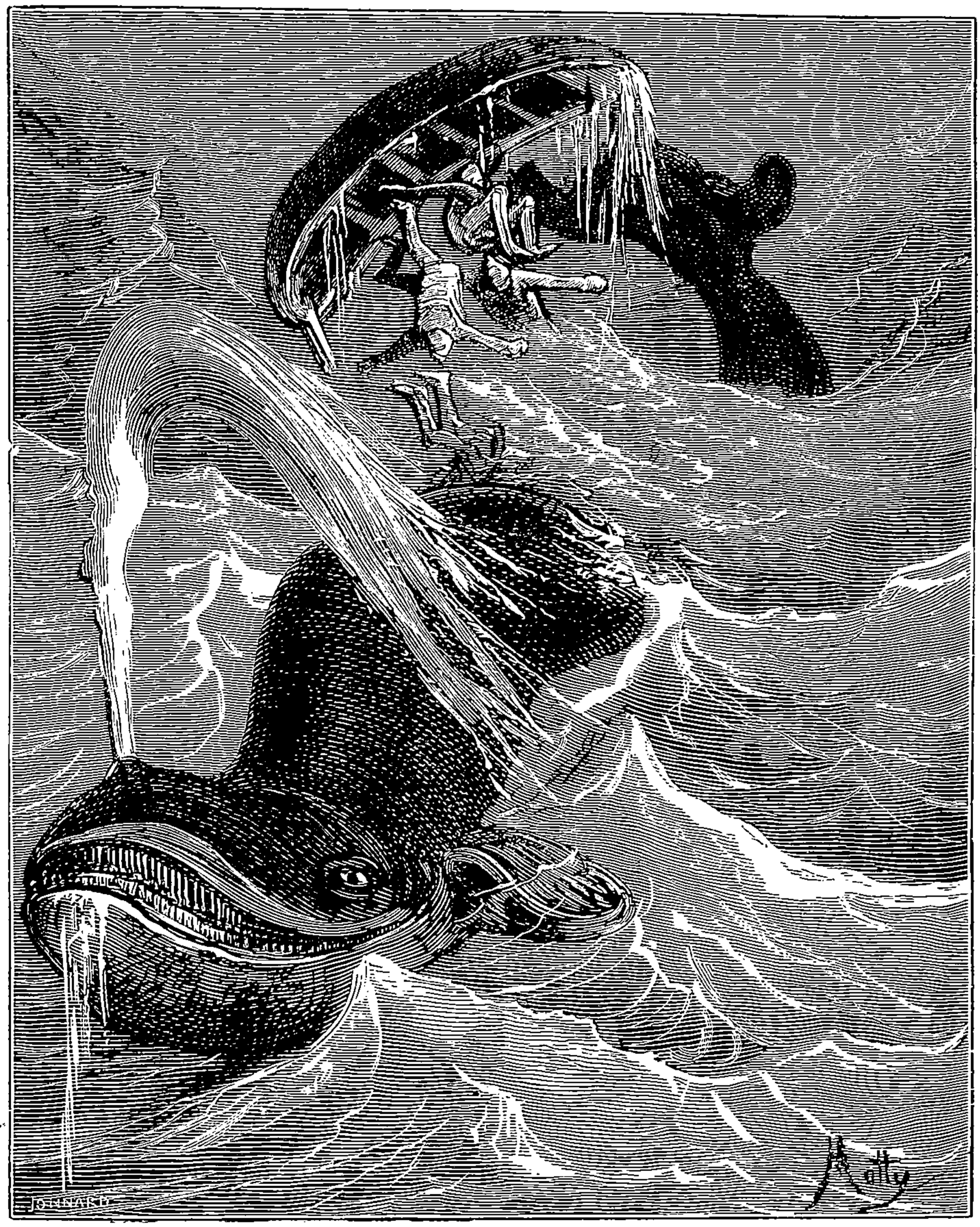
Tantôt les jeunes chasseurs allaient exercer leur adresse sur les rochers à pic qui dominent la mer.

Là, des oiseaux d'eau de toute sorte tombaient sous les coups de leurs balles infaillibles. Oies sauvages, canards et sarcelles, venaient augmenter les ressources fournies par la riche basse-cour de l'habitation.

Tantôt ils poursuivaient sur ces mêmes rochers, accessibles seulement pour des chasseurs de chamois, les chèvres qui luttaient avec eux de vitesse et d'adresse.

Tantôt, les dames, mises en goût par leurs premiers succès, allaient poser leurs engins de pêche, de sorte que jamais l'office de Lerat n'avait été si abondamment approvisionné.

Les hommes se levaient de grand matin et allaient faire quelque



La baleine donne des coups de queue suffisants pour renverser une chaloupe. (P. 1080.)

longue course à cheval ; plusieurs fois ainsi ils firent le tour de l'île et visitèrent les principales habitations qui s'y trouvent.

Partout, à Roussel, aux Basses, à la Capesterre, à Vermouth, à l'Hermitage, ils furent accueillis avec cette large hospitalité qui, non seulement dans les Antilles françaises, mais encore dans les colonies espagnoles et même anglaises, fait l'étonnement et la joie des visiteurs européens.

L'île n'est pas très grande, puisqu'elle ne comprend que quinze kilomètres et demi du nord au sud et quinze kilomètres de largeur de l'est à l'ouest.

Une route en fait le tour et va de Ménard à Saint-Louis, où attendait le *Succès* à l'ancre, puis de Saint-Louis au Grand-Bourg et suit la côte à plus ou moins de distance, au sud et à l'est de l'île.

Les cavaliers mettaient fréquemment pied à terre pour aller visiter les côtes qui, à l'exception de celles du sud-ouest, sont bordées de hautes falaises taillées à pic, semblables à celles voisines de Ménard, et, du haut des rochers, ils contemplaient la mer semée de gouffres et d'écueils.

Ce qui manque le plus à Marie-Galante, c'est l'eau ; quelques ruisseaux sans importance coulent bien de la chaîne de montagnes peu élevées qui traverse l'intérieur de l'île de l'est à l'ouest ; mais ces ruisseaux sont souvent à sec.

C'est pour cela que les habitants de l'île ont grand soin, pendant la saison pluvieuse, de recueillir dans de vastes bassins les eaux du ciel pour leur usage et celui de leur exploitation.

Le docteur, toujours infatigable quand il s'agissait des intérêts de la science, faisait fréquemment partie de ces cavalcades et en revenait toujours avec d'amples moissons pour son musée.

La flore déploie partout en ces lieux une richesse sans pareille et nulle part au monde M. Leroux n'avait rencontré une pareille collection d'insectes rares.

Après midi, quand la chaleur commençait à tomber, chacun quittait son hamac et l'on parcourait les environs à la poursuite du gibier.

Le soir, chevreaux, marcassins, porcs sauvages, lapins, étaient suspendus dans le garde-manger du maître-coq ; tout autour s'étalaient des guirlandes de perdrix, de pigeons, de canards et d'oies sauvages.

A la tombée de la nuit, on se mettait à table et le repas se prolongeait le plus longtemps possible au milieu des causeries intimes.

La fraîcheur des nuits était délicieuse et l'on n'allait se coucher qu'avec regret.

Un soir, à une heure assez avancée, et au moment où, savourant une tasse d'excellent café, les jeunes gens allumaient leur cigare, un cri épouvantable se fit entendre.

Ce cri qui remplit l'espace d'épouvante ne ressemblait à rien de ce que les voyageurs avaient entendu jusque-là.

Ce n'était ni un mugisement, ni un rugissement, et cela tenait des deux. Tout le monde sentit, à ce bruit sans pareil, le sang se figer dans les veines.

Guillaume Novet ne fit qu'un saut de la table à la cabine qui lui servait de chambre et revint son rifle à la main.

Les jeunes gens se précipitèrent vers les ouvertures et promenèrent leurs regards à travers les transparences de cette nuit tropicale.

Rien d'inusité ne se montrait.

— Allons, messieurs, s'écria M. Dick Moore, il faut savoir à quel ennemi nous avons affaire. Armons-nous et allons à la découverte!

M. Million aurait bien voulu interroger M^me^ Guigues ; mais celle-ci s'était retirée depuis plus d'une heure dans son appartement et il y aurait eu vraiment indiscrétion à la déranger.

Chacun prit son fusil et des munitions; on décrocha deux falots qui éclairaient les écuries, et l'on se mit en route après avoir recommandé aux dames de rester enfermées et de n'ouvrir qu'après qu'on se serait assuré de la nature de l'être mystérieux.

Le cri entendu avait été si strident, si terrible, son intensité avait été si grande, que personne ne pouvait indiquer avec quelque sûreté de quel côté il avait été poussé.

Cela rendait l'expédition entreprise assez difficile.

Où allait-on diriger ses pas?

Un second cri, non moins formidable que le premier, se fit entendre.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper; il venait du côté de la pleine mer; tous les chasseurs se précipitèrent dans cette direction.

Des nègres les avaient précédés; Tom, qui était accouru auprès de son maître, et qui ne le quittait pas plus que son ombre, leur adressa la parole en créole.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

— C'est une baleine qui est venue frayer dans les eaux de l'île.

Le négrillon traduisit cette explication qui vint rassurer tout le monde.

— Rentrons au logis, dit M. Dick Moore, demain, dès l'aube, il sera temps d'aller voir ce qu'il y a à faire.

Chacun comprit la sagesse de ce conseil et s'empressa de venir rendre la paix de l'esprit aux dames restées fort inquiètes.

M. Fontaine, M. Million, le docteur et le vaillant M. Barbier (Athanase), étaient restés pour veiller à leur sécurité.

Quand ils surent de quoi il s'agissait, ils furent bien vite rassurés et M. Barbier prit la parole :

— J'avoue, dit-il, que j'ai souvent entendu, à Paris, des personnes se servir de l'expression *crier comme une baleine*, mais je ne me serais jamais imaginé que ce cri pût atteindre une pareille ampleur.

On reprit ses places, et tout naturellement la conversation roula sur l'énorme cétacé.

— Je croyais, dit Mme Champion, que les baleines avaient leur habitacle exclusivement fixé dans les régions polaires.

— Cela est vrai, ou à peu près, pour l'espèce de baleine qu'on appelle la baleine franche, dit M. Fontaine ; mais il y a d'autres espèces qui se trouvent dans d'autres parties du globe.

Voyant ses auditeurs disposés à l'entendre, le savant géographe continua :

— On peut, je crois, dit-il, diviser les zones habitées par les baleines en parties bien distinctes.

— On en rencontre, je vous l'ai dit, une espèce aux pôles, et plus spécialement au pôle nord ; deux autres espèces habitent l'Atlantique et deux autres le Pacifique.

Pendant très longtemps on a pensé que les baleines, chassées par les Basques, dans le golfe de Gascogne, sur les côtes de France, et jusque sur les côtes d'Espagne, s'étaient retirées devant les attaques des pêcheurs.

Mesdames, il n'en est pas ainsi, et il est reconnu aujourd'hui que les baleines, quelque poursuivies qu'elles soient, n'abandonnent jamais les parages qu'elles habitent.

Comme un grand nombre d'autres espèces, elles ont ce que nous appelons leur distribution géographique fixe, avec cette seule restriction que, semblables aux hirondelles, elles ont leurs quartiers d'hiver et leurs quartiers d'été.

— Pourtant, objecta Mlle Bourgeois, j'ai habité pendant deux ans les bords de la mer en plein golfe de Gascogne et je n'ai jamais entendu dire qu'on fît, dans ces parages, la pêche de la baleine.

— Vous avez raison, mademoiselle, mais si ce cétacé a disparu de ces eaux françaises, où il se rencontrait autrefois par troupes nombreuses, ce n'est pas qu'il soit allé chercher des mers plus tranquilles, c'est que l'espèce en a été à peu près complètement détruite.

En effet, les baleines du golfe de Gascogne, qui passaient leur été sur les côtes de l'Amérique du Nord, ne se rencontrent plus ni dans un endroit ni dans l'autre.

Cependant vous avez pu voir au muséum de Paris le squelette d'un de ces animaux qui est venu échouer, il y a quelques années, sur les côtes de France. C'est peut-être le dernier échantillon de l'espèce anéantie.

Celle dont le formidable cri d'amour s'est fait entendre tout à l'heure et qu'on rencontre aussi sur les côtes de l'Amérique du Sud s'appelle, je crois, la baleine australe.

Les mœurs de celle-ci présentent des phénomènes analogues, mais en sens inverse.

Elle passe son quartier d'été au cap de Bonne-Espérance, ou dans les environs du détroit de Magellan, tandis qu'elle remonte en hiver le long des côtes de l'Amérique méridionale.

On a cru longtemps que ces animaux étaient inconnus dans les régions équatoriales, mais vous venez d'entendre la preuve qu'on en rencontre aussi dans les mers chaudes.

Celle qui vient de révéler sa présence est-elle une baleine australe?

Ne serait-ce pas plutôt une quatrième espèce qui passe l'été sur les côtes de Norvège, dans les mers d'Islande, et qui vient l'été frayer dans la mer des Antilles? Je n'ose me prononcer là-dessus.

Quoi qu'il en soit, les Américains, toujours à l'affût des opérations qui peuvent rapporter de l'argent, ont constaté la présence de baleines dans ces mers, à l'époque de leurs amours. En hommes pratiques, ils n'ont dit mot et sont venus faire la pêche jusque dans nos eaux.

Il y a là encore une affaire à tenter et que je signale à M. Million.

— C'est tout ce que vous avez à nous dire des baleines? demanda Mme Ernest.

— Non, certes! Je continue.

On s'était demandé longtemps si, dans le Pacifique, on rencontrerait aussi deux espèces de baleines vivant dans les régions tempérées, l'une au nord, l'autre au sud; on a pu s'assurer qu'il existe au nord une espèce de baleine subissant des lois semblables à celles qui régissent les animaux de cette espèce dans l'océan Atlantique.

On les rencontre l'hiver près de l'Amérique et l'été près de l'Asie, sur les côtes du Japon et de la Chine.

Celles qui vivent au sud du même océan passent l'été près des côtes du Pérou et du Chili et vont hiverner dans les mers de l'Océanie.

Leurs migrations sont si régulières, les régions qu'elles habitent sont si constantes, que si l'on traçait les lieux de leur séjour sur un globe du monde, on l'envelopperait de courbes absolument régulières.

Il me reste à vous parler de la baleine franche, de la baleine dite du Groënland, qui fait l'objet de si grandes pêches.

Celle-là ne quitte jamais les régions glacées.

Les Danois ont fait des observations exactes sur ce fait, pendant un siècle entier, en notant le lieu et l'époque de la prise de chaque baleine.

Depuis un siècle, ces observations ont démontré que, quelque poursuivies qu'elles soient, les baleines ne quittent pas les lieux qui les ont vu naître.

Ici se place un fait important et que je suis bien aise de vous faire noter en passant.

Bien qu'il soit constaté que jamais baleine n'a pu doubler le cap de Farewel, on a vu des baleines harponnées sur la côte ouest du Groënland se faire prendre sur la côte du Spitzberg.

D'un autre côté, on a rencontré de même, sur la côte ouest du Groënland, des baleines portant encore le harpon dont elles avaient été frappées sur la côte du Spitzberg.

On doit conclure de ces faits, bien qu'aucun homme n'ait encore réussi à s'assurer *de visu* de la chose, que le Groënland est une île, et qu'au nord il existe un passage.

Ici se termina la conférence du savant géographe et chacun se retira dans ses appartements.

Le lendemain, dès l'aube, tous les chasseurs étaient debout.

L'oncle Million se présenta, portant à la main deux armes énormes. C'étaient deux fusils qu'il avait achetés à tout hasard quand il avait fait ses acquisitions d'armes chez M. Fauré-Le Page de Paris.

L'un était destiné à lancer un harpon sur la baleine ; l'autre était un fusil portant une balle explosible qui pénètre profondément dans les œuvres vives de l'animal, éclate, et produit la mort en quelques instants, car le projectile meurtrier laisse échapper dans la plaie des poisons mortels.

— Mes amis, dit Guillaume Novet d'un ton indigné, je vous propose de laisser à terre ces armes d'assassins.

La baleine est un noble animal qu'il faut laisser vivre ou qu'on doit attaquer de front, au péril de sa vie.

— Bravo ! s'écria M. Dick Moore, voilà qui est parler en vrai chasseur !

Pour mon compte, je déclare que, si quelqu'un est décidé à attaquer la baleine avec de pareils engins, je resterai à terre et n'oserai pas même être témoin d'un acte que notre ami Novet n'a pas tort de qualifier de lâche assassinat.

— Non, non, pas d'armes traîtresses, s'écria-t-on de toute part, et la petite troupe prit le chemin qui montait aux falaises.

Quand ils furent arrivés au sommet d'une roche à pic qui s'élevait au-dessus de toutes les autres, plusieurs des chasseurs tirèrent de leur poche une lunette marine et se mirent à explorer l'horizon.

Le trappeur canadien, dédaignant ce moyen d'allonger sa vue, promena ses regards sur la mer.

Ce fut lui qui le premier s'écria :

— Tenez, regardez, là, en face de mon doigt !

Tous les yeux se tournèrent dans la direction indiquée.

— Je vois! je vois! s'écria le marquis de la Bécassière.

— Que voyez-vous? interrogea Jollibois.

— Un jet d'eau qui s'élève au-dessus des vagues.

— Oui! oui! je le vois aussi.

Bientôt une masse noire émergea. C'était une baleine.

— Qui veut venir avec moi attaquer le monstre? demanda le Canadien qu'emportait la passion de la chasse.

— Nous irons tous, répondit-on en chœur.

On descendit le long des pentes abruptes de la falaise, sautant de rocher en rocher ou se laissant glisser sur les faces polies de la pierre, et l'on arriva ainsi tant bien que mal sur le rivage.

La chaloupe du *Succès* était amarrée non loin de là dans une anse étroite ouverte dans le rocher.

On se hâta d'y prendre place.

— Voilà des armes dignes de nous, s'écria M. Moore en montrant un fort harpon de fer attaché au bout d'un filin lové en rond et représentant une longueur de corde respectable.

— Permettez-moi d'essayer mon adresse, demanda Guillaume Novet, qui saisit et brandit le fer meurtrier, long d'un mètre environ, à pointe triangulaire et à fer de flèche.

— C'est convenu! mais ne perdons pas de temps.

Chacun prit place sur l'embarcation, et les trois matelots chargés de la manœuvre prirent leur poste respectif.

Quand ils eurent gagné la pleine mer, le Yankee désigna du doigt le point de l'horizon où l'on avait aperçu la baleine.

Une bonne brise soufflait, et la chaloupe, vigoureusement drossée, se trouva bientôt loin de la rive.

Guillaume Novet debout sur le pont en tête de l'embarcation tenait son harpon à la main.

— Baleine à tribord! cria-t-il tout à coup d'une voix forte.

Le matelot qui tenait la barre fit un léger effort, et la chaloupe, obéissant à son impulsion, se dirigea vers le point désigné.

Une énorme baleine, d'une espèce semblable à celles que les pêcheurs appellent baleines du Cap, et les naturalistes *balœna australis* fit son apparition sur l'eau.

En apercevant la chaloupe qui la poursuivait, l'animal plongea et disparut, mais les matelots continuèrent leur poursuite du côté où elle avait plongé.

Quand l'obligation de respirer força la baleine à reparaître, l'embarcation n'était qu'à quelques pas d'elle.

La baleine tenta de fuir, mais la chaloupe, qui gagnait du terrain, arriva assez près pour que le harponneur pût tenter l'attaque.

Il lança avec adresse son arme sur le flanc de l'animal, choisissant cette partie où la peau est moins épaisse.

Cette opération n'était pas sans danger, car la baleine blessée s'agite, donne de violents coups de queue, suffisants pour briser ou renverser une chaloupe.

Les compagnons de Guillaume Novet purent alors voir en détail l'engin destiné à capturer le monstre.

Le harpon de fer était solidement emmanché à un bâton de deux mètres de long et attaché à une forte corde longue de cinq à six brasses, qui se reliait à une autre beaucoup plus grosse et bien goudronnée, attachée à l'autre extrémité du harpon.

Ce dernier, lancé par le chasseur, s'enfonça profondément dans la chair du monstre, qui plongea immédiatement, entraînant avec lui la corde qui se déroulait, tandis que la chaloupe était elle-même emportée par une force irrésistible.

Guillaume Novet saisit son riffle et ses compagnons l'imitèrent.

Au bout de quelques minutes de cette course affolée, la baleine reparut et un feu roulant se fit entendre.

L'animal blessé, et perdant ses forces avec son sang, qui laissait par derrière un sillon rougissant, plongea de nouveau, mais ne tarda pas à se montrer encore.

Les chasseurs, qui avaient eu le temps de recharger leurs armes, tirèrent une seconde fois et s'aperçurent que le jet d'eau lancé par la bête poursuivie était remplacé par un jet sanglant.

— Bravo ! Bravo ! s'écria le peintre Beaudoin, elle est à nous.

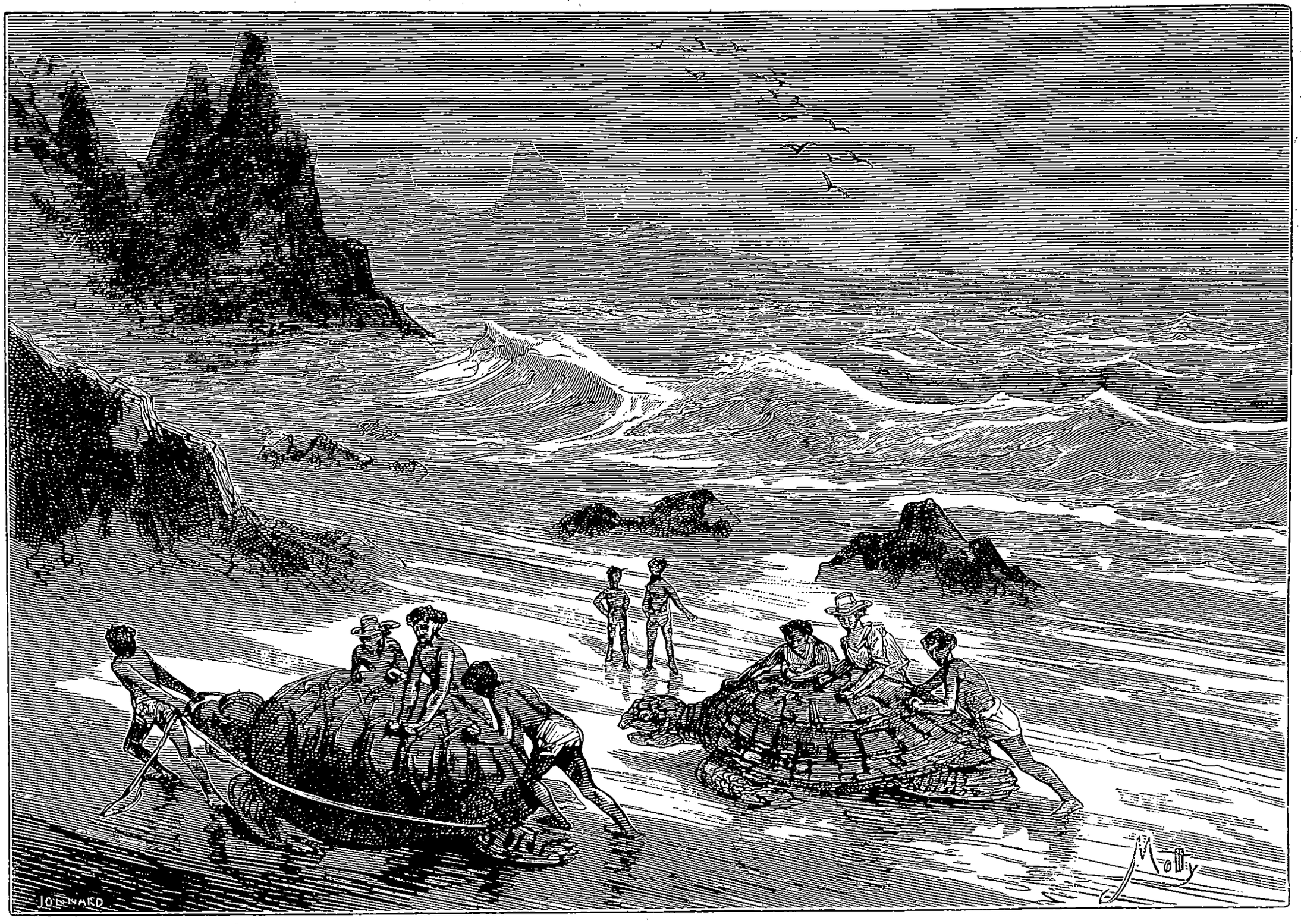
La poursuite dura environ une demi-heure encore, mais la baleine était à bout de ses forces.

Guillaume Novet, arrivé près de la mourante, lui lança un second harpon qui s'accrocha à ses flancs, sans que, cette fois, elle tentât de plonger encore.

Le premier filin fut retiré, et la bête, retenue par ses deux remorques, se laissa entraîner sans résistance par la chaloupe, qui reprit la route de l'île.

De nombreux nègres, qui, du haut de la falaise, avaient assisté à ce combat, descendirent sur le rivage en poussant des cris de joie.

Quand la baleine eut été échouée sur le sable et les roches du bord



D'autres vinrent offrir deux énormes tortues qu'ils avaient capturées sur le rivage. (P. 1084.)

LIV. 136. — VOYAGES ET AVENTURES D'UNE NOCE PARISIENNE. — J. ROUFF ET Cie, ÉDIT. LIV. 136.

de l'eau, ils sautèrent à la mer et se mirent en devoir de l'amarrer solidement de peur de la voir emportée par le flot.

— C'est pour vous! leur cria M. Dick Moore. Tirez-en le meilleur parti que vous pourrez.

Les nègres ne se firent pas répéter l'invitation. Ils se précipitèrent sur l'énorme bête qu'ils se mirent à dépecer.

Pendant que, grimpés sur le dos du cétacé, les uns taillaient de longues bandes de lard, les autres les portaient et les entassaient sur une partie du rivage à l'abri de la haute mer.

D'autres étaient allés en courant chercher dans leurs chaumières des chaudières et des marmites.

D'autres, enfin, faisaient, auprès des débris du monstre, des tas de bois, de fucus et de détritus végétaux auxquels ils mettaient le feu.

D'immenses brasiers furent ainsi formés sur lesquels on mit fondre la graisse destinée à faire de l'huile de baleine.

Quand ce premier travail fut terminé, des nègres armés de haches et de couteaux se mirent en devoir de retirer les fanons ainsi que les côtes et les autres parties osseuses qu'ils désiraient utiliser.

Le chasseur canadien, de son côté, ne restait pas immobile. Habitué dès longtemps à ce genre de sport, il savait quelles richesses renferme cette énorme proie.

Avec une hache, il pratiqua un trou au-dessus de la monstrueuse tête du cétacé et se mit à retirer du tissu cellulaire interposé entre les membranes du cerveau, une matière grasse, concrète, blanche, qui n'était autre chose que du blanc de baleine et que, généreusement, il offrit encore aux nègres réunis.

Quelques-uns de ces derniers se mirent en devoir de couper dans les parties charnues de l'animal mort des bandes de chair dont l'aspect n'avait d'ailleurs rien de repoussant.

Interrogés sur l'usage qu'ils se proposaient de faire de cette viande, ils affirmèrent que, fraîche ou séchée et fumée, elle constituait un aliment qui n'est pas à dédaigner.

D'autres enfin mettaient de côté la peau coupée en lanières et les intestins dont ils se proposaient de fabriquer des cordages et de doubler leurs embarcations.

La victoire remportée par les *béqués* (c'est ainsi qu'en langue créole on appelle les blancs), la générosité avec laquelle ils avaient abandonné à ces pauvres noirs la riche proie tombée sous leurs coups, leur fit le plus grand honneur vis-à-vis de la population de couleur.

Dès le lendemain, ils purent constater qu'ils n'avaient pas affaire à des ingrats.

Une députation des nègres établis sur la plantation leur apporta une provision de poissons de toute nature qu'ils étaient allés pêcher pendant la nuit à leur intention.

D'autres vinrent offrir deux énormes tortues qu'ils avaient capturées sur le rivage au moment où elles y étaient venues pour déposer leurs œufs.

Le cuisinier Lerat fit non seulement une soupe à la tortue que tout le monde trouva exquise, mais encore il fit cuire les œufs recueillis dans le sein des mères tortues, et le docteur, qui jouissait dans la colonie de la réputation méritée d'un gourmet de premier ordre, déclara que la vieille Europe n'avait rien à offrir de comparable.

Nous aurons terminé ce chapitre des manifestations de la reconnaissance des hommes de couleur établis à Ménard, quand nous aurons dit qu'ils apportèrent encore une quantité notable de crabes de terre que Mme Guigues se chargea de préparer, et dont elle fit des coquilles exquises.

Il y avait déjà près d'un mois que la noce parisienne s'oubliait dans les délices de cette Capoue qu'on nomme Marie-Galante, quand un matin, à l'heure du déjeuner, un homme se présenta et demanda à parler à M. Million.

On le fit entrer ; il déclara qu'il était employé à l'hôtel du Cygne, à la Pointe-à-Pitre, et qu'un monsieur, qui y était arrivé la veille, désirait voir le négociant marseillais et le priait de vouloir bien venir le visiter.

— Il s'agit, paraît-il, ajouta le messager, d'une affaire extrêmement importante.

— Que le diable emporte les gens à mystère ! s'écria l'oncle Jean-Pierre, qui pensa immédiatement qu'il s'agissait de l'arrivée du navire frété par son ordre au Havre.

On fit manger et boire l'homme de l'hôtel du Cygne, pendant que M. Million envoyait un messager spécial pour donner l'ordre au capitaine du *Succès* de tout préparer pour un prompt départ.

Lui-même prépara sa valise, que porta un noir de l'habitation, et, suivi de MM. Dick Moore et Champion, il prit la route de Saint-Louis.

L'envoyé de la Pointe-à-Pitre, invité à profiter du départ du *Succès* pour rentrer à son poste, s'excusa, disant qu'il avait lui-même amené une embarcation qu'il était chargé de reconduire.

MM. Dick Moore et Champion n'avaient nulle envie de suivre M. Million au delà de Saint-Louis.

Cependant, quand ils eurent reconduit le Marseillais jusque sur son navire *le Succès :*

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi? demanda-t-il.

— Cher oncle, je n'y verrais nul obstacle, si nos amis étaient prévenus.

— Rien de plus simple, en ce cas. Écris un mot à ta femme et annonce-lui que nous ne serons de retour que demain matin.

— Êtes-vous sûr que nous pourrons revenir dans ce délai?

— On ne peut pas plus sûr, car il nous faut trois heures au plus pour aller et autant pour revenir.

— Mais l'occupation qui vous réclame?

— Le temps de donner mes ordres. Cinq minutes au plus. Vous voyez que nous avons la marge large.

— Je ne dis plus rien et je pars avec vous. Et vous, cher monsieur Dick Moore?

— Moi, je vous suis, cela va sans dire.

Voilà comment *le Succès*, qui devait ne transporter que le chef de l'expédition, emmena à la Pointe-à-Pitre, avec M. Million, M. Champion et M. Dick Moore.

La traversée se fit sans incident et, quand le yacht fut en rade, on descendit à terre à l'aide d'un canot à voiles et l'on s'informa du lieu où se trouvait l'hôtel du Cygne.

C'était non loin du quai et l'on y fut en quelques instants.

— Je suis M. Million, dit le négociant marseillais, et je me rends à l'invitation que vous m'avez fait faire.

— Ah! très bien, ce monsieur et cette dame vous attendent dans leur appartement.

— Ah! il y a une dame? fit M. Million assez étonné. Drôle d'idée qu'a eue là le capitaine de se faire escorter par sa femme.

— Je vais vous faire conduire, ajouta le maître d'hôtel qui donna des ordres à un garçon.

— Que ces messieurs veuillent bien me suivre, dit l'employé.

Les trois compagnons montèrent au premier étage et frappèrent à la porte qui leur fut indiquée.

Qu'on juge de leur surprise quand, au lieu de rencontrer le capitaine attendu, ils se trouvèrent en face de M. Pierre Duther.

— Comment, c'est vous, monsieur? dit M. Million d'un ton de voix plus poli que cordial.

— Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs.

M. Dick Moore et M. Champion, qui se rappelaient de leur rencontre

avec l'explorateur dans la Ville-de-l'huile, lui serrèrent cordialement la main.

M. Duther montra à ses visiteurs des fauteuils et leur fit signe de s'asseoir.

— Je comprends, monsieur Million, dit-il, votre étonnement, surtout si ces messieurs n'ont pas jugé à propos de vous parler de notre dernière entrevue.

Quoi qu'il en soit, daignez m'écouter un instant.

Les deux jeunes gens se levèrent discrètement et firent un pas pour les laisser seuls.

— Restez assis, messieurs, je vous en prie; vous n'êtes point de trop ici, ni l'un ni l'autre.

— Nous vous écoutons, dit M. Million sans se départir de la froideur qu'il avait montrée dès son arrivée.

— Monsieur Million, dit l'explorateur, je reconnais que vous avez le droit de m'en vouloir.

— Parbleu!

— Et que ma conduite envers vous manque quelque peu de correction.

— C'est encore heureux qu'il l'avoue!

— Je vous dois une explication et pourtant je me hâte de vous dire qu'il me sera encore aujourd'hui absolument impossible de vous la donner.

— Alors, je ne comprends pas très bien le motif....

— Écoutez-moi jusqu'au bout et vous comprendrez.

Vous êtes le tuteur de M^lle^ Clémence Allard?

— Oui!

— Je me suis permis de me mettre en travers de la légitime autorité que vous exerciez vis-à-vis de cette jeune personne, et....

— Et?

— Et je l'ai enlevée du milieu de ses compagnons de voyage.

— C'est cela! Aujourd'hui je vous somme de me dire quelle raison peut excuser ce rapt odieux?

— Hélas, monsieur Million, voilà justement ce que je ne puis encore vous dire!

— Alors vous trouverez bon que je me retire, répondit le Marseillais en prenant son chapeau.

— Écoutez-moi; vous partirez ensuite.

— Soit! je vous écoute, dit l'oncle Jean-Pierre en se rasseyant d'un air résigné.

— M^lle^ Clémence Allard vous dira, ainsi qu'elle l'a déjà affirmé à ces

deux messieurs, que j'ai eu pour elle tous les égards et tous les soins que réclamait sa situation.

— Mais encore ! qui la lui a faite, cette situation?

— C'est moi, je ne veux ni dissimuler, ni atténuer mes actes. Je continue :

Je nourrissais l'espoir que l'amour sincère que j'avais pour votre pupille parviendrait à gagner son cœur et à lui faire oublier celui qu'elle avait choisi pour fiancé.

— Tout cela est abominable, interrompit encore le Marseillais.

— Mes espérances ont été déçues. M^lle^ Clémence a persisté dans ses idées premières et je dois renoncer à devenir jamais son mari.

— Dans ce cas, il ne s'agit que de la rendre à son amoureux, qui ne peut se consoler de sa perte.

— Cette question est justement celle qui m'a décidé à vous voir avant de vous rendre votre pupille.

— Alors vous me la rendez?

— Oui, mais sous conditions.

— Voyons les conditions.

— Vous allez vous engager à ne jamais obliger M^lle^ Allard à épouser M. Émile des Rivières.

— Je n'ai encore jamais fait de mariage forcé, mais le diable m'emporte si je m'oppose jamais à l'union de deux amoureux.

— M^lle^ Allard a renoncé pour toujours à se marier avec M. des Rivières.

— Vous me disiez le contraire tout à l'heure.

— Je vous disais que M^lle^ Allard refuse obstinément de devenir ma femme, mais je vous affirme en même temps qu'elle ne veut pas davantage pour mari de son ancien garçon d'honneur.

— Dans ce cas, soyez tranquille ; elle fera bien comme elle l'entendra.

— Monsieur Million, vous plairait-il de voir votre pupille et d'entendre de sa bouche la confirmation de ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire?

— Vous me demandez si je veux voir cette chère Clémence, si je veux l'embrasser?... Hâtez-vous de l'appeler.

— Une porte de l'appartement s'ouvrit et la jeune fille vint se jeter dans les bras de son tuteur.

Des poignées de main furent échangées entre la nouvelle venue et MM. Moore et Champion.

— Explique-toi, ma chère fille, dit M. Million ; est-il vrai que tu vas nous être rendue? Est-il vrai, en même temps, que tu as renoncé à tes anciens projets d'union avec M. Émile des Rivières?

— Tout cela est vrai, monsieur, et, comme M. Duther, je ne puis m'expliquer davantage.

Oh ! vous, mon cher tuteur, vous que j'aimais tant autrefois à appeler mon oncle, voulez-vous m'emmener?

— Si je veux t'emmener? Plutôt cent fois qu'une !...

Il y a pourtant là un cheveu, ajouta-t-il après un moment de silence. Comment ton fiancé Émile supportera-t-il la présence de son rival, de celui qui l'a laissé pour mort sur le-terrain ?

Pour mon compte, je ne veux plus entendre parler de nouveaux duels.

— Rassurez-vous, monsieur Million, rien de semblable n'est à craindre, car, malgré le plaisir que j'aurais à saluer vos compagnons de route, je ne me soucie d'aucune façon de me retrouver en face de ce garçon si brave, auquel la fatalité a voulu que je fisse tant de mal.

Je pars dès demain matin. Vous le savez, le sort m'emporte sans cesse vers des terres nouvelles. Je vais rendre visite à l'empereur du Brésil, qui est mon ami personnel; de là j'irai où me poussera le vent.

Je n'ai plus qu'une demande à vous faire.

— Parlez, cher ami, dit le bon M. Million, tendant la main en signe de réconciliation.

— Acceptez, vous et vos amis, un modeste dîner que je vous offrirai tout à l'heure à l'hôtel.

— J'accepte d'autant mieux que j'allais vous faire la même proposition.

Les trois amis se levèrent :

— Je vous demande, dit l'oncle Million, la permission d'aller sur le port. J'ai à m'informer si un navire que j'attends n'a pas donné de ses nouvelles.

— Oh! vous avez encore une grande heure à vous, mais n'oubliez pas que nous vous attendons à sept heures précises.

M. Million et ses deux compagnons allèrent en vain s'informer auprès des diverses agences de navigation.

Personne ne put leur donner le moindre renseignement sur le navire attendu. Par contre, le Marseillais remarqua sur les quais une quantité énorme de fûts pleins.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il à un homme blanc qui se promenait en ces lieux.

Le personnage interpellé regarda le questionneur dans les yeux, comme pour s'assurer qu'il ne se moquait pas de lui.

La mine placide et franche du négociant le rassura sans doute, car il répondit :

— C'est du rhum.

Mlle CLÉMENCE ALLARD.

— Tout cela?

— Tout cela.

— Pour quelle destination est cet énorme stock?

— Jusqu'à présent pour aucune, car s'il y a de nombreux vendeurs, les acheteurs sont rudement rares!

— Savez-vous à quel prix ce rhum est à vendre?

— C'est pour rien! Les plus exigeants le cèderaient pour vingt-cinq francs l'hectolitre.

— C'est en effet un prix modeste. A qui faudrait-il s'adresser pour faire une affaire de cette nature?

— Vous ne pouviez mieux tomber, si vous parlez sérieusement. Je suis propriétaire de dix mille hectolitres que je vous ferai goûter à l'instant si vous voulez.

L'oncle Million tira sa montre.

— Faut-il aller loin? demanda-t-il.

— C'est là, en face, sur le quai

— Il me reste une demi-heure. Allons donc.

Nos trois amis suivirent le marchand, qui les fit entrer dans un petit bureau.

Des verres furent placés sur la table avec des bouteilles qu'on retira des rayons qu'elles occupaient.

— Goûtez-moi cela, dit-il, on ne fait rien de mieux dans toutes les Antilles.

M. Million dégusta la liqueur en connaisseur.

— Ce n'est pas mauvais, dit-il, mais c'est jeune et ça manque de moelleux.

— J'ai mieux que cela, répondit le marchand, cinquante fûts ou deux cents hectolitres de vieux rhum, dix ans de fabrication. En voilà un échantillon.

On goûta la liqueur offerte; c'était vraiment un rhum sans pareil.

— Quel prix cela vaut-il? demanda M. Million.

— J'ai besoin d'argent, je vous cède mes deux cents hectolitres à cinquante francs l'un.

— Marché conclu, dit le Marseillais, qui, comme on voit, n'aimait pas perdre de temps en pourparlers.

— Je regrette, ajouta-t-il, que vous n'en ayez pas davantage.

— Combien donc en prendriez-vous? demanda le vendeur sérieusement intéressé.

— Mais ce qu'il en faudrait pour charger un navire de six cents tonneaux.

— Et vous payerez cinquante francs l'hectolitre?

— Pourvu que la qualité ne soit pas inférieure.

— Je crois, monsieur, que j'ai votre affaire.

— Quand pourrai-je le savoir?

— Il faut que j'aille dans l'intérieur de la Grande-Terre chez un planteur de mes amis qui, je crois, acceptera l'opération.

— Trouverai-je chez lui la quantité suffisante ?

— Plus que vous n'en pourrez embarquer.

— Je puis avoir votre réponse?

— Demain matin, à la première heure.

— Alors venez demander à l'hôtel du Cygne, M. Million, de Marseille.

— C'est convenu.

— En attendant, donnez-moi, je vous prie, une plume et de l'encre.

En disant ces mots, l'oncle Jean-Pierre tira de sa poche un carnet de chèques.

— Nous disons deux cents hectolitres à cinquante francs?

— Oui, monsieur, mais pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que je n'aime pas les affaires qui traînent.

— Cinquante fois deux cents font dix mille. Voilà un chèque de dix mille francs. Donnez des ordres pour que la marchandise soit mise à part le plus tôt possible.

— Monsieur, elle est absolument prête.

— Alors, monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Singulier homme! murmura le marchand.

— N'oubliez pas que je vous attends demain.

Pendant que M. Million regagnait l'hôtel du Cygne avec ses compagnons, il se frottait joyeusement les mains.

— C'est la contre-partie de mon opération de San-Francisco, dit-il.

Pendant tout le temps du dîner, il fut d'une humeur charmante et quand on lui servit les petites huîtres qu'on cueille dans la baie pendues aux racines des palétuviers, il les déclara comparables à celles de Marennes et de Cancale.

CHAPITRE XCIII

DEUX MILLE HECTOLITRES DE RHUM. — LIQUEURS DES ILES. — M. DURAND. — 5 °/₀ DE COMMISSION. — RENTRÉE DE Mlle CLÉMENCE ALLARD. — LES ADIEUX. — PROMESSES ÉCHANGÉES. — UNE DÉPUTATION ATTEND LES ARRIVANTS. — BLACK ET JOSEPH. — UN PASSAGE DE GIBIER. — BÉCASSES ET ORTOLANS. — LE PENDANT D'UNE BONNE AFFAIRE. — UN TRANSPORT QUI NE COUTE RIEN. — UN TRANSBORDEMENT. — DEUX AMOUREUX QUI ROMPENT. — UNE EXPLICATION DIFFICILE. — IL FAUT OUBLIER LE PASSÉ. — UN AMOUR SUBIT POUR LA CHASSE. — TERRINES, PATÉS ET CONSERVES DE GIBIER. — VIANDES FUMÉES ET SALÉES. — LE *Succès* RAVITAILLÉ. — EMBARQUEMENT DES BAGAGES. — UNE NUIT ÉTOILÉE SUR LE PONT. — LE DÉPART. — LA DOMINIQUE. — LA MARTINIQUE. — LA RADE DE SAINT-PIERRE. — LA VILLE ET LE PAYSAGE. — FORT-DE-FRANCE. — UN BON PORT ET UN BON ANCRAGE. — FOURRÉS DE PALÉTUVIERS. — LES *béqués*. — COSTUMES. — LA *Gaule*. — SAINTE-LUCIE, SAINT-VINCENT, GRENADE, TABAGO, LA TRINIDAD. — PUERTO ESPANA. — UNE EXCURSION ET UNE PARTIE DE CHASSE. — CANARDS SAUVAGES. — CAP PARIA. — UN CALME PLAT ET UNE HALTE EN MER. — LES REQUINS. — L'ILE CUBAGUA ET LA PÊCHE DES PERLES. — DEUX PIROGUES DE PÊCHEURS GUAYQUERIES. — VIVRES FRAIS. — UNE RACE BELLE ET FIDÈLE. — LE BATEAU LAMANEUR. — GOLFE DE CARIACO. — CUMANA. — LE RIO MANZA. — LE BAS FOND DU MORNE ROUGE. — GUILLAUME NOVET DÉBARQUE SEUL. UNE AUBERGE, UN HÔTELIER ET SA FEMME. — JUANITA. — LOGIS ET VIVRES A BON MARCHÉ. — LE BILLON REMPLACÉ PAR LES ŒUFS. — UNE PERLE DANS UNE HUÎTRE. — LES MESSIEURS PARTENT EN EXCURSION. — LA SITUATION COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE DE CUMANA. — FRATERNITÉ DES CATALANS. — CORDERIES. — HUILE DE COCO. — M. FONTAINE SE FAIT GUIDE. — LE MANZANARÈS ET LES BAIGNEURS. — CROCODILES *bavas*. — SERPENTS A SONNETTES. — LES SOURCES DU QUETEPE. — L'*Impossible*. — UNE BELLE FORÊT. — FESTONS DE LIANES. — CAROUGES ET ARAS. — SAN FERNANDO. — CUMANACOU. — UN CAMPEMENT POUR LA NUIT. — TABAC ET INDIGO. — VALLÉE DE CARIPE. — LA CAVERNE DU GUACHARO. — LES OISEAUX GUACHAROS ET L'HUILE QU'ON EN RETIRE. — UN REMÈDE CONTRE LA FIÈVRE. — UNE RIVIÈRE SOUTERRAINE. — LE RETOUR. — LE PLATEAU DE LA GUARDIA. — LA FORÊT DE SANTA MARIA. — UN SINGE HURLEUR : *le stentor ursinus*.

Le lendemain M. Million était levé dès l'aurore.

Bien lui en prit, car M. Durand, son vendeur de rhum, fut exact au rendez-vous fixé la veille.

— Hé bien? interrogea le Marseillais.

— Hé bien, j'ai votre affaire, mieux encore que je n'espérais, deux mille hectolitres de rhum de première qualité.

— Livrables quand?...

— Aujourd'hui même.

— Quel âge?...

— Quinze ans de fût.
— Quel prix?
— Comme le mien, cinquante francs l'hectolitre.
— Vous savez que je paye comptant.
— Parbleu! puisque j'ai déjà réalisé mon chèque.

— Vous êtes un homme précieux. Vous sentez-vous de force à compléter mon chargement?

— Dans les mêmes conditions?

— Sans doute.

— Je ferai de mon mieux.

— Souvenez-vous que je veux du vieux rhum.

— C'est bien convenu ; j'en trouverai sûrement encore deux mille à deux mille cinq cents hectolitres.

— C'est maigre, mais cela vaut mieux que rien.

— On fait ce qu'on peut.

— Ne pourrais-je pas compléter mon chargement avec ces liqueurs des îles autrefois si renommées en France?

— On n'en fait plus que pour sa consommation personnelle, depuis que les confiseurs de la métropole se sont avisés de nous contrefaire à vil prix.

— Dites-moi, monsieur Durand, je sais que toute peine mérite salaire ; je vous donnerai cinq pour cent de commission sur tout ce que vous achèterez pour moi.

— Pardon, monsieur, j'ai déjà demandé ma commission aux vendeurs.

— Cela vous en fera deux.

— Alors comptez sur moi, et pour peu qu'il me reste une huitaine de jours, votre navire aura sa charge au complet.

M. Million signa un chèque de cent mille francs pour payer le rhum acheté et donna au commisionnaire l'adresse de M^me^ Guigues pour le règlement de ce qu'on trouverait à se procurer encore.

Cela fait, le Marseillais se disposait à aller réveiller ses compagnons de route, quand ceux-ci apparurent, suivis de près par M^lle^ Clémence Allard, prête à les suivre à Marie-Galante.

M. Pierre Duther accourut à son tour, afin d'accompagner ses amis jusqu'à bord du *Succès*.

Une barque les conduisit tous au navire.

Les adieux furent pleins d'effusion.

L'explorateur surtout ne pouvait se décider à quitter la jeune fille dont il avait espéré faire sa compagne.

Enfin il fallut se séparer.

— N'oubliez pas, dit M. Duther à la demoiselle d'honneur, les promesses que vous m'avez faites.

— Monsieur, je n'ai rien promis à vous, mais je sais ce que je dois faire devant les volontés de ma mère.

Ces quelques mots échangés à voix basse furent les derniers prononcés avant la séparation définitive.

Dès que l'explorateur, remporté par une barque, eut mis pied à terre sur le rivage et que le *Succès* poussé par son hélice s'avança vers l'entrée de la baie :

— Enfin ! s'écria M^lle^ Allard.

Et son visage jusqu'alors soucieux se rasséréna.

On débarqua à Saint-Louis et l'on se disposait à faire à pied les quelques kilomètres qui séparent la ville de l'habitation, quand tout à coup se montrèrent le marquis, l'ancien chef de rayon et le chasseur canadien.

Tous trois étaient en selle et tenaient un cheval en laisse.

Leur joie fut grande quand ils virent, au milieu des nouveaux venus, la demoiselle d'honneur qu'on avait tant de raisons de croire perdue pour toujours.

Guillaume Novet, qui amenait à son ami Moore le vaillant Black, lui tendit la bride et mit lui-même pied à terre.

— M^lle^ Allard est une écuyère sans rivale, dit-il, qu'elle me permette de lui offrir mon cheval Joseph, qui n'est pas sans qualités.

La jeune fille, sans se faire prier, sauta légèrement en selle. La joie du retour rayonnait sur son visage.

On se mit en route et, une demi-heure après, les cavaliers arrivaient à Ménard.

Quant au Canadien, suivi de son inséparable Médor, il ne tarda pas à disparaître dans les terres.

Quelqu'un qui l'eût écouté monologuer en s'éloignant l'aurait entendu murmurer à demi-voix :

— Allez ! je vous ménage une surprise agréable.

En effet, le vieux chasseur avait découvert la veille un double passage de gibier.

Dans les bois s'étaient abattues de grandes bandes de bécasses, et dans les champs de cannes des milliers d'ortolans ronds de graisse se reposaient des fatigues de la route accomplie.

Quand, à midi, il se présenta à la salle à manger déjà garnie de ses convives et qu'il vida sur une table de desserte son carnier tout gonflé de ces oiseaux au goût délicat, tout le monde l'acclama.

M. Million déboucha en son honneur quelques bouteilles de château-margaux et la douce joie qu'inspire toujours un bon repas bien arrosé ne tarda pas à s'emparer du cœur de tous les convives.

Pendant que la conversation d'abord discrète devenait générale et prenait un diapason plus élevé, M. Champion, placé près de son oncle, lui adressa à demi-voix la parole.

— Dites-moi, mon oncle, pourquoi vous avez acheté hier toute cette cargaison de rhum?

Le Marseillais eut un sourire.

— Décidément, dit-il, les ingénieurs ne sont pas faits pour devenir des négociants. Tu n'as pas deviné mon projet ?

— Non, certes !

— Pourtant tu te souviens de mon opération de San Francisco.

— Oui, mais je ne vois pas quels rapports...

— San Francisco était encombrée de marchandises qui ne trouvaient pas d'acheteurs.

— Je le sais.

— J'ai acquis ces marchandises à vil prix.

— Fort bien.

— Et je m'en suis débarrassé avec un beau bénéfice, tout en les vendant bon marché.

— Je sais tout cela ; mais à San Francisco vous avez trouvé des acheteurs. Espérez-vous rencontrer à la Pointe-à-Pitre assez de buveurs pour absorber vos milliers d'hectolitres de rhum ?

— Mais non, mais non ! Il y a tant de rhum à vendre à la Guadeloupe que les planteurs, ruinés, s'en défont à tout prix. Le tafia jeune serait lui-même d'une vente difficile en France, mais au retour, il me sera aisé de vendre, à raison de trois francs le litre, une liqueur qui me coûte ici cinquante centimes et qui, rendue au Havre, ne me reviendra pas à un franc.

— Vous allez charger de rhum *le Succès* au moment où nous allons entreprendre un si long voyage ?

— Mais non, bêta ! J'ai, pour emplir *le Succès* de vivres frais et de provisions utiles, fait fréter au Havre un vaisseau que j'attends d'un instant à l'autre.

Deux ou trois jours suffiront pour transborder ce chargement sur notre navire et il ne me resterait plus qu'à emplir la cale du vaisseau délesté avec des galets du rivage pour le réexpédier en France.

— C'est juste !

— Tu vois donc qu'il y a tout bénéfice à utiliser ce retour en

chargeant le navire d'une marchandise quelconque ayant cours en Europe, puisque le transport ne coûte ainsi absolument rien.

— Décidément, mon oncle, vous êtes un grand homme et je vous admire sans restriction.

Le navire attendu n'arriva que huit jours plus tard.

L'oncle Jean-Pierre se rendit avec *le Succès* à la Pointe-à-Pitre.

Il était suivi des trois serviteurs nègres de M. Moore, de Marius Couracasse et de Jean-Louis le Gludic. Ce fut lui-même qui surveilla le transbordement.

L'opération dura une semaine entière.

Pendant qu'elle s'opère, nous reviendrons à Marie-Galante, et nous nous occuperons de la situation nouvelle faite dans la petite colonie à la demoiselle d'honneur.

Son arrivée fut saluée avec transports. Toutes les dames se jetèrent dans ses bras et l'embrassèrent avec effusion.

Quant à Émile des Rivières, il se sentit tellement ému par cette arrivée inattendue, qu'il faillit se trouver mal.

Mlle Allard se montra aussi réservée vis-à vis de lui qu'elle fut expansive avec les autres.

Le pauvre amoureux n'y comprenait goutte, mais il se réservait de profiter du premier moment favorable pour avoir une explication avec celle qui s'était volontairement déclarée sa future.

De son côté, la jeune fille semblait éviter avec soin toute démarche qui aurait pu aboutir à un tête-à-tête.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi sans qu'il fût possible à M. des Rivières de lui adresser la parole en particulier.

Enfin un hasard favorable les rapprocha.

Le jeune homme voulut en profiter.

— Mademoiselle, dit-il, je vous supplie de m'accorder cinq minutes d'audience.

— Monsieur, répondit-elle, je pense qu'il vaut mieux que nous ne nous parlions pas.

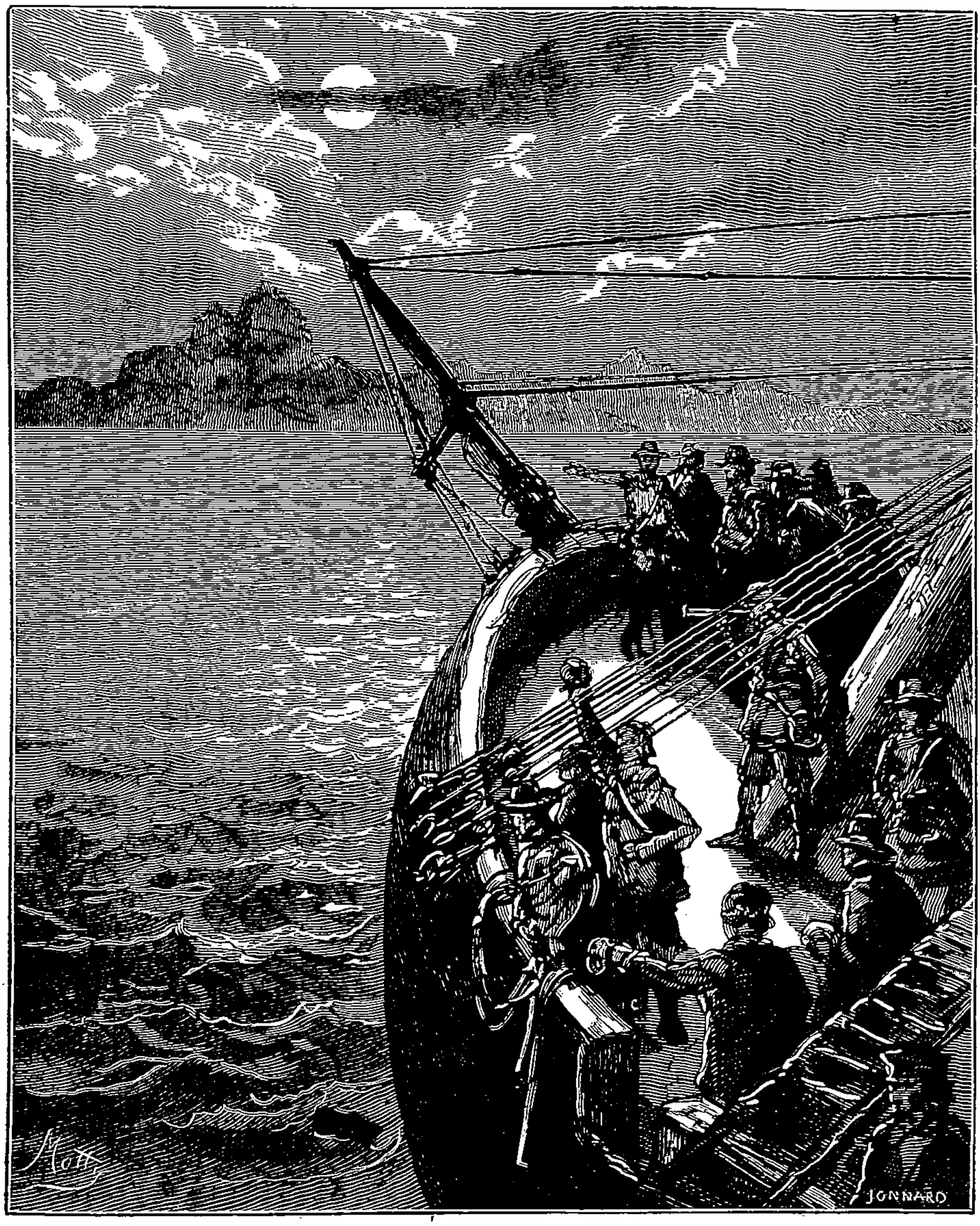
— Pourquoi cela? mademoiselle.

— Parce que je n'ai rien que de chagrinant à vous dire.

Elle se tut un instant, et son ex-fiancé restait attentif comme quelqu'un qui a droit d'attendre une explication.

Elle se décida à continuer.

— Ce que j'ai à vous dire est difficile ; c'est pourquoi je vous prie de ne pas m'interrompre.



Les rayons argentés de la lune dansaient sur les eaux, qu'agitait à peine une faible brise. (P. 1099.)

— Vous pouvez parler, mademoiselle, je vous écouterai jusqu'au bout, répondit d'un ton triste M. des Rivières.

— Ne m'en veuillez pas si je vous fais de la peine.

— Oh! mademoiselle, je suis habitué à souffrir.

— Autrefois, monsieur Émile, nous avions formé ensemble des projets d'avenir; aujourd'hui il faut y renoncer pour toujours.

Le jeune homme voulut protester; elle lui fit signe de se taire :

— Je sais, ajouta-t-elle, que vous allez m'accuser de légèreté, d'inconstance. Je sais que votre esprit imaginera mille reproches pour m'en accabler.

Cette fois, il se leva, et, malgré sa promesse, il l'interrompit.

— Clémence, dit-il, quoi qu'il arrive, je ne vous accuserai pas, je ne vous maudirai pas; mais, je vous en supplie, dites-moi quelle grave raison vous a ainsi forcée à renier la foi jurée, quelle raison vous a entraînée à jeter au vent tout mon bonheur et toute ma vie?

— Non, Émile, répondit-elle timidement, c'est justement la chose à laquelle il m'est interdit de vous répondre.

Accusez-moi, maudissez-moi, haïssez-moi, j'en aurai un vif chagrin, mais je ne parlerai pas.

Aujourd'hui, pour la première et la dernière fois, je vous dis, et regardez, je ne puis retenir mes larmes, je vous dis :

— Monsieur Émile des Rivières, il faut oublier tous les rêves du passé. Je ne puis pas être, je ne serai jamais votre femme.

En disant ces mots, elle tendit la main, mais le jeune homme s'éloigna d'un air farouche.

— Pauvre Émile! soupira la jeune fille. S'il savait au moins quel chagrin j'éprouve!

A partir de ce jour, les deux anciens amants affectèrent d'éviter toute occasion de se trouver seuls. M^lle^ Allard ne quittait plus sa bonne amie M^me^ Ernest, et M. des Rivières se trouva pris d'un amour subit et immodéré pour la chasse.

Chaque jour, les jeunes gens passaient tout leur temps à poursuivre le gibier de passage.

Lerat était sur les dents.

Dans l'impossibilité de servir sur la table les quantités effroyables de venaison et d'oiseaux de toutes sortes tombés sous les coups des adroits tireurs, il s'était mis à préparer des boîtes de conserve pour l'avenir.

Viande de porc et de chèvre salée et fumée, lapereaux conservés dans le saindoux; pâtés de lapin, terrines de foie gras, conserves de canards et d'oies sauvages, s'entassaient chaque jour dans l'office devenue trop étroite.

Mais son triomphe culinaire fut une série de boîtes remplies d'ortolans couchés dans leur graisse délicate et recouverts de lardons rôtis.

Lorsque M. Million revint annoncer que son opération était terminée et que *le Succès*, ravitaillé, n'attendait plus que ses passagers, tout le monde était préparé au départ.

On embrassa cordialement la bonne et hospitalière Mme Guigues et l'on se mit en route pour Saint-Louis, escorté par tous les nègres et toutes les négresses de la plantation.

L'embarquement des bagages rapportés par la chaloupe et de toutes sortes de friandises préparées par Mme Guigues dura une journée entière.

Malgré les instances de la maîtresse de Ménard, tout le monde aima mieux coucher sur le navire que de retourner à l'habitation.

De cette façon, on était sûr d'être prêt pour le départ aux premières lueurs du jour.

Les messieurs passèrent presque la nuit entière sur le pont, saluant la petite île hospitalière et contemplant cette belle nuit tropicale qui laissait au firmament toute sa clarté et sa transparence.

Les rayons argentés de la lune, plus lumineux que ceux qui tombent des plus fortes lampes électriques, dansaient sur les eaux, qu'agitait à peine une faible brise.

Ces bandes de clarté blanche comme la neige contrastaient vivement avec les feux à reflets rougeâtres qu'on voyait apparaître çà et là sur la falaise, et avec les ombres noires sans cesse en mouvement qui s'agitaient autour.

Ces veilleurs de nuit étaient les nègres de Ménard qui voulaient témoigner une dernière fois leur affection pour les étrangers.

Le lendemain, de grand matin, les dormeurs furent réveillés par le bruit monotone que la puissante hélice du *Succès* produisait en battant les eaux.

La vapeur s'échappa avec de grands sifflements stridents et le navire prit cette allure saccadée qui signale sa mise en marche.

L'oncle Million avait tracé l'itinéraire de façon à économiser le temps, sans pour cela empêcher ses compagnons de route de se faire une idée nette de la géographie de ces contrées.

Le *Succès* longea pendant plusieurs heures la partie occidentale de l'île de la Guadeloupe où se déroulèrent devant les voyageurs les sites les plus pittoresques.

Dans le lointain, à l'aide de longues-vues, on apercevait, comme des taches blanches brillant au soleil, les murailles massives des forts de la Dominique.

La mer était calme, azurée et toute miroitante d'éclairs lumineux.

Le *Succès* continua sa route à toute vapeur.

Le soir même, il arrivait à la Martinique et jetait l'ancre en rade de Saint-Pierre.

Cette ville est la plus importante de toutes les Antilles françaises. Elle compte 22.000 habitants.

Les gens de la noce, avertis par le capitaine, avaient pu monter sur le pont et contempler le paysage doré par le soleil couchant.

La ville, bâtie très irrégulièrement, est située au fond d'une baie circulaire que domine un massif de montagnes.

Le *Succès* ne fit là qu'une courte escale et se remit en route après que les voyageurs eurent admiré cette belle et riante rade.

M. Million n'avait pourtant pas renoncé à jeter un coup d'œil sur la colonie, car, deux heures plus tard, le navire entrait, pavillon déployé, à Fort-de-France.

Ce port, que nous envient les navigateurs du monde entier, est parfaitement sûr, et l'ancrage y est excellent.

Comme à la Pointe-à-Pitre, des palétuviers bordaient les côtes, formant d'épais fourrés et prolongeant leurs racines noueuses jusque dans les flots.

On passa la nuit à bord et le lendemain, toutes les formalités de la santé étant remplies, on se mit en devoir de visiter la ville.

L'apparition d'une si nombreuse et si brillante société fit révolution dans toutes les rues où l'on passa.

Partout les négresses, accourues sur le seuil de leur porte, se montraient les voyageurs du doigt et disaient dans leur langue créole :

— Viens voî, li *béqués* passé.

Comme à la Pointe-à-Pitre, la première visite fut pour le marché, qu'on déclara inférieur au premier comme aspect.

Là, les explorateurs virent pour la première fois le fruit de l'arbre à pin, la mangue, la sapotille et les papayes.

Chacun voulut goûter les produits de la flore exotique ; mais, après expérience, la sapotille seule fut trouvée mangeable.

Ce qui attira le plus l'attention des dames, fut la façon de s'habiller des Martiniquaises.

Les créoles blanches étaient enveloppées dans une espèce de peignoir flottant, plus ou moins richement brodé, et qu'elles appellent, nous ne savons trop pourquoi, la *Gaule*.

Quant aux femmes noires, elles portaient, comme à la Guadeloupe, de vastes jupons en calicot aux couleurs voyantes, à grands dessins fantaisistes.

Leur coiffure se composait d'un foulard ou d'un mouchoir roulé, de couleur jaune ou rouge, qu'elles se posaient sur la tête comme un chapeau.

La ville, en somme, ne méritait pas un long examen. M. Million donna

le signal du retour et l'on se mit à table à bord du *Succès* pendant que celui-ci reprenait son élan à travers la mer des Antilles.

On laissa de côté Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Grenade, Tabago, et l'on arriva dans l'île de la Trinidad (la Trinité), qui fut longtemps espagnole, et qui aujourd'hui appartient aux Anglais.

Le *Succès* relâcha dans le port principal de cette île, Puerto Espâna (aujourd'hui Spanish-Town), qui fait face aux bouches de l'Orénoque, afin d'y passer la nuit.

M. Million autorisa ceux qui le voulurent à descendre à terre à la condition d'être de retour le lendemain à midi.

Les jeunes gens et le docteur profitèrent seuls de cette permission et allèrent coucher dans un hôtel de la ville, afin d'être de grand matin à même de commencer une exploration.

Bien leur prit de s'être amplement armés de fusils et de munitions, car, dès l'aurore, quand ils se mirent à battre la campagne, ils s'aperçurent que le littoral de la Trinidad est couvert de marais que les Espagnols nomment lagunes, les créoles lagons, et sur les bords desquels croissent des bois de palétuviers.

Les chasseurs, qui s'y aventurèrent, y trouvèrent, outre beaucoup d'oiseaux de mer, des perdrix grises, des poules d'eau, des flamands, des bécasses blanches en nombre prodigieux.

Ce qui les surprit surtout fut l'incroyable quantité de canards sauvages abrités dans ces marais.

Au premier coup de fusil, ils s'envolèrent, et ils étaient si compacts qu'ils projetaient une ombre immense et cachaient le soleil.

Le docteur en compta de trois espèces, outre la sarcelle.

La plus grosse espèce ressemblait à la cane de l'Inde ; la seconde, au canard commun. Quant à la troisième, c'était un petit canard fort joli, bleu, rose, jaune et blanc, avec une étoile bleue sur le front.

A midi, tout le monde était rentré à bord ; le *Succès* quitta le Port-d'Espagne et, serrant de près la côte occidentale de l'île, doubla le cap Paria et rentra dans la mer des Antilles.

A peine avait-il couru pendant quelques heures, à l'abri des terres du continent, que la brise refusa tout à coup.

Le navire, qui jusqu'alors n'avait avancé que grâce à sa voilure, vit sa toile fasier et battre les mâts, puis resta immobile.

Pendant qu'on rallumait les feux de la machine, les passagers eurent le temps d'admirer le calme complet et profond qui s'était produit tout à coup.

La mer dormait ; l'atmosphère semblait saisie de torpeur.

Sur une eau flasque comme de l'huile, des requins montraient çà et là leurs nageoires dorsales et n'auraient pas manqué de donner aux voyageurs le spectacle d'une pêche émouvante, si le temps n'eût pas manqué.

Ces gloutons se jetaient à l'étourdie sur tout ce que les matelots jetaient à la mer.

Débris de repas, plumes de volailles, défroques de marins, chiffons, papiers, dépouilles d'animaux, tout était de bonne prise pour eux, tout leur semblait de bonne digestion.

Vers six heures, le *Succès* était en face de l'île Cubagua, jadis célèbre par la pêche des perles, et en travers du cap Macanao, pointe occidentale de l'île Marguerite.

Deux pirogues accostèrent le navire.

C'étaient des pêcheurs Guayqueries qui venaient offrir du poisson et des fruits.

Bien que les vivres frais ne manquassent pas, on leur acheta tout ce qu'ils portaient en poissons, en bananes, en tatous, et en crixentia cujete.

M. Fontaine servit d'interprète pour contracter ce marché, car il connaissait presque tous les dialectes des Indiens de l'Amérique du Sud.

— Les Guayqueries appartiennent, dit le savant géographe, à cette tribu d'Indiens indigènes qui habitent la côte de la Margüerite et les faubourgs de la ville de Cumana.

Nulle race de la terre ferme, à l'exception des Caraïbes de la Guyane, n'est plus belle que celle-là.

Nulle aussi, sans exception, n'est plus honnête ni plus fidèle.

Regardez-les, messieurs! Ces hommes nus jusqu'à la ceinture, cuivrés, musculeux, ne vous semblent-ils pas des statues de bronze?

Quand les pirogues construites d'un seul tronc d'arbre eurent quitté le *Succès*, une chaloupe accosta.

C'était le bateau lamaneur, qui devait piloter le navire arrivant jusque dans le golfe de Cariaco, cette vaste baie de Cumana où tiendraient toutes les flottes de l'univers.

Dès que le patron fut monté à bord, il mit le cap au S.-S.-E., et bientôt les hautes montagnes de l'île Marguerite s'abaissèrent à l'horizon.

Le soleil se couchait avec la rapidité qu'il met à disparaître dans les pays équatoriaux et empourprait de ses rayons de feu les sommets du Venezuela.

Cumana, ses clochers, son château, mobiles au milieu d'un rideau de cocotiers, se présentaient sous un aspect aussi varié que pittoresque.

Il en résultait un panorama aux mille scènes, dont une molle brise de

terre et les clartés mourantes du jour doublaient le mouvement et la magnificence.

Peu à peu, et à mesure que les ténèbres s'épaississaient, ces beautés disparaissaient une à une.

La teinte des feuilles s'assombrissait, le vert mat des collines boisées passait au violet par dégradations imperceptibles et douces, jusqu'à ce qu'il ne restât plus à l'horizon qu'une masse opaque, et devant les voyageurs charmés, une mer où les phosphorescences brillaient en un million de paillettes d'argent.

Le *Succès* fit son entrée à la clarté des étoiles dans le golfe de Cariaco et vint mouiller en face du rio Manzanarès.

Ce golfe, long de trente-cinq milles sur six à huit milles de large, est aussi sûr, aussi calme, qu'un lac méditerranéen.

Là, jamais de ces ouragans qui passent sur les Antilles et y balayent tout au niveau du sol.

Point de ras de marée, point d'envasement, point d'écueils même, si ce n'est un bas-fond, celui du *Morne-Rouge*, écueil tellement accore qu'on peut le raser sans le moindre péril.

Tout le monde aima mieux passer la nuit sur le *Succès* que de risquer l'essai d'une hôtellerie problématique.

Seul, l'intrépide Guillaume Novet, désirant se mettre en chasse dès l'aurore, sauta dans une des vingt pirogues de Guayqueries accourus pour offrir leurs services.

Il gagna ainsi l'embarcadère situé sous la batterie de la Boca au delà de la barre de la rivière.

De ce point à la ville même existe une distance d'un mille environ que le Canadien, guidé par un indigène, dut parcourir à pied au milieu d'une plaine sablonneuse[1].

Une demi-heure d'une marche, pénible pour tout autre qu'un chasseur, le conduisit au faubourg des Guayqueries, jolie bourgade aux maisons régulières et blanches.

Il traversa promptement le faubourg et, franchissant le Manzanarès sur un joli pont de bois, il entra dans la ville et se fit conduire dans l'hôtellerie que son guide lui signala comme la meilleure de Cumana

Hélas! rien ne rappelait là le luxe des grands hôtels des États-Unis.

Guillaume Novet, arrivé sur le seuil, y aperçut le noble maître de la maison étendu sur une chaise et fumant son cigare avec un calme sans pareil.

1. Ces détails sont empruntés au *Voyage pittoresque dans les deux Amériques*, par Alcide d'Orbigny.

Ce grave personnage, voyant le chasseur s'avancer vers lui, ne fit pas un mouvement et ne se priva pas même d'une aspiration de fumée.

—Juanita, dit-il, recevez ce seigneur étranger qui vient loger cheznous.

A cet appel, une jeune enfant parut, la fille de l'hôtelier sans doute.

C'était sa femme ! Elle avait quinze ans, des yeux expressifs et noirs, des traits réguliers quoique un peu fiers, des formes si juvéniles qu'on souffrait en la voyant déjà en la possession d'un homme.

Guillaume Novet, malgré lui, la compara à un de ces gracieux boutons de roses destinés à se flétrir avant l'heure de l'épanouissement.

La vive Juanita eut bientôt installé le nouveau venu dans une petite chambre assez propre pour une hôtellerie espagnole et ayant vue sur le paysage et sur le golfe.

Suivant une vieille habitude, le premier soin du chasseur fut d'établir ses prix avec la jeune hôtesse.

Quelle fut sa surprise quand il l'entendit lui demander huit *médio-réales* par jour, pour son logement et sa nourriture.

Huit medio-réales, cinquante sous de notre monnaie!

Le Canadien crut d'abord qu'elle s'était trompée et lui fit répéter le chiffre.

— Oui, monsieur l'étranger, dit-elle, huit medio-reales; on ne vous surfait pas, mais vous serez traité comme un hidalgo.

Plus tard, Novet sut que l'hôtelier faisait encore de bonnes affaires avec lui, même à ce prix.

Tout était presque pour rien sur les marchés de la ville.

La livre de bœuf s'y vendait deux sous fraîche, et deux sous et demi salée.

Le poisson ne s'y pesait pas; on en donnait dix à quinze livres pour un ou deux medio-réales.

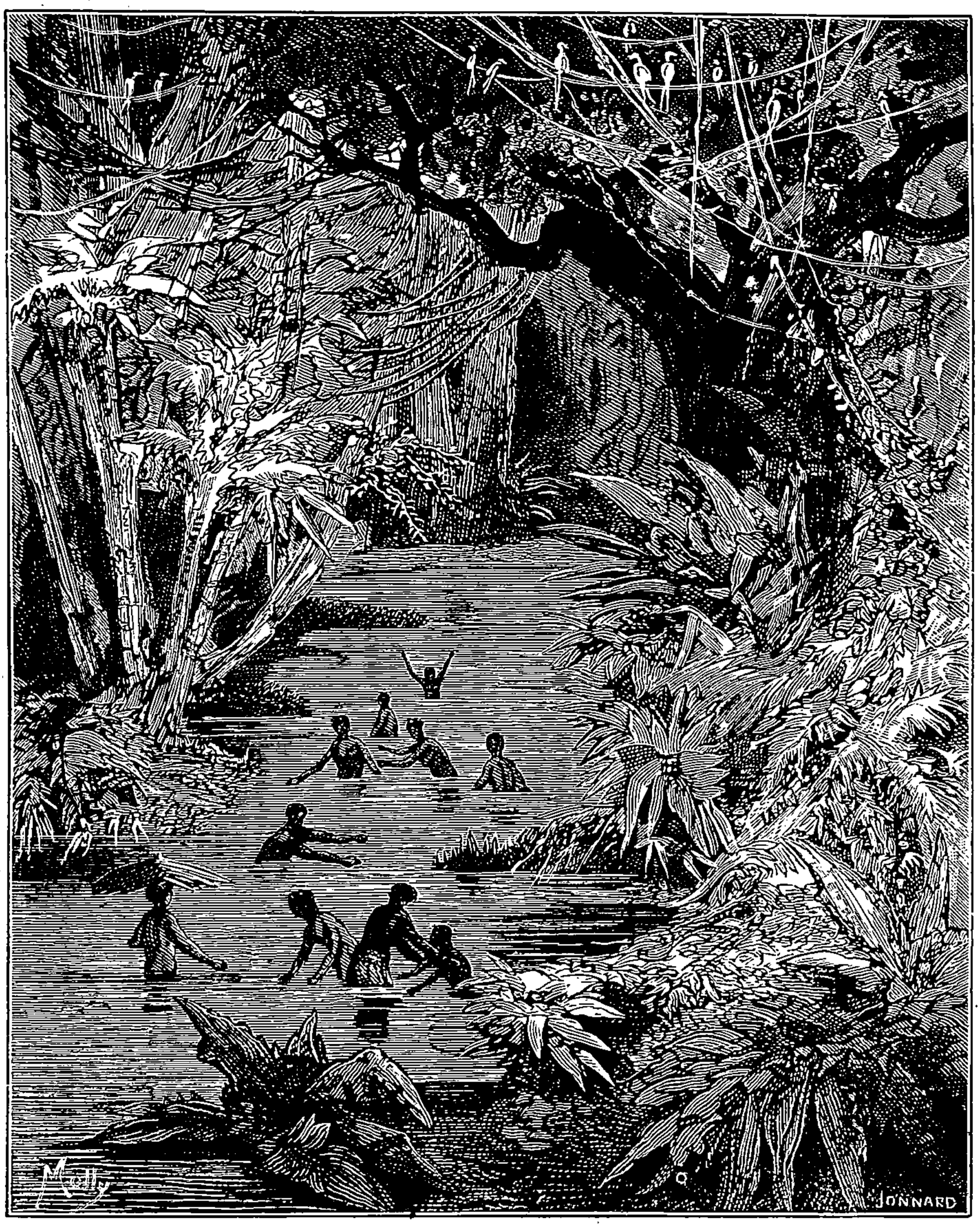
Quand les barques revenaient du golfe, les pauvres accouraient sur la plage avec des galettes de maïs et des œufs, sorte de valeur d'échange, en retour desquels ils emportaient tout le poisson nécessaire à leur nourriture.

Le billon manquant à Cumana, on avait imaginé de le remplacer par des œufs, qui sont la monnaie courante du pays.

Les splendeurs promises par la jolie Juanita ne se firent pas attendre.

Au dîner qu'on lui servit, ce fut une profusion de mets tous variés et fort bons, malgré l'abondance des épices. D'excellent vin d'Espagne arrosa ce repas.

Guillaume Novet reconnut ainsi que Cumana est une ville de cocagne, une terre promise pour le gastronome à petits moyens.



Le courant était brisé par la foule des baigneurs. (P. 1107.)

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aurore, quand il se leva, son déjeuner était servi.

Ce déjeuner se composait d'huîtres, de viandes froides, de poisson, de thé et de l'inévitable chocolat espagnol.

En ouvrant une des huîtres qui lui avaient été servies, le chasseur ne fut pas peu étonné d'y trouver une fort belle perle, qu'il mit dans sa poche, dans l'intention de l'offrir le soir à M^me^ Champion.

Nous laisserons l'infatigable trappeur, suivi de son inséparable Médor, courir la campagne et faire une ample provision de gibier et d'oiseaux rares, et nous retournerons à bord du *Succès*, où, dès le matin, se manifestait un mouvement de ruche.

Les messieurs avaient résolu d'aller visiter la ville et de faire une excursion dans la campagne.

Quant aux dames, elles eurent peur de la chaleur et de la fatigue, et préférèrent rester à bord.

M. Fontaine, qui avait parcouru ces contrées, l'itinéraire de M. de Humboldt à la main, s'offrit à guider la caravane.

Tout le monde étant débarqué et ayant gagné la ville s'accorda à lui trouver un aspect assez pauvre et assez négligé.

Seul, M. Million s'intéressa à la situation commerciale de Cumana, qui lui parut prospère.

Le commerce de détail y appartient presque tout entier à des Catalans, à des Biscayens et à des Canariens.

Les négociants sont ordinairement des matelots arrivés à la fortune à force de travail et d'économie.

Les Catalans dominent dans le nombre et forment entre eux une espèce d'association qui s'étend jusqu'aux nouveaux débarqués.

Qu'un Catalan, qu'un pauvre habitant de Vigo, débarquent sur le môle, vingt pulpéri catalans ou galiciens se le disputeront pour l'avoir chez eux comme intendant, comme commis, même comme associé.

L'oncle Jean-Pierre n'apprit pas sans intérêt qu'avant que la colonie catalane fût venue donner au pays un élan industriel, les Cumanais négligeaient une foule de produits de leur territoire.

Si l'on fait aujourd'hui de l'huile avec les pulpes intérieures du coco, c'est aux Catalans qu'on doit ce progrès.

Ils fabriquent en outre, avec cette pulpe, une émulsion semblable à celle de l'orgeat.

Les premiers ils ont établi dans les villes des corderies où l'on fait de bons câbles avec l'écorce du mahot.

— Genre *bombax*, s'empressa de dire le docteur.

— Les ficelles et les cordes sont faites avec la pite.

— *Agave fœtida*, dit encore le savant.

Après ce premier coup d'œil donné sur ce qui l'entourait, la petite caravane, précédée de deux magnifiques mules chargées de provisions et confiées à la garde de Marius Couracasse et du Breton le Gludic, quitta la ville, guidée par M. Fontaine.

Les explorateurs prirent le sentier qui conduit à Cumanacoa, par la

rive droite du Manzanarès, en longeant l'hospice des Capucins, situé dans un petit bois de gayacs et de câpriers arborescents.

Le rio Manzanarès, né dans les savanes élevées, descend vers la mer par la pente méridionale du Cerro San Antonio.

Tout le monde admira ces eaux limpides dans lesquelles se mirent des mimosas, des ceibas, des éruthrinas d'une taille gigantesque.

Bien qu'il fût encore très matin, le courant du fleuve était déjà brisé par la foule des baigneurs.

Les enfants de Cumana passent leur vie dans l'eau, si tiède et si bonne sous ces latitudes.

Tous les habitants, même les dames les plus riches, les jeunes demoiselles de bonne maison, savent nager.

On se baigne en famille. Le bain est un acte essentiel de la journée.

— Figurez-vous, dit M. Fontaine, qu'ici, quand on se rencontre le matin, on ne se demande pas :

— Quel temps fait-il?

Mais bien :

— Les eaux du Manzanarès sont-elles fraîches aujourd'hui?

On prend quelquefois le bain le soir, au clair de lune.

Des sociétés tout entières, vêtues d'habits fort légers, s'assoient, vous le voyez, sur des chaises disposées en cercle dans l'endroit le plus frais du courant.

Elles y reviendront après chaque repas et y passeront la veillée ; servies par des noirs qui viennent leur offrir quelques verres de limonade ou leur présenter des cigares et du feu.

Hommes et femmes font ainsi la conversation au milieu de la rivière, sans s'inquiéter des petits crocodiles ou *bavas*, qui ne font jamais de mal à l'homme, et des dauphins du golfe, qui remontent le fleuve en soufflant de l'eau par leurs évents.

Vous concevez sans peine que, sous des climats si chauds, quand l'air est à 30 et 33 degrés, on recherche une température qui descend jusqu'à 22 degrés.

L'eau est un bienfait par de telles ardeurs caniculaires, et les ondes du Manzanarès sont si peu tourmentées, qu'il n'y a nul danger pour les baigneurs.

— Pourquoi, demanda le marquis, tout le monde se place-t-il au milieu du courant au lieu de se mettre à l'abri du soleil sous les arbres de la rive?

— Il y a à cela une excellente raison : c'est que les bords du fleuve

couverts de capparis, de bauhinias et de bronsetias odorantes, récèlent fréquemment des serpents à sonnette.

La matinée était belle, quoique un peu nuageuse.

Après avoir franchi le petit plateau qui domine Cumana, les explorateurs s'engagèrent dans les hautes chaînes de l'intérieur, véritables Alpes américaines.

La nature changeait d'aspect dans ces zones élevées ; elle affectait des formes plus grandioses et plus sauvages.

Les portions de terrains cultivés ne se présentaient plus que de loin en loin.

Les cases des métis, les enclos solitaires devenaient rares ; au delà des sources du Quetepe on n'en voyait plus.

Ce fut à cet endroit que la petite troupe commença à gravir l'*Impossible*, chaîne aride et escarpée, boulevard de Cumana en cas d'invasion.

Son double versant n'est que roc et sables.

La végétation ne reparaît que dans le vallon intérieur, au pied du pic.

Là commençait une fort belle forêt où le docteur constata la présence des cuspas (quinquina de la Colombie), des cecropias aux feuilles argentées, des doratenis qui cherchent un sol humide, puis des orchidées, des pipers et des pothos, enroulés autour de courbarils ou figuiers d'Amérique.

Plus loin, c'étaient des polypodes arborescents, des papayers et des orangers à l'état sauvage.

Ces arbres avaient tous leurs festons et leurs arabesques de lianes qui grimpaient jusqu'au faîte, et, passant ensuite d'une cime à l'autre, à cent pieds de hauteur, se promenaient ainsi sur toute la forêt.

Çà et là, et de branche en branche, voltigeaient des essaims d'oiseaux auxquels le marquis de la Bécassière envoyait de temps en temps quelques coups de fusil au bénéfice du docteur.

C'est ainsi que la boîte du naturaliste reçut des carouges élégants et des aras somptueusement vêtus.

Ces derniers n'allaient que par paires, tandis que les carouges se formaient par troupes.

Une allée d'iaguas, sorte de bambousiers, conduisit les voyageurs à San-Fernando, petit village d'Indiens Chaymas; puis on continua à marcher sur Cumanacoa, où l'on s'arrêta pour dîner et pour passer la nuit.

On campa tant bien que mal dans une mauvaise auberge ; mais, grâce à la précaution qu'on avait prise d'emporter des provisions de bouche, on

fit un excellent repas, qu'on augmenta d'un rôti tué pendant la route.

Les deux grandes industries de Cumanacoa sont la culture du tabac et celle de l'indigo.

Parmi les montagnes qui dominent la vallée de Cumanacoa, les plus hautes sont le Cachivado et le Turiquimini.

Le lendemain matin, il fallut gravir la rampe de cette dernière pour se rendre à la vallée de Caripe, l'un des sites les plus délicieux de ces environs.

En y allant, les explorateurs passèrent par San-Antonio et Guana-Guana, petits villages situés au milieu de plateaux fertiles.

En arrivant, ils furent frappés d'admiration.

C'est que la vallée de Caripe est un véritable Eden.

Quand bien même la fraîcheur d'un climat toujours tempéré, le spectacle d'une nature agreste et splendide n'y attireraient pas les voyageurs, une merveille célèbre y amènerait les étrangers.

Cette merveille est la *Cueva* ou caverne du Guacharo.

Tel était le but de la longue et pénible excursion tentée par les jeunes explorateurs.

On ne fit que traverser le hameau pour y prendre des guides.

Arrivés au pied de la sierra du Guacharo, les visiteurs longèrent, sous une voûte de rocs, le torrent qui en sortait jusqu'à ce que la caverne se présentât à leurs yeux.

C'est une ouverture gigantesque, haute de soixante-douze pieds sur quatre-vingts de large, couronnée de genipayers et d'érythrinas.

M. Jollibois, qui était né sur les bords du Rhône, dans le département de l'Isère, déclara que cette entrée monumentale rappelait à s'y méprendre celle de la grotte de la Balme.

Où cessait cette ressemblance c'est que, de cette immense caverne, sortait la rivière bordée, même à l'intérieur, d'arbres et d'arbustes, comme si elle coulait encore à l'air libre et au soleil.

L'entrée était si vaste, que les visiteurs purent faire deux cents pas sous la voûte sans qu'il fût nécessaire d'allumer les torches.

Au-delà de ce point seulement commençait la région obscure où vit le guacharo, sorte d'oiseau de nuit que les naturels regardent comme un produit particulier à cette caverne.

Quand la petite troupe pénétra sous ces profondeurs, un bruit épouvantable et des cris aigus comme ceux des corneilles révélèrent la présence de ces guacharos qui s'y cachaient par milliers.

Leurs nids étaient suspendus en forme d'entonnoirs, à soixante pieds de hauteur, dans toute l'étendue de la voûte qui en était ainsi tapissée.

M. Fontaine apprit à ses compagnons que les Indiens fabriquent, avec la graisse de cet oiseau, une huile qui sert à l'assaisonnement de leurs mets.

Pour se la procurer, une chasse annuelle est entreprise par eux vers l'époque de la Saint-Jean.

Les Indiens entrent dans la caverne et, avec de longues perches, ils abattent une partie des nids adhérant aux parois.

Les vieux oiseaux défendent leur domicile ; ils tourbillonnent sur la tête des chasseurs en poussant des cris horribles, mais les petits tombent à terre et sont éventrés sur-le-champ.

On en tue ainsi plusieurs milliers.

On les ouvre, on en tire la couche adipeuse, qui se prolonge de l'abdomen jusqu'à l'anus ; puis on fait fondre et couler dans des pots d'argile la graisse de ces jeunes oiseaux.

Demi-liquide, transparente et inodore, elle se conserve plus d'un an sans rancir.

— Ce n'est pas tout ce que contient de précieux le corps de ces singuliers oiseaux, continua M. Fontaine.

Dans le jabot et dans l'estomac, on recueille des fruits secs et durs que les naturels nomment *Semilla de guacharos* et dont ils usent comme d'un remède infaillible contre les fièvres intermittentes.

— Vous dites cela d'un air qui prouve votre peu de confiance dans ce médicament, dit le docteur. Moi, qui pense que les remèdes sont ce qui manque le plus à la médecine, je me procurerai celui-là et j'en essayerai à la première occasion.

Le géographe ne répondit rien à cette observation, mais le jeune marquis dit à son tour :

— Si les Indiens font un pareil massacre de guacharos, l'espèce ne tardera pas à en disparaître.

— Non ! répondit M. Fontaine, cette chasse annuelle ne semble pas devoir anéantir la race de ces oiseaux qui pullulent dans ce souterrain. Jusqu'ici on n'a pas remarqué que le nombre en soit devenu moindre.

Les jeunes gens continuèrent de visiter la grotte qui est une des plus uniformes et des plus régulières qu'on connaisse.

M. Champion en nota les dimensions.

Il constata que la première partie, celle qu'on pourrait appeler le péristyle, conserve une hauteur de soixante à soixante-dix pieds, sur une étendue de quatre cent soixante et dix mètres.

Dans toute cette partie, la rivière coulait, paisiblement, sur une largeur de trente pieds.

Plus loin commençait la seconde partie de la grotte, où les Indiens ne pénètrent jamais qu'avec effroi, persuadés qu'ils y retrouveront les âmes de leurs ancêtres.

S'aventurer là, suivant eux, c'est s'exposer à mourir.

Aussi, à mesure que la voûte s'abaissait, les deux guides se mirent-ils à pousser des cris de plus en plus perçants.

Il fallut renoncer à poursuivre une exploration que déjà M. Fontaine avait dû interrompre une première fois, faute de leur concours.

On passa la nuit dans le village et l'on y goûta la graisse de guacharo qui fut déclarée fort mangeable.

Le docteur ne manqua pas de se procurer de la semilla de guacharos, afin d'en expérimenter les qualités médicales.

Le lendemain, avant le jour, on se remit en route pour retourner au navire.

Toujours guidés par M. Fontaine, les explorateurs changèrent de route.

Ils tirèrent droit sur le plateau de la Guardia pour aller aboutir à Santa-Cruz et à Cariaco.

Dans le cours de ce trajet, ils traversèrent la forêt de Santa-Maria, qui abondait en magnifiques essences d'arbres, comme des curucays hauts de cent trente pieds, des hymœneas de dix pieds de diamètre, des sang-dragons aux veines pourpres, des palmiers aux feuilles pennées et épineuses.

Aucune bête féroce ne se montra à eux dans ces bois touffus, mais ils y aperçurent plusieurs bandes de singes hurleurs ou alouates.

Le plus intéressant de tous était l'araguato.

— *Stentor ursinus*, dit le docteur.

Ce singe ressemble en effet à un jeune ours par son pelage touffu et brun.

Sa figure d'un bleu noirâtre est couverte d'une peau fine et ridée et a beaucoup d'analogie avec la face humaine.

Le marquis en découvrit un qui, suspendu par sa queue à une branche, se balançait pour la faire osciller et pour saisir une branche voisine.

Il mit en joue l'animal qui tomba raide mort sur le sol.

— Merci, dit le docteur, c'est pour moi une pièce précieuse.

CHAPITRE XCIV

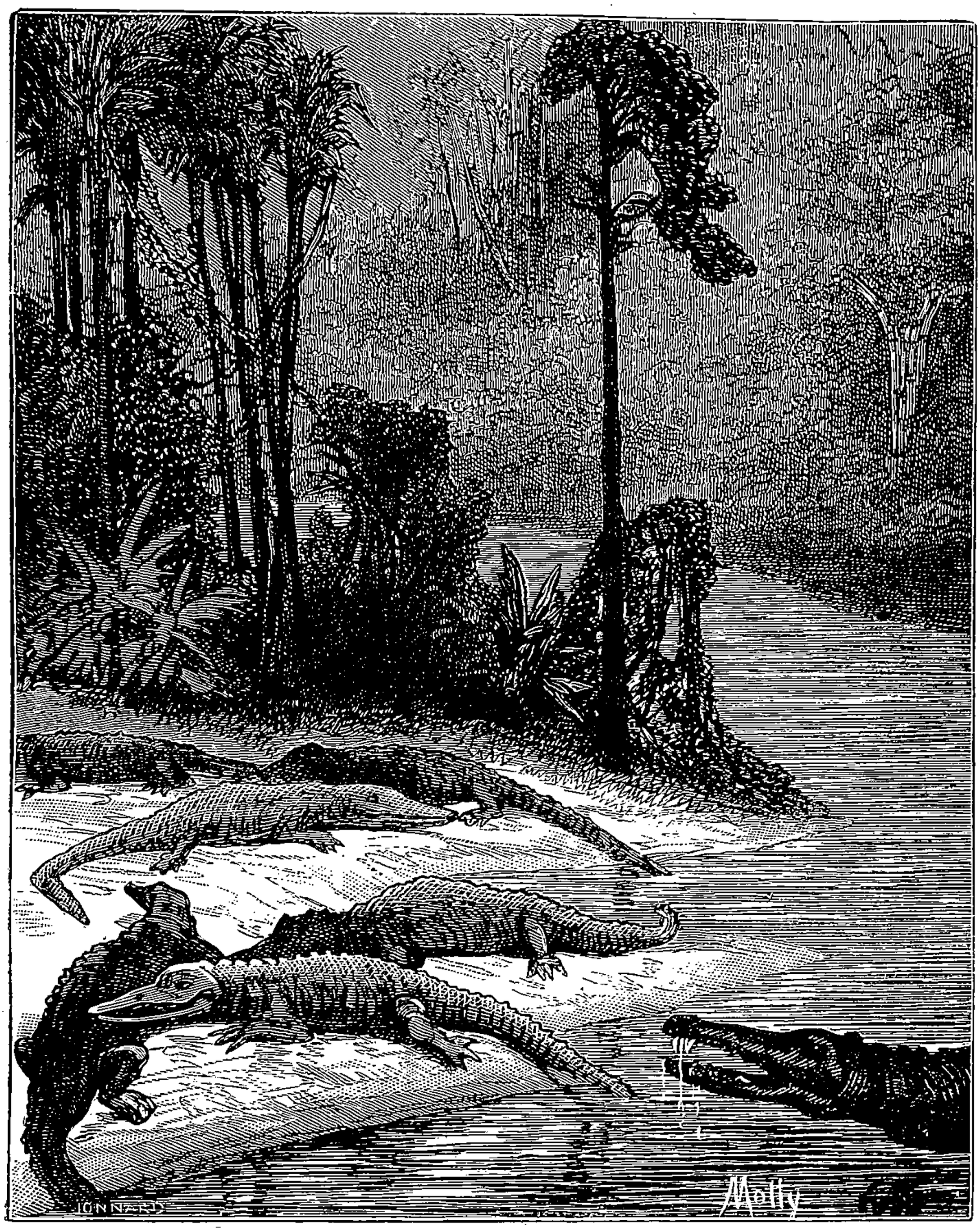
RENTRÉE A BORD DU *Succès* — GUILLAUME NOVET EST DE MÉCHANTE HUMEUR. — COMMENT IL A UTILISÉ SES LOISIRS FORCÉS. — LES PRODUITS DE SA CHASSE. — LE CHEVREUIL *Matacani*. — LE JAGUAR. — *L'Alligator sclerops* OU CAÏMAN. — LE *Cabiaï*. — UNE DOUBLE CHASSE. — LES PÉCARIS. — PÉCARI A COLLIER ET PÉCARI TAJASSOU. — UN CHASSEUR CHASSÉ. — VIOLENTE ATTAQUE ET VIGOUREUSE DÉFENSE. — RIFFLE ET REVOLVERS. — MÉDOR SE MET DE LA PARTIE. — LA VICTOIRE RESTE AU PETIT NOMBRE. — CINQUANTE VICTIMES SUR LE CARREAU. — COMMENT LERAT UTILISE TANT DE VICTUAILLES. — UN MARIMONDE ET UN CAPUCIN. — LA CULTURE DU TABAC A CUMANACOA. — CULTURE ET RÉCOLTE DE L'INDIGO. — SA PRÉPARATION. — PROJET D'EXCURSION. — TOUT LE MONDE EN SERA. — UN VÉHICULE ET SON ATTELAGE. — PRÉPARATIFS DE DÉPART. — UN FOURGON ATTELÉ DE QUATRE PAIRES DE MULETS. — UN DÉPIT AMOUREUX. — CHEVAUX, MULETS, MULES ET ANES. — UNE LAITERIE. — UN *velario* — DANSES FUNÈBRES. — *Llanos*. — PAYSAGE ARIDE. — PALMIERS MORICHES. — *Palma cobija* OU PALMIER DE TOITURE. — *Coryphas*. — *Spiritu*. — UN *hato de ganado*. — *Peones llaneros*. — TROUPEAUX. — EAUX BOURBEUSES. — UNE COLLATION LUXUEUSE. — INSTINCT DES ANIMAUX. — UNE PÊCHE A LA GYMNOTE. — LE *Barbasco* ENDORMEUR. — LE PHYLLANTHUS, PHYLOCACTUS OU XYLLOPHYLA. — LA PÊCHE DES POISSONS TREMBLANTS A L'AIDE DE CHEVAUX. — HORRIBLE LUTTE. — LA DÉFAITE DES ANGUILLES ÉLECTRIQUES. — UNE LEÇON D'HISTOIRE NATURELLE DONNÉE PAR LE DOCTEUR LEROUX. — LA TORPILLE. — M. DICK MOORE EST PRÉOCCUPÉ. — UNE CONVERSATION ENTRE LE YANKEE ET M. FONTAINE. — LES INDIENS CHAYMAS ET LES INDIENS GUAYQUERIES. — M. DICK MOORE BRULE LA POLITESSE A UN SAVANT. — UNE CONFIDENCE A M. CHAMPION. — DISCUSSION ET EXPLICATIONS. — LA CONSPIRATION INDIENNE EST VENUE JUSQU'AU VENEZUELA. — LE *Héron-couronné*. — M. CHAMPION CHERCHE EN VAIN GUILLAUME NOVET. — TOM A QUITTÉ AUSSI L'ESCORTE — PRÉPARATIFS DE CAMPEMENT SUR LA LISIÈRE D'UNE FORÊT. — LE *machete* TROUVE SON EMPLOI. — LE TRAPPEUR CANADIEN FAIT SON ENTRÉE.

Quand la petite troupe des explorateurs rentra à bord du *Succès*, elle y rencontra non seulement toutes les dames réunies que cette longue absence avait tenues fort inquiètes, mais encore Guillaume Novet qui avait employé ces quatre journées à parcourir tous les environs de Cumana et qui avait rapporté des produits nombreux de sa chasse.

Il était d'ailleurs de fort méchante humeur.

M. Dick Moore voulut savoir la raison de sa mine renfrognée.

— Que vous est il survenu de désagréable, ami Novet? demanda-t-il. Vous avez, pour me servir d'une pittoresque expression que j'ai entendue en France, chez les paysans de Bresse, la figure d'un homme auquel on a volé un pain au four.



Couchés, immobiles et côte à côte, les alligators ne s'inquiétaient ni de leurs voisins ni des barques. (P. 1113.)

— Pensez-vous, monsieur Dick Moore, que j'aie lieu d'être joyeux quand vous partez tous pour une expédition lointaine et que vous me laissez tout seul arpenter la plaine déserte?

— Cher chasseur, s'empressa de dire M. Fontaine, pardonnez-nous d'être partis sans vous prévenir ; notre départ a été décidé pendant votre absence et pour ainsi dire improvisé.

— Je me suis consolé de mon mieux, dit le Canadien, en faisant une guerre à mort à tout le gibier que j'ai pu rencontrer. J'ai rapporté, je m'en flatte, un tas de bêtes et d'oiseaux dont j'ignore absolument le nom.

Déjà le docteur était en train d'examiner les entassements de gibier à poil et à plume rapportés par l'infatigable Guillaume.

— Il y en a là pour tout le monde, s'écria-t-il joyeusement. Maître Lerat y trouvera son affaire et moi la mienne.

Chacun se pressa autour du savant pour entendre ce qu'il dirait des animaux et des oiseaux rapportés.

— Voilà un superbe chevreuil, dit le marquis de la Bécassière, d'une taille supérieure à celle des nôtres.

— Je ne vous en dirai pas le nom latin, reprit en riant le docteur, car ces dames me font toujours la moue chaque fois que je prononce ces noms, à qui, je l'avoue, l'harmonie manque habituellement. Qu'il me suffise de vous dire que ces animaux, dont le pelage lisse, fauve, brun et moucheté de blanc, ressemble à celui du daim, sont nommés ici des *matacani* et sont très bons à manger.

— Donc, deux parts, dit Guillaume Novet; la chair au cuisinier et la peau au docteur.

— Voilà un animal que personne ne me disputera, continua le docteur; c'est un superbe jaguar.

— Cet autre est la nourriture habituelle des caïmans (*alligator sclerops*) qui vivent en grand nombre dans la plupart des cours d'eau de ce pays.

— Je suivais, en effet, un fleuve fort large, mais peu rapide, dit le chasseur, quand j'entendis non loin de moi un froissement dans les branches.

Médor fit entendre un grognement sourd et m'avertit ainsi que j'avais affaire à un fauve.

Je regardai d'où partait le bruit et je vis, dans le fourré qui bordait le fleuve, des yeux étincelants et fixes, dirigés vers moi.

J'avoue que je suis encore peu éclairé sur la nature des animaux qui vivent dans cette partie de l'Amérique.

Sans me préoccuper davantage de l'espèce de fauve que j'avais devant moi, je fis feu, et Médor s'élança.

Il arriva juste à temps pour constater que la bête était foudroyée, car, suivant la méthode de M. Dick Moore, je lui avais logé ma balle entre les deux yeux.

— Cela, fit le docteur, nous indique bien comment vous avez tué ce

jaguar, mais ne nous dit pas quand vous avez capturé ce *cabiaï* qui n'est pas moins estimé par les gourmets humains que par les caïmans.

— J'allais y arriver.

En promenant mes regards sur le fleuve, j'aperçus presque entièrement enfouis dans la vase une douzaine d'objets longs et minces que je pris d'abord pour des troncs d'arbre.

Quand je regardai mieux, je m'aperçus que c'étaient des alligators.

Couchés, immobiles, et côte à côte, ils paraissaient si bien ne s'inquiéter ni de leurs voisins, ni des barques qui passaient, que je n'eus pas même, d'abord, l'idée de leur tirer un coup de fusil.

Je regardais leurs yeux à fleur de tête, leur gueule dentelée, leur peau écaillée et sale, et, bien qu'ils fussent repoussants, ils me parurent plus hideux que dangereux.

Longs de 18 à 20 pieds, ils restèrent longtemps dans une apathie absolue.

Tout à coup je vis l'un d'eux changer d'allure et s'élancer le long du rivage avec une brusquerie effrayante.

En courant, il faisait entendre un bruit sec provenant sans doute du frottement des plaques de sa peau.

Il s'élançait en ligne droite et comme s'il lui eût été interdit de tourner sur lui-même.

Je compris qu'il poursuivait une proie et que j'allais assister à un drame. J'armai ma carabine et j'attendis.

Je vis bientôt déboucher à travers les épais buissons qui couvraient la rive du fleuve, une bande d'une cinquantaine d'animaux gros comme les cochons de France et qui se jetèrent à l'eau, nageant en tenant la tête haute, mais s'avançant sur la rivière avec la rapidité de véritables amphibies.

Je regardai de tous mes yeux pour savoir ce qui avait pu ainsi faire naître cette panique.

Un jaguar que je ne fis qu'entrevoir, et auquel je n'eus pas le temps d'envoyer une balle, disparut sous les frondaisons, sans doute parce qu'il sentait l'inutilité d'une poursuite sur un élément qui lui est étranger, peut-être aussi parce qu'il m'avait aperçu.

Mais l'alligator, loin de sembler intimidé, redoubla de vitesse et se jeta à l'eau à la suite des quadrupèdes dont il avait rêvé de faire son repas.

Les cabiaïs, puisque c'est ainsi que le docteur les nomme, nageaient de toutes leurs forces pour échapper au nouveau danger qui les menaçait,

mais le caïman, rentré dans son élément, gagnait visiblement du terrain sur eux.

A un moment, je vis l'horrible bête ouvrir son immense gueule et saisir sa proie par derrière.

Le cabiaï se débattait, ce qui obligea le monstre à faire quelques mouvements désordonnés et à me découvrir la partie blanche de ses flancs démunie d'écailles. Je fis feu; et je vis le caïman s'enfoncer dans l'eau comme un bloc de pierre, laissant échapper des flots de sang qui rougirent le fleuve.

Quant au malheureux cabiaï, débarrassé de son ennemi, mais sans doute mis à bout de forces par ses blessures, je le vis revenir sur ses pas et tâcher de regagner le rivage au point où il l'avait quitté.

Il s'avançait donc droit sur moi et je dus empêcher Médor de se jeter sur lui. Puis, prenant en pitié ses souffrances, je le foudroyai d'une balle de ma carabine.

— Qu'est-ce donc que ces cinq ou six animaux qui ressemblent à des cochons et que vous avez mis à part?

— Ça, dit le docteur, ce sont des *pécaris*, espèce de pachyderme formée aux dépens de la race des porcs.

Ceux-là, ajouta-t-il, sont de l'espèce des pécaris à collier. Voyez, ils sont de la taille de nos cochons ordinaires, ils ont le corps couvert de soies raides formant des anneaux noirs et blancs, ce qui constitue dans l'ensemble une couleur gris foncé.

Ce collier blanchâtre, qui va du haut de l'épaule vers le dessous du cou, leur a valu le nom qui distingue l'espèce.

— Celui-ci est-il de la seconde espèce? interrogea M. Jollibois. Il ne ressemble guère aux autres; sa robe est d'un brun fauve clair, et il a une ligne dorsale bien dessinée et presque noire.

— Non! répondit le docteur. Le pécari que vous tenez est un jeune pécari à collier. Les autres qui vivent, paraît-il, spécialement au Paraguay, se nomment pécaris tajassou. Ils sont noirs avec une bande d'un blanc pur sous la mâchoire inférieure.

— Hé bien, messieurs, ces vilaines bêtes ont failli me faire un mauvais parti!

— Contez-nous cela.

— Je crois même que si je n'avais pas eu comme auxiliaires un chien comme Médor et un riffle comme le mien, j'aurais passé un mauvais quart d'heure.

— Vous excitez vivement notre curiosité!

— Hé bien! je commence :

Je parcourais une partie boisée fort rapprochée du Manzanarès et de plus fort marécageuse.

J'avais déjà fait dans ces parages une ample provision de canards, d'oies sauvages, de sarcelles et de bécassines, quand, dans une clairière, je vois apparaître un pécari.

C'était la première fois que je voyais un cochon de cette nature ; je pensai donc que le docteur me saurait bon gré de lui apporter cet échantillon et je tirai sur l'animal qui fit un bond et tomba raide mort sur le gazon.

Le diable m'emporte si je m'attendais à ce qui allait m'arriver!

Voilà que de tous côtés de la clairière débouchent des bandes d'animaux semblables à celui que je venais de tuer, mais que je n'avais pas encore eu le temps d'aller ramasser.

Cette victime était justement la bête que le docteur nous a signalée comme étant un jeune.

A la tête des nouveaux arrivants, se trouvait un pécari plus grand et plus fort que les autres.

Il se jeta sur le cadavre du mort, et comme s'il eut reconnu en lui un parent ou un enfant, il se mit à pousser des grognements plaintifs.

Tous ses compagnons accoururent à sa voix et se serrèrent derrière lui, en ayant soin de placer au milieu d'eux les petits qui n'étaient pas encore en état de se défendre.

Cette armée, déjà forte de quarante à cinquante bêtes, se grossissait à vue d'œil.

Tout à coup, marchant sur les traces de leur chef, elles se précipitèrent sur moi et sur Médor qui avait eu la sagesse de ne pas me quitter.

— Près de moi était un énorme tronc d'arbre renversé, dont les racines arrachées par l'orage formaient une grosse touffe s'élevant à quatre ou cinq mètres au-dessus du sol.

Je m'élançai au milieu de ce buisson et m'y retranchai comme dans une forteresse.

Médor, accomplissant des miracles d'agilité et de souplesse, vint se placer auprès de moi.

Je visitai ma carnassière. Je n'étais pas menacé de manquer de munitions.

— Nous allons rire, me dis-je en moi-même.

Mais je me trompais, et je n'eus ni le temps, ni l'envie de rire, le moins du monde.

Les animaux endiablés entourèrent le tronc d'arbre et vinrent faire

un siège en règle des racines dans lesquelles je m'étais réfugié.

Vous savez, si je mets longtemps à recharger mon riffle. Hé bien! je dus un instant renoncer à refouler les assaillants avec cette arme.

J'en avais couché sur le sol une vingtaine, mais cela ne paraissait pas et ne faisait nul vide dans le troupeau, qui s'augmentait au lieu de se diminuer.

Les premiers assaillants avaient déjà, à l'aide de leurs dents aigues, tracé des couloirs à travers les racines emmêlées qui me protégaient ; quelques-uns n'étaient pas à deux pas de moi et je sentais la forte odeur de leur haleine quand j'eus une inspiration.

Je me souvins que dans une poche de mon carnier, j'avais autrefois placé un revolver de combat et que depuis j'avais négligé de l'en sortir.

C'était à l'époque où je chassais le greezly, et vous savez, messieurs, qu'avec ce personnage on ne saurait prendre trop de précautions.

Je déposai mon riffle près de moi et je retirai le revolver qui heureusement était chargé.

Je sentis de plus qu'il était accompagné d'une boîte contenant une centaine de cartouches.

Je fus complétement rassuré.

Médor comprenant sans doute mon plan de défense, se laissa glisser dans le bas du tronc d'arbre et se plaça de façon à ne gêner en rien mon tir.

Je me mis donc à faire un feu roulant sur les plus rapprochés de mes assaillants.

Ce fut un bruit effroyable de cris aigus et de grognements furieux.

Les animaux atteints s'efforçaient de se reculer et tentaient de fuir ; mais ils se heurtaient à ceux qui étaient derrière eux.

La multitude des assaillants se tournait contre eux et devenait pour moi un appoint précieux.

Les sept coups de mon arme mirent hors de combat les sept pécaris les plus rapprochés de moi et leur corps mort ou mourant forma entre leurs compagnons et moi une nouvelle barrière.

Je rechargeai mon revolver sans me presser et bien sûr désormais de la victoire.

Quand j'ouvris un nouveau feu roulant, ce fut pour mes ennemis le signal de la déroute.

Là, commença le rôle de Médor.

Moi, qui le croyais enchaîné par l'inextricable réseau des racines, je ne fus pas peu surpris de le voir s'élancer sur les fuyards et étrangler tous ceux qu'il parvenait à atteindre.

Quand nous fûmes définitivement maîtres du champ de bataille, je comptai cinquante victimes, sans parler des blessés qui étaient allés mourir dans la forêt.

— Comment! vous avez tué cinquante pécaris! s'écria M. Dick Moore enthousiasmé.

— Pas un de plus, pas un de moins!

— Et que diable avez-vous fait de toute cette viande?

— Rien n'est plus simple. Maître Lerat a requis quelques matelots du *Succès*, et hier soir nous sommes allés sur le lieu du massacre.

J'avais eu le soin de louer dans la ville un grand chariot attelé de six paires de bœufs; nous avons pénétré tant bien que mal jusque dans le bois marécageux et nous avons rapporté le gibier mort.

— Qu'est-ce que Lerat peut vouloir faire de cette provende?

— Lerat, messieurs, est un homme précieux; il ne renvoie pas au lendemain ce qu'il peut faire la veille.

Dès hier, il s'est mis à l'œuvre; déjà la moitié des pécaris est au saloir en attendant qu'il puisse faire fumer l'autre moitié.

— Nous ne mangerons jamais tout cela.

— C'est possible; mais abondance de biens ne nuit pas; les occasions ne noús manqueront pas de faire des heureux avec ces provisions de bouche.

On continua l'inspection du gibier tué par le trappeur canadien.

— Il y avait parmi ses victimes deux grands singes, un marimonde et un capucin.

Tout le monde fut d'accord de ne pas manger ces animaux qui, une fois écorchés et rôtis, ressemblent à s'y méprendre à des enfants servis chez des anthropophages.

On voulait jeter la chair aux requins du golfe, tout en gardant les peaux pour le musée du docteur, mais les matelots du *Succès* protestèrent et demandèrent à manger les anthropomorphes.

On se mit à table, et, pour ne pas rester en retard avec le chasseur, les jeunes excursionnistes racontèrent les pérépéties de leur exploration.

Quand il fut question du tabac cultivé à Cumanacoa, M. Fontaine se fit un plaisir de fournir quelques explications.

— Ces messieurs, dit-il, ont raison de signaler ce tabac comme un des meilleurs que l'on connaisse.

Ici, il se sème en septembre et se transplante deux mois après, en rangeant les boutures à trois ou quatre pieds les unes des autres

On sarcle ensuite et on étête la tige principale.

Vers le quatrième mois, quand on constate que la feuille se couvre de taches d'un bleu verdâtre, le tabac est mûr et on le récolte.

— M. Jollibois nous dit que, dans ce même lieu, on cultive et on récolte l'indigo, interrogea Mme Champion ; j'avoue que je suis à ce sujet d'une grande ignorance et je ne serais pas fâchée d'être renseignée.

— Rien de plus aisé que de vous satisfaire, répondit le complaisant savant.

On donne le nom d'indigo à une matière colorante d'un bleu violet, fournie par diverses plantes et surtout par les indigotiers.

— L'indigo qu'on cultive à Cumanacoa, interrompit le docteur, est tiré d'une sorte d'indigotier qui se nomme amorphe frutescente.

Le géographe continua :

— L'indigo de Cumanacoa vaut mieux que celui de Caracas qui pourtant est renommé.

Pour le fabriquer, on a deux cuves ou *trempoirs* qui reçoivent l'herbe destinée à la *pourriture*. Ces deux cuves, appliquées l'une à l'autre, versent le liquide dans les *batteries*, entre lesquelles est placé le moulin à eau.

L'arbre de la grande roue qui traverse les deux batteries est garni de *cuillères* à longs manches, propres au battage.

La fécule *colorante* se rend dans un *reposoir*, pour être portée ensuite sur des *séchoirs* à toiture inclinée et fabriquée en planche de brésillet.

Les récits des voyageurs et ces intéressantes explications excitèrent au plus haut point la curiosité des dames.

La crainte de la chaleur et de la fatigue qui, jusque-là, les avait retenues à bord, fit place à une résolution virile.

— Nous sommes bien décidées, dit Mme Champion, à aller faire une excursion à terre.

— Nous vous rappelons, mesdames, que, par cette température tropicale, toute marche est pénible.

— Eh bien, nous nous fatiguerons !

— Il y a un moyen de tout concilier, dit M. Million. A Cumana nous trouverons bien un chariot et des mules.

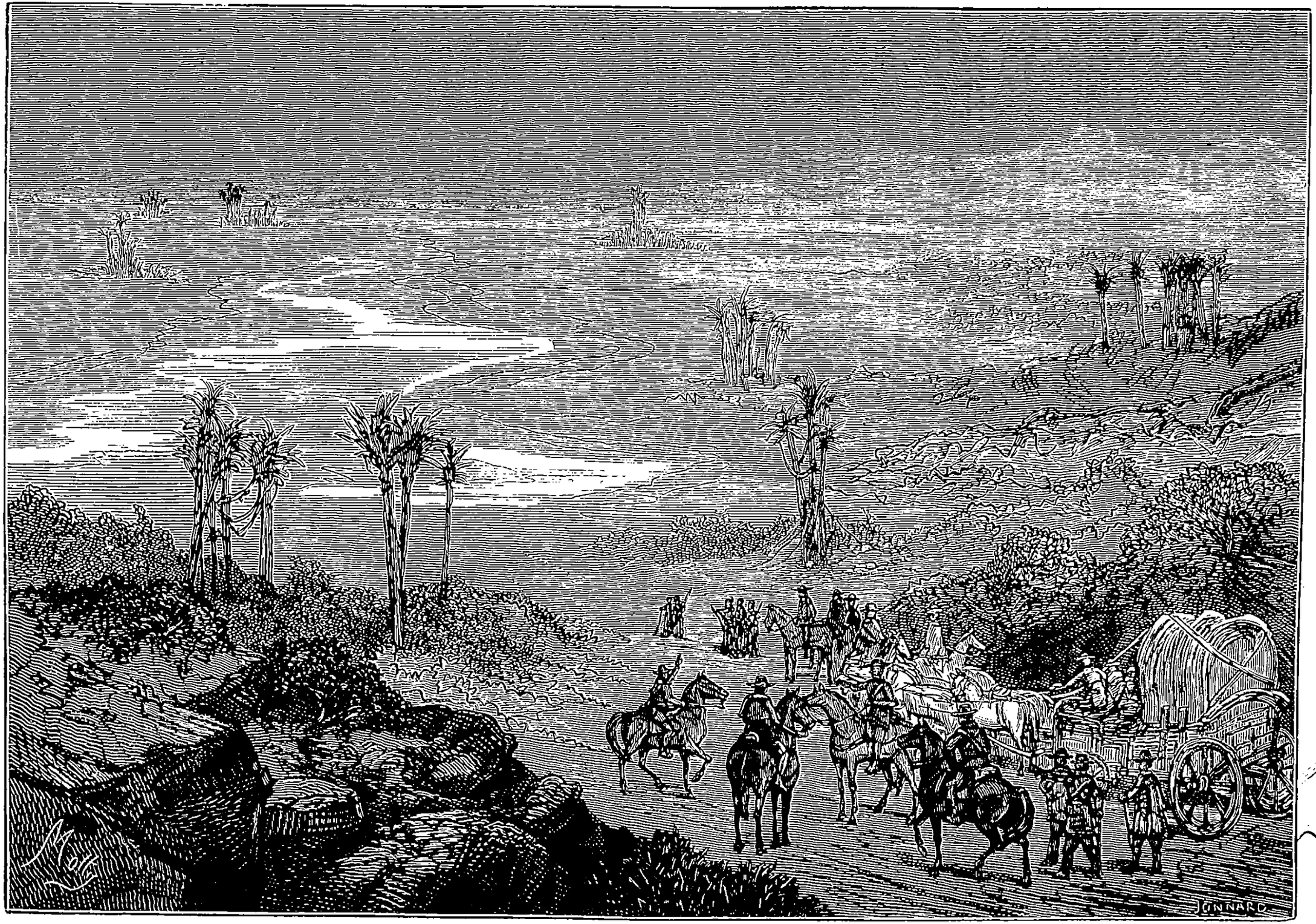
— Ce n'est pas aussi facile que vous le pensez, répondit Guillaume Novet, mais ce n'est pas impossible.

— Pouvez-vous vous charger de nous chercher et de nous retenir le véhicule et son attelage?

— Je le ferai d'autant plus volontiers, que je sais à qui m'adresser.

C'est mon hôtelier qui s'est chargé hier de nous trouver le chariot pour rapporter les pécaris et le gibier tué.

— J'espère bien, dit en riant l'oncle Jean-Pierre, que vous choisirez



On eût dit un lac à perte de vue, dormant et monotone, un océan couvert d'algues marines. (P. 1126.

pour ces dames un moyen de locomotion moins primitif et plus commode.

— Je ferai mon possible ; mais ne comptez pas sur l'élégance. C'est chose inconnue dans le pays.

Le chasseur se fit conduire à terre, le jour même, et convint de se trouver sur le quai à la première heure du matin.

— Savez-vous, dit le docteur à M. Fontaine, ce que je propose de montrer d'abord à ces dames ?

— Non, dites.

— J'ai appris que tout près de la ville, il y a des mares où abondent les gymnotes ; je crois que la chasse de ces poissons pourra les intéresser.

— Va donc pour la pêche aux gymnotes. Mais cela ne nous prendra pas la journée entière ?

— Alors, qui vous empêche de les mener voir la récolte des œufs de tortues?

— Si nous sommes dans la saison favorable, c'est une idée heureuse.

— Non seulement la saison se prête à mon désir, mais je sais qu'une cueillette est organisée pour les jours prochains sur une des îles Manzanarès où chaque année les tortues viennent déposer leurs œufs

— Alors bon! nous aurons demain de quoi faire passer une journée agréable à nos courageuses compagnes de route.

Dès le soir même, chacun s'occupa des préparatifs de la partie projetée.

— Pendant que les dames apprêtaient leurs toilettes, Lerat remplissait des paniers de provisions de bouche.

Tout le monde en effet savait déjà que la ville de Cumana, pas plus que ses environs, n'était à même de fournir la table de Lucullus au moins quant à la qualité des mets.

Le lendemain, avant l'aurore, la chaloupe conduisait à terre la bande joyeuse. Le Canadien avait rempli sa mission en homme pratique et mieux encore qu'on ne l'avait espéré.

Un lourd et immense fourgon, attelé de quatre paires de mulets robustes, attendait sur le quai et recevait les dames, pendant que les messieurs faisaient débarquer leurs montures et se mettaient en selle.

M. Dick Moore sauta sur le dos de Black, pendant que les jeunes gens montaient des chevaux des prairies de l'Amérique du Nord achetés à New-York chez M. Delmonico.

Le cheval Joseph, qui connaissait son maître, s'était approché de Guillaume Novet.

Celui-ci le prit par la bride et alla le présenter à M^lle^ Allard, l'intrépide et habile écuyère.

Elle sauta légèrement en selle et fit caracoler sa monture fière de porter un si précieux fardeau.

M. Émile des Rivières, déjà monté sur un mustang blanc, sembla se raviser tout à coup.

Décidément, dit-il, je préfère tenir compagnie aux dames. Et il se présenta à la porte du massif chariot.

Personne n'eut l'air de remarquer cet acte qui eût trouvé sa place dans le *Dépit amoureux* de Molière.

Le trappeur se mit en selle sur le cheval blanc laissé par l'amoureux délaissé, tandis que celui-ci, prenait place dans le fourgon auprès de M. Barbier (Athanase), de moins en moins porté aux plaisirs bruyants et périlleux.

On bourra les places vacantes dans le chariot de provisions de toutes sortes et les serviteurs appelés à faire partie de la caravane, Marius Couracasse, Jean-Louis le Gludic, Zoyo, Tobi, et le négrillon Tom, enfourchèrent chacun un des ânes robustes qui sont d'un si grand et si utile usage dans tout le Vénézuela.

La caravane fut complétée par six belles mules chargées des objets utiles à un campement, si, comme cela était presque certain, les voyageurs étaient retenus pendant la nuit dans leur exploration.

Quant au cuisinier Lerat, il montait lui-même un mulet, le long des flancs duquel pendaient deux sacs équilibrés, remplis des précieux condiments destinés à la confection des mets.

On se mit en route gaiement et l'on traversa sans encombre le faubourg des Guaiqueries et la ville de Cumana.

On arriva au jour dans une plaine riante, couverte de petites cases de roseaux qui forment les laiteries du pays.

Les vaches que les voyageurs aperçurent là étaient petites, mais bien portantes.

Les dames demandèrent à grands cris du lait. On leur en servit et elles le déclarèrent d'un goût exquis.

Ces fermes étaient la propriété de créoles espagnols. Ils y vivaient, heureux et tranquilles, satisfaits des petits revenus qu'ils retiraient de leurs bestiaux et de leurs champs.

M^me^ Champion exprima le désir de faire une halte matinale dans une de ces fermes.

Les dames mirent donc pied à terre et, au moment de pénétrer dans une habitation, se trouvèrent en présence d'un spectacle à la fois triste et touchant.

Il s'agissait d'une danse, mais d'une danse funèbre.

Des Indiens et des nègres célébraient ce qu'ils appellent un *Velario*.

A la porte de la maison, sur une table, était placé un enfant mort récemment.

Le pauvre petit, déjà froid, tenait une modeste croix dans ses mains jointes et crispées.

Assise auprès de lui, pleurait, en silence, la pauvre mère.

Pendant ce temps, les autres assistants, parents ou invités, exécutaient une danse de circonstance.

Les uns sautaient et frappaient des mains, pendant que des femmes, accroupies autour d'eux, battaient la mesure.

L'orchestre lui-même avait une physionomie originale.

Il se composait d'une flûte de pan, d'un tambour fait avec le tronc creusé d'un palmier et recouvert d'une peau sur le dessus seulement.

Ce tambour se nomme *curulao ;* on en tire des sons différents en raison de la distance qui le sépare du sol ; de sorte que l'exécutant tantôt l'élève, tantôt l'abaisse.

Un troisième musicien tenait, comme un violon, une mâchoire d'âne dont il grattait les dents branlantes à l'aide d'un morceau de bois de palmier.

Sa gravité bouffonne ne se démentait pas un instant pendant cette parodie étrange.

Mlle Fontaine demanda ce que signifiait cette cérémonie si différente des deuils européens.

M. Fontaine répondit à sa fille :

— Ce velario a une signification tout allégorique.

On danse et on chante en l'honneur du petit ange, pour qu'il aille droit au ciel d'où il vient.

Cette mère en pleurs, auprès de son enfant, en face de ces hommes qui gambadent et de cette musique qui détonne, le chagrin et la gaieté, la mort et la résurrection, tout ce tableau ne laisse pas que d'être émouvant.

On remonta en voiture et la caravane se remit en route.

Le soleil commençait à s'élever sur l'horizon et la chaleur allait en croissant.

Tantôt la caravane traversait des plaines fertiles, tantôt elle s'engagait dans de grandes forêts.

Plus loin, elle rencontrait le commencement de ces plaines immenses, connues sous le nom de *llanos* et qui furent, dit-on, autrefois, une mer intérieure.

La lugubre uniformité de ces sortes de déserts serrait le cœur des voyageurs et des voyageuses.

On eut dit un lac à perte de vue, dormant et monotone, un océan couvert d'algues marines.

Sous les réfractions du soleil, l'horizon était uni et pur dans quelques parties, ondoyant et strié dans quelques autres.

La terre semblait se confondre avec le ciel.

Sur cette plaine couverte de maigres graminées, pas un bouquet d'arbres, pas un taillis.

A peine, çà et là, quelques palmiers, presque tous découronnés, dressaient-ils leur tronc vers le ciel comme autant de mâts de navires.

Ces arbres ne faisaient que compléter l'illusion ; ils formaient l'accessoire obligé de cette mer de savanes.

Le docteur descendait fréquemment de cheval pour cueillir des échantillons de la maigre végétation qu'on rencontrait dans ces plaines stériles et nues.

C'étaient quelques chétives graminées qui n'atteignaient guère au delà de 30 centimètres, bien que partout où l'on rencontrait des cours d'eau elles s'élevassent jusqu'à 1^{m}30.

Quant aux arbres, on n'y voyait guère que le *palma cabija* (palmier de toiture), végétal de 10 mètres de haut sur 30 centimètres de diamètre, excellent comme bois de construction.

Çà et là se montraient de petits bouquets de *coryphas* ou *palma real de los llanos*, le spiritu à feuilles pennées, et, enfin, le palmier moriche, ce sagoutier de l'Amérique, arbre nourricier des Indiens, auxquels il donne ses fruits écailleux et sa liqueur rafraîchissante.

Le moriche n'est pas seulement un bienfait ; il est encore un ornement pour ces déserts.

Rien de plus gracieux que ses feuilles lustrées et plissées en éventail.

D'ailleurs, l'heure du déjeuner approchait et l'on cherchait des yeux quelque endroit favorable pour y établir un campement.

On arriva devant un *hoto de ganado*.

C'était une maison isolée et entourée de petites cabanes couvertes en roseaux et en peaux.

Des troupeaux de bœufs vaguaient autour de l'habitation.

Quand ces animaux s'éloignent trop du pâturage et de la ferme, quelques *peones llanaros*, domestiques campagnards, s'élancent à leur poursuite, montés sur d'agiles chevaux.

Ils les ramènent ainsi, soit pour les marquer à l'aide d'un fer chaud, soit pour les maintenir dans un rayon plus restreint.

Il ne faut pas d'ailleurs juger les llaneros sur l'aspect plus ou moins misérable de leurs habitations.

Tel propriétaire d'un hato de ganado, misérable taudis, possède huit à neuf milliers de chevaux, de bœufs ou de vaches.

Les gens de la caravane mirent pied à terre devant la ferme et allèrent offrir la main aux dames pour les aider à descendre de leur lourd véhicule.

On alla ensuite frapper à la porte de la maison pour y demander un peu d'eau et de l'ombre.

Il était midi ; le soleil dévorait la plaine ; un sable alcalin et pénétrant se glissait dans les yeux et dans la gorge.

On offrit aux nouveaux venus l'ombre d'un palmier moriche à demi brûlé par la canicule et l'eau bourbeuse d'une mare voisine.

Personne n'osa essayer de cette boisson peu appétissante ; mais Lerat vint en aide aux assoiffés en leur servant de la limonade gazeuse pour les dames, et, pour les messieurs, de l'absinthe avec de l'eau claire conservée fraîche dans un alcarazas.

Le prévoyant cuisinier acheva de ramener la bonne humeur sur le visage de tous les excursionnistes en leur apportant un bloc de glace qu'il retira d'un baquet où des amoncellements de laine l'avaient préservé des attaques des rayons brûlants du soleil.

On dressa le couvert tant bien que mal, et l'on fit, malgré les conditions mauvaises de halte, un excellent déjeuner arrosé pour la circonstance d'un estimable Saint-Peray mousseux, né sur les rives du Rhône, et qui pétilla dans les coupes de cristal comme si c'eût été du champagne de première marque.

Ce vin gai rendit bientôt la conversation générale et animée.

— Comment ces gens-là, demanda le peintre Beaudoin, consentent-ils à vivre dans une région privée d'eau potable ?

Ce fut M. Fontaine qui répondit.

— L'absence d'eau claire, dit-il, n'est due qu'à la négligence et à la paresse des llaneros.

S'ils consentaient à creuser des puits, ils trouveraient des sources à dix pieds de profondeur dans des couches de grès rouge.

Ils aiment mieux s'exposer à mourir de soif une partie de l'année que de se livrer à ce travail.

Leur vie alterne ainsi entre six mois d'inondation et six mois de sécheresse.

Pour leur usage, pendant l'été, ils filtrent l'eau croupissante de

leurs mares ; quant aux animaux, ils sont chargés de chercher eux-mêmes leurs abreuvoirs.

L'instinct indique aux chevaux et aux mulets le gisement des mares ; on les voit s'élancer dans la plaine, la queue en l'air, la tête haute, les narines au vent ; ils cherchent à distinguer dans un courant d'air plus vif et plus frais, la direction de l'eau qu'ils désirent et, quand ils l'ont trouvée, ils l'annoncent par des hennissements.

Après deux heures de halte, et bien que le soleil fût très chaud, on se remit en marche.

On rentra bientôt sur des terres plus fertiles et l'on arriva près d'une mare entourée d'un grand nombre d'Indiens.

Le Canadien donna le signal d'arrêt, car on était arrivé en un lieu où il avait été lui-même témoin d'une pêche à la gymnote.

— On appelle ainsi, dit le docteur, une anguille électrique qui, comme vous allez pouvoir en juger, offre de singuliers phénomènes d'organisation.

— Tiens, tiens ! dit Guillaume Novet, nos Indiens ont, paraît-il, changé leur procédé de pêche.

— Comment cela?

Oui ; avant-hier, quand je les ai vus, ils se contentaient de récolter les poissons engourdis et comme morts, qui flottaient à la surface.

— Ils avaient sans doute jeté au préalable dans l'eau du *barbasco,* dit le docteur.

— Qu'est-ce que cette drogue? demanda-t-on en chœur.

— C'est une sorte de *phyllanthus*, qui, jeté dans la flaque d'eau, enivre et endort le poisson.

— Docteur ! vous êtes vraiment insupportable avec vos mots scientifiques, s'écria M^me^ Champion.

Dites-nous ce que c'est que le phyllanthus.

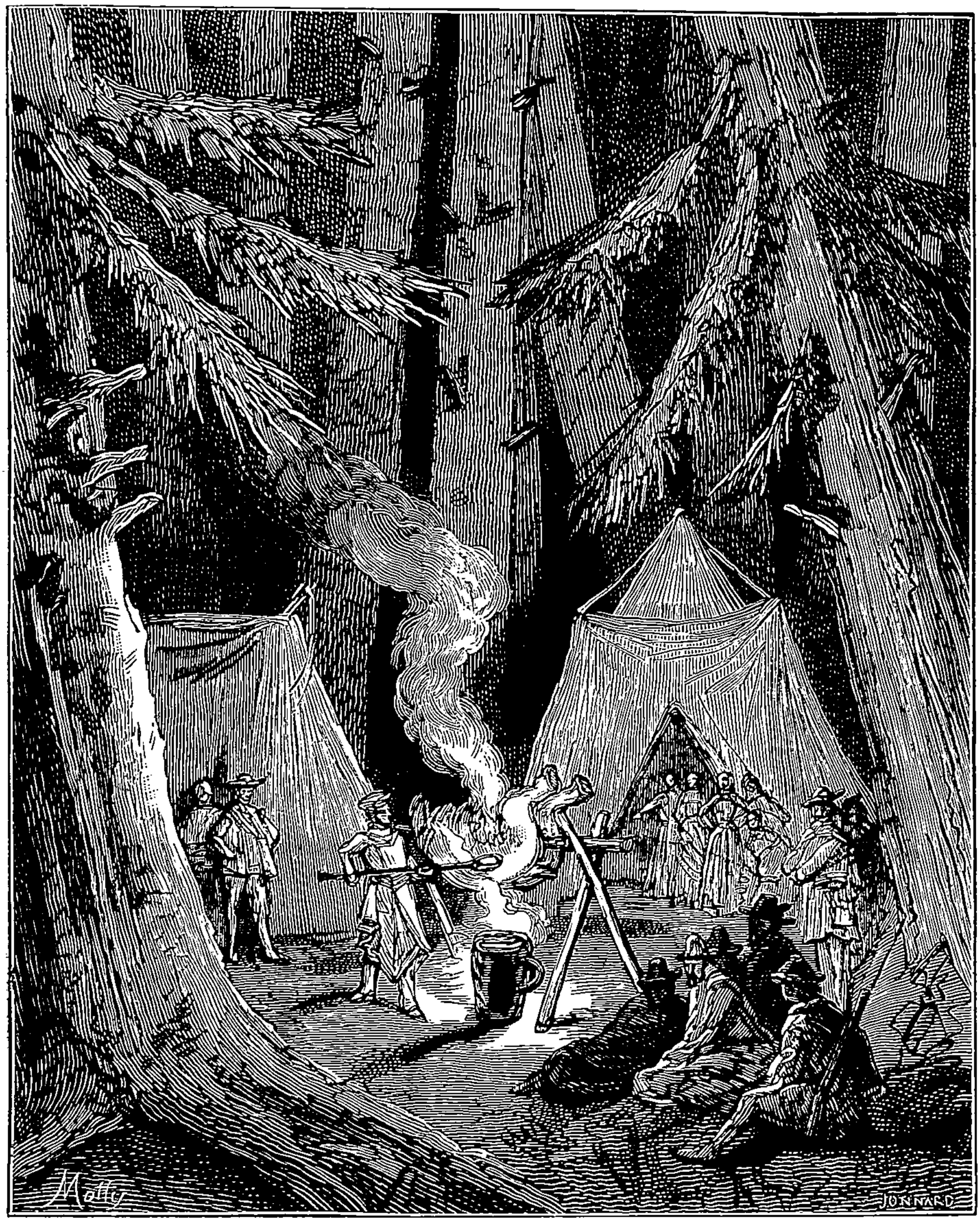
Le savant naturaliste reprit sans s'émouvoir.

— On appelle phyllanthus, ou phylocactus, ou encore xylophylla, une plante de la famille des *phyllanthes*, qui pousse dans l'Amérique tropicale et qui fait partie des plantes à feuilles charnues ou plantes grasses.

Le spectacle qui se déroula devant les yeux des explorateurs les empêcha d'écouter les savantes explications du docteur.

Une trentaine de chevaux étaient entrés dans la mare, poussés bien malgré eux par les Indiens qui, formant le cercle, les empêchaient de revenir sur la terre ferme.

Les piétinements des animaux faisaient sortir les gymnotes de la vase et les provoquaient à la défense.



Pendant que le consciencieux Lerat préparait le repas du soir sur un brasier... (P. 1135.)

Rien de plus curieux que ce qui se passa alors.

Les anguilles jaunâtres commencèrent à apparaître à la surface du bassin, puis on les vit se presser contre les flancs des quadrupèdes qui venaient troubler la paix de leurs demeures.

Une lutte horrible s'engagea, et les Indiens qui bordaient la mare cherchèrent à la prolonger en empêchant les chevaux d'abandonner le champ de bataille.

Plusieurs de ces animaux renonçaient à la partie, tant étaient énergiques les appareils électriques des poissons attaqués.

On vit des chevaux s'évanouir et disparaître sous les eaux ; d'autres haletants, la crinière hérissée, les yeux hagards, cherchaient, dans leur angoisse, à regagner la rive.

Sans les Indiens qui les repoussaient, ils auraient déserté tous le combat.

Enfin les anguilles électriques se lassèrent; leurs batteries agissaient avec une puissance sans cesse décroissante, leur jeu mollissait, leurs forces s'épuisaient.

Des gymnotes de près de 2 mètres de long flottèrent sur le bassin et furent jetés sur les bords, immobiles, à demi morts. Là les Indiens les recueillirent.

On remonta, les uns à cheval, les autres en voiture, et l'on continua la route.

Chacun restait sous le charme de l'étrange spectacle auquel on venait d'assister.

Ce ne fut que plus tard, pendant qu'on faisait une halte et qu'on prenait une collation sous l'ombre de grands arbres touffus, que le docteur put compléter les renseignements que chacun lui demanda sur les poissons trembleurs.

Le gymnote, dit-il, quand on le touche, imprime à la main une commotion plus forte que celle causée par la décharge d'une bouteille de Leyde.

Il suffit de poser le pied sur une de ces anguilles pour éprouver, non seulement une commotion, mais encore, pendant tout le jour, une vive douleur dans toutes les articulations.

C'est la même sensation que l'on éprouve au contact d'une torpille, seulement celle que causent les gymnotes est beaucoup plus vive et beaucoup plus énergique.

On attribue à la présence de ces poissons électriques le manque absolu des autres espèces de poissons dans les lacs et dans les étangs où on les rencontre.

Les lézards eux-mêmes, les salamandres, les tortues, les anguilles, ne peuvent supporter ce voisinage.

On cite même plusieurs gués de rivières, dit M. Alcide d'Orbigny[1], qu'il a fallu abandonner quand les gymnotes s'y étaient établis, parce qu'ils tuaient les mulets en les attaquant au passage.

1. C'est à M. d'Orbigny que nous empruntons un grand nombre de détails sur cette partie du voyage de la noce parisienne.

Pendant toute la seconde partie de l'excursion, M. Dick Moore s'était montré fort préoccupé.

L'état de son esprit n'avait pas échappé à l'observation de son inséparable M. Champion.

— Quelle idée sombre vous fait plisser le front? demanda-t-il d'un ton moitié sérieux, moitié frivole.

— Rien ! rien, merci, ami, répondit le Yankee qui retomba dans sa rêverie.

Craignant peut-être que sa préoccupation ne frappât quelque autre personne de la caravane, il ralentit l'allure de son cheval Black et ne tarda pas à se trouver à la queue de la cavalcade, en tête de laquelle marchait le lourd chariot traîné vaillamment par les mules.

Près de lui chevauchait M. Fontaine, plongé, lui aussi, dans un silence méditatif.

Il se rapprocha du géographe.

— Monsieur Fontaine, lui dit-il à mi-voix.

— Quoi? qu'y-a-t-il? répondit le savant tiré brusquement de sa rêverie.

— Vous connaissez bien le langage des Indiens que nous avons rencontrés pêchant les gymnotes? demanda le Yankee.

— Je le connais suffisamment pour le comprendre dans les moindres détails et pour me faire comprendre moi-même en parlant.

— A quelle race appartiennent ces Indiens?

— Ce sont des Chaymas, la même tribu que nous avons rencontrée dans la vallée de Caripe.

— Est-ce cette race qui vit habituellement aux environs de Cumana?

— Non; ce sont les Guayqueries, nom qu'on a improprement donné d'ailleurs à une tribu de Guaraounas.

— La présence de ces Chaymas pêchant dans ce pays ne vous a-t-elle pas étonné?

— Si, ma foi, car les Chaymas sont des peuples sédentaires et je ne puis guère m'imaginer ce qui peut les attirer ici.

— Je vous remercie, cher savant, dit M. Dick Moore pressant les flancs de son coursier, qui prit le trot et ne tarda pas à se trouver, comme précédemment, à la tête de l'escorte et tout près du cheval monté par l'ingénieur.

M. Fontaine, un peu surpris par ce brusque départ, renonça à trouver le mot de la charade et reprit le cours de ses rêveries.

Quand il fut tout à fait côte à côte avec M. Champion, le Yankee lui poussa le coude.

— Causons à voix basse, s'il vous plaît, dit-il.

— Qu'y a-t-il donc? vous m'inquiétez.

— Il y a que la grande conspiration organisée par le comte de Montezuma et par Mme Attala commence à faire la tache d'huile et s'étend déjà jusque chez les Indiens au milieu desquels nous nous trouvons.

— Qu'est-ce qui peut vous faire supposer cela, cher ami? demanda M. Champion fort intrigué.

— Il ne s'agit pas ici d'une hypothèse, mais d'un fait certain et complètement avéré.

— Vous m'étonnez fort, mon cher Dick.

— Vous ne serez plus étonné quand je me serai expliqué, riposta le citoyen des États-Unis.

— Je vous écoute, parlez!

— Les Indiens pêcheurs d'anguilles que nous venons de quitter sont des Chaymas, M. Fontaine me l'a assuré.

— Bon!

— Les Chaymas sont les hommes qui vivent près de la grotte de Guacharo et qui ont vendu au docteur un remède souverain contre les fièvres intermittentes.

— Je vous crois, mon cher, mais je vous avoue que je ne sais pas où vous voulez en venir.

— Alors, écoutez-moi et ne m'interrompez plus.

Les Chaymas sont un peuple sédentaire; ils n'ont donc quitté leur village que guidés par un intérêt très grand.

— Bon, bon, continuez!

— Savez-vous ce que j'ai remarqué parmi les Chaymas?

Le *Héron-couronné*, un vieux guerrier comanche, que j'ai reconnu et qui lui-même m'aurait aussi reconnu s'il n'avait pas été absorbé par les plaisirs de la pêche et si je n'avais pris soin de me tenir à l'écart.

— Ça, c'est un rapprochement assez étrange, je me plais à le reconnaître, mais de là à une preuve certaine de votre pronostic, je considère qu'il y a fort loin.

— Eh bien, saint Thomas que vous êtes, comment trouverez-vous ma preuve, quand j'ajouterai que cet Indien portait suspendu au cou un *totem* en tout semblable à celui que m'a fait parvenir Attala ?

— Ici, ami, je n'ai plus la moindre objection à faire, et je crois comme vous que l'insurrection indienne se prépare et étend ses tentacules sur l'Amérique entière.

— Que devons-nous faire? Donnez-moi votre avis.

— Rien pour le moment, sinon prévenir Guillaume Novet, puisqu'il

est dans le secret. C'est un madré compère; il nous donnera un bon conseil.

Le Yankee chercha des yeux le chasseur canadien, mais il ne le découvrit nulle part parmi les cavaliers composant l'escorte du chariot.

S'il avait fait un appel des membres de l'expédition, il aurait constaté l'absence d'un autre personnage.

Le négrillon Tom et l'âne qui le portait avaient aussi disparu.

M. Dick Moore ne prêta nulle attention à tout cela. Il connaissait le Canadien et supposa qu'il se livrait en ce moment à sa passion pour la chasse.

Cette pensée devint pour lui d'autant plus une certitude qu'il constata en même temps la disparition de Médor.

On continua donc à marcher en avant et l'on arriva le soir sur la lisière d'une immense forêt où l'on résolut d'établir un campement et de passer la nuit.

Tous les hommes furent alors requis d'apporter leur contingent d'activité et de travail.

Pendant que le sabre d'abatis (*machete*) à la main, les uns coupaient les lianes et les jeunes pousses qui rendaient l'entrée de la forêt inabordable, d'autres faisaient des entassements de bois résineux destinés à entretenir le feu pendant la nuit.

D'autres encore, après avoir déchargé les mules, déployaient les pièces de toile à voile emportées pour la fabrication d'une tente.

D'autres enfin, y compris les *peones* engagés pour la conduite des mules et les soins à donner aux animaux, entravaient leurs bêtes et les envoyaient paître en liberté.

Ce fut au moment où tous ces travaux étaient achevés et où un grand feu flambait devant l'entrée de la tente dressée, que le Canadien fit son apparition.

CHAPITRE XCV

CAMPEMENT DANS LA FORÊT. — LA GRANDE TENTE ET LA TENTE DE M. DICK MOORE. — UN VERRE D'ABSINTHE ET UN CIGARE. — CONFIDENCES DE GUILLAUME NOVET. — DE DÉDUCTIONS EN DÉDUCTIONS. — LE HÉRON-COURONNÉ, VOYAGEUR EN INSURRECTIONS. — TROIS ÉTOILES SUR L'AVANT-BRAS. — UN AUTRE TOTEM. — CE QUE FONT LE *Libérateur* ET LA *Revanche* — UNE RIPOSTE INATTENDUE. — UNE CAUSE BIEN DÉFENDUE. — RENSEIGNEMENTS : OU EN EST LA CONSPIRATION. — FROIDEUR DES TRIBUS DU VENEZUELA. — CE QUI A ENTRAÎNÉ LES CHAYMAS. — L'OPINION DE M. CHAMPION SUR LE RÔLE A JOUER PAR LES GENS DE LA NOCE. — UNE LETTRE D'ATTALA. — AFFIRMATION DE GUILLAUME NOVET. — MYSTÈRE IMPÉNÉTRABLE. — LE SOUPER. — UNE SOUPE AUX CHOUX A LA LORRAINE. — LA FORÊT A MINUIT. — CRIS ET MUGISSEMENTS. — CONCERT INFERNAL. — LE CANADIEN FAIT UNE SORTIE. — UNE CHASSE A L'AFFUT. — DEUX LUEURS PHOSPHORESCENTES ET UN COUP DE FUSIL BIEN DIRIGÉ. — LE COUGUAR, OU PUMA, OU TIGRE ROUGE, OU LION D'AMÉRIQUE. — UN RÉCIT DE M. FONTAINE. — LE COUGUAR APPRIVOISÉ. — UNE GRASSE MATINÉE. — LA LETTRE D'ATTALA. — SAGES CONSEILS. — M. DICK MOORE SE CONSULTE SUR L'ÉTAT DE SON CŒUR. — UNE PLAIE TOUJOURS OUVERTE. — ON SE REMET EN ROUTE. — UNE AFFLUENCE DE MONDE. — LES ÎLOTS AUX ŒUFS DE TORTUES. — PULPEROS. — INDIENS CHAYMAS, GUAMOS, OTOMACOS, GUAHIBOS, CHIRICOAS, ETC. — LA TORTUE *arrau* ET LA TORTUE *térakay*. — PONTE DES ŒUFS. — COUCHES OU STRATES. — LE TOTEM PRODUIT SON EFFET. — LA RÉCOLTE DES ŒUFS. — LEUR PRÉPARATION. — LE *mantecas de tortugas*. — LE JAGUAR-BLANC EST INVITÉ A DÉJEUNER. — UNE VILAINE CRÉATURE. — LE CARIBE. — LA SÉPULTURE DES GUARANOS. — VIN ROUGE ET CHAMPAGNE. — M. DICK MOORE QUITTE LE CAMP. — AFFREUSE LUTTE. — *La mama di l'eau*, OU L'*anaconda* OU LA *madre de agua*. — UN TAUREAU ET UN SERPENT. — UN COUP DE REVOLVER. — HORRIBLE AGONIE. — LE SERPENT EST ÉCORCHÉ, DÉCAPITÉ ET DÉPECÉ.

Le campement, avons-nous dit, était achevé, grâce à l'activité déployée par tous.

Une vaste tente avait été dressée, et était divisée en deux parties distinctes.

L'une contenait les couchettes destinées aux dames; dans l'autre, qui devait servir en même temps de salle à manger, on avait pendu des hamacs pour former des lits aux messieurs.

Près de la grande tente et de l'autre côté du foyer flamboyant, une autre tente s'élevait.

C'était celle de M. Dick Moore, la même tente confortable dans laquelle l'Américain et l'ingénieur avaient fait connaissance.

Les deux nègres Tobi et Zoyo l'avaient dressée avec l'aide du jeune Tom, rentré dans la caravane sans tambour ni trompette.

Quant aux six peones engagés pour la durée de l'excursion, ils devaient dormir autour du feu, qu'ils étaient chargés d'entretenir, pendant que les autres serviteurs des blancs, Jean-Louis le Gludic, Marius Couracasse et le cuisinier Jean-Pierre Lerat iraient se reposer dans des hamacs suspendus aux arbres.

Mlle Pauline Daubry avait, nous le savons, depuis longtemps acquis ses droits de cité chez les dames et occupait une couchette auprès d'elles.

Pendant que le consciencieux Lerat préparait le repas du soir sur un brasier particulier allumé par ses soins, le trappeur canadien, revenant de son expédition solitaire, s'approcha de M. Dick Moore.

— Je voudrais vous parler, dit-il.

— Alors, venez prendre un verre d'absinthe et fumer un cigare sous ma tente.

Guillaume Novet suivit le Yankee sans rien dire et trouva dans sa demeure M. Champion déjà attablé devant un léger guéridon sur lequel étincelait une carafe d'eau cristalline, compagne obligatoire d'une bouteille d'absinthe Pernod fils.

Le trappeur regarda d'un air interrogateur le Yankee.

— Vous pouvez vous asseoir et parler librement, lui dit M. Dick Moore. Je crois même que la confidence que vous désirez me faire a trait au même sujet qui nous a réunis, M. Champion et moi.

Le chasseur, sans faire de nouvelles observations, s'assit, prit un des beaux gobelets de vermeil qui formaient la partie luxueuse du mobilier de l'Américain, puis se versa quelques gouttes de la liqueur parfumée.

Les deux amis l'imitèrent après avoir allumé un cigare, et alors seulement que chacun eut lentement versé l'eau destinée à donner au breuvage apéritif la teinte opaline qui convient, le chasseur prit la parole.

— J'ai quelque chose de grave à vous apprendre, dit-il.

— Je gage que nous savons déjà de quoi il s'agit, répondit l'Américain.

— Vous croyez? reprit Guillaume Novet d'un ton ironique.

— J'en suis sûr et je vais vous le prouver.

— Je vous écoute.

— Vous avez remarqué les Indiens Chaymas qui pêchaient des gymnotes, et au milieu d'eux vous avez reconnu un vieux Comanche de votre connaissance, le Héron-Couronné.

— C'est parfaitement exact, dit le trappeur, sans paraître étonné outre mesure de voir le Yankee si bien informé.

M. Moore continua :

— Peut-être avez vous constaté comme moi que ce chef portait sur sa poitrine un totem semblable à celui que je tiens de mon ancienne épouse.

— Je l'ai remarqué, dit Guillaume Novet.

— Pour nous, c'est tout ce que nous avons à dire.

— Alors, à mon tour, maintenant.

J'ai conclu de cette rencontre, d'autant plus bizarre en ce lieu, que je sais que les Chaymas n'y viennent jamais, que le Héron-Couronné, envoyé chez eux en ambassadeur, avait besoin de leur concours pour entraîner dans la grande conspiration de l'indépendance, les Guayqueries qui habitent Cumana et ses environs et les autres tribus indiennes qui ont leurs demeures sur les côtes et dans les îles de la mer des Antilles.

— C'est parfaitement raisonné, dit M. Dick Moore ; et personne ne peut être tenté de vous démentir.

— J'étais surpris de voir une conjuration prendre une allure si rapide et je résolus de savoir le fin mot de cette affaire.

— Cela n'était pas facile, dit en souriant le Yankee.

— D'autant moins que je ne sais pas un mot de la langue que parlent les indigènes de ces contrées.

Je réfléchis que, du moins, je comprendrais le Héron-Couronné, et que je m'en ferais comprendre.

C'est pourquoi, sans rien dire à personne, je quittai la caravane et je revins sur mes pas.

Quand j'arrivai à la mare aux anguilles, les Indiens venaient de la quitter, mais cela ne m'inquiéta guère.

Leur piste n'était pas difficile à suivre, et grâce à la vivacité de mon mustang, je fus bientôt au milieu d'eux.

Je traversai leur troupe au grand trot, et je vins frapper sur l'épaule du vieux Comanche qui marchait en tête, monté sur un des malheureux chevaux auxquels nous avons vu jouer un rôle si sacrifié.

Il me regarda en face, et je vis l'étonnement se peindre sur sa figure.

— Le Porteur-de-Foudre! s'écria-t-il enfin.

— Le Porteur-de-Foudre est heureux de saluer son frère le Héron-Couronné.

Le chasseur colla son oreille contre le tronc de l'arbre au pied duquel il s'était posté. (P. 1142.)

— Quels événements ont pu amener mon frère si loin des pays où il s'est illustré par sa vaillance et son adresse?

— Je dirai bien volontiers à mon frère ce qu'il désire savoir, si, de son côté, mon frère consent à m'expliquer comment il se trouve au milieu d'une tribu d'Indiens dont peut-être il ne connaît pas le langage.

— C'est là ce qui trompe mon frère, car ce n'est pas la première fois

que je viens ici, et dans ma jeunesse j'ai pu étudier la langue des Chaymas et faire pacte d'amitié avec eux. C'est même la raison qui m'a décidé à venir, sur mes vieux jours, remercier une tribu qui autrefois avait consenti à m'adopter et dont je porte le totem sur le bras.

En disant ces mots, le Héron-Couronné me montra sur son avant-bras trois étoiles profondément inscrustées dans la peau et formant un triangle irrégulier.

— Mon frère a la prudence et la sagesse que donnent l'âge et l'expérience ; il n'a pas la langue fourchue, mais il sait ne dire que ce qu'il lui plaît de faire savoir.

— Est-ce que mon frère le Porteur-de-Foudre doute de ma parole? dit le vieux sauvage d'un ton digne.

— Non certes ! mais j'ai remarqué que mon frère le Héron-Couronné n'a pas qu'un seul *totem* qui le rapproche des Indiens Chaymas. J'en vois un autre qui pend sur sa poitrine et qui me renseigne sur la vraie raison qui a amené mon frère si loin des territoires de chasse de ses aïeux.

Je vis que le vieux Comanche, malgré l'empire qu'il avait sur lui-même, n'avait pu dissimuler son émotion.

— Que mon frère s'explique, dit-il.

— Mon frère sait que je n'ai jamais caché la vérité ; je vais donc, puisqu'il le désire, lui dire ce qui l'amène ici.

Le Héron-Couronné s'inclina en signe d'assentiment.

Je continuai en ces termes.

— Mon frère connaît la Reine-des-Prairies, la fille du vaillant chef le Loup-Cervier.

— J'ai connu jadis la Reine-des-Prairies, mais elle a, il y a bien longtemps, quitté ses frères les Comanches pour suivre au delà des mers son époux l'*Ouragan* qui l'a emmenée dans le pays des Visages pâles.

— Mon frère sait aussi bien que moi que la Reine-des-Prairies est revenue dans le pays de ses pères et qu'elle est allée combler de ses bienfaits la tribu où elle est née.

Le chef ne répondit pas et je continuai :

— La Reine-des-Prairies a si peu oublié son origine qu'elle a quitté le pays des Visages pâles pour venir aider ses frères les Peaux-Rouges à reconquérir la liberté que les blancs leur ont impitoyablement ravie.

La Reine-des-Prairies, qui, quand elle prend le costume d'un chef, se nomme le *Libérateur*, s'est associée dans son entreprise au descendant des rois Aztèques, la *Revanche*.

Ce *totem* que mon frère porte suspendu à son cou est le signe de

reconnaissance qui doit rallier sous le même drapeau tous les chefs de toutes les tribus indiennes qui consentiront à lever l'étendard de la révolte. Ce *totem*, c'est la Reine-des-Prairies qui l'a remis à mon frère.

Ces mots tombaient sur le vieux Comanche comme un coup de massue et il ne trouvait pas un mot à me répondre.

J'ajoutai d'un ton de voix moqueur :

— Mon frère trouve-t-il que je suis bien informé?

Il se remit de sa surprise.

— Mon frère aurait dû commencer par me dire qu'il voyage en compagnie de l'Ouragan, et qu'il est lui-même sous la protection d'un *totem* semblable au mien.

J'avoue que cette riposte me surprit outre mesure. Comment ce vieux Peau-Rouge avait-il pu connaître la présence dans cette contrée de M. Dick Moore?

Je réfléchis un instant et je ne tardai pas à trouver une solution à ce problème.

— Parbleu! me dis-je, de même que j'ai reconnu le Héron-Couronné, malgré son changement de costume, de même il a dû reconnaître M. Dick Moore pendant que nous examinions la curieuse pêche aux gymnotes.

Je compris qu'il n'y avait aucun intêret à dissimuler votre présence.

— Oui, dis-je au chef Comanche, l'Ouragan est ici et c'est lui qui m'envoie près de mon frère pour le complimenter sur la manière dont il s'acquitte de sa mission.

Toute l'inquiétude qui s'était manifestée sur le visage du Peau-Rouge disparut comme par enchantement.

Il me tendit la main.

— Puisque notre cause compte des défenseurs comme l'Ouragan et le Porteur-de-Foudre, dit-il, je la considère comme gagnée d'avance.

Je l'interrogeai alors sur les résultats qu'il avait obtenus jusqu'à ce moment.

Il était si bien convaincu de mon alliance qu'il ne fit aucune difficulté pour parler.

Les tribus que j'ai visitées jusqu'à présent sont bien froides, dit-il. Seuls les Chaymas semblent comprendre un peu le prix de l'indépendance.

Encore ne m'ont-ils promis leur concours que dans une certaine mesure.

Leurs chefs m'ont représenté qu'ils forment un peuple de cultivateurs. Le tabac, l'indigo, le maïs constituent non seulement leurs moyens d'existence, mais encore leurs richesses.

Pour les décider à descendre de leurs montagnes, il a fallu leur faire entrevoir de grands bénéfices à réaliser.

Encore n'ont-ils consenti à venir à Cumana que parce que c'est le moment de vendre leurs récoltes.

Il a ajouté que toutes les tribus de la côte qui vivent de la pêche, de la fabrication du sel, de la contrebande et de la récolte des huîtres perlières, ne sont plus composées de véritables Indiens, mais de métis espagnols plus attachés à la patrie européenne qu'aux territoires de leurs ancêtres.

— Ces gens-là, m'a-t-il dit, sont disposés à tout recevoir, argent, armes, provisions, mais ils ne veulent rien rendre.

— Mon frère se propose-t-il de rester longtemps ici? demandai-je.

— Deux jours encore et je continuerai ma route vers le Sud, où j'espère rencontrer des âmes plus fières.

Il me confia alors que ce qui le retenait était la livraison aux Chaymas d'armes et de munitions.

Ces provisions de guerre sont arrivées sur une chaloupe canonnière qui a jeté l'ancre dans une petite baie de la côte.

— Vous connaissez le lieu de ce débarquement? interrogea M. Dick Moore.

— Parfaitement, c'est à deux jours de marche de l'endroit où nous sommes, et le Héron-Couronné m'a indiqué des points de repère grâce auxquels il me serait impossible de ne pas me reconnaître.

— Que pensez-vous, ami Champion, d'une expédition ayant pour but d'enlever à ces bandits les engins de destruction qu'ils vont diriger contre les hommes de notre race?

— Je pense, répondit l'ingénieur, que ces questions nous sont étrangères et que nous avons d'autant moins le droit de nous en mêler que nous avons accepté un sauf-conduit des conspirateurs.

— Bien parlé! s'écria le trappeur en tendant sa loyale main.

— En somme, dit M. Moore, vous avez peut-être raison ; c'est aux gouvernements attaqués à se défendre.

A ce moment le petit Tom vint annoncer par gestes à son maître que le souper était servi.

On se leva pour sortir et se rendre à la grande tente, mais, à l'instant même, M. Dick Moore remarqua un pli égaré à travers les gobelets.

— Tiens, dit-il, une lettre!

Il brisa le cachet et courut à la signature :

— Je m'en doutais, dit-il, c'est d'Attala.

— Je vous complimente, mon cher Novet, d'avoir su joindre à toutes vos qualités le talent d'un facteur rural.

— Que voulez-vous dire, monsieur Moore ? demanda le chasseur.

— Parbleu ! que vous seul avez pu apporter ici cette lettre et qu'il eût été plus simple de me la remettre entre les mains.

— Monsieur Dick Moore, je n'ai jamais pris la peine de mentir. Je vous jure que je ne suis pour rien dans la présence de cette lettre ici.

— Alors c'est que le diable s'en mêle, dit le Yankee en remettant sans la lire la missive dans sa poche.

Après souper les affaires sérieuses ! s'écria-t-il, et les trois amis prirent le chemin qui conduisait à la grande tente.

Grâce aux soins du cuisinier Lerat, une table relativement luxueuse était servie.

— Des troncs d'arbres coupés servaient de supports à des planches qu'on avait eu soin au départ d'amarrer le long des flancs du chariot.

Sur ces planches avaient été étendues des nappes d'une éblouissante blancheur.

Des assiettes d'argent s'emboîtant les unes dans les autres, des plats et des gobelets de même métal et de même espèce renvoyaient en éclairs brillants les reflets des bougies suspendues à la toile qui couvrait la tente.

Des couverts et des couteaux complétaient un surtout de table comme à coup sûr on n'en avait encore jamais vu dans ces lieux.

Des mets délicats et variés s'offraient pour satisfaire l'appétit des convives, légitimé par une longue course.

Des vins, qui rachetaient leur petite quantité par leur qualité exquise, circulèrent à la ronde.

Mais ce qui fut le véritable triomphe culinaire de Lerat dans ce repas mémorable fut une magnifique soupe aux choux comme on en mange en Lorraine, et qui fut tout simplement extraite d'une boîte de conserves apportée à la Pointre-à-Pitre par le navire ravitailleur.

Le souper fut gai et se prolongea assez tard dans la nuit.

Cette insomnie avait une raison d'être.

Jusqu'à minuit, un silence de mort avait régné partout ; mais, comme si, à cette heure, les animaux se fussent donné le mot d'ordre pour un sabbat général, des cris, des hurlements confus s'élevaient de tous les points de la forêt.

Les cris flûtés du sapajou, les gémissements de l'alouate, les rugissements du jaguar, et les clameurs du couguar, du pécari, du paresseux, celles du hocco et de quelques autres gallinacés, formaient comme un infernal concert au milieu de cette sombre forêt.

La plainte y prenait tous les tons ; elle éclatait à toutes les distances.

Parfois même les jaguars semblaient se faire entendre du haut des arbres sous lesquels la tente était dressée, pendant que les alouates, fuyant devant ces terribles ennemis, poussaient des sifflements de détresse.

Chaque buisson avait ses hôtes bruyants, sa scène d'amour ou de colère, ses fureurs et ses épouvantes.

Le chasseur canadien ne put résister au désir de troubler un pareil concert.

Remettant à des temps plus propices le sommeil réparateur, il prit son riffle et sa carnassière et partit, malgré l'obscurité de la nuit, que triplait l'épaisseur de la frondaison des grands arbres.

Cet homme singulier y voyait la nuit comme un fauve.

Son oreille, familiarisée depuis longtemps avec les bruits nocturnes de la nature avait été frappée par un cri qui avait amené sa détermination.

Le chien Médor, le voyant prendre son arme meurtrière, se mit à gambader autour de lui et fit mine de vouloir le suivre.

Guillaume Novet se contenta de lui faire un signe du doigt, et l'obéissant animal alla se recoucher entre les jambes de son maître.

Le chasseur vit, en passant devant le feu dont la flamme brillante illuminait tous les alentours du campement, les hommes endormis dans leurs hamacs et les conducteurs de mules étalés sur le sol devant les tisons ardents.

Il fit quelques pas en avant jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans la région obscure dans laquelle les lueurs du foyer ne pénétraient pas.

Là, il s'accroupit au pied d'un grand arbre et prêta l'oreille aux mille bruits formant le terrible concert.

Il était immobile et muet, son riffle armé dans ses mains, le doigt sur la détente, prêt à foudroyer un ennemi.

Parmi les cris et les voix qui se mêlaient, un bruit particulier semblait spécialement l'occuper.

Ce n'était pas un rugissement, mais cela était plus fort qu'un miaulement.

Le chasseur colla son oreille contre le tronc de l'arbre au pied duquel il s'était posté.

Tout à coup il tressaillit, se dressa comme mû par un ressort, et regarda au-dessus de sa tête.

Le cri qui le préoccupait venait de retentir, mais il était si rapproché qu'il ne pouvait partir que des branches de l'arbre géant.

Novet, plus immobile qu'un terme, dardait son regard vers la voûte noire où les ombres semblaient s'épaissir.

Tout à coup deux lueurs phosphorescentes apparurent comme deux vers luisants suspendus dans le feuillage.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le chasseur épaula et le coup partit venant apporter son point d'orgue dans l'infernale musique.

Malgré la hauteur du but, un bruit de branche se fit entendre, puis tout à coup une masse vint se plaquer sur le sol avec un bruit sourd.

Guillaume Novet sauta sur sa proie, mais bien que mortellement frappé, l'animal tombé faisait encore avec ses pattes puissantes des efforts suprêmes de résistance.

Tout autre qu'un coureur des bois se serait laissé prendre dans cette étreinte désespérée et y aurait laissé sinon la vie, au moins des lambeaux de sa chair.

Mais, nous l'avons dit, le Canadien y voyait aussi bien la nuit que le jour.

Il prit son riffle par le canon et allait s'en servir comme d'une massue quand il reconnut que l'animal frappé était devenu immobile.

C'était un fauve de très grande taille, et comme c'était à lui spécialement sans doute que le chasseur en voulait, il remit son fusil en bandoulière, prit les deux pattes de derrière de l'animal et le traîna non sans peine jusque dans la tente, où la détonation de son arme avait semé la terreur.

Quand on le vit entrer, traînant péniblement sa proie, on le salua d'un cri de triomphe unanime.

Le docteur quitta hâtivement sa place et vint regarder de près la victime.

— Bravo ! chasseur, dit-il, voilà un nouveau sujet pour notre muséum.

Tout le monde ne tarda pas à imiter M. Leroux et bientôt on entoura la bête morte.

— N'est-ce pas là ce qu'on appelle, improprement du reste, le lion d'Amérique ? demanda le peintre Beaudoin.

— J'opinerais plutôt pour une panthère, dit le marquis de la Bécassière.

— Vous avez raison tous les deux, répondit le naturaliste. Cet animal est un couguar, qu'on nomme aussi puma, tigre rouge et lion d'Amérique.

Il est du genre chat et il a plutôt les formes de la panthère que celles du lion, ainsi que l'a, fort judicieusement, fait observer M. de la Bécassière.

Ce qui l'a fait comparer au roi des animaux, c'est qu'il a, comme vous voyez, le poil roux fauve presque uniforme.

C'est le plus grand des carnivores de l'Amérique du Sud.

Pourtant je dois vous dire qu'en dépit de son air féroce et de sa tête de chat, il est moins à craindre qu'il n'en a l'air.

Son intrépidité est plus que problématique, et non seulement il n'attaque pas l'homme et fuit devant lui, mais encore il ne tue, malgré sa force musculaire, ni les vaches, ni les chevaux, ni les mulets.

Quand la faim le presse, il se contente d'étrangler les jeunes poulains, les génisses et les brebis, qu'il peut surprendre sans protecteurs.

Ce qui me fait dire que le couguar est lâche, c'est que sa timidité ne l'empêche d'être ni cruel, ni même féroce. Souvent il lui arrive d'étrangler cinquante brebis et plus pour leur lécher le sang.

— Décidément, dit le marquis, c'est une bête qui paye plus de mine que d'effet.

— Pardon, dit M. Fontaine qui n'avait pas encore pris part à la conversation, le couguar a une qualité rare chez les fauves, c'est qu'il est très facile à apprivoiser.

Pendant un séjour que je fis dans le Paraguay, on captura un jour un couguar et on en fit présent au curé de la petite ville où j'avais élu domicile.

Il vécut au presbytère plus d'un an, sans causer d'autre dommage que de manger les poules de la maison et celles du voisinage.

Un renardeau que j'avais élevé en France ne se conduisit ni plus ni moins mal.

On m'en fit cadeau et je le tins attaché dans une cour pendant quatre mois.

Il était aussi doux qu'aucun chien puisse l'être, et si paresseux, qu'il passait la moitié du temps étendu et dormant.

Il jouait avec le premier venu et ne montrait de préférence à personne ; son plus grand plaisir était de lécher la peau des nègres.

Quand je lui donnais une orange ou tout autre objet rond, il le faisait rouler et l'atteignait en jouant.

Pour saisir les poules, il usait des mêmes ruses et faisait les mêmes gestes que le chat qui cherche à s'emparer d'une souris, sans excepter l'agitation du bout de la queue.

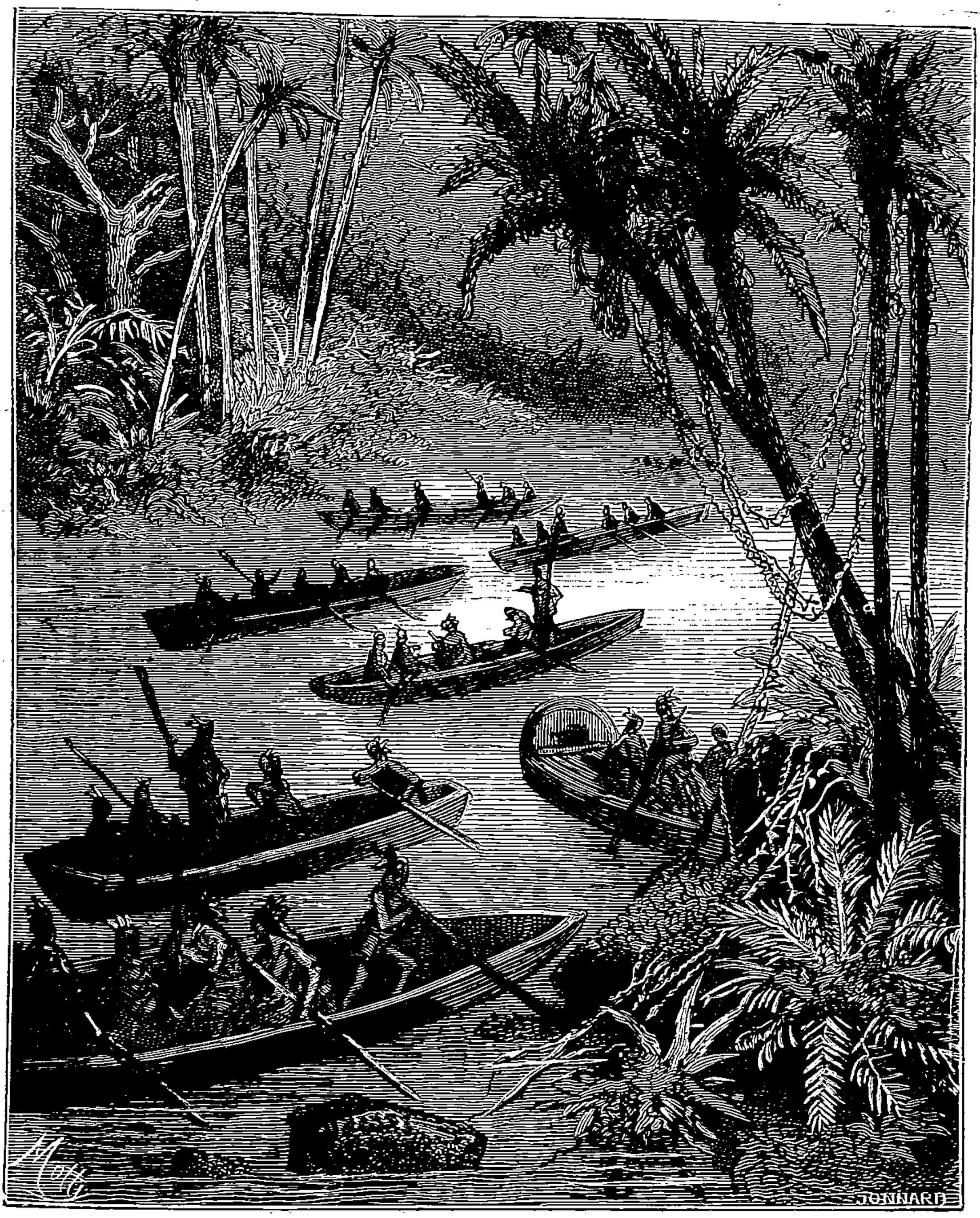
Si on le grattait, il s'étendait et faisait entendre le même ronron que le chat.

Il ne cherchait pas à rompre sa corde et pas une seule fois je ne l'ai vu se mettre en colère.

Les nègres le menaient boire ou se baigner à la rivière ; il y allait sans prendre garde aux chiens de la rue.

Un jour qu'on l'avait détaché, il franchit les murs de torchis de la

Dépôt Légal
4445



Chacun se précipita dans les pirogues amarrées à la rive. (P. 1149.)

cour ; je le croyais si bien perdu que je ne le fis même pas chercher. Le soir même, il revint de son propre mouvement à la maison.

Quand on lui donnait de la viande en trop, dès qu'il était rassasié, il couvrait le reste avec du sable. Mais, quand il avait faim, avant de manger ces provisions, il les mettait dans l'auge et les lavait.

Une remarque bien curieuse que j'ai faite :

Il mettait toujours la chair qu'on lui donnait sur une table.

Après, il la léchait et la mangeait ensuite à la façon des chats, c'est-à-dire en commençant par un bout et en continuant sans dépecer, sans tirailler ni secouer.

— Était-ce en somme un bel animal? demanda M. Jollibois.

— Il ressemblait tout à fait à celui que vous avez sous les yeux.

Son poil était très serré, très doux, et long de près de trois centimètres.

Comme celui-ci il avait, à l'endroit où poussent les moustaches, une tache noire grande comme une pièce de cent sous.

Une autre tache longue et de même couleur se montrait par derrière, à la naissance de l'oreille, et une semblable à la pointe.

On se retira vers le matin et l'oncle Million décida qu'on ne se remettrait en route qu'après déjeuner, afin que chacun pût se rattraper, le matin, du sommeil perdu.

Ce fut seulement quand il rentra dans sa tente, que M. Dick Moore se décida à lire la lettre d'Attala.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Dick,

« Je vous ai promis, de près ou de loin, de veiller sur votre sécurité et sur celle de vos amis.

« Je tiens ma parole.

« Le totem que vous avez reçu est déjà pour vous un sauf-conduit auprès de toutes les tribus qui prennent part à la conjuration.

« Avec les nouvelles indications que je vais vous donner, il vous assurera l'obéissance absolue de tous les chefs indiens et de toutes les tribus qui se sont déclarées pour nous.

« Prenez un mètre de faveur de soie rouge écarlate. Percez un trou à l'aide d'un poinçon aux quatre coins de votre totem.

« Coupez la faveur en quatre parties égales.

« Entrez-en un fragment dans chacun des trous percés.

« Faites un double nœud, pour immobiliser le ruban et laissez pendre les deux bouts de même longueur.

« Ainsi modifié, le totem devient un signe de commandement suprême et nul conjuré n'hésitera à vous obéir, quand bien même ce serait sa vie que vous lui demanderiez.

« Je sais que vous avez l'intention d'aller visiter les exploitations aurifères du Caratal, dans la Guyane vénézuelienne, et notamment les mines d'or du Callao.

« J'ai envoyé là des émissaires, qui sont chargés de protéger vous et les vôtres, contre toute entreprise hostile.

« Les Guaranos des bouches de l'Orénoque nous sont acquis. La présentation de votre totem en fera pour vous autant d'esclaves dévoués.

« A Ciudad-Bolivar, vous trouverez une nouvelle lettre, et, s'il y a lieu, de nouvelles instructions.

« Si vous vous décidez à rejoindre le fleuve par l'intérieur, croyez-moi, n'emmenez pas les dames avec vous.

« Là, sont de nombreuses tribus de Peaux-Rouges avec lesquelles je n'ai pas encore eu le temps de me mettre en relations. Vous risqueriez d'en rencontrer d'hostiles qui ne sauraient vous vaincre par la force, mais qui pourraient vous entraîner dans des pièges d'où votre totem ne saurait vous tirer.

« D'ailleurs la route à parcourir est au-dessus des forces féminines et les maladies seules, les fièvres pernicieuses si communes, pourraient vous faire regretter une imprudente entreprise.

« Les dames, si elles tiennent à visiter avec vous le Callao, feront mieux d'aller vous attendre à Bolivar.

« Votre navire pourra stationner à l'embouchure du Macareo. C'est une des branches supérieures qui forment l'embouchure de l'Orénoque.

« Mais il ne faut pas qu'il tente de remonter le fleuve, car les eaux ne sont pas assez profondes pour qu'il puisse le parcourir sans courir des dangers sérieux.

« Un service régulier de paquebots est organisé entre la mer et la ville. Nul péril n'est à craindre là.

« Le trajet de Bolivar à Caratal, quelle que soit la voie qu'elles prennent, sera pour elles facilité par les gens que j'ai sous ma domination et qui me répondront, sur leur propre vie, de leur sécurité.

« La conspiration indienne prend, me dit-on, d'énormes proportions dans l'Amérique septentrionale. Presque toutes les tribus du Canada, du nord Amérique, de l'Alaska, des montagnes Rocheuses, du nord au sud, sont à nous : les Chipaways, les Assiniboines, les Serpents, les Sioux, les Têtes plates, les Chactas, les Panis, les Osages, les Apaches et bien d'autres encore, sont déjà armés par nos soins et seront prêts au jour du combat.

« Quand vous arriverez au Callao, je ne serai pas loin de vous.

« Puisse le hasard nous permettre de nous rencontrer. Je serais si heureuse de vous serrer la main une fois encore :

« Dick, mon cher Dick, malgré votre implacable sévérité, malgré la haine que vous nourrissez contre moi, je vous aime toujours et n'aimerai jamais que vous.

« Je ne veux pas vous dire adieu, Dick, mais au revoir!

« Signé: Votre Attala. »

M. Dick Moore replia lentement cette longue missive, la remit dans son portefeuille, puis resta longtemps rêveur.

— Hélas! non, je ne la hais pas! s'écria-t-il enfin. Il me semble même que je l'aime encore!

Il monta sur son hamac dans lequel il s'étendit, et le sommeil vint enfin apporter un peu de baume sur la plaie ouverte de son cœur.

Les explorateurs firent la grasse matinée et ne se levèrent que pour se mettre à table et savourer un excellent déjeuner.

Après le repas on alla se réfugier sous l'ombre des grands arbres de la forêt, en attendant que les serviteurs, blancs ou Indiens, eussent achevé de remettre en place les objets et les provisions de toute nature qui avaient servi au campement.

D'ailleurs, les rayons du soleil, frappant perpendiculairement sur le sol, étaient si ardents, la chaleur était si intolérable qu'il eût été matériellement impossible de se mettre en route aussitôt après le déjeuner.

On partit vers les quatre heures, et la caravane continua à suivre jusqu'à la tombée de la nuit le cours du Manzanarès en le remontant.

Tout à coup, un bruit confus de voix et une affluence considérable d'indigènes, signalèrent de loin l'endroit où s'opérait la récolte des œufs de tortue.

En effet, c'était l'époque où cet endroit, ordinairement désert, réunit, d'une part, la foule des tribus indigènes accourues de très loin, et de l'autre, un essaim de petits marchands créoles, pulperos venus de Cumana, de Cariaco et même d'Aragua pour ce commerce.

Sur la plage régnaient un mouvement et un bruit semblables au bruit et au mouvement de nos foires européennes.

Là campaient des Guayqueries, des Chaymas, des Indiens de la Marguerite, des Guamos, des Otomacos, des Guahibos, des Chiricoas et autres indigènes qui s'y distinguaient les uns des autres par les pigments peints sur la peau.

Chaque année, la récolte des œufs de tortue détermine cette agglomération de tribus et d'hommes de races diverses.

Les tortues qu'on trouve dans le Manzanarès, de même que celles qui vivent dans l'Orénoque, sont de deux espèces :

La première est la tortue *arrau*, animal timide et défiant qui ne remonte pas très haut le fleuve.

L'arrau est une grande tortue d'eau douce, à pattes membraneuses et palmées, d'un gris noirâtre sur la carapace et orange par-dessous.

Elle pèse jusqu'à cinquante livres, et ses œufs sont plus gros que les œufs de pigeon.

La seconde sorte est la tortue *térakay*, plus petite que les arraus.

Celle-là, d'un vert olive, ne se rassemble pas en troupes à l'époque du frai, et pond isolément.

La ponte des œufs a lieu à basses eaux, vers les derniers jours de mars.

Déjà, depuis le commencement de ce mois, les arraus se réunissent par troupes, et nagent ensemble vers les quatre ou cinq îles privilégiées, sur lesquelles elles déposent leurs œufs, allongeant de temps à autre la tête hors de l'eau, pour voir si elles n'ont rien à redouter des hommes.

Loin d'être disposés à les troubler, ces derniers les respectent et les protègent :

Une espèce de cordon est établi sur le rivage, vis-à-vis des îlots où a lieu l'incubation.

Les hommes placés là sont chargés d'écarter les jaguars et d'empêcher lespirogues de trop s'approcher des îles.

Telle était la situation quand arrivèrent M. Million et ses compagnons de route.

La nuit ne tarda pas à étendre son voile noir sur la nature. C'est le moment que les tortues choisissent pour opérer leur ponte.

A la lueur incertaine du crépuscule, les gens de la noce ne tardèrent pas à voir des milliers de tortues émerger au-dessus de la surface brillante du fleuve.

Elles nageaient par bandes énormes du côté des îles où elles allaient déposer leur fardeau.

On les vit, comme pressées de se délivrer, se précipiter ensemble à corps perdu sur la grève.

La ponte a lieu ainsi, dans la nuit, pêle-mêle, confusément, avec une sorte de hâte et d'épouvante.

Les tortues déposent leurs œufs par couches, en les plaçant les uns sur les autres, et en les recouvrant de sable.

Dans le tumulte et le désordre de ce travail, une grande quantité d'œufs se cassent et se perdent.

Les explorateurs, immobiles sur le rivage, attendaient l'issue de cette scène dont les détails leur échappaient.

A un signal donné par un homme armé d'un jonc et qui semblait diriger tout le monde, chacun se précipita dans les pirogues amarrées à la rive.

Sur la prière de M. Million, M. Fontaine, en sa qualité d'interprète, s'adressa à un chef indien et le pria de consentir à prendre à bord de ses pirogues les voyageurs curieux d'assister à la cueillette des œufs.

— Qu'avez vous là? demanda le savant.

— Le souvenir d'une maudite créature.

— D'une femme?

— De cent fois pire! Du *Caribe*.

— Ah! je sais, c'est un véritable monstre.

— Plus qu'un monstre, une peste, une vermine.

— Mais enfin, dirent les dames, cela ne nous dit point ce que c'est.

— C'est un poisson, pas plus long que la main, qui vous dévore un homme comme nous mangeons un ananas.

Il y en a par milliers dans presque toutes les rivières du Venezuela et malheur à qui tombe à l'eau dans les endroits où ils se trouvent.

Ils sont là des légions qui mordent de ci, mordent de là, si bien que le meilleur nageur n'a pas le temps de regagner le bord.

Leurs dents pointues et plus coupantes que des lames d'acier, s'enfoncent dans les mollets, dans les cuisses et dans toutes les parties charnues du corps. Une première blessure en attire vingt autres.

A peine, du fond vaseux où il se cache, le caribe a-t-il aperçu des gouttes de sang à la surface du fleuve, qu'il se précipite par milliers vers le lieu où il espère trouver une proie.

Le caïman lui-même est moins terrible et inspire moins de terreur.

M. Fontaine demanda au Jaguar-Blanc comment lui-même avait été mordu.

— Je pêchais, répondit le chef, sur les bords de l'Arauca, et j'avais déjà pris au filet des douzaines de *bagres*, de *payares* et de caribes, quand on vint m'avertir qu'une tribu voisine, avec laquelle j'étais en guerre, venait nous attaquer.

Dans ma précipitation, je mis le bras dans l'eau pour retirer mes filets, et vous voyez ce qu'il m'en coûta.

Le savant géographe compléta ainsi le récit du Jaguar-Blanc:

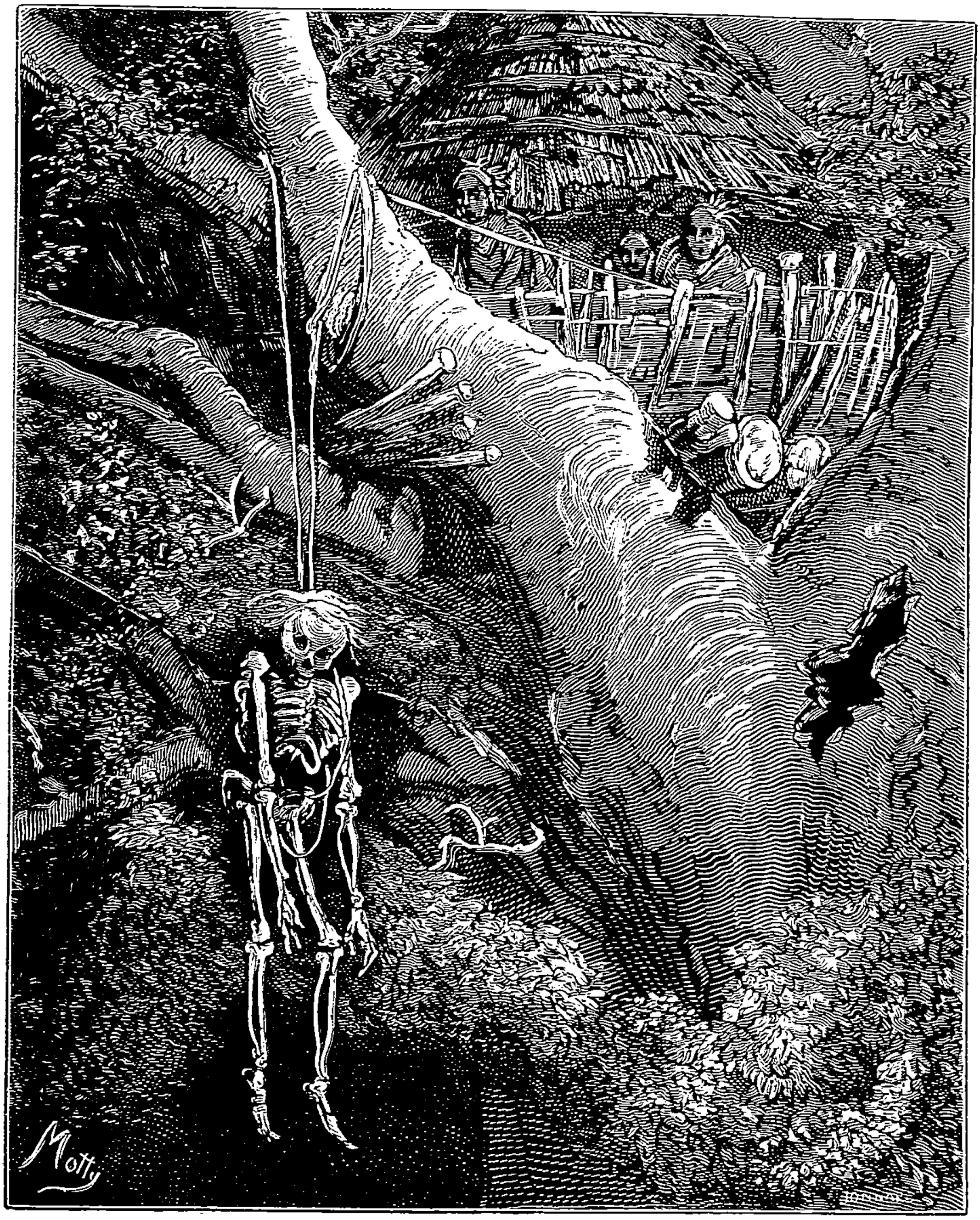
— A l'embouchure de l'Orénoque, au milieu de plaines inondées, dit-il, vivent les Indiens Guaranos.

Leurs demeures sont établies sur des arbres, un peu à la façon de certaines salles de festin dans cet environ de Paris qu'on appelle Robinson.

La terre leur manque absolument pour enterrer leurs morts; c'est pourquoi, s'ils perdent un des leurs, ils entourent son corps d'une corde et laissent tomber le cadavre à l'eau.

Les caribes se chargent d'accomplir les fonctions de croque-morts et ils ont vite fini.

Deux heures après la cérémonie, on retire la corde, au bout de



Il n'y a plus qu'un squelette débarrassé de ses chairs. (P. 1153.)

laquelle il n'y a plus qu'un squelette aussi nettement débarrassé de ses chairs que s'il sortait d'entre les mains d'un préparateur du muséum.

Ces os alors sont mis dans des corbeilles de jonc qu'on suspend aux branches supérieures de l'arbre sur lequel la famille a construit sa demeure aérienne.

Le chef indien faisait honneur au repas que lui offraient ses hôtes ;

mais si les mets lui semblaient de haut goût, il n'en était pas de même des vins rouges qu'il trouvait acides et imbuvables.

L'oncle Million eut alors l'idée de lui servir du champagne.

L'expérience eut un plein succès.

Le Jaguar-Blanc fit si bien honneur à la liqueur pétillante, qu'après le repas, au lieu de rejoindre son camp, il alla se coucher dans un coin de la tente où il s'endormit profondément.

M. Dick Moore regagnait sa demeure personnelle, quand il entendit des cris qui attirèrent son attention.

Il tourna les yeux du côté du foyer, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il constata que tout le monde avait quitté son poste.

Il se dirigea du côté d'où partaient les clameurs et ne tarda pas à se trouver auprès d'un petit bouquet de bois qu'entouraient non seulement une centaine d'Indiens, mais encore les peones et les serviteurs blancs qui avaient déserté le coin du feu.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il au petit Tom qui, par hasard, se trouvait près de lui.

Tom étendit devant lui son doigt indicateur.

— *Mama di l'eau !* dit-il.

Le Yankee regarda dans la direction indiquée et, sous le couvert du bois, un spectacle étrange se déroula sous ses yeux.

Il aperçut à travers les broussailles, à vingt ou vingt-cinq pas, un taureau qui piétinait le sol, tendait le cou et se battait les flancs avec sa queue.

Un grand serpent, dont la moitié du corps était cachée dans les hautes herbes, l'avait saisi par les naseaux.

Il avait plus de dix mètres de long et était plus gros que la cuisse.

Le taureau se défendait et cherchait à échapper à cette étreinte.

Parfois même le serpent lui laissait faire quelques pas en arrière.

Tout à coup, se contractant d'un mouvement subit, il le ramenait en avant comme font les pêcheurs qui tiennent au bout de leur ligne un poisson trop gros et le noient avant de le ramener.

M. Dick Moore avait tiré de sa poche un revolver de calibre, mais il ne s'en servait pas, comme s'il eût été fasciné lui-même par cet horrible spectacle.

Enfin le taureau tomba sur les genoux, les yeux hors de la tête, la langue pendante, et le reptile se ruant sur lui l'entraînait déjà dans les broussailles où ils allaient tous deux disparaître.

Le Yankee reprit alors tout son sang-froid, il visa la bête au cou et lâcha la détente de son arme[1].

L'immense serpent se tordit alors dans toute sa longueur et forma une série d'anneaux formidables.

Il lâcha sa proie ; mais, hélas ! il était déjà trop tard. Le malheureux taureau s'affaissa sur le sol, la tête broyée.

Bientôt les mouvements nerveux diminuèrent d'intensité ; ils ne furent plus à la fin qu'une succession de tremblements et de sursauts.

Tous les spectateurs se jetèrent sur lui, et sans attendre la certitude qu'il fût mort, un des Indiens, armé d'un machète, se mit en devoir de l'écorcher.

Chacun lui prêta la main pour l'aider dans cette opération plus pénible que délicate.

La peau, repliée sur elle-même, fut retirée comme un bas, et l'opérateur vint l'offrir à M. Dick Moore.

C'est, paraît-il, dans ces contrées, la part qui revient de droit au chasseur qui a tué l'immense couleuvre.

Le Yankee coupa la tête de l'animal et l'emporta avec la peau, afin de compléter le sujet que le docteur aurait à préparer pour son musée.

Quant aux Indiens, sans se préoccuper des soubresauts que continuait à faire le reptile dépouillé et décapité, ils s'en partagèrent les tronçons afin de pourvoir au prochain repas.

Ce serpent monstrueux était un *anaconda*, que les créoles espagnols appellent aussi *madre de agua*, la mère de l'eau.

1. Lire le très intéressant ouvrage intitulé *Souvenirs du Venezuela*, par Jenny de Talenay. — Plon, éditeur, 10, rue Garancière, à Paris.

CHAPITRE XCVI

RETOUR A CUMANA. — LA CHALOUPE DU *Succès*. — UN PROJET D'EXPLORATION. — POURQUOI L'ON N'EMMÈNERA PAS LES DAMES. — LE DOCTEUR LEROUX ET M. FONTAINE RESTERONT A BORD. — COMMENT SE PROCURA-T-ON UN INTERPRÈTE ? — M. DE LA BÉCASSIÈRE EMMÈNE LE GLUDIC. — M. DICK MOORE SERA SUIVI PAR SES NÈGRES. — PLAN ET ITINÉRAIRE. — LES OBJECTIONS DE M. FONTAINE. — LES CHEVAUX DES LLANOS. — NÉCESSITÉ D'AVOIR DES MULES. — UN MARCHÉ QUI PROMET DE GRANDS BÉNÉFICES. — LE CHARGEMENT DES MULES. — HORIZONS OUVERTS AU MARQUIS. — ANGOSTURA. — UN VOYAGE DE DEUX MOIS AU MINIMUM. — POURQUOI IL CONVIENT DE PARTIR DE LA GUAYRA. — GUILLAUME NOVET EST CHARGÉ DES APPROVISIONNEMENTS — UNE JOURNÉE A L'AUBERGE. — ENCORE JUANITA. — UN PROPRIÉTAIRE DE TROUPEAUX. — COMMENT ON TUE LE TEMPS DANS UNE HÔTELLERIE. — UN DÉJEUNER SUPPORTABLE ET COPIEUX. — LES HUÎTRES PERLIÈRES. — UNE PAIRE DE BOUTONS D'OREILLES. — UN SALMIS DE PERROQUETS. — UN COCHON DE LAIT A LA BROCHE. — LES GATEAUX *vachacos* A LA PATE DE FOURMIS. — ARRIVÉE DES TROUPEAUX. — ACHAT DE VINGT CHEVAUX ET DE TRENTE MULES. — DEUX GUIDES INDIENS CHARGÉS DE COMPLÉTER LE PERSONNEL. — UNE NUIT A BORD FORT BIEN REMPLIE. — PROVISIONS DE ROUTE. — ARRIVÉE DES PEONES ENGAGÉS AU NOMBRE DE VINGT. — INDIENS, CATALANS ET BÉARNAIS. — LE *Succès* MET A LA VOILE. — LES CÔTES DU VENEZUELA. — LA BAIE DE LA GUAYRA. — L'HÔTEL *Delfino* ET LA VILLE. — DÉPART EN VOITURES. — LE VILLAGE DE MAÏQUETEA. — LES CHEVAUX, LES PEONES ET LES MULETS. — MONTÉES SUCCESSIVES. — UNE *posada* ET UNE HALTE. — MAUVAIS DÉJEUNER ET BEAU POINT DE VUE. — L'ASCENSION CONTINUE. — CACTUS, CIERGES ET CLÉMATITES ; ASSONIES ET MYRTES. — LES APPROCHES DE LA VILLE. — L'*Ictérus*, PIE DE L'AMÉRIQUE DU SUD. — LE *Turdus polyglottus*. — DEUX OISEAUX MUSICIENS. — LA VALLÉE DU CHACAO. — LE VILLAGE DE CATTA. — ENTRÉE DANS CARACAS. — INSTALLATION AU *Grand-Hôtel*. — UN PRINTEMPS PERPÉTUEL. — DÎNER ET COUCHER. — ADIEUX ET SÉPARATION.

Le lendemain de cette soirée si bien remplie, dès le point du jour, tout le monde fut sur pied et la plus grande activité régna dans le campement.

Il s'agissait, en effet, de reprendre la route de Cumana, et de ne pas perdre de temps, sous peine d'être obligé de passer encore une nuit en pleins champs.

Chacun s'efforça de se rendre utile, et l'on put se remettre en route avant que la chaleur fût encore trop forte.

Aucun événement qui mérite une mention spéciale ne signala ce voyage de retour.

On s'arrêta pour déjeuner vers midi, et l'on attendit jusqu'à quatre heures avant de repartir.

Quand on arriva à Cumana, il y avait déjà longtemps que la nuit avait succédé au jour.

Mais c'était une de ces nuits tropicales assez lumineuses pour permettre de lire aux rayons de la lune.

Suivant une consigne donnée à l'avance, la chaloupe du *Succès* attendait dans le port, amarrée au quai.

Chacun y prit place et tout le monde, ce soir-là, coucha à bord du navire.

Pendant le repas improvisé qu'on fit avant de se mettre au lit, M. Champion s'exprima en ces termes :

— M. Dick Moore et moi, nous avons résolu d'aller rejoindre les mines d'or du Caratal, en franchissant par terre la distance qui nous en sépare.

C'est un voyage pénible, sinon dangereux, et il est impossible de le faire faire par des dames.

— Tu veux encore me quitter ? mon cher Ernest ! s'écria M^me^ Champion.

— C'est pour peu de jours, ma belle amie, et vous aurez, je l'espère, peu de temps à nous attendre.

— Tu sais, mon cher Ernest, que je n'ai jamais contrarié ta volonté. Fais donc comme il te plaira.

— Le désir de voir, de comparer et de m'instruire ne m'a pas rendu égoïste.

Si nous pouvions trouver ici les moyens de locomotion que nous nous sommes procurés au Canada, certes, je n'hésiterais pas à proposer de faire tous ensemble ce voyage.

Mais il aura lieu, tantôt au milieu des llanos désolés, tantôt à travers les forêts vierges où l'on ne s'avance que le machete à la main, tantôt en descendant ou en remontant des cours d'eau remplis de rapides, de chutes et de cascades, sur des pirogues légères et instables.

Là, plus de ce confortable auquel nous a jusqu'ici si bien habitués notre habile cuisinier Lerat.

Le hasard et nos fusils seront seuls chargés de nous nourrir. Plus de pain, plus de mets délicats, plus de vin.

Nous emplirons au départ nos gourdes et nos porte-cigares, et il ne faudra pas compter pouvoir renouveler nos provisions avant notre arrivée à Ciudad-Bolivar.

Voilà ce que nous avons à offrir à nos compagnons de route ; j'ai cru

de mon devoir de les prévenir; maintenant, que ceux qui veulent être des nôtres lèvent la main.

Tous les jeunes gens s'inscrivirent unanimement pour faire une excursion qui promettait de sérieuses émotions.

Le docteur Leroux et M. Fontaine déclarèrent à leur tour qu'ils feraient partie de l'expédition.

M. Dick Moore prit la parole.

— Malgré le plaisir et le profit que nous assurerait la présence de ces messieurs, dit-il, nous ne pouvons accepter ce sacrifice.

— Qui donc s'occupera de collectionner les plantes rares, les insectes, les papillons, les peaux d'oiseaux ou de quadrupèdes? dit le docteur.

— Cher docteur, répondit le peintre Beaudoin, je me chargerais bien volontiers de réunir et d'emporter tout ce qui me semblera de nature à vous intéresser. Malheureusement, je suis un profane et un ignorant; bien des choses m'échapperaient sans doute qui auraient fixé votre attention.

— Je vous remercie bien sincèrement, dit le docteur, vous n'êtes pas si incompétent qu'il vous plaît de le dire; bien des fois, déjà, vous avez fait preuve de savoir en m'apportant des objets qui occupent des places d'honneur dans mes collections.

— Alors, c'est convenu, se hâta de dire M. Dick Moore, le docteur tiendra compagnie à ces dames, et M. Fontaine leur continuera ces conférences si instructives et si intéressantes qui leur manqueraient pendant son absence.

Le savant géographe prit la parole :

— Je ne vous dissimule pas, dit-il, que si j'avais la liberté d'option, j'aimerais mieux continuer notre voyage par mer, que de parcourir à nouveau le Venezuela que je connais.

Mais je crois que mon concours vous est indispensable, car moi seul je connais la langue parlée par les Indiens de ces régions.

— Rassurez-vous, cher monsieur Fontaine, répondit M. Dick Moore; notre vieux chasseur découvrira aisément à Cumana un Indien qui consente à nous suivre comme interprète et comme guide.

Il y a ici bien des hommes qui ont déjà parcouru toutes les contrées baignées par le haut et le bas Orénoque et qui parlent les idiomes de toutes les tribus qui y vivent.

— Alors, messieurs, je resterai à bord sans regrets et je me consolerai de votre absence en causant avec ces dames, le docteur, M. Barbier et notre excellent amphitryon, M. Million qui, bien entendu, lui aussi, reste avec nous.

— Moi, dit le marquis de la Bécassière, je demande à emmener avec

moi mon bon serviteur Le Gludic, qui pourra me rendre bien des services en route.

— Toi, mon neveu, je t'autorise à te faire accompagner par mon brave Couracasse. Il n'est plus jeune, mais il est solide et pourra t'être d'une véritable utilité.

— Mon oncle, je ne consentirai pas à vous priver de votre vieux serviteur. Vous êtes si bien habitué à lui, qu'il vous manquerait à chaque instant.

D'ailleurs, ne vous inquiétez pas; les serviteurs ne nous feront pas défaut, car nous emmènerons tous les peones que nous pourrons engager et qui consentiront à nous suivre.

— Allons! faites comme vous voudrez, s'écria le bon oncle Jean-Pierre.

— Moi, dit M. Dick Moore, j'emmène mes deux nègres Zoyo et Tobi.

Quant au jeune Tom, je le confierai aux soins de M^me^ Champion, car il est trop jeune pour supporter les fatigues d'un long voyage.

Le négrillon entendit ces paroles, et il se mit à fondre en larmes.

Tout à coup, il vint se jeter aux pieds de son maître, dans l'attitude de la supplication.

Le Yankee le prit par le bras et le releva.

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu veux? Parle!

— Moi vini, moi allé!

— Tu veux venir avec moi.

— Vui! Vui!

— C'est bon! c'est bon! On verra. Après tout, s'il t'arrive malheur, ce sera ta faute, dit M. Dick Moore plus ému qu'il n'aurait voulu le laisser voir.

— Voyons, messieurs, dit M. Fontaine changeant l'ordre de la conversation, avez-vous au moins un plan, un itinéraire?

— En général oui, en détail non, répliqua l'ingénieur. Nous voulons explorer le bassin de l'Orénoque.

— Fort bien, dit le savant, et quel sera votre point de départ?

— Mais Cumana, sans doute!

— Je crois que vous avez tort. Vous auriez par cette voie d'immenses espaces à parcourir par terre.

— Eh bien?

— Tandis qu'il est bien plus commode de suivre les cours d'eau.

— Vous ignorez peut-être que nous emmenons nos chevaux.

— Là encore, je ne suis pas de votre avis.

— Vos chevaux sont de nobles animaux, mais ils sont nés dans les

pays froids; ils ne résisteront pas quinze jours à une marche dans ces contrées brûlantes.

— Faut-il donc nous résigner à aller à pied?

— Je suis loin de dire cela, mais vous trouverez aisément à Cumana des chevaux des llanos qui se vendent à vil prix.

C'est une race sauvage qui descend d'une belle race espagnole.

Vous en avez déjà vu beaucoup; ils sont petits, presque tous bai-brun et ils mènent dans les plaines qui les ont vus naître une vie tourmentée entre les inondations de la saison pluvieuse et les insectes de la saison sèche.

Cela ne les empêche pas d'être robustes, rapides et infatigables.

Vous en trouverez tant que vous voudrez pour quelques piastres.

D'ailleurs, si vous voulez en croire ma vieille expérience, vous ne vous contenterez pas d'emmener vos montures.

Si vous ne voulez pas manquer de tout en route, je vous engage à acheter des mules.

Elles sont fort chères dans toute l'Amérique du Sud. Ici vous en trouverez à bon compte.

Pour cinq cents francs la pièce, vous aurez les plus belles et les meilleures mules du monde.

Arrivés à Bolivar, vous trouverez autant d'acheteurs que vous voudrez pour quinze et dix-huit cents francs.

— Donc, achetez; ce n'est qu'une avance d'argent qui se traduira plus tard par une bonne affaire.

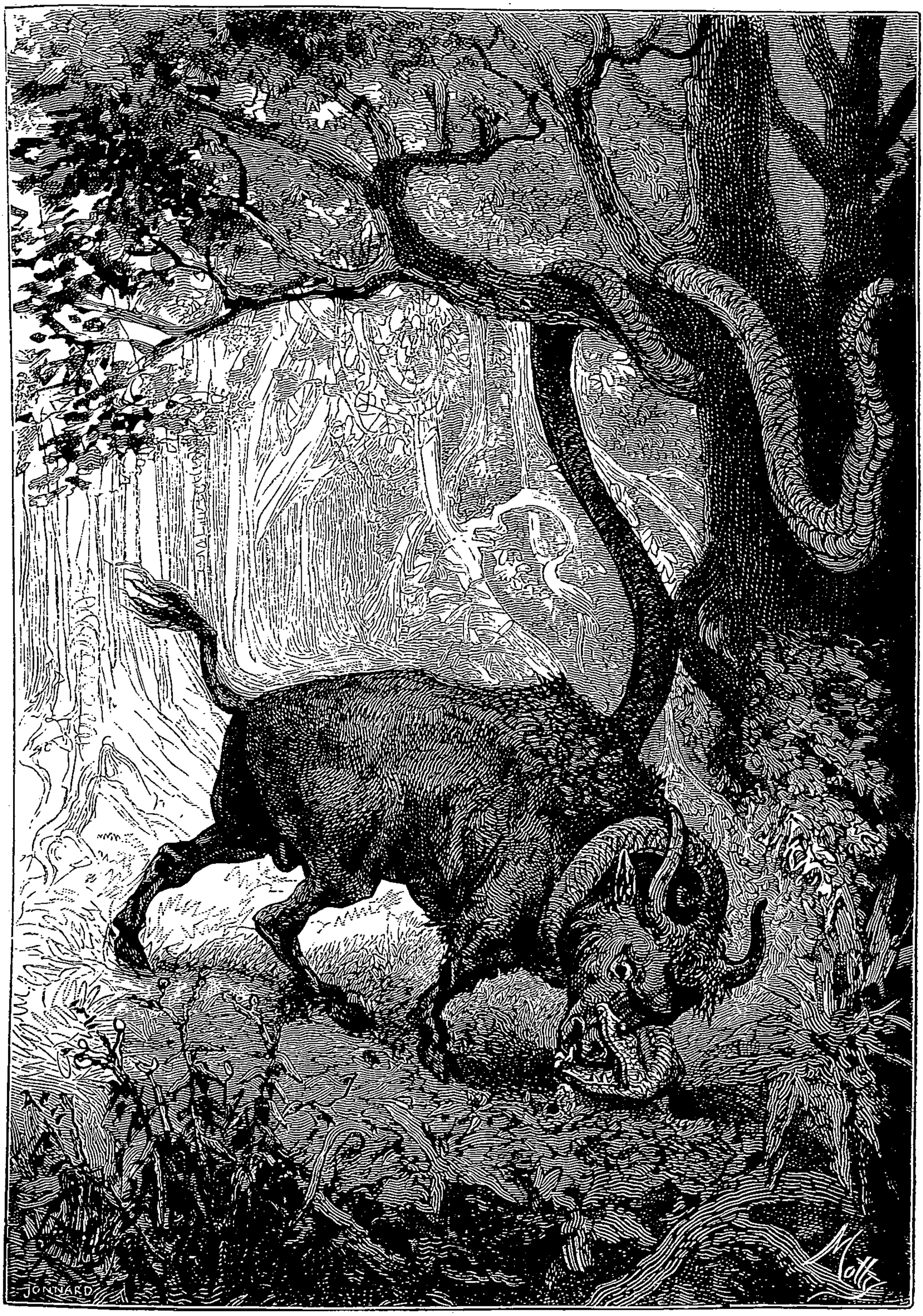
— De quoi chargerons-nous ces mules? demanda M. Jollibois.

— De quoi? de provisions de bouche, de vêtements de rechange, de fusils et de munitions, d'armes de toute sorte, qui vous serviront peut-être pour votre défense et, à coup sûr, pour vous gagner, par des cadeaux, l'amitié des tribus indigènes et celle des créoles établis dans ces pays perdus.

Vous formerez ces chargements de tout ce qui peut plaire ou servir à ces hommes.

Vous les aurez ainsi pour alliés; non seulement ils vous défendront contre toute attaque, mais ils chasseront pour vous, ils vous guideront et vous escorteront; ils mettront leurs pirogues à votre disposition et vous fourniront des rameurs pour remonter et descendre les fleuves, pour les traverser.

Ils dresseront vos tentes et allumeront vos feux; le jour et la nuit, ils seront à vos ordres et vous aurez ainsi, à peu de frais, assuré la sécurité et le confort pendant le voyage.



Un grand serpent l'avait saisi par les naseaux. (P. 1154.)

— Tiens ! tiens ! s'écria le marquis, M. Fontaine m'ouvre des horizons et nous voilà déjà loin de la gourde pleine et du porte-cigares garni une fois pour toutes.

Pour mon compte, messieurs, je vous déclare que j'achète six mules, que je les charge de bon vin, de provisions de bouche et de tout ce que je supposerai devoir nous servir pendant notre excursion.

— Combien supposez-vous, monsieur Fontaine, qu'il nous faille de temps pour nous rendre à Angostura[1], après avoir été visiter le haut Orénoque?

— Cela dépend de ce que vous ferez en route. Comptez néanmoins sur un voyage de deux mois au minimum.

— Soit, nous sommes au 10 mars ; donnons-nous rendez-vous pour la fin de mai à Ciudad-Bolivar.

— Je n'ai pas fini le chapitre des conseils, dit M. Fontaine.

Chacun se mit en situation d'écouter attentivement.

— Vous auriez tort, à mon avis, je vous l'ai déjà dit, de partir de Cumana.

Si vous m'en croyez, quand vous aurez fait ici vos acquisitions de chevaux et de mules, quand vous aurez engagé les peones et les Indiens qui consentiront à vous suivre, vous ferez embarquer le tout, et nous vous conduirons dans le port de la Guayra.

De Caracas, vous trouverez, pour vous diriger vers le sud, une route non seulement plus facile, mais encore cent fois plus intéressante et plus pittoresque.

— Qu'en pensez-vous, messieurs? demanda M. Dick Moore se tournant vers ses compagnons.

— Nous pensons tous, répondit le marquis, que c'est une véritable bonne fortune d'avoir un conseiller comme M. Fontaine, et que nous devons suivre ses instructions à la lettre.

Alors, messieurs, dès demain matin, nous nous mettrons tous au service de notre cher Guillaume Novet.

Il a déjà des relations dans la place et, grâce à lui, nous aurons bientôt tout ce qui nous est nécessaire.

Le plan de campagne ainsi arrêté, chacun alla prendre un repos bien mérité.

Les futurs explorateurs de l'Orénoque rêvèrent à leur aise de bêtes féroces et de caïmans.

Le lendemain, de grand matin, le chasseur canadien, M. Dick Moore, le marquis de la Bécassière et M. Champion se firent débarquer et se

1. C'est l'ancien nom de Ciudad-Bolivar.

mirent en devoir d'acquérir les chevaux et les mulets nécessaires au voyage projeté.

Guillaume Novet conduisit ses compagnons à l'hôtellerie où déjà il était descendu à l'arrivée du *Succès*.

Il trouva, comme toujours, le noble maître de la maison assis et fumant son cigare au seuil de sa porte.

La belle Juanita, toujours vive et accorte, fit aux étrangers les honneurs du logis avec son urbanité ordinaire.

Guillaume Novet lui fit part de son intention d'acheter des chevaux et des mules en nombre considérable.

— Pas n'est besoin de vous déranger, dit-elle : j'ai un frère qui possède, pas très loin d'ici, un *hato de ganado* dans les llanos de Cumana.

Je vais lui envoyer un exprès qui lui dira de quoi il s'agit :

D'ici à ce soir, il pourra arriver avec ses peones llaneros et un trou-peau de chevaux et de mulets dans lequel vous n'aurez qu'à choisir.

La ville de Cumana et ses faubourgs étaient connus des voyageurs ; ils renoncèrent à s'y promener.

Il fallait pourtant tuer le temps en attendant l'arrivée du fermier et de ses animaux.

— Hé bien, dit le marquis, nous fumerons des cigares et nous prendrons l'absinthe.

— C'est cela, répondit M. Dick Moore, et nous commanderons un déjeuner comme en mangent les gastronomes des départements de la France.

— Signora Juanita! cria M. Champion que la perspective d'une journée de flânerie et de repos rendait tout joyeux.

La femme de l'hôtelier accourut.

— Avez-vous de l'absinthe Pernod?

La jolie aubergiste resta muette, et la bouche ouverte, comme quelqu'un qui n'a pas compris :

— A défaut de Pernod, donnez-nous d'autre absinthe.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Juanita.

— Allons bon ! il ne manquait plus que cela ! vous allez voir que nous n'aurons d'autre apéritif que de l'eau de fontaine !

— Oh ! de l'eau claire et fraîche ! s'écria l'aimable Juanita.

— Halte-là ! messieurs, dit le Canadien, je connais vos goûts et je savais qu'il n'y a ici aucune liqueur alcoolique. C'est pourquoi j'ai eu soin, avant de partir, de remplir d'absinthe ce flacon.

— Bravo ! cher ami, reprit M. Champion. Mais, j'y pense, trouverons-nous au moins du vin passable?

— Du vin d'Espagne assez agréable à boire ; mais de ce côté-là

encore, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de nous précautionner.

M. Million a mis dans mon carnier deux bouteilles de vin de l'Hermitage et une bouteille de Côte-rôtie qu'il vous recommande de déguster avec onction.

— Noël! Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Le docteur Pangloss avait raison.

Une journée brûlante se préparait. Mais l'hôtellerie, derrière laquelle s'étendait un vaste jardin, offrait aux nouveaux venus toutes sortes d'abris contre l'ardeur du soleil.

On s'intalla dans une espèce de pavillon dressé dans le jardin, à l'ombre d'un superbe fromager.

L'absence des cloisons et des murs laissait circuler l'air et entretenait la fraîcheur en ce lieu, même au milieu du jour.

La belle hôtesse n'avait pas surfait les qualités de l'eau qu'elle servit dans une carafe de cristal.

On but l'absinthe lentement et par gorgées, ainsi qu'il convient de faire quand on ne veut pas que la liqueur verte fasse mal.

On fuma plusieurs cigares, fabriqués avec les meilleures qualités de tabac de la Havane.

Pendant son séjour à Marie-Galante, M. Million en avait fait venir de Cuba des quantités considérables.

Nous aurons suffisamment fait l'éloge de ces cigares, quand nous aurons dit que les boîtes qui les contenaient portaient les noms bien connus de Cabañas, Romero, Silva, Felipe, Lopez Senna, Rencurriel, Garci, Cabarga et Omoréjon.

L'heure du déjeuner arriva ainsi au milieu d'une conversation animée, et chacun se mit à table avec un appétit qui assurait l'indulgence des dîneurs pour la cuisine et la cuisinière.

Le repas, en somme, était bien supportable; et même, eu égard au lieu où l'on se trouvait, nous dirons qu'il était bon.

On servit aux convives quelques douzaines de ces grandes huîtres que le Canadien avait déjà appréciées.

— Tiens! s'écria M. Dick Moore, ce sont des arondes perlières. Nous allons peut-être trouver un trésor.

— Cela me fait penser, dit Guillaume Novet, qu'en effet, j'ai déjà récolté une perle dans des huîtres semblables.

En disant ces mots il chercha dans la poche de son gilet la perle qu'il y avait mise et qu'il avait totalement oubliée.

— Là voilà, dit-il.

Le marquis la lui prit des mains.

— Peste ! dit-il. C'est un objet de valeur.

La perle du chasseur était en effet de la dimension d'un gros grain de maïs et avait un magnifique orient.

— A Paris, cette perle non montée, ajouta M. de la Bécassière, vaudrait au moins cinq cents francs.

— J'en offre huit cents, dit M. Dick Moore sans hésiter.

— Messieurs, ma perle n'est pas à vendre, car elle a déjà sa destination.

Je prie M. Champion de vouloir bien la faire accepter par sa femme.

L'ingénieur remercia le Canadien et lui serra la main chaudement.

— J'ignorais, dit-il, qu'il y eût dans ces parages des huîtres perlières.

— Moi je le savais depuis longtemps, répondit le Yankee.

L'aronde aux perles abonde sur tous les récifs qui bordent la mer des Antilles, depuis le cap Paria jusqu'à celui de la Vela.

L'île de la Marguerite, Cubagua, la pointe d'Araya et l'embouchure du Rio-la-Hacha avaient, chez les Espagnols, à l'époque de la conquête, la réputation que le golfe Persique et l'île Taprobane s'étaient faite chez les anciens.

On y pêchait, en grande quantité, des perles d'un débit sûr et prompt sur le continent européen.

Aujourd'hui, elles sont devenues beaucoup plus rares.

L'huître perlière est d'une constitution plus délicate que toutes les autres espèces d'huîtres.

Elle ne vit que neuf à dix ans, et c'est dans la quatrième année seulement que les perles commencent à se montrer.

Tenez, messieurs, en voici une dans laquelle je ne serais pas étonné de rencontrer une perle.

En disant ces mots, il ouvrit une huître superbe et une grosse perle tomba avec bruit dans son assiette.

On regarda l'objet précieux qui ne le cédait en rien, comme grosseur et comme éclat, à la perle trouvée par le chasseur canadien.

— Nous pouvons nous vanter d'être vraiment des gens heureux, car il faut souvent recueillir des masses considérables d'huîtres avant d'y trouver une seule perle de prix.

Quelquefois dix mille arondes ne suffisent pas pour cela.

— Monsieur Champion, il me vient une idée, ajouta le Yankee, acceptez cette perle; elle est sensiblement de la même grosseur que celle trouvée par Novet; vous les ferez monter en pendants d'oreilles et les deux feront la paire, comme on dit.

— Messieurs, je vous remercie au nom de Mme Champion.

Le repas continua joyeusement et se prolongea assez avant dans l'après-midi.

Il se composa d'ailleurs de mets passablement étranges.

Après la tasse obligatoire de chocolat, on servit des œufs frais, puis une sorte de salmis de perroquets fortement pimenté qui fut déclaré excellent.

Un cochon de lait bien blanc et bien gras avait été mis à la broche et parut sur la table avec sa robe dorée.

Une friture de ces terribles caribes aux dents d'acier fut déclarée exquise.

Enfin le déjeuner se termina par un dessert composé de fruits et par une tourte de cassave, accompagnée de gâteaux de pâte blanche nommés *vachacos*, et que les convives mangèrent avec assez d'appétit avant que la cuisinière leur eût dit qu'ils étaient fabriqués avec des fourmis pilées, puis séchées à la fumée.

Les quatre amis savouraient encore un excellent café qu'ils sirotaient pieusement, quand un grand bruit se fit entendre.

C'étaient le frère de l'hôtesse, ses domestiques et ses troupeaux.

Nos amis étaient larges et généreux; les marchés furent bientôt conclus.

On acheta vingt chevaux et trente mules.

Seulement alors Guillaume Novet songea qu'il fallait en même temps des guides.

Parmi les peones amenés par le fermier des llanos, se trouvaient deux Indiens auxquels leur maître communiqua les propositions des voyageurs blancs.

Tous deux étaient justement nés dans le pays baigné par le Haut-Orénoque.

Ils étaient originaires de Esméralda, un bourg situé au confluent de l'Orénoque et du Casequiare et étaient venus dans les llanos de Cumana, après avoir traversé tout le Venezuela et séjourné plus ou moins de temps chez toutes les tribus qui vivent dans ces contrées.

Ces deux hommes réunissaient donc toutes les conditions requises pour devenir des guides et des interprêtes.

Le Canadien, qui conclut marché avec eux moyennant une somme équivalant à environ cent cinquante francs pour trois mois, les autorisa à engager dans les mêmes conditions quinze ou vingt hommes de leurs compatriotes, ou des métis espagnols.

Les peones du marchand conduisirent sur le quai les bêtes achetées qui furent embarquées sur le *Succès*.

Pendant que les quatre amis étaient allés ainsi à terre pour préparer l'exploration, leurs compagnons n'étaient pas restés inactifs à bord.

Les uns empaquetaient les effets destinés au voyage ; d'autres fourbissaient les armes : d'autres enfin secondaient Lerat qui préparait les provisions de bouche.

Tout fut placé en ordre dans des sacs ou besaces que les mules portaient sur leur dos.

L'essentiel était que les poids de droite et de gauche s'équilibrassent de façon que l'un n'entraînât pas l'autre.

Chaque mule, du reste, ne fut chargée que d'un poids bien inférieur à celui qu'elle aurait pu porter.

C'est qu'en effet chacune d'elles était munie en outre d'une selle sur laquelle pourraient se placer les serviteurs de la caravane pendant les courses trop fatigantes.

Quant aux chevaux, ils étaient bien plus nombreux que les voyageurs ; mais on sait que ces animaux sont infiniment moins robustes que les mulets, il pouvait en périr plusieurs en route et il était prudent de se prémunir contre la disette de montures.

On pouvait d'ailleurs les charger aussi de quelques provisions en ayant soin de leur faire porter des fardeaux légers.

Dès le lendemain, tout était préparé et l'on n'attendait plus pour partir que l'arrivée à bord des peones engagés.

Ils se présentèrent au nombre de vingt, vers quatre heures du soir.

On les fit abondamment souper et on les plaça dans une pièce de l'entrepont où des hamacs avaient été préparés pour eux.

Tous, sauf deux Catalans et un Béarnais de Bayonne, qui avaient fortement insisté pour se faire engager, étaient des Indiens nés dans une des contrées qu'on se proposait de parcourir.

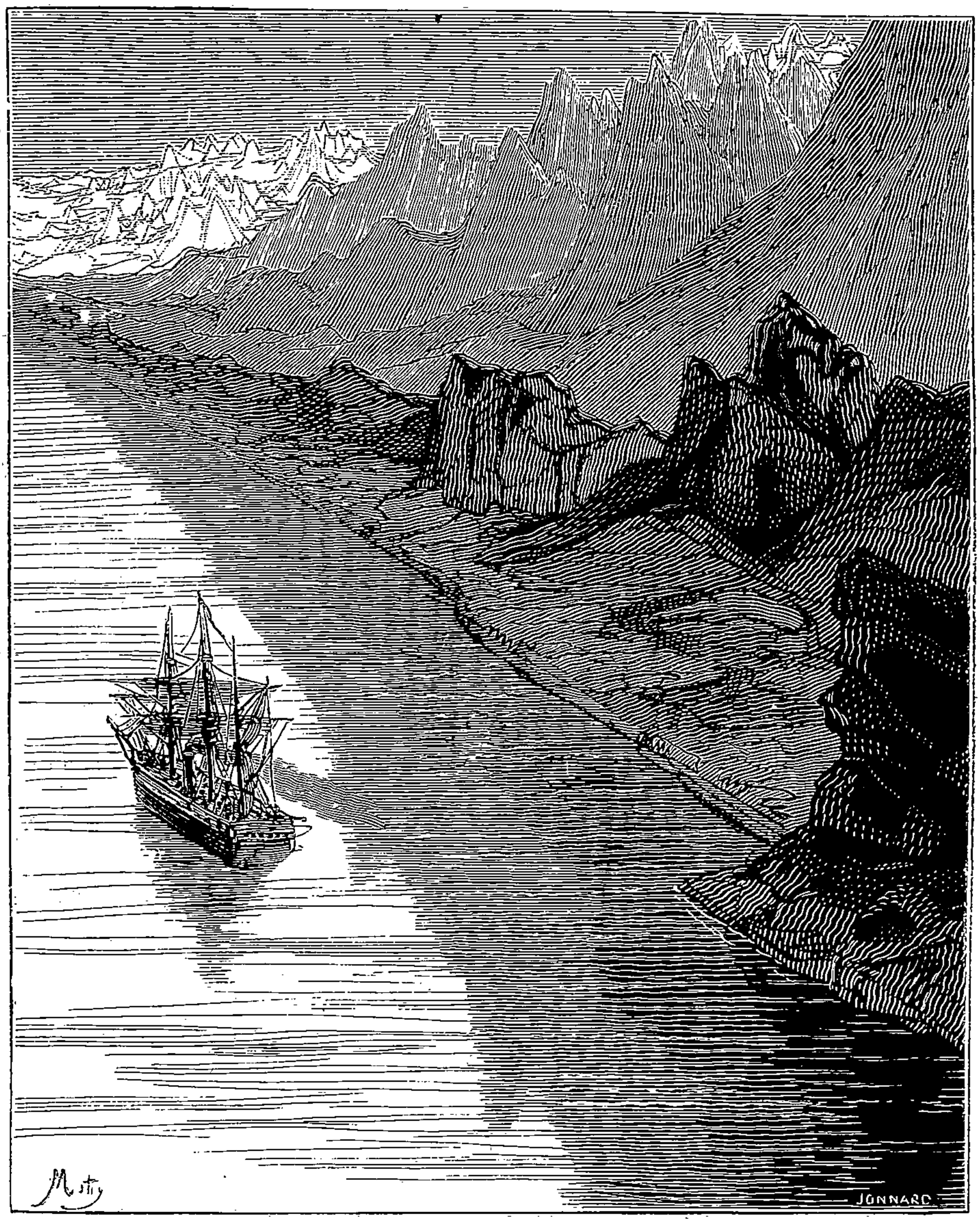
La façon dont ils furent traités à bord du *Succès*, dès leur arrivée, les rassura entièrement.

Ils comprirent aussitôt qu'ils étaient entre les mains d'hommes humains, riches, généreux, qui sauraient les récompenser largement de leur dévouement.

Le lendemain matin, le *Succès* mit à la voile et, avant la nuit du jour suivant, il jetait l'ancre dans le port de la Guayra.

Le navire avait longé les côtes du Venezuela, que les voyageurs armés de longues-vues avaient pu examiner à loisir.

Partout à l'horizon apparaissaient des montagnes aux formes étranges,



La Cordillère se prolongeait à perte de vue, formant une immense ceinture de rochers. (P. 1170.)

aux flancs ravinés par les eaux, déchirées par les tremblements de terre qui sont fréquents dans ces parages.

Sur les versants, des forêts groupées en masses sombres formaient des taches noires.

Çà et là apparaissait une cabane perdue dans un désert, plus loin des ruines, dernier vestige du terrible sinistre de 1812.

La nature, oublieuse de ces convulsions et de ces désastres, se hâtait de recouvrir ces débris d'une végétation luxuriante d'où s'échappaient des nuées d'oiseaux aux couleurs éclatantes.

La Cordilière, c'est ainsi qu'on nomme cette chaîne, se prolongeait à perte de vue, formant un formidable rempart aux proportions gigantesques et une immense ceinture de rochers, devant laquelle s'étendait la mer, calme, bleue et limpide comme un lac.

Le lendemain matin, dès l'aurore, les voyageurs descendirent tous à la Guayra, pendant que le *Succès* attendait, nous ne dirons pas dans le port, mais dans la rade ouverte à tous les vents, où tout séjour prolongé peut devenir funeste à un navire.

La Guayra est adossée à une montagne qui la surplombe et resserrée dans un espace de 140 toises entre la mer et les rochers à pic, et le faubourg maritime, l'entrepôt de Caracas, dont elle n'est distante que de quelques lieues.

Bien que le soleil fût à peine levé, il faisait à terre une chaleur torride et insupportable.

La Guayra en effet est renommée pour son climat tropical et les Venezueliens l'appellent le corridor de l'enfer, *el corredor del infierno*.

En attendant qu'on leur procurât des voitures pour les conduire à Caracas, les voyageurs descendirent à l'hôtel *Delfino* où ils se rafraîchirent avant de parcourir la ville.

La Guayra, d'après le dernier recensement, ne compte que 7.428 habitants, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un grand mouvement commercial.

Presque toutes les rues sont en pente ; les explorateurs y remarquèrent deux églises, *Santa Maria* et *San Jan de Dios* qui dominent la ville, d'ailleurs fort pittoresque avec ses rues étroites, irrégulières, bordées de maisons basses.

Les tuiles rouges des toits aplatis et débordants, les grilles bleues ou vertes des fenêtres vitrées, les murs barbouillés de blanc ou de jaune, font des taches joyeuses dans la masse obscure de l'ombre des rues de l'agglomération urbaine.

Devant une assez vaste place bordée d'acacias à fleurs rouges et d'acajous, ils virent une caserne devant laquelle deux nègres à demi nus montaient la garde, l'arme au bras.

Le temps était venu de se remettre en route, car les voitures demandées attendaient à l'hôtel *Delfino*.

Chacune d'elles, selon l'usage local, était attelée de trois chevaux de front et était conduite par un nègre.

Elles étaient solidement construites et garnies de rideaux de cuir, qu'on pouvait relever ou rabaisser à volonté pour se garantir de la pluie et du soleil.

Les dames, malgré la poussière qui circulait, hélas! aussi bien que la brise, déclarèrent ces véhicules confortables, et bien appropriés au climat.

La file des voitures quitta la Guayra vers dix heures et atteignit bientôt le village de Maïquetia.

C'est un gros bourg de plus de 6.000 habitants entouré de plantations de cocotiers.

Là, on rencontra le troupeau des chevaux et des mules conduit par les peones qui avaient pris les devants.

M. Fontaine leur indiqua le *Gran-Hôtel* où l'on descendrait à Caracas et leur donna des instructions.

La caravane, suivie d'abord par les serviteurs et la troupe des animaux, s'éleva lentement sur le versant de la Cordilière.

La première montée fut assez douce. Les chevaux allaient au pas, ce qui permettait aux explorateurs de contempler le paysage qu'ils avaient sous les yeux.

Malheureusement la chaleur était intense, l'air embrasé, le ciel éblouissant de lumière, la route aride et poudreuse.

Quelques mimosas et de grands aloès croissaient çà et là entre les rochers.

Les voitures s'engagèrent ensuite dans une gorge étroite, après laquelle les voyageurs ne devaient plus revoir la mer que d'une grande altitude.

Ils se retournèrent et, de loin, ils aperçurent la rade, et au milieu de celle-ci le *Succès* à l'ancre qui se balançait sur les flots.

La route, de plus en plus abrupte, était aussi de plus en plus pittoresque.

D'un côté, la caravane longeait un profond précipice à demi caché par des masses de verdure.

De l'autre, s'élevait un rempart de rochers, où s'accrochaient à grand'peine quelques cactus épineux.

Derrière eux ils voyaient s'avancer en une longue file les mules chargées de leurs fardeaux et les peones montés chacun sur un cheval et en tenant un autre en main.

Ils allèrent d'une pente à l'autre, toujours en montant, pendant quatre heures.

A mesure que les voitures s'élevaient, la température s'abaissait. Un

vent frais et léger remplaçait les effluves accablantes du littoral, et, à chaque détour de la route, de nouveaux tableaux attiraient l'attention des promeneurs.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à une *posada* où ils devaient faire halte pour changer de chevaux et déjeuner.

Cette auberge, située à moitié chemin entre la Guayra et Caracas, forme, avec quelques huttes voisines, le hameau de Guayra Carumba, situé à sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le déjeuner fut plus que médiocre.

Des bouts de viande nageant dans une sauce au piment et au safran, des frijoles ou fèves bouillies et des bananes frites composaient le menu.

Heureusement Lerat, le vieux matelot Couracasse et le trappeur canadien s'étaient munis de quelques conserves sur lesquelles on put se rabattre.

Un admirable paysage vint indemniser les touristes de la maigreur du repas.

De la terrasse de l'auberge, les regards s'étendaient sur un panorama sans égal.

Devant eux se déroulait une vaste étendue de pays aux grandes et belles lignes.

D'un côté, c'était au loin la mer des Antilles, d'un bleu admirable, se fondant à l'horizon avec le ciel.

Ici, plusieurs chaînes de montagnes, estompées de fortes ombres, s'allongeaient parallèlement au littoral, s'étageant les unes au-dessus des autres en gradins superposés.

Leurs sommets, couronnés de forêts, étaient vivement éclairés, tandis que leurs bases disparaissaient derrière de légers nuages dont les vapeurs, tantôt violettes, tantôt doucement azurées, montaient lentement et prenaient, en s'élevant, une teinte d'ambre et d'or d'une beauté vraiment idéale.

A l'ouest, la route de Caracas serpentait au loin, comme un mince filet blanc, tantôt longeant un précipice, tantôt s'enfonçant dans une gorge profonde, toujours bordée de toute part d'une exubérante végétation[1].

Pendant qu'ils contemplaient ce spectacle, on vint annoncer aux voyageurs que les chevaux étaient attelés et qu'il ne leur restait plus qu'à monter en voiture.

Les peones et leur troupeau avaient, comme leurs maîtres, trouvé asile dans la posada.

1 *Souvenir du Venezuela*, par Jenny de Tallenay.

Après y avoir déjeuné et avoir fait manger leurs bêtes, ils se mettaient en devoir de repartir, quand les voitures se mirent en route.

L'ascension recommença. Pendant une heure encore, les explorateurs aperçurent la mer des Antilles.

Sur les flancs des montagnes croissaient des cactus cierges, disposés en groupes de tiges atteignant cinq mètres de haut, hérissés d'épines.

Des clématites couvertes de fleurs jetaient leurs réseaux verts au-dessus des buissons d'ossonies et de myrtes.

A mesure qu'ils avançaient, l'animation croissait sur la route.

A droite et à gauche, s'élevaient de petites cabanes, au seuil desquelles se tenaient des négresses portant leurs enfants à califourchon sur la hanche.

Ils voyaient passer des Indiennes au profil régulier, aux fichus rouges gracieusement enroulés sur une épaisse chevelure noire, le cigare à la bouche, l'air morne et indifférent.

Des quantités d'oiseaux d'espèces variées sautillaient joyeusement dans le feuillage.

Le docteur en signala un qui était d'une belle couleur orange avec la pointe des ailes et le dos noirs.

Cet oiseau rappelait beaucoup, par sa forme, la pie d'Europe, bien qu'ayant le bec plus allongé.

— C'est un *Icterus*, dit-il; on l'appelle ici *turpial* et le grand Cuvier lui a donné le nom de Cacique.

Ses habitudes, comme ses allures, sont les mêmes que celles de la pie d'Europe.

Comme elle, il s'empare de tout ce qui brille.

Son nid ressemble à une bouteille ouverte par le bas.

Ces oiseaux vivent en famille sur le même arbre et s'apprivoisent très facilement.

Le Cacique a d'ailleurs des qualités que notre pie n'a jamais eues.

Il est doué d'un gosier extraordinaire, son chant est vibrant, sonore, éclatant.

Il écoute avec attention les airs qu'on lui enseigne. Il les retient et les répète avec une justesse surprenante.

Malgré ces facultés musicales, il ne peut prétendre pourtant au premier rang parmi les chanteurs ailés du Venezuela.

Le rossignol de l'Amérique du Sud est une sorte de grue qu'on nomme *paraulata* en castillan, et auquel la science a donné le nom de *turdus polyglottus*.

Les accents de cet oiseau sont doux, mélodieux, plutôt mélancoliques, et remplissent, durant la nuit, la profondeur des bois.

Comme le Cacique, la paraulata possède une mémoire musicale des plus extraordinaires.

Ces deux oiseaux, même dans le pays, sont vendus fort cher, et un bon chanteur coûte jusqu'à deux cents francs.

La caravane cependant continuait sa route. Il était près de cinq heures quand elle fit son entrée dans la belle vallée du Chacao qu'arrosent le Guyare, le Catuche, le Caraota et l'Anauco.

C'est dans la partie occidentale de cette vallée qu'a été fondée la capitale du Venezuela.

On traversa Catia, petit village composé de cabanes construites en adobe, d'aspect assez misérable.

Les voyageurs distinguaient çà et là quelques apparences de culture, des jardins, quelques arbres fruitiers, quelques fleurs.

Le mouvement de charrettes et de piétons augmentait au fur et à mesure qu'on avançait davantage. Les maisons devenaient plus nombreuses, s'agglomeraient, paraissaient mieux construites.

Enfin les voitures pénétrèrent dans la ville de Caracas et descendirent au *Gran-Hôtel*.

Placé, nous l'avons dit, à l'entrée de la vallée de Chacao, Caracas est dans une situation exceptionnellement favorable.

Il jouit d'un printemps presque perpétuel. Dans la saison sèche, le ciel s'y maintient toujours pur ; mais, en décembre et janvier, les montagnes sur lesquelles la ville s'appuie, claires le matin, se chargent le soir de vapeurs qui s'y condensent en couches superposées.

Détachées ensuite par la brise, ces zones aériennes se morcèlent par flocons, et quittent les sommets dentelés ou arrondis de la Silla ou du Cerro de Avila, pour venir se résoudre en pluie dans la vallée.

La douce température de ce plateau se prête à toutes les cultures. La canne à sucre, le caféier, le cacaoyer y prospèrent.

Tous les fruits d'entre les tropiques : la banane, l'ananas, la mangue, y mûrissent à côté des plus délicates qualités de fruits d'Europe : la pêche, le raisin, la pomme, le coing, l'abricot.

Les voyageurs trouvèrent au *Gran-Hôtel* l'hospitalité pour eux, pour leurs serviteurs et pour leurs animaux.

On mit à leur disposition un vaste appartement, large et spacieux, qui, malgré sa simplicité, plut à tout le monde.

D'ailleurs le séjour de la caravane ne devait pas s'y prolonger longtemps.

M. Million avait arrêté que, dès le lendemain matin, les personnes qui

ne devaient pas faire partie du voyage dans l'intérieur rentreraient à bord du *Succès*.

Dans ce but, des voitures avaient déjà été retenues en destination de la Guayra.

On dîna donc à table d'hôte. Le repas se composait d'une grande variété de mets presque tous inconnus des Européens.

Aussitôt après le dîner, tout le monde se trouva réuni dans un vaste salon où l'on servit le café et les liqueurs.

Là, on se fit les adieux; ceux qui restaient souhaitèrent un bon voyage aux explorateurs qui, de leur côté, recommandèrent à leurs amis d'avoir le plus grand soin de leur santé.

Au moment où tout le monde se levait pour aller se coucher, le docteur Leroux dit :

— Mesdames et messieurs, je viens de prendre une résolution irrévocable.

Comme j'ai bien mûri mon projet, je prie mes amis de ne pas chercher à me faire changer d'avis ; ce serait inutile.

Demain je partirai pour l'exploration projetée.

CHAPITRE XCVII

FORMATION DE LA CARAVANE. — ORDRE DE LA MARCHE. — L'AVANT-GARDE ET L'ARRIÈRE-GARDE. — ACQUISITION DE DIX ANES. — JEAN-PIERRE CARON, LE BÉARNAIS. — ITINÉRAIRE. — LES GUIDES-INTERPRÈTES SAN-PEDRO ET GUACHARO. — LES CATALANS FRANCISCO ET EMILIO.— LA ZONE AGRICOLE. — PLANTATIONS ET HACIENDAS. — HACIENDEROS HOSPITALIERS. — LA ZONE SAUVAGE OU LES LLANOS PROPREMENT DITS. — PAYSAGE DÉSOLÉ. — UNE AVENTURE DE M. DE HUMBOLDT.— UNE ANCIENNE MER. — UNE HALTE. — MIRAGE. — LES TENTES ET LE FOYER DU CAMPEMENT. — CALABOZO. — UN TROUPEAU DE *Matacani*. — GRAMINÉES ET PALMIERS. — CHANGEMENT DE PAYSAGE. — *La mesa de los pavones*. — SOLITUDE AFFREUSE. UNE FERME QUI EST UNE OASIS. — UNE HALTE AGRÉABLE. — SAN FERNANDO. — LA RIVIÈRE *Apure*. — BANANES, OEUFS, VOLAILLE ET CASSAVE. — LES *lanchas*, BARQUES ESPAGNOLES. — LA ROUTE CONTINUÉE PAR TERRE. — PÊCHES ET CHASSES. — INDIENS YARUROS. — LE TOTEM PRODUIT SON EFFET. — UNE PÊCHE AUX COUMAROUS. — UN CAMPEMENT PRÈS DES SAUVAGES. — PLANTES ENIVRANTES : LE *Conami*, LE *Sinapou* ET LE *Robinia Nicou*. — LA CHASSE AUX PÉCARIS. — UNE HÉCATOMBE DE VICTIMES. — UN PETIT PÉCARI SAUVÉ DES EAUX. — ÉCHANGE DE POLITESSES. — LA PRÉPARATION ET LE BOUCANAGE DE LA VIANDE. — LA GLANDE MUSQUÉE. — ADIEUX AUX YARUROS. — ACHAT DE DEUX PIROGUES. — M. DICK MOORE ET LE CANADIEN PRENNENT LA ROUTE FLUVIALE. — LE DIAMANTE. — LONG VOYAGE. — PETIT HAMEAU DE GUAMOS. — LES BIVOUACS EN PLEIN AIR. — PAYSAGE NOCTURNE. — LES PHYLLOSTOMES OU CHAUVES-SOURIS VAMPIRES. — LES LOUTRES CHASSANT LE POISSON. — SINGES : L'ALOUATA, LE COUATA ET LE MACAQUE. — LE SINGE ROUGE OU SINGE HURLEUR. — UN MUSICIEN QUI FAIT UN DUO A LUI SEUL. — LE HOCO ET LA MARAILLE. — LES AGAMIS. — L'ORÉNOQUE. — CHANGEMENT D'ASPECT. — UNE CHASSE DE GUILLAUME NOVET ET UNE ESCAPADE DU DOCTEUR. — UN PACHYDERME TUÉ RAIDE. — UNE DÉTONATION LOINTAINE. — LE DOCTEUR EST EN DANGER. — UN CAÏMAN QUI VEUT DÉVORER UN SAVANT.

La caravane fut organisée avec le plus grand soin et l'ordre de marche fut fixé ainsi qu'il suit :

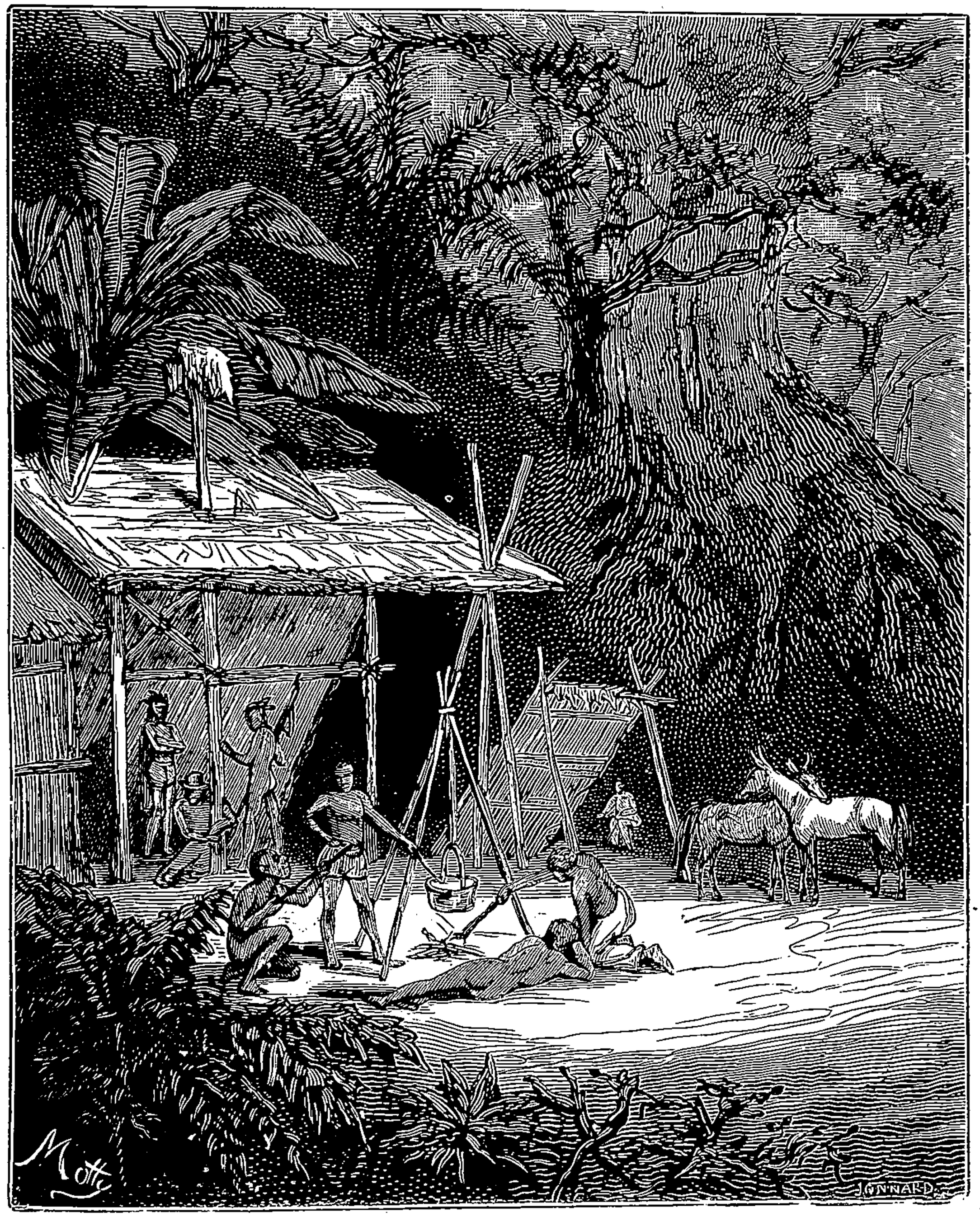
En tête s'avanceraient les cavaliers escortés par un des deux guides indiens, San-Pedro et Guacharo.

Le Gludic suivrait son maître à cheval, ainsi que le petit nègre Tom qui se tiendrait à la disposition de M. Dick Moore.

Derrière eux s'avanceraient les quinze mules chargées, conduites par les peones.

Chacun d'eux serait tenu de mener trois de ces animaux et marcherait tantôt à pied, tantôt en selle sur une des mules.

Enfin, formant l'arrière-garde, seraient Tobi et Zoyo également montés sur les chevaux de rechange et placés sous la surveillance de Guillaume Novet.



INDIENS YARUROS.

Celui des deux guides qui ne serait pas de service serait placé à cheval dans ce groupe et s'opposerait à ce que personne ne restât en retard.

Les peones de l'arrière-garde monteraient à leur choix les chevaux ou les mules de rechange.

Chacune de ces mules néanmoins, et chacun de ces chevaux seraient au départ chargés modérément de provisions de bouche qui serviraient

aux premiers besoins du personnel et qui, au fur et à mesure qu'on les aurait consommées, laisseraient libres les animaux qui les avaient portées.

Une journée entière fut consacrée à cette organisation et à l'acquisition de nouvelles provisions de bouche.

Il y en avait tant, quand vint le soir, que le marquis reconnut l'impossibilité d'emporter le tout avec les moyens de transport dont on disposait.

Il acheta alors dix baudets que le peone d'origine béarnaise, Jean-Pierre Caron, se chargea de conduire.

Guillaume Novet fit vainement observer que tout cela constituait une suite fort encombrante qui rendrait longue et difficile la traversée des bois et celle des cours d'eau.

— Bah! répondit le marquis, quand nos ânes nous deviendront inutiles, nous aurons la ressource de les abandonner ou de nous créer avec leur chair de nouvelles provisions pour notre garde-manger.

La caravane quitta Caracas de bon matin, et prit la direction du sud pour franchir la chaîne montueuse qui se déployait entre Baruta, Salamanca et les savanes d'Ocumare.

De là, elle devait gagner les llanos d'Orituco, traverser Cabrata, près de l'embouchure du rio Guarico et se diriger ensuite sur Calabozo.

Elle avait d'ailleurs bonne et fière mine cette colonne en tête de laquelle marchait son guide indien San-Pedro!

Chacun des peones avait été muni d'un excellent fusil de chasse, d'une carnassière, et d'un sabre d'abatis, ce qui constituait une troupe redoutable.

Les commencements du voyage furent relativement faciles, car on était encore dans la zone agricole qui s'étend depuis les côtes jusqu'à deux degrés dans l'intérieur.

Là, les voyageurs passaient à travers de grandes plantations de café et de cacao.

A chaque pas, ils voyaient se dresser de belles *haciendas* dans lesquelles ils trouvaient l'hospitalité de la nuit, tandis que leurs serviteurs tendaient leurs hamacs sous le couvert des hangars destinés à l'exploitation des produits cultivés.

Huit jours seulement après le départ de Caracas, ils entrèrent dans les llanos proprement dits.

Les explorateurs furent vivement frappés par l'aspect de lugubre uniformité qui règne dans ces campagnes.

On eut dit un lac à perte de vue, dormant et monotone, un océan verdoyant et couvert d'algues marines.

Sous les réfractions du soleil, l'horizon était uni et pur dans quelques parties, ondoyant et strié dans quelques autres.

La terre paraissait se confondre avec le ciel.

Sur toute cette terre couverte de maigres graminées, pas un bouquet d'arbres, pas un taillis.

A peine, çà et là, quelques palmiers moriches, presque tous découronnés, dressaient-ils leurs troncs vers le ciel comme autant de mâts de navire.

Ces arbres ne faisaient que compléter l'illusion ; ils formaient l'accessoire obligé de cette mer de savanes[1].

Humboldt raconte qu'en voyageant, il passa un jour auprès d'un énorme roc, entièrement isolé, au sommet duquel étaient gravés d'incompréhensibles hiéroglyphes.

Étonné, il demanda aux Indiens qui l'accompagnaient, qui avait pu tracer ces caractères.

— Nos pères, répondirent-ils.

— Et comment vos pères sont-ils arrivés jusqu'au sommet de ce roc?

— En canot, répliquèrent les Indiens.

Cette anecdote fut racontée pendant la marche du convoi par le docteur Leroux.

— Que concluez-vous de là? lui demanda M. Champion.

Parbleu! que ces savanes, qui souvent sont fort au-dessous du niveau de la mer, et où l'on rencontre à chaque pas des dépôts de sel et des débris de coquillages, ne sont autre chose que le lit d'une ancienne mer intérieure.

La caravane s'engagea dans ces interminables plaines où l'on changeait d'horizon sans s'en apercevoir.

Les guides seuls pouvaient retrouver leur chemin dans ces vastes solitudes.

Les voyageurs se trouvaient dans la partie des llanos qu'on appelle llanos de Caracas.

On fit halte dans le milieu du jour auprès d'un *hato de ganado* et l'on attendit que le soleil dardât des rayons moins brûlants.

Quand on se remit en route, l'astre du jour, qui s'était abaissé vers l'horizon, déterminait sur beaucoup de points une foule de phénomènes, de mirages étranges pour des yeux qui n'y étaient pas habitués.

Le jeune Jollibois fit voir à ses compagnons, dans le ciel, une sorte de défilé d'arbres fantastiques.

1. D'Orbigny.

C'étaient les rares bouquets de palmiers moriches qui semblaient suspendus dans les airs sans qu'on pût dire sur quoi posait leur tige.

Plus loin ce fut le peintre Beaudoin qui signala un troupeau de bœufs sauvages qui paraissait prêt à s'élancer en des nuages fantastiques.

En traversant ces plaines désolées, les explorateurs s'applaudirent d'avoir apporté avec eux de quoi établir des tentes sous lesquelles ils pouvaient s'abriter contre les insectes qui règnent en souverains dans ces parages.

Chaque soir, les serviteurs européens, Couracasse, Tobi, Zoyo, Tom aidés des peones Catalans, Francisco et Émilio, et leur collègue Jean-Pierre Caron, dressaient les tentes en face du vaste foyer qu'allumaient les Indiens qui se couchaient autour.

Il fallut trois jours entiers pour atteindre Calabozo.

A mesure que les voyageurs s'engageaient plus avant dans les plaines, ces solitudes se peuplaient d'un plus grand nombre de chevaux, de mulets et de bœufs paissant en liberté.

Les provisions de bouche, qui d'abord menaçaient de s'épuiser bien vite, ne tardèrent pas à se renouveler, grâce à l'adresse de nos chasseurs européens.

Médor, qui n'avait eu garde de manquer l'occasion de faire un si beau voyage, courait, suivant son habitude, tantôt à gauche, tantôt à droite de la caravane.

Tout à coup son maître l'entendit au loin qui poussait des jappements sonores.

Le Canadien et lui s'élancèrent au galop de leur cheval du côté d'où partaient ces aboiements.

Bientôt ils furent en présence d'un troupeau d'une sorte de daims qui paissaient paisiblement et ne paraissaient nullement s'effrayer de leur approche.

Deux coups doubles couchèrent par terre quatre de ces animaux qui le soir même firent les honneurs du souper.

Le docteur Leroux apprit aux chasseurs qu'ils avaient tué des *matacani*, sorte de chevreuil plus gros que les nôtres.

Unanimement on déclara que les matacani constituaient un rôti exquis et un mets princier.

Le lendemain et le jour d'après, les Européens mis en goût se mirent en quête de ces animaux au pelage fauve brun et ils en tuèrent une quinzaine dont on mangea une partie et dont on rapporta le reste à Calabozo.

Pendant que les chasseurs faisaient ainsi des prouesses, le docteur ne restait pas inactif.

Il recueillit précieusement des échantillons de la végétation qu'on rencontre dans ces llanos si stériles, si nus.

Ces plantes se réduisaient à quelques graminées qui, dans les zones sèches, n'atteignent pas au delà de dix pouces.

En fait d'arbres, il ne rencontra guère que le *palma de cobija*, palmier de toiture, le coryphas ou *palma réal de los llanos*, le spiritu à feuilles pennées et enfin le palmier moriche.

Calabozo, où l'on arriva, est une réunion de cinq à six villages, riches en pacages et en troupeaux.

On y fit des provisions de viande séchée au soleil qui, sous un petit volume, forme une nourriture abondante sinon délicieuse.

Après un jour passé à Calabozo, la caravane continua sa route en se dirigeant vers le sud des llanos.

Là, le sol était plus poudreux, plus sec, en raison d'une longue période sans pluie.

Les palmiers avaient disparu.

De temps à autre, des trombes de poussière enveloppaient les voyageurs et les frappaient au visage.

Au de là de l'Uruthicu, commença la *Mesa de los pavones*, solitude affreuse, où l'herbe s'élevait à peine à quelques pouces.

Une ferme seule, sorte d'oasis, entourée de vergers et d'eaux jaillissantes, leur offrit l'occasion d'une halte.

Le fermier se montra si cordial et si hospitalier que, d'un commun accord, on s'y installa jusqu'au lendemain soir.

Les explorateurs acceptèrent de s'asseoir à la table du maître de la maison, à la condition de fournir les vins et une partie des vivres.

Ce fut pour lui une véritable bonne fortune, car jamais il n'avait été à pareille fête.

Les conserves de foie gras, les terrines de Nérac, les boîtes contenant tous les mets délicats de France, lui parurent des choses divines.

Il but une coupe pleine de champagne au succès de ses hôtes et à la réussite de leur voyage.

La caravane bien reposée se remit en route.

Jusqu'alors, malgré la sécheresse et l'aridité des llanos, les animaux étaient en excellent état.

Plus loin, on arriva sur les rives du rio Guarico et l'on franchit ce fleuve, non sans immoler une énorme quantité d'oiseaux aquatiques qui figurèrent avec honneur au repas suivant.

On bivouaqua dans des savanes au sud de Guayaval et on arriva à San Fernando, sur la rivière *Apura*.

La petite troupe avait atteint les régions traversées par des fleuves innombrables ; c'est-à-dire que, désormais, le gibier et le poisson ne lui manqueraient jamais.

D'ailleurs on eut soin, à San Fernando, de renouveler les provisions épuisées, en achetant des bananes, des œufs, de la volaille et de la cassave.

En ce lieu, si l'on n'avait pas eu les chevaux, les mulets et les ânes, on aurait pu se procurer aisément quelques-unes de ces chaloupes que les Espagnols nomment *lanchas* et qui, vastes et larges, sont pourtant faciles à gouverner. Le fleuve aurait pu être ainsi facilement et rapidement descendu.

Mais on s'arrêta à l'idée plus pratique, dans la situation où l'on se trouvait, de continuer la route par terre, tout en suivant les rives de l'Apure.

On n'eût qu'à se louer de cette détermination.

L'Apure abondait en poissons de toute espèce, en lamentins et en tortues.

Les Indiens de l'escorte firent chaque jour des pêches merveilleuses.

D'un autre côté, les chasseurs avaient à cœur de ne pas laisser le garde-manger privé de gibier.

Des vols immenses d'oiseaux couvraient les deux rives du fleuve et, dans le nombre, Guillaume Novet découvrit une espèce de gallinacé, le faisan du pays, dont il fit une véritable hécatombe.

La caravane qui suivait la rive gauche de la rivière rencontra, non loin de San Fernando, un petit village d'Indiens Yaruros qui vivaient là de pêche et de chasse.

M. Dick Moore résolut de les visiter et d'essayer auprès d'eux l'efficacité de son totem.

Ce fut une heureuse inspiration, car, avec l'aide de l'interprète Guacharo, qui autrefois avait vécu parmi ces Indiens, il apprit que le Héron-Couronné avait devancé la caravane de quelques jours et avait rallié cette petite tribu à sa cause.

Ces Indiens, bien que pauvres, avaient un air de fierté et de noblesse qui prévenait en leur faveur.

Leur chef annonça à M. Dick Moore que le lendemain, ses compagnons et lui se proposaient de faire une pêche au *Coumarou*[1], et il les invita

1. Lire le magnifique ouvrage : *Voyages dans l'Amérique du Sud*, du docteur Crevaux. Il n'est pas un livre de voyage plus intéressant et plus beau que ce monument élevé, par la maison Hachette, à la mémoire du regretté voyageur.

d'autant plus à assister à ce spectacle que le surlendemain aurait lieu une grande chasse aux pécaris.

Tous les explorateurs étaient trop profondément chasseurs pour négliger une semblable occasion.

On s'arrêta donc et l'on dressa les tentes auprès des misérables huttes de ces honnêtes Yaruros.

Nous avons dit que la pêche et la chasse sont les occupations favorites de ces sauvages.

La pêche ne se fait guère chez eux que de deux façons.

Ils prennent les petits poissons avec des plantes enivrantes, telles que le *Conami* , le *Sinapou* et la liane du *Robinia nicou*.

Les deux premières sont cultivées par les Indiens qui s'en servent, tandis que l'autre se récolte dans les massifs d'arbres sur le bord des rivières.

Quant au gros poisson, on le chasse plutôt qu'on ne le pêche, au moyen de flèches en roseau terminées par un harpon.

Les principaux poissons que les Yaruros prenaient ainsi sont le coumarou, l'aymara et le coumata.

Le coumarou est un poisson qui se tient dans les eaux vives et limpides des sauts et des rapides.

Il pèse trois ou quatre livres ; sa chair blanche et ferme passe pour être excellente rôtie ou bouillie avec des piments.

Les voyageurs qui purent s'assurer du fait, attestèrent unanimement l'excellence de ce mets.

M. Moore, qui se piquait d'être un disciple fervent de Brillat-Savarin, déclara même que la partie la plus délicate est celle qui est voisine de la tête et que les sujets les plus gras sont préférables aux autres.

Les Indiens Yaruros semblèrent vivement appuyer cette opinion, car les voyageurs les virent ouvrir le ventre des poissons et les rejeter à l'eau s'ils ne trouvaient pas assez de graisse autour des intestins.

Le coumarou, très musclé, a une vivacité extraordinaire.

Les Indiens allèrent pour l'attaquer en un point du fleuve où se trouvaient des rapides. C'est au moment où les animaux tentent de remonter qu'on les frappe.

Ils étaient en si grand nombre en cet endroit de l'Apure, que la pêche fut des plus fructueuses.

Les pêcheurs postés sur les rives du fleuve, tenaient en main leurs arcs et leurs flèches qu'ils lançaient avec une extrême rapidité.

Ce n'est que lorsqu'ils eurent ainsi épuisé leurs harpons qu'ils se mirent à la poursuite des poissons blessés.

Les voyageurs, qui les regardaient du rivage, les virent se jeter à l'eau et saisir les pauvres bêtes transpercées.

Dès qu'ils tenaient d'une main le poisson, de l'autre main, armée d'un machète, ils lui écrasaient la tête à fleur d'eau.

Telle fut la pêche au coumarou ; la chasse aux pécaris ne devait pas sembler moins intéressante aux explorateurs.

Dès le matin, on les avertit que la chasse était commencée. Ils se mirent à courir dans la direction qu'on leur indiqua.

Quand ils arrivèrent sur les bords du fleuve, quinze pirogues le sillonnaient en tous sens.

Partout les voyageurs voyaient les pagayeurs se lever pour frapper à coups redoublés sur des corps noirs qui paraissaient comme des taches à la surface de l'eau.

Au premier abord, les spectateurs ne se rendaient pas un compte bien net de ce qui se passait sous leurs yeux.

Bientôt le champ de bataille se rapprochant du bord, ils purent distinguer les combattants.

Le Canadien en voyant les points noirs apparaître sous forme de têtes semblables à celle du sanglier, reconnut ses anciens ennemis les pécaris.

D'ailleurs la lutte allait bientôt finir faute de combattants.

Partout, à droite, à gauche, en avant, en arrière, les derniers survivants recevaient sur le nez de grands coups de pagaye qui les assommaient.

M. Jollibois, qui s'était assis tout près de l'eau pour mieux suivre le spectacle, vit venir de son côté une petite tête dépassant à peine le niveau de l'eau, et qui avait échappé aux regards des chasseurs.

Il reconnut un petit pécari qu'il recueillit dans ses bras au moment où il allait atteindre la rive.

Les pirogues, chargées à couler bas, abordèrent enfin.

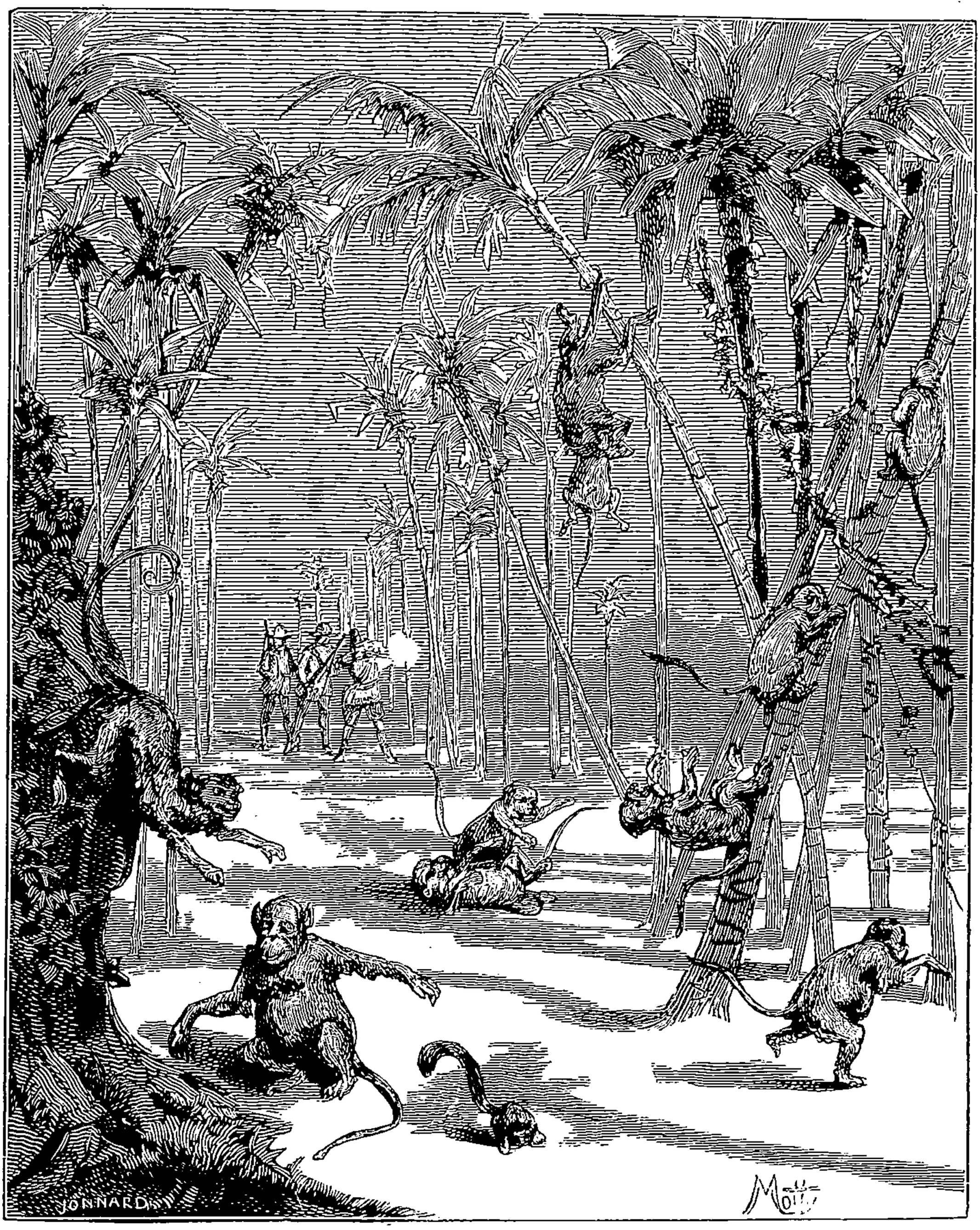
Des cris de joie qui emplissaient les airs témoignaient de la joie et du triomphe des chasseurs.

Dans une seule embarcation légère montée par un homme et sa femme, M. Dick Moore compta sept pécaris d'un poids moyen de vingt kilogrammes.

Quand on fut rentré dans le camp, le chef des Yaruros fit présent à ses hôtes de dix pécaris de grosse taille.

M. Champion qui ne voulait pas être en reste de générosité, lui donna un excellent fusil double avec des cartouches à plomb et à balle.

La préparation de la viande des pécaris tués fournit encore aux voyageurs un spectacle intéressant.



Tantôt ils se trouvaient en présence de bandes de singes. (P. 1188.)

Dans le camp indien, les hommes et les femmes travaillaient avec la plus grande activité.

Tous ne procédaient pas de la même façon pour enlever les poils des animaux qui ressemblaient aux soies du sanglier.

Les uns passaient le corps tout entier sur une flamme vive et raclaient la peau avec un couteau.

Les autres coupaient la viande par quartiers et la plongeaient dans l'eau bouillante pour arracher ensuite les poils à la main.

M. Moore fit remarquer à ses amis que les opérateurs rejetaient au loin un morceau de peau de la région lombaire.

Le docteur fournit l'explication de cette manière de faire.

— Cette peau, dit-il, renferme une glande qui sécrète une matière blanche ayant l'odeur du musc.

Cette glande, qui se trouve immédiatement sous le derme, a une longueur de six centimètres sur trois de largeur et sept ou huit millimètres d'épaisseur.

A l'œil nu, elle présente les plus grandes analogies de structure avec les glandes salivaires de l'homme.

Son canal excréteur débouche dans un petit mamelon qui est recouvert de poils.

Pendant que le savant docteur donnait ces explications, la viande était disposée sur des espèces de treillis élevés à un mètre du sol et soutenus par trois ou quatre piquets.

Au-dessous, on alluma un grand feu qui devait être entretenu pendant toute la nuit.

— C'est par ce procédé, dit M. Moore, que demain nos Indiens auront une viande qui se conservera pendant quatre ou cinq mois ; elle sera boucanée.

— Hé bien, mes amis, s'écria Guillaume Novet, je crois, pour ma part, que c'est là un bon exemple que nous ferons bien d'imiter ; j'ai constaté depuis bien des années que le boucanage est la meilleure manière de conserver le gibier qui garde ainsi tout son parfum.

On salua l'aimable chef des Indiens et on rentra dans le camp, où régnait une grande animation.

Le conseil du Canadien arrivait trop tard ; déjà tous les pécaris étaient dépecés et placés sur des claies en train de boucaner.

Les Indiens de l'escorte, habitués à la vie des bois, n'avaient pas attendu le retour des Européens pour assurer la conservation des provisions qui leur tombaient ainsi du ciel.

Le lendemain matin, on prit congé des Indiens Yaruros, après leur avoir acheté deux grandes pirogues destinées à permettre aux Indiens de l'escorte de pêcher pendant la route et à aider les passagers et les animaux à traverser la rivière si le besoin s'en faisait sentir.

Huit hommes de la caravane furent désignés pour la conduite de ces embarcations dans lesquelles ils prirent place en compagnie de M. Dick Moore et du trappeur canadien.

Ces mesures prises, le signal du départ fut donné et l'on se remit en route, descendant toujours le cours de l'Apure.

La première halte, après celle faite chez les Yaruros, fut le *Diamante*, point au delà duquel les voyageurs ne trouvèrent guère qu'un terrain habité par des jaguars, des caïmans et des cabiaïs.

Des nuées d'oiseaux y obscurcissaient le soleil.

Les chasseurs, aussi bien ceux qui suivaient la caravane à cheval que ceux qui avaient préféré la route fluviale, trouvèrent là l'occasion de faire un immense massacre au bénéfice de la cuisine, dont, grâce à leur adresse, les provisions diminuaient fort peu.

Cette route dura plusieurs jours. Les haltes du soir se faisaient tantôt dans un lieu désert, tantôt auprès de cases isolées, la plupart du temps abandonnées par les Indiens qui les avaient construites.

Celles qui étaient encore occupées contenaient souvent des métis, race croisée de sang espagnol, et qui avaient conservé quelque chose de la fierté des premiers *conquistadores*.

Ils traversèrent aussi un petit hameau de Guamos, nomades indiens des plaines de l'Orénoque qui, bien que jouissant d'une fort mauvaise réputation, reconnurent le totem de M. Dick Moore et reçurent hospitalièrement la caravane à laquelle ils offrirent du poisson sec, les seules provisions qui fussent en leur possession.

Pour dresser les bivouacs, on choisissait un point de la berge garni de grands arbres auxquels on accrochait les hamacs pour éviter la perte de temps que nécessitait l'installation des tentes.

Quand la nuit arrivait, cette nature, où les bêtes régnaient seules, prenait tout à coup des teintes sauvages et lugubres.

Attirés par le foyer allumé, les caïmans venaient s'aligner le long du rivage au nombre de dix ou douze, regardant avec une sorte de plaisir cette colonne de flamme étincelante, et dardant sur les voyageurs une longue rangée d'yeux inertes et luisants.

Chaque nuit le Canadien prenait plaisir à exercer son adresse sur les monstres qu'il frappait à l'œil et mettait en fuite.

Parfois aussi des jaguars et des cougouars rôdaient à l'entour du bivouac et servaient de cible aux adroits tireurs.

Le seul ennemi incommode auquel les Européens ne purent s'habituer, fut une énorme chauve-souris qui venait tourbillonner le soir autour de leurs hamacs et qui parfois les froissait de l'aile et les blessait de ses dents aiguës.

Plusieurs exemplaires de cette vilaine bête vinrent enrichir les collections du docteur.

A l'aspect de leur longue queue, comme celle des molosses, le naturaliste reconnut dans ces chauves-souris des phyllostomes, sorte de vampire dont la langue est garnie de suçoirs.

Les deux chasseurs qui avaient choisi la route fluviale faisaient chaque jour des découvertes nouvelles.

Gibier à poil et gibier à plume, tombaient abondamment sous les balles meurtrières de leur fusil.

Tantôt frappés par des beuglements épouvantables partant de la rivière, ils se trouvaient en présence d'une bande de loutres qui remontaient le courant à la poursuite du poisson.

Ils purent ainsi se procurer bon nombre de peaux à la fourrure épaisse et soyeuse.

Tantôt ils se trouvaient en présence de bandes de singes auxquels ils envoyaient des coups de fusil toujours meurtriers.

Ces singes étaient de trois espèces.

Il y avait le singe rouge ou hurleur, que les métis appelaient *alouata*, le singe noir ou *couata*, et le singe blanc connu sous le nom de macaque.

Le singe rouge était fort commun dans la région.

Chaque nuit, les voyageurs étaient éveillés par ses hurlements, qui, bien plus forts que les mugissements d'un bœuf, ont une certaine ressemblance avec eux.

Une particularité qui étonna fort les explorateurs, c'est que ce singe est capable d'émettre en même temps des sons aigus et des sons graves, de manière à faire croire qu'il y a deux exécutants qui s'accompagnent.

Le docteur expliqua cette anomalie à ses compagnons, en montrant l'organe vocal de ces animaux.

L'air qui sort des poumons de ce singe peut suivre en même temps deux directions différentes : ou sortir directement par la glotte, ou passer par une énorme cavité creusée dans l'os hyoïde, et qui forme un véritable résonnateur.

L'air qui sort directement donne les sons aigus, tandis que l'autre produit les sons graves et sonores.

De beaux et bons oiseaux devenaient aussi fréquemment la proie des chasseurs et fournissaient des rôtis exquis.

Les plus appréciés par les gourmets de la caravane appartenaient à la famille des gallinacés ; c'étaient surtout le hoco et la maraille.

Le hoco, qui est de la grosseur d'une petite dinde, fournit une couche musculaire épaisse qui recouvre son bréchet et qu'on peut faire griller comme de véritables filets de bœuf.

La maraille, qui se tient sur les arbres, fournissait à la table une chair excellente quand elle était grasse.

Les agamis étaient aussi très communs sur les rives du fleuve. Mais, comme leur chair est peu délicate, on abandonnait ces oiseaux aux gens de l'escorte qui s'en régalaient.

Quand la troupe des voyageurs arriva au confluent de l'Apure et de l'Orénoque, comme on avait encore beaucoup de temps devant soi, on résolut de poursuivre la route en remontant le grand fleuve.

Les deux pirogues furent utilisées pendant une journée entière pour traverser l'Apure fort large en ce point.

La caravane se remit en route le long des rives de l'Orénoque : un tableau grandiose et inattendu se déroula devant les yeux des voyageurs.

Ils n'avaient plus devant eux un cours d'eau que les forêts couvraient par intervalles de leur ombre; ce n'était plus cette nature animée par mille oiseaux, par mille quadrupèdes : des cabiaïs, des hérons, des flamants et des spatules, se poursuivant sans fin ni trêve d'une rive à l'autre.

Ce spectacle avait cessé.

Une véritable mer apparaissait avec ses lignes unies et monotones, avec ses vagues et ses brises.

L'horizon était bien garni de forêts chevelues, mais la plage se montrait aride et plane; elle continuait le fleuve sans qu'on pût dire de loin où cessait la terre, où commençait l'eau.

Les Indiens chargés de la conduite des pirogues y installèrent des mâts en bambou et des voiles.

Le but du voyage était la visite des chutes du Maïpouré, après quoi il fut résolu qu'on reviendrait sur ses pas et qu'on suivrait le cours de l'Orénoque jusqu'à Bolivar.

Avant d'arriver au port de l'Encaramada, un événement survint qui faillit être funeste.

Pendant que la caravane suivait pédestrement la rive du fleuve, les deux pirogues tiraient des bordées sur la vaste étendue d'eau, mais n'avançaient que peu en raison du vent contraire.

A un moment même les Indiens renoncèrent, momentanément du moins, à ce mode de locomotion qui aurait laissé trop d'avance à la caravane.

Ils ployèrent les voiles et couchèrent les mâts au fond des pirogues; puis ils revinrent à leurs pagayes.

Les embarcations se rapprochèrent du rivage, où le courant moins fort permettait aux rameurs de faire moins d'efforts tout en avançant plus rapidement.

Guillaume Novet se fit débarquer et l'intrépide chasseur se mit à suivre les pirogues, accompagné de Médor et faisant la guerre au gibier.

Grande fut sa surprise quand, au milieu d'un épais fourré, il se trouva nez à nez avec le docteur.

— Que faites-vous là, monsieur Leroux?

— Vous le voyez, cher ami, j'herborise.

— Pensez-vous qu'il soit bien prudent, monsieur le docteur, de vous aventurer ainsi, à pied, à travers ces broussailles qui peuvent recéler un tigre ou un serpent?

— Vous vous y aventurez bien, monsieur le chasseur, dit d'un ton de persiflage le botaniste.

— Moi, c'est différent, répliqua Guillaume Novet, j'ai avec moi un chien pour me prévenir du danger et un bon rifle pour me défendre.

— Bast! bast! dit le docteur, il n'y a rien à craindre. Depuis deux heures que je marche ainsi, je n'ai pas même vu le moindre agouti.

Le Canadien savait qu'il ne viendrait pas à bout de l'entêtement du naturaliste.

— Bonne chance, lui dit-il, et si quelque danger vous menaçait, criez à tout hasard, je vous entendrai de loin.

— Je ferai mieux, dit le docteur; j'ai dans ma poche un revolver; si vous entendez une détonation, c'est que j'aurai besoin de vous.

Les deux hommes se séparèrent et Médor, ayant fait lever un gros animal qu'il ne connaissait pas encore, le chasseur se mit à sa poursuite.

La bête chassée était de la grosseur d'un petit cheval et avait quelque ressemblance avec l'éléphant.

Elle avait le dos très large, les jambes courtes et le nez terminé par une espèce de trompe.

Le rusé Médor, au lieu de donner la chasse à la bête qui n'était autre chose qu'un tapir et de précipiter ainsi sa fuite, fit un long détour et ramena ainsi le gibier du côté du chasseur.

Celui-ci le mit en joue, tira et le coucha à terre.

— A ce moment même une faible détonation se fit entendre assez loin derrière lui.

Est-ce que ce serait l'écho qui me renvoie affaibli le bruit de mon arme? se demanda Guillaume Novet, ou bien le docteur serait-il en danger?

Sans même chercher à ramasser le gibier mort, il se hâta de retourner sur ses pas, malgré la difficulté du chemin.

Il s'agissait en effet non seulement de franchir des masses de buissons et de lianes entremêlés, mais encore de traverser des amoncellements de roche qui bordaient le fleuve.

Une nouvelle détonation ne lui laissa plus de doute sur la situation périlleuse du docteur.

Novet précipita sa course ; quand il fut arrivé sur une roche assez élevée, un affreux spectacle se présenta à ses yeux.

Au bord du fleuve, il vit un énorme caïman qui, ouvrant une gueule formidable, sortait lourdement de l'eau et s'avançait menaçant au-devant du naturaliste acculé contre un rocher à pic qui lui coupait toute retraite.

CHAPITRE XCVIII

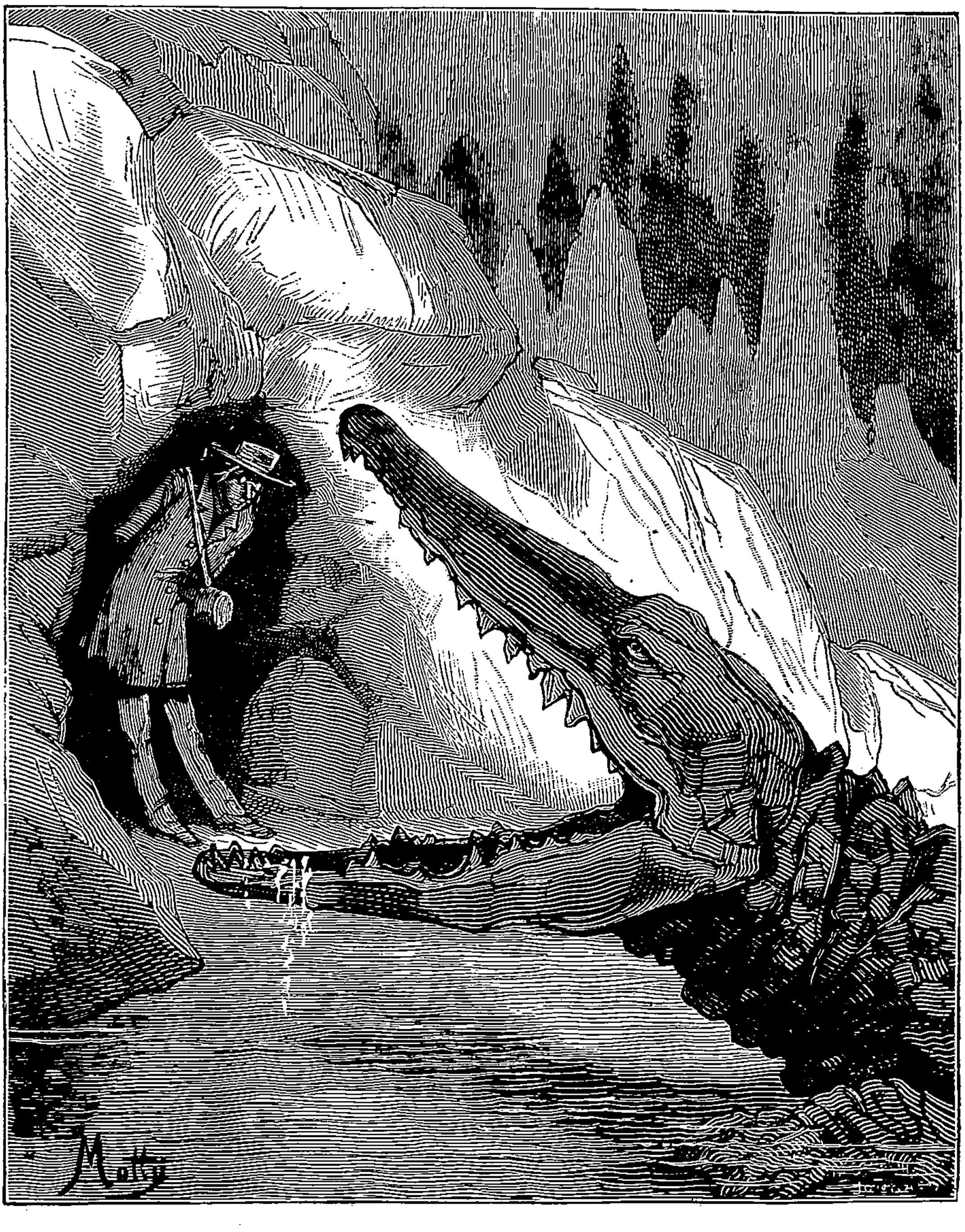
LE DOCTEUR DANS UNE SITUATION EMBARRASSANTE. — UN SPECTATEUR CONDAMNÉ A LA NEUTRALITÉ. — LE DRAME SE PRÉSENTE SOUS UNE NOUVELLE FACE. — UNE BOITE D'HISTOIRE NATURELLE QUI TROUVE UN USAGE INACCOUTUMÉ. — UN REVOLVER UTILISÉ A PROPOS. — L'ÉMOTION DE GUILLAUME NOVET. — UN SECOURS TARDIF. — UN CAÏMAN AVEUGLE. — UN TAPIR TUÉ PAR LE CANADIEN. — CHACUN REPREND SON MOYEN DE LOCOMOTION. — RENDEZ-VOUS DU SOIR AU PIED DE LA CHUTE ATOURÉ. — UN VILLAGE INDIEN. — LES GUAHIBOS. — UNE PIROGUE. — UNE CÉRÉMONIE FUNÈBRE. — LES OBSÈQUES DU CAPITAINE. — LES GALANTERIES DU FUTUR MARI. — LA SUITE DES OBSÈQUES. — LA CAPTURE D'UNE IGUANE. — UN VOL DE CANARDS SAUVAGES. — UN EXPLOIT DU NÉGRILLON TOM. — TROIS FEUX DANS LA NUIT. — LES CHERCHEURS DE SARRAPIA. — LE COMMERCE DE LA FÈVE TONKA. — LE CAMPEMENT COMMUN. — UN REPAS DE CHASSEURS. — PASSAGE DE LA CHUTE ATOURÉ ET DE LA CHUTE MAÏPOURÉ. — ARRIVÉE A SAN FERNANDO. — POURQUOI LE DOCTEUR A VOULU ALLER SI LOIN. — LA FABRICATION DU CURARE. — OPINION DE DORBIGNY ET CELLE DU DOCTEUR CREVAUX. — UNE AVENTURE DE CE DERNIER. — CE QU'A CONCLU LE PROFESSEUR PLANCHON. — AUTRES VERSIONS SUR LA COMPOSITION DU POISON. — LES FOURMIS NOIRES *veinte cuatro*. — LA PENSÉE DU DOCTEUR LEROUX. — SAN FERNANDO DE ATABAPO. — INDUSTRIE DU PAYS. — EXPLOITATION DU CAOUTCHOUC, DE LA GUTTA-PERCHA ET DU COPAHU. — POURQUOI CE COMMERCE NE SE FAIT PAS PAR LE RIO NEGRO ET L'AMAZONE. — LES INDIENS BANIVAS. — LE PEINTRE BEAUDOIN FAIT DES PORTRAITS. — INDIENS DU GUAINIA FABRICANTS DE CURARE. — LES CÉRÉMONIES QUI ACCOMPAGNENT LA CONFECTION DU POISON. — LA FÊTE DES JUVIAS. — LE BERTHOLLETIA. — LES SINGES RÔTIS. — DANSES ET ORGIES. — FÊTE DE LA NUBILITÉ D'UNE JEUNE FILLE. — COMMENT UN JEUNE HOMME MONTRE SA GALANTERIE. — LES DONNEUR DE HAMACS. — ECHANGES DE POLITESSES SAUVAGES. — ON SE MET EN ROUTE POUR BOLIVAR. — CE QU'A FAIT PENDANT CE TEMPS LE *Succès*. — *Port of Spain*. — LE BATEAU *le Bolivar*. — LE MACAREO-GRANDE, UNE BOUCHE DE L'ORÉNOQUE. — UN PAYSAGE MONOTONE. — INDIENS GUARANOS. — BARRANCAS. — SAN-FELIZ-DE-LAS-TABLAS.

La situation du docteur était d'autant plus terrible qu'il se trouvait placé au fond d'une sorte de niche dont l'entrée était gardée par la tête formidable du saurien qui s'avançait, lentement il est vrai, mais d'un mouvement suivi, la gueule ouverte, pour dévorer sa proie.

M. Leroux, dès qu'il avait vu ce museau émerger au-dessus des flots, s'était reculé instinctivement, mais il s'était trouvé arrêté par l'inexorable muraille de granit.

Le caïman, levant hors de l'eau son énorme tête et une partie de son corps, s'approchait avec sa marche de reptile.

Sa puissante mâchoire, mue par un appétit désordonné, s'ouvrait et se refermait avec un bruit de tiroir devant la figure terrifiée du malheureux naturaliste.



Situation critique de M. Leroux. (P. 1194.)

Celui-ci cherchait vainement, du regard, soit une anfraotuosité de la roche, soit une liane tombante, à laquelle il pût s'accrocher.

Guillaume Novet assistait de son observatoire à cette scène dramatique dont pas un détail ne lui échappait et qui lui glaçait le sang dans les veines.

Bien qu'armé d'un incomparable sang-froid, il considérait la distance qui le séparait du monstre.

— Jamais, murmura-t-il entre ses dents, ma balle n'aura assez de force pour pénétrer à travers cette cuirasse.

Néanmoins il mit son fusil en joue.

Puis, tout à coup il renonça à tirer.

— C'est vraiment trop dangereux, dit-il, si ma balle glisse sur les écailles de cette vilaine bête, elle ira tuer le malheureux docteur.

Soudain il tressaillit.

Le drame en effet se présenta sous une nouvelle face.

Le docteur Leroux qui déjà sentait l'odeur empestée de la respiration de la bête hideuse, eut une inspiration subite.

Voyant le caïman, la gueule ouverte comme un four, faire un mouvement suprême pour lui saisir la tête, il jeta dans cet antre béant sa boîte de naturaliste.

L'animal idiot ferma la bouche avec une telle avidité que la boîte craqua comme une dragée sous la dent d'un enfant gourmand.

La bête d'ailleurs s'arrêta, broya cette proie indigeste et l'engloutit comme si elle eût constitué un mets délicat.

Le docteur s'arma alors de son revolver.

Le Canadien le vit viser avec soin le monstre placé à moins d'un mètre de lui.

Une détonation se fit entendre, puis une seconde.

Le saurien fit un brusque mouvement de recul et se tourna tout à fait en dehors de l'espèce de niche qui coupait toute retraite au naturaliste.

Puis il pivota lourdement sur lui-même, de façon à regagner le fleuve dans les flots duquel il disparut.

— Ouf! s'écria Guillaume Novet, je ne crois pas que de ma vie j'aie éprouvé une pareille émotion.

Le docteur n'était sans doute pas moins remué, car le chasseur le vit tomber sur le sol comme un être inanimé.

En quelques minutes, il fut près de lui ; mais aussitôt il fut complètement rassuré.

M. Leroux venait de porter à ses lèvres le goulot d'une gourde pendue à sa ceinture et il buvait à longs traits.

Quand il vit le Canadien :

— Ma foi, cher ami, dit-il, j'ai bien cru que vous arriveriez trop tard, et je viens d'échapper à un rude danger.

— Je vous ai vu, docteur, et je me suis trouvé, hélas! dans l'impossibilité de vous secourir.

Cependant les diverses détonations qui venaient de se faire entendre avaient appelé l'attention des gens de la caravane, aussi bien que celle des rameurs.

Au moment où la pirogue abordait pour demander des renseignements, deux hommes sortaient du fouillis des buissons qui bordaient le fleuve.

C'étaient M. de la Bécassière et l'ancien chef de rayon du Louvre.

— Qu'y a-t-il eu? cria de la barque M. Dick Moore.

— Est-ce vous, docteur, qui venez de faire entendre cette fusillade? demanda le marquis.

M. Leroux alors, avec une incomparable modestie, raconta les péripéties du drame qui venait d'avoir lieu.

— Ce que je m'explique mal encore, interrompit le Canadien, c'est comment, avec ce revolver de dame, vous avez pu décider ce monstre cuirassé à battre en retraite.

— Rien pourtant n'est plus simple, répondit le docteur.

Quand je le vis s'avancer sur moi et arriver assez près pour que son souffle me frappât au visage, ce que je remarquai surtout c'étaient ses yeux glauques et ternes.

Ma première pensée fut de regretter d'avoir oublié mon bowie knife, car je n'aurais pas hésité à le plonger dans ces deux parties molles.

Je tenais mon revolver à la main et déjà j'en avais tiré deux coups en l'air pour vous annoncer, mon cher trappeur, que je n'avais pas toutes mes aises.

Une idée subite me frappa.

— Ces balles, me dis-je, sont plus sûres et ont une force de pénétration plus grande que la pointe de n'importe quel couteau.

Je visai la bête aux yeux et, grâce au peu de distance qui nous séparait, j'eus le bonheur de l'aveugler de mes deux coups de revolver.

Chacun félicita le naturaliste sur son sang-froid et sa bravoure, mais il ne s'en montra pas plus fier.

Guillaume Novet songea seulement alors à la proie qui était tombée sous son coup de fusil quelques instants avant l'aventure du docteur.

On alla à la recherche de la bête morte.

Dès que le docteur l'aperçut.

— Bravo! cher chasseur, dit-il, vous venez d'enrichir ma collection d'un sujet précieux.

Ceci est un tapir et il est de belle taille, ajouta-t-il.

Rien qu'à voir son nez terminé en une trompe courte et, mobile en tous sens, vous devinez qu'il appartient aux mammifères pachydermes.

C'est le plus gros quadrupède de l'Amérique méridionale et, si ce

n'était le peu de longueur de ses jambes, vous constateriez qu'il est aussi long et aussi gros qu'un bœuf.

Les gens de la pirogue chargèrent l'animal mort sur leur bateau ; Guillaume Novet monta avec eux et, tandis que le docteur et ses deux compagnons s'éloignaient pour rejoindre la caravane, les rameurs faisaient des efforts pour arriver le soir au campement commun.

Le lieu de rendez-vous fixé était la chute Atouré, un peu au-dessus de la chute Maïpouré qu'on irait visiter le lendemain.

De là, on irait à San Fernando, après quoi, revenant sur ses pas, on redescendrait le fleuve Orénoque jusqu'à la ville de Bolivar.

Nous laisserons le docteur et ses compagnons rejoindre les chevaux et les mules, continuant une savante dissertation sur le tapir, et nous suivrons la route fluviale en compagnie de M. Dick Moore et du Canadien.

Bien que cette voie fut assez pénible en raison du courant du fleuve, elle fut parcourue relativement vite grâce à la force et à l'adresse des rameurs.

Cette course ne fut signalée que par des incidents de peu d'importance, pourtant deux ou trois faits méritent d'être signalés.

La pirogue rasait la rive le plus qu'elle pouvait, afin d'éviter le courant.

Elle se trouva tout à coup en face d'un village indien placé sur la rive gauche du fleuve.

Un des rameurs apprit à M. Dick Moore que ce village était habité par des Guahibos, chez qui il avait autrefois fait un assez long séjour.

Il témoigna le désir d'aborder et d'aller faire une courte visite à ses anciennes connaissances.

— Diable ! fit M. Dick Moore, c'est que, si ma mémoire est fidèle, les Guahibos ne jouissent pas de la meilleure réputation et passent pour d'incorrigibles pillards.

En 1878, ils ont tué un blanc et toute sa famille qui campaient à la bouche de la rivière Meta, et cela dans le seul but de le voler.

Ils se sont emparés de son fusil qu'il avait laissé dans son canot et ils l'ont tué à coups de crosse.

J'avoue que cela ne me donne que peu d'envie d'aller les visiter.

Au moment même où l'Américain faisait cette objection, on se trouva en face d'une pirogue montée précisément par des Indiens Guahibos.

Ils saluèrent les nouveaux venus et insistèrent vivement pour se faire accompagner dans leur village.

— Venez, venez, dirent-ils, vous assisterez à la célébration de l'anniversaire de la mort du capitaine.

La perspective d'être témoin de quelque cérémonie bizarre décida M. Dick Moore et son compagnon.

— Soit, dit-il, abordons, mais ne nous attardons pas.

Quand ils arrivèrent sur la place du village, précédés par les Indiens hospitaliers, ils aperçurent la veuve du défunt accompagnée de sa famille ; elle arriva portant au dos un *catoumare* (sorte de hotte) qui renfermait les restes de son mari.

Les hommes du village jouaient du *carouso* (flûte), pendant qu'un sorcier soufflait pour jeter un sortilège à celui qui avait causé la mort.

Tout le monde dansait et buvait.

Après, on apporta un sac contenant *todos los bienes*, toute la fortune du défunt.

C'étaient son hamac, son *guayouko*, sa sarbacane, ses couronnes de plumes, etc.

La veuve déposa sa hotte au milieu de la hutte, et, prenant le sac, elle en sortit les objets les uns après les autres en criant :

— Voilà son guayouco ! voilà sa couronne !

A l'exhibition de chaque objet, *todos aloran cantando*, tous pleuraient en chantant.

On remit le tout dans le sac, puis on dansa et l'on but.

On creusa ensuite au milieu de la hutte un trou rond d'environ un mètre et demi de profondeur et l'on y enterra les restes du brave capitaine.

Après les avoir recouverts de terre, on mit la veuve sur la tombe ; on lui enleva un lambeau d'étoffe dont elle s'était, pour la circonstance, recouvert la poitrine.

Elle se plaça alors les mains au-dessus de la tête et un homme s'avança, frappant les seins à coups de verges.

C'était le futur mari.

Pendant ce temps, les autres hommes lui donnaient des coups sur les épaules nues.

La veuve reçut cette flagellation sans se plaindre.

Après la cérémonie, on plaça une autre femme sur la tombe et ils lui traversèrent l'extrémité de la langue avec un os.

Le sang coula sur sa poitrine et un sorcier lui en barbouilla les seins, après quoi on lui offrit à boire et le bal recommença.

M. Dick Moore et Guillaume Novet auraient bien voulu assister à la fin de la cérémonie, mais on avait déjà perdu une heure et il fallait se résigner à repartir.

L'Américain ne le fit pas sans exhiber son totem devant le chef de la tribu.

Mais il eut bientôt la preuve que les bruits de la conjuration n'avaient pas encore pénétré jusque-là, car ni le chef, ni le sorcier n'y attachèrent la moindre importance.

L'Indien rameur avait, lui, au contraire, été reconnu par plusieurs hommes de la tribu qui l'accueillirent avec la plus grande amitié.

Ce fut grâce à lui que les deux voyageurs purent connaître la suite qui serait donnée aux obsèques du capitaine.

— Ce soir, dit-il, on allumera un grand feu ; tous iront en dansant jusqu'au bûcher.

Le sorcier sautera par-dessus le feu en soufflant de tous ses poumons. Les autres, hommes, femmes, enfants, l'imiteront.

Tous dirigeront leur souffle vers le pays habité par les Indiens Piaroas ; car ce sont ces affreux voisins qui les font mourir en leur jetant des sortilèges.

Le narrateur prononça cette affirmation avec une conviction qui fit sourire ses auditeurs.

Puis il continua :

— Ensuite les hommes s'assiéront sur de petits bancs et les femmes les peindront des pieds à la tête avec une pâte rouge afin de les préserver des maladies.

J'oubliais de vous dire que la sépulture n'a jamais lieu qu'un an après la mort.

Aussitôt après la mort du capitaine, on a abandonné l'ancien village.

Les restes du chef ont eu depuis cette époque le temps de sécher dans la hutte où il est mort.

Un autre événement, qui signala la navigation des voyageurs, fut la capture d'une iguane qui dormait paisiblement sur une grosse branche d'un arbre surplombant le fleuve lorsque la balle de M. Dick Moore la fit passer de vie à trépas.

Enfin nous aurons dit tout ce qui peut intéresser le lecteur, quand ils sauront que Guillaume Novet augmenta les provisions culinaires d'une vingtaine de canards sauvages qu'il tirait au vol et que le vaillant Médor allait, sans hésiter, chercher au milieu du courant.

Le négrillon Tom, à qui les Indiens Guahibos avaient donné un arc et des flèches, tua, à la surface de l'eau, un superbe poisson qui fut également rapporté par Médor.

Enfin l'on arriva au pied des chutes d'Atouré. La nuit était tombée et un des Indiens grimpa sur un arbre pour voir si quelque feu signalait le campement de la caravane.

Ce ne fut pas sans quelque inquiétude qu'ils apprirent que la fumée

claire de trois feux se détachait vivement sur le ton sombre d'une chaîne de montagnes rocheuses assez rapprochées.

Ils débarquèrent à tout hasard, amarrèrent solidement leur pirogue à un arbre du rivage, et ils allaient se diriger un peu au hasard quand une détonation se fit entendre à quelques pas et que les jeunes gens les hélèrent d'un bouquet de grands arbres sous lesquels ils s'étaient établis.

Les cavaliers étaient arrivés au but depuis plus de deux heures et, comme les navigateurs, ils avaient été assez intrigués par la vue des feux qui brillaient dans les alentours.

Deux d'entre eux s'étaient détachés et étaient venus renseigner leurs compagnons.

Ces feux étaient ceux des chercheurs de sarrapia (fève tonka ou de Macouba).

Le docteur donna complaisamment des détails sur cette industrie.

— Ces fèves, dit-il, sont produites par le *coumarouna odorata* et sont l'objet d'un commerce assez considérable sur l'Orénoque.

Les arbres qui les produisent sont dispersés dans les forêts et sans doute personne n'a encore eu l'idée d'en faire des plantations sérieuses.

La culture du sarrapia serait pourtant suffisamment rémunératrice pour justifier des essais pratiqués en grand.

Jugez-en vous-mêmes.

Un arbre peut donner un arrobe de graines, c'est-à-dire vingt-cinq livres.

La livre se vend couramment dix francs à Bolivar, ce qui représenterait pour un millier d'arbres un joli revenu.

Chaque année de nombreux habitants se mettent en campagne pour la récolte de cette fève.

Le fruit est une gousse charnue, une sorte de drupe, ressemblant à une petite mangue.

On casse les gousses et on met les graines dans un sac.

Ces gousses tombent d'elles-mêmes en février et en mars, avant la saison des pluies, du moins dans le bas Orénoque.

La sarrapia est dirigée sur Port of Spain et sur l'Amérique du Nord, où elle est employée en parfumerie, et comme succédanée de la quinine, après avoir subi un commencement de germination.

Le campement était préparé quand arriva la pirogue, et un feu vif, brillant sous les arbres, permit aux voyageurs de songer aux apprêts du dîner.

Pendant que le docteur dépouillait soigneusement le tapir, aidé du

jeune Jollibois qui était devenu un préparateur remarquable d'histoire naturelle, chacun se mit à la besogne.

Des broches furent improvisées, auxquelles ne tardèrent pas à faire bonne figure les oies et les canards tués par le Canadien.

L'iguane fut rôtie à part, sur des galets plats fortements chauffés dans la braise.

La chair du tapir fut également mise sur le gril ; mais on déclara que, sans être mauvaise, elle ne constituait pas un mets distingué et on l'abandonna aux peones qui s'en régalèrent.

L'iguane, au contraire, eut tous les honneurs de la table ; chacun s'accorda à la reconnaître exquise.

Le lendemain on se remit en route.

Grâce à l'adresse des rameurs, la pirogue franchit sans encombre la chute Atouré, tantôt poussée à la gaffe, tantôt tirée à la cordelle, tantôt remorquée à la main.

On poursuivit la route jusqu'à la chute Maïpouré, au pied de laquelle on campa encore et qu'on franchit également le lendemain sans accident.

Enfin, deux jours après, on arriva à la ville de San Fernando qui devait être, dans ce sens, le terme du voyage.

Une raison avait poussé le docteur à insister pour aller aussi loin en remontant le fleuve.

Il savait qu'à San Fernando il y a des Indiens qui préparent le fameux *curare*, le terrible poison dans lequel ils trempent leurs flèches, et il voulait voir de près comment se pratiquait cette opération.

— La question est plus grave que vous ne l'imaginez, répétait souvent le bon docteur.

Les savants ne sont pas même d'accord sur la matière qui produit ce poison.

Est-ce, comme l'affirme d'Orbigny, la liane appelée *Bertholettia* qui le donne, ou bien, suivant le dire du docteur Crevaux, est-ce le *Strychnos Toxifera* de Schomburk.

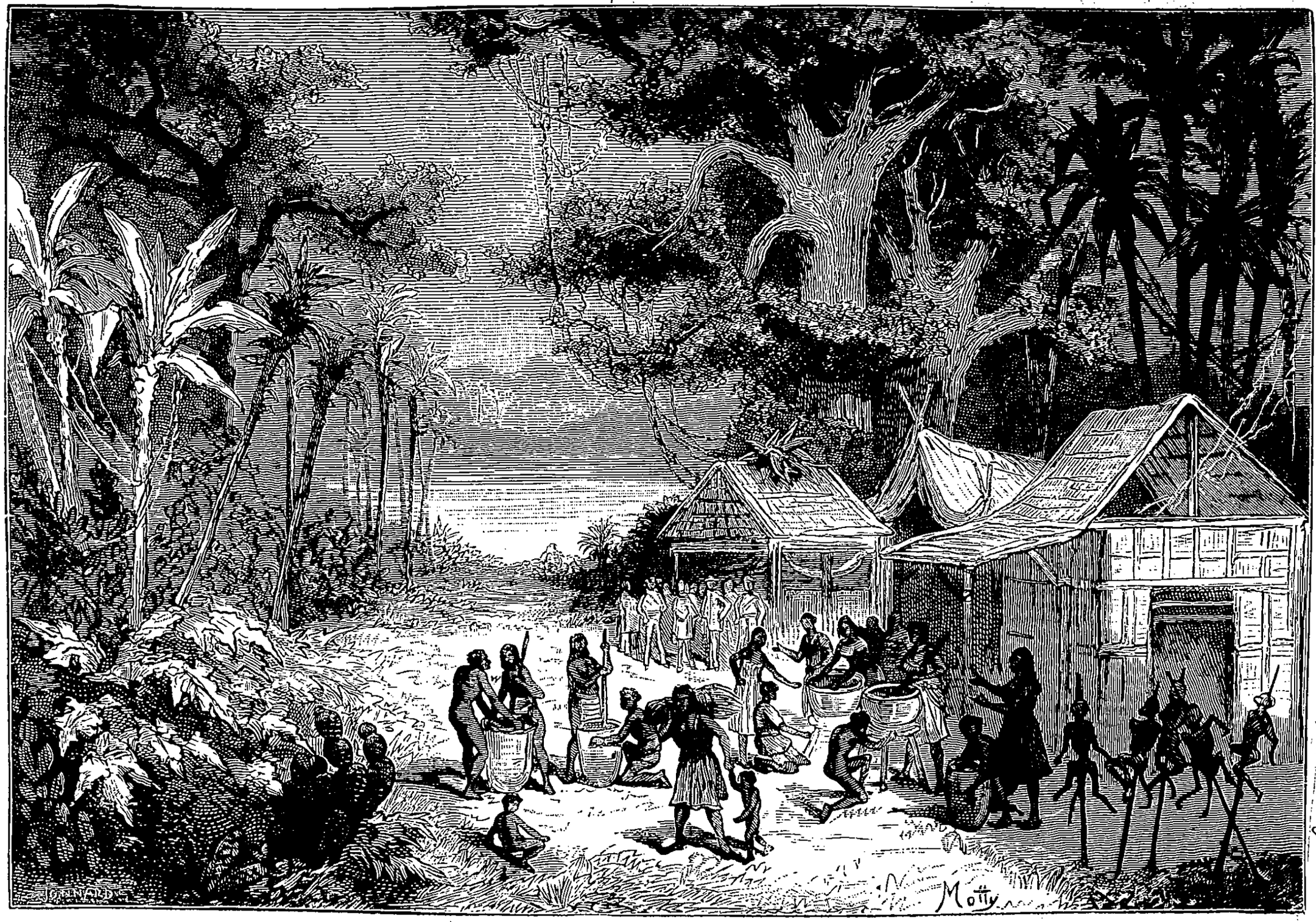
Le malheureux et regretté voyageur raconte, que justement au point où nous sommes, c'est-à-dire aux chutes de Maïpure, il rencontra un nègre fugitif du Brésil, du nom de Sylvestre, qui était venu s'établir là comme passeur.

Le hasard voulut qu'on parlât du curare.

— Ma femme le connaît bien, répondit le noir. Elle est fille d'un sorcier piarva et elle a bien souvent aidé son père à en préparer.

Justement la jeune femme rentrait en ce moment.

Elle proposa au docteur de lui montrer la plante d'où on l'extrayait.



Fabrication du curare. — Antropomorphes rôtis. (P. 1206.)

— Il en existe, affirmait-elle, dans la colline boisée qui avoisine notre case.

L'explorateur lui fit cadeau d'un collier de corail rouge et acheva ainsi à la décider à livrer son secret.

Il partit sur ses traces et ne tarda pas à rencontrer un *strychnos* dont les feuilles et les jeunes rameaux étaient couverts de nombreux poils roux.

C'est cette plante qu'il a rapportée à Paris et que M. le professeur Planchon, qui l'a examinée, a déclaré être le *strychnos toxifera*.

— Je serais d'autant plus disposé à adopter cette version, continua le savant naturaliste, que la jeune Indienne a complété ses renseignements en indiquant les procédés de fabrication du curare.

D'après elle, on râpe l'écorce de la liane en question ; on la fait bouillir dans l'eau pendant plusieurs heures ; on passe sur un filtre très fin, et on concentre le liquide filtré en consistance de mélasse.

On obtient ainsi un extrait noir que l'on enferme dans des gourdes de 10 centimètres de diamètre.

On y trempe l'extrémité des flèches à une ou plusieurs reprises, suivant la quantité de poison que l'on veut y fixer.

— Cet extrait sèche rapidement dans ces gourdes, ajoutait la fille du sorcier, et prend alors une consistance et une cassure résineuses.

J'ai entendu M. Crevaux affirmer à la Société de géographie commerciale de Paris que tous les Indiens Piarvas, auxquels, par la suite, il a montré ses tronçons de liane, ont reconnu le vrai curare.

Si nous réussissons à San Fernando à assister à la fabrication du poison, j'aurai l'honneur d'apporter en Europe la solution de ce problème contesté.

— N'y a-t-il donc, interrogea le marquis, que les deux versions du docteur Crevaux et de M. d'Orbigny sur la composition du curare?

— Oh! tant s'en faut! répliqua le docteur. Dans l'Amérique du Sud, chacun prétend connaître cette préparation.

J'ai entendu un voyageur digne de foi, don Ramon Izquierda, qui a visité les Indiens Maquiripures et qui assure les avoir vus fabriquer le curare avec une liane appelée *mabacoure*, dont la fleur est à moitié verte.

Ils y font entrer, dit-il, de grosses fourmis noires appelées *veinte cuatro* (vingt-quatre), dont il m'a montré des échantillons qui présentent la plus grande ressemblance avec les fourmis manioc.

D'autres personnes disent que la liane d'où est extrait le curare est de l'espèce des *strychnos yapurensis*.

C'est à des strychnos que Humbold, de Castelnau, Schomburg, attri-

buent l'origine de ce poison fabriqué dans l'Orénoque, dans la région de l'Amazone et dans la Guyane anglaise.

En somme, comme je n'ai aucune espèce de raison de douter de la véracité de ces savants, j'en conclus que cette composition est très complexe et varie sans doute d'une tribu à l'autre, peut-être même selon l'effet qu'on en veut obtenir.

Le premier soin des voyageurs, en arrivant à San Fernando, fut de songer à s'y loger le plus confortablement possible ; mais, hélas! ce village ne possède pas la moindre auberge.

On se résigna donc à établir un campement et à loger les peones dans une case en ruine qui les préserverait au moins de la pluie et de l'orage.

Le village de San Fernando de Atabapo est placé près du confluent de l'Orénoque, du Guayrare et de l'Atabapo.

Il avait jadis une certaine importance : c'était le centre des missions des Jésuites qui ont accueilli Humbold.

L'industrie du pays, réduit à une centaine d'habitants, est l'exploitation du caoutchouc, de la gutta-percha et du copahu.

C'est un Français, M. Truchon, qui a enseigné aux habitants, il y a quelques années, l'exploitation de la première de ces matières.

En décembre, les Indiens Banivas de l'Atabapo et les habitants de San Fernando se répandent dans les forêts de l'Orénoque, au-dessus du Vichada, pour faire leur provision de *goma* qu'ils viennent vendre aux principaux trafiquants du village.

Ceux-ci vont vendre leur caoutchouc à Bolivar.

Le fret pour cette ville est très considérable ; il atteint 25 0/0 de la valeur des marchandises, si le bateau charge 300 arrobes, et 50 0/0 pour les bateaux moitié plus petits.

Le docteur fit la remarque judicieuse que, du Cussiquiare, il serait plus facile d'atteindre Manaos que Bolivar, et que la navigation serait moins dangereuse sur le rio Negro que sur l'Orénoque.

Le négociant auquel M. Leroux faisait cette observation lui répondit que, dans ce cas, on serait payé en papier brésilien, ce qui, à cause du change, amènerait de fortes pertes au commerçant. C'est pourquoi ils préfèrent vendre leurs produits à Bolivar.

L'agriculture à San Fernando est aussi peu développée que possible. Quelques privilégiés possèdent dans les environs des *plataneros* qui leur fournissent des bananes.

On compte sur les Indiens pour se procurer de la cassave et de la farine de manioc.

Le village n'a que cinq ou six vaches qui paissent dans les terrains vagues des environs.

La forêt l'environne de toutes parts et s'étend de l'Atabapo à l'Orénoque, ne ménageant que quelques clairières envahies par les hautes herbes et des broussailles composées surtout de mélastomas.

Les habitants restés au village parurent aux voyageurs vivre dans une indolence absolue.

Leur sieste durait tout l'après-midi.

Les bains tenaient une grande place dans leur existence.

De leur campement, les explorateurs pouvaient suivre les ébats des baigneurs dans les eaux noires de l'Atabapo.

Le surlendemain de leur arrivée, ils aperçurent trois canots venant de l'Atabapo, montés par les Indiens Banivas qui venaient à San Fernando, du village de Samutsida.

Ces indigènes se proposaient de remonter l'Orénoque pour la récolte du caoutchouc, et ils avaient amené toute leur famille.

Le caoutchouc leur rapporte apparemment beaucoup, car ils avaient des vêtements très propres et presque neufs.

Les hommes portaient la chemise au vent par-dessus le pantalon.

Les femmes avaient des robes voyantes, des bas et des bottines en drap à bouts vernis qu'elles étaient fières de montrer.

Elles portaient des boucles d'oreilles dorées, remarquables par leurs grandes dimensions.

Pendant que le docteur se mettait en quête des tribus qui fabriquent le curare, le peintre Beaudoin résolut d'utiliser ses loisirs à portraiturer ces indigènes.

Connaissant le penchant des hommes pour l'alcool et celui des femmes pour les bijoux, il n'eut pas grand'peine à les attirer sous la tente.

Moyennant quelques verres de rhum et quelques colliers de corail rouge, c'était à qui ferait faire son portrait.

Après les Banivas, ce fut au tour des habitants de San Fernando de vouloir se faire dessiner.

Ce fut ainsi que M. Beaudoin put augmenter la galerie anthropologique du docteur de portraits d'Indiens et d'Indiennes Pouinaves, Guaïnia, du rio Uaupes, etc. (1).

On vint enfin annoncer au docteur qu'une tribu d'Indiens du Guaïnia allait s'occuper de la fabrication du curare, ce qu'ils appellent célébrer

(1) Lire *Voyages dans l'Amérique du Sud*, par le docteur Crevaux. — Hachette, éditeur, à Paris.

la fiesta de las juvias, et qu'il lui serait loisible d'y assister à la condition de s'assurer l'alliance du *piaï*, qui est le prêtre sorcier de ces contrées.

Quelques bouteilles de rhum de traite qu'il acheta au village et une tabatière à musique eurent bientôt amené la conclusion de ce traité.

M. Dick Moore et M. de la Bécassière furent même admis en sur-plus du marché à être témoins des cérémonies qui accompagnent la fabrication mystérieuse.

Les Juvias sont les fruits de la liane qui sert à faire le curare, et le docteur reconnut en elle le Bertholiétia.

Quand les trois amis arrivèrent sur le lieu de campement des Indiens, la fête était commencée, et une orgie complète avait été le signal de la fabrication.

Les indigènes livrés aux fumées de l'alcool commencèrent d'abord des danses macabres indescriptibles.

Quand cette ivresse furieuse se fut un peu dissipée, les Guaïnias disposèrent de grandes chaudières pour la cuisson du suc vénéneux.

Le poison n'est ni dans les fruits, ni dans les feuilles de l'arbre, mais dans l'aubier.

Les opérateurs se mirent à racler la liane, et l'écorce enlevée fut réduite en filaments très minces sur une pierre à broyer.

Le suc vénéneux étant jaune, toute la masse filandreuse prit la même couleur.

Une infusion à froid, puis une concentration par vaporisation suffirent pour obtenir ce poison terrible dont on ne connaît pas encore l'antidote.

Quand le curare fut terminé, commença seulement le premier acte de la fête des juvias.

La scène se passait dans de grandes huttes ou cabanes autour desquelles étaient rangés de grands singes, des marimondes et des capucins rôtis et noircis par la fumée.

Les trois visiteurs apprirent que les naturels font grand cas de la chair de ces singes, et ils en réservent toujours un grand nombre pour le repas de la fête.

— Ces anthropomorphes, grillés et alignés de la sorte, dit M. Dick Moore, ont l'air de petits enfants brûlés dans un incendie.

— Pour moi, reprit le marquis, il me semble en les regardant voir une série de momies rangées dans un caveau.

— J'avoue que ce spectacle n'a pour moi rien d'appétissant, dit en riant le docteur, mais voyez combien il semble ravir les Indiens.

— Je ne serais pas étonné, ajouta-t-il, quand j'observe leurs yeux

brillants de convoitise, que ces gens eussent eu jadis des habitudes d'anthropophagie, dont le souvenir renaît à la vue de ces singes rôtis.

Après avoir dévoré leur gibier peu ragoûtant, les Indiens commencèrent les danses.

Les hommes seuls ont le privilège de ce divertissement, ce qui en augmente la monotonie.

Tous les Indiens, jeunes ou vieux, se mirent à tourner en rond, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec une gravité silencieuse.

Les danseurs faisaient à la fois l'office de musiciens ; ils soufflaient dans une espèce de syringe à tuyaux inégaux, et, pour marquer la mesure, ils pliaient leurs genoux en cadence.

Tout cela se faisait sur un mode triste et lent.

Pendant ce temps, les femmes, laissées à l'écart, étaient admises tout au plus à servir aux convives du singe rôti, des boissons fermentées, du chou-palmiste et de la chair de poisson séchée au soleil.

Les choses se passèrent d'ailleurs le plus cordialement possible, et quand la cérémonie fut terminée, le docteur appelait plaisamment le sorcier qui avait dirigé la fête, *mon cher confrère*.

La tribu des Guaïnias devait passer là plusieurs mois, et ils invitèrent leurs hôtes à revenir les visiter le plus souvent possible.

Les explorateurs n'eurent garde de négliger une telle occasion d'observer chez eux les naturels du nouveau monde.

Un jour, on leur annonça qu'on allait célébrer une nouvelle fête, celle de la nubilité d'une fille du chef.

Ils arrivent à l'heure désignée, et à peine étaient-ils dans le village qu'un bruit étrange vint frapper leurs oreilles.

C'était une musique formidable qui semblait sortir de la forêt.

— Qu'est-ce que cela? demanda le docteur.

Le chef interrogé répondit:

— C'est le diable qui souffle daus un gros bambou.

M. Leroux comprit que son confrère le piaï, absent en ce moment, ne devait pas être étranger à cette diablerie.

— Il y a trois jours, dit le chef, que le silence est déchiré par cette terrible musique.

— Voilà, voilà le diable! s'écrièrent des gens accourant affolés.

La jeune fille du chef, cause innocente de tout ce tapage, chercha à prendre la fuite.

Mais, à ce moment même, le sorcier accourut, banda les yeux de la jeune vierge, et l'entraîna sur la place du village.

Alors commença la fête des coups de bâton.

Les hommes se mirent à frapper la malheureuse qui, transie de peur, n'avait garde de se plaindre.

Enfin, un jeune homme, admirant le courage de la pauvre jeune fille, vint se mettre à sa place, et s'exposa aux coups de bâton de l'assistance.

La jeune fille se retourna aussitôt contre son libérateur, et ne se montra pas son ennemie la moins acharnée.

Le docteur regarda le chef d'un air stupéfait, tant cette façon d'agir lui semblait étrange.

L'Indien comprit cette interrogation muette.

— Si ce jeune homme, dit-il, se montre brave et supporte sans se plaindre les coups qui pleuvent sur lui, ma fille le choisira pour son mari.

Dans les diverses visites que les voyageurs firent à leurs nouveaux amis les Indiens, ils eurent bien d'autres occasions d'assister à de curieux spectacles.

C'est ainsi qu'ils purent être témoins de la fête du pilon, *fiesta del pilon*.

Un Indien Pouinave avait promis aux Guaïnias de leur apporter des hamacs.

En conséquence, il en avait recueilli le plus possible dans sa famille et chez ses voisins, en engageant amis et parents à l'accompagner.

Un beau jour, le donateur et sa suite se mettent en route pour aller porter leurs cadeaux sans prévenir de l'époque exacte de l'arrivée.

De leur côté, ceux qui devaient recevoir n'étaient pas restés inactifs.

Ils avaient fait d'amples provisions de gibier, de poisson et de *yaraké*, qui est la boisson fermentée qu'ils préparent.

Un jour que les voyageurs entraient dans le campement indien, ils trouvèrent leurs amis en train de boire et de danser.

Ils s'informèrent des causes de cet air de fête.

On leur apprit que, selon beaucoup de probabilités, les donneurs de hamacs allaient venir et qu'on continuerait ainsi à boire et à danser jusqu'à leur arrivée, cette attente dût-elle durer plusieurs jours.

Heureusement pour la curiosité des Européens, on entendit au loin le son du yapourouro.

C'était le signal de l'arrivée du porteur de hamacs avec son cortège de parents et d'amis.

Les nouveaux venus furent reçus avec enthousiasme

M. CHAMPION, LE MARIÉ DE LA NOCE PARISIENNE.

On dansa et on but pendant vingt-quatre heures, puis les étrangers offrirent leurs présents.

Les Guaïnias mirent en bandoulière les hamacs qu'on leur apportait, puis le bal recommença.

On donna à boire aux généreux étrangers jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés de fatigue et ivres de yaraké.

Dans ces fêtes, tous dansaient des rondes ou marchaient à la file par couples, la femme à droite, l'homme frappant le sol en cadence avec un pilon, c'est-à-dire un bambou.

Enfin on se sépara, les invités priant à leur tour leurs hôtes de les venir visiter et de recommencer la fête l'année suivante.

Les voyageurs résolurent de revenir sur leurs pas et de suivre le cours de l'Orénoque jusqu'à Bolivar.

Une partie continuerait la route à pied; mais on acheta deux nouvelles pirogues et on loua des bateliers pour soulager d'autant chevaux, mulets et ânes, qui venaient d'accomplir un si long voyage.

Disons d'ailleurs que le séjour de près d'un mois fait à San Fernando avait permis à tous ces animaux de se refaire et que, lorsque la caravane se remit en route, tous étaient vigoureux et en parfait état de santé.

Nos lecteurs nous sauront gré de ne pas insister sur ce voyage obligatoire pour rejoindre les dames et leurs compagnons de route à l'ancienne ville d'Angostura.

Cette route d'ailleurs ne fut signalée par aucun événement d'une importance capitale.

Chacun rivalisa de zèle et d'adresse pour assurer des provisions de bouche fraîches à l'expédition; mais la tâche était facile dans ces contrées qui sont les plus giboyeuses et les plus poissonneuses du monde.

Pour nous, abandonnant nos trois pirogues et notre caravane, nous irons retrouver le *Succès* et nous dirons rapidement comment s'accomplit le voyage de M. Million, de la Guayra à la ville de Bolivar.

Le *Succès*, reprenant la route qu'il avait déjà suivie, longea la côte nord du Venezuela, repassa à Cumana, laissa à sa gauche l'île Marguerite, l'île de l'Assomption et, doublant le cap Paria, il s'arrêta à Port d'Espagne (*Port-of-Spain*), siège du gouvernement de l'île de la Trinité.

Là, le navire dut être quitté par ses passagers, en raison de l'impossibilité où il aurait été de remonter l'Orénoque à cause de sa profondeur de coque.

Ordre fut donc donné au capitaine d'attendre à la Trinité le retour de l'expédition, avec des instructions nouvelles.

Pour se rendre à Ciudad-Bolivar, capitale et siège de la présidence de l'État de Guyane, il fallait se résigner à prendre à Port-d'Espagne un vapeur spécial, *le Bolivar*, construit sur le modèle des grands steamers américains, à fond plat, et qui fait régulièrement deux fois par mois la route de la capitale de la Trinité à Bolivar, l'ancienne ville d'Angostura.

Certes le *Bolivar* était loin d'offrir à ses passagers le même confor-

table qu'ils trouvaient sur le *Succès* ; mais, en somme, il faut savoir céder aux nécessités, et il ne s'agissait d'ailleurs que d'une courte traversée.

Le *Bolivar*, en effet, part de Port-of-Spain le 10 et le 24 de chaque mois pour Ciudad-Bolivar, et la durée moyenne de son trajet, tant dans le golfe de la Trinité que dans l'Orénoque, est de 36 heures.

L'Orénoque, qui, comme on sait, est un des plus grands fleuves du monde, se jette dans l'Océan par de nombreuses bouches qui forment un immense delta.

C'est par l'une des plus septentrionales, le Macareo-Grande, que le *Bolivar* entre dans le fleuve.

Cette bouche n'est pas la plus large ; mais elle est la plus courte, la plus profonde, et, par conséquent, celle qui offre à la navigation la plus grande somme de sécurité à toutes les époques de l'année.

En temps d'étiage, en effet, le fond irrégulier des autres bouches crée parfois de sérieuses difficultés qui exigent une scrupuleuse attention et surtout une grande pratique de cette navigation spéciale.

L'Orénoque proprement dit, lui-même, n'est pas exempt, aux basses eaux, d'inconvénients du même genre.

M. Million, M. Fontaine et toutes les dames s'empressèrent de prendre place sur le pont du bateau de façon à jouir du spectacle qui se déroulait sous leurs yeux.

Tant qu'on fut dans l'Océan, la vue des côtes de l'Orénoque suffit pour charmer les regards ; mais quand on entra dans le Macareo l'aspect changea subitement.

Les rives de ce bras, formées par les apports du fleuve, parurent aux excursionnistes d'une monotonie désespérante.

Basses, plates, couvertes d'interminables forêts vierges dont la végétation est loin d'atteindre les proportions gigantesques qu'on a coutume d'attribuer aux grands bois du nouveau monde, elles firent naître dans le cœur des dames surtout une indéfinissable sensation de solitude absolue.

C'était quelque chose de morne, nous dirions presque de lugubre, surtout lorsqu'une pluie désolante vint se mettre de la partie et obliger les passagers à descendre dans le salon commun.

La seule distraction qui leur fut donnée pendant ce long et monotone voyage fut la vue de quelques Indiens Guaraunos, qui venaient de temps en temps, montés dans leurs pirogues, saluer le *Bolivar* de leurs cris discordants.

Non seulement, nous le savons, M. Fontaine était un aimable savant, mais encore il était d'une complaisance sans pareille.

Mme Champion lui demanda quelques détails sur ces sauvages.

M. Fontaine lui montra, sur les îles d'alluvion que forme l'Orénoque, une foule de campements de Guaraunos.

— Dans la saison des pluies, dit-il, ces Indiens, comme les Warows de la Guyane, habitent des carbets bâtis sur pilotis.

Ces carbets sont construits sur une plate-forme tressée en branches de palmier.

On n'y a accès qu'au moyen d'une sorte d'échelle primitive qu'on retire et qui garantit leur sécurité.

D'ailleurs les Guaraunos sont grands, vigoureux, bien faits et moins indolents que les autres tribus sauvages de l'Amérique méridionale.

Ils aiment la danse avec passion, sont fort adroits pêcheurs et dressent à cet exercice une espèce de chiens qui ressemblent aux chiens de nos bergers.

Le petit commerce de ces êtres bons, sociables, hospitaliers et d'un caractère gai, consiste en poissons, en filets et en paniers.

Le *Bolivar*, arrivé à environ cent milles de l'embouchure du Macareo, stoppa à Barrancas, où un village, le premier qu'on rencontre en remontant l'Orénoque, est établi sur la rive gauche du fleuve.

Sa population, très mêlée, ne paraît pas dépasser 200 ou 300 habitants.

Le savant géographe qui donnait ce renseignement ajouta :

— En dépit de son peu d'importance, Barrancas mérite d'être mentionné, parce qu'il marque la fin du Macareo et le commencement de l'Orénoque proprement dit.

Voyez comme, en ce point, le fleuve prend des proportions véritablement grandioses.

Si votre vue n'était arrêtée par cette grande île, vous verriez ici en face, sur la rive droite, Piacoa, un autre village dont d'ailleurs l'importance n'est guère plus grande que celle de Barrancas.

Le temps s'était remis au beau et le bateau à vapeur poursuivait sa route.

Le paysage d'ailleurs s'embellissait à vue d'œil.

En amont de Barrancas, les rives se relevaient et s'accidentaient graduellement.

M. Fontaine fit remarquer à ces dames la chaîne des monts Piana et Imataca qui formaient dans le sud de l'horizon une ligne vague légèrement ondulée.

Quelques rares villages, parmi lesquels Guyane-Viega présente seul quelque intérêt, se montraient çà et là sur les deux rives, au milieu de plantations de cannes et de cocotiers.

A environ cent milles en amont de Barrancas, le vapeur stoppa de nouveau, sur la rive droite, devant San-Féliz-de-las-Tablas, ou Puerto-las-Tablas, ou plus simplement encore Tablas tout court, gros village voisin de l'embouchure du Caroni, un des affluents les plus importants de l'Orénoque.

— C'est là que j'aurais désiré nous arrêter, dit l'oncle Jean-Pierre.

— Qui donc a pu vous empêcher de prendre vos billets pour Tablas?

— Un monsieur, le plus baroque des êtres, qu'on appelle le règlement de l'administration.

CHAPITRE XCXIX

CHINOISERIES ADMINISTRATIVES. — ARRIVÉE A CIUDAD-BOLIVAR. — AGOSTURA. — LA PIERRE DU MILIEU. — LA SOLEDAD. — ASPECT DE LA VILLE. — ABSENCE D'HÔTELLERIES. — HOSPITALITÉ DES HABITANTS. — LE CONSUL FRANÇAIS M. DELLACOSTA. — LE PALAIS DU GOUVERNEMENT. — M. MILLION DÉSIRE ÊTRE PROPRIÉTAIRE. — COMPLAISANCE DU CONSUL. — M. MILLION SE DÉCIDE A SE LOGER CHEZ LE GOUVERNEUR. — LE GOUVERNEUR DE BOLIVAR. — POURQUOI M. MILLION A RÉSOLU D'ACHETER UNE MAISON. — QUELLE IDÉE LUI EST SURVENUE. — LE CUISINIER LERAT EST MANDÉ. — UN CURIEUX INTERROGATOIRE. — PROPOSITIONS GÉNÉREUSES. — LERAT REFUSE. — UN DILEMME INDISCUTABLE. — NOUVELLES PROPOSITIONS. — UNE COMMANDITE ACCEPTÉE. — UNE MAISON ET UN ENCLOS DE 70.000 FRANCS. — INSTALLATION PROVISOIRE. — COMMERCE DE BOLIVAR. — DÉBARQUEMENT DIFFICILE DES COLIS VOLUMINEUX. — LES OCCUPATIONS DES PREMIERS ARRIVÉS. — LES MONUMENTS. — VISITES AUX HABITANTS. — LES DAMES VÉNÉZOLANES. — LA GALANTERIE PAR LES CIGARES. — DEUX TRIBUS INDIENNES, LES OTOMACOS ET LES AMARIZANOS. — MŒURS SINGULIÈRES. — LES MANGEURS DE TERRE. — *Poyas* — *Caouac*. — LA POUDRE *Niopo*. — FABRICATION D'UN TABAC A PRISER D'ESPÈCE SPÉCIALE. — JOUISSANCES ET FUREURS. — M. MILLION FAIT SES PRÉPARATIFS POUR LE VOYAGE DE CARATAL. — DEUX ROUTES DIFFÉRENTES. — PREMIÈRE ROUTE PAR TERRE. — DEUXIÈME ROUTE MIXTE PAR TABLAS. — POURQUOI M. MILLION ADOPTE LA PREMIÈRE. — ACQUISITION D'UNE ARCHE DE NOÉ. — RÉPARATIONS ET AMÉNAGEMENTS. — DES MULES REMPLACERONT AVANTAGEUSEMENT LES BŒUFS. — RETOUR DE LA PIROGUE AVEC M. DICK MOORE ET GUILLAUME NOVET. — NOUVELLES DES ABSENTS.

— Les règlements de l'administration vénézuélienne, continua l'oncle Jean-Pierre, n'ont rien à envier aux chinoiseries de cette administration française que le monde, dit-on, nous envie.

Ces règlements astreignent tous les voyageurs, quelle que soit leur destination, à atterrir à Bolivar.

De telle sorte que les personnes qui veulent aller à Barrancas ou à Las Tablas sont forcées d'aller à Bolivar et de prendre au retour le bateau qui, seulement alors, aura le droit de les débarquer.

D'ailleurs, la réciproque est vraie pour le retour, et, dans ces stations, le *Bolivar* dépose des voyageurs au retour, mais n'en prend pas, tandis qu'à l'aller il en prend, mais n'en laisse pas.

Quand le bateau eut remonté le fleuve à cent milles encore en amont de Tablas, il atterrit sur la rive droite.

On était arrivé à *Ciudad-Bolivar*, l'ancienne ville d'Angostura.

Ce dernier nom lui avait été donné par les Espagnols en raison d'un rétrécissement naturel de l'Orénoque en ce point, rétrécissement qu'accentue encore l'émersion, au milieu du fleuve, d'un gros rocher grani-

tique, la *Pierre du Milieu*, qui sert aux habitants d'échelle d'étiage comparative.

La rive opposée, sur laquelle on voyait de grands échassiers, grues ou hérons, flamants et ibis aux brillantes couleurs, a reçu le nom de *soledad* ou solitude.

La ville, par elle-même, parut assez insignifiante aux nouveaux débarqués.

C'était un assemblage de massifs rectangulaires, de constructions sans aucun caractère, alignés sur une colline constituée par des roches granitiques affleurant en quelques points le niveau de l'eau; et par les apports sableux de l'Orénoque.

Pas un hôtel ne s'y trouve, ni quoi que ce soit qui y ressemble.

Pour trouver un gîte à Bolivar, il faut avoir recours à l'hospitalité des habitants, toujours gracieusement offerte, d'ailleurs, et le plus cordialement du monde.

L'oncle Million avait heureusement été prévenu de ce détail à Port d'Espagne et avait passé une dépêche au consul français, M. Dellacosta ; il était porteur de lettres de recommandation les plus chaudes et les plus pressantes.

Quand le *Bolivar* eut jeté l'ancre aussi près du bord que cela lui fut possible, les voyageurs français virent toute une colonie de compatriotes qui venait au-devant d'eux conduite par le consul.

— Que ces dames et ces messieurs se rassurent, s'empressa de dire ce dernier, ils ne seront pas condamnés à vivre à la belle étoile, malgré l'absence d'hôtellerie. Non seulement ma maison est à leur disposition, mais M. le Gouverneur m'a chargé de vous dire que vous trouverez dans son palais autant de place qu'il vous plaira.

M. Million remercia l'aimable représentant de la France qui se mit entièrement à sa disposition.

— Je trouve, dit-il, que la ville est composée de très jolies maisons, et je serais, ma foi, bien heureux d'y devenir propriétaire.

— Comment ! vous consentiriez, pour un séjour aussi court que celui que comporte votre venue parmi nous, à acheter une maison ?

— Certes, oui ! j'y consentirais, et cela plutôt aujourd'hui que demain.

— Je ne puis vous promettre une solution aussi prompte ; mais je connais une belle et vaste maison tout en pierre qui est précisément à vendre.

— Quel prix en demande-t-on ?

— Je ne saurais préciser; mais cela doit valoir dans les quatre-vingts mille francs.

— Chargez-vous de cette acquisition, cher monsieur, et poussez, s'il le faut, les enchères jusqu'à cent mille francs et au delà.

— C'est affaire conclue, s'écria le consul émerveillé de cette générosité sans pareille.

— En attendant, où allez-vous nous loger ?

— Je vous ai offert ma maison et, à coup sûr, ce me serait un grand honneur et un grand plaisir de vous y posséder, mais...

— Mais !... achevez.

— Mais j'ai la certitude que vous serez plus à l'aise au palais du Gouverneur, qui pourra mettre à votre disposition tout une aile de bâtiment.

D'ailleurs, continua-t-il, le voici qui vient lui-même à votre rencontre; il ne me pardonnerait pas de lui avoir ravi le plaisir de vous donner l'hospitalité.

En effet, le Gouverneur arrivait avec sa voiture de gala, d'où il descendit et dans laquelle il fit monter les dames.

Il serra cordialement la main à M. Million et à M. Fontaine, et les assura qu'ils étaient les bienvenus.

— Pour nous, ajouta-t-il, il nous sera d'autant plus aisé de rentrer à pied que la route est plus courte.

Vous voyez d'ici ma demeure qui fait face à l'Orénoque et qui a des allures de citadelle en raison des canons en batterie qui y sont restés depuis les temps troublés de la guerre d'indépendance.

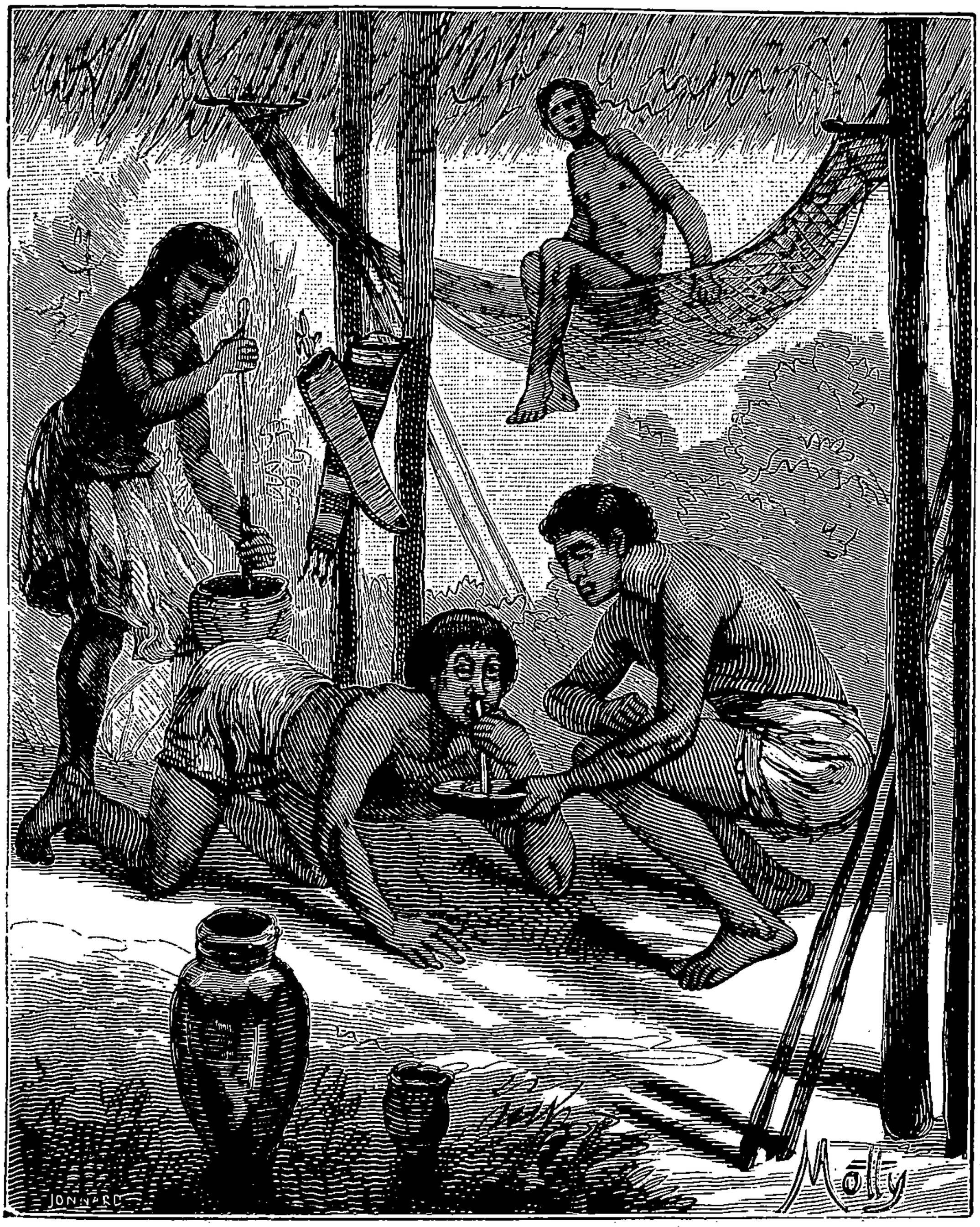
— Monsieur le consul, ajouta l'aimable Gouverneur, voudrez-vous bien me faire l'honneur d'être des nôtres et de venir dîner avec vos compatriotes ?

Ce fut ainsi que la partie féminine de la noce parisienne et que les deux doyens restés pour lui tenir compagnie ne tardèrent pas à s'installer dans un vaste et confortable appartement de l'hôtel du Gouvernement.

Nous n'insisterons pas davantage sur la réception cordiale et hospitalière qui leur fut faite.

Disons seulement que, tandis que le consul négociait l'achat d'une maison pour le compte de M. Million, le Gouverneur ne voulut pas entendre parler de l'installation d'une cuisine particulière pour ses hôtes.

Leur couvert fut maintenu à sa table, et à peine autorisa-t-il le cuisinier Lerat à donner quelques échantillons de son savoir-faire et de ses talents culinaires.



Indiens Amarizanos prisant le niopo. (P. 1223.)

Quand le Gouverneur apprit la résolution prise par M. Million d'acheter une maison, il faillit se fâcher tout rouge.

— Avez-vous donc supposé, monsieur mon hôte, que votre présence chez moi me serait importune ?

— Non certes, monsieur; mais nous attendons de nombreux compagnons qui viennent du Haut-Fleuve avec un attirail fort encombrant.

— N'ai-je pas assez de place ici pour vous loger tous?

— A coup sûr! mais il m'est venu une idée le jour même où j'ai appris que la ville de Bolivar n'a pas d'hôtel.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander quelle est cette idée?

— Pas la moindre, et vous allez la connaître.

M. Million fit appeler Lerat.

— Mon ami, dit-il, ce pays te plaît-il?

— Tous les pays où l'on peut faire de la cuisine me plaisent, monsieur, répondit Lerat.

— Je sais que tu n'es pas riche. Te plairait-il de rencontrer une occasion favorable pour le devenir?

— C'est comme si vous demandiez à un poisson s'il lui plairait de vivre dans l'eau.

— Écoutè-moi donc!

Tu sais qu'il n'y a pas d'hôtellerie à Bolivar.

— Oui.

— Et que j'ai donné l'ordre d'y acheter une maison.

— Parfaitement.

— Que penserais-tu de la transformation de cette maison en hôtellerie quand je n'en aurai plus besoin?

— C'est une bonne idée.

— Oh! mais ce n'est pas tout!

— Qu'y a-t-il encore?

— J'ai pensé que le nom de Pierre Lerat, cuisinier français, ne figurerait pas trop mal sur une enseigne.

— Et vous voudriez m'installer comme hôtelier dans votre maison?

— Tu l'as dit.

— Je ne m'attendais pas à cela, bien que je connaisse depuis longtemps votre générosité.

— Tu acceptes?

— Non, monsieur, je refuse.

— Alors je n'y suis plus. Fais-moi le plaisir de t'expliquer.

— Que monsieur veuille bien suivre mon raisonnement.

— Vas-y! Je t'écoute.

— Ou monsieur est content de mes services, ou il en est mécontent.

— Voilà un dilemme indiscutable.

— Si monsieur est content de moi, monsieur n'a pas le droit de me renvoyer avant la fin du voyage.

— Qui te parle de te renvoyer?

— Si, au contraire, je n'ai pas eu le bonheur de satisfaire monsieur, je n'ai nul droit de recevoir de lui un cadeau considérable.

— Hé bien ! conclue.

— Voilà ma conclusion :

Si monsieur veut me garder, je resterai avec lui jusqu'à notre rentrée en France ; là, je donnerai ma démission pour ne pas gêner monsieur.

Dans le cas contraire, j'éprouverai un vif chagrin, mais je me retirerai sans murmurer à l'instant même où monsieur m'aura témoigné son mécontentement.

M. Million eut un bon sourire.

— Maître Lerat, dit-il, je suis très satisfait de tes services et je n'ai jamais songé à m'en priver avant notre retour en Europe.

— Voici ce que je propose :

Quand je rentrerai en France, je reprendrai mon train de vie paisible. Donc je n'aurai pas besoin de cuisinier, et te voilà sur le pavé, mon pauvre Lerat, ce qui serait à la fois injuste et dommage.

J'ai pensé qu'à ce moment le *Succès*, qui ne me sera plus d'aucun usage, pourrait aisément te ramener ici avec une sérieuse cargaison de vins et de comestibles, qui assurerait ton succès et ta réputation.

En un mot, Lerat, si tu y consens, je te commandite et tu me rembourseras, quand tu seras riche, l'argent que je t'aurai avancé.

L'excellent Lerat resta stupéfié de cette généreuse proposition.

— Refuses-tu toujours ? interrogea l'oncle Jean-Pierre.

— Non ! non ! j'accepte au contraire, et de grand cœur ! Seulement je désire faire mes conditions.

— Parle !

— Vous ne serez pas mon commanditaire, mais bien mon associé.

Jusqu'à ce que j'aie pu vous rembourser intégralement toutes les sommes que vous aurez avancées, vous toucherez la moitié nette de mes bénéfices.

C'est à prendre ou à laisser !

— Allons ! allons ! nous arrangerons cela en temps utile. Tu peux maintenant te retirer, Lerat.

M. Million se tourna alors vers le Gouverneur.

— Vous voyez, dit-il, que mon idée est des plus simples. J'ai un vieux et excellent serviteur, je songe à le récompenser.

— Cet homme a raison de dire que vous êtes le meilleur des hommes. Le voilà, grâce à vous, dans une situation des plus enviables.

M. Million se prit à rire.

— Dans tout cela, monsieur le Gouverneur, dit-il, ce n'est pas lui le plus heureux, je vous l'assure.

— Sans doute vous ressentez le bonheur qu'entraîne une bonne action.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Alors, expliquez-vous.

— Pierre Lerat est un cuisinier d'un mérite si exceptionnel que son installation à Bolivar est une véritable bonne fortune pour tous les habitants.

— A ce titre-là, monsieur, c'est moi qui suis votre obligé, et je vous remercie de tout cœur.

— La maison visée par le consul fut rapidement achetée.

Son possesseur venait de faire des spéculations malheureuses et était obligé de vendre.

M. Million eut pour 70.000 francs la maison avec le vaste enclos qui l'entourait et le mobilier modeste qu'elle contenait.

Quand Lerat alla la visiter et installer dans les cuisines les accessoires compliqués que nécessitait la confection des dîners exquis qui faisaient sa gloire, il déclara qu'il y avait là l'étoffe et l'espace nécessaires pour installer une hôtellerie de premier ordre.

En attendant l'arrivée de la caravane des excursionnistes, on s'y installa le mieux qu'on put.

La vie d'ailleurs s'écoulait sans trop d'ennui.

D'abord on visita la ville et ses environs.

Bien que ne comptant guère plus de 8.000 habitants, Angostura est une ville riche.

Cette cité, en effet, centralise tout le commerce, aussi bien du bas que du haut Orénoque, ce qui donne à la ville une certaine animation surtout vers les heures d'arrivée et de départ du paquebot.

A la faveur de cette situation privilégiée un grand nombre de comptoirs se sont fondés et la plupart avaient prospéré dans de telles proportions que la ville comptait alors beaucoup de maisons importantes.

Le commerce d'exportation ne comprend qu'un nombre d'articles très limité.

Ils consistaient surtout en bœufs destinés à la Trinidad, en caoutchouc, en gutta-percha, en sarrapia, en cafés et en cacaos du Méta et de l'Apure.

Quant à l'industrie, elle est nulle ou à peu près.

Les voyageurs avaient éprouvé à leur arrivée l'extrême difficulté qu'on rencontre à Bolivar pour le débarquement des gros colis.

Le vapeur, en effet, malgré son faible tirant d'eau, ne peut arriver jusqu'à quai.

A cette distance de la côte, la marée, quoique sensible encore, ne produit pas de dénivellations suffisantes pour permettre l'approche.

Les petits voiliers eux-mêmes, qui remontent jusqu'à Bolivar, sont astreints, tout comme le steamer, à se tenir à une certaine distance du rivage.

D'un autre côté, il n'y a là ni chaland, ni grue, de sorte que le chargement et le déchargement se font à dos d'homme.

Aussi, malgré la vigueur peu commune de ceux qui s'emploient à ce dur labeur, le déchargement des grandes caisses de la noce parisienne présenta-t-il de nombreuses difficultés.

En attendant les absents, M. Million, M. Fontaine et les dames tuaient le temps de leur mieux.

Tantôt on allait visiter les monuments qui, hélas ! sont peu nombreux et moins encore somptueux.

C'était l'église dont l'extérieur rappelait plutôt une prison qu'un temple ; puis la caserne, l'hôpital, le corps de garde et la maison d'arrêt.

Tantôt aussi on faisait des visites, soit au palais du gouvernement, soit chez le consul, soit encore chez les commerçants français qui sont assez nombreux dans la ville.

C'est que Bolivar possède une population qui se pique de connaître les raffinements du luxe bourgeois et les plaisirs de la vie européenne.

Les femmes y sont gracieuses et jolies ; elles y portent des toilettes de bon goût que font ressortir encore de magnifiques dentelles.

Ce qui frappa surtout les voyageurs, c'est que les Vénézolanes de Bolivar, comme toutes les créoles des colonies américaines, aiment à fumer et offrent un cigare à tous les visiteurs qui se présentent chez elles.

Le cigare, entre hommes et femmes, a, dans ce pays, son langage de politesse et de faveur.

Par exemple, c'est une politesse de la part d'une femme d'allumer elle-même et de porter à la bouche le cigare qu'elle veut offrir.

C'est aussi, de la part d'une dame, une faveur de laisser un cavalier approcher son cigare du sien, et cette faveur devient très significative quand le couple fume ainsi longtemps à l'unisson.

Un jour, M. Fontaine annonça à ces dames qu'une tribu d'Indiens très singuliers venait d'arriver dans la ville.

On organisa bien vite une promenade pour aller les voir et, grâce aux largesses de l'oncle Jean-Pierre, les visiteurs furent cordialement reçus.

C'était une ou plutôt deux peuplades réunies, les Otomacos et les Amarizanos, très remarquables par leurs mœurs, leurs usages et leur manière de vivre.

M. Fontaine les avait déjà vus dans son premier voyage en Amérique; il lui fut donc aisé de donner sur eux de curieux renseignements.

— C'est chez ces Otomacos, dit-il, que j'ai vu pour la première fois des géophages ou mangeurs de terre.

Soit par goût, soit par besoin, ces Indiens avalent une certaine quantité de matière argileuse sans que leur santé en soit altérée.

Cette terre se prépare en *poyas*, ou boulettes qu'ils avalent à diverses reprises dans le courant du jour.

Cette dépravation de goût n'appartient pas exclusivement à cette peuplade; on la retrouve chez les Guamos et chez d'autres tribus indiennes.

La terre dont se composent ces boulettes est une glaise fine et onctueuse, d'un gris jaunâtre, qu'ils font cuire légèrement au feu.

Ce fait de physiologie, ajouta le savant géographe, a été remarqué aussi dans d'autres continents, et l'on sait que les nègres de la côte de Guinée mangent avec délices une terre jaunâtre appelée *caouac*.

Le même usage a été signalé en Asie et dans l'archipel malais.

M. Fontaine, voyant son auditoire profondément occupé par l'étude de ces singuliers sauvages, continua sa petite conférence.

— Les Otomacos et les Amarizanos ont encore une passion bizarre et funeste qu'il m'a été donné personnellement d'étudier, je veux parler de la poudre de *niopo*.

Ce niopo provient d'une espèce de mimose mise en morceaux, humectée et fermentée.

Quand les graines commencent à noircir, ils les pétrissent comme une pâte, y mêlent de la farine de manioc et de la chaux tirée d'une coquille, puis exposent le tout à un feu vif, où la pâte prend la forme de petits gâteaux.

Cette substance se prise avec délices, en tous lieux, à toute heure.

Quand un étranger entre, on la lui offre comme un gage de prévenance hospitalière.

Pour ma part, je n'y ai point échappé.

A peine fus-je entré dans une case d'Amarizanos, qu'une jeune femme vint m'offrir du niopo, en m'invitant à me coucher par terre pour le prendre.

Vous comprenez que je refusai cette jouissance; mais mes Indiens acceptèrent, et je restai là pour voir l'opération.

Quand on eut placé le niopo réduit en poudre fine sur un plat de cinq à six pouces de large, le sauvage prit ce plat d'une main, et, de l'autre, il s'appliqua à la narine un os fourchu d'une sorte de poulet, et, à travers cet os, il aspira cette espèce de tabac en poudre.

Pour que cette opération lui procurât des voluptés plus grandes, l'Indien s'était couché par terre et il y resta quand la poudre l'eut enivré.

La cabane, dans laquelle cette scène se passait, avait un aspect misérable et nu.

Couverte de feuilles de palmier, mais ouverte de toutes parts, elle laissait voir le hamac de rigueur suspendu au toit.

Des flèches empoisonnées étaient appendues à un poteau, et une mère donnait des soins à son enfant, pendant qu'une vieille femme pilait dans un coin des fruits de palmier moriche.

— Mais, enfin, expliquez-nous, cher professeur, quelle impression produit à ces hommes cette siugulière passion.

— Le niopo, reprit M. Fontaine, est sans doute un spasmodique et un soporatif; mais ce n'est pas toujours ainsi qu'il agit.

Il excite parfois les Indiens à un tel point que leur ivresse dure pendant plusieurs jours.

Alors ils se déchirent et s'entre-tuent, et souvent dans leur pays, à la suite de ces rixes, on voit des cadavres flotter sur la rivière.

— Brrr!... Vous me faites froid, avec votre histoire, s'écria Mme Champion. J'avoue, pour mon compte, que je sais gré à ces sauvages de ne pas nous avoir offert de leur niopo.

De son côté, M. Million ne restait pas inactif et il préparait, en attendant les touristes, le voyage aux mines du Callao et du Caratal.

Il prit d'abord des informations, et sut que deux voies mènent de Bolivar aux régions minières, l'une par terre, l'autre mixte.

Après mûre réflexion, il adopta la première qui, bien que plus courte en longueur absolue, est peu fréquentée par les voyageurs.

Cette route va directement de Bolivar à Giucipati, traversant le Caroni à Gouri, et laissant au sud, à Pastora, les riches gisements aurifères de Cicapra qu'on venait seulement de découvrir.

Sa longueur, au dire des gens du pays, est de 80 à 90 lieues, et, avec une monture de qualité moyenne, il faut six à sept jours pour la parcourir.

Aucune station approvisionnée, posada ou auberge, ne se rencontre sur cette route.

Seules quelques cases d'indigènes pourraient offrir un abri pour la nuit

Mais, le plus souvent, le mauvais vouloir des habitants rend cette chance très incertaine; et, dans tous les cas, si l'on veut être assuré de ne pas mourir de faim, il est prudent d'emporter avec soi des vivres en quantité suffisante pour garantir le nécessaire pendant la durée du trajet.

La seconde route, la route mixte, est plus longue que la précédente; cependant elle est plus fréquentée par cette double raison que la partie du trajet qui se fait par terre est beaucoup plus courte, et que la route est semée de posadas, peu confortables, il est vrai, mais suffisamment approvisionnées du moins pour que les voyageurs soient sûrs de ne pas courir le risque de mourir de faim, ce qui constitue un avantage qui mérite considération.

Il est vrai que cette voie force à redescendre le fleuve jusqu'à Tablas, soit sur une distance de 100 milles.

Un petit vapeur spécial, *le Caroni*, fait un service à peu près régulier entre Bolivar et Tablas et *vice versa*. La durée du trajet est de neuf à douze heures suivant le temps et le courant.

De Tablas au Caratal, c'est-à-dire à la région des mines d'or, on fait la route soit à cheval, soit à dos de mulet, en quatre jours, à une allure moyenne.

Plusieurs raisons avaient déterminé M. Million à adopter la première route malgré ses désavantages apparents.

Il ne fallait pas songer à imposer aux dames un trajet même de quatre jours à cheval; c'eût été pour plusieurs d'entre elles une fatigue au-dessus de leurs forces.

Donc on partirait en menant un chariot disposé pour contenir les personnes peu valides.

Mais qui dit chariot dit possibilité de transporter des vivres, des objets de campement et tout ce qui peut assurer le confortable.

D'un autre côté, les jeunes gens partis en caravane allaient revenir avec un grand nombre de chevaux, de mulets, d'ânes et se trouveraient ainsi prêts pour entreprendre un nouveau voyage.

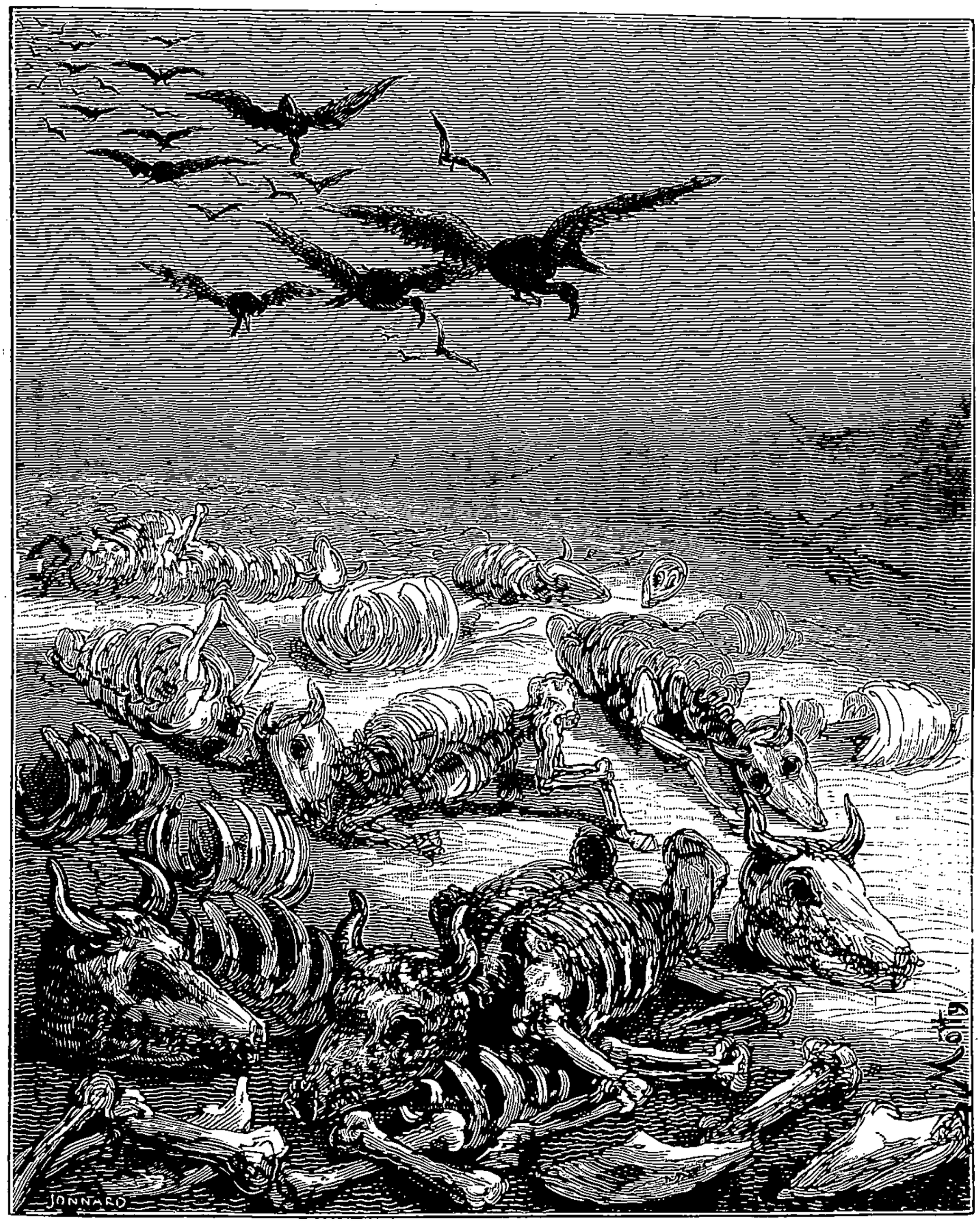
Le problème se résumait donc à trouver un chariot de taille suffisante et de le faire aménager de façon qu'il fût le mieux approprié possible à l'expédition projetée.

Le vieux marin Couracasse fut mis en campagne dans ce but et ne revint pas bredouille.

Il découvrit un vieux et immense chariot depuis longtemps hors de service et qui avait été employé autrefois à porter des aliments et des approvisionnements divers aux mineurs du Callao.

M. Million en fit l'acquisition pour un prix quatre fois supérieur à sa

1100



Tout le long de la route, on rencontrait les cadavres des bœufs qui avaient succombé. (P. 1223.)

valeur réelle et donna des ordres pour qu'il fût réparé, remis à neuf et aménagé.

Pour la solidité, malgré sa vieillesse, ce véhicule primitif ne laissait rien à désirer.

En effet, il avait été fabriqué de façon à pouvoir circuler sur les routes défoncées ou rocailleuses qui vont directement de Bolivar au Callao.

Du temps de sa splendeur, il ne fallait pas moins de cinq paires de bœufs pour le conduire.

M. Million comprit qu'en remplaçant les bœufs par des mules robustes on gagnerait en vitesse d'allure sans rien perdre de la force de traction.

Non seulement ce chariot, qui méritait d'être comparé à l'arche de Noé, était prêt, mais encore il était rempli de tous les approvisionnements désirables quand MM. Dick Moore et Guillaume Novet, arrivés à Bolivar sur leur pirogue, vinrent annoncer que la caravane des jeunes gens n'était plus qu'à quelques milles de la ville.

CHAPITRE C

RETOUR DE LA CARAVANE. — UN DÎNER MONSTRE. — TOASTS. — ORGANISATION D'UNE EXPÉDITION NOUVELLE. — UN CHARIOT SOLIDE. — CONSEILS UTILES. — PRÉPARATIFS COMPLIQUÉS. — MISE EN ROUTE. — CADAVRES DE BŒUFS SEMÉS SUR LE CHEMIN. — LE RÔLE DES *Zamuros*. — CAMPEMENT. — LES ANIMAUX NUISIBLES : SERPENTS, INSECTES, POISSONS, MOUSTIQUES, MARINGOUINS, SCORPIONS, ARAIGNÉES NOIRES, SCOLOPENDRES GÉANTS, GRANDE FOURMI NOIRE. — LE *cuaima*, LE *corail* ET LE *python*. — *Quibo*. — LA *raya*. — LE VAMPIRE. — UNE FONDRIÈRE. — ASPECT GÉNÉRAL DU PAYS. — *Conucos*. — LE FEU APPLIQUÉ A L'AGRICULTURE. — UNE DIGRESSION. — CARATAL. — PALMIER *carata*. — LES MINES D'OR. — LE *zapatero*, LE *balata* ET LES ESSENCES DE BOIS. — UNE CLAIRIÈRE ET UN BRASIER DANS LA FORÊT VIERGE. — UNE BANDE D'INCONNUS. — UN DISCOURS DU GRAND-SERPENT. — UN DIALOGUE INTÉRESSANT. — PROPOSITIONS AVANTAGEUSES. — LE BANQUIER DON PEDRO DE BOLIVAR. — UNE SOLDE MENSUELLE DE 1.700 DOLLARS. — UNE LETTRE DE CRÉDIT SIGNÉE « LA REVANCHE ». — PROMESSE D'ARMES ET DE MUNITIONS. — LE CHEF DES BANDITS PIÉRANGELI. — CONFIDENCES ENTRE DEUX AMIS. — CASANOVA. — UNE MENACE POUR LA CARAVANE FRANÇAISE. — LE PLAN DE PIÉRANGELI. — POURQUOI LE CHEF NE VEUT PAS ARRÊTER LE CONVOI DE L'OR. — SOUVENIRS RESTROSPECTIFS : L'ATTAQUE DU CONVOI EN MAI 78. — MASSACRES ET EXPIATION. — UN PRISONNIER QU'ON SE PROPOSE DE BIEN TRAITER MOYENNANT RANÇON. — LES VOLEURS ET LES RECELEURS D'OR DANS LES GRANDES MINES. — UNE BANDE BIEN ARMÉE. — EN AVANT, MARCHE!

Le docteur et ses jeunes compagnons arrivèrent en effet sans encombre trois ou quatre heures plus tard.

Malgré la longueur et les difficultés du trajet, tous, voyageurs, peones et animaux, revenaient en bonne santé.

Nous laissons à penser si on leur fit fête.

Le cuisinier Lerat organisa en leur honneur un dîner monstre auquel furent conviés le Gouverneur, le Consul et toutes les personnes notables de la ville avec lesquelles on avait fait connaissance.

Ce repas mémorable a laissé un souvenir éternel chez les heureux invités qui n'avaient encore jamais rêvé une telle perfection culinaire et des mets de si haut goût.

On but à la France, à la noce parisienne, au généreux amphitryon, à la prospérité du Venezuela et même à la république universelle.

Le lendemain fut encore consacré au repos et aux préparatifs du voyage.

Enfin le surlendemain de grand matin on se mit en route.

M. Million avait facilement obtenu des peones et des métis engagés pour la première expédition qu'ils suivraient la seconde.

Il trouvait dans sa bourse profonde des arguments irrésistibles. D'ailleurs il s'engagea à pourvoir à leur rapatriement par voie de mer, ce qui leur évitait un nouveau voyage de deux mois.

Tous les messieurs, sauf M. Barbier, montèrent à cheval.

M. Million avait eu soin d'amener à Bolivar le cheval Black de M. Dick Moore et le cheval Joseph de Guillaume Novet.

Les deux intrépides chasseurs retrouvèrent leurs montures avec une indicible satisfaction.

Les vingt chevaux achetés pour l'excursion dans l'intérieur furent mis à la disposition des excursionnistes et de leurs domestiques européens ou indiens qui devaient, soit les monter, soit les tenir en main.

Le chariot était, nous l'avons dit, de construction aussi solide que simple, il avait quatre roues épaisses comme celles qui servent, aux environs de Paris, à transporter les pierres de taille.

M. Million y fit atteler les quinze paires de mules ramenées par les excursionnistes. Jean-Pierre Caron, Francisco et Emilio, en leur qualité de Béarnais ou de Catalans, furent spécialement chargés de la surveillance générale des peones et de la conduite des mules.

Le Gouverneur qui avait voulu venir assister au départ de ses hôtes et leur donner quelques conseils que lui dictait son expérience, engagea le négociant marseillais à ne point surcharger le chariot.

Les dix ânes de la caravane furent en conséquence mis à réquisition.

Ce furent eux qu'on chargea de porter les objets réservés à l'établissement des tentes et les objets de campement.

L'énorme longueur de l'attelage ne surprit nullement le Gouverneur.

— Il faut vous attendre, dit-il, à avoir besoin de renforts dans certains passages difficiles, surtout si vous subissez quelque grosse averse.

Emportez avec vous tout ce qui est nécessaire pour consolider vos attelages ou pour y faire des additions.

— Alors, reprit l'oncle Jean-Pierre, je ferai bien d'acheter encore des mules pour constituer le renfort dont nous pourrions avoir besoin.

— Non ! non ! répondit le Gouverneur. Si quelque passage difficile se présentait, vous avez, pour aider à vos mules, la ressource de leur adjoindre vos ânes et quelques-uns de vos chevaux.

La plupart du temps vous trouverez mieux encore. Tout le long de la route que vous allez suivre paissent en liberté des troupeaux de bœufs ; rien ne vous empêchera, en cas de besoin, d'en louer quelques-uns. C'est même le procédé employé pour les transports par chariots. Quand ceux-ci, attelés de dix paires de bœufs, ont à monter de fortes rampes ou

à franchir certains passages difficiles, ils en augmentent le nombre en en empruntant aux troupeaux qui sont au pâturage, et l'on en voit être ainsi forcés de porter le nombre de leurs animaux jusqu'à cinquante paires.

Tous ces préparatifs compliqués n'avaient rien de bien rassurant ; malgré cela chacun, même parmi les dames, se montrait de belle humeur.

On salua une dernière fois les amis accourus pour apporter leurs souhaits de bon voyage et l'on se mit en route.

Nous ne dirons que peu de mots des péripéties et des difficultés de cette exploration.

Tout le long du chemin on rencontrait des cadavres de bœufs qui avaient succombé à la fatigue et qu'on avait laissés à l'endroit même où ils étaient tombés.

Ces peuples insouciants ont, en effet, la dangereuse coutume de laisser les animaux morts pourrir à l'air libre sans prendre seulement la peine de les traîner hors de la route.

Les dames, que ce spectacle affligeait, constatèrent que les *Zamuros*, espèce de vautours d'un noir sale, très communs dans ces parages, se montraient plus prudents que les hommes et déployaient une grande activité pour faire disparaître ces cadavres.

Le premier jour, le chemin fut parcouru sans trop de peines.

L'oncle Jean-Pierre, averti par la rencontre des bœufs morts sur la route, ordonna aux peones de l'escorte de ménager les bêtes de trait et de sacrifier la vitesse à la sécurité.

Le soir, le campement fut d'autant plus vite organisé que tous venaient de prendre l'habitude d'installer les tentes et les feux.

Ces pays sont infestés d'animaux nuisibles de toutes les dimensions, qui se rencontrent dans l'air, sur la terre et dans l'eau.

On arrêta en conséquence que les dames passeraient la nuit sur des couchettes improvisées dans le chariot soigneusement fermé.

Au milieu, en effet, de la masse énorme de pourriture formée par les détritus végétaux et animaux, les insectes venimeux se développent par milliards et vivent à l'aise.

A la faveur de l'humidité constante dont cette masse est imprégnée, les serpents les plus dangereux pullulent, et, en même temps, par un enchaînement naturel des choses, les espèces diverses auxquelles insectes et serpents servent de nourriture ordinaire.

Nombreuse est la liste des animaux malfaisants aux attaques desquels l'homme est en butte dans ces contrées.

Le docteur Leroux se plaisait à en faire la nomenclature aux dames,

afin de les consoler, dans une certaine mesure, de la captivité qu'elles devaient subir.

— Parmi les insectes, disait-il, je ne parlerai pas des moustiques et des maringouins que vous connaissez de longue date et que vous avez eu trop d'occasions de maudire.

Mais je vous citerai les scorpions ou alacranes dont la piqûre est souvent mortelle ; l'araignée noire qu'on nomme aussi *mona*, guenon, à cause de ses énormes pattes qui ressemblent à des doigts de singe.

Voici un scolopendre géant, que vous appelez mille pattes et que les Espagnols moins exagérés ont nommé *cien pèdes*.

Je l'ai capturé ce matin et, comme vous le voyez, il mesure vingt-cinq centimètres de longueur.

Tenez, voyez là, sur ce grand arbuste à végétation grimaçante et chenue qu'on nomme le *chaparro*, cette sorte de guêpe : c'est la grande fourmi noire. Sa piqûre, extrêmement douloureuse, donne la fièvre pendant vingt-quatre heures.

J'ai réuni là, dans ce flacon d'alcool, en moins de quelques heures, toute une collection d'araignées et de fourmis de toutes sortes.

Ici, j'ai collecté la *chique* ou *nigoa* et la *tique de bois* (*Carapata*), les plus odieuses bêtes de la création, sans parler des cancrelats puants (*Cucarachas*), dont les nombreuses variétés couvrent le sol, et qui, pour n'être pas venimeux, n'en sont pas moins d'un voisinage fort désagréable.

Vous ne vous imagineriez jamais, mesdames, l'importance des dégâts que peuvent commettre certaines espèces d'insectes.

Pour n'en citer que deux exemples, regardez avec quel soin votre chariot a été enduit et verni.

Le bois que l'on n'imprègne pas à chaud d'un mélange de goudron, de pétrole et d'essence, est presque infailliblement détruit à bref délai par les termites et certaines espèces de coléoptères.

Voilà mon autre exemple.

En dépit des conditions particulièrement favorables à l'élevage du mouton que présentent les savanes herbeuses des Guyanes, on a dû y renoncer parce que la vermine leur dévorait la laine sur le dos, malgré l'abondance des oiseaux verminivores qui vivent dans ces pays.

Ce ne sont pas, mesdames, les seuls ennemis que nous ayons à redouter.

Les reptiles ophidiens sont très nombreux. Parmi les trigonocéphales, je vous signalerai la *cuaïma*, le *corail* et un *python* à deux paires de crochets de cinq à six centimètres de long, le *crotale*, serpent à sonnette, dont la blessure est mortelle.

Je ne vous dirai rien des boas de Guyane, dont je possède déjà une jolie collection ; ils sont tous à peu près inoffensifs pour l'homme.

Je ne puis cependant résister au plaisir de vous faire admirer ce *quiboou macaroe* que notre cher Novet m'a capturé ce matin.

Regardez ! il a bien 3 mètres de long ; il est superbe dans sa robe noir et or, et sa fine queue se termine en pointe.

N'en ayez pas peur, mesdames ; c'est un serpent familier qui vit dans les habitations, y détruit la vermine et même les serpents venimeux.

Parmi les poissons malfaisants, vous avez pu voir par vos propres yeux les effets électriques produits par la gymnote, et vous connaissez l'épouvantable voracité du caribe ; mais je puis vous montrer aussi une raie (*la raya*), qui est plus terrible encore.

Son nez est armé d'un espadon barbelé dont la blessure entraîne presque toujours la mort.

Si, le soir, on vous recommande de vous clore avant la chute du jour, c'est que nous redoutons pour vous les suçoirs du vampire. Cette horrible chauve-souris tourmente fort les bêtes de somme pendant la nuit, et l'on en a vu saigner un homme à blanc et le laisser mort sans qu'il se soit réveillé.

Le second jour de marche fut beaucoup plus pénible que le premier.

Il fallut franchir une fondrière profonde.

Pour y parvenir, les peones se procurèrent dans la forêt la plus proche un nombre suffisant de solides troncs d'arbres et établirent une sorte de pont, ou plutôt un palier sur lequel passèrent les chevaux, les mules et le chariot.

Le relief général de la contrée était fourni par une succession de chaînes de collines peu élevées, et il était facile de voir que les phénomènes d'érosion ont dû jouer un rôle très important parmi les actions diverses auxquelles est dû ce relief.

Quant à l'aspect du pays, tout le monde s'accorda à dire qu'il était loin, bien loin d'offrir le pittoresque de nos campagnes européennes, même les moins favorisées.

Des savanes sablonneuses interminables, couvertes d'une herbe assez dense à reflets glauques, où abonde le chaparro qui n'est bon à rien, pas même à brûler ; quelques massifs de forêts où dominent les parasites dans leurs innombrables variétés.

Çà et là, on rencontrait encore de rares et misérables *conucos*, plantations de bananiers, au milieu desquelles étouffait une pauvre hutte.

Telle était la contrée traversée par les voyageurs.

Pas de culture, aucun effort, aucun travail se manifestant ; rien que ce qui pousse tout seul au gré de la nature.

— Et cependant, disait M. Fontaine, ce sol est riche; très riche même, et de plus vierge ; il serait facile, avec un peu d'énergie, d'en tirer d'immenses richesses ; mais, par malheur, les bras manquent, et ceux, en petit nombre, qui se trouvent dans le pays, ne font rien.

Ces troupeaux de bœufs, ou plutôt de vaches et de taureaux, qui paissent en liberté dans les savanes, sont l'unique produit agricole de cette contrée.

Savez-vous ce qui représente en son entier l'ensemble des procédés d'agriculture pratiqués dans le pays?

On met le feu à l'herbe sèche pour favoriser la pousse nouvelle, au risque d'allumer d'effroyables incendies de forêts, comme cela n'a lieu que trop souvent !

Hélas ! c'est peu ; mais, en vérité, pourquoi et que cultiverait-on ? Que ferait-on des produits, sans route pour les exporter ? Le bœuf a du moins l'avantage de marcher lui-même à travers champs sans trop se soucier des difficultés de la route.

Nous laisserons nos explorateurs continuer lentement et péniblement leur chemin, et, profitant du privilège des narrateurs, nous les précéderons de quelques jours dans la région du Caratal.

Au fur et à mesure qu'on approche de la contrée aurifère, la végétation forestière va en grandissant.

Le palmier *caratas*, qui croît généralement dans les bas-fonds et les lieux humides, abonde dans certaines régions et atteint souvent une hauteur considérable.

C'est un bel arbre dont les feuilles séchées et convenablement disposées fournissent d'excellentes toitures, qui ont, dit-on, l'avantage d'être incombustibles.

Aussi cette essence a-t-elle à peu près disparu aux environs des lieux habités, les naturels ayant coutume d'abattre l'arbre pour en prendre les feuilles.

C'est cette abondance de caratas qui a valu au district le nom de Caratal.

La région aurifère comprend un assez grand nombre de mines parmi lesquelles nous citerons Cicapra, Jerussen, Choco, mais dont la plus importante de beaucoup est le Callao.

C'est cette dernière mine que MM. Champion et Dick Moore avaient résolu de visiter.

Une dizaine d'hommes étaient assis autour d'un brasier. (P. 1234.)

Le pays, à partir de Callao, est couvert de forêts épaisses qui fournissent en grande abondance les essences les plus dures et les plus résistantes, parmi lesquelles nous citerons seulement le *balata*, arbre à gutta-percha, dont le bois est amarante foncé ; le *zapatero*, rose violacé, et enfin le bois de fer, dans lequel les Indiens coupent les branches dont ils font leurs arcs.

Les savanes, à partir de ce point, avec leurs inévitables chaparos, deviennent plus rares, et les seules éclaircies qu'on rencontre sont dues aux défrichements.

C'est la forêt vierge dans toute sa splendeur.

Dans une de ces clairières, où les arbres coupés à un mètre environ du sol formaient comme une série de fûts de colonnes, une dizaine d'hommes étaient assis autour d'un brasier.

De temps à autre une flamme tremblante s'élevait du milieu du foyer et projetait au loin, en formes bizarres et fantastiques, l'ombre de ces gens réunis dans cette sorte de campement.

Cette société d'ailleurs était fort mélangée.

Des blancs, des mulâtres et des noirs en formaient les principaux éléments.

Un Indien de notre connaissance, le *Grand-Serpent*, qui était un des émissaires de la Reine-des-Prairies, représentait à lui seul l'élément peau-rouge.

La nuit était calme et lumineuse. Les étoiles brillaient dans le firmament comme autant d'escarboucles.

En gens prudents, d'ailleurs, les hommes réunis se faisaient garder avec soin, et des sentinelles, armées de fusils, montaient la garde, allant et venant le long de la lisière de la forêt vierge.

Le guerrier comanche leva la main droite et fit signe qu'il désirait prendre la parole.

— Que mes frères blancs et noirs m'écoutent, dit-il, je vous apporte des paroles de liberté.

Un grand garçon brun, portant la moustache et ayant toutes les allures d'un ancien soldat, employant comme l'Indien le langage espagnol, répondit :

— Mon frère, le grand guerrier, peut parler, nous l'écoutons de toutes nos oreilles et nous pèserons ses propositions.

— Je sais que mes frères, quelle que soit la couleur de leur peau, ne sont pas les amis des oppresseurs de ce pays ; je sais que, comme les Indiens, ils sont obligés de se cacher et de se tenir sur la défensive.

— Mon frère a dit la vérité, reprit le jeune homme qui semblait être le chef de la troupe accroupie devant le foyer. Nous sommes en guerre contre les blancs, usurpateurs de ce sol, et nous sommes prêts, si nous y trouvons avantage, à nous allier à quiconque voudrait leur faire la guerre.

— Voilà ce que j'ai à dire à mes frères blancs ou noirs, reprit le guerrier comanche.

Du nord au sud de l'Amérique, les Indiens s'arment et se préparent à la guerre sainte.

Il s'agit de chasser et d'anéantir à jamais ceux qui sont venus d'au delà des mers pour nous ravir par la force les territoires que nous ont légués nos ancêtres.

Je viens solliciter votre alliance, parce que je sais que vous êtes vous-mêmes en guerre ouverte avec les usurpateurs.

— Nous ne demandons pas mieux que de nous joindre à vous, répondit le jeune chef ; mais encore faut-il que nous sachions quel bénéfice nous trouverons pour nous indemniser des dangers que nous aurons à courir.

— Je sais que mes frères aiment l'or, et je suis chargé de leur en offrir s'ils consentent à devenir nos alliés.

— Voilà qui est bien parlé ! s'écria le jeune homme en se levant comme s'il était mu par un ressort. Reste à savoir de quelle importance est la somme qu'on nous offre.

— Ceux qui m'envoient proposent de payer vos services pendant tout le temps que vous serez nos alliés.

Mon frère le chef touchera pour sa part, à la fin de chaque lune, une somme de cinq cents dollars ; et chacun de ses hommes sera payé cent dollars pour le même espace de temps.

— Voilà des propositions raisonnables et que j'accepterais sans hésiter, répondit le jeune chef, s'il n'y avait un obstacle presque insurmontable.

— Que mon frère s'explique, le Grand-Serpent est tout prêt à lui répondre.

— Nous sommes mal armés ; la plupart du temps les munitions nous font défaut, tandis que ceux que nous aurions à combattre ont abondamment tout ce qui permet de faire la guerre avec succès.

— Que mon frère se rassure ; ses hommes et lui seront armés de pied en cap des meilleures armes qu'on fabrique au pays des Blancs, et ils n'auront jamais à économiser la poudre ni le plomb.

— Voilà qui est pour le mieux ! s'écria le jeune homme ; mais comment recevrons-nous notre solde et les armes en question?

— Mon frère connaît à Bolivar le banquier don Pedro.

— Je le connais et ai déjà été en relations avec lui.

— Voici une missive que je suis chargé de remettre à mon frère blanc et qui lui servira pour recevoir sa solde.

Il tira de sa ceinture un pli cacheté dont le jeune chef brisa le cachet.

C'était une lettre de crédit portant l'ordre au banquier don Pedro d'avoir à compter à la fin de chaque mois au nommé Pierangeli la somme de 1.700 dollars pour travaux déterminés par convention particulière.

Cette lettre était signée *La Revanche*.

Un bout de billet et une feuille écrite y étaient joints.

Le billet contenait ces mots :

« Si M. Pierangeli accepte mes offres, qu'il signe le papier ci-joint en échange duquel il gardera ma lettre de crédit. »

La feuille écrite était un traité en règle, par lequel M. Pierangeli s'engageait à se mettre au service de *La Revanche*, lui et douze hommes de son choix, et d'obéir jour et nuit aveuglément aux ordres qui lui seraient transmis de quelque nature qu'ils fussent et quelque danger qui en pût résulter.

Le jeune chef tira de sa poche une sorte de petit nécessaire portatif, contenant une plume et de l'encre ; il signa l'engagement, plia en quatre sa lettre de crédit et la serra soigneusement dans un portefeuille.

— Reste maintenant à savoir, dit-il, qui nous fournira les armes et les munitions promises et où nous devrons les aller chercher.

— Mon frère n'aura pas à se déranger, répondit le chef comanche. Qu'il reste ici jusqu'à demain. Avant le jour des Indiens se présenteront et apporteront ce que le grand chef a promis.

En disant ces mots, le Grand-Serpent se leva et ne tarda pas à disparaître dans les profondeurs de la forêt.

Quand on n'entendit plus le bruit de ses pas, un des compagnons de celui qu'on nommait Pierangeli quitta sa place de l'autre côté du foyer et vint s'asseoir auprès du jeune chef.

Tous deux restèrent silencieux jusqu'à ce qu'ils virent tous leurs hommes endormis sur le sol en face du brasier.

Alors seulement le nouvel arrivé prit la parole à demi-voix :

— Cet arrangement que tu viens de prendre, dit-il, va nécessairement modifier nos projets relatifs à la caravane française.

— Je n'ai l'intention de rien changer du tout à mes résolutions, répondit Pierangeli.

Demain nous nous mettrons en marche pour aller au devant d'elle. Nous prendrons nos mesures pour agir sagement et sans risques.

— Tu as raison, ami, reprit l'interlocuteur du jeune chef ; dans une affaire de cette nature il ne faut rien laisser au hasard.

Si je suis bien renseigné, nos adversaires sont des gens d'un courage indomptable ; ils sont formidablement armés et, ce qui est plus

grave encore, ils savent admirablement se servir de leurs armes. La moindre imprudence serait pour nous le signal d'une perte assurée

— Tu as raison, Casanova, mais tu sais aussi que qui ne risque rien n'a rien. Ces gens sont assez riches pour payer une rançon princière. Cette rançon nous assure l'indépendance et le salut.

— Qu'as-tu résolu de faire relativement au traité que tu viens de signer?

— Tout dépendra des événements.

Si nous réussissons à arracher aux Français quelques centaines de mille francs, nous partons, toi et moi, et nous brûlons la politesse à tous ces imbéciles qui nous entourent.

Nous nous dirigeons sur le Brésil, où rien ne nous empêchera de vivre en grands seigneurs, à moins que nous ne préférions appliquer nos aptitudes à quelque grande entreprise : vente de bois précieux, recherche de diamants ou exploitation de mines d'or.

— Tu as toujours mille fois raison ; notre vie d'aventures et d'expédients est insupportable. Pour mon compte, j'en suis las plus que je ne saurais dire.

— Avec ça, on risque chaque jour sa vie pour quelque maigre salaire qu'il faut partager avec nos soldats.

— Vois-tu, j'en reviens à mes moutons. Nous avons été trop timides. La vente de l'or volé par les capitaines de mines rapporte à peine de quoi vivre. Nous aurions mieux fait de tenter un grand coup et d'arrêter le convoi qui porte l'or à Angostura.

— Non ! non ! je n'aurais jamais consenti à une entreprise aussi dangereuse. Le courrier de l'or est toujours escorté d'une troupe vaillante, bien armée et sur le qui-vive. Je suis d'ailleurs payé pour savoir ce qu'il en coûte, même après une réussite.

— Que veux-tu dire, Pierangeli?

— Que je suis le seul qui ai survécu à une tentative de cette nature et que je n'ai échappé à la mort que par miracle.

— Raconte-moi cela.

— C'était au mois de mai 1878 ; j'étais fort jeune alors, et je m'étais engagé dans une bande semblable à celle que je commande aujourd'hui.

Notre chef résolut d'arrêter le courrier de l'or, et nous l'atteignîmes la nuit entre Candelaria et Ratanales.

Jamais endroit ne fut plus favorable à une embuscade : les terrains défoncés par un violent orage et une pluie diluvienne ne permettaient au fourgon chargé de la matière précieuse de marcher qu'avec une lenteur désespérante.

Les soldats, mouillés jusqu'aux os, n'avaient pas trop de toute leur attention pour éviter de s'engloutir dans les fondrières.

Le ciel était couvert de nuages épais et noirs qui enveloppaient la nature entière d'une obscurité de caverne.

Embusqués dans les roches abruptes qui bordent la route, nous attendions le passage du convoi, le doigt sur la détente de nos carabines.

Quand le courrier parut, un feu roulant se fit entendre et fut si meurtrier que chevaux et cavaliers furent renversés pêle-mêle dans les ruisseaux de fange formés par la tempête.

Le machete au poing, nous nous élançâmes, et ce fut une horrible boucherie.

Pas un des hommes de l'escorte n'échappa, et, sur le lieu même du massacre, nous nous partageâmes les lingots et la poudre d'or transportés.

Hélas ! l'impunité sur laquelle nous avions compté ne se réalisa pas.

Tous mes compagnons furent pris, jugés, exécutés par les habitants du pays, avant même qu'ils eussent pu utiliser l'or dont ils s'étaient emparés.

Moi seul, je te l'ai dit, je parvins à m'échapper, grâce à l'intérêt que ma jeunesse inspira à une femme, et encore fus-je obligé, pour sauver ma tête, de laisser ma part du butin qui, comme celle des autres, fut restituée à la Compagnie d'exploitation.

— Mon cher Pierangeli, reprit Casanova, ne crains-tu pas cette intervention des habitants, quand nous aurons réalisé nos projets sur la caravane française ?

— Non ! les circonstances ne sont pas les mêmes. D'abord, à moins de cas de force majeure et de légitime défense, je désire qu'aucun de nos adversaires ne reçoive une égratignure.

J'ai, en outre, dans le pays, de nombreux alliés que je pourrais appeler aussi des complices, puisque c'est à eux que je vends la plus grande partie de l'or volé à la mine.

Ces gens s'intéresseront d'autant moins à des étrangers qu'il ne s'agira en somme que de les mettre à contribution.

— Donc, il importe de bien traiter celui qui tombera en notre pouvoir ?

— Oui, si nous réussissons à entrer en négociation avec ses compagnons, et si ceux-ci consentent à payer sa rançon.

— Et s'ils viennent à refuser ?

— Dans ce cas, rapporte-t'en à moi, j'ai des moyens spéciaux pour vaincre les plus fermes résistances.

Ces mots furent dits avec un tel accent de férocité que Casanova lui-même ne put s'empêcher de frémir.

Disons maintenant ce qu'étaient ces hommes.

Nos lecteurs savent déjà que le but de leur association était l'écoulement et la vente de l'or volé dans les mines.

Au Callao, comme dans toutes les exploitations aurifères, on a établi une surveillance extrêmement sévère.

Tous les hommes qui sortent des profondes galeries d'où l'on tire le quartz contenant le métal précieux se déshabillent et subissent une inspection minutieuse.

Il leur est donc très difficile, pour ne pas dire impossible, de voler de l'or, même en petite quantité.

Mais il n'en est pas de même des surveillants, des capitaines de mine, des chefs de la police.

Tous ceux-là montent et descendent, vont et viennent à travers les bâtiments de l'exploitation, sans être l'objet d'aucune inspection.

Un peu de poudre d'or, ou d'amalgame saturé de métal, mis chaque jour dans la poche, ne tarde pas à constituer des sommes considérables.

Cela explique qu'autour des grandes exploitations minières de cette nature vit une nuée de parasites et de receleurs chargés de négocier le produit de ces vols journaliers.

Telle était la bande commandée par Pierangeli.

Elle se composait d'ailleurs des éléments les plus hétérogènes :

L'élément français y était représenté par les deux Corses que nos lecteurs connaissent déjà.

L'Allemagne et l'Italie y comptaient chacune un membre. Ils étaient venus là pour s'engager dans les travaux de la mine, mais ils avaient trouvé l'emploi offert par Pierangeli plus lucratif et moins fatigant.

Qu'on ajoute à ces honnêtes escrocs trois coolies indiens venant des Antilles, trois nègres et deux mulâtres de même origine, un Suisse et un Arabe, échappés du bagne de Cayenne, et on aura une idée de cette compagnie d'élite.

Ils avaient en somme tous l'aspect assez misérable, et ils devaient considérer comme une bonne fortune les offres brillantes qui leur avaient été faites par le Grand-Serpent.

Nous avons vu que le chef nourrissait un projet sur lequel il semblait compter plus encore.

Suivant la promesse qu'il leur avait faite, le chef comanche revint avant l'aube, suivi d'une dizaine d'Indiens des rives de l'Orénoque.

Ils étaient chargés d'armes toutes neuves dont la vue fit tressaillir d'aise tous les bandits.

C'étaient des fusils de précision, à longue portée et à tir rapide ; des

caisses de munitions ne tardèrent pas à apparaître, portées par une nouvelle équipe de sauvages.

Chaque homme reçut un fusil avec son sabre-baïonnette, plus un revolver et les munitions attachées à ces armes.

Le chef eut en outre en partage un superbe sabre à la garde ciselée et à la lame brillante.

Quand les Indiens se furent retirés dans les profondeurs insondables de la forêt, Pierangeli prit la parole et s'adressa à Casanova pour lequel, à titre de compatriote, il semblait nourrir une amitié particulière.

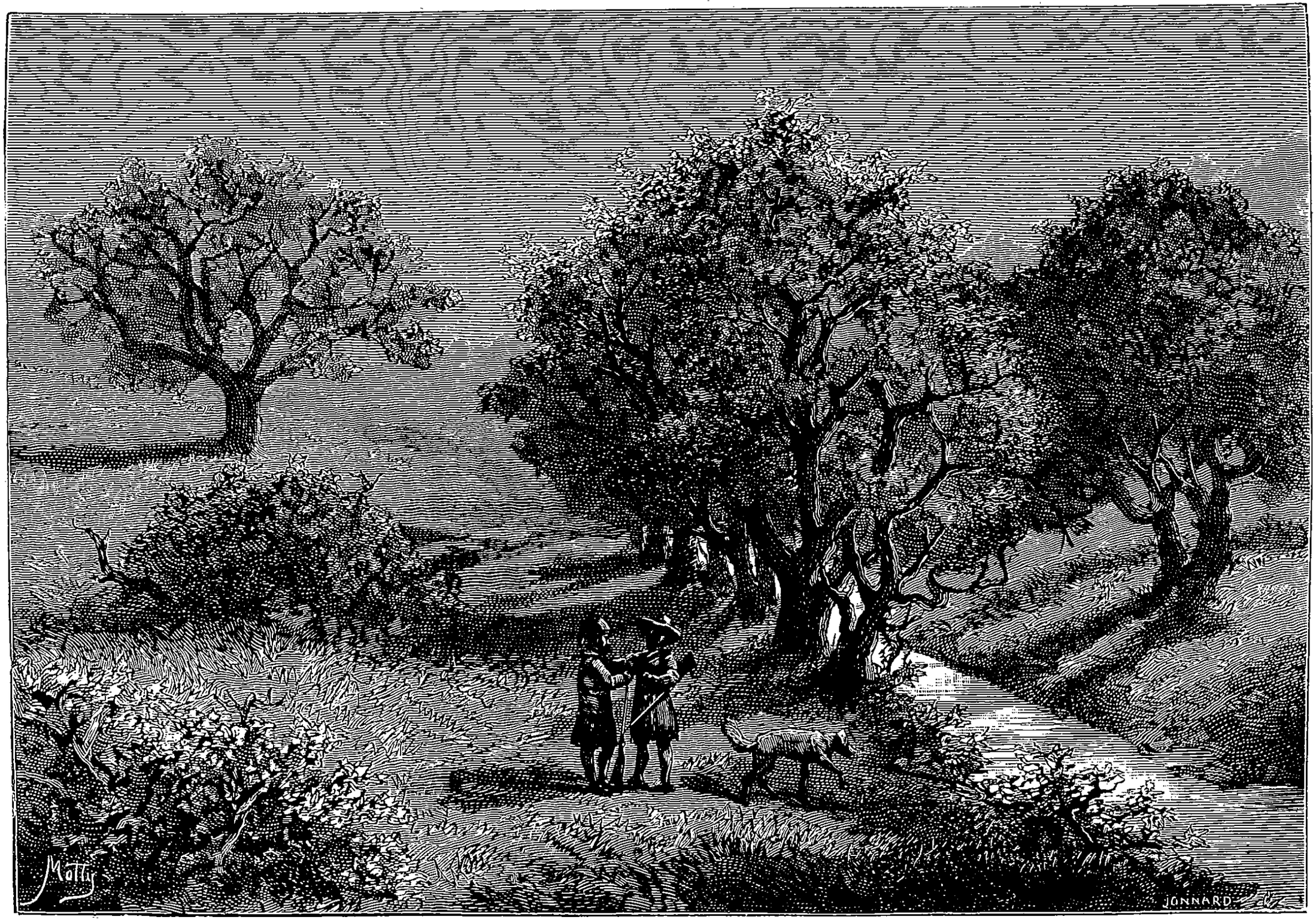
— Décidément, dit-il, ce M. La Revanche me fait l'effet d'être un personnage sérieux. Quand nous aurons terminé notre affaire avec la caravane française, je me propose, avant de nous éclipser du pays, d'aller vérifier, chez le banquier don Pedro, le degré de confiance qu'on peut avoir en sa signature.

Hé ! hé ! ajouta-t-il en se frottant les mains, 1.700 dollars ne son. pas le diable ; mais, néanmoins, je pense qu'il vaut mieux les avoir en poche que de les laisser dans la caisse d'un banquier vénézuélin.

Dès que le jour parut, le jeune chef de bandits passa la revue de ses hommes et des armes nouvelles qu'ils venaient de recevoir.

Hommes et armes lui semblèrent sans doute avoir bon aspect, car son visage devint tout à fait joyeux quand il eut fait à chacun une ample distribution de cartouches.

— Allons, mes amis, dit-il, le temps de la flânerie est passé. En avant, marche ! et suivez-moi !



Le chien conduisit les chasseurs dans une petite vallée où coulait une claire fontaine. (P. 1248.)

CHAPITRE CI

UN VILAIN PAYS. — VOYAGE DIFFICILE. — LES CHASSEURS ET LES SÉDENTAIRES. — LA CONSTITUTION GÉOLOGIQUE DU SOL. — LES AMOUREUX FONT L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE. — LE PEINTRE BEAUDOIN ET Mlle HÉLÈNE BOURGEOIS. — LES DAMES. — M. MILLION, M. BARBIER ET Mlle LEROUX. — UN MODÈLE DE GALANTERIE SURANNÉE. — LANGAGE MYTHOLOGIQUE. — M. BARBIER POÈTE : UN QUATRAIN DE CONFISEUR. — DEUX AMOUREUX ATTARDÉS. — INQUIÉTUDE. — GUILLAUME NOVET ET M. DICK MOORE SE METTENT A LA RECHERCHE DES ÉGARÉS. — MÉDOR A LA RESCOUSSE. — UNE NUIT TROPICALE. — UNE CONVERSATION DE CHIEN. — UNE PISTE TROUVÉE. — LES DEUX AMANTS ONT ÉTÉ ENLEVÉS. — RETOUR AU CAMP. — LES VOLEURS D'OR. — RETOUR DE MÉDOR. — EN AVANT. — UNE COURSE RAPIDE. — LE PAYSAGE CHANGE D'ASPECT. — LA RÉGION DES MINES DU CARATAL. — VÉGÉTATION FORESTIÈRE. — ENTRÉE DANS LA FORÊT VIERGE. — MARCHE DIFFICILE. — UN ROCHER ET UN VOILE DE LIANES. — LE CANADIEN ÉTUDIE LE TERRAIN. — CE QUE PEUVENT DIRE DES BRANCHES COUPÉES. — UNE ANCIENNE EXPLOITATION AURIFÈRE. — GUILLAUME NOVET TROUVE L'ENTRÉE DU PUITS D'EXTRACTION. — IL DISPARAÎT DANS LES TÉNÈBRES. — UNE LANTERNE SOURDE. — UNE ABSENCE INQUIÉTANTE. — LE CANADIEN REPARAÎT. — LES PRISONNIERS SONT EN BONNE SANTÉ. — LES DEUX CHASSEURS REPRENNENT LE CHEMIN DU CAMPEMENT. — UNE VISITE QUE REÇOIT L'ONCLE MILLION. — LA TENTE DE M. DICK MOORE. — UN AUDACIEUX BANDIT. — M. PIERRANGELI. — UN MALFAITEUR PATRIOTE. — UN MARCHÉ PROPOSÉ. — M. MILLION PRÉSENTE DES OBJECTIONS.

Pendant que ces faits se passaient dans une clairière des forêts voisines du Callao, la caravane formée par la noce parisienne s'avançait péniblement à travers le plus inhospitalier et le plus abominable pays du monde.

Les fondrières succédaient aux fondrières, les montées aux montées ; les descentes à pic venaient ensuite, présentant des obstacles presque insurmontables.

Tantôt il fallait improviser un pont, tantôt prendre la pelle et la pioche pour remblayer ou déblayer.

Plus loin il devenait nécessaire de se créer un passage, le sabre d'abattis à la main, à travers une forêt vierge.

M. Million et ses compagnons de route supportaient philosophiquement ces difficultés qui menaçaient d'éterniser le voyage.

Tout le monde s'ingéniait pour trouver le moyen de faire prendre ces retards en patience.

Seuls, ceux que dominait l'amour de la chasse ne songeaient nullement à s'impatienter.

Pendant que M. Dick Moore, Guillaume Novet, le marquis de la Bécassière et l'ancien chef de rayon des magasins du Louvre allaient courir la campagne et s'efforçaient d'entretenir de venaison la table des maîtres aussi bien que celle des serviteurs, l'intrépide docteur continuait sa chasse aux insectes, aux fleurs, aux papillons et aux reptiles.

M. Champion, en compagnie du savant M. Fontaine, étudiait de son côté la nature du sol et la constitution géologique de la contrée.

Ce pays, d'ailleurs, par la nature de ses reliefs peu accusés, par l'absence de toute tranchée, de tout accident de quelque importance permettant de relever une coupe, se prêtait mal à ces études.

Le sol, recouvert d'une épaisse couche terreuse produite par la décomposition des végétaux et par la désagrégation des roches sous-jacentes, souvent aussi d'une végétation forestière et broussailleuse impénétrable, échappait le plus souvent à l'observation.

Il résultait de cela que les seules données qu'il fût possible à l'ingénieur de recueillir touchant la constitution des terrains en profondeur devaient être nécessairement déduites du seul examen superficiel, presque toujours incomplet.

Les deux savants notèrent cependant, avant d'arriver au district minier proprement dit, quelques observations relatives aux produits de désagrégation et de décomposition qui recouvraient le sol, et à certains affleurements, assez puissants parfois, qui émergeaient à la surface en divers points de la région parcourue.

C'est ainsi que si le détail de la constitution géologique du pays se déroba souvent à leurs investigations, les grands traits tout au moins leur en parurent assez nettement éclairés pour qu'ils en pussent tirer certain profit.

Quelque intéressantes que puissent sembler ces observations aux hommes du métier, nous en ferons grâce à nos lecteurs afin de ne pas apporter de ralentissement dans le récit des aventures de nos voyageurs.

Le peintre Beaudoin et son élève M^lle^ Hélène Bourgeois ne restaient, de leur côté, que le moins possible dans le fourgon dont les cahots étaient insupportables.

Les deux fiancés, chaque jour de plus en plus absorbés par leur amour mutuel, s'isolaient le plus possible.

Les motifs de paysages à peindre ou à croquer ne manquaient d'ailleurs nulle part. Aussi les toiles s'entassaient-elles et les albums étaient-ils remplis de dessins précieux qui devaient rappeler plus tard les plus intimes détails du voyage.

Mme Champion et Mlle Clémence Allard, pour éviter les désagréments du transport, faisaient de leur côté de fréquentes promenades à pied, dans lesquelles elles emmenaient habituellement la charmante Marie Fontaine et la soubrette Pauline Daubry, qui avait été définitivement élevée à la dignité d'amie

Mme Raymond, toujours maussade, jurait chaque jour qu'elle ne quitterait pas le chariot, dût-elle y subir le sort des souris prises dans une souricière qu'une concierge implacable agite en tous sens jusqu'à ce que mort s'en suive.

Chaque jour pourtant, pendant un espace de temps plus ou moins long, elle devait s'avouer vaincue et faire à la suite du chariot une partie du chemin à pied.

L'oncle Million avait adopté un cheval du pays dont le pied sûr et les allures paisibles le rassuraient pleinement.

A cheval du matin au soir, il surveillait les travaux des peones et leur prodiguait des encouragements.

Restaient M. Barbier (Athanase) et sa fiancée, Mlle Élisa Leroux.

Ces deux amoureux sur le retour mettaient largement à profit les loisirs et la liberté que leur donnait la lenteur de la marche.

Chaque matin, au moment où on levait le camp, ils partaient bras dessus, bras dessous, à travers la campagne, et ils ne reparaissaient qu'à l'instant où l'on allait se mettre à table pour déjeuner.

L'après-midi s'écoulait de même en promenades sentimentales.

L'ancien fabricant de peignes et de brosses se trouvait admirablement de ce régime.

Lui-même constatait chaque jour, en se mirant dans sa glace, que son teint prenait le ton des roses et des lis.

Il était du reste le plus parfait modèle de la galanterie et les figures aimables coulaient de ses lèvres avec une abondance de chute d'eau.

L'amour chez lui avait développé la fibre poétique et il ne disait plus rien comme les autres hommes.

« Le matin, l'aurore aux doigts de rose entr'ouvrait les portes nacrées de l'Orient.

« A midi, Phœbus Apollo lançait ses traits acérés sur la nature qu'il embrasait de ses feux. »

Tantôt il appelait le soleil, fils de Latone, dieu de la lumière, dieu du jour, dieu des saisons, dieu des muses, du Parnasse, du Pinde, de Délos, d'Hippocrène; le dieu de la double colline, du Cynthe. Tantôt aussi il le nommait le blond Phœbus, le dieu à la blonde crinière, l'amant de Daphné, etc., etc.

Quand il abordait le matin sa fiancée, il la comparait à Vénus sortant des flots et lui demandait ce qu'elle avait fait de sa conque.

Autour de la tête divine de la nièce du docteur et dans les boucles soyeuses de sa chevelure arachnéenne, se jouaient les Grâces, les Jeux et les Ris.

De ses yeux, vivantes escarboucles, tombaient des flammes incendiaires.

Ses lèvres étaient faites de deux rubis ardents ; ses dents étaient des perles éclatantes, polies par la main de l'Amour.

Mille fleurs, lis, œillets et roses, couvraient la neige de son teint.

Mlle Leroux ne s'étonnait pas trop de ce langage imagé et se laissait adorer mythologiquement.

Un jour même, entraîné par une force poétique irrésistible, il lui fit un quatrain qui eût suffi pour faire la fortune d'un confiseur ou d'un fabricant de mirlitons.

Nous ne pouvons résister au plaisir de faire connaître ce chef-d'œuvre à nos lecteurs :

« Mademoiselle, votre teint,
Est tout rempli de fleurs écloses.
Et vous faites rougir les roses
Quand vous vous montrez le matin. »

Comme on le voit, la rime n'était pas millionnaire, mais enfin la prosodie ne s'enseigne pas dans les fabriques de peignes.

M. Barbier avait d'ailleurs, vis-à-vis de sa fiancée, toutes les prévenances et toutes les galanteries.

Il cueillait pour elle les fleurs des collines et chaque jour lui présentait des bouquets énormes.

Pendant leurs longues promenades sentimentales, les deux futurs conjuguaient sur tous les tons le verbe aimer.

Semblables au Lapin et à la Sarcelle de Florian :

« Ils se racontaient des nouvelles,
Et n'en trouvaient pas de plus belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours. »

Les premiers jours où les amoureux entreprirent ces promenades sentimentales, ils avaient bien soin de ne pas perdre de vue le noyau principal de la caravane ; plus tard, voyant combien était déserte la contrée qu'ils traversaient, ils furent moins prudents et s'égarèrent volontiers, toujours en ayant soin de rester en arrière, parce que les traces du cha-

riot leur permettaient sûrement de se retrouver et de rejoindre le gros de la troupe.

Le voyage durait ainsi depuis près d'un mois, et à mesure qu'on s'approchait du but, les amoureux commençaient à regretter de voir finir les peines de la route, quand un jour, M. Barbier et sa future s'attardèrent plus qu'ils n'en avaient l'habitude.

Le matin, ils ne se présentèrent pas à l'heure du déjeuner, mais on ne s'inquiéta pas outre mesure de leur absence.

Ce ne fut que le soir, quand on vit qu'ils ne rentraient pas, qu'on commença sérieusement à craindre pour eux.

Sans doute ils étaient égarés au milieu de ces dunes monotones, toutes semblables les unes aux autres ; mais comment leur indiquer leur route, comment trouver le lieu où ils attendaient du secours ?

Guillaume Novet comprit qu'il n'appartenait à personne autant qu'à lui de se mettre en quête des égarés.

— Attendez-moi, ami, dit M. Dick Moore ; je désire vous accompagner.

— Je n'y vois aucun inconvénient, car le pays est désert et il n'y a aucun risque à y courir.

Les deux chasseurs prirent leur fusil et, suivis du fidèle Médor, ils se mirent en campagne.

Les allures des deux amoureux étaient bien connues et il était aisé de rechercher leur trace.

La nuit d'ailleurs favorisait les investigations ; c'était une de ces nuits tropicales, transparentes et claires, pendant lesquelles il serait aisé de lire son journal.

Malgré cela il n'est pas facile, au milieu de fouillis, de broussailles, de bouquets de bois, de hautes herbes, plutôt arbustes que plantes, de retrouver les traces de deux êtres égarés.

Les deux chasseurs, après être revenus à près d'un mille en arrière, tirèrent quelques coups de revolver pour signaler leur présence ; mais ils attendirent en vain, personne ne répondit à leur appel.

M. Dick Moore eut alors une idée.

— Médor ! fit-il.

Le chien accourut à l'appel de son maître.

— Connais-tu M. Barbier et M^lle^ Leroux ? interrogea le Yankee.

— Oua ! oua ! répondit le chien.

— Hé bien, cherche et dis-nous ce qu'ils sont devenus !

L'intelligent animal ne se fit pas répéter la recommandation ; il mit le nez à terre et commença à quêter.

Le procédé qu'il employait était d'ailleurs excellent. Il décrivait des cercles concentriques de plus en plus grands, de façon à ne pas laisser échapper la piste.

Tout à coup il fit entendre un jappement sec.

— Ouâ !

— Hâtons-nous, s'écria M. Dick Moore, Médor a trouvé la trace des amoureux, suivons-le et nous les trouverons.

Le chien conduisit les chasseurs sur la crête d'une colline voisine du chemin suivi par le chariot, puis il descendit la pente opposée et arriva dans une petite vallée où coulait une claire fontaine

Arrivé sur le bord de l'eau, Médor s'assit sur son derrière et resta immobile, regardant son maître dans les yeux.

— Où sont-ils? interrogea Dick Moore.

Le chien fit entendre un gémissement.

Puis, tout à coup, il partit avec la rapidité d'une flèche, donnant de la voix comme un chien courant qui vient de faire débucher un lièvre.

M. Dick Moore s'assit d'un air soucieux.

— Nous ne suivons pas Médor ? interrogea le trappeur canadien.

Il me semble pourtant qu'il vient de trouver une piste.

— Si nous avions nos chevaux, répondit le Yankee, nous pourrions tenter l'aventure. Autrement, c'est une entreprise inutile.

— Que pensez-vous donc qu'il soit arrivé ?

— Je ne présume pas ; je suis sûr.

M. Barbier et la nièce du docteur sont venus s'asseoir au bord de cette source.

— Et puis ?

— Des bandits sont survenus qui les ont enveloppés et emmenés prisonniers.

— J'admets entièrement ce que vous dites là, reprit le Canadien qui s'était baissé pour considérer les traces laissées sur le sol.

Il est venu là une douzaine d'hommes, non des Indiens, mais des Européens, car je vois l'empreinte de leurs chaussures.

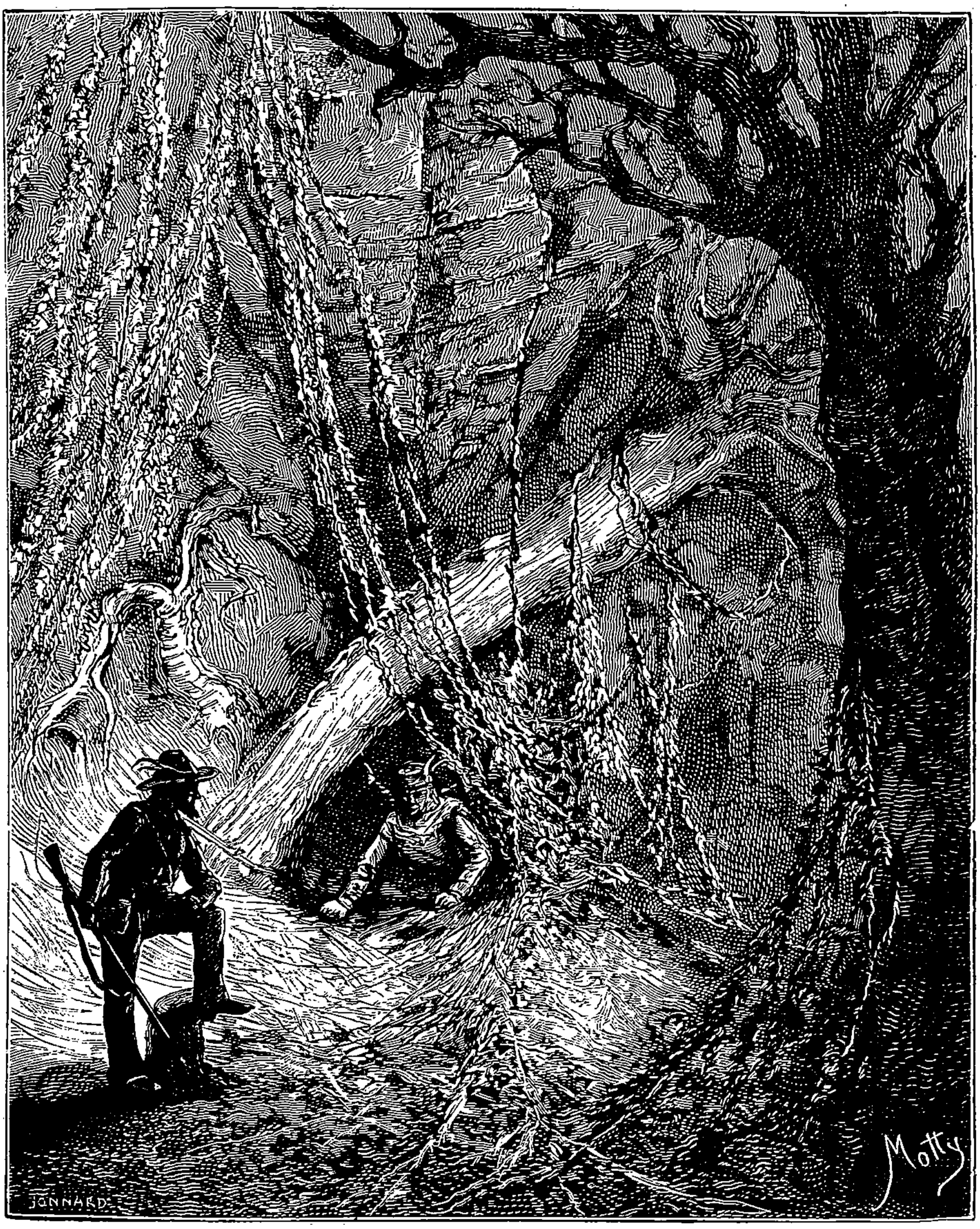
L'Américain suivait attentivement de l'œil les allées et venues du trappeur.

— Ces hommes étaient-ils armés ? demanda-t-il.

Guillaume Novet se baissa et ramassa un objet tombé dans l'herbe.

— Ces hommes sont armés de carabines Remington, car voici une cartouche qu'ils ont perdue.

— Qui pensez-vous que ce puisse être ?



Novet montra tout à coup sa figure entre les lianes qui tombaient en nappe le long du rocher. (P. 1253.)

— Rien de plus simple ! Une bande de ces brigands qui vivent toujours autour des mines d'or.

— Soit ! Alors que veulent-ils faire de leurs captifs ?

— Belle malice ! Ils veulent nous mettre à contribution ! Demain, si nous n'y mettons ordre, ils nous enverront un émissaire qui demandera à parler à M. Million.

Suivant le plus ou moins d'audace ou de force de ces bandits, ils exigeront une rançon plus ou moins considérable.

— Tout cela me paraît logique, répondit l'Américain. Suivant vous, que nous faut-il faire ?

— Suivre leurs traces, les surprendre et leur faire expier leur audacieuse entreprise.

— Je partage votre avis ; mais, croyez-moi, rentrons au camp et attendons le retour de Médor.

Il ne rentrera, j'en suis sûr, que lorsqu'il aura découvert le repaire des bandits.

Guidés par lui et aidés par un nombre de combattants suffisant, nous pourrons nous mettre en campagne.

— Peut-être avez-vous raison ! dit le Canadien pensif.

— Rentrons donc sans tarder et allons annoncer à nos amis la fatale nouvelle.

— Oui, rentrons, dit Guillaume Novet, la nuit porte conseil et nous aurons le temps de former un plan d'attaque.

Pensez-y de votre côté, cher monsieur Moore ; moi, j'y réfléchirai aussi, et c'est bien le diable si, à deux hommes comme nous, nous n'arrivons pas à confondre de vulgaires bandits.

Le lendemain, à la naissance du jour, M. Dick Moore trouva son chien endormi à la porte de sa tente.

— Hé bien, Médor, quoi de neuf ? demanda-t-il.

L'intelligent animal se dressa sur ses jambes et remua la queue en signe de contentement.

— Tu les as trouvés ?

— Ouah ! ouah ! ouah !

— Alors tu vas nous conduire.

Le Yankee se disposait à aller visiter Guillaume Novet, quand celui-ci arriva monté sur son cheval Joseph.

— Que l'on selle Black ! commanda-t-il.

Au moment même, le nègre Zoyo amenait à son maître le cheval demandé, tout prêt à partir.

Le Yankee se mit en selle.

— En avant ! Médor, dit-il.

Le chien se mit joyeusement en route, et partit avec une telle rapidité que les deux chevaux, pour le suivre, durent prendre le grand trot.

Les cavaliers traversèrent ainsi, sur les pas de leur guide, les halliers, les collines, les bouquets de bois et les prairies.

Ils firent ainsi un trajet de plusieurs lieues.

Vers dix heures du matin, l'aspect du paysage changea.

Aux savanes sablonneuses, couvertes de l'inutile et triste chaparro, avait succédé une végétation plus puissante.

— Nous voici dans la région des mines du Caratal, dit M. Dick Moore, à qui M. Fontaine avait appris le relief et l'aspect général de la contrée.

En effet, à mesure qu'ils avançaient, la végétation forestière prenait des dispositions plus imposantes.

A chaque pas on rencontrait des bosquets touffus formés du palmier carata qui se plaît dans les lieux humides.

Là, il abondait de plus en plus, et atteignait souvent des hauteurs considérables.

A onze heures, les deux aventuriers avaient pénétré dans un pays couvert de forêts épaisses.

Médor, toujours en avant, marchait comme un guide bien sûr de son chemin et commença seulement à ralentir son allure.

Il pénétra dans les épaisseurs de la forêt vierge et, d'un pas assuré, guida ses maîtres à travers un inextricable dédale d'arbres immenses et de lianes qu'il fallait couper à l'aide du sabre d'abatis.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à un point où les arbres de grande dimension avaient fait place à un taillis si épais que les deux cavaliers durent mettre pied à terre et s'avancer, tenant leur sabre d'une main, et de l'autre conduisant leur monture.

Des masses rocheuses s'élevaient du milieu de ce fouillis, et quelques entassements de terre remuée témoignaient de la présence en ces lieux d'un certain nombre d'hommes à une époque antérieure.

Médor s'arrêta et s'assit devant un grand bloc de rocher que des plantes grimpantes recouvraient entièrement comme d'un épais rideau.

— Ah ! ah ! dit M. Dick Moore, nous voici arrivés ! A nous de découvrir le lieu où l'on a caché nos compagnons.

Le trappeur canadien s'était déjà courbé vers le sol et écoutait attentivement les plus légers bruissements.

Il n'entendit pas le moindre bruit qui pût le mettre sur la piste cherchée.

— Les yeux, murmura-t-il à demi-voix, nous ont été donnés pour suppléer à ce qui manque aux autres sens.

Et, toujours courbé vers la terre, il se mit, en rampant, à examiner, avec un soin méticuleux, tout ce qui pouvait ressembler à un indice.

Tout à coup il tressaillit.

— J'y suis, dit-il.

Il montra alors à M. Dick Moore quelques branches de zapatero,

dont la section nette indiquait sûrement qu'elles avaient été tranchées au couteau.

Cette section d'ailleurs était trop fraîche pour être ancienne et aucun arbre de cette essence précieuse ne se montrait aux alentours.

Le vieux chasseur redoubla d'attention.

La roche qui se dressait debout devant eux, de même que les débris pierreux qui jonchaient le sol, était du quartz.

Guillaume Novet prit la parole à voix basse :

— Nous sommes en un lieu, dit-il, où l'on a essayé une exploitation aurifère, c'est ce qui explique pourquoi les grands arbres de cette partie de la forêt ont été coupés et pourquoi un commencement de défrichement a été fait.

Ces terres et ces pierres entassées, et formant des buttes, proviennent de fouilles pratiquées en ce lieu.

— Je vous comprends, Guillaume, reprit l'Américain, nous sommes auprès d'un puits d'extraction.

— Dont il faut sans retard découvrir l'entrée, continua le Canadien, continuant ses investigations.

Partout le sol couvert d'une épaisse végétation était solide ; nulle part il ne présentait la moindre fissure.

Le vieux trappeur se releva.

— Il faut chercher ailleurs, dit-il.

Il saisit son sabre d'abatis et se mit à frapper de la pointe l'épaisseur des lianes qui recouvraient le bloc de rochers.

Tout à coup sa lame disparut dans un espace vide dissimulé par la masse verdoyante.

— Vous voyez, monsieur Dick, que je ne me trompais pas, dit-il avec ce rire aphone qui marquait chez lui un accès de bonne humeur.

Voilà l'entrée de la tanière où les bandits ont élu domicile et où ils retiennent nos amis prisonniers.

En disant ces mots, il écartait le rideau de lianes et un trou noir se dessinait sous leurs yeux.

Guillaume Novet fit signe de la main à son compagnon de rester immobile et il s'engagea avec prudence dans la baie obscure.

Bientôt ses yeux s'habituèrent à la lumière crépusculaire qui régnait dans cette sorte d'antre.

Sous ses pieds, il aperçut un trou rond comme l'orifice d'un puits dont il tâta, de la main, les bords intérieurs.

Une échelle de fer, scellée dans les parois de la roche, descendait au fond de l'abîme.

Il revint au jour, et s'adressant à voix basse à son compagnon :

— Restez là, monsieur Dick et, quoi qu'il arrive, évitez de faire le moindre bruit qui pourrait donner l'alarme à nos ennemis.

Quant à moi, je vais à la découverte ; n'ayez nul souci à mon sujet.

En disant ces mots, il s'approcha de son cheval qui paissait tranquillement les jeunes pousses aux alentours.

Il prit dans une valise une petite lanterne sourde qu'il alluma à l'aide d'une allumette, puis projetant devant lui le faisceau lumineux, il rentra dans l'intérieur de la roche.

Son absence dura si longtemps que M. Dick Moore commençait à être sérieusement inquiet.

— Le malheureux serait-il tombé dans un piège? se demandait-il. Se serait-il laissé surprendre?

Il cherchait déjà dans son esprit les moyens d'aller au secours de ce vaillant compagnon, quand celui-ci montra tout à coup sa figure narquoise entre les lianes qui tombaient en nappe le long du rocher.

— Me voilà ! Partons ! dit-il.

Et, sans donner d'autres explications, il se mit en selle.

Le Yankee l'imita sans mot dire.

Tous deux partirent au grand trot de leurs montures, suivis par Médor qui ne les quittait pas d'un pas.

Quand ils furent rentrés dans l'épaisseur de la forêt vierge, le Canadien ralentit l'allure de son cheval.

— Maintenant nous pouvons causer, dit-il.

— Je vous écoute. Qu'avez-vous découvert ?

— Rien de bien extraordinaire, sinon que nos amis sont en bonne santé et que nos ennemis seront nos captifs dès que cela nous plaira, répondit le vieux chasseur.

. . . . . .

Pendant que les deux intrépides coureurs de bois faisaient cette brillante expédition, un événement qu'ils avaient prévu se passait au campement de la caravane où M. Million avait pris l'engagement de les attendre.

Vers dix heures du matin, un homme à cheval, vêtu comme les habitants aisés de la contrée, et portant en bandoulière un beau fusil de chasse à deux coups, se présenta et demanda à parler au chef de l'expédition.

M. Million le reçut dans la petite tente de M. Dick Moore, et donna des ordres au jeune Tom qui se hâta de les exécuter.

Un guéridon fut placé au centre de la tente, chargé de liqueurs variées, et Tom avança deux sièges.

Le négociant marseillais en prit un et fit signe à son visiteur de s'asseoir sur l'autre.

Il lui présenta d'abord une boîte de magnifiques cigares.

— Allumez un de ces régalias, dit-il, puis dites-moi quelle liqueur vous préférez.

Voilà de l'absinthe de Pernod fils, du vermouth de Noailly de Marseille, de l'amer Picon et du curaçao sec de Hollande.

L'étranger accepta un verre d'absinthe, y versa lentement et méthodiquement de l'eau claire et glacée que le petit nègre apporta dans un carafon de cristal, puis il alluma son cigare et tourna la tête vers M. Million comme pour lui demander s'il était disposé à l'écouter.

L'oncle Jean-Pierre qui, de son côté, s'était préparé un verre de vermouth, en but une gorgée, puis il dit au nouveau venu :

— Parlez ! Que puis-je faire pour vous être agréable ?

Le visiteur, à qui M. Million avait adressé la parole en espagnol, lui répondit en excellent français :

— Monsieur, l'accueil hospitalier que vous me faites me met mal à mon aise, et je ne sais comment commencer ce que je suis chargé de vous dire.

— Avez-vous donc une mission désagréable à remplir? demanda le Marseillais. Quoi qu'il en soit, parlez hardiment, je vous écoute.

— Monsieur, je vais prendre le taureau par les cornes, cela facilitera peut-être un peu ma besogne.

Je suis né en Corse et je me nomme Pierrangeli ; c'est vous dire que j'ai l'honneur d'être Français comme vous.

— Continuez, monsieur, on est toujours heureux de rencontrer un compatriote quand on est à cette distance de son pays natal.

— Pas toujours, monsieur, et je vais vous le démontrer sans peine.

Tel que vous me voyez, je suis un chef de brigands.

— Cela, monsieur, je ne vous en félicite pas, car, en dehors de la défaveur qui s'attache à votre profession, je crains bien pour vous qu'elle n'offre plus d'épines que de roses.

Du reste, monsieur, continuez, je vous sais d'autant plus gré de votre franchise que je m'y attendais moins.

— Supposiez-vous donc, monsieur, quelque chose de la vérité ?

— Je ne supposais rien, j'attendais votre visite.

— Alors vous savez ce qui m'amène ?

— Parfaitement, et pour peu que cela vous plaise, je vais vous dire l'objet de votre démarche.

— Je vous en prie, pour la singularité du fait.

— Rien de plus aisé ! Vous avez appris par vos espions ou vos affidés qu'une caravane de Français riches se rendait par la route de terre aux mines du Callao, où sans doute vous exercez votre industrie.

— C'est parfaitement exact jusqu'ici ; continuez.

— Vous vous êtes dit qu'il y aurait là un bon coup à faire et une belle somme d'argent à réaliser. Vous vous êtes peu préoccupé de la pensée que c'étaient des compatriotes que vous alliez dévaliser...

— Pardon ! monsieur, je vous arrête là. J'ai eu au contraire un rude combat à soutenir contre mon patriotisme, et j'aurais volontiers donné la moitié de ma part de prises pour avoir affaire à des Allemands ou à des Anglais.

— Je vous félicite de ces sentiments, monsieur le voleur, mais je continue mon diagnostic.

— Parlez !

Deux êtres, les plus inoffensifs du monde, un ancien négociant parisien et une vieille fille qui se sont pris l'un pour l'autre d'une passion aussi singulière que tardive, avaient la coutume d'aller errer dans la campagne et d'y filer le parfait amour..

Vous avez organisé contre ces deux pacifiques créatures une expédition à main armée et vous les avez entraînées dans un de vos repaires.

— Continuez donc, monsieur ; tout ce que vous dites est d'une exactitude parfaite.

— Aujourd'hui, vous venez me demander la rançon de ces deux membres de la caravane et m'offrir de les rendre à la liberté moyennant finances.

— Monsieur, vous avez parlé comme un oracle, et, sur ce terrain, nous ne tarderons pas à nous entendre.

— Jusqu'à présent, monsieur le voleur, vous avez le bon rôle ; veuillez donc me faire connaître vos prétentions.

— Vous avez dit jusqu'à présent? interrogea le bandit sans chercher à dissimuler son inquiétude.

— Je l'ai dit et je le maintiens, répondit M. Million en souriant. Qui de nous est maître de l'avenir ?

Le Corse se rassura tout à fait.

— Vous avez bien raison, cher compatriote, dit-il, aujourd'hui nous appartient ; demain est à Dieu, à moins qu'il ne soit au diable. J'en conclus qu'il s'agit avant tout de s'occuper du présent.

— J'attends vos propositions, monsieur le voleur, dit le Marseillais.

— Les voilà, répondit le bandit.

Vous êtes puissamment riche, on me l'a dit ; je sais que vous êtes un homme généreux.

— Où voulez-vous en venir ?

— J'y arrive. Vous ne voudriez pas que quelque malheur irréparable arrivât à l'un de vos compagnons.

— Certes non ! continuez.

— Deux d'entre eux sont en mon pouvoir et toutes les forces réunies du Venezuéla ne suffiraient pas pour me les ravir.

— Vous êtes sûr de cela?

— Absolument sûr !

— Alors je vous écoute.

— Si vous étiez un Allemand, au lieu d'être un de mes compatriotes, je mettrais la tête de mes prisonniers à un prix si élevé que vous ne consentiriez jamais à faire une telle dépense pour leur sauver la vie.

Je veux vous traiter en ami, c'est pourquoi je vous rendrai ce monsieur et cette dame dès que vous m'aurez compté la petite somme ronde de deux cent mille francs.

Ce chiffre exorbitant ne sembla pas le moins du monde émouvoir le négociant marseillais.

— C'est déjà un assez beau denier, dit-il du ton indifférent d'un homme qui fait peu cas de l'argent.

— Je n'en rabattrai pas un maravédis, affirma le gredin.

— Je ne marchande pas, monsieur le voleur, mais il y a là une difficulté matérielle que je crois de mon devoir de vous signaler.

— Une difficulté matérielle?

— Hélas ! oui. Je suis fort riche, c'est vrai ; je jette l'or volontiers par la fenêtre, c'est encore vrai, mais...

— Mais?...

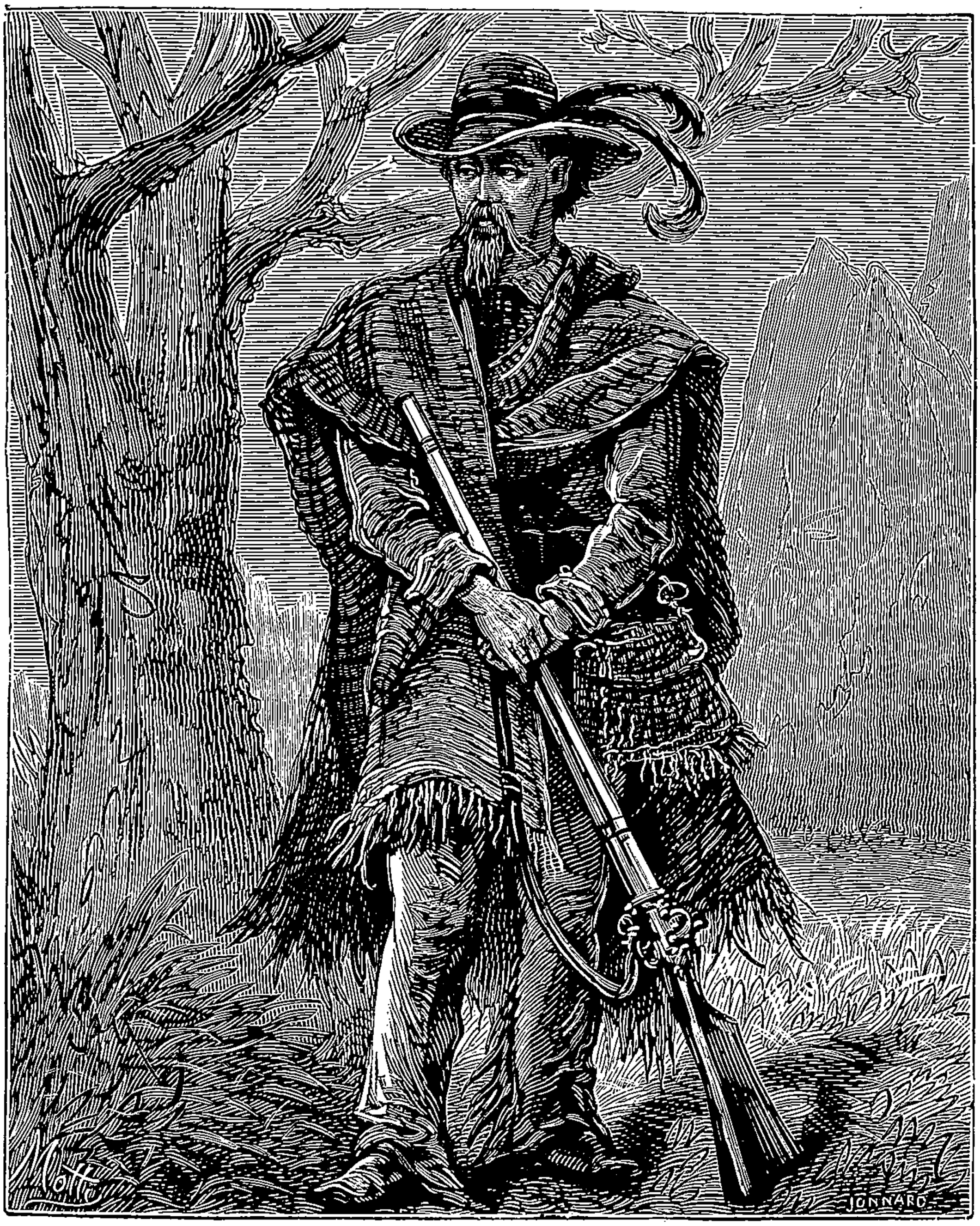
— Mais je n'ai pas deux cent mille francs, comme cela, dans ma poche.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, mon cher compatriote, s'écria le chef des bandits. Je n'ai jamais songé à vous demander une telle somme, comme cela, en or ou en argent monnayé.

Vous avez un banquier à Bolivar?

— Sans doute, et ce banquier m'a ouvert un crédit à peu près illimité.

— Vous avez un livre de chèques?



PIERRANGELI, LE CHEF DES BANDITS.

— Cela va sans dire.

— Alors nous allons nous entendre

Voulez-vous me signer un chèque de deux cent mille francs à tou-cher chez ce banquier?

— Si nous traitons ensemble, je serai bien obligé de passer par là.

— Quel obstacle voyez-vous donc à ce traité, puisque nous sommes d'accord sur les points principaux?

— Monsieur le voleur, vous vous trompez, dit M. Million, et l'on voit bien que vous n'êtes pas, comme moi, habitué à traiter les grandes affaires.

Écoutez-moi.

Quand vous aurez en main le chèque que vous demandez, qui vous répond que le jour où vous le présenterez, le banquier, au lieu de vous le payer, ne vous fera pas mettre la main sur le collet par le chef de la police, qui est bien de mes amis?

— J'ai parfaitement pensé à cela, répondit le Corse, mais pour obvier à l'objection, je ne vous rendrai mes prisonniers qu'après que j'aurai encaissé leur rançon.

— Très bien, dit M. Million sans s'émouvoir, mais qui me répondra, à mon tour, qu'à ce moment vous tiendrez votre promesse?

CHAPITRE CII

UN MARCHÉ DIFFICILE A CONCLURE. — DES PRÉCAUTIONS BIEN PRISES. — PIERRANGELI FAIT CONNAÎTRE A M. MILLION LES CONDITIONS DE SON TRAITÉ AVEC LES INDIENS ET DÉVOILE SES INTENTIONS. — UNE CONSCIENCE DÉPOURVUE DE SCRUPULES. — M. MILLION DEMANDE VINGT-QUATRE HEURES DE RÉFLEXION. — LE BANDIT A PRIS DES PRÉCAUTIONS. — RETOUR DE GUILLAUME NOVET ET DE M. DICK MOORE. — UNE CONFÉRENCE ET ENCORE DES VERRES D'ABSINTHE. — LES DEUX CHASSEURS RACONTENT LES DÉTAILS ET LES RÉSULTATS DE LEUR EXPÉDITION. — LE SOUTERRAIN DES VOLEURS D'OR. — M. DICK MOORE CONTINUE LE RÉCIT. — UN PLAN ARRÊTÉ. — LES DEUX CHASSEURS ONT RÉSOLU DE RÉCLAMER L'AIDE DES INDIENS. — NOUVELLE EXPÉDITION. — GUILLAUME NOVET FRAPPE A LA PORTE D'UNE CABANE. — M. NOEL. — UNE PRÉSENTATION. — LES BOIS DE CICAPRA. — UNE OFFRE GÉNÉREUSE REFUSÉE. — UN HOMME CONTENT DE PEU. — LES MALHEURS D'UN ÉMIGRÉ FRANÇAIS. — UN CADEAU QUI S'ACCEPTE ENTRE CHASSEURS. — UN BON FUSIL EST CHOSE PRÉCIEUSE. — UNE NUIT DANS UN LIEU MODESTE. — POIGNÉE DE MAIN D'ADIEU. — LES DEUX CHASSEURS SE METTENT EN CAMPAGNE. — UN CHIEN QUI COMPREND SA MISSION. — UN SIGNAL DISCRET. — UNE APPARITION INATTENDUE. — UN JEUNE ET BEAU CHEF INDIEN. — C'EST ATALA. — LE LIBÉRATEUR ATTEND LA VISITE DES CHASSEURS. — IL CONNAIT LA CAPTIVITÉ DE M. BARBIER ET DE SA FIANCÉE. — CASANOVA EST ENVOYÉ EN MISSION PAR PIERRANGELI. — UNE TERRIBLE SCÉLÉRATESSE ET UNE DOUBLE TRAHISON. — UNE EXPÉDITION DES GUERRIERS INDIENS. — UN TRAITRE JUSTEMENT CONDAMNÉ. — UNE BONNE CHASSE ET LES PRÉPARATIFS D'UN BON REPAS. — RETOUR DES INDIENS. — M. BARBIER ET Mlle LEROUX SONT SAUVÉS. — RÉCIT DU CHEF INDIEN. — UN COUP DE COUTEAU DANS LE CŒUR.

Cette objection de M. Million parut si logique au chef des voleurs qu'il resta quelques instants silencieux et dans l'attitude d'un homme qui réfléchit.

— J'avoue, monsieur mon compatriote, dit-il enfin, que je n'avais pas envisagé le problème à ce point de vue.

— Cependant, ajouta-t-il, si vous n'avez pas confiance en ma parole, je pourrais, moi, avoir confiance en la vôtre.

— Expliquez-vous, monsieur le voleur.

— J'accepterai un chèque de vous, et je vous rendrai mes prisonniers immédiatement, si vous vous engagez sur l'honneur à ne rien entreprendre contre moi avant que j'aie touché la somme convenue.

— La difficulté subsiste, répondit le Marseillais, car je ne vous donnerai pas la parole que vous demandez.

— Pourquoi cela?

— Parce que je n'ai pas l'habitude de me déclarer vaincu avant d'avoir combattu.

— Je comprends cela. C'est pourquoi je vais vous faire connaître les forces dont je dispose et l'impossibilité où vous êtes de me résister utilement.

— Parlez, monsieur, je suis tout oreilles.

— Ma troupe personnelle se compose de douze hommes déterminés et armés de fusils à tir rapide.

— Bien! Si c'est là toute votre force, il n'y a pas besoin d'en parler, car deux de mes hommes suffiraient amplement à mettre en déroute et à anéantir cette bande que vous commandez.

— Je continue.

— Allez.

— Mes hommes sont à l'abri de toute recherche et de toute poursuite Nul au monde n'est capable de trouver l'endroit où ils se cachent.

-- Cela deviendrait plus grave si je prenais vos paroles à la lettre. Mais achevez, je vous prie.

— Enfin, monsieur, je viens de conclure une alliance offensive et défensive avec une tribu d'Indiens qui comprend deux cents guerriers parfaitement armés de fusils Remington et auxquels je n'ai qu'un signe à faire pour les jeter sur votre caravane.

— Des Indiens? dites-vous?

— Oui, des Indiens qu'un pacte relie à toutes les tribus de la contrée et qui ont juré d'exterminer jusqu'au dernier tous les blancs qu'ils rencontreront.

— Et vous avez consenti à vous faire l'auxiliaire d'une telle conjuration?... Vous valez moins encore que je ne l'avais supposé.

— Je demande à m'expliquer.

— Parlez!

— J'avais un grand intérêt à ne pas me faire des ennemis de ces hommes, qui connaissent les bois mieux que moi, et qui seuls auraient pu découvrir la retraite de mes hommes.

— Très bien ! Après?

— J'ai donc accepté les conditions, fort avantageuses d'ailleurs, qu'ils m'ont proposées.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander quelles sont ces conditions?

— Pas le moins du monde. Ils ont commencé par donner à ma troupe des armes et des munitions qui la rendent invincible.

— Et puis?

— Et puis ils se sont engagés à nous verser une haute paye mensuelle de dix-sept cents dollars.

— Peste ! c'est un joli denier. Et vous, que ferez-vous pour justifier de tels sacrifices?

— Entre nous, monsieur, je suis décidé à ne rien faire du tout.

— Ces Indiens se contenteront-ils de votre inaction?

— C'est le cadet de mes soucis, car dès que j'aurai touché la rançon de mes prisonniers, j'ai résolu de renoncer à jamais à la vie périlleuse que je mène.

— Vos compagnons vous le permettront-ils?

— Je leur brûlerai simplement la politesse.

— Et comment agirez-vous vis-à-vis des Indiens vos alliés?

Le bandit se mit à rire.

— J'ai réfléchi, dit-il, que cette alliance est immorale, puisqu'elle menace tous les gens de ma race.

— Alors?

— Alors je me rendrai ou j'enverrai un messager sûr à Bolivar. Ce messager ira dénoncer au gouverneur cet abominable complot, après quoi j'aurai tout le temps de toucher, en même temps que votre chèque, les sommes qui ont été déposées par ces honnêtes Indiens chez un banquier qui n'attend que ma visite.

M. Million se leva :

— Je vois, dit-il d'une voix ironique, que votre conscience est encore plus dépourvue de scrupules que je ne l'avais supposé. Je vous demande, avant de conclure le marché que vous me proposez, vingt-quatre heures de réflexion.

En attendant, ajouta-il, vous êtes libre de vous en aller ou de rester dans le camp.

Dans ce dernier cas, je donnerai des ordres pour que rien ne vous manque et que vous soyez bien traité.

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir accepter votre offre hospitalière, dit le bandit, mais je dois vous avouer que, prévoyant le cas où vous voudriez me retenir par force, j'avais pris certaines précautions.

— Des précautions?

— Hélas ! oui. Il faut tout prévoir en ce monde, et si ce soir je n'étais pas rentré avant minuit au milieu de mes hommes, mes deux prisonniers seraient mis à mort.

— Bonsoir donc, monsieur le voleur, et ne perdez pas de temps ! Que diable ! vous avez autant d'intérêt que moi à arriver en temps utile. Voulez-vous que je vous prête un cheval?

— Grand merci, monsieur Million ; j'ai le mien non loin d'ici, et vous

pouvez être sûr que, tant qu'il ne m'arrivera rien de fâcheux, vos amis seront bien traités.

Le bandit prit alors congé de son hôte.

M. Million était encore plongé dans les réflexions que faisait naître chez lui cette étrange visite, quand le trot de deux chevaux se fit entendre.

M. Dick Moore et Guillaume Novet, toujours suivis de Médor, firent leur entrée dans le camp et vinrent droit à la tente de l'Américain.

Zoyo et Tobi s'empressèrent de prendre par la bride les deux chevaux auxquels ils prodiguèrent aussitôt les soins nécessaires.

Quant à Tom, il souleva la portière d'étoffe qui fermait la tente, et montra silencieusement M. Million toujours assis et réfléchissant devant le guéridon.

Le Marseillais tourna la tête et tendit la main aux nouveaux venus.

— Je vous attendais, dit-il.

Les deux chasseurs prirent chacun un siège et vinrent se placer à côté du chef de l'expédition, qui leur tendit sa boîte à cigares.

Ils s'établirent commodément, se versèrent un verre de la liqueur verte qu'ils additionnèrent d'eau, suivant les règles de l'art, puis, dans l'attitude de l'attention, ils prêtèrent l'oreille.

M. Million leur raconta alors, par le détail, la visite qu'il avait reçue, et la conversation engagée entre lui et le bandit corse.

Les deux nouveaux arrivés écoutèrent ce récit avec la plus grande attention. La partie relative au traité passé entre Pierrangeli et la tribu indienne sembla surtout les intéresser.

— Monsieur Million, dit le Canadien, M. Moore et moi étions en train de chercher la solution d'un problème compliqué. Je crois, pour ma part, que vous venez de nous la fournir.

— J'ose même dire que j'en suis certain, ajouta l'Américain.

— A votre tour, monsieur Million, continua Guillaume Novet, si vous voulez bien m'écouter, je vous ferai connaître les événements survenus pendant notre voyage à la recherche de nos amis disparus.

— Je brûle de vous entendre, répondit le Marseillais.

— Alors je commence, dit le trappeur.

— Vous savez que nous avions laissé hier Médor s'aventurer seul dans la campagne et rechercher la piste de nos compagnons.

Il rentra assez tard dans la nuit, mais M. Dick Moore, qui le vit arriver, comprit qu'il n'avait pas fait buisson creux et que, grâce à sa sagacité, nous ne tarderions guère à trouver ceux que nous cherchions.

— Nous sommes donc partis ce matin dès l'aurore, et nous avons

suivi, au grand trot de nos montures, Médor, qui filait en avant, en chien sûr de lui-même.

Il nous conduisit dans une clairière d'une épaisse forêt.

L'aspect du sol me convainquit bientôt que nous étions sur le terrain d'une ancienne exploitation aurifère abandonnée.

Je continuai mes investigations et je ne tardai pas à trouver l'orifice d'un puits creusé dans le roc et s'enfonçant dans les entrailles de la terre.

Un escalier, grossièrement et irrégulièrement taillé dans le quartz, permettait de descendre jusqu'au fond de ce puits. Je m'y engageai et je me trouvai en présence de plusieurs galeries souterraines, d'où l'on avait autrefois extrait des blocs de rocher.

Je pris la première venue de ces galeries, ne m'y engageant qu'avec une extrême prudence, dans la crainte de me trouver tout à coup au milieu d'une troupe de brigands.

Je m'aventurai assez loin, puis ne trouvant rien qui décelât en ce lieu la présence d'un certain nombre d'hommes, je revins à mon point de départ, résolu à procéder cette fois avec plus de méthode.

J'examinai avec un soin minutieux le sol de l'espèce de carrefour qui se trouvait au bas du puits, et je ne tardai pas à reconnaître d'une façon certaine quelle était l'avenue dans laquelle un certain nombre d'hommes s'étaient engagés récemment.

Muni de ma lanterne sourde, je pénétrai prudemment dans ce couloir, prêtant l'oreille aux moindres bruits.

Au bout de quelques minutes de cette marche indécise, j'entendis au loin un murmure de voix.

Je ne m'étais donc pas trompé, et j'étais dans la bonne route.

Je redoublai de prudence et je m'avançai en ayant soin d'étouffer le bruit de mes pas.

J'arrivai ainsi à un coude brusquement décrit par la galerie et où je pus observer sans être vu.

Une douzaine d'hommes étaient là, assis sur des troncs d'arbres, autour d'un bloc de rocher servant de table.

Ils buvaient, riaient et chantaient comme des gens jouissant de la plus parfaite sécurité.

L'espèce de salle dans laquelle ils se trouvaient était éclairée par des branches allumées de bois-chandelle.

Je pus, malgré la fumée résineuse produite par ces torches naturelles, apercevoir dans le fond la silhouette de M. Barbier et celle de la nièce de notre excellent docteur.

Ils étaient assis tous deux sur un bloc de quartz et, autant que je pus en juger de loin, ils avaient la liberté complète de leurs mouvements.

Je savais tout ce que je désirais savoir et je ne jugeai pas à propos de rester plus longtemps dans mon observatoire.

Je revins donc sur mes pas, et je retrouvai M. Dick Moore assez inquiet de ma longue absence.

L'Américain prit à son tour la parole. M. Million continua à prêter une oreille attentive.

— Nous nous mîmes en route pour revenir, dit M. Dick Moore, et Guillaume me raconta ce qu'il vient de vous dire.

Nous avons beaucoup réfléchi l'un et l'autre, et nous avions presque arrêté un plan.

— Dites ce plan, fit M. Million.

— A quoi bon? répondit l'Américain, puisque ce que vous venez de nous apprendre est de nature à changer complètement nos projets.

— Expliquez-vous, messieurs.

— Bien que Guillaume et moi ne nous soyons pas consultés depuis que vous nous avez fait connaître la visite que vous avez reçue, je suis sûr que nous nous comprenons à merveille.

— Continuez, monsieur Moore, dit le Canadien, je sais parfaitement ce que vous allez dire.

— Notre projet primitif offrait quelques dangers qui ne laissaient pas que de nous donner des inquiétudes.

Il s'agissait en effet d'aller surprendre les voleurs dans leur repaire et de les attaquer à l'improviste.

Certes! la victoire n'était pas douteuse, mais nous avions droit de craindre pour nos amis prisonniers.

Les bandits, se voyant surpris, ne se vengeraient-ils pas sur eux de leur défaite?

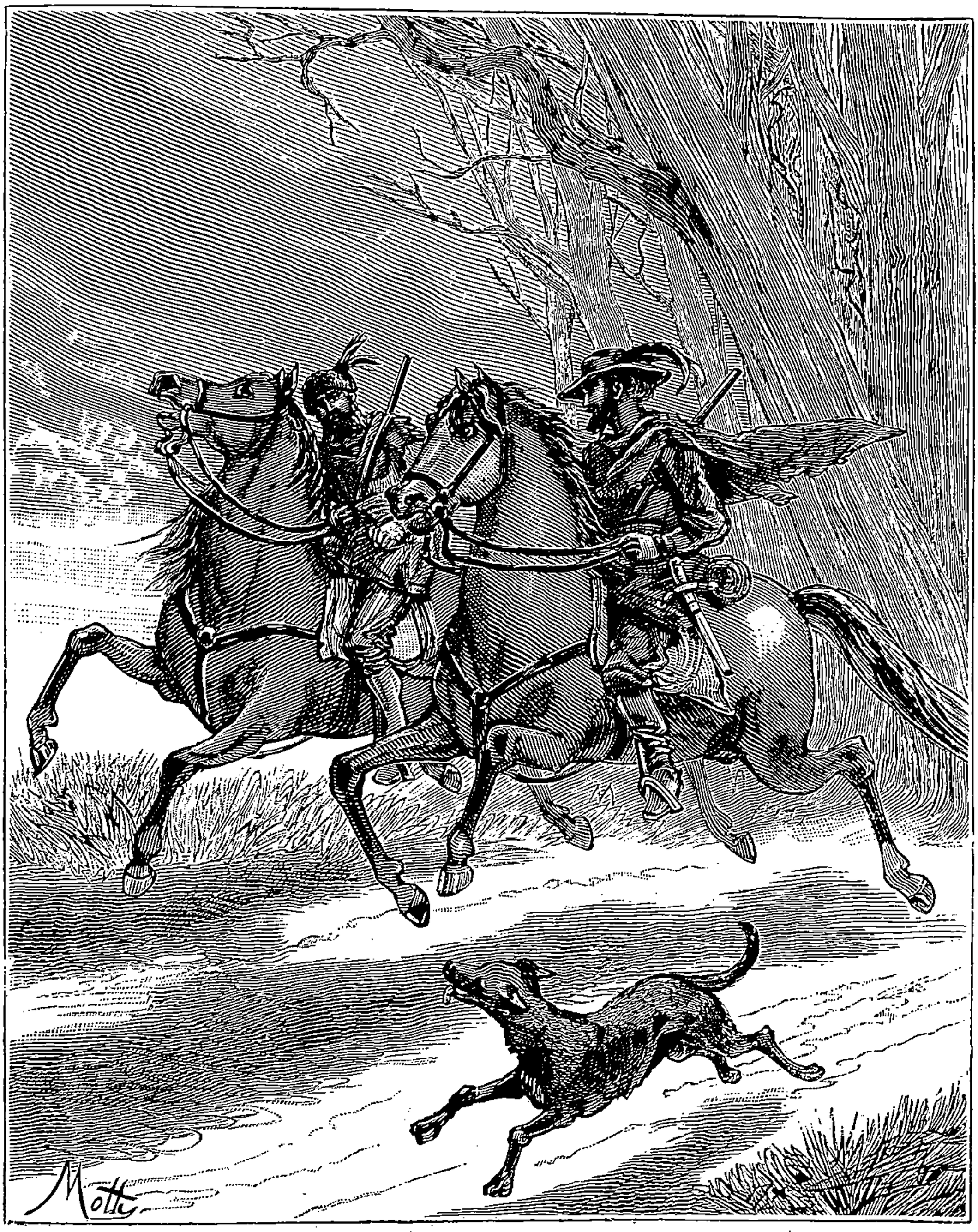
Nous avions tout à redouter, surtout en réfléchissant au caractère de M. Barbier, qui n'a rien d'héroïque.

Maintenant tout est bien changé, puisque nous avons des auxiliaires sur qui nous pouvons compter.

— Des auxiliaires? interrogea M. Million.

— Sans doute! Ces Indiens, qui se sont alliés à la bande que commande le sieur Pierrangeli, sont nos amis. Il ne s'agit que de les trouver et de les prier de vouloir bien être nos intermédiaires vis-à-vis des voleurs d'or. De cette façon, nous sauverons nos amis sans combat, et sans que leur existence soit mise en péril.

— La difficulté, dit M. Million, sera de retrouver ces sauvages, car



Après une demi-heure de cette course rapide. (P. 1266.)

le chef des bandits ne m'a pas dit un mot sur le lieu où ils peuvent être en ce moment.

— Vous pouvez être tranquille à ce sujet, dit le Canadien, je me charge de les trouver à bref délai.

Le plan d'attaque étant ainsi arrêté, les deux aventuriers se firent servir un repas confortable auquel leur donnait bien droit l'expédition fatigante autant que périlleuse qu'ils venaient de faire.

Quand ils se furent ainsi remis sur pied :

— Êtes-vous disposé à m'accompagner encore, monsieur Moore? demanda Guillaume Novet.

— A présent comme toujours, répondit le Yankee.

— Alors, en route!

— Emmenons-nous Médor?

— Certainement, il peut nous être utile.

— Le fait est qu'il commence à comprendre fort bien son métier de chercheur de pistes.

Les deux amis remontèrent à cheval et, après avoir serré la main au chef de l'expédition, se remirent en route.

Quand ils furent à quelques centaines de pas du camp :

— L'embarrassant, dit M. Dick Moore, est de savoir par où il convient de commencer.

Le trappeur, qui semblait plongé dans une profonde réflexion, ne répondit pas d'abord.

Il pressa les flancs de sa monture qui prit un trot allongé que Black s'empressa d'imiter.

Après une demi-heure de cette course rapide, Guillaume Novet arrêta subitement son cheval.

— Halte! dit-il, nous sommes arrivés.

En disant ces mots, il sauta légèrement à terre et son compagnon de route s'empressa de faire comme lui.

Tout deux attachèrent leur cheval à un arbre et le Canadien s'enfonça dans un petit bouquet de bois, disant à M. Dick Moore :

— Suivez-moi.

Quelques pas plus loin, ils arrivèrent devant la porte d'une petite et misérable hutte cachée dans la verdure.

Guillaume Novet frappa trois coups du manche de sa cravache.

La nuit était arrivée et des nuages noirs amoncelés dans le ciel rendaient l'obscurité presque complète.

Une lumière brilla à travers les fentes de la porte et une voix sortit de l'intérieur de la case.

— Qui va là? demanda-t-on en espagnol.

— Ami, répondit en français le Canadien.

La porte s'ouvrit et les deux chasseurs pénétrèrent dans la pauvre demeure éclairée par une lampe fumeuse.

Cette fois le maître de la maison s'exprima en français.

— C'est vous, chasseur, dit-il. Est ce que je serais assez heureux pour pouvoir vous être utile à quelque chose?

Guillaume Novet tendit la main :

— Oui, monsieur Noël ; du moins je l'espère. Mais avant tout, permettez-moi de vous présenter mon compagnon.

M. Dick Moore, citoyen des États-Unis, le plus brave et le plus loyal des hommes !

Puis il se retourna vers l'Américain :

— M. Émile Noël, un Français de Tours, qui est venu s'établir en Amérique, où la fortune l'a peu favorisé.

M. Noël en est réduit, comme moi et bon nombre de mes compatriotes canadiens, à vivre des produits de sa chasse.

Les deux hommes se saluèrent cérémonieusement.

— Maintenant que vous vous connaissez, continua le trappeur, arrivons au sujet de notre visite.

Savez-vous, ami Noël, qu'une troupe nombreuse d'Indiens est venue récemment dans ce pays.

— Je le sais.

— Pouvez-vous me dire où elle campe en ce moment?

— Je vous le dirai sinon précisément, au moins d'une façon approximative.

Connaissez-vous l'exploitation aurifère de Cicapa, à deux kilomètres environ au sud du village de Pastora que vous avez traversé il y a quatre jours?

— Je la connais. La mine se trouve au sommet d'une colline complètement environnée de bois. J'ai tué là trois gazelles, cinq ou six *lapa*, deux agoutis et un magnifique dindon sauvage.

— Je vois avec plaisir que vous allez vous trouver là en pays de connaissance, car c'est justement dans ces bois que sont en ce moment les Indiens que vous cherchez.

M. Dick Moore prit la parole à son tour :

— Mon ami Guillaume Novet, dit-il, a bien voulu me dire que la fortune ne vous avait pas souri. Voudrez-vous bien me permettre de vous offrir cette bourse? Elle ne contient pas autant d'argent que je l'aurais désiré, mais elle vous servira du moins à vous procurer les munitions et les armes qui peuvent faciliter votre métier de chasseur.

— Je vous remercie, monsieur, de votre générosité, bien que je ne puisse accepter votre cadeau.

— Acceptez au contraire, reprit vivement le Canadien. Je vous ai dit que M. Moore est mon ami.

— Je n'ai nul besoin d'argent ici, puisque j'y vis en véritable

sauvage ; quant aux armes et aux munitions dont vous parlez, où voulez-vous que je les trouve?

Je possède un vieux fusil double de l'ancien modèle. Il se charge par la gueule et s'amorce avec des capsules. C'est bien loin de valoir vos armes, mais cela me permet d'aller une fois par an seulement à Las Tablas ou à Bolivar.

J'y emporte les peaux des animaux que j'ai tués depuis mon dernier voyage ; avec le prix que j'en tire, j'achète de la poudre, du plomb, des balles et des capsules, et me voilà muni pour une année.

— Mais comment vivez-vous pendant tout ce temps-là?

— J'ai mon gibier et quelques vaches qui pâturent, de-ci, de-là. Elles me procurent du lait, du beurre et même du fromage que je fabrique à la mode de France.

Je cultive un bout de champ où je récolte du maïs, de la patate douce, du manioc, de l'igname, des tomates, des aubergines, qui sont les fruits du pays.

Je joins à cela la culture des choux, des navets, des carottes, des radis et même des pommes de terre que j'ai eu quelque peine à acclimater, mais qui aujourd'hui sont d'un bon rapport.

Tout cela constitue les débris de mon ancienne opulence, car, je dois vous le dire, je n'ai pas toujours été misérable.

Quand je suis venu m'établir en Amérique, j'avais quelque argent et je fondai une ferme qui longtemps prospéra.

J'étais marié et j'avais de beaux enfants, mais la guerre terrible de l'indépendance m'a fait tout perdre : ma femme et mes enfants ont été massacrés par les Espagnols, ma ferme brûlée, mes troupeaux enlevés et mes cultures détruites.

Aujourd'hui, je suis seul au monde et je n'ai plus de besoins.

M. Moore écouta ce récit touchant avec la plus vive attention, puis il prit la parole d'un ton de voix ému :

— Mon ami, dit-il, je prends la liberté de vous donner ce nom, votre histoire est un poème lamentable. Puisque vous ne voulez pas accepter la somme modeste que je mettais de grand cœur à votre disposition, permettez-moi de vous faire tenir, avant notre départ, un souvenir de moi.

Le Français allait répondre ; M. Dick Moore le devança :

— Le cadeau que je veux vous faire est un de ceux qui s'acceptent toujours entre chasseurs. Je vous enverrai un excellent fusil fabriqué chez M. Fauré Le Page, de Paris, et avec lequel vous pourrez chasser indifféremment le gibier à poil et le gibier à plumes.

J'y joindrai un nombre suffisant de cartouches pour que vous en ayez pour longtemps.

D'ailleurs les douilles en cuivre de cette arme nouveau modèle peuvent servir presque indéfiniment, et les cartouches ont l'avantage de s'amorcer avec des capsules ordinaires.

Je joindrai à mon envoi un moule pour les faire, ainsi qu'un moule à balles de calibre.

L'ami Guillaume vous enseignera la manière de vous en servir. Vous serez ainsi, pour le restant de vos jours, armé ainsi qu'il convient à un chasseur émérite.

— Monsieur, dit le Français, je vous remercie et j'accepte. Un bon fusil est chose précieuse pour qui est, comme moi, environné de bêtes fauves et d'hommes plus dangereux encore.

Les deux amis acceptèrent volontiers l'hospitalité que leur offrit le Français; les chevaux furent rentrés dans le coral et bientôt tout le monde dormit d'un profond sommeil. Le lendemain, après déjeuner, les chasseurs serrèrent la main à leur hôte et, après être remontés à cheval, prirent la route qui devait les conduire à l'endroit indiqué.

Cette partie de la contrée était assez praticable, de sorte qu'ils purent, grâce à la sûreté de pied de leurs montures, arriver avant midi à la colline boisée sur laquelle se trouve la mine d'or de Cicapra.

Là, la forêt était si épaisse que les deux chasseurs durent se concerter avant d'entreprendre leurs investigations.

Ils s'assirent sous un immense balata, l'arbre à caoutchouc, et là, étendus sur le gazon, ils commencèrent à dresser leur plan de campagne en fumant un de ces cigares parfumés dont M. Dick Moore se louait sans cesse d'avoir fait une provision à peu près inépuisable.

Quand ils furent bien fixés sur la marche à suivre pour trouver la piste des Indiens et le lieu de leur campement, ils sifflèrent leurs montures qui se hâtèrent d'accourir, et ils se remirent en selle après que M. Dick Moore, parlant à son chien Médor comme il eût fait à un homme, lui eut donné ses instructions.

L'intelligente bête, du reste, montra tout de suite qu'elle avait compris le rôle qui lui était assigné.

Les deux cavaliers virent en effet le chien mettre le nez en terre comme s'il se fût agi de découvrir un gibier ordinaire, mais ils purent constater qu'il ne daigna même pas lever la tête quand une gazelle partit sous ses pieds.

M. Dick Moore et le Canadien étaient si sûrs de l'intelligence de Médor qu'ils se contentèrent de le suivre à travers la forêt; cette sorte

de sport était d'ailleurs d'autant plus facile que le couvert des arbres géants, interceptant tout air extérieur et tout rayon de soleil, ne laissait pousser aucune végétation parasite, et que les chevaux marchaient sans bruit sur la couche de mousse qui seule avait pu croître sur le sol humide et chaud.

Le hasard d'ailleurs favorisa les deux chercheurs de piste.

Il y avait une demi-heure à peine qu'ils cherchaient à travers les arbres géants rangés comme les tuyaux d'orgue d'une cathédrale, quand Médor, revenant sur ses pas, fit entendre deux jappements si sourds et si discrets que, malgré le silence des bois, à quatre pas, il eût été impossible de les percevoir.

— Les Indiens sont là! dit M. Dick Moore.

Le Canadien descendit de cheval, présenta la bride à son compagnon, et lui fit signe de rester immobile.

M. Dick Moore le vit alors s'avancer sans bruit, se dérobant derrière les énormes troncs d'arbres, et plutôt semblable à un feu follet qu'à un homme.

Bientôt il disparut si complètement que M. Dick Moore aurait pu croire qu'il s'était enfoncé dans quelque trou du sol.

Son absence, du reste, ne fut pas de longue durée.

Le Yankee le vit bientôt revenir, la mine joyeuse et resplendissante.

— Devinez qui je viens de voir dans le camp des Indiens ? demanda-t-il. Je vous le donne en mille.

— Peut-être le Grand-Serpent en personne? répondit M. Moore passablement intrigué.

— Mieux que cela!

L'Américain tressaillit et devint blanc comme un linge.

— Quoi! dit-il, ce serait elle !

— M^me^ Attala, ou pour mieux dire le Libérateur en personne.

— Tu es bien sûr de ce que tu dis là? demanda-t-il encore, comme s'il ne pouvait en croire ses oreilles.

— Sûr, comme je vous vois vous-même.

— Alors, ami Guillaume, tu vas me rendre un service.

— Lequel?

— Tu vas remonter à cheval et remplir seul la mission dont nous nous étions chargés.

— Bon ! mais pourquoi ?

— Parce que je ne me sens pas le courage de me trouver en face d'elle.

— Alors! il est trop tard! cria une voix harmonieuse qui semblait sortir de terre.

Un guerrier comanche magnifiquement paré apparut tout à coup, monté sur un magnifique mustang des prairies du Nord Amérique.

Le Yankee resta immobile et comme pétrifié. Il venait de reconnaître Attala.

Quand il fut revenu de sa première surprise:

— Madame, lui dit-il, je ne désirais pas vous rencontrer, mais puisque le hasard en a jugé autrement, j'ai l'honneur de vous remercier, au nom de mes compagnons de voyage, du laissez-passer que vous m'avez fait tenir et qui nous a déjà servi dans des circonstances graves.

— Monsieur Moore, répondit celle qui fut Attala, je vous aurais volontiers exempté de l'ennui de me voir, si je n'avais eu un motif sérieux de vous rencontrer.

— N'est-ce donc pas un simple hasard qui vous amène ici?

— Non, certes! Je connaissais la démarche que vous tentiez et les raisons qui vous conduisaient à la faire.

— Quoi! vous saviez la captivité de nos deux amis?

— Je sais leur enlèvement et le lieu où ils sont détenus. Si vous voulez bien me suivre jusque dans notre campement, je vous ferai connaître les déterminations que j'ai prises à ce sujet.

M. Dick Moore et le Canadien s'inclinèrent en signe d'assentiment et suivirent l'ancienne Reine-des-Prairies.

Quand les trois personnages furent arrivés devant une tente dressée et évidemment mise à la disposition d'un grand chef, ils mirent pied à terre, et le Libérateur fit signe aux deux visiteurs de le suivre dans l'intérieur de la maison de peaux.

Là, il leur présenta à chacun un escabeau grossièrement taillé dans un tronc d'arbre et les pria de s'asseoir.

Quand il eut pris un siège à son tour, il rompit le silence en ces termes :

— Je sais que le bandit corse Pierrangeli a surpris et emmené captifs dans son repaire M. Barbier et la nièce du docteur Leroux.

Je sais en outre qu'il s'est présenté à M. Million et lui a demandé une énorme rançon pour le rachat de ses deux captifs.

Le but que vous poursuiviez en cherchant à vous mettre en relation avec la tribu indienne campée en ces lieux, est précisément de solliciter son appui pour arriver à délivrer vos compagnons sans passer sous les fourches caudines de ce malfaiteur éhonté.

— Madame, répondit M. Dick Moore, vous êtes parfaitement ren-

seignée ; je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander comment vous avez pu l'être, mais je désire surtout connaître vos intentions et savoir si nous devons compter sur votre aide dans ces circonstances douloureuses.

— Écoutez-moi, messieurs, j'abuserai le moins possible de votre attention, reprit Attala. Le sieur Pierrangeli est devenu notre allié et nous a promis son concours pour le jour où nous donnerons le signal de la guerre d'indépendance.

Ce concours, loin d'être désintéressé, devait être largement payé par les chefs de notre entreprise.

Or, messieurs, ce bandit a déjà commencé à nous trahir. J'en ai en main la preuve palpable.

— Madame, nous vous écoutons, veuillez donc ne pas vous interrompre et nous dire tout ce que vous croyez devoir porter à notre connaissance.

— Messieurs, je n'ai rien à vous cacher, je vais donc continuer, puisque vous m'y autorisez.

Pierrangeli a parmi ses compagnons un de ses compatriotes nommé Casanova. Comme j'avais quelques raisons de me méfier de sa bonne foi, je me suis assuré, à prix d'or, le concours de ce complice.

Il y a quelques heures à peine, Casanova se présentait ici, dans cette tente, et mettait entre mes mains un pli qu'il était chargé d'aller porter au gouverneur de Bolivar.

— Pierrangeli, m'a-t-il dit, m'a chargé d'une mission qui m'a paru si suspecte que je n'ai pas cru devoir l'accomplir sans vous prévenir.

En effet, je suis chargé de porter cette lettre confidentielle au gouverneur.

Prenez connaissance du contenu de ce pli, et vous verrez si j'ai raison de refuser ma confiance à ce cher ami et si vous-même vous devez lui accorder la vôtre.

Je fis sauter le cachet de l'enveloppe et je lus la lettre qui n'était rien moins qu'une dénonciation en règle de notre complot, avec désignation du nom des chefs de cette tribu et du lieu où nous sommes campés en ce moment.

Un paragraphe spécial dénonçait Casanova comme étant l'âme de la conspiration, et priait le gouverneur de le garder en lieu sûr.

— Quelle scélératesse ! ne put s'empêcher de s'écrier Guillaume Novet.

— Oh ! soyez tranquilles, le bandit ne tardera pas à subir la peine qu'il a méritée.

J'ai donné immédiatement des ordres ; une partie de nos guerriers est allée le saisir dans son repaire, et ces mêmes hommes, après avoir

Casanova enfonça jusqu'à la garde son couteau dans le cœur de son compatriote. (P. 1275.)

exécuté leur consigne, sont chargés de ramener ici vos deux compagnons.

— Quoi, vraiment, nous vous aurons encore cette obligation? dit M. Dick Moore en tendant la main.

Attala la saisit vivement et la serra dans les siennes.

— Quel sort réservez-vous à Piérrangeli? interrogea le trappeur canadien.

— Le sort que mérite son odieuse trahison.

Attala, disant ces mots, tira de sa ceinture une petite montre garnie de brillants, à la vue de laquelle M. Dick Moore ne put retenir un geste d'étonnement.

— Cette montre?... dit-il.

— Est la première que vous m'avez offerte à Paris dans des temps meilleurs, reprit-elle.

Puis elle ajouta :

— Avant qu'il soit une heure, Pierrangeli sera mis dans l'impossibilité de trahir personne.

— Quelle peine avez-vous donc prononcée contre lui?

— La mort.

— Et qui la lui donnera?

— Casanova, son compatriote, lui plongera son couteau dans le cœur.

Les deux Européens courbèrent le front, mais nul d'entre eux ne protesta contre la sévérité de la sentence.

Attala sortit quelques instants de la tente pour donner des ordres.

Quand elle rentra, trois ou quatre Indiens la suivaient, apportant des viandes rôties dans des calebasses et des vases pleins d'une eau claire et transparente.

Elle invita les deux chasseurs à manger un morceau afin d'abréger les heures de l'attente.

Ils acceptèrent, et. après qu'ils se furent rafraîchis, ils se mirent à fumer un cigare.

— Dans combien de temps pensez-vous, madame, que vos hommes puissent être de retour?

— Dans trois heures environ; car bien qu'ils soient à cheval et bien montés, ils ont une longue route à faire.

— En ce cas, dit M. Moore, permettez-nous, madame, d'aller battre un peu le bois d'alentour; nous réussirons, je l'espère, à tuer quelques pièces de gibier qui vous serviront à réconforter ces hommes revenant d'expédition.

Attala répondit que ses hôtes avaient toute liberté, et les deux chasseurs prirent congé.

Ils s'enfoncèrent dans le bois, suivis du fidèle Médor, et bientôt ils furent récompensés amplement de leurs fatigues.

Deux cerfs, un daim, quatre agoutis, deux moutons paresseux, trois pécaris, trois coatis et une iguane tombèrent victimes de leurs balles infaillibles.

La plus grande partie de ce gibier dut rester sur le terrain même

où il avait été frappé, et quand les deux chasseurs furent de retour, ils furent obligés d'envoyer quatre Indiens guidés par l'intelligent Médor à la recherche de la venaison.

De grands feux avaient été préparés, et quand le gibier fut écorché, il ne tarda pas à être embroché dans de longues baguettes qu'à tour de rôle les Indiens faisaient tourner devant l'ardent brasier.

Les promesses de celui que les Indiens prenaient pour un jeune chef suprême ne tardèrent pas à s'accomplir. Les Indiens partis en expédition furent signalés, et quand ils arrivèrent sur le lieu du campement, ils avaient au milieu d'eux M. Barbier et sa fiancée, assis chacun en croupe d'un cavalier.

Ce fut avec une joie indescriptible que les nouveaux venus reconnurent les deux chasseurs. On s'embrassa à pleines joues, et comme le soleil commençait à disparaître à l'horizon, on convint qu'on ne se mettrait en route pour rejoindre le campement des Européens que le lendemain matin.

Le repas copieux dû à l'adresse des deux chasseurs fut servi à tous les Indiens réunis qui, au nombre d'une centaine environ, y firent largement honneur.

Le chef qui avait été chargé de conduire l'expédition contre le chef des voleurs d'or vint rendre compte de sa mission.

Il raconta que, guidé par Casanova, il avait fait descendre ses hommes dans le souterrain qui servait de refuge aux bandits.

Le plus grand silence avait été observé, de telle sorte que les Indiens surprirent Pierrangeli au milieu de ses compagnons et se saisirent de sa personne avant même qu'il eût pu songer à se défendre.

— C'est alors, continua le narrateur, que Casanova s'avança vers le prisonnier, son couteau de chasse à la main.

— Sais-tu la peine que méritent les traîtres? dit-il.

— Il n'y a ici de traître que toi! répondit audacieusement le bandit.

— Qu'as-tu donc écrit au gouverneur? continua Casanova d'une voix ironique?

— Traître est celui qui décachète un pli qu'on lui a confié.

— Et voilà comment on traite celui qui dénonce son ami

En disant ces mots, Casanova enfonça jusqu'à la garde son couteau dans le cœur de son compatriote.

CHAPITRE CIII

CE QUE DEVIENT LA TROUPE DES VOLEURS D'OR. — CASANOVA SUCCÈDE A SA VICTIME. — UN REPAS LONG ET COPIEUX. — M. DICK MOORE SE SÉPARE UNE FOIS ENCORE D'ATTALA. — RAPATRIEMENT DE M. BARBIER ET DE Mlle LEROUX. — UNE VISITE A M. NOEL. — LA CARAVANE SE REMET EN ROUTE. — LA CONCESSION JESURUN. — LE CALLAO. — EXPLOITATION DE L'OR. — LES QUATRE FAÇONS DE TRAITER LE MÉTAL. — LAVAGE A LA BATTÉE OU AU SLUIS. — LAVAGE ET AMALGAMATION. — MOULINS AMALGAMATEURS. — SÉPARATION DU MERCURE. — FILTRAGE ET DISTILLATION. — FUSION ET VOIE HUMIDE. — LES PYRITES. — PROVENANCE DE L'OR. — OR NATIF, GROS, FIN, TRÈS FIN, TRÈS GROS OU PÉPITES. — LA FLOR ET LA GREDA. — GROSSES PÉPITES. — LES COMPAGNIES DU CARATAL. — CAUSES D'INSUCCÈS. — LES HACIENDAS AU CALLAO. — LES GENS DE LA NOCE RÉDUITS A CAMPER. — RARETÉ DU GIBIER. — AGOUTIS, LAPAS, LAPINS, GAZELLES, DINDONS SAUVAGES, FAISANS, PERROQUETS, PERRUCHES ET SINGES. — LÉGUMES ET FRUITS, YUZCA, PATATE, MANIOC, TOMATE, AUBERGINE, ORANGE, CITRON, BANANE, MANGO, ANANAS, MAÏS ET CANNE A SUCRE. — LA ROUTE MIXTE DU CARATAL A BOLIVAR PAR LAS TABLAS. — DÉPART DU CALLAO. — GUACIPATI. — L'YURUARI ET LE MIANO. — HALTE POUR DÉJEUNER. — PLATANALÈS. — CANDELARIA. — FLORIDA. — LAGUNA LARGA. — UPERTA. — LES MONTS PIACOA. — LA CHAÎNE IMATACA. — COMMERCE D'UPATA. — PARADERO OU PARAÏSO. — LES CORRALES. — LAS TABLAS — LE SERVICE FLUVIAL DE LAS TABLAS A BOLIVAR. — LE *Bolivar* ET LE *Caroni*. — M. MILLION RASSEMBLE LES GENS DE L'ESCORTE. — DE BONS SERVITEURS GÉNÉREUSEMENT RÉCOMPENSÉS. — CADEAUX ET GRATIFICATIONS. — DÉPART DES PEONES. — LA NOCE PARISIENNE S'EMBARQUE POUR BOLIVAR. — VENTE DE CHEVAUX ET DE MULETS. — UN CONCILIABULE. — M. DICK MOORE ET M. CHAMPION DEMANDENT A ALLER A LEUR EXPLOITATION MINIÈRE. — POURQUOI ILS RENONCENT A ALLER VISITER LE PLACER DE L'IGUANE. — GUILLAUME NOVET ET Mme CHAMPION DÉSIRENT SUIVRE LES INGÉNIEURS. — UN VOYAGE DE NOCES PEUT-IL S'EFFECTUER SANS LES JEUNES ÉPOUX? — OPINION DE M. BARBIER.

La mort dramatique du bandit corse émut profondément M. Moore et le Canadien, qui demandèrent ce qu'à la suite de cette exécution était devenue la troupe des voleurs d'or.

Le chef Indien qui avait commandé l'expédition leur donna, sans se faire prier, les renseignements demandés.

— Quand le cadavre de Pierrangeli commença à devenir rigide, dit-il, ses compagnons acclamèrent son meurtrier et le déclarèrent leur chef.

Casanova accepta l'honneur qui lui était fait, mais déclara nettement que tant que ses hommes et lui toucheraient la solde offerte par les Indiens, ils renonceraient à toute entreprise d'une autre nature.

C'est donc de son plein gré qu'il nous a rendu sans condition les deux captifs que nous avons ramenés.

Le copieux repas préparé, grâce à l'incomparable adresse des deux chasseurs, se prolongea assez longtemps dans la nuit; on ne se coucha que fort tard dans les hamacs préparés sous la grande tente du chef comanche et, le matin, le soleil commençait à monter au-dessus de l'horizon quand on se sépara.

— Attala, dit l'Américain assez bas pour quelle l'entendît, je maudis les événements qui nous ont séparés et la fatalité qui nous interdit tout rapprochement.

Ces simples paroles remplirent de joie la jeune femme dont la figure devint resplendissante.

Celle que ses compagnons appelaient le Libérateur offrit des chevaux pour faciliter à M. Barbier et à sa fiancée le retour au campement de M. Million, mais ni l'ancien fabricant de peignes, ni la nièce du docteur n'avaient une grande vocation équestre ; ils déclarèrent qu'ils feraient la route à pied et il fallut que les deux montures des chasseurs se résignassent à aller au pas.

On s'arrêta chez le colon français, M. Noël, où l'on fit un frugal déjeuner, et l'on n'arriva au camp que longtemps après midi.

Le retour et l'heureuse délivrance des deux captifs furent salués par des cris de joie, et le soir on célébra cet heureux événement par un repas mémorable. M. Dick Moore, n'oubliant pas l'obligation qu'il avait contractée vis-à-vis de M. Noël, lui fit parvenir le fusil promis avec ses munitions.

Le lendemain, au point du jour, la caravane se remit en marche, se dirigeant vers l'exploitation minière du Callao qu'on espérait atteindre le soir même.

On avait compté sans le mauvais état des routes ou plutôt sans leur absence complète.

M. Dick Moore, bien qu'assez embarrassé de la manière dont il devait se tenir vis-à-vis de son ancienne épouse, ne pouvait se dissimuler les obligations que lui et les siens contractaient chaque jour vis-à-vis d'elle, et cet indéfinissable sentiment qui le rapprochait malgré lui de cette Attala qu'il avait tant aimée allait sans cesse en grandissant et envahissait son âme entière.

Quand les deux anciens époux se serrèrent la main pour se séparer, la jeune et belle Indienne se rapprocha de celui qu'elle chérissait encore.

— Adieu, Dick, dit-elle; cette fois, notre séparation sera peut-être éternelle, mais, quoi qu'il en soit, sachez et n'oubliez pas qu'il y a un cœur qui bat pour vous et qui vous aimera jusqu'à son dernier soupir.

Il faisait grande nuit quand on arriva à la concession Jesurun, située à six kilomètres des villages de Callao et de Nueva-Providencia.

On se décida en conséquence à camper en ce point et à remettre au lendemain matin les visites à la riche mine et les études géologiques que se promettaient de faire M. Champion et son ami M. Dick Moore.

Nous ne nous étendrons pas sur les détails qui constituent l'exploitation des mines d'or du Callao, les plus riches du monde, au moins actuellement.

Ce que nous avons dit du traitement des quartz aurifères en Californie peut s'appliquer à peu près textuellement à celui pratiqué au Vénézuela.

Dans les deux contrées l'exploitation métallurgique de l'or diffère forcément en raison de la nature des gisements.

On traite le métal de quatre façons principales : par le lavage simple, par lavage et amalgamation, par fusion et par voie humide.

Le lavage simple, on s'en souvient, est employé pour le traitement des sables d'alluvion. C'est la méthode qu'employait M. Dick Moore quand il était chercheur d'or dans la Sonora.

Dans ce cas, on lave à la battée ou bien on dispose le sable dans une rigole inclinée, où l'on fait arriver un courant d'eau assez rapide.

L'or et les parties denses s'arrêtent dans un petit bassin placé au bout de cette rigole.

Après le premier lavage, on en fait un deuxième plus complet sur des tables inclinées garnies de petits gradins en bois qui retiennent les grains d'or et les parties lourdes. Ces plans inclinés se nomment des *sluis*.

La méthode par lavage et par amalgamation, celle qui est presque uniquement employée au Callao, sert pour le minerai qu'on extrait des filons de quartz.

On broie les morceaux de roche à l'aide de batteries de pilons qu'on appelle des *bocards*.

La boue ainsi obtenue est ensuite entraînée par l'eau et vient passer dans les moulins d'amalgamation.

Ces moulins sont disposés en gradins ; le sable qui a passé dans l'un d'eux est amené dans un suivant et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

La meule courante en bois est creusée en forme d'entonnoir ; c'est dans son intérieur qu'est amené le sable aurifère ; la meule dormante emboîte la meule tournante et contient du mercure.

Les paillettes d'or passent par le centre de la meule tournante et se dissolvent dans le mercure. Le sable est chassé par le courant et passe dans le moulin suivant où il subit une opération semblable.

Lorsque le mercure est suffisamment enrichi, c'est-à-dire quand il est converti en une pâte épaisse qui, en raison de la densité de l'or, est d'un poids énorme relativement à son volume, on l'enlève et on le presse dans une peau de daim.

Une partie du mercure, filtré à travers les pores de la peau, il ne reste bientôt plus qu'un mastic consistant d'une couleur jaunâtre, qu'on débarrasse des dernières parties de mercure qu'il contient en le soumettant à la distillation.

On n'emploie la fusion et la voie humide que dans les cas où l'or se trouve à l'état d'alliage, et est entièrement mélangé avec divers minéraux, généralement sulfurés, confondus sous la dénomination de pyrites.

M. Fontaine, qui se fit le compagnon assidu des deux ingénieurs pendant toutes les courses que nécessitaient leurs études spéciales, était la plupart du temps, le soir, au campement, en butte aux questions des dames et y répondait avec sa complaisance habituelle.

Il leur apprit ainsi que l'or provient toujours originairement de filons et, qu'en dehors des pyrites, on peut le rattacher à quatre types différents quant à sa manière d'être dans la nature.

1° Or natif gros, visible à l'œil nu ;

2° Or natif fin, visible à la loupe ;

3° Or natif très fin, invisible ;

et enfin,

4° Or natif très gros ou pépites.

L'aimable professeur leur apprit aussi que, dans la région du Caratal, on rencontre deux couches aurifères d'origine alluviale, l'une superficielle s'appelle la *Flor ;* l'autre, la *Greda*, se trouve à des profondeurs diverses suivant les localités.

La dénomination de Flor, disait-il, comprend toute la partie superficielle du sol ; la Flor gît immédiatement au-dessous de l'humus et est formée par la désagrégation des roches superficielles. Elle constitue ce qu'on appelle les sables aurifères.

La Greda, bien qu'ayant une origine analogue, présente des caractères différents.

Elle contient l'or natif à tous les états de division, mais surtout en pépites.

Avant la mise en vigueur du régime des concessions, elle a donné lieu à une exploitation très active de la part des mineurs libres qui ont criblé tout les pays aurifères, et celui où nous sommes en particulier, d'innombrables puits encore béants aujourd'hui malgré des années

d'abandon, et qui constitueraient un vrai danger pour quiconque s'aventurerait pendant les nuits obscures hors des sentiers battus.

Dans la région du Caratal, les quantités d'or qui ont été extraites de cette couche argileuse atteignent une valeur énorme; mais ce que je dois particulièrement vous signaler, mesdames, c'est le volume considérable des pépites qu'elle contient et qui méritent à tous les points de vue une mention spéciale.

Les plus gros de ces blocs d'or dont on ait conservé le souvenir dans le pays, pesaient quinze et vingt-sept livres espagnoles de quatre cent soixante grammes.

On nous a montré hier une pépite trouvée, il y a quinze jours, dont le poids dépasse six livres. Quant à celles de cinq à dix onces, elles sont très communes.

— En somme, demanda Mme Champion, ces diverses exploitations sont-elles toutes également riches ?

— Non, certes! Quelques compagnies, après un assez grand succès et des bénéfices réalisés, ont dû cesser leurs travaux à cause de l'envahissement des eaux.

Quelques tentatives ont réussi, bien qu'à grand'peine, à se soutenir, à arriver jusqu'au succès final; d'autres sont restées en route.

Les seules compagnies qui travaillent aujourd'hui au Caratal sont :

Le Callao, dont les actions donnent plus de mille pour cent de bénéfice par an.

Le Tigre, compagnie vénézuélienne, en pleine prospérité.

Le Potosi, compagnie anglaise qui va fort bien jusqu'à présent.

Le Chîle-Mocupia, compagnie américaine, dont les commencements ont été difficiles, mais qui a surmonté tous les obstacles.

Le Callao *bis*, compagnie anglaise fort riche, qui installe son matérie et a toutes les chances de réussite.

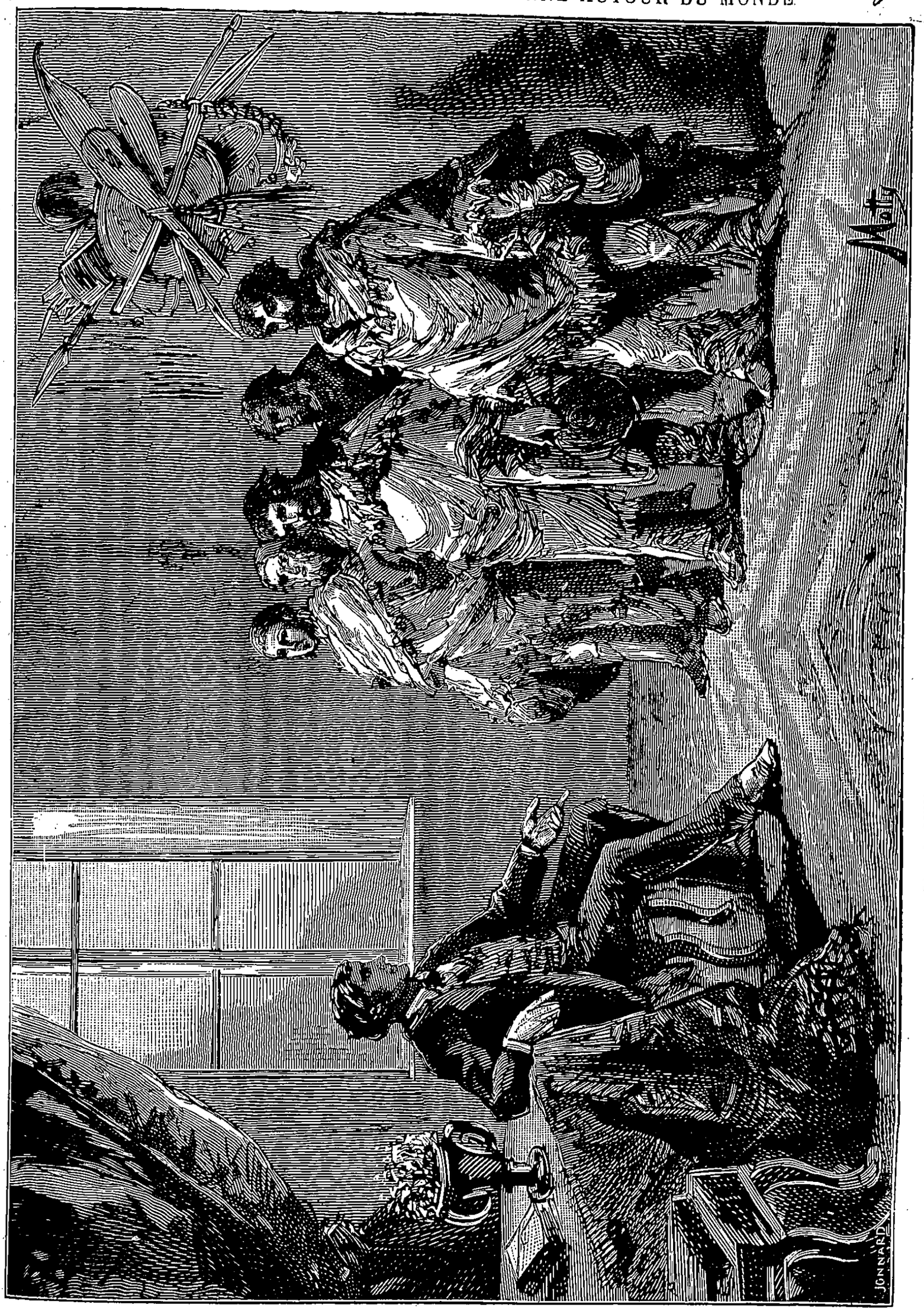
La Eureka, française, qui, fort bien conduite au double point de vue technique et administratif, est en excellente voie de succès.

Citons enfin la concession française Jésurun qui, elle aussi, bien qu'elle ne fasse que s'installer, promet de voir ses efforts couronnés par la réussite.

En somme, ces messieurs et moi, nous avons acquis la conviction que la principale cause d'insuccès rencontrée par les exploitations malheureuses a été l'insuffisance du capital initial.

J'y ajouterai, pour ma part, l'ignorance des langues ou des conditions générales du pays, et le manque de direction technique.

D'autres causes capitales d'insuccès peuvent se trouver dans la hâte



L'oncle Million reprit haleine, puis il ajouta. (P. 1288.)

prématurée d'encaisser des dividendes, dans le coulage, la malversation, et, comme vous le savez, dans le vol, le vol éhonté commis par ceux-là mêmes dont la mission serait de l'empêcher.

Le séjour des ingénieurs dans la région minière se prolongea durant une semaine entière.

La première pensée de M. Million avait été celle d'installer lui et son escorte dans une hacienda du village de Callao ; mais le manque absolu de confortable qu'on y rencontre l'obligea à renoncer à cette idée.

Seuls les peones et les conducteurs de mules furent envoyés à l'auberge ; les dames restèrent installées dans leur chariot et les messieurs établirent des tentes tout à côté et continuèrent à camper comme s'ils avaient été en rase campagne.

Le gibier était devenu moins abondant au fur et à mesure qu'on s'était rapproché de la région minière.

Aux environs du Callao, il fallait absolument renoncer à ces chasses miraculeuses faites pendant la route.

Guillaume Novet pourtant ne renonça pas à approvisionner le garde-manger du cuisinier Lerat.

Tantôt il parvenait à tuer des agoutis ; tantôt c'étaient des *lapas*, autre rongeur plus grand et dont la chair est plus délicate.

Un autre jour, son carnier était gonflé de lapins d'une race spéciale au pays, et qui est surtout remarquable par la beauté de son pelage.

Les gazelles, surtout, abondaient dans les bois d'alentour et fournissaient des ragoûts très appréciés.

Enfin, le gibier à plumes était représenté par une grande espèce de dindons sauvages et plusieurs espèces de faisans.

Les indigènes, moins délicats que les gens de la noce, chassaient les perruches et les perroquets de toutes sortes qui vivent en nombre incroyable dans le pays, ainsi que les toucans et d'autres oiseaux plus recommandables par l'éclat de leur plumage que par la délicatesse de leur goût. Les peones se contentèrent de ces gibiers de second ordre et se régalèrent même en mangeant rôtis des singes fort communs dans les forêts de Caratal, surtout l'araguate, grand cynocéphale qu'ils déclarèrent un mets de haut goût.

Bien en avait pris au prévoyant Lerat d'avoir fait d'amples provisions de bouche et de conserves.

En effet, au Callao, en dehors de la viande de bœuf, qui y est mauvaise, mais que l'on pouvait se procurer facilement et à bon compte, il aurait fallu se contenter du gibier abattu par le Canadien, ce qui constitue à la longue une nourriture très échauffante.

On put heureusement trouver des légumes et des fruits, la yucca, la patate douce, le manioc, la tomate, l'aubergine, l'orange, le citron, la banane, le mango, sans parler du maïs et de la canne à sucre qui y réussissent bien et de l'ananas qui y pousse sans culture.

Quant au pain, on put d'autant mieux s'en procurer qu'il y avait plusieurs boulangeries, dont une française.

M. Million profita de son séjour pour renouveler le mieux qu'il put les provisions de bouche de la caravane. En somme, il trouva soit au Callao, soit à Nueva-Providencia, tous les produits d'Europe et d'Amérique, à l'état de conserves.

Ces objets, comme le vin et la bière, qu'on reçoit là en bouteilles, sont d'un prix très élevé, mais le négociant marseillais, tout en déplorant de n'avoir pas su ce détail plus tôt, afin de faire là aussi une bonne affaire, ne s'arrêtait pas à une misérable question d'économie.

Il fut convenu qu'on prendrait pour le retour la voie mixte qui va par terre jusqu'à Las Tablas et par eau jusqu'à Bolivar.

Cette seconde route était plus longue que la précédente, mais elle est infiniment plus fréquentée par la double raison que le trajet par terre est beaucoup plus court et que la route est semée de posadas, ou auberges, peu confortables sans doute, mais suffisamment approvisionnées tout au moins pour que le risque de mourir de faim soit écarté, ce qui, en somme, constitue un avantage qui n'est pas à dédaigner.

D'un autre côté, la voie de terre de ce côté constitue une route fort praticable pour les chariots, les chevaux et les mulets.

On quitta, vers neuf heures du matin, le village de Callao, qui compte actuellement de 1.500 à 2.000 habitants, et l'on prit la route de Guacipati qui en est distant d'environ trois heures de marche.

Il fallut d'abord traverser à gué, à Callao même, l'Yuruari, qui est un véritable fleuve, puis, avant d'arriver à l'étape fixée, le Miamo, qui est un des affluents importants de l'Yuruari.

Si, à l'aller, la caravane avait vraiment suivi la route tracée, elle aurait déjà traversé Guacipati, car c'est là que la route de terre qui vient directement de Bolivar se croise avec la route du Caratal à Tablas, dans laquelle la caravane s'était engagée. Elle avait fait un détour qui l'en avait éloignée. Guacipati est la résidence du gouverneur de la province du Yuruari, c'est ce qui donne à cette localité une importance relative.

Elle possède une population bourgeoise assez nombreuse ; il s'y fait un grand commerce d'objets d'usage ou de consommation, en même temps qu'un commerce assez actif sur l'or d'alluvion recueilli par les orpailleurs dans les environs, et principalement à Cicapra.

La caravane fit halte dans cette petite ville et y séjourna le temps nécessaire pour y déjeuner et pour y faire manger les animaux.

On se mit en route et l'on pressa le pas des montures, car il faut près de cinq heures de marche pour se rendre de Guacipati à Platanalès, le premier point où l'on rencontre une posada.

L'hôtellerie de Platanalès était mal tenue et mal approvisionnée ; seuls, les peones et les serviteurs engagés y trouvèrent un abri; les dames couchèrent dans le chariot qui fut placé au milieu des tentes dressées pour servir de logement aux messieurs.

Le lendemain, la caravane fit halte à Candelaria, où l'on rencontra une posada fort bien tenue dans laquelle étaient installés un parc à bœufs et un abattoir.

On déjeuna là assez confortablement et l'on repartit jusqu'à Florida, où l'on arriva après trois heures et demie de route.

On y passa une seconde nuit.

Le jour suivant, après une courte halte à Laguna Larga, on arriva pour l'heure du repas à Upata, qui est sans contredit le centre le plus important qu'on rencontre sur cette route.

M. Fontaine assura que la population d'Upata n'est pas inférieure à 3.000 habitants.

Les dames, fatiguées par les deux jours de marche qu'on venait de faire, demandèrent à prolonger assez la halte pour qu'elles pussent visiter la localité.

Elles constatèrent que c'est une assez gentille petite ville construite dans un col de montagnes.

Les monts Piacoa forment en effet une chaîne de direction sensiblement nord-est qui s'étend presque parallèlement à l'Orénoque jusque vers son embouchure, après avoir poussé vers l'est, à peu de distance d'Upata, une importante ramification dénommée chaîne Imataca qui se prolonge jusqu'à l'Océan.

M. Million, que toutes les questions commerciales intéressaient par-dessus tout, apprit qu'il se fait à Upata un commerce assez actif de tous les objets de consommation nécessaires aux localités environnantes.

Un autre détail utile à connaître, c'est que le territoire dont cette ville est le centre produit un tabac qui a la réputation de valoir le meilleur Havane. Les messieurs de la caravane en achetèrent une provision.

Ces promenades dans la cité et un peu au dehors rendirent impossible la continuation de la route pour ce jour-là.

D'ailleurs on avait trouvé à Upata une auberge convenable où tout

le monde s'installa pour la nuit et où, grâce à la collaboration de Lerat, on fit un souper confortable.

Le lendemain matin, on se remit en route et on arriva avant midi à Paradero ou Paraïso, posada établie au bord de la rivière Upata, dans l'unique site un peu pittoresque de la route.

Après un frugal déjeuner, on gagna Los Corrales qui est la première station pour aller de Las Tablas au Caratal.

L'hôtellerie établie là n'avait rien de fort engageant et la caravane aurait bien volontiers continué sa route jusqu'au point d'arrivée, s'il eût été possible d'atteindre Tablas avant la nuit.

Malheureusement, pour aller de Corrales à Tablas il faut cinq heures de bonne allure.

On décréta donc à l'unanimité que l'on logerait tant bien que mal à Corrales et qu'on terminerait la route le lendemain d'une seule traite, attendu qu'on ne rencontrerait pas la moindre posada.

Nos lecteurs nous pardonneront les détails contenus dans cet itinéraire; ils nous ont semblé utiles pour leur permettre de faire une distinction entre la route directe qui va par terre de Bolivar au Caratal et celle qui communique avec le bateau de l'Orénoque à Las Tablas.

Tandis que la caravane avait dû employer plus d'un mois entier pour arriver au Callao par la première de ces voies, elle parvenait en quatre jours de marche à Las Tablas, trouvant tout le long du chemin des posadas plus ou moins confortables.

Quand M. Million et ses compagnons de route furent arrivés à Las Tablas, ils se préoccupèrent des moyens de locomotion pour retourner à Bolivar.

Ils apprirent que pour parcourir ces cent milles de voie fluviale, il y avait non seulement le service habituel du *Bolivar*, mais qu'un petit vapeur spécial, le *Caroni*, fait à peu près régulièrement tous les deux jours la route de Bolivar à Tablas et *vice versa*.

La durée de ce trajet est de neuf à douze heures, selon le temps et le courant.

M. Million fit retenir des places sur ce bateau pour lui et ses compagnons, puis il se préoccupa du renvoi des hommes qui avaient accompagné lui ou les siens pendant cette longue exploration du Vénézuéla.

Il fit venir San Pedro, leur chef, Guacharo, son lieutenant, ainsi que les deux Catalans Francisco et Émilio et le Béarnais Jean-Pierre Caron.

— Voilà, leur dit-il, le moment de nous séparer arrivé; mais nous ne nous quitterons pas sans que je vous aie témoigné ma reconnaissance

pour le dévouement que vous n'avez cessé de nous montrer et sans que je vous aie récompensé des services éminents que vous nous avez rendus.

Veuillez donc, messieurs, prier vos compagnons de se réunir pour me permettre de leur faire mes adieux.

Guacharo, sur un signe de San Pedro, s'éloigna et ne tarda pas à revenir accompagné de tous les peones recrutés à Caracas.

Ces hommes formèrent le cercle, et M. Million, qui parlait fort purement l'espagnol, leur adressa la parole en ces termes :

— J'ai résolu, mes amis, de vous récompenser aujourd'hui de votre zèle et de votre dévouement.

J'avais songé à vous donner à chacun un de ces beaux fusils, nouveau système, que j'ai apportés de Paris; ce sont des armes excellentes qui auraient pu vous rendre de grands services.

Mais j'ai réfléchi que je ne pourrais y joindre qu'une quantité limitée de cartouches et, qu'après que vous les auriez épuisées, vous ne pourriez vous en procurer de semblables. C'est ainsi que par la suite, vos fusils deviendraient entre vos mains des objets inutiles.

Voilà pourquoi j'aime mieux vous donner des armes moins luxueuses, mais qui vous serviront pendant la durée de votre vie entière.

Je donne à chacun de vous un fusil double de chasse à piston fabriqué à Saint-Étienne, en France.

J'y joins une poire à poudre bien pleine, un sac à balles de calibre, et des plombs de diverses grosseurs qui vous serviront pour chasser le gibier que vous rencontrerez.

Chaque homme touchera, en outre de la solde convenue, cinq louis d'or de France.

Quant à vous, messieurs San Pedro et Guacharo, j'ajouterai pour chacun de vous une belle et bonne montre en or, à remontoir, avec sa chaîne en or.

J'offre une gratification semblable à MM. Francisco, Émilio et Caron, avec un beau revolver de tir et une boîte de cartouches; ces armes pourront vous aider à assurer votre sécurité pendant le long voyage qu'il vous reste à faire pour rentrer dans vos pénates.

Enfin, comme je désire que vous ne vous sépariez pas pendant ce voyage de retour, je confie à mon compatriote, M. Caron, ce chèque tiré sur la maison de banque Caroli et C^{ie}, à Caracas.

Ce papier représente une valeur de deux mille francs qui vous sera comptée à présentation.

Vous la partagerez par parties égales entre tous ceux de vos compagnons qui ne vous auront pas quittés avant votre arrivée dans votre pays.

L'oncle Million reprit haleine un instant, puis il ajouta :

— Je vous fais don en toute propriété de tous les ânes qui ont composé notre caravane ; je vais donner des ordres pour que chacun d'eux soit chargé de provisions de bouche qui vous serviront pendant votre route.

Les peones et leurs chefs ne pouvaient croire à une telle générosité.

Quand ils furent convaincus que M. Million leur avait parlé sérieusement, ils firent retentir les airs de cris joyeux.

Suivant la volonté du donateur, les ânes furent chargés de biscuits, de viandes salées, séchées ou boucanées, de boîtes de conserve, de bouteilles de rhum ou de cognac, etc., etc.

Un repas copieux fut servi, et quand les hommes de l'escorte furent suffisamment restaurés, ils se mirent en route en remontant le cours du fleuve.

M. Million songea alors à faire embarquer sur le paquebot ses compagnons de route, ses chevaux, ses mules et ses mulets, ainsi que l'énorme chariot qui avait joué pour les dames le rôle de maison ambulante.

Dans un pays comme Las Tablas, ce n'était pas une mince besogne, car on n'y rencontre aucun de ces outils perfectionnés qui simplifient la besogne aux États-Unis comme dans les ports de notre vieille Europe.

Malgré les difficultés, le travail fut accompli et la noce parisienne, embarquée sur le *Caroni*, prit la route de Bolivar.

Quand on y arriva et qu'on se fut réinstallé dans la maison achetée par M. Million, celui-ci songea à mettre ordre à ses affaires avant son départ.

Des affiches furent posées et des annonces publiées dans les journaux de la localité.

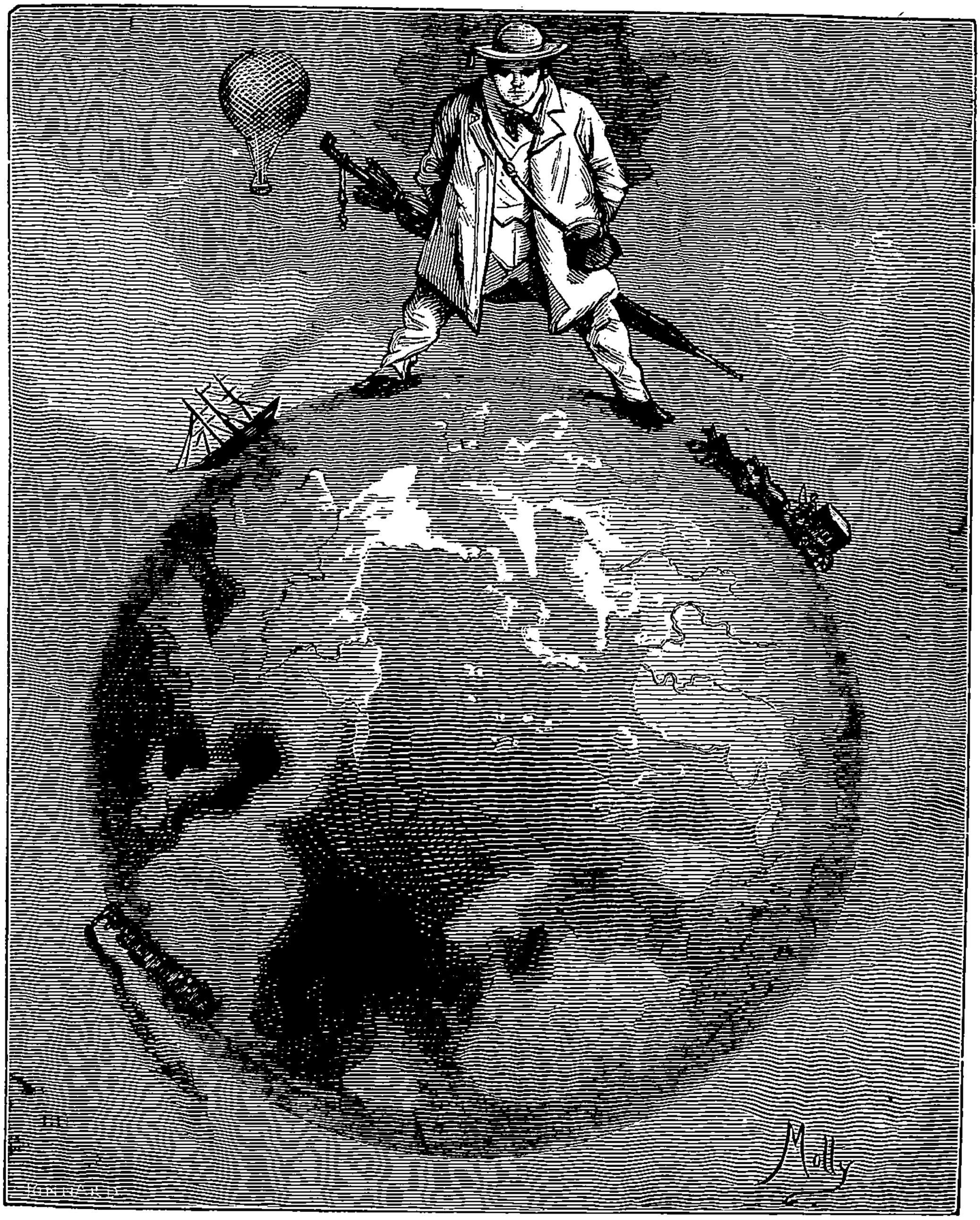
Les chevaux, les mules et les mulets, qui avaient été achetés pour accomplir l'exploration du Vénézuéla et le voyage aux mines de Caratal, furent mis en vente.

Ce que l'habile négociant avait prévu se réalisa.

Les animaux achetés à bas prix à Cumana et à Caracas, où ils sont extrêmement nombreux et d'un mince usage, avaient acquis à Bolivar un prix trois ou quatre fois plus élevé, malgré les longues courses qu'ils venaient de fournir.

On ne garda que Black et le cheval Joseph, et M. Million encaissa une somme si ronde de bénéfices qu'il se frotta les mains et s'écria :

— Maintenant, messieurs, où dirigeons-nous nos pas et quel genre de négoce allons-nous faire?



J'ai dit que je ferais le *tour du monde* et ne reviendrai pas sur ma parole. (P. 1293.)

— Mon oncle, dit M. Champion, vous me mettez à mon aise, car je ne savais comment entamer la communication que j'ai à vous faire.

— Mon ami, tu m'effrayes avec ton air mystérieux. Hâte-toi de t'expliquer, je t'en prie.

— Vous vous souvenez, mon oncle, que M. Dick Moore et moi nous avons une grande entreprise à poursuivre?

— Oui, la mine d'or du lac ; eh bien?

— Hé bien ! il nous semble que le moment est venu de renoncer au plaisir, pour nous occuper des choses sérieuses, et nous sommes résolus, si toutefois vous le permettez, à prendre à la Trinidad le premier paquebot pour le Saint-Laurent et à aller nous mettre sérieusement à l'œuvre.

L'oncle Million réfléchit un instant.

— Je vous avoue, dit-il enfin, que votre détermination subite m'émeut quelque peu. Cependant, je devais m'y attendre un jour ou l'autre.

J'avais pensé, continua-t-il, qu'après avoir visité les mines du Carat, vous consentiriez à venir voir celles de la Guyane française et que nous serions allés ensemble visiter l'exploitation que dirige M. Guigues dans sa concession de l'Iguane.

— Mon oncle, interrompit M. Champion, nous avons songé à cela, et voici pourquoi nous y avons renoncé.

Les terrains de M. Guigues sont placés dans les terres, à une centaine de lieues du rivage, et au delà de la région forestière qui forme une sorte de bourrelet infranchissable entre la mer et l'intérieur du continent.

Pour nous rendre à l'Iguane, il nous aurait fallu, comme le regretté docteur Crevaux, remonter le Maroni en pirogues au milieu des rapides et des chutes d'eau, à travers la forêt vierge et arriver au confluent de ce fleuve avec l'Araoua.

Ce voyage est trop pénible et trop périlleux pour que nous puissions songer à l'entreprendre avec des dames.

Donc il faudrait les laisser à Cayenne pendant notre absence, et je sais que, grâce à l'hospitalité du plus aimable des gouverneurs, M. Chessé, et de sa charmante femme, nous pourrions entreprendre cette expédition sans avoir de trop grandes inquiétudes sur le sort de nos compagnes.

L'oncle Million interrompit l'orateur.

— Mon cher neveu, dit-il, je n'ai jamais eu la pensée de me rendre à l'Iguane par la voie du Maroni ; je sais que ce fleuve, aussi bien que l'Oyapock, offre à la navigation des obstacles à peu près insurmontables ; mais pourquoi, à l'imitation de M. Guigues, qui a déjà fait cette route, ne nous embarquerions-nous pas à Paramaribo sur le fleuve Surinam, navigable dans toute son étendue, et n'irions-nous pas à la recherche de la concession, en nous dirigeant à l'est par la route de terre, quand nous serons arrivés au point du fleuve où il a dû, avant tout, établir une station?

— Je ne demande pas mieux, répondit M. Champion, que d'envisager ce projet.

Supposons, et je le crois, que notre navire *le Succès* puisse remonter le Surinam jusqu'au delà de Gingee et au point où se trouve la station dont vous parlez.

Nous sommes là, au delà de la région des forêts vierges, je le sais; mais il ne nous reste pas moins un trajet d'une huitaine de jours à travers des pays boisés, accidentés, sans route tracée et sans point bien déterminé à atteindre.

M. Guigues n'a pu donner sur la situation de son placer que des documents très vagues. S'il était avec nous, il n'aurait pas de peine, sans doute, à retrouver une route qui lui est familière, mais en serait-il de même pour nous ?

— Non, sans doute ; mais, enfin, aidés comme nous le sommes, accompagnés de chasseurs émérites et de chercheurs de pistes comme M. Dick Moore et Guillaume Novet, de savants comme M. Fontaine et le docteur Leroux, j'admets volontiers que nous trouverions notre route.

Les résultats à obtenir valent-ils bien la peine qu'ils nécessitent?

— Je ne le pense pas.

Jusqu'à nouvel ordre, l'exploitation de M. Guigues se bornera au lavage des sables, à la battée, à la machine Bazin, au sluis.

M. Moore, et j'ose même dire moi, nous n'avons rien à apprendre là qui puisse nous servir dans un placer où il n'y a qu'à piler du quartz.

— Donc, mon cher oncle, je conclus: M. Dick Moore et moi sommes résolus à vous quitter dès que nous serons arrivés à la Trinité.

Le chasseur Guillaume, présent à l'entretien, demanda la parole.

— Monsieur Million, dit-il, je demande dans ce cas à être autorisé à suivre ces deux messieurs.

— Et moi, mon cher oncle, dit Mme Champion, il va sans dire que je suivrai mon mari.

— A qui le tour? Qui est-ce qui demande encore à me quitter? s'écria le Marseillais.

— Moi, monsieur Million, s'écria M. Émile des Rivières. Vous comprendrez, je l'espère, sans que je m'explique davantage, les motifs qui me font solliciter mon congé.

— Dites tout de suite que vous allez tous me lâcher, dit l'oncle Jean-Pierre dont la colère allait grandissant.

— Mais non ! mais non ! s'empressa de dire M. Barbier, ces dames et moi vous resteront fidèles.

— Oui ! oui ! dirent les demoiselles et les dames.

— Oui ! nous aussi nous demeurerons, dirent MM. Leroux et Fontaine.

— Bien ! bien ! merci mes amis, s'écria le Marseillais tendant les deux mains à ses fidèles ; mais, si je consens à laisser partir ceux qui veulent s'en aller, nous allons faire un singulier voyage de noces, dans lequel il n'y aura plus ni la mariée, ni son époux.

M. Barbier (Athanase) se leva d'un air solennel :

— Le fait que signale et que redoute mon ami Million, dit-il, n'est pas aussi rare, ni aussi anormal qu'il semble le penser.

— Expliquez-vous, mon cher, dit le Marseillais.

— Dans la plupart des noces de France, on commence le bal après le repas.

Vers minuit, au moment où tout le monde des invités est absorbé par les plaisirs de la danse, les jeunes époux, protégés par les grands parents, brûlent la politesse aux danseurs, et se retirent sans mot dire.

Il me semble qu'il y a dans le fait qui nous occupe quelque chose d'analogue à ces coutumes gauloises.

— Alors, est-ce bien entendu ? personne ne s'oppose au départ de ma nièce, de mon neveu et de M. Dick Moore ?

Personne ne dit mot ; adjugé.

— Eh bien, et moi ? demanda Guillaume Novet, ai-je mon congé?

— Nous en reparlerons, répondit M. Million. J'ai besoin de causer avec vous et avec mon cher Émile avant de prendre une détermination.

CHAPITRE CIV

UN CONCILIABULE. — M. MILLION DEMANDE UN SERVICE A SON NEVEU. — GUILLAUME NOVET RESTERA AVEC LA NOCE, MAIS M. DES RIVIÈRES PARTIRA AVEC LES CHERCHEURS D'OR. — M. DICK MOORE EMMÈNE TOM, MAIS LAISSE ZOYO, TOBI ET MÉDOR.—DÉPART DE Mme CHAMPION SANS PAULINE DAUBRY. — UN PROJET DE MARIAGE ENTRE CELLE-CI ET M. JOLLIBOIS. — DÉPART DE BOLIVAR. — ARRIVÉE A PORT D'ESPAGNE. — SÉPARATION. —ITINÉRAIRE DU *Succès*. — LE PORT ET LA VILLE DE GEORGE-TOWN. — MAISONS BIEN AÉRÉES. — POPULATION, COSTUMES, USAGES, MONUMENTS. — DÉPART POUR LA GUYANE HOLLANDAISE. — LE SURINAM. — UNE CONFIDENCE DOUCEMENT ARRACHÉE. — Mlle ALLARD ET Mlle DAUBRY. — PAROLES D'ENCOURAGEMENT. — ARRIVÉE AU PORT. — PARAMARIBO. — BAIGNEURS. — LES RIVES DU FLEUVE. — ASPECT GÉNÉRAL DE LA VILLE. — LES RUES, LES MAISONS. — LES MONUMENTS. — LA RADE. — HOSPITALITÉ. — LES INTÉRIEURS HOLLANDAIS. — LES PARQUETS PARFUMÉS. — LES CRÉOLES GASTRONOMES. — ÉCHANGE DE POLITESSE. — UNE BARGE OU BATEAU DE PLAISANCE. — UNE EXCURSION DANS LE HAUT FLEUVE. — CAMPEMENT ET CARBETS IMPROVISÉS. — SAVANAH-LA-JUIVE. — UNE VISITE INATTENDUE. — UNE LETTRE DU LIBÉRATEUR. — UN NOUVEAU TOTEM.

Le soir, après un dîner copieux qui se prolongea assez avant dans la nuit, M. Million pria M. Dick Moore, M. Champion et le trappeur canadien de le suivre dans sa chambre.

Là, il leur offrit des cigares et un verre de l'excellent et vieux rhum qu'il rapportait de Marie-Galante.

Lorsqu'ils furent confortablement installés, il prit la parole:

— Mon neveu et vous, monsieur Dick Moore, je viens vous demander un véritable service.

Je n'ai pas songé un instant à vous empêcher de nous quitter pour aller exploiter votre riche mine d'or du Canada. Je suis négociant et je sais que les affaires doivent passer avant le plaisir.

Rien ne m'empêcherait, de mon côté, de déclarer terminé notre voyage de noces et de reprendre la route de France à travers l'océan Atlantique.

Mais je suis un entêté: j'ai dit que je ferais le tour du monde et je ne reviendrai pas sur ma parole.

Sans vous, mes bons amis, je ne me dissimule pas que notre voyage perdra son principal attrait; cependant je le continuerai et je l'achèverai, s'il plaît à Dieu.

J'aurais voulu que Mme Champion, ma nièce, restât avec nous, quitte à la reconduire auprès de son mari immédiatement après notre arrivée en

France. Mais la loi dit que la femme doit suivre son mari partout où il lui plaît d'aller, et je n'ai pas cru devoir m'opposer à l'observation de la loi.

Ce n'est donc pas de cela qu'il s'agit.

En perdant M. Dick Moore, notre expédition perdra un de ses plus fermes et de ses plus précieux soutiens.

L'Américain salua de la tête, mais eut le bon goût de ne pas protester par fausse modestie.

L'oncle Jean-Pierre continua :

— Que restera-t-il pour nous guider dans nos explorations futures ? L'expérience et le savoir de M. Fontaine ? Soit ! mais M. Fontaine n'est plus un jeune homme et souvent ses forces trahissent son courage.

Voilà pourquoi, mes amis, si le concours de notre ami Guillaume Novet ne vous semble pas indispensable, et si cet excellent homme consent à accéder à ma demande, je vous supplie de me le laisser jusqu'à la fin de notre voyage.

M. Champion prit la parole :

— Mon oncle, dit-il, vous savez aussi bien que moi que le concours de notre ami Guillaume nous serait infiniment utile.

Il connaît à fond la contrée dans laquelle nous allons nous établir et toutes les ressources qu'elle offre. Mais M. Dick Moore a, lui aussi, une grande expérience de la vie américaine ; comme chasseur, il n'a rien à envier à M. Novet, et enfin il a, comme lui, de précieuses alliances chez les indigènes.

Donc, à la rigueur, nous pouvons nous passer de notre cher Canadien, si toutefois il consent à rester auprès de vous.

M. Dick Moore fit signe de la main qu'il désirait parler à son tour.

— Vous avez la parole, dit en souriant M. Million, qui acceptait le rôle de président.

— Tout en faisant la part, dit-il, de l'exagération que vous inspire votre amitié pour moi, je crois aussi que nous ferions acte d'égoïsme en accaparant pour nous M. Guillaume Novet.

— Certes ! je perdrai en lui un rude et excellent compagnon de chasse, mais il ne faut pas nous exagérer les dangers que nous aurons à courir durant notre exploitation minière.

Sans doute le placer du Lac est situé fort loin des établissements européens, et nous avons peu de secours à espérer des pouvoirs réguliers établis dans les grandes villes du Canada. Mais, par contre, nous connaissons les tribus indiennes les plus voisines, et nous avons droit de compter sur leur amitié.

Je conclus :

Si notre ami Guillaume veut nous faire un grand plaisir, il continuera à vous apporter l'appoint de sa sagesse, de son expérience et de son adresse merveilleuse. J'ai dit.

Guillaume Novet se leva à son tour.

— M. Moore sait, dit-il, que depuis longtemps mon plus vif désir est de rentrer dans mon pays.

Les bruits de guerre qui circulent, la révolte possible et même probable des Indiens; celle certaine des métis français, mes frères, m'en feront tôt ou tard un devoir.

Mais comme, en somme, il n'y a rien de commencé en ce sens, et que le *statu quo* peut durer plus ou moins de temps encore ; comme, d'un autre côté, la demande qui m'est faite par les hommes que j'ai le plus profondément aimés et estimés au monde, est toute flatteuse pour moi, je resterai avec M. Million et ses compagnons de route jusqu'au jour où le devoir m'appellera à aller combattre dans les rangs de mes frères contre lès Anglais, nos oppresseurs.

— C'est bien et merci ! dit M. Million, tendant la main au brave chasseur qui la serra dans les siennes avec effusion.

— Dans ce cas, dit M. Dick Moore, je vous laisserai mon fidèle Médor, dont l'intelligence pourra vous être de quelque utilité. Mais il est bien entendu que vous me le ramènerez quand ce fameux tour du monde sera terminé.

— Quant à vous, monsieur Million, permettez-moi de vous confier aussi mes deux serviteurs noirs, Tobi et Zoyo ; leur fidélité est à toute épreuve et, dans les moments difficiles, ils trouvent souvent des moyens ingénieux pour se tirer d'affaire.

— Cher monsieur Moore, dit le Marseillais, je n'ose accepter cette offre, de peur de vous priver de deux serviteurs auxquels vous êtes habitué et dont l'absence vous sera peut-être pénible.

— Non ! non ! monsieur Million, gardez-les et renvoyez-les-moi seulement le jour où ils vous deviendront inutiles. Le petit Tom me suffira amplement en attendant.

— Reste, dit M. Million, à régler la question relative à notre garçon d'honneur. L'inexplicable éloignement que lui montre M^lle^ Allard depuis qu'elle est revenue parmi nous, constitue pour lui une torture dont je suis vraiment touché. Voulez-vous le prendre avec vous ?

— Cela va sans dire, s'empressa de répondre M. Champion ; nous lui donnerons un poste de confiance et nous tâcherons de le dédommager par la fortune des disgrâces dont l'a abreuvé l'amour.

— Pour mon compte, dit l'excellent oncle Pétrus, je lui donne dès aujourd'hui cent mille francs d'actions sur la part que j'ai dans votre capital.

Ainsi fut arrangée cette grosse question de séparation qui faillit donner le signal de la fin du voyage de la noce parisienne.

Mme Champion, instruite de l'admirable désintéressement de M. Dick Moore, ne voulut pas rester en arrière.

— Mon oncle, dit-elle, vous garderez avec vous Mlle Pauline Daubry. Je ne voudrais pas pour rien au monde la priver du plaisir de suivre jusqu'au bout mes amies qui sont devenues les siennes.

— Ma nièce, j'ai à cela deux objections à faire.

— Lesquelles ?

— D'abord les soins que t'a prodigués Mlle Daubry ne te seront-ils pas indispensables ?

— Il y a beau temps, mon oncle, que je ne considère plus Pauline comme une servante, mais bien comme une amie ; et ce n'est qu'à ce dernier titre que son absence pourrait me chagriner.

— Passons à la seconde objection.

Cette jeune fille est sans fortune ; je pensais qu'en s'attachant à ton service, elle assurait son avenir. Que deviendra-t-elle quand elle arrivera en France ? Je ne puis décemment pas prendre une femme de chambre à mon service.

— Mon oncle, vous êtes et serez toujours le meilleur des hommes. Vous songez à tout et à tous !

— J'attends une réponse à mon objection.

— La voilà !

Vous avez assuré, dès votre arrivée en France, une magnifique situation à M. Baptiste Jollibois, l'indemnisant ainsi du dommage que lui a causé son enlèvement des magasins du Louvre.

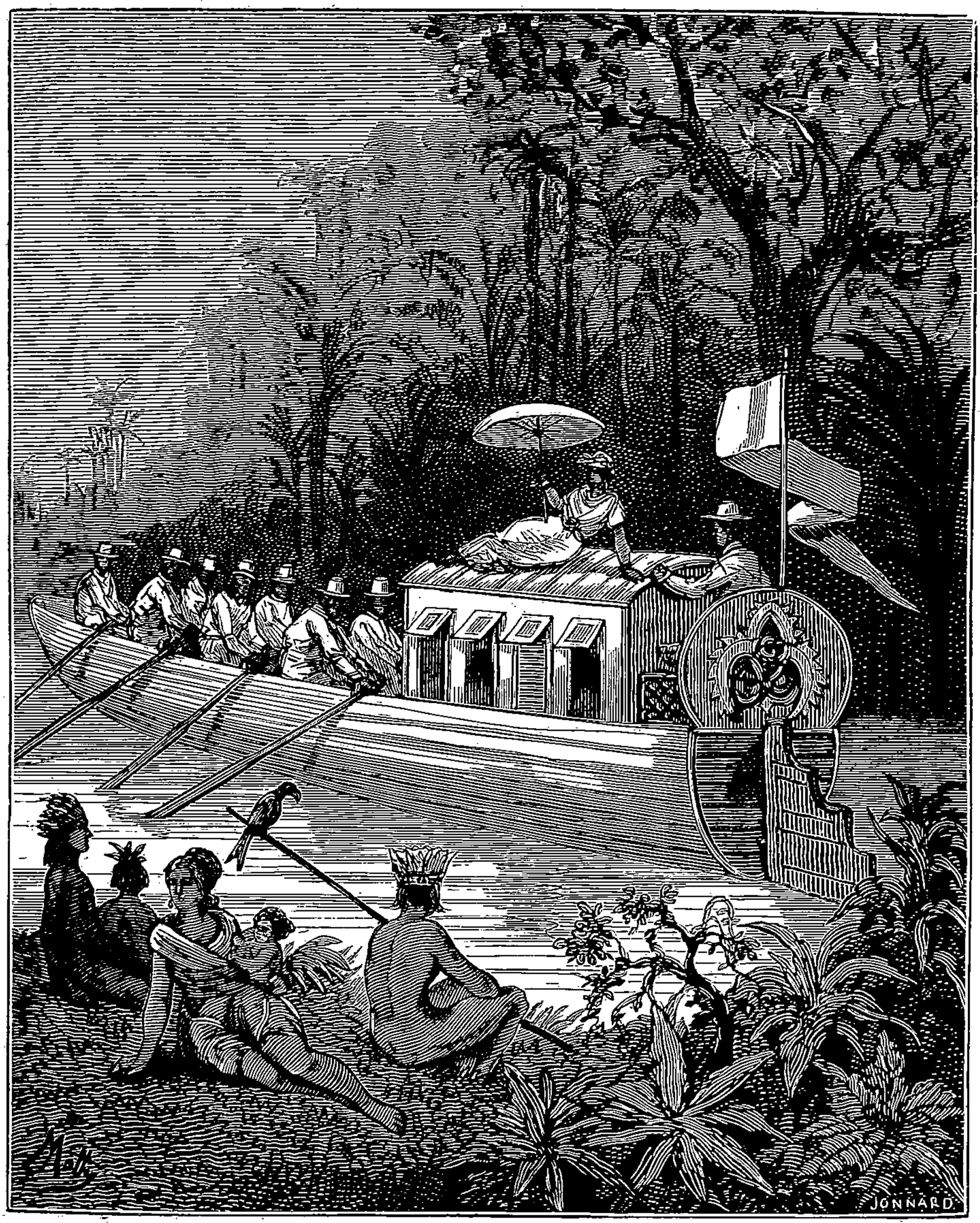
— Sans doute ! Après ?

— M. Jollibois a depuis longtemps apprécié les qualités et la beauté de Pauline ; Pauline, de son côté, trouve que M. Jollibois est un joli et aimable garçon...

— De sorte que ?...

— De sorte qu'ils sont venus me confier leurs sentiments réciproques, et qu'avec mon autorisation, une promesse de mariage a été contractée entre eux.

— Ah ! diable ! diable ! dit M. Million d'un ton joyeux et en se frottant les mains, rien n'est tel pour préparer des fiançailles nouvelles qu'un



Ce fut une navigation charmante. (P. 1304.)

voyage de noces autour du monde ! J'en recommanderai l'usage à mon retour en France.

— Il y a un léger obstacle, mon oncle, qui de longtemps empêchera la mode de s'en propager.

— Lequel ?

— La difficulté de se procurer les fonds nécessaires.

— Bast ! bast ! Il ne s'agit, en somme, que d'une avance ; car, pour mon compte, plus je vais, plus je deviens riche.

Ainsi furent arrêtées les conditions de la séparation.

Le sort de tout le monde étant réglé, on ne songea plus qu'à quitte Bolivar et à reprendre, par le paquebot qui porte ce nom, la route qui devait ramener la noce à son navire *le Succès*.

Cette traversée fut, comme la première, assez triste et assez monotone.

Les dames et les messieurs entrèrent avec joie dans la rade de Port-d'Espagne, où le *Succès* se balançait paresseusement en attendant ses hôtes.

Le Port-d'Espagne, aujourd'hui Spanish-Town, autrefois Puerto-España, est situé, nous l'avons dit, en face des bouches de l'Orénoque, mais à une distance de douze lieues, et quand l'action des eaux du grand fleuve vénézuélien a déjà été amortie par les terres méridionales de la Trinidad.

Spanish-Town est une grande ville de dix mille âmes, avec un fort beau môle en pierre qui s'avance jusqu'à deux cents mètres dans la mer.

Après la baie Charagaramus, située à trois lieues dans l'ouest, c'est le havre le plus sûr d'une île qui en compte plus de vingt.

On resta deux jours à Port-d'Espagne pour y attendre le passage du paquebot qui fait le service des Antilles et des côtes orientales des États-Unis.

Le moment de la séparation fut douloureux : on s'embrassa cent fois, en se souhaitant mutuellement tous les bonheurs imaginables.

Enfin le paquebot prit la direction du Nord, emportant M. et Mme Champion, M. Dick Moore et M. Émile des Rivières, à qui, avant le départ, son ancienne fiancée avait daigné tendre la main.

Un homme plus expérimenté ou moins prévenu que lui n'aurait pas manqué de remarquer que cette main tremblait, tout en étant brûlante, et que les yeux de la jeune fille se gonflaient de larmes qu'elle s'efforçait vainement de refouler.

Tom, pendant que son maître envoyait à ses amis restés sur le rivage un dernier adieu avec son mouchoir, attachait Black dans une écurie confortable établie sur le pont, en avant du bateau.

M. Million, désirant arracher ses compagnons de route aux tristes impressions que leur causait cette séparation, donna l'ordre au capitaine du *Succès* de précipiter le départ.

Quelques heures plus tard, tout le monde était à bord et le navire, se dirigeant vers le sud-est, commençait son voyage en vue des côtes des Guyanes.

Après les bouches de l'Orénoque, il doubla la pointe Barima, longea le pays des Indiens Caribes et arriva sur les côtes de la Guyane anglaise.

Le *Succès*, suivant l'itinéraire tracé par M. Million, entra dans le port de George-Town, la capitale de la colonie anglaise.

Dans l'espoir de distraire son monde, le Marseillais décida qu'on irait visiter cette cité populeuse et marchande.

Tout le monde fut frappé, dès le principe, de l'aspect de cette place active et affairée, semblable à une Tyr antique.

Les dames admirèrent ses maisons de bois ornées de portiques, symétriquement alignées et possédant rarement plus de deux étages.

Les toits étaient faits d'un bois rouge semblable à l'acajou.

Au lieu de fenêtres vitrées, les appartements avaient des stores et des jalousies au travers desquels l'air glissait et se tempérait.

Partout on voyait des kiosques ouverts, des belvédères aérés, des appentis qui semblaient appeler la brise, si bonne et si rare dans ces chaudes latitudes.

La coupe des maisons, presque toujours en croix, semblait avoir été imaginée dans le but de procurer aux habitants une ventilation constante.

Les voyageurs avaient débarqué sur un môle encombré de caisses et de ballots, au milieu d'une foule de noirs couverts d'un pantalon de guinée bleu ou d'un simple langouti.

Quelques créoles paraissaient çà et là, presque tous vêtus de blanc, avec des vestes et des pantalons en guingamp, calmes au milieu du bruit, à l'ombre sous le soleil brûlant, grâce à un large parasol soutenu par un serviteur noir, donnant des ordres à cette foule bigarrée qui se remuait, tourbillonnait, râclait des boucauds, empilait des caisses, population de peine, dont la peau montrait une goutte de sueur à chaque pore.

George-Town, située entre Demerari et Essequibo, est devenue l'entrepôt de la Guyane anglaise.

On y compte vingt mille âmes environ de population blanche, noire ou de couleur.

Peu de pays offrent un plus grand pêle-mêle de nations européennes : Hollandais, Anglais, Allemands, Russes, Suédois, Danois, Français, Américains, Portugais, Italiens, juifs de divers pays, on voyait de tout sur le rivage. C'était une véritable Babel, un congrès de nations.

M. Million, après qu'on eût parcouru les principales rues de la ville, avec leurs trottoirs pavés en briques, après qu'on eût visité les édifices publics, le palais du gouvernement, le marché, et la longue file de bâtiments qui servent à la fois de douane, d'entrepôt, de Bourse et de

tribunal de commerce, mena ses compagnons visiter la campagne, en remontant le fleuve Essequibo.

Tous les environs étaient couverts d'habitations productives et riantes.

Ces maisons, presque toutes peuplées de Hollandais, les anciens maîtres du pays, étaient jolies, commodes et bien tenues.

Les ponts, les portes, les fenêtres, les maisons, les cases des nègres ou des Indiens, les ateliers, tout était peint en blanc, couleur favorite de la Hollande.

Des chemins plantés d'arbres serpentaient au milieu de ces campagnes et rappelaient les plus belles avenues de l'Europe.

Cette excursion, bien que dépourvue de tout incident romanesque, apporta quelque sérénité dans l'esprit des voyageurs.

Chacun comprenait qu'une vie nouvelle allait s'ouvrir, non seulement en raison des populations qu'on était appelé à visiter, de l'aspect différent des pays à parcourir, mais surtout à la suite du départ de deux des hommes qui avaient jusque-là été l'âme de la caravane.

L'itinéraire de M. Million comprenait, dans les Guyanes, une escale à Paramaribo, et une autre à Cayenne, où l'on se proposait d'aller rendre visite à M. et à M^me^ Chessé.

De là le *Succès* s'engagerait le plus loin possible dans le fleuve des Amazones.

Cette exploration intéressante du plus grand fleuve du monde serait suivie d'une marche du *Succès* vers le sud.

On visiterait San Salvador, Rio Janeiro, Montevideo, Buenos-Ayres et l'on pousserait une pointe dans la pampa.

Ensuite, continuant la route au sud, on irait s'engager dans le détroit de Magellan qui conduirait le navire dans le Pacifique.

Il serait temps alors de tracer un nouvel itinéraire.

La demoiselle d'honneur, seule de toute l'expédition, depuis le départ de M. Émile des Rivières, ne se donnait plus la peine de dissimuler sa tristesse.

Elle restait la plupart du temps enfermée dans sa cabine et, quand l'heure des repas l'obligeait à se montrer au milieu de ses compagnes, elle restait silencieuse et comme accablée par un mal secret.

Tant que son fiancé avait été là, elle avait trouvé dans sa fierté la force de cacher son chagrin.

Maintenant elle ne dissimulait plus sa pensée et se livrait tout entière à sa mélancolie.

M^lle^ Marie Fontaine, la charmante espiègle Hélène Bourgeois

s'aperçevaient de cet état de l'âme de leur amie, mais n'osaient pas lui en parler.

Un jour qu'elles exprimaient devant Pauline Daubry les inquiétudes que cela faisait naître en elles :

— J'en aurai le cœur net, s'écria la jolie soubrette. M^lle^ Allard est si bonne qu'elle ne m'en voudra pas de mon indiscrétion.

Elle se présenta hardiment chez la demoiselle d'honneur.

— Mademoiselle Clémence, dit-elle à brûle-pourpoint, vous avez un chagrin que vous nous cachez !

— Qùi vous fait supposer cela? ma chère enfant. Et, si cela était, qu'y pourriez-vous faire?

Pauline Daubry resta muette un instant comme quelqu'un à qui on vient de détruire d'avance les arguments les plus solides.

Mais elle reprit bientôt son sang-froid.

— Mademoiselle, dit-elle avec fermeté, ce que vous dites est mal, car vous avez ici des amies que votre tristesse afflige.

— Oui ! oui ! dit M^lle^ Clémence, je sens bien que vous avez raison, mais je souffre d'un mal que personne au monde n'est capable de soulager.

En prononçant ces paroles, elle cacha sa figure entre ses mains, puis elle éclata en sanglots.

Pauline s'approcha et, mettant dans sa voix les notes les plus caressantes, s'écria :

— Mademoiselle, je n'ai pas d'expérience, je suis une pauvre fille sans éducation, mais j'ai un cœur pour comprendre. Dites-moi de quoi vous souffrez, et si je ne puis vous soulager, je pourrai du moins partager vos peines. Il me semble qu'une douleur ainsi mise en commun doit devenir moins vive.

Devant ces paroles affectueuses, l'âme de Clémence Allard se sentit raffermie. La jeune fille essuya ses yeux de son fin mouchoir de batiste, prit la main de Pauline, l'attira vers elle, l'embrassa longuement; puis lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle.

— Avez-vous aimé? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, j'ai aimé et j'aime de tout mon cœur M. Jollibois, qui n'attend que notre arrivée en France pour faire de moi sa femme.

— Heureuse enfant ! Eh bien ! moi aussi, j'aime et je suis aimée; mais un destin fatal vient de m'obliger à quitter celui que j'étais heureuse de considérer comme mon fiancé; il faut, entendez-vous ? il faut que je renonce pour toujours à son amour, que je chasse son souvenir de mon cœur...

— Qui vous oblige à faire un pareil sacrifice?

— Ah! chère enfant, ne me le demandez jamais; il y a là un mystère que je ne puis révéler, une fatalité que je ne comprends pas moi-même et devant laquelle je suis forcée de m'incliner.

Pauline Daubry vit bien qu'il serait indiscret d'insister davantage. Elle embrassa vivement la pauvre Clémence.

— Eh bien! dit-elle, permettez-moi de venir ici quelquefois, nous parlerons de lui et, qui sait? Un jour peut-être l'obstacle qui vous sépare cessera d'exister.

La fiancée de Jollibois rendit compte de sa mission à ses amies qui redoublèrent de tendresse vis-à-vis de l'infortunée Clémence et s'efforcèrent de la distraire de ses chagrins.

Après trois jours de navigation côtière, le *Succès* arriva aux bouches du Surinam, beau fleuve large d'une lieue jusqu'à Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise.

Le navire, servi par la marée, glissa bientôt entre deux rives parées d'une verdure brillante.

Çà et là, des deux côtés, fuyaient des villas délicieuses, des plantations en plein rapport, des bouquets d'arbres, les uns fleuris, les autres chargés de fruits; des jardins, des parterres, des quinconces admirablement entretenus.

Onze milles environ au-dessus de l'embouchure et au confluent de la Commesvine, belle rivière qui se jette dans le Surinam, apparurent d'un côté le fort Leyde, de l'autre le fort Zelandia, et, enfin, sur la rive occidentale du Surinam, les batteries de Pouromerent.

Au delà, le fleuve s'animait davantage encore. Tout faisait pressentir le voisinage d'une grande ville.

De temps à autre les voyageurs voyaient accourir sur la berge des troupes d'adolescents et de jeunes filles presque nus, qui se jetaient dans la rivière et semblaient s'y jouer comme des poissons.

D'autres fois leur attention était attirée par d'élégantes barges, sorte de bateaux à l'usage des créoles, munies chacune de quatre rameurs.

Ces barges avaient sur l'arrière un pavillon à stores mobiles, sous lequel s'étendaient les sybarites européens, pendant que leurs serviteurs de couleur faisaient voler l'embarcation sur le fleuve.

Après avoir doublé le fort Zélandia qui commande à la fois la ville et la rade, les voyageurs aperçurent la ville de Paramaribo assise sur la rive gauche du fleuve, étalant ses longues lignes de maisons régulières et blanches, tandis que des navires à l'ancre animaient le premier plan du tableau.

Vue de ce point, la ville prévenait si bien en sa faveur que le peintre Beaudoin s'empressa d'en prendre un croquis dans son album. Elle avait cet aspect d'ordre, et d'élégance qui signale partout la présence des Hollandais.

Quand ils furent à terre, les voyageurs du *Succès* n'eurent rien à rabattre de cette première impression favorable.

Les rues étaient larges et bien alignées, bordées de chaque côté d'arbres chargés de fleurs ou de fruits.

La place sur laquelle ils descendirent faisait face à l'hôtel du gouvernement, joli bâtiment de deux étages.

Le fort Zelandia est vis-à-vis, et dans l'intérieur de ses murailles sont un arsenal et plusieurs magasins construits en briques.

Entre la citadelle et l'hôtel du gouvernement s'étend la promenade publique, garnie de tamarins touffus, dominant la rivière ainsi que la rive opposée où se groupent d'élégantes maisons.

Paramaribo est une grande et belle ville qui compte parmi ses habitants des gens de toutes les nations européennes.

Cette multitude de types différents, auxquels il faut ajouter des nègres, des Indiens d'Asie et d'Amérique, des juifs portugais et allemands, donne à la ville un aspect bruyant et animé.

Les rues sont vivantes avec cette foule qui s'agite, soldats, marins, hommes de couleur, planteurs, négociants ; avec les carrosses qui roulent au milieu d'un nuage de poussière !

La rade est vivante aussi, grâce aux navires qui s'y croisent, les uns nouveaux venus, les autres en partance ; grâce aux barques des pêcheurs, aux chaloupes qui embarquent ou débarquent le sucre, le cacao, le coton, le café, le caoutchouc ; grâce aussi à de sveltes canots de luxe qui glissent sur la rivière avec leurs avirons blancs et leurs bordages verts.

M. Million, qui était muni d'une lettre de recommandation pour le gouverneur, se rendit chez lui et fut reçu avec cette hospitalité qui distingue les créoles hollandais.

Il eut toutes les peines du monde à décliner l'invitation qui lui fut faite de venir s'installer, lui et les siens, au palais du gouvernement ; l'expérience lui avait démontré que tout le monde se trouverait mieux en conservant la résidence à bord.

Cela n'empêcha pas les voyageurs de recevoir de nombreuses invitations auxquelles il fut matériellement impossible d'échapper et qui obligèrent M. Million, par réciprocité, à donner sur le *Succès* quelques repas somptueux dans lesquels Lerat vit sa juste réputation grandir et

se faire connaître sur un point du globe où son nom était encore ignoré.

L'intérieur des maisons des créoles hollandais est en général décoré avec un grand luxe.

Au lieu de tapisseries, les murailles sont ordinairement garnies de panneaux en bois précieux.

Le parquet est nettoyé chaque jour fort soigneusement avec des oranges à demi mûres que l'on coupe en deux.

Les serviteurs le frottent ainsi avec force, et non seulement il en résulte une propreté parfaite, mais encore une odeur suave qui embaume l'appartement.

La vie des créoles qui habitent ces jolies maisons est pleine de raffinement et de luxe.

Tout ce que les continents connus produisent de plus délicat et de plus coûteux couvre la table des riches Hollandais. Leur plus grand luxe est le luxe gastronomique.

La plupart des maisons sont en bois, hautes de deux étages et revêtues à l'extérieur d'une couche de peinture gris perle qui leur donne bonne apparence.

De petites planches d'égale grandeur couvrent la toiture et simulent assez bien l'ardoise.

Peu de maisons ont des fenêtres vitrées, à cause de la chaleur de la fermeture; mais on y supplée par des treillis en gaze.

L'eau de la rivière n'étant pas potable, chaque maison a son puits pour les serviteurs et le bétail, et sa citerne pour les maîtres.

M. Million, tout en renonçant à aller rejoindre M. Guigues sur sa concession de l'Iguane, résolut de faire faire à ses compagnons de route une excursion assez longue en remontant le Surinam.

Emploÿer directement pour cela le *Succès* n'eût pas été prudent, surtout en cette saison où les eaux étaient assez basses.

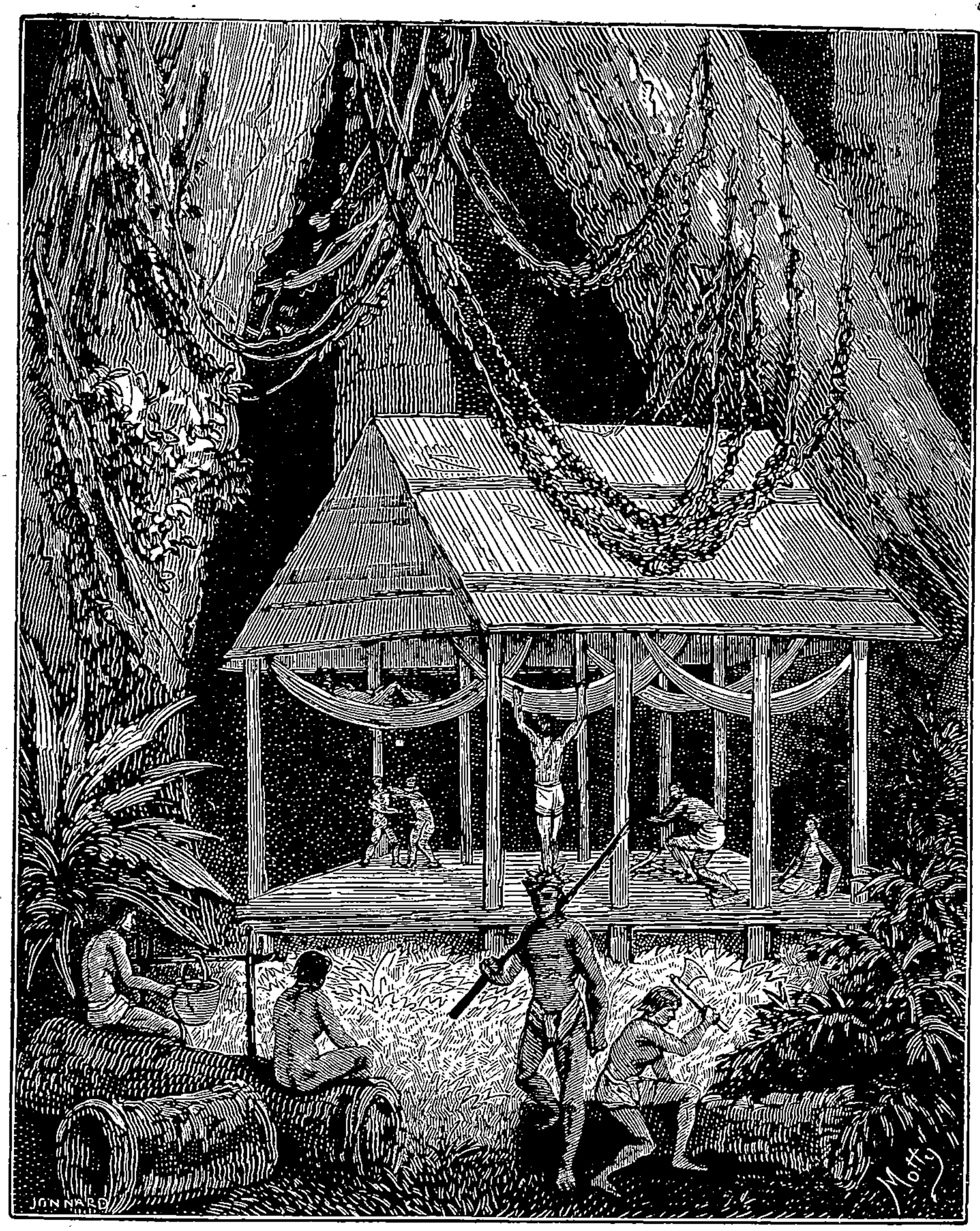
Il loua donc une grande barge fort commode et fort belle, où tout le monde trouva tant bien que mal à se placer.

Dix rameurs noirs furent engagés et ne tardèrent pas à faire glisser l'embarcation sur le fleuve.

Ce fut une navigation charmante sur une nappe d'eau unie, entre deux vastes forêts qui semblaient tendre leurs bras immenses pour se rejoindre.

Des oiseaux se croisaient sous cette verdure foncée pendant que des milliers de poissons sautaient au-dessus de l'eau calme et limpide.

Oiseaux et poissons devenaient le but qu'atteignaient presque toujours les adroits chasseurs.



UN CARBET ET INDIENS WARROWS.

Médor ne faisait que sauter à l'eau pour rapporter les victimes sacrifiées, et il ne se lassait pas de revenir tendre ses pattes au Canadien qui l'aidait à remonter dans la barge.

Les voyageurs vivaient à bord de l'embarcation, dans laquelle Lerat avait, tant bien que mal, installé ses fourneaux, mais ils n'y couchaient pas, car les moustiques ne leur auraient pas laissé de repos la nuit sur le fleuve.

Quand le soir venait, on choisissait un espace défriché, sec, élevé, commode, propre à un bivouac.

La barge était amarrée sur le Surinam, et les serviteurs, aidés des mariniers, allaient dresser une tente pour les dames.

Ensuite, à l'aide de quatre pieux et d'un toit en feuilles de bananiers, ils improvisaient pour chacun des messieurs un abri sous lequel ils suspendaient un hamac.

A côté de ces carbets, mi-sauvages, mi-européens, on allumait un grand feu, tant pour chasser les insectes que pour préparer le repas du soir.

Après trois jours de cette navigation à travers les cultures et les plus riches végétations du monde, les voyageurs arrivèrent à une petite ville, fort riche et très commerçante, Savanah-la-Juive, au delà de laquelle la Guyane hollandaise n'est guère habitée que par des tribus indiennes, plus ou moins sauvages, plus ou moins hostiles aux blancs.

M. Million, dans les circonstances surtout où se trouvaient en ce moment les diverses peuplades d'Indiens en Amérique, comprenait le danger qu'il pourrait y avoir à s'aventurer plus loin, et il avait décidé que dès le lendemain matin on se remettrait en route pour Paramaribo.

On avait, en attendant, pris domicile dans un hôtel de la ville juive, et l'on y faisait un repas fort passable quand, au dessert, un noir se présenta et demanda à parler en particulier à M. Million personnellement.

Le Marseillais, un peu surpris, saisit un flambeau et le pria de le suivre dans sa chambre.

Là, le nègre tira de sa poche une lettre.

— Voici un message que je suis chargé de vous remettre, dit-il en excellent français.

M. Million décacheta la lettre et courut à la signature. Il lut :

« *Le Libérateur* ».

— Tiens! dit-il, l'ex-madame Dick Moore m'a choisi pour son correspondant!

Il lut l'épître qui ne contenait que ces lignes.

« Monsieur ».

« J'ai appris le départ de M. Dick Moore et je n'ai pas voulu que son absence diminuât votre sécurité, ni celle des vôtres pendant toute la durée de votre voyage en Amérique.

« Je ne suis pas éloignée de vous et je ferai tout mon possible pour que rien de désagréable ne vous arrive.

« Cependant il faut tenir compte de l'imprévu

« C'est pourquoi j'ai remis pour vous, au porteur de cette lettre, un sauf-conduit semblable à celui que possède déjà M. Dick Moore.

« Donnez ce totem à votre brave chasseur canadien, qui saura mieux que personne s'en servir.

« Toutes les tribus des Guyanes et du Brésil font déjà partie de la ligue patriote et respecteront cet emblème du pouvoir.

« Veuillez agréer, monsieur Million, avec le témoignage de la vive reconnaissance que je vous dois, pour toute l'amitié que vous avez prouvée à M. Dick Moore, l'assurance de mes meilleurs sentiments pour vous et les vôtres. »

Quand il eut achevé sa lecture, le Marseillais se tourna vers le nègre commissionnaire.

— N'as-tu donc rien autre à me remettre? demanda-t-il.

— Ce coffret, répondit-il, en tendant un objet qu'il portait sous le bras, enveloppé de larges feuilles.

M. Million, ne jugeant pas à propos de défaire le paquet en sa présence, le remercia.

— Veux-tu, dit-il, que je te fasse servir à manger?

— J'accepte, répondit le noir, car je viens de faire une longue route.

— Suis-moi donc, dit le Marseillais qui le mit entre les mains des serviteurs et donna des ordres en conséquence

Puis il s'approcha du Canadien.

— *Venez me voir* ce soir.

— C'est bon! on y sera.

CHAPITRE CV

GUILLAUME NOVET DEMANDE A VOIR LE MESSAGER NOIR. — LA TRIBU DES WAROWS. — PROJET DE VOYAGE CHEZ LES INDIENS DU HAUT FLEUVE. — UTILITÉ DE CETTE DÉMARCHE. — DÉPART ET EXCURSION EN BARGE. — ARRIVÉE CHEZ LES INDIENS. — UNE PLACE DE VILLAGE BIEN ENTRETENUE. — UNE RÉCEPTION HOSPITALIÈRE. — ALLURES ET TYPES DES WAROWS. — HUILE DE CARABA. — CARACTÈRE DES NATURELS. — TRAVAUX POUR LE CAMPEMENT : CARBETS ET TENTE. — UN NÈGRE MORDU PAR UN SERPENT. — LE PROCÉDÉ DU DOCTEUR LEROUX. — CELUI DU PIAY INDIEN. — LE DOCTEUR KIKIPANI. — EMPLOI MÉDICAL DE LA FUMÉE DE CIGARETTE. — UN MALADE RAPIDEMENT GUÉRI. — LE CRÉDIT DES PIAYS. — UNE FONCTION HÉRÉDITAIRE. — ÉPREUVES DIFFICILES. — ARMES, FLÈCHES EMPOISONNÉES PAR LA RACINE DE WORARA. — LA RECETTE DU POISON WOORALI. — HABITATIONS. — COSTUMES. — PARURES : LES RASSADES — NOURRITURE. — LA POLYGAMIE. — MARIAGE. — PARTURITION. — UN MARI MALADE POUR SA FEMME. — UN RÉCIT DU DOCTEUR CRÉVAUX. — LA PIQURE D'UNE RAIE. — UNE NOUVELLE CURE DU PIAY. — UNE FÊTE. — LE ROUCOU ET LES PEINTURES NOIRES DE GÉNIPA. — LE TATOUAGE. — LA PEINTURE DE ROUCOU DÉTEINT. — POURQUOI LES INDIENS S'ARRACHENT LES CILS. — LA BARBE ET LE SYSTÈME POILU. — OBSERVATIONS ANTHROPOLOGIQUES. — LE SEL VÉGÉTAL TIRÉ DES PALMIERS PINOTS. — LE REPAS COMMUN SUIVI DE REPAS PARTICULIERS. — DES MANGEURS ÉMÉRITES. — LA CASSAVE ET LE MANIOC. — MAUVAISE PRÉPARATION. — GALETTES DE FARINE DE MANIOC. — LE CACHIRI. — UN SINGULIER MODE DE FERMENTATION. — UN MALADE DESESPÉRÉ. — UNE CÉRÉMONIE FUNÈBRE ANTICIPÉE. — DES FUNÉRAILLES PAR CRÉMATION. — COSTUME DU MORT. — UN INCENDIE. — SPECTACLE REPOUSSANT. — LES CENDRES DU MORT. — UNE MESURE HYGIÉNIQUE. — LE DÉPART RETARDÉ PAR UNE FÊTE. — DANSES ET DANSEURS. — RETOUR AU *Succès*.

Guillaume Novet fut exact au rendez-vous.

M. Million lui fit lire la lettre de la Reine des Prairies et lui remit le talisman qui devait préserver les Européens de la crainte d'une attaque des Indiens.

Le Canadien réfléchit quelques instants :

— Je serais bien aise, dit-il enfin, de faire connaissance avec le noir qui a apporté cette lettre.

— Rien de plus aisé, dit l'oncle Pétrus. Suivez-moi, je vous mettra en contact avec cet homme.

Ils le trouvèrent attablé devant un copieux repas auquel il faisait amplement honneur.

Guillaume Novet s'assit près de lui en homme bien décidé à soutenir une conversation.

– Où avez-vous appris le français? demanda-t-il

— A Cayenne, où j'ai été pendant plusieurs années le serviteur d'un négociant créole.

— Dans quel pays êtes-vous né?

— A Démérary, dans la Guyane anglaise, où mes parents avaient été esclaves avant la loi sur l'affranchissement.

— Aujourd'hui, quel pays habitez-vous?

— Je me suis marié avec une femme indienne de la tribu des Warows, qui demeure à quelques lieues en amont d'ici sur les rives du Surinam.

Le nègre expliqua alors qu'il avait connu ces Indiens sur le littoral, entre Paramaribo et Démérary, qui est le lieu principal qu'habite cette nation ; depuis, la tribu qui l'avait adopté avait remonté le Surinam et vivait, sur ses rives, de pêche et de chasse.

— Si nous visitions ces Indiens, continua à interroger le trappeur y serions-nous bien reçus?

— Non seulement eux, mais toutes les tribus qui vivent dans cette contrée, les Caraïbes, les Accawans, les Arrowauks, les Taïras, les Macoushis, et plusieurs autres moins importantes, recevront avec plaisir la visite de ceux qui sont les amis du Libérateur.

M. Million avait écouté sans mot dire cette conversation. Guillaume Novet se tourna vers lui.

— Pensez-vous, dit-il, qu'une excursion chez les Warows ne constituerait pas, pour nous tous, une véritable partie de plaisir?

Pour mon compte, j'estime que ce serait en outre la plus utile des démarches, parce qu'elle nous ferait connaître par les nations sauvages.

Il y a ici, entre les tribus indiennes, une sorte de télégraphie si puissante que les nouvelles se répandent du nord au sud des deux Amériques avec une rapidité incroyable.

Si, comme je n'ai aucune raison d'en douter, nous sommes assez heureux pour plaire à ces sauvages, nous pourrons à l'avenir nous aventurer n'importe où sans courir le moindre risque.

M. Million, toujours disposé à faire ce qui pourrait être agréable à ses compagnons, répondit :

— Prévenez, mon cher monsieur, ces dames et ces messieurs. Moi, de mon côté, je vais donner l'ordre à nos rameurs de se tenir prêts et demain, dès l'aurore, nous nous mettrons en route.

Puis, s'adressant au noir messager :

— Vous serez des nôtres, s'il vous plaît, monsieur, dit-il ; vous nous servirez ainsi de guide et d'interprète.

— De guide, oui, dit le nègre en souriant, mais d'interprète, non ;

car tous les gens de la tribu parlent correctement l'anglais et le hollandais ; quelques-uns même savent le portugais et le français.

Le lendemain on se mit en route au moment même où les premiers rayons du soleil semaient l'horizon d'une poudre d'or.

La barge, poussée par les solides avirons des rameurs, prit son vol sur l'eau comme une hirondelle cherchant, avant l'orage, les insectes qui voltigent à la surface des flots.

Vers dix heures, le guide annonça à M. Million qu'on était arrivé, et il montra près du rivage tout une flottille de pirogues amarrées.

Le bateau de plaisance alla prendre place au milieu de ces légères embarcations et tout le monde mit pied à terre.

Bientôt on s'enfonça dans un fourré dissimulant un abatis au milieu duquel des cases ou carbets, placés en rond, formaient une vaste place.

La première chose qui frappa les voyageurs fut la propreté sans pareille de cette place.

Pas un caillou, pas un brin d'herbe ne s'y montraient ; le sol y était uni et battu comme sur une aire.

M^lle^ Leroux, qui marchait près de son oncle, lui fit remarquer cette propreté extraordinaire.

— Chère Élisa, dit le vieux docteur, ces gens montrent, par les soins qu'ils ont apportés ici, qu'ils sont sages et prévoyants.

Toute cette contrée boisée et humide contient des milliers d'insectes dangereux, mille-pattes, scorpions, araignées-crabes, sans parler des reptiles venimeux et d'une énorme variété de fourmis toutes plus féroces les unes que les autres.

Les mères indiennes, qui n'ont pas moins de tendresse pour leurs enfants que les dames françaises, commencent chaque matin leur journée par la mise en état du sol sur lequel leur progéniture prendra ses ébats.

La présence des nouveaux venus avait été signalée.

En effet, dès qu'ils parurent dans la clairière, un grand nombre de guerriers, peints en rouge vif par le roucou, et les diverses parties du corps zébrées de lignes bleues, vinrent au-devant d'eux.

— Que les amis du Libérateur soient les bienvenus parmi nous, dit celui que son costume, plus orné que celui des autres, désignait comme le chef de la tribu.

Les voyageurs purent alors examiner à leur aise les allures et le type de leurs hôtes.

Ces Indiens avaient la poitrine élevée et pleine, le cou épais, les épaules carrées, les membres charnus et robustes.

Leur visage, bien qu'empreint d'une certaine gravité sévère, ne manquait pas de régularité.

Le nez était légèrement aquilin, la bouche et les lèvres moyennes, les dents petites, blanches et bien rangées. Le menton était arrondi et les angles de la mâchoire inférieure assez marqués.

Les femmes ne tardèrent pas à montrer curieusement la tête en dehors de leurs habitations, puis elles se hasardèrent à s'approcher des étrangers, tenant leurs enfants par la main ou les portant accrochés derrière leur dos.

M. Fontaine fit remarquer à ses compagnons que les hommes et les femmes avaient la peau luisante :

— Cela tient, dit-il, à ce que les deux sexes se frottent le corps d'huile de *caraba* et obtiennent ainsi le double résultat de s'assouplir la peau et de la garantir contre la piqûre des moustiques.

Le caractère de ces naturels était grave et réservé ; les voyageurs purent bientôt s'assurer qu'ils étaient en outre pleins de finesse et de ruse.

Les Indiens s'empressèrent de construire des carbets pour leurs hôtes pendant que les serviteurs de l'escorte dressaient sur la place la tente destinée aux dames.

En coupant des branches dans le fourré, un des nègres engagés à Paramaribo poussa un cri.

On courut à lui et l'on vit, suspendu à sa cuisse, un petit serpent rouge de vingt centimètres au plus, dans lequel le docteur reconnut avec terreur le terrible serpent corail, appelé aussi serpent minute, en raison des terribles effets de sa morsure.

M. Leroux arracha le reptile et lui brisa la tête ; puis il tira son bistouri, élargit l'imperceptible blessure faite par l'animal, suça la plaie sans hésiter, et versa dessus quelques gouttes d'ammoniaque.

Le nègre se montra peu confiant dans cette médication du médecin français et, pendant que le docteur lui préparait une boisson qui devait, selon lui, aider à la guérison, le blessé se mit à fuir et se précipita dans une des cases des Indiens.

C'était la demeure du *piaï*, qu'on appelle aussi *piay*, *peiï* ou *piache*.

Les piays sont des espèces de sorciers et de médecins qui prétendent avoir le pouvoir de guérir les malades et de conjurer les esprits malfaisants.

Quand le docteur, se mettant sur les traces de son malade, arriva chez le piay, celui-ci était déjà en fonction.

Ce sorcier, nommé Kikipani, s'était assis sur son hamac en face du malade; il se mit à regarder le ciel pendant quelques instants, en ayant l'air de l'invoquer mentalement.

Il pratiqua cette espèce d'exorcisme tout en fumant sa cigarette, dont il rejetait la fumée par le nez avec autant d'élégance qu'un des élégants des barrières de Paris.

A ses pieds était une grande calebasse garnie de cailloux blancs et de graines sèches, et traversée par un bâton, qui, de son côté, formait manche, et, de l'autre, se terminait par de fort belles plumes.

Le piay se baissa, prit sa calebasse par le manche et lui imprima, pendant cinq minutes environ, un mouvement circulaire, en entonnant une supplication à l'*Yowahou*.

Il simula alors une entrevue avec l'esprit et soutint avec lui, pendant cinq nouvelles minutes, un monologue dialogué dans lequel il faisait, sans efforts de ventriloquie, les demandes et les réponses.

Telle fut la première partie de la consultation.

Il posa alors sa calebasse sur le sol; puis, plaçant sa longue cigarette entre le gros orteil et le deuxième doigt de pied, sans adresser d'ailleurs à son malade aucune question relative au mal qu'il éprouvait, il se mit à souffler avec force sur la plaie encore saignante.

Il prit ensuite un éclat de roche très pointu, fit cinq ou six incisions sur le front du patient et, sans se douter qu'il imitait son confrère d'Europe, il se mit à aspirer le sang sortant de ces blessures, en plaçant sa bouche en guise de ventouse.

Après cinq minutes de succion, les insuflations recommencèrent.

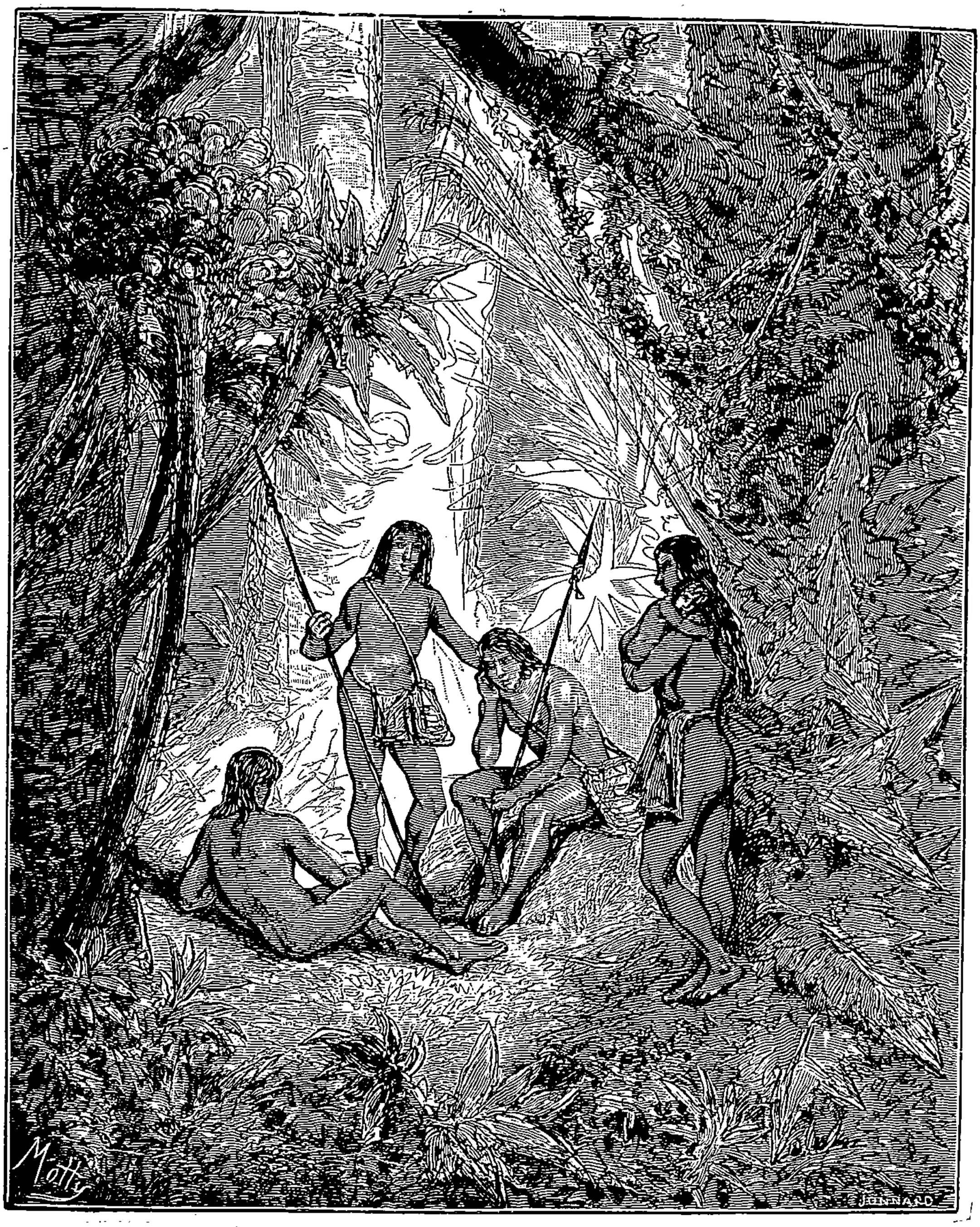
Le piay ralluma sa cigarette, qui s'était éteinte pendant l'opération, en envoya deux ou trois bouffées dans la bouche et les yeux de son malade, et se retira sans mot dire.

Ce qu'il y a de plus étrange en tout ceci, c'est que le nègre blessé se trouva si bien rétabli qu'il put manger aussitôt après un coumarou qui ne pesait pas moins de trois livres, et que depuis il ne se ressentit plus de la morsure.

Les deux médecins s'attribuèrent naturellement, chacun de son côté, les honneurs de cette cure, sans que le problème ainsi posé ait jamais été autrement éclairci.

Les voyageurs purent s'assurer ainsi que les piays, dans l'Amérique du Nord, jouissent d'un grand crédit chez les populations indigènes.

Seine
No 16



INDIENS WARROWS.

Le poste de piay est, par suite, fort recherché. Disons pourtant que, dans la plupart des cas, ni le talent, ni l'audace ne poussent un homme à cette dignité.

Elle est ordinairement héréditaire et passe du piay mort à son fils aîné, initié aux mystères de cet ordre par une suite de cérémonies superstitieuses qui durent plusieurs jours.

Entre autres épreuves, il faut qu'il s'habitue à avaler le jus du tabac jusqu'à ce qu'il n'opère plus comme émétique[1].

Il doit s'abstenir même de manger, durant ce noviciat, de tout animal d'origine européenne.

Une fois qu'il est élu piay, au contraire, il a droit aux prémices de toute espèce d'aliments.

Les voyageurs, grâce à la générosité de M. Million qui combla ses hôtes et leurs femmes de toutes sortes de cadeaux, furent bien vite dans l'intimité de ces Indiens, dont ils purent étudier les mœurs et les coutumes.

Leurs armes sont la massue ou casse-tête en bois de fer, l'arc et la flèche, et des espèces de sarbacanes ou tubes de bambous, à l'aide desquels ils lancent des flèches empoisonnées.

Ces flèches se taillent dans les éclats de bois provenant de la première couche de l'arbre appelé *cokarito*.

Elles ont trente centimètres de long et sont un peu plus grosses qu'une aiguille à tricoter.

L'une de ces deux extrémités est imprégnée d'un poison provenant de la racine du *woorara ;* l'autre est entourée d'un petit morceau de coton adapté à la cavité du tuyau et formant obturateur.

Les Indiens lancent jusqu'à une distance de trente-cinq mètres ce projectile dont la blessure est mortelle.

Le poison *woorali* est le plus actif et le plus violent de ceux qu'emploient les tribus indiennes des Guyanes.

Le docteur Leroux apprit à son auditoire qu'un voyageur anglais, Watertown, a donné la recette de cette sorte de curare.

Il se compose de la plante rampante du woorali, d'une racine amère de deux plantes bulbeuses qu'il n'a pu désigner, de deux sortes de fourmis, l'une grande et noire, dont la morsure détermine la fièvre, l'autre rouge, qui pique comme une ortie et fait pousser des cloques, de poivre fort, enfin des crochets réduits en poudre des serpents *labarie* et *coumacouchi*.

Ces divers ingrédients sont pulvérisés et bouillis ensemble sur un

1. Voici ce que je trouve à ce sujet dans le beau volume publié sur les voyages du docteur Crevaux, par la maison Hachette de Paris.

« La sépulture est toujours tardive chez les Indiens. Le cadavre est couché dans un hamac au-dessous duquel se trouve un grand vase servant à recueillir le liquide qui s'écoule des chairs en décomposition. Et, chose horrible ! les futurs piays sont obligés de prouver leur force de caractère en buvant une macération de feuilles de tabac et d'une plante appelée quinquina, à laquelle on ajoute quelques gouttes de sanie cadavérique. »

feu lent, jusqu'à ce que la liqueur brunâtre arrive à la consistance d'un sirop épais.

Ce poison est infaillible.

A peine a-t-il pénétré sous la peau, qu'il tue sans altérer la couleur du sang et sans vicier la chair.

Les habitations de cette tribu sont généralement des carbets construits en une heure sur quatre pieux fichés en terre.

La plupart de ces cabanes sont ouvertes de tous côtés, quelques Indiens pourtant les ferment en y laissant une large ouverture.

Les Warows vont à demi nus, avec un simple pagne fait d'écorce d'arbre ou de la fibre du coco.

Les femmes ont quelquefois une pièce d'étoffe carrée formée de fil de coton.

Pourtant, dans les jours de fête, ils se coiffent de chapeaux surmontés de plumes brillantes, se dressant autour de leur tête, et retenues par un bandeau circulaire de deux pouces de largeur.

Les femmes portent au cou, aux bras, aux genoux, et au-dessus des chevilles, des garnitures de rassades.

On appelle ainsi des petits grains de verre de diverses couleurs qu'on vend aux sauvages d'Afrique, comme à ceux d'Amérique, et dont ils se font des ornements.

La nourriture de ces Indiens se compose d'ignames, de plantains, de bananes, de racines de cassave et de manioc, de crabes, de poissons, de tortues, et enfin de lézards.

Ils mangent aussi la chair du singe qu'ils font bouillir avec du poivre de Cayenne.

Leur boisson ordinaire est une liqueur de manioc fermenté.

Quant à leurs coutumes, elles diffèrent peu de celles des Indiens de la Colombie.

La polygamie est permise chez eux, mais rarement pratiquée.

Ils n'ont généralement qu'une femme et ne lui donnent guère de rivale que quand elle est trop laide et trop repoussante.

Le mariage des jeunes filles a lieu ordinairement dès qu'elles ont atteint l'âge de puberté.

Le lien nuptial n'a pas de longs préliminaires.

Le futur offre à sa fiancée une certaine quantité de poisson et de gibier : si elle l'accepte, le mariage est célébré dans un festin.

L'enfantement des femmes est un acte de nature fort peu pénible pour elles ; jamais il n'est accompagné d'accidents graves ni de souffrances laborieuses. La mère se délivre sans secours.

A peine la parturition est-elle accomplie que la mère et l'enfant sont plongés dans l'eau, et l'Indienne retourne le lendemain à son travail.

Par un usage assez singulier que constatent plusieurs voyageurs et qui a été notamment observé par le regretté docteur Crevaux, si la femme est valide à la suite de l'enfantement, son mari doit feindre une maladie.

C'est de rigueur; il faut qu'il garde le hamac, qu'il se plaigne, qu'il observe un jeûne très sévère.

On dirait presque une de nos accouchées européennes.

Empressés autour de lui, les voisins viennent le féliciter sur son heureuse délivrance, lui témoigner tout le désir qu'ils ont de le voir promptement rétabli.

Il se laisse faire, il écoute tout, comme si vraiment il avait éprouvé les souffrances de la maternité.

Au bout de trente jours seulement, on le fait descendre de son hamac pour le fouetter et lui appliquer sur les bras de grosses fourmis.

Ceci toutefois n'a lieu, affirma le piay, que dans l'intérêt du nouveau père, afin de le dégourdir après une longue et complète inaction.

Certains voyageurs ne font durer que trois jours cette inexplicable comédie que, chose étrange, on retrouve textuellement à Madagascar.

Voici en quels termes le docteur Crevaux raconte une aventure qui a trait à ce sujet et qui lui est arrivée chez les Ouayanas :

« J'arrive chez le chef Namaoli. Il n'est pas au débarcadère, mais je trouve à sa place le piay Panakiki.

« Celui-ci m'informe que le tamouchi ne peut pas sortir parce qu'il vient d'avoir un enfant.

« — Si tu pénètres dans sa hutte, me dit-il, tes chiens mourront bien vite.

« Cette menace n'a rien qui soit bien effrayant pour moi, puisque je n'ai pas de chiens.

« Je trouve Namaoli couché dans son hamac, tandis que sa femme circule dans l'intérieur de la maison.

« Il a un air si sérieux que je pourrais le croire malade : il n'en est rien.

« Après l'accouchement, chez les Indiens, c'est l'homme qui se couche, tandis que la femme se promène.

« Mon confrère Panakiki répète devant moi la prescription qu'il a déjà faite à son client.

« Il restera couché pendant une lune et ne mangera aucun poisson, aucun gibier tué avec la flèche.

« Il se contentera de cassave et de petits poissons pris avec une plante enivrante appelée *nicou*.

« S'il enfreint cette ordonnance, son enfant succombera, ou bien deviendra vicieux. »

La cure opérée par le piay sur le nègre mordu par le serpent corail ne fut pas la seule.

Pendant le séjour des gens de la noce dans le village des Warows, les nègres rameurs utilisaient leurs loisirs à la pêche, pour laquelle ils montraient des aptitudes toutes spéciales.

Un jour qu'ils allaient fouiller avec une trouble les trous des rochers qui servent d'asile aux poissons ; l'un d'eux, négligeant de suivre les recommandations du docteur, et de fouiller le fond de la rivière devant lui avec un bâton, sauta hors de l'eau en poussant un cri.

Une seconde après, il s'assit et se saisit le pied des deux mains en poussant des gémissements.

Ses camarades accoururent et constatèrent qu'il venait d'être piqué, au pied, par une raie probablement.

Un point noir se voyait à la partie interne du talon droit. Il saignait légèrement.

Ses compagnons, familiarisés avec ces accidents dont ils n'ignoraient pas la gravité, s'empressèrent de sucer la blessure ; puis ils placèrent le blessé sur une claie improvisée et accoururent au village.

Le docteur mit quelques gouttes d'acide phénique sur la plaie et constata qu'une vive inflammation existait déjà.

La douleur occasionnée par cette piqûre était intolérable.

— Menez-moi chez le piay ! criait le malheureux.

On s'empressa d'accéder à son désir.

Le médecin indien procéda avec le blessé exactement comme il avait fait vis-à-vis du nègre mordu.

Le docteur Leroux constata lui-même que l'enflure du pied cessa tout à coup d'augmenter, et le malade déclara que les insupportables douleurs qui lui arrachaient des cris avaient cessé.

M. Million et ses compagnons profitèrent de leur séjour chez ces braves Indiens pour les étudier en détail.

Le surlendemain de leur arrivée, ces enfants de la nature célébraient une fête.

Ce jour-là, ils agrémentèrent leur peinture rouge produite par le roucou de quelques arabesques noires.

Ces dernières furent faites avec le suc qui découle du fruit de différentes espèces de génipa.

Ce suc est incolore lorsqu'on ouvre le fruit ; mais il devient d'un beau noir au contact de l'air.

Quelques Indiens, voulant sans doute paraître plus beaux que leurs compagnons, eurent l'idée bizarre de se présenter à leurs hôtes, peints en noir des pieds à la tête.

Le tatouage proprement dit était assez rare dans cette tribu.

Ceux qui voulaient s'orner de cette manière opéraient simplement en s'enfonçant dans l'épiderme une arête de poisson trempée dans le suc du génipa.

Jamais les Indiens warows ne se mettent en voyage sans s'être fait teindre la veille du départ.

Ils emportent avec eux du roucou et du génipa dans de très petites calebasses qu'ils suspendent autour de leur cou en guise de collier.

La peinture rouge déteint sur les objets dont ils se servent ; leurs hamacs, faits d'un coton d'une blancheur remarquable, ne tardent pas, par l'usage, à devenir tout à fait rouges.

M. Million ayant fait aux hommes et aux femmes de la tribu une distribution de chemises blanches, il devint bientôt impossible par le lavage de les ramener à leur couleur primitive.

Ces Indiens avaient les yeux d'un noir très foncé; deux seuls d'entre eux avaient les cheveux roux.

Ces derniers avaient la peau moins pigmentée que leurs compagnons.

Ils étaient d'une constitution lymphatique : l'un d'eux portait même la cicatrice d'un abcès des ganglions du cou.

Leur chevelure n'était pas crépue comme dans la race nègre : elle était pourtant moins ondulée que chez les blancs.

Ils se taillaient un peu les cheveux sur l'avant de la tête et portaient le reste d'une longueur extrême.

Les hommes et les femmes avaient identiquement la même coiffure.

La barbe était très peu fournie. Ils avaient du reste une médiocre estime pour cet ornement, et ils avaient grand soin de l'épiler, ainsi que leurs sourcils et même leurs cils au fur et à mesure de la croissance.

Le docteur Leroux, ayant consulté l'un d'eux et lui ayant demandé pourquoi il arrachait ses cils :

— C'est pour mieux voir, avait répondu le sauvage.

Le savant naturaliste observa que, chez ces hommes, les sourcils sont moins fournis que dans la race blanche, et que leur insertion, moins nette que chez nous, ne se fait pas seulement au niveau de l'arcade sourcilière, mais s'étend, d'une manière diffuse, jusque sur les tempes et sur le front.

Les Indiens de toutes les tribus d'Amérique regardent la longue barbe des blancs comme une chose des plus étranges.

Le docteur Lèroux fit encore d'autres observations intéressantes.

Il constata que les Indiens ont la tête assez volumineuse et bien proportionnée à leur buste énorme.

Le diamètre antéro-postérieur de leur crâne est toujours chez eux plus considérable que le diamètre transversal.

Enfin il s'assura que leur front est toujours manifestement moins élevé et plus fuyant que chez les blancs.

Chez les Warows, le globe de l'œil paraissait plus petit que chez nous, parce qu'il était légèrement bridé à son angle externe.

Les paupières s'ouvraient, non pas sur un axe transversal comme chez les blancs, mais elles étaient légèrement obliques de haut en bas et d'arrière en avant, comme chez les Chinois.

La nourriture consistait le plus souvent, chez ces Indiens, en poisson ou gibier bouilli avec une forte dose de piment.

Ils ne se servaient généralement pas de sel; mais ils connaissaient le moyen de s'en procurer en brûlant certains palmiers appelés pinots par les habitants de la côte et qui se rencontrent le long des petits cours d'eau.

Les cendres produites se plaçaient dans une grande marmite en terre, puis se déposaient au fond.

L'action de la chaleur faisait dissoudre dans l'eau les différents sels contenus dans ces cendres.

Par l'évaporation du liquide tiré au clair, on voyait se déposer au fond de la marmite une matière blanche, cristalline, composée de différents sels de soude et de potasse.

C'était ce résidu qui, pour les indigènes, remplaçait le sel de cuisine sans aucun inconvénient.

Chaque jour les hommes mangeaient en commun : ils étaient servis par les femmes qui apportaient, l'une du poisson, l'autre du gibier.

Après ce repas qui se faisait dans une grande hutte construite dans ce but au milieu du village, les hommes retournaient chez eux et on les voyait se remettre à table avec leurs femmes et leurs enfants.

Ils absorbaient des quantités considérables d'aliments et faisaient au moins quatre repas dans la journée.

Le docteur Leroux les vit plus d'une fois se lever dans la nuit pour manger.

Il n'était pas rare qu'un Indien mangeât à lui seul un poisson de trois livres à son souper.

Chose étrange, ces mangeurs infatigables ne buvaient jamais pendant leur repas.

La cassave que préparent les Indiens warows est beaucoup moins savoureuse que celle qui se consomme dans les pays plus civilisés, non pas à cause de la qualité du manioc, qui est au contraire très beau dans ces contrées, mais à cause de la grossièreté de la préparation.

Ces gens ne se donnaient pas la peine d'éplucher les tubercules du manioc, ils les râpaient tout simplement sur des morceaux de bois dans lesquels ils avaient introduit des éclats de roche dure.

Avant de se servir des instruments appelés *grages* en langage créole, ils avaient soin de les mouiller pour faire gonfler le bois qui tenait ainsi les lamelles de pierre plus solidement enchâssées.

Pour la cuisson des galettes de farine, ils se servaient tout simplement de pierres plates ou de larges plateaux en argile.

Le manioc ne faisait pas seulement le fond de la nourriture de ces Indiens ; ils en tiraient encore leur principale boisson : le cachiri.

Ils obtenaient ce liquide en mettant de la farine de manioc en contact avec l'eau et en y ajoutant un ferment.

— Les physiologistes, disait à ses auditeurs le docteur Leroux, ont démontré qu'il existe dans la salive une substance qui a la propriété de transformer l'amidon en sucre.

C'est ce ferment que les Warows emploient pour fabriquer leur cachiri.

Ils humectent de leur salive une partie de la farine et développent ainsi une fermentation qui transforme l'amidon en sucre, puis en alcool.

Cette liqueur, n'étant pas filtrée, reste blanche à cause de la farine qu'elle renferme en excès.

Toutes les dames se récrièrent contre la malpropreté de ce procédé et jurèrent de ne jamais boire de cachiri.

M. Fontaine prit la parole.

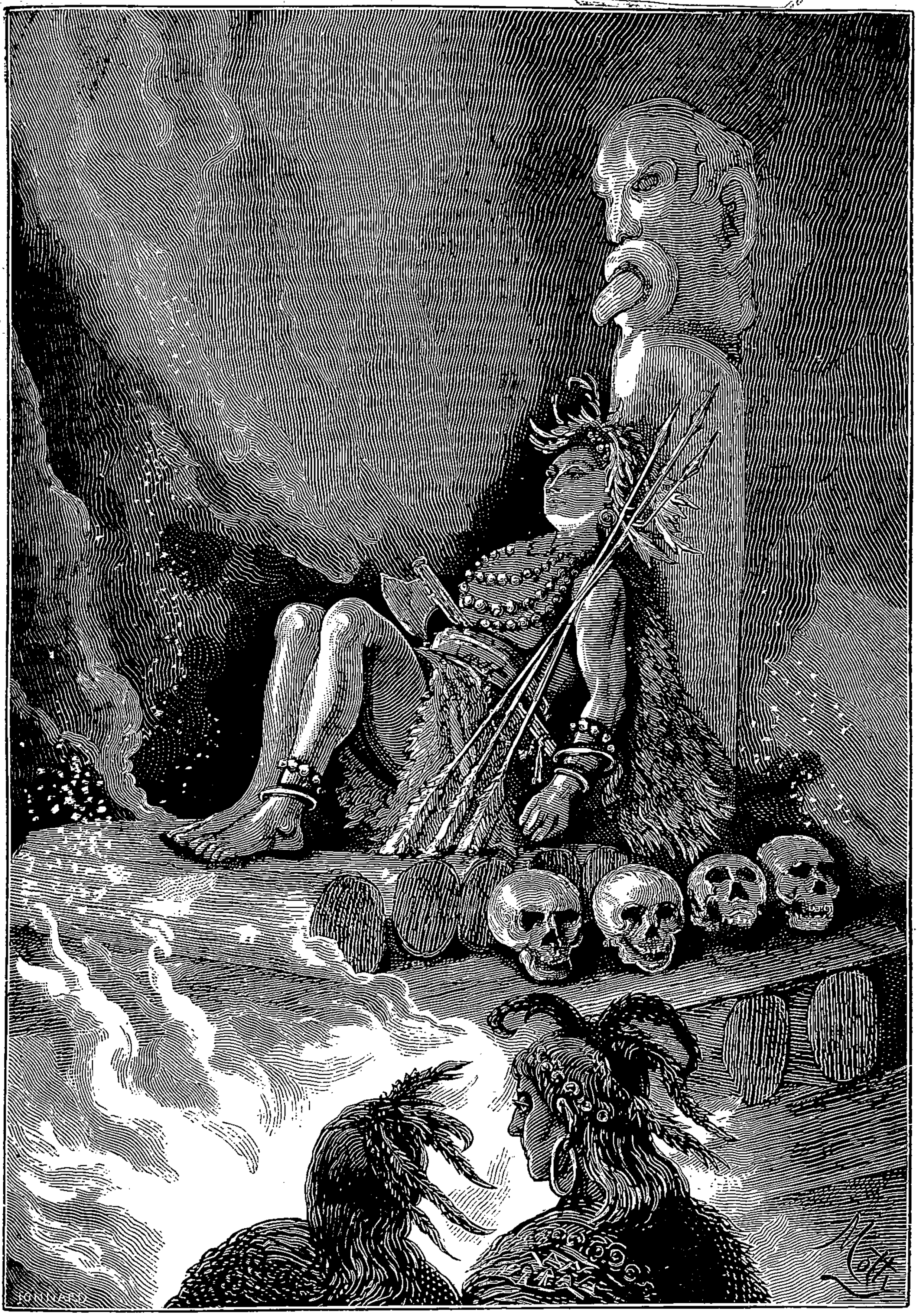
— Je vous avoue, dit-il, que, lorsque j'ai connu cette façon de procéder, j'ai éprouvé d'abord une certaine répugnance à boire le cachiri ; mais, plus tard, la nécessité faisant loi, mon palais s'habitua bientôt à cette boisson plus rafraîchissante qu'alcoolique et, à la fin, je la trouvai même assez agréable.

Un événement fâcheux permit aux voyageurs d'étudier un des actes les plus curieux pratiqués par ces hommes primitifs, nous voulons parler des funérailles.

Un Indien était depuis plusieurs jours dans un état désespéré.

Chaque jour tout le monde se faisait un devoir d'aller prendre de ses

No 166



Une flamme vive entoura le cadavre. (P. 1324.)

nouvelles ; mais le docteur Leroux lui-même, confirmant le diagnostic de son confrère rouge, avait déclaré qu'il ne restait plus aucun espoir de le sauver.

Un matin, le piay vint annoncer à ses hôtes que son malade avait cessé de vivre et qu'on allait procéder à ses funérailles.

En toute hâte, les Européens se dirigèrent vers le point du village où le malade avait rendu le dernier soupir.

Une grande foule d'Indiens entourait déjà le carbet du défunt et célébrait ses vertus, son courage et son adresse.

Des airs lugubres entremêlés de pleurs et de gémissements se firent tout à coup entendre.

Tous les animaux vivant à l'état domestique dans le village se réveillèrent à cet étrange concert et vinrent se joindre à la foule, mêlant leurs cris divers aux gémissements du public.

Cette cérémonie funèbre était anticipée.

Le docteur Leroux constata en prenant la main du prétendu cadavre que le pouls n'avait pas cessé de battre.

Le piay de la tribu s'était laissé tromper par une syncope.

Le moribond, sur les lèvres duquel le docteur fit couler quelques gouttes de cordial, se ranima assez pour le reconnaître, murmura quelques paroles qu'un des assistants traduisit.

Le malheureux ne se sentait pas assez fort de ses vertus pour comparaître dans l'autre monde.

Il priait le docteur, en sa qualité de piay des blancs, de le recommander à sa divinité.

M. Barbier crut de son devoir de chrétien de donner un aliment à cette vocation subite. Il prit quelques gouttes d'eau, les versa sur la tête du moribond et, le baptisant suivant la formule catholique, déclara qu'il l'envoyait droit au ciel.

Chacun songeait à rentrer au campement, mais le docteur affirma que ce serait peine inutile, car il ne restait plus au malade que quelques instants à vivre.

Une heure après, en effet, le pouls du pauvre diable, providentiellement sauvé des flammes éternelles, cessa définitivement de battre.

Avant l'arrivée des voyageurs, les amis du patient avaient employé une étrange manière de lui témoigner leur affection.

C'était à qui apporterait dans son carbet la plus grosse charge d'un bois résineux destiné à brûler son corps.

Le pauvre homme d'ailleurs avait paru très flatté de la prévenance

de ses camarades qui avaient accumulé plusieurs stères de bois à côté de son hamac.

Dès qu'il fut définitivement mort, les jeunes gens faisant partie de la foule accourue s'empressèrent aussitôt de sortir le bois des funérailles.

Ils en construisirent une espèce de plancher sur la place publique.

A l'arrière de ces poutres disposées les unes à côté des autres, ils plantèrent en terre un piquet.

C'était pour appuyer le cadavre que l'on assit sur le bûcher avec ses plus riches ornements et ses plus coquettes parures.

Il portait sur la tête une couronne de plumes aux couleurs éclatantes ; à son cou, étaient attachés ses colliers, son peigne en bois et ses flèches en tibias de biche ; les bras et les jambes étaient recouverts de bracelets.

Pendant qu'on s'occupait de cette exhibition, la veuve éplorée jetait par terre toutes les poteries qui avaient servi au défunt.

Son désespoir n'épargna rien ; tout ce qui avait appartenu à celui qu'elle aimait fut immédiatement détruit.

Le bûcher fut allumé.

Une flamme vive, qui éclata comme une fusée, entoura le cadavre et le rendit méconnaissable en un instant.

Un ouragan s'étant subitement élevé, porta les flammes jusqu'à une case voisine du bûcher.

Un incendie se déclara.

Il fallut que les spectateurs se multipliassent et éteignissent le feu pour empêcher le village de brûler entièrement.

Cet incident permit aux voyageurs européens de voir le cadavre que jusque-là les flammes avaient dissimulé.

La graisse fondue sur les joues, les articulations des genoux ouvertes par l'action du feu, leur offrirent un spectacle repoussant.

Les jeunes gens furent obligés de rallumer le foyer. La crémation dura ainsi une demi-heure.

Les cendres recueillies dans un vase de terre furent placées sur le carbet de la veuve. Elles devaient rester là un an avant d'être déposées dans la terre.

Cette scène achevée, les habitants firent le nettoyage complet, non seulement de la case mortuaire, mais encore de tous les carbets du village.

Le docteur Leroux approuva fort cette mesure, dans laquelle il vit une précaution hygiénique pour éviter les maladies contagieuses et les épidémies, si dangereuses dans ces contrées.

M. Million annonça à ces braves Indiens qu'il avait l'intention de les quitter.

Sur leurs instances, il consentit à ne partir que le lendemain.

Vers six heures du soir, moment où le soleil disparaissait de l'horizon, les voyageurs furent fort surpris en voyant arriver sur la place une bande d'Indiens revêtus de leur costume de guerre.

Le piay consulté affirma que ces hommes qui paraissaient si terribles n'étaient que des danseurs.

Rien de plus pittoresque d'ailleurs que le tableau qui se présenta aux yeux des spectateurs.

Ces individus étaient chargés de plumes, de colliers et de ceintures en coton et en poil de couata.

Ils avaient presque tous une espèce de perruque faite avec des lanières en écorce, peintes en noir.

Quelques-uns portaient suspendue au cou une espèce de manteau en lanières flottantes qui tombait jusqu'à terre et les faisait ressembler à une gerbe.

Les danseurs les plus passionnés avaient attaché au haut de leur jambe un collier fait avec des graines qui produisaient, en s'entrechoquant, le bruit des castagnettes espagnoles.

La danse dura toute la nuit sans interruption ; les plus fatigués se reposaient quelques instants pour boire une calebasse de cachiri.

A six heures moins le quart du matin seulement, au moment où le voile de la nuit allait se lever presque aussi rapidement qu'un rideau de théâtre, les danseurs disparurent et rentrèrent dans leurs carbets.

M. Million avant de les quitter distribua à tous des cadeaux avec sa générosité habituelle, puis la noce parisienne, redescendant le fleuve, reprit la route de son navire.

CHAPITRE CVI

PENDANT QUE LE *Succès* SE DIRIGE SUR CAYENNE, NOS LECTEURS RETOURNENT A SAINT-LOUIS. — L'USINE GUATIMOZIN ET Cie. — PROGRÈS DANS LES AGENCEMENTS. — LA MAISON D'HABITATION. — LE SALON DU REZ-DE-CHAUSSEE. — LE COMTE EST PLONGÉ DANS UNE PROFONDE RÊVERIE. — UNE LETTRE DE LA COMTESSE ORLINOFF. — UNE ATTENTE FÉBRILE. — ARRIVÉE DU COMTE DE SAINTE-FOIX. — UN ACCIDENT DE STEAMBOAT. — LES DIFFICULTÉS D'UNE AMBASSADE DÉLICATE. — LES OBSTACLES A UNE PROCHAINE RÉVOLTE. — EXPOSÉ DU MAUVAIS COTÉ. — CE QUI PARALYSE LE BON VOULOIR DES INDIENS RESTÉS VAILLANTS. — LA COMTESSE EXPOSE LE BIEN APRÈS LE MAL. — LES POPULATIONS QUI PEUVENT FOURNIR UN CONTINGENT. — LES ANTILLES FRANÇAISES. — CUBA. — LE GRAND CHACO. — LES PATAGONS ET LES ARAUCANS. — DES LETTRES SUR UN PLATEAU. — L'UNE EST A L'ADRESSE DE LA COMTESSE ORLINOFF. — ELLE RECONNAIT L'ÉCRITURE. — LA LETTRE DE M. DICK MOORE. — UNE VISITE AU CHEF DE POLICE. — PRÉCAUTIONS ORATOIRES. — UN DIALOGUE INTÉRESSANT. — RETOUR SUR LE PASSÉ. — UNE EXPLICATION HABILE. — M. DICK MOORE PERSUADE LE CHEF DE LA POLICE QU'IL IGNORE TOUT CE QUI A TRAIT A LA CONSPIRATION INDIENNE. — UN CHEF DE POLICE BATTU PAR UN SIMPLE PARTICULIER. — LE CHEF DE LA POLICE DIT CE QU'IL NE VOUDRAIT PAS DIRE ET SON AUDITEUR NE DIT QUE CE QU'IL VEUT. — UN ESPION SUIT LE LIBÉRATEUR EN TOUT LIEU. — LA COMTESSE PRÉSENTE AU COMTE LA LETTRE DU YANKEE. — IL FAUT SAVOIR LIRE ENTRE LES LIGNES. — NÉCESSITÉ DE PRENDRE DES MESURES SÉRIEUSES POUR ÉVITER UN DANGER IMMINENT.

Nous laisserons M. Million et ses compagnons revenir par le Surinam à Paramaribo, s'embarquer de nouveau sur leur navire *le Succès* et continuer leur voyage vers le Sud.

Pendant qu'ils gagnent Cayenne, favorisés par un bon vent et sans trop s'écarter de la côte, nous ferons un voyage à Saint-Louis, où nous nous trouverons au centre de cette conspiration terrible qui couvait dans l'Amérique entière et qui menaçait les blancs d'une extermination complète.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la propriété princière achetée par le comte de Guatimozin et la comtesse Orlinoff aux environs de Saint-Louis sur une des rives du Mississipi.

Depuis l'époque où nous avons quitté ces lieux, une immense transformation s'y était opérée.

Une vaste usine s'était élevée comme par enchantement dans cette propriété luxueuse.

Partout il y régnait maintenant une activité dévorante ; partout les

bruits les plus divers avaient succédé au silence pacifique qui jadis enveloppait le château et les vastes pelouses.

Des hauts fourneaux, des cubilots, s'étaient élevés çà et là et vomissaient le métal en fusion. Des marteaux pilons retombaient avec un bruit sourd sur d'énormes blocs rougis à la fournaise des forges.

Plus loin, dans d'immenses hangars formant des ateliers, tout l'outillage de mécanique moderne trouvait sa place : étaux, raboteuses, perceuses, machines à forer, machines à faire des clous, machines à rivets, etc., etc.

Puis, sous d'autres hangars, éclatait le bruit de tonnerre produit par les chaudronniers frappant de leurs marteaux sur le cuivre ou la tôle des chaudières.

Une gare d'eau avait été creusée et amenait du fleuve des chalands et des radeaux chargés des matières premières utilisées dans l'usine: et les bois de construction, et les minerais de fer, de cuivre, d'élain, d'argent ou de plomb, et les outils venus des pays lointains et cent choses encore qu'il serait trop long d'énumérer, les rails, les machines à vapeur, les briques pour fabriquer les hautes cheminées, les roues, les essieux, les locomotives et les chaudières, les plaques tournantes et les traverses, le charbon de terre, le bois à brûler, les briquettes, le coke et tout ce qui constitue le combustible dont les grandes usines font une si grande consommation.

Seule la maison d'habitation avait conservé son aspect paisible et pour ainsi dire patriarcal.

C'est là, dans un vaste et luxueux salon situé au rez-de-chaussée, que nous nous transporterons d'abord sans nous préoccuper de l'assourdissant tapage qui remplit tout l'immense établissement.

Le comte de Montezuma, étendu à demi sur un sopha, est plongé dans une profonde rêverie.

Ses mains qui tiennent une légère badine, la tortillent tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, sans que, à coup sûr, leur possesseur ait conscience de cette agitation fébrile et désordonnée.

Disons de suite qu'en effet le descendant des rois aztèques est profondément et justement préoccupé.

Une lettre tombée sur le tapis à ses pieds nous renseignera sur la nature de ses réflexions. Cette lettre est ainsi conçue :

« Monsieur le comte.

« J'arriverai dans quelques heures et je vous rendrai compte de la mission que je viens de remplir.

« Ne vous faites aucune illusion ; j'ai des choses heureuses, mais j'en ai aussi de fâcheuses à vous dire. »

« Le Libérateur. »

Le jeune comte se baissa tout à coup et relut ce laconique billet.

— Que fait donc la comtesse, murmura-t-il à demi-voix et qui peut la retenir ?

Voilà toute une nuit et tout un jour que je l'attends avec une mortelle inquiétude et, comme sœur Anne, je ne vois rien venir.

En disant ces mots, le jeune homme se leva comme mû par un ressort et alla soulever le coin d'un rideau de brocard qui tombait devant une des vastes croisées du salon.

Tout à coup il tressaillit :

— Enfin la voilà ! dit-il.

Puis il se hâta de courir à la porte d'entrée, qui s'ouvrit à deux battants devant lui.

Attala, en costume d'Européen, le frac noir sur le dos, et un jonc élégant dans la main, entra précipitamment.

— Je vous ai fait attendre, cher, dit-elle en tendant la main. Pardonnez-moi, car cela a été involontaire.

Elle raconta alors que le steamboat qui l'amenait depuis la Nouvelle-Orléans, avait eu sa machine brisée en route et qu'il avait fallu rester six heures en panne en attendant le passage d'un autre bateau.

— Puisque vous voilà, dit le comte, j'abandonne toute vaine appréhension et je déclare que tout est pour le mieux.

Il prit la main de la comtesse qu'il conduisit cérémonieusement jusqu'au sopha qu'il venait lui-même de quitter.

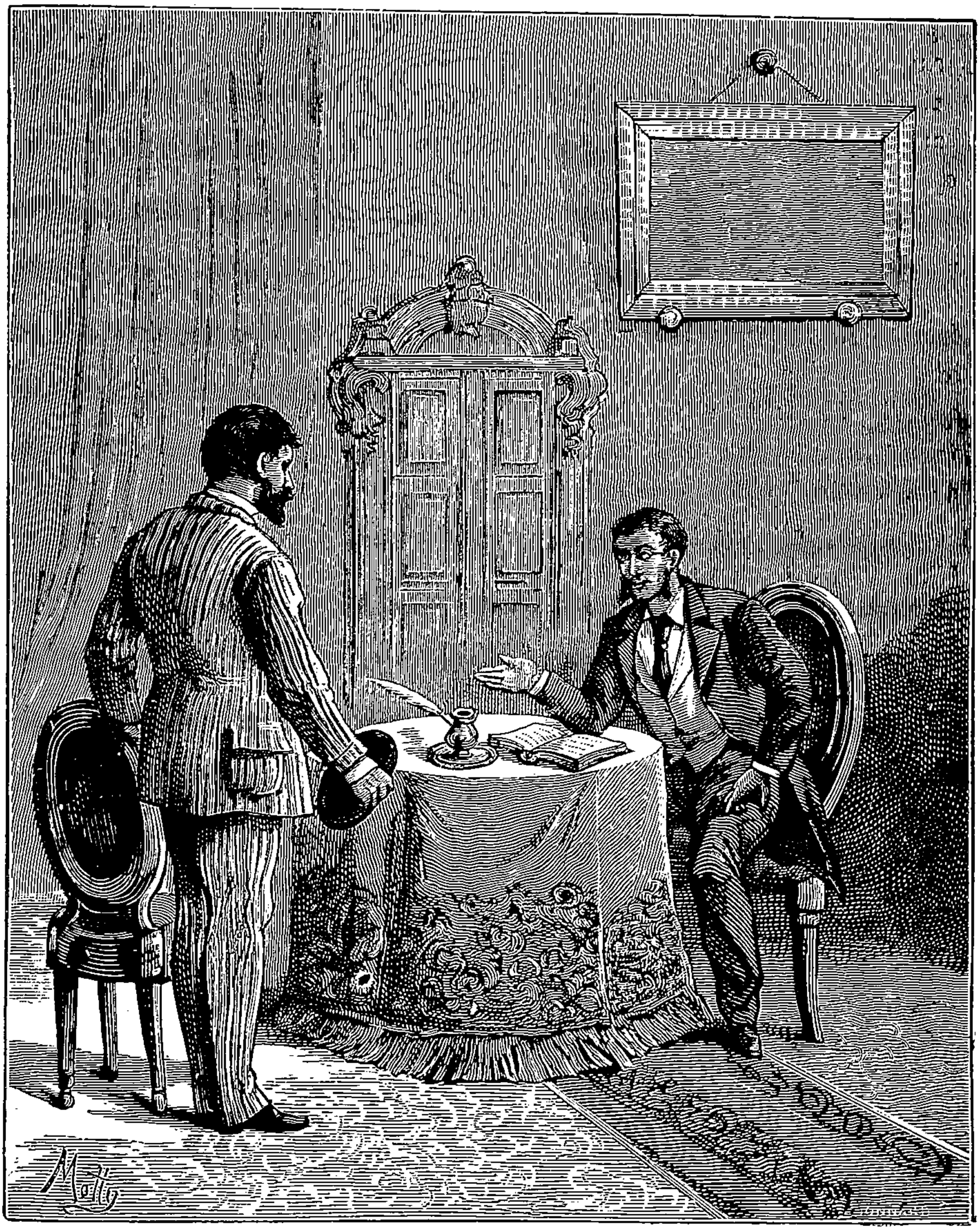
— Asseyez-vous là, chère madame, dit-il, reprenez haleine et, si vous n'êtes pas trop fatiguée, dites-moi en substance ce que vous avez fait pendant votre long voyage.

— Monsieur le comte, dit la comtesse Orlinoff, je ne sais si la faute en est à l'inhabilité de votre ambassadeur, mais je vais commencer par vous dire que je suis bien loin d'être satisfaite des résultats de ma mission.

Vous et moi, monsieur le comte, nous avons pensé qu'il serait aisé de faire entrer dans le cœur des Indiens, nos frères, la soif de liberté qui nous étreint et que, du moment où nous pourrions leur fournir les moyens matériels de résistance, nous les entraînerions facilement dans une révolte générale.

— Hé bien ? dit le comte visiblement ému par ce début.

Séjour
No 167



Il me fit signe de m'asseoir. (P. 1333.)

— Hé bien! nous avons compté sans notre hôte, et, comme dit le proverbe français, nous risquons de compter deux fois.

— Expliquez-vous, de grâce! chère madame, dit le descendant des rois mexicains. Vous voyez si j'ai hâte de savoir à quoi m'en tenir.

— Partout, ou presque partout, je me suis heurtée contre l'indifférence, la lâcheté, l'oubli du passé.

Partout ou presque partout, monsieur le comte, quand j'ai offert des armes, des munitions, des vivres, des richesses de toutes sortes, j'ai fait naître une soif ardente et le profond désir de s'enrichir ; mais presque partout je n'ai trouvé personne qui consentît à tourner ces armes contre les oppresseurs.

Les Apaches et mes ancêtres les Comanches seuls ont accepté sans hésiter l'alliance vengeresse.

Au Mexique, dans le pays où se sont illustrés vos pères, j'ai trouvé dans les Montagnes Rocheuses quelques misérables tribus affaiblies par les épidémies, sans courage, sans force, sans le nombre qui est nécessaire ; quand j'ai tenté de faire vibrer dans leur cœur la corde patriotique, ils m'ont montré leurs bras amaigris, et m'ont demandé, non des armes, mais de l'eau de feu.

Dans ce vaste pays pourtant on pourrait peut-être trouver quelques auxiliaires ; mais ces secours aggraveraient la situation plutôt qu'ils ne l'amélioreraient.

Il y a, en effet, des bandes de guerillas, hommes sans foi ni loi, d'anciens métis ayant dans les veines plus de sang espagnol que de sang Indien.

Ceux-là sont les éternels ennemis de toute civilisation, de tout état social, et dans le cas d'une révolte générale, ils rendraient de grands services en se jetant sur les troupes régulières envoyées contre eux et contre nous par le gouvernement.

Hé bien ! il faut même renoncer à se servir d'eux au Mexique, parce que, faute d'y trouver des représentants de nos races dégénérées, nous augmenterions le mal en donnant à des bandits de nouveaux moyens de nuire.

— Et dans l'Amérique du Sud, interrompit le comte, chez ces vaillantes nations qui résistèrent si héroïquement aux envahisseurs, chez les Guaraunos, chez les Caraïbes, chez les Oremaos, chez les Mappus, chez les Mepuris, chez les Aramaquis, et chez les mille autres tribus qui vivent le long des grands fleuves, la Magdalena, l'Orénoque, l'Essequibo, le Surinam, le Maroni, l'Oyapock, l'Amazone, le Rio San Francisco, le Paraguay et tant d'autres, vous n'avez trouvé ni appui, ni promesses?

— Si! j'ai rencontré du bon vouloir chez quelques-unes de ces nations. Mais, hélas! ce bon vouloir est partout paralysé par le manque d'union, les guerres des tribus entre elles. Partout on m'a opposé le manque de nombre, les difficultés des communications.

— J'espère, dit le comte, que mes efforts dans le Nord-Amérique et dans la chaîne des Andes auront eu plus de succès que n'en ont eu les vôtres dans le centre et dans le sud.

— Oh! monsieur le comte, s'écria Attala, je vous ai dit le mal, mais permettez-moi de vous dire le bien.

— Je vous écoute, madame la comtesse.

En somme, nous pouvons, dans la partie de l'Amérique du Nord que j'ai parcourue, compter sur les Apaches, sur une partie des Assiniboines, sur les Comanches, aussi bien sur ceux qui vivent aux sources du Missouri que sur ceux qui sont campés dans les Montagnes Rocheuses.

Presque tous les Sioux consentent à se faire nos alliés, ainsi que quelques tribus errantes sur les frontières de la Californie et dans les solitudes de la Sonora et du Nouveau Mexique.

Rien ou presque rien à faire sur toute la longueur de l'isthme de Panama, depuis Mexico jusqu'au Darien. Les travaux de percement commencés ont ou dispersé, ou enrégimenté les quelques misérables tribus qui vivent là.

Au nord du Venezuela et sur toute la côte de la mer des Antilles, les indigènes sont un mélange de sang espagnol et de sang indien. Ils ont accepté les cultures et l'industrie des blancs; il n'y a pas grand compte à faire sur eux.

Aux Antilles, et surtout dans les Antilles françaises, ruinées par une compagnie financière, on pourrait faire quelques utiles recrues parmi les Indiens d'Asie et les nègres nés sur ce sol ou y ayant achevé de remplir les engagements qu'ils avaient contractés avec les planteurs.

Il y a là, tant à la Guadeloupe qu'à la Martinique, un millier d'hommes vaillants et sûrs à enrôler.

A Cuba, on pourrait également recruter un millier de proscrits ou de nègres marrons.

Peu de chose à faire, je vous l'ai dit, au Brésil, sauf la levée de nègres fugitifs réfugiés en petites bandes dans les profondeurs insondables de la forêt vierge.

En s'avançant plus au sud dans les anciennes terres des Missions, et surtout dans cette région encore indomptée du Grand-Chaco, où l'explorateur français, le docteur Crevaux, a été massacré, on peut espérer former le noyau d'une petite armée, une quinzaine de mille hommes peut-être.

Enfin, si l'on franchit la Cordillère et qu'on se dirige sur les côtes de l'Océan, on peut espérer faire un traité d'alliance avec les peuples restés belliqueux et indépendants qui s'appellent les Patagons et les Araucans.

— En somme, interrogea le jeune comte, combien, à votre estimation, pourrait-on lever d'hommes dans tout cet immense espace que vous avez parcouru?

— Quatre-vingt mille hommes au plus et encore disséminés et presque impossibles à former en corps d'armée.

Le comte poussa un soupir.

— C'est bien peu à opposer aux forces immenses de nos ennemis. Mais, en somme, si nous réussissons à les surprendre, on peut espérer les résultats immédiats d'un coup de main heureux, la force d'action que donne la victoire, l'entraînement des hésitants, l'appui des mécontents, et, en dernier lieu, l'imprévu, cette force immense pour ceux qu'elle veut favoriser, nous viendraient peut-être en aide.

A ce moment même un serviteur noir pénétra dans le salon et présenta au comte plusieurs lettres sur un plateau d'argent.

Il jeta un regard distrait sur les suscriptions.

— Tiens, dit-il, voilà une lettre à votre adresse.

Et il tendit un pli à la comtesse qui s'en saisit vivement.

— Je reconnais l'écriture ; c'est de Dick, pensa-t-elle.

Elle rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Madame la comtesse.

« Si je prends la liberté grande de vous écrire, c'est que les événements me paraissent assez graves pour m'y autoriser.

« Vous savez par quel enchaînement de circonstances j'ai été, bien malgré moi, mis au courant de la grande conjuration indienne qui a à sa tête celui qui a pris le nom de Libérateur et celui que les Peaux-Rouges appellent la Revanche.

« Vous connaissez ces personnages et, soucieuse d'éviter des ennuis à des personnes tout à fait étrangères à ces dissensions, vous m'avez facilité la possession d'un sauf-conduit qui nous a déjà rendu des services signalés.

« Cette déférence des chefs à un désir exprimé par vous nous impose, à nous, des devoirs de reconnaissance envers eux, et c'est pour cela que je me permets de vous écrire, ne pouvant m'adresser aux personnages mystérieux qui ont bien voulu nous accorder leur protection.

« Des raisons d'affaires importantes ont obligé deux de mes compagnons de route, la femme de l'un d'eux et moi, à quitter notre caravane et à nous diriger vers le nord.

« Des raisons de même nature nous ont déterminés à nous arrêter dans la capitale des États-Unis.

« Permettez-moi, madame la comtesse, de ne pas insister sur ces faits qui n'ont pour vous aucun intérêt et d'arriver directement aux événements qui sont l'objet de ma lettre.

« A peine étions-nous descendus à l'hôtel qu'un commissaire de la police de sûreté est venu m'intimer l'ordre de le suivre chez le chef de la police.

« N'ayant rien à redouter de ce personnage, je suivis l'alguazil sans me donner la peine de lui faire la moindre objection.

« Je fus ainsi introduit, au ministère, dans le cabinet du policeman.

« Il me fit signe de m'asseoir.

« — Vous êtes bien M. Dick Moore, citoyen de New-York? me demanda-t-il.

« — Parfaitement, monsieur, répondis-je.

« — Vous aimez sans doute votre patrie? ajouta-t-il.

« — J'aime mon pays, comme c'est le devoir de tout bon citoyen.

« — Alors nous allons nous entendre.

« J'avoue que ce début me sembla des plus étranges et que je comprenais de moins en moins.

« Le ministre, après quelques instants de silence, pendant lesquels il remuait des papiers placés devant lui, me regarda bien fixement et reprit la parole en ces termes :

« — Vous connaissez, je le sais, dans son ensemble et dans ses détails, la grande conspiration indienne qui a pour but d'égorger et de chasser tous les blancs des deux Amériques.

« Je ne suis pas un naïf et, malgré l'imprévu d'une semblable attaque, je ne laissai rien paraître de ma surprise.

« — Veuillez vous expliquer, monsieur le ministre, car je vous assure que vous me parlez par énigme.

« — Ne cherchez pas à me tromper, car j'ai là, devant les yeux, un rapport détaillé qui précise les faits.

« — De grâce, monsieur le ministre, voyons ces faits.

« — Vous venez en ce moment de la région du Caratal où vous avez été visiter les mines d'or du Callao?

« — C'est vrai!

« — Là, vous avez eu deux des vôtres faits prisonniers par des bandits qui ont demandé une rançon énorme.

« — C'est encore très exact.

« — Ces bandits avaient pour chef un Corse nommé Pierrangeli qui venait de conclure un traité d'alliance avec les conspirateurs indiens.

« — Voilà, monsieur, où je me déclare incompétent. Je ne sais pas le moins du monde ce que vous voulez me dire.

« — Je vais essayer de me faire mieux comprendre.

« Ne voulant payer une rançon si injustement imposée que lorsque

vous auriez constaté l'impossibilité absolue de faire autrement, vous avez réclamé l'appui d'un de vos compagnons, un vaillant chasseur canadien, Guillaume Novet, bien connu dans toute l'Amérique Septentrionale.

« — Oui, monsieur, et, puisque cette histoire paraît vous intéresser, permettez-moi de la continuer.

« — Je vous écoute.

« — Guillaume Novet, moi et mon excellent chien Médor, nous nous sommes mis à la recherche des bandits.

« — Bien!

« — Grâce au flair de Médor, et à l'admirable sagacité de Novet, nous avons été bientôt sur leurs traces.

« Le Canadien découvrit leur repaire, une ancienne mine d'or souterraine abandonnée.

« Il y descendit et surprit les voleurs endormis après une orgie.

« Nous ne pouvions pas néanmoins songer à les combattre en ce moment et nous revînmes à notre campement avec l'intention de dresser un plan d'attaque.

« — Continuez, monsieur Moore, me dit le ministre qui m'écoutait avec une attention soutenue.

« Vous comprenez que j'avais eu le temps de préparer mon récit; j'obéis donc sans me faire tirer l'oreille.

« Je racontai au ministre comment mon compagnon de chasse avait découvert dans les environs de notre campement une tribu d'Indiens dont il avait fait la connaissance, comment il espérait s'en faire des auxiliaires pour combattre les bandits, comment nous parvînmes non sans peine à les joindre.

« Le ministre m'interrompit à ce point de mon récit.

« — Quelle fut la première personne que vous rencontrâtes dans les bois de Cicapra et qui vous conduisit dans la tribu?

— « Un beau et jeune chef, à la mine fière, qui nous apparut tout à coup et qui, ayant déjà vu Guillaume Novet, nous conduisit sans se faire prier au campement de ses compagnons.

« — Vous ne savez pas quel était ce jeune homme?

« — Je vous repète qu'il m'a paru être le chef de la tribu dont nous venions solliciter l'appui.

« — Monsieur Moore, cet homme était plus que le chef de cette tribu, c'était un des grands chefs de la conspiration indienne. Il se fait appeler *Le Libérateur*.

« Le ministre sembla jouir de ma surprise, puis il continua :

« — Si vous ne connaissiez pas le Libérateur, sans aucun doute votre compagnon le connaissait.

« — Je ne puis répondre que non et pourtant je ne le crois pas, car Novet ne m'a rien dit et ce n'est pas un homme dissimulé.

« — Comment se fait-il donc que ce chef soit devenu si subitement votre ami et votre allié?

« — De la façon la plus simple du monde. J'avais eu le soin, dans l'espoir de le séduire, d'apporter les objets que je sais être enviés par les Indiens, une montre à répétition, un revolver et une carabine de précision.

« Je lui offris ces présents et il se mit lui et ses hommes à ma disposition.

« Je lui racontai l'acte de piraterie du bandit corse, il m'en témoigna son indignation. Il me demanda quelques renseignements sur le repaire de la bande de voleurs et me promit de venger cruellement mes amis, à la condition que nous le laisserions agir librement et que nous n'insisterions pas pour lui offrir notre concours.

« Le lendemain les deux prisonniers nous étaient rendus et le brigand corse avait subi la peine de son crime.

« — Voilà, monsieur le ministre, ajoutai-je ce que je puis en conscience vous apprendre.

« — Je crois, répliqua-t-il que vous êtes sincère, car je ne puis deviner quel intérêt vous auriez à vous taire dans ces circonstances.

« Moi je vais compléter votre récit et vous montrer ainsi que mon service est bien fait.

« Le jeune chef qui se fait appeler le Libérateur a entrepris une longue et difficile campagne à travers l'Amérique entière. J'ai attaché à ses pas un agent sûr qui ne le perd pas de vue un seul instant.

« C'est par cet agent que j'ai connu le fin mot de l'aventure dont vous ne m'avez raconté qu'une partie.

« Ce chef Indien, qui se fait appeler le Libérateur, s'était mis en relation avec Pierrangeli et avait conclu un traité en vertu duquel le Corse tiendrait ses hommes à la disposition des conspirateurs à la condition que, de leur côté, ceux-ci lui payeraient une haute solde pour lui et pour sa troupe et lui donneraient des armes perfectionnées avec leurs munitions.

« Les Indiens exécutèrent fidèlement leurs engagements, mais le voleur Corse envoya un de ses compagnons pour dénoncer aux autorités de Bolivar la conspiration et l'endroit où l'on pourrait s'emparer de son chef.

« J'ai cru que c'était vous ou votre compagnon qui aviez fait connaître au chef indien la trahison de son complice. Vous me dites que non et je le crois d'autant plus volontiers que je me suis vainement demandé comment vous-mêmes vous auriez pu en être informé.

« Quoi qu'il en soit, vous voyez, monsieur Moore, que vos cadeaux, tant somptueux fussent-ils, n'ont pas été la seule cause de l'appui que ces Indiens vous ont donné.

« Là s'arrêta ma conversation avec le chef de la police ; je pris congé de lui et, comme j'avais hâte de vous faire savoir quels dangers courent ceux dont vous avez obtenu pour nous la protection, je m'empresse de vous envoyer, par un exprès sûr, le récit, trop long sans doute, mais dont vous apprécierez l'importance, d'un interrogatoire dont je me suis d'autant mieux et plus aisément tiré qu'en réalité je ne sais absolument rien.

« Voilà pourquoi, madame la comtesse, je vous ai écrit ; si ma lettre vous intéresse, usez-en comme vous le croirez bon. Sinon jetez-la au feu et pardonnez-moi mon indiscrétion.

« J'ai l'honneur d'être, madame la comtesse, un des plus passionnés admirateurs de votre beauté.

« Dick Moore, citoyen américain ».

Attala lut toute cette longue épître d'une seule haleine. Elle avait craint d'abord d'y rencontrer quelque indiscrétion capable d'alarmer le jeune comte sur les événements du passé, elle comprit bien vite avec quelle adresse son ancien mari avait évité d'écrire un seul mot compromettant.

Elle tendit la lettre au comte.

— Voilà, dit-elle de bien graves nouvelles. Lisez entre les lignes et devinez les détails que ce correspondant a jugé prudent de taire.

— Qu'y a-t-il donc de si grave ? interrogea le jeune homme qui n'envisageait pas sans terreur l'obligation de lire quatre grandes pages d'une écriture serrée.

— Il y a, cher comte, que nous sommes trahis et qu'il est urgent de prendre des mesures sérieuses si nous voulons éviter le danger.

En prononçant ces mots, la comtesse Orlinoff avait semblé redoubler de sérieux.

Elle se leva du sopha sur lequel elle s'était assise et se mit à parcourir le vaste salon, le front dans ses mains et dans l'attitude d'une profonde méditation.

Le comte de Montezuma la considéra quelques instants, comme entraîné par un mouvement plus puissant que sa volonté.

Il se demandait, avec cette sorte d'intuition divinatoire qui caractérise les amoureux profondément épris, si l'auteur de cette longue épître était bien pour la comtesse un simple indifférent et une pensée jalouse, qu'il s'efforçait en vain de refouler au fond de son cœur, le faisait hésiter entrela curiosité excitée dans son esprit par les graves paroles de celle

Seine
No. 76

Autour du foyer aux flammes jaunes étaient assis les Indiens en cercle. P. 1344.)

qu'il aimait sans presque oser le lui dire et la crainte de découvrir quelque révélation qui viendrait lui ravir l'espérance, la suprême consolation des amoureux.

Il resta donc, de son côté, quelques instants morne et silencieux, puis il comprit ce que cette attitude, en se prolongeant, pourrait avoir de ridicule. Il fit un effort sur lui-même et se redressa comme s'il eût été mû par un ressort.

CHAPITRE CVII

EXPLICATIONS ENTRE LE COMTE ET LA COMTESSE. — LES RESTRICTIONS DE LA LETTRE DE DICK MOORE. — DIFFICULTÉS DE LA SITUATION. — MESURES URGENTES DE SÉCURITÉ A PRENDRE. — QUEL EST L'AVIS DE LA COMTESSE? — LES PRÉCAUTIONS QU'ELLE A PRISES POUR FAIRE PERDRE SA PISTE. — UN SOSIE. — LE LIBÉRATEUR FAIT PLACE AU COMTE DE SAINTE-CROIX. — UNE NOUVELLE TRANSFORMATION. — LA POLICE MISE EN DÉFAUT. — LES PRÉCAUTIONS PRISES A L'USINE. — TRANSFORMATION DES LINGOTS. — LES MAISONS DE COMMERCE AUX ÉTATS-UNIS. — *Il n'y a pas de sot métier.* — LA MAISON MONTEZUMA ET Cie FAIT DES AFFAIRES DE TOUTE NATURE. — LE TRÉSOR DES ANCÊTRES A ÉTÉ TRANSPORTÉ DANS LA GROTTE DU MAMMOUTH. — Mme ORLINOFF DEVIENT PROPRIÉTAIRE D'UN IMMEUBLE. — SERVITEURS NOIRS ET INDIENS. — RELATIONS DE VOISINAGE AVEC L'USINE. — PROMENADES ET VILLÉGIATURE. — UNE PARTIE DE PLAISIR SUR LE *Cygne*. — UNE VISITE A LA CAVERNE. — LES AMIS COMANCHES APPORTENT DES NOUVELLES. — LA PANTHÈRE-JAUNE, LE HIBOU-BLANC ET LE MAÎTRE DES TÉNÈBRES. — ENTRÉE ET RÉCEPTION DANS LA GROTTE. — LA SALLE DES COLONNADES CONVERTIE EN SALLE DE CONSEIL. — LE FOYER ET LE CONSEIL. — UN PALABRE. — LA SITUATION DE LA CONJURATION AU CANADA. — LES MÉTIS ET LES TRIBUS. — COMBIEN D'AUXILIAIRES INDIENS PEUT-ON ESPÉRER? — 10 OU 12.000. — COMBIEN DE TRAPPEURS? — 5. OU 6.000 — L'OPINION DE LA COMTESSE SUR CE QU'IL CONVIENT DE FAIRE. — LES GAUCHOS DE LA PAMPA; LES ARAUCANS. — POSSIBILITÉ DE CRÉER UNE FLOTTE DE GUERRE. RECRUTEMENT SUR LES CÔTES DE CHINE ET DU TONKIN. — RÔLE QUE PEUVENT JOUER LES PAVILLONS-NOIRS. — GUERRE MARITIME, COURSES DE CORSAIRE. — LA GROTTE DEVIENDRA LE CENTRE DE RECRUTEMENT ET L'ASILE DES ARMÉES INSURGÉES. — LA GARDE EN EST CONFIÉE AU HIBOU-BLANC ET A LA PANTHÈRE-JAUNE. — LE BIZON-ROUX, GRAND CHEF INTÉRIMAIRE DES COMANCHES. — APPROVISIONNEMENTS DE LA GROTTE. — Mme ORLINOFF SE PROPOSE D'ALLER RECRUTER EN ASIE.

Le jeune conspirateur, déterminé à lire la lettre que la comtesse avait laissé tomber sur le sopha qu'elle venait de quitter, la prit et la parcourut avec la plus vive attention.

— Comment connaissez-vous ce M. Dick Moore, qui semble vous porter un si vif intérêt? demanda-t-il.

La comtesse eut la force de ne montrer aucune émotion devant cette question et répondit sans hésiter.

— M. Dick Moore était un ami du comte Orlinoff et je l'ai connu pendant un voyage que j'ai fait à Paris.

— Que sont ces personnages mystérieux dont parle sa lettre et qui ont accordé leur protection à ses compagnons et à lui?

— Cher comte, reprit Mme Orlinoff, vous avez trop d'esprit pour ne

pas comprendre que cette lettre est pleine d'utiles et prudentes restrictions.

M. Dick Moore, que j'ai vu de nouveau en Amérique, dans le pays des Comanches, fait partie d'une société française qui fait le tour du monde.

Il a su par mes compatriotes quelle est ma naissance et le but que nous poursuivons.

J'ai cru devoir acheter son silence et sa discrétion en lui donnant un sauf-conduit. S'il ne me remercie pas directement de ce présent, c'est qu'il respecte le secret des personnages divers que je suis obligée de représenter. L'homme qui a apporté sa lettre est un homme sûr, dit-il, mais cet homme pouvait être victime en route d'un accident et M. Moore n'a pas voulu qu'une indiscrétion pût nous être fatale.

— Je comprends tout maintenant, dit le comte de Montezuma, et je n'ai qu'à vous féliciter de vous être fait des alliés d'hommes qui auraient pu être pour nous des ennemis redoutables.

Si vous avez occasion d'écrire à ce M. Moore, vous me ferez un grand plaisir en lui adressant mes remerciements.

— Tout cela, dit la comtesse, n'empêche pas que nous soyons dans la plus difficile et la plus périlleuse des situations.

— Oui, répondit le comte.

— Et, continua la comtesse, rien n'est plus urgent que de prendre des mesures qui assurent notre sécurité.

— J'attends, madame, que vous me disiez ce que vous croyez qu'il convient de faire.

— J'ai la presque certitude que l'espion attaché à mes pas a pris une fausse piste.

— Qui vous le fait supposer?

— Les précautions dont j'ai usé à tout hasard avant de venir ici et qu'une sorte de pressentiment m'a dictées.

— Quelles sont ces précautions?

— Jusqu'à New-York, j'ai gardé mon costume de chef Indien et c'est ainsi vêtue que j'ai été m'installer à l'*Hôtel Delmonico*.

Là, j'étais accompagnée par deux de mes compatriotes, le Héron-Couronné et le Grand-Serpent, qui ont été mes émissaires auprès des tribus du continent méridional.

— Continuez, madame la comtesse, car je ne vois pas bien en quoi une telle escorte a pu servir à faire perdre vos traces.

Dès le lendemain matin, je fis partir mes deux hommes dans une voiture fermée qui les conduisit au paquebot.

— De sorte, dit le comte, que l'espion attaché à vos pas, fût bien sûr que vous restiez à l'hôtel?

— C'est là ce qui vous trompe, cher comte, et vous auriez mieux fait de me laisser achever mon récit.

— Je continue.

Depuis plusieurs jours, un jeune Indien de ma taille, vêtu à l'européenne, m'attendait chez Delmonico.

Quand tout le monde fut couché à l'hôtel, il vint frapper à ma porte et le Grand-Serpent lui ouvrit.

— Je commence à compredre, dit le comte.

— Parbleu! rien n'est plus simple! Il prit ma place et je pris la sienne. La voiture qui quitta l'hôtel, avant qu'il fît grand jour, l'emmena affublé de mon costume indien, tandis que, restée dans sa chambre, je me faisais servir sans mettre un pied dehors pendant deux longs jours.

Le surlendemain au soir seulement, le guerrier le Libérateur avait fait place au jeune comte de Sainte-Croix et je me faisais à mon tour conduire en voiture au paquebot qui m'a amenée.

— Je vous félicite, madame, de votre prudence et je commence à espérer que cet espion du chef de la police, trompé par ce double travestissement, s'est lancé sur la fausse piste.

— J'aurais d'autant plus lieu de le croire que mon Sosie avait l'ordre de tenir un mouchoir sur son visage et de ne laisser à aucun prix entrevoir ses traits.

— Voilà qui est fort bien pour le passé, mais que croyez-vous qu'il faille faire pour l'avenir?

— Il n'y a pas à hésiter, monsieur le comte, aujourd'hui le comte de Sainte-Croix doit disparaître comme a disparu le Libérateur et faire place à la comtesse Orlinoff.

— Oui! oui! madame, vous avez cent fois raison. Nul ne songera jamais à aller chercher le conspirateur comanche chez la noble et belle comtesse russe cent fois millionnaire.

Le plan ainsi arrêté fut ponctuellement mis à exécution.

Grâce à cette sagesse et aux précautions dont le comte avait eu soin de s'entourer, la police tout entière des États-Unis était mise en défaut et condamnée à faire buisson creux.

Qui au monde aurait pu supposer que ce jeune chef d'usine, si occupé, si actif, cachait un conspirateur?

Tout, du reste, avait été prévu par lui avec une sagesse et une maturité qu'on n'a pas coutume de rencontrer dans un homme de cet âge.

Une dénonciation même n'aurait pas pu mettre les conjurés entre les mains de la police qui les cherchait.

Supposons en effet qu'une descente de justice eût été faite dans l'usine du comte, rien n'y eût parlé de la conspiration, pas même les lingots d'or destinés à en faire les frais.

Depuis longtemps déjà, en effet, le comte, suivant le conseil de sa complice, avait transformé les blocs énormes composant le trésor des ancêtres en petits lingots d'un transport facile, portant la marque de fabrique de l'usine de Saint-Louis, et un certain nombre de ces lingots avaient déjà servi, sans soulever aucun étonnement, à payer les frais d'installation de la maison et à rembourser à la comtesse Orlinoff les sommes dont elle avait fait si généreusement l'avance.

L'usine Montezuma et C^ie^ était connue dans l'Amérique tout entière pour son commerce de métaux précieux; sa marque était appréciée non seulement par les affineurs et les marchands d'or, mais encore par tous les changeurs et les banquiers des États-Unis.

Une autre circonstance particulière à ces contrées rendait encore toute suspicion impossible.

Les Américains ne font pas, comme cela a lieu en Europe et surtout en France, un commerce particulier. Lancés dans le tourbillon des affaires, on les voit toujours prêts à vendre ou à acheter tout ce qui leur semble devoir leur procurer un bénéfice.

Tel homme qui fait des opérations de banque, ne dédaignerait pas de se faire entrepreneur de chemins de fer, constructeur de navires ou de locomotives, marchand de vins, épicier, maquignon ou loueur de voitures.

C'est là surtout que l'adage *il n'y a pas de sot métier* est une vérité que nul ne conteste.

La maison Montezuma et C^ie^ se distinguait surtout par l'infinie variété de ses affaires.

En dehors du *Cygne* qui continuait son rôle de bateau de plaisance et qui ne quittait le quai d'embarquement que pour emmener le maître de la maison et ses amis, tous les jours des navires arrivaient apportant les produits des cinq parties du monde, du vin, des épices, des minerais, des métaux, des grains, des fers manufacturés ou non, des armes de toute sorte; puis ils repartaient chargés des marchandises produites dans l'usine, dont une partie était transbordée sur d'autres bâtiments qui allaient les exporter sur tous les points du nouveau et de l'ancien monde.

Quant au trésor des ancêtres, il avait été mis en lieu sûr et transporté secrètement dans le mystérieux caveau de la grotte du Mammouth.

M^me^ Orlinoff, quand elle eut opéré la transformation qui la rendait la

plus belle et la plus désirable des femmes, fit l'acquisition d'une superbe maison, magnifiquement située non loin de l'usine du comte, et elle la meubla princièrement.

Un nombreux domestique fut enrôlé, composé de quelques noirs et d'une grande quantité d'Indiens tous empruntés à la tribu des Comanches.

Des chevaux de sang et des voitures luxueuses complétèrent le train de maison.

Les banquiers de Saint-Louis, chez qui la maison Rotschild de Paris ouvrit à M^me^ la comtesse Orlinoff un crédit illimité, déclarèrent que cette personne avait peut-être la plus grande fortune du monde.

Le gens riches de la ville ne manquèrent pas de tâcher de se rapprocher de l'opulente veuve, mais elle déclara à tous ceux qui se présentèrent qu'elle était décidée à vivre dans l'isolement et à ne pas contracter de nouvelles relations.

On ne la vit donc pas sans quelque jalousie fréquenter le château de l'usinier et, pendant quelque temps, on ne se gêna guère pour médire de ses visites à l'usine.

Mais, en somme, chacun fut bien obligé de reconnaître que rien n'était plus naturel qu'une liaison entre deux êtres beaux, jeunes, riches et indépendants. On conclut qu'un mariage aurait lieu un jour ou l'autre et confondrait en une seule ces deux belles fortunes.

M^me^ la comtesse, d'ailleurs, se préoccupa fort peu de tous ces cancans, et tantôt on voyait sa voiture la conduire à l'usine, tantôt l'équipage du comte l'amenait à l'heure du dîner chez la richissime veuve.

Parfois aussi le comte et la comtesse s'embarquaient sur le *Cygne* et tantôt ils remontaient le fleuve, tantôt le redescendaient et allaient faire de longues promenades à la campagne.

C'est ainsi qu'un jour nul ne s'étonna de voir fumer la cheminée de l'élégant bateau et son hélice se mettre en mouvement.

Le comte de Montezuma et la comtesse Orlinoff, escortés de quelques-uns de leurs serviteurs, quittèrent le port et commencèrent une de ces excursions que le soleil printanier semblait devoir rendre spécialement agréables.

Quand les deux amis furent réunis dans le salon du yacht, ils s'assurèrent qu'aucun indiscret n'était là pour les écouter, puis le jeune homme prit la parole en ces termes :

— Madame la comtesse, savez-vous où je vous conduis?

— Ma foi non, mon cher comte, mais il fait si beau et le temps est si doux que je me sens disposée à aller jusqu'au bout du monde.

— Nous n'irons pas si loin, dit en souriant le maître du bateau,

car je me contenterai de vous mener dans la grotte du Mammouth, où nous trouverons nombreuse société.

— Qui donc désire nous recevoir en un lieu dont il me semblait prudent de garder le secret?

— Oh! madame, rassurez-vous; ce sont des amis que nous allons rencontrer; ils nous apportent des nouvelles et j'ai pensé qu'il serait sage de ne pas les accueillir à l'usine, où leur vue aurait pu donner à réfléchir aux personnes trop curieuses.

— De qui donc voulez-vous me parler?

— De vos propres compatriotes, chère comtesse, la Panthère-Jaune, le Hibou-Blanc et son fils, le Maître-des-Ténèbres, qui nous amènent nos émissaires partis dans le Nord pour nous créer des alliances parmi les Corbeaux, les Castors, les Iroquois, les Chappaways et les nombreuses tribus qui vivent dans le Canada, dans le Maine, dans le Labrador et dans tout le Nord-Amérique.

— Avez-vous déjà quelques notions sur les résultats de leur mission?

— Aucune, sinon qu'ils ont trouvé surtout des sympathies chez les métis canadiens qui ont le plus vif désir de s'affranchir du joug de l'Angleterre.

Le *Cygne* avait fait bien des fois, de jour et de nuit, la route de Saint-Louis à la caverne; il jeta l'ancre dans une petite baie discrète dont l'entrée boisée et verdoyante ne tarda pas à le dissimuler complètement à tous les regards.

Le comte et la comtesse, montés dans une barque légère, se firent descendre dans un petit bois touffu où ils ne tardèrent pas à disparaître.

En moins d'un quart d'heure ils arrivèrent en face de l'ouverture de la grotte.

Deux Indiens cachés dans les herbes se levèrent tout à coup à leur approche.

— La Panthère-Jaune et le Hibou-Blanc! s'écria joyeusement la comtesse.

— La Reine-des-Prairies! répondit le chef des Comanches, tendant la main à la jeune femme pendant que le comte de Montezuma serrait silencieusement celle du vieux sorcier.

— On nous attend dans la salle des Colonnades, dit ce dernier, parlant à mi-voix, avec cette prudence dont les Indiens ne se départent jamais.

Ils pénétrèrent sous les immenses arceaux qui forment l'entrée de la caverne.

Là, les deux Indiens battirent le briquet et allumèrent des branches

de l'arbre à cire dont ils avaient eu soin de faire un entassement.

Le comte et la comtesse de leur côté mirent le feu à la mèche d'une sorte de lanterne sourde dont ils s'étaient munis l'un et l'autre.

— Prenez cela, mon père, dit le comte, tendant en outre un paquet de bougies au vieux sorcier.

— Nos frères ont déjà des feux qui les éclairent, répondit le Hibou-Blanc, prenant néanmoins les bougies que lui tendait le comte.

Puis, tenant sa torche à la main, le vieux sauvage guida les nouveaux venus à travers les couloirs obscurs et emmêlés qui conduisaient à la salle des Colonnades.

Là, un feu superbe, composé de branches d'arbres résineux, illuminait les hauts portiques naturels formés par les stalactites et les stalagmites, et qui représentaient les uns des candélabres constellés de diamants, les autres des lustres descendant du plafond et produisant par la réfraction de leurs cristaux des milliers d'étincelles multicolores.

Bien qu'habitués déjà à ce spectacle fantastique, le comte et la comtesse s'arrêtèrent un instant éblouis par tant de splendeur.

Autour du foyer aux flammes jaunes, rouges, vertes et bleues, étaient assis les Indiens en cercle.

Les nouveaux venus s'approchèrent et prirent leur place avec toute la gravité indienne.

Ce fut le chef des Comanches, la Panthère-Jaune, qui prit le premier la parole.

— Que mes frères la Revanche et le Libérateur, les grands chefs de guerre de l'indépendance, écoutent le résultat de la mission qu'ils m'ont confiée, dit-il.

— Mon père peut parler hardiment et ne rien cacher, nous sommes disposés à l'entendre.

— Suivant nos instructions, le médecin des Comanches et moi nous sommes allés visiter nos frères qui habitent les régions froides.

Nous leur avons confié notre projet de secouer le joug des visages pâles et nous leur avons demandé leur concours.

Les Castors, les Sioux des Prairies, les Corbeaux et toutes les tribus qui sont restées fidèles au culte du Grand-Esprit, ont accepté sans hésiter notre alliance.

Mais mon frère la Revanche le sait, ma sœur la Reine-des-Prairies ne l'ignore pas non plus, ces tribus sont en petit nombre et presque tous nos frères les Indiens du Canada ont renoncé à la foi de nos pères pour adopter celle des missionnaires et des sorciers des blancs.

Les deux chefs indiens, la Panthère-Jaune et le Bison-Roux. (P. 1349.)

Ces derniers exercent sur les nations qu'ils ont converties à leur religion un empire fatal.

Pas une de ces nations ni de ces tribus ne veut s'allier à nous sans leur consentement.

Donc il nous faut renoncer au concours du plus grand nombre des Indiens qui vivent dans ces pays froids.

Par contre, nous avons trouvé là des auxiliaires sur lesquels nous n'aurions jamais osé compter ;

Je veux parler de ces vaillants chasseurs canadiens, de ces coureurs des bois, qui si souvent ont été nos adversaires.

Ces hommes, bien qu'ils aient la peau blanche et qu'ils parlent la langue des conquérants, n'ont pas oublié que si, d'une part, ils sont fils des Français, anciens possesseurs de notre sol, d'une autre, ils ont eu pour mères des femmes de notre race.

Ces hommes sont tous d'origine française ; ils se sont toujours montrés humains envers les Indiens, et de plus ils détestent du fond de l'âme les Anglais cruels et égoïstes qui gouvernent aujourd'hui cette contrée.

Nous avons vu plusieurs d'entre eux, des plus braves et des plus considérés, et nous leur avons fait nos ouvertures.

Ils nous ont écoutés avec attention et nous ont dit que, comme nous, ils aiment la justice et la liberté.

Ils sont moins nombreux que les Indiens, mais leur concours n'est pas moins précieux que celui de nos frères.

Chacun connaît leur indomptable courage, leur merveilleuse adresse, leur force de résistance qui n'a pas d'égale.

Donc, nos frères les grands chefs peuvent compter sur eux et seulement sur quelques tribus indiennes.

Le comte de Montézuma éleva la main et fit signe qu'il désirait prendre la parole.

Le Libérateur et moi, dit-il, remercions de grand cœur les deux chefs qui se sont si sagement acquittés de leur mission.

Qu'ils me permettent encore de leur adresser une question dont ils comprendront l'importance.

A combien d'hommes armés estiment-ils le nombre des Indiens sur lesquels nous pouvons compter ?

— A dix ou douze mille au plus, répondit sans hésiter le grand chef des Comanches.

— Et combien notre frère pense-t-il que nous pourrons enrôler de trappeurs Canadiens?

— Cinq ou six mille peut-être.

Le comte de Montézuma se retourna vers la comtesse.

— Vous le voyez, madame, dit-il, nous ne sommes guère plus heureux dans le nord que vous ne l'avez été au centre et dans le midi. Que pensez-vous qu'il convienne de faire devant cette lâcheté générale?

— Je pense, monsieur le comte, que toute entreprise de la nature de celle que nous tentons offre toujours de grands obstacles.

Je crois, en conséquence, que, si d'une part, il convient de ne rien brusquer, il est sage, de l'autre, de ne pas désespérer avant d'avoir épuisé tous les moyens d'action.

Je vous ai fait une fidèle peinture de l'état des esprits dans les nombreuses tribus d'Indiens qui sont répandues sur tout le territoire de l'Amérique méridionale.

Parmi ces tribus, il en est sur lesquelles on peut fonder de grandes espérances.

Mais il y a là encore des peuples dont l'appui, peut être acheté et qui ne sont pas à dédaigner.

Les Gauchos de la Pampa aiment passionnément la liberté ; depuis longtemps ils ont brisé toute chaîne qui les retenait dans le parti des Européens.

Il ne faut pas désespérer de leur appui si nous savons y mettre le prix.

— C'est une population non moins vaillante que celle des Canadiens : Armés de leurs bolas, ils formeront un corps d'armée invincible.

Eux et les Patagons du sud-ouest sont des cavaliers accomplis; aucun des régiments d'Européens, quelque richement montés qu'ils puissent être, ne saurait lutter contre ces centaures.

D'ailleurs, nous avons encore, grâce à notre fortune, des moyens d'action qu'il ne faut pas mépriser ; je veux parler de forces navales à créer.

Certes, continua la Reine des Prairies, tout cela nécessitera encore bien des efforts et beaucoup d'argent! Heureusement il ne nous manque ni la fortune ni le courage!

Pour ce qui est de la formation d'une flotte de guerre, rien ne me paraît plus facile.

Nous trouverons partout à acheter des navires dont la transformation en vaisseaux de guerre sera aisée.

Ces vaisseaux seront armés de canons à longue portée qui les rendront redoutables.

Il sera moins facile, je l'avoue, de leur donner des équipages disposés à combattre.

Pourtant le problème n'est pas insoluble.

Rien ne nous empêchera d'aller recruter de vaillants marins sur les côtes de la Chine et du Tonkin.

Les pirates qui sillonnent ces mers, les Pavillons Noirs qui ont combattu si vaillamment l'armée française, tous ces hommes, aguerris par quinze ou vingt ans de guerre civile, seront pour nous de précieux auxiliaires qu'il suffira de bien payer pour s'assurer leur fidélité.

Dans sa récente guerre du Tonkin, si la France avait sagement agi,

au lieu de combattre ces anciens rebelles taïpings, elle aurait acheté leur alliance et aurait ainsi épargné le sang de ses propres enfants, tout en réalisant de grandes économies.

Quelque prix, en effet, qu'elle aurait été forcée de mettre pour payer cette armée mercenaire, il n'eut jamais atteint la dépense occasionnée par le transport de ses soldats à une si grande distance.

Nous profiterons du voyage des navires que nous achèterons en Europe pour amener les troupes que nous aurons embauchées et les marins raccolés soit en Chine, soit dans les îles malaises formeront les équipages de ces navires dont nous confierons la direction à des hommes expérimentés que, moyennant finances, nous trouverons aisément.

Ces matelots, bien armés, montés sur des vaisseaux rapides, suffiront pour terrifier toute la race blanche d'Amérique en pratiquant la course, prenant et coulant bas les navires de commerce, bombardant les villes du littoral, faisant de fréquentes descentes et portant sur tous les points à la fois le fer et l'incendie.

C'est ainsi, conclut la comtesse Orlinoff, que malgré la coupable indifférence d'un grand nombre d'Indiens, descendants dégénérés de leurs pères, nous pourrons peut-être combattre avantageusement et réduire à néant nos adversaires.

Ces éloquentes et chaleureuses paroles furent accueillies avec enthousiasme par tous les auditeurs.

Le comte de Montézuma remercia vivement la belle Indienne de son ardeur patriotique.

Attala accueillit ces éloges avec une admirable modestie.

Elle reprit la parole en ces termes :

— Mes amis, ne nous dissimulons pas toutes les difficultés que notre projet, rencontrera dans l'application.

D'un autre côté, ne négligeons rien de ce qui peut en assurer la réussite.

La grotte dans laquelle nous nous trouvons est immense et peut cacher dans ses profondeurs une armée, quelque nombreuse qu'elle soit. Le grand sorcier des Comanches en connaît les moindres détours et nul autre que lui ne pourrait y conduire des hommes sans entraîner pour eux une mort certaine.

Voici ce que je propose :

Le Hibou-Blanc s'installera ici, dans la partie de la grotte qui lui paraîtra la plus confortable.

Nous lui ferons apporter de notre navire des vivres et tout ce qui pourra lui faciliter sa mission : un lit et des couvertures, les instruments

nécessaires pour qu'il puisse faire sa cuisine, des provisions de bois, de charbon et d'huile, qui lui permettront d'entretenir de la lumière et du feu.

Il sera ainsi le gardien de la caverne et il y installera nos soldats conjurés au fur et à mesure que nous les lui enverrons.

Nous conviendrons d'un signal qui les lui fera reconnaître à l'exclusion de tout étranger.

Le vieux sorcier se leva et dit :

— La Reine des Prairies a autant de sagesse et d'expérience que les chefs les plus illustres ; je ferai ce qu'elle demande.

La Panthère-Jaune fit signe qu'il voulait parler et ce fut au milieu du plus religieux silence qu'il prononça ces mots :

— Je demande à rester aussi et à tenir compagnie au Hibou-Blanc avec les quatre hommes qui m'escortent.

Le comte de Montezuma répondit :

— Que mon frère fasse comme il voudra ; j'ai pleinement confiance en sa sagesse. Mais qu'il délègue, pendant le temps que durera son absence, son pouvoir à celui des chefs comanches qu'il en jugera le plus digne.

Le vieux sorcier dit :

— Le grand chef La Revanche a parlé comme il convient ; qu'il sache donc que déjà le pouvoir de la Panthère-Jaune appartient jusqu'à ce qu'il le reprenne, au Bizon-Roux qui a fait ses preuves comme chef exprimenté.

Le Bizon-Roux porte le totem du commandement ; il attendra les ordres du grand chef ou de la Reine-des-Prairies, porteurs du totem suprême.

Ainsi se termina cet important palabre, à la suite duquel le comte et la comtesse escortés par le Hibou-Blanc, regagnèrent l'entrée de la grotte, puis la barque légère que gardaient les rameurs et qui les ramena sur le *Cygne*.

Suivant les conventions arrêtées, des provisions de toute nature furent débarquées sur le rivage où les Indiens, gardiens de la grotte, vinrent les chercher en s'entourant de toutes les précautions nécessaires pour qu'aucun indiscret ne pût se douter de leur présence.

Le gracieux navire, poussé par son hélice, reprit la route de l'usine où les deux grands chefs de la conspiration rentrèrent tranquillement comme des gens heureux qui viennent de se livrer aux douceurs de la villégiature.

Quand ils furent assis autour d'une table somptueusement servie et qu'ils eurent fait signe à leurs serviteurs de les laisser seuls, ils reprirent leur conversation sur le sujet qui les intéressait à si haut point.

— A qui, chère comtesse, demanda le comte, pensez-vous qu'il

convienne de confier la mission d'aller recruter des navires et des hommes sur l'ancien continent?

— Nulle autre personne que moi, ne se chargera de ce soin, répondit résolument Mme Orlinoff.

CHAPITRE CVIII

LE *Succès* A CAYENNE. — QUELQUES UTILES RENSEIGNEMENTS SUR LA CAPITALE DE LA GUYANE FRANÇAISE. — PROGRÈS RÉCENTS APPORTÉS PAR LES MINES D'OR — LE PALAIS DU GOUVERNEMENT ET L'HOPITAL. — LA PLACE D'ARMES. — POPULATION. — UN AIMABLE GOUVERNEUR. — LA CASERNE DES PALMIERS. — LE CHALET DE BOURDA. — CE QUE M. CHESSÉ PENSAIT DE LA DIRECTION DU PAYS; DIFFICULTÉS ET OBSTACLES. — LA FIÈVRE JAUNE. — AVENIR DE LA GUYANE. — CE QU'IL Y A A ESPÉRER DE LA FIÈVRE DE L'OR. — LES ROUTES FLUVIALES. — RÔLE DES FORÇATS ET DES RÉCIDIVISTES. — UNE VISITE A LA LISIÈRE DE LA FORÊT. — CAMPAGNE DÉSOLÉE: HABITATIONS EN RUINES. — UNE EXPLOITATION AGRICOLE ET UNE MAISON DE PLANTEUR. — ÉTAT DE SANTÉ DES TRAVAILLEURS. — LE *pian* ET LES INSECTES PARASITES. — LE TÉTANOS. — LA FORÊT VIERGE OU LE GRAND BOIS. — LES ARCABAS. — LA FIÈVRE DES BOIS. — LA VÉGÉTATION PRÈS DES COURS D'EAU. — LES HÔTES DE LA FORÊT. — UNE CHASSE FRUCTUEUSE. — LES ESSENCES DE BOIS. — LES DIVERS PALMIERS ET LEUR USAGE. — LES ARBRES FRUITIERS NATURELS ET CULTIVÉS. — LES PLANTES UTILES; LES PLANTES MÉDICINALES. — LE *manioc*; FARINE DE MANIOC OU CASSAVE. — LE TAPIOCA. — DIVERSES BOISSONS FABRIQUÉES AVEC LE MANIOC, LE *cachiri*, LE *paya*, LE *voua-paya*. — UN GRAND DINER AU CHALET DU GOUVERNEUR. — UN MENU FRANÇAIS. — UN CONSEIL DE BRILLAT-SAVARIN POUR MANGER DES BEC-FIGUES.

Pendant que les deux grands chefs de la conjuration indienne continuent leur œuvre souterraine, nous irons rejoindre la noce parisienne que son excellent navire le *Succès* a conduite depuis que nous l'avons quittée dans la capitale de la Guyane française.

Le *Succès*, après avoir évité l'écueil du Grand-Connétable, avait permis aux voyageurs de découvrir la côte élevée de Remire à laquelle Cayenne est comme adossée, et avait pénétré dans la rade de cette ville vers cinq heures du soir.

Il parut à M Million qu'il était trop tard pour débarquer et pour aller présenter ses hommages à M. Chessé, l'aimable gouverneur de la Guyane française, pour lequel il était porteur de plusieurs lettres pressantes de recommandations.

On résolut donc de dîner à bord et d'y passer la nuit.

M. Fontaine utilisa cette soirée en donnant sur la ville quelques utiles renseignements.

Cayenne, dit-il aux dames toujours heureuses de l'entendre, est comme vous le voyez, située au bord de la mer, dans une petite île qu'un canal étroit sépare du continent.

L'aspect du pays vu d'ici n'a rien d'attrayant, ni de séduisant.

La ville elle-même ne vous apparaîtra qu'après que nous aurons débarqué et que nous aurons gagné un peu de chemin.

Vous pourrez distinguer alors, au second plan et au milieu d'une grande savane, de longues files de maisons tirées au cordeau.

La ville, qui se divise en vieille et nouvelle ville, d'ailleurs, si j'en crois le récit de mon regretté ami le docteur Crevaux, a pris daus ces dernières années beaucoup d'accroissement et l'animation y est bien plus grande que lorsque j'eus le plaisir de l'y rencontrer en 1869.

« On y respire, dit-il, un air de fête continuel, » et la raison qu'il en donne est que les noirs, qui gagnent depuis quelques années beaucoup d'argent dans l'exploitation des terrains aurifères, ne peuvent se résigner à attendre le dimanche pour le dépenser.

Ne comptez pas d'ailleurs, mesdames et messieurs, voir rien de bien attrayant ni de bien extraordinaire à Cayenne.

Au point de vue des constructions, rien n'y est remarquable, ni le palais du gouvernement qui est l'ancienne maison des jésuites, ni l'hôpita militaire qui lui fait face sur la place d'armes dans l'ancienne ville, ni l'église, ni les entrepôts.

La seule chose qui vous charmera sera l'aspect de la grande place dont je viens de vous parler.

Elle est magnifique, vaste et bordée d'une rangée d'orangers sur lesquels viennent se percher les plus jolis colibris qu'il soit possible de voir dans le monde entier.

Quant aux mœurs de la population, vous vous croirez de retour aux Antilles.

C'est le même mélange de population blanche et de population de couleur, avec cette différence que les noirs et les sang-mêlés y sont dans une proportion plus grande que dans les Antilles françaises.

Ainsi s'écoula sans ennui la soirée sur le *Succès*.

Le lendemain, chacun se prépara à descendre à terre, car chacun était désireux de faire connaissance avec le gouverneur qui a acquis une gloire inoubliable en annexant à la France le groupe des îles de Tahiti.

On aborda donc fort gaîment, bien que l'aspect général de la contrée n'eût rien qui reposât le regard et qui lui sourît.

De vastes marécages semblaient former une ceinture autour des constructions bâties sur la plage.

On débarqua sur un quai en pierre assez bien construit et qui se compose d'une jetée horizontale à l'extrémité de laquelle s'élève un phare, et d'un plan incliné où abordent les embarcations.

Nº 170

Mille colonnades de 45 mètres de haut se levaient au-dessus des têtes des excursionnistes. (P. 1358.)

Le premier édifice que les explorateurs avaient aperçu déjà de la rade, et qu'ils purent ensuite examiner de plus près, était une grande caserne bâtie sur un plateau qui domine le rivage.

Une grande quantité de palmiers, qui lui formaient une sorte de cadre découpé et pittoresque, lui enlevaient l'aspect monotone que présentent généralement ces sortes de constructions.

La partie de la ville dans laquelle M. Million et ses compagnons pénétrèrent d'abord avait une triste physionomie. Les rues étaient étroites et les maisons, pressées les unes contre les autres, semblaient vouloir s'écrouler en suivant la pente qui descendait vers la mer.

Qu'on joigne à cela un soleil de plomb dardant sur le sol, on se rendra compte de l'impression de tristesse qui s'empara aussitôt du cœur des excursionnistes.

— Prenez un peu de patience, mes amis, leur répétait le bon M. Fontaine, je vous ai prévenus, mais vous serez payés de vos peines.

En effet la petite colonne ne tarda pas à pénétrer sur la vaste place des Palmistes, d'où les voyageurs virent s'étendre à leur droite une autre partie de la ville, avec des jardins spacieux, des rues vastes et bien aérées.

C'est là que se trouvait l'hôtel du gouvernement où M. Million se dirigea avec son monde.

M. Chessé s'y trouvait et accueillit les nouveaux venus avec cette grâce et cet esprit hospitalier que tout le monde se plaît à lui reconnaître.

Il invita les voyageurs à le suivre au chalet du gouverneur situé sur la montagne de Bourda et où, dit-il, M^me^ Chessé sera bien heureuse de leur offrir à déjeuner.

Cette offre était trop gracieuse pour que M. Million pût la refuser.

En conséquence, le gouverneur mit sa voiture au service des dames et s'offrit lui-même d'être le guide des messieurs pour les mener à sa maison de campagne.

Chemin faisant, M. Chessé fit part à ses hôtes des contrariétés que lui causait sa situation.

— Cayenne, leur dit-il, était non seulement une cité charmante, dont tous les grands voyageurs, Humbold, Alcide d'Orbigny, etc. ont vanté l'hospitalité cordiale des habitants, mais encore était une des stations les plus saines du monde.

Aujourd'hui, hélas ! tout cela a changé : l'émancipation trop précipitée des noirs, les haines de races qui en ont été la conséquence, le refus des nègres émancipés de se livrer à aucun travail, l'impossibilité où se sont trouvés les créoles de se procurer des bras pour la culture, les mauvaises lois sur les sucres, l'avilissement du girofle qui formait une des principales cultures de la colonie, l'abus des emprunts contractés par les possesseurs du sol, d'autres causes encore, sont venues ruiner la Guyane.

Les campagnes qu'on commençait à mettre en culture depuis la mer jusqu'à la région de la forêt vierge furent abandonnées ; on eût dit qu'un tremblement de terre ou quelqu'autre cataclysme avait détruit, ou tout au moins chassé les habitants.

En réalité une calamité énorme était tombée sur le pays ; la fièvre jaune ou *vomito negro*, dont on avait, depuis 1804, oublié même le nom, fit sa réapparition en 1852 et depuis n'a cessé d'exercer ses ravages à des intervalles plus ou moins rapprochés.

— Coucluez-vous de là, interrogea le docteur Leroux, que la Guyane soit un pays malsain et sans avenir?

— Loin de moi cette pensée, répondit M. Chessé.

La fièvre jaune ne se montre que sur les rivages de la mer, qui sont comme vous avez pu vous en convaincre, des terrains d'alluvions remplis de marais, et où poussent en grand nombre les palétuviers. C'est malheureusement la seule partie habitée par les colons.

— Pourquoi, demanda M. Million, les populations n'ont-elles pas songé à s'éloigner de ces foyers pestilentiels?

— Elles y ont songé, répondit le gouverneur, mais la question n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air.

Toute installation ayant pour but soit une culture, soit un élevage de bestiaux, soit une industrie quelconque, a besoin au préalable de voies de communication qui la rapprochent des lieux de consommation. Or, ici, nous n'avons de routes que celles qui, sur le rivage, mettent en rapport la ville avec les rares agglomérations d'hommes qui se sont formées au dehors.

Pourtant il ne faut pas désespérer. Ce que n'a pu faire la nécessité de vivre, la fièvre de l'or est en train de l'opérer.

Toute cette partie de plaines et de collines qui s'étend devant nous aboutit à courte distance, à quelques kilomètres, à un épouvantable tampon qui semblait devoir éternellement l'isoler du continent.

Je veux parler de la forêt vierge qui s'étend du nord au sud des Guyanes sur une largeur qui varie de cinquante à cent lieues.

Quand vous aurez jeté un coup d'œil sur cet obstacle, vous le déclarerez vous-mêmes invincible.

Pourtant quelles incalculables richesses il contient! On y rencontre tant d'espèces d'arbres utiles qu'il y a cent ans déjà, un savant, M. Noyer, en élevait la nomenclature au chiffre de deux cent cinquante neuf, et qu'aujourd'hui il faudrait peut-être doubler ce nombre.

Rien, à première vue, de plus simple que d'exploiter ces richesses dans une contrée que drainent d'énormes cours d'eau et leurs affluents, l'Oyapock, l'Approuague, l'Oyak, le Kourou, le Sinnamary, le Maroni, le fleuve du Cap Nord, et bien d'autres moins importants.

Malheureusement les bras manquent et le travail du défrichement est toujours dangereux.

Nous avions, pour commencer ces travaux, les forçats, qui tous ici viennent des colonies, c'est-à-dire des contrées chaudes.

L'Administration, qui ne reculera pas pour y envoyer les récidivistes, relativement innocents, s'est opposée à donner ces travaux à des forçats qu'elle environne de tous ses soins protecteurs.

Les récidivistes eux-mêmes, si on les transporte ici, ne pourront rien y faire d'utile, faute d'être acclimatés.

Seuls les hommes qu'entraînent l'amour du gain et l'âpre recherche de l'or, sont capables d'un tel effort et déjà, de toutes parts, sur tous les cours d'eau, sur tous les arroyos, ils sont allés planter leur tente et égratigner pour la première fois ce sol encore vierge de toute attaque.

La réussite des premiers arrivés a eu un retentissement universel; ils ont trouvé de nombreux imitateurs et si ceux-là ne sont pas moins heureux que les premiers dans leurs recherches, tous les hommes qui naguère ont fait irruption en Californie et en Autralie transformeront la Guyane en une contrée agricole et prospère, comme ils ont fait de ces deux pays.

En devisant ainsi, les voyageurs arrivèrent à la villa du gouverneur, où les dames les attendaient déjà en compagnie de la charmante M^me^ Chessé.

Ce serait nous écarter de notre cadre, et peut-être manquer à la discrétion, que d'insister sur tous les soins, toutes les prévenances délicates dont les explorateurs furent l'objet.

Nous passerons donc rapidement sur ce sujet et nous nous contenterons de dire qu'il fut arrêté en principe que tout le monde coucherait au chalet et que le lendemain des voitures seraient mises en réquisition pour permettre à la caravane, guidée par ses hôtes, d'aller rendre une visite à la lisière de la forêt.

— Nous pourrions, dit M. Chessé, prendre la voie de la rivière de Cayenne pour accomplir cette excursion, mais les bateaux plats qui seuls circulent sur ce cours d'eau sont fort incommodes et ne sauraient convenir à des dames.

Le lendemain, on se mit en route sur des chars qui offraient plus de solidité que de confortable. Seule la voiture du gouverneur, dans laquelle les dames prirent place, ne laissait rien à désirer.

M^me^ Chessé, retenue à la maison par les soins à donner à ses beaux enfants, s'excusa de ne pouvoir être de la partie.

On se mit en route vers neuf heures du matin, après avoir eu soin de prendre une légère collation et l'on convint qu'on serait de retour vers midi pour déjeuner.

La campagne qu'on traversa sur des routes assez mal entretenues, quand toutefois elles existaient, offrait presque partout un aspect désolé.

La plupart des habitations étaient en ruines.

Cependant le gouverneur put en montrer une à ses hôtes en bon état et en activité.

L'exploitation agricole qui y était pratiquée rappela aux voyageurs celles qu'ils avaient vues à Marie-Galante.

Cette habitation se composait d'un assez grand nombre de maisons qui lui donnaient l'aspect d'un village.

On s'était servi pour construire ces maisons de deux mauvaises espèces de pierres, mêlées avec des briques passables; mais le plâtre est presque complètement inconnu dans les Guyanes.

Toute la charpente était en fort bon bois, très commun aux environs.

Quant à la chaux, elle se fabrique à Cayenne avec des coquillages marins. C'est dire qu'elle revient fort cher.

La maison du planteur n'avait qu'un étage avec un rez-de-chaussée garni de galeries extérieures, péristyle où les colons se promènent dans les jours chauds ou pluvieux.

La cuisine, le magasin à vivres, la case à cassave, la buanderie, étaient autant de bâtiments spéciaux à la proximité du bâtiment principal.

Ensuite s'échelonnaient les cases des travailleurs, nègres ou Indiens d'Asie, longues de douze mètres environ sur quatre de large.

Elles étaient alignées sur deux files séparées par un intervalle de sept mètres.

Au delà des cases, étaient le moulin à sucre, la case à bagasse, la distillerie, la roucouerie, l'indigoterie, ateliers des travailleurs, et placés à la porte de leur demeure.

Le docteur interrogea le complaisant gouverneur sur l'état de santé de ces travailleurs.

— Ils sont sujets, répondit M. Chessé, à plus de maladies et subissent une mortalité plus grande qu'aux Antilles.

En dehors du pian, sorte de mal vénérien qui a eu, dit-on, son origine en Afrique et qui pardonne rarement à ceux qu'il atteint, il faut citer la chique, la carapate et d'autres insectes, fléaux auxquels noirs et Indiens ne peuvent opposer que la résignation et la patience.

Depuis qu'ils sont mieux vêtus, ils sont moins à la merci de ces animaux rongeurs.

Le ver macaque les poursuit aussi: gros comme un tuyau de plume, il naît sous la peau, se développe et croît jusqu'à ce qu'on puisse l'extraire.

Ces incommodités nombreuses ne sont rien toutefois auprès d'un

mal terrible qui frappait comme la foudre et moissonnait, avant l'abolition de l'esclavage, les naturels par centaines.

Ce mal est le tétanos.

A une époque où les défrichements n'avaient pas encore assaini la contrée, les trois-quarts environ des nègres employés à la culture succombaient après quelques années de séjour. Le malade était emporté en peu d'heures.

Ses mâchoires se serraient, ses extrémités devenaient raides; il expirait dans un tressaillement convulsif.

Les enfants surtout mouraient par centaines.

Aujourd'hui cette mortalité n'existe plus; non seulement la maladie se manifeste moins, mais de prompts secours arrêtent le mal dès son origine[1].

On arriva en devisant ainsi, à la lisière de la forêt vierge dans laquelle on pénétra en se frayant un passage à travers les lianes avec le sabre d'abattis.

Les dames, malgré les difficultés, s'y engagèrent hardiment sur les traces de leurs guides.

Elles furent bientôt dédommagées de leurs peines par le spectacle étrange autant qu'inattendu qui se déroula devant leurs yeux.

C'est que, comme le dit le docteur Crevaux, peu de personnes en Europe se font une idée exacte de la forêt équatoriale.

Les dessinateurs et les romanciers ont habitué le public à voir dans ces forêts des palmiers sans nombre, des arbres aux formes bizarres, recouverts de parasites et entremêlés de lianes courant de branche en branche comme des cordages aux mâts d'un navire.

Cette description n'est guère vraie que pour la lisière des forêts, pour les petites îles de la côte des Guyanes et pour le bord des rivières près de leur embouchure.

La forêt vierge, le grand bois, comme on l'appelle en Guyane, se présente sous un aspect froid et sévère.

Mille colonnades ayant 35 ou 45 mètres de haut s'élevaient au-dessus des têtes des excursionnistes pour supporter un massif de verdure qui interceptait presque complètement les rayons du soleil.

A leurs pieds, ils ne voyaient pas un brin d'herbe; à peine quelques arbres grêles et élancés, pressés d'atteindre la hauteur de leurs voisins pour partager l'air et la lumière qui leur manquaient.

M. Chessé montra à ses hôtes quelques-unes des colonnades soutenues

1. D'Orbigny

par des espèces d'arcs-boutants ou béquilles comparables à celles des monuments gothiques et qu'on nomme *arcabas*.

— La nature, dit-il, a été prévoyante et a donné à ces arbres aux racines peu profondes, ces supports, afin de leur permettre de résister aux tempêtes qui les renverseraient comme des capucins de cartes.

Sur le sol, à part quelques fougères et d'autres plantes sans fleurs, gisaient des feuilles et des branches mortes recouvertes de moisissures.

L'air manquait.

— Ne nous attardons pas trop longtemps ici, dit le docteur Leroux, car on y sent la fièvre.

La vie paraissait avoir quitté la terre pour se transporter dans les hauteurs, sur le massif de verdure qui formait le dôme de cette immense cathédrale.

A cette hauteur de quarante mètres on voyait courir les singes : M. de la Bécassière en abattit deux de deux balles de son fusil double.

De là partaient les chants de milliers d'oiseaux aux plumages les plus riches et les plus variés.

M. Fontaine expliqua à ses auditeurs toujours attentifs qu'au niveau des cours d'eau, la végétation perd sa sévérité pour gagner en élégance et en pittoresque.

— Ici, dit-il, le soleil est le privilège des plus grands arbres qui s'élancent au devant de lui.

Près des cours d'eau, les plus petits trouvent aussi leur part de chaleur et de lumière.

Les herbes, les arbrisseaux, prenant tout leur développement, sont couverts de fleurs et de fruits aux couleurs éclatantes.

Le champignon bouffi, l'obscure et maigre fougère, font place à des plantes aux feuilles riches en couleur, aux fleurs élégantes.

Des lianes, semblables à celles que nous avons eues à combattre pour pénétrer dans la forêt, s'élèvent du sol jusqu'au sommet des plus grands arbres, en prenant des points d'appui sur les arbrisseaux qu'elles rencontrent.

La lumière, également partagée, engendre l'harmonie, non seulement dans le règne végétal, mais encore dans le règne animal.

Sous bois, c'est la bête fauve, le hideux crapaud, tous les insectes répugnants. Là-bas se croisent des animaux de toute espèce qui viennent partager, tous ensemble, les bienfaits de la nature.

On reprit sans regret le chemin des champs découverts, non sans toutefois que les jeunes chasseurs eussent donné de nouvelles preuves de leur adresse

De nombreux oiseaux tombèrent sous leurs balles infaillibles : des aras rouges et bleus, des tangaras, des toucans, un oiseau trompette qui combla de joie le docteur qui n'en comptait pas encore dans ses collections.

Chacun reprit sa place en voiture et le voyage de retour s'effectua au milieu de causeries aussi intéressantes qu'instructives.

On parla des essences de bois qui peuplent la forêt et le docteur s'empressa de citer, parmi les arbres qu'il avait reconnus, l'acajou qui devient chaque jour plus rare et plus cher en Europe, le jacarandu, de la famille des bignoniacées, tribu des técomées, qui vit exclusivement dans l'Amérique tropicale; le grand panacoco; sorte d'ébénier géant, qu'on appelle improprement ébène noir.

— On prétend, dit M. Leroux, que le cœur de son bois est si dur qu'on en fait des pilons capables d'émousser le fer.

Je crois, pour mon compte, que cela est exagéré, mais l'aubier même est extrêmement compact et constitue un bois précieux.

La graine de cet arbre ressemble à un pois et est d'un beau rouge avec une tache noire. Les naturels en font des colliers, des chapelets et autres objets analogues.

En France, j'en ai vu servant aux bijoutiers qui les montent en or ou en argent et en font des objets de prix.

Puis le docteur continua.

— J'ai encore remarqué dans la forêt le bois de rose, le bois violet et le bois satiné dont je n'ai pas à vous faire l'éloge.

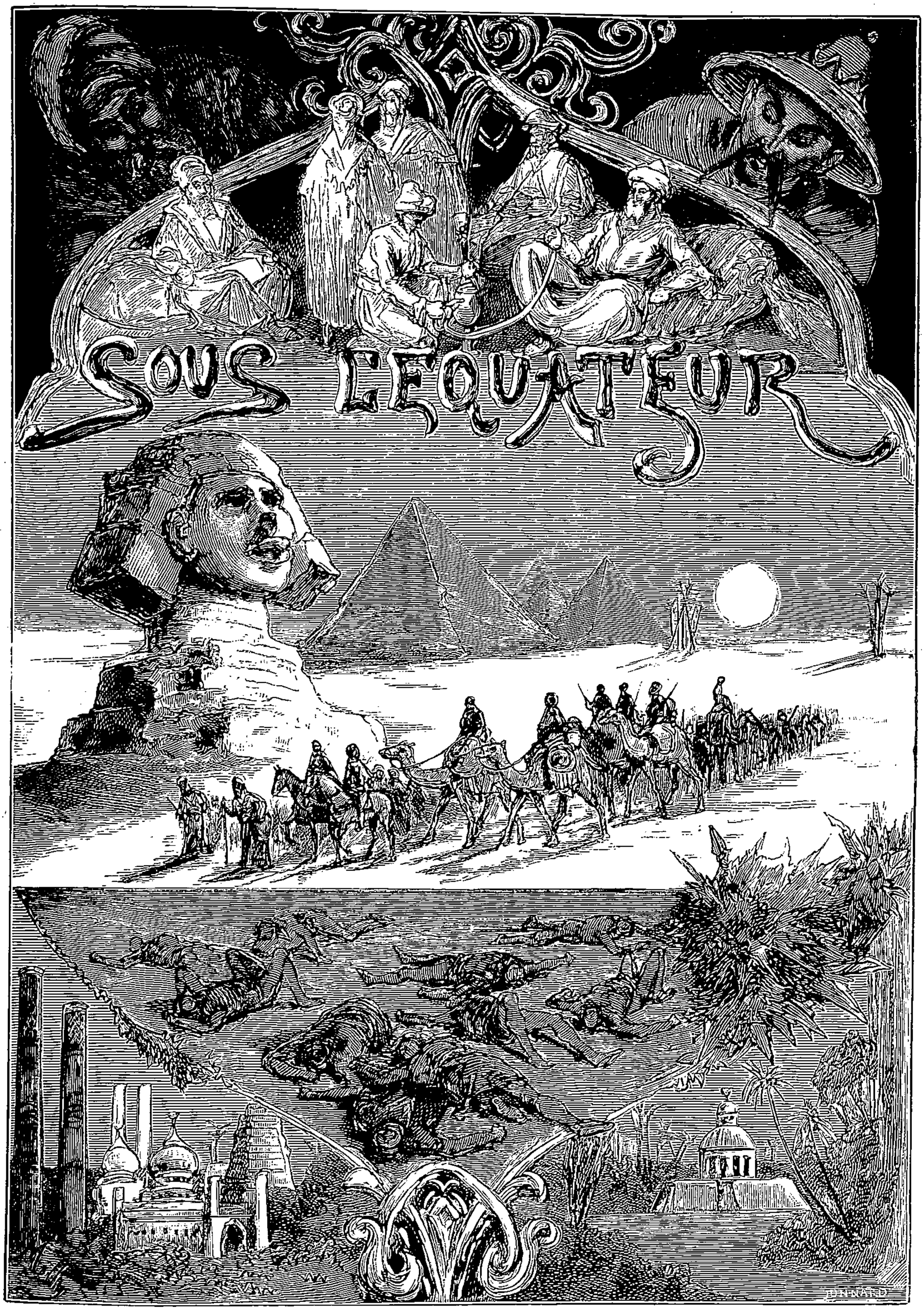
— Si vous allez faire une excursion dans l'intérieur, reprit le gouverneur, vous trouverez sur les bords des rivières, qui constituent le seul moyen de locomotion possible, une foule de palmiers parmi lesquels je vous citerai : le pinau dont on fabrique des lattes pour la construction des maisons ; le sampa, l'aouara, dont on obtient une huile fort utile ; l'arrouma qui sert à fabriquer des ouvrages de vannerie ; enfin le latanier dont les indigènes tirent le plus grand parti.

On l'appelle vulgairement bache ou palmier éventail ; il atteint 10 mètres de hauteur sur 2 mètres de tour ; ses feuilles ont près de 2 mètres de diamètre, ses fruits sont rougeâtres et de la grosseur d'une pomme ordinaire.

Ils renferment une grosse amande dont les perroquets sont très friands et dont les Indiens se nourrissent.

Les habitants se servent des feuilles de cet arbre pour couvrir leurs cabanes ; ils en font des parasols, des écrans, des balais, etc.

Ils en retirent des fibres textiles, dont ils font des pagnes, des hamacs, des paniers, des cordes.



Le soleil équatorial est trop chaud. (P. 1367.)

Les pétioles servent à border les canots.

Le bois est si dur qu'il résiste à la hache.

Les naturels l'emploient pour faire des lances et des flèches; ils s'en servent aussi dans la construction des cases.

Les créoles en ont fait des gouttières et même des tuyaux de conduite. Je vous en montrerai au chalet.

— Quels sont les arbres fruitiers qui poussent ici? demanda l'oncle Petrus.

— On cultive à peu près tous ceux qui viennent aux Antilles, le citronnier, le manguier, l'avocatier, l'abricotier, le pitanga ou cerisier, l'acajou à pommes, le corrossolier, le bananier et le cocotier.

Nous avons, en outre, à l'état sauvage le balisier, le pekea ou boulet de canon, dont le fruit est gros et doux, le conana paloniste avec son amande agréable au goût; le genipa qui ressemble à une mauvaise pomme cuite; le mabouier, dont le fruit est une espèce de prune acide; la poire de la Guyane, grosse à peine comme une noix.

J'espère, ajouta M. Chessé, que vous pourrez tout à l'heure goûter bon nombre de ces fruits et vous faire de leur saveur une idée personnelle.

— Avez-vous beaucoup de plantes utiles? interrogea encore M. Million que toutes les productions naturelles intéressaient.

— Oh! la végétation de la Guyane n'a, à ce sujet encore, rien à envier à aucun pays tropical.

On cultive ici l'igname, la patate, le manioc, le maïs, la tayove, l'arachis, l'agave, et beaucoup d'autres plantes encore.

L'ananas qu'on récolte dans les jardins pousse aussi à l'état sauvage sur la lisière des forêts.

Le docteur compléta ces renseignements :

— Parmi les plantes médicinales que j'ai déjà pu me procurer, dit-il, se trouvent les sassafras, le gayac, le simarouba, le tamarin, le copahu, la salsepareille et l'ipécacuanha.

— Voilà bien des fois, dit le jeune Jollibois, que j'entends parler du manioc et je ne serais pas fâché de faire plus ample connaissance avec cette plante que vous dites précieuse.

Le docteur répondit :

— C'est un arbrisseau à la tige noueuse, dont les feuilles sont d'un vert obscur en dessous, d'un vert glauque par-dessus.

Ce qui constitue sa valeur comestible, c'est sa racine très épaisse, charnue et féculente.

Cette racine se râpe, puis se presse pour être convertie en couac ou farine, ou en cassave, produit préféré par les créoles.

— Voici d'ailleurs, par le détail, interrompit M. Fontaine, le procédé que j'ai vu bien souvent employer par les Indiens, pendant mes voyages, pour cette fabrication.

Quand arrive le moment de la récolte du manioc, c'est-à-dire à peu près dix-huit mois ou deux ans après sa plantation, on arrache les racines, puis on les racle avec un couteau et on les lave à grande eau.

Ce n'est que lorsqu'elles sont bien nettoyées qu'on commence à les râper.

Quelle que soit la forme ou la matière de la râpe, la pulpe tombe dans un baquet d'eau placé au-dessous.

Cette pulpe est ensuite pressée avec les mains et placée dans des sacs ou dans des paniers pour qu'elle s'égoutte.

L'eau dans laquelle on lave la pulpe se couvre d'une couche de fécule très fine qu'on recueille avec soin et qui est le véritable tapioca.

Dans certaines contrées, au Mexique, par exemple, on s'en sert aussi pour empeser du linge fin.

Je dois vous dire avant tout que le liquide extrait du manioc contient un violent poison qu'il importe de détruire complètement pour que la farine obtenue devienne sans danger.

La pulpe bien égouttée est passée à travers un tamis, puis séchée, soit au feu, soit au soleil.

Telle est, messieurs, la fabrication de la farine de manioc, qui sert encore à préparer diverses boissons plus ou moins alcooliques et dont je vous citerai les principales, si cela ne vous ennuie pas.

— Allez donc, cher savant, s'écria-t-on en chœur; vous nous intéressez au plus haut point.

— Si l'on forme une pâte composée de fécule de manioc et de patates râpées, qu'on ajoute du sucre à ce mélange, et qu'on le laisse fermenter, on obtient le vicou, liqueur acide, rafraîchissante, agréable à boire et même nourrissante.

Plusieurs d'entre vous, messieurs, ont bu du cachiri ; c'est une boisson enivrante dont le goût rappelle assez bien celui du poiré.

On le prépare en faisant bouillir dans de l'eau la râpure fraîche des racines de manioc, quelques patates et souvent un peu de jus de canne à sucre, puis en laissant fermenter ce mélange pendant quarante-huit heures environ.

Mais ce n'est pas là tout.

Avec le manioc on fait encore le paya qui se rapproche du vin blanc par son goût.

Pour le fabriquer, on met cuire des racines de manioc et on les place

en tas pour qu'elles se noircissent; on les pétrit ensuite avec quelques patates, en ayant soin d'y ajouter la quantité d'eau nécessaire.

Ce mélange doit fermenter environ deux jours et il est prêt à être bu.

Le voua-paya est encore une boisson de manioc; son goût est sensiblement le même que celui du cidre dont il a le piquant; sa fabrication ne diffère que peu de celle du paya.

Le savant géographe en était là de sa démonstration quand on arriva au chalet du gouverneur.

On était en retard et il fallut se mettre à table en arrivant.

M. Million, suivant ses habitudes de générosité si différentes de la ladrerie qu'on lui reprochait avant la noce de sa nièce, avait, dès la veille au soir, donné des ordres pour faire venir Lerat avec une véritable cargaison de victuailles, de vins fins et de liqueurs précieuses.

M. Chessé eut la pensée de se fâcher, mais il pardonna à son hôte en raison du bon cœur avec lequel ces bonnes choses avaient été offertes, et aussi parce que l'oncle Pétrus lui assura que pour boire à la santé de la France, il n'y avait pas de vin trop délicat.

Lerat avait offert ses services à M^me^ Chessé qui les avait acceptés avec sa bonne grâce habituelle. Nul n'eut à s'en plaindre, car ce repas mémorable devrait être inscrit en bonne place dans le livre d'or de la gastronomie.

On mangea tout un service de mets exclusivement français, un coulis de queues d'écrevisses venant directement de Nantua, une grosse carpe du Rhin à la Chambord, une truite de l'Ain au bleu, des cailles truffées à la moelle, une pyramide de meringues à la vanille et à la rose, cent asperges de cinq à six lignes de diamètre, sauce à l'osmazôme, des bécasses rôties et des bécassines en salmis, des ortolans à la provençale traités suivant la formule donnée par le vaudeviliste Scribe dans le *Secrétaire et le cuisinier*.

Un rôti de bec-figues, ronds de graisse et bardés de lard, eut les honneurs de ce festin de Balthazar.

Tout le monde, même les dames, voulut suivre à la lettre, pour les manger, le conseil donné par le maître de la gourmandise, l'immortel Brillat-Savarin, qui affirme le tenir lui-même du chanoine Charcot, un gastronome parfait trente ans avant que le mot de gastronomie fut inventé.

« Prenez, dit le professeur, par le bec, un bec-figue bien gras, saupoudrez-le d'un peu de sel, ôtez le gésier, enfoncez-le adroitement dans votre bouche, mordez et tranchez tout près de vos doigts, et mâchez vivement. Il en résulte un suc assez abondant pour envelopper tout l'organe, et vous goûterez un plaisir inconnu au vulgaire. »

CHAPITRE CIX

UNE RÉUNION ET UN CONSEIL PROVOQUÉS PAR M. MILLION. — QUELLE SERA LA SUITE DE L'ITINÉRAIRE? — M. MILLION PROPOSE D'ABRÉGER LE VOYAGE. — L'OPINION ET L'APPROBATION DE M^lle LEROUX. — LE *Succès* CONTINUERA SA ROUTE JUSQU'AU PACIFIQUE, EMMENANT LES DAMES PAR LE DÉTROIT DE MAGELLAN. — LES AMATEURS D'EXPLORATION TRAVERSERONT LA PAMPA ARGENTINE; LES PREMIERS ARRIVÉS ATTENDRONT LES AUTRES DANS UN PORT DU CHILI. — CÔTE DES MAYES OU *Terrains contestés*. — PARA OU SANTA-MARIA DE BELEM. — EMBOUCHURE DE L'AMAZONE. — LA RIVIÈRE DE PARA OU DU TOCANTIN. — LE *Pororoca*. — CE QU'EN DIT LACONDAMINE. — L'ILE DE MARAJO. — UNE BELLE PÊCHE. — LE LAMANTIN. — UN HABILE HARPONNEUR. — LA CHAIR RESSEMBLE-T-ELLE AU BŒUF, AU VEAU OU AU PORC? — LA VACHE DE MER OU STELLAIRE. — OPINION DE NORDINSKIOLD ET DESCRIPTION QU'IL EN DONNE. — LE VOYAGEUR ALLEMAND STELLER. — CHASSES AUX VACHES MARINES. — QUAND A DISPARU CETTE ESPÈCE? — LA STELLAIRE ET LE LAMANTIN FONT-ILS PARTIE DE LA MÊME FAMILLE? — CE QUE MICHELET PENSE DES PHOQUES. — LA VILLE DU PARA. — ILE D'ONCAS. — LE FORT SERRA. — LES MONUMENTS : LE PALAIS. — LE *Succès* S'ENGAGE DANS L'AMAZONE. — D'OU VIENT LE NOM DU FLEUVE. — OPINION DE M. D'ORBIGNY SUR LES AMAZONES; CE QU'EN RACONTE LE DOCTEUR CREVAUX. — UNE NOUVELLE ESPÈCE DE CHEVRONS. — LES DERNIÈRES ILLUSIONS D'UN VOYAGEUR SUR LA LÉGENDE DES AMAZONES. — LES RIVES DU GRAND FLEUVE. — SPLENDEURS VÉGÉTALES : ARBRES DE CONSTRUCTION ET ARBRES BALSAMIQUES. — LE *sucuba*, *l'assam*, LE *getaïca*, LE *chirurba*, L'ARBRE A SAVON. — L'ARBUSTE A GOMME STORAX. — LE CAOUTCHOUC. — LES FRUITS DE LA CONTRÉE ET LES AUTRES PRODUITS PRÉCIEUX. — LA FAUNE. — LES PRODUITS CULINAIRES.

L'oncle Million réunit dans le grand salon du *Succès* les messieurs et les dames qui composaient encore l'expédition.

— Il ne faut pas nous dissimuler, dit-il, le grand vide fait autour de nous par le départ de nos amis.

Je n'ai pas voulu néanmoins renoncer au plan que nous avons dressé à Paris et j'ai continué le voyage.

Nous ferons le tour du monde, tout le tour du monde, si rien ne nous arrête en route.

J'ai cru pourtant devoir vous réunir et vous interroger sur l'itinéraire qu'il nous convient de suivre.

Pour mon propre compte, je n'ai pas de vocation bien arrêtée pour prolonger indéfiniment le voyage.

Nous avons visité une grande partie de l'Amérique, étudié les mœurs des populations indiennes, dans le nord comme dans le sud, et il me semble qu'il serait peut-être temps de gagner des continents nouveaux; l'Australie, la Chine, la Cochinchine, le Tonkin, l'Annam, que la bravoure

de nos soldats vient de nous conquérir, les îles de la Sonde, les Indes anglaises, après quoi nous regagnerions notre Méditerranée par le canal de Suez et nous rentrerions en France par le port de Marseille.

M. Fontaine désirait répondre à cette motion, mais il s'aperçut que Mlle Elisa Leroux voulait aussi prendre la parole. En galant chevalier, il garda le silence.

— Je crois, dit la nièce du docteur, qu'aucune de ces dames ne me contredira si j'affirme que nulle proposition ne saurait nous plaire davantage que celle de M. Million.

Malgré tous les soins paternels qu'il a apportés pour rendre moins pénible notre long voyage, nous, faibles femmes, nous commençons à nous sentir fatiguées.

Les sauvages sont intéressants sans doute à étudier, mais il faut aller les chercher trop loin; le soleil équatorial est trop chaud, et les histoires de fièvres jaunes dont on rabat nos oreilles sont à faire frémir les plus braves.

Les forêts vierges sont superbes, mais en somme, elles se ressemblent toutes.

Nos chasseurs sont braves et adroits, mais ils ne peuvent nous guérir de la peur de mettre le pied sur un serpent à sonnette.

Le pire de tout, à mon avis, est de vivre au milieu de tous les hideux insectes qui se cachent sous chaque brin d'herbe et de subir le supplice des moustiques et des maringoins.

Donc, messieurs, je conclus.

Mes compagnes et moi, nous sommes bien résolues, tant que le *Succès* cotoiera l'Amérique, de descendre le moins possible à terre, tout en laissant à ces messieurs la plus grande liberté. J'ai dit.

Ce fut M. Fontaine qui répondit :

— Mlle Leroux a tout à fait raison, aussi son avis n'aura-t-il pas de plus zélé défenseur que moi.

Seules les grandes villes offrent assez de ressources et de confortable pour que nos dames puissent y descendre sans de graves inconvénients. Donc, je suis d'avis que le *Succès* continue sa route, traverse le détroit de Magellan et se trouve ainsi dans l'Océan pacifique.

Je ferai seulement observer que, du moment où ce plan sera arrêté, rien ne s'oppose à ce que les messieurs ne descendent de temps en temps à terre et ne fassent quelques utiles excursions dans l'intérieur.

Je m'explique :

Pourquoi, par exemple, sans nous engager au loin sur le cours du fleuve des Amazones, ne pousserions-nous pas une pointe dans l'embou-

chure de ce roi des cours d'eau? Notre navire est admirablement disposé pour nous permettre cette excursion et les collections du Docteur y gagneraient certainement beaucoup.

Plus loin, rien ne nous empêchera de faire une station à Rio-Janeiro, ce qui me permettra de faire une visite à l'empereur Don Pedro, que j'ai l'honneur de compter parmi mes collègues de la Société de géographie de France et de la Société de géographie commerciale de Paris.

De là, je propose que nous allions visiter Montevideo et Buenos-Ayres où les chasseurs pourront prendre pied.

Pendant que nous, les hommes, nous traverserions la pampa et nous irions visiter ces hommes si étranges qu'on nomme les Patagons et les Araucans, notre navire continuerait paisiblement sa route et viendrait nous attendre dans un des ports du Chili.

L'oncle Petrus prit la parole et dit :

— Le voyage ainsi organisé me semble d'autant plus acceptable qu'il ne retardera pas sensiblement notre retour en Europe. Donc, en principe, je l'adopte, pourvu qu'il me soit permis de rester avec mon ami Barbier en compagnie de ces dames.

Non seulement je me sens un peu fatigué, mais encore je n'ai nulle vocation pour les longues routes accomplies à pied à travers le désert.

Si, dans les grandes villes où nous débarquerons, je trouve quelque opération commerciale fructueuse à faire, je n'aurai garde d'y manquer, car pour moi, vieux négociant, c'est le plus grand et je dirai même le seul plaisir que je trouve dans un long voyage comme celui que nous faisons.

Chacun applaudit à ce discours et l'itinéraire proposé par le savant géographe fut adopté à l'unanimité.

En conséquence, le capitaine du *Succès* fut prié de longer la côte des Mayes qu'on désigne aujourd'hui plus spécialement sous le nom de *Terrains contestés* et de se diriger vers les embouchures des Amazones.

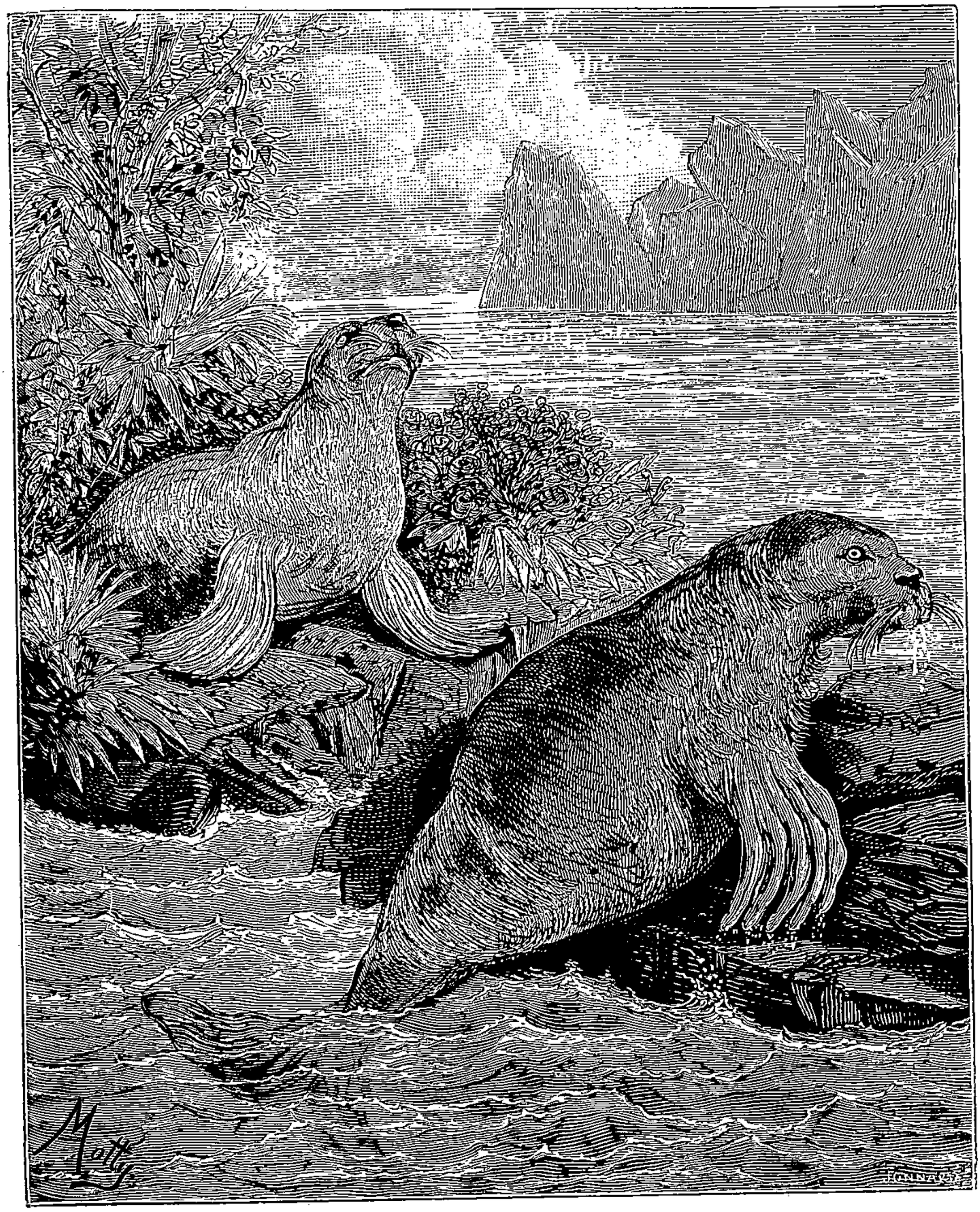
La mer était belle, les vents favorables et la machine du *Succès* puissante : on arriva rapidement et sans trop de fatigue dans la rade du Para qu'on a appelé aussi Sainte-Marie-de-Belem.

L'embouchure de l'Amazone est immense et semée d'îles dont la plus grande est celle de Marajo, qui sépare les deux bras principaux du grand fleuve.

Au nord de cette île, est l'Amazone proprement dit ; au sud, coule la rivière du Para ou du Tocantin qui est une des branches du delta formé par l'embouchure du fleuve.

Le capitaine du *Succès*, qui, on le sait, était un marin consommé

No 1711



Les lamantins ou vaches marines. (P. 1371.)

avait calculé la route de façon à éviter à l'entrée du Para, ce terrible mascaret si redouté dans ces parages et que les Brésiliens appellent le *pororoca*.

Voici en quels termes le savant La Condamine décrit ce phénomène dont a il été témoin.

« Pendant les trois jours les plus voisins des pleines et nouvelles

lunes, temps des plus hautes marées, la mer, au lieu d'employer plus de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur.

« On juge bien que cela ne peut se passer tranquillement.

« On entend d'une ou de deux lieues de distance un bruit effrayant qui annonce le pororoca.

« A mesure qu'il approche, le bruit augmente, et bientôt on voit s'avancer une masse d'eau de quatre à cinq mètres de hauteur, puis une autre, puis une troisième et quelquefois une quatrième qui se suivent de près et qui occupent toute la largeur du canal.

« Cette lame chemine avec une rapidité prodigieuse, brise et rase en courant tout ce qui lui résiste.

« J'ai vu, en plusieurs endroits, des marques de ses ravages, de très gros arbres déracinés, la place d'un grand terrain récemment emporté : partout où elle passe, le terrain est net comme s'il eût été balayé.

« Les canots, les pirogues, les barques même n'ont d'autre moyen de se garantir de la barre qu'en mouillant dans un endroit où il y ait beaucoup de fond.

« J'ai examiné avec attention, en divers endroits, les circonstances de ce phénomène, et particulièrement sur la petite rivière de Guama, voisine du Para. J'ai toujours remarqué qu'il n'arrivait que près de l'embouchure des rivières et lorsque le flot montant et engagé dans un canal étroit rencontrait en son chemin un banc de sable ou un haut-fond. »

M. Fontaine qui, en vue de l'île Marajo, lisait ces lignes à son auditoire attentif, commença par rassurer les dames que cette peinture effrayait fort.

— Remarquez, dit-il, que nous ne courons aucun danger, puisque nous pénétrons dans la rivière quand la marée est dans son plein, juste pendant le moment qui sépare le flux du reflux. Nous avons par conséquent dix fois plus de temps qu'il ne nous en faut pour arriver au port.

Pendant que le savant géographe dissertait ainsi, dans le grand salon du *Succès*, le Canadien Guillaume Novet descendit en courant de l'endroit du pont où il se tenait habituellement de préférence.

— Mesdames et messieurs, dit-il, si vous êtes curieux de voir une belle pêche, je vous engage à monter sur le pont et je vous assure que vous ne vous plaindrez pas d'avoir été dérangés.

Les longues traversées sont toujours monotones et le moindre incident est toujours bien accueilli par les passagers.

Tout le monde, sans se faire tirer l'oreille, se mit en devoir de se rendre à l'invitation du chasseur.

Un véritable monstre marin était gisant sur le plancher du navire qu'il frappait de sa queue à coups redoublés.

Le docteur poussa un cri de joie.

— C'est un lamantin ! s'écria-t-il.

Il s'approcha du grand cétacé herbivore et se mit sans tarder à le décrire en détail à ses auditeurs.

Le corps du monstre, assez semblable à une outre énorme, portait en avant des sortes de nageoires où l'on apercevait sans peine, sous la peau qui les recouvrait, cinq doigts, composés chacun de cinq phalanges, terminés par des ongles plats et arrondis ce qui leur donnait quelque ressemblance avec ceux de l'homme.

La partie postérieure du corps, entièrement démunie de membres ou de nageoires, était terminée par une queue plate, large, comme tronquée et dont l'ensemble rappelait un éventail.

La tête de l'animal n'était pas moins remarquable.

Elle présentait à sa partie antérieure un museau charnu avec de petites narines dirigées en avant.

La lèvre supérieure, échancrée dans son milieu, était garnie de poils raides et assez abondants.

L'œil était très petit et un trou presque invisible remplaçait l'appareil auriculaire.

— Les mœurs des lamantins, dit le docteur, sont fort curieuses. On ne les trouve jamais en pleine mer, mais bien à l'embouchure des grands fleuves qu'ils remontent parfois très loin.

Vous remarquez que nous avons devant nous une femelle et qu'elle porte sur la poitrine deux mamelles en ce moment peu grosses et à peine visibles. Ces mamelles prennent un énorme développement en temps de gestation et d'allaitement et c'est, sans doute, ce qui fait qu'on l'a appelée la sirène ou le poisson-femme.

— Comment a-t-on pu s'emparer de ce gros animal? interrogea M^lle^ Bourgeois qui s'intéressait vivement à tout ce qui a trait aux sciences naturelles.

Ce fut le trappeur Guillaume qui répondit :

— J'ai assisté à cette capture, dit-il, et elle m'a assez intéressé pour que je puisse vous la raconter par le détail.

J'avais vu toute une bande de ces animaux formant une sorte de banc et nageant pressés les uns contre les autres.

J'allai chercher Couracasse qui reconnut bien vite à qui il avait affaire et qui alla demander au capitaine la permission de poursuivre une si belle proie.

Vous savez que ledit capitaine est aussi bon enfant qu'il est habile marin. Il fit stopper, mettre un canot à l'eau, et donna l'ordre à deux matelots d'aller aider Couracasse dans son entreprise.

On prit un harpon moins gros mais de même forme que celui qui nous a servi à Marie-Galante pour chasser la baleine, et nos trois hommes s'embarquèrent sur le frêle esquif munis de tous les agrès nécessaires à la pêche projetée.

Je les vis se rapprocher de la bande des animaux qui semblaient ne pas trop s'effrayer.

Tout à coup, Couracasse arcbouté sur la proue du canot brandit le harpon qu'il tenait à la main et le lança sur celui des lamantins qui était le plus rapproché de lui.

L'instrument pointu pénétra dans la chair de la bête qui plongea aussitôt, entraînant à sa suite un long filin, au bout duquel était attaché un chapelet de morceaux de liège.

L'animal frappé avait peine à entraîner derrière lui dans l'abîme ces corps légers qui résistaient à sa traction.

Les gens de la barque, guidés par ces flotteurs parvinrent aisément à suivre les traces de la bête blessée.

Bientôt je pus constater du pont où j'étais resté spectateur de cette lutte, que les efforts du lamantin allaient sans cesse en décroissant. Tout à coup ils cessèrent tout à fait et j'aperçus la pauvre victime revenir à fleur d'eau pour respirer.

Couracasse, aidé par les deux rameurs qui l'accompagnaient, saisit les flotteurs et les ramena à bord ; puis il se mit à haler sur l'animal épuisé et mourant.

C'est ainsi que le canot revint accoster le bord, remorquant sa proie qui ne tarda pas, grâce aux efforts combinés des matelots, à être hissé sur le pont.

Le docteur continuait à examiner la bête mourante.

— Le lamantin, dit-il, a la vie fort dure ; demain il souffrira encore si nous ne mettons pas fin tout de suite à ses tortures.

Les matelots présents, suivant ses instructions, attachèrent solidement l'animal long de quatre mètres et qui pesait au moins quatre cents kilogrammes.

Le Canadien, continuant la besogne commencée, tira de sa ceinture un revolver de gros calibre et logea six balles dans le crâne de l'animal qui devint dès lors immobile.

Il était mort et l'on se mit en devoir de le dépecer.

Ce fut, à bord du *Succès*, un véritable régal, car le lamantin qui est

un herbivore, et qui absorbe une grande quantité de graminées, a une chair excellente que les matelots avaient déjà depuis longtemps appréciée.

Le cuisinier Lerat lui-même ne dédaigna pas d'en mettre à l'étuvée un quartier. Chacun exprima son opinion sur ce mets nouveau pour la plupart des voyageurs.

Les uns affirmèrent que cela avait le goût du bœuf, d'autres assurèrent que cette chair rappelait plutôt celle du veau, d'autres enfin la comparèrent à celle du porc.

Le procès est resté pendant et nul arrêt ne fut prononcé.

M. Fontaine profita de l'occasion pour combattre une opinion émise par le glorieux voyageur polaire Nordinskiold qui prétend, avec le savant Steller, que la grande vache de mer est une race éteinte.

— Voici du reste, ajouta-t-il, en quels termes le grand explorateur en parle et peut-être en somme a-t-il raison, car la description qu'il donne du grand mammifère de l'ile de Behring diffère sensiblement du lamantin que nous avons vu et que plusieurs peuplades d'Amérique appellent aussi la vache de mer.

« La stellère ou vache marine de Steller, dit Nordinskiold dans une de ses lettres[1], occupait, pour ainsi dire, la place des ruminants parmi les mammifères marins.

« Elle était d'une couleur brune comme les bœufs et couverte de poils qui, en se collant ensemble, formaient comme une peau extérieure semblable à l'écorce d'un vieux chêne.

« Sa longueur atteignait, d'après Steller, jusqu'à dix mètres et son poids jusqu'à deux cents quintaux.

« La tête était grande, le cou court, peu marqué, la partie antérieure du corps très épaisse, mais diminuait rapidement vers l'arrière.

« Elle avait deux courtes jambes de devant qui se terminaient subitement, *sans doigts ni ongles,* mais par une forte rangée de soies courtes et très serrées.

« Les jambes de derrière faisaient absolument défaut et étaient remplacées par une nageoire caudale semblable à celle des baleines.

« Les mamelles, très riches en lait chez la femelle, avaient leur place entre les jambes de devant.

« La chair et le lait avaient le goût de ceux des bêtes à cornes et, suivant Steller, leur étaient même préférables.

« Les vaches de mer étaient presque toujours occupées à brouter les

1. Lire les *lettres de Nordinskiold*, publiées par M. Jules Gros, chez Dreyfous, éditeur, 13, rue du Faubourg-Montmartre, Paris.

algues qui se trouvaient à foison sur la côte et on les voyait agiter la tête et le cou à peu près à la façon des bœufs.

« Elles montraient alors une grande gloutonnerie et ne se laissaient pas le moins du monde déranger par la présence de l'homme. On pouvait aller et venir parmi elles et les toucher sans qu'elles en fussent effrayées.

« Elles paraissaient fort attachées les unes aux autres et lorsque l'une d'elles était harponnée, les autres faisaient, pour la sauver, d'incroyables efforts.

« Du temps de Steller[1], les animaux paissaient rassemblés comme des bêtes à cornes, en grands troupeaux, tout le long du rivage. Steller et ses compagnons en tuèrent un grand nombre.

« Plus tard la chasse de ces animaux devint une industrie importante pour les Russes qui venaient à la voile du Kamtchatka aux îles Aléoutes ; on en tuait des centaines tous les ans, et cet animal fut bientôt exterminé, puisque sa présence, si l'on en excepte quelques sujets fourvoyés, se bornait, déjà à cette époque, à l'île de Behring.

« D'après ce que Middendorf nous rapporte des minutieuses recherches faites par les célèbres académiciens Von Baer et Von Brandt, la vache de mer n'aurait pas été vue avant Steller et le dernier représentant de cette intéressante espèce aurait été tué en 1768.

« Les questions que je fis aux indigènes m'apprirent avec certitude qu'on a tué des stellères plus tard encore.

« Un créole, c'est-à-dire un croisé de Russe et d'Aléoute, âgé de soixante-sept ans, ayant l'air intelligent et jouissant de toutes ses facultés, m'a dit que son père était mort en 1847 à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

« Natif de Volhynie, il était venu à l'âge de dix-huit ans, à l'île de Behring, par conséquent en 1777.

Les deux ou trois premières années de son séjour, on avait encore tué des vaches marines pendant qu'elles broutaient des algues à marée basse.

« On n'avait mangé que le cœur et on s'était servi de la peau pour faire des kaïaks ou *baïdares*.

« A cause de son épaisseur, cette peau fut sciée en deux. Deux de ces peaux ainsi divisées avaient servi à une baïdare de cinq mètres de long sur deux mètres de large et un mètre de profondeur.

« Depuis cette époque, on n'avait plus tué de ces animaux. »

M. Nordinskiold, dont je ne vous lirai pas plus loin l'intéressante

1. Steller, né en Allemagne en 1709, mourut en 1745, près de Turnen, gouvernement de Tobolsk (Sibérie).

lettre, affirme, vous le voyez, l'absolue disparition de la vache marine, mais je serais bien aise d'avoir l'avis du Docteur sur le plus ou moins de rapprochement qu'il peut y avoir entre cette espèce et le lamantin.

— Ma foi, répondit M. Leroux, en dehors de la différence de dimensions qui s'explique parfaitement par la diversité des habitacles, je ne trouve de bien sérieux pour faire de ces animaux deux espèces différentes, que l'absence de doigts et d'ongles constatée par Nordinskiold dans la stellère[1].

Et encore! reprit en riant le bon docteur, si je m'en rapporte à la théorie de Michelet qui appelle tous les phoques et les cétacés herbivores des aspirants à l'humanité, rien ne m'empêcherait de croire que les lamantins d'aujourd'hui sont en progrès sur ceux de Béhring, puisqu'il leur serait poussé des mains depuis que la stellaire a disparu.

Pendant cette intéressante dissertation, le *Succès*, qui s'était remis en route, vint s'amarrer sur la rade de Para.

Dames et messieurs s'empressèrent de descendre à terre et de visiter la ville.

Santa-Maria-de-Belem ou le Para, fondée en 1616 par Francisco Caldeira, est située près de l'Amazone, sur la rive droite de ce fleuve, en face de la grande île d'Onças que continue une suite d'îles plus petites mais très nombreuses.

A une lieue environ de la ville s'élève, sur un roc entouré d'eau, le petit fort Serra qui commande les passes, et qui reconnaît tous les navires, avant de les laisser pénétrer dans le fleuve.

La ville elle-même est défendue par deux forts bâtis l'un et l'autre sur le roc, mais peu élevés.

La visite des monuments ne prit pas grand temps aux voyageurs car ils ne sont ni nombreux, ni bien remarquables.

Le principal édifice est le palais, vaste construction de deux étages, avec un balcon ouvert, des sculptures extérieures et des palmiers entre les croisées.

Malgré la largeur des rues, l'aspect de la ville sembla si peu séduisant en raison de son peu d'animation que les excursionnistes rentrèrent à bord sans regrets.

M. Millon constata néanmoins avec plaisir qu'un grand mouvement commercial français commence à s'y produire.

On convint que le *Succès* s'engagerait pendant quelques heures sur

1. *Voyage dans l'Amérique du Sud.* 1 beau vol. in-4°; 253 gravures et cartes. — Hachette. éditeur à Paris.

le fleuve le lendemain matin afin d'y faire un parcours suffisant pour permettre aux passagers de se faire une idée nette des rives de l'Amazone.

L'aspect de ces vastes contrées variait suivant les zônes; mais c'était, en général, un terrain plat, boisé, marécageux, fertile sur presque tous les points.

Autrefois, avoir parcouru l'Amazone de sa source à son embouchure était un titre de gloire; aujourd'hui des services réguliers de bateaux à vapeur y ont lieu.

M. Fontaine, assis sur le pont, au milieu des dames et des jeunes gens toujours disposés à l'écouter, leur rappela que le premier qui risqua cette longue navigation fut l'Espagnol Orellana qui, s'embarquant en 1540 à cinquante lieues à l'est de Quito, suivit le Cauca et le Napo, entra dans le grand fleuve et le descendit jusqu'au cap Nord sur la côte Guyanaise.

— M. d'Orbigny, ajouta l'aimable savant, dit que c'est à ce voyageur qu'on doit la fable homérique, qui donna le nom à cet immense Thermodon du Nouveau-Monde,

Il affirma avoir eu à combattre contre des tribus de femmes guerrières, qui se coupaient un sein pour manier l'arc avec moins de peine.

Le docteur Crevaux, qui est, lui aussi, allé explorer le Haut-Amazone, admet une origine moins poétique à la légende des femmes guerrières.

Il raconte qu'étant arrivé à un petit village situé au milieu d'une forêt, sur les rives du grand fleuve, il fut fort étonné de ne pas rencontrer un seul homme pour le recevoir.

Il visita deux, trois habitations, et n'y rencontra que des femmes.

Il demanda à la plus vieille, c'est-à-dire à la moins farouche

— *Nepo amolé okiri?* (où sont vos hommes?)

— *Okiri ova* (hommes pas), répondit-elle dans son langage laconique,

Le voyageur se trouva fort intrigué. Avait-il enfin trouvé ces fameuses Amazones sur lesquelles les savants du monde entier, de la Condamine en tête, ont discuté pendant des siècles?

Il était fort perplexe, mais il constata d'abord, que s'il avait vraiment rencontré les héroïnes qu'Orellana a trouvées près du Trombette, elles ont du moins perdu l'habitude de se couper un sein pour se livrer sans inconvénient à l'exercice du tir à l'arc.

Par contre, il demanda à l'une d'elles :

— Combien avez-vous eu d'enfants?

Elle lui répondit en lui montrant trois raies rouges sur le haut de la cuisse.

1977

Portrait de Mlle Pauline Daubry. P. 1382.

Ces barres parallèles, ressemblant aux chevrons que portent nos vieux soldats pour marquer leur temps de service, servaient à indiquer le nombre d'*okiri* (enfants mâles) que ces femmes avaient engendrés.

Le docteur ne tarda pas à en reconnaître une qu'il avait déjà rencontrée sur les bords du Yari; elle était alors la femme d'un chef qui l'avait renvoyée parce qu'elle ne pouvait pas s'accorder avec sa plus jeune épouse.

Le nègre Apatou, le compagnon de voyage de Crevaux, en reconnut à son tour une autre qui avait été congédiée parce qu'elle parlait trop.

En un mot, l'explorateur constata que les Amazones légendaires n'étaient que des femmes répudiées.

C'est ainsi, ajoute-t-il dans la relation de son voyage, que je perdis mes dernières illusions sur les vertus homériques des belles Amazones!

M. H. Coudreau, dans un des beaux voyages qu'il vient d'accomplir sur le Rio Bianco et sur le Rio Negro, affirme aussi qu'il a rencontré les vraies descendantes des Amazones.

Il dit, à ce sujet, qu'avant la conquête européenne, des femmes caraïbes habitant au nord de l'Amazone, mariées à des guerriers Tupi, dont la tribu habitait au sud du fleuve, se considérant comme supérieures, chassèrent leurs maris et se déclarèrent indépendantes.

Plus tard, après une longue guerre, et des alternatives de victoires et de défaites, elles furent définitivement battues, grâce à l'intervention en faveur des hommes d'un grand général nommé Jurupari.

Depuis cette époque, les femmes, dans l'Uaupes, où vainqueurs et vaincues se sont fixés, sont considérées comme inférieures aux hommes et ne jouissent d'aucun droit et d'aucune considération.

Cependant le *Succès*, poussé par son hélice, remontait le fleuve, malgré la rapidité de son courant augmentée par le nombre des îles et des côtes qu'on rencontrait à chaque pas.

En dehors de la chaleur intense qui régnait et que tempérait à peine une légère brise de l'est, les dames se montraient satisfaites de cette excursion, et contemplaient de tous leurs yeux le spectacle qui se déroulait devant elles comme un panorama.

Une végétation merveilleuse enrichissait les rives du fleuve, où les arbres s'élevaient à une hauteur surprenante.

Le docteur Leroux se faisait un plaisir d'étaler son érudition et de nommer chacun de ces géants végétaux.

Les uns étaient des bois d'essence propres à la construction; d'autres étaient des arbres balsamiques comme le cumaru, le copahu, le *merapinima*, compact, lourd, et qui, une fois poli, ressemble à une écaille de tortue.

— Là, disait-il, est le *sucuba*, bois violet qui donne une liqueur vermifuge; ici, c'est l'*assam* qui fournit un venin subtil. Là-bas, vous voyez le *gétaica* dont la résine sert à vernir la poterie et le *chérurba*, dont les cendres sont excellentes pour la fabrication du savon.

Puis il reprenait :

— Cet arbrisseau produit la gomme storax et cet arbre, l'un des plus utiles du globe, est le caoutchouc, du tronc duquel s'extrait par incision, cette sorte de résine si connue qui prend toutes les formes et dont on fait des tissus imperméables.

Il parlait ensuite des fruits de la contrée et citait l'orange, le citron, la mangaba, la saracara, l'atte, l'abiu, l'inga, le bacaba, etc.

Les cocotiers qui ne vivent que près de la mer avaient disparu, mais en cotoyant la rivière, on voyait un grand nombre d'autres produits précieux, la salsepareille, l'ipécacuanha, le julap, la girofle, le péchurim qui ressemble à la muscade, le tapioca et le laurier des Mollusques.

— Du reste, ajoutait l'excellent docteur, toutes les bêtes sauvages que nous avons rencontrées dans les contrées arrosées par l'Orénoque, errent aussi dans les forêts de l'Amazone; et comme vous avez à chaque instant à le constater, les oiseaux, les aras surtout, y présentent la même richesse de couleurs, le même luxe de variétés[1].

C'est ainsi que, bien que dépourvue d'épisodes dramatiques, cette excursion sur l'Amazone sembla fort agréable aux passagers du *Succès* et leur laissa un charmant et utile souvenir.

Le retour au Para s'effectua d'autant plus rapidement que la rapidité du fleuve vint en aide à la machine, et le soir, quand on se mit autour d'une table confortablement mise, on fit largement honneur aux produits du cuisinier Lerat.

Ce dernier, qui ne négligeait jamais l'occasion de faire plaisir à M. Million et à ses hôtes, s'était procuré les meilleurs produits du pays en volaille, viande de boucherie, légumes, fruits et marée.

Des huîtres cueillies dans les racines des paletuviers furent fort appréciées.

On servit aussi divers poissons dont l'infatigable docteur donna bien volontiers les noms.

C'étaient des gorobuja, des perahyba, des dorades et des puraques, qui, comme la torpille, ont le don d'engourdir la main de ceux qui les touchent.

Le lendemain, le *Succès* reprenait son voyage et commençait une traversée qui devait durer plusieurs jours.

En effet on ne devait relâcher qu'à Rio-Janeiro et n'y faire d'ailleurs qu'un très court séjour.

1. D'Orbigny.

CHAPITRE CX

LA TRAVERSÉE. — LA BIBLIOTHÈQUE DU BORD. — LES OCCUPATIONS DES DAMES, CELLES DES JEUNES GENS ET CELLES DES HOMMES MÛRS. — LES CIGARES, LES ÉCHECS, LE WHIST ET LE BOSTON. — *Picolos* ET *petites* OU *grandes misères*. — LES AMOUREUX S'ISOLENT PAR GROUPES DE DEUX. — LE PEINTRE BEAUDOIN ET SON ÉLÈVE. — LE MARQUIS ET Mlle FONTAINE. — JOLLIBOIS ET PAULINE DAUBRY. — UNE TRANSFORMATION. — UNE CONVERSATION ENTRE DEUX AMOUREUX. — RÊVES D'AVENIR. — LE PETIT PAVILLON DU VAL-FLEURY. — POURQUOI IL FAUDRA ENTOURER LE BASSIN D'UN GRILLAGE. — LA FUTURE PARLE DE SA DOT. — HISTOIRE DE SON ENFANCE. — UNE ASSURANCE SUR LA VIE. — LA *Croix du Sud*. — LE *Pain de Sucre*. — LES FORTS *Santa-Cruz* ET *San-Joao*. — LA BARRE DE *Rio-de-Janeiro*. — L'ILE DES ENCHADAS. — LA VILLE ET SA POPULATION. — LA RUE D'OUVIDOR. — L'HOTEL DE FRANCE. — LE COMMERCE DE RIO-JANEIRO. — UNE EXCURSION A TIJUCA. — LA ROUTE DE SAINT-CHRISTOPHE. — VÉGÉTATION LUXURIANTE. — LA CASCADE. — UN SOUVENIR DES PYRÉNÉES. — LE PETIT TIJUCA. — L'EMPEREUR DU BRÉSIL. — LES VOITURES DE LA COUR. — UNE VISITE AU JARDIN BOTANIQUE. — LE FAUBOURG BOTAFOGO. — MAISONS DE PLAISANCE. — LE PIC DE CORCOVADO. — LES EUCALYPTUS AU BRÉSIL. — LES ORANGES DE RIO. — BANANIERS, DRAGONIERS, FOUGÈRES, RICINS, ETC. — LES NOIRS AU BRÉSIL. — UN REPAS AU PALAIS DE L'EMPEREUR. — PROGRÈS RÉCENTS ACCOMPLIS AU BRÉSIL. — LES TRAMWAYS. — LE DÉPART DU *Succès*. — M. FONTAINE S'ENGAGE A RACONTER SES VOYAGES DANS LES RÉGIONS DIAMANTIFÈRES.

Les voyages sur mer sont toujours fort monotones, même quand une température immuablement belle permet aux passagers de passer une partie de leur temps sur le pont.

Le *Succès*, nous le savons, était agencé de façon à offrir aux voyageurs et aux voyageuses le plus de confortable et le plus d'agrément possible ; ony trouvait une bibliothèqued'autant plus intéressante à consulter que la plupart des livres qui la composaient avaient pour objectif, nous l'avons déjà dit, la peinture des pays qu'on était appelé à parcourir.

Toute la bibliothèque des voyages publiée par Plon et Nourrit, la collection des voyages illustrés de la librairie Hachette, les beaux livres de luxe qui sortent chaque année de cette maison et vont attester la gloire de la typographie française dans les cinq parties du monde, les livres de voyages publiés par la maison Rouff, ceux qui sortent de chez Oudin, de chez Challamel, de chez Dreyfous, de chez Decaux, y figuraient en bonne place.

La collection si intéressante du *Tour du monde*, du *Journal des voyages*, des *Voyages illustrés*, *la Revue de géographie* dirigée par le savant M. Ludovic Drapeyron, les *Bulletins* de la Société de géographie

commerciale de Paris et de la Société normande de géographie de Rouen, réunissaient dans leurs pages toutes les formes sous lesquelles d'illustres auteurs ont traduit leur pensée.

Les dames préféraient les ingénieuses aventures dont notre ami Boussenard enveloppe et habille si bien une érudition profonde ; les jeunes messieurs lisaient avidement les beaux récits de voyage de Jacolliot dans les Indes.

Les savants mûrs, eux, se disputaient les recueils sérieux dus à la plume de M. Gabriel Gravier, de M. Maunoir, ou des grands voyageurs, le docteur Crevaux, le professeur Nordenskiold, les frères d'Abbadie, Brau de Saint Pol Lias, Paul Soleillet, Jean Dupuis, le marquis de Compiègne, Marche, Noirot, Jules Garnier, Bonvalot, Dutreuil de Rhins, le docteur Lortet, Francis Garnier, et tant d'autres dont le nom échappe au courant de ma plume.

C'était là une occupation sérieuse, séduisante, trop grave peut-être. Quand, réduites à rester enfermées dans leurs cabines pendant des journées entières, à cause de l'insupportable ardeur du soleil équatorial, les dames avaient lu pendant deux ou trois longues heures, elles sentaient l'ennui les envahir ; le livre leur tombait des mains et elles se seraient endormies si la chaleur le leur eût permis.

Les hommes, eux, avaient la ressource des cigares fumés, des parties d'échecs ou de whist, des verres d'absinthe noyés dans de l'eau frappée ; mais la route commençait d'autant plus à sembler longue aux voyageuses qu'elles avaient la perspective de l'accomplir seules pendant de mortelles journées.

Cependant les uns et les autres avaient des moments où la gaieté revenait franche et sans arrière-pensée ; c'étaient les heures que l'on passait à table et celles qu'on dérobait, la nuit, au sommeil, pour aller respirer sur le pont la fraîcheur bienfaisante des brises de mer.

C'est là, sous la voûte céleste, que les amoureux, jeunes et vieux, échangeaient leurs impressions.

Après le dîner, qu'on avait soin de prolonger le plus longtemps possible dans la nuit, tout le monde montait sur le pont et se divisait en petits groupes.

Les hommes graves, M. Million, M. Fontaine, le docteur Leroux formaient une triade de causeurs sérieux.

Parfois, dans ses jours d'humeur supportable, M^me^ Raymond venait se joindre à eux.

On commençait par des dissertations scientifiques, puis on faisait venir de la lumière.

Elle se présentait généralement sous forme de globes de verre garantissant des lampes suspendues, contre le souffle de la brise.

Alors une table de jeu était déployée et les quatre parteners se plaçaient autour et se livraient aux douceurs d'un jeu aussi antique que solennel : le *boston*, le jeu de nos grand'mères.

Pendant que les quatre vénérables pratiquaient les *picolos aux quatre couleurs*, les *grandes* et les *petites misères*, pendant que les uns voyaient s'emplir et les autres se vider leur corbeille de jetons ; pendant que, pour contrarier Mme Raymond, l'oncle Pétrus, un peu taquin par tempérament, opposait à une demande de *neuf levées en belle*, une *petite indépendance*, avec la presque certitude de la perdre, les jeunes gens prenaient leur vol et comme des oiseaux amoureux se posaient par groupes de deux, de ci, de là, dans les coins les plus obscurs et devisaient du passé, du présent, de l'avenir.

Le peintre Beaudoin et sa charmante élève, Hélène Bourgeois, causaient d'art et faisaient des châteaux en Espagne pour l'époque où, rentrés en France, ils enverraient au Salon les tableaux qu'ils feraient d'après leurs esquisses, dont chaque jour voyait s'augmenter le nombre.

Le brillant marquis de la Bécassière, qui, si longtemps, avait paru invulnérable en face des flèches de Cupidon, se sentait de jour en jour entraîné davantage vers l'adorable Marie Fontaine, qui croissait de son côté en beauté et en grâce.

Baptiste Jollibois, l'ancien commis du Louvre, si rapidement transformé en héros, ayant obtenu l'assentiment de Mme Champion, ne dissimulait plus son amour pour la jolie soubrette Pauline Daubry qui, du reste venait elle-même, de subir une transformation miraculeuse.

Au moment du départ de France, Pauline était déjà une jolie fille ; mais ce n'était en somme que la chrysalide d'où devait bientôt, par le contact des gens du monde, sortir une personne accomplie.

A la maigreur juvénile, avait succédé cet embonpoint qui signale souvent la transition de l'enfant en fille nubile ; le grand air et le grand soleil avaient doré son teint et remplacé par des tons chauds et harmonieux, le rose trop vif de ses joues en fleur.

Sa taille s'était élancée et offrait à la fois la flexibilité d'un roseau et les mouvements ondulatoires d'une couleuvre.

Sa transformation n'avait pas été moins complète au moral qu'au physique.

Avec cet esprit d'assimilation que possèdent au plus haut degré les femmes intelligentes, elle s'était bien vite approprié la grâce du maintien, l'élégance des manières, la distinction du langage que possédaient, en

raison de leur éducation première, les dames et les demoiselles de la noce.

Cette métamorphose, nous l'avons dit, n'avait point échappé aux regards clairvoyants de Mme Champion, qui n'avait pas tardé à traiter la jeune fille, non plus comme une femme de chambre, mais comme une amie et une égale.

On voit donc que M. Jollibois avait fait preuve de goût en mettant son cœur aux genoux de la gracieuse enfant.

Chaque soir, l'ancien chef de rayon avait de longues et charmantes causeries avec sa fiancée.

C'est à une de ces conversations, où ces deux cœurs ingénus se montraient à découvert, que nous ferons assister nos lecteurs.

— Ma chère Pauline, disait Jollibois, que le temps me semblerait long, qui nous sépare du jour où M. le maire nous unira, si je n'avais, pour patienter, ces heures heureuses où je puis serrer votre main et vous dire combien je vous aime!

— Mon ami, reprenait ingénument la jeune fille, croyez bien que je n'ai pas un moins vif désir que vous de voir se lever le beau jour où tous mes rêves seront réalisés.

Puis on faisait des projets d'avenir. Jollibois voulait aller vivre à la campagne, assez près de Paris pour pouvoir vaquer à ses occupations, assez loin pour éviter la foule des visiteurs.

Pauline avait déjà fixé son choix.

— Elle connaissait au Val-Fleury, à côté du bois de Meudon, un petit pavillon, caché sous de grands arbres, au milieu d'un jardin qu'arrosait une fontaine jaillissante.

— Nous utiliserons cette eau fraîche et transparente pour créer un beau bassin au milieu d'une pelouse.

— Bravo! répondait Jollibois, nous y apporterons toute une colonie de poissons rouges dont les ébats récréeront nos yeux.

— Mon ami, disait la belle enfant, il faudra avoir grand soin d'entourer ce bassin d'un solide grillage.

— Et pourquoi cela? chère Pauline.

Les joues de la jeune fille, prenaient alors le ton des cerises mûrissantes.

— Parce-que, répondait-elle, toute confuse de sa hardiesse, s'il nous vient des bébés, il ne faut pas qu'ils courent le risque de tomber dans l'eau.

Un jour la conversation prit un tour plus grave.

Pauline semblait préoccupée.

— Méchante, lui dit son amant de sa plus douce voix, vous avez une pensée qui vous rend rêveuse, et je ne la sais pas encore!

— Oui, ami, dit-elle, je réfléchissais à notre situation respective et je n'étais pas sans inquiétude.

— Parlez, parlez, Pauline, vous me faites mourir d'impatience.

— Je pensais qu'à notre retour à Paris, vous allez être riche et je me demandais s'il sera bien généreux à moi d'abuser de l'amour que je vous ai inspiré, pour devenir votre femme.

— Taisez-vous ! ma chère amie, et ne revenez jamais sur ce sujet.

Il se peut que ma situation devienne prospère; mais ne la devrai-je pas à la générosité de M. Million, et aurai-je un droit quelconque de m'en glorifier ?

Ma Pauline chérie, j'espère pouvoir vous offrir un jour l'aisance; aujourd'hui je suis pauvre, aussi pauvre que vous, car je n'ai rien que ma personne, puisque j'ai perdu ma place

La jeune fille sourit.

— Qu'avez-vous ainsi à rire ?

— C'est que je pense que si vous n'aviez rien, comme vous le dites, c'est moi qui serais la plus riche.

— Comment cela ? interrogea le jeune homme.

— Je ne demande pas mieux que de vous tout dire.

Je suis née à Tours de petits cultivateurs, dont j'étais l'unique enfant.

J'étais encore si petite quand je perdis mes parents, qu'à peine si j'ai conservé d'eux un vague souvenir.

Je fus recueillie par une vieille dame de Saumur qui avait été l'amie de ma mère.

Cette bonne personne s'occupa de liquider ma situation pécuniaire.

La maisonnette de mon père et les terres qu'il cultivait furent vendues au mieux de mes intérêts ; puis elle plaça la petite somme que cela produisit dans une compagnie d'assurance sur la vie.

M^me^ Lecomte, c'est le nom de ma protectice, désirait que ce capital, augmenté des intérêts qu'il produirait, me fût remis à ma majorité.

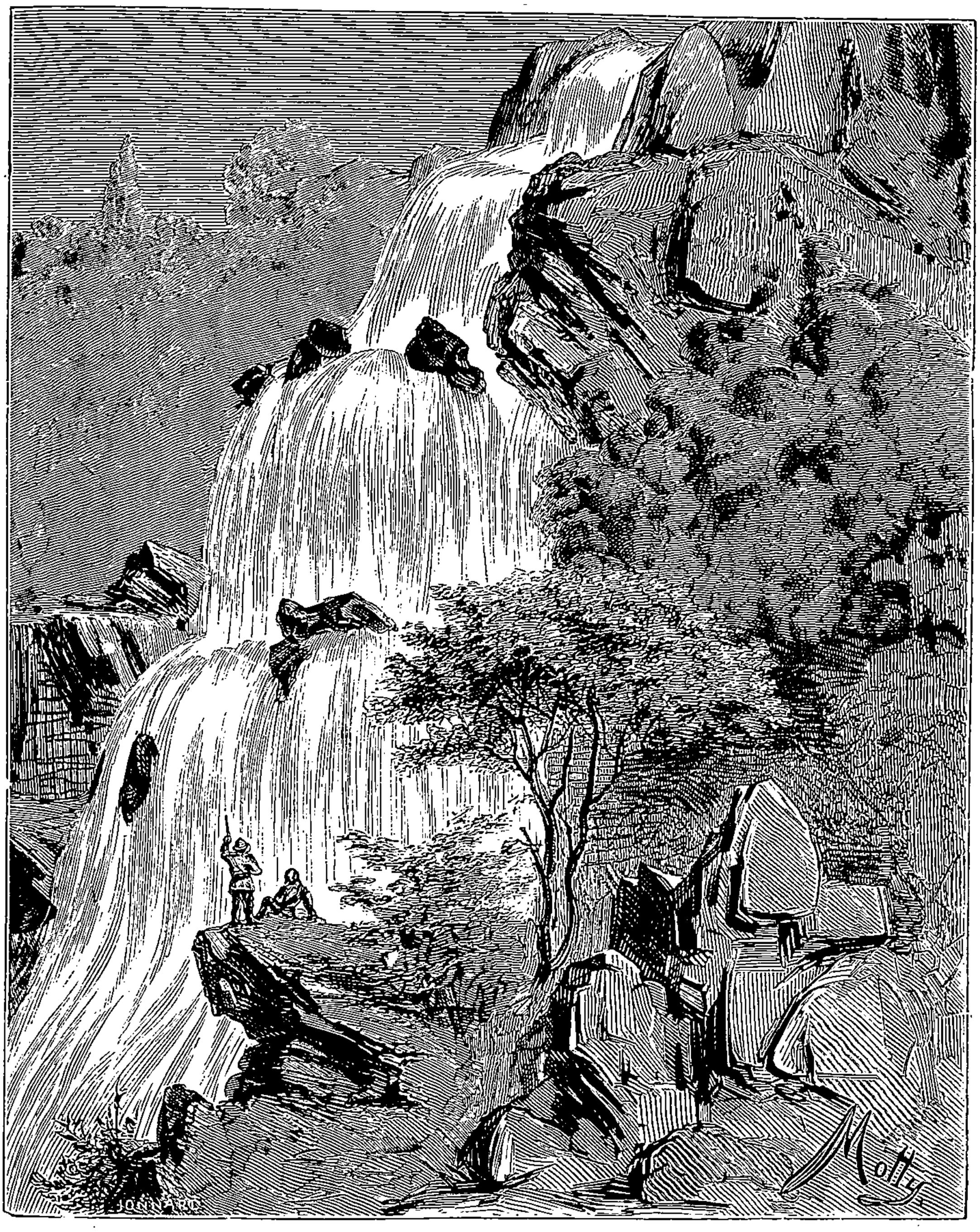
— Hé bien ?

— Hé bien ? je suis majeure depuis hier, et, depuis hier, j'ai à réclamer à la Compagnie, dont j'ai là la police, une somme, de 15.370 francs qui me constituera ma bien modeste dot !

Jollibois saisit la main de sa fiancée.

— Pauline, vous êtes un ange, dit-il, mais je n'ai pas besoin de savoir que vous êtes riche pour vous donner mon âme tout entière.

La jeune fille répondit en riant de son rire perlé :



Cascade du petit Tijuca (d'après document) (P. 1388.)

— Cela, mon ami, nous aidera à payer notre petit ermitage de Val-Fleury.

Ainsi s'écoulaient les belles soirées à bord du *Succès*.

Les groupes d'amoureux conjuguaient au clair de lune l'éternel verbe aimer et prenaient la *Croix du Sud*, qui avait apparu sur l'horizon depuis que le navire avait franchi l'équateur, à témoin de la sincérité et de l'éternité de leur amour.

On continua ainsi, sans trop d'impatience, jusqu'au moment où, un soir, on signala le feu du cap Frio.

Le lendemain matin, le jour se leva à six heures et demie, mais le temps était couvert et la côte n'apparaissait pas nettement dessinée.

Bientôt, pendant que le navire s'avançait, continuant à marcher à grande vitesse, le ciel s'éclaircit.

Les voyageurs, montés sur le pont et impatients d'aborder, aperçurent de hautes montagnes, dans la silhouette desquelles M. Fontaine s'efforçait de montrer le profil de Louis XVI.

Puis on dépassa plusieurs îles, pendant que le célèbre *Pain-de-Sucre* se dressait à la gauche des passagers, semblable à une sentinelle avancée qui veille sur l'entrée de la rade.

Enfin, après que le *Succès* eut franchi l'étroit passage gardé par le fort Santa-Cruz, bâti sur le Pico et le fort San-Joao, les voyageurs virent s'ouvrir devant eux l'incomparable baie de Rio-Janeiro, dominée par un cirque de hauts sommets dentelés, aux formes bizarres.

Le soleil brillait alors de tout son éclat; pas un détail de ce merveilleux panorama n'échappait aux passagers.

A dix heures, le *Succès* jeta l'ancre en face de la ville, à proximité de l'île das Enchadas, où les steamers, avant de poursuivre leur voyage, ont l'habitude de renouveler leur provision de charbon.

Les explorateurs des deux sexes s'empressèrent de débarquer dans la capitale du Brésil, la ville la plus importante, non seulement de l'Amérique du Sud, mais encore de tout l'hémisphère austral.

M. Fontaine apprit à ses compagnons de route que la population de Rio, qui s'élevait à peine, il y a cinquante ans, à 100.000 habitants, dépasse aujourd'hui 400,000 âmes, dont plus de la moitié se compose de nègres et de mulâtres.

La ville se divise en trois parties distinctes; au centre, la cité des affaires, avec ses longues rues étroites et mal pavées, se coupant toutes à angle droit, et bordées de riches magasins.

C'est là que résident la plupart des étrangers, et M. Million y installa ses compagnons de route dans un hôtel français situé rue d'Ouvidor.

C'est la rue la plus belle et la plus animée de la capitale du Brésil.

Les voyageurs, en y pénétrant, reconnurent bien vite, au luxe des étalages, à la magnificence des éclairages, que la plupart des boutiques étaient tenues par des Français et que plus de la moitié des enseignes étaient écrites en langue française. [1]

1. *Promenades dans les deux Amériques*, par Ed. Cotteau. — Charpentier, éditeur à Paris.

On continua à visiter la ville en attendant qu'on apprêtât le déjeuner.

Autour de la vieille ville se groupaient les quartiers neufs, aux rues larges et bien pavées, mais peu fréquentées, avec de grandes places nues et désertes, entourées de constructions monumentales.

Plus loin s'étendaient dans une foule de directions, d'interminables faubourgs, qui longaient la baie ou bien s'enfonçaient dans la campagne, offrant sur tout leur parcours une ravissante succession de charmantes villas avec de jolis jardins bien entretenus.

La baie de Rio-Janeiro, l'un des plus beaux havres qui soient au monde, est la clef de la partie méridionale du Brésil. Elle a été fortifiée d'une manière assez complète depuis le jour où Duguay-Trouin y entra, à pleines voiles et malgré les forts, pour rançonner la cité.

Rio, gracieusement assise sur le revers occidental de la baie, se détache merveilleusement, avec ses innombrables toits rouges et ses hauts clochers, sur les sombres massifs de verdure éternelle.

Plus loin, la rade s'élargit, forme un bassin parsemé de nombreuses îles et s'enfonce jusqu'à quarante kilomètres dans l'intérieur des terres.

Après que les excursionnistes eurent déjeuné, tant bien que mal, à l'*Hôtel de France*, où ils étaient descendus, M. Fontaine prit congé de ses compagnons pour aller présenter ses hommages à l'empereur don Pedro, pendant que la caravane se dirigeait hors de la ville pour en visiter les environs.

C'est que tout le monde s'était accordé pour leur dire que, si la ville de Rio de Janeiro offre un grand intérêt commercial, ses environs ne sont pas moins curieux à étudier, tant sous le rapport géologique, que pour tout ce qui tient à l'histoire naturelle.

M. Million et ses compagnons firent une excursion à Tijuco; c'est le pèlerinage obligé de tout voyageur qui visite le Brésil.

Pour s'y rendre, on sortit de Rio par la route de Saint-Christophe qu'on laissa ensuite à droite pour tourner le dos à la baie.

La route, de ce côté, quand les voyageurs y passèrent, était bordée d'une végétation luxuriante, composée de plantes dont le docteur Leroux fit complaisamment la nomenclature.

C'étaient des cactus, des lantanas, des bougainvillas, des cordias, des tournefortias, et des mimosas lebbek, au-dessus desquels les agaves étalaient leurs têtes fleuries.

Par ces délicieux sentiers, on approchait de la région verdoyante et montueuse d'où se précipitait la cascade.

Il n'était pas possible, surtout à cause des dames, de parvenir avant la nuit sur le lieu de la scène.

En conséquence, on fit halte dans une plantation où le meilleur accueil fut fait aux voyageurs, qui y firent un dîner plantureux auquel Lerat n'avait prêté aucun concours.

Le lendemain, on se remit en route au jour naissant, et l'on se trouva de grand matin en face de la cascade.

Le docteur et le marquis, qui avaient beaucoup voyagé en Italie, comparèrent cette chute d'eau à celles de Naples et de Tivoli qui ornent un paysage analogue, quoique pourtant beaucoup moins riche.

M. Leroux, prenant le rôle du géographe absent, dit qu'un voyageur célèbre, M. de Raigecourt, a comparé ce site à celui de Gavarni, sur une plus petite échelle.

— Et en effet, continua-t-il, c'est comme à Gavarni, une enceinte de rochers couronnés de quelque verdure et d'où l'eau tombe en plusieurs nappes.

Les excursionnistes eurent à comparer cette grande cascade à celle du petit Tijuca, moins tumultueuse, plus modeste, mais aussi plus gracieusement encadrée.

La caravane remonta un petit ruisseau qui la mena dans un vallon plus étroit et plus sauvage que celui qu'elle venait de quitter.

Les montagnes étaient plus rapprochées, les pentes plus rapides ; le torrent mugissait par intervalles, presque inaperçu, tant le rideau de feuillage s'épaississait devant lui.

Après un quart d'heure de marche, le fourré s'éclaircit tout d'un coup, et les voyageurs virent le ruisseau bondir en cascade et se précipiter en une seule masse perpendiculaire d'une hauteur de vingt mètres.

Un sentier circulait autour de la cascade, et là se dressait une petite maison qui a appartenu, dit-on, à un artiste français.

La caravane revint le soir même à Rio, où on rencontra M. Fontaine qui attendait les promeneurs à l'hôtel.

L'empereur l'avait reçu avec ce large esprit hospitalier que le monde entier lui connaît et avait invité à dîner, pour le lendemain soir, tous les compagnons de route du savant géographe.

Cette politesse princière devait être accompagnée de beaucoup d'autres.

Dès le lendemain matin, des voitures de la cour vinrent se mettre au service des voyageurs, qui résolurent d'en profiter pour aller sans fatigue visiter le jardin botanique dont M. Fontaine leur disait des merveilles.

On passa par le long faubourg de Botafogo.

A peine furent-ils hors de la ville qu'une brise délicieuse soufflant de la mer vint les rafraîchir et rendre la chaleur supportable.

Ils passèrent en revue de charmantes maisons de plaisance, qui se composaient généralement d'un unique rez-de-chaussée entouré d'une immense véranda.

La plupart de ces coquettes demeures étaient peintes de couleurs éclatantes, d'autres, et c'étaient les plus jolies, avaient la façade entièrement revêtue de carreaux de faïence blancs et bleus, disposés avec art et formant de gracieuses arabesques.

Dans les frais jardins entourant ces villas, et clos d'une simple grille, se développait librement l'exubérante végétation des tropiques.

A la droite des excursionnistes, surgissait, au milieu d'un océan de verdure, le pic aigu du Corcovado, absolument inaccessible de ce côté.

Ils suivirent le rivage capricieusement découpé de la baie, sans perdre de vue, à gauche, la tête chauve du Pain de Sucre.

Au loin, sur les bords de la mer, s'élevaient les blanches constructions de l'école militaire et de l'hôpital des fous.

Au bout de moins d'une heure de trajet, les voitures entrèrent dans le jardin botanique.

Là, un spectacle féerique s'offrit aux regards des explorateurs.

Devant eux se dressait une splendide avenue de palmiers aux troncs blancs et polis, surmontés d'une tige vert clair, lisse et brillante comme si on l'avait vernie, et qui donnait naissance à un élégant panache se rejoignant d'un arbre à l'autre et formant, à cent pieds dans les airs, une voûte naturelle d'un effet grandiose et surprenant.

M. Fontaine apprit à ses compagnons que ces arbres gigantesques n'avaient pourtant pas plus de quarante ans.

— Lorsqu'ils sont tout jeunes, dit-il, leur tronc est renflé à la base, en forme de bouteille ; on en a fait de nombreuses plantations le long des routes, dans les faubourgs et les environs de Rio.

D'une régularité parfaite, et semblables à de hautes colonnes de granit, ces arbres se prêtent merveilleusement à la décoration des parcs et des jardins.

Le docteur prit la parole.

— Ils s'appellent *l'oreodoxa oleracea* ou *régia* ; dans le pays on se contente de les nommer *palmera real.*

— Le jardin botanique de Rio, continua M. Fontaine, ne compte pas encore un demi-siècle d'existence ; ce qui n'empêche pas, comme vous voyez, que quelques arbres y ont déjà des dimensions colossales.

Les orchidées, les *Rhipsalis* et autres parasites ont envahi leurs branches noueuses

C'est que, sous l'influence de la culture, les végétaux se développent ici avec une rapidité incroyable.

Les excursionnistes remarquèrent aussi des massifs impénétrables de bambous, dont les longues tiges, s'entre-choquant sous le souffle de la brise, ne cessaient de faire entendre un gémissement monotone.

— On a tenté, dit M. Fontaine, d'acclimater ici les *Eucalyptus* d'Australie, mais la température chaude et humide de Rio ne leur convient pas ; ils paraissent souffreteux et mal portants.

Il n'en est pas de même des orangers, qui sont, en cette saison, chargés de fruits délicieux.

Il ne tient qu'à vous, mesdames, de vous assurer que l'orange de Rio est justement renommée... Dans aucun autre pays elle n'acquiert une saveur aussi exquise.

On visita une autre section du jardin, consacrée à une plantation de bananiers.

Là, croissaient en liberté les dragonniers aux feuilles rouges, les fougères et les ricins arborescents, les papayers, les cécropies et d'autres végétaux dont le docteur s'empressa, suivant sa coutume, de dire les noms scientifiques.

Les visiteurs qui, depuis longtemps, avaient quitté les voitures princières, s'aventurèrent avec enthousiasme dans quelques sentiers ménagés au milieu de cette débauche végétale et ils marchèrent de surprise en surprise, s'arrêtant à chaque pas, étonnés et ravis.

De légers papillons, aux couleurs éclatantes et variées, voltigeaient de tous côtés et disparaissaient dans les profondeurs des fourrés impénétrables, quand le docteur qui les poursuivait ne parvenait pas à les capturer.

Rentrée à Rio, la petite caravane alla visiter le jardin public qui est placé en face du consulat de France et qui a été créé par un Français, M. Glazieux.

Les massifs en sont disposés avec un goût parfait.

Le docteur y remarqua, entre autres merveilles végétales, le *Caryota urens*, roi des palmiers de l'Inde et le *Ravenala Madagascariensis*, semblable à un gigantesque éventail.

Ce beau jardin, orné de jolies pièces d'eau, aboutit à une haute et large terrasse en marbre blanc.

Les promeneurs y jouirent d'une vue magnifique et y passèrent l'heure qui leur restait encore avant le déjeuner, dans un calme délicieux, respirant l'air frais de la mer et écoutant le bruit sourd et régulier des vagues qui venaient se briser à leurs pieds.

Ils s'attendaient à trouver parmi les noirs toute une population de mendiants et de gens couverts de haillons. Il n'en fut rien ; tout ce monde-là était décemment et proprement vêtu et chacun put constater qu'on ne rencontrait personne demandant l'aumône.

Les négresses étaient pittoresquement vêtues de cotonnades imprimées et étaient coiffées d'un madras de couleur voyante[1].

De retour à l'hôtel, les voyageurs, qui avaient demandé à être servis à la mode brésilienne, purent constater que la cuisine du pays est fort épicée.

Les *feijade* au piment vert, les *picadini obahiana*, petits morceaux de viande, mêlés à des haricots noirs, assaisonnés avec force poivre et saupoudrées largement de farine de manioc, furent peu appréciés, surtout par les dames, qui, au dessert, constatèrent une fois de plus que les fruits de ce pays comme ceux de toute la région intertropicale, ne valent pas grand'chose, sauf les oranges et les bananes, qui sont excellentes.

L'après-midi fut employé par le beau sexe à se préparer à figurer dignement le soir au dîner de la cour. Tout l'arsenal de la coquetterie fut développé.

Le repas fut d'ailleurs aussi somptueux que cordial et digne en tout point de l'hôte illustre qui avait invité les Européens à sa table.

On y parla des travaux accomplis et des progrès réalisés récemment au Brésil.

Grâce à l'initiative éclairée de l'empereur, de grands travaux ont été récemment entrepris dans la ville et dans les environs.

Rio venait d'être dotée d'un vaste système d'égouts perfectionnés, transformant en engrais les immondices qui souillaient auparavant les pavés des rues.

Plusieurs lignes de chemin de fer avaient été entreprises et même achevées malgré d'énormes difficultés de terrain.

D'autres étaient en voie d'exécution, et partout les travaux publics étaient poussés activement.

Déjà les explorateurs avaient pu remarquer de rapides et commodes tramways sillonnant à chaque instant les principales rues de la ville et reliant les faubourgs les plus éloignés au centre de la cité.

L'empereur demanda à ses hôtes s'ils avaient l'intention de prolonger leur séjour au Brésil et se mit à leur entière disposition pour leur en faciliter l'exploration.

1. Edmond Cotteau.

Les jeunes gens auraient bien volontiers entrepris un voyage aux mines de diamant et aux mines d'or.

Mais M. Million déclara qu'il était bien résolu à n'apporter aucune modification au programme arrêté.

M. Fontaine, qui avait, vingt ans auparavant, visité la Diamantine et Minas-Geraes, s'engagea à utiliser les loisirs forcés de la prochaine navigation, et à raconter ses voyages dans l'intérieur de l'immense empire brésilien.

M. Million prit congé de l'empereur et lui transmit les remerciements de ses compagnons.

Pendant que nos voyageurs reprenaient la route qui devait les ramener à bord, on continua naturellement à s'entretenir de la ville et de l'immense contrée dont elle est la capitale.

La question de l'esclavage au Brésil fut mise sur le tapis.

Y a-t-il encore des esclaves au Brésil? et est-il sérieusement question d'abolir ou non l'esclavage?

Ce fut M. Fontaine qui répondit :

— L'esclavage est aboli en fait; mais on n'est pas sans inquiétude sur les premiers effets du décret d'abolition.

L'empereur s'occupe beaucoup de faire en sorte que ces effets ne soient désastreux, ni pour la stabilité de l'État, ni pour la fortune publique,

C'est en 1854 que l'importation des noirs au Brésil cessa d'être autorisée, et vers la même époque, deux lois, l'une concernant les propriétés territoriales, l'autre le mode et les facilités de colonisation, attestèrent les efforts du gouvernement pour attirer les colons européens et combler le vide créé par le non renouvellement des hommes de couleur.

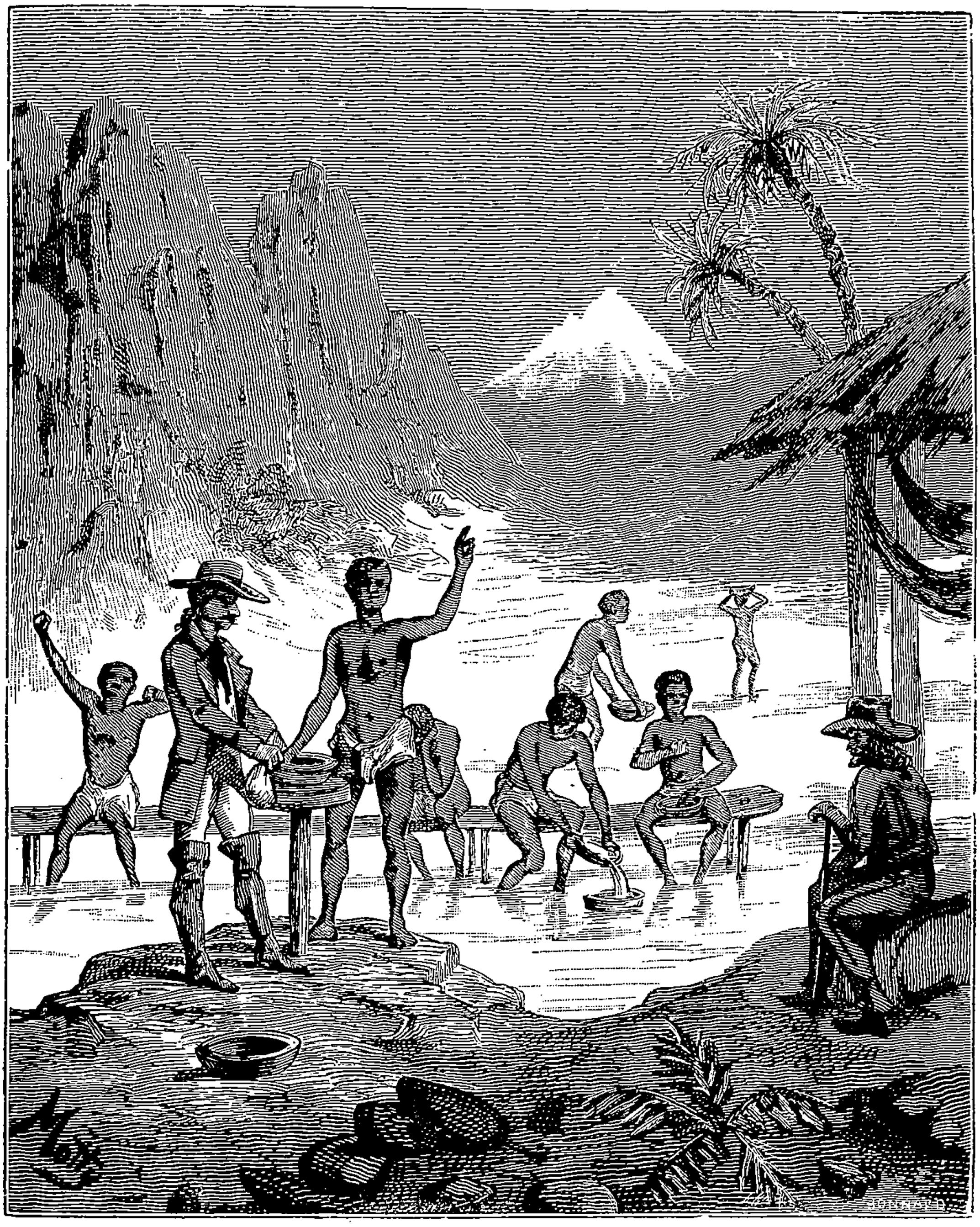
Le 23 septembre 1871, parut le décret d'abolition; il rendait la liberté aux esclaves appartenant à l'État, à ceux donnés en usufruit à la couronne, à ceux qui sauveraient la vie à leurs maîtres, enfin à ceux qui seraient abandonnés par eux.

Il déclarait libres tous les enfants nés de mères esclaves postérieurement à la date du décret. Seuls, les esclaves nés avant cette date restaient dans la même condition, jusqu'à ce que les fonds d'émancipation, c'est-à-dire le hasard ou les loteries, les fissent libres.

Je n'exagère pas, reprit en riant M. Fontaine, il y a ici *des loteries de liberté*, dont les gros lots sont des êtres humains [1].

Tous les voyageurs écoutaient avec un vif intérêt ces détails sur

1. Lire : *A bord de la Junon*, un charmant livre de M. Gaston Lemay, publié à Paris chez Charpentier éditeur, 13, rue Grenelle-Saint-Germain.



Lavage des diamants. (P. 1397.)

l'esclavage au Brésil, mais on arriva au port : la chaloupe du *succès* attendait amarrée au quai ; on s'embarqua et la suite de la conversation fut renvoyée aux calendes grecques.

Le lendemain matin, tout le monde était à bord et *le Succès*, couronné de la colonne de vapeur qui s'échappait de la cheminée de sa machine, quittait le beau port de Rio-Janeiro.

CHAPITRE CXI

RÉCIT DE M. FONTAINE. — SON VOYAGE DANS LES RÉGIONS MINIÈRES DU BRÉSIL. — LA DIAMANTINE. — LIGNE DOUANIÈRE DU DISTRICT DU DIAMANT. — LE MONOPOLE DE L'ÉTAT. — TIJUCO. — LE RIO SAN-FRANCISCO. — LES SURVEILLANTS OU *feitores*. — LA DIAMANTINE VERS 1840. — DIFFICULTÉS RENCONTRÉES PAR LES VOYAGEURS. — BERNARDO FONSECA LECO- — LES PIERRES BRILLANTES DE CERRO-FRIO EMPLOYÉES COMME JETONS. — LORENÇO D. ALMEIDA. — DÉCRET DU 8 FÉVRIER 1730. — FERMAGE. — LE MARQUIS DE POMBAL. — ADMINISTRATION DU DISTRICT DE TIJUCO. — LA *tropa* DES NÈGRES ET LES *servicos*. — RÉCOMPENSES ACCORDÉES ET PEINES INFLIGÉES AUX ESCLAVES. — LE BACALHAO. — DIAMANTS *de belle eau*. — *Limpar a cola*. — LES INDICES PRÉCURSEURS DE LA PRÉSENCE DES DIAMANTS. — *Palha de arroz, fava freta, aghata sicoria*. — LE *cascalhao*. — TRAVAIL DES CHERCHEURS DE DIAMANTS. — *L'Étoile du Sud*. — L'ÉPROUVETTE ET LA DRAGUE DE L'INGÉNIEUR BAZIN. — LE LAVAGE. — HISTOIRE DE LA RECHERCHE DU DIAMANT AU BRÉSIL. — LES VOLEURS ET LES CONTREBANDIERS. — ADRESSE DES NÈGRES. — UNE ANECDOTE. — PÉNALITÉS — LES *grimpeiros*. — LE *listario*. — CLASSIFICATION DES PIERRES. — LA ZONE DIAMANTIFÈRE AU BRÉSIL. — OPINION DU NATURALISTE TSCHUDI SUR LA QUANTITÉ DES DIAMANTS TROUVÉS AU BRÉSIL DE 1730 A 1850. — SOUS QUELLE FORME SE TROUVENT LES DIAMANTS — CE QU'EST LE DIAMANT AU POINT DE VUE CHIMIQUE. — LES DIFFÉRENTS NOMS DU DIAMANT : DIAMANT BRUT, ROSE, BRILLANT; DIAMANT ATABLES, DIAMANTS DE NATURE. — LES DIAMANTS CÉLÈBRES : LA *Montagne de lumière* ; LE DIAMANT DE L'EMPEREUR DE RUSSIE, LE RÉGENT. — DIFFICULTÉ DE TROUVER UN ACQUÉREUR POUR LES GROS DIAMANTS. — LES PAYS OU L'ON TROUVE LE DIAMANT : GOLCONDE, VISAPOUR, L'ILE DE BORNÉO. — LES DIAMANTS DU CAP. — LA FORMATION PRIMITIVE DU DIAMANT, LES TENTATIVES FAITES POUR LE FABRIQUER. — ARRIVÉE A *Montevideo*.

Ce fut le jour même du départ que le vieux géographe sommé de tenir sa promesse, commençait en ces termes le récit de ses impressions de voyage dans les régions minières du Mexique :

— Nous étions, dit-il, mes compagnons et moi, à Villa-do-Fanado quand nous nous dirigeâmes vers le district des diamants qu'on appelle aussi la *Diamantine*.

A cette époque, cette terre sacrée, cette terre sainte, dont chaque caillou semblait privilégié, formait l'apanage exclusif du souverain du Brésil.

On ne pénétrait dans ce sanctuaire qu'avec une autorisation spéciale, et on n'y séjournait que sous le coup d'une surveillance perpétuelle.

La ligne douanière du district des Diamants se trouvait pour nous au port du rio Manzo, affluent du Jiquitinhonha.

Là, un poste de miliciens nous interdit le passage, jusqu'à ce que le gouverneur eût envoyé la permission qui pouvait seule faire lever la consigne.

Grâce à ce sauf-conduit, non moins précieux que n'est aujourd'hui notre totem indien, nous arrivâmes à Tijuco.

Cette ville est bâtie sur le penchant d'un morne, au bas duquel coule, dans une vallée étroite, un ruisseau qui porte le nom de rio San-Francisco.

Les rues de Tijuco sont larges, propres, mais mal pavées; presque toutes vont en pente.

Les maisons sont bâties en adobes, couvertes de tuiles, blanches au dehors et généralement bien entretenues.

Les murailles intérieures sont propres, les plafonds lambrissés et peints, les pièces garnies de tabourets en cuir écru, de chaises à dossier, de bancs et de tables en bois.

Chaque maison a son jardin planté de bananiers, d'orangers, de pêchers, de figuiers et d'un petit nombre de pins.

On y cultive aussi des fleurs et des légumes.

Je ne m'arrêterai pas davantage à vous parler de Tijuco, de la richesse de ses campagnes, de la beauté de ses jardins, qui contiennent tous les arbres fruitiers d'Europe, des mœurs de ses habitants qui sont polis, honnêtes, bien élevés, plus instruits que ceux de tout le reste du Brésil, et j'arriverai à ce qui concerne la recherche et la récolte des diamants.

Les Blancs qui vivent à Tijuco sont, en général, surveillants (*feitores*) dans l'extraction des pierres précieuses, marchands, propriétaires ou commis marchands.

Pendant notre court séjour dans la ville, il nous fut facile de recueillir les renseignements les plus précis sur la récolte des diamants.

Avant les dernières années qui précédèrent mon voyage, c'est-à-dire vers 1840, la Diamantine était une contrée mystérieuse sur laquelle bien des fables avaient été débitées.

Comme on s'exagérait ses ressources, on avait exagéré aussi les précautions à prendre pour en défendre les abords.

Un vaste cordon de dragons entourait le district de manière à ne pas laisser plus de cinq ou six milles d'intervalle d'un poste à l'autre.

Quand les voyageurs se présentaient pour sortir de cette enceinte sacrée, on les fouillait tous sans exception, dans leurs malles, dans leurs bagages et même sur leur personne.

On allait plus loin encore, et quand on soupçonnait un étranger d'avoir avalé quelque diamant, on retenait la caravane pendant vingt-quatre heures.

Aujourd'hui, on a renoncé depuis longtemps à cette ridicule inquisition parce qu'on a reconnu que les frais nécessités par une semblable

surveillance dépassaient la valeur des pierres recueillies et vous pourriez, messieurs, circuler librement dans tout le pays de la Diamantine.

Mlle Fontaine, qui écoutait attentivement, interrompit là le narrateur.

— Y a-t-il longtemps, demanda-t-elle, qu'on a découvert les diamants dans cette région?

Le complaisant conférencier répondit :

— C'est à Bernardo Fonseca Leco, que l'on doit la découverte d'un pays dont, pendant longtemps, on ne soupçonna nullement les richesses.

Les pierres brillantes du Cerro-Frio ne furent recueillies pendant près d'un siècle que pour servir de jetons au jeu.

En 1729 seulement, un nommé Lorenço de Almeïda envoya à la cour de Lisbonne quelques-uns de ces cailloux transparents, qu'il se hasarda à donner pour des pierres précieuses.

Alors l'importance de ce produit ne tarda pas à s'affirmer et les diamants du Brésil commencèrent à être connus.

Par un décret du 8 février 1730, les diamants furent déclarés propriété royale.

Il fut permis à tout le monde de s'occuper de leur recherche, à la charge de payer une redevance à la couronne.

Ce système de fermage, qui prit diverses formes, et subit diverses modifications, subsista jusqu'en 1772.

Le marquis de Pombal, en arrivant aux affaires, résolut de changer un système dont les concessionnaires avaient toujours abusé.

Malheureusement ce ministre tomba d'un excès dans un autre, du gaspillage d'une ferme, à tout l'odieux d'un monopole.

A cette époque, le district de Tijuco fut érigé en État distinct, et une administration royale y fut chargée de l'exploitation des mines, dès lors interdite aux particuliers.

Toute une organisation nouvelle fut créée, composée de trois directeurs résidant à Lisbonne, de trois administrateurs au Brésil, et d'un intendant général investi des pouvoirs les plus étendus.

Quand cet ordre de choses eut été établi, on fit un recensement rigoureux des habitants de la province.

Quiconque ne prouvait pas nettement son origine et ses moyens d'existence était renvoyé.

Si l'on essayait de s'introduire furtivement, on encourait, pour la première fois, une amende et un emprisonnement de six mois; et pour la seconde fois, la déportation sur la côte d'Angola pendant six ans.

Les esclaves eux-mêmes furent enregistrés et soumis à la plus active surveillance.

Découvrait-on un esclave dont le nom n'était pas porté sur les registres, celui à qui il appartenait était condamné à trois ans de déportation, et à dix ans pour la récidive.

La même peine était infligée aux esclaves.

Les lieux où on établissait un lavage de diamant et où l'on maintenait une *tropa* de nègres se nommaient *servicos* (services).

Les nègres qui s'y rendaient appartenaient à des particuliers qui les louaient à l'administration.

En 1776, ces travailleurs étaient au nombre de six mille; quand j'arrivai à la Diamantine, quelques centaines d'esclaves au plus continuaient cette exploitation.

La nourriture de ces nègres consistait en *alqueira de fuba* (farine de manioc) et en haricots. On y ajoutait un peu de sel avec un morceau de tabac en corde.

Bien que, comme vous le verrez tout à l'heure, le travail du lavage soit fort rude et dangereux pour la santé, les esclaves le préféraient à tout autre, soit qu'ils espérassent voler quelque pierre, soit dans l'espoir d'en découvrir une qui les mît à même d'obtenir leur liberté.

En effet, depuis l'origine de l'exploitation, il avait été établi qu'un nègre serait racheté et affranchi dès qu'il trouverait un diamant du poids de 1 *oïtava* (3 ^{gr}. 60 ou 17 carats 1/2).

Quand cet événement arrivait, à l'instant même l'administration suspendait le travail; on faisait habiller l'esclave, on le payait à son maître et on lui rendait sa liberté avec un certain cérémonial.

Ses camarades le couronnaient, le fêtaient et le portaient en triomphe sur leurs épaules.

Si la valeur du diamant était moindre que le prix de son rachat, il continuait à travailler pour l'administration, jusqu'à ce qu'il eût complété la somme.

Pour les diamants qui ne pèsent pas trois quarts d'*oïtava*, jusqu'à ceux de deux *vintins* inclusivement, les nègres recevaient de petites récompenses qui étaient en raison de la grosseur et de la pesanteur du diamant : un couteau, un chapeau, un gilet, etc.

S'il y avait des récompenses établies, il y avait aussi des punitions.

Assis sur des sièges d'où ils surveillaient les esclaves, les *feitores*, ou surveillants, tenaient à la main un grand bâton au bout duquel s'allongeait une grande lanière de cuir, dont ils se servaient contre le nègre qui manquait à son devoir.

Quand la faute était grave, la peine était plus sévère.

On attachait le coupable sur une échelle et deux de ses camarades

lui appliquaient sur les reins et sur les parties charnues des coups de *bacalhao*, fouet composé de cinq tresses de cuir.

Les administrateurs seuls avaient le droit d'ordonner cette peine; et quand ils se conformaient aux règlements, il ne dépassaient pas 50 coups.

Voici comment on procédait et comment sans doute on procède encore à la recherche des diamants.

Dans les premiers temps, on ne cherchait les diamants que sous les torrents. On croyait généralement que c'était sous l'eau que s'opérait leur formation.

— C'est sans doute de là que vient l'expression *diamant de belle eau* ou *de mauvaise eau?* interrogea Mlle Bourgeois.

— C'est certainement l'origine de ce vocable répondit le professeur; mais j'arrive aux procédés employés.

On commence par mettre à sec le lit du torrent à exploiter, en pratiquant un barrage et en donnant un autre cours à l'eau.

Ce premier travail est suivi d'un second appelé par les mineurs *limpar a cata*, et qui consiste à déblayer la première couche de terre, ordinairement dépourvue de diamants.

Cette couche est plus ou moins épaisse, selon que le cours d'eau est plus ou moins paisible.

Lorsqu'apparaissent certains indices précurseurs des diamants, le travail s'accomplit avec un soin plus minutieux, tandis qu'on redouble la vigilance exercée sur les mineurs.

— Pourriez-vous nous renseigner sur la nature de ces signes qui annoncent la proximité des diamants? demanda Mlle Allard?

— Parfaitement, répondit le savant.

Ces indices, appelés formations, sont de petites pierres de transition, arrondies et très polies, et qui, selon leur couleur, reçoivent le nom de *palha de arroz*, *fava freta*, *agulha siricoria*. L'émeri se trouve toujours avec ces pierres.

Il y a encore, non seulement à la Diamantine, mais à Minas-Geraes, un autre indice de la présence du diamant, c'est l'or en poudre granuleuse.

Les diamants se trouvent dans une couche de débris quartzeux, à laquelle on donne le nom de *Cascalhao*.

Le travail des chercheurs de diamants est des plus simples, mais en même temps des plus rudes.

— Vous vous en ferez une idée, si vous pensez que le mineur a sur la tête les rayons d'un soleil tropical, tandis qu'il est souvent enfoncé dans l'eau jusqu'aux genoux.

Lorsqu'on a extrait du fond de la rivière et réuni une certaine quantité de cascalhao ou gravier à diamants, on creuse une fosse d'environ deux pieds et on y amène l'eau.

Dans cette fosse est un banc de bois où les chercheurs s'assoient pour examiner et trier le gravier.

De leur côté, les feitores se placent sur des sièges élevés d'où ils ne perdent pas un seul des mouvements des travailleurs.

Celui d'entre ces surveillants qui se laisserait aller au sommeil serait renvoyé sur-le-champ.

Devant eux s'alignent les mineurs, ayant chacun une sorte de plat creux en bois, qui diffère peu de la batée des orpailleurs et s'appelle aussi *batea*.

Le chercheur de diamants remplit ce plat de cascalhao et l'examine avec soin. Il ôte d'abord les plus gros cailloux, puis lave et retire son sable jusqu'à ce qu'il se soit assuré de la nature de chacun des cailloux qu'il contient.

Si, dans ce sable, il aperçoit une pierre brillante, il la prend entre le pouce et l'index, se lève de son banc, et la montre au feitore, avec un air de satisfaction ; ensuite, il va la déposer dans une grande sébile qui s'appelle aussi batea, placée au milieu des travailleurs.

Malgré tant de soins, tant de peines, tant de précautions, on ne parvient pas toujours à explorer d'une manière complète les terres ainsi traitées : la preuve en est que l'*Étoile du Sud* a été trouvée dans des déblais abandonnés, vers l'année 1852.

Le fleuve Jiquitinhonha et la plupart de ses affluents contiennent des diamants dans la partie rapprochée de leurs sources.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, on a commencé à explorer le lit principal de ce fleuve, en faisant des barrages aux endroits où son peu de largeur le permettait.

Ces entreprises, très lucratives du reste, ont l'inconvénient d'exiger des capitaux considérables.

L'exploration du fleuve deviendra bien moins dispendieuse lorsque les mineurs s'aviseront d'employer la sonde dite *éprouvette*, inventée par notre célèbre ingénieur M. Bazin, et sa drague, pour extraire le cascalhao.

Depuis quelques années, on a fait à sec la recherche des diamants dans des terrains de transport, quelquefois très accidentés.

Ce système donne beaucoup plus de peine, les gisements étant plus profonds, et l'eau pour laver les pierres manquant souvent dans la saison sèche, mais il offre plus de chances et n'occasionne pas tant de dépenses que les travaux exécutés dans le fond des fleuves.

Pour obvier à l'inconvénient du manque d'eau, les mineurs amoncellent les terrains diamantifères déblayés sur des escarpements en pente douce, de manière à ce qu'ils puissent être aisément lavés lorsque les pluies surviennent.

On donne le nom de *gupiaras* aux pentes des collines sur lesquelles les déblais attendent ainsi l'eau du ciel.

Les rigoles pratiquées ont la forme d'escaliers ; de la sorte, le lavage s'opère insensiblement, et les matières précieuses ne sont pas entraînées trop facilement.

Mlle Allard fit signe qu'elle désirait parler.

— Je vous écoute, chère demoiselle, dit le géographe.

— Vous ne nous avez pas dit quand le système vexatoire d'exploitation dont vous avez été témoin et que vous nous avez exposé, a pris fin et a été remplacé par des méthodes plus pratiques.

M. Fontaine répondit :

— Lorsque l'indépendance du Brésil fut proclamée, en 1822, le nouveau gouvernement laissa libres l'entrée et la sortie du district diamantifère et facilita l'établissement de concessions pour l'extraction du diamant.

Une loi promulguée en 1830 supprima la charge d'intendant général, permit l'acquisition aux enchères publiques des terrains diamantifères, fixa au minimum de 33 mètres carrés l'étendue des lots à concéder et décida que la somme annuelle à payer pour de tels lots ne pourrait pas être inférieure à 12 fr. 33.

Un adjudicataire ne pouvait affermer à la fois plus de 200 mètres carrés. La durée de la concession était de trois à six ans.

Je me hâte de vous dire que ce système ne fut qu'imparfaitement mis à exécution et qu'une foule d'individus, profitant du désordre qu'entraînaient les hésitations de l'administration, envahirent les districts réservés et s'approprièrent des richesses qui n'appartenaient qu'à la nation.

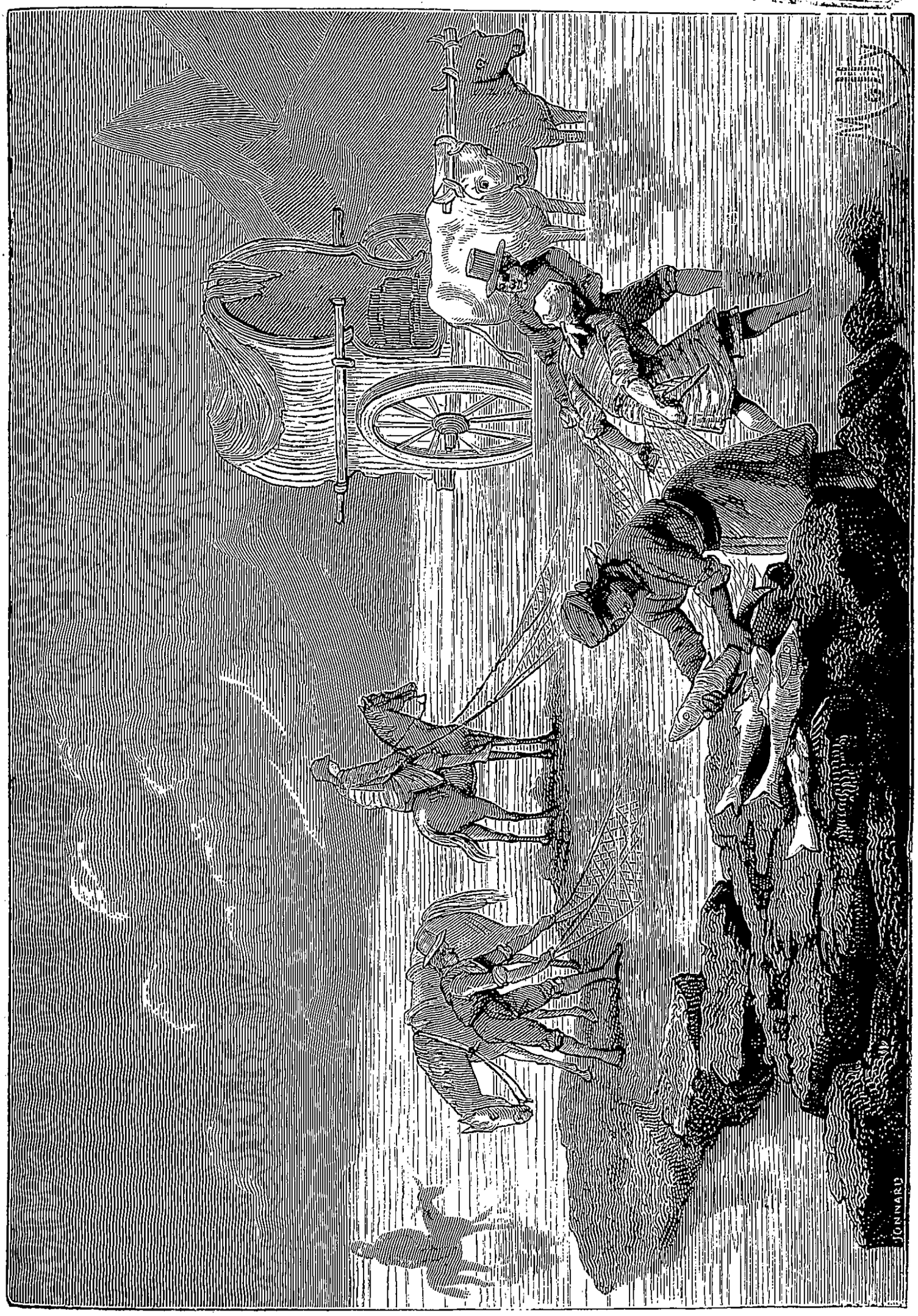
En 1845 furent inaugurées d'autres mesures.

En vertu d'une ordonnance du 25 décembre de cette année et de la loi du 28 octobre 1848, les terrains diamantifères ne peuvent plus être exploités que par des adjudicataires réguliers, payant une redevance annuelle d'environ un centime pour une surface de $2^{m}02$.

L'engagement entre l'administration et l'acquéreur est valable pour une période qui ne doit pas dépasser quatre ans.

Cette loi établit en même temps un impôt de 1/2 pour cent sur la valeur des diamants trouvés.

Cette modicité d'impôt a été considérée comme le meilleur remède



Alors ils reprennent le chemin de la côte, traînant toujours leur engin jusqu'au rivage. (P. 1419.)

pour arrêter la contrebande, qui se pratiquait sur une vaste échelle.

L'expérience a prouvé l'efficacité de la mesure.

La fraude est beaucoup moins considérable qu'autrefois et ne s'exerce guère que sur les diamants d'une certaine valeur.

Mais je reviens au récit de mon voyage et aux observations que j'ai pu faire.

La grande difficulté que j'ai pu constater dans l'exploitation des mines de diamants, consistait à empêcher les nègres de voler des pierres dont ils connaissaient la grande valeur. Aussi tous les soins des feitores étaient-ils dirigés vers une surveillance minutieuse.

Quand les nègres avaient fini, ils étaient obligés de renverser leur battée, d'étendre les bras et d'écarter les doigts pour montrer qu'ils n'avaient rien dérobé.

Comme ils auraient pu, s'ils étaient restés dans les mêmes canaux, cacher, pendant le lavage, un diamant parmi les cailloux, sauf à venir le reprendre plus tard on obligeait les travailleurs de temps en temps à passerd'un canal à un autre.

En outre, on les faisait battre des mains; puis, à la fin du travail, on leur passait les doigts dans la bouche et on les soumettait à une visite scrupuleuse.

Pendant le travail du lavage, les nègres étaient ordinairement nus.

Quand on soupçonnait un esclave d'avoir avalé quelque diamant, on le mettait dans une prison où on le forçait à digérer trois cailloux. S'ils étaient expulsés sans qu'aucun diamant eût paru, on le relâchait.

Malgré ces précautions minutieuses, il se commettait des larcins presque tous les jours.

Jamais escamoteurs d'Europe n'eurent l'adresse et la subtilité de ces nègres pour dérober, sous les yeux mêmes des feitores, les pierres qu'ils apercevaient.

Un intendant voulut un jour s'assurer par lui-même du degré où cette industrie était portée. Il fit venir un nègre qui jouissait, parmi ses compagnons, d'une certaine réputation d'adresse, plaça lui-même une petite pierre au milieu d'un amas de sable et de cailloux dans un hangar de lavage, puis promit la liberté à l'esclave si, sous ses yeux mêmes, il parvenait à enlever la pierre sans être aperçu.

L'esclave se mit à travailler, et l'intendant à le suivre des yeux sans le perdre un instant de vue.

— Hé bien! où est la pierre? dit l'intendant au bout de quelques minutes.

— Oh! répliqua l'esclave, si les blancs sont hommes de parole, je suis libre.

Et, en effet, il tira de sa bouche la pierre désignée et la montra à l'intendant.

Pendant mon séjour au Brésil, pour diminuer le nombre de pareils larcins, on avait mis en vigueur une pénalité très sévère contre les esclaves pris en flagrant délit.

Tout esclave voleur de diamants était d'abord confisqué ; mais on a bientôt compris que ce châtiment ne frappait que le maître.

Plus tard, on fouettait d'abord l'esclave, puis on le tenait aux fers pendant un temps plus ou moins considérable.

Ces esclaves condamnés aux fers formaient une troupe séparée que l'on employait aux travaux les plus rudes.

Malgré toutes ces précautions, la contrebande la plus hardie régnait dans les lavages et dans tout le district.

Dans le principe, quand les pierres étaient plus abondantes, il existait une espèce de contrebandiers qui, réunis en troupes, allaient exploiter les ruisseaux de l'intérieur où ils étaient sûrs de faire une brillante récolte.

Pendant que la masse de ces hommes travaillait à ce lavage défendu, quelques-uns d'entre eux se tenaient en sentinelle dans un endroit élevé; et quand des soldats s'approchaient de ces gorges, à l'instant ils avertissaient toute la bande, qui se retirait alors dans des montagnes inaccessibles.

C'est de là que ces hommes furent nommés *grimpeiros* (grimpeurs).

Depuis que les diamants devinrent plus rares, à peine quelques nègres poursuivirent-ils cette tâche ingrate d'aller fouiller le long des ruisseaux.

Aussi le tort que faisaient ces grimpeurs était-il bien moins réel que le trafic secret des *contrebandistas* achetant aux nègres les diamants dérobés, ou cachés, pendant le travail, entre les orteils, dans les oreilles, dans la bouche, dans les cheveux.

Ces contrebandistas se chargeaient, en outre, de faire sortir du district des mines les diamants dérobés.

En dépit de la surveillance des soldats qui gardaient les frontières, ils parvenaient à franchir le cordon douanier, puis cachaient leur marchandise prohibée au milieu de balles de coton, dans lesquelles elle parvenait facilement, soit à Bahia, soit à Rio-Janeiro.

Quelquefois c'étaient les feitores ou surveillants qui se livraient à la contrebande, et cela avec d'autant plus de facilité qu'ils pouvaient faire entrer leurs propres nègres dans les *servicos* où ils étaient employés eux-mêmes.

Cette complicité de leurs supérieurs a été la grande raison qui, dès l'origine, a porté les nègres au larcin.

Les offres brillantes des contrebandiers ont fait le reste.

C'était une vie fort aventureuse que celle de ces spéculateurs. Ils ne pouvaient aller aux *servicos* que de nuit et par des chemins détournés.

Quand ils étaient arrivés dans les environs, ils détachaient de leurs *tropas*, des nègres qui, moyennant une rétribution, faisaient le courtage de ces marchés clandestins et allaient chercher ceux de leurs camarades qui avaient quelques ventes à faire.

Les diamants étaient pesés et les nègres en recevaient la valeur à raison de 15 francs par vintin.

A Tijuco, ces mêmes pierres valaient déjà 20 francs et 25 francs à Villa-do-Principe, hors du district des mines.

Ce bénéfice aurait été insuffisant pour les contrebandiers, s'ils n'en avaient pas fait un beaucoup plus grand sur les pierres les plus grosses que les nègres leur passaient au même taux et qu'ils revendaient à des prix beaucoup plus élevés.

La contrebande a eu le double inconvénient de rendre le monopole illusoire, ce qui, en somme, n'était un malheur que pour l'État, et d'augmenter les exactions dans une proportion ruineuse pour la valeur des pierres.

On a aussi accusé de péculat les employés subalternes de l'administration, ce qui est assez difficile à croire, quand on songe aux précautions sans nombre dont le gouvernement s'était entouré.

A la fin de chaque journée, chaque feitore, surveillé par l'inspecteur, allait porter chez l'administrateur particulier la sébile où avait été déposé le produit du jour.

Celui-ci prenait le compte des diamants qui avaient été trouvés; il en faisait inscrire le nombre et le poids par le feitore que l'on nommait *listario;* puis on les déposait dans une bourse dont il ne devait jamais se séparer.

Au bout de chaque mois, les diamants étaient remis au trésor; les trésoriers les vérifiaient, les repesaient, les inscrivaient sur un livre, avec le nom du servico et la date de l'envoi.

Chaque année on expédiait pour Rio-Janeiro ce que l'on avait pu réunir dans les douze mois de l'extraction.

Avant d'être envoyées, les pierres étaient tamisées pour être classées en douze lots de diverses grosseurs.

Quand ces lots avaient été enveloppés dans du papier et déposés dans des sacs, on en faisait une caisse sur laquelle l'intendant, le fiscal

et le premier trésorier apposaient leur cachet, et cette caisse était ensuite envoyée sous escorte dans la capitale du Brésil[1].

Le diamant se trouve au Brésil dans une zône comprise entre les parallèles 12° et 20°, latitude sud, et entre les fleuves Paraguaçu, Jiquitinhonha, Doce et Paraguay, dans la province de Matto-Grosso.

On ne saurait dire au juste la quantité de diamants sortie des mines du Brésil depuis la découverte de cette gemme jusqu'à nos jours, mais selon le calcul du célèbre voyageur naturaliste suisse Tschudi[1] qui a pu avoir à sa disposition tous les registres officiels du Brésil concernant cette exploitation, la quantité des diamants extraits des mines brésiliennes pendant l'espace de cent-vingt ans, c'est-à-dire depuis 1730 jusqu'en 1850, s'élevait à 10. 169. 586 carats, ce qui représente 2.200 kilogrammes.

Mlle Allard interrogea le conférencier et lui demanda sous quelle forme on recueille le diamant.

— Les diamants, répondit le savant, sont généralement enveloppés d'une sorte de ciment rougeâtre ou argenté qui empêche de connaître leur valeur intrinsèque avant la taille ; mais il n'en est pas ainsi au Brésil.

Sur aucun des points de la Diamantine ou du Minas-Geraes, on ne trouve les diamants dans leur matrice primitive, et cette matrice elle-même n'a été retrouvée nulle part.

Sans doute, peu consistante, elle aura été délayée par les eaux et les diamants détachés, entraînés avec des cailloux, auront formé le cascalhao.

— Mais, en somme, interrogea encore Mlle Allard, qu'est-ce que le diamant au point de vue chimique?

— Tous les savants, répondit M. Fontaine, sont d'accord pour dire que c'est du carbone pur cristallisé.

Comme vous le savez, il change de nom suivant le mode de taille qu'il a subi. Celui qui n'a pas été taillé se désigne sous la rubrique de diamant brut ; la rose est un diamant dont le dessus est taillé en facettes pointues et dont le dessous est laissé plat ; le brillant est celui dont le dessous est taillé à facettes comme le dessus.

On appelle diamant en table ou table de diamant celui dont la surface a été rendue plane par la taille.

Enfin les lapidaires appellent diamants de nature ceux dont ils ne peuvent tirer parti et qui servent aux vitriers pour couper le verre.

M. Fontaine, voyant son auditoire toujours attentif et pour ainsi

1. Alcide d'Orbigny.

1. *Voyages dans l'Amérique du Sud*. Leipzig, 1866-1868, 5 volumes.

dire suspendu à ses lèvres, continua sa conférence sur le diamant.

Il cita les pierres les plus célèbres du monde : la *Montagne de lumière*, ou *Koh-i-noor* qui, après avoir appartenu au grand Mogol, et au roi de Lahore, a été acquis ensuite par la couronne d'Angleterre; le diamant de l'empereur de Russie, qui est gros comme un œuf de pigeon et qui pèse 47 grammes ou 193 carats, le *Régent*, taillé en brillant, qui appartient à la France et qui, bien que plus petit, surpasse tous les autres par la perfection de sa taille, sa limpidité et la beauté de sa forme.

J'ai déjà prononcé le nom de *l'Étoile du sud* continua le savant. C'est le diamant le plus récemment découvert au Brésil et l'un des plus gros du monde. Je dois vous dire que cette pierre superbe, qui pesait 254 carats avant sa taille, n'a pas encore pu trouver un acquéreur. Il est balloté de dépôt en dépôt et occasionne ainsi dès frais considérables à son propriétaire

Cette difficulté de trouver un acheteur pour les diamants d'un grand prix menace la France, le jour où la proposition de M. Benjamin Raspail sera convertie en loi par la Chambre des députés et par le Sénat.

Le Régent, qu'un inventaire dressé en 1791 estime 12 millions de livres, risque fort de rester longtemps sans trouver d'acquéreur; car il n'y a guère qu'une couronne qui puisse le recevoir comme ornement.

— Quelles sont les autres contrées que le Brésil où se rencontre le diamant? demanda M^lle^ Fontaine.

— Il se trouve dans beaucoup de pays, mais il n'est abondant qu'ici et dans les royaumes de Golconde et de Visapour, dans les Indes ; on en récolte aussi de très beaux dans l'île de Bornéo.

Enfin on a découvert récemment de riches et importants dépôts de diamants dans la colonie anglaise du Cap, au sud de l'Afrique.

Les diamants qu'on trouve là sont très gros, mais moins précieux que ceux des Indes et du Brésil, parce qu'ils sont moins blancs et ont presque tous une teinte jaunâtre.

Le savant géographe parla encore des hypothèses scientifiques admises sur la formation primitive des diamants, sur les tentatives faites pour en fabriquer. Enfin, pour terminer cette très intéressante conférence, M. Fontaine raconta son voyage à Minas-Geraes et décrivit l'exploitation d'or qui s'y fait.

— Dans les recherches qui se font là, dit-il, j'ai remarqué deux formations bien distinctes, l'une de sable, l'autre de pierres.

L'or se rencontre, soit à la surface, soit dans l'intérieur des mornes, tantôt en poudre, en grains et en paillettes, tantôt en lames peu épaisses et plus ou moins grandes, rarement en morceaux d'un volume considérable.

Il s'y présente ou disséminé dans sa matrice, le plus souvent de fer, ou disposé en filons qui reposent sur un lit appelé picarra.

C'est même là le côté le plus saillant qui distingue les gisements d'or du Brésil de ceux qu'on rencontre dans les Guyanes, au Venezuela, et de ceux que nous verrons sans doute plus tard au Chili et au Pérou.

Pour extraire ces substances, tantôt on fait un travail à ciel ouvert, tantôt on ouvre des galeries, afin de suivre les filons dans l'intérieur des montagnes. Quand ces matières ont été extraites, on les brise pour exécuter ensuite l'opération du lavage. Tout le reste se passe comme vous l'avez vu au Callao.

Lorsque je fis mon dernier voyage, continua M. Fontaine, voici comment on procédait et j'ai tout lieu de croire qu'aujourd'hui il s'est fait peu de modifications à l'ancien système, mais je n'oserais rien garantir à ce sujet, faute de renseignements plus récents, et en raison des changements politiques qui ont eu lieu.

L'or recueilli se portait aux intendances provinciales qui le pesaient et le fondaient.

L'or en poudre circulait jadis librement dans le pays, mais la fraude s'en étant mêlée, on l'avait prohibé.

Il fallut alors que les mineurs portassent les petites quantités d'or dans les *casas de permuta* (maisons de change), ou à l'intendance de la province où il allait aboutir en définitive.

L'intendance ne recevait pas moins de 8 oitavas, valeur de 60 francs environ. Quand le métal arrivait, le trésorier le pesait et inscrivait sur un papier volant le nom du propriétaire et le poids de son dépôt; puis il en prélevait le cinquième du roi.

L'or qui restait était ensuite remis au fondeur, qui le plaçait dans un creuset en y mêlant un peu de limaille de fer. En dix minutes environ, l'or était fondu et décomposé par la présence du sublimé corrosif, puis versé dans un moule graissé avec de l'huile; il était retiré ensuite et plongé dans l'eau.

Après le refroidissement, on remettait le lingot entre les mains de l'essayeur en second (*adjudande ensaiador*), qui gravait à l'une des extrémités les armes du Portugal, et à l'autre une sphère armillaire, le tout surmonté du millésime.

L'essayeur en chef prenait à son tour le lingot, en constatait le titre, le gravait avec un poinçon et traçait à côté l'R sacràmentelle[1].

Un certificat en bonne forme terminait cette opération dont le résultat le plus net était de laisser dans les caisses du gouverment 20 0/0

1. Alcide d'Orbigny.

D. Dot L...
Bo...
No....

Le diamant Koh-i-noor a appartenu au grand Mogol. (P. 1407.)

pour le cinquième prélevé à l'entrée, 18 0/0 sur le monnayage, enfin 2 0/0 par la manière assez irrégulière dont l'essayage se pratiquait.

J'ai la foi la plus profonde, ajouta le professeur, à l'esprit de justice de l'empereur don Pédro, et je suis bien convaincu, qu'au moins en ce qui concerne ces prélèvements exagérés, il a profondément modifié l'ancienne législation.

CHAPITRE CXII

MONTEVIDEO. — LES *pamperos*. — LE COLORADO ET LE MIGUELETTE. — LES RUES ET LES MAISONS. — LES TERRASSES. — L'ÉGLISE DE LA MATRIZ. — L'EAU ET LES CITERNES. — LE COMMERCE; IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS. — LES ENVIRONS. — LES FERMES ET LES ARBRES FRUITIERS D'EUROPE. — HISTOIRE DE LA VILLE. — BUENOS. — AYRES ET LE RIO DE LA PLATA. — LE PORT. — LE MÔLE. — L'ANCIEN PORT. — ANCIEN MODE DE DÉBARQUEMENT. — LA VILLE ET SES RUES. — D. JOSÉ GARCIA. — UN *portено* ET SA DEMEURE DANS LA RUE DE LA VICTOIRE. — *Patios*; *azolea*; *réjá*. — LES FLEURS SUR LES BALCONS. — LES JARDINS. — LA FAMILLE DE D. JOSÉ GARCIA — PRÉPARATIFS CULINAIRES. — UN REPAS MONSTRE ET DÉLICAT. — LES PRODUITS DE FRANCE : GIBIER, POISSONS, VINS ET LIQUEURS. — PLAN DÉFINITIF. — OBJECTIONS DU PORTENO. — LE MATÉRIEL ET LE PERSONNEL DU VOYAGE. — CHARIOTS, CHEVAUX, MULES ET CONDUCTEURS. — LES OCCUPATIONS DES DAMES. — JUANITA ET THÉRÉSA. — LE CAFÉ ET LE MATÉ. — UNE PÊCHE A CHEVAL. — LES *lécheros*. — UNE PARTIE DE CAMPAGNE PROJETÉE. — UNE *Quinta* A BARRACAS. — LES COMBATS DE TAUREAUX. — *Picadores, coredores, matador*. — UN HOMME TUÉ. — LA QUINTA DE D. JOSÉ GARCIA. — LE POIRIER ÉPINEUX. — PETIT VOYAGE A L'INTÉRIEUR. — UNE *estancia* A AZAL. — UN CHEMIN DE FER A BUENOS-AYRES. — LE PLAN DE VOYAGE EST ADOPTÉ. — M. BARBIER, M. MILLION ET LE DOCTEUR LEROUX EN SERONT. — UN TRAIN PAR JOUR ET UNE VOIE UNIQUE. — LA CAMPAGNE VOISINE DE BUENOS-AYRES. — LA PAMPA PROPREMENT DITE. — CE QU'EN DIT M. BAIREAUX. — UN CHASSE-BŒUFS. — ARRÊTS EN ROUTE.

Le séjour du *Succès* dans la rade de Montevideo, un des ports de mer les meilleurs et les plus sûrs de l'Amérique du Sud, malgré les *pamperos*, vents du sud-ouest, ne devait pas longtemps se prolonger.

On avait résolu de pousser jusqu'à Buenos-Ayres, c'est-à-dire quarante lieues plus loin, mais on n'avait pas voulu passer si près de la capitale de la république de l'Uruguay sans la visiter.

Montevideo est située sur la rive gauche de l'estuaire du rio de la Plata, par 34° 54 de latitude sud et 58° 33 de longitude est du méridien de Paris.

Les voyageurs y descendirent et parcoururent d'abord la ville qui ne leur offrit rien de bien remarquable, et ses environs qui sont plus intéressants.

Montevideo, qui d'abord a porté le nom de *San-Felipe* (Saint-Philippe), est bâtie en amphithéâtre sur une petite colline basse formant une espèce de presqu'île.

Au sud-est, est le vaste port dans lequel se jettent le Colorado et la Miquelette.

Les rues sont larges, droites, tirées au cordeau et bordées de maisons, toutes bâties en briques, et dont quelques-unes sont très basses.

Presque toutes ces maisons, qu'elles n'aient qu'un rez-de-chaussée ou soient composées de plusieurs étages, sont recouvertes de toits plats servant de terrasses comme ceux de l'Orient et entourés de balustrades en bois.

De là, la vue s'étend sur la campagne et sur le port et l'on jouit d'un spectacle fort animé.

La ville, d'ailleurs, n'a guère de remarquable comme monuments publics qu'une assez belle église, dite la Matriz, dont les tours sont couvertes en faïence peinte et vernissée, et, en face d'elle, de l'autre côté de la place dont elle forme une façade, un autre bâtiment disposé de manière à servir tout à la fois d'hôtel de ville et de prison.

Dans les grandes sécheresses de l'été, le manque d'eau fait beaucoup souffrir les habitants, car la source qui en alimente la ville est à plus d'une lieue de distance.

On boit alors l'eau de pluie recueillie dans des citernes construites à cet effet dans les cours intérieures des maisons.

Les voyageurs appelés à en goûter constatèrent que cette eau est pure et de très bon goût.

On leur dit qu'on rencontrait, en outre, sur le bord de la mer, des puits d'où l'eau douce se transportait dans des charrettes pour le service de la ville.

M. Million constata que Montevideo fait un grand commerce, étendu sur une foule d'articles divers.

Parmi les importations qu'on y fait, figurent les tissus de coton, les lainages, les soieries, le sucre du Brésil, le rhum et d'autres spiritueux.

Le négociant marseillais profita de son séjour pour se débarrasser avec grand avantage de quelques pipes de rhum qu'il avait en trop sur son navire.

Quant aux articles d'exportation, ils consistent en cuirs de bœuf, de cheval, en viande séchée ou fumée, en bœufs vivants, en crins, en suif, en graisse, en corne, en mules ; etc. etc.

En moins d'une journée les voyageurs avaient fait une étude approfondie et complète de la ville, et on rentra le soir à bord, à cause des moustiques qui, dans la cité, rendent le séjour des maisons insupportable.

Le lendemain, on se mit en route pour aller visiter les environs.

Cette campagne est agréablement variée de petites collines et de longues vallées qu'arrosent de jolis petits ruisseaux babillards.

Peu de cultures d'ailleurs animent le paysage; peu d'enclos et presque nulle part des bois.

Les explorateurs remarquèrent avec plaisir beaucoup de fermes d'une grande étendue, plantées de tous les arbres fruitiers d'Europe, qui même l'emportaient en nombre sur ceux originaires du pays, de sorte qu'en s'y promenant au milieu des amandiers, des orangers, des pruniers, des pêchers, des poiriers, des figuiers, des grenadiers, ils pensaient, malgré eux, se trouver tantôt en Provence, tantôt en Normandie.

Ces fermes étaient vastes. Peu d'entre elles avaient moins d'une lieue de long sur une lieue de large, et quand les propriétés n'étaient pas naturellement séparées par une chaîne de collines, un ruisseau ou une vallée, on les distinguait, faute de bois, par des rangées de pierres d'une forme particulière.

Là s'arrêtèrent les études des voyageurs sur Montevideo et ses environs.

M. Fontaine les compléta le soir même, à bord du *Succès*, en racontant l'histoire de la ville qui s'appelait originairement San-Felipe.

— Montevideo, dit-il, fondée par une colonie espagnole de Buenos-Ayres, tomba en 1814 au pouvoir de la cour de Rio-Janeiro. Reprise par les Portugais en 1821, elle fut constituée en république en 1825.

De 1842 à 1848, Montevideo fut bloquée par les Buenos-Ayriens ; c'est ce qui vous explique l'aspect singulier que lui donnent les monuments et les travaux d'utilité publique qui sont restés inachevés depuis cette époque.

Le lendemain, quand les voyageurs s'éveillèrent, leur navire, poussé par son hélice, les menait à grande vitesse vers Buenos-Ayres, le point convenu où l'on devait se séparer.

Buenos-Ayres que les Espagnols appellent *Ciudad de Nostra Senora* ou *Ciudad de la Trinidad*, est située, comme on sait, sur la côte méridionale du rio de la Plata, à plus de 66 lieues de son embouchure, et à environ 200 kilomètres nord-ouest de Montevideo.

Le port, où le *Succès* jeta l'ancre, est situé en face de la ville même et n'est nullement à l'abri des vents.

Le navire, bien que tirant relativement peu d'eau, ne put pas s'arrêter à moins de 12 kilomètres de la ville, à cause des bancs de sable qui entravent la navigation et des vents violents appelés *pamperos* qui soufflent de l'intérieur des terres.

Un môle de 600 mètres de longueur construit en 1856, permit d'opérer facilement le débarquement des voyageurs à l'aide de petites barques qui vinrent les chercher.

— Autrefois, dit M. Fontaine, lors de mon dernier voyage en Amé-

rique, le port était divisé en deux parties, l'une appelée *les Balises*, et l'autre *l'Amarrado*.

Les Balises étaient formées par un banc de sable étendu, qui ne permettait pas aux navires d'en approcher plus de deux et même de trois lieues.

Près du centre de la ville, on avait élevé, en pierres brutes, un môle de 200 mètres de long, 12 de large et 6 de haut, sur lequel l'administration des douanes entretenait un poste qui devait veiller à ce qu'il ne se fît pas de contrebande ; lorsque j'arrivai, cet ouvrage avait été enlevé par un pampero, il y avait déjà une dizaine d'années.

A ce moment, l'eau était si basse que les plus légers canots ne pouvaient approcher de terre.

C'étaient des charrettes à grande roues qui étaient chargées de nous conduire à la rive.

Ce jour-là, le vent soufflait du nord-ouest et l'eau était refoulée au point que notre navire avait du s'arrêter à plus de trois lieues au large.

Je n'oublierai jamais cette singulière façon de débarquer, pas plus que les formes de ces voitures, leurs deux chevaux et le gaucho à l'air farouche qui montait l'un d'eux.

Buenos-Ayres est non seulement la ville la plus peuplée, la plus riche et la plus commerçante de la Confédération argentine, mais c'est une des principales places de commerce du nouveau monde et un de ses principaux foyers d'instruction et de civilisation.

Dès qu'ils eurent touché terre, les voyageurs purent constater que la ville est bien bâtie, de forme carrée, que ses rues se coupent à angles droits, qu'elles sont pavées, tirées au cordeau et bordées de larges trottoirs.

Ils traversèrent les plus belles, celles de la Victoria, de l'Universitad, de la Plata et de la Florida.

Ils virent en passant la place *del Fuerte del 25 de mayo*, ornée d'un obélisque et ainsi nommée en souvenir de la révolution du 25 mai 1810.

M. Million avait à Buenos-Ayres un ancien correspondant, don José Garcia, dont il découvrit bientôt l'élégante demeure.

Ce digne *Portêno* (surnom par lequel, dans le pays on désigne particulièrement les habitants de Buenos-Ayres) demeurait dans la *calle de la Vitoria* (rue de la Victoire) et habitait une des maisons les plus élégantes et les plus vastes de cette opulente voie.

C'était une construction en briques, blanchie avec soin, avec des cours spacieuses, (*patios*), couvertes de mosaïques en marbre blanc et noir, sur lesquelles on étendait des tapis pour les préserver des feux d'un soleil trop ardent.

La maison avait un toit aplati (*azotea*), pavé en pierres, et le devant en était orné d'un portique de style espagnol.

Les fenêtres étaient défendues par une *reja*, grillage de fer, qui avait une grande couleur moyen âge.

Presque toutes avaient des balcons fermés par des jalousies, et l'on y cultivait des fleurs dont le parfum charmait l'odorat et dont l'éclat réjouissait la vue.

Les dames trépignaient de joie en y reconnaissant nos œillets transplantés d'Europe, mais qui avaient pris à Buenos-Ayres un accroissement miraculeux.

Le docteur Leroux désigna, parmi les fleurs indigènes, *l'ariruma*, sorte de jacinthe jaune de l'odeur la plus suave, la *diamela*, qui est peut-être la reine des fleurs américaines, la *peregrina*, entièrement inodore, mais que l'éclat de ses brillantes corolles, jaspées de rouge et de blanc, rendrait digne de décorer nos plus riches parterres, et beaucoup d'autres non moins agréables que la famille de D. José Garcia arrosait de ses propes mains, soit sur le balcon même, soit dans les deux jardins entre lesquels la maison était située.

Chaque jardin était arrosé par l'eau qu'on y apportait de La Plata et dont on recueillait une certaine quantité dans un réservoir dont chaque grand jardin était pourvu.

L'eau ainsi retenue était extrêmement pure, mais si fraîche que le docteur affirma sans hésiter que l'usage en pouvait être dangereux.

Le riche négociant retiré des affaires s'empressa de présenter M. Million et ses compagnons de route à sa femme et à sa famille, composée d'un beau garçon d'environ vingt-cinq ans, officier dans le régiment des *colorados* ou rouges, et de deux charmantes filles dont l'aînée avait dix-huit ans, et l'autre dix-sept.

La maîtresse de la maison se hâta de faire circuler le mâté avec des *bombillas* d'argent, dans un beau vase de même métal.

— Vous êtes chez vous, vous et vos amis, monsieur Million, s'écria D. José Garcia.

Et il donna aussitôt des ordres pour que des chambres fussent mises à la disposition de ses hôtes.

Pendant que l'on échangeait des politesses et des témoignages d'amitié, arriva Lerat, accompagné de Caracasse, de Le Gludic et des deux nègres de M. Moore. Tous étaient chargés de provisions de bouche et de liqueurs qu'ils apportaient du navire.

D. José voulut protester, affirmant qu'on trouve de tout à Buenos-

Ayres et qu'il ne manquerait rien à ses hôtes pendant toute la durée de leur séjour.

M. Million insista et convainquit aisément ses nouveaux amis qu'un supplément des meilleures choses venant d'Europe ne gâterait en rien la délicatesse des repas.

Dès le jour même, le cuisinier français se mit tout entier au service du négociant deBuenos-Ayres, et l'on put apprécier ses talents sans pareils.

On mangea des mets d'Europe. C'étaient :

Une soupe au fromage cuite au four et dûment gratinée, suivant la formule.

Un buisson d'écrevisses pêchées dans le lac de Nantua, c'est-à-dire dans une des gorges les plus sauvages et les plus arides de la chaîne du Jura.

Une poularde de Bourg-en-Bresse, ronde de graisse et blanche comme du lait.

Une truite de la rivière d'Ain.

Un dindonneau de Crémieux en Dauphiné, bourré de truffes comme de raison.

Une terrine de foie gras de Strasbourg.

Des truffes du Périgord cuites au vin blanc et servies dans la serviette.

Des entremets sucrés de toute sorte, qui allumèrent les yeux des jeunes femmes : meringues à la crème, fruits confits de Clermont-Ferrand, petits fours beurrés, biscuits à la cuillère, pains de Châtillon au safran, bombes et fruits glacés.

Enfin parut le dessert avec les fruits de tous les coins du globe, les fromages sans pareils qu'on fabrique dans l'Isère et dans l'Ain, et toutes les ressources gourmandes fournies par la confiserie française dans la métropole et aux colonies.

Le choix des vins fut parfait ; il alla, comme le veut le suffrage de ceux qui savent vivre, des plus tempérés, aux plus fumeux et aux plus parfumés.

Les bouchons de champagne donnèrent leur note joyeuse au dessert, et les liqueurs de France vinrent accompagner le café.

On but les fins produits de Cognac qui portent pour marque de fabrique un lion, arme parlante du fabricant, qui s'appelle Léonin ; on but aussi la liqueur des Chartreux, le china-china de Voiron, le ratafia de Grenoble, le Java fabriqué à Ivry-sur-Seine par M. Th^re^ de Vichy, et bien d'autres excellentes choses encore.

En un mot, ce mémorable repas a laissé dans l'esprit de tous ceux qui y ont participé un souvenir impérissable.

On arrêta le soir même définitivement la ligne à suivre dans l'avenir.

Il fut convenu que l'oncle Jean-Pierre, M. Barbier et toutes les dames, après quelques jours de repos à Buenos-Ayres, se rembarqueraient sur le *Succès* et, après avoir traversé le détroit de Magellan, iraient attendre dans un port du Pacifique, soit à Conception, soit à Valparaiso, leurs compagnons résolus de traverser l'Amérique à travers la Pampa et la Cordillère des Andes.

Cette audacieuse expédition, entreprise par les deux savants, M. Fontaine et le docteur Leroux, et accompagnée avec enthousiasme par les chasseurs, Guillaume Novet, le marquis, le peintre Baudoin, le jeune Jollibois, aurait pour but spécial l'étude des débris fossiles qu'on trouve en grand nombre dans cette région, et celle des mœurs des populations indiennes qui vivent soit dans la Pampa, soit dans la Patagonie, soit encore sur les pentes qui vont du sommet de la Cordillère aux rives du Pacifique.

D. José Garcia s'efforça vainement de détourner ses hôtes de ce projet qu'il considérait comme plein de dangers ; il leur représenta, non moins en pure perte, les fatigues de la route, les périls de toute nature qu'ils rencontreraient à chaque pas, la férocité des bêtes sauvages et des habitants.

Rien ne put émouvoir ces intrépides.

— Nous prendrons nos précautions, dit M. Fontaine, et rien ne sera négligé pour assurer notre sécurité.

En effet, dès le lendemain matin, chacun se mit en route pour se procurer les objets nécessaires au long voyage qu'on allait entreprendre.

La première précaution à prendre était de s'assurer le concours d'Indiens en assez grand nombre pour défendre par la force la caravane contre toute attaque à main armée.

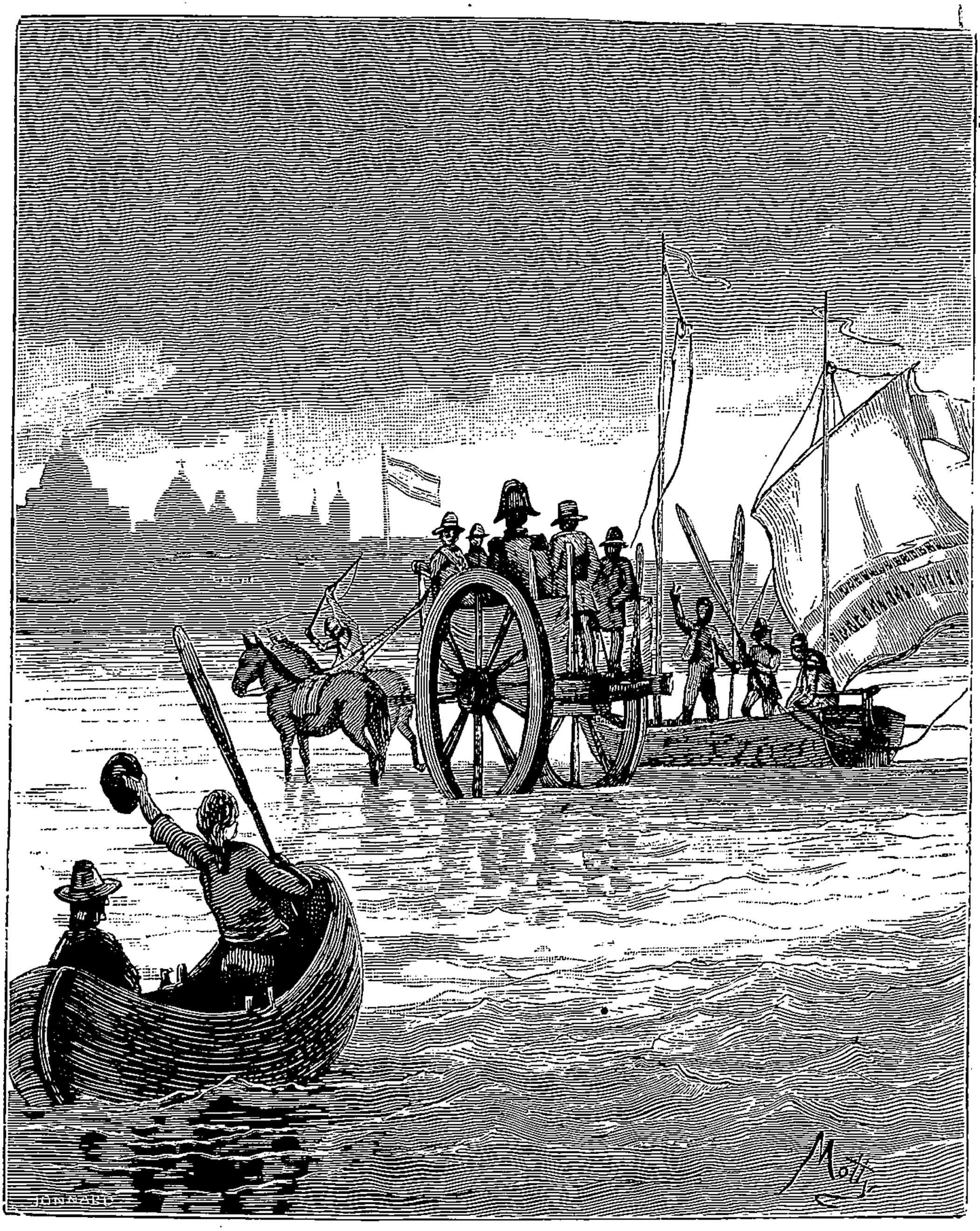
Le chef de ces Indiens devait être un homme sûr et pouvoir servir en même temps d'interprète vis-à-vis de tous les indigènes qu'on rencontrerait, ou chez qui on passerait.

D. José Garcia se mit au service de ses hôtes et, grâce à lui, ils eurent bientôt tout ce qu'ils jugèrent bon d'emporter pour assurer la sécurité de la route.

Quinze chariots montés sur des roues immenses furent achetés, et on se procura pour les atteler à chacun d'eux quatre paires de chevaux qui devaient porter chacun un postillon.

Ces chariots, recouverts d'une bâche en cuir de bœuf, devaient renfermer les provisions de bouche, les objets d'échange et de cadeaux à faire aux indigènes, les choses destinées à assurer le campement nocturne, etc., etc.

Chaque voyageur monterait un cheval de course et des relais seraient préparés dans les maisons de poste qu'on devait rencontrer sur la route.



C'étaient des charrettes à grandes roues qu'étaient chargées de nous conduire à la rive. (P. 1413.)

On arrêta encore cinq métis qui amenèrent avec eux trente mules chargées d'outres remplies les unes d'eau potable, les autres de vin d'Espagne.

Ces *arrieros* devaient surtout devenir indispensables quand on arriverait à la région montagneuse et qu'il s'agirait de franchir la Cordillère.

On trouva sur le *Succès* toutes les conserves, les provisions de bouche

les vins, les liqueurs, les armes et les munitions nécessaires à la nourriture et à l'équipement d'un si nombreux personnel.

M. Million se plaignait et disait toujours qu'on était trop discret et qu'on ne s'approvisionnait pas assez.

Pendant que ce travail considérable s'accomplissait, les dames ne restaient pas inactives.

Conduites par les deux filles de leur hôte, Juanita et Thérésa, elles parcouraient la ville et observaient ces mœurs si différentes de celles des Européens.

Tantôt elles allaient visiter les magasins de nouveauté et faire déplier des étoffes ; tantôt elles visitaient en détail les monuments et s'en faisaient raconter l'histoire.

Le soir on rentrait au logis, et toutes les dames s'asseyaient sur le balcon pour respirer la fraîcheur. Là, elles prenaient le café ou le maté, et les deux jeunes Argentines jouaient parfois de la guitare avec un véritable talent.

Un jour, D. José Garcia vint les chercher pour les mener voir une pêche à cheval qui avait lieu le matin de très bonne heure, car on était en été.

Les promeneuses matinales rencontrèrent, à environ un quart de lieue au nord de la ville, beaucoup de laitiers (*lecheros*) qui s'y rendaient tous à cheval pour y écouler leur marchandise.

Ils venaient régulièrement des estancias ou fermes situées à une lieue aux environs, portant leur lait de chaque côté de leur monture, dans des espèces de cruches de terre, d'étain ou de fer-blanc, au nombre de cinq ou six, et que renfermaient des sacs de peau attachés à la selle et lés avec un morceau de bois.

La plupart de ces laitiers étaient les fils de petits fermiers, mal vêtus et horriblement sales, mais gais, malins et spirituels ; les dames les surprirent plus d'une fois à remplir leurs cruches dans la rivière, après avoir bu une partie de leur lait ; c'étaient de vrais polissons, dont on pouvait dire, en quelque sorte, qu'ils étaient nés à cheval, tant on les avait rompus de bonne heure à cet exercice.

Le plus grand nombre étaient des enfants de dix ans; si petits qu'ils étaient obligés de grimper sur leur bête à l'aide d'un étrier descendant presque jusqu'à terre.

Ils se plaçaient entre les jarres ; et, dans cette posture incommode, ils galopaient à bride abattue, se portant ainsi défi les uns aux autres.

C'est en s'amusant de ces jeux que les explorateurs arrivèrent sur la

rive du fleuve qu'éclairait de ses feux un soleil levant comme en présente seul le climat de Buenos-Ayres en été.

On consomme énormément de poisson à Buenos-Ayres, et la manière dont on le pêche méritait d'exciter la curiosité des promeneurs.

Les pêcheurs se rendent à la rivière avec une charrette couverte de peau, traînée par des bœufs, et suivie de deux chevaux dont l'un est chargé de filets.

Une pêche organisée nécessite ordinairement la présence de quatre hommes.

Deux d'entre eux montent les chevaux et s'avancent dans l'eau, marchant de front côte à côte aussi longtemps qu'ils le peuvent sans perdre pied. Quelquefois même ils mettent leurs coursiers à la nage et se hissent sur leur dos.

Quand ils ont jugé qu'ils sont assez loin, ils tirent l'un à gauche, l'autre à droite, déployant leur filet, dont chacun tient un bout, sur une longueur qui varie de 77 à 97 mètres.

Alors ils reprennent le chemin de la côte traînant toujours leur engin jusqu'au rivage où ils font la récolte du poisson pris et en remplissent généralement leur charrette.

Le seigneur D. José Garcia ne se lassait pas de promener ses hôtes et de leur montrer tout ce qu'il supposait de nature à les intéresser.

Les dames commençaient à connaître parfaitement la ville ; leurs jeunes amies, secondées par leur père et leur frère, arrangèrent pour leurs hôtesses ce que nous appelons en France une *partie de campagne*.

On alla à la *quinta* (maison des champs), l'une des plus agréables des environs de la ville, située à très peu de distance, au sud-est, près du joli village de *Barracas*, qui tire son nom des magasins, soit publics, soit privés, que le commerce y a successivement élevés.

Ce village est situé dans une plaine unie et sablonneuse, et sa proximité de la ville en fait, les jours de fête, surtout dans la belle saison, le rendez-vous du beau monde de la capitale, qui s'y presse à pied, en voiture ou à cheval, comme font au bois de Boulogne les élégants de Paris.

Barracas offrait au peuple un attrait de plus dans les combats de taureaux, qui s'y donnaient encore après avoir été proscrits dans la ville.

Après s'être un peu fait prier, les voyageuses consentirent à assister à un de ces spectacles, et, malgré le côté de sauvagerie qu'il comportait, elles s'applaudirent de leur décision.

L'amphithéâtre construit à cette occasion était, à leur entrée dans son enceinte, garni d'une quantité considérable de personnes de tout

sexe et de toute classe, vêtues de leurs plus beaux habits, mais sans autre distinction que celle que donne une plus grande fortune.

On combattit les taureaux l'un après l'autre, et, dans cette seule soirée, il y en eut dix-huit de tués.

Une porte s'ouvrit : un taureau sauvage, pressé d'un aiguillon jusqu'à en devenir fou, s'élança, bondissant dans l'arène, en se battant les flancs de sa queue, et la gueule fumante.

Il s'arrêta alors et chercha un ennemi.

On lui opposa deux piqueurs (*picadores*) à cheval, armés chacun d'une longue lance; 8 ou 9 coureurs à pied (*corredores*) et un *matador*, qui ne parut que lorsqu'il s'agit d'en finir avec le taureau.

La scène ne tarda pas à s'animer, le taureau se précipitant tantôt sur l'un de ses ennemis, tantôt sur l'autre.

Il fallait que le picador fût aussi vigoureux qu'agile pour éviter les coups désespérés que lui portait souvent le taureau.

Les voyageuses virent le cheval de l'un d'eux et le taureau, tous deux les jambes de devant en l'air, soutenues un instant par la lance seule du picador, qui jeta enfin le taureau de côté, en lui perçant l'épaule.

Les corredores vinrent ensuite, et lui dardèrent, dans le cou et dans les épaules, des javelots armés de fusées d'artifice, jusqu'à ce qu'aveuglé par la fureur, il ne portât plus ses coups qu'au hasard.

Quand ils l'eurent ainsi harcelé et tourmenté quelque temps, le matador, appelé à grands cris pour le mettre à mort, parut, une pièce d'étoffe cramoisie dans la main gauche, et tenant dans l'autre une longue épée droite.

Le taureau attacha sur lui ses regards; et quand il vit la pièce d'étoffe, il s'élança dessus.

L'adroit matador se jeta de côté, et après quelques passes du même genre, agitant, pour la dernière fois, sa pièce d'étoffe, il attendit le taureau, lui plongea son épée dans le flanc et l'étendit à ses pieds.

Alors, au bruit des applaudissements, quatre gauchos à cheval se précipitèrent dans l'arène, en faisant vibrer dans l'air leurs lazzos; ils enlacèrent le taureau par les cornes et par les jambes, et, au moyen d'une longue courroie fixée à la sangle du cheval, ils entraînèrent le cadavre de l'animal hors de l'arène, au milieu de nuages de poussière.

Un autre taureau parut et subit le même sort.

Cette fois, un homme fut tué, aux applaudissements des spectateurs. Un des chevaux, percé au flanc par la corne meurtrière, fit le tour de l'arène au galop en y semant ses entrailles.

C'en était trop pour la sensibilité de nos compatriotes. Elles se

levèrent et déclarèrent que, pour rien au monde, elles ne consentiraient à être plus longtemps spectatrices d'une semblable boucherie.

Elles revinrent donc tranquillement se promener sur la pelouse au milieu de laquelle était située la quinta de D. José Garcia, dont la blancheur contrastait avec la verdure des environs.

Cette habitation, assise sur les bords de la rivière, à laquelle son étendue donnait l'aspect d'une véritable mer, était entourée de champs et de prairies et s'élevait au milieu des limoniers, des orangers et des figuiers.

On y voyait aussi des vignes, des oliviers, tous les arbres fruitiers de nos climats, tous les légumes de nos potagers.

Les quintas situées sur les rives de la Plata présentent, en général, moins d'ombrage que les autres; mais comme elles plongent sur la rivière, et qu'au-dessous passe la route la plus fréquentée, elles sont beaucoup plus animées et plus pittoresques.

Elles sont ordinairement entourées de larges fossés plantés d'agaves ou d'une espèce de cactus (poirier épineux), qui forment d'excellentes clotures, les meilleures qu'on puisse opposer aux entreprises des Indiens et des Gauchos[1].

La seule espèce de grand arbre indigène que les voyageuses remarquèrent et qui se trouve dans cette partie du pays est un arbre assez triste, espèce de *ficus*, mais dont le tronc est tellement volumineux qu'on le prendrait à distance pour un bouquet de bois.

La feuille en est longue, d'un beau vert analogue à celui de la feuille du laurier de Portugal.

La texture du tronc est si singulière qu'il serait difficile d'en donner une juste idée. On pourrait la comparer à un chou de couleur jaune.

Cet arbre est *l'ombu*, qui n'est bon à rien comme bois de construction, mais dont on encourage la culture, parce qu'il sert d'ornement et donne de l'ombrage.

Naturellement, pendant les longues soirées passées soit à la maison de D. Jozé Garcia, à Buenos-Ayres, soit à sa Quinta de Barracas, on parla beaucoup des pampas où les intrépides membres de l'expédition allaient s'engager.

L'aimable portêno leur proposa de les mener faire un petit voyage sans danger à l'intérieur.

Il possédait, aux environs d'Azul, petite ville située à soixante et quelques lieues de Buenos — Ayres, une grande *estancia* où il faisait élever une grande quantité de chevaux, de moutons et de bêtes à cornes.

1. Voir, pour tout ce qui concerne Buenos-Ayres, le beau livre de M. Alcide d'Orbigny

Un chemin de fer y conduit, ce qui simplifiait considérablement le problème.

D. José Garcia fit observer aux voyageuses qu'en faisant ce trajet dans la journée, elles assisteraient aux travaux de la campagne, elles verraient prendre et dompter les chevaux sauvages, tandis que, si quelques uns de messieurs les chasseurs consentaient à les suivre, ils tireraient des coups de fusil tant qu'il leur plairait.

Après avoir vécu deux jours de la vie de l'estancia, elles reviendraient très suffisamment éclairées sur l'aspect de la campagne argentine.

Ce plan fut accepté par les dames avec enthousiasme. M. Barbier, devant la perspective de voyager en chemin de fer et sans fatigue, affirma qu'il serait heureux d'accompagner sa fiancée et les dames, dont l'ensemble lui représentait un bouquet de fleurs rares.

L'oncle Million, qui avait eu suffisamment le temps d'étudier le commerce de la ville, déclara qu'il ferait bien volontiers partie de la caravane.

Enfin le docteur Leroux, accompagné de son ami Guillaume, se détacha de ses futurs compagnons de route, dans l'espoir d'utiliser son séjour à la campagne au bénéfice de ses collections.

D. José Garcia fit tout préparer lui-même pour l'expédition projetée, si bien que le lendemain, à la pointe du jour, les excursionnistes n'avaient d'autre peine à prendre que de s'installer dans un wagon spécial loué à cette intention.

C'était un dimanche et la petite troupe gagnait la station à l'heure où l'on sortait des églises. Les dames ne purent résister à l'envie de s'arrêter un instant pour voir sortir du lieu saint un flot d'élégantes et gracieuses femmes, à l'air aimable, à la physionomie ouverte, aux grands yeux expressifs.

D'ailleurs nos compatriotes n'étaient pas les seules à contempler ce charmant spectacle.

Un assez grand nombre de jeunes gens, qui n'étaient rien moins que des étrangers, en jouissaient aussi, de sorte que c'était une avalanche de saluts, de bonjours et de sourires.

Tout ce monde paraissait fort satisfait et de belle humeur; mais les plus belles choses prennent fin et, la foule s'étant écoulée, les excursionnistes reprirent la route de la gare où ils ne tardèrent pas à arriver sans accident.

Un instant après le train filait à toute vapeur sur la plaine unie du territoire argentin.

A peu de distance de la ville, et après avoir dépassé quelques champs

de maïs, les voyageurs avaient déjà sous les yeux l'aspect de la pampa, s'étendant devant eux, immense, sans limites, sans variété, comme l'océan. [1]

M. Daireaux, qui a publié récemment un volume sur Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie, dans la collection des *Voyages illustrés* de la librairie Hachette, dit en parlant de la pampa :

« Géographiquement le territoire que l'on peut réunir sous le nom générique de *pampéen* s'étend du 23° degré de latitude sud jusqu'au détroit de Magellan par 54° et se trouve compris en longitude entre le 56° degré et le 74°, que suit presque complètement la Cordillère des Andes.

« Les contrées peuplées de ces grandes plaines sont relativement peu importantes et se composent des quatorze provinces de la République Argentine.

« En dehors de ces provinces, d'après une carte officielle que le gouvernement de cette république vient de publier, ce vaste continent comprend encore, sous la domination argentine, neuf territoires destinés à être peuplés dans un temps sans doute fort éloigné. Chacun d'eux suffirait à recevoir une grande nation, si leur fertilité était en rapport avec leur étendue.

..... « La plaine, quand elle affecte ce double caractère d'immensité et d'uniformité, ne saurait intéresser au premier abord.

« Elle n'attire par aucun charme, ni aucune promesse, semble ne rien dérober aux regards et n'offrir aucune difficulté à vaincre pour qui veut l'exploiter. »

Tel était le spectacle monotone et triste qui se déroulait devant les yeux des explorateurs.

A l'avant de la machine, était fixé une sorte de treillis formé de grosses barres de fer, inclinées à droite et à gauche : c'était un chasse-bœufs, destiné à culbuter en dehors de la voie les animaux errants.

Parfois la machine sifflait, ralentissait, et même s'arrêtait pour laisser passer un troupeau.

Parfois aussi des bandes de chevaux s'enfuyaient dans un galop désordonné, effrayés par le passage du train et le bruit de la locomotive.

Les excursionnistes coururent ainsi toute la journée à travers l'immensité verdâtre des plaines, s'arrêtant à de longs intervalles devant quelques pauvres villages, pour laisser monter et descendre des familles de paysans.

1 Lire : *A bord de la Junon*, par Gaston Lemay — Charpentier, éditeur, à Paris.

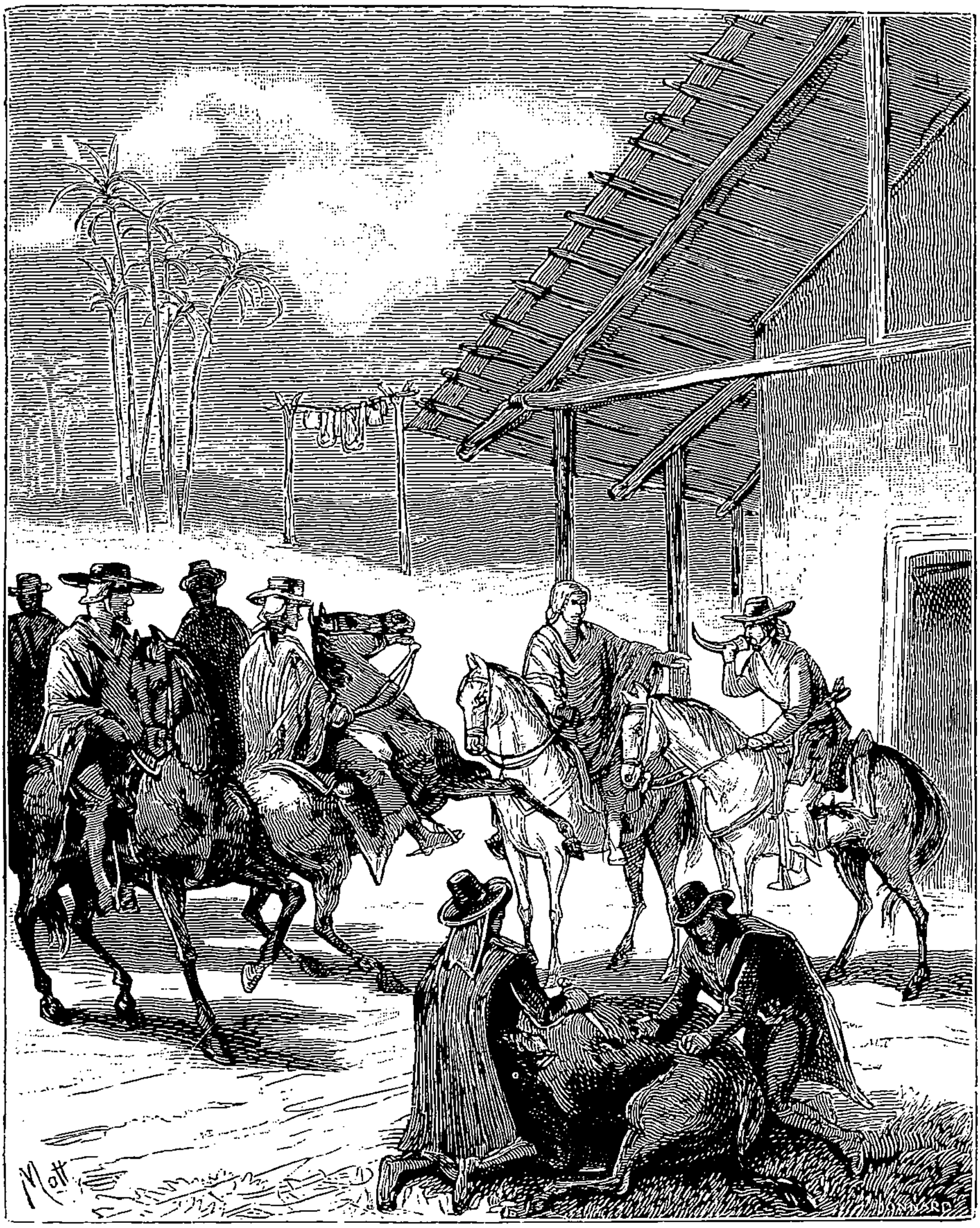
CHAPITRE CXIII

DÉJEUNER A L'AUBERGE. — *Ranchos* ET *pulperias*. — LES TROUPEAUX DANS LA CAMPAGNE. — ARRIVÉE A AZUL. — L'ESTANCIA DE D. JOSÉ GARCIA. — UNE LAGUNE D'EAU DOUCE. — LES ANIMAUX DOMESTIQUES, LES ANIMAUX SAUVAGES ET LES OISEAUX D'EAU QUI S'Y RENCONTRENT. — UNE CHASSE AVEC MÉDOR DANS LA LAGUNE. — LE VANNEAU ARMÉ OU *téro-téro*. — LE CHAJA, CRIS D'ALARME RÉPÉTÉS. — LES EFFETS D'UN COUP DE FUSIL. — UN FEU NOURRI SUR LES FUYARDS. — FLAMANTS, CYGNES, OIES, CANARDS, CIGOGNES, HÉRONS, IBIS. — LE GIBIER DE POIL. — LE CERF, LE CHEVREUIL, LE GUANAQUE, AGOUTIS ET LIÈVRES. — LES BÊTES FAUVES. — LES CHIENS SAUVAGES. — UNE BONNE CHASSE. — COMMENT LES GAUCHOS DOMPTENT LES CHEVAUX. — IL N'Y A PLUS DE CHEVAUX SAUVAGES. — LA MARQUE DES TROUPEAUX. — LES CHEVAUX PAMPÉENS D'APRÈS M. DAIREAUX. — LES GAUCHOS, LEUR COSTUME, LE *poncho;* LES MOEURS, LES COUTUMES, LA SOBRIÉTÉ DES GAUCHOS. — CABANE ET MOBILIER. — LE JEU. — LES *rodeos*. — LA PULPÉRIA EN ADOBE. — LE *palenque*. — LES PARIS. — CONDITION DES FEMMES. — MÉNAGES IRRÉGULIERS. — LES ENFANTS ET LEUR ÉDUCATION A CHEVAL. — LE LASSO. — L'HOSPITALITÉ CHEZ LES GAUCHOS. — UNE PARTIE DE CARTES. — JOUER SA CHEMISE. — LE *charque* OU BOEUF SÉCHÉ. — LE CAPATAZ. — LES TROUPEAUX DE MOUTONS. —LES CHIENS *ovejeros*. — LEUR RÔLE ET LEUR EXISTENCE. — COMMENT ON LES ÉLÈVE ET COMMENT ON LES DRESSE. — CE QU'EST UNE ESTANCIA ET LES TROIS BATIMENTS QUI LA COMPOSENT. — RETOUR DANS LA CAPITALE ARGENTINE. — CE QUE LE DOCTEUR DIT DE L'HISTOIRE DE LA PAMPA. — COMMENT LES TROUPEAUX Y ONT PÉNÉTRÉ. — L'HERBE *paja brava* OU *pampa*. — LE *gynerium argenteum*. — LE CHEVAL, PUIS LE BOEUF SE MULTIPLIENT A L'INFINI. — LES FRÈRES GOES. — L'ÉLEVAGE DES BŒUFS REPRÉSENTE LA GRANDE CULTURE; CELUI DES MOUTONS REPRÉSENTE LA PETITE. — HISTOIRE DES MOUTONS DE LA PAMPA. — LES BÉNÉFICES QUE PRODUIT LEUR ÉLEVAGE. — UN CAPITAL DOUBLÉ EN UN AN. — L'AVENIR DES ÉMIGRANTS. — DIFFICULTÉS ET ENNUIS DE LA VIE DE BERGER. — COMMENT DÉBUTENT LES ÉMIGRANTS EUROPÉENS. — LA TONTE ET LA TOISON. — LES FÊTES QUI ACCOMPAGNENT LA TONTE. — STATISTIQUE DU NOMBRE DE BÉTAIL DANS LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

A moitié chemin à peu près d'Azul, le train s'arrêta pour permettre aux voyageurs de déjeuner et pour laisser passer le train qui arrive en sens contraire.

La ligne, en effet, est à voie unique, et il n'y a chaque jour qu'un train dans chaque sens.

A partir de cette halte, les villages devinrent de plus en plus rares et l'on ne voyait plus que de pauvres ranchos aux toits de chaume soutenus par des murs en adobe, avec une porte basse, la plupart du temps sans fenêtres, quelques *pulpérias* ou cabarets, comme on en trouve dans tous les lieux qui ne sont pas tout à fait déserts; enfin, de loin en loin, on rencontrait quelques estancias enveloppées dans des bouquets de verdure.



Gauchos devant une pulperia. (P. 1430.)

Ce paysage monotone et monochrome n'était animé que par la rencontre de gauchos voyageant au galop de leurs petits chevaux.

La route se poursuivait au milieu d'innombrables troupeaux de moutons, de bœufs et de chevaux qui paissaient en liberté.

Un berger à cheval galopait autour de ces animaux et, si une bête s'écartait trop, elle était immédiatement saisie et ramenée à l'aide d'un lasso.

Le train arriva à Azul au coucher du soleil.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour se rendre à l'estancia de D. José Garcia, et l'on se mit en route en dépit de la fatigue causée par une journée passée en chemin de fer.

Non loin de cette demeure, où les dames s'empressèrent d'aller jouir d'un repos bien mérité, s'étendait une lagune d'eau douce, point de concentration où venaient se désaltérer les animaux de toute sorte répandus dans la pampa.

Là se groupaient, à certaines heures du jour, les animaux domestiques ; là aussi se réunissaient toutes les bêtes sauvages et les oiseaux d'eau qui y abondent en toute saison.

Dès le grand matin, le lendemain, les chasseurs étaient sous les armes et, précédés de Médor, s'avançaient sans bruit vers la lagune.

Malgré ces sages précautions, un cri mille fois répété de *tero-tero* donna le signal d'alarme à toute la gent emplumée.

C'était la voix du vanneau armé, toujours au guet, vraie sentinelle de la pampa, auquel le moindre événement arrache son cri bien connu.

Ce bruit agaçant mit en éveil toutes les familles bariolées de rose, de blanc ou de gris, les flamants, les cygnes à col noir, les canards des espèces les plus variées, les ibis, les bécassines, les grèbes, qui jusque-là étaient restés paisibles sur les bords fangeux du lac en miniature.

Le chaja fut le premier à répondre par le cri que son nom imite au cri du vanneau que les habitants appellent le tero-tero.

Le Canadien, l'œil au guet, le vit s'élever majestueusement après avoir battu le sol de ses larges ailes, en allongeant le cou avec des allures de grand vautour.

Le signal était donné ; tout ce monde ailé se mit à s'agiter et se disposa au départ. Aussi Guillaume Novet n'hésita pas ; sa balle infaillible vint frapper le bel oiseau qui tomba lourdement sur le sol et ne tarda pas à être ramassé par le docteur ; celui-ci trouvait là un nouveau sujet à empailler et à placer dans son muséum.

Le bruit de l'arme à feu vint redoubler la vitesse et l'activité de ces hôtes des marais dont les uns s'enfuyaient perchés sur leurs hautes échasses et dont les autres nageaient vers le centre de la lagune.

Tous les chasseurs alors firent feu sur les fuyards et Médor se précipita pour aller ramasser les victimes.

La fuite devint alors générale. Des bandes de quarante ou cinquante flamants, d'autant de cygnes, d'oies, d'innombrables canards, des cigognes des hérons et des ibis, s'envolèrent pêle-mêle, emplissant l'air de leurs

cris, l'obscurcissant ou tamisant les rayons du soleil à travers leur plumage coloré.

— Messieurs, dit le maître de la maison, ceci ne vous donne qu'une faible idée de ce que vous rencontrerez dans les terres plus reculées.

L'autruche, le cerf, le guanaque sont réunis aussi par groupes autour des lagunes, où tous les habitants sauvages de la pampa se rassemblent pour trouver uu peu de fraîcheur.

En rentrant au logis, si votre excellent chien consent à nous aider, nous joindrons aux nombreuses victimes que vous venez d'immoler quelques grosses perdrix, des agoutis, des lièvres de l'espèce particulière qu'on ne trouve qu'ici.

Nous rencontrerons peut-être encore diverses espèces de tatous dont vos balles, malgré la force de pénétration de vos excellentes armes, auront peine à percer l'armure.

— Voilà les éléments d'une jolie chasse, dit le Canadien ; mais au point de vue des émotions qu'entraîne la lutte contre un fauve, je commence à trouver la pampa un peu pauvre.

— Patience! patience! messieurs, répondit l'estanciero, dans les parties moins fréquentées, vous trouverez cachés dans les touffes épaisses du *gynerium argenteum*, cette herbe primitive de la pampa, le jaguar, le puma au pelage léonin, aux allures de tigre, le tapir, le renard, le pécari, et enfin les chiens, des déclassés qui, par abandon ou indiscipline, sont retournés à l'état sauvage et devenus contre l'homme les alliés des fauves.

Puis il ajouta sentencieusement :

— Après tout, les chiens n'ont fait qu'imiter le gaucho qui, quand il a commis un crime ou éprouvé un malheur irréparable, n'a d'autre pensée que de fuir au désert et de s'allier à l'Indien pour se venger d'une civilisation où il n'a plus sa place.

Quand les chasseurs revinrent de cette brillante partie de chasse qui fut d'un bout à l'autre une véritable mitraillade, ils étaient chargés d'assez de victuailles pour approvisionner un marché.

Ils allèrent rejoindre les dames qui les attendaient dans le grand corral de l'estancia.

C'est le lieu où on amène les troupeaux qui ont à subir quelque opération délicate.

En ce moment, des gauchos étaient occupés à dompter des chevaux sauvages, ou, pour mieux dire des chevaux à dresser, car il n'y a plus de chevaux sauvages dans la pampa.

Chaque troupeau appartient à un propriétaire, qui fait marquer tous les poulains d'un an sur la cuisse gauche, et si l'animal vient à être vendu

la marque du vendeur appliquée une seconde fois, jointe à celle de l'acheteur, constitue un contrat tout aussi formel que si deux notaires en lunettes y avaient apposé leur illisible signature.

Telle est du moins l'appréciation de notre ami Gaston Lemay, auquel nous ne nous gênons pas pour faire des emprunts, en vertu de l'axiome qu'on n'emprunte qu'aux riches.

Voici quelques appréciations au sujet des chevaux pampéens faites par M. Daireaux déjà cité.

« La race introduite par les Espagnols, dit-il, est la race andalouse.

« Ce cheval petit, aux jambes fines, au cou court, assez semblable au cheval arabe, ne s'est pas perfectionné dans la pampa ; sa nouvelle existence ne lui a donné, ni fait perdre aucune qualité, et n'a fait que modifier ses habitudes.

« La nourriture de rencontre, les intempéries, les vents que rien n'arrête, ni arbres, ni montagnes, qui soufflent toujours avec violence, du Cap Horn en hiver, de l'équateur en été, enfin la vie pénible qui lui est faite, ont, par la sélection naturelle, constitué une race rude, nerveuse, résistante.

« On voit de ces chevaux faire sans peine des courses de vingt, trente, et même quarante lieues dans une journée, et si, le soir, après cette longue étape, on arrive dans une région désolée par un fléau quelconque, où la sécheresse et les sauterelles ont tout détruit, ne laissant sur le sol qu'une poussière noire, ils passent la nuit sans prendre absolument aucune nourriture, pour repartir le lendemain et faire un trajet semblable.

« Ces expéditions sont fréquentes, et cette disette n'est pas rare, grâce à l'imprévoyance systématique des habitants, dont aucun n'a pour son cheval cette sollicitude méticuleuse, ni cette affection légendaire que nous prêtons volontiers aux cavaliers de tous les temps et de tous les pays.

« Le cheval, de retour d'un de ces longs voyages aussi bien que d'une promenade, est dessellé et lâché en liberté ; on le laisse seul chercher sa nourriture, se désaltérer, s'il trouve de l'eau, et quelquefois il lui faut faire une lieue ou deux pour en rencontrer.

« Le cavalier qui l'a surmené ne prendra pas soin, ni personne pour lui, de lui donner l'eau dont il a besoin, et que généralement un puits fournit à l'habitation ; comptant sur lui seul, l'animal rejoint la troupe avec laquelle il pâture, toujours aux mêmes heures, aux mêmes endroits. »

Mais revenons à nos voyageurs.

L'habileté des gauchos dans le terrible exercice qu'ils avaient sous les yeux était absolument surprenante.

C'était une lutte à la fois ardente et brutale, qui naturellement se termine toujours à l'avantage de l'homme.

Dans ce cas l'animal a été préparé par un séjour de quelques nuits à l'entrave ; il est déjà un peu fatigué.

C'est alors qu'on le chasse dans le corral.

Le gaucho fait tournoyer son lasso à distance et le jette dans les jambes de la bête.

Le nœud coulant se resserre ; le cheval, écumant de colère, arrêté court dans ses bonds, fait deux ou trois culbutes sur lui-même, entraînant parfois le dompteur qui se laisse choir comme une masse inerte, pour ne pas culbuter lui-même et offrir plus de résistance.

Tel était le spectacle que les promeneurs avaient sous les yeux.

Les dames surtout ne pouvaient en revenir.

Les messieurs, avaient, eux, vu cet exercice opéré sous leurs yeux à Paris, au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, par des gauchos authentiques amenés à grands frais, par l'intelligent directeur, M. Geoffroy Saint-Hilaire ; plus tard, dans les prairies du Nord, ils avaient vu les Indiens dompter des chevaux sauvages. Mais les dames assistaient pour la première fois à ce dramatique spectacle.

L'épreuve du lasso est imposée généralement cinq ou six fois de suite, en moins de vingt minutes, au même cheval.

Alors il est bien rare qu'on ne puisse pas lui sangler une selle et lui passer un licol.

Le plus fort est fait. Le dompteur peut alors monter l'animal vaincu.

Cette première course est furibonde, mais la pauvre bête est devenue incapable de prolonger longtemps des mouvements aussi désordonnés. que le gaucho supporte d'ailleurs sans jamais vider les arçons.

Il ne faut plus qu'une course d'une quinzaine de lieues dans la pampa pour que le cheval soit tout à fait docile.

Les gauchos attirèrent vivement l'attention des hommes et surtout des dames de la Noce parisienne.

C'étaient de beaux hommes, vigoureusement découplés.

Tous portaient le même costume : le traditionnel *puncho*, tunique sans manches, avec un trou pour passer la tête ; sa couleur variait du jaune au brun.

— Le puncho, dit le docteur, est fabriqué de laine de guanaque ; c'est un excellent et solide vêtement qui ne manque pas d'une certaine grâce, comme il vous est aisé de le constater.

Mme Raymond fit remarquer que le large pantalon blanc porté par ces hommes et ne descendant qu'à mi-jambe, leurs bottes en cuir ornées

d'énormes éperons, le feutre mou qui couronnait leur tête, formaient en somme un vêtement des plus pittoresques.

C'est qu'en effet le type du gaucho est un des plus étranges parmi ceux que présente la famille humaine.

Né dans la pampa, fils d'Espagnol et d'Indien, il a de ses ancêtres d'Europe la fierté de l'allure et la vanité, mais aussi la sobriété incroyable que le Maure a léguée à ses descendants.

Il abuse de l'eau et vit de viande sans pain, souvent sans sel. Ce n'est pas qu'il méprise une existence meilleure, mais il a l'horreur de tout travail.

Gagner son pain quotidien lui semble une suite de mots vides de sens.

Le gaucho n'a dans sa hutte d'autres meubles qu'un baril à mettre de l'eau, une corne à boire, quelques broches en bois pour faire rôtir la viande et une petite bouilloire en cuivre pour préparer le maté.

Le toit de la pauvre cabane étroite, petite, formée de quelques pieux, maçonnée en boue et quelquefois seulement recouverte de peaux, est de paille et de roseaux, ouvert au milieu pour laisser passer la fumée.

Quelques blocs de bois ou le squelette de la tête d'un cheval ou d'un bœuf y servent de siège.

Une petite table, d'environ 18 pouces de haut, pour jouer aux cartes, des peaux de brebis sur lesquelles couchent les femmes et les enfants, une guitare dont il racle tant bien que mal et un petit feu dans le milieu forment le luxe de ces demeures primitives.

Le jeu est pour le gaucho une passion assez folle pour qu'il joue jusqu'à son cheval et s'expose à aller à pied, ce qui constitue pour lui la dernière des humiliations.

Seuls les travaux qui se font à cheval le passionnent, les grandes courses, les *rodios*, tous les travaux qui ont trait aux bestiaux, tous ceux où le lasso joue le rôle principal, et aussi la besogne du *saladero* (abattoir) où, le couteau à la main, les pieds dans le sang, il tue, écorche, taille la viande, y trouvant une jouissance plutôt qu'un labeur.

Là, il gagne facilement un salaire élevé qui le ferait riche s'il savait économiser.

Mais il est à peine payé que son cheval le conduit de lui-même à la *pulperia*. C'est elle qui représente pour lui le clocher, le club, l'intérieur qu'il ne connaît pas.

On appelle pulperia une sorte de bouge qui est à la fois une auberge, une boutique et un cabaret.

D. José-Garcia, qui faisait cette peinture du gaucho aux dames qui l'écoutaient, ajouta :

— Figurez-vous, mesdames, au milieu de la campagne, près d'une habitation, une chaumière, ni plus simple, ni plus luxueuse que toute autre dans la pampa, un *rancho* comme tous les autres, couvert de chaume, aux murs *d'adobe* (brique crue), mais généralement de roseaux recouverts d'un crépissage de boue et de bouse de vache.

Il y pleut à peu près comme dehors, le soleil n'y pénètre jamais, un air chaud et humide en est l'atmosphère permanente ; le sol est de terre battue. C'est la pulpéria.

Devant la porte, un rang de piquets de bois dur, le *palenque*, où les chevaux des clients sont attachés.

Le nouvel arrivé met pied à terre et laisse là son compagnon recevoir, sellé et bridé pendant des heures et même des journées, le soleil ou la pluie, pendant que lui va, selon son expression naïve, « satisfaire ses vices » dans la pulpéria.

La porte est ouverte, ou du moins le vestibule sans porte est naturellement ouvert à tout venant ; toutefois, au dedans, une grille forte et sévère protége le marchand et sa marchandise contre les convoitises des clients plus avides que fortunés.

Une grande politesse règne dans ce réduit et fait contraste avec cette grille insolente.

C'est un échange de galanteries que la langue espagnole fournit du reste en abondance au gaucho à jeun ; mais la raison est bientôt partie.

Ce sont alors des paris étranges : on propose de jouer la consommation au premier sang : on sort, on tire le couteau, et on se livre à un combat généralement peu meurtrier.

— Quelle est la condition des femmes au milieu de ces hommes peu aimables? demanda M^lle^ Allard.

— Meilleure qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord.

Le gaucho a une femme et des enfants, bien que rarement le mariage ait été enregistré.

Cette indifférence pour régulariser sa situation ne l'empêche pas de respecter les liens qu'il s'est créés. Il reste fidèle à sa femme qu'il voit peu et dont il ne s'occupe pas.

Il élève ses enfants, comme il a été élevé lui-même, jusqu'à ce qu'ils puissent aller seuls à cheval.

A peine un enfant a-t-il huit jours que son père ou son frère le prend dans ses bras et se met à chevaucher avec lui dans les champs jusqu'à ce qu'il crie ; alors il le ramène à la mère pour qu'elle lui donne à téter.

Ces exercices se continuent pendant trois ou quatre ans; alors ils savent se tenir en selle et essayer un galop sur un cheval bridé d'une simple corde passée dans la bouche.

A six ans, ils gardent les moutons et ne craignent pas, à dix ou douze, de monter les chevaux les plus difficiles.

Ils puisent dans cette éducation l'habitude de ne rien faire de leurs bras, et reculeront toujours devant tout travail qui ne puisse se faire à cheval, appliquant leur esprit inventif à substituer ce complaisant auxiliaire à leur personne dans tous les efforts que les circonstances leur imposent; sans autre instrument qu'un lasso attaché à une sangle fortement serrée autour du ventre du cheval, ils pourront exécuter tous les travaux nécessaires.

Les gauchos sont extrêmement hospitaliers, continua D. José Garcia. Ils logent et nourrissent tout voyageur qui s'adresse à eux et songent à peine à lui demander qui il est et où il va, dût-il rester plusieurs mois.

Nés et nourris dans un désert et n'ayant que peu de communications avec leurs semblables, ils ne connaissent pas l'amitié et sont disposés au soupçon et à la fraude.

Quand ils jouent aux cartes, accroupis sur leurs talons, la bride de leur cheval sous leurs pieds pour qu'il ne s'éloigne pas, ils ont tout prêt un couteau ou un poignard fiché en terre à côté d'eux, pour égorger la personne avec laquelle ils jouent, s'ils lui soupçonnent l'intention de les tromper.

Ils jouent d'ailleurs avec le plus grand calme tout ce qu'ils possédent. Si l'un d'eux a perdu son argent, il ôte sa chemise quand elle en vaut la peine, et, ordinairement, le gagnant donne la sienne au perdant, si elle ne vaut rien, parce que ni l'un ni l'autre ne se soucient d'en avoir deux.

Le lendemain matin, le riche Buenos-Ayrien compléta l'instruction de ses hôtes sur la vie champêtre dans la pampa en les faisant assister à un abattage de bœufs destinés à la fabrication du *charque*, ou bœuf séché. La peau et le suif complètent le produit qu'on retire de cet élevage.

— Le printemps, dit-il, est la meilleure saison pour la récolte du suif, parce que les pâturages sont extrêmement riches avant les chaleurs de l'été qui brûlent tout le pays. Les bœufs sont alors dans le meilleur état possible.

Pendant l'été, ils maigrissent un peu et redeviennent gras à mesure que l'hiver avance et que les pluies renouvellent les herbages.

On fait sècher les peaux avec grand soin, en les étendant sur des piquets; quand elles sont sèches, on les ploie en deux et on les emmagasine.

Dépôt Légal
No 1870

Campement des Gauchos. (P. 1430.)

Le charque est la partie charnue placée entre la graisse et les côtes ; on la coupe en longs morceaux minces que l'on trempe dans la saumure et qu'on fait sécher à l'air.

L'aimable estanciero mena les explorateurs visiter ses champs qui étaient immenses.

Des milliers de bœufs et de chevaux paissaient au loin dans les

plaines où d'immenses troupeaux de moutons faisaient aussi des taches grises.

Don José Garcìa, qui habitait la ville ordinairement, avait confié la direction de son estancia à un *capataz*, sorte d'intendant gouvernant en souverain les gauchos et les bergers employés dans la ferme.

Les brebis ne sont gardées que par des chiens nommés *ovegeros*, dont les dames admirèrent le zèle et l'adresse.

Ces braves serviteurs conduisent chaque matin le troupeau du parc dans les champs, l'y accompagnent tout le jour, empêchent les brebis de s'écarter et les défendent contre toute attaque.

Au coucher du soleil, ils les ramènent au bercail.

Ces chiens, dont l'éducation est un des devoirs du capataz, sont ôtés à leur mère avant que leurs yeux soient ouverts, et on leur fait têter des brebis, sans les laisser d'abord quitter le parc; mais on leur permet d'en sortir avec le troupeau aussitôt qu'ils peuvent le suivre.

Le matin, le berger a le soin de donner à son chien largement à boire et à manger, précaution sans laquelle l'animal affamé pourrait ramener le troupeau vers le milieu du jour.

On lui attache, en outre, un collier de viande, qu'il mange quand il a faim, pourvu que ce ne soit pas du mouton, car on assure que, quelqu'affamé qu'il pût être, il n'y toucherait pas.

Au retour de la promenade, D. José Garcia fit visiter en détail à ses hôtes sa riche estancia, qui, hâtons-nous de le dire, n'avait rien qui rappelât le luxe de sa maison de la ville.

Comme la plupart des fermes de ce pays, elle se composait de trois bâtiments.

L'un servait d'habitation au capataz et aux gauchos de service, le second était la cuisine, et le troisième, beaucoup plus vaste, avait dans son centre une grande chambre fort bien meublée, qui était celle du propriétaire lorsqu'il venait visiter sa ferme.

Pour la circonstance, cette pièce avait été mise à la disposition des dames, tandis que les messieurs s'étaient, tant bien que mal, divisé les pièces moins grandes qui entouraient la chambre du maître.

En dehors de ces trois corps de bâtiments, il y avait, à gauche et à droite, de vastes magasins pour la conservation des peaux, de la viande sèche, des suifs et autres produits de l'exploitation.

Les explorateurs, satisfaits du voyage, reprirent le lendemain matin le train qui devait les ramener dans la capitale de la République Argentine.

Pendant le trajet, ce fut le docteur qui prit la parole et vint compléter par ses savantes et intéressantes leçons l'étude de la pampa.

— Beaucoup de personnes, dit-il, pensent que, de temps immémorial, ces vastes territoires, jadis occupés par de sauvages tribus d'Indiens, étaient aussi riches, sinon plus riches en pâturages, en bestiaux, en chevaux, qu'ils ne le sont aujourd'hui. C'est là plus qu'une grave erreur, c'est le contraire de la vérité.

Il n'y avait, avant la conquête, c'est à dire avant le milieu du XVI^e^ siècle, ni un cheval, ni un mouton, ni une bête à cornes là où paissent aujourd'hui tant d'innombrables troupeaux; bien plus, il n'y avait même pas de pâturages.

On n'y trouvait qu'une herbe sauvage, haute et dure, appelée *paja brava* ou *pampa*, qui a donné son nom à la région et que les naturalistes désignent sous le nom *gynérium argenteum*.

Cette plante, assez répandue aujourd'hui en Europe, y sert à l'ornementation des jardins.

La pampa était d'ailleurs complètement impropre à la nourriture des animaux, et dès le début de la colonisation, il a fallu recourir aux fourrages venus d'Europe.

Le cheval fit partie des premières expéditions à la Plata et se multiplia assez rapidement dans le pays.

Les troupes de chevaux libres disséminés dans la pampa, fils de ceux qui, amenés par les premiers explorateurs, avaient été abandonnés dans les départs précipités, prouvèrent combien l'acclimatation en serait facile.

Leur multiplication avait été si rapide, qu'il y eut bientôt plus de chevaux que ne pouvaient en employer les rares habitants de la pampa.

Aujourd'hui encore, après trois siècles écoulés depuis la conquête, avec un accroissement de population considérable, malgré les guerres presque continuelles qui font ici une consommation incroyable de chevaux, comme celle du Paraguay où il en a péri plus de 400.000, malgré les abattages annuels de ces animaux que l'on immole autant pour se débarrasser du trop plein que pour utiliser leur graisse et leur peau, le cheval, à peine surveillé, élevé en liberté ou plutôt abandonné à lui-même, suffirait aux besoins d'une population dix fois plus considérable, en abusât-elle, comme elle l'a toujours fait, pour tous les usages.

Ce fut seulement en 1553, cinquante ans après les premières descentes des Espagnols sur les rives de la Plata, que deux Portugais, dont l'histoire a conservé les noms, les frères Goës, amenèrent de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, par la route de terre jusqu'à l'Assomption du Paraguay, huit vaches et un taureau, souche de tout le bétail qui couvre aujourd'hui les plaines platéennes.

L'élevage des bœufs représente dans la pampa la grande culture; celui du mouton représente la petite. Comme partout où la terre est libre et accessible à tous, cet élevage tend à devenir la plus importante des industries, si déjà elle n'occupe le premier rang : elle n'appartient pas, à proprement parler, à la pampa, n'est possible que dans les terrains depuis longtemps peuplés de bêtes à cornes, et constitue l'arrière-garde de la colonisation.

Avant 1850, le mouton, dont l'introduction à la Plata remontait cependant à trois siècles, n'avait littéralement aucune valeur vénale. L'élevage de cet animal, si utile à l'homme, et pour qui la domesticité semble être l'état de nature, était si complètement dédaigné, qu'il vivait sans aucun soin, presque à l'état sauvage, traqué comme un fauve.

Sa laine n'était pas même recueillie; sa chair n'apparaissait jamais sur le marché de Buenos-Ayres, ni sur la table de l'habitant; on le tuait pour employer le cadavre desséché au chauffage des fours à briques et les os à la construction des églises.

Aujourd'hui, c'est une des grandes richesses de la partie méridionale de l'Amérique du Sud.

Le terrain propre à cet élevage ne peut pas être pris au hasard; il doit être choisi dans les parties les plus anciennement peuplées, où les graminées dures et hautes ont disparu sous le pied colonisateur des vaches et des chevaux et ont été remplacées par des plantes courtes, touffues et tendres à la dent.

Les meilleurs sont naturellement ceux couverts de trèfle, mais ce ne sont pas les seuls bons.

Le trèfle a même un inconvénient grave qui a empêché longtemps la laine de la Plata d'atteindre son prix sur les marchés européens : c'est le grand nombre de ses graines, sortes de petites rondelles garnies de poils durs, dont la toison se couvre avant que la tonte soit terminée, et qui s'attache à la laine de façon à en rendre le peignage à la machine fort difficile. Les immenses plaines du sud de la province de Buenos-Ayrés, où le trèfle est rare, sont peuplées d'innombrables troupeaux de brebis dont la laine est plus recherchée que celle de l'ouest et du nord, où il couvre toute la surface du sol.

L'oncle Million interrogea l'éloquent orateur sur les avantages pécuniaires que peut produire une semblable industrie.

— Ce produit est vraiment prodigieux, répliqua le docteur, mais notre hôte est plus à même que moi de vous renseigner exactement.

D. José Garcia, ainsi interpellé, répondit sans se faire tirer l'oreille.

— Dans une de mes estancias, dit-il, j'ai pris justement, il y a huit

jours, le compte de rendement d'un troupeau de 2.040 moutons, élevé par un métayer auquel je me suis associé par moitié.

Dans le mois d'avril de l'avant-dernière année, je payai ce troupeau 5 francs par tête, soit 10,200 francs; en décembre, le produit net en laine fut de 2,200 francs; les peaux provenant de la consommation du métayer et de quelques animaux morts donnèrent 420 francs. En avril de l'année suivante, on put extraire du troupeau 800 animaux choisis que l'on vendit 9 francs pièce, soit 7.200 francs, et le troupeau augmenté déjà des mises bas d'avril, resta encore de 1.900 têtes, à la veille de la mise bas d'automne, qui devait donner au moins 500 agneaux, ce qui constitue un revenu d'au moins 100 pour 100 par an pour un troupeau très ordinaire.

— Cela démontre, reprit le docteur, que l'homme sobre et travailleur ne saurait trouver nulle part ailleurs l'emploi d'un petit capital d'une façon aussi avantageuse.

— Je vous dirai mieux, dit D. José Garcia, l'immigrant qui fait preuve de qualités sérieuses ne sera pas long à rencontrer un capitaliste ou un propriétaire disposé à lui prêter ces fonds d'établissement. Moi tout le premier, quand j'en trouve l'occasion, je m'estime trop heureux de m'attacher un homme capable de faire prospérer mes intérêts en même temps que les siens.

Mais il ne faut pas croire que cette vie soit des plus douces; elle n'est désirable que pour ceux qui aiment le far-niente absolu.

Est-ce un travail, en effet, que d'ouvrir à l'aube en été, à dix heures en hiver, la porte du parc? Le troupeau lui-même va pâturer où bon lui semble, et le soir, un enfant à cheval suffit à le rassembler et à le ramener bêlant.

Les quelques soins à lui donner consistent, pendant le jour, à faire un tour ou deux à cheval pour empêcher qu'il ne se mêle avec le troupeau du voisin; quelquefois, mais rarement, dans les nuits d'orage, une surveillance est nécessaire; on ne peut le faire rentrer au parc, où il enfoncerait dans la boue au grand péril du profit de l'année.

Quel autre charme que le travail offrirait cependant cette existence peu riante? Le cadre en est triste, la monotonie en est lugubre.

L'éleveur de moutons, étranger ou indigène, a pour toute habitation un *rancho*, qui représente une dépense totale d'installation de 400 à 500 francs; et encore faut-il considérer que les quelques bois qui servent d'armature aux murs de paille et de boue délayée et de supports à la toiture de chaume sont apportés de fort loin et que les transports sont très coûteux.

A l'exception des Irlandais, celui qui se décide à l'élevage du mouton

n'est généralement pas nouvellement débarqué; il est venu d'Europe sur la foi des rêves de son imagination, ramasser des tonnes d'or sur les quais de Buenos-Ayres. Il y a trouvé une population remuante, très occupée de ses intérêts, ardente au gain, et moins disposée à se serrer pour faire place au nouveau venu qu'à rire de ses illusions.

Il a essayé alors à se faire une place, tentant de tout, entreprenant les métiers qui lui étaient les plus étrangers, réussissant peu et finalement partant pour la campagne y refaire sa vie.

Il devient alors, s'il est doué d'une nature résistante, un vrai berger, et, s'il est persévérant, réussit non seulement à vivre, mais se constitue un capital sûr.

Je dois vous avouer, mesdames, que, d'après mes informations, parmi les émigrants de race latine, fort peu jusqu'ici se sont décidés à courir cette aventure, bien qu'ayant sous les yeux les exemples les plus concluants.

Les écueils sont rares : à de longs intervalles apparaît une épizootie qui frappe la race ovine; en ce cas même tout n'est pas perdu, les peaux peuvent être sauvées, beaucoup d'animaux préservés : c'est un retard et non une ruine pour l'éleveur.

Si la guerre civile ou une invasion d'Indiens survient, l'éleveur de moutons est beaucoups moins atteint que tout autre : c'est à peine si on lui mange quelques animaux en lui laissant les peaux. Les maladies, sauf la gale, qui diminue le rendement de la laine, sont rares chez ces animaux élevés à l'air libre; on peut compter sur un produit à peu près sûr et entreprendre cette industrie avec un petit capital et un grand fonds de courage et de patience, certain de recueillir au bout de quelques années le résultat de ce travail obscur.

Au printemps, d'octobre à décembre, a lieu l'important travail de la tonte; les bras manquent généralement, le pays étant peu peuplé; hommes et femmes sont à l'œuvre.

Les moutons réunis dans une enceinte auprès du hangar, s'il en existe, un homme les prend un à un, et, après avoir lié le patient, le jette aux tondeurs.

Ceux-ci, armés de fort ciseaux à ressort automoteur, pointus et de 35 centimètres de long, au tranchant affilé, en moins de cinq minutes, ont tourné, retourné l'animal et l'ont lâché dépouillé de sa toison, le plus souvent les chairs mises à vif par la pointe des ciseaux.

La toison, repliée en boule sur elle-même, montrant extérieurement la racine blanche des poils, est liée avec une ficelle et remise par le tondeur contre un jeton de 10 ou 20 centimes, suivant le prix du jour.

Les meilleurs tondeurs, généralement indigènes, se font ainsi de 20 à 25 francs par jour[1].

J'aurais encore bien des choses à vous dire avant d'épuiser mon sujet; je ne vous parlerai pas des bals qui accompagnent la tonte, non plus que des abatages de moutons qui ont lieu à l'automne pour entretenir les fonderies de suif. Le train va bientôt arriver à Buenos-Ayres, et je terminerai ma petite conférence en vous faisant part de quelques chiffres que je dois à l'obligeance de D. José Garcia.

Le nombre total du bétail de la République Argentine n'est pas moindre de 78 millions de têtes se décomposant comme suit :

4 millions de chevaux, 13 millions 1/2 de bœufs, 57 millions de moutons, 3 millions de chèvres, 250,000 mulets et 250,000 porcs, le tout réparti sur 136,090 lieues carrées de plaines, où le manque de bois est presque complet.

1. E. Daireaux. — *Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie.*

CHAPITRE CXIV

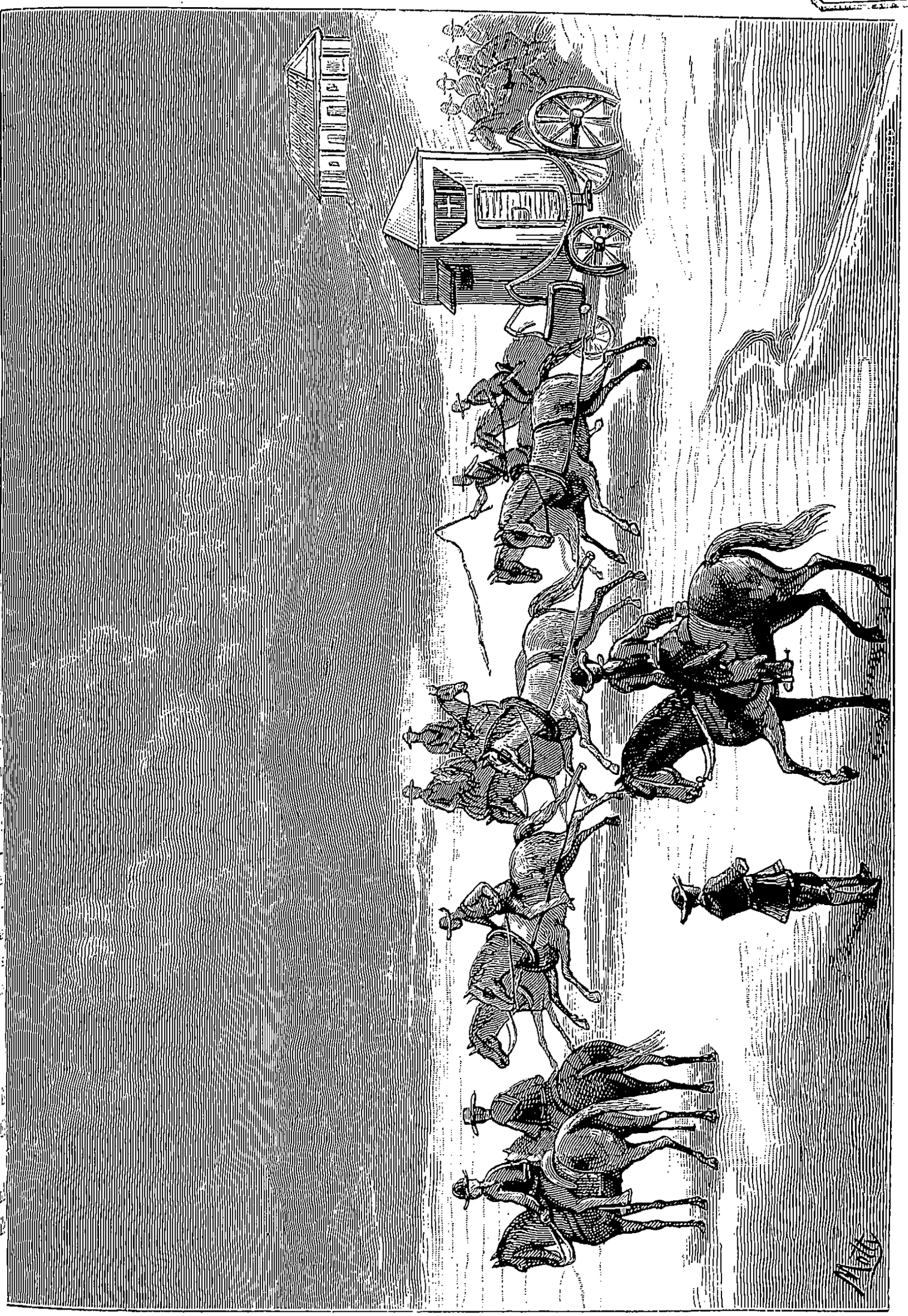
PRÉPARATIFS DE VOYAGE. — PROVISIONS DE BOUCHE, ARMES, MULES, CHARIOTS. — *Tropilla* DE CHEVAUX. — *Manada*. — JUMENT *madrina*. — TRISTESSE ET MÉLANCOLIE. — DERNIÈRE JOURNÉE AVANT LA SÉPARATION. — VISITE AU SALADERO. — TROUPEAU DE BŒUFS ET BON A TUER. — ENTRÉE AU CORRAL. — DEUX BŒUFS AVEC LE RÔLE DE TRAÎTRES. — TOHU-BOHU. — LE PARC ET SA DISTRIBUTION. — LA GÉNISSE DESTINÉE A *l'asado con cuero*. — UN METS JUSTEMENT APPRÉCIÉ. — SIGNAL DU MASSACRE. — LA *brette*, ANTICHAMBRE DE LA MORT. — LE *denuscador*. — VICTIME PRISE AU LASSO. — COUP DE COUTEAU. — LA *playa* OU PLAGE. — LE BOUCHER ET SA BESOGNE. — UNE SCÈNE ÉPOUVANTABLE. — UN CADAVRE RESSUSCITÉ. — UN AUTRE SPECTACLE AFFREUX. — LES *cuaetros* ET LES *manteros*. — LES *charquardores*. — UNE VISITE INATTENDUE. — PANIQUE ET CONFUSION. — UN VOYAGE AÉRIEN. — UN COUP DE FEU TIRÉ A PROPOS. — PROTESTATIONS ET RECOMMANDATIONS MUTUELLES. — UN SPECTACLE PEU ORDINAIRE. — QUINZE CHARIOTS ATTELÉS DE QUATRE PAIRES DE CHEVAUX. — LA TROPILLA MARCHE EN TÊTE. — ARRIÈRE-GARDE DE TRENTE MULES ET CINQ ARRIÉROS. — LES VOYAGEURS S'ADJOIGNENT SIX GAUCHOS. — UNE TROUPE REDOUTABLE ARMÉE JUSQU'AUX DENTS. — LES BOLAS. — GUILLAUME NOVET DIRECTEUR ET GÉNÉRAL EN CHEF. — LE SIGNAL DU DÉPART. — L'AVANT-GARDE ET SES DIX CONDUCTEURS — DERNIERS ADIEUX. — SIGNAUX. — LA CARAVANE ARRIVE AU PREMIER RELAI. — PREMIER CAMPEMENT. — SAGES PRÉCAUTIONS DU GÉNÉRAL. — UNE ENCEINTE FORTIFIÉE, UN GRAND FEU ET UNE VASTE TENTE. — LE REPAS DU SOIR. — LE *tasajo*. — BROCHES MONUMENTALES. — LE SOUPER DES EUROPÉENS; GIBIER ET PROVISIONS DE BOUCHE. — TOBI ET ZOYO FONT MONTRE DE LEURS TALENTS CULINAIRES. — DE VÉRITABLES DÉBROUILLARDS. — DES HAMACS ET DES LITS IMPROVISÉS. — MATELAS ET FOURRURES. — GUILLAUME NOVET FAIT SA RONDE DE SÛRETÉ. — LES INDIENS DORMENT AUTOUR DU FEU TANDIS QUE LES GAUCHOS SONT ENTASSÉS DANS LA HUTTE. — LES SENTINELLES SONT A LEUR POSTE ET SONT RELAYÉES RÉGULIÈREMENT. — LE GÉNÉRAL RENTRE SOUS LA TENTE. — ZÈLE ET ACTIVITÉ DÉPLOYÉS PAR TOUS. — CHANGEMENT DE CHEVAUX ET DÉPART MATINAL. — ASPECT DES TERRAINS PARCOURUS PENDANT LA SECONDE ÉTAPE. — *Montes* OU BOIS DE PÊCHERS. — RANCHOS SOLITAIRES. — *Pantanos*, MARAIS PERFIDES. — OSSEMENTS SERVANT DE REMBLAIS. — LE PAYSAGE S'AMÉLIORE; PATURAGES ET TROUPEAUX. — CHASSES ET PERPECTIVES. — UNE HALTE MÉRIDIENNE. — ARRIVÉE A LUJAN. — LE CAPATAZ FERNANDO DEMANDE UN ENTRETIEN AUX EUROPÉENS. — ATTENTION DÉLICATE DE D. JOSÉ GARCIA. — LA CARAVANE SE REND DANS UNE PULPÉRIA CONNUE PAR LE GUIDE INDIEN POUANE, ET LES EUROPÉENS SE TROUVENT AU SEUIL DE LA MAISON DE D. JUAN BOULÈS, L'AMI DE D. JOSÉ.

Quand les excursionnistes descendirent du train arrivé en gare, ils trouvèrent les messieurs restés en ville, pour continuer leurs préparatifs de voyage, qui les attendaient.

— Mesdames, s'écria M. Fontaine, à qui la perspective de la grande exploration qu'on allait faire, rendait une sorte de pétulance juvénile, j'ai une excellente nouvelle à vous apprendre.

— Parlez vite! s'écria-t-on de toutes parts.

No 181



La traversée des Pampas. (P. 1448.)

K1

— Tout est prêt pour le départ ; les provisions de bouche sont empaquetées, les armes mises en état, le personnel au grand complet, les mules prêtes à être chargées, les chariots bourrés de provisions de toute espèce. Il ne nous reste qu'à nous procurer des chevaux, ce qui ne sera ni long, ni difficile.

— D'autant moins, répliqua D. José Garcia, que la chose est faite d'avance. Ce soir même vous recevrez une *tropilla* de chevaux de relais pris dans une de mes *manadas*.

Ils sont habitués à suivre la jument *madrina* qui les conduit, et votre voyage y trouvera célérité et sécurité.

La soirée se passa à se faire de mutuelles recommandations. La nécessité de partager en deux la caravane avait jeté dans tous les cœurs une certaine mélancolie bien facile à comprendre.

Néanmoins, chacun s'efforçait de dissimuler sa tristesse et de paraître gai.

Pendant la nuit, arriva la tropilla, ayant à sa tête la jument, clochette au cou et suivie de son poulain.

La journée du lendemain ne devait pas être de trop pour achever tous les préparatifs de départ. C'était donc encore un répit avant de se séparer pour longtemps.

Le chasseur Guillaume et les quatre serviteurs furent chargés de mettre la dernière main à l'œuvre sous la direction éclairée de M. Fontaine.

Les autres voyageurs utilisèrent cette dernière journée à la visite d'un saladero.

Justement le capataz de don José Garcia devait amener dès le grand matin tout un troupeau à l'abattoir avec un bon à tuer en due forme.

Les voyageurs, les uns à cheval, d'autres en voitures, allèrent à la rencontre du troupeau et, à deux kilomètres environ, ils firent halte en voyant un grand nombre d'hommes à cheval envoyés au devant des victimes pour présider à leur arrivée au corral.

Ces gens avaient amené des bœufs destinés à prendre la tête du troupeau, et, dressés depuis longtemps à ce triste rôle de traîtres, à le conduire jusqu'au dedans du corral.

Les promeneurs revinrent à la ville pour assister à l'entrée de ces malheureuses bêtes dans la maison où elles devaient être immolées.

Rien ne pourrait peindre le mouvement, les cris, les beuglements de cet ouragan d'hommes, de chevaux, de bêtes à cornes, qui, tous invisibles au milieu d'une trombe de poussière noire, se précipitaient dans le corral.

Les bœufs, aveuglés, souffrant de la faim, de la soif, et de la fatigue

de ce dernier voyage, se heurtaient en masse à tous les pieux formant l'enceinte, se bousculaient, se précipitaient furieux, reculaient effrayés, se foulaient aux pieds les uns les autres, cherchaient une issue de droite et de gauche, condamnés à attendre la mort au milieu de ces souffrances, sans une goutte d'eau ni un brin d'herbe.

Les précautions étaient prises pour que ces mouvements de foule n'eussent pas de suite funeste.

Afin que jamais un trop grand nombre d'animaux ne pussent à la fois peser sur l'enceinte et ouvrir une brèche, le parc étroit où on les avait enfermés se développait en détours tortueux, se repliant sur lui-même de façon à ce que l'élan fût impossible, et que toutes les victimes fussent réduites à se débattre dans des efforts individuels sans pouvoir se grouper ni faire sur les parois une attaque d'ensemble.

Néanmoins les spectateurs de ce drame sanglant s'expliquaient difficilement le sang-froid des hommes entrés dans l'enceinte et qui, au milieu de cette cohue, continuaient paisiblement leur besogne, faisant sortir les deux bœufs qui avaient servi d'appeau, et jetant le lasso pour prendre et enlever la génisse que l'usage leur concède, offerte par le vendeur du troupeau. Quelque épuisée de fatigue qu'elle fût, la malheureuse bête fut traînée au bout du lasso par un cheval, arrachée du corral et, les jarrets coupés, saignée d'un coup de couteau au cœur.

Destinée à *l'asado con cuero* (rôt dans le cuir), vieil usage de la pampa et seule gourmandise du gaucho, la bête fut dépecée toute palpitante, presque vivante, peut-être sensible.

Chacun de ses bourreaux tailla son morceau dans le cuir et la chair avec une dextérité et une insouciance rares et le plaça ainsi sur une braise d'os rougis où la viande devait cuire doucement en conservant tout son jus dans son enveloppe naturelle.

— Je vous assure, mesdames, dit don José Garcia, que c'est là un mets justement apprécié, et que la partie de l'animal placée entre cuir et chair a surtout une saveur spéciale.

Puis il ajouta :

L'usage en était autrefois très répandu : tout étranger qui se présentait dans une estancia y était fêté par un *asado con cuero*, on sacrifiait une génisse à son intention ; mais le prix élevé des cuirs a fait perdre peu à peu cet usage coûteux, ce qui, mesdames, ne vous empêchera pas ce soir, au dîner, de vous former par vous-mêmes une idée précise sur la valeur de ce mets national. J'ai donné des ordres en conséquence.

Tout à coup fut hissé à un grand mât un drapeau indiquant le commencement du massacre.

Le grand corral fut mis en communication avec une série d'autres petits, où ne pouvaient pénétrer que quelques animaux à la fois

Enfin une poterne à guillotine s'ouvrit, donnant passage à dix animaux seulement. C'était l'antichambre de la mort.

Cette enceinte fatale s'appelle le *brette*.

Cette sorte de chambre circulaire est pavée de dalles rendues glissantes à dessein.

Les animaux poussés de l'intérieur, par la porte à guillotine qui fermait l'entrée, avaient peine à se tenir debout sur ce sol glissant.

Alentour régnait une espèce de plain-pied circulaire où, le lasso à la la main, se tenait un gaucho vêtu du costume traditionnel.

C'était le *denuscador* dont le nom imagé indique suffisamment les fonctions.

En un point du mur était fixée une poutre horizontale ; à côté une poulie sur laquelle passait une cordelette ; sur cette poutre était assis un homme armé d'un couteau large, court et aigu. C'était le *carnicero*.

Tout à coup le gaucho placé sur la terrasse jeta le lasso sur la bête choisie dans le groupe des animaux affolés.

A peine fut-elle prise que le lasso, rattaché à la corde de la poulie et qui venait aboutir à la selle d'un cheval, se tendit et amena pour ainsi dire mécaniquement le bœuf, la nuque tendue, qui vint se heurter le front à la poutre sur laquelle l'attendait l'homme au couteau.

Ce dernier, d'un seul coup de son arme frappé entre les deux vertèbres, immobilisa subitement l'animal et le fit tomber lourdement sur un petit wagon dont la surface était au niveau du sol.

La porte s'ouvrit, le wagon glissa et disparut sous un hangar où le dépècement se fit sans désemparer.

Le lasso dégagé alla, sans perdre un instant, saisir une nouvelle victime, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

En six minutes environ un bœuf de forte taille fut ainsi lassé, tuée saigné, écorché et dépecé.

Ce dernier travail attira l'attention des voyageurs malgré l'horreur qui les en éloignait.

Le malheurenx bœuf, étourdi et non mort, fut, nous l'avons dit, porté par le wagon à quelques pas de là et jeté sur une esplanade dallée, abritée d'un toit, qu'on nomme *la playa*, ou *plage ;* c'est de tout le saladero l'endroit le plus caractéristique : c'est là que le boucher proprement dit fait sa sanglante besogne.

Les pieds et les bras dans la liqueur rouge et fumante, le corps demi-nu, le couteau à la main, ils étaient là cinquante individus, tous en mou-

vement, absorbés par leur labeur, saignant, écorchant, dépeçant chacun un bœuf en six ou sept minutes.

Mais revenons à notre victime.

Sitôt que l'animal fut jeté sur la *playa*, où il tomba couché sur le côté gauche, un homme s'élança, le couteau à la main, et coupa la veine jugulaire, d'où le sang s'échappa à flots pressés.

Avant même que ce jet rouge eût cessé de couler, le fil du couteau avait déjà commencé à pratiquer une ouverture dans toute la longueur du cou et du ventre, pour détacher le cuir par en haut.

Alors se passa une scène aussi épouvantable que dramatique.

Au moment même où le boucher, après avoir détaché la peau de sa victime, venait d'étendre le cuir sur le sol et se disposait à fendre le ventre et à étriper l'animal, on vit ce dernier, saisi par un tremblement subit, agiter ses membres mis à nu, puis se relever tout à coup comme un cadavre soumis à une forte pile électrique.

Rien ne saurait décrire l'horreur qui s'empara des spectateurs quand ils virent ce morceau de viande, dépouillé de sa peau, et tout zébré de caillots sanglants, se mettre en mouvement et se précipiter, tête baissée et cornes en avant, sur son bourreau, qui n'eut que le temps de s'effacer pour éviter un coup mortel.

Le bœuf, d'ailleurs, ne pouvait résister bien longtemps ; il avait perdu tant de sang qu'il commença à fléchir sur ses jambes tremblantes, puis, il s'affaissa comme une masse, cette fois pour ne plus se relever.

Le hasard sembla, ce jour là, prendre à tâche de faire se dérouler devant les yeux épouvantés des voyageurs les plus horribles spectacles.

A peine la sanglante victime eut-elle succombé que son bourreau, revenant à la charge, de son couteau partagea la viande par de grandes entailles régulières, sans la détacher du squelette, et céda la place, passant à un autre animal, aux *cuarteros* qui, à coups de hache, séparèrent les membres et ensuite les enlevèrent, pendant que les *manteros* relevaient la viande tailladée et la portaient à une table où les *charquardores* la découpaient par longues tranches, de manière à ce que chacune eût un pouce et demi d'épaisseur à l'état frais. Cette épaisseur devait se réduire à un pouce après dissécation.

Les voyageurs et surtout les voyageuses, écœurés par ces sanglants travaux, se disposaient à descendre de l'estrade d'où ils avaient pu les suivre en détail et à aller respirer au grand air une atmosphère moins fade et moins nauséabonde, quand se produisit un nouvel incident, non moins terrible que le premier, qui vint encore interrompre l'horrible labeur de ces hommes

La porte du brette, mal fermée sans doute, s'ouvrit tout à coup et l'on vit se ruer au milieu des travailleurs fuyant en tous sens, affolés et poussant d'horribles cris, un bœuf dont le sang coulait par la blessure produite par le couteau *du denuscador*.

Sans doute l'animal furieux, mal frappé, avait eu assez de force pour se dégager du lasso; il s'était redressé sur le wagon où il aurait dû rester à jamais immobilisé; dans l'entrebâillement de la porte mal close, il avait passé une corne, rejeté l'obstacle de côté, d'autant plus aisément que ce premier geste de rebellion avait fait naître une invincible terreur dans le cœur de tous ceux qui auraient pu lui opposer quelque résistance et les avait mis en fuite.

Tous ces hommes affolés par la peur, le couteau à la main, couraient dans toutes les directions.

C'était pour les spectateurs, malgré la situation qu'ils occupaient et qui les mettait à l'abri de tout péril, une scène épouvantable.

Quelques-uns des bouchers, tout rougis par leur besogne, glissaient sur les caillots et culbutaient; un autre alla tomber dans le réservoir au sang, un autre dans la fosse à saumure. Celui-ci s'étala tout rouge sur un monceau de viande molle dont il sembla faire partie intégrante. D'autres enfin disparaissaient dans les montagnes de sel.

L'épouvante était partout et l'auteur de cette déroute n'était pas plus rassuré que ceux qu'il avait mis en fuite.

L'effet de son premier bond fut à peine produit dans la *playa* que sa position devint des plus difficiles, malgré la disparition de ses adversaires.

Tout mouvement tenté par lui sur ces dalles fangeuses et glissantes entraînait des faux pas et des chutes dont-il se relevait au paroxysme de l'épouvante.

Celui-là était d'une taille énorme et d'une force colossale, il s'élança pour prendre champ et se jeter dans la plaine.

Ses ennemis, d'abord en fuite, s'étaient armés de lances et se placèrent devant lui, lui opposant un rempart de piques.

Il s'arrêta, poussa un mugissement suprême et s'élança en avant sur cette barricade humaine.

Un homme fut saisi par les cornes redoutables du révolté et on le vit tournoyer dans les airs comme une pierre lancée par une fronde.

Deux lances avaient profondément pénétré dans la poitrine du bœuf et y restaient plantées sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir.

La panique se remit dans les rangs des saladeros qui recommencèrent une prudente retraite, laissant le champ libre à l'animal furieux et cédant place à deux gauchos à cheval qui se disposaient à le poursuivre dans

les champs et à l'arrêter avec leurs terribles *bolas*, quand un coup de feu retentit et qu'on vit le bœuf, frappé mortellement cette fois, rouler dans les débris sanglants qui couvraient le sol.

C'était le marquis de la Bécassière, qui ne se sentant pas la force de supporter plus longtemps cet horrible spectacle, avait pris son fusil et avait logé une balle entre les yeux de l'animal, montrant ainsi combien il avait su profiter des leçons de son maître de tir, M. Dick Moore.

Alors seulement les voyageurs abandonnèrent leur poste et reprirent le chemin qui devait les ramener à la maison de leur hôte.

C'étaient les derniers instants que tous ces amis avaient à passer ensemble. On les utilisa le mieux qu'on put à se faire des protestations et des recommandations mutuelles.

Les amoureux surtout sentaient tout le poids d'une longue séparation; ils ne pouvaient se décider à se quitter; et quand chacun se retira dans sa chambre, le jour était sur le point de naître.

Malgré cela, chacun était à son poste à la première heure, et les habitants matineux de Buenos-Ayres purent jouir ce jour-là d'un spectacle comme ils n'en avaient peut-être jamais vu.

Les explorateurs auraient sans doute pu faire une partie de la route en chemin de fer et se rendre ainsi jusqu'à Cordoba, mais cela ne remplissait pas le but que se proposaient les deux savants, et de plus ils ne pouvaient pas songer à organiser ailleurs qu'à Buenos-Ayres une caravane confortable.

Les quinze chariots recouverts de leur toiture voutée en peaux de vaches étaient attelés chacun de quatre paires de chevaux. Chaque cheval était monté par un gaucho ou par un Indien remplissant le fouet en main, les délicates fonctions de postillon.

En tête du convoi marchait la *tropilla* de chevaux de relais fournis par don José Garcia. Cette bande, conduite par dix gauchos à cheval, avait, comme de raison, à sa tête, la jument madrina, avec son poulain au côté et sa clochette au cou.

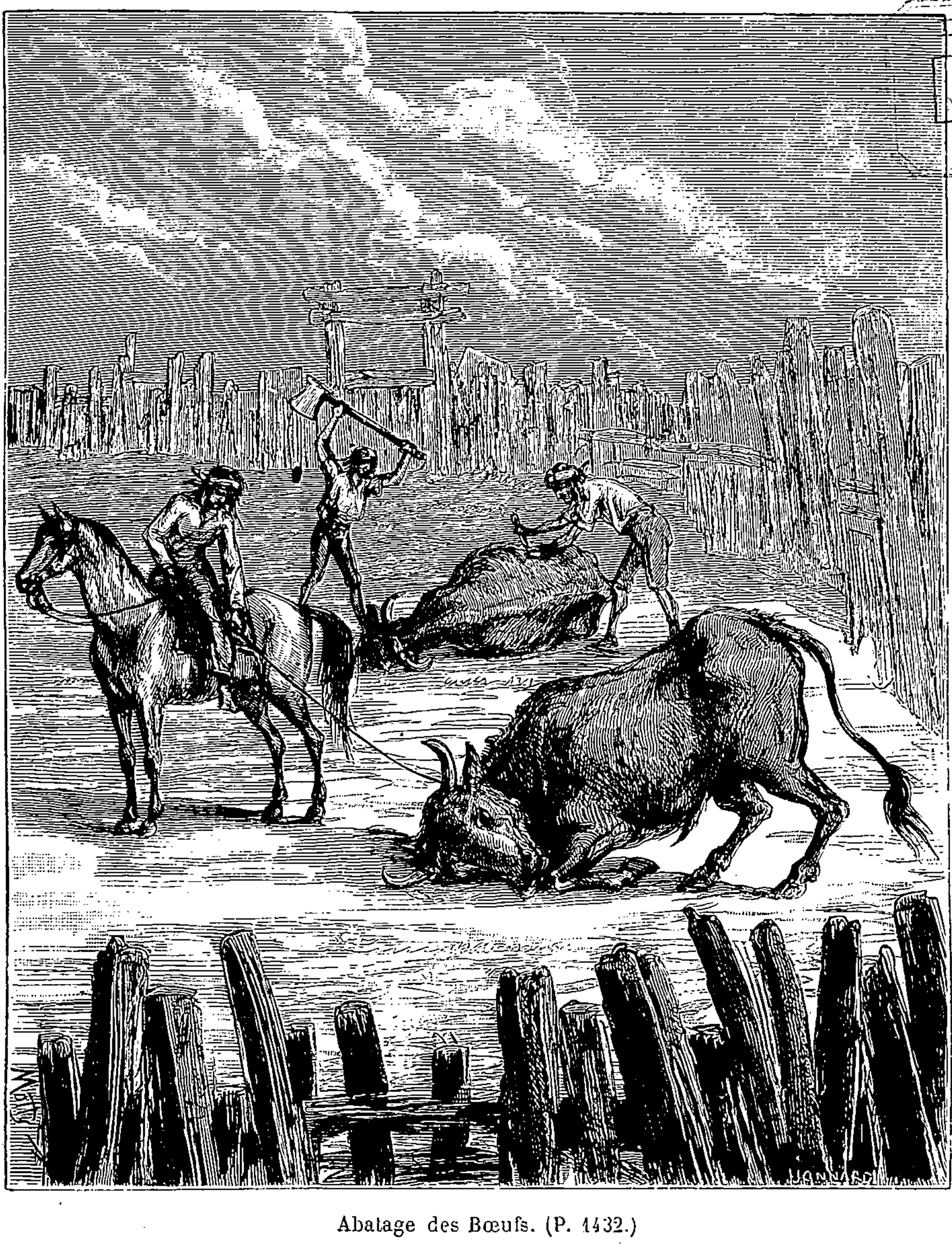
Joignez à cet énorme personnel les trente mules et les cinq arriéros chargés de les conduire, qui devaient former l'arrière-garde.

Quant aux voyageurs, chacun d'eux, bien en selle, devait suivre le convoi, à cheval, surveiller ses flancs et en assurer la sécurité.

Dans ce but, ils s'étaient adjoint chacun un gaucho dont leur hôte leur avait garanti la fidélité.

Enfin ils emmenaient, comme interprètes, trois chefs Indiens patagons venus à Buenos-Ayres pour signer au nom de leurs tribus un traité de paix avec le gouvernement de la République.

Dépôt Légal
Seine
No. 1910



Abatage des Bœufs. (P. 1432.)

Tous ces hommes, y compris les postillons et les arriéros, étaient armés formidablement.

En dehors de leurs lassos, et de leurs bolas, on leur avait distribué des lances, des sabres, des poignards, des revolvers et des fusils.

Don José Garcia, qui connaissait, pour l'avoir pratiquée, les dangers de toute sorte qu'entraîne la traversée de la pampa, trouvait toujours insuffisant cet arsenal ambulant.

En fait, les événements prouveront qu'il n'avait pas tort, car ces dangers peuvent venir des fauves, des habitants, des Indiens et des intempéries atmosphériques.

Contre les Indiens voleurs et pillards, surtout, on ne pouvait trop se mettre sur ses gardes, car une caravane si riche ne pouvait manquer d'exciter leurs convoitises.

Quoiqu'il en soit, cette troupe d'hommes et d'animaux constituai une véritable petite armée capable de résister à un fort parti de brigands, malgré l'incomparable habileté avec laquelle ceux-ci se servent de leurs lassos et de leurs *bolas*.

On donne ce dernier nom à un engin redoutable composé de trois lanières de cuir en forme de T, chacune terminée par une boule de fer ou de pierre ; l'Indien ou le gaucho ainsi armé prend la plus petite dans sa main.

Il imprime alors aux deux autres un mouvement de rotation précipité et le tout, jeté sur l'objet à atteindre. vient l'embrasser avec une violence irrésistible.

Le chasseur canadien accepta la direction générale de la caravane, dont il fut en même temps nommé le général en chef.

Chacun, en effet, aimait à reconnaître combien la prudence, la sagesse, le courage, le sang-froid et l'incomparable adresse de ce compagnon de route le rendaient digne de ces fonctions.

Quand D. José Garcia s'efforçait d'exagérer à dessein l'adresse des Indiens, leur intrépidité et la nature exceptionnellement dangereuse de leurs armes, Guillaume Novet souriait :

— Senor Garcia, disait-il, j'ai là un compagnon qui n'a à craindre aucune concurrence quand il s'agit d'envoyer des bolas.

Que cinq cents Indiens, mille s'il le faut, viennent nous attaquer ; avec l'aide de ces messieurs, qui sont des tireurs fort habiles, nous en aurons démoli la moitié avant qu'ils aient seulement tenté de nous lancer leurs bolas. Rien ne vaut, croyez-moi, une bonne balle de plomb envoyée par un homme adroit, avec une carabine portant la marque de Fauré-le Page à Paris

La file des chariots occupait toute la longueur de la *calle de la Vitoria* ; le négociant buenos-ayrien donna d'abord le signal de départ à la tropilla de chevaux de relais que devaient conduire dix gauchos, tous faisant partie de son estancia d'Azul.

La troupe de chevaux, fouaillée en avant par ses conducteurs tous parfaitement montés, prit un trot accéléré.

Les chevaux attelés aux chariots et montés par leurs postillons s'empressèrent de marcher à la suite et, pour les rejoindre, prirent le·

galop, traînant leur charge aussi facilement que si elle n'eût pas existé.

Les voyageurs, se serrant mutuellement les mains, assistaient à cette mise en marche qui devait être le signal de leur séparation; on se parlait peu, mais les yeux, les étreintes, suppléaient à des mots insuffisants pour peindre l'émotion générale.

Don José Garcia s'approcha de M. Fontaine et lui remit tout un paquet de lettres de recommandation pour tous ses correspondants de Mendoza, du Chili et du Pérou.

Mais déjà les mules et leurs arrieros disparaissaient au bout de la rue; on s'embrassa une fois encore et les six intrépides explorateurs s'élancèrent sur le dos de leurs coursiers tenus en main par les six gauchos engagés pour leur servir d'adjudants en cas de péril.

Les dames se hâtèrent de rentrer dans la maison pour cacher les larmes qui coulaient de leurs yeux malgré leur volonté de paraître fermes.

Avant que les cavaliers eussent disparu au bout la rue, elles étaient sur les balcons, agitant leurs mouchoirs en signe de suprême adieu.

La grande traversée de la pampa était commencée. Le premier jour de marche fut assez facile, car les environs de la capitale offrent déjà des terrains de culture et des routes très praticables.

On arriva à la maison de poste, où la tropilla attendait dans le corral.

C'était une misérable hutte, où les gauchos conducteurs de chevaux étaient déjà couchés sur le sol nu et formé de terre battue.

De loger là tout le monde, il n'y fallait pas songer. D'ailleurs il importait, dès le début du voyage, d'habituer les hommes à camper dans la plaine et à se passer de tout secours étranger.

Le Canadien se multiplia et montra combien on avait eu raison de le choisir pour conduire ces travaux délicats.

Pendant que les postillons rangeaient leurs chariots en cercle et dételaient leurs chevaux pour leur permettre de prendre leur pâture aux environs du campement, on allumait au centre un grand bûcher destiné à la confection des mets pour le dîner.

Une vaste tente fut dressée qui devait servir d'abri aux Européens; quant aux gauchos ou aux Indiens, on les prévint qu'ils eussent à s'arranger comme ils l'entendraient et à se coucher après le repas où bon leur semblerait, à la condition de ne pas s'éloigner et d'être prêts à répondre au premier signal.

La distribution des vivres eut lieu. Ce jour-là, ils se composèrent exceptionnellement de viande fraîche de bœuf apportée le matin même du saladero et dont il resterait encore une partie le lendemain pour le déjeuner.

Passé ce délai, on se contenterait de *tasajo* et de *charque* dont on apportait une quantité suffisante pour mettre tout le monde à l'abri de la famine, le voyage dût-il durer trois fois plus que le temps prévu.

Les quartiers de viande furent bien vite embrochés dans des broches en bois et placés devant l'immense brasier qui fit grésiller la surface et qui eût bientôt cuit l'intérieur malgré l'épaisseur des morceaux.

Ces hommes se partagèrent cette grosse pitance, qu'ils dévorèrent sans pain, négligeant même de la saler, bien qu'un baril de sel eût été mis à leur disposition.

Quant aux Européens, ils firent meilleure chère. Il y avait pour eux des provisions de pain et de biscuit pour un mois, et, en route, les jeunes chasseurs avaient abattu deux chevreuils de belle taille; en traversant un marécage. Ils avaient tiré plus de trois cents pièces de gibier à plume, vanneaux, poules d'eau, canards et oies d'espèces variées, bécasses et bécasines, sans parler de six flamants et d'une douzaine de beaux cygnes à col noir. Cela constituait des provisions de bouche pour plusieurs jours, sans tenir compte des conserves de toute nature dont on avait rempli les chariots et chargé les mules.

Lerat et les deux serviteurs dévoués, Couracasse et le breton Le Gludic, avaient été laissés à Buenos-Ayres pour suivre les voyageurs sur le *Succès*. Mais les deux nègres Tobi et Zoyo, de M. Dick Moore, faisaient partie de la caravane et devaient se consacrer au service des Européens.

Certes! ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, la prétention de détrôner le maître-coq français ni même d'atteindre à la hauteur de son savoir. Néanmoins ils savaient cuisiner et ils étaient, pour nous servir d'une expression connue, de véritables débrouillards.

Grâce à eux le dîner fut des plus confortables et, quand ils se retirèrent sous leur tente, les Européens trouvèrent tout le bien-être qu'ils pouvaient désirer.

Des hamacs étaient suspendus aux poteaux de fondation et des fourrures recouvraient des matelas étendus sur le sol.

Avant de se livrer au sommeil, Guillaume Novet fit le tour du camp et s'assura que les consignes qu'il avait données avaient été fidèlement exécutées.

Il trouva les Indiens étendus les pieds au feu et dormant sur le gazon ; quant aux gauchos ils s'étaient entassés pêle-mêle dans la hutte, autour des tisons d'un feu à demi éteint.

La lumière qui éclairait ce spectacle venait d'un hangar voisin qui

servait de cuisine et où étaient encore attablés quatre ou cinq gauchos venant de l'intérieur et se rendant à Buenos-Ayres.

Il n'y avait d'ailleurs dans la hutte ni table ni chaises. Les murailles étaient formées d'une boue noire et remplies de trous assez larges pour recevoir, au besoin, une pièce de canon de gros calibre.

Guillaume Novet s'assura ensuite que les chevaux de la tropilla avaient rejoint au pâturage les mules et les chevaux des chariots; que quatre cavaliers, qui devaient se relayer de deux heures en deux heures, faisaient bonne garde autour des animaux et les empêchaient de trop s'éloigner du campement; enfin, que les sentinelles placées autour du cercle des chariots disposés comme les remparts d'un camp retranché, montaient fidèlement leur garde. Puis il regagna la tente des Européens et se coucha tout habillé sur un matelas, en ayant grand soin de tenir son riffle à portée de sa main.

Ainsi s'accomplit sans incident extraordinaire la première journée de marche à travers la pampa et se termina sans encombre la première nuit de campement.

Le lendemain, dès l'aurore, l'infatigable chasseur était debout et, pendant que ses amis prenaient le café, s'assurait que chacun se préparait à remplir consciencieusement son mandat.

Il augura bien, pour la réussite de l'expédition, du zèle et de l'activité déployés par chacun.

Les chevaux qui avaient fait librement la route en tropilla la veille furent attelés à leur tour et remplacés par ceux qui s'étaient fatigués.

Grâce à cette précaution, et en ayant soin de faire les haltes nécessaires, on pouvait espérer aller ainsi jusqu'à San-Luis de la Punta et peut-êtremême jusqu'à Mendoza, où l'on pourrait échanger les chevaux contre des mulets bien plus utiles pour la traversée de la Cordillère.

On se remit en route dans le même ordre que la veille, mais il fallut ralentir son allure.

Là, en effet, les routes commençaient à disparaître. On s'avançait sur un terrain plat, mais couvert d'herbes quelquefois si hautes que les chariots et les cavaliers y disparaissaient tout à fait.

Plus de cultures entourées de poiriers épineux et d'agaves; plus de *montes* ou bois de pêchers, qui étaient les arbres les plus communs des environs de Buenos-Ayres.

A peine, de loin en loin, la caravane rencontrait-elle quelque *rancho* solitaire, espèce de hutte de boue, bâtie d'un mélange de gazon et de terre glaise délayée et projetée dans les vides.

Le pays devenait de plus en plus sauvage et se couvrait de grandes herbes, tandis que le convoi était arrêté fréquemment par des *pantanos*, marais perfides qu'on ne parvenait à franchir que grâce à l'expérience et à la sagesse du guide indien qui seul était capable d'en découvrir les parties praticables. Ces pantanos apparaissaient aux voyageurs généralement remplis de carcasses d'animaux morts en tentant de les traverser, ou d'autres ossements qu'on y avait semés pour donner quelque solidité au sol détrempé et mouvant.

D'autre part, à mesure qu'on avançait, le pays allait s'améliorant. La terre, même dans cette saison de sécheresse, était couverte de pâturages qui fournissaient une nourriture suffisante à d'immenses troupeaux.

C'était la partie de la route la plus intéressante ; jusqu'à Mendoza, le sol en plusieurs endroits était revêtu du plus beau trèfle.

Les chasseurs s'en donnaient à cœur joie et, à chaque pas, voyaient tomber sous leurs coups des chevreuils, des perdrix et des bécasses.

Même la monotonie de la pampa se rompit dans l'après-midi ; le sol devint moins uniformément plat et quelques éminences couronnées de bosquets de pêchers donnèreut au paysage une apparence d'un parc d'Europe.

On avait fait halte à midi pour déjeuner et pour laisser passer la plus grande chaleur, puis on s'était remis en route à grande vitesse, ce qui eut été absolument impossible en France en rase campagne, mais ce qui devenait praticable là, en raison de la forme et de la solidité des voitures, de leurs hautes roues si utiles pour franchir les pantanos, et de la vigueur des chevaux.

Le soir on arriva sans encombre dans le joli village de Lujan.

Le capataz que l'obligeant don José Garcia avait mis à la tête des conducteurs de la tropilla se présenta aux Européens et leur demanda qnelques instants d'entretien.

— Qui y a-t-il pour votre service, maître Fernando? demanda M. Fontaine.

— Je suis chargé par mon maître de vous prévenir que nous sommes attendus à Lujan et que des logements et des vivres ont été préparés à notre intention.

— Bravo ! et mille fois merci à notre hospitalier ami. Prends la tête de la colonne, Fernando, et conduis-nous aux lieux où tu penses que nous sommes attendus.

Les Européens se mirent en effet à la suite du capataz et, pendant que le reste de la caravane allait se loger dans une pulpéria connue par le guide Indien, nommé Pouane, ils arrivèrent devant une élégante maison occupée par don Juan Boutés, l'ami de don José Garcia.

CHAPITRE CXV

MUSIQUE ET REPAS. — RAGOUT DE *gallinas*, *masamora*. — *Carne asada*. — LE VILLAGE DE LUJAN. — DÉPART. — CHEVAUX SANS QUEUE ET SANS CRINIÈRE. — UNE RAISON PLAUSIBLE D'UNE MUTILATION. — L'ATTELAGE. — NATURE MÉLANCOLIQUE. — ARRÉCIFE. — UNE BATTERIE DE COULEUVRINES. — UNE HALTE ET UN HÔTE MUSICIEN. — *Carretas*. — ATTELAGE DE BŒUFS. — *Picador*. — *Picana*, *picanilla*. — TRAVERSÉE DES *pantanos*. — HALTE DU 22 AU SOIR. — UN MODESTE RANCHO. — *Chiripa et tirador*. — LE CANADIEN ACCEPTE L'INVITATION D'UN GAUCHO. — PEDRO. — UN PUMA. — *Françoise*. — UN DÉFI. — *Lasado*. — UNE JUMENT ET SON POULAIN. — LES BOLAS ET LES BALLES. — LA MORT DU FAUVE. — QUEL EST LE VRAI VAINQUEUR? — TRIOMPHE DES ARMES A FEU. — DÉPART MATINAL. — UN ORAGE DANS LA PAMPA. — UNE MAUVAISE NUIT. — ARROYO DEL MEDIO. — *La binchuca*. — LE POSTE DE DEMOCHADES. — UNE FRONTIÈRE MAL GARDÉE. — LA RAISON DE LA NÉGLIGENCE ADMINISTRATIVE. — UN FORT TRÈS MAL PROPRE. — PAS L'OMBRE D'UNE SENTINELLE. — UNE GARNISON FÉMININE. — LES EXPÉDITIONS DES INDIENS. — UNE VÉRITABLE COURSE. — *La Carneada*. — DES AUTRUCHES. — UN NID ET DES ŒUFS DE BELLE TAILLE. — UN MALE COMPLAISANT.

Don Juan Boutès était assis dans son salon avec sa femme qui pinçait de la guitare en accompagnant une autre dame. Les deux virtuoses jouaient d'ailleurs avec un véritable talent.

Les voyageurs européens étaient attendus; on les reçut cordialement et le souper fut servi sur l'heure.

Il consistait en un ragoût de *gallinas*, une *masamora*, des œufs, du café, du chocolat, diverses espèces de vins et un peu d'excellent pain blanc, qui plut d'autant mieux aux convives qu'il était chaud, sortant du four.

Les explorateurs firent honneur au repas, surtout au ragoût, excellent plat, bien qu'un peu bizarre, composé de poulets bouillis dans le riz et accompagné de patates, de tomates, d'œufs et d'oignons.

Quant à la masamora, c'était du maïs aussi blanc que la neige, bouilli avec des fèves, excellent mets aussi pour les palais un peu blasés; en effet, il était assaisonné de force piment, de poivre, de sel et de vinaigre.

On servit encore du bœuf rôti (*carne asada*), la pièce de résistance des pampas, préparée à la manière du pays.

Des chambres et des lits furent mis après le repas à la disposition des nouveaux arrivés, qui purent ainsi passer une bonne nuit et prendre un repos bien mérité par les fatigues déjà éprouvées.

Le lendemain matin, avant de se remettre en route, ils se promenèrent environ un quart d'heure dans le village.

Certes cette inspection ne demandait pas plus de temps. Lujan ne contient pas plus de 800 habitants.

Mais il a une église et une prison qui, avec la maison de Don Juan Boulès, en sont les plus grands bâtiments.

Après avoir dit adieu à leur hôte, les voyageurs partirent et trouvèrent la caravane déjà mise en mouvement et préparée pour le voyage.

On se remit en route à travers l'immense plaine et l'on passa en divers endroits qui n'étaient composés que de maisons de boue, ayant une peau de bœuf en guise de porte et dont les habitants malpropres auraient pu poser pour le portrait de l'indolence.

Parfois toute la caravane était obligée de s'arrêter pour attendre l'entrée dans le corral des chevaux revenant du pâturage. Ces bandes désordonnées accouraient en galopant comme dans une charge de cavalerie et faisaient retentir les airs de leurs hennissements.

Ces chevaux avaient d'ailleurs l'aspect le plus sauvage, n'ayant jamais à recevoir autre chose qu'une bride et un *recado*.

Chez la plupart on laissait croître la crinière et la queue, et comme on ne leur parait jamais les pieds, leurs sabots prenaient toutes sortes de formes.

Le docteur Leroux remarqua qu'un certain nombre de ces animaux étaient complètement dépourvus de queue et de crinière, mais il attribua d'abord ce phénomène à quelque maladie de peau ou à un caprice de la nature.

Ce ne fut qu'en voyant passer au grand galop une étrange voiture attelée de huit chevaux conduits par huit postillons, qu'il fut frappé par l'étrange aspect de ces bêtes sauvages, efflanquées, bondissantes, sans queue, sans crinière, montées par des hommes au costume terreux, d'un aspect plus sauvage encore.

Il s'approcha du capataz qui conduisait la tropilla des chevaux, galopant en tête de la caravane.

— Qu'est-ce que ces animaux apocalyptiques qui ressemblent à des rats gigantesques? demanda-t-il.

— Ce sont les chevaux qui mènent la diligence, répondit le chef des Gauchos.

— Mais, dites-moi, pourquoi diable ces pauvres bêtes sont-elles ainsi défigurées?

— Le majordome de la diligence et tous les estancieros de la pampa enlaidissent ainsi à plaisir tous les chevaux destinés à conduire des voitures à travers le pays désert, surtout celles qui s'approchent des régions occupées par les Indiens.

Le « puma » capturé par le Gaucho. (P. 1462.)

— Mais, encore une fois, cette mutilation doit avoir une raison?

Elle en a deux, senor. La première, c'est que les voleurs du désert ne manqueraient pas de venir couper les crins des chevaux et que leurs possesseurs préfèrent les vendre eux-mêmes. La seconde, c'est que les Indiens ne tiennent pas à voler des animaux dans cet état, car ils ne voudraient les monter pour rien au monde et ils sont sûrs de ne pouvoir

s'en défaire. Les conducteurs de la diligence peuvent ainsi, en toute sûreté, lâcher leurs bêtes dans la pampa pour y paître, certains de les retrouver quand ils en auront besoin.

Heureux de cette explication, le docteur rejoignit son savant confrère, qui déjà expérimenté par un premier voyage dans le pampa, était fixé sur ce sujet.

— L'attelage de la diligence, dit-il, en dehors de l'aspect fantastique des chevaux qui le composent, ne diffère guère de celui de nos fourgons.

Vous avez vu que, comme cela a lieu dans notre caravane, ces chevaux, placés en flèche deux par deux, ont un mors pour tout harnais.

Le postillon qui monte chacun d'eux a pour selle un mauvais bât doublé d'une peau de mouton ; au lieu de traits, une immense lanière de cuir à laquelle chaque monture se rattache par une lanière plus courte terminée par un crochet de fer.

Chaque animal, fort espacé de son voisin, tire de côté par la ceinture et l'attelage a plus de vingt mètres de long.

Pendant que les deux savants devisaient ainsi, la caravane continuait sa route dans la plaine sans bornes.

Le sol légèrement ondulé se couvrait çà et là de broussailles grises ; des arbres au tronc noirci étendaient, semblables à de grands crucifiés, leurs branches dépouillées de feuilles ; nul être vivant dans la campagne, point d'oiseau, point de chant, pas d'autre bruit que le galop des chevaux ou le cri des gauchos qui venait interrompre le silence de cette nature mélancolique.

Ils allaient, rapides comme le vent, admirablement guidés par leurs sauvages conducteurs, ne suivant d'autre route que l'ornière à peine tracée au milieu des touffes d'herbes.

Le premier poste un peu important où ils arrivèrent se nommait Arrecife. C'était une assez jolie résidence, munie d'une pulperia et d'une batterie de deux coulœuvrines, sur une plate-forme, destinée à repousser les attaques des Indiens.

L'hôte, qui paraissait être un homme sentimental, s'amusait à pincer de la guitare, en attendant les voyageurs. Presque tous les paysans jouent de cet instrument.

La caravane fit halte en ce lieu, tant pour prendre haleine que pour y faire un repas réconfortant.

L'avis général des Européens fut que la musique des Pampas est mélancolique et monotone ; mais que, dans ces déserts sauvages, à défaut d'une meilleure, elle n'est pas sans agrément.

Près de là, ils rencontrèrent une de ces longues files de charrettes (*carretas*) auxquelles il faut environ six semaines pour se rendre de Buenos-Ayres à Mendoza, et qui sont, sur cette route, le seul moyen de transport pour les marchandises lourdes et embarrasantes.

Ces charrettes, comme les fourgons de la caravane, étaient montées sur des roues immenses, pour traverser plus facilement les pantanos, avec l'aide toujours nécessaire de six bœufs vigoureux.

Deux de ces bœufs étaient attachés au timon de la charrette, et les quatre autres marchaient, deux par deux, côte à côte, à une distance considérable des premiers.

De cette manière deux paires pouvaient traverser le pantano et atteindre la terre ferme, tandis que la troisième était encore en pleine eau.

Tous étaient attachés par les cornes, les uns aux autres, avec deux longues lanières qui aboutissaient au timon de la charrette.

On ne se servait point de rênes

Les animaux étaient guidés avec une adresse merveilleuse par le conducteur (*picador*), au moyen d'un bambou ayant trente pieds de long, suspendu devant la charrette et tenu en équilibre dans l'intérieur.

Ce bambou, armé à ses extrémités d'un aiguillon, était assez long pour atteindre la paire la plus avancée et s'appelait *picana*. Un autre aiguillon plus petit, appelé *picanilla,* descendait perpendiculairement sur la paire du milieu. Quant à la paire la plus voisine de la charrette, le conducteur la dirigeait avec un petit aiguillon qu'il tenait à la main.

Tous les Européens de la Caravane s'étaient réunis pour assister à ce défilé interminable.

Ce fut M. Rivière qui prit la parole :

— La moindre négligence dans la conduite de ces charrettes, dit-il, quand elle traverse un pantano, pourrait avoir les plus grands inconvénients; les lanières, venant à s'embarrasser dans les jambes des bœufs, les feraient tomber; alors, la charrette courrait grand risque de faire naufrage.

Les Pantanos ont quelquefois trois à quatre pieds de profondeur; et, dans ce cas, lorsqu'un des bœufs s'abat, le conducteur n'a plus d'autre ressource que d'user sans pitié de son aiguillon jusqu'à ce que la bête se tire d'affaire par un coup de collier ou tombe pour ne plus se relever.

On coupe alors les lanières et on abandonne le pauvre animal dont les os, joints à ceux des victimes antérieures, formeront un jour une digue ou un gué plus praticable.

Le capataz qui était venu se joindre aux Européens, et à qui, plus d'une fois dans sa vie, était échue la mission de conduire une file semblable compléta ces explications, en faisant remarquer que le corps des charrettes était couvert de peaux, le poil tourné en dehors : au dessus était placée la provision de bois, et par derrière, une grande jarre de terre contenant de l'eau.

— Car, ajouta-t-il, vous savez déjà que, dans bien des parties de ce désert, on ne trouve ni bois ni eau.

— Toutes ces caravanes roulantes, interrogea M. de la Bécassière, sont-elles aussi importantes que celles que nous avons sous les yeux?

— Il y en a de bien plus considérables, répondit le capataz, j'en ai conduit moi-même qui comptaient plus du double de charrettes. Vous comprenez si, placées comme elles sont, à la queue leu-leu, et suivies de bœufs de rechange escortés eux-mêmes par des péons à cheval, cela doit occuper une longue ligne de terrain. Mon devoir était de galoper sans cesse de la tête à la queue, afin de m'assurer que tout était en ordre et je vous assure que cela n'était pas une sinécure.

Le départ de la caravane européenne avait eu lieu de Buenos-Ayres le 19 mars au matin.

Les premiers jours de marche furent assez calmes ; un seul épisode qui eut lieu pendant la nuit du 22 au 23 mérite d'être cité, car il eut pour héros notre vaillant chasseur Guillaume Novet.

Ce soir-là, on avait campé en face d'une chaumière, ni plus ni moins riche, ni plus ni moins élégante que toutes celles qu'on rencontrait de loin en loin dans l'immense désert.

Suivant la règle établie, les chariots avaient été dételés et, placés en cercle, ils constituaient une sorte de camp retranché au milieu duquel brillait un grand feu de l'herbe pampa desséchée par le soleil.

Les Européens placés autour du foyer regardaient rôtir devant la flamme un chevreuil entier que les deux nègres Zoyo et Tobi avaient soin de retourner à tour de rôle.

A quelques pas de là, sur un lit de pelleteries, se dressait un couvert élégant, si l'on considère le lieu où se trouvaient les voyageurs.

Le Canadien, de son côté, prenant au sérieux son rôle de général en chef, se multipliait de son mieux et allait partout où il jugeait que sa présence pouvait être utile.

Après s'être assuré que chacun était à son poste, que les animaux placés dans un pâturage passable étaient gardés par des sentinelles vigilantes et que le camp proprement dit n'avait à redouter aucune attaque

nocturne, il rentrait pour prendre sa part du repas du soir, quand un homme sortit du modeste rancho.

— Voulez-vous me faire l'honneur d'entrer dans ma demeure, Senor caballero, dit le nouveau venu, que son chapeau de feutre rond à larges bords, sa barbe longue et inculte, son foulard aux teintes brillantes, son poncho en laine jaune de guanaque, sa chiripa ou pantalon blanc brodé descendant à mi-jambe, sa ceinture de cuir (*trador*), et ses chaussures armées de formidables éperons, désignaient suffisamment pour un gaucho de la pampa.

Guillaume Novet, sans se faire prier davantage, pénétra dans le rancho ; là, l'inconnu le suivit, lui désigna un siège fait d'une tête de bœuf disséquée, s'assit lui-même sur un siège semblable, puis s'exprima ainsi en se servant de la langue portugaise que le chasseur parlait et comprenait fort bien.

— Monsieur le cavalier, dit-il, vos compagnons m'ont appris que non seulement c'est vous qui commandez la caravane campée ici, mais encore que vous êtes un vaillant et habile chasseur.

Moi, je m'appelle Pedro, et je me pique d'avoir mérité une égale réputation par mon adresse à la poursuite du gibier et des bêtes fauves.

— Continuez, seigneur cavalier, vous m'intéressez considérablement

— La nuit dernière, poursuivit le Gaucho, un puma est venu rôder autour de mon rancho et a étranglé un de mes chevaux qui paissait aux environs.

— Et vous concluez? dit le chasseur.

— Je conclus qu'il y a mille à parier contre un que la maudite bête encouragée par l'impunité, reviendra cette nuit et fera, à votre détriment ou au mien, une nouvelle victime.

Le Canadien dressa l'oreille en entendant ces mots.

— Ah! s'écria-t-il, en montrant ses trente-deux dents dans un large sourire, le nommé Puma se permet de venir chasser sur nos terres. Il a sans doute envie de faire connaissance avec *Françoise*

Depuis quelques jours le peintre Beaudoin, toujours gai et facétieux avait ainsi baptisé la carabine du chasseur. Celui-ci avait, sans faire la moindre observation, accepté ce nom et s'en servait.

Le Gaucho le regarda d'un air ahuri. Bien que Guillaume Novet se fût exprimé en pur castillan, il était visible que le métis espagnol ne l'avait pas compris.

— Françoise, c'est ma carabine, dit le chasseur et tous mes amis vous diront qu'elle a l'habitude de laisser à ceux qui la bravent de cuisants souvenirs.

Je me mettrai à l'affût ce soir et si M. Puma nous fait l'honneur de paraître, il court grand risque de ne pas s'en retourner.

— Ma foi, reprit le Gaucho, je n'ai pas donné de nom à ma boleadora, mais je vous tiendrai volontiers compagnie et nous verrons qui frappera plus droit au but, d'elle ou de votre Françoise.

Sans ajouter un mot, le fils du désert posa sur la table basse deux assiettes.

Il retira ensuite d'une lance de fer, qui servait de broche devant le foyer allumé, un gros morceau de viande rôtie d'un aspect assez appétissant. C'était l'*asado* le seul manger que les Gauchos connaissent.

Les deux nouveaux amis tinrent conseil en dévorant cette pitance sans pain ni sel, qu'ils arrosèrent d'un verre d'eau claire. Depuis longtemps Guillaume Novet n'avait pas fait un si sobre repas.

Le Gaucho exposa au chasseur le projet qu'il avait conçu afin d'assurer le retour de la bête fauve.

Dès qu'ils eurent avalé leur dernière bouchée, ils allèrent planter à environ trente mètres de la chaumière un pieu solidement enfoncé dans la terre et y attachèrent une jument accompagnée de son poulain, ne laissant à la malheureuse mère qu'assez de courroie pour lui permettre de tourner autour du piquet.

La nuit tomba quand ces travaux préliminaires eurent été achevés, mais un clair de lune magnifique ne tarda pas à remplacer, par sa lumière crépusculaire, la clarté crue de l'astre du jour.

Le Gaucho lassa un de ses chevaux qui paissait dans la plaine, le sella, le brida et sauta d'un bond sur sa croupe.

Il fit ranger l'animal docile dans le cône d'ombre projeté par le rancho, et resta immobile et muet, tenant en main sa terrible beleadora.

Quant au Canadien, il s'assit tranquillement sur le sol, dans l'ombre, à côté du cheval du Gaucho et attendit patiemment l'ennemi, sa bonne Françoise entre les jambes.

Deux heures se passèrent sans qu'on vît rien apparaître ; puis tout à coup la jument attachée commença à donner des signes visibles d'inquiétude.

Le Canadien la vit placer sa tête entre ses jambes de devant et se mettre en devoir de repousser l'ennemi avec ses ruades de derrière. Le poulain, averti par son instinct, vint se réfugier sous le ventre de sa mère.

Le fauve ne tarda pas à faire son entrée, et déjà un combat terrible s'engageait entre lui et la vaillante mère, quand tout à coup une détonation et un sifflement se firent entendre simultanément.

Le Gaucho enfonça les énormes mollettes de ses éperons dans le ventre de son cheval. Celui-ci partit au galop, entraînant derrière lui le corps du fauve envoloppé par les terribles bolas.

Guillaume Novet, lui ne broncha pas ; il se contenta de rire silencieusement comme le héros de Cooper.

Le Gaucho décrivit un grand cercle avec son cheval, toujours traînant sa proie; puis il revint auprès du chasseur et déposa à ses pieds l'animal ne donnant plus signe de vie.

— Que dites-vous de ma boleadora, senor Caballero? demanda-t-il d'un ton goguenard.

— Et vous que pensez-vous de Françoise?

Le Gaucho était descendu de cheval et regardait avec attention le cadavre du fauve.

— Je dis, fit-il enfin, que Françoise a manqué son coup, car la peau de l'animal n'est pas trouée.

— Regardez-donc entre les deux yeux, dit le Canadien sans changer de place.

Le Gaucho, après avoir vérifié qu'un petit trou rond existait au milieu du front, au point même indiqué par le chasseur, lui saisit la main.

— Seigneur cavalier, vous êtes un crâne tireur, dit-il, et si les Argentins avaient des soldats comme vous, il y a beau temps que pas un Indien ne resterait dans la pampa depuis le rio Negro jusqu'au détroit de Magellan.

La caravane se remit en route le lendemain, non sans que chacun se fût fait un devoir de féliciter le chasseur triomphant.

Vers le soir de cette journée du 23, les voyageurs furent assaillis par un de ces orages qui ne se voient que dans la pampa.

L'horizon prit un aspect des plus redoutables. Les nuages semblaient près d'écraser les lourds charriots et les cavaliers, tandis que les éclairs si dangereux, mais si beaux, illuminaient tout le paysage, non par éclats intermittents, comme en Europe, mais d'un seul trait de lumière, tantôt se dirigeant horizontalement, tantôt prenant une direction perpendiculaire, et venant ensuite se briser sur le sol.

Le tonnerre retentissait d'une manière terrible ; et à peine la caravane se fut-elle décidée à s'arrêter sur place et à s'abriter de son mieux soit sous les fourgons, soit sous les tentes dressées à la hâte, que la pluie se mit à s'écrouler par torrents, pénétrant partout sans rencontrer d'obstacle.

Les explorateurs dans de semblables conditions, passèrent, comme on

peut le croire, une très mauvaise nuit, et un changement incroyable se produisit subitement dans l'atmosphère. Un froid âpre succéda instantanément à une chaleur insupportable.

La caravane avait fait, ce jour-là, environ vingt-quatre lieues, et elle était arrivée au petit ruisseau appelé *Arroyo del medio*, où la province de Buenos-Ayres finit et où commence celle de Santa-Fé.

Le lendemain, ils ne partirent que fort tard pour laisser sécher la campagne et pouvoir s'y frayer plus aisément leur route. Ils avaient passé une nuit d'autant plus mauvaise qu'ils n'avaient cessé d'être tourmentés par des insectes de toute nature, rendus féroces par l'orage, et dont ils étaient couverts au réveil.

Parmi ces parasites, le docteur s'empara de plusieurs spécimens de la *binchuca*, espèce de punaise longue de près d'un pouce et qu'il rencontrait pour la première fois.

Il l'étudia avec attention, l'examina au microscope et constata, que ces insectes de la Pampa étaient noirs et blancs et bariolés comme les zèbres.

Malgré le retard apporté à la mise en route, le pays était inondé à plusieurs endroits et les routes offraient aux chevaux une surface extrêmement glissante et pénible. Les petits ruisseaux, habituellement à sec, étaient tellement enflés que le passage en aurait été impossible sans la hauteur des roues des chariots, et malgré cela, était fréquemment dangereux.

Le premier endroit de quelque importance que rencontra la caravane après avoir traversé l'Arroyo del Medio fut le poste de Demochades.

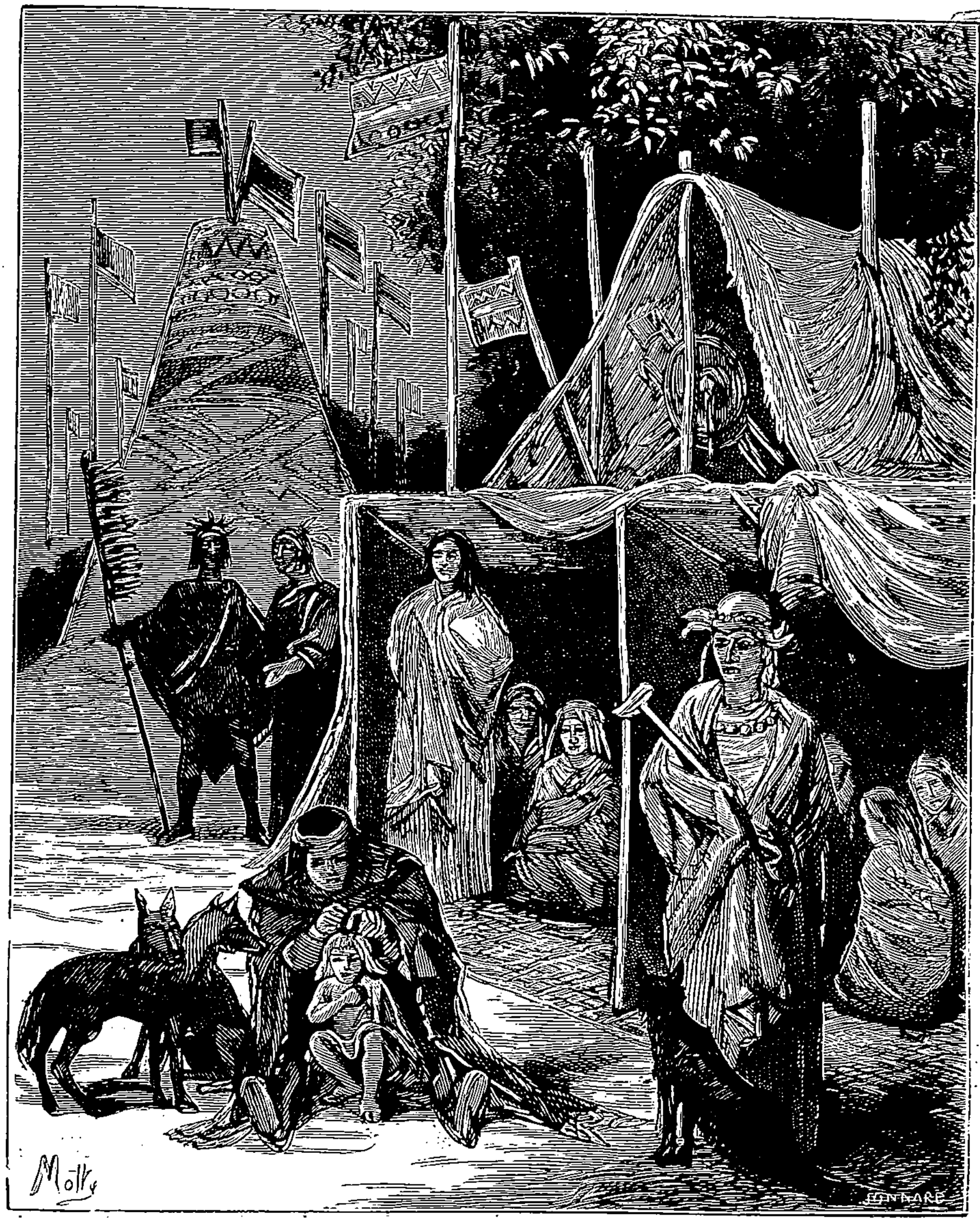
La frontière qui sépare les possessions argentines du domaine des Indiens, est, ou devrait être défendue par une ligne de forts reliés entre eux, de manière à se soutenir mutuellement; mais celui que les voyageurs visitaient, donnait une pauvre idée de l'administration. Nos amis comprirent que les Indiens doivent avoir beau jeu, si l'on n'oppose pas d'autres barrières à leurs déprédations.

Disons cependant que chaque jour les tribus indiennes se retirent du côté du Sud-Ouest, qu'elles apparaissent plus rarement aussi loin de leurs nouveaux domaines et que cela explique, dans une certaine mesure, la négligence administrative.

Le poste ou le fort de Demochades pouvait servir de type par sa saleté et son abandon.

C'était une enceinte de pieux défendue par un fossé; à l'intérieur se dressait un échafaudage élevé, destiné à la sentinelle, et deux ou trois cabanes en mauvais état servaient de demeure à la garnison.

Dépôt Lég
Seine
No.....



Les Patagons de l'Amérique du Sud. (P. 1471.)

D'ailleurs, pas l'ombre d'une sentinelle; les voyageurs trouvèrent le fossé comblé; des pieux manquant de toutes parts ouvraient l'enceinte au premier venu, et, dans les cases, comme garnison, ils aperçurent deux femmes broyant du maïs et préparant leur repas.

Ils apprirent qu'il y avait bien deux soldats, époux de ces dames, mais qu'ils vaquaient à des occupations personnelles dans la plaine.

Le docteur s'adressa au Capataz :

— Mon ami, dit-il en cheminant, il n'y a donc aucun danger qu'on laisse la frontière aussi mal gardée?

— Si, si! répondit le chef des Gauchos avec insouciance. De temps à autre les sauvages poussent une pointe; ils enlèvent les bœufs, massacrent les hommes, emmènent les femmes et se retirent tranquillement.

Quelquefois il arrive aux diligences d'être poursuivies par eux. J'ai vu cela personnellement. C'est alors une vraie course au clocher Peut-être n'est-ce qu'un jeu de leur part, mais on ne s'y fie pas, et c'est à qui arrivera le premier au poste voisin.

Il y a deux ans, ils ont massacré trente personnes; je vous ferai voir l'endroit, nous y passerons; cela s'appelle la *carneada*, le village de l'égorgement. Pour le moment nous n'avons rien à craindre; d'abord nous sommes en mesure de repousser toute une armée et puis ils sont occupés de leur guerre dans le Sud, et cette contrée, d'ailleurs, ne leur offre pas grande ressource.

Dans la matinée du 25, la caravane traversa un pays des plus secs et des plus désolés, où l'on ne voyait que du gazon, des chardons et des autruches.

Ces dernières furent l'objet d'une sérieuse poursuite de la part du chasseur canadien et de son fidèle Médor.

Comme de coutume, Guillaume accomplit des merveilles d'adresse qui fournirent à la fois le buffet de viande fraîche, quoique coriace, et les réserves de plumes précieuses qu'on mit de côté pour les dames.

Un épisode de cette chasse mérite d'être raconté.

Guillaume Novet galopait gaiement à travers champ, suivi de Médor, quand soudain, comme d'une boîte à surprise, sortit devant lui des hautes herbes une grande autruche qui se sauva précipitamment.

Saisir sa carabine, mettre l'animal en joue, lâcher la détente et coucher la bête sur le terrain, prit moins de temps au chasseur qu'il ne m'en faut pour le dire.

Des jappements de Médor attirèrent l'attention de son maître qui se dirigea du côté où se trouvait son compagnon de chasse.

Il ne tarda pas à découvrir pourquoi la malheureuse autruche s'était ainsi laissé surprendre. Elle remplissait un devoir de famille en couvant vingt-six gros œufs.

Le piquant de la chose est que l'oiseau si maternellement occupé était un mâle...

Le Canadien rejoignit la colonne, prit du renfort et revint triomphant, porteur des richesses culinaires qu'il avait conquises.

CHAPITRE CXVI

LES ŒUFS D'AUTRUCHE, METS FADE ET SUCRÉ. — LES DÉSAGRÉMENTS D'UN VOYAGE DANS LA PAMPA. — UN POSTE MILITAIRE. — LE CHANT NATIONAL. — SOLDATS, GAUCHOS, ET PÉONS. — CAMPEMENTS. — UNE INVASION DE RATS. — UN ORTEIL MENACÉ. — UNE INVASION VAINEMENT REPOUSSÉE. — ABANDON DE SON POSTE. — LE 26. — LA *Cruz alta* ET LA *Cabeza del Tigre*. — L'*Esquina de Lobaton*. — HISTOIRE D'UNE *Indiada*. — DEUX HÉROS. — UN COMBAT TERRIBLE. — UN BEL EXEMPLE A SUIVRE. — SÉCURITÉ TROMPEUSE. — DEMI-MOTS MENAÇANTS. — UN CHASSEUR INSENSIBLE. — LE *Rio Saladillo*. — UN TORRENT PROFOND. — LE CAMPEMENT EN VUE D'UNE ATTAQUE PROCHAINE. — POSITION STRATÉGIQUE. — PREPARATIFS DE DÉFENSE. — QUATRE ÉCLAIREURS GAUCHOS. — LE GUIDE INDIEN LAFA. — UNE CONSIGNE SECRÈTE. — DOUBLE RATION. — SOUS LA TENTE. — LE CANADIEN RÉVÈLE SES CRAINTES. — MENACE D'UNE ATTAQUE DE QUATRE A CINQ MILLE INDIENS. — OBJECTIONS DE M. RIVIÈRE. — LES TENTATIONS QUE FAIT NAITRE UNE RICHE CARAVANE. — POURRA-T-ON RÉSISTER? — L'OPINION DE GUILLAUME NOVET. — LE CHASSEUR VA A LA DÉCOUVERTE. — UNE FAUSSE SORTIE. — RECOMMANDATIONS UTILES. — POUVOIR DÉLÉGUÉ A M. FONTAINE. — LE SAC A MALICES DE NOVET. — UNE IDÉE LUMINEUSE DU DOCTEUR. — EST-CE UNE PÊCHE A LA LIGNE? — LES ANIMAUX FOSSILES. — LE DÉPÔT PAMPÉEN. — LES FOUILLES DE BUENOS-AYRES. — CINQ COUCHES SUPERPOSÉES. — LES BÊTES ANTÉDILUVIENNES. — LES GISEMENTS D'OSSEMENTS. — LES BERGES DU PARANA. — L'OPINION POPULAIRE SUR LES FOSSILES. — CELLES DES CATHOLIQUES. — LE PÈRE GUEVARA, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — LA FORMATION PAMPÉENNE DE DARWIN. — LA PROPOSITION DU DOCTEUR.

Le lendemain de cet exploit cynégétique, on fit cuire les œufs d'autruche, dont une partie avec la chair rôtie de l'animal fut servie aux hommes de l'escorte.

Les voyageurs ne voulurent pas manquer une telle occasion de se faire une idée du goût de ces œufs dont chacun équivaut à plus de quinze œufs de poule. On décida, à l'unanimité, que c'est un mets délicat qui n'a d'autre défaut que d'être un peu fade et sucré[1].

Tout continuait d'ailleurs à aller à souhait et nul danger sérieux ne semblait encore devoir menacer la caravane.

Ce n'est pas qu'on n'y fût de temps en temps victime des désagréments inséparables d'un voyage dans la pampa.

Le 25 au soir, par exemple, on campa devant un poste militaire moins abandonné que celui de Demochades.

1. Lire *Sud-Amérique*, par le comte CH. D'URSEL. Plon, éditeur à Paris.

Là, en effet, se trouvaient une centaine d'hommes revêtus de vieux uniformes et de ponchos, entassés dans un long bâtiment construit en boue, autour duquel régnait un banc de même matière; aux murailles étaient suspendus leurs sabres, leurs carabines, etc.

Ces braves régalèrent les arrivants du chant national de la république, que répétèrent en chœur avec eux ceux des gauchos et des péons qui ne contribuaient pas à la formation du camp.

La tente une fois établie dans les règles fixées par Guillaume Novet, les Européens soupèrent et se mirent en devoir de goûter un sommeil réparateur.

A peine avaient-ils fermé les yeux qu'ils sentirent leurs matelas ou les fourrures qui leur servaient de lit soulevés et contreminés par les rats qu'ils empêchaient sans doute de sortir de leurs retraites.

Ils se firent enfin jour, et les dormeurs éveillés les entendirent bientôt trotter partout, grignotter leurs habits, leurs bottes et tout ce qui leur tombait sous la dent.

Le docteur poussa un cri, car un de ces rongeurs, après lui avoir passé sur la figure, venait de lui saisir le gros orteil qu'il se mettait en devoir de dévorer.

On alluma les lampes et on s'aventura à chasser ces envahisseurs; mais ce fut en vain.

Force fut aux assiégés, après un combat homérique, de se déclarer vaincus et de céder le champ de bataille.

Ils allèrent s'installer au dehors sur l'herbe dure, où, roulés dans leurs couvertures, ils reposèrent jusqu'au matin.

Le lendemain ils se levèrent au petit jour, aiguillonnés par une brise froide, et ils rentrèrent dans la tente abandonnée. Ils y trouvèrent le plus grand désordre dans leurs effets, dont les plus légers, les cravates, les mouchoirs de poche, avaient été entraînés à distance.

— Les rats, dit M. Fontaine, sont un des fléaux de ce pays, et ils sont si nombreux et si familiers dans toutes ces provinces, qu'à mon dernier voyage, dans un poste semblable à celui-ci, j'en ai tué de mon lit une cinquantaine, en plein jour, à coups de pistolet, et j'ai eu beaucoup de peine à soustraire à leur voracité mes notes de voyage et mes collections d'histoire naturelle.

Le 26, la caravane arriva à la *Cruz Alta*, puis à la *Cabeza del Tigre* puis enfin à l'*Esquina de Lobaton*, lieux qui furent fortifiés et qui sont devenus plus ou moins célèbres par les attaques des Indiens.

Toute cette contrée était familière à M. Fontaine qui l'avait déjà parcourue.

— L'Esquina de Lobaton avait été, dit-il, quelques années avant mon passage, en janvier 1833, défendu et sauvé miraculeusement des fureurs d'une *indiada* ou armée d'Indiens.

Un colonel des troupes du pays et un Français, retranchés seuls derrière leurs remparts de cactus, étonnèrent tellement les assiégeants par la précision de leur feu, qu'ils les forcèrent à céder.

Après trois heures de combat, les Indiens se retirèrent avec une perte de trois des leurs et un grand nombre de blessés, sans avoir pu, malgré des efforts répétés, entamer la forteresse que défendaient les deux braves composant la garnison.

Guillaume Novet avait écouté attentivement ce récit. Il s'approcha du narrateur.

— Voilà un bon exemple qu'il sera utile de suivre, dit-il assez bas pour n'être entendu que des Européens.

— Que voulez-dire? interrogea M. Fontaine.

— Je veux dire qu'il est bon de ne pas vous endormir dans une sécurité trompeuse.

— Serions-nous menacés de quelque danger?

— On n'est jamais bien sûr de l'avenir, répondit sententieusement le chasseur canadien.

— Mais enfin, si vous savez quelque chose, il serait peut-être bon de nous le dire.

— Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment. Mais ce soir, après le souper, dans la tente, je vous ferai connaître le sujet de mes appéhensions.

Dans la bouche de Guillaume Novet, ces demi-mots menaçants prenaient de l'importance; aussi chacun occupa-t-il, pensif, son poste de marche et continua silencieusement sa route.

Quant au chasseur, il se montra insensible à toute tentation cynégétique. Un daim partit des pieds de son cheval; il le regarda fuir sans même songer à saisir Françoise; une troupe de gazelles se montra dans la plaine; il ne fit pas faire le moindre écart à sa monture.

La caravane arriva sur les bords du Rio Saladillo et, bien que l'heure fût peu avancée, le Canadien donna le signal d'arrêt et commanda de dresser le camp.

Le lieu, bien qu'inhabité, semblait dès l'abord, bien choisi pour un campement.

Les bords du cours d'eau, agréablement ornés de saules, donnaient au pays un intérêt d'autant plus saisissant qu'on venait de faire une longue course sans rencontrer la moindre végétation.

Le torrent était très profond ; ses eaux étaient de couleur boueuse et salées ainsi que l'indique son nom.

M. Fontaine apprit à ses compagnons qu'il tire ce nom et cette qualité d'un des grands lacs salés dont le pays abonde dans toutes les directions.

Guillaume Novet fit adosser le camp proprement dit à la berge à pic du torrent.

C'était une position stratégique de premier ordre, car sur les deux rives, d'épais buissons dissimulaient absolument, d'un côté à l'autre du torrent, la présence d'une troupe même nombreuse.

Les fourgons, au lieu d'être disposés en cerle, comme dans les campements habituels, furent placés de manière à former devant le camp une vaste demi-lune facile à défendre contre toute attaque venant de face et de côté.

Par derrière, le lit profond de la rivière aurait offert à des assaillants un obstacle insurmontable.

Les trois jeunes gens assistaient sans mot dire à ces préparatifs qui n'annonçaient rien de bon. Ils fumaient d'ailleurs tranquillement leurs cigares, en hommes qui ne s'émeuvent pas pour si peu.

— Le peintre Beaudoin s'approcha enfin du marquis et de Jollibois et leur dit à voix basse.

— On dirait qu'il y a de l'orage dans l'air, dit-il.

— Hé bien ! répondit M. de la Bécassière nous ferons parler la poudre.

— Bien dit ! s'écria l'ancien chef de rayon du Louvre, voilà qui est tout à fait de mon goût.

Les Gauchos, les Péons et les Indiens de la caravane semblaient de leur côté se douter d'un événement inattendu.

Les chevaux et les mules, après avoir été dételés, débridés et déchargés, furent conduits à une centaine de pas du camp, dans un plantureux paccage abrité par une sorte de petit bois de saules qui les dissimulait à tout regard indiscret.

Quatre Gauchos à cheval et portant en bandoulière des fusils à tir rapide, tandis que leurs bolas pendaient à l'arçon de leur selle, sortirent du camp et allèrent se placer sous l'ombre du petit bois, tant pour empêcher les animaux de s'écarter que pour surveiller la campagne.

Enfin le guide indien Lafa, qui devait servir en même temps d'interprète, s'éloigna de son côté sans rien dire, comme suivant une consigne secrète, et ne tarda pas à disparaître dans les hautes herbes épineuses de la plaine.

Tobi et Zoyo, sans se douter qu'il y eût un danger à courir, ou sans s'en préoccuper davantage, préparèrent comme à l'ordinaire le repas du soir.

Un grand feu fut allumé, ce qui prouva surabondamment que le directeur de la caravane ne tenait pas à dissimuler sa présence, et l'on se mit à table.

Tous les gens de l'escorte reçurent double ration, et le docteur, dans l'espoir de leur donner bon courage, leur fit distribuer quelques bouteilles d'excellent rhum, pas assez pour troubler leur raison.

Le repas terminé :

— Laissez-moi prendre les dernières mesures nécessaires, dit le chasseur aux explorateurs ; dans quelques instants vous saurez de quoi il retourne.

Chacun rentra en conséquence sous la tente, et, pour abréger les ennuis de la veille, on se mit à prendre les uns le café, les autres le thé. Tout le monde s'était mis d'accord pour affirmer que l'infusion de la fameuse herbe *maté* constitue un fort médiocre régal.

L'inquiétude n'empêche pas le temps de courir ; le Canadien fit enfin son apparition.

— Mes amis, dit-il, pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous exposer la situation. Vous allez voir qu'elle est assez grave pour qu'elle ait nécessité tous mes soins dans le but d'assurer notre sécurité.

— Pour Dieu! abrégez ; vous nous faites mourir, s'écria le bouillant marquis.

— En un mot comme en cent, dit le brave chasseur, nous sommes menacés d'une attaque d'un parti de quatre à cinq mille indiens les plus braves de l'Amérique du Sud, car ils appartiennent à la grande famille des Patagons.

M. Rivière réfléchit quelques instants :

— Je connais, dit-il, le caractère indomptable des Patagons, leur haine contre la race blanche, leur cruauté sans égale, leur amour du pillage et de la rapine ; mais tout cela ne suffit pas pour m'expliquer pourquoi des hommes moins bien armés que nous, sachant que nous nous défendrons jusqu'à la mort, ont osé former le projet de nous attaquer.

— Je dois vous dire, répliqua le Canadien, que, d'après mes informations, l'expédition que je vous signale n'a pas été organisée spécialement contre nous.

Elle est dirigée contre le gouvernement argentin, auquel les Indiens reprochent un manque de foi et un accroc fait aux traités.

Ce n'est qu'accidentellement qu'ayant appris qu'une richissime ca ra-

vane de blancs traverse la pampa, ils ont résolu de s'en approprier les richesses.

— Pensez-vous que nous pourrons résister?

Guillaume Novet eut un accès de son rire aphône.

— Je ne le pense pas, j'en suis sûr. Quel que soit leur nombre nous les ferons repentir de leur imprudente attaque.

En attendant, ajouta-t-il, parlant comme par parenthèse, permettez-moi de vous quitter et d'accomplir les devoirs que m'impose la situation.

— Avant de nous quitter, ami Novet, reprit M. Fontaine, dites-moi ce que vous pensez de l'emploi de notre fameux *totem* dans cette circonstance?

— Il faudra voir! reprit le Canadien sans s'expliquer davantage.

Puis il s'éloigna de la tente à pas pressés.

Ce n'était d'ailleurs que ce qu'on appelle au théâtre une fausse sortie.

Il rentra et dit :

— Si je ne rentre pas ce soir, n'ayez nulle inquiétude. Il est possible que mon absence se prolonge plusieurs jours; dans ce cas, je vous prie de ne pas bouger du camp et de veiller à ce qu'il soit rigoureusement gardé jour et nuit comme de coutume.

Tant que je serai loin de vous, je crois que nulle attaque ne vous menacera, car je ne cesserai de veiller sur votre sécurité.

Cependant il faut tout prévoir et se tenir toujours prêt à recevoir un assaut. Que les armes soient donc sans cesse en état et sous vos mains.

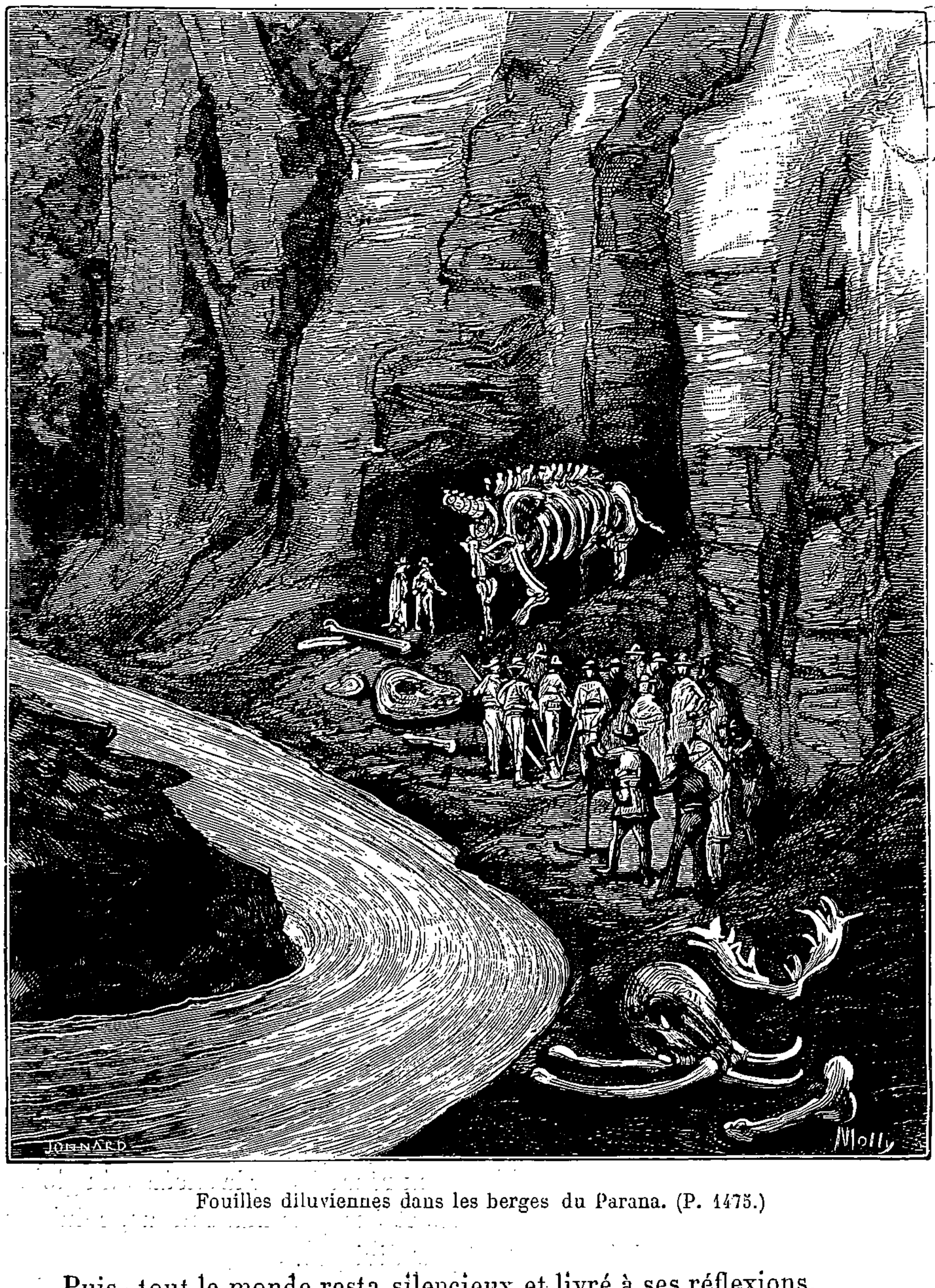
Ce que je vous recommande surtout, c'est de ne pas vous éloigner du camp sous un prétexte quelconque, ni pour vous livrer à la chasse, ni pour faire des recherches d'histoire naturelle. L'un de vous, en ce cas, pourrait être surpris et enlevé par les sauvages, et cela apporterait de graves complications dans notre situation.

Je délègue, pendant mon absence, le pouvoir que vous m'avez confié à M. Fontaine, qui connaît mieux que personne le terrain sur lequel nous sommes.

Après avoir donné ces instructions, Guillaume Novet ceignit sa carnassière, suspendit à sa ceinture un sac rebondi dans lequel il avait placé ses provisions de bouche, et qu'il appelait plaisamment son sac à malices; puis, sa carabine au poing, il s'éloigna du camp, précédé de son inséparable Médor.

Les voyageurs le suivirent des yeux et le virent s'engager dans les saulées qui bordent le torrent. Quand il eut disparu, M. Fontaine laissa échapper cette exclamation :

— Quel cœur d'or!



Fouilles diluviennes dans les berges du Parana. (P. 1475.)

Puis, tout le monde resta silencieux et livré à ses réflexions.

Quand, à la nuit, les deux nègres de M. Dick Moore eurent servi sous la tente le repas qu'ils avaient préparé, chacun s'assit autour de la table, mais nul ne prenait la parole.

Seul, le docteur avait une figure joyeuse.

— Mes amis, dit-il, j'ai, je crois, une idée lumineuse qui nous aidera

à passer ici notre temps, si nous devons y prolonger notre séjour.

— Parlez, cher docteur, s'écria M. de la Bécassière.

Je crains bien, pour mon compte, que cette sorte de captivité à laquelle nous a condamnés notre brave Guillaume, ne devienne insupportable à cause de l'inactivité qu'elle entraîne.

— J'ai justement à vous proposer un moyen de vous occuper, et, qui plus est, de vous occuper utilement.

Un mouvement général de curiosité se produisit dans l'auditoire.

— Parlez ! parlez ! dit-on de toute part.

Le naturaliste ne se fit pas prier plus longtemps.

— Messieurs, dit-il, il nous est interdit de sortir du camp du côté de la plaine, mais rien ne nous empêche de porter notre attention sur le torrent qui nous protège.

— Bon ! s'écria le peintre Beaudoin, voilà le docteur qui va nous proposer de pêcher à la ligne.

Il ne manquait, ma foi ! plus que cela pour compléter la situation.

— Non, mes amis, il ne s'agit ni de pêche à la ligne, ni même de pêche au filet.

Je propose de laisser à nos serviteurs indiens, qui sont experts dans la question, le soin d'entretenir notre table et celle de notre suite, de poissons qui abondent dans tous les cours d'eau de cette partie de la plaine pampéenne.

Ce que j'ai à vous offrir est une occupation qui vous paraîtra, je l'espère, intéressante, en raison des résultats qu'elle produira sans doute.

— Voyons ! voyons.

— Je vous ai parlé déjà, messieurs, de recherches géologiques, ayant pour but de trouver des débris d'animaux des époques antéhistoriques.

Or, voici ce qui vient d'être récemment démontré.

De tous les grands dépôts sablonneux répartis sur la surface du globe, le dépôt pampéen est un des plus vastes et des plus mal connus, celui sur l'origine duquel les opinions sont le plus divisées.

Les fouilles et les perforations pratiquées à Buenos-Ayres ont démontré que le sous-sol de cette ville est composé de cinq couches superposées :

La première, superficielle et peu épaisse, formée d'alluvions modernes, la seconde diluvienne, les deux suivantes tertiaires, et la cinquième sédimentaire, formée de roches métamorphiques.

C'est de la seconde de ces couches que j'ai l'intention de vous entretenir.

— Ah ! çà, dites donc, cher savant, interrompit M. Beaudoin, avez-vous résolu de vous moquer de nous, et la fameuse occupation que vous nous promettez consistera-t-elle à écouter un cours de géologie?

— Silence ! silence ! laissez parler l'orateur.

— Je continue, dit le docteur sans s'émouvoir.

La seconde couche, que d'Orbigny et Darwin ont justement dénommée *formation pampéenne*, s'étend dans tout le territoire pampéen sous la forme d'une couche rouge, rarement jaune, généralement d'une épaisseur de dix ou quinze mètres, se prolongeant depuis les rives de la Plata, jusqu'aux Cordillères, et dans ces montagnes, jusqu'à une hauteur de deux mille mètres, toujours composée des éléments sable, argile et chaux, entièrement mélangés, et non pas étendus par couches distinctes.

— Décidément, dit tout bas le peintre Beaudoin, se penchant à l'oreille du marquis, je voudrais bien m'en aller !

M. de la Bécassière sourit et tendit à son compagnon son porte-cigares.

Ils allumèrent chacun un panatellas, dont la blanche fumée parfuma bientôt la tente entière, pendant que l'impassible docteur continuait en ces termes sa savante conférence :

— Cette couche de terrain se distingue particulièrement par la présence d'une quantité d'ossements fossiles de différentes espèces et appartenant dans quelques cas à des animaux d'une taille gigantesque, qui dépasse celle de tous les êtres dont l'existence préhistorique a été constatée jusqu'à ce jour.

Ces ossements se trouvent à divers niveaux, mais plutôt dans les couches inférieures que dans les couches supérieures de la formation, sans que cependant ces dernières en soient dépourvues, ce qui suffit pour démontrer que ces espèces n'ont disparu que peu à peu et n'ont pas été victimes d'un cataclysme général anéantissant simultanément tous les individus.

Ces gisements d'ossements existent donc à une certaine profondeur, et comme les travaux publics pouvant donner lieu à des excavations considérables ont été rarement entrepris, que les chemins de fer eux-mêmes sur la surface pampéenne si plane, ne nécessitent ni remblais ni déblais, leur existence aurait pu rester ignorée jusqu'à nos jours, si ces grands squelettes n'apparaissaient fréquemment à nu dans les berges entaillées des grands fleuves et même des plus minces cours d'eau, dont le lit

est toujours profondément encaissé, comme vous avez pu maintes fois le constater.

Les berges du Parana, par exemple, qui s'élèvent jusqu'à vingt mètres sur un parcours de plus de trois cents lieues et se prêtent admirablement à ces études, ont fourni les remarquables échantillons qui abondent aujourd'hui dans les musées publics et dans les collections particulières.

De longue date, ces grands squelettes que les plus indifférents remarquaient dans les rives des fleuves avaient attiré l'attention.

Les indigènes et tous les ignorants en général avaient imaginé des explications qui ont une priorité de date sur celles de tous les savants modernes.

Les gens de la campagne supposaient simplement que ces grands animaux avaient de leur vivant l'habitude de se terrer, et que, sentant la mort venir, ils allaient l'attendre dans leurs immenses demeures souterraines proportionnées à leur taille.

De leur côté, les personnes préoccupées d'idées religieuses et de la nécessité de faire concorder les manifestations de la nature avec la lettre des Écritures, se contentaient d'affirmer que les os fossiles de taille gigantesque ne sont pas dans leur état naturel, et qu'ils n'ont acquis leur grandeur que par accroissement dans la terre, même après la mort de l'animal, et enfin que la taille de celui-ci pendant sa vie n'avait pu dépasser celle des animaux que nous connaissons et qui ont été sauvés du déluge.

A l'époque de la conquête et longtemps après, l'on attribua ces ossements à des géants disparus.

Un des chroniqueurs de la Compagnie de Jésus, le P. Guevara, qui écrivait au XVIII^e^ siècle, discuta sérieusement l'existence d'hommes géants à une époque antérieure à la conquête...

Pour la première fois en 1766, on s'occupa de recueillir dans la pampa les ossements de fossiles dans un lieu alors fort peu habité, nommé, comme aujourd'hui, Arrecifs et situé au nord de la ville de Buenos-Ayres.

Depuis cette époque, d'immenses découvertes ont eu lieu et ont formé cette collection de Buenos-Ayres [1], la plus riche qui soit au monde et dont la simple description demanderait un volume

1. E. Daireaux. — *Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie.* — Hachette, éditeur à Paris

Comprenez-vous maintenant, messieurs, la nature de la proposition que j'ai à vous faire?

M. Fontaine s'inclina en signe d'assentiment, mais les jeunes gens regardèrent l'orateur d'un air ahuri.

— Alors, continua le docteur, je vais mettre les points sur les i.

Le Rio Saladillo coule, comme vous l'avez vu, entre deux berges à pic formées d'une couche de terre rouge de plus de vingt mètres de hauteur.

Cette couche, qui n'est autre que la formation pampéenne de Darwin, contient sûrement, des fossiles.

Je vous propose de nous livrer à la recher- che de ces curieux restes d'une époque oubliée et d'utiliser ainsi notre séjour forcé dans un camp retranché.

— Hourra pour le docteur! cria-t-on d'une seule voix.

CHAPITRE CXVII

DIFFICULTÉS POUR LA DESCENTE DANS LE TORRENT. — UN ANCIEN CALICOT QUI DEVIENT INGÉNIEUR. — LE ROLE D'UN SAULE. — UNE BENNE DE MINEURS IMPROVISÉE. — UN CABLE ET UN BAQUET. — UNE GAFFE A CROCHET. — UN MOUVEMENT DE VA-ET-VIENT. — DESCENTE DANS L'ABIME. — LES OUTILS DES GÉOLOGUES. — UNE EAU PEU PROFONDE. — LA COUCHE DE TERRE ROUGE. — RECHERCHES COURONNÉES DE SUCCÈS. — UN OS DE TRENTE CENTIMÈTRES DE LONG. — EST-CE LA CORNE D'UN RHINOCÉROS? — UN ANIMAL DU GENRE CHEVAL. — DARWIN TROUVE EN 1832 UNE MOLAIRE DU CHEVAL FOSSILE. — L'OPINION DE M. BURMEISTER. — LES VARIÉTÉS DE CET ANIMAL : *curridons*, *principalis*, *macroquathus*, *americanus*, *hippidium* — CHEVAL A TROMPE. — RETOUR AU CAMPEMENT. — UN SOUPER FRUGAL ET UN GIGOT DE MOUTON. — COMMENT S'EST PRODUIT LE DÉPOT D'OSSEMENTS FOSSILES. — L'OPINION DE D'ORBIGNY. — CELLE DE DARWIN. — QU'EST-CE QU'UN ESTUAIRE? — CE QUE PENSENT MM. BRAVARD ET BURMEISTER SUR LA PALÉONTOLOGIE ARGENTINE. — LES *pamperos* ET LES *medanos*. — LA *gran seca* DE 1827 A 1831. — UN TABLEAU DÉSOLÉ. — LA DÉCOMPOSITION DES ROCHES DE LA CORDILLIÈRE. — L'ANCIEN ESTUAIRE DE LA PLATA. — POSITION DES SQUELETTES FOSSILES. — CES FOSSILES SONT-ILS CONTEMPORAINS? — ENVAHISSEMENT DES RACES PETITES. — LE MOUTON SUCCÉDANT AU BŒUF. — *Ceci tuera cela*. — AUX ARMES! VOILA LES INDIENS. — UNE FUSILLADE.

Dès le lendemain matin on se mit en devoir d'exécuter le projet du docteur. La chose ne laissait pas que d'offrir de sérieuses difficultés.

Quand nos explorateurs eurent examiné de près la berge à pic du torrent, ils reconnurent l'impossibilité matérielle de descendre sans des travaux considérables jusqu'à l'espèce de corniche qu'avaient laissé de chaque côté les eaux diminuées par la sécheresse. Or, comment explorer la partie inférieure de la couche de terre rouge, si l'on ne pouvait en approcher?

Ce fut Jollibois qui trouva la solution du problème, et qui montra ainsi, que dans l'ancien calicot il y avait l'étoffe d'un ingénieur.

Il remarqua tout à côté du camp, presque adossé à l'un des chariots un gros saule penché sur l'abîme.

— Il me semble, dit-il, qu'on pourrait attacher au chariot un câble solide qu'on ferait passer sur le sommet de l'arbre entre les maîtresses branches. Cela l'empêcherait de glisser à droite ou à gauche, mais assurerait son mouvement de va-et-vient du haût en bas de la ravine.

Une tonne vide sciée en deux ferait aisément et utilement l'office de la benne des mineurs.

Ce projet était trop simple pour n'être pas compris du premier coup. Chacun se mit donc à l'œuvre.

Avant l'heure du déjeuner, le câble conducteur était placé et le baquet était suspendu au bout.

A ttre d'inventeur, le chef de rayon réclama l'honneur d'essayer le premier sa machine.

A l'aide d'une gaffe à crochet, on attira à terre la benne suspendue, et le jeune homme entra résolument dedans, pendant que ses amis la poussaient sur la pente d'un plan incliné improvisé dans le sol et que deux gauchos à cheval retenaient à leur selle l'extrémité de la corde tendue

Leur mission consistait à s'avancer lentement et à ne laisser descendre le seau que graduellement, afin de permettre à celui qui y était assis d'accomplir sa descente sans accident et sans choc.

Un mouvement contraire devait ramener sur la terre ferme le hardi explorateur de l'abîme.

Cet exercice délicat était d'ailleurs familier aux gauchos, qui, en vertu de l'adage qu'on ne doit rien faire qu'à cheval, n'en emploient pas d'autre pour extraire l'eau de leurs puits.

Cette première expérience réussit à merveille. Jollibois descendit au bord de l'eau et remonta au camp sans encombre. Il déclara même que cette descente et cette ascension n'étaient pas dépourvues d'un certain charme.

Pendant le déjeuner, on arrêta que la grande exploration aurait lieu sitôt après le repas, et, en fait, deux heures plus tard, le docteur, son compagnon le savant géographe, le marquis de la Bécassière et le peintre Beaudoin opéraient successivement leur descente dans l'abîme.

M. Jollibois, à titre d'ingénieur, fut laissé sur le sol, afin d'y surveiller la bonne exécution de la manœuvre et, en cas d'alerte, de donner par trois coups de feu successifs, à ses amis, le signal du retour.

Dès qu'ils furent arrivés sur les bords de l'eau, et qu'on leur eut descendu des pioches, des pics et d'autres outils employés par les géologues, ils se mirent à parcourir la banquette qui offrait un passage de cinq à six mètres de largeur.

Ils constatèrent avec une certaine satisfaction que partout l'eau salée, qui courait rapidement sur un lit de cailloux, leur livrerait aisément passage, en raison de son peu de profondeur.

— C'est là, dit le docteur Leroux, une circonstance qui nous assure à peu près la réussite de nos recherches, car si, de ce côté du torrent, nous ne trouvons rien dans la couche de terre rouge qui se termine juste à nos pieds, nous pourrons examiner l'ensemble de cette couche de l'autre côté

de la rivière, et nous serions bien malheureux si nous n'y voyions pas les traces de quelque mégathérium ou de quelque autre monstre antédiluvien.

Chacun se mit à l'œuvre avec d'autant plus d'entrain qu'on jouissait, à cette profondeur et dans ce couloir où les rayons du soleil ne pénétraient jamais, d'une fraîcheur qu'on n'avait pas encore rencontrée depuis le départ des provinces du nord de l'Amérique.

Ces recherches ne tardèrent pas d'ailleurs à être couronnées d'un certain succès.

Ce fut le marquis de la Bécassière qui fit tomber sous son pic le premier objet digne d'être remarqué.

C'était un os d'environ trente centimètres de long et de deux centimètres et demi à sa base, terminé en pointe à sa partie supérieure et fixé à sa partie inférieure à un fragment dur et compact, dans lequel il était aisé de reconnaître un morceau d'un os frontal.

Le docteur Leroux et M. Fontaine examinèrent longuement cet échantillon de fossile et chacun d'eux s'efforça de déterminer le rôle qu'avait pu jouer cet os et à quel animal il avait pu appartenir.

M. Fontaine inclinait pour que ce fût la corne de quelque rhinocéros disparu, mais le docteur secouait la tête d'un air de doute.

Tout à coup il se frappa le front et, comme Archimède :

— *Eurêka*! j'ai trouvé! s'écria-t-il.

Chacun se serra autour du savant naturaliste.

— Cet os, dit le docteur, a appartenu à un animal du genre cheval.

— Comment, du genre cheval! protesta le marquis ; je croyais qu'il était de notoriété publique qu'avant la découverte du nouveau monde on n'avait jamais vu de cheval en Amérique.

— Je maintiens mon dire, affirma le docteur.

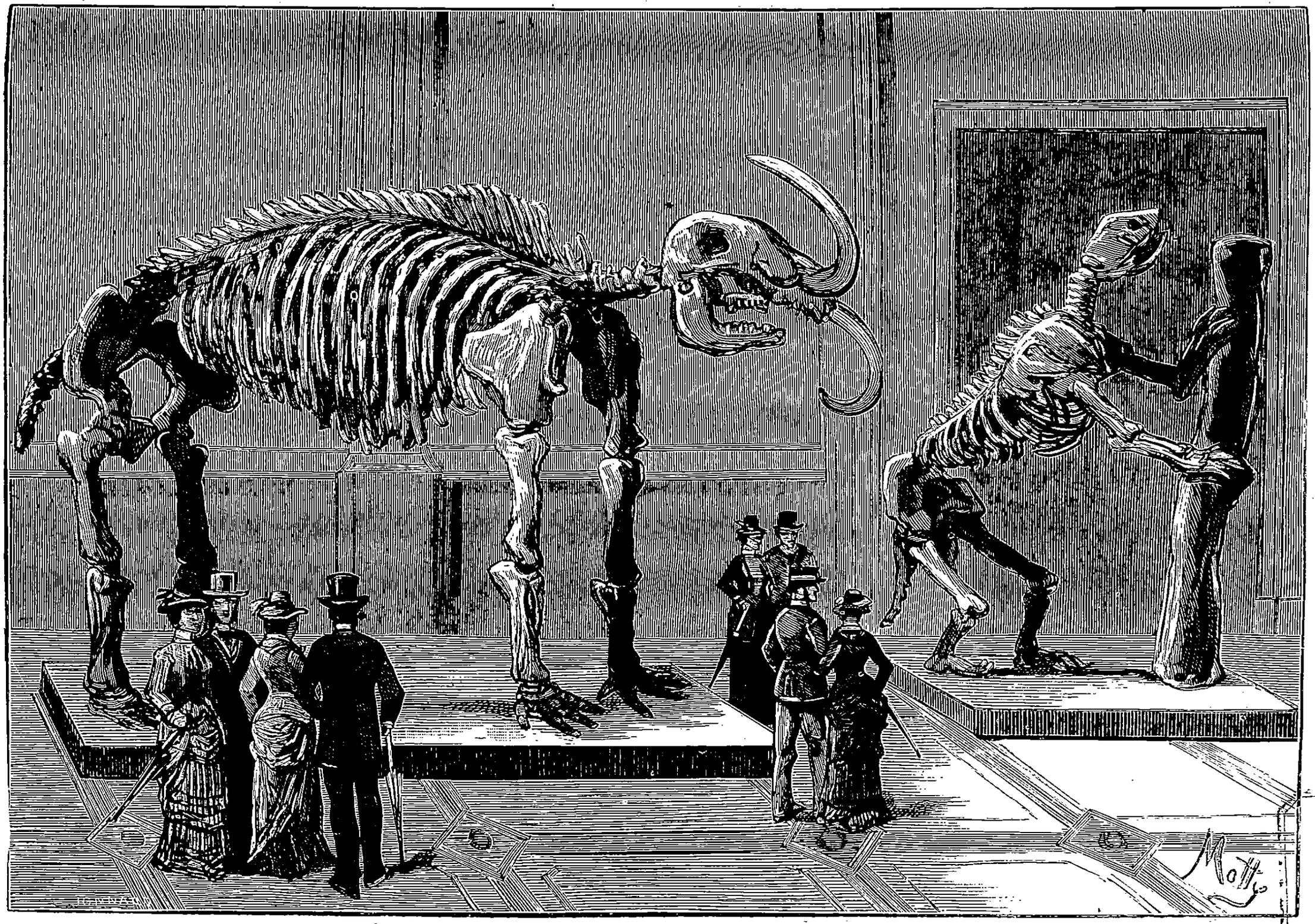
Il est bien certain qu'au moment de la conquête aucun animal du genre cheval ne vivait en Amérique ; néanmoins l'existence de cette espèce à l'époque diluvienne ne saurait être mise en doute en présence des preuves nombreuses recueillies par plusieurs savants et surtout du magnifique exemplaire complet que renferme le musée de Buenos-Ayres.

Dans un mémoire qu'il vient de publier sur ce sujet, M. Burmeister établit que le cheval fossile, comme tous les animaux éteints de cette époque, ne se trouve que dans la couche inférieure.

La trouvaille que vient de faire M. de la Bécassière est une preuve nouvelle de la vérité de cette opinion.

Le cheval d'alors disparut comme les animaux, ses contemporains.

La première découverte qui en fut faite est due à Darwin, qui, en



LES MONSTRES ANTÉDILUVIENS DU MUSÉE DE BUENOS-AYRES.

Le *mégathérium* et le *missourioum*.

1832, trouva sur les bords du Parana une molaire de cet animal, et, frappé de l'importance de ce fait, le communiqua immédiatement à Londres, sans se douter que lui-même avait envoyé déjà deux mois auparavant, une autre molaire de cheval, enveloppée dans la terre qui couvrait le crâne d'un mégathérium.

Depuis, les trouvailles ont été nombreuses : différents savants ont contribué à classer les variétés du cheval fossile, *curridens*, *principalis*, *macroquathus*, *americanus*.

Cet os est l'os supernasal d'un autre genre récemment découvert et qu'on a nommé *hippidium*.

Ce cheval singulier se distinguait par cet appendice nasal qui peut faire supposer qu'il avait une sorte de trompe.

Du reste, messieurs, poursuivons nos recherches aux alentours du lieu où M. de la Bécassière l'a découvert et je serais bien étonné, si nous ne trouvions pas quelques autres débris venant confirmer ce que j'ai l'honneur de vous dire.

On se remit à l'œuvre avec le courage que donne l'espoir du succès et bientôt, en effet, on découvrit divers fragments d'os qui ne laissaient plus de place au moindre doute.

C'étaient deux molaires parfaitement conservées mais un peu différentes de celles des chevaux actuels et un pied de devant qui possédait les restes d'un quatrième doigt.

Le peintre Beaudoin mit à jour une série d'anneaux qui avaient fait partie de la colonne vertébrale de l'animal. Enfin M. Fontaine, qui travaillait comme un jeune homme, mit à découvert un tibia qui donnait une idée exacte de la dimension de l'animal ; sa taille au dire du docteur, devait être à peu de choses près celle des chevaux modernes de la pampa.

Le temps s'était écoulé rapidement au milieu de cet intéressant travail, il importait de ne pas attendre la nuit pour rentrer dans le camp.

On fit donc le signal convenu pour annoncer le retour qui s'opéra aussi heureusement qu'avait eu lieu la descente.

Le grand air et le travail avaient mis tout le monde en appétit et l'on fit honneur au repas bien qu'il ne fût composé que de conserves alimentaires d'Europe.

La réserve apportée la veille par Guillaume en tout ce qui pouvait avoir la chasse pour objet, avait privé le garde-manger de tout gibier ; la seule viande fraîche qui figurât sur la table des voyageurs fut un gigot de mouton provenant d'un animal acheté dans un rancho trouvé sur la route.

Le café parfumé emprunté à une caisse offerte au marquis par son

ami Dick Moore fut siroté et accompagné par l'odorante fumée d'excellents cigares.

La conversation revint naturellement sur les recherches accomplies pendant l'après-midi et que d'un commun accord, on résolut de poursuivre le lendemain à la première heure.

Le peintre Beaudoin, qui le matin avait montré tant d'humeur vis à vis de l'érudition de M. Leroux, avait complètement changé d'avis depuis qu'il avait manié le pic du géologue. Ce fut lui qui ramena la question sur ce terrain scientifique.

— Docteur, demanda-t-il, pourriez-vous nous dire comment ont dû se produire ces dépôts d'ossements fossiles, de quand ils datent et quelle fut la cause de la disparition de ces animaux étranges?

— Cher monsieur Beaudoin, dit le docteur, vous me demandez bien des choses à la fois! Je vais néanmoins m'efforcer de vous satisfaire.

Ce n'est, je vous l'ai dit, qu'au commencement de ce siècle, avec Darwin et d'Orbigny, que l'on songea à se préoccuper de l'étude préhistorique du continent sud-américain.

D'Orbigny soutint cette thèse qu'une mer avait couvert la Pampa à la suite d'un violent cataclysme, probablement produit par un soulèvement dans les Cordillères, qui éleva le fond de la mer voisine et fit déborder ses eaux.

Darwin ayant reconnu que cette théorie se heurtait à des impossibilités, qu'elle n'était pas compatible avec la présence du terrain pampéen à onze cents et quinze cents mètres d'élévation, avec l'épaisseur générale de la formation, ni surtout avec la présence d'animaux terrestres, et l'absence d'animaux marins, essaya de la modifier.

Il admet la formation marine, mais déposée sur les bords d'une grande baie réduite peu à peu aux proportions d'un estuaire boueux, sans se préoccuper de l'absence d'animaux marins, et en établissant que les animaux terrestres avaient été transportés par les eaux après leur mort sur les rives de l'estuaire ou dans l'estuaire même.

Jolibois fit signe de la main qu'il désirait parler. Le docteur s'arrêta.

— Pardonnez-moi mon ignorance, dit l'ancien chef de rayon des magasins du Louvre, mais je ne me rends pas bien compte de ce qu'on entend par le mot estuaire.

Le complaisant naturaliste répondit en souriant :

— On appelle ainsi toute la partie d'un rivage qui n'est recouverte par les eaux qu'à la marée haute.

Puis il reprit le cours de sa démonstration.

— Les deux seuls points étudiés par ces deux illustres naturalistes,

dit-il, étaient la côte du Parana, près de la ville de ce nom, et la baie à l'embouchure du Rio Negro.

Ces observations étaient évidemment insuffisantes pour servir de base à une théorie complète et définitive de la formation de terrains aussi étendus, qui couvrent plus de la moitié du continent sud-américain ; elles ne tiennent pas compte du soulèvement des Andes, phénomène qui devait avoir concouru à la formation, aussi bien que déterminé les cataclysmes qui avaient changé l'aspect de ces régions.

Voilà pourquoi ces deux hypothèses ne résistent pas à un examen attentif et ne sauraient être mises d'accord avec tous les faits observés depuis.

— Il n'est pas admissible, en effet, interrompit M. Fontaine, que des animaux aussi gigantesques que ceux que j'ai vus au musée de Buenos-Ayres et dont on a trouvé les squelettes dans cette couche de terre, aient été transportés après leur mort des hauteurs où ils vivaient jusque sur les bords de l'estuaire actuel de la Plata.

Le docteur reprit :

— M. Bravard et M. Burmeister, le savant conservateur de ce beau musée, qui, tous les deux, ont combattu ces théories, sont d'accord sur ce point que ces animaux ont vécu et sont morts là où on a retrouvé leurs cadavres ; mais ils diffèrent d'opinion sur la manière dont s'est déposée la formation.

M. Bravard était un paléontologue français venu à Buenos-Ayres vers 1852, attiré par la richesse des gisements fossiles, et qui, après avoir consacré toutes les heures de son séjour à des études sur la géologie de ce continent, périt, malheureusement, enseveli sous le tremblement de terre de Mendoza en 1864.

Il attribuait la formation des dépôts pampéens à des causes atmosphériques et terrestres, posant en principe qu'à l'époque où vivaient les grands mammifères éteints, il ne s'était produit autre chose que des phénomènes semblables à ceux que nous avons constamment sous les yeux : formation de dunes de sable sur les bords de la mer et accumulation de ce sable sur toute la plaine sous l'influence des vents.

Le sous-sol de la pampa est, disait-il, absolument semblable par sa composition à celui des dunes en France ; de plus, si l'on étudie l'histoire des dunes, il est facile d'en suivre l'envahissement successif au grand préjudice des riverains, de noter les villes ensevelies comme Escoublec en 1779, ou des territoires comme ces vingt-cinq kilomètres de côtes qui ont subi le même sort près de Saint-Pol-de-Léon dans le Finistère, de 1666 à 1722.

Une végétation naturelle, un simple lichen suffit à fixer ce terrain mobile et à lui donner un peu de consistance. C'est un phénomène semblable qui, suivant M. Bravard, a lentement formé l'immense surface pampéenne.

La végétation et les animaux ont dû souffrir de violentes perturbations dans les conditions de leur existence et de leur habitat ; les tempêtes devaient activer la formation du dépôt, très lente en temps de calme.

C'est pendant ces perturbations atmosphériques que les animaux émigraient là où ils rencontraient une alimentation plus abondante ; c'est ce qui explique ces grandes accumulations d'ossements.

Aujourd'hui même, il n'est pas rare de voir de violents *pamperos*, ou vents de la pampa, soulever des dunes intérieures que l'on nomme *medanos*, malgré leur épaisseur, qui atteint souvent vingt mètres.

Les contemporains ont eu plusieurs fois sous les yeux, dans les plaines de Buenos-Ayres, des phénomènes qui peuvent servir de points de comparaison.

C'est ainsi que de 1827 à 1831 se produisit une grande sécheresse, encore présente à l'esprit de ceux qui en ont souffert sous le nom de la *gran seca*.

Pendant ces trois années, à peine tomba-t-il sur toute la surface du terrain pampéen quelques pluies passagères.

Tout le pays desséché fut converti en un immense désert ; les bêtes sauvages, réunies aux animaux domestiques, erraient et mouraient ensemble. La terre, soulevée par les rafales du pampero et désagrégée par la sécheresse, tourbillonnait dans l'air et couvrait rapidement des monceaux d'animaux, les uns déjà morts, les autres impuissants à se lever et tués par la tempête.

Des troupeaux innombrables, entraînés instinctivement vers les lagunes connues ou les rives des fleuves, débilités par le manque de nourriture, se traînaient jusqu'à la rive fangeuse ; les derniers venus forçaient les premiers à avancer, et tous s'enfonçaient sans avoir la force de sortir de cette boue accumulée sur les bords de ces petits réservoirs d'eau.

Les cadavres de chevaux et de bœufs s'amoncelaient ainsi par milliers et étaient bientôt ensevelis sous une couche de sable qui s'éleva dans certains endroits jusqu'à deux mètres.

Si l'on prend la peine d'interroger l'habitant, de rappeler ses souvenirs, il vous dépeindra ces années de longues souffrances où, ruiné, enfermé dans son rancho, exposé à mourir de faim ou de soif, rudement éprouvé par ces tourbillons incessants, il n'avait d'autre spectacle que la campagne ravagée, dépouillée de toute verdure, semée de cadavres plus

ou moins décomposés, ossements blanchis, squelettes décharnés, dévorés par les jaguars, les pumas, les renards, que la tourmente ensevelissait, eux aussi, au milieu de leur festin ; il vous dira encore comment ces trois années de sécheresse et de stérilité furent suivies de pluies continues et torrentielles, les rivières grossies, le pays inondé, les cadavres arrachés de leurs sépultures par le courant.

Reportons-nous maintenant à l'époque géologique antérieure, et nous comprendrons ce qui devait se passer alors, des phénomènes semblables produisant des effets identiques, avec cette différence que les perturbations atmosphériques avaient nécessairement une influence plus grande à une époque où les forces de la nature n'étaient pas équilibrées.

— Ma foi ! interrompit le peintre Beaudoin, voilà un tableau qui me semble dicté par la plus pure logique, et je serais curieux de savoir ce qu'on y pourrait répondre.

— Eh ! bien, mon ami, reprit le docteur, vous allez être satisfait.

M. Burmeister, dont l'autorité en pareille matière s'augmente de la valeur d'observations recueillies dans de nombreux voyages à travers la pampa et pendant un long séjour à Buenos-Ayres, s'élève vivement contre cette théorie qui prétend former vingt-cinq mille milles géographiques, sur une épaisseur moyenne de vingt-cinq à trente mètres, par des sables mouvants sans même indiquer d'où pouvaient provenir ces sables.

Les dunes, en effet, sont des dépôts étroits sur des côtes marines, mais ne se présentent jamais sous l'aspect de couches horizontales aussi étendues que les pampas ; leurs matériaux sont toujours apportés de loin. Elles supposent des dépôts de sable préexistants, une mer desséchée dont le fond aura été dispersé par le vent, un désert de sable qui n'a pu exister là où vivaient les grands mammifères éteints.

Il est également impossible d'admettre que ces animaux aient été ensevelis vivants sous des monceaux de sable apportés par le vent ; le mégathérium, en particulier, était construit de telle manière qu'il pouvait laisser passer une tourmente de sable, même d'une certaine durée, en se dressant sur ses pieds de derrière. Mais ce qui est péremptoire, c'est que, dans les découvertes faites d'ossements fossiles, l'on observe le plus souvent que le tronc n'est pas déposé au même endroit que la queue et en général les extrémités, fait que seule peut expliquer l'existence probable de nombreux courants d'eau.

La couche de sable, en effet, qui entoure toujours le tronc et les gros ossements corrobore l'hypothèse que le cadavre, en tombant, faisait son creux ; survenait une crue d'eau : le courant formé rencontrait cet obstacle et bouillonnait autour, laissant s'arrêter là même les cailloux plus ou

moins gros qu'il transportait et qu'il n'avait plus la force de charrier plus loin ; l'argile fine, plus légère, suivait au contraire le fil de l'eau et se déposait plus loin autour des extrémités du cadavre, dont l'eau bouillonnante s'emparait et qu'elle emportait après la décomposition des attaches.

Enfin, c'est surtout la présence de cailloux de gros calibre et par couches qui prouve que le terrain pampéen n'a pas pu se former sous l'influence des vents.

Les dunes, en effet, peuvent contenir des cailloux isolés, même d'un gros calibre, mais jamais par couches entières ; ces cailloux ne sauraient avoir été arrondis, transportés et réunis que par des courants d'eau.

M. Burmeister [1] attribue la formation de la marne diluvienne pampéenne à la décomposition prolongée à travers les siècles des roches métamorphiques dans la Cordillère des Andes.

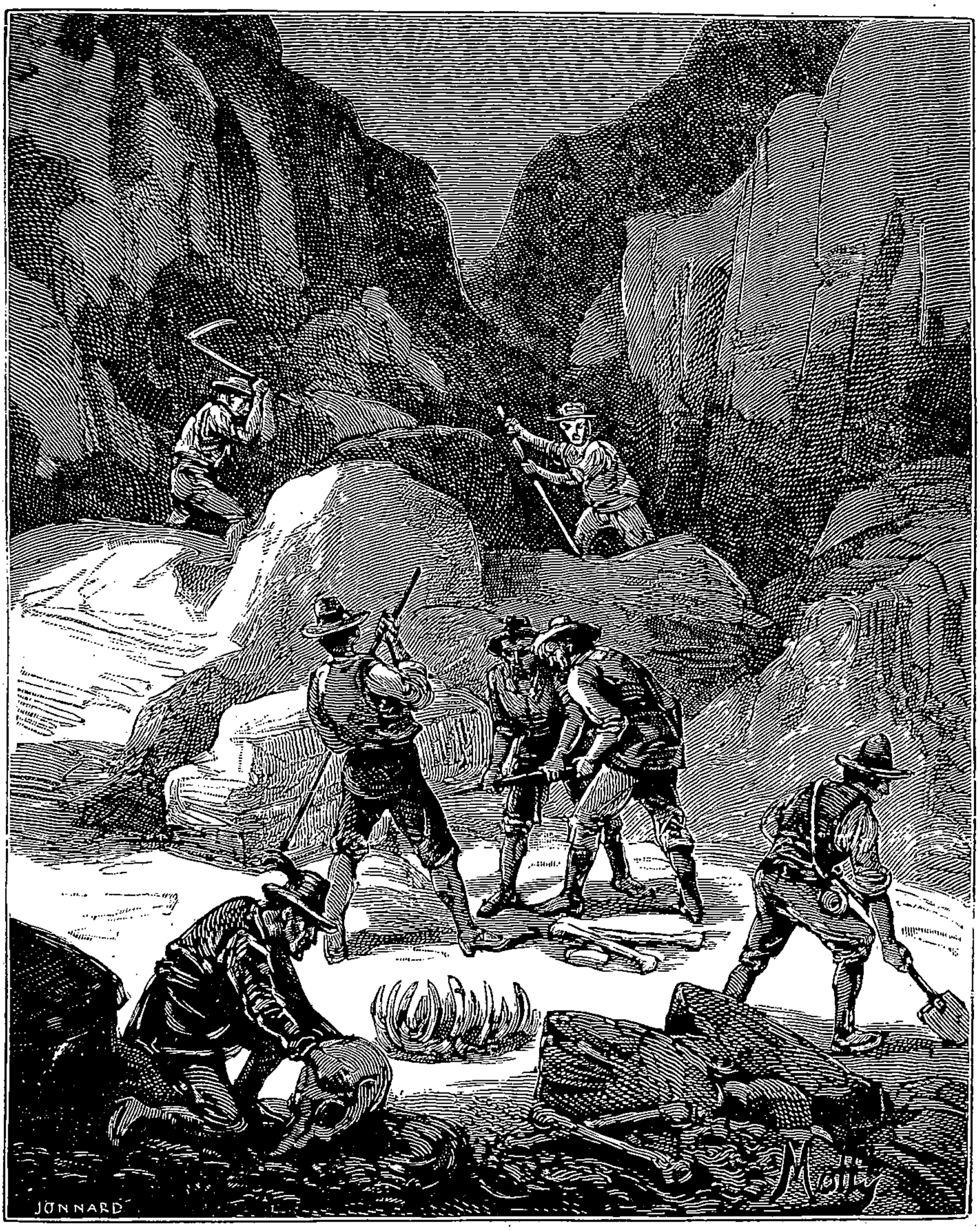
Ce sont les granits, les seynites et les gneiss mélangés de chaux qui forment le fondement de toutes les montagnes de ce continent qui ont fourni les matériaux de cette immense couche diluvienne. L'influence de l'atmosphère décomposait ces roches, et les eaux des pluies descendant des montagnes transportaient jusque dans la plaine les matières désagrégées.

C'est ce procédé qui a fourni par accumulation la couche pampéenne de trente mètres : travail lent et insensible qui se continue encore sous nos yeux sans que nous en ayons conscience, et qui a exigé un espace de trente mille années pour se compléter, si l'on prend pour base de calcul l'activité des fleuves actuels, dont les plus grands ne produisent pas plus de sept centimètres d'alluvion par siècle.

De grandes pluies ont lavé les roches et conduit jusqu'à la plaine les parcelles transportées par le courant. Aujourd'hui encore le Parana et l'Uruguay charrient dans leurs eaux bourbeuses des quantités considérables de produits d'une décomposition semblable, et chaque année des bancs se forment ou augmentent d'étendue dans le grand estuaire de la Plata jusqu'à compromettre, dans un avenir peu éloigné, les abords de Buenos-Ayres ; en même temps, le long de la côte du Parana et de l'Uruguay, en dehors de l'estuaire, des îles d'une étendue déjà importante se forment par alluvion et réduisent peu à peu le lit de ces fleuves.

Il est certain que l'estuaire de la Plata avait à cette époque antérieure une étendu plus considérable et affectait les proportions d'un grand golfe; des coquilles marines, des squelettes de baleines, trouvés à cent ou cent cinquante lieues de l'embouchure actuelle, le prouvent surabondamment; mais on ne saurait admettre que la mer eût contribué à la formation du

1. Annales du musée de Buenos-Ayres, 1836 et l'important ouvrage du même auteur : *Description physique de la République Argentine.*



Un peu plus haut, dans une couche pierreuse, on trouva un autre ossement. (P. 1493.)

territoire pampéen, qui est bien dû à l'effritement continu des Cordillères travail que des soulèvements successifs de montagnes venaient de temps en temps activer.

Il est démontré aussi, par la position des cadavres, que les mammifères atteints n'ont pasé té victimes à la même heure d'un cataclysme général; ils ont disparu peu à peu et successivement.

Peut-être cette disparition a-t-elle été amenée simplement par le développement rapide d'espèces plus petites naturellement envahissantes ; dans cette lutte pour la vie, la progression en nombre des petits animaux devait rendre impossible l'alimentation des grands, moins bien constitués pour arriver à se nourrir sur un terrain pauvre.

Ne voyons-nous pas aujourd'hui un phénomène analogue se produire au même lieu, sous l'état de domesticité? Le terrain réservé aux bêtes à cornes est chaque jour rétréci ; le mouton, par une multiplication rapide, exige chaque année de nouvelles surfaces pour s'épandre ; si bien que, si ces deux races étaient abandonnées à elles-mêmes, le mouton resterait certainement maître du terrain, organisé qu'il est pour brouter jusqu'au ras du sol les herbes les plus menues, sans laisser au gros bétail la possibilité d'en couper la largeur de la langue. Pour me servir d'une expression empruntée à notre immortel poète Victor Hugo, *ceci tuera cela.*

Le docteur en était là de sa savante leçon quand tout à coup un coup de fusil retentit dans la plaine et fut suivi de plusieurs autres.

— Aux armes ! aux armes ! cria M. Fontaine. Voilà les Indiens qui nous attaquent.

Chacun sauta sur ses fusils de combat et sur ses munitions, et tous coururent hors du camp pour voir d'où venait le danger

La fusillade continuait mais semblait aller en s'éloignant.

CHAPITRE CXVIII

C'ÉTAIT UNE FAUSSE ALERTE. — BRUIT LOINTAIN D'UNE CAVALCADE. — SIGNAL D'ALARME DEUX CAVALIERS EN ÉCLAIREURS. — UNE FANTASIA. — UN ÉCLAT DE RIRE ET UNE VOLTE-FACE. — CE N'ÉTAIT QU'UNE TROPILLA DE CHEVAUX INDOMPTÉS. — UNE BONNE NUIT. — REPRISE DES TRAVAUX DE LA VEILLE. — UNE MOLAIRE DE MÉGATHÉRIDE. — RECHERCHES FRUCTUEUSES DANS LES BERGES. — UN OSSEMENT COLOSSAL. — *Mégalonyx Jeffersoni.* — L'ABSENCE DE L'INDIEN ET DU CHASSEUR SE PROLONGE. — L'OPINION DES INTERPRÈTES PATAGONS SUR LA SÉCURITÉ DE LEFA. — FOSSILES DIVERS : TIGRE ET *machœrodus.* — LES DIFFÉRENTS ÉDENTÉS : *mégalonyx*, *mylodonte*, *scalidothérium* ET *mégathérium.* — LE MÉGATHÉRIUM DU DOCTEUR MUNOZ AU MUSÉE DE BUENOS-AYRES. — UNE GROSSE BÊTE ET UN GOSIER ÉTROIT. — L'OPINION DE DARWIN SUR LES ANIMAUX GIGANTESQUES. — LE GENRE DES ANIMAUX CUIRASSÉS OU *glyptodontes.* — LE *clamyphorus.* — LE *Loricata.* — L'INQUIÉTUDE VA GRANDISSANT. — LE SECOND CHEF *Pouno* (LA NUIT). — LE CACIQUE *Calfoucourah* OU LA PIERRE-BLEUE. — DEUX LONGUES JOURNÉES. — UNE VISITE INATTENDUE. — QUI VIVE! — LE RETOUR DE GUILLAUME NOVET. — RÉCIT DU CHASSEUR. — L'ARMÉE DES PATAGONS. — LA TÉLÉGRAPHIE DU DÉSERT. — HEUREUSES NOUVELLES. — LE TOTEM A FAIT SON EFFET. — UN AMI SUR LEQUEL ON N'AVAIT PAS COMPTÉ. — LES CAMPEMENTS DES INDIENS. — PORTRAIT DE CALFOUCOURAH. — UN CACIQUE ET SES DEUX ÉPOUSES. — QUEL MOTIF ENTRAINE LES EUROPÉENS DANS LE PAYS DES HOMMES ROUGES. — DEUX PRISONNIERS BLANCS AUX MAINS DES PATAGONS. — M. MORENO ET M. PIERRE DUTHER.

Il ne s'agissait heureusement que d'une fausse alerte.

Voici ce qui était arrivé.

Les gauchos qui montaient la garde à cheval et se tenaient, suivant la consigne, sous le couvert des bouquets de saules, entendirent le bruit d'une cavalcade qui s'avançait vers eux avec le fracas d'une charge de cavalerie.

Ils ne doutèrent pas que ce fussent les Indiens qui venaient, suivant leur coutume, surprendre et attaquer le camp pendant la nuit.

A tout hasard, ils firent feu de leurs fusils dans la direction d'où partait le bruit qui allait sans cesse en se rapprochant.

Leur but était surtout de donner le signal d'alarme, afin que tout le monde se mît sur la défensive.

Ce premier devoir d'une sentinelle rempli, deux des cavaliers se détachèrent en éclaireurs et partirent au galop de leurs chevaux dans la direction où ils pensaient voir l'ennemi et reconnaître le nombre des assaillants.

Ces deux gauchos appartenaient à l'habitation de don José Garcia et avaient été exercés depuis longtemps au maniement du fusil à tir rapide et à longue portée qu'ils tiraient, même pendant le galop furieux de leur coursier, avec une adresse remarquable. Convaincus qu'ils allaient avoir

affaire à des Patagons, qui n'ont d'autres armes que leurs lassos, leurs bolas, leur arc et leur lance, ils étaient sûrs de pouvoir faire volte face et se replier à temps sur le camp.

En chargeant du côté de l'ennemi, ils tiraient quelques coups de leurs armes afin de donner signe de vie à leurs compagnons restés derrière.

Ils ne tardèrent pas à entendre le galop des agresseurs aller en s'affaiblissant.

— Bon ! pensèrent-ils, les Indiens, se voyant éventés, ont renoncé à nous attaquer aujourd'hui et ils battent prudemment en retraite, quitte à guetter une occasion plus favorable.

Ils donnèrent un nouvel élan à leur monture, qui dévorait l'espace avec la rapidité de l'éclair.

Ils reconnurent bientôt qu'ils gagnaient du terrain sur les fuyards et ils redoublèrent d'ardeur.

Tout à coup les deux cavaliers partirent d'un éclat de rire et firent faire volte-face à leurs chevaux.

Ils venaient de reconnaître que ce qu'ils avaient pris pour de féroces Indiens n'était autre chose qu'une tropilla de chevaux indomptés. Ces animaux galopaient sur les traces de la jument madrina, qui les menait sâns doute à la recherche d'un peu d'eau douce pour étancher leur soif.

Les gauchos rentrèrent donc à leur poste, rassurèrent tous les gens du camp qui s'étaient disposés de façon à accueillir les assaillants comme il convenait.

Tout le monde put alors reprendre le sommeil interrompu.

Quant à nos amis, ils allèrent s'étendre chacun sur leur couchette particulière afin de se reposer des fatigues d'une journée si bien remplie.

Le lendemain, dès l'aurore, on se remit à la recherche des fossiles et de nouveau, sous la surveillance de leur ingénieur improvisé, chacun des chercheurs de la veille se fit à tour de rôle descendre au fond du ravin.

La première découverte qu'ils firent vint appuyer la théorie développée la veille par le docteur.

C'était une molaire en cylindre creux, composée d'un ivoire peu dense entouré d'un ivoire plus dur, lequel était lui-même enveloppé dans une substance osseuse plus dure encore. D'ailleurs, pas trace d'émail.

Cette dent, que le savant naturaliste reconnut du premier coup d'œil pour avoir appartenu à un mégathéride, était environnée de sable fin.

Le docteur Leroux n'hésita pas à conseiller à ses compagnons de remonter le cours d'eau et d'étudier attentivement les berges.

— Je gage, dit-il, que nous trouverons le squelette du monstre ou

du moins une partie de ses ossements émergeant plus ou moins de la muraille terreuse qui s'élève à pic de chaque côté.

Attention surtout aux endroits où vous verrez des amoncellements de cailloux roulés ! C'est là que nous aurons toute chance de rencontrer notre précieux fossile.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que le peintre Beaudoin poussa un cri de joie.

Il montra du doigt, au niveau du sol, un os énorme qui sortait d'un amoncellement de pierres et dans lequel le docteur reconnut un fragment de la jambe, près duquel on ne tarda pas, en fouillant, de trouver d'autres ossements.

Ce fut d'abord une phalange unguéale dont l'articulation était disposée de manière que la flexion pouvait se faire en dessous, ce qui est le contraire de ce qui a lieu chez les félides et disposition qu'on retrouve aujourd'hui chez les cabassous et les fourmiliers vivants.

Un peu plus haut, dans une couche également pierreuse, M. de la Bécassière trouva un autre ossement ayant certainement appartenu au même animal et fait partie de la tête.

Le docteur détermina, en voyant l'écart considérable des branches de cette mâchoire inférieure et leur symphise étroite, que l'animal fossile était sans doute de l'espèce qu'on a appelée *megalonyx Jeffersoni* et qui se trouve en effet fréquemment dans les terrains pampéens.

Toute la journée se prolongea en recherches si fructueuses que le soir le naturaliste pouvait presque entièrement reconstituer le squelette de l'animal fossile et qu'il se trouvait ainsi possesseur d'un objet infiniment précieux.

Quand on rentra au camp, rien de nouveau n'était signalé que l'absence prolongée et vraiment inquiétante du chef indien et du chasseur Guillaume Novet.

M. Fontaine fit mander un des deux autres Patagons, engagés comme interprètes, et l'interrogea sur ce retard apporté par son camarade.

— Lefa, répondit sentencieusement l'Indien, est le chef de la puissante tribu des Malmoueches. Il est sage et prudent; nul n'oserait s'attaquer à lui. Il reviendra quand sa mission sera accomplie.

Cette assurance rendit un peu de tranquillité aux Européens, qui, de leur côté, avaient pu de longue date apprécier la sagesse et la prudence du Canadien.

Le jour suivant fut encore employé à des recherches géologiques qui ne furent pas moins heureuses que les précédentes.

Dans ces terres de formation pampéenne, le docteur eut encore la

bonne fortune de rencontrer des parties de squelettes suffisantes pour lui servir de base dans la restauration des animaux dont elles avaient fait partie.

Ceux-ci appartenaient à peu près à tous les genres parmi les carnassiers, les félins, les édentés, les pachydermes.

Au nombre de ces pièces curieuses, dont beaucoup figurent aujourd'hui au muséum d'histoire naturelle de Paris, citons le squelette presque complet d'un tigre d'une taille supérieure à celle du tigre actuel de l'Inde et connu sous le nom de *machœrodus*.

Le docteur, interrogé sur quelques-uns de ces échantillons, répondit avec sa complaisance ordinaire.

C'est ainsi qu'il établit la différence qui existait entre le *mégalonyx*, le *mylodonte*, le *scalydothérium* et le *mégathérium*, qui sont les principaux fossiles représentant la famille des édentés.

— Si vous m'aviez accompagné, ajouta-t-il, dans mes visites au musée de Buenos-Ayres, vous y auriez pu admirer un exemplaire complet du mégathérium trouvé en 1837 par un savant médecin, le docteur Munoz, qui passa sa vie à des recherches archéologiques et géologiques

— A quel animal pensez-vous que devait ressembler ce monstre antédiluvien? demanda M. Beaudoin.

— Parmi les animaux actuellement existants, le kangourou est celui qui, sauf la différence de taille, peut le mieux donner une idée du mégathérium.

Celui-ci avait la faculté de se soulever sur sa queue très puissante et sur ses pieds de derrière, aussi très larges, pour atteindre probablement les feuilles des arbres dont il se nourrissait.

Ainsi dressé, il pouvait mesurer une hauteur de cinq mètres, peut-être davantage.

Le mégalonyx dont j'emporte les ossements ne dépassait guère la taille d'un gros bœuf.

Une particularité du mégathérium, continua le docteur, est l'étroitesse de son gosier, en disproportion avec sa taille et qui semblerait confirmer l'opinion émise par Darwin sur les animaux gigantesques, qui sont loin, dit-il, d'exiger une nourriture proportionnée à leur grande taille, puisqu'aujourd'hui encore les animaux les plus grands de notre globe, lions, rhinocéros, éléphants, hippopotames, habitent des régions où la végétation est très pauvre, le sol peu fertile et peu favorable à un appétit exigeant.

Parmi les échantillons recueillis en bas des berges du fleuve, il y en avait plusieurs qui avaient appartenu au genre des cuirassés. Le mar-

quis posa quelques questions sur ces singuliers animaux, représentés à l'époque actuelle par toutes les variétés de tatous.

Le naturaliste répondit :

— Ces glyptodontes, dont huit espèces disparues ont été déterminées, étaient protégés par une double cuirasse dorsale et abdominale, la première, d'un seul morceau, dépourvue de ces anneaux mobiles que possèdent aujourd'hui, en nombre variable, différentes espèces de tatous.

L'énorme poids de cette carapace devait les condamner à une immobilité presque complète; elle se composait de plaques hexagonales unies par des sutures qui s'ossifiaient chez les animaux vieux et dont la superficie externe était formée de rugosités plus ou moins prononcées.

Parmi ces glyptodontes, une variété, le *chlamyphorus*, possédait des sortes d'anneaux qui, sans être mobiles, étaient composés de plaques en files transversales reliées par des sutures fixes; on a recueilli en outre des fragments d'une variété qu'on a classée sous le nom de *Loricata dasypus*, qui avait des anneaux articulés et pouvait ainsi se mettre en boule et se mouvoir dans tous les sens[1].

On renonça à faire de nouvelles recherches géologiques, car l'inquiétude allait toujours grandissant.

Qu'était-il survenu aux deux personnages partis en éclaireurs? S'étaient-ils égarés dans la plaine sans bornes?

Cette hypothèse ne pouvait tenir un instant quand il s'agissait d'hommes si expérimentés et si habitués à la vie des forêts et des déserts.

Seraient-ils, par hasard, tombés dans une embuscade et devenus les prisonniers des Indiens?

Cela était plus admissible; mais, dans ce cas, pourquoi le chef Lefa aurait-il été retenu par ses compatriotes?

Bientôt M. Fontaine ne put se contenir en face de telles inquiétudes, et, ayant fait rappeler le second chef Poune (la Nuit), il lui demanda s'il consentirait à aller à la découverte.

L'Indien répondit qu'il était prêt à partir, bien qu'il fût absolument rassuré sur le sort de son compatriote, beaucoup plus que sur celui du chasseur blanc.

— J'ai tout lieu de croire, ajouta-t-il, que les Indiens dont la présence nous a été signalée sont de la tribu des Calfoucouratchets, commandés par le puissant cacique Calfoucourah (la Pierre-Bleue), et qui, comme Lefa et moi, font partie de la puissante nation des Mamouelches.

Calfoucourah, le grand cacique de toute la nation, est notre ami et

1. E. Daireaux : *Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie.* — Hachette, éditeur.

c'est en son nom que nous sommes allés offrir la paix aux blancs de Buenos-Ayres.

— Mais comment expliques-tu, interrogea M. Fontaine, que ce Calfoucourah, qui vient de vous envoyer en ambassadeurs pacifiques, envahisse avant votre retour ces territoires qui sont aux Argentins?

— Je ne sais quel est le motif de cette agression, répondit Poune, mais Calfoucourah est un homme juste. S'il a quitté les beaux pays qu'habite sa tribu et s'il s'est engagé avec son armée dans ces plaines désolées, il a une raison puissante, sans doute une trahison des blancs, une attaque de leur part, une injustice quelconque.

— As-tu une idée, ajouta encore le géographe, du point où peut se trouver actuellement cette armée dont on nous menace et que nous ne voyons jamais?

— Je trouverai Calfoucourah du côté du soleil couchant, au pied des hautes montagnes. C'est le seul lieu où il puisse se procurer la nourriture nécessaire à ses hommes. Le jour où il aura résolu d'agir, vous verrez passer ses cavaliers avec la rapidité de l'éclair.

Poune s'éloigna du campement et se dirigea vers l'ouest.

Deux jours d'une longueur mortelle s'écoulèrent encore sans aucune nouvelle des messagers.

Dans la nuit qui suivit cette seconde journée, sans que personne des nombreuses sentinelles veillant sur le camp eût donné le moindre signal d'alarme, une ombre apparut à l'entrée de la tente des Européens. où une lampe brûlait sans cesse.

— Qui vive? s'écria M. Fontaine, à qui l'inquiétude avait ravi le sommeil.

Ce signal réveilla tous les dormeurs, qui saisirent leurs fusils, placés à portée de leur main.

— Ami! répondit une voix bien connue qui rassura tout le monde.

C'était en effet Guillaume Novet qui revenait de sa longue expédition.

— Vous nous avez causé bien des transes, ami, dit M. Fontaine. Mais enfin vous voilà! Puissiez-vous être porteur de bonnes nouvelles!

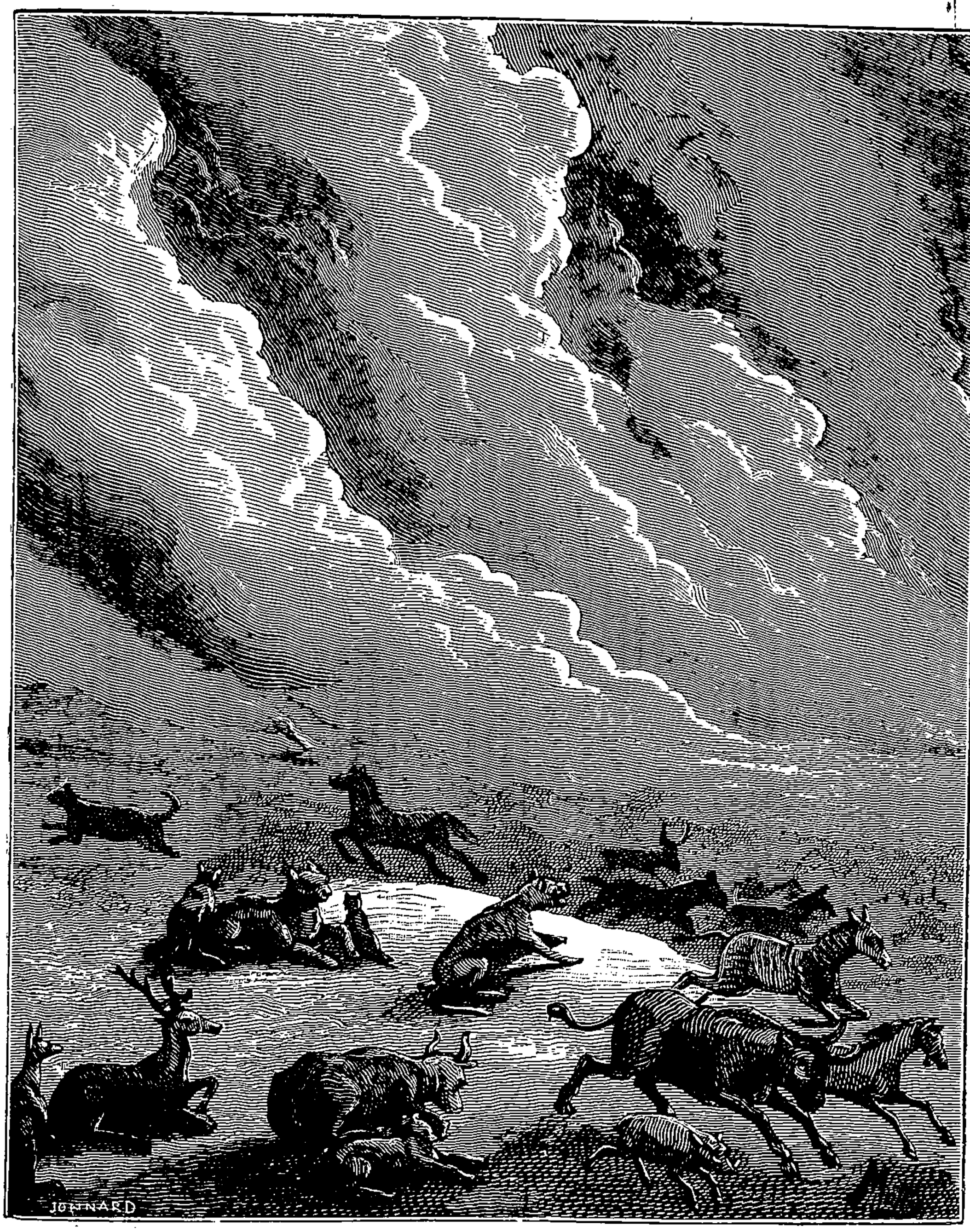
— Les nouvelles sont excellentes, dit joyeusement le trappeur, meilleures même que nous ne les avons jamais espérées.

— Expliquez-vous! expliquez-vous, de grâce! s'écria-t-on de toutes parts.

Guillaume Novet saisit un siège, s'assit, et, quand il se fut placé bien commodément :

— Je commence, dit-il.

Dépôt L
Seine
No



LE PAMPERO DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, j'avais été prévenu qu'une véritable armée de Patagons avait envahi le territoire argentin et se proposait, comme un utile passe-temps, de mettre à sac notre caravane.

Bien m'avait pris, vous le voyez, d'avoir engagé dans notre suite les trois Indiens qui étaient venus à Buenos-Ayres pour y négocier la paix et y signer un traité d'alliance.

Ces gens possèdent des moyens de correspondre entre eux qui échappent aux Européens, et une sorte de télégraphie leur permet de faire connaître d'un bout du continent à l'autre les projets qu'ils ont formés à ceux qu'ils considèrent comme leurs alliés.

C'est donc à l'un de nos trois interprètes, à Lefa, que je dus de connaître l'intention que le cacique des Mamouelches avait de nous attaquer.

Tout danger cessait d'exister du moment où j'étais prévenu. Nous avions de quoi bien recevoir les ennemis et les dégoûter de toute nouvelle tentative, quand bien même ils auraient été le double en nombre.

Leurs bolas et leurs lassos peuvent s'utiliser à une trentaine de mètres, mais nos fusils et nos carabines les immobiliseraient à cinq cents mètres, ce qui rend leur courage, leur nombre, leur adresse absolument inutiles.

J'ai la satisfaction de vous dire que nous ne serons pas condamnés à massacrer ces malheureux.

Lefa, qui avait quitté le camp avant moi, muni de mes instructions, savait que le grand cacique Calfoucourah campait avec son armée au pied des derniers épaulements de la chaîne des Andes. Il était convenu que je m'engagerais sur sa piste et qu'il me ferait connaître le résultat de sa mission auprès du chef souverain.

Je tenais à dissimuler le mieux possible mon voyage et ma présence près du campement. C'était la condition essentielle pour me permettre de vous rejoindre en temps utile, si les Indiens persistaient dans leurs intentions hostiles, et de venir reprendre mon commandement.

Je ne marchai donc que la nuit et j'eus grand soin de faire disparaître toute trace de ma marche, ce qui est une bonne précaution à prendre, même dans la pampa, où l'on n'a affaire qu'à des cavaliers, médiocres chercheurs de pistes.

Je ne vous parle, messieurs, de toutes ces précautions que par une sorte de coquetterie vaniteuse, car je dois vous dire par avance qu'elles ont été absolument inutiles.

J'avais à tout hasard montré notre totem à Lefa et je l'avais prié de s'informer si Calfoucourah n'en possédait pas un semblable.

Quand il arriva au camp du grand cacique, la première chose qui frappa ses yeux fut un totem, la reproduction exacte du nôtre, suspendu au cou du chef.

L'explication, vous le comprenez, ne fut pas longue dans de telles conditions. Calfoucourah, prévenu déjà qu'il rencontrerait une troupe de blancs protégés par les grands chefs du parti indien, déclara que du moment qu'il s'agissait de nous, non seulement nous n'avions plus rien

à craindre, mais encore que nous pouvions compter absolument sur son amitié et sur sa protection.

Lefa vint me prévenir, la nuit, en se laissant guider par un signal que je lui avais indiqué, des dispositions du cacique et, comme j'avais eu soin d'emporter avec moi le bienheureux totem, je me présentai hardiment dans le camp indien et on me conduisit dans la tente du chef.

Je ne pus m'empêcher, en pénétrant chez ces ex-ennemis, d'admirer la sagesse qui avait présidé à l'établissement de leurs fragiles demeures.

A part quelques animaux que j'avais rencontrés errant par ci, par là, dans la plaine, rien n'aurait pu me prévenir de la présence des Indiens.

Les uns s'étaient établis à l'intérieur des dunes, les autres avaient dressé leurs tentes à la lisière des bois environnants, qui les dissimulaient entièrement aux regards.

Quand il vit le totem que je tenais à la main, il accourut à moi et me serra affectueusement dans ses bras.

C'est, m'a-t-on assuré, un homme déjà plus que centenaire, mais qui m'a paru âgé au plus de soixante ans. Sa chevelure encore noire abrite un vaste front non ridé que des yeux vifs et scrutateurs rendent des plus intelligents.

D'ailleurs tout indique en lui son origine patagonienne.

Comme ses congénères, il est d'une haute stature; il a les épaules larges, la poitrine bombée. Son dos est un peu voûté et sa démarche pesante semble presque gênée. Néanmoins, il jouit de toutes ses facultés, et j'ai remarqué la blancheur de ses dents, qu'il possède encore toutes, sauf deux qu'il a perdues dans un combat.

Quand j'arrivai, le grand cacique était assisté de deux de ses épouses, l'une jeune et jolie, l'autre âgée.

Il était assis près de la première, qui partageait son repas, tandis que l'autre entretenait constamment sa pipe remplie et allumée.

Elle se leva à ma vue et m'apporta à boire et à manger, ce que j'acceptai silencieusement et sans me faire prier.

J'attendais que Calfoucourah m'adressât la parole, ce que d'ailleurs, il ne tarda pas à faire, et pour cela il se servit de la langue portugaise, ce qui m'évita d'avoir recours à un interprète.

— Mon fils est sans doute ce chasseur canadien dont les chefs suprêmes des Indiens m'ont fait l'éloge?

— Je m'appelle en effet Guillaume Novet et j'ai l'honneur de connaître le *Libérateur* et la *Revanche*.

Tous les blancs qui composent la caravane dont je fais partie sont les amis personnels et intimes de ces grands chefs.

— Eh bien! reprit le cacique, tu m'amèneras tes compagnons. Je serai heureux de leur serrer la main et de les recevoir dans le pays de mes ancêtres.

— Mais, ajouta-t-il, explique-moi pourquoi ces hommes, qui ne sont pas des voleurs, des assassins et des bandits, comme les hommes de leur race que j'ai juré d'exterminer, explique-moi, dis-je, pourquoi ces hommes ont quitté le pays où ils sont nés, pourquoi ils ont traversé les vastes mers, pourquoi eux, qui sont riches et heureux, sont venus dans ces régions déshéritées, chez des hommes pauvres comme nous.

Je m'efforçai de lui faire comprendre que le désir d'apprendre et de connaître le globe était notre seul objectif.

— J'ai entendu dire cela, dit-il, mais je ne puis le croire.

Deux blancs qui sont mes prisonniers m'ont fourni cette explication ; moi, je vois en eux des espions qui veulent visiter mes états afin d'y amener des ennemis en force et de me déposséder.

— Deux blancs? interrogeai-je. Mon père sait-il quels ils sont?

— L'un est Argentin et se nomme Moreno. On l'a surpris fouillant les cimetières de nos ancêtres. L'autre dit être Français et s'appeler Pierre Duther.

— Ciel ! s'écria le docteur, interrompant. Deux savants, deux amis à sauver !

CHAPITRE CXIX

RETOUR AU *Succès* ET A SES PASSAGÈRES. — LA CÔTE ORIENTALE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — LE CAP SAN ANTONIO. — ABAISSEMENT GRADUEL ET CONTINU DE LA TEMPÉRATURE. — VOYAGE LONG ET MONOTONE. — LES DAMIERS ET LES ALBATROS. — TERRE A TRIBORD! — LE CAP DES TROIS-POINTES ET LE CAP BLANC. — LE CAP DES VIERGES. — PAYS PEU CONNU. — LES ANCIENS VOYAGEURS : SAAVEDRA. — UNE EXPÉDITION ROMANESQUE. — NICOLAS MASCARDI, DON JUSTO, MOLINA, LUIZ DE LA CRUZ, M. F. P. MORENO. — EXPLORATION DE CE DERNIER VOYAGEUR. — CIMETIÈRES PRÉHISTORIQUES ET *paraderos*. — MAGELLAN. — LA TAILLE DES PATAGONS. — PIGAFETTA. — ENTRÉE DU *Succès* DANS LE DÉTROIT. — LE PREMIER GOULET. — LES GUANAQUES. — L'ILE NASSAU, LE CAP GREGORI ET LE SECOND GOULET. — L'ILE ÉLISABETH. — SANCTA MARTHA ET MAGDELENA. — LE *Chenal de la Reine*. — PUNTA-ARENAS. — LE SERVICE DE LA SANTÉ. — LE GOUVERNEUR. — PAS DE PATAGONS. — LES HOMMES AUX GRANDS PIEDS. — LE PÉNITENCIER. — LA POINTE SAINTE-MARIE. — LA BAIE DE PORT-FAMINE. — LE MONT TARN. — *Toldos*, HABITATIONS INDIGÈNES. — DEUX INDIENS EN SCÈNE. — CADEAUX ET LARGESSES.

La simple ga anterie française oblige l'auteur de ce véridique récit à quitter pour un instant nos aventureux explorateurs, et à aller rejoindre les dames sur leur beau navire le *Succès* au moment où ce dernier se dispose à s'engager dans les passes étroites et dangereuses du détroit de Magellan.

Jusqu'alors le voyage, assez monotone d'ailleurs, avait été dépourvu de tout incident qui méritât une mention.

D'abord la terres des Pampas, semblable à un mince ruban de couleur indécise, avait disparu à l'horizon. En sortant de l'estuaire de la Plata, les voyageurs avaient vu passer successivement devant eux le village de Loz Quilmes, l'ensinada de Barragan, la pointe de l'Indien défendue par des récifs, celle de Las Pédras, qui présente des obstacles semblables, et enfin le cap San Antonio.

Dès que le navire avait été au large, une brise favorable avait permis aux voyageurs de déployer toutes les voiles, et le navire avait bientôt atteint une vitesse de plus de dix nœuds.

Les côtes de l'Amérique du Sud au-dessous de la Plata sont mal connues, mais le capitaine du *Succès* avait jugé bon de prendre le large, parce que, dans ces parages, les coups de vent se succèdent à de courts intervalles.

Dès le second jour du départ, on s'aperçut de l'abaissement graduel

mais continu de la température. Les robes légères des dames, les vestons des messieurs, les gilets ouverts, les chapeaux de paille avaient fait place aux manteaux, aux bonnets de fourrure et aux tricots de toute sorte.

L'absence des jeunes gens, celle des deux savants, toujours disposés à répandre le fruit de leurs études, rendaient les heures du voyage plus monotones encore.

Les dames passaient une partie du jour à regarder les évolutions constantes que décrivaient autour du navire les damiers et les albatros.

Pas un navire n'était apparu ; de temps en temps, bien-loin sur leur droite, les navigateurs entrevoyaient une ombre vague, basse sans contours. C'était la terre.

Le cinquième jour la vigie cria :

Terre à tribord !

C'était d'abord le cap des Trois-Pointes, puis le cap Blanc. Malgré une brume épaisse qui avait enveloppé le navire la veille, le *Succès* se trouvait exactement, au dire du capitaine, au point où il devait être.

Il ne contourna d'ailleurs cette terre qu'à une distance de six à huit milles, car il règne tout le long de cette côte des bas-fonds dont l'étendue est encore mal déterminée et qui ont déjà causé la perte de plusieurs navires.

Cinq jours plus tard on arrivait en vue du fameux cap des Vierges, entrée du détroit de Magellan.

La perspective de s'engager dans ce dangereux passage ne laissait pas que d'inquiéter les voyageuses.

N'ayant plus à leur disposition le docteur Leroux et M. Fontaine, elles avaient interrogé l'habile marin chargé de les conduire.

Celui-ci s'était très volontiers mis à leur disposition et leur résuma à peu près ainsi l'histoire des premiers et principaux voyages entrepris dans ces parages.

— Les côtes de cette partie de l'Amérique sont peu connues, dit-il, mais l'intérieur des terres l'est moins encore.

Le premier voyage par terre date du commencement du XVII^e^ siècle, sans qu'on puisse en indiquer la date précise.

On l'attribue à Saavedra, gouverneur du Paraguay, qui, après avoir conquis le Patana et découvert le Chaco, aurait pénétré par terre jusqu'au détroit de Magellan.

Pris par les Indiens avec ses compagnons, puis miraculeusement soustrait à leur joug, il serait retourné dans le pays, et, dans ce second voyage, il aurait affranchi les compagnons de sa captivité.

Cette expédition, que l'absence de tout détail rend déjà suspecte, est entachée d'un caractère romanesque qui ne permet guère d'y attacher

une foi complète ; mais on en peut toujours conclure que Saavedra est le premier Européen qui ait traversé la contrée.

Des missions furent plus tard créées dans le pays. Une, entre autres, en 1703, fut fondée chez les Puelches et les Poyas par un nommé Nicolas Mascardi.

Je vous citerai encore les explorations partielles de don Justo Molina en 1805 et de Luiz de la Cruz en 1806, et j'arriverai à la plus récente et la plus complète, qui fut faite par un jeune Américain M. F. P. Moreno, et commencée le 20 décembre 1876.

Quelques années s'étaient écoulées depuis que le commandant Winter, en 1870, avait parcouru ce continent dans un but scientifique, quand, en cinq mois et quelques jours, M. Francisco Moreno, parti de l'embouchure du rio Santa-Cruz par 50° de latitude sud et environ 71° de longitude occidentale, suivit le cours de cette rivière jusqu'aux Andes, où elle prend sa source. Arrivé en ce point le 19 mars 1877, il remonta vers le nord jusqu'au rio de Shenen, qu'il descendit jusqu'à son confluent avec le rio Chico. Ce cours d'eau, qui a une embouchure commune avec le rio Santa-Cruz, le ramena à son point de départ.

Sans perdre de temps, il s'engagea hardiment dans ces contrées inconnues, et, se dirigeant vers le sud, il arriva le 2 mai 1877 à Punta-Arenas, port chilien que nous visiterons en passant, car il est situé sur la rive du détroit où nous allons entrer.

Je dois vous dire d'ailleurs, mesdames, que les beautés du paysage et les richesses du sol ne sont pas ce qui saurait attirer personne en Patagonie.

Sorti des vallées des grands fleuves, dont le lit est bordé d'une bande de terrain assez étroite, couverte de pâturages plus ou moins riches, on ne trouve plus que les plateaux qui dominent ces vallées, domaine exclusif du guanaque, de l'autruche, de l'armadillo, des chats-huants, des busards et d'autres oiseaux.

Ce n'est aussi que sur la rive des fleuves que, de loin en loin, le voyageur rencontre quelque tribu indienne, méfiante quand elle n'est pas hostile et féroce.

M. Moreno avait déjà pu, en 1874, dans un premier voyage limité aux environs de la ville argentine de Carmen de Patagones, se rendre un compte exact de ce que ces contrées offrent de misères ; mais il avait en même temps mis la main sur un trésor anthropologique suffisant pour lui laisser entrevoir des découvertes plus importantes encore, qu'il poursuit encore à l'heure actuelle.

Dans ce premier voyage qu'il fit en Patagonie, il eut le bonheur de

découvrir quelques cimetières préhistoriques et quelques *paraderos* ou campements d'anciens Indiens. Ce sont ces trésors inappréciables qu'il continue à rechercher avec un zèle et une persistance au-dessus de tout éloge.

C'est le Portugais Magellan qui le premier, en 1520, découvrit le détroit qui porte son nom. Depuis, les navigateurs qui lui ont succédé ont pu rectifier quelques-unes de ses données de détails, mais presque tous ont confirmé ses données générales.

Les Cook, les Wallis, les Winter, les Narborough, les Carteret, les Byron, les Bougainville, pas plus que Sarmiento et Drack, qui passèrent le détroit en 1580, et Cavendish, qui le traversa en 1591, n'ont rien dit qui contredise positivement les assertions de leur immortel devancier.

Leur dissidence fut surtout sur la grande question de la taille des Patagons.

— Oui! oui! parlez-nous de la taille des Patagons, s'écrièrent les dames, que la science géographique du capitaine commençait à fatiguer un peu.

Le vieux loup de mer sourit et reprit :

— Personne ne croit plus sans doute à ce géant dont parle le bon chevalier Pigafetta, qui fut le compagnon de voyage de Magellan et se fit l'historiographe de cette glorieuse expédition[1].

« C'était, a-t-il dit, un homme si grand que notre tête touchait à peine à sa ceinture. »

Winter, Narborough et Bougainville ne croyaient pas plus que moi à cette fable ; mais Byron, Wallis, Carteret, Cook et Forster y ont cru.

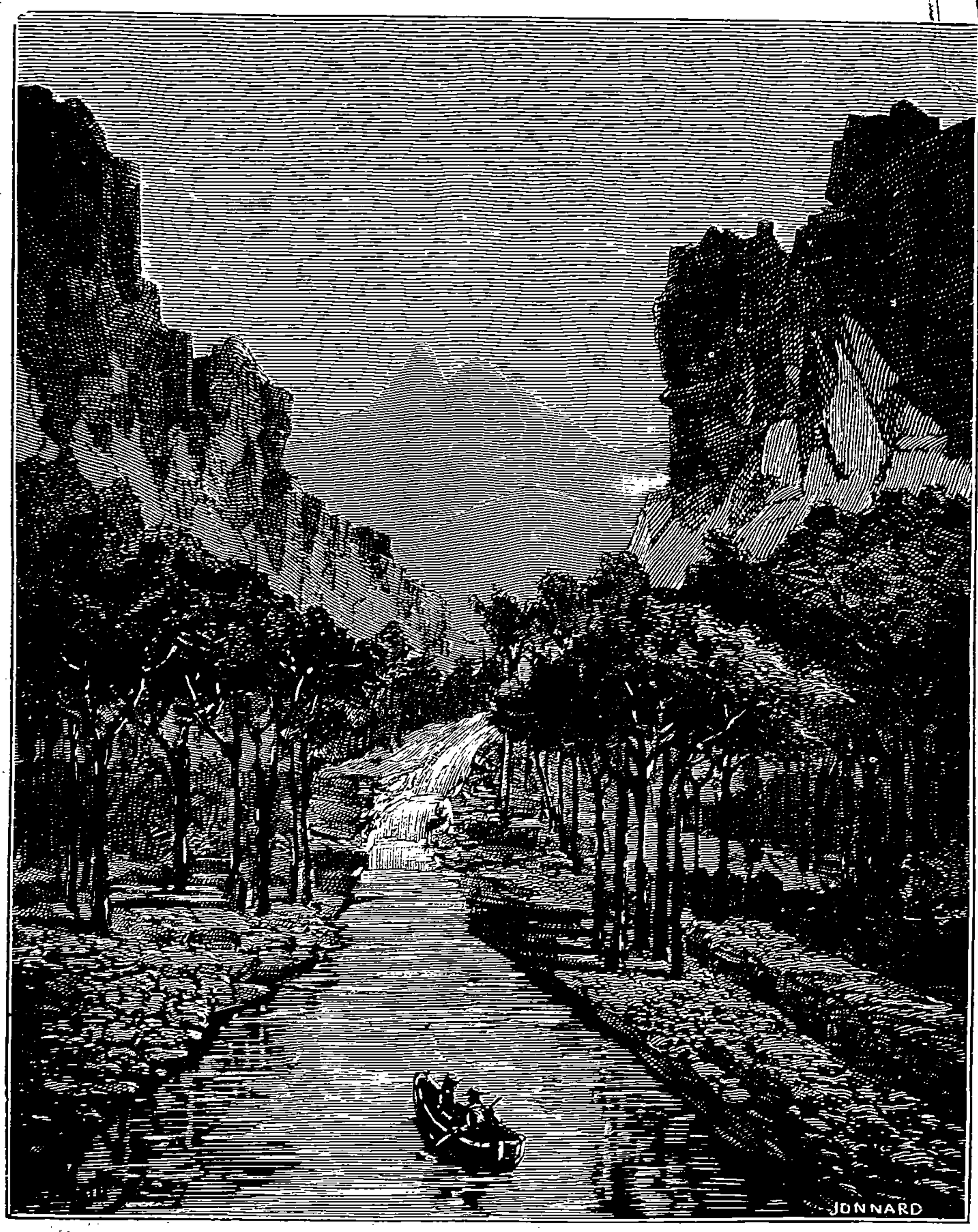
Pourquoi, d'ailleurs, n auraient-ils pas pu de très bonne foi se faire illusion sur ce sujet? Pourquoi même n'auraient-ils pas eu sous les yeux des individus de taille relativement gigantesque. Souvent on exhibe en Europe quelques-uns de ces géants, qui sont des exceptions; quel que soit leur lieu d'origine; mais la vue d'un homme de cette taille n'en est pas moins de nature à induire un voyageur en erreur.

Pigafetta me paraît, mesdames, trop naïf pour avoir inventé la moindre fable. Il appelle les pinguoins des *oies*, les phoques des *loups*; quant au guanaco, il dit très-bien que c'est un animal étrange, de la peau duquel les *géants* sont toujours vêtus.

Tel fut le discours du capitaine, qui semblait ne devoir pas tarir sur ce sujet un peu aride pour des dames : heureusement pour son audi-

1. Lire *Premier Voyage autour du monde pendant les années 1519 et 1252*, publié à Paris en français, an IX.

1913 Dépôt Légal
Seine
No



LA BAIE DE PORT-FAMINE. (*D'après un document.*)

toire, son lieutenant vint l'appeler et il remonta sur le pont, suivi de tous ceux qui éprouvaient, malgré le froid qui était vif, le désir de respirer le grand air.

La marée de jusant, qui pousse la mer de l'ouest à l'est en cet endroit et par conséquent arrête la marche des navires venant du large, était alors dans toute sa force.

Le capitaine donna ses ordres et le *Succès*, faisant une route oblique dans la direction du sud-est, passa en dehors des bancs qui s'étendent jusqu'à cinq ou six milles du cap des Vierges, les contourna pendant que la force du courant diminuait et que s'approchait l'heure de la marée de flot, qui devait favoriser l'entrée du navire dans le passage étroit qu'on nomme le premier goulet.

Il faisait beau, et, quoique froide, la température était supportable. Les voyageuses et leurs compagnons de route étaient enchantés de faire connaissance avec un des coins les plus ignorés du monde ; malgré cela, les beautés de la nature décrites par quelques voyageurs enthousiastes et trop semblables au fameux Pigafetta les laissèrent assez froids.

Avant l'entrée du *Succès* dans le premier goulet, la terre présentait un aspect triste et désert.

L'intérieur du pays paraissait verdoyant, et, près de la côte, il y avait beaucoup de gazon.

A l'aide de leurs longues-vues, les voyageurs aperçurent d'innombrables troupeaux de guanacos répandus dans les plaines éloignées.

Les aigles bruns, surpris à l'aspect de ces visiteurs, planaient en tournoyant sur leur tête et semblaient prêts à fondre sur eux.

A terre apparaissaient en quantité des buissons chargés d'un fruit rouge qui embaumait l'air d'un parfum des plus agréables. D'ailleurs, dans tout le pays, pas la moindre trace d'un être humain.

A la gauche des voyageurs, la terre était à peine visible, mais son nom même de Terre-de-Feu ne put suffire à chauffer leur enthousiasme.

Enfin, après une navigation assez périlleuse, en raison de hauts-fonds difficiles à éviter, le *Succès* inclina légèrement sa route sur babord et il entra dans le premier goulet,

Il était midi ; un fort courant marchait avec le navire, dont la vitesse avait passé de dix nœuds à quinze.

Ce canal est la partie la plus resserrée du détroit, puisque la Terre-de-Feu et la côte de la Patagonie ne sont éloignées là, l'une de l'autre, que de quatre ou cinq milles au plus.

La terre y est assez élevée, mais elle n'a, en réalité, rien de pittoresque.

Ces falaises à pic qui bordaient les rives et sur lesquelles les guanaques, très sauvages en cet endroit, s'enfuyaient à la vue du navire, eurent bientôt disparu, et le *Succès* entra dans un second bassin de forme elliptique, semé de quelques bancs laissant entre eux un large et facile passage.

Une heure après, les voyageurs, profitant toujours du flot favorable,

pénétrèrent dans le second goulet formé par l'île de Nassau et par le cap Grégoire (ou cap Grégori).

Ce second goulet a environ treize milles de long sur quatre ou cinq de large. Les navigateurs espagnols l'ont appelé *Saint-Simon*, les navigateurs anglais *Saint-Barthélemy*.

La violence du courant était devenue très grande, et le second goulet fut franchi en une demie-heure.

Quand on en sortit (il était trois heures et demie), on rencontra un passage difficile, malgré la largeur du détroit, qui est bien de dix milles au moins.

Le canal est barré non seulement par la grande île Élisabeth, mais encore par deux groupes d'îlots et d'écueils (Santa-Martha et Santa-Magdalena), auprès desquels les courants portent dans des directions variées.

Le commandant du *Succès* choisit le passage qui est connu sous le nom de Chenal de la Reine et qui longe de très près l'île Élisabeth, puis il se dirigea vers le sud.

Cette difficile partie du voyage était accomplie à quatre heures et demie, et il ne restait plus au navire que dix milles à franchir pour arriver à Punta-Arenas où le commandant avait résolu de mouiller pour y faire une station et permettre à ses passagères de se reposer un peu.

L'ordre fut donné de ralentir, et tout le monde descendit dîner avec un appétit que justifiait largement toute une journée passée sur le pont, avec un froid vif et le grand air.

Le soleil était déjà caché derrière de hautes collines boisées lorsque le *Succès* mouilla ses ancres dans le port de Punta-Arenas.

Punta-Arenas, qu'avec leur manie de débaptiser tous les lieux du globe pour leur donner des noms anglais, nos voisins d'Outre-Manche ont appelé Sandy-Point (pourquoi pas Queens-Point, pendant qu'ils y étaient?) est-elle une ville chilienne ou argentine? La question n'a pas encore été tranchée et reste pendante. Toujours est-il que le Chili en a la possession effective, qu'une corvette chilienne y stationne et qu'un établissement pénitentiaire chilien y a été créé.

Disons donc que, jusqu'à nouvel ordre, Punta-Arenas peut être considérée comme la capitale de la Patagonie chilienne.

Quoiqu'il en soit, le service de la Santé, représenté par un médecin chilien, se présenta à bord du *Succès*, reconnut qu'aucune épidémie n'y régnait et tout le monde put descendre à terre.

Disons, avant d'aller plus loin, que Punta-Arenas offre un bon port et que c'est une petite ville de douze cent âmes au maximum.

Le gouverneur reçut fort bien nos compatriotes et ne sembla pas

s'apercevoir de la gène que pourrait lui causer le nombre de ces visiteurs.

Hâtons-nous de dire que Lerat faisait partie des personnes débarquées et qu'il s'était fait accompagner par quatre matelots et les deux serviteurs attachés au service de l'oncle Million, tous chargés de corbeilles remplies de comestibles et de vins précieux.

D'ailleurs, pas la moindre auberge dans la ville ; le gouverneur fit dresser des lits dans sa propre chambre, qu'il céda gracieusement aux dames. Quand à M. Million et à M. Barbier, ils trouvèrent aisément à se placer.

On fit un joyeux souper où on porta des toasts à la France et au Chili et où le champagne, brillant dans des coupes de cristal, répandit la cordialité et la bonne humeur.

Les dames ne se lassaient pas d'interroger l'aimable gouverneur, qui répondait de son mieux aux questions dont il était assailli. Elles furent fort désappointées quand elles apprirent qu'il n'y a pas un seul Patagon à Punta-Arenas, car c'était, comme de raison, ce peuple si peu connu qui excitait au plus haut point leur curiosité.

— On n'en voit ici, dit le gouverneur, que deux ou trois fois par an, et cela le plus souvent en été.

Poussés par la nécessité, ils viennent très irrégulièrement, une cinquantaine environ, échanger des dépouilles de guanaques, d'autruches, de pumas et de renards, contre de l'eau-de-vie, du tabac, des couvertures et des vêtements.

— Que faut-il croire de la taille gigantesque qu'on leur prête? interrogea Mlle Clémence Allard, que tout ce qui touchait aux Indiens intéressait tout particulièrement, depuis qu'elle avait été prisonnière des tribus du Nord.

— Je puis vous assurer, répondit le Gouverneur, que les hommes et les femmes sont généralement d'une taille au-dessus de la moyenne, mais je n'en ai jamais vu d'une hauteur extraordinaire.

— J'ai entendu dire, reprit la jeune fille, que le nom qu'ils portent est un mot qui veut dire *hommes aux grands pieds* et qui leur fut appliqué par Magellan.

— Ce navigateur s'est encore trompé dans cette circonstance. Les Patagons ont les pieds proportionnés à leur taille, mais ils lui ont paru immenses en raison des peaux de bêtes qui les enveloppaient et leur donnaient des dimensions exagérées.

Du reste, mesdames, si vous tenez à vous faire une idée personnelle de ces êtres aussi intéressants que peu connus, je vous engage fort à faire escale à Port-Famine, que vous trouverez à trente milles au sud de Punta-

Arenas et où une petite baie offrira un asile à votre navire. La contrée mérite certainement une visite, et vous y rencontrerez à coup sûr des Patagons auxquels il vous suffira de faire quelques libéralités pour vous permettre d'en faire une étude approfondie.

Le lendemain fut consacré à explorer la petite ville et ses environs, qui offraient quelques sites dignes d'être parcourus.

On alla, en compagnie du gouverneur, visiter le pénitentier que le Chili a établi à Punta-Arenas. Cette prison est tenue très sévèrement et est gardée par un navire depuis qu'une révolte des convicts, suivie d'un pillage en règle de la ville, a obligé le gouvernement à prendre contre eux des mesures de précaution sérieuses.

Le soir on rentra à bord, et, après une nuit tranquille, avant le lever du jour, on se remit en route vers le sud.

La curiosité l'emportant sur le besoin de sommeil, tout le monde, hommes et femmes, fut bientôt sur le pont. Comme le froid était vif, chacun s'y montra emmitouflé et encapuchonné comme des Groënandais.

Le *Succès* filait très rapidement le long de la côte de la presqu'île de Brunswick.

Le rivage apparut d'abord assez bas, couvert d'herbes et boisé. A l'horizon, vers l'ouest, on apercevait les monts Brecknock, dont la hauteur ne dépasse pas trois à quatre cents mètres.

Le *Succès* doubla la pointe Sainte-Marie, au sud de laquelle s'élève, non loin du rivage, un pic isolé, le mont Centre, au fond de la baie Freshwater ; puis, après avoir suivi une côte bordée de collines boisées et laissant entrevoir à l'horizon de hauts pics couverts de neige, on arriva à la pointe Rocky, qu'on franchit, puis à la pointe Santa-Anna, au-dessous de laquelle le navire mouilla dans la baie de Port-Famine

On débarqua là, en ayant soin d'emporter avec soi tout ce qui était nécessaire pour faire à terre le repas du matin et pour, le cas échéant, pouvoir faire des libéralités aux indigènes.

La terre était là la plus haute que les explorateurs eussent vue jusqu'à ce moment depuis leur entrée dans le détroit.

Du point où l'on atterrit, la vue s'étendait sur des masses de rochers granitiques et sur des bois tellement épais que nul n'aurait jamais songé à s'y engager sans être porteur d'une boussole.

Le mont Tarn, qui s'élève de six cent cinquante mètres au dessus de la mer dominait la baie où les Espagnols fondèrent autrefois un établissement dont les dames apprirent plus tard la triste épopée.

Nulle part, dans le détroit, les voyageurs n'avaient vu encore d'aussi beaux arbres. Tout le monde fut frappé, dès l'arrivée, de la splendeur

des forêts qui bordaient la rivière, dont les eaux se jettent dans le fond de la baie. M. Million mesura des arbres qui avaient six pieds de diamètre et plus de cinquante pieds au-dessous des branches, sains et droits comme des mâts de vaisseau.

Au loin, quelques *toldos*, misérables habitations des indigènes, ajoutaient encore au pittoresque du paysage, dont, malgré le froid qui régnait encore, M^lle^ Hélène Bourgeois s'empressa de faire un croquis consciencieux.

La vue de ces huttes donna à chacun l'espoir de voir bientôt des Patagons. Cette confiance ne fut pas trompée.

Deux heures à peine s'étaient écoulées depuis le débarquement que deux Indiens se présentèrent : c'étaient un homme et une femme. L'homme paraissait avoir quarante-cinq ans et la femme environ quarante.

L'homme se distinguait par une tête longue et large, face très plate, pommettes des joues très saillantes, sans sourcils ni barbe, le nez plat, les narines ouvertes, les yeux petits, noirs, enfoncés, les cheveux très noirs et épais.

Il portait autour de la tête une petite lanière de peau de guanaque colorée, retenant une plume d'autruche qui flottait sur son épaule droite, et qui, malgré son lien, lui pendait aussi sur la face et jusque sur la poitrine.

Son teint était d'un noir olive ou plutôt d'un aspect huileux et cuivré.

Il paraissait très robuste et sa taille atteignait deux mètres, c'est-à-dire dépassait les hautes statures des Européens.

Sa bouche était remarquablement grande, ses lèvres épaisses et avancées, les angles de sa bouche excessivement contractés.

Tout en lui, indépendamment d'un coup d'œil égaré, lui donnait un air féroce qui épouvanta les dames.

La femme paraissait plus aimable que son mari, ce qui décida l'oncle Petrus à lui offrir un morceau de biscuit qu'elle prit entre l'index et le pouce et se mit à grignoter avec la délicatesse et la grâce d'une jeune pensionnaire.

Il n'en offrit pas à l'homme et l'observa pour voir s'il se formaliserait de l'oubli. Il ne parut pas y faire attention.

M. Million lui donna alors quelques morceaux de biscuit qu'il reçut avec indifférence dans la paume de la main et qu'il mit en un clin d'œil dans sa bouche, les croquant avec une satisfaction évidente.

Les dents de ces deux Indiens étaient unies et blanches, et le bruit qu'elles faisaient dans la mastication rappelaient, à s'y méprendre, celui d'un moulin à café en fonction.

Chacun alors se mit à faire largesse : les dames présentèrent à la sauvagesse des fichus de soie, du sucre, des bonbons et des fruits confits.

La Patagonne noua les foulards autour de son cou et se jeta avidement sur les friandises que, à son air de jubilation, chacun reconnut pour être de son goût.

Quant à M. Million, il offrit à l'Indien un couteau à virole, un petit miroir rond, une pièce de deux sous, qui furent reçus avec reconnaissance. Mais ce qui acheva d'enlever au sauvage son air rébarbatif fut l'offre d'une poignée de tabac, sur lequel il se jeta avec avidité

CHAPITRE CXX

DES PATAGONS DOUX ET FAMILIERS. — HOMMES OU FEMMES. — LA BELLE MARIETTE. — UNE GALANTERIE DE M. BARBIER. — SINGULIER EMPLOI D'UN PAIN DE SAVON. — COSTUMES ET PEINTURES. — UNE EXCURSION A L'INTÉRIEUR. — PRODUCTIONS DU SOL : ÉPINES-VINETTES ET ARBOUSIERS. — LE GIBIER. — UNE PÊCHE MIRACULEUSE. — UNE FEMME DANS UNE HUTTE. — UNE ROBE ET UN CIGARE. — DES FOURRURES QUI NE SONT PAS A VENDRE. — LE DRAME DE PORT-FAMINE. — LA RELATION DE VOYAGE D'ARGINSOLA. — LA PATAGONIE CONVERTIE EN ELDORADO. — VILLES MYSTÉRIEUSES. — RÉVÉLATIONS DE M. VALKNER. — EXPÉDITIONS DE SARMIENTO EN 1582. — FONDATION DE SAINT-PHILIPPE. — DISETTE ET FROID. — LE DERNIER SURVIVANT. — LE *Succès* CONTINUE SA ROUTE. — LE CAP FROWARD. — LES CANAUX GABRIEL ET MAGDALENA. — GLACIERS ET CASCADES. — LE MONT BUKLAND. — CHANGEMENT DE PAYSAGE. — MOUILLAGE DANS LA BAIE HIRONDELLE. — DESCENTE A TERRE. — PÊCHE AUX MOULES. — MORT D'UN PHOQUE. — VOYAGE DE M. MARGUIN A LA TERRE-DE-FEU. — FAUNE ET FLORE. — LES CHIENS FUÉGIENS. — LA CHASSE AUX GUANAQUES. — LE PESCARY, ROI DES POISSONS. — LES INDIGÈNES. — COIFFURE *à la chien*. — HABITUDES NOMADES. — UNE MÈRE ET SES DEUX PETITS. — PEAUX DE RATS. — UNE CHAMBRE A COUCHER PRIMITIVE. — UN CAMPEMENT DANS LA BAIE INUTILE. — LA MISSION SCIENTIFIQUE DE LA ROMANCHE. — LE *Succès* ENTRE DANS LE PACIFIQUE

D'autres Patagons ne tardèrent pas à apparaître, et, grâce aux libéralités des voyageurs, se montrèrent bientôt doux et familiers. La plupart d'entre ces nouveaux venus avaient un air féminin, et il était difficile de distinguer la différence des sexes, car ils étaient tous vêtus uniquement de peaux de guanaque cousues ensemble, et dans lesquelles ils s'enveloppaient de la tête aux pieds, en ayant soin de mettre la fourrure à l'intérieur ; tous étaient imberbes.

Dans la troupe, composée d'une vingtaine de personnes, s'en trouvait une que les dames distinguèrent au premier coup d'œil et baptisèrent en riant la belle Mariette.

M. Barbier, qui ne se départissait jamais des lois strictes de la galanterie française, s'approcha de la sauvagesse et lui offrit un pain de savon parfumé qu'elle s'empressa de porter à ses lèvres et de croquer à belles dents, avec un air de satisfaction sans pareil.

Parmi ces Indiens, il y en avait un qui parlait un peu d'espagnol; M. Million l'interrogea et ne fut pas peu surpris d'apprendre que la belle et gourmande Mariette était un homme.

Plusieurs de ces sauvages étaient peints au-dessus et au-dessous des

Dépôt Lég
Seine
No.....

PORTRAIT DE M. PIERRE DUTHER.

yeux d'une terre d'un rouge noir, d'autres avaient une ligne blanche sur les joues et sur les sourcils. Leur taille variait de un mètre quatre-vingt-dix à deux mètres cinq centimètres.

Quelques-uns portaient des bottines qui n'allaient que jusqu'au coude-pied, laissant les orteils à découvert.

Plusieurs portaient des éperons fort curieux, très longs et terminés par des pointes de fer au lieu de molettes.

Ces éperons étaient attachés au pied par une lanière de peau de guanaque qui passait sur le cou-de-pied et assujettissait à la cheville le morceau de bois formant le principal élément de cet instrument primitif.

Quand les voyageurs eurent déjeuné sur la falaise dominant la mer, ils résolurent de s'aventurer un peu dans l'intérieur, de façon à atteindre une des huttes qu'on apercevait sur les collines.

Le lieutenant du navire arma quatre hommes de l'équipage de solides sabres d'abattis et, la boussole en main, s'offrit à guider la petite troupe.

Il fit remarquer aux dames que le sol produit en ce lieu une grande quantité d'épines-vinettes et des arbousiers, mais très peu d'autres végétaux en dehors des forêts.

Nul ne professait parmi les promeneurs l'amour de la chasse, sans quoi, ils auraient pu tuer des sarcelles, des martins-pêcheurs, des autours, des vautours, des faucons, diverses espèces de poules d'eau, des corbeaux, des bécassines et quelques grives, en somme un assez maigre gibier devant lequel Lerat aurait certainement fait la grimace.

Disons que pendant que les promeneurs battaient ainsi la campagne, les matelots restés à bord du *Succès* jetèrent la seine dans la rade et y firent une véritable pêche miraculeuse. Quelques-uns des éperlans qu'ils prirent étaient d'une taille et d'un éclat extraordinaires, pesant chacun plus de trois livres.

Le soir, non seulement les passagers, mais tous les gens de l'équipage, purent apprécier les qualités culinaires de ces poissons énormes.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Les explorateurs arrivèrent, non sans peine, à une hutte isolée où ils pénétrèrent et où ils ne rencontrèrent qu'une femme.

Ils auraient bien voulu la questionner, mais comme malheureusement personne ne pouvait comprendre son langage, on dut se contenter d'échanger des gestes peu explicites.

Cette femme était affreuse, petite et trapue, front bas, pommettes saillantes rougies et fendillées par le froid, l'air assez sournois.

M^lle^ Fontaine lui offrit une robe apportée pour la circonstance et M. Million lui présenta un cigare ; elle montra peu d'enthousiasme pour la robe, mais prit le cigare avec avidité.

La hutte était misérable et entièrement démunie de meubles.

M. Million remarqua dans un coin un tas de fourrures très remarquables par leur souplesse et leur jolie nuance, mais il fit de vains efforts

pour faire comprendre à la vieille femme qu'il désirait les acquérir.

Sans doute les pouvoirs de la maîtresse de la maison n'allaient pas jusqu'à la conclusion d'un semblable marché.

C'est cependant le seul commerce auquel se livrent ces pauvres gens pour se procurer du tabac et de l'eau-de-vie.

L'heure de la retraite sonna et le lieutenant, reprenant la tête de la colonne, en donna le signal.

Le soir, à bord, pendant le souper, qui fut copieux et délicat, grâce à la pêche dont nous venons de parler, le commandant exécuta la promesse qu'il avait faite le matin de raconter les événements dramatiques dont Port-Famine avait été le théâtre.

Il s'exprima donc en ces termes :

— Le Port-Famine, on vous l'a dit, est tristement célèbre par un essai de colonisation malheureux qu'y entreprirent les Espagnols. La relation du voyage d'Arginsola, historien de l'exploration scientifique de Parmiento autour de l'Amérique méridionale, avait monté toutes les têtes en Espagne.

L'enthousiaste voyageur, dans ses récits fantastiques, avait montré le sud de la Patagonie comme un véritable Eldorado.

Il peignait les habitants de ces contrées comme des géants de trois aunes de haut, et répandit un certain merveilleux sur les mœurs et les usages de ce peuple extraordinaire, qui habitait dans l'intérieur de villes considérables, ornées d'édifices magnifiques, et possédant d'immenses richesses.

L'écrivain, d'ailleurs, était excusable, ainsi que l'a démontré récemment le savant M. Daireaux.

A l'époque où Arginsola décrivait ces contrées, sans que l'on sût l'origine de ce bruit, il s'était répandu que dans les plaines patagoniennes se trouvaient toutes les merveilles et les richesses dont il parlait.

Ces villes, et cela était consigné dans des documents publiés sous forme authentique, avaient été bâties par des naufragés ou des Espagnols échappés aux massacres qu'en avaient faits les Araucans en 1599.

La ville principale, disait-on, était placée dans la lagune Payeque, voisine d'un vaste marais appelé Llanqueco, sans que l'on sût même qui avait imaginé ces noms.

On allait jusqu'à décrire ces villes entourées de fossés et de murs ouverts d'un seul côté, où l'on entrait en passant sur un pont-levis.

On décrivait le costume de leurs habitants et jusqu'à la couleur de leurs cheveux; ils parlaient, disait-on, une langue aussi inintelligible pour les Indiens que pour les Espagnols, ne laissaient pénétrer chez eux

aucun étranger, et tenaient à se maintenir dans un isolement des plus complets; mais il n'avaient pu, malgré leurs précautions, empêcher que des Espagnols et des Indiens ne s'approchassent assez pour entendre le son de leurs cloches.

Ces bruits prirent une telle consistance que la cour de Madrid s'en occupa plusieurs fois et que des édits royaux ordonnèrent des expéditions qui avaient pour but d'explorer ces terres inconnues et de révéler les secrets qu'elles cachaient.

Vous allez voir, mesdames, que ces secrets ne valaient pas l'émotion qu'ils causèrent pendant trois siècles. Ce fut M. Falkner, chirurgien irlandais et exploratenr, qui en donna la clef.

Il découvrit, après de nombreuses questions faites aux Indiens de toutes les régions, que chaque fois qu'il demandait à un Chilien s'il avait connaissance de ces villes, il obtenait une réponse affirmative, mais que tous les détails qu'il recueillait désignaient clairement Buenos-Ayres et les villes fondées sur l'Atlantique; s'il faisait les mêmes questions à un Indien Pampa, celui-ci répondait de même, mais désignait, sans en avoir conscience, les villes espagnoles de la côte du Pacifique.

Mais reprenons l'histoire de Port-Famine.

La teinte féerique qu'Arginsola avait répandue sur ces récits ne tarda pas à produire son effet sur l'imagination ardente des Espagnols.

Un établissement fut résolu, et un grand nombre de personnes s'étant présentées comme colons, Sarmiento les débarqua, en 1582, sur le point que nous avons visité aujourd'hui.

Ils jetèrent alors, soûs la direction de Sarmiento et de Florès, les premiers fondements d'une ville qu'ils appelèrent Saint-Philippe. Mais ces malheureux ne trouvèrent, dans ces régions glacées, aucun des objets qu'ils avaient rêvés.

Cette terre, qu'ils avaient vue à travers le prisme de l'illusion, leur parut ingrate et inhospitalière.

La contenance des peuples indigènes était hostile, et ils étaient obligés de se tenir constamment sur la défensive.

Cependant les vivres qu'ils avaient apportés avec eux s'épuisaient et l'hiver approchait, l'hiver si terrible dans ces froids climats! car tout ceux qui n'ont pas pu conserver de provisions pour cette saison ne doivent compter sur aucune ressource.

Dans l'été, on peut s'y procurer, par la chasse, des oiseaux et des animaux, et par la pêche, des coquilles et des poissons; mais tout cela disparaît lorsque la neige, en couches épaisses, s'amoncelle sur le sol.

Pour tâcher de prévenir la plus horrible des famines, Sarmiento résolut

d'aller chercher des vivres dans les colonies du Nord. Il s'embarqua, en effet; mais, après plusieurs naufrages, son mauvais destin le jeta entre les mains des Anglais qui le retinrent prisonnier.

Pendant ce temps, les quatre cents malheureux colons qu'il avait laissés à Saint-Philippe étaient dans le dernier des dénûments. Manquant de tout, souffrant du froid et de la faim, ils étaient encore obligés de se défendre constamment contre les Patagons.

Tant de fléaux réunis ne tardèrent pas à réduire leur nombre à vingt-cinq.

C'est alors qu'ils prirent le parti de chercher, par terre, un lieu plus propice, qui leur fournirait les moyens de soutenir leur misérable existence.

Ils partirent tous, à l'exception d'un seul qui voulut rester, et on n'a jamais entendu parler d'eux. Quant au dernier, il fut trouvé, en 1587, sur les ruines de la ville naissante, par le corsaire Cavendish, qui l'emmena captif.

Vous voyez, mesdames, que cette lamentable histoire constitue un véritable martyrologe. Combien sont coupables les gens qui entraînent ainsi à l'aventure de malheureux colons sur des terres ingrates et inhospitalières!

Ce récit émut vivement l'auditoire, et chacun, sous le coup de ses impressions personnelles, se retira dans sa cabine.

Le lendemain, dès l'aube, le *Succès* se remit en marche.

Le paysage continuait à prendre un nouvel aspect.

A mesure que le navire avançait, les côtes s'élevaient de plus en plus; celle de la Terre-de-Feu, que les voyageurs avaient à babord, présentait l'aspect d'un immense massif de montagnes à demi noyé dans un déluge qui menaçait de l'engloutir.

La mer, pénétrant dans les gorges, les cols, les crevasses, découpait une quantité de canaux, de presqu'îles, d'îles et de golfes.

Plus de falaises basses, plus de plages : tout était confondu dans un chaos de pics aigus, de collines éventrées, de promontoires déchiquetés s'entassant les uns sur les autres, et tous les sommets un peu élevés étaient couronnés d'une nappe de neige éblouissante et immaculée.

Le *Succès* avait, en suivant la côte, incliné sa route du sud vers l'ouest. Le passage devint plus étroit.

Le navire arriva tout près d'un énorme rocher dont le flanc tombait à pic dans la mer d'une hauteur de plus de trois cents mètres. C'était le cap Froward, l'extrémité méridionale du continent américain, situé par 53° 54' de latitude sud.

Le spectacle était admirable et grandiose ; partout une couleur sévère et une forme audacieuse.

Le cap surgissait du fond des eaux avec une incomparable majesté : ses flancs rudes, noirs et nus, ses proportions colossales faisaient rêver aux géants de la légende. Autour de lui la nature avait pris un aspect sauvage, presque terrible ; c'était un enchevêtrement de montagnes aux versants abrupts, aux contours bizarres, de vallées, de cratères, de précipices.

Au loin, la blancheur éclatante des neiges couronnant les pics sourcilleux se confondait avec la blancheur du ciel.

Le point sud du voyage du *Succès* était franchi; sa route prit néanmoins encore quelque temps la direction du sud-est afin d'entrevoir en passant les canaux Saint-Gabriel et Magdalena dont le premier sépare l'île Dawson de la Terre-de-Feu et dont le second forme l'île de Clarence et, avec le canal Cockburn, donne naissance à plusieurs débouchés sur l'Océan Pacifique.

Tout ce côté du continent est formé de grandes îles : l'île Dawson, déjà citée ; l'île Clarence, que le canal Barbara sépare de l'île Narborough et enfin l'île Désolation, isolée de la précédente par le canal Cordova.

Les passagers du *Succès* admirèrent les bords du canal Saint-Gabriel, qui sont couverts jusqu'au port Waterfall d'immenses glaciers alimentant, d'espace en espace, de magnifiques cascades qui, sous le rapport du nombre et de la hauteur, n'ont rien à envier à toutes celles que l'on connaît.

Le capitaine, qui avait souvent parcouru ces parages déserts, apprit à ses passagères que, dans une étendue de neuf ou dix milles, on compte là plus de cent cinquante chutes qui précipitent leurs eaux bouillonnantes dans le canal d'une hauteur qui varie de quinze cents à deux mille pieds anglais. A l'aide de longues vues, les voyageurs constatèrent que quelques uns de ces torrents, longtemps masqués par le feuillage des arbres qui ombrageaient leurs bords, n'apparaissaient qu'à la moitié de la descente comme s'ils jaillissaient du milieu de ces bois épais.

D'autres se réunissaient à la fin de leur course et se jetaient ensemble dans la mer, au milieu d'un nuage de vapeurs.

Les formes variées et les accidents de ces cascades, le contraste qu'elles offraient avec le feuillage sombre des arbres dont les flancs de la montagne étaient couverts ; le mont Bukland, dont le sommet, couronné d'un éternel manteau de neige, s'élevait dans les airs sous la forme d'un gracieux obélisque ; les blanches nuées qui s'arrêtaient sur le front de ces hauteurs volcaniques, tout cela présentait aux regards des voyageurs un spectacle dont nous renonçons à rendre la beauté.

Le *Succès* prit sa route à travers le détroit avant que les yeux des dames se fussent déclarés suffisamment satisfaits des sublimes tableaux qui venaient de se dérouler devant elles ; c'est-à-dire, que le navire passa de nouveau devant le cap Froward et prit la direction du nord-ouest qu'il ne devait plus quitter avant son arrivée dans l'océan Pacifique.

Dans la partie du canal où l'on s'engagea, la végétation commençait à se montrer. Ce n'étaient plus comme dans la plus grande portion orientale, quelques bouquets de lichens rabougris, ou quelques arbrisseaux clairsemés, mais de véritables forêts, touffues, impénétrables, composées surtout de hêtres antarctiques qui escaladaient les pentes rugueuses des ravins.

Plus on avançait, plus cette végétation se montrait luxuriante et plus aussi le détroit allait en se rétrécissant.

Nous n'insisterons pas davantage sur les détails géographiques de cette périlleuse navigation qui, du reste, n'offrit que peu d'épisodes intéressants au point de vue des aventures arrivées à M. Million et à ses compagnes de route.

Après avoir passé devant Port-Galant, en laissant à sa gauche les îles Charles, le *Succès* s'engagea dans Englisch-réach, Crooked-réach et Long- réach où il se trouva entre deux murailles escarpées.

Ce fut là que, dans une colossale cuvette dont l'entrée n'est visible qu'à l'instant où on y pénètre, le navire mouilla pour passer la nuit. Cette baie qui constitue un port des plus sûrs se nomme la baie Hirondelle et est située dans l'île connue sous le nom de Terre de la Désolation.

Il restait une heure de jour ; les dames et M. Barbier préférèrent rester à bord, mais l'oncle Million et le lieutenant du bord s'empressèrent de sauter dans un canot emmenant les deux serviteurs pour leur faire pêcher des dorades qui sont là de grande taille et de qualité exquise.

L'aspect de ces terres était moins lugubre que leur nom aurait pu d'abord le faire supposer.

Les excursionnistes, qui y pénétrèrent aussi loin que le jour le leur permettait, n'y rencontrèrent, il est vrai, aucun être humain ; mais en revanche, ils y remarquèrent une végétation assez abondante où régnait en souverain le hêtre entremêlé de houx et de cornouillers.

Pendant que M. Million et le lieutenant parcouraient une vallée semée de ces bouquets d'arbres verdoyants et admiraient les nappes non moins vertes de cresson qui couvraient le lit des ruisseaux, les matelots du canot et les deux fidèles serviteurs, Jean-Louis le Gludic et Marius Couracasse, avaient fait une ample provision de moules. Un phoque qui avait eu l'imprudence de s'aventurer trop près des pêcheurs avait aussi trouvé la mort.

Les deux excursionistes rentrèrent donc à bord, fort satisfaits de leur promenade dans un des pays les moins connus du globe. Le récit qu'ils firent de leur courte exploration excita au plus haut degrés la curiosité des dames qui accablèrent de questions le commandant sur les habitants de la Terre de Feu, sur leurs mœurs, leur façon de vivre, la nature du sol, les productions du pays, etc., etc.

Le commandant ne savait que répondre à ce flux de questions, mais comme il connaissait à fond la contrée il ne se fit pas trop longtemps prier et commença en ces termes :

— J'ai eu l'honneur, dit-il, d'être capitaine en 1873 et 1874, d'un navire qui transportait dans ces parages un savant français, M. Marguin, aux études et aux travaux duquel je pris un vif intérêt et dont j'ai conservé le meilleur souvenir.

Je ne vous parlerai pas de la formation géologique du sol, la question étant trop ardue pour les dames et je ne vous dirai qu'un mot du climat qui est très rigourenx surtout dans la partie septentrionale.

Du mois de mai au mois d'octobre le sol, vallées ou montagnes, est couvert d'un manteau de neige ; d'octobre à janvier la température s'élève à mesure que les nuits diminuent.

J'arriverai directement à la faune de ces contrées qui, en raison de son climat, est fort pauvre.

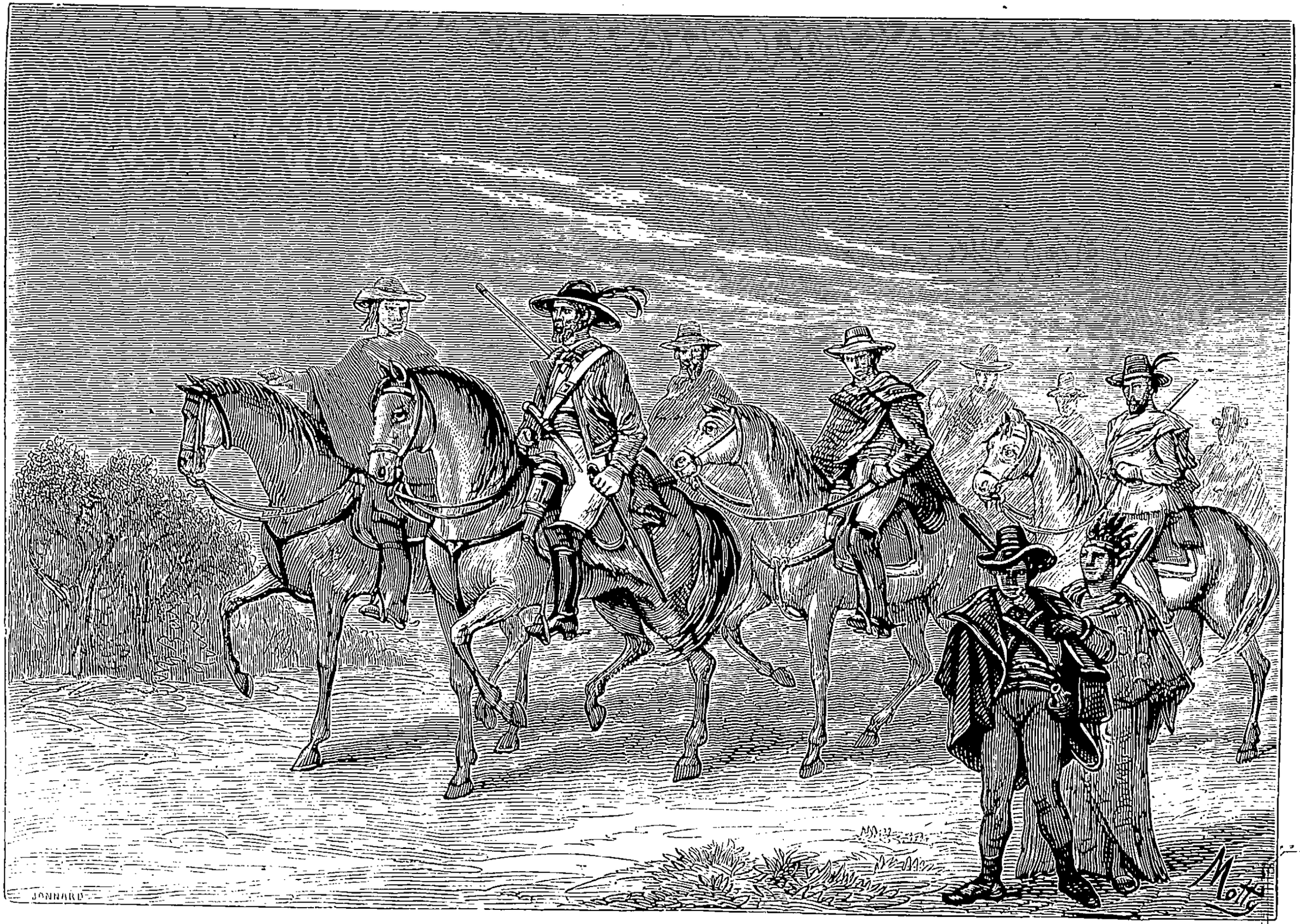
Dans la famille des carnassiers on n'y rencontre que deux espèces : le renard, qu'on y trouve en assez grande quantité, plus petit de taille que le nôtre, et dont le pelage semblable en été à celui de ce dernier, devient tout blanc en hiver ; et le chien qui vagabonde dans ces immenses solitudes, suivant le premier maître venu, pour le quitter bientôt et s'attacher à un autre.

On en distingue deux races : un chien de la taille de notre petit chien-loup ; comme lui, de robe fauve pâle, mais dont les poils sont moins fournis et moins longs. Les naturels l'emploient à la chasse du rat.

J'avais suivi M. Marguin dans ses explorations à l'intérieur et laissé le commandement du navire à mon second. Le premier janvier 1874, nous reçumes la visite, au pied du pic Gap, au sud-est de la baie Saint-Philippe, d'une petite chienne de cette race, nous l'adoptâmes et nous parvînmes à nous en faire suivre. Elle couchait avec les *peones*, mais ne voulait jamais se laisser prendre.

Un autre chien, beaucoup plus grand, à poils ras, fortement bâti, noir de pelage, est employé par les indigènes à la chasse du guanaque.

Ce dernier animal est le seul qui mérite d'être cité parmi les herbivores.



La première journée de marche se passa sans incident. (P. 1527.)

On le rencontre tantôt isolé, tantôt par bandes de sept ou huit individus, sous la conduite d'un seul mâle.

La bande la plus nombreuse que j'aie vue ne contenait pas plus de vingt bêtes.

Vous savez que cet animal, de la taille d'un cerf, habite la région des Pampas. D'un caractère excessivement méfiant et craintif, il hante les vallées où il rencontre des paturages, laissant une sentinelle sur les hauteurs dominantes, afin de pouvoir surveiller le pays à une grande distance.

A l'approche d'un ennemi, la sentinelle prévient la troupe par des brâmements retentissants, que, de loin, on pourrait confondre avec les hennissements d'un cheval.

L'hiver, les neiges le forcent à émigrer sur les bords de la mer.

Les sauvages le tuent à coups de flèches et le chassent pour sa viande qui a un goût de sauvage très prononcé, mais surtout pour la peau des jeunes dont ils font, avec les fibres des tendons d'un animal adulte, en guise de fil, des capes semblables à celles des Patagons, et qui leur servent de vêtements.

Les oiseaux de proie sont un petit aigle et un hibou; parmi les oiseaux aquatiques, je vous citerai : le grand cygne à tête noire, la grande oie de Magellan, plusieurs sortes de canards, la petite sarcelle, un grand nombre de bécassines, la perruche verte et rouge de Patagonie, des merles au ventre ponceau, des grives du plus beau noir, un roitelet et quelques autres dont j'ai oublié les noms.

Les baies sont fréquentées par de nombreuses troupes de marsouins et de thons, les embouchures des rivières par le *pescary* « roi des poissons. »

Sur le rivage, des bancs considérables de moules dont vous avez pu apprécier la qualité, beaucoup d'oursins, une grande variété de coquillages ; enfin plusieurs espèces de crabes, dont une très grosse.

Les îles et les plages désertes, reçoivent fréquemment la visite des phoques de toute espèce : loups, lions, éléphants marins. Pas de reptiles et très peu d'insectes.

Quant aux indigènes de la Terre de Feu, ils appartiennent à la race rouge de l'Amérique méridionale. Leur taille dépasse la moyenne, quoiqu'elle soit moindre que celle des Patagons.

Leur tête est étroite et longue, le front est déprimé, les pommettes sont saillantes, les yeux noirs et petits ; le nez est bien fait et mince, la bouche grande, les lèvres ne sont pas très grosses, les dents sont blanches, petites et bien rangées, les cheveux abondants, noirs et gros.

Hommes et femmes les coupent sur le front et se coiffent à la chien absolument comme les élégantes actuelles.

La poitrine est étroite et bombée, les jambes et les bras sont longs, le buste court.

Ils ont l'habitude de s'épiler tout le corps.

Essentiellement nomades, ils voyagent par famille composée du père, de la mère et des enfants en bas âge. Quelquefois plusieurs familles se réunissent sous la conduite d'un seul chef, probablement le plus âgé.

On ne les rencontre guère que sur le bord de la mer, près de l'embouchure d'un cours d'eau ou dans le voisinage des lacs.

Quand ils ont trouvé un endroit où les moules et les coquillages sont en abondance, ils y séjournent jusqu'à ce qu'ils aient épuisé les provisions que la nature y a rassemblées, occupant leurs journées à chasser le rat, le canard, le guanaque et à préparer les paux.

Puis, quand la contrée ne suffit plus que difficilement à leur nourriture, on plie bagage et l'on se remet à la recherche d'un nouveau campement.

Il ne nous est arrivé que deux fois de surprendre des campements de Fuégiens. Le premier n'était occupé que par cinq individus : le père la mère et les trois enfants.

Le père et le plus âgé des trois enfants nous échappèrent, nous ne parvînmes à atteindre que la mère et les deux jeunes enfants, dont un encore était à la mamelle.

Ils étaient tous les trois d'une saleté repoussante ; la mère seule portait un semblant de vêtement consistant simplement en une cape de guanaque qui lui tombait à peine jusqu'aux genoux.

Le père, que nous aperçumes au loin, portait une cape beaucoup plus ample : quant aux trois enfants, ils étaient complètement nus.

Nous les avions interrompus probablement dans une grande chasse aux rats ; car la femme nous offrit, en échange de quelques petits cadeaux que nous lui fîmes, un paquet de peaux de ces intéressants rongeurs ficelé avec une petite tige de jonc, et sur lequel elle s'était assise pour le cacher à nos regards.

En rentrant au camp, nous nous arrêtâmes à la chambre à coucher de toute la famille.

C'était un trou creusé dans une direction nord-sud, les terres rejetées à l'ouest. Il pouvait avoir sept pieds de long sur deux et demi de large et à peu près autant de profondeur ; quelques charbons brûlaient vers l'extrémité nord.

Nous y trouvâmes encore un lot de quelques peaux de rats, cachées

sous des herbes et cinq à six gaules pointues ; mais il ne renfermait ni armes, ni ustensiles d'aucun genre.

La seconde fois, nous étions vers le dernier tiers de la baie Inutile. Le campement consistait en un simple trou creusé dans le sable, entouré de gaules fixées verticalement dans le sol et entrelacées d'herbes sèches qui en faisaient des sortes de murailles ; de l'herbe également était étendue en guise de tapis au fond du trou.

Ce campement rudimentaire pouvait être occupé par 25 ou 30 individus avec très peu d'enfants, et séparé en deux compartiments par une cloison de gaules et d'herbes sèches.

Tout autour une innombrable quantité de moules à peine cuites.

Nous recueillîmes cette fois un arc, des flèches, cinq ou six peaux de renards, des sacs en peau de vieux guanaques, renfermant un morceau de silex, une pierre métallique et une plante marine desséchée ayant l'apparence d'amadou de mauvaise qualité, des petits paniers de joncs admirablement tressés ; et enfin des scrotums de guanaque contenant du rouge, du noir et du blanc.

Ces substances leur servent soit à préparer leurs peaux, soit à se peindre le visage, afin de se protéger la figure contre les baisers par trop rudes de la bise.

Quatre d'entre eux restèrent entre nos mains. C'était une jeune fille d'une quinzaine d'années, pas trop vilaine, un enfant, une vieille femme et un vieillard.

Ils étaient tous fort sales ; les femmes portaient, attaché aux hanches, un petit tablier ; les hommes étaient complètement nus.

Le caractère de ces sauvages est une timidité poussée jusqu'à ses dernières limites.

Ils s'enfuyaient même en voyant nos chevaux paître en liberté. Cependant la jeune fille s'enhardit jusqu'à les caresser et même monter sur l'un d'eux. La détonation de nos armes les frappait d'épouvante.

Il y a tout lieu de croire qu'ils sont monogames, quoi qu'en aient dit les savants, membres de la mission scientifique de la *Romanche*, récemment envoyée au Cap Horn, pour y créer une station météorologique. Ils professent un grand attachement pour leurs enfants.

Quelques voyageurs les disent anthropophages, mais rien pour moi ne justifie cette accusation.

Quant à leur insouciance, pour ne pas dire leur paresse, elle est telle, qu'ils dédaignent les épaves de toutes sortes, telles qu'avirons, tonneaux, embarcations même, que la mer dépose sur le rivage.

Ils ne recueillent guère que les boîtes à sardines et les cercles de fer

de tonneaux avec lesquels ils se confectionnent des instruments tranchants sans manches, auxquels je n'oserais donner le nom de couteaux.

Ainsi parlait le capitaine du *Succès* quand le lieutenant du quart vint annoncer que le navire venait d'entrer dans le Pacifique[1].

1. Pour tout ce qui concerne le détroit de Magellan, l'auteur a fait de nombreux emprunts aux ouvrages suivants :

Voyage pittoresque en Californie et au Chili, par de Lambertie. — Ledoyen, éditeur à Paris;

A bord de la Junon, par Gaston Lemay. — Charpentier, éditeur à Paris;

Voyage pittoresque dans les deux Amériques, par Alcide d'Orbigny;

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

CHAPITRE CXXI

RETOUR AUX EXPLORATEURS DE LA PAMPA. — DÉPART POUR LE CAMP DE CALFOUCOURAH. — MESSAGE DE LEFA. — TRAVERSÉE D'UN CIENEGAS. — NOVET FAIT UNE BONNE CHASSE. — EFFLORESCENCES SALINES. — FORMATION DES SELS. — SALINES ET SALITRALES. — EXPLOITATION INDUSTRIELLE. — UN LAC SALÉ. — LES PHŒNICOPTÈRES OU FLAMANTS. — FLAMANTS A MANTEAU DE FEU OU *flemingo*. — LE FLAMANT AU POINT DE VUE GASTRONOMIQUE. — OPINION DU DOCTEUR SUR LES VIANDES QUI DOIVENT ÊTRE FAISANDÉES. — EXPLOITATION DU SEL DANS LES LACS SALÉS. — GUILLAUME NOVET ANNONCE DE NOMBREUSES VISITES. — UNE TROUPE DE CAVALIERS LANCÉS A FONDS DE TRAIN. — LE PETIT FILS DE CALFOUCOURAH, MAMOUEL. — MANTEAUX *makounes turquets*. — UN DÉJEUNER AU CHAMPAGNE. — SIGNAL DU DÉPART. — ARRIVÉE AU CAMPEMENT DU GRAND CACIQUE. — LA DEMEURE DU CHEF. — LES MURS ET LE SOL. — DEUX COMPARTIMENTS. — LITS DES FEMMES ET DES ENFANTS. — UN PORTE-MANTEAU ORIGINAL. — USTENSILES DU CHEF INDIEN. — LES QUATRE ÉPOUSES DU CACIQUE. — INDUSTRIE ET INTELLIGENCE DES PATAGONS. — SELLES ET ÉTRIERS TRESSÉS. — UNE RÉCEPTION HOSPITALIÈRE.

Nous laisserons le *Succès* continuer sa route vers le Nord et se diriger sur Valparaiso, et nous retournerons à nos explorateurs.

La nouvelle que MM. Moreno et Pierre Duther étaient prisonniers des Patagons avait profondément ému tout le monde ; on résolut donc de ne pas perdre de temps, et des ordres immédiats furent donnés pour reformer la caravane et pour se mettre en route.

Guillaume Novet apprit qu'il faudrait au moins deux jours de marche pour rejoindre le camp de Calfoucourah et sans perdre une minute, il chargea Lefa d'aller prévenir le grand cacique de la prochaine arrivée de ses nouveaux alliés...

Le chef des Malmouèches prit juste le temps de faire un bon repas, remplit de provisions de bouche le sac en peau de guanaque qui pendait à l'arçon de sa selle et enfourchant son infatigable monture, il s'éloigna au grand galop de course du campement de la caravane.

Celle-ci, à son tour, ne tarda pas à se mettre en route, ayant à sa tête le chasseur Canadien qui lui servit de guide.

La première journée de marche se passa sans autre incident remarquable que la traversée d'un de ces grands marais connus dans la pampa sous le nom de ciénégas qu'on franchit sans accident, grâce à la hauteur des roues des charriots et aux secours qu'apportèrent les chevaux de rechange à leurs congénères attelés aux lourds véhicules.

Guillaume Novet qui était d'excellente humeur, tout en caracolant en

tête de la colonne, tua de ses balles infaillibles quatre guanaques, dont la chair fut trouvée si fade qu'on l'abandonna aux gens de l'escorte et des autruches dont les Européens se régalèrent, faute de viande fraîche plus tendre et plus délicate.

Une heure après qu'on eut franchi le vaste marécage, le sol pampéen apparut aux yeux des explorateurs sous un aspect qu'ils n'avaient pu encore observer.

La plaine absolument nue et sans la moindre végétation s'étendait devant eux, blanche comme si elle eût été recouverte par une couche de neige.

Le docteur Leroux et son ami M. Fontaine reconnurent là des efflorescences salines fort communes en certains points de la Pampa.

Bientôt la couche d'abord très mince se convertit en une véritable croûte qui s'étendait devant la caravane jusqu'à perte de vue.

Le sol salin se présentait sous la forme d'une poudre fine que le vent soulevait facilement comme la poussière de nos routes.

Le docteur eut bien vite donné à ses compagnons de route l'explication de la formation de ces sels.

— Ces efflorescences, dit-il, apparaissent après de longues pluies dont l'eau enlève le sel à la terre, le dissout, et, en s'évaporant, le dépose à la surface.

Ces sels sont des sulfates de chaux et de soude ; ils existent dans le sol sous forme de gypse et l'extraction s'en opère comme je viens de vous le dire.

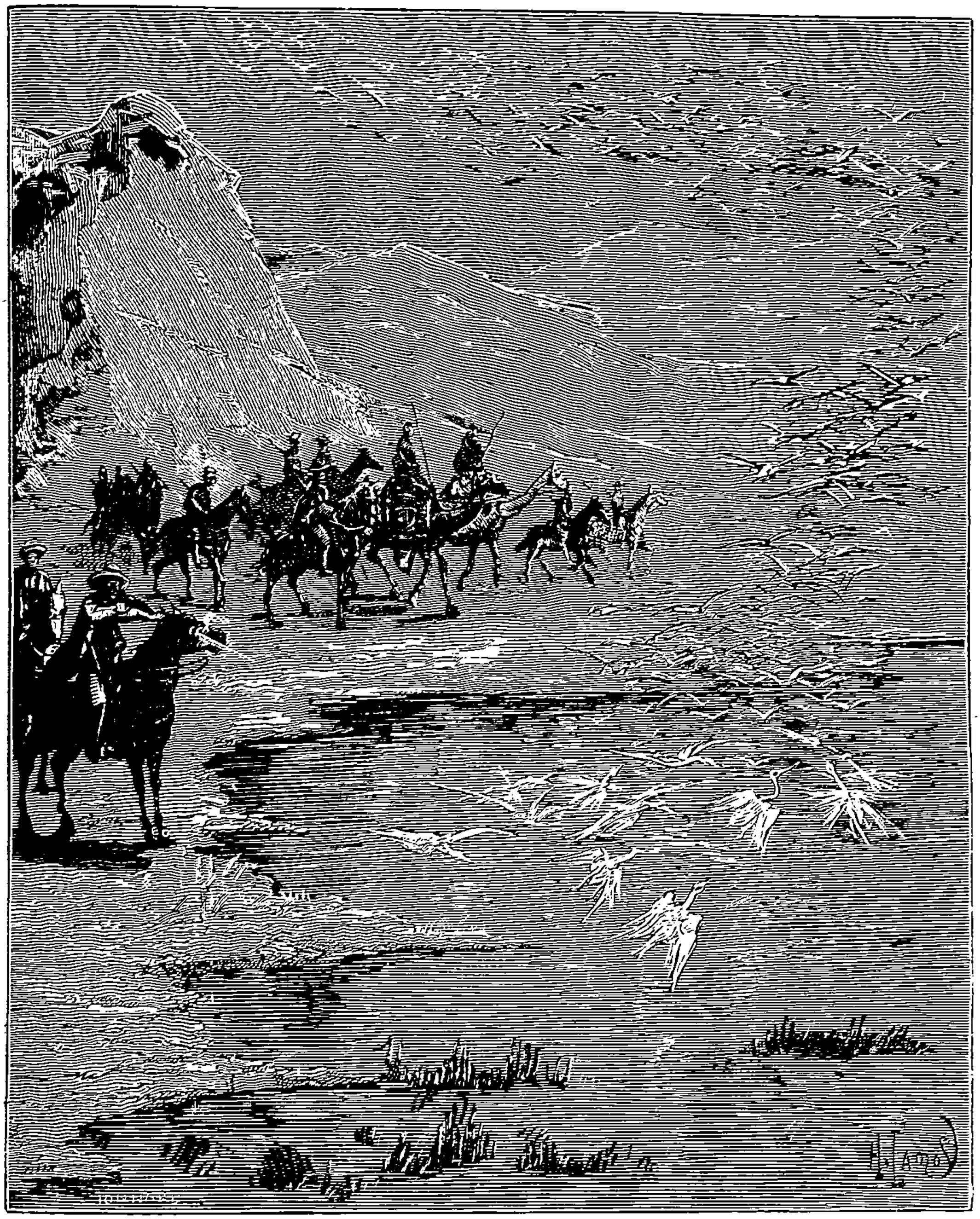
A l'heure qu'il est, la couche saline affecte, vous le voyez, des tons gris comme de la neige salie. Ce soir et surtout cette nuit, au clair de la lune, si nous n'avons pas encore dépassé la limite du gisement, vous les verrez resplendir d'une blancheur éclatante, avec des reflets métalliques et la plaine vous semblera couverte de givre.

— Si nous avions pu visiter en détail les différentes parties de l'immense pampa, continua le savant docteur, vous auriez pu vous convaincre qu'on y rencontre deux espèces de sols salifères : les uns sont connus sous le nom de *salines* et les autres, sous celui de *salitrales* ou terrains nitreux.

Les salines sont de grands lacs salés préhistoriques et desséchés ; ces lacs sont répandus en grand nombre dans les plaines du nord.

Les salitrales ne sont pas des bassins : ce que vous avez devant les yeux n'en est pas un.

Ce sont, de vastes plaines, dont la surface se couvre de temps à autre d'une fine couche de sel qui, au rebours des sels ordinaires, dispa-



On vit s'élever de dessus les eaux une nuée d'oiseaux qui obscurcit le ciel. (P. 1530.)

rait sous l'action des pluies, permettant le développement d'une riche végétation, et, entre autres, d'une plante connue sous le nom de *Jumen*, de la famille des *salicornia herbacea*, dont on utilise les cendres, très riches en carbonate de soude.

Les salitrales affectent deux types très différents. Dans les uns, qui sont connus par la lucrative exploitation que l'on en fait au Pérou, dans

le désert de l'Aacatma et de Taracapa, le nitrate alcalin se présente sous la forme d'un minéral compacte en couches d'une épaisseur variable, couvert d'autres terrains, en un mot comme la majorité des minéraux.

Les salitrales du second type sont produites par le terrain même, à fleur de terre, sous l'action chimique de l'atmosphère agissant sur les matières qui composent le sol, phénomène qui n'a pu être encore suffisamment déterminé.

Après un jour de pluie, le voyageur ne distingue pas trace de l'existence du nitre; mais, après quelques jours de chaleur, le sol se couvre, pour ainsi dire, à vue d'œil d'une couche de givre.

Ce sel, formé à la surface, peut se recueillir avec la main, et, la couche première enlevée, une autre apparaît immédiatement au même endroit.

— Cher docteur, interrogea le marquis de la Bécassière, dites-nous à quoi sert ce produit?

— On l'emploie dans la fabrication de la poudre, dans celle de l'acide nitrique ou azotique, et surtout dans l'agriculture comme engrais.

Je dois ajouter que ces salitrales ne sont pas spéciaux à la plaine argentine. Il en existe en Navarre, sur les rives du Gange et du Nil et dans la république de l'Équateur.

Pendant que le docteur devisait ainsi en continuant à chevaucher au milieu de ses compagnons de route, la caravane se trouva tout à coup en face d'un lac, rempli d'une eau profonde, ayant l'aspect d'un bassin d'eau saumâtre.

— Mes amis, s'écria le docteur, voici encore une des curiosités du pays que nous parcourons. Voici un lac salé dont l'eau est plus saturée de chlorure de sodium, ou si vous préférez de sel de cuisine, que l'eau de la mer elle-même.

A ce moment, on vit s'élever de dessus les eaux du lac une nuée d'oiseaux qui obscurcit le ciel.

C'étaient des oiseaux au long cou, au corps étroit sans queue, hauts sur pattes, et dont les ailes du ponceau le plus vif se détachaient avec éclat sur la blancheur irréprochable de toutes leurs autres plumes.

Ils s'envolèrent simultanément, le cou tendu, les longues pattes jointes en arrière en forme de gouvernail et s'enfuirent silencieusement avec la vitesse et la légèreté d'une flêche dont ils avaient toute l'apparence.

Dix coups de feu partirent à la fois et une vingtaine d'oiseaux frappés à mort tombèrent dans le lac où Médor s'élança sans se préoccuper de la qualité des eaux.

— Ce sont des phœnicoptères! s'écria le docteur.

— Dites donc tout simplement des flamants, reprit en riant M. Fontaine qui se plaisait parfois à taquiner son confrère en science.

Les chasseurs rechargèrent leurs armes pendant que Médor opérait avec une conscience admirable le sauvetage des victimes.

M. Leroux qui s'était saisi d'un des morts le montra à ses compagnons et leur en fit la monographie.

— Le flamant, dit-il, puisque le nom scientifique déplait à mon ami Fontaine, fréquente surtout les bords de la mer, les lacs salés et les lagunes. La conformation palmée de ses pieds lui permet de marcher d'une manière sûre et facile sur les fonds vaseux; mais, malgré ce caractère, ce n'est pas un oiseau nageur proprement dit.

Sa démarche à terre est lourde et embarrassée. Souvent il abaisse son long cou de telle sorte que son bec touche presque le sol. De là ce préjugé assez répandu que le flamant a besoin pour marcher de s'appuyer sur sa tête.

Il se nourrit surtout d'œufs de poisson et aussi de crustacés, de vers, de mollusques, etc. qu'il trouve dans la vase, et il emploie, pour chercher sa nourriture, une manœuvre assez singulière : sa tête et son cou se retournent de manière que la partie aplatie de la mandibule supérieure soit couchée sur le sol; puis portant la tête de côté et d'autre par des mouvements alternatifs, en même temps qu'il agite ses pieds, il fouille la vase à peu près comme le font les canards.

Il mange aussi du poisson, qu'il pêche sur le bord des eaux; les dentelures de son bec se prêtent admirablement à saisir et à retenir tous les aliments qui lui conviennent.

Les sujets tombés sous les balles de nos chasseurs sont de l'espèce désignée sous le nom de flamants à manteau de feu. Ici on l'appelle *flemingo*.

— Est-ce que cela peut se manger? demanda Jollibois dont la gourmandise était le péché mignon.

— Très bien, répondit le docteur. La chair maigre et noire, n'en constitue pas moins un aliment délicat assez analogue à celle de la bécasse La langue surtout est fort appréciée par les gastronomes.

Comme le soleil était descendu tout près de l'horizon, Guillaume Novet donna le signal d'arrêt et chacun se mit à l'œuvre pour préparer le campement.

Zoyo et Tobi, stylés par le docteur, mirent à la broche deux des flamants tués ; quant aux autres on les conserva pour le surlendemain.

— Vous verrez, dit-il, que cette chair ne perdra rien à être un peu faisandée et j'ai à ce sujet formé un projet dont je parlerai en temps utile.

On mangea au souper du flamant rôti qu'on déclara mangeable, quoique légèrement coriace. Le docteur expliqua ce fait par la trop grande fraîcheur de la viande qui comme certaines autres, celle du faisan, de la bécasse et du râle des genêts, par exemple, a besoin d'être un peu faisandée.

Après le repas, on interrogea les deux savants sur la nature de ces lacs salés.

Ce fut M. Fontaine qui cette fois, prit la parole.

— J'en ai visité un, dit-il, situé à cinq ou six lieues de la ville de Carmen de Patagones, d'où l'on extrayait le sel au siècle dernier pour la consommation de Buénos-Ayres et dont l'exploitation, suspendue au moment de mon voyage, a été, m'a-t-on dit, reprise récemment.

Il était d'aspect assez semblable à celui auprès duquel nous sommes campés.

Pendant l'hiver, ce lac était rempli d'une eau profonde. L'évaporation naturelle de l'eau sous l'influence du soleil d'été fait déposer le sel en cristaux sur les bords et le fond, et le transforme en un riche champ de sel, dont la couche, près du bord, à dix où douze centimètres d'épaisseur et va en augmentant peu à peu vers le centre.

Ce lac a deux milles de long sur un mille de large : il en existe d'autres dans le voisinage, beaucoup plus grands, et dont le fond consiste en une couche de sel d'un mètre d'épaisseur.

Ces bassins, comme celui que nous avons contemplé tout à l'heure, sont admirablement blancs et forment un contraste surprenant au milieu de la plaine aride.

On en peut extraire des milliers de tonnes de sel.

Les bords de celui près duquel nous nous trouvons sont limpides et blancs parce qu'ils offrent tout de suite une certaine profondeur. Ceux des lacs de Carmen de Patagones sont boueux, noirs, et exhalent une odeur fétide.

Les voyageurs ayant achevé de savourer une tasse de moka parfumé, un verre de vieux rhum et de fumer un bon cigare, se serrèrent la main et allèrent dormir dans leurs hamacs...

Le lendemain, au point du jour, Guillaume Novet, qui ne dormait jamais que d'un œil et qui toujours était levé le premier se précipita dans la tente.

— Debout! debout! messieurs! s'écria-t-il. Apprêtez-vous à recevoir de nombreuses visites.

Les voyageurs, bien qu'ils ne comprissent pas ce que pouvait vouloir leur dire le Canadien, sautèrent à bas de leur hamac et bientôt tout le monde fut sur pied.

— De quelles visites matinales nous parlez-vous? Guillaume, interrogea le docteur.

— Venez, venez, vous allez voir, répondit Novet qui semblait avoir une véritable répulsion pour l'art oratoire.

Tout le monde le suivit et bientôt tous les Européens étaient hors du camp.

Guillaume Novet étendit silencieusement la main du côté de l'Ouest et, sur la rive opposée du lac, les voyageurs purent apercevoir une troupe nombreuse de cavaliers, lancés à fond de train et cotoyant la nappe d'eau.

— Ce sont les guerriers de Colfoucourah et peut-être le cacique lui-même qui viennent au-devant de nous pour nous faire une escorte d'honneur, dit le chasseur.

— Vous ne craignez aucun piège? demanda le docteur qui ne semblait qu'à demi rassuré en face d'une troupe qui paraissait innombrable.

— Les Indiens ne sont pas des traîtres! répondit sèchement le Canadien. Malgré la rapidité de leurs montures, les Patagons, obligés de contourner les bords du lac, mirent près d'une heure pour arriver au lieu où les attendaient les Européens et leur escorte.

Ils étaient environ cinq cents.

Les voyageurs s'étaient rangés en ligne au-devant de leurs fourgons et attendaient, immobiles et l'arme aux pieds, leurs sauvages visiteurs.

A la tête de ces derniers marchait leur chef, un homme de 50 ans environ que Guillaume Novet reconnut pour être le petit-fils du vieux cacique.

Ce guerrier fit entendre quelques paroles dans une langue inconnue des Européens et à ce signal, lui et tous ses compagnons sautèrent à bas de leur monture avec une agilité qui aurait fait honneur à un écuyer de nos cirques européens.

Il s'approcha du chasseur canadien qu'il reconnut à première vue et le salua en employant la langue portugaise qu'il parlait fort purement.

— Mon grand'père, le puissant cacique Calfoucourah, dit-il, m'a envoyé avec ces hommes pour vous faire une escorte d'honneur et pour vous guider jusqu'à son campement.

— Que mon frère Mamouel et ses fidèles guerriers soient les bienvenus, répliqua Guillaume Novet. Je vais donner des ordres pour qu'on leur serve des vivres avant de nous remettre en route.

Quelques instants plus tard, une tonne de rhum était mise en perce et une distribution était faite aux nouveaux venus de biscuits de mer et de boîtes de conserves qu'ils entamèrent résolûment après que les deux nègres de M. Dick Moore les eurent ouvertes.

Le docteur Leroux de son côté s'était rapproché du chef.

— Que mon frère, dit-il, veuille bien pénétrer avec nous dans notre camp et partager notre modeste repas.

Mamouel ne se fit pas répéter l'invitation et une minute après, il était assis dans la tente des Européens.

C'était, comme la plupart de ses guerriers, un homme de haute stature, les épaules couvertes d'un de ces manteaux de guanaque qui ne sont pas moins appréciés par les Hispanos-Américains, que par les indigènes, et que ceux-ci appellent, dans leur langage *makoumes turquets*.

La figure du chef respirait la hardiesse et l'intrépidité. Il avait laissé son lasso et ses boleadores, qu'ils appellent en indien *locayos*, suspendus à sa selle, et n'était armé que de sa longue lance qu'il posa le long des toiles de la tente.

Il fit peu d'honneur aux mets européens qui composaient le repas, mais en revanche, il sembla prendre grand plaisir à sabler coups sur coups plusieurs coupes de Champagne mousseux.

Quand on lui offrit une tasse de café sucré et brulant, il sembla s'en régaler, mais il refusa toute liqueur, disant que l'eau de feu ravit la raison des hommes et qu'un chef surtout doit s'en abstenir.

Dès que le repas fut fini, les hommes de la caravane remirent tout en ordre et Guillaume Novet donna le signal du départ.

Ce ne fut que vers le soir, une heure environ avant le coucher du soleil, que les voyageurs et leur brillante escorte arrivèrent au campement de Calfoucourah, dont rien, avant d'y arriver, ainsi que le leur avait affirmé le trappeur, ne révélait l'existence avant d'y pénétrer.

Mamouel avait pris quelques instants auparavant la tête de la colonne et avait guidé les Européens vers la demeure du vieux cacique.

Cette habitation n'était pas une tente, comme nos amis l'avaient pensé d'abord, mais bien une sorte de vaste hangar de douze mètres de longueur.

Les murs et le toit étaient faits de peaux de chevaux tendues et fixées à des pieux ; le sol était couvert de peaux de guanaques cousues ensemble en forme de grands tapis.

Cette demeure, très élémentaire, était idéalement divisée en deux compartiments.

D'un côté étaient posés sur le sol le lit des quatre femmes du cacique et de ses nombreux descendants.

Ces lits étaient formés d'amoncellements de peaux de moutons et de guanaques recouverts d'une peau de cheval dont le revers était orné de peintures. Auprès de chacun de ces lits, une branche d'arbre piquée en terre servait à suspendre les vêtements.

De l'autre côté de la séparation imaginaire, tous les hommes indistinctement pouvaient prendre place pour dormir.

Les femmes étaient chargées des soins de cet intérieur fort propre et bien disposé, en tout point supérieur au rancho du gaucho de la Pampa civilisée.

Les voyageurs constatèrent, dès le premier coup d'œil, que le chef indien avait sûrement plus de besoins que le gaucho. Sa demeure contenait divers ustensiles à son usage : c'étaient, en dehors des chauds tapis, des plats de bois, des armes de pierres.

Le foyer, où brillait un feu vif et autour duquel se pressaient les quatre femmes du grand chef, était garni d'ustensiles de cuisine où cuisaient divers aliments.

Les explorateurs en conclurent que pendant leurs pérégrinations et leurs expéditions, les Patagons se contentent de dévorer de la viande crue de cheval, ou des morceaux desséchés de chair de guanaque longtemps macérée entre cuir et selle.

Des quatre épouses du cacique, l'une était vieille et ridée et semblait plus vieille que son mari centenaire, les trois autres étaient jeunes et plutôt jolies que laides.

Elles étaient, comme les hommes, vêtues d'un manteau de peau de guanaque attaché à la ceinture par une courroie en cuir de cheval.

Contre les parois de la muraille étaient pendus divers objets dans lesquels les visiteurs reconnurent des harnachements de chevaux dont l'aspect témoignait de l'industrie et de l'intelligence de ces peuples.

Ils étaient composés d'une bride, d'une selle et d'étriers tressés avec une si grande perfection qu'on avait peine à croire, à première vue, que ce fût le résultat de leur travail.

Les voyageurs apprirent plus tard que c'est en se servant de très mauvais couteaux, qu'ils découpent, avec une adresse et une dextérité sans égales, dans les cuirs tendres de jeunes chevaux, préalablement foulés avec un bâton biseauté et de la cendre, les fines lanières destinées à cette fabrication.

Les selles étaient fabriquées de roseaux recouverts de cuirs assouplis ; quelques-unes étaient tout simplement en bois, semblables à deux dossiers de chaises assemblés à chaque extrémité par des planches triangulaires.

Deux trous ménagés à l'avant servaient à suspendre des étriers en bois, formant ainsi des triangles dont la plus grande ouverture permettait tout au plus d'y engager trois doigts.

Quelques cuirs placés entre la selle et le dos du cheval, le préservaient de toute blessure sous la pression exagérée de la sangle.

D'ailleurs les voyageurs, pendant le route, s'étaient fait renseigner sur la personnalité de Calfoucourah et sur la façon dont il conviendrait d'agir pour s'assurer ses bonnes grâces.

Non seulement Guillaume Novet et les trois interprètes patagons, mais encore le fils du grand cacique, s'étaient empressés de dire tout ce qu'ils savaient à ce sujet.

C'est ainsi que nos explorateurs apprirent que, malgré ses cent trois ans, ce vieillard montait souvent à cheval et presque aussi lestement que les plus jeunes.

Il affectionnait beaucoup la chasse, où il donnait encore des preuves de la plus grande adresse, et au besoin, il maniait aussi la lance avec autant de dextérité que le plus habile de ses soldats.

Les deux savants rirent beaucoup quand Mamouel leur raconta les mésaventures conjugales de son grand-père.

— Vous comprenez, dit-il, que bien qu'il ait considérablement diminué et réduit le nombre de ses femmes, le grand Calfoucourah, en raison de son âge, néglige un peu ses jeunes épouses, ce qui l'expose à des accidents qui, paraît-il, se rencontrent fréquemment chez tous les peuples du monde.

Il y a une vingtaine d'années, il mettait à mort impitoyablement les coupables ; mais aujourd'hui il s'est bien radouci.

Comme il jouit d'une vue excellente, quand il a conçu quelque soupçon, il sort la nuit sans bruit de sa demeure et rôde aux alentours pour tâcher de découvrir les délinquants.

S'il y réussit, il rentre paisiblement se coucher, et le lendemain matin il fait comparaître les coupables devant lui.

La femme reçoit une sévère réprimande, puis est renvoyée sans autre peine dans le compartiment réservé à son sexe.

Quant à l'homme, il est condamné à payer une forte rançon ou à mourir.

Le docteur interrogea encore le petit-fils du cacique.

— Combien Calfoucourah, demanda-t-il, a-t-il encore de femmes?

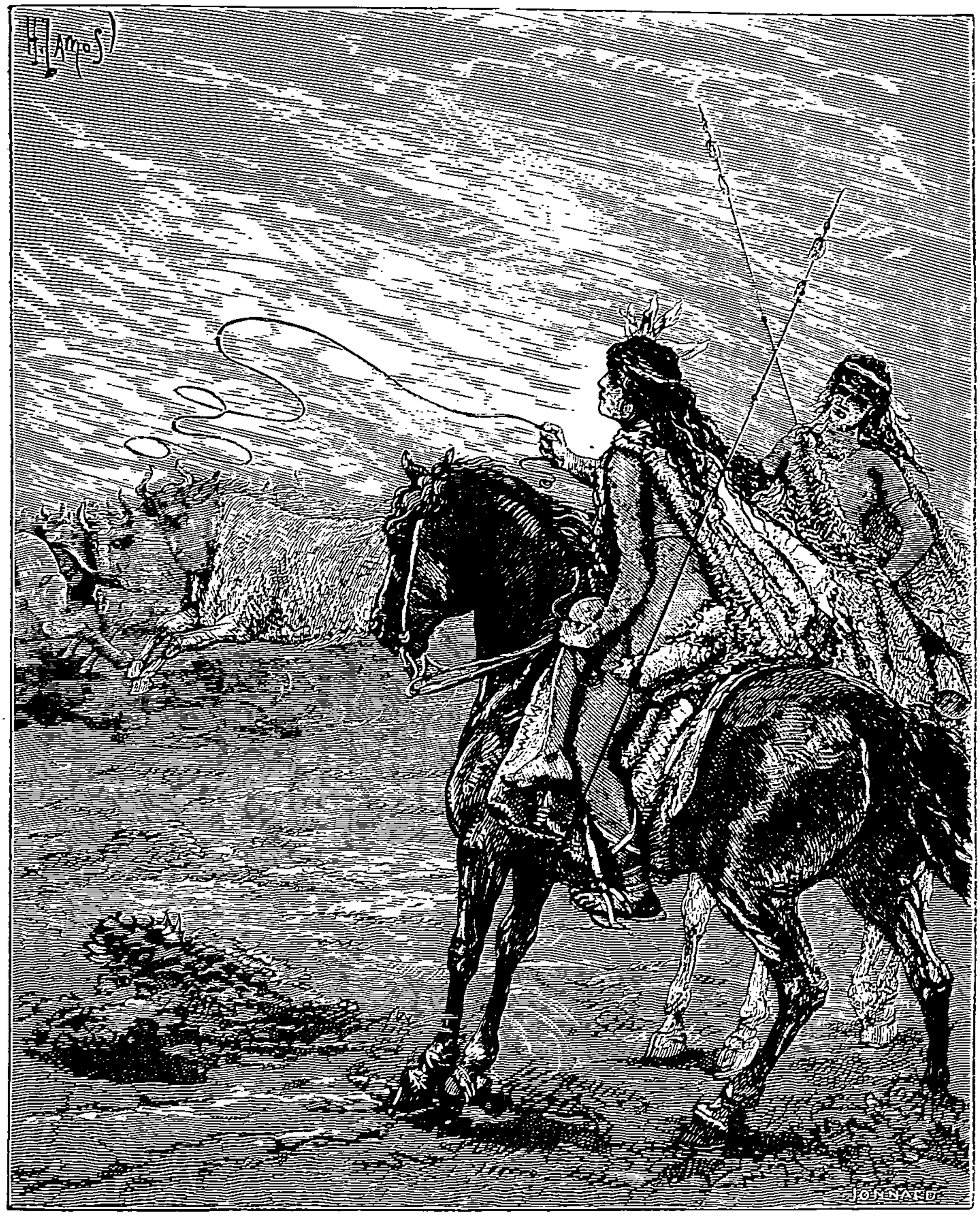
— Il n'en a plus que quatre, mais dans ma jeunesse je lui en ai connu plus de quarante.

— A ce compte, il doit avoir eu beaucoup d'enfants?

— Je ne pourrais vous en dire le nombre au juste, mais il en reste plus de cent et nous sommes quatre cent cinquante petits-fils, sans compter les fille;

C'est à ce moment de la conversation que les voyageurs arrivèrent à la porte de la case du cacique.

Depôt Légal
193
1537



Elles manient le lasso avec une adresse incomparable. (P. 1543.)

En voyant entrer les nouveaux venus, le vieux cacique s'était levé et était accouru au-devant d'eux avec un empressement et une agilité qu'on n'eût pu attendre d'un homme de cet âge.

— Mes frères les blancs sont les amis des grands chefs Indiens, dit-il, ce sont, en conséquence, les amis des Calfourcourah. Qu'ils soient les bien venus dans ma demeure.

CHAPITRE CXXII

LA PARTIE DE LA CABANE DESTINÉE AUX HOMMES. — DES FEMMES DISCRÈTES. — INVITATION A DINER. — ADDITIONS CULINAIRES. — LES CONSÉQUENCES DU TOTEM D'ATALA. — ON PARLE DES DEUX BLANCS PRISONNIERS. — LES GRIEFS DU CACIQUE ET SES PROJETS. — EXPLICATIONS DU DOCTEUR. — PROPOSITION DE RANÇON. — PIERRE DUTHER ET FRANCISCO MORENO. — UN CHARIOT POUR DEUX OTAGES. — UNE PEAU DE CHEVAL QUI SERT DE NAPPE. — UNE CUISINE PEU APPÉTISSANTE. — LES FLAMANTS TUÉS TROUVENT LEUR EMPLOI. — CHAMPAGNE ET CAFÉ. — LE VIEUX RHUM EST APPRÉCIÉ. — UNE LEÇON DE CONVENANCE; POLITESSE PATAGONE. — ZOYO ET TOBI SONT DÉSIGNÉS POUR COUCHER DANS LA TENTE DU CACIQUE. — PORTRAIT DES PATAGONS. — ARMES ET COSTUMES. — UNE CHEMISE QUI SERT DE CUIRASSE. — COIFFURE. — SANS GÊNE DES PATAGONS. — HOSPITALITÉ RARE. — VIGUEUR DE CES INDIENS. — D'OU VIENT LE NOM DE CALFOUCOURAH OU PIERRE-BLEUE. — ÉTAT DES FEMMES EN PATAGONIE. — LEURS OCCUPATIONS. — TISSAGE DES MANTEAUX. — MÉTIERS A TISSER. — ÉTOFFES REMARQUABLES. — OBSERVATIONS PHYSIOLOGIQUES. — UNE POSTURE FATIGANTE. — TOILETTE FÉMININE. — COIFFURE. — BIJOUX : BOUCLES D'OREILLES, COLLIERS ET BRACELETS. — PIPES OU *quithah*. — LE TABAC DES INDIENS. — UNE EXÉCRABLE FUMIGATION.

Le Cacique, en disant ces mots, fit pénétrer ses hôtes, dans la partie de la cabane destinée aux hommes.

Les femmes, malgré la curiosité extrême qui devait les animer devant des étrangers si différents de tout ce qu'elles avaient pu voir jusqu'à ce jour, levèrent à peine la tête et semblèrent multiplier leurs efforts dans la tâche culinaire qui leur incombait.

— Mes fils blancs, dit le Cacique, voudront bien me faire l'honneur d'accepter la nourriture que mes femmes fabriquent à leur intention.

Ce fut M. Fontaine qui prit la parole.

— Mon père est bon et sage, dit-il. Nous craignons d'être pour lui un objet de dérangement ; mais puisqu'il insiste, nous nous asseoirons autour de son repas.

Le docteur Leroux ajouta :

— Que mon père nous permette seulement d'ajouter à son menu quelques mets européens et quelques boissons dont nous ne savons guère nous passer.

— Quand Calfoucourah a des hôtes dans sa demeure, répondit le Cacique, ce sont eux qui deviennent les maîtres absolus. Que mes fils fassent donc comme bon leur semblera.

Guillaume Novet se hâta de donner des ordres à Zoyo et à Tobi qui en moins d'une demi-heure, furent à même d'apporter à leurs maîtres

quatre où cinq plats improvisés qui vinrent heureusement s'ajouter au menu plus que modeste du grand Cacique.

Avant de se mettre à table, si l'on peut appeler ainsi l'action de s'accroupir sur le sol à la façon des tailleurs, Calfoucourah fit signe à ses femmes et à ses nombreux descendants qui vinrent saluer les arrivants.

D'ordinaire ce n'est qu'après cette présentation que le chef de famille fait à son tour ses politesses ; mais grâce au miraculeux totem, le cacique avait transgressé toutes les règles du formalisme patagon.

Pendant que les femmes d'un côté, et les deux nègres dans le campement européen achevaient leurs préparatifs culinaires, le docteur Leroux s'approcha du chef des Calfoucouratchets et lui demanda s'il était vrai que deux Européens fussent devenus ses prisonniers.

Sur la réponse affirmative du cacique, il ajouta :

— Mon père ignoré sans doute que ces deux hommes sont non seulement mes amis personnels, mais encore ceux de la Revanche, et du Libérateur. C'est pourquoi je viens prier mon père de rendre la liberté à ces deux captifs.

Calfoucourah réfléchit quelques instants, puis, sans répondre directement à la question :

— Mon fils est bien jeune, dit-il, pour pouvoir espèrer tromper aisément un chef expérimenté et vieux comme moi.

Les deux blancs sont venus sans permission fouler les terres qui sont sous ma domination ; l'un d'eux a même osé fouiller d'une main sacrilège les tombeaux de nos aïeux. J'aurais pu les traiter en espions et les mettre à mort, comme mon peuple entier le demandait à grands cris. Mais Calfoucourah n'est pas cruel, il a préféré les garder pour les échanger plus tard contre ceux des miens qui pourraient être faits prisonniers par nos ennemis, ou bien contre une riche rançon.

Mon père connaît mal les hommes de ma nation, répondit le docteur. Jamais l'un de nous ne s'abaisserait à mentir, même quand il s'agirait de sauver notre propre vie.

L'un de ces hommes est mon compatriote ; c'est un Français que tous les indiens de l'Amérique du nord connaissent, estiment et aiment.

L'autre est d'origine argentine ; je le crois né à Buenos-Ayres. Tous deux sont des savants qui parcourent le monde pour en étudier la forme, les mœurs des habitants et leur histoire.

Je sais bien, ajouta en souriant le docteur, que ce que je dis là, mon père aura bien de la peine à le comprendre ; mais je lui montrerai les collections que j'ai entassées dans mes fourgons, les oiseaux et les animaux empaillés qui sont tombés sous les coups de feu de nos chasseurs,

les plantes que j'ai récoltées, les ossements de monstres disparus que j'ai été chercher au péril de ma vie au fond des précipices.

Ces objets, je les emporterai dans mon pays pour les montrer à mes compatriotes en leur racontant ce que j'ai vu ; je leur ferai connaître Calfoucourah, le puissant et magnanime cacique, je leur dirai avec quelle bonté il nous a accueillis dans sa demeure et ils apprendront ainsi à l'aimer et à le respecter malgré les grandes mers qui les séparent de lui.

Le vieux cacique écoutait, mais il ne répondit pas, sans doute parce que tout cela restait un mystère inexplicable pour lui.

Le docteur reprit :

— Mon père a parlé d'échanger ses prisonniers contre une riche rançon ; j'accepte cette condition. Que mon père me dise ce qui lui conviendrait des immenses richesses que nous transportons dans nos fourgons. Rien ne me paraîtra trop beau et trop précieux pour racheter la liberté de nos amis.

— Mon fils a bien parlé, dit le Cacique, mais s'il est vrai que mes captifs sont ses amis, il va pouvoir me dire comment ils se nomment.

— Certes, oui ! dit le docteur. L'un, le Français s'appelle Pierre Duther, l'autre, l'Argentin, se nomme Francisco Moreno.

— Je vois que mon fils est sincère, répliqua le vieillard ; et puisqu'il s'intéresse à mes prisonniers, je vais donner des ordres pour qu'on les amène ici et je leur rendrai la liberté pour être agréable à mon frère.

— Parlons de la rançon, dit le docteur.

— Je rendrai mes captifs sans rançon, répliqua le Cacique. Aussi bien, ce que j'aurais demandé à mon fils, pour m'indemniser de leur perte, est trop important pour que j'ose même en ouvrir la bouche.

— Dites toujours, fit le docteur en riant.

La seule chose, parmi les richesses que vous transportez, qui saurait me plaire, serait un de vos solides chariots. Mais je sais bien que ma requête est inutile car je comprends que tous ces fourgons sont utiles pour le transport de vos bagages.

— C'est ce qui vous trompe, s'écria le docteur. Demain, un de nos fourgons sera à vous, dès que nous aurons pu transborder dans un autre les objets qu'il renferme.

La figure du vieux cacique devint resplendissante. Il courut vers ses femmes, et, dans son langage guttural, il leur annonça sans doute l'heureuse nouvelle, car leur visage se couvrit d'une expression de joie indicible.

Sans perdre de temps, le chef Indien dépêcha une dizaine de ses guerriers qui partaient à fond de train ponr aller chercher les captifs.

— Quand mon père pense-t-il que je pourrai serrer la main à nos amis?

— Demain soir avant que le soleil soit couché, ils seront ici, répondit sans hésiter Calfoucourah.

Enfin on se plaça, à la mode indienne, autour de la grande peau de cheval qui servait de nappe et l'on commença le repas où nos amis eurent besoin de tout leur courage pour ne pas se trouver mal devant la cuisine peu appétissante des sauvages, que les femmes leur servaient, d'ailleurs, avec un louable empressement.

En dehors d'un quartier de viande rôtie, sans doute un morceau de guanaque, apparut l'*angnime-hilo*, viande découpée en feuilles minces, salée, séchée au soleil, et mortifiée entre selle et cuir, on servit en outre aux Européens, qui n'eurent garde d'y toucher, des rognons et des poumons crus de cheval, coupés par morceaux et plongés dans de petites sébiles de bois pleines de sang caillé mêlé de sel.

Heureusement la cuisine des deux nègres était moins élémentaire.

Les flamants tués la veille en firent les principaux frais. Les uns furent servis rôtis et dorés dans des bandes de lard, les autres avaient été mis en salmis et arrosés de jus de citron qui en relevait la saveur.

Les Patagons admis à la table du chef semblèrent apporter peu de goût pour ces aliments européens, et se jetèrent avec voracité sur la viande sanglante. Seul Calfoucourah apprécia à leur valeur les chefs-d'œuvre culinaires des deux nègres et y fit amplement honneur.

Le champagne mousseux réunit tous les suffrages.

Après le repas on servit le café préparé dans la cuisine des Européens; les sauvages le burent avec plaisir, mais témoignèrent surtout leur goût pour le vieux rhum, dont deux bouteilles furent consommées et pour les cigares qu'on fit circuler à la ronde.

Le vieux cacique, à qui ces libations inaccoutumées avaient délié la langue, donna à ses hôtes de précieux détails sur la manière de vivre de ses sujets.

De leur côté, les voyageurs ne négligèrent rien pour faire leurs observations personnelles.

Le docteur ayant demandé galamment à ce que les femmes du chef fussent invitées à partager le dessert, composé en grande partie de gâteaux sucrés, de fruits confits ou conservés dans des sirops, reçut de Calfoucourah une leçon de convenance, tirée sans doute du code de politesse puérile et honnête des Patagons.

Il apprit ainsi qu'il est convenable d'adresser le moins possible la parole aux femmes que l'usage défend même de regarder en face, à

moins qu'on ne soit de leur famille, à l'exception des belles-mères.

Quand Calfoucourah vit que ses hôtes se disposaient à se retirer pour aller camper dans leur tente, il insista aussi vivement que vainement pour les engager à accepter l'hospitalité sous son toit.

Ne voulant pas le désobliger tout à fait, les voyageurs décidèrent que Zoyo et Tobi passeraient la nuit dans la maison du chef et représenteraient leurs maîtres dans cette délicate circonstance.

Quand ces derniers eurent pris congé du cacique, celui-ci les invita à sortir et à s'absenter quelques minutes, pendant lesquelles il leur fit préparer à la hâte un coucher composé de ce qu'il possédait de plus précieux en cuirs et en fourrures dans son *roncah*.

Le lendemain, les Européens se présentèrent de bonne heure dans la maison hospitalière du vieux chef et ils purent se faire une idée assez précise des mœurs de ces populations singulières.

Les Indiens qui, du matin au soir, entraient sans façon dans la demeure du cacique et en sortaient de même, étaient remarquables par les proportions et la régularité de leurs formes.

Ils avaient les épaules fort larges, bien effacées, la poitrine très bombée, les bras et les jambes bien faits, les pieds larges et plats.

Leur tête était généralement grosse, leur front découvert et proéminent. Les pommettes étaient saillantes, la figure plate, le menton avançant, la bouche grande, ordinairement ouverte, les yeux noirs, grands et horizontaux, mais leurs sourcils étaient soigneusement épilés.

Le nez souvent recourbé, long et mince, aux narines bridées, rappelait les représentants de notre ancienne noblesse et leur donnait souvent la physionomie des oiseaux de proie.

Leurs lèvres étaient épaisses, leurs oreilles grandes et allongées par de grossiers et lourds ornements de leur fabrication qui retombaient jusque sur leurs épaules.

Ils avaient les dents petites, bien rangées, d'une blancheur que la couleur brune de leur peau faisait encore ressortir.

Ils portaient la chevelure enroulée sur la tête, comme les sauvages du Paraguay. Ce fut M. Fontaine qui en fit sagement la remarque.

Leurs armes, nous l'avons dit, étaient des arcs, des flèches, des frondes dont ils se servaient habilement, des lances, le lasso et la boléadora.

Le docteur se procura, contre de menus objets, un costume complet qu'on peut aller voir aujourd'hui, à Paris, au musée ethnographique du Trocadéro auquel il en a fait hommage.

Ces vêtements se composent d'une sorte de chemise à manches

courtes, faite de six cuirs de veaux marins superposés et doublés d'une peau de guanaque parfaitement assouplie dont ils appliquent la chaude fourrure sur leur peau.

Le costume était enjolivé extérieurement de dessins bizarres qui en rendaient l'aspect singulier.

Dans les combats cela tient lieu de cuirasse; ils y ajoutent une sorte de coiffure plate et ronde, formée de deux cuirs épais cousus ensemble et solidement attachée au-dessus du menton par une espèce de jugulaire en cuir.

Ce qui frappa le plus les explorateurs, c'est le sans-gêne qui règne entre ces Indiens.

Celui d'entre eux qui se sentait en appétit n'était retenu par aucune étiquette.

Il entrait dans le premier roukah venu, en ranimait le foyer et s'emparait, sans mot dire, d'un morceau de viande qu'il faisait rôtir ou mangeait cru selon sa fantaisie.

Après s'être ainsi sustenté, il s'en allait aussi muet qu'il était entré, sans s'inquiéter de la présence du chef de la case qui, de son côté, le regardait faire avec autant d'indifférence que si c'eût été un commensal habituel de la maison.

Ce qui frappa le plus les voyageurs fut la vigueur extraordinaire de ces hommes qui dépasse de beaucoup celle des Européens.

Ils les virent saisir habilement au lasso un cheval indompté, l'arrêter subitement dans sa course effrénée, résister seuls au choc de l'animal en s'accroupissant, et le maintenir ainsi jusqu'au moment où, par suite de strangulation, il roulait sur le sol.

Calfoucourah apprit à ses hôtes que son nom de Calfoucourah, ou Pierre-bleue, lui venait de la trouvaille qu'il avait faite, étant enfant, d'une petite pierre bleue ayant à peu près forme humaine et qui, depuis cette époque, était considérée comme un talisman précieux et la cause de ses succès.

Il leur fit savoir aussi qu'un grand nombre de caciques pampéens et malmouèches relevaient de son autorité qui s'étendait sur presque toutes les tribus patagones.

Le docteur et le géographe interrogèrent le vieux cacique sur l'état des femmes dans la Patagonie.

Ils apprirent ainsi qu'en dehors des soins du ménage, elles exercent beaucoup leurs forces physiques.

Elles manient, par exemple, le lasso et la boleadora avec une adresse incomparable.

Elles sont très actives et très empressées auprès de leurs maris dont elles subissent sans murmurer toutes les exigences.

Dans les changements de résidence, ce sont elles qui prennent le soin de transporter tout ce qui concerne le ménage. Elles chargent les chevaux et sellent celui de leur mari, puis le leur, sur lequel elles s'installent ensuite avec trois ou quatre enfants.

Dans cet équipage, elles rassemblent le troupeau et le chassent devant elles avec la lance de leur époux. Les hommes, montés sur leurs meilleurs chevaux, sans autre charge que leur lasso et leurs boleodoras, se livrent, chemin faisant, au plaisir de la chasse, sans paraître songer le moins du monde à leur famille, malgré le vif attachement qu'ils ont pour leurs enfants.

Arrivés à destination, ce sont encore les femmes qui déchargent les chevaux et qui réinstallent au plus vite la tente sous laquelle viennent s'étendre leurs maris, tandis qu'elles préparent leurs aliments.

Après avoir rétabli l'ordre dans le ménage et prodigué des soins à leurs enfants, pour se reposer des fatigues du jour, elles filent de la laine et tissent des manteaux pour toute la famille.

Les voyageurs ayant témoigné le désir d'assister à cette opération, les femmes du cacique, sur un signe de lui se mirent à l'œuvre. Tous admirèrent l'habileté et la perfection qu'elles déployaient dans ces fabrications.

Elles ne possédaient d'autres métiers que ceux qu'elles avaient construits elles-mêmes.

Ces métiers, dont un a été aussi rapporté en France, ont la forme d'un cadre, dont deux des traverses parallèles supportent des fils croisés et bien tendus qui constituent la *chaîne*.

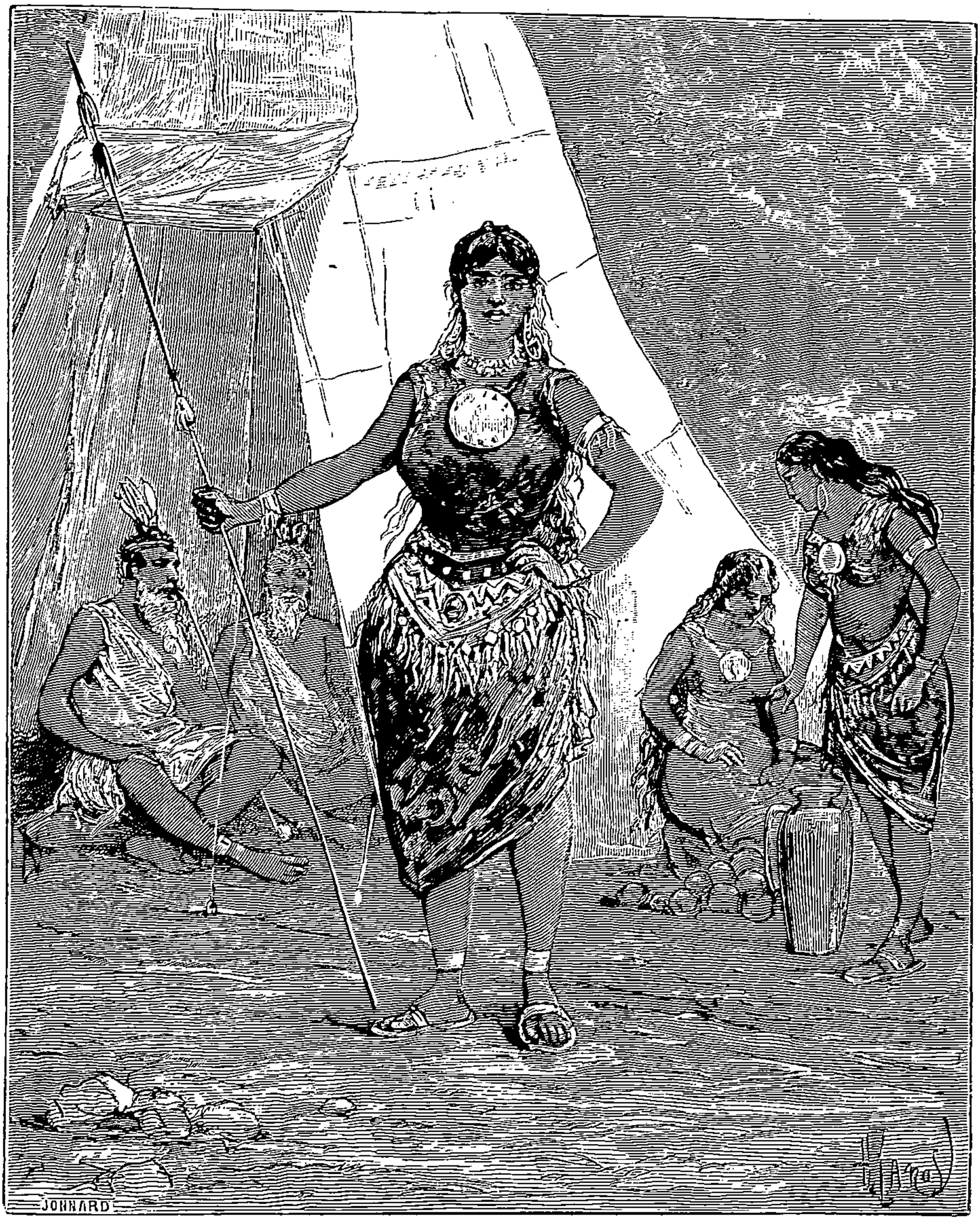
Les fils destinés à servir de *trame* sont *dévidés* sur des morceaux de bois pointus qui tiennent lieu de *navettes*.

Pour remplacer le *peigne* de nos tisseurs, elles font usage d'une petite palette bizeautée.

Les étoffes qu'elles fabriquent, malgré les nombreuses imperfections des outils dont elles disposent, leur font beaucoup d'honneur, car elles peuvent être comparées à celles qui sortent de nos fabriques.

Elles sont toujours enjolivées de dessins réguliers et originaux formés de laines de plusieurs couleurs.

Le docteur Leroux en acheta plusieurs échantillons fort remarquables par leur finesse et sur lesquels étaient figurées des têtes humaines non moins parfaites que celles qu'on obtient à Lyon avec la machine Jacquard.



FEMMES PATAGONES.

Dans l'étude qu'ils firent des femmes patagones, le docteur et M. Fontaine remarquèrent que leurs épaules larges et carrées encadraient une poitrine fort bombée, mais peu gracieuse.

Calfoucourah leur apprit que cela vient de l'habitude qu'elles ont de se détirer et de se masser les seins dès qu'elles deviennent mères, afin, disent-elles, de pouvoir offrir une plus grande quantité de lait à leurs enfants.

Une autre remarque faite par les deux savants méritait une explication dont ils eurent bientôt le secret.

La démarche de toutes les femmes leur parut des plus disgracieuses.

Cela tient à un certain sentiment de décence qui les oblige à s'asseoir autrement que les hommes.

Tandis que ceux-ci s'accroupissent à la façon orientale, les jambes croisées sous eux, elles doublent la jambe gauche, la pointe du pied reposant sur le sol, puis elles s'asseyent sur le talon et passent la jambe droite par-dessus la cuisse gauche, en ayant soin de mettre cet autre pied à plat à côté de l'autre, afin qu'il leur soit possible de se maintenir ainsi en équilibre les jambes serrées.

Cette posture fatigante, à laquelle elles s'habituent dès l'enfance, leur dévie fortement la hanche gauche, leur tourne cette jambe en dedans et les fait boiter de toute cette partie.

Nous aurons terminé l'article des observations faites par les Européens sur les Patagones, quand nous aurons parlé de leur toilette.

Elles s'entourent la taille d'une pièce d'étoffe le plus souvent fabriquée par elles-mêmes avec la laine de leurs moutons.

Ce vêtement les couvre depuis les épaules jusqu'au-dessus du genou seulement ; on dirait un fourreau d'où sortent, comme d'une carapace de tortue, la tête, les bras, les jambes.

Ce fourreau, peu gracieux, est fixé à la partie supérieure par une énorme broche ronde, *toupouh*, en argent, dont la tête large, plate et mal polie, rappelle assez le fond étamé d'une casserole.

A la hauteur des hanches, elles s'entourent d'une large ceinture de cuir, ornée de dessins de différentes couleurs et de parties velues, ou bien encore de perles grossières entremêlées avec art et assujetties avec des fils extraits des nerfs et des tendons.

Leurs cheveux sont séparés en deux nattes fort longues qui leur pendent quelquefois jusqu'aux talons, et aux extrémités desquelles elles suspendent des ornements de cuivre ou d'argent.

Quelques femmes (deux des jeunes compagnes du cacique étaient de ce nombre) se contentent d'enrouler leurs nattes autour de la tête en forme de diadème et de les attacher avec des lacets de laine rouge ou jaune, de la largeur de deux doigts : toutes, à l'exemple des hommes, se suspendent des boucles d'oreilles carrées d'une si grande dimension que ces ornements reposent sur leurs épaules.

Les femmes de Calfoucourah, à l'exemple des femmes riches et considérables des diverses tribus, portaient aussi un collier de cuir de la largeur de trois doigts et très serré, garni superficiellement de demi-perles de

métal. Les jeunes avaient en outre des bracelets de perles de plusieurs couleurs au-dessus des chevilles et des poignets où ces ornements restent à demeure.

Toutes, jeunes et vieilles, quand elles se mettaient en toilette, entremêlaient à leur chevelure une sorte de bonnet ou de résille en perles bleues et blanches qui leur retombait sur le front, leur couvrait les pommettes et maintenait les nattes séparées.

Parmi les objets que les voyageurs remarquèrent dans le *roukah* du vieux cacique, il importe de citer les pipes (*quithrah*) de leur fabrication, et qui constituent pour tous un objet indispensable.

Les pipes sont faites, le plus souvent, d'une pierre rouge ou bleue taillée en parallélogramme fort étroit, de la longueur de dix centimètres environ, et surmontée d'une saillie en forme de cône renversé, creusée fort habilement avec un couteau, seulement jusqu'à moitié de l'épaisseur du parallélogramme avec lequel ce fourneau ne forme qu'une seule pièce.

A l'un des bouts, ils font un autre trou d'un très petit diamètre qui fait jonction avec le fond du fourneau de la pipe.

Ces meubles élémentaires, mais curieux, étaient enrichis d'ornements faits avec des parcelles d'argent ou de cuivre fixées avec de la résine.

Calfoucourah apprit à ses hôtes que les Indiens ne fument jamais le tabac seul ; ils le mélangent avec de la fiente sèche de cheval ou de bœuf.

Les voyageurs purent assister à une de ces scènes singulières.

Une pipe était bourrée : tous les fumeurs se couchèrent sur le ventre et fumèrent, chacun à leur tour, sept à huit bouffées, coup sur coup pour ne les rendre par les narines que quand, à demi suffoqués, ils se sentirent dans l'impossibilité de les garder plus longtemps.

L'effet de cette exécrable fumigation intérieure les rendit effrayants à voir, car leurs yeux se retournaient aux trois quarts et on n'en voyait que le blanc.

La pipe, qu'ils n'avaient pas la force de retenir, s'échappait de leurs grosses lèvres, leurs forces les abandonnaient. Ils furent pris d'un tremblement convulsif et plongés dans une ivresse voisine de l'extase.

Pendant qu'ils renaclaient bruyamment, et que la salive s'échappait de leur bouche entr'ouverte, leurs pieds et leurs mains étaient agités de mouvements semblables à ceux d'un chien à la nage.

Il paraît que cet horrible et répugnant état d'abrutissement volontaire fait leur bonheur. Il est l'objet de toutes leurs sympathies. Ils n'auraient garde de troubler les fumeurs pendant leur ivresse et considèreraient comme une insulte de rire devant eux ou même de leur adresser la parole.

Ils s'empressent de leur apporter de l'eau dans une corne de bœuf (*motah*) qu'ils plantent silencieusement dans le sol à côté d'eux.

Après avoir vidé tout d'un trait l'eau contenue dans le motah, les fumeurs, encore sous l'impression de leur récent anéantissement, ne pouvant mouvoir leurs bras ni leurs jambes, font un demi-tour sur eux-mêmes, et restent couchés sur le dos pendant quelques moments pour se livrer aux douceurs du sommeil.

Les femmes, les enfants même, prennent part à ce plaisir, sans que personne songe à s'y opposer.

— Parmi les fumeurs européens, fit observer M. de la Bécassière, j'en ai connu beaucoup qui avaient contracté l'habitude d'absorber la majeure partie de leur fumée et je n'ai jamais vu chez eux d'effets semblables à ceux dont nous venons d'être témoins.

— Je crois en avoir trouvé la raison, dit le docteur. Sans doute la cause de cet anéantissement des Indiens doit être attribuée au mélange du tabac avec certaines herbes qui, bien qu'en partie digérées, ont conservé des vertus stupéfiantes[1].

1. Pour tout ce qui concerne la Patagonie consulter : *Trois ans d'esclavage chez les Patagons* par Guinnard. Brunet éditeur à Paris.

CHAPITRE CXXIII

ON ANNONCE L'ARRIVÉE DES PRISONNIERS. — UN BON REPAS POUR LES RECEVOIR. — CALFOUCOURAH EST INVITÉ. — *Ounékas.* — *Ouignécaé Poulcou.* — LE PIQUININO OU *trulcaoue* ET LE SOÉ-POULCOU, LIQUEURS INDIGÈNES. — BOISSONS DANGEREUSES. — *L'algarrobe.* — LA GOURMANDISE TROUVE PARTOUT SON CHATIMENT. — UNE LEÇON DU DOCTEUR. — MÉTHODE ORIGINALE DE RÉCOLTE. — UN SIROP DE GROSEILLE ENIVRANT. — LA JOIE D'ÊTRE RÉUNIS. — ARRIVÉE DE PIERRE DUTHER ET DE M. MORENO. — LES AVENTURES DES CAPTIFS CHEZ LES PATAGONS; UN RÉCIT DIFFÉRÉ. — LES MALADIES DES INDIENS ET LES REMÈDES QU'ILS EMPLOIENT. — RECHERCHE DES SIMPLES. — LE *calgouet* REMPLACE LA LANCETTE. — LE *gnimegnime* OU LA CHATOUILLEUSE TRAITRESSE. — UN RHUME MURI SUBITEMENT. — UN REMÈDE QUI DEVIENT AISÉMENT UN POISON. — L'ARBRISSEAU *tchilpet.* — REMÈDE CONTRE LES PLAIES DES BESTIAUX. — LES VOYAGEURS ANNONCENT LEUR RÉSOLUTION DE FRANCHIR LES ANDES. — CALFOUCOURAH LES ACCOMPAGNERA JUSQUE SUR LA CRÊTE DE LA HAUTE CHAINE. — MISE EN ROUTE. — GIBIER ET CHASSE. — PUMAS ET JAGUARS. — DAIMS, PERDRIX, CYGNES ETC. — SAUTERELLES. — LEZARDS. — *Biscacha,* OU *calomys biscacha.* — ARRIVÉE A MENDOZA. — LA VILLE. — DON PEDRO DORMIDO ET SON HOSPITALITÉ. — UNE *tertulia.* — UNE EXCURSION DANS LES ENVIRONS. — VIGNES, VINS, EAU-DE-VIE. — HOSPITALITÉ DES HABITANTS. — LA ROUTE DE MENDOZA A SANTIAGO PAR LES MINES D'USPALLATE. — AUTRES ROUTES SIGNALÉES : *la Dehesa, los Datos, Portillo.* — LES *temporales* OU TEMPÊTES DES ANDES. — LA PASSE *Planchon* ET LA PASSE *d'Antuco.* — LES CHEVAUX REMPLACÉS PAR DES MULES. — LES MULETIERS. — PRÉCAUTIONS, AU DÉPART. — ADIEUX ET SOUHAITS DE BON VOYAGE.

L'attente des explorateurs ne fut pas trompée. Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, un des guerriers du vieux cacique accourut bride abattue, dans le campement de Calfoucourah et annonça la prochaine arrivée des deux savants prisonniers

Le docteur ordonna à Zoyo et à Tobi de préparer un bon repas et leur recommanda de se surpasser. Il avait assez vu de la cuisine indigène pour être sûr que des mets européens seraient les bienvenus auprès de gens condamnés depuis longtemps déjà à la nourriture par trop primitive des tribus patagones.

Calfoucourah, invité à partager ces agapes, ne se fit pas trop prier, et, voulant sans doute répondre à la politesse de ses hôtes, qui s'étaient fait accompagner de provisions de bouche et de boissons européennes, fit transporter dans la tente des voyageurs de l'alcool enfermé dans des outres de peau de mouton nommées *ounékas.*

Cette liqueur des chrétiens, *Ouignecaé Poulcou,* constitue une véritable richesse chez les Patagons, qui la prisent fort et sont loin de marcher

sur les traces du petit-fils de Calfoucourah, au moins en ce qui concerne la tempérance.

Le vieux cacique, désirant sans doute non seulement régaler ses hôtes, mais encore leur faire connaître les richesses bachiques de son pays, leur fit porter en outre diverses liqueurs fabriquées sur les lieux.

C'était le piquinino ou *trulcaouet*, fabriqué avec une sorte de figue de Barbarie dont la saveur est des plus agréables.

Une autre préparation, que les explorateurs goûtèrent et apprécièrent fort, c'était le *soé-poulcou*, fabriqué avec des algarrobes, sorte de fruit forestier qui sert à l'engrais des troupeaux et que, dans cette circonstance, ils écrasent entre deux pierres et mettent dans des poches de cuir remplies d'eau.

Cette liqueur fermente, et il se forme à sa surface une écume qu'ils enlèvent avec soin. Puis ils y ajoutent une autre portion d'algarrobe bouilli qu'ils mêlent au produit fermenté en l'agitant fortement.

Ils obtiennent ainsi une boisson assez agréable, mais qui a le talent de les énivrer jusqu'à leur faire perdre la raison.

Les Indiens sont d'ailleurs obligés d'apporter une certaine prudence quand ils se livrent aux libations de soé-poulcou, car s'ils boivent une quantité trop grande de cette liqueur, ils sont pris de violentes coliques et de contractions nerveuses qui rappellent les attaques d'épilepsie.

Le *tulcaouët*, que les Espagnols connaissent sous le nom de piquinino, est un fruit aussi abondant, mais bien plus apprécié par les Indiens que l'algarrobe.

Ce dernier, en effet, se mange bien cru, mais avec une grande réserve, car, quoique très sucré, il contient un acide qui fait enfler les lèvres, les gencives et la langue et occasionne une telle sécheresse de la gorge que les moins raisonnables sont dans l'impossibilité de manger pendant un ou deux jours.

En tous lieux, la gourmandise trouve son châtiment.

Calfoucourah avait joint aux liqueurs de son pays les fruits qui servent à leur fabrication, et le savant docteur s'empressa de prévenir ses compagnons de route du danger que pouvait offrir l'absorption des uns et des autres.

Il saisit un piquinino et, le montrant aux Européens :

— Voyez, dit-il, ce petit fruit ovale, gros comme un pois, c'est une des gourmandises des Patagons.

Remarquez qu'il y en a de deux sortes, des rouges et des noirs. Goûtez-y, mais prenez-les avec précaution.

Le fruit est si délicat que, sous la plus légère pression, toute sa

partie charnue se transforme en une liqueur épaisse; cela ne l'empêche pas d'être très sucré, très parfumé et très agréable au goût.

Voyant ses auditeurs attentifs, le docteur continua.

— L'arbrisseau qui donne ce fruit, dit-il, n'atteint pas plus de quatre ou cinq pieds de hauteur.

Il est fort touffu, a des branches délicates et flexibles hérissées d'une infinité de petites épines qui, lorsque l'on veut en faire la cueillette à la main, se brisent dans les chairs, où l'introduction de leur venin occasionne de petites tuméfactions douloureuses.

Ses feuilles sont petites, rondes et d'une couleur d'un vert criard.

Si les Indiens étaient réduits à cueillir ce fruit ainsi malgré toute leur patience, ils ne parviendraient pas à satisfaire leur gourmandise. Aussi employent-ils un moyen aussi simple que commode qui les garantit de toute piqûre et leur permet d'emplir rapidement de petits sacs qu'ils emportent dans ce but.

Ils déposent au pied de l'arbrisseau un grand cuir sur lequel ils font tomber tous les fruits en frappant légèrement chaque branche avec un petit bâton.

Quand ils en ont cueilli ainsi une quantité suffisante, ils les vannent avec un autre cuir de mouton pelé et tendu sur un cerceau, pour en séparer les feuilles et les épines qui s'y sont mêlées.

Cette opération terminée, ils se bourrent de fruits, puis en remplissent leurs sacs.

Les fruits pressés fournissent une liqueur assez semblable au sirop de groseille, mais qui enivre presque instantanément.

Pendant que le savant naturaliste devisait ainsi, le temps s'écoulait, et des acclamations parties du dehors vinrent annoncer aux Européens l'arrivée des prisonniers.

Calfoucourah voulut leur faire lui-même escorte et entra avec eux dans la tente des voyageurs.

On juge de la joie qui anima tous les visages quand on se sentit réunis.

Pierre Duther embrassa un à un tous ses amis de la noce parisienne, s'informa des nouvelles des absents, et se montra satisfait quand on lui apprit que les dames devaient sans doute déjà, en compagnie de M. Milion et de l'ancien fabricant de peignes, les attendre dans un port du Pacifique, Valpariso, sans doute.

Quant à M. Moreno, comme il ne connaissait guère que M. Fontaine, qu'il avait vu plusieurs fois à Paris, soit à la Société de géographie, soit à la Société de géographie commerciale, il se contenta de saluer d'abord le vieux savant, puis de serrer la main à ses compagnons.

On se mit à table, et chacun prit à tâche de faire honneur au repas.

Le docteur interrogea les deux captifs sur leurs aventures pendant leur séjour chez les Patagons; mais il comprit bien vite qu'ils ne se souciaient pas de raconter leurs misères devant ceux qui les leur avaient infligées.

La conversation prit un autre tour. M. Fontaine demanda au grand cacique des renseignements sur la santé des Indiens, les maladies qui les frappent et les remèdes qu'ils employent.

Le vieux chef, qui seul parmi ses sujet semblait goûter la cuisine française, sans perdre un coup de dent, prit la parole en ces termes :

— Bien que nous n'ayons pas de médecins proprement dits, c'est-à-dire des hommes qui n'ont d'autre occupation que de combattre les maladies, nous connaissons tous les médicaments que la nature a mis à notre disposition.

Ce sont, en général, nos enfants qui sont chargés d'aller dans les champs à la recherche des simples nécessaires à la guérison des malades. Quant à nous, nous apprenons dès notre jeunesse non seulement à utiliser ces remèdes, mais encore à opérer nos animaux et à panser les blessures graves qu'on peut recevoir à la guerre ou se faire dans la vie ordinaire.

— Quelles sont les maladies auxquelles les Patagons sont le plus sujets? demanda le docteur.

— Nos enfants et nous avons fréquemment de violentes douleurs dans les membres et parfois même dans les reins. Dans ce cas, tout malade sait se soigner lui-même.

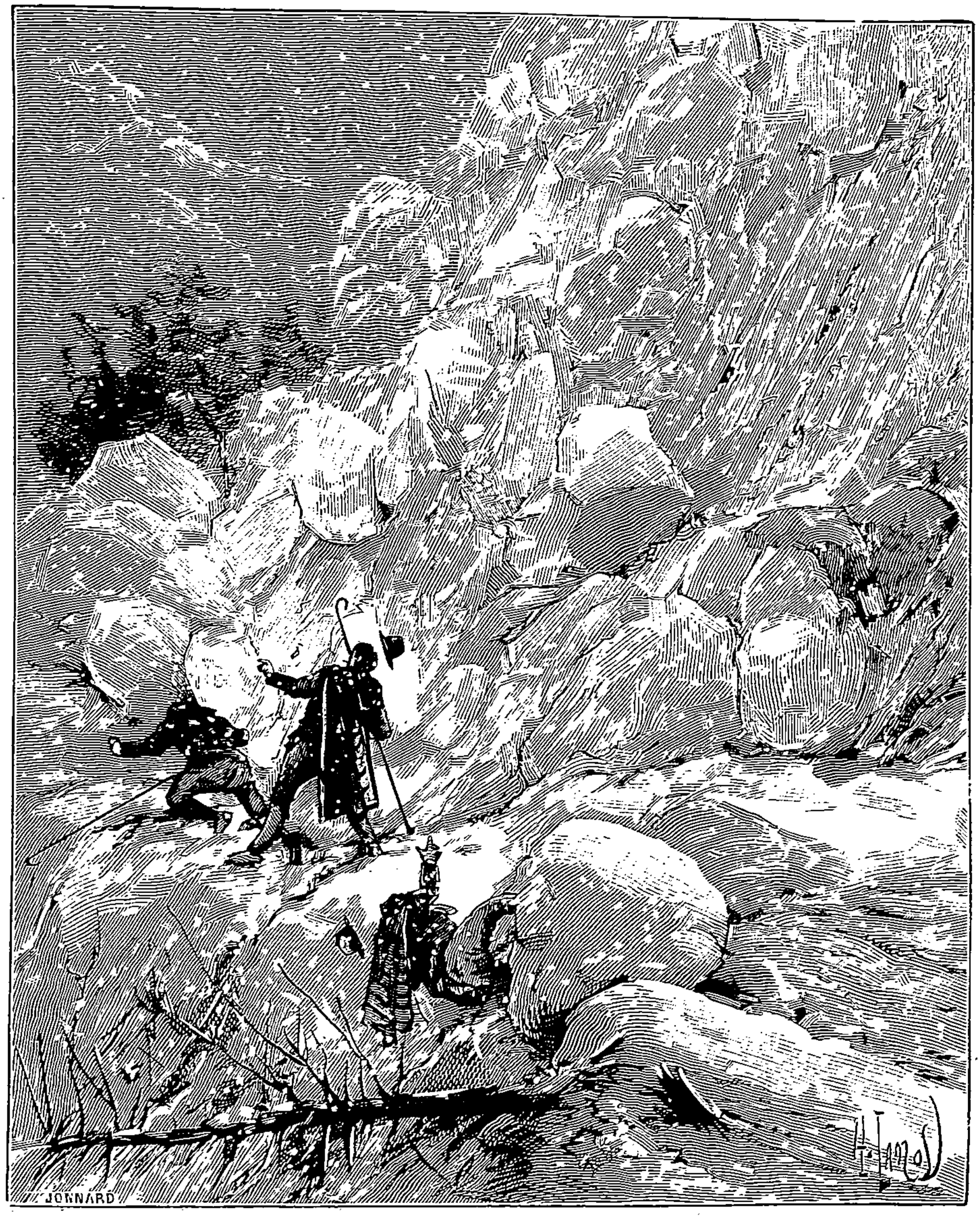
A l'aide d'un os d'autruche taillé en poinçon et qu'on appelle un *calgouet*, le malade se fait sur la partie malade quelques piqures profondes d'où il laisse couler le plus de sang possible; il est rare que le mal ne cède pas devant ce traitement d'une simplicité élémentaire.

Nos Indiens sont aussi fréquemment sujets à de violents maux de tête; ils se guérissent presque instantanément à l'aide d'une macération d'une herbe odorante.

— Comment traitez-vous les rhumes et les affections de poitrine? interrogea encore le docteur, qui prenait un grand plaisir à cette leçon de thérapeutique indienne.

— Pour cela, reprit Calfoucourah, on se sert du *gnimegnime*, dont le nom veut dire chatouilleuse traîtresse.

C'est une racine menue dont l'enveloppe est d'un brun clair et l'intérieur blanc. Quand on la fait sécher, elle perd toute élasticité et devient fort cassante.



On y court le risque d'être enseveli dans les neiges. (P. 1558.)

— La plante a-t-elle elle-même des vertus médicinales? demanda M. Leroux.

— Nous ne lui en connaissons pas, mais je puis néanmoins vous la décrire.

Elle est peu élevée et a des feuilles étroites et longues, d'un vert foncé; le sommet de la tige est surmonté d'une petite fleur jaune assez insignifiante.

— Cela ne me dit point comment agit cette précieuse racine? interrogea encore le docteur.

— Un seul brin, long comme une phalange du doigt, écrasé entre les dents et mélangé à la salive surexcite la fonction des organes respiratoires et mûrit le rhume à l'instant, en laissant au palais un goût acidulé qui agace les gencives, la langue et le gosier, en y faisant naître une démangeaison insupportable.

M. Pierre Duther prit à son tour la parole.

— Pendant mon séjour involontaire dans la tribu du cacique, dit-il, j'ai été à même d'employer ce remède que je déclare souverain.

J'ai ressenti tous les symptômes signalés par Calfoucourah ; puis, mes glandes salivaires ont été en butte à une extrême surexcitation.

Bientôt, quand la partie acidulée du médicament eut été absorbée, je sentis un véritable bien-être par tout mon corps et une agréable fraîcheur dans la gorge. Il me sembla que mes poumons étaient subitement dégagés et je respirais avec une incroyable facilité.

— Ce remède n'est pas sans danger, reprit le vieux chef, et il ne doit être employé qu'avec une extrême prudence. Une petite pincée de gnimegnime prise en trop suffit pour faire mourir un homme dans les plus atroces souffrances.

— Je suis convaincu de cela, dit M. Moreno, car lorsque j'eus vu la guérison miraculeuse de M. Duther, je voulus faire moi-même l'épreuve du médicament. J'avalai le jus d'un petit brin de cette racine, qui me causa dans la bouche et dans la gorge une démangaison insupportable.

Ma respiration devint tellement haletante et précipitée que, ne pouvant aspirer l'air, dont le contact me mettait au supplice, je faillis être suffoqué.

Ce ne fut qu'en me gardant bien de boire et en retenant ma respiration, ainsi que le font les Indiens eux-mêmes, que je parvins à neutraliser les effets de ce toxique redoutable.

— Le gnimegnime, reprit Calfoucourah, est encore employé de différentes manières et dans des cas divers. Il sert non seulement aux hommes, mais encore aux animaux.

Pour les maux d'yeux, les Indiens n'en utilisent que le jus et obtiennent, par de simples lotions, des résultats surprenants.

Ils s'en servent également pour détruire la vermine qui envahit les plaies de leurs chevaux et de leurs autres bestiaux ; or ces maladies sont aussi fréquentes que dangereuses dans les parages boisés où les mouches abondent.

La racine bien sèche est alors réduite en poudre impalpable et mé-

langée avec la cendre des feuilles d'un petit arbrisseau nommé *tchilpet*.

Ce mélange est converti, à l'aide d'urine, en une pâte qu'on introduit dans la plaie, après l'avoir soigneusement purifiée et lavée. Ce remède donne des résultats excellents et rapides.

Le docteur Leroux remercia vivement son hôte de ces précieux renseignements. Calfoucourah s'engagea à lui donner avant le départ, une provision de ces médicaments indiens, dont, depuis, la Faculté de médecine de Paris a obtenu des résultats inattendus.

A la fin du repas, le docteur et son savant confrère annoncèrent au vieux cacique leur intention bien arrêtée de ne pas prolonger plus longtemps leur séjour en ce lieu et de se mettre en route pour traverser la Cordillère.

— Mes fils, répondit Calfoucourah, ne sont pas mes prisonniers, mais mes hôtes. Seulement ils ne savent pas tous les dangers qui les menacent pendant la traversée des montagnes.

J'ai résolu, s'ils y consentent, de les escorter jusqu'à la crête des hauts pics. Mon expérience pourra leur être de quelque utilité.

Le docteur, prenant la parole au nom de ses compagnons, répondit :

— Mon père le grand cacique nous comble de faveurs. Nous acceptons avec reconnaissance ses propositions.

On se mit sans tarder à préparer le départ.

Les chariots furent attelés et bientôt on se mit en route.

Cinquante cavaliers, commandés par Calfoucourah en personne, formaient aux voyageurs une escorte d'honneur.

La caravane ainsi organisée prit la direction du Nord, en suivant la ligne tracée par les dernières collines qui servent de contreforts à l'immense chaîne des Andes.

On s'avançait à petites journées, en raison des difficultés de la route.

D'un autre côté, les cavaliers indiens ou européens mettaient un véritable amour-propre à approvisionner la colonne de viande fraîche. Tous luttaient à qui ferait une plus belle chasse.

Inutile de dire que Guillaume Novet secondé par Médor, distança tellement tous ses concurrents qu'il fut dès les premiers jours mis hors concours.

Le gibier abondait d'ailleurs partout.

On rencontrait à chaque instant des troupeaux de petits cerfs qui fuyaient dans toutes les directions et dont toujours quelques-uns tombaient sous les balles infaillibles des habiles chasseurs.

Plus loin, c'était une troupe d'autruches qui fournissait sa part de victimes.

Des pumas ou lions d'Amérique, et des jaguars approvisionnaient de leurs peaux le docteur qui les traitait en savant naturaliste.

Un des éléments culinaires les plus importants consistait dans le meurtre de daims, que les Indiens chassaient à cheval et arrêtaient dans leur course rapide à l'aide de leur terribles bolas.

Ces daims, de la grosseur de ceux d'Europe, partaient à chaque pas dans la plaine, et c'était le signal, pour les cavaliers, d'une véritable chasse à courre.

Le gibier à plume ne faisait pas défaut davantage.

Outre les grandes et les petites perdrix, ou *tinamous*, si nombreuses que les chevaux les foulaient presque aux pieds, les chasseurs abattaient des cygnes, des oies, des canards, des bécassines, des tourterelles et une multitude de petits oiseaux dont seul le docteur connaissait le nom scientifique.

Partout la terre était couverte de sauterelles, dont quelques-unes avaient plus de quatre pouces de long. Ces insectes pourvus d'ailes s'envolaient sous les pieds des chevaux et semblaient être des volées de petits oiseaux.

Les lézards fuyaient aussi dans les herbes brûlées par le soleil, et partout le sol était pour ainsi dire miné par un animal tenant à la fois du lapin et du blaireau.

Gris sous le ventre, avec des moustaches et de longues oreilles, une grande queue et des pattes courtes, cet animal s'appelle le biscacha, *calomys biscacha,* s'empressa de dire le docteur Leroux.

Ces biscachas étaient si nombreux qu'ils rendaient les chemins dangereux, surtout la nuit. Les tanières creusées par eux étaient si larges et si profondes qu'un cheval risquait fort de tomber s'il mettait le pied sur l'une d'elles.

C'étaient d'ailleurs d'innocents et timides animaux qui ne s'éloignaient jamais de leur retraite et ne paraissaient guère avant le coucher du soleil. Ils sortaient alors pour se repaître et on les voyait par centaines gambader autour de leurs trous, en faisant un bruit semblable au grognement des cochons.

Le jour ils se montraient rarement, si ce n'est à l'entrée de leur tanière.

Les Indiens les chassaient impitoyablement et se montraient friands de leur chair, car ces animaux étaient extrêmement gras.

Après huit jours de marche, la caravane arriva en vue de Mendoza et établit son campement à un quart de lieue de la ville.

C'était là que devait commencer en réalité la traversée des Andes.

Les Indiens refusèrent d'entrer dans Mendoza, sans doute parce qu'ils craignaient que les habitants ne leur tendissent quelque piège ou ne les rendissent victimes de quelque trahison.

Quant aux Européens, ils n'avaient pas les mêmes raisons de s'abstenir et ils s'empressèrent d'aller visiter la ville où ils avaient d'ailleurs l'intention de se procurer des mulets plus appropriés que les chevaux à la traversée des hautes montagnes.

Mendoza, capitale de la province de ce nom est une charmante ville située au milieu des vignobles à deux mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, au pied de la grande chaîne de la Cordillère des Andes.

Cette ligne de montagnes gigantesques s'avançait au nord et au sud aussi loin que la vue pouvait s'étendre, avec ses sommets étincelants, tout le jour, de l'éclat d'un ciel sans nuages et toujours bleu.

Des milliers de petits ruisseaux descendus des montagnes, coulaient en murmurant à travers les plaines que leurs eaux claires et rapides fertilisaient.

Dans la ville même, ces cours d'eau en miniature traversaient les rues et apportaient une bienfaisante fraîcheur dans les jardins.

La cité, bâtie en *quadras* ou carrés rectangles d'égale étendue, ressemblait extérieurement aux autres villes espagnoles, mais elle était d'une grande propreté.

Le docteur, on s'en souvient, avait une lettre de don José Garcia de Buenos-Ayres pour son correspondant et son ami de Mendoza, don Pedro Dormido, riche négociant qui offrit l'hospitalité aux Européens jusqu'à leur départ pour la Cordillère.

La maison de don Pedro était d'ailleurs des plus agréables, munie de cours spacieuses, de riches salons et de tout ce qu'on trouve d'agréable dans une demeure opulente.

Une soirée fut improvisée pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs. Cette *tertulia* était nombreuse et nos amis y trouvèrent amplement à satisfaire leur esprit d'observation.

La danse et la musique donnèrent le signal de la joie; des glaces, des crèmes, des bonbons, des vins, des cordiaux, furent présentés à la ronde et nos compatriotes furent enchantés de voir avec quelle cordialité les dames se traitaient entre elles.

Le lendemain de cette soirée, les explorateurs allèrent faire une excursion dans les environs de la ville. Ce qui les frappa surtout ce fut la vue des vignobles de raisins noirs et blancs dont la campagne était pleine. De petites rigoles amenaient l'eau au pied des ceps plantés en

lignes parrallèles à cinquante pieds de distance, séparés à peu près également les uns des autres, et qui croissent jusqu'à près de quatre pieds de haut. Don Pedro apprit à ses hôtes qu'on fait de ces raisins non seulement des vins rouges et blancs, mais encore de l'eau-de-vie. Les voyageurs, pendant que leurs amis les Indiens restaient campés hors de la ville, passèrent ainsi agréablement leur temps, grâce à l'esprit hospitalier des habitants qui multipliaient les fêtes en leur honneur.

Ils utilisèrent leur séjour en recueillant tous les renseignements qui pouvaient les éclairer et les guider dans le passage de la Cordillère.

C'est ainsi qu'ils apprirent que la route la plus ordinaire de Mendoza à Santiago du Chili est celle qui mène aux fameuses mines d'Uspallata ; cette route d'ailleurs fut bientôt adoptée, en raison même du vif désir qu'ils avaient de visiter ces mines.

Ce passage, dont nous donnerons plus tard la description, n'est d'ailleurs pas le seul. Déjà à l'époque où l'illustre Alcide d'Orbigny visita ces contrées, il en signala plusieurs autres, entre lesquels figure la *Delesa* qui traverse la principale chaîne de la Cordillère, près du pic de Tupingato, et par lequel on descend dans la vallée de la Dehesa, l'un des affluents du Mapocho, qui baigne Santiago.

Il désigne aussi la passe de *los Patos*, qui traverse la principale chaîne située au nord du volcan de Aconcagna, et descend par une suite de ravines. Cette route abonde en pâturages et en eau, mais elle a le désavantage d'obliger à gravir cinq crêtes rapides et d'être beaucoup plus longue.

Cela explique qu'elle n'est guère suivie que par les muletiers qui trafiquent entre Aconcagna et San-Juan.

Citons encore le passage de *Portillo* (la petite porte), qui est un des plus courts et des plus commodes et qu'on nomme ainsi parce que la gorge par laquelle on y pénètre dans la Cordillère est si étroite qu'elle ne peut livrer passage qu'à une mule chargée. Elle traverse des localités comparativement faciles, et elle n'exige pas plus de trois journées pour un parcours de quatre-vingts lieues seulement de Mendoza à Santiago. Le mal est qu'on y court souvent le risque d'être enseveli dans les neiges, si l'on a le malheur de s'y laisser surprendre par des *temporales* ou tempêtes du pays.

Disons aussi que jamais une troupe de mules ne se hasarderait sur cette route et que le voyageur, que la curiosité engage à prendre cette passe, doit se résigner à la parcourir seul.

La passe dite de *Planchon* est ensuite la plus célèbre, mais M. d'Orbigny constate que, même de son temps, il était rare qu'on la prît et

qu'elle n'était guère connue que de ceux qui faisaient le commerce avec les Indiens des pampas.

Calfoucourah avait tout d'abord offert d'accompagner ses hôtes par cette route qui lui était familière, mais il avait bien vite cédé aux instances des savants désireux de visiter les mins d'Uspallata.

Enfin on peut encore prendre la passe d'*Antuco* qui mène directement dans la partie méridionale du Chili. Elle est plus commode qu'aucune autre pour les relations commerciales, et depuis longtemps c'est elle que l'on préfère comme la plus favorable aux charrettes.

La première inquiétude qu'éprouvèrent les explorateurs arrivés à Mendoza fut d'être fixés sur les précautions à prendre pour accomplir commodément cette traversée des montagnes. Heureusement les bons conseils ne leur manquèrent pas.

La première chose qu'ils firent fut de remplacer leurs chevaux par des mulets qu'ils trouvèrent à se procurer à bon compte avec des arrieros pour guides. Le complaisant don Pedro se mit entièrement à leur disposition pour la conclusion de ces marchés qui auraient pu leur devenir onéreux en raison du manque de scrupules des marchands.

Ils parvinrent ainsi à vendre un bon prix les chevaux qui leur avaient servi à traverser la pampa et à louer les mulets nécessaires à l'accomplissement du voyage.

C'est ainsi qu'ils apprirent que, du commencement de novembre à la fin de mai, c'est-à-dire pendant la saison favorable à la traversée de la Cordillère, le prix ordinaire de location est de huit piastres (quarante francs) par mule employée, soit pour la selle, soit pour le bagage.

Le muletier qui conclut ce marché avec les voyageurs s'engageait à prendre au besoin en route un renfort de bêtes ou à remplacer celles qui se trouveraient dans l'impossibilité d'achever le voyage. C'était lui aussi qui devait procurer à ses frais tous les peones nécessaires.

Il n'est pas inutile de dire que Mendoza était le terme du voyage des hommes fournis par don José, et qu'en dehors des Indiens, compagnons volontaires des explorateurs, ceux-ci devaient renouveler là leur personnel.

Après de longues délibérations, don Pedro assura aux hommes de Calfoucourah qu'avec leurs chevaux de montagnes, habitués aux grandes fatigues et aux longues courses, ils pourraient, sans renoncer à leurs montures, accompagner leurs amis jusqu'à la crête de la Cordillère.

De plus, les attelages ayant été renouvelés, on décréta qu'on pourrait entreprendre le commencement du voyage avec les chariots dans lesquels les provisions de bouche furent soigneusement completées.

Toujours guidés par les conseils expérimentés du négociant argentin,

les voyageurs se munirent de ponchos, qui sont d'un bon usage dans la montagne, et aussi de grandes redingotes spéciales, bien préférables encore, pour se préserver de la fraîcheur des soirées et des matinées.

En somme, en quittant Mendoza, il suffit d'emporter pour huit à dix jours de provisions car c'est la période pendant laquelle se fait une traite de sept cents lieues environ, par une très mauvaise route, parcourue au pas, qui interdit de se procurer quoi que ce soit ; en effet excepté au moment d'arriver, on ne trouve pas un lieu habité.

Guillaume Novet constata que les fourgons contenaient des vivres pour plus d'un mois, non seulement de quoi nourir les Européens et leurs serviteurs, mais encore de quoi satisfaire à l'appétit des sujets de Calfoucourah.

Don Pedro ne pouvait se lasser d'admirer cette abondance et ce luxe sans pareils.

— Les objets qui sont nécessaires, disait-il, sont beaucoup moins compliqués.

Passe encore pour les vivres et les ustensiles de cuisine, un peu de vin ou d'eau-de-vie, quelques paires de cornes ou *chifles* propres à contenir du vin et de l'eau, quelques paires de grandes *alforjas* ou bissacs attachés à la selle et qui servent au transport des objets de menu détail. Mais jamais je n'ai encore vu s'encombrer de tonneaux de vins fins, de bouteilles de champagne, de meubles plus ou moins encombrants, de vaisselle plate, et d'objets de literie de quoi désespérer et faire périr de jalousie le premier hôtelier de Santiago.

Le docteur et ses amis serrèrent avec effusion les mains que leur tendait leur hôte et toutes les personnes de Mendoza avec lesquelles ils avaient fait si vite pacte d'amitié.

Les au revoir! bon voyage! portez-vous bien! se faisaient entendre partout. Puis enfin, la caravane des Européens quitta la ville.

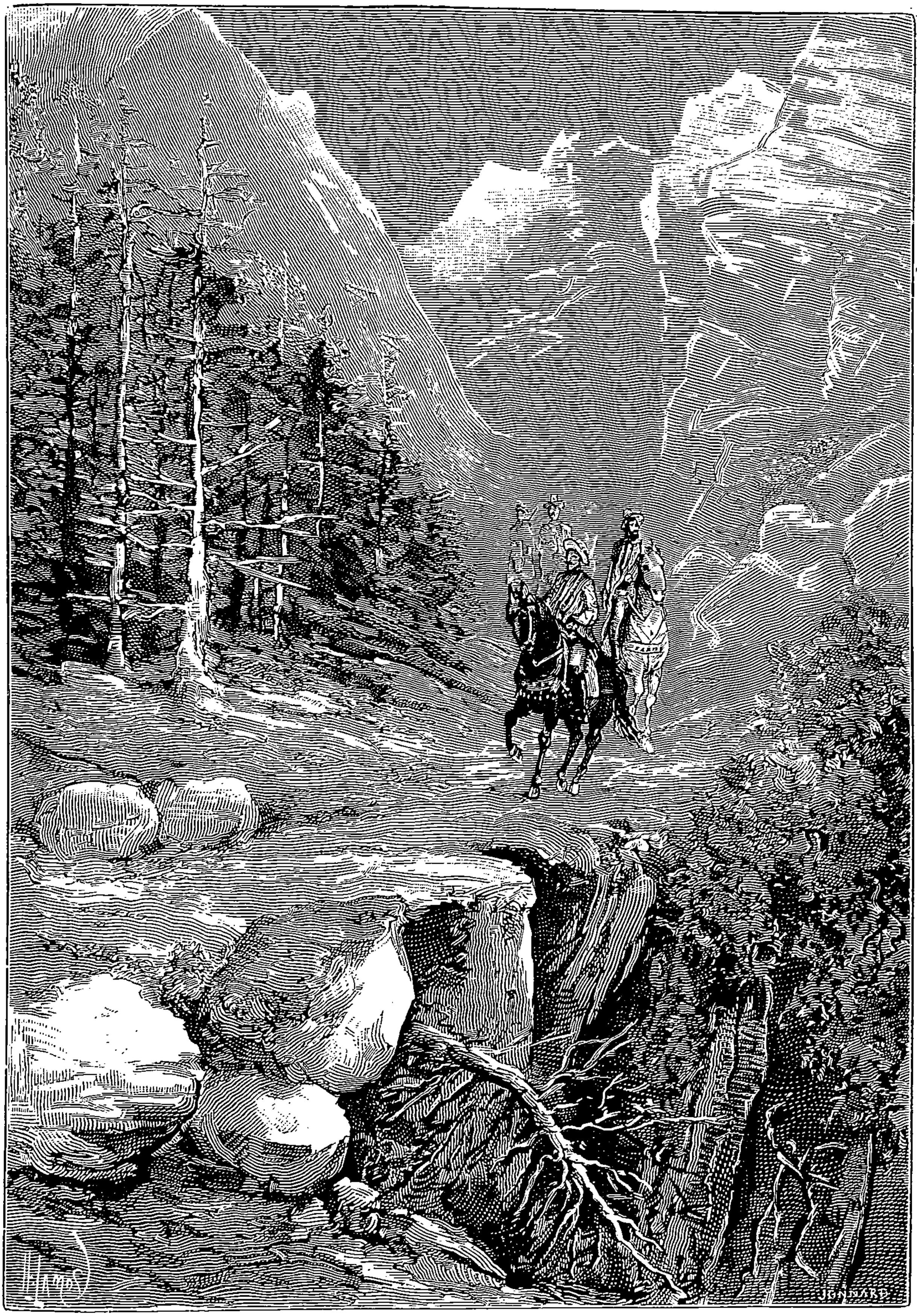
A une demie-lieue à peine, ils rencontrèrent sur la route la troupe des cavaliers indiens rangés en bataille qui les accueillirent par des cris de joie et, se divisant en deux pelotons, formèrent une avant-garde et une arrière-garde, pendant que, montés sur leurs mules robustes, les Européens suivaient le flanc de la colonne formée par les chariots et leurs interminables attelages.

Guillaume Novet s'approcha du chef des muletiers.

— Combien sommes-nous condamnés à parcourir de chemin par jour? demanda-t-il.

— Dans cette saison, nous ferons en moyenne treize lieues par jour, répondit l'arrièro.

— Diable, dit le chasseur, ce n'est pas une vitesse de train express.



A mesure que les voyageurs avançaient, les montagnes se garnissaient de précipices. (P. 1566.)

CHAPITRE CXXIV

UNE MARCHE LENTE. — LES SAISONS POUR VOYAGER. — LE SOMMET OU LA *Cumbre*, EN HIVER. — L'INFLAMMATION DES PAUPIÈRES. — LE COMMENCEMENT DE LA ROUTE; LA *travesia*. — LE PAYSAGE CHANGE. — LES TORRENTS DE LA MONTAGNE. — LES PRINCIPALES RAVINES. — RAVINES DE *Villa-Vicencio*, DE *l'Higuera* ET DE *Canota*. — MAISON DE POSTE DE VILLA-VICENCIO, ET SOURCES CHAUDES. — DEUX HUTTES DÉSERTES ET UN CORRAL. — RUINES. — AVENTURE D'UNE DAME DE MENDOSA. — POINTES REMARQUABLES : *el Cerro Dorado*; *l'Angostura*; *l'Alamento des los hornilos*. — ASCENSION DU *Paramillo*. — SAGACITÉ ET SANG-FROID DES MULES. — LES CHEVAUX DES INDIENS. — MARCHE PÉNIBLE ET DANGEREUSE. — LAS *sierras* ET LA *Cordillère* PROPREMENT DITE. — SOUVENIR DES ALPES, LE GRAND SOM, LA VALLÉE *des Epars*, SAINT-PIERRE D'ENTREMONT. — LA PLAINE *d'Uspallata*. — LES MINES DE CE NOM OU DE *San-Pedro*. — UN DÉTOUR NÉCESSAIRE. — LES EUROPÉENS VONT VISITER LES MINES ET LES INDIENS GARDENT LES FOURGONS. — L'OPINION DE M. FONTAINE SUR LES CHILIENS EN TANT QUE MINEURS. — PROCÉDÉS PRIMITIFS MAIS ÉCONOMIQUES. — *L'habitador* ET LE *minéro*; LEUR SITUATION RÉCIPROQUE. — UN RICHE MINERAI. — LA CLASSE DES MINEURS. — LA PULPERIA DU MAITRE MINEUR. — JOLLIBOIS SOCIALISTE. — AMÉLIORATIONS IMPRÉVUES. — UN INGÉNIEUR QUI SE CHANGE EN GUIDE. — PROCÉDÉS D'EXTRACTION DE LA GALÈNE ARGENTIFÈRE. — *Barreteros* ET *Capacheros* — CAMPEMENT PRÈS DE LA MINE. — RETOUR DANS LA PLAINE. — CALFOUCOURAH PRÉVOIT UN ORAGE. — POURQUOI ON NE PEUT SE METTRE EN ROUTE. — LE CAMP EST DÉPLACÉ. — UNE EXCURSION AUX ALENTOURS. — LES RUINES D'UN VILLAGE. — UNE HUTTE ET UN BATIMENT EN BRIQUES. — APPROCHES DE L'ORAGE. — LA PLUIE. — SAUVE QUI PEUT. — L'ECLAIR SIGNAL. — LA TEMPÊTE DÉCHAINÉE. — ECROULEMENT DES EAUX. — EMBRASEMENT GÉNÉRAL. — FORMIDABLE CONCERT. — QUAND L'ORAGE FINIRA-T-IL?

M. Fontaine avait entendu la réflexion de Guillaume Novet; il s'approcha de lui, et, quand leurs deux mules furent côte à côte, il sourit et parla en ces termes :

— Certes, comme vous le dites, maître Novet, nous ne prenons pas l'allure de la grande vitesse; mais il faut que vous sachiez qu'on ne fait autant de chemin que pendant la saison favorable.

Si nous étions dans la période de juin à septembre, le voyage serait autrement plus fatigant, plus long et plus coûteux.

Dans cette saison, les deux versants de la Cordillère et ce qu'on appelle ici la *Cumbre*, les sommets, sont couverts d'une neige si épaisse que les mules elles-mêmes ne peuvent les franchir. Dans ce cas, on est obligé de faire à pied une partie notable de la route, en portant soi-même sur son dos ses provisions, sa selle, ses bagages, si l'on n'a pas pris la précaution d'engager d'avance des péones pour ce service, ce qui entraîne à des dépenses très considérables.

C'est, en tous cas, une traversée des plus pénibles. En dehors du froid insupportable auquel il faut se soumettre, ce qui fait le plus souffrir c'est l'inflammation des paupières, causée par la réflexion de la lumière sur l'éclatante blancheur de la neige et qui, dans les intervalles de beau temps, est encore augmentée par la réflexion immédiate des rayons solaires.

La route, à partir de Mendosa, quoique cette ville soit située tout à fait au pied de la montagne, ne montait pas immédiatement. Elle tournait autour de la base de la Sierra environ l'espace de douze lieues.

Cet espace est la continuation de la *travesia*, sables arides, sans une goutte d'eau, sans un arbre sous lequel un voyageur puisse un moment trouver un asile contre les traits brûlants du soleil.

En approchant des montagnes, nos amis constatèrent avec plaisir que la physionomie du pays changeait entièrement.

Le sol devint pierreux et portait la marque évidente des torrents qui le labourent en tous sens, quand la neige fond sur la Cordillière.

La surface du sol était coupée par leurs lits désséchés, remplis de rocs et de buissons déracinés.

Le docteur Leroux fut frappé par ce spectacle et dit :

— Quelle ne doit pas être la violence des cours d'eau à la fonte des neiges, si telles sont les traces qu'ils laissent partout de leur passage!

M. Fontaine, familiarisé avec la géographie de cette région, ajouta :

— Je puis vous faire connaître les noms des principales de ces ravines.

Ce sont celles de Villa-Vicencio, de l'Higuera et de Canota.

A mesure que la caravane avançait, les collines, d'abord assez basses, se relevaient peu à peu en se rapprochant et formaient une vallée toujours plus resserrée qui conduisit enfin les voyageurs et leur escorte à la maison de poste de Villa-Vicencio, près de laquelle sont des sources chaudes du même nom, assez célèbres dans le pays.

Ces bains naturels sont situés sur un joli petit amphithéâtre entouré, de toutes parts, de hautes montagnes, et auquel on ne parvient qu'en gravissant un roc extrêmement escarpé.

Les jeunes gens seuls tentèrent cette ascension.

Ils aperçurent les bains creusés dans le tuf et ayant environ huit pieds de diamètre sur deux de profondeur.

Le marquis de la Bécassière fit remarquer à ses compagnons que, du fond de ces baignoires naturelles, coulait une petite source formée d'un simple filet d'eau.

Ces sources étaient au nombre de cinq, dont chacune présentait une température différente.

Les jeunes explorateurs bnrent de cette eau et constatèrent qu'elle n'avait aucun goût ni aucune odeur particulière mais qu'il s'en dégageait un gaz qui leur parut être de l'acide carbonique.

Ce lieu, élevé de 5382 pieds au-dessus du niveau de la mer et de 2780 au-dessus du sol de Mendoza, n'avait rien de remarquable en soi, néanmoins les deux jeunes savants, M. Pierre Ḍuther et M. Moreno, qui s'étaient munis de leurs instruments d'observation, en prirent la situation et la hauteur, pendant que leurs compagnons de route admiraient le point de vue nouveau offert à leurs regards.

L'établissement par lui-même était rudimentaire, car il consistait uniquement en deux huttes désertes et en un *corral*, ou parc pour les chevaux.

Les jeunes excursionnistes remarquèrent les ruines d'un vieux bâtiment dont ils ne s'expliquèrent pas tout d'abord l'origine et l'utilisation.

Quand ils eurent rejoint la caravane, M. Fontaine leur apprit que ces ruines étaient celles de maisons d'exploitation de la mine d'argent du Pamarillo.

— Mes amis, ajouta le vieux géographe, quand j'ai passé par ici, il y a une trentaine d'années, on parlait beaucoup dans le pays d'une dame qui, dans un état de grossesse assez avancé, avait voulu néanmoins partir de Mendoza pour se rendre au Chili, espérant pouvoir y arriver avant le moment critique

— Que cette fantaisie ne vous surprenne pas trop, interrompit le docteur. J'ai remarqué fréquemment des cas semblables, même en France, où il n'est pas rare de voir une femme accoucher en chemin de fer et en omnibus.

M. Fontaine reprit son récit :

— La pauvre dame fut prise des douleurs de l'enfantement à Villa-Vicencio et resta là trois semaines, dévorée par une fièvre ardente. Elle put cependant enfin être transportée à bras dans une litière à travers le pays perdu que nous venons de parcourir, jusqu'à Mendoza.

Le trajet avait exigé vingt-quatre heures de marche, et à leur arrivée, les porteurs étaient exténués. Le mari de l'accouchée, que j'ai connu, avait, quant à lui, la plante des pieds totalement à nu pour avoir aidé à porter le fardeau.

La caravane, après un court repos et un repas frugal, se remit en marche et quitta la ravine de Villa-Vicencio.

Elle entra dans une vallée étroite couverte d'algarrobes, de verveine,

de cactus et d'une sorte de dipsacée dont le docteur fit remarquer la ressemblance avec le chardon des teinturiers.

Cette sorte de foulon ou de carde abondait surtout en un lieu que les muletiers avaient baptisé pour cela *Cardal* et qui, comme beaucoup d'autres du même genre, leur servait de halte.

— Messieurs, dit le géographe Fontaine, regardez autour de vous : ces montagnes sont si hautes et si escarpées, que le soleil, qui se lève sous cette latitude, à cinq heures pour les plaines, ne brille, dans ces vallées, qu'à près de huit heures du matin.

La caravane traversa plusieurs points remarquables, *el Cerro dorado*, le mont doré, ainsi nommé à cause de la couleur du soleil qui l'éclaire, l'Angostura (l'Étranglement), gorgeresserrée entre des sommets de deux à trois cents pieds de hauteur; l'Alojamiento des los Hornillos (le gîte des petits fourneaux), qui doit son nom à ce que la pauvre hutte qu'on y rencontre aujourd'hui abandonnée, servait jadis à l'exploitation des mines de San Pedro.

C'est là que commençait l'ascension du Paramillo, nom d'une chaîne longue et étroite qui s'étend entre Mendoza et la plaine d'Uspallado.

Le sommet de la première hauteur franchie présenta aux voyageurs une vue des plaines éloignées, au milieu desquelles on distinguait aisément Mendoza, à la distance d'environ treize lieues en ligne droite.

Cette vue parut du reste peu récréative aux voyageurs; elle ne consistait guère qu'en une nappe bleuâtre s'étendant sans accidents aussi loin que la vue pouvait se porter.

Le docteur fit remarquer que sur ces hauteurs le vent était pénétrant, le sol sec et pierreux et que c'est pour cela qu'on n'y voyait que peu ou point de végétation.

A mesure que les voyageurs avançaient, les montagnes devenaient plus rapides et se garnissaient davantage de précipices suspendus quelquefois sous ou sur le sentier.

Nos explorateurs admiraient la sagacité des mules et le sang-froid avec lequel elles choisissaient la place la plus sûre pour y poser le pied. Elles s'arrêtaient souvent comme pour réfléchir au moyen d'éviter une crevasse ou de toucher un roc opposé à leur marche; se tenant fermes sur leurs pieds de derrière, elles avançaient ceux de devant pour s'assurer si elles pouvaient en sûreté atteindre le point qu'elles avaient en vu.

Hâtons-nous de dire que les chevaux des Indiens ne le cédaient en rien aux mules pour la sûreté de la marche et la sagesse de l'allure. M. Fontaine sentit le besoin de faire remarquer à ses compagnons que

les chevaux de la plaine qu'ils avaient laissés à Mendoza auraient été dans l'impossibilité de faire cette ascension.

Quelquefois la route tournait brusquement et il fallait monter par un sentier en zig-zag, dont le pied des mules avait fait une espèce d'escalier. Mules et chevaux s'y engageaient sans la moindre hésitation.

L'effet de l'ascension et de la descente par ces échelles parut des plus singuliers aux voyageurs qui ne pouvaient cesser de s'étonner en voyant les têtes des mules et des chevaux prendre toutes différentes directions, à mesure que ces animaux suivaient les divers angles de la route, bien que tous eussent en réalité la même destination.

Au reste, la marche était si graduelle et les animaux qui portaient les voyageurs étaient si prudents, que ceux-ci n'éprouvaient pas un seul moment de crainte, sauf quand il s'avisaient de se retourner pour regarder la distance parcouru.

A de certains points du chemin, d'ailleurs, les cavaliers se résignaient à se séparer des chariots condamnés à allonger leur route pour trouver des pentes moins rapides et des sentiers plus praticables.

Dans ce cas, les conducteurs s'entendaient avec les arrieros et l'on convenait d'un point de halte où les premiers arrivés attendraient les retardataires.

La couleur générale des montagnes que la caravane franchissait était la teinte rouge. Le docteur Leroux fit remarquer à ses amis qu'en regardant ces pointes avec attention, dans les endroits où elles étaient plus déchirées et dépouillées de terre, elles paraissaient composées d'une espèce de granit rouge.

Les voyageurs atteignirent le premier plateau de montagnes, appelé par les habitants *las Sierras* par opposition à la Cordillère proprement dite, ou chaîne plus élevée des Andes, généralement couverte de neige.

La route passait alors à travers un terrain très élevé, montant et descendant sans cesse, et les explorateurs. toujours suivis de leurs fidèles Indiens, cheminaient de nouveau entre deux rangs de montagnes noires totalement dépourvues de végétation.

La vallée, en beaucoup d'endroits, était embarrassée de blocs immenses de rocher que les orages et les tremblements de terre y avaient précipités, et qui retardaient considérablement la marche des chariots obligés de se créer une route à travers ces obstacles.

Le marquis de la Bécassière compara ce chemin difficile à une gorge des Alpes qui descend directement et en pente rapide de la Grande Chartreuse, ou plutôt du mont Grand-Som, au village de Saint-Pierre d'Entremont (Isère), entre deux murailles de roches resserrées et à pic. Il fit

même remarquer que le nom de vallée *des Epars* qui a été donné à cette gorge, fréquentée uniquement par les montagnards endurcis, vient de la quantité énorme de roches de toute forme et de toute grandeur, tombées des sommets et qui se rencontrent à chaque pas, semblant vouloir fermer le passage.

Plus loin, les voyageurs constatèrent que les collines devenaient moins considérables, plus rares, et il se trouvèrent dans une vallée sauvage appelée la plaine *d'Uspallata*, qui sert de limite entre la chaîne de montagnes qu'ils venaient de parcourir et la Cordillère s'élevant devant eux jusqu'aux nues.

— Cette plaine, a raconté depuis M. Fontaine, peut avoir cinq lieues de largeur et soixante-dix de long. Elle est dans une situation très pittoresque, trois de ses côtés étant flanqués de montagnes dont les sommets se couronnent de neiges perpétuelles.

Arrivés à Uspallata, les voyageurs furent un peu désillusionnés en apprenant que les mines de ce nom, qu'on appelle aussi de San-Pedro, étaient situées un peu plus au nord.

On fit halte, et un palabre en règle eut lieu sur la question de poursuivre directement sa route ou de faire un détour pour aller visiter les mines.

Ce dernier parti prévalut, au moins en partie.

On arrêta que les Indiens resteraient dans la vallée et garderaient les chariots et les provisions enfermées dans leurs flancs. Pendant ce temps les Européens, guidés par les arriéros, iraient à dos de mules sur les terrains de l'exploitation.

Ce projet fut mis sans retard à exécution.

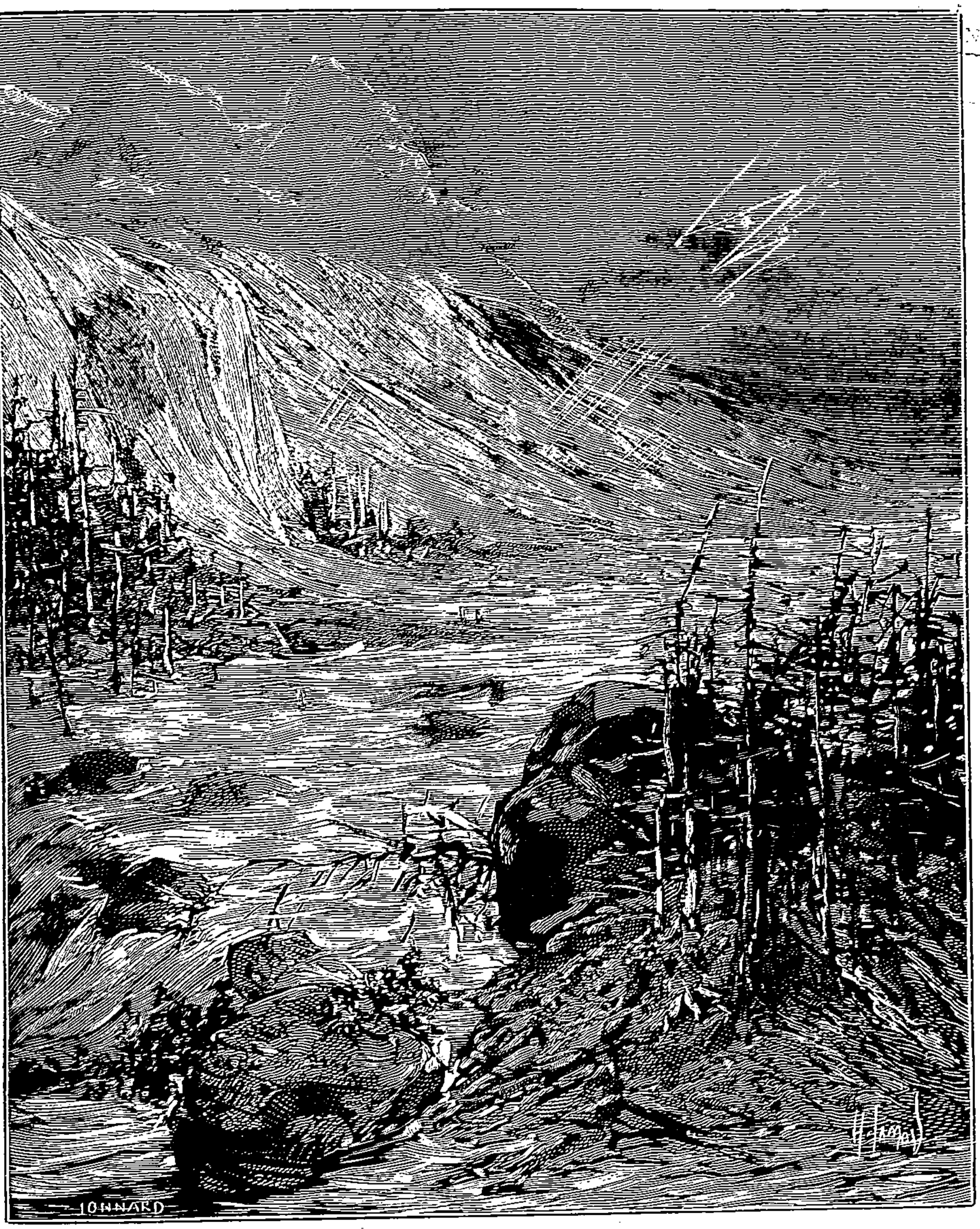
On campa, on soupa et on passa le nuit dans la vallée d'Uspallata ; les serviteurs et les peones s'occupèrent une partie de la nuit à charger sur les mules les provisions indispensables pour une excursion qui devait demander deux ou trois jours, et le lendemain matin on se mit en route avant le lever du soleil.

On arriva dans l'après-midi aux mines de San Pedro, après avoir fait péniblement l'ascension d'une montagne ayant l'aspect d'une ardoise brune durcie et dont le sommet forme un des points les plus élevés de la chaîne du Paramo.

M. Fontaine, quand la petite troupe eut atteint la principale ouverture de la mine située sur le côté sud-ouest de la montagne et très près de son sommet, prit la parole en ces termes:

— Vous auriez tort, mes amis, de croire, ainsi que des ignorants l'ont dit, les Chiliens peu exercés dans l'art d'exploiter les mines. Ils sont au contraire de très habiles et très excellents mineurs.

197



Le fond de la vallée s'était subitement changé en un lac. (P. 1574.)

Vous allez pouvoir bientôt vous en convaincre *de visu*.

Les Chiliens extraient le minerai à beaucoup meilleur marché que les autres peuples d'Amérique, par des procédés grossiers, il est vrai, mais fort économiques, et dont on ne pourrait les faire changer sans beaucoup de peine, tant ils sont attachés à leurs anciens usages.

Le capitaliste qui fournit au *minero* ou propriétaire de la mine, les fonds nécessaires à son exploitation, prend le nom d'*habilitador*. Une

législation régulière fixe les droits et privilèges de chacun d'eux; et l'on peut conclure des dispositions qu'elle contient que, si le second court la chance de gagner beaucoup en cas de succès, la situation du premier semble pourtant plus favorable, en ce qu'il ne supporte aucune des pertes, qui sont toutes à la charge de son associé.

Pendant que M. Fontaine dissertait ainsi, le docteur Leroux avait ramassé sur le sol un morceau de minerai.

C'était un minéral d'un gris bleuâtre, métallique, très éclatant, avec une poussière noire et terne.

Le fragment tenu par le docteur se présentait à l'état cristallisé en octaèdres à peu près réguliers.

— Nous sommes, dit le savant naturaliste, en présence d'une extraction de galène argentifère. Je puis même affirmer à première vue que ce minerai est fort riche.

Puis M. Leroux se tourna vers M. Fontaine:

— Continuez, cher ami, votre discours m'intéressait vivement et je vous demande pardon de l'avoir interrompu.

Le géographe sourit et reprit la parole.

— La classe des mineurs au Chili, dit-il, diffère peu de celle des péones agriculteurs : même insouciance, même indifférence de tout, même amour pour le jeu.

On loue leurs services pour un temps fixé; mais ils se pourvoient à leurs frais d'habits; quant à leurs fantaisies, comme tabac, liqueurs fortes, etc, ils se les procurent à la pulpéria du maître mineur qui fait ainsi remonter à sa source une bonne partie de l'argent qu'il est obligé de donner.

— Ce qui prouve que dans tous les pays du monde, les pauvres sont plus ou moins exploités par les riches, interrompit Jollibois qui, à ses heures, professait des idées anarchiques.

M. Fontaine continua :

— Ces ouvriers ne travaillent que du lever au coucher du soleil, faisant, au milieu du jour, une sieste de deux heures comme les peones ordinaires. Ils ne travaillent pas du tout les jours de fête qui se multiplient à l'infini.

Cette fois le socialiste Jollibois ne jugea pas à propos d'interrompre l'orateur qui du reste cessa de parler et s'avança vers l'ouverture de la mine.

— Messieurs, reprit M. Fontaine, je vous engage à n'accepter mes paroles que sous bénéfice d'inventaire. Il y a une trentaine d'années que je n'ai visité les mines du Chili et du Pérou et je m'aperçois déjà que je

me suis trop hâté en vous affirmant que les Chiliens sont tellement attachés à leurs procédés d'extraction qu'il serait difficile de les amener à les modifier.

J'ai sous les yeux la preuve de cette amélioration dans la pratique de l'extraction des minerais.

De mon temps, dans les mines de l'Amérique du Sud, on ne descendait pas dans les travaux par une ouverture perpendiculaire, ni même par des pentes praticables.

On y pénétrait par une galerie inclinée, si étroite et si basse, que souvent les mineurs étaient obligés de se traîner sur leurs genoux quand ils voulaient y pénétrer.

Aujourd'hui, vous le voyez, l'entrée de la mine est commode et présente une vaste galerie en pente douce par laquelle il nous sera facile d'aller voir les travaux souterrains.

Les voyageurs furent à ce moment rejoints par un monsieur qui leur déclara être un des ingénieurs de la mine et se mit à leur disposition.

A la suite de ce guide, et armés de lampes allumées, ils pénétrèrent dans le souterrain où ils purent à l'aise étudier les procédés employés par les mineurs pour l'extraction de la galène argentifère.

On extrait le minerai au moyen de pics ; mais quand le roc trop dur résiste à l'effort de ces instruments, on le fait sauter, soit avec la poudre à canon, soit plutôt avec la dynamite dont les effets sont plus prompts et plus sûrs :

Les mineurs se nomment *barreteros* et l'on appelle les peones qui transportent le produit au dehors *caporcheros*, du nom des espèces de paniers de cuir employés pour le faire parvenir à l'entrée de la galerie.

Des mulets le descendent alors au pied de la montagne, où il est reçu dans des tubes de cuir pour être transporté à l'endroit destiné à en opérer la fonte et l'épuration.

Les détails des moyens employés pour griller le minerai, le réduire en poudre, en opérer l'amalgame, le distiller, le fondre et le raffiner, appartiennent à l'art du métallurgiste, et ne peuvent trouver place ici.

Les excursionnistes campèrent tant bien que mal non loin de l'entrée des galeries de la mine de San-Pedro et y dormirent sous la tente, après avoir fait un frugal repas.

Le lendemain, de grand matin, ils prirent congé du complaisant ingénieur qui s'était constitué leur guide, et ils reprirent la route de la vallée où ils retrouvèrent le camp dans le même état qu'à l'instant où ils l'avaient quitté.

Calfoucourah leur témoigna sa joie de les voir de retour, mais quand

le chasseur Guillaume parla de se remettre en route sans plus tarder, le vieux cacique secoua la tête et tendit la main vers la cime chenue d'une haute montagne qui formait comme un pic immense au-dessus de la chaîne des Andes.

Le chasseur regarda dans cette direction et vit que ce piton était couronné d'une ceinture de vapeurs blanches comme du lait.

— Que veut dire ce nuage? demanda-t-il.

— C'est la marque infaillible d'un prochain orage, répondit Calfoucourah.

— Est-ce une raison pour ne pas se mettre en route?

— Si l'orage nous surprenait sur une des pentes des hautes montagnes, ou sur un des plateaux qui les couronnent, pas un de nous peut-être n'échapperait à la mort.

— Diable! dit le Canadien en se grattant l'oreille, je pense, dans ce cas, qu'il vaut mieux attendre.

Guillaume Novet alla faire part à ses compagnons de route des pronostics du vieux cacique et tout le monde affirma qu'il serait fou de ne pas s'en rapporter à sa sagesse et à son expérience.

Tous purent d'ailleurs s'assurer bien vite que Calcoufourah n'était pas le seul à prévoir le danger.

Un mouvement de ruche en révolution se fit tout à coup dans le camp. Indiens, arriéros, péones, muletiers, tout le monde semblait vouloir se multiplier.

Le chasseur sut bientôt qu'il s'agissait de déplacer le camp sans retard et d'aller abriter hommes, bêtes et chariots sous de hautes roches à pic qu'on apercevait à quelques centaines de mètres plus loin.

Le docteur, M. Fontaine et les autres jeunes hommes de la caravane comprirent que, dans la circonstance, leur présence ne pourrait être qu'un obstacle à la rapidité du mouvement, et, bien résolus d'ailleurs à ne pas trop s'éloigner, ils se mirent en route les uns pour herboriser, les autres, portant leur fusil, dans l'espoir de fournir à la cuisine quelque pièce de gibier.

Ils se trouvèrent tout à coup en face des ruines d'un village considérable et de murailles de boue qui formaient les enclos.

Ils en conclurent que la vallée d'Uspallata a été habitée dans les temps anciens, et M. Fontaine assura que les habitants de ce village n'étaient autres que les ouvriers employés autrefois à l'exploitation des mines.

Rien d'ailleurs, ou presque rien, ne subsistait de ces constructions qui pût fixer les voyageurs sur l'époque où elles avaient été établies, ni sur l'architecture qu'elles avaient représentée.

Le seul bâtiment entier qu'ils y virent était de construction récente, quoique fort délabré. C'était une misérable hutte qui servait de refuge aux hommes qui traversent la vallée et leur permettait de s'abriter pendant la nuit.

Un peu plus loin, M. de la Bécassière découvrit un petit bâtiment qui excita au plus haut point sa curiosité et qu'il se hâta de montrer à ses compagnons.

C'était une sorte de hutte en briques, ronde et conique, avec une ouverture à son sommet pour livrer passage à la fumée.

Les deux vieux savants, consultés, se divisèrent pour la solution du problème. L'un émit l'idée que cela avait dû être un four pour le grillage du minerai ou la fonte des métaux; l'autre ne vit là qu'une simple habitation primitive.

Cependant le ciel bleu commençait à se couvrir, de gros nuages d'un gris clair marchaient rapidement et semblaient se chevaucher, poussés par un vent impétueux qui, d'ailleurs, ne se faisait pas encore sentir dans les régions basses de la vallée.

A ces nuages en succédèrent bientôt d'autres plus foncés et plus épais qui formèrent un sombre rideau et éteignirent l'éclat du jour.

Les montagnes semblaient descendre et toucher la terre. Un tressaillement subit se communiqua à la nature entière.

Tout à coup la nue s'ouvrit et d'énormes gouttes vinrent s'écraser sur le sol.

— Sauve qui peut! s'écria le docteur qui, joignant l'exemple au précepte, se mit à courir dans la direction du nouveau camp.

Chacun d'ailleurs s'empressa de l'imiter.

La pluie allait plus vite qu'eux et bien que quelques minutes leur eussent suffi pour atteindre le campement, ils y arrivèrent tous mouillés jusqu'aux os.

Tout était prêt pour les recevoir. Leur tente avait été dressée et solidement établie entre les chariots qui la protégeaient d'un côté et la haute muraille granitique qui l'abritait de l'autre.

Mules et chevaux avaient trouvé place dans un renfoncement du rocher, et pressentant sans doute les dangers qui menaçaient, s'étaient docilement couchés à la place que leurs maîtres leur avaient assignée.

Tobi et Zoyo avaient allumé un feu clair dans une petite grotte creusée dans le roc par la nature et, en hommes habitués aux intempéries, se livraient, sans nul souci, aux apprêts culinaires nécessités par le prochain repas.

A peine les voyageurs avaient-ils changé de vêtements et s'étaient

ils établis le plus commodément possible sous leur solide tente, que l'orage proprement dit éclata.

Un éclair blafard envahit l'espace laissant derrière lui un reflet bleuâtre, puis le tonnerre fit entendre sa formidable voix.

Ce fut comme le signal du combat donné aux éléments déchaînés.

Le vent de tempête, jusque-là demeuré sur les sommets, s'engouffra tout à coup dans la vallée avec un bruit formidable.

Rien de plus émouvant que le spectacle qui se déroula alors sous les yeux des voyageurs épouvantés.

La pluie tombait non plus en gouttes serrées mais en véritable avalanche, prête à engloutir l'imprudent qui n'aurait pas eu soin de se mettre à l'abri.

Des masses d'eau s'écroulaient, d'autre part, le long des pentes rapides des montagnes, entraînant avec elles des roches entières, creusant des ravines, formant un vacarme qui se mêlait, semblable à des cris de détresse, à la rauque haleine du tonnerre.

Les éclairs se multipliaient au point de se croiser en tous sens comme des serpents de feu; la vallée tout entière en était embrasée.

C'était un fracas sans pareil, un concert surhumain, avec éclairage *a giorno*, fusées à la Congrève et feux d'artifice bizarres.

Le canon, les orgues, mille orchestres d'instruments de cuivre, le bruit des cloches de toute dimension, les sons aigus des instruments à anches, les cris des animaux, rugissements de lions, mugissements de taureaux, braiements d'ânes, tous les bruits imaginables, se mêlaient, s'entassaient, formant un concert diabolique, qui faisait croire à un écroulement général.

Le vieux Calfoucourah, qui était venu rejoindre les voyageurs, fumait paisiblement sa pipe devant cette tempête épouvantable. Tout à coup, il se tourna vers le docteur Leroux qui, non moins stoïquement, lançait au plafond les bouffées de fumée blanche de son cigare.

— Regarde, dit-il.

Le docteur tourna les yeux vers le point que lui désignait le vieux cacique. Il s'aperçut, non sans émotion, que tout le fond de la vallée s'était subitement changé en un lac dont les eaux, entraînées par leur pente ou soulevées par la tempête, formaient des vagues menaçantes.

Il comprit alors quelle sagesse avait présidé à l'installation du nouveau camp.

Si les Indiens étaient restés au point occupé précédemment, tout eût été infailliblement entraîné et brisé, hommes, chevaux, mulets, chariots et tentes.

M. Leroux se rassura tout à fait en constatant que le point où se

trouvait le nouveau camp était d'au moins dix mètres au-dessus des eaux remplissant la vallée.

— Est-ce que cet orage va durer longtemps? demanda-t-il?

Le vieux Cacique répondit :

— Qui sait? c'est peut-être l'affaire de quelques heures ; peut-être, au contraire, cela va-t-il durer huit jours, quinze jours, peut-être même trois semaines.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire? ajouta-t-il en voyant la mine consternée de son interlocuteur. Nous sommes en sûreté ici, et vous avez, dans vos fourgons, des vivres pour plusieurs mois.

— Hélas! dit le docteur, vous savez bien que vos compagnons prisent peu notre cuisine.

— Oh! ne vous inquiétez pas d'eux, dit le cacique. Ils sauront toujours bien se procurer leur nourriture, dussent-ils manger leurs chevaux et continuer la route à pied.

D'ailleurs, continua-t-il, j'ai exagéré en parlant d'un si long orage. On en rencontre de tels que j'ai dit, mais cela n'a lieu que pendant l'hiver. Tout me fait croire que demain matin le soleil en se levant dorera de ses rayons brillants la vallée rajeunie et resplendissante.

CHAPITRE CXXV

BON REPAS ET MAUVAIS TEMPS. — POMARD ET CHANSONS. — M. PIERRE DUTHER SE MONTRE SOUS UN NOUVEL ASPECT. — UN SOUVENIR DES ALPES DAUPHINOISES. — UNE IMPROVISATION DU CHANSONNIER PIERRE DUPONT. — UNE CHANSON INÉDITE. — LE *tonnerre*. — BONNE SOIRÉE. — CALFOUCOURAH COUCHE DANS LA TENTE. — UN BEAU SOLEIL ET UNE RIANTE MATINÉE. — PRÉPARATIFS DE DÉPART. — HEUREUX PRONOSTICS. — QUE FAIRE DES CHARIOTS? — UNE SOLUTION FACILE. — MORENO ET DUTHER PRENNENT UNE ROUTE ET EMMÈNENT LES COLLECTIONS DU DOCTEUR. — LA TROUPE DE CALFOUCOURAH SE PARTAGE EN TROIS : DEUX PARTIES SE DÉTACHENT, L'AUTRE RESTE AU CAMPEMENT. — LE CACIQUE SUIT LE DOCTEUR. — LA TRAVERSÉE DE LA CORDILLIÈRE. — GUANACOS ET CONDORS. — SÉPARATION. — LES NÉPENTHES : LE PHYLAMPHORA; L'INDIEN ET LE MADÉCASSE. — L'INSECTE QUI DEVIENT PLANTE. — ARRIVÉE A SANTIAGO. — SÉJOUR. — LA VILLE : LE ROCHER DE SANTA-LUCIA; UN CAPHARNAUM; L'ÉGLISE DE LA COMPANIA; TREMBLEMENT DE TERRE ET INCENDIE; MONUMENT COMMÉMORATIF ; UN BAL TROUBLÉ ET UN ACTE DE COURAGE DE M. FONTAINE. — PRÉCAUTIONS CONTRE LES TREMBLEMENTS DE TERRE. — L'EXPOSITION UNIVERSELLE DU CHILI. — LA QUINTA NORMAL ET LE PALAIS. — L'ALAMEDA. — LA GARE DE SANTIAGO. — LE TRAJET DE SANTIAGO A VALPARAISO. — LES HAUTEURS DE CUERTA-TABON. — QUILLOTA. — LES CORDILLIÈRES MOYENNES. — PAYSAGE. — LES VINS DU CHILI. — VALPARAISO. — LA TRAVERSÉE DE LA VILLE. — LA CLOCHE DE LA LOCOMOTIVE. — LA GARE. — UN BON ACCUEIL.

Ces paroles du vieux chef rassurèrent les voyageurs, qui se décidèrent à s'occuper moins de la tempête et à se mettre à table pour faire honneur aux mets que les deux nègres de M. Dick Moore avaient préparés sans se soucier des désordres atmosphériques.

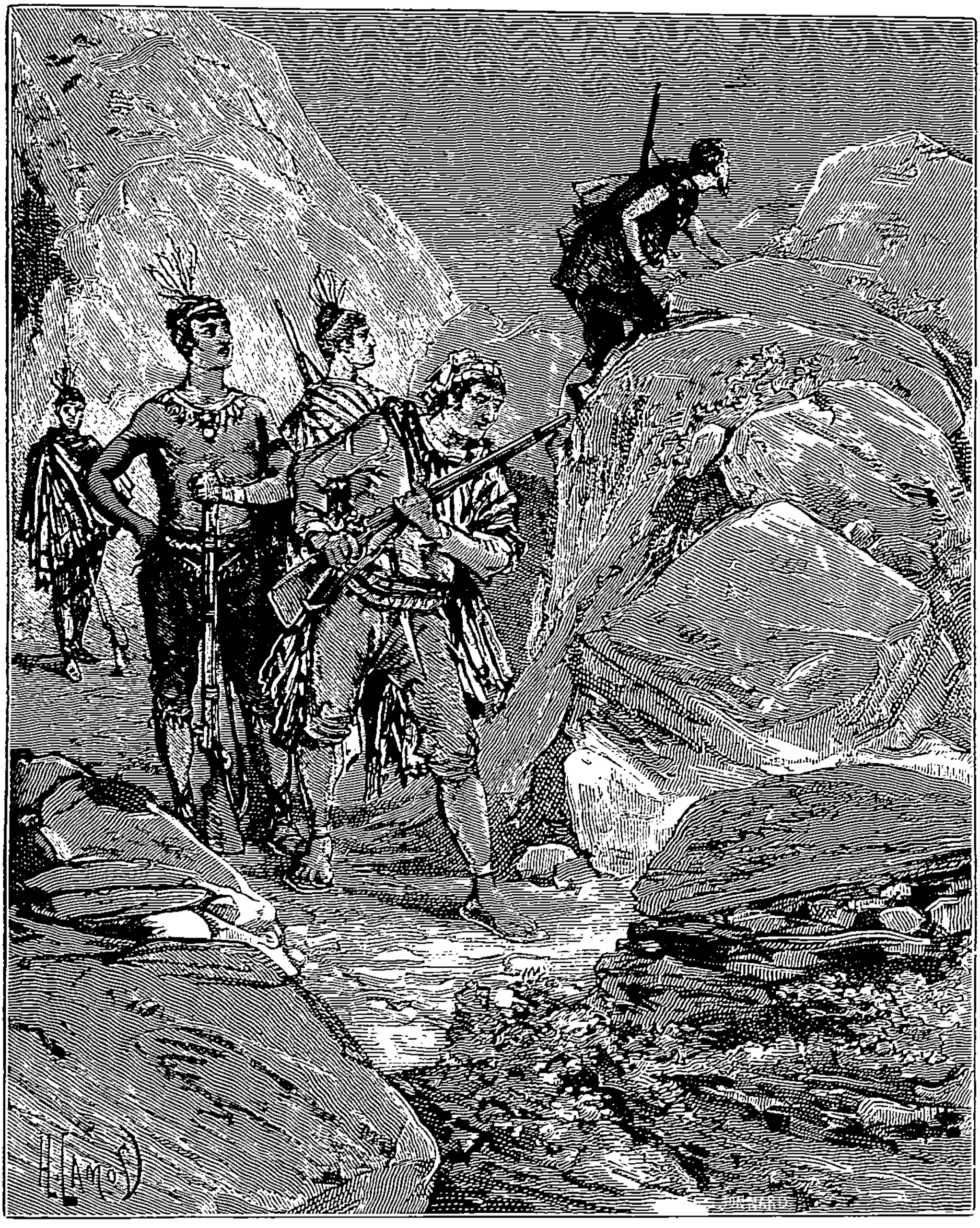
Le docteur fit servir quelques bouteilles d'un excellent pomard dont il avait fait une provision dans un coin d'un des fourgons. M. de la Bécassière ne voulut pas rester en retard, et, couvert d'un manteau imperméable, alla chercher un panier de champagne.

On but, on causa, on chanta même à la barbe de l'orage.

Ce fut M. Pierre Duther qui donna le signal des chansons. Il avait une belle voix de baryton, pleine et sonore; de plus il chantait avec un goût sans pareil.

— Cette tempête, dit-il, m'en rappelle une autre que j'ai vue en France, sur le sommet de l'Alpette, à deux mille mètres au dessus du niveau de la mer, ayant sous mes yeux l'admirable vallée de l'Isère, qui s'étend depuis Chambéry jusqu'à Grenoble.

J'ai si souvent vu des tempêtes que j'aurais oublié celle-là comme



Des bandes de pillards bien armés en occupent les défilés. (P. 1582.)

tant d'autres, sans une circonstance qui l'empêchera de jamais s'effacer de ma mémoire.

J'avais ce jour-là pour compagnon de route un incomparable poète mon ami le chansonnier Pierre Dupont.

Au milieu du fracas de la tempête, il se leva et chanta, de sa voix frêle mais juste, une chanson qu'il venait d'improviser, paroles et musique, et dont je me souviens comme si je venais de l'entendre.

Cette chanson, c'est la chanson du *Tonnerre*.

— Si nous l'osions, nous vous prierions de nous la chanter, hasarda timidement M. Jollibois.

— Ma foi! pourquoi pas? riposta l'explorateur; je ne vois pas ce que nous pourrions faire de mieux que de nous divertir tant que durera ce chien de temps, et puis je ne suis pas fâché de savoir comment le tonnerre des Andes accompagnera sa chanson.

Il sabla une coupe de champagne, toussa un peu, et avant de commencer, dit :

— Je vous préviens, messieurs, que ce que je vais vous dire est complètement inédit. Le pauvre Pierre est mort avant d'avoir pu faire éditer sa dernière œuvre qu'il avait bien voulu me dédier.

L'explorateur s'exécuta enfin et chanta les paroles suivantes, dont nous regrettons de ne pouvoir donner la musique.

LE TONNERRE

1

La nue est lourde, elle se traîne.
A son flanc jaillit un éclair.
Les monts semblent toucher la plaine.
Pas un souffle n'agite l'air.
Le flot s'assombrit, la tempête
Communique un tressaillement
A tout ce qui vit et végète.
On sent comme un frémissement.

Trois fois fulgurant, le tonnerre,
Par les échos répercuté,
Imprime des cieux à la terre
Les terreurs de sa majesté.

2

Comme sur la plage africaine,
Le lion affamé rugit,
Le tonnerre à la rauque haleine
Gronde vers le ciel qui rougit.
Sa voix rebondit sur les nues,
Sur les vagues, sur les rochers,
Avec des notes bien connues
Des animaux effarouchés.

3

Le coup devance la menace;
Le trépas est instantané.
Que les corps soient cendre ou bien glace,
L'édifice est découronné.
Le ciel contre lui-même en guerre,
Fait crouler dans une lueur
Jusqu'aux temples où la prière
Se réfugie avec la peur.

4

Comme des files en bataille,
Aussi droites que des guérets,
Ont disparu sous la mitraille
Les hêtres, géants des forêts!
La foudre, d'un coup, déracine
Ce chêne, vétéran du sol;
Et tout auprès, frêle ruine,
Tombe un oiseau, le rossignol!

5

Que Romulus ou César tombe,
Jupiter tonnant prend le deuil.
Que Jésus sur la croix succombe,
L'éclair lui fait un blanc linceuil.
C'est au Sinaï que la foudre
A promulgué l'immense loi!
J'ai vu réduire un trône en poudre :
L'éclair ajoutait son effroi.

6

Et pourtant, dans la solitude
Où l'infini, voilé d'azur,
Se dérobe à l'humaine étude,
La terre n'est qu'un point obscur.
Mais une grande loi nous lie
Aux points brillants du firmament,
Par qui la matière assouplie
A soumis la foudre à l'aimant

7

Prométhée a ravi la flamme,
Et Franklin l'électricité.
Il fut foudroyé, mais son âme
Reste au foyer de vérité.
On a supprimé la distance
Entre les cœurs et les cerveaux.
Un câble rattache la France
A l'âme des peuples nouveaux.

8

Il est une influence douce
Qui naît de l'électricité :
Par une invisible secousse,
Elle aide à la fécondité.
Ce n'est que du trop plein qu'il tonne.
La terre va fructifier,
Si bien que l'Été, que l'Automne,
Nous rempliront cuve et grenier!

Trois fois fulgurant, le tonnerre,
Par les échos répercuté,
Imprime des cieux à la terre,
Les terreurs de sa majesté.

Après le repas si joyeusement terminé, on but le champagne, on prit du café et du punch au rhum, on fuma des cigares sans plus s'occuper de la tempête ; puis, quand chacun se mit en devoir de regagner son hamac, Calfoucourah se coucha sans plus de façon sur une belle peau de jaguar étendue sur le sol et s'endormit profondément.

Lorsque tous ces joyeux compagnons se réveillèrent le lendemain, un brillant soleil éclairait la nature encore tout imprégnée de pluie et pompait la rosée de ses rayons brûlants et lumineux.

— Dans quelques heures, dit le vieux cacique, toute trace de l'orage aura disparu, en dehors de quelques ravines et de quelques fondrières creusées par les eaux. C'est pourquoi nous ferons bien de faire nos préparatifs de départ.

Cette tempête, ajouta-t-il, serait pour nous un gage que notre voyage dans la haute Cordillère s'accomplirait sans encombre, car il est rare que deux orages se succèdent à si court intervalle, si notre marche ne devait se trouver retardée par le passage des chariots.

— Expliquez-vous, grand chef, interrogea le docteur.

— La présence de ces lourds chariots nous interdit le passage des hautes montagnes par les sentiers à mulets, trop étroits pour recevoir leurs roues. Donc, d'abord, il nous faudra prendre la route trois fois plus longue qui sert au passage des bestiaux.

Ce n'est pas tout.

Cette route elle-même est bien loin d'être d'un accès facile. Nul n'a jamais songé à l'entretenir et à la réparer ; les fondrières creusées par les orages forment autant d'obstacles et de barrières qu'il faut franchir à grand renfort de travail et d'ingéniosité.

— Arrêtez-vous, ô grand chef, dit le docteur ; je crois la solution de ce problème des plus faciles. Combien de temps nous faudrait-il à dos de mulets pour traverser la Cordillère et atteindre les pays civilisés ?

— Huit jours au plus.

— Et en suivant la route des troupeaux ?

— Au moins un mois.

— Nous n'avons donc rien de mieux à faire que d'adopter le premier itinéraire.

— Oui, mais que ferez-vous des chariots ?

— Nous pourrions y prendre les provisions nécessaires au voyage, les charger sur nos mules et donner mission aux arriéros de conduire les lourds véhicules à Santiago, en y mettant le temps nécessaire. Mais je crois avoir trouvé mieux encore.

Notre père Calfoucourah a paru fort heureux du don que nous lui avons fait d'un de ces fourgons. Qu'il me permette de lui offrir les autres, avec les armes, les minutions, les provisions diverses et les vivres qui ne nous sont pas absolument nécessaires pendant la route.

— J'ai une objection à faire, dit Pierre Duther, qui assistait à l'entretien.

— Parlez, cher ami, dit le docteur.

— Que deviendront les précieuses collections paléontologiques, botaniques et autres, que vous avez faites ? vous ne pouvez songer à transporter des ossements de mastodonte à dos de mulets.

— C'est vrai, dit le docteur, et l'abandon de ces richesses scientifiques me serait infiniment sensible.

— Voilà ce que je propose, dit l'explorateur :

Mon ami Moreno et moi, nous nous détacherons de la colonne et nous prendrons la voie la plus longue, aidés de quatre arrieros et de quatre péones.

Nous n'emmènerons avec nous que le chariot chargé des collections d'histoire naturelle, avec les provisions nécessaires à notre longue traversée et qnatre paires de mules qui ne seront pas de trop, en dehors de

nos montures, pour nous aidér à nous tirer des passages difficiles.

Vous nous attendrez à Santiago ou vous nous y laisserez un mot pour nous faire savoir où nous devrons vous rejoindre.

Calfoucourah leva la main pour indiquer qu'il voulait parler.

— Mon fils a dit sagement; mais le cacique sait que la traversée des hautes montagnes n'est pas sans périls. Des bandes de pillards bien armés en occupent les défilés et pourraient se laisser tenter par les richesses que portera votre fourgon. Voici ce que je propose :

Puisque la générosité de mes fils blancs va jusqu'à me sacrifier les trésors que contiennent leurs fourgons et ces précieux fourgons eux-mêmes, j'accepte leur offre généreuse. Mon escorte se partagera en trois parties. L'une, que je continuerai à commander, suivra dans les sentiers de la montagne la troupe principale des blancs et les aidera à se défendre si par hasard quelqu'un osait les attaquer.

Le second peloton de mes hommes, commandé par un de mes fils, servira d'escorte au fourgon que vos compagnons emmèneront par la route des troupeaux.

Enfin, le troisième restera campé ici et, tout en gardant les chariots, attendra mon retour et les ordres que je croirai devoir donner.

— Encore une observation, ô vénérable cacique!

— Que mon fils parle librement.

— Nous pouvons bien laisser à notre père Calfoucourah nos chariots devenus encombrants et tous les bagages qui ne nous sont pas indispensables pour achever notre route. Mais il n'en est pas de même des mulets et des mules d'attelage, qui vont se convertir en bêtes de somme pour transporter nos provisions de bouche, nos tentes, nos bagages, nos armes. et nos munitions.

— Que mon fils ne se préoccupe pas de cela, dit le cacique centenaire; mes hommes auront pour emmener les fourgons au retour leurs infatigables chevaux qu'ils attelèront en nombre suffisant.

— Mais non! dit le marquis de la Bécassière. Une partie seulement de ces mules nous appartient en propre; les autres sont la propriété des arriéros qui nous accompagnent et auxquels nous en payons la location. Dès que nous aurons atteint la plaine chilienne, nous trouverons la vie civilisée, et nous n'aurons plus besoin ni d'escorte, ni de chariots ni d'autres mulets que nos montures. Calfoucourah, notre père vénéré, se fera escorter par les arriéros jusqu'à Mendoza et leurs animaux referont, attelés aux chariots fort allégés, la route qu'ils ont déjà faite.

Le vieux cacique secoua la tête pour indiquer son approbation.

Le chef des arriéros fut appelé; on lui fit connaître la résolution qu'on

venait de prendre; il fit quelques objections pour la forme, mais il consentit à tout quand M. Fontaine lui parla d'une gratification en beaux écus sonnants.

On se remit en route après un copieux déjeuner; les deux jeunes explorateurs s'éloignèrent à droite avec leur fourgon, pendant que la colonne principale se dirigeait vers la gauche et allait camper à quelques kilomètres plus loin, au fond de la vallée et au pied d'une haute montagne dont on devait le lendemain tenter l'escalade.

Nous ne raconterons pas les incidents divers, les fatigues et les dangers qu'eurent à affronter les voyageurs pendant la pénible traversée de la Cordillère. Qu'il nous suffise de dire que Calfoucourah, malgré son grand âge, refusa de les quitter avant qu'ils fussent arrivés au bas du versant opposé de la grande chaîne, et que, partout en route, il leur donna l'exemple du courage, de la résistance à la fatigue et de la persévérance.

La route fut pénible, et seul l'infatigable Canadien trouva à se distraire, malgré le froid intense. Il poursuivit impitoyablement les bandes de guanacos qui se montraient en grand nombre aux points les plus abrupts, et fit un grand nombre de victimes parmi les quadrupèdes et parmi les oiseaux de proie qui planaient dans les airs et sentirent la précision de ses balles.

Quand on eut atteint la plaine du Chili, on se sépara, non sans avoir échangé de cordiales poignées de mains et des souhaits mutuels de bon voyage. La caravane des Européens trouva aisément de nouveaux guides, et laissa les anciens reprendre le chemin des montagnes en compagnie des Indiens qu'ils devaient ramener à leur camp.

Tout danger ayant disparu pour nos amis, ils prirent à petite vitesse la route qui devait les conduire à Santiago, où ils espéraient trouver des nouvelles de l'oncle Million et de son navire *le Succès*.

Le docteur s'était remis à herboriser le long du chemin.

— Tiens ! s'écria-t-il en s'approchant d'un joli arbuste, voici le *nepenthes phyllamphora*, le mangeur de mouches ; je m'attendais peu à le rencontrer ici, pas plus que son singulier voisin, l'insecte qui devient plante, et que je croyais aussi un des produits exclusivement brésiliens.

Chacun des voyageurs sauta en bas de sa mule et accourut pour voir les êtres singuliers que le savant naturaliste signalait à leur attention.

— Regardez bien, dit le docteur; voilà des mouches qui voltigent autour de cet arbuste; remarquez celle-ci, elle va se poser sur le calice de cette fleur.

— Tiens ! tiens ! dit le marquis, semblable à la feuille délicate de

notre sensitive de France, la fleur s'est refermée sur son indiscrète visiteuse et l'a constituée sa prisonnière.

— Dites sa victime et sa proie, s'écria le docteur. La fleur du népenthes ne se rouvrira que lorsque la mouche aura totalement disparu, digérée par la plante gloutonne.

— Votre plante est vraiment curieuse, dit M. Fontaine ; j'avais entendu parler de sa faculté de digérer les mouches, mais je n'avais pas encore trouvé l'occasion de l'observer moi-même.

J'ai d'ailleurs, ajouta-t-il, rencontré aux Indes et à Madagascar deux sortes de népenthes qui ont bien leur part de singularité.

— Vous voulez parler sans doute du népenthe distillatoire de l'Inde? demanda le docteur.

— Justement ! J'ai été souvent à même de les observer de près.

Cette plante se présente sous la forme d'une tige de trente à trente-cinq centimètres, portant des feuilles en forme cylindrique d'environ huit centimètres de profondeur sur deux ou trois centimètres de diamètre. La partie intérieure de ce réceptacle est colorée en bleu ; ses bords lisses et bien dressés sont fermés par un couvercle orbiculaire.

Les lieux où cette plante se rencontre le plus souvent sont ordinairement humides et ombragés; ce qui, entre nous soit dit, vient démentir l'opinion de certains voyageurs et de certains poètes qui prêtent au népenthe la mission providentielle de fournir de l'eau au voyageur altéré.

Chaque feuille, en effet, est pleine d'une eau cristallisée et fraîche.

— J'ai personnellement aussi, reprit le docteur, étudié une autre sorte de népenthe qui a de certains rapports avec le précédent et que j'ai rencontré à Madagascar dans une petite vallée, non loin de Tamatave.

Au moment où le jour paraît, les feuilles, qui sont très grandes, et qui forment des urnes rétrécies à la base, d'un jaune rouge, garnies à l'orifice d'un rebord saillant et strié, sont entièrement remplies d'eau et fermées hermétiquement par leurs opercules.

Le poids de l'eau emprisonnée est si considérable que les feuilles fléchissent et s'appuient sur le sol.

A ce moment, pour ouvrir le couvercle, il faut déchirer la feuille.

Vers huit heures, on peut saisir quelques mouvements contractiles à la périphérie des opercules ; ceux-ci commencent à se disjoindre ; en même temps, les feuilles s'élèvent peu à peu au-dessus de la terre.

Au bout d'une heure, les urnes sont entièrement ouvertes et l'évaporation les allège rapidement de leur contenu, ce qui permet aux feuilles de reprendre leur position normale sur la tige.

Vers les trois heures de l'après-midi, les deux tiers de l'eau ont dis-

La foule épouvantée se rua vers les issues latérales. (P. 1587.)

paru ; alors l'évaporation se ralentit et les urnes commencent à se refermer. A partir de cinq heures, tous les opercules sont abaissés et se remplissent à nouveau.

— Vous nous avez parlé aussi, cher docteur, d'un insecte qui devient plante? demanda Jollibois.

— Tenez, regardez là, non loin de notre arbuste insectivore, cette grosse larve dont le corps est articulé et dur à l'extérieur.

Au moment où l'on croit qu'il va mourir, il s'enterre à quelques centimètres de profondeur. Là il meurt et pousse. Comme le Daphnis de la fable, ses pattes s'allongent et germent.

Le corps de l'insecte lui-même se déforme peu à peu, grossit et devient tubercule, assez semblable à une pomme de terre, bien qu'il conserve encore sa conformation primitive.

Bientôt la tige se développe au point de devenir une plante ; au printemps elle se couvre de fleurs bleues [1].

Il est permi de croire qne ce phénomène est dû à une graine qui se plaît à germer et à se développer dans le corps de cette larve.

La petite caravane arriva enfin à Santiago.

Là, nos voyageurs apprirent que le *Succès* les attendait dans le port de Valparaiso et que les voyageuses étaient venues, huit jours auparavant, visiter la capitale du Chili.

Un chemin de fer met en communication Santiago avec Valparaiso; nos amis n'avaient donc plus besoin de leurs mules; ils vendirent celles qui leur appartenaient et donnèrent congé à leurs arrièros avec celles qu'ils s'étaient contentés de louer.

Ce qui restait de provision de bouche fut distribué à Calfoucourah et à ses Indiens qui prirent congé de leurs nouveaux amis. Cette libéralité permit à eux et aux muletiers de faire quelques repas plus délicats qu'ils n'auraient espéré en rencontrer dans toute leur vie, sans cette circonstance.

Nos explorateurs consacrèrent une journée entière pour visiter Santiago, malgré le vif désir qu'ils avaient de rejoindre les dames et le chef de l'expédition.

Santiago mérite en effet une étude spéciale et a une physionomie toute particulière.

Elle doit à son élévation de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer et au voisinage de la Cordillère et de ses glaciers le climat très sain dont elle jouit.

La première chose qui attira l'attention des nouveaux arrivés fut le rocher de Santa Lucca.

Au milieu de la ville s'élève ce monticule converti en jardin d'agrément. On trouve sur ce tertre, véritable réduction de la butte Montmartre, tout un capharnaüm d'objets divers : cafés, observatoire, restaurants, tirs, beffroi, ménagerie, etc, etc.

Il y a aussi dans la ville un monument destiné à rappeler une terrible catastrophe.

1 Lire le *Sud-Amérique*, par le comte CHARLES D'URSEL, Plon et Cie, éditeurs à Paris.

Le 8 décembrn 1863, pendant qu'une partie de la population se trouvait réunie par l'office dans l'église de la Compania, un tremblement de terre se fit sentir tout à coup. Les cierges renversés par le choc mirent le feu aux draperies de la nef, et en quelques minutes un violent incendie se déclara.

Par malheur, la porte principale de l'église était fermée ; la foule épouvantée se rua vers les issues latérales trop étroites, qui se trouvèrent immédiatement obstruées, ; près de 2,000 personnes furent brûlées dans cet édifice.

Le monument élevé sur le lieu même où s'est passé cet horrible drame est surmonté d'une statue de bronze, levant les bras au ciel et implorant trop tard la protection céleste.

Sur le piédestal de ce monument on lit cette inscription :

A la mémoire
Des victimes immolées par le feu
Le 8 décembre 1863
L'amour et la douleur
De la population de Santiago.

— A mon dernier passage ici, dit M. Fontaine, je faillis être victime d'un accident du même genre qui menaça d'arriver dans la salle de bal du grand théâtre.

On se livrait avec entrain à la danse, quand tout à coup un grondement sinistre se fit entendre ; les lustres se mirent à s'agiter et le plancher à se mouvoir ; il n'y avait pas de doute possible, c'était un tremblement de terre.

En un instant, les danses et la musique s'arrêtèrent, les couleurs disparurent des visages animés par le plaisir, et la masse des assistants se porta d'un même élan vers une issue étroite pour fuir dans la rue.

A ce moment je compris le danger : on allait s'écraser en essayant inutilement de sortir.

Je me précipitai et je parvins à atteindre le premier la porte non loin de laquelle j'étais précédemment placé ; je la fermai au verrou et je me plaçai en face, défendant à quiconqne de sortir.

Heureusement le plafond ne tomba pas ; personne ne fut écrasé et on en fut quitte pour la peur.

— Comment peut-on se résigner à rester dans un pays où l'on vit sans cesse en danger de mort? interrogea le jeune Jollibois.

Ce fut M. Fontaine qui répondit

— On ne s'habitue pas, dit-il, à un danger de cette nature, mais chacun cherche à en prendre son parti.

La seule précaution en usage, lorsque le tremblement de terre devient sérieux, est de sortir en toute hâte des maisons pour se réfugier au milieu de la rue.

Quand le fait se produit pendant la nuit, on a le curieux spectacle d'une population entière affolée par la peur, poussant des cris de détresse et adressant au ciel des prières, à genoux sur le sol, en costume de nuit.

— J'étais ici en 1875, dit encore M. Fontaine, au moment où avait lieu l'Exposition universelle internationale du Chili. C'est le palais de cette Exposition et le parc qui l'avoisine, la Quinta Normal, que nous allons visiter.

Aujourd'hui ce palais, qui est l'œuvre d'un artiste français, M. Paul Lathoud, est transformé en institut agronomique, et comprend en outre un musée ethnographique très curieux, que malheureusement nous n'aurons pas le temps de visiter en détail.

Les voyageurs parcoururent à la hâte ces musées et admirèrent les nombreuses et élégantes constructions disséminées non loin du palais.

Ce sont les écuries, les étables, les parcs à bestiaux, les serres, les volières, les poulaillers.

En avançant sous les allées ombreuses, ils arrivèrent à des plantations types de tous les végétaux utiles dont la culture doit être développée ou innovée au Chili.

Les maisons d'habitation des directeurs de la Quinta étaient entourées d'une profusion de fleurs.

L'heure du départ sonna enfin. Les voyageurs arrivèrent au chemin de fer en longeant une très longue et très large avenue, avec quatre contre-allées plantées de grands arbres, bordées de belles maisons, dont quelques unes auraient pu, sans trop d'orgueil, se décorer du titre de palais.

De distance en distance, se dressaient des statues et quelques monuments commémoratifs.

Cette avenue se nomme l'Alameda ; c'est la plus belle promenade de la ville.

— Et, affirma l'explorateur M. Fontaine, l'une des plus belles du monde.

Le train se mit en route, et bientôt les voyageurs purent contempler avec admiration la contrée pittoresque à travers laquelle a été tracé le chemin de fer.

Après avoir traversé un plateau qui paraissait d'une grande fertilité, ils entrèrent dans une région rocheuse, montueuse, tourmentée et ravinée

La voie ferrée franchit ainsi les hauteurs de Cuerta-Tabon, puis arriva à Quillota, où l'on fit halte pour déjeuner.

Quillota est une ville d'une dizaine de mille habitants, située à peu près à la moitié du chemin de Santiago à Valparaiso ; c'est un lieu assez gai, environné de jardins plantés d'arbres fruitiers et dont les maisons apparaissent encadrées par de larges massifs de feuillage.

On était arrivé aux Cordillères moyennes. C'est une chaîne plus basse que celle des Andes, s'étendant parallèlement à la côte, coupée par de larges gorges, donnant passage aux nombreuses rivières qui vont se jeter dans le Pacifique.

Le train se remit en route et traversa toute une série de longues plaines ondulées.

Çà et là, un rideau de peupliers ou un bouquet d'eucalyptus rompaient la monotonie du paysage.

Sur tout le parcours, les voyageurs rencontraient de grands troupeaux de chèvres et de moutons ; parfois ils croisaient des bandes de cavaliers chiliens montés sur des chevaux petits, mais vigoureux, au pied toujours sûr, qui descendaient les pentes au galop, la tête basse, la bride sur le cou.

Ces cavaliers étaient vêtus du même poncho que portaient les hommes des pampas, et ils étaient, comme eux aussi, coiffés d'un grand chapeau de paille. Ils étaient chaussés d'énormes étriers en bois, ressemblant à des sabots, et dans lesquels leur pied disparaissait complètement.

M. Fontaine apprit à ses compagnons de route que, depuis une dizaine d'années, la culture de la vigne avait pris au Chili et spécialement dans la contrée parcourue par le chemin de fer de Valparaiso, un développement extrêmement considérable.

— L'introduction en grande quantité de cépages français, dit-il, la transformation des procédés de culture et de fabrication, ont donné d'excellents résultats et le Chili produit maintenant en abondance des vins de Bordeaux et de Bourgogne, qui, (vous pourrez en juger vous-mêmes), sont très buvables, comme, d'ailleurs, les vins d'Algérie.

L'importation de nos cépages a été prohibée récemment pour éviter celle du phylloxera. Les méthodes se perfectionnent, l'art de choisir les expositions et le terrain est de plus en plus étudié, la production augmente de jour en jour. Bientôt peut-être, au lieu d'envoyer nos vins au Chili, nous serons obligés de tirer de là nos Chambertin et nos Clos-Lafitte.

Le train arriva enfin à Valparaiso et traversa la ville sur une voie qui n'est isolée par aucune clôture. Les seules précautions prises étaient de sonner la grosse cloche de la locomotive pendant tout le parcours dans

l'intérieur de la ville et d'avoir placé, à l'avant de la machine, un chasse-obstacle, assez solide pour culbuter en dehors de la voie tout ce qui ne se rangerait pas à son approche.

Quand les voyageurs descendirent du train à la gare d'arrivée qui est située près du quai, ils furent accueillis par un joyeux hourra.

Le docteur avait eu la précaution, avant de partir de Santiago, de prévenir l'oncle Pétrus, de leur prochaine arrivée à Valparaiso. Le brave Marsellais, escorté de son inséparable M. Barbier, était accouru avec des voitures pour emmener à l'hôtel les voyageurs et leurs bagages.

Les dames avaient demandé à être de la partie, mais M. Million leur avait démontré qu'il n'y avait rien de bien gai pour elles à voir charger des colis et que mieux valait qu'elles attendissent l'arrivée des explorateurs, auxquels le cuisinier Lerat avait préparé un repas aussi délicat que plantureux.

CHAPITRE CXXVI

LA BAIE DE VALPARAISO. — *Cerros* OU COLLINES. — LA VALLÉE DU PARADIS. — CORDIALE RÉCEPTION. — TENDRES SOUVENIRS. — LE REPAS DE BIENVENUE. — LE DOCTEUR LEROUX ET L'ONCLE PÉTRUS DÉSIGNÉS COMME ORATEURS. — LONGUE SÉANCE NOCTURNE. — Mlle ALLARD SEULE NE PARTAGE PAS L'ALLÉGRESSE GÉNÉRALE. — APPRÉHENSIONS CAUSÉES PAR L'ARRIVÉE PROCHAINE DE M. PIERRE DUTHER. — UNE PAROLE CONSOLANTE DE L'ONCLE MILLION. — PROJET D'EXCURSION EN MER. — VISITE A L'ILE DE JUAN FERNANDEZ. — DÉPART DU *Succès*. — L'ILE DE ROBINSON ET SON HISTOIRE. — LES AVENTURIERS DU XVIIe SIÈCLE ET LES CORSAIRES. — LE CAPITAINE CORSAIRE KOOK. — UN ROBINSON INDIEN WILL. — EXTRAIT DU JOURNAL DU CAPITAINE KOOK. — DANIEL FOE. — LES AVENTURES DU PREMIER ROBINSON. — LE MOKITOS ROBIN. — LA TAVERNE WALKINS A BRISTOL, LE MATELOT ALEXANDRE SELVRAG ET LE GENTILHOMME DIMANCHE. — LE ROBINSON CRUSOÉ EST SANS DOUTE UN PERSONNAGE COMPLEXE. — LES BALEINIERS ET LES PÊCHEURS DE PHOQUES. — PROSPÉRITÉ ET DÉCADENCE. — LA GUERRE AUX CHÈVRES. — BANDE DE CHIENS DE CHASSE. — L'ILE ABANDONNÉE PAR SES VISITEURS HABITUELS. — LA PAIX SE CONCLUT ENTRE LES CHÈVRES ET LES CHIENS. — LE CAPITAINE MORS. — DON CAVO. — MAS-A-TIERRA DEVIENT UN LIEU D'EXIL. — UN ROBINSON VOLONTAIRE : M. BERTERO. — LE NOUVEAU ROBINSON ALLEMAND : M. DE RODT. — UN CONDOR. — UN COUP DE FUSIL DE MAITRE. — UNE LUTTE OU MÉDOR RESTE VICTORIEUX. — RÉCITS FABULEUX ET EXAGÉRÉS. — LES RÉGIONS HABITÉES PAR LE CONDOR. — PROMENADES ET EXCURSIONS DANS L'INTÉRIEUR DE L'ILE. — LES RECHERCHES DES DEUX SAVANTS. — L'ARBRE A CIRE OU *myricus*. — LA PRÉPARATION DE LA CIRE VÉGÉTALE. — UNE GROTTE. — L'ARBRE CHANDELLE. — UNE FLAMME BRILLANTE ; LE BOIS DE *Santo-Palo*. — RACINES DE VALÉRIANE. — L'ARBRE A SAVON OU *mayten*. — UNE BRILLANTE CHASSE. — LES OISEAUX RARES. — RETOUR A VALPARAISO. — LES DEUX ABSENTS SONT REVENUS. — PIERRE DUTHER DEMANDE UN ENTRETIEN AVEC Mlle ALLARD.

Une chaloupe attendait les explorateurs dans la baie de Valparaiso où le *Succès* était à l'ancre.

Cette baie a la forme d'un demi-cercle ouvert au nord ; elle est bordée de *cerros* ou collines assez élevées, nues, rougeâtres et d'un aspect triste.

Le pied de ces collines est très voisin de la mer, et la ville, après s'être installée sur une longue ligne au bord de la plage, a dû, pour s'étendre, les escalader en partie.

Bien qu'ils aperçussent çà et là, dans les gorges, quelques bouquets de verdure, les voyageurs s'accordèrent à dire qu'au premier coup d'œil du moins, rien ne semblait mériter au port chilien le nom de Vallée du Paradis.

Nous ne chercherons pas à peindre avec quelle tendresse et quel en-

thousiasme furent accueillis les nouveaux venus. Leur longue absence, les dangers de toute sorte qu'ils avaient été appelés à courir pendant leur voyage à travers le continent américain étaient bien faits pour développer au plus haut degré chez les dames restées à bord du *Succès* l'intérêt qui s'attache toujours aux audacieuses et périlleuses aventures.

Le lecteur se rendra aisément compte du développement que devaient prendre ces sentiments, s'il veut bien se souvenir de l'amour pur et sincère qui unissait la jolie Hélène Bourgeois au peintre Beaudoin son maître, M^lle^ Marie Fontaine, au beau marquis de la Bécassière et la charmante Pauline Daubry à l'ancien chef de rayon des magasins du Louvre.

Les questions se croisaient en tous sens, les poignées de mains étaient échangées, et un tel brouhaha régna d'abord qu'il était absolument impossible de s'entendre.

Heureusement on vint avertir tout le monde que le repas était servi, et chacun alla prendre sa place à la table commune.

L'appétit et la délicatesse des mets mit bien vite un peu d'ordre dans cette confusion. Le silence se rétablit et les conversations particulières firent place, pendant la première demi-heure à un bruit très significatif de fourchettes et de vaisselle.

— Un orateur fut désigné dans les deux camps pour résumer les aventures survenues depuis la séparation. Ce fut le docteur Leroux chez les expéditionnistes et l'oncle Petrus chez les navigateurs.

Nos lecteurs sont au courant des événements qui firent les frais de cette conversation; c'est pourquoi nous nous dispenserons d'y revenir.

Quoi qu'il en soit, la séance se prolongea fort avant dans la nuit, et déjà les premières lueurs du crépuscule rayaient le ciel du côté du levant quand l'oncle Million donna le signal de la retraite.

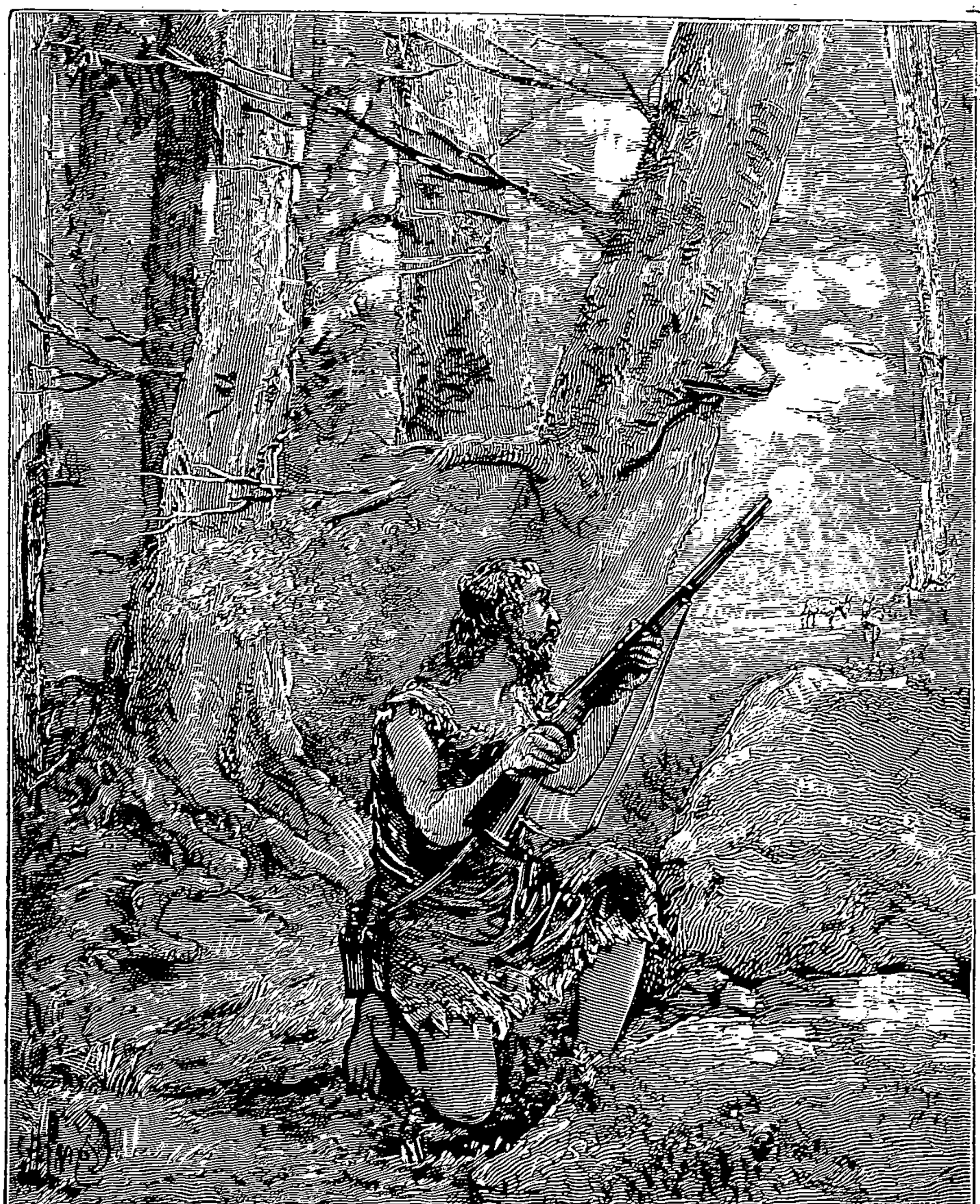
La journée du lendemain fut encore fort agitée, et les divers couples d'amoureux en usèrent largement pour peindre les inquiétudes que l'absence de l'objet aimé avait fait naître dans leur cœur.

Au milieu de cette joie générale, une seule personne était restée triste et inquiète. C'était Clémence Allard, la demoiselle d'honneur.

Ce n'est pas, en effet, sans une très vive inquiétude qu'elle avait appris la prochaine arrivée de son persécuteur, l'explorateur Pierre Duther.

Quelle serait la nouvelle allure de cet homme singulier? Allait-il encore lui parler de cet amour odieux au nom duquel il l'avait séparée de la troupe de ses amis et l'avait entraînée au milieu des hordes de sauvages?

L'oncle Petrus, auquel la jeune fille fit part de ses appréhensions, sourit en homme qui en sait plus long qu'il n'en veut dire.



Il avait son fusil avec une petite corne à poudre. (P. 1595.)

— Qui vivra verra, se contenta-t-il de dire entre ses dents. Vous n'avez rien à craindre.

Mlle Allard, qui savait combien le Marseillais était bon et combien elle avait droit de compter sur son affection paternelle, se sentit un peu rassurée et, le soir, au dîner, parvint à prendre part à la conversation générale.

— Quand pensez-vous que nos leux explorateurs pourront nous rejoindre? demanda M. Million.

— Ils ne peuvent pas être ici avant huit jours, répondit M. Fontaine.

— Donc il ne faut pas songer à quitter le port auparavant.

— Pourquoi cela? demanda le marquis.

— Parce que *le Succès* ne peut partir avant l'arrivée de nos amis.

— Partir, non! mais faire une excursion en mer.

— Une excursion, s'écria-t-on de toute part; une excursion où?

— Hé parbleu! reprit le marquis, pourquoi ne profiterions-nous pas de ce repos forcé pour aller visiter l'île de Juan Fernandez et pour y aller chasser les chèvres qu'y a laissées l'illustre ami de la jeunesse, le célèbre Robinson Crusoë.

— Tiens! tiens! C'est une idée cela, s'écria-t-on à la ronde, demandons au capitaine si ce voyage peut se faire et s'il doit durer trop longtemps.

Le commandant du navire consulté assura que rien ne s'opposait à aller dans l'île de Robinson qui n'est pas à plus de cent vingt lieues de Valparaiso.

— Nous aurons même le temps, ajouta-t-il, pour peu que cela vous soit agréable, d'y séjourner deux ou trois jours, à la condition de faire prévenir les deux retardataires de notre prochain retour, si par hasard ils étaient à Valparaiso avant nous.

L'excursion à l'île de Juan Fernandez fut votée à l'unanimité, et le surlendemain matin, le *Succès* quitta le port, poussé doublement par son hélice et par le vent de terre qui permit d'utiliser toutes les voiles.

Il va sans dire que l'île de Robinson et son histoire firent pendant la route les frais de toutes les conversations.

M. Fontaine surtout fut interrogé et répondit avec son obligeance habituelle.

— Ce fut, dit-il, à la grande époque où des aventuriers de toute nation parcouraient les océans pour s'abattre sur le sol américain, je parle de 1675 à 1690, que repoussés de toute part sur les rives de l'Amérique méridionale, ils trouvèrent dans l'île de Juan Fernandez un abri commode et des aiguades faciles.

Ces corsaires, à l'affut des galions chargés de l'or du Nouveau-Monde, mouillaient habituellement dans une baie au sud qui offrait un abri sûr contre les caprices du temps.

Ce fut, paraît-il, à cette époque qu'un certain capitaine corsaire, Cook, qu'il ne faut pas confondre avec le capitaine Cook, le grand navigateur, arriva à Juan Fernandez le 22 mars 1684 et envoya dans l'intérieur

de l'île à la recherche d'un Indien Moskitos qu'un autre navire de corsaires y avait abandonné en 1681.

L'arrivée d'une escadre espagnole empêcha le capitaine Cook de poursuivre plus longtemps ces recherches.

Quelques personnes pensent qu'il faut voir dans ce Moskitos, le véritable Robinson Crusoë décrit par Daniel Foë.

Sans vouloir me prononcer sur cette hypothèse, ajouta M. Fontaine, je me contenterai de vous lire les quelques lignes qu'a consacrées, dans son journal, le capitaine Cook à cet Indien qui séjourna seul pendant trois ans dans cette terre déserte.

« Quoique les Espagnols, qui savaient, dit-il, que nous l'avions laissé dans l'île, l'eussent cherché diverses fois, ils n'avaient pu le trouver.

« Il était dans les bois à chasser des chèvres quand le capitaine Watling fit rembarquer ses gens, et les vaisseaux étaient déjà à la voile quand l'oublié arriva sur le rivage.

« Il avait son fusil et un couteau, avec une petite corne de poudre et un peu de plomb.

« Après avoir consommé son plomb et sa poudre, il trouva moyen de scier avec son couteau le canon de son fusil en petits morceaux et d'en faire des hameçons, des lames, des harpons, et un long couteau.

« Il chauffait premièrement les morceaux de fer, au feu qu'il allumait avec sa pierre à fusil. Les morceaux étant chauds, il les battait avec des pierres et leur donnait la figure qu'il voulait; il les appointait ensuite ou les aiguisait.

« Il avait appris des Anglais cette manière de travailler le fer. Il avait en même temps réussi à tremper sa lame de couteau et à la rendre si dure quelle lui servait de scie.

« Ceci paraîtra surprenant à ceux qui ne connaissent pas le talent d'imitation des Indiens, et leur industrie et leur patience.

« Avec les instruments ainsi faits, il eut toutes les productions de l'île, chèvres ou poissons.

« Il nous a dit qu'avant d'avoir eu le temps de fabriquer des hameçons et des harpons, il avait été obligé de manger du veau marin tué à coups de bâton, ce qui est une mauvaise nourriture; mais que depuis, il n'avait tué de veaux marins que pour faire des lignes de leur peau qu'il coupait en courroies.

« A un demi-mille de la mer, il avait une petite maison ou hutte, revêtue de peaux de chèvres. Son lit ou barban était sur des pieux qui avaient deux-pieds de hauteur et était couvert aussi de peaux de chèvre.

« Il ne lui était point resté d'habits, ayant usé ceux qu'il avait eus

du capitaine Watting, et il portait une simple peau autour des reins.

« Il aperçut notre vaisseau le jour avant que nous mouillassions ; et ne doutant pas que nous ne fussions Anglais et aventuriers, il tua trois chèvres le matin, avant que nous fussions à l'ancre, qu'il fît cuire avec des choux pour nous régaler quand nous serions à terre.

« Quand nous débarquâmes, un moskitos de notre bord, nommé Robin, sauta le premier à terre, et courant vers son frère le moskitos solitaire, il fut se jeter tout de son long à ses pieds et le visage en terre.

— Tiens ! tiens ! dit le peintre Baudoin, c'est ainsi que l'auteur anglais peint la rencontre de Vendredi avec Robinson.

— Je continue, dit M. Fontaine :

« Le solitaire le releva, et l'ayant embrassé, il se jeta à son tour aux pieds de Robin, le visage en terre et en fut aussi relevé.

« Nous nous arrêtâmes avec plaisir, pour voir la surprise, la tendresse et la cérémonie d'une entrevue toute pleine d'affection de part et d'autre.

« Les civilités étant faites, nous nous approchâmes pour embrasser celui que nous avions retrouvé ; il semblait ravi de voir arriver ses vieux amis qui venaient le chercher exprès, à ce qu'il croyait, après trois ans de séparation.

« Il y avait, en effet, beaucoup d'hommes de notre équipage qui étaient sur le navire du capitaine Watling, quand on abandonna ici ce pauvre Indien, et il les connaissait tous. Il s'appelait Will, comme l'autre Robin, noms que les Anglais leur avaient donnés, car ils n'en ont pas entre eux. »

— Tel est le récit du capitaine Kook, tel que je l'emprunte à un excellent livre de M. le docteur Félix Meynard : *Voyages et aventures au Chili* (Paris, librairie Nouvelle). Il est permis de croire que ce fut là le récit qui servit de thème au romancier anglais.

— Y a-t-il donc à ce sujet une autre version? interrogea M^lle^ Marie Bourgeois.

— Oui, dit M. Fontaine, et je n'aurai pas besoin de fermer mon livre pour vous la faire connaître.

On raconte qu'un jour un homme vêtu, chaussé et coiffé de peau de chèvre, entra un soir dans la taverne de Walkins à Bristol. Daniel Foë, qu'on surnommait le *Gentilhomme Dimanche*, s'y trouvait attablé.

L'homme déguisé en sauvage s'appelait Alexandre Selvrag. Il affirma qu'on l'avait abandonné pendant cinq années sur l'île de Juan Fernandez, où il avait perdu presque l'usage de la parole.

Une véritable intimité s'établit dès lors entre l'auteur et le solitaire rendu à la société.

Dix ans plus tard, Daniel Foë, alors âgé de cinquante-huit ans et plongé dans la misère la plus grande, se souvint du sauvage de la mer du Sud. Il écrivit son histoire afin de se créer quelques ressources par la vente du manuscrit; et tout en l'écrivant, il se consolait lui-même de ses malheurs, en exaltant le courage et la résignation de son héros.

Le docteur Leroux demanda la parole.

— Il m'est avis, dit-il, que le Robinson Crusoë est un personnage complexe. Il est probable, en effet que, Daniel Foë, un des hommes les plus savants de son siècle et qui avait fréquenté longtemps les hommes de mer, connaissait non seulement l'Indien Will et son compagnon Robin (d'où il a peut-être tiré le nom de son héros), mais d'autres encore qui avaient été abandonnés dans la même île.

M. Fontaine reprit la parole quand le docteur eut achevé.

— Vous voyez, dit-il, mesdames et messieurs, que l'île de Juan Fernandez fut célèbre au temps des aventuriers. Voici ce qu'en dit, au point de vue historique, l'auteur du livre que j'ai dans les mains :

Après les aventuriers, vinrent les baleiniers et les pêcheurs de phoques; mais ils y ont si rudement travaillé que les races de cétacés et d'amphibies se sont éteintes et que les navires aujourd'hui n'ont garde d'y venir perdre leur temps.

En 1792, le vice-roi du Pérou y fonda une bourgade. On planta des vergers, les fruits y mûrirent. L'herbe du maté, que vous avez vu en si grand honneur dans la République Argentine, et qui ne l'est pas moins auprès des créoles du Chili, y prospéra.

Les bœufs eux-mêmes s'y multiplièrent aussi à miracle et y devinrent aussi nombreux que les chèvres. Malheureusement, cette création du vice-roi s'étiola quelques années après et disparut. Ces îles devinrent aussi désertes que lorsque le senor Juan Fernandez, allant de Lima à Valdivia y aborda par hasard en 1563.

Le vice-roi, qui n'avait pas réussi dans sa tentative de colonisation, comprit cependant qu'il était urgent que l'Espagne s'emparât définitivement d'un poste aussi important, où ses ennemis venaient faire du bois et de l'eau, et s'approvisionner de viande fraîche, en massacrant des phalanges de chèvres sauvages qui se reproduisaient au bout de quelques mois.

Selon lui, le remède à apporter à un tel mal devait être radical, très radical, et il supposa avec raison qu'une fois toutes les chèvres anéanties et leur reproduction rendue impossible, les forbans ne visiteraient pas si assidûment ces parages.

Il expédia donc à diverses reprises des bandes de chiens de chasse, des limiers qui jugulèrent les malheureuses chèvres.

Les aventuriers, ne trouvant plus sur cette île les provisions dont ils manquaient, cessèrent peu à peu de les fréquenter.

Cependant un ou deux couples de chèvres, qui s'étaient réfugiés sur la pointe la plus inaccessible d'une aiguille de rocher où les chiens ne purent les forcer, se multiplièrent avec tant de fécondité que, quelques années plus tard, les troupeaux étaient encore plus nombreux qu'avant l'arrivée des limiers ; mais on les laissa vivre en paix, car les flibustiers avaient oublié désormais la route de ces îles.

Un historien, Ulledo, dit que les limiers de Mas-à-Tierra s'abâtardirent pendant que les chèvres habitèrent les hauteurs ; eux aussi se prirent à croître et à multiplier, et si fort, que bientôt ils vaguèrent par bandes épaisses sur les grèves, se nourrissant des poissons abandonnés par le retrait de la marée, et de la chair des phoques qu'ils surprenaient endormis.

Ces féroces, ces superbes, ces agiles limiers, de haute race, avaient pactisé avec les chèvres qu'ils étaient chargés de détruire.

— Ce fait n'a pas lieu de nous surprendre, interrompit le peintre Beaudoin; ne voyons-nous pas à Paris, sur le même tas d'ordure, des chiens, des chats et des rats s'allier pour disputer au chiffonnier et à son crochet les reliefs de cuisine qui y sont ensevelis ?

M. Fontaine compléta ainsi l'histoire de l'île de Robinson Crusoé :

— Lorsque le capitaine Mors visita Juan Fernandez, dit-il, en s'appuyant toujours sur l'autorité du docteur Maynard, à la fin du siècle dernier, le rivage était protégé par une batterie armée de cinq canons et par un fortin percé de quinze embrasures, mais n'ayant encore qu'une seule pièce d'artillerie. La garnison aurait eu peine à se défendre contre les chiens, si les chiens eussent conservé leur courage d'autrefois et leur férocité native.

Six soldats déguenillés, émaciés par des fièvres de longues date, étaient chargés de maintenir le bon ordre au milieu de quarante colons et sa Grandeur don Cavo de la Calenza tenait entre ses mains l'autorité suprême.

— Don Cavo, dit le capitaine Mors, maître, après Dieu, dans ces parages, rappelait assez bien par ses allures courtoises et dignes, le vénérable hidalgo auquel Robinson confia le gouvernement de son île.

Les colons s'ennuyèrent bientôt, et, manquant de courage et de résignation, retournèrent sur le continent.

Mas-à-Tierra devint ensuite un lieu d'exil, à l'usage de la vice-royauté des divers gouvernements qui se succédèrent au pied des Andes pendant les guerres de l'indépendance et de la république actuelle du Chili. Le

célèbre général Freyre y fut déporté; chaque parti vainqueur y confinait ses adversaires vaincus.

Quand j'ai visité l'île de Robinson, dit M. Fontaine, et que j'y vins chasser le cabri, j'étais loin de me douter qu'un célèbre naturaliste s'était volontairement enfermé dans cette solitude pour y étudier les secrets et les mystères de la flore de l'Amérique du Sud.

Ce Robinson de la botanique, M. Bertero, y séjourna pendant trois ou quatre ans. Il est mort depuis, et je regrette de n'avoir pas vu publier le résultat de ses travaux.

— Quoi qu'il arrive, dit le docteur Leroux, le nom de ce savant dévoué ne périra pas; car son nom a été donné à une plante crucifère, la *berteroa* qui croît dans le midi de l'Europe, en Asie et au Pérou si l'on en croit M. de Candolle.

— Je sais, continua le docteur, qu'en 1832, M. Laplace prophétisait un brillant avenir à Juan Fernaudez, mais il oubliait que cette île n'a d'autre avenir que la guerre et la résurection des Flibustiers; or, jusqu'à présent, malgré son état d'hostilité permanent avec le Pérou, rien ne peut faire prévoir que de nouvelles escadres de pirates viendront faire la guerre au Chili.

— J'ai appris à Valparaiso, messieurs, reprit l'oncle Million, qu'un Robinson nouveau s'est installé, il y a quelque temps déjà, dans l'île de Juan Fernandez : mais, hélas! ce n'est ni un pauvre naufragé, ni un philosophe, ni un poète, ni même un original.

C'est tout simplement un homme pratique, un Allemand, M. de Rodt, qui, moyennant un loyer annuel d'environ sept mille francs, a loué l'île de Robinson au gouvernement chilien pour s'y établir et y commencer une exploitation agricole.

— Au nom de la poésie et de la légende, s'écria le marquis de la Bécassière, je demande que si nous rencontrons ce mangeur de choucroute, nous nous dispensions de lui dire bonjour.

On débarqua enfin dans l'île de Robinson.

Le *Succès* mouilla dans un port du sud, sachant que la colonie allemande de M. de Rodt, composée d'une centaine de travailleurs, était établie dans le nord.

A peine avait-on mis pied à terre, tous les chasseurs munis de leurs armes de précision, que les regards de se dirigèrent à la fois sur un des plus hauts rochers qui bordaient la rive.

Une masse noirâtre s'élevait lentement au-dessus du roc en tournoyant dans les airs.

C'était un condor, cet oiseau si rare même dans les lieux qui lui

servent de retraite, que pendant toute la traversée des Andes, Guillaume Novet n'avait réussi qu'une fois ou deux à en abattre un dont la peau figurait déjà dans la collection ornithologique du docteur.

Le Canadien mit en joue l'oiseau monstrueux, malgré l'énorme hauteur à laquelle il se trouvait et qui réduisait sa grosseur à celle d'un merle.

— C'est hors de portée! s'écria le marquis, sans se donner même la peine de prendre son fusil pendu à son épaule.

— Qui sait? répliqua Novet en visant avec soin l'oiseau dans les airs.

Le condor, à ce moment, comme entraîné par une sorte de fatalité, se rapprochait des nouveaux venus et, si la hauteur où il planait ne diminuait pas, la distance qui le séparait des chasseurs allait en s'amoindrissant sans cesse.

Quand il fut juste sur la tête du Canadien, celui-ci lâcha la détente de son arme et, à la stupéfaction générale, chacun put voir le monstre ailé tourner sur lui-même et venir s'abattre comme une masse à dix pas des promeneurs.

Ceux-ci se précipitèrent sur cette magnifique proie, mais quelque diligence qu'ils y missent, ils arrivèrent après le vaillant Médor, qui déjà avait commencé un combat héroïque contre l'énorme oiseau mortellement blessé.

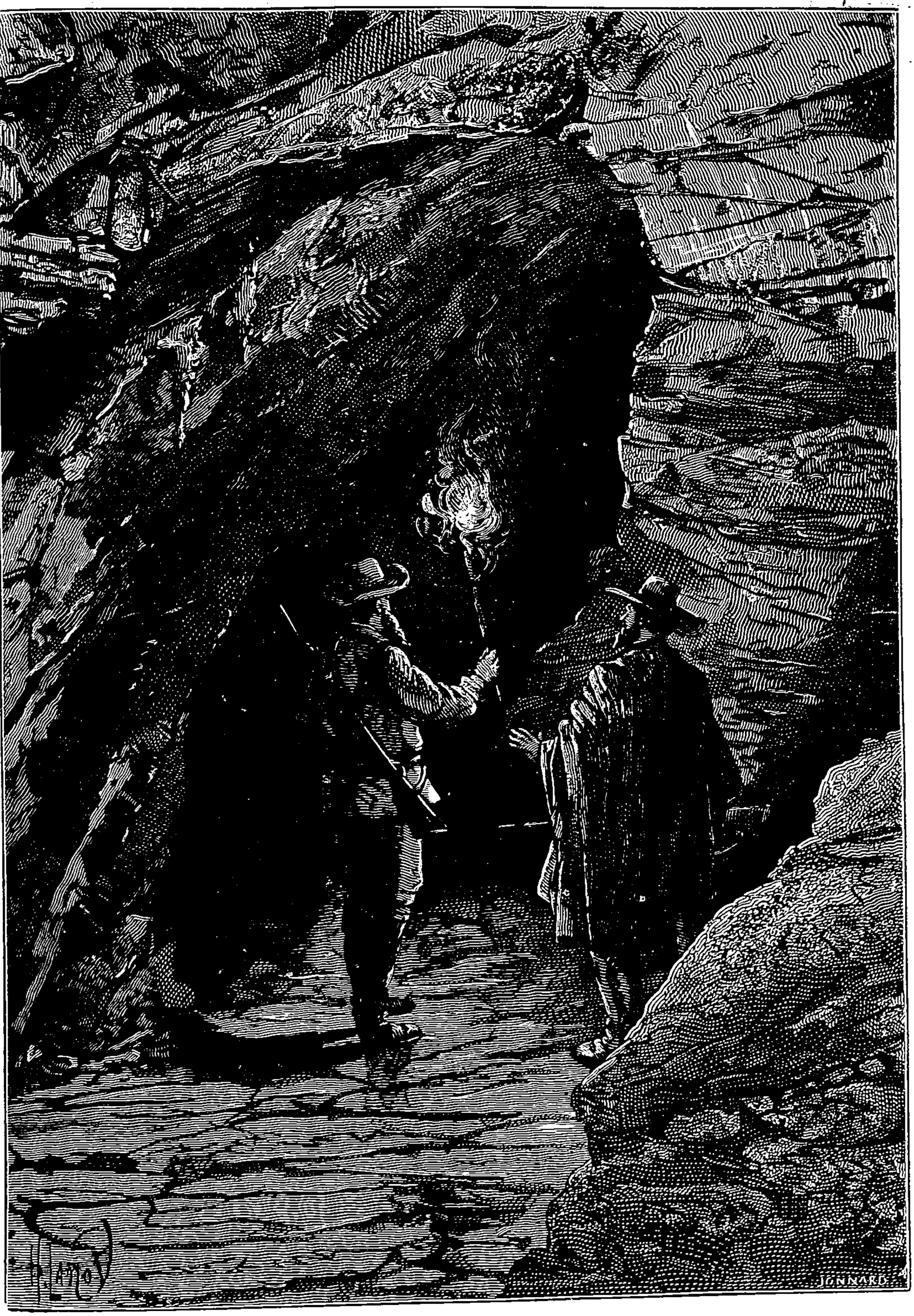
Le volatile couché sur son dos se défendait du bec, des ongles et des ailes. Pour un chien moins expérimenté que le fidèle compagnon de M. Dick Moore, malgré la gravité de la blessure de l'oiseau, la défaite eût été certaine; Médor, lui, l'attaqua avec une impétuosité et une agilité qui ne laissaient pas au blessé un instant de répit.

En vain le condor frappait des coups de son bec formidable, lançait en avant ses griffes d'acier, se faisait un bouclier de ses ailes puissantes de trois mètres d'envergure. Toute cette furie frappait dans le vide; le chien, agile comme un clown, faisait des volte-face et des simulacres d'attaque qui trompaient l'adversaire et usaient inutilement ses forces.

Enfin, profitant d'un faux mouvement de son ennemi, il s'élança et fit un bond terrible. Le cou rugueux et sans plumes du condor, enfermé dans la mâchoire du brave chien comme dans un étau, craqua sous ses dents cruelles et le roi des airs resta immobile les ailes tendues, les griffes rentrées et inertes. Il était mort.

Le docteur s'empressa de ramasser le bel oiseau et chacun accourut pour le contempler.

— On a raconté, dit-il, bien des fables sur le condor; quelques-uns



Les deux explorateurs s'enfoncèrent dans une des galeries de la grotte. (P. 1604.)

ont soutenu qu'il pouvait enlever, dans son vol souverain, des moutons, des lamas, des vaches, des taureaux, des cerfs et même des enfants. On sait aujourd'hui que, comme le grand vautour des Alpes *(vultur barbatus)*, il se contente de cueillir dans les troupeaux les enfants nouveau-nés.

Le condor, mesdames, ne préfère pas, comme on l'a dit, les montagnes aux plaines, puisqu'on le retrouve dans les plaines comme sur les montagnes; mais ce que le décide surtout sur le choix de son habitation, c'est la nature des lieux, qu'il aime dépouillés, arides, pourvu qu'il y trouve des lamas, des alpacas, des cerfs, des guanaques, des gamas, des phoques ou dés otaries qui constituent sa nourriture ordinaire.

Le condor, vit en général, isolé, et non en troupes nombreuses, comme d'autres oiseaux de proie.

Sa force consiste surtout dans son bec, avec lequel il entame, déchire et dépèce sa proie, et non dans ses ongles qui, malgré leur longueur, manquent d'énergie.

Les nouveaux débarqués dressèrent sur le rivage une tente sous laquelle on se donna rendez-vous pour l'heure du repas; puis les chasseurs, laissant les dames sous la garde des serviteurs de M. Million et de M. Barbier, s'aventurèrent hardiment dans les montagnes

M. Fontaine et le docteur partirent de leur côté pour se livrer à des recherches d'histoire naturelle. Nous suivrons quelques instants les deux savants, laissant nos Nemrods faire un massacre des chèvres sauvages et des oiseaux divers que Médor faisait s'envoler à portée de leurs armes.

— Tiens! tiens! dit le docteur s'arrêtant devant un arbre de médiocre hauteur, voilà un ami que je n'avais pas rencontré depuis le jardin des Plantes de Paris; c'est l'arbre à cire, le myricus, qui donne de la cire et dont les feuilles ont le précieux avantage d'absorber les effluves malsaines des terres marécageuses.

La cire de ces arbres, que M. Kellermann est parvenu à blanchir et dont il a fabriqué des bougies de très bonne qualité, est composée, comme celle des abeilles, de cérine et de myricine, avec une légère différence dans la proportion de ces deux corps.

— Connaissez-vous le mode de préparation employé pour l'extraire? demanda M. Fontaine.

— Sans doute! et rien n'est plus simple.

L'arbre à cire fleurit avant la pousse des feuilles, et quand les feuilles sont tombées, les fruits demeurent sur les branches pendant les premiers mois d'hiver.

Le fruit est un petit drupe à une seule graine. On remplit de ces fruits des sacs de toile et on les plonge dans une cuve d'eau bouillante.

Bientôt la cire liquéfiée surnage; on la recueille, elle est de première qualité; la seconde qualité provient du marc de ces mêmes fruits soumis à une nouvelle ébullition prolongée.

Pendant qu'ils devisaient ainsi et récoltaient des plantes, des fleurs et des insectes, les deux savants arrivèrent au pied d'une montagne ou plutôt d'un amas de roches bizarres dont la partie supérieure était à peine recouverte d'humus et d'une maigre végétation.

M. Fontaine désigna à son compagnon une ouverture creusée dans le roc et qui semblait s'avancer assez loin dans les flancs de la montagne.

— Je regrette que nous n'ayons pas apporté de bougies, dit-il; car j'aurais eu du plaisir à visiter cette grotte. Qui sait si cela n'a pas été une des demeures de Robinson et si nous n'y trouverions pas quelque trace de son passage?

— Qu'à cela ne tienne, répondit le docteur, à défaut de bougies, nous avons l'arbre-chandelle. J'en ai rencontré un non loin d'ici, attendez-moi un instant, et je serai bientôt en mesure de vous conduire au fond de la grotte la plus obscure et la plus profonde.

En effet, le savant naturaliste s'éloigna un instant, et revint tenant à la main un bâton.

— Ramassons quelques brindilles, dit-il, et allumons du feu; il importe que mon flambeau soit légèrement carbonisé dans le bout; cela remplira le rôle de la mèche dans une lampe.

Quand cette opération préliminaire si simple eut été faite, le docteur éteignit dans la cendre son bâton qui, par son bout allumé, donnait naissance à une flamme assez claire, mais peu visible en plein jour

Les deux amis entrèrent hardiment dans la grotte déserte, et lorsqu'ils eurent atteint le point où l'obscurité la plus complète remplaçait la pénombre, ils s'arrêtèrent tout à coup.

Le docteur tira de sa poche une boite d'allumettes-bougies, en fit craquer une et présenta la partie enflammée au bout carbonisé du bâton-chandelle.

Soudain jaillit une flamme aussi brillante que celle d'un bec de gaz.

— Voilà, dit le docteur, ce que les Chiliens appellent le bois de *Santo-Palo*; c'est le salut des voyageurs égarés dans la forêt.

Les deux explorateurs, éclairés par leur torche naturelle, s'enfoncèrent dans une des galeries de la grotte qui s'offrait devant eux; mais ils furent arrêtés bientôt par des entassements de roches brisées qui leur interdisaient tout passage.

Ils visitèrent de même les autres galeries, mais partout ils se heur-

tèrent contre des obstacles de même nature, et ils durent, sans avoir rien trouvé de remarquable, revenir sur leurs pas et continuer leur excursion à travers champs.

Le docteur, d'ailleurs, n'eut pas à se plaindre de la moisson qu'il fit pendant cette promenade. Il récolta des racines de valériane, précieuses pour faire du feu sur les hautes cimes et qui, là où le bois manque absolument, forment un foyer donnant du calorique autant que les meilleures bûches de chauffage.

Plus loin, il récolta un gros paquet d'écorce d'arbre et, voyant les yeux interrogateurs de son compagnon de route :

— Ceci est l'écorce du *mayten*, l'arbre à savon du Chili. Une poignée, macérée pendant une demi-heure dans un baquet d'eau tiède, produira des montagnes de mousse auxquelles aucune tache grasse ne saurait résister.

Les deux amis rentrèrent au campement chargés de richesses scientifiques.

Quant aux chasseurs, ils apportaient six beaux chevreaux que Tobi et Zoyo, qui les avaient accompagnés, avaient chargés sur une claie improvisée.

Cela représentait sans doute de véritables richesses culinaires; mais le docteur sauta de joie quand on étala la collection d'oiseaux rares tombés sous les coups de fusil des adroits tireurs.

Il eut bien vite reconnu et classé tous ces trésors ornithologiques :

C'étaient la *marraine* du Chili, la *certhia chiliensis*, la grive *tchile*, assez semblable à la nôtre; la grèbe de la Conception, des gros-becs, des pics à huppe de feu, des moucherolles bleues, des anubis chanteurs aux pieds roses, des merles moqueurs, etc., etc.

Tout le monde étant content, le repas fut d'une gaieté folle. Les jeunes filles ne pouvaient se lasser de contempler le visage de leurs amoureux, visage bronzé par le soleil de la pampa et les ouragans des montagnes.

On avait assez visité l'île de Robinson, et le *Succès* reprit la route de Valparaiso.

Là, des nouvelles graves attendaient les voyageurs, qui virent accourir sur le quai, au moment du débarquement, les deux vaillants explorateurs Moreno et Pierre Duther.

Ce dernier, après avoir fait un salut général à la société réunie, se rapprocha de M^lle^ Allard, se découvrit et lui dit à demi-voix :

— Mademoiselle Clémence, j'ai à vous parler sans retard et à implorer votre bon cœur, car j'ai bien des choses à me faire pardonner.

— Monsieur Duther, répondit la jeune fille, offrez-moi votre bras, et pendant que nous rentrerons à l'hôtel, vous aurez le temps de me dire tout ce que vous voudrez.

Et la jeune fille, rassurée à demi, appuya son bras sur celui de l'homme qui l'avait si cruellement persécutée.

— Mademoiselle, dit-il, vous pourrez à l'avenir aimer et épouser l'homme de votre choix, car je dois vous confesser que ce que je vous avais montré comme un obstacle infranchissable entre vous et M. Émile n'a jamais été qu'une création de mon esprit.

Pardonnez-moi, mademoiselle, cette fourberie dont mon amour pour vous est ma seule excuse.

Mlle Allard, commençant à comprendre que la liberté lui était enfin rendue, fit un bond de joie.

— Je suis trop heureuse, monsieur Duther, pour vous garder rancune.

CHAPITRE CXXVII

CE QUI SE PASSAIT A SAINT-LOUIS. — L'USINE MONTEZUMA ET Cie. — PROGRÈS ACCOMPLIS. — UN ÉTABLISSEMENT MODÈLE. — LES MÉTAUX, LES BOIS, LES FRUITS, LES PELLETERIES; BAZAR UNIVERSEL. — L'HABITATION DU COMTE TRANSFORMÉE. — LE PALAIS DU COMTE DE MONTEZUMA. — LA DEMEURE DE LA COMTESSE ORLINOFF. — DE VIEILLES CONNAISSANCES INDIENNES. — UNE SOIRÉE CHEZ LA COMTESSE. — UN COLLOQUE INTÉRESSANT. — UNE DISCUSSION D'ÉCONOMIE POLITIQUE. — L'OFFRE ET LA DEMANDE. — UNE AFFAIRE DE BOURSE, OU IL EST QUESTION DU PLACER DU LAC. — M. JOHNSON. — FIN DE LA SOIRÉE. — LE COMTE ET LA COMTESSE ATTENDENT QUELQU'UN. — LE CRI DE LA CHOUETTE. — ARRIVÉE DU BIZON-ROUX. — MAUVAISES NOUVELLES. — DÉCOURAGEMENT ET DÉSESPOIR. — UNE RÉSOLUTION DE LA COMTESSE. — LE *Cygne*. — DÉPART SUBIT. — VOYAGE MYSTÉRIEUX. — QUÉBEC. — L'HOTEL DE FRANCE. — M. DICK MOORE REÇOIT UNE VISITE INATTENDUE. — IL S'AGIT D'ADIEUX DÉFINITIFS. — RETOUR VERS LE PASSÉ. — UNE SCÈNE D'AMOUR. — UNE CONFESSION D'ATTALA. — PLUS D'AMOUR, PLUS DE PATRIOTISME. — LA MORT EST PRÉFÉRABLE A UNE VIE INCOLORE ET SANS BUT. — C'EST UN ADIEU SUPRÊME. — CE QUE PENSE M. DICK MOORE. — LES DEUX ÉPOUX MOURRONT ENSEMBLE.

Pendant que ces faits s'étaient passés dans l'Amérique méridionale, d'autres graves événements avaient eu lieu aux États-Unis, chez les deux illustres conspirateurs, qui n'avaient rêvé rien moins que l'affranchissement des deux continents américains, et au Canada, où MM. Champion et Dick Moor associaient leurs efforts pour l'exploitation du richissime placer du Lac.

Nous quitterons donc le gros de la troupe de la Noce parisienne réuni après une longue séparation à Valparaiso, et nous nous rendrons d'abord à Saint-Louis, dans l'usine Montézuma et Cie devenue fameuse dans tout le Nouveau-Monde.

Depuis que nos lecteurs ont visité cet établissement modèle, d'énormes progrès s'y sont accomplis.

L'immense domaine acheté par la Revanche est devenu insuffisant et de toute part des annexes sont venues s'y joindre.

Aux hauts-fourneaux primitifs et à tout l'outillage qui sert à la fonte des minerais, à la production des métaux, à leur épuration et à leur alliage, sont venues se joindre une foule d'industries, qui toutes sont reliées entre elles par l'utilisation de ces métaux.

Le fer, la fonte, l'acier et le cuivre sont employés à la fabrication des rails de chemins de fer, des locomotives, des machines à vapeur, des machines outils, des ponts, des charpentes, des marteaux pilons, des outils de toute nature, et même des armes.

Dans l'usine de Saint-Louis en effet, les associés qui la gouvernent ont étendu leur industrie à toutes les branches de la production humaine, Vingt navires qui coulent sur le Missouri apportent les matières premières de l'intérieur des terres et transportent à la mer, pour être dispersés dans les cinq parties du monde, les produits manufacturés dans cette colossale turbine.

Ici, les bois venus des Montagnes-Rocheuses sont convertis en traverses de chemins de fer, en wagons, en voitures, en navires de grand et de petit tonnage, en meubles de toute sorte, en objets menuisés et prêts à être mis en place dans des constructions nouvelles.

Là, les cotons et les lainages sont cardés, filés et tissés.

Plus loin, les fruits de la plaine et ceux de la forêt amenés de tous les coins du Nouveau-Monde, le caoutchouc, la gutta-percha, les gommes précieuses, sont traités et emballés; les produits pharmaceutiques empruntés à la flore américaine sont préparés et dirigés vers les grands dépôts européens.

Les pelleteries provenant du Nord-Amérique ont leurs magasins et sont mises en état pour figurer sur les riches marchés du nouveau et de l'ancien monde.

En un mot, l'usine de Saint-Louis est devenue un bazar universel où se prépare et s'élabore tout ce qui peut servir à la grande et à la petite industrie du globe tout entier.

Il y a loin, ainsi qu'on voit, entre l'usine nouvelle et l'embryon a la construction duquel nos lecteurs ont pu assister.

Aussi aujourd'hui, plus n'est besoin de dissimuler le trésor des ancêtres, dont la valeur énorme représente à peine le mouvement d'argent qui se produit annuellement dans l'immense usine. Plus n'est besoin non plus de réunir les conspirateurs convoqués dans la grotte du Mammouth; car quelle inquiétude peuvent faire naître quelques nouveaux venus au milieu de cette agglomération de vingt mille ouvriers recrutés on ne sait d'où et représentant dans leur ensemble toutes les nations du monde.

La maison particulière occupée à l'origine par le comte de Montezuma est devenue elle-même le centre de l'industrie la plus délicate, l'épuration des métaux précieux.

C'est de là que partent chaque jour, sous forme de lingots de diverses grosseurs et de différents titres, les lingots transformés du trésor des ancêtres, qui serviront ici à la confection des monnaies précieuses, là à la confection des boîtes d'horlogerie, ailleurs à la fabrication des bijoux de toute sorte.

Elle se présenta au capitaine du yacht de plaisance. (P. 1614.)

Rien ne saurait d'ailleurs donner une idée, même approximative, de l'immense activité qui règne dans cet établissement, dont les dimensions atteignent celles d'une ville.

Nous avons certes, en France, des usines importantes, le Creusot, par exemple, qui a cent vingt hectares de surface et qui occupe cinq à six mille ouvriers, sans parler de Baccarat, de l'usine Gouin à Paris, de la

manufacture de Saint-Gobain, de l'usine d'Oullins à Lyon, des charbonnages de Saint-Étienne et de ceux du nord et du sud de la France, des ardoisières, des tuileries, des manufactures des tabacs, etc., etc.

Rien de tout cela ne peut donner une idée de l'usine de Saint-Louis; car dans chacun de ces énormes établissements on ne fabrique qu'une sorte d'objets, on ne produit qu'une espèce de marchandise spéciale.

Celui que les Indiens connaissent sous le nom de la Revanche a dû, depuis longtemps, quitter l'usine et aller résider à quelques kilomètres plus loin, dans une sorte de palais princier qu'il s'y est fait construire et où il est servi par un monde entier de domestiques exclusivement indiens.

De son côté, la comtesse d'Orlinoff s'est établie sur l'autre bord du fleuve dans une résidence qui, pour l'étendue, la richesse, la grandeur et l'élégance des constructions, n'a rien à envier à celle qu'occupe le comte de Montezuma, resté son inaltérable ami.

Comme lui, elle s'est entourée d'un personnel exclusivement indien, recruté tout entier dans la tribu des Comanches, car elle n'a pas oublié que c'est chez eux qu'a été son berceau.

Parmi les serviteurs de celle qui fut la reine des Prairies, nous retrouverons d'anciens amis, vieillis, mais ayant conservé leur allure grave et digne : le Cerf-Cornu, le Grand-Serpent, et le Maître-des-Ténèbres, le fils et le successeur du Hibou-Blanc, grand-prêtre et médecin comanche, le seul qui ait hérité de son père de la connaissance approfondie de la caverne du Mammouth, le seul qui puisse encore y servir de guide aux deux grands chefs de la conspiration indienne.

C'est dans le palais de la comtesse Orlinoff que nous conduirons nos lecteurs le jour où nous allons retrouver les grands industriels, et nous pénétrerons avec eux dans un salon somptueux où sont réunis déjà divers personnages dont le costume et les allures indiquent une situation distinguée dans le monde.

Le public qui se presse autour de la comtesse est exclusivement masculin; on cessera d'en être surpris quand on saura qu'il s'agit uniquement d'une soirée d'affaires où l'on ne doit causer que de vastes intérêts, généraux ou particuliers, banque, chemins de fer, entreprises de paquebots, exploitations minières, etc., etc.

M. le comte de Montezuma assiste naturellement à ce conciliabule; il est assis sur un divan dans un des angles du salon et est fort entouré.

— Vous croyez, monsieur le comte, dit un grand monsieur négligemment appuyé sur le dossier d'un fauteuil, que cette baisse sur la valeur de l'or est prochaine?

— Je ne dis pas prochaine, mais inévitable.

— Qui vous fait croire cela ?

— Les résultats déjà obtenus dans l'exploitation des mines du Canada. Pensez-vous, monsieur Johnson, que des milliers de kilos d'or jetés chaque jour, en plus de la production ordinaire, dans la circulation, n'amèneront pas fatalement un excédent de l'offre sur la demande, et par suite une dépréciation de la marchandise offerte?

— Ce principe d'économie politique est élémentaire, répondit M. Johnson ; mais il y a là, à mon avis, une excellente affaire à entreprendre.

— Je vous écoute, dit le comte.

— Admettez-vous avec moi que le métal précieux, au fur et à mesure qu'il devient plus commun, trouve des utilisations nouvelles, et que malgré les mines de la Californie, de l'Australie, du Venezuela, des Guyanes, du Chili et du Pérou, l'or est resté le roi des métaux et a conservé sa valeur comparative ?

— Je ne dis pas non.

— Faisant la part de l'exagération et aussi celle des difficultés d'exploitation de mines dans un pays inhabité l'été et inhabitable l'hiver, je veux bien admettre pourtant que si les propriétaires du nouveau filon que vous me signalez jetaient d'un seul coup sur les marchés du monde une énorme quantité de métal, ils amèneraient une baisse sur cette valeur.

— Eh bien ! concluez, dit le comte.

— Je conclus que c'est une simple affaire de bourse et que, si vous le voulez, nous avons là un beau coup à faire.

— Continuez, cher monsieur.

— De combien de millions pourriez-vous disposer sans nuire à vos affaires courantes ?

— Peuh !.. mettez deux ou trois cents.

— C'est une somme. Moi, j'en ai bien le double de disponible. Voilà ce que je vous propose.

Nous allons nous mettre en relations avec les propriétaires de la mine du... comment dites-vous ?

— Du Lac.

— Très bien, du Lac. Nous faisons avec eux un marché ferme par lequel nous leur achetons pendant un nombre déterminé d'années tout l'or qu'ils pourront produire. Cet or, nous le traduisons en lingots fins dans votre usine et nous le gardons précieusement dans nos caves.

— J'avoue que je ne vois pas encore où est la spéculation.

— C'est pourtant d'une simplicité enfantine.

Pendant que nous nous constituons cette réserve, nous occupons.

et faisons disparaître de la circulation tout l'or qui tombe entre nos mains.

Si nos capitaux sont insuffisants...

— Je vous arrête là, cher M. Johnson. Je vous ai parlé de trois cents millions, mettez-en six cents ; Mme la comtesse Orlinoff, sans laquelle je ne fais aucune affaire, en apportera autant ; avec les six cents millions que vous proposez...

— Mettez-en encore autant, répondit le Yankee ; je puis les fournir si c'est nécessaire, mais nous n'aurons pas besoin du quart de ces fonds, ou bien à quoi servirait donc le crédit ?

— Là-dessus vous êtes plus compétent que moi, dit en souriant le comte. Continuez donc, cher ami, j'entrevois en effet une excellente affaire.

— Elle est limpide comme le jour ; au fur et à mesure que l'or devient rare, il est plus recherché ; nous faisons écrire dans tous les journaux du monde qu'il va manquer à la consommation et le jour où les têtes sont bien échauffées, où l'or fait prime sur toutes les places, nous inondons le monde et nous réalisons un bénéfice colossal.

— M. Johnson, gardons cette affaire entre nous ; je suis en relations avec nos chercheurs d'or et je me charge de traiter dans de bonnes conditions avec eux. J'ai déjà à peu près le monopole du produit des mines de la Californie et de l'Amazonie. Je suis un des acheteurs importants de l'or du Callao, de Saint-Elie et de Dieu-Merci en Guyane.

Je vais m'occuper du Brésil, car dans l'état actuel il n'y a pas grand chose à faire au Chili et au Pérou.

Enfin, j'ai en Australie un représentant qui peut nous assurer la prépondérance sur les marchés de Sidney et de Melbourne. Vous voyez que l'affaire ira comme sur des roulettes.

— Que vous disais-je? Vous vous effrayiez à tort.

— Je reconnais et je proclame bien volontiers que M. Jonhson est le premier banquier et le plus habile homme de bourse de tous les États-Unis.

Les deux interlocuteurs se levèrent, et quittant le coin solitaire qu'ils avaient occupé jusque là, ils se rapprochèrent du groupe nombreux qui faisait à la comtesse Orlinoff une sorte de garde du corps.

Ainsi s'écoula la soirée, moitié remplie par des conversations d'affaires, moitié par des conversations mondaines.

Vers minuit, le flot des visiteurs se retira et les deux conspirateurs restèrent seuls.

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

— Savez-vous, monsieur le comte, dit la comtesse, que l'absence prolongée du Bizon-Roux commence à m'inquiéter bien vivement.

— Elle m'inquiète moi-mème à tel point, reprit le descendant de Montezuma, que j'ai résolu de partir dès demain et d'aller savoir *de visu* la cause de cet inexplicable retard.

A peine le comte avait-il prononcé ces paroles qu'un cri strident, parti de la campagne, fit tressaillir les deux causeurs.

C'était le cri nocturne de la chouette qui semblait partir du sommet d'un des arbres du parc.

— Enfin! s'écria la comtesse, comme soulagée d'un mortel souci, voilà notre messager de retour.

Le comte ouvrit une des fenêtres du salon et fit entendre un léger et presque imperceptible sifflement.

Puis, sans dire un mot, il descendit l'escalier d'honneur qui conduisait dans les salons et alla ouvrir la petite porte dérobée qui donnait sur un balcon de marbre et permettait de s'introduire dans le palais sans nécessiter l'intervention des serviteurs.

La silhouette du Bizon-Roux se dessina sur la partie lumineuse éclairée par la lune brillante.

— Hâte-toi, frère, dit le comte à demi-voix; nous commencions à trembler pour toi.

— Le Bizon-Roux n'a couru nul danger, répliqua le chef, mais il revient le cœur navré, car aucune de ses espérances ne s'est réalisée.

— Entre et hâte-toi de nous dire quel a été le résultat de ta mission.

— Mauvais, archimauvais. Les Indiens ne sont plus que de vieilles femmes tremblantes; tout courage est mort en eux et pas une seule tribu ne lèvera l'étendard de la révolte.

Le jeune prince laissa tomber sa tête entre ses mains.

— Hélas! hélas! s'écria-t-il, il faut donc à jamais renoncer à nos beaux projets!

La comtesse lui tendit la main, comme pour le consoler.

— Que voulez-vous, ami, dit-elle de sa voix la plus mélodieuse, il faut savoir se résigner quand la Providence se déclare hautement contre nous.

— Se résigner! vivre sans but! s'écria le comte! La mort est cent fois préférable à ce renoncement fatal, à cette existense incolore!

M^me^ d'Orlinoff fut sans doute frappée par ces paroles du comte. Elle resta longtemps muette et pensive. Enfin elle releva la tête.

— Monsieur le comte, dit-elle, pouvez-vous me céder le *Cygne* pour un voyage de quelques jours?

— Vous voulez nous quitter?

— Il le faut.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander où vous allez?

— Vous le saurez plus tard, mon cher comte; aujourd'hui, permettez-moi de me taire.

En disant ces mots, la comtesse s'enveloppa dans son manteau et disparut dans ses appartements particuliers.

Le lendemain matin, elle se présenta au capitaine du joli yacht de plaisance.

— Êtes-vous prêt à partir? demanda-t-elle.

— Madame la comtesse, c'est ma consigne, et si vous le désirez, nous serons en route dans dix minutes. J'attends vos ordres.

— Hé bien! faites monter à bord les bagages contenus dans la chaloupe qui m'a amenée et descendez le fleuve jusqu'à la mer. Là, je vous donnerai de nouvelles instructions.

Quand le *Cygne* fut sorti du port de la Nouvelle-Orléans.

— Conduisez-moi à Québec, dit M^me^ d'Orlinoff.

Le capitaine, avec cet esprit de discipline qui caractérise les marins de toutes les nations, donna des ordres à son équipage sans même songer à faire une simple objection.

Pendant tout le temps que dura le voyage, la jeune femme resta grave et pensive. Ni un grain qui menaça de se traduire en tempête, ni les pêches faites par les matelots du bord ne parvinrent à la distraire.

Le jour, elle restait enfermée dans le somptueux salon dont elle avait fait son habitation, et seule sa femme de chambre, une Indienne de sa tribu, pénétrait dans ce sanctuaire.

La tête dans les mains, la voyageuse semblait livrée à une profonde méditation, peut-être à un noir désespoir.

Enfin le *Cygne*, après avoir laissé à sa droite les côtes de Terre-Neuve, pénétra dans le Saint-Laurent et arriva à Québec, où il mouilla dans la rade.

La comtesse se fit débarquer et conduire à l'hôtel de France, qui est un des plus somptueux de la ville.

Son premier soin, avant même d'inscrire son nom sur le registre des voyageurs, fut de consulter la liste des gens arrivés avant elle.

Tout à coup elle tressaillit et eut un mouvement joyeux.

— Dick est ici! s'écria-t-elle.

Puis, s'adressant à un des serviteurs de l'hôtel :

— Qu'on me prépare le plus bel appartement disponible, dit-elle, qu'on y transporte mes bagages et, en attendant, que quelqu'un aille présenter ma carte de visite à M. Dick Moore et le prier de vouloir bien me recevoir.

— Le monsieur dont vous parlez n'est-il pas le propriétairs du placer du Lac? demanda le serviteur.

— Justement, dit la comtesse.

— Eh bien ! ce monsieur vient de rentrer. Je cours lui faire votre commission.

Quelques instants après cet homme reparut.

— Que madame la comtesse, dit-il, veuille bien me suivre.

Et il la conduisit à un appartement du premier à la porte duquel deux laquais en brillante livrée semblaient monter la garde.

Les deux battants s'ouvrirent, et M. Dick Moore apparut et fit à la visiteuse un profond salut.

— Madame la comtesse est la bienvenue, dit-il, bien que j'ignore ce qui me procure l'honneur de la recevoir.

La comtesse tendit la main d'un geste à la fois noble et familier.

— Je vais vous expliquer cela, monsieur Dick, dit-elle.

Bientôt les deux personnages furent assis l'un près de l'autre dans un somptueux salon.

— Monsieur Dick Moore, dit la comtesse, prenant la première la parole, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux ? madame.

— Oui, car je pars pour un lointain voyage.

Le Yankee, malgré l'empire qu'il avait sur lui-même, ne put retenir un geste de surprise.

— Vous allez quitter l'Amérique? madame la comtesse, demanda-t-il.

— Oui ! monsieur Dick, l'Amérique, l'Europe, le monde ! Je vais mourir.

— Comment mourir ! mais jamais votre visage n'a respiré plus de santé !

La comtesse laissa échapper un torrent de larmes.

— Dick, s'écria-t-elle, ce n'est pas la maladie qui menace de m'emmener dans les régions de l'inconnu. Ma volonté seule sera la cause de ma mort !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria l'Américain, expliquez-vous, de grâce ! car, belle, riche, adulée comme vous l'êtes, vous ne pouvez sérieusement penser à mourir.

Mme d'Orlinoff resta quelque temps silencieuse, et son interlocuteur comprit qu'elle désirait se remettre un peu de son émotion avant de prendre de nouveau la parole.

Il la regardait et la contemplait avec cette admiration que les événements n'avaient pu diminuer.

— De grâce, Attala, dit-il d'une voix caressante, dites-moi ce qui est survenu dans votre existence qui puisse ainsi faire naître en vous de si noires idées.

La jeune femme tressaillit en entendant le doux nom d'Attala prononcé par celui qu'elle avait tant aimé.

— Dick, mon cher Dick, je vais tout vous dire ; je vais vous parler comme un mourant parle à son confesseur. Écoutez-moi, Dick, et s'il reste au fond de votre cœur un peu de pitié, plaignez la malheureuse Attala, qui n'a pas voulu mourir avant de vous avoir fait ses adieux.

Dick Moore prit la main de la jeune femme, et la serrant dans les siennes :

— Pauvre enfant, dit-il, parlez, je vous écoute.

— Dick, reprit la comtesse, je ne vous dirai pas combien votre résolution de me tenir à l'écart, combien votre implacabilité m'ont fait souffrir. Moi, qui sais combien votre âme est fière, je comprenais que mon mariage avec le comte avait creusé entre nous un abîme infranchissable.

Je vous l'ai juré, Dick, je vous le jure encore aujourd'hui où je ne tiens plus à la vie que par un fil, tous ces événements se sont accomplis contre ma volonté ; la fatalité et le crime ont tout fait ; Attala est une victime et non une coupable ; Attala n'a eu dans sa vie qu'un amour dans le cœur, son premier et son dernier amour !

Quand je connus votre irrévocable résolution, quand je compris qu'il n'y avait pour moi ni merci, ni pardon, je commençai par envisager l'existence avec dégoût. Ce fut alors que les premières pensées de mort, de mort volontaire, de mort libératrice, naquirent dans mon cœur, et s'y développèrent.

Dick Moore resta muet, mais ses mains imprimèrent une pression caressante à la main de la comtesse, qui tressaillit et continua en ces termes :

— Ce qui me désespérait, Dick, c'est que je comprenais que, quand bien même je parviendrais un jour à rallumer dans ton cœur une seule étincelle de nos belles amours, rien ne pourrait nous rapprocher.

Je comprenais que le monde est implacable, que jamais il ne pardonnerait à Dick Moore de reprendre sa femme après qu'elle avait été la femme et l'héritière du comte Orlinoff.

Au moment où j'allais me livrer au désespoir, je fis la rencontre du jeune comte de Montezuma.

M. Dick Moore, à qui ce nom rappelait peut-être un sentiment inavoué de jalousie, redoubla d'attention.

Diek, je viens mendier de toi l'oubli du passé. (P. 1618.)

— Ce jeune homme, continua la comtesse, était beau, aimable, enthousiaste ; il me trouva belle et me le dit.

— Et vous l'avez aimé? madame, s'écria Dick Moore avec un accent terrible.

— Non ! Dick, mon cœur était bien mort ; nulle image terrestre ne pouvait y vivre à côté de celle du seul homme que j'aie jamais aimé. Je

déclarai loyalement au comte que tout espoir en ce sens était illusoire ; il me demanda mon amitié ; je la lui accordai, et, depuis ce jour, son affection respectueuse ne s'est jamais démentie.

Néanmoins, continua Attala, c'est grâce au comte que j'ai dû de renoncer longtemps à toute pensée de suicide.

Vous savez, Dick, le noble but que ce descendant des anciens rois a poursuivi jusqu'à ce jour : tout Américain que vous êtes, vous avez compris ce qu'a de grand une entreprise qui ne vise à rien moins qu'à rendre l'Amérique à ses légitimes possesseurs, qu'à chasser les étrangers et les oppresseurs, qu'à proclamer la liberté des Indiens, partout pourchassés par les hommes blancs.

Longtemps j'ai nourri l'espérance d'atteindre ce but sacré ; longtemps j'ai joint ma fortune et mon intelligence, à la fortune et à l'intelligence du fils des Aztecs, et nous avons ensemble tenté de faire renaître la fierté et l'amour de l'indépendance dans le cœur des Indiens dégénérés.

Aujourd'hui, Dick, cette consolation suprême, cette espérance qui me soutenait m'est ravie. Les Indiens, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest, refusent de lever l'étendard de la révolte. Ils ont accepté des armes, des munitions, de l'argent, mais quand il s'est agi de combattre, leur lâche cœur a molli et ils nous ont abandonnés.

Voilà pourquoi, Dick, celle qui fut Attala, n'ayant plus rien au cœur qu'un amour et qu'un patriotisme sans espoir, a juré de mourir. Voilà pourquoi elle est venue du sud des États-Unis pour saluer une dernière fois l'homme qui fut son dieu, l'unique objet de son culte.

Dick, me voilà, je viens te serrer une dernière fois la main, implorer mon pardon, et mendier de toi l'oubli du passé.

M. Dick Moore se dressa tout à coup comme s'il était mû par un ressort.

— C'en est trop à la fin ! s'écria-t-il d'une voix retentissante. Les forces humaines ont une limite : les miennes sont à bout !...

Attala, toi que j'ai tant aimée, pourquoi es-tu venue ici me troubler dans ma sérénité ? Pourquoi, alors que l'ambition, que l'amour de l'or, que la réussite commençaient à remplacer dans mon cœur les souvenirs d'autrefois, es-tu venue faire renaître tout ce passé maudit ?...

Tu parles de l'abîme qui nous sépare ! pourquoi viens-tu me forcer à le franchir ? Tu dis que la vie te pèse et que tu as résolu d'en finir avec elle ; pourquoi viens-tu m'entraîner à ta suite dans cette voie mortelle ?

Attala, je t'aime encore ! je t'ai toujours aimée ! C'est te dire que tu ne mourras pas seule et que Dick te suivra dans l'éternité !

CHAPITRE CXXVIII

MŒURS CHILIENNES. — UN AVEU DE M. DUTHER. — Mlle ALLARD RETROUVE SA LIBERTÉ. — UN PARDON GÉNÉREUX. — BALS, TERTULIAS, SOIRÉES INTIMES. — RÉCEPTION A BORD DU *Succès*. — LA NOURRITURE A VALPARAISO. — ON ANNONCE A L'ONCLE MILLION LA VISITE D'UN CHEF INDIEN. — LE MAITRE-DES-TÉNÈBRES. — UNE LETTRE DE M. CHAMPION. — UN GRAND MALHEUR EST ARRIVÉ. — M. DICK MOORE EST MORT AVEC LA REINE-DES-PRAIRIES. — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.— LA DERNIÈRE PENSÉE DU YANKEE. — M. CHAMPION LÉGATAIRE UNIVERSEL DU DÉCÉDÉ. — LE MAITRE-DES-TÉNÈBRES FAIT LE RÉCIT DES ÉVÉNEMENTS DRAMATIQUES DONT IL A ÉTÉ TÉMOIN. — MISSION LOINTAINE ET DÉLICATE. — VOYAGE A QUÉBEC, A SAN-FRANCISCO ET AU CHILI. — LE SUICIDE DE DEUX ÉPOUX. — LE MAITRE-DES-TÉNÈBRES RETROUVE LES DEUX CADAVRES ET LEUR DONNE LA SÉPULTURE. — DEUX PLIS. — LE TESTAMENT DE LA COMTESSE. — L'ONCLE PETRUS LÉGATAIRE UNIVERSEL D'ATTALA. — LA LETTRE DE M. DICK MOORE. — INSTRUCTIONS ET LEGS AU CHASSEUR CANADIEN. — LE VOYAGE INTERROMPU. — QUELLE ROUTE FAUDRA-T-IL PRENDRE POUR LE RETOUR? — GUILLAUME NOVET QUITTE SES COMPAGNONS DE ROUTE POUR ALLER REJOINDRE M. CHAMPION. — Mlle CLÉMENCE ALLARD L'ACCOMPAGNE. — ADIEUX DE MM. MORENO ET DUTHER.— LES ESCALES DU *Succès* DANS LE PACIFIQUE. — RETOUR EN FRANCE

Pendant que se préparaient ainsi les dramatiques événements qui doivent former le dénouement de ce récit, les gens de la noce qui poursuivaient leur voyage autour du monde vivaient joyeusement à Valparaiso.

Les mœurs chiliennes excitaient au plus haut point leur curiosité, et chaque jour ils allaient passer leur soirée dans l'une des hospitalières maisons de la ville

Tout le monde était joyeux, même Mlle Allard, la demoiselle d'honneur, qui avait repris sa fraîcheur et sa gaîté depuis l'entretien qu'elle avait eu avec son ancien persécuteur, M. Pierre Duther.

— Mademoiselle, lui avait dit celui-ci, j'ignore si vous me pardonnerez jamais, mais j'ai résolu de me confesser à vous et de vous dire toute la vérité, quand bien même je devrais encourir pour toujours votre juste colère.

— Parlez! parlez, monsieur, je vous écoute.

— Eh bien! mademoiselle, je suis obligé de vous avouer que tout ce que je vous ai dit jusqu'ici n'est qu'une série de mensonges et que je n'ai pour m'excuser vis-à-vis de vous que le profond amour que vous m'avez inspiré.

— Quoi! ma mère...?

— Fut en effet l'amie de ma famille, mais ne m'a chargé d'aucune mission vis-à-vis de vous.

— Cette lettre fatale...?

— Est une invention de ma part et n'a jamais été écrite par elle.

— M. Emile des Rivières?...

— Est et reste, puisque vous l'aimez, votre fiancé, car j'ai seul inventé les barrières qui devaient vous séparer éternellement.

— Oh merci! mille fois merci! monsieur Pierre, vous me rendez à la vie et au bonheur.

— Vous me pardonnez donc? mademoiselle.

— Si je vous pardonne! mille fois pour une, puisque vous me rendez Emile!

Depuis ce jour, la jeune fille reprit son charmant caractère, son insouciance et sa gaieté.

Pendant un mois entier dura cette existence bien remplie. Les bals, les tertullias, les soirées intimes se succédaient; chaque habitant de la ville tenait à honneur de recevoir chez lui les aimables Français qui, de leur côté se plaisaient à les inviter et à les traiter princièrement à bord du *Succès*.

Ces agapes, qui créaient à M. Jean-Pierre Lerat une juste réputation culinaire dans cette contrée, étaient d'autant mieux acceptées par les Chiliens que leur façon de vivre habituelle est loin de l'existence luxueuse qu'on menait à bord du navire.

A Valparaiso, en effet, les repas ne rappellent en rien les noces de Gamache. Le *tasso*, cette chair de bœuf coupée en lanières et séchée au soleil et dans le sable, le riz cuit à l'eau, le melon d'eau, la *sandilla* et le mauvais pain de froment, forment l'ordinaire des habitants riches, arrosés de *chichu* et de *mosto* aigre.

On comprend dès lors combien ils devaient apprécier les repas préparés par le prince des cuisiniers européens.

C'est à la fin d'un de ces repas somptueux, où l'on avait reçu la fleur des caballeros chiliens, qu'on vint annoncer à M. Million la visite d'un chef indien qui avait, disait-il, un pli important à lui remettre.

— Faites entrer, dit l'oncle Petrus.

A la grande stupeur de tout le monde, on vit pénétrer dans la salle un Indien de haute stature, vêtu avec tout le luxe que les Indiens de l'Amérique septentrionale ont coutume de déployer.

Quand il tendit au maître de céans, un grand pli cacheté de noir, celui-ci tressaillit :

— C'est l'écriture de mon neveu ! s'écria-t-il en jetant un regard sur la suscription de la lettre.

— C'est en effet M. Champion qui m'a chargé de venir en personne vous apporter une mauvaise nouvelle et vous raconter les faits dont j'ai été le témoin oculaire.

— Qui donc êtes-vous? demanda M. Million.

— Je suis le *Maître-des-Ténèbres*, le fils et le sucesseur du Hibou-Blanc, le médecin des Comanches. C'est moi que le Libérateur et la Revanche avaient préposé à la garde de la grotte du Mammouth.

En proie à une vive inquiétude, M. Million rompit le cachet de la missive et se mit à la parcourir des yeux.

Tout à coup il pâlit.

— Un grand malheur nous arrive, messieurs, s'écria-t-il tout à coup, M. Dick Moore n'est plus !

Ces paroles jetèrent le plus grand trouble dans la société.

Les habitants de Valparaiso, comprenant que l'événement survenu apportait à leurs hôtes un grand chagrin, se hâtèrent de quitter la table et de gagner les chaloupes qui devaient les reconduire à terre. En peu d'instants les Français seuls restaient réunis dans le salon du bord.

— Mes amis, dit tristement l'oncle Petrus, je vais vous lire la fatale missive qui m'annonce ce triste événement.

Et il commença en ces termes :

Mines d'or du Lac, le...

« Mon cher oncle.

« Mon meilleur ami, mon associé, mon frère, M. Dick Moore, en un mot, a cessé de vivre. J'en apprends la nouvelle par l'Indien qui vous portera cette lettre et qui a été témoin de son trépas.

« Vous vous souvenez, cher oncle, et vous, mesdames et messieurs, nos fidèles amis, des romanesques aventures de cet excellent compagnon. J'ai eu moi-même le plaisir de vous raconter l'histoire du trésor des ancêtres qu'il avait découvert, de l'intervention des Comanches, des luttes que cet intrépide eut à soutenir contre eux, de sa condamnation à mort, du salut inespéré qui lui fut apporté par la fille du grand chef et de son mariage avec la Reine-des-Prairies qui en fut la conséquence.

« Vous n'avez pas oublié non plus le voyage en France d'Attala et de son époux, le piège que lui tendit le comte Orlinoff, son mariage en Russie avec ce grand personnage, la fortune immense dont elle en hérita.

« Grâce à la bienveillance de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, celle qui avait été la Reine-des-Prairies, fille du chef des Comanches, put

entrer en possession de l'immense fortune que lui léguait son mari et devint ainsi un des personnages les plus riches du monde.

« Mon cher Dick Moore, qui cachait soigneusement la plaie qui lui était restée au cœur, n'avait jamais cessé d'aimer Attala. Il évitait soigneusement toute occasion d'en parler ; mais moi, son ami intime, je l'avais cent fois vu tressaillir seulement en entendant prononcer son nom.

« Les circonstances remirent en présence les deux anciens époux, et nul d'entre nous n'oubliera jamais les services que nous a rendus au milieu des tribus indiennes la fille du Loup-Cervier.

« La comtesse Orlinoff implora vainement le pardon de Dick Moore, pour son crime involontaire. L'Américain, dont le cœur saignait, déclara à la jeune femme qu'un abîme sans fond s'était creusé entre elle et lui.

« Sous le nom du *Libérateur*, Attala désespérée s'allia avec le descendant des rois du Mexique et appliqua tous les efforts de sa vaste intelligence à soulever les anciens maîtres du sol américain et à les entraîner dans la suprême lutte pour l'indépendance.

« Les espérances des deux jeunes chefs furent déçues. Aujourd'hui les Indiens décimés, désunis, dispersés, découragés, la plupart abrutis par l'alcool, ont partout compris leur impuissance.

« La Revanche et le Libérateur ont vainement dépensé des trésors énormes; ils ont semé l'or, distribué des armes et des munitions; partout ils se sont heurtés à l'indifférence, à la lâcheté, à la trahison de ces hommes dégénérés.

« Mme Orlinoff, en perdant cette dernière illusion, éprouva un suprême dégoût de la vie et vint à Québec, où se trouvait alors son ancien époux, dans le désir de lui dire un dernier adieu.

« Cette visite suprême a perdu M. Dick Moore.

« Devant le désespoir de celle qui fut son seul amour, le malheureux sentit se fondre sa rancune comme se fond la cire au souffle d'un brasier.

« Tout son amour refoulé au fond de son cœur fit explosion ; les deux amants comprirent à la fois qu'ils n'avaient jamais cessé de s'aimer, mais que les préjugés du monde ne pardonneraient jamais la fatalité qui les avait désunis.

« Ils résolurent de mourir ensemble, et, hélas! ils n'ont que trop réalisé ce fatal projet!

« Le messager porteur de cette lettre, le Maître-des-Ténèbres, ainsi qu'on le nomme dans la nation comanche, a été le témoin de leur mort;

il vous en racontera lui-même les détails, car je sens pour mon compte que je suis arrivé au bout de mes forces.

« Ma chère femme pleure comme moi ces amants victimes des préjugés du monde.

« J'achève cette lettre en vous disant que ce brave Dick, avant de mourir, avait songé à régulariser nos intérêts matériels. Il m'a institué son légataire universel, ce qui me laisse seul directeur des mines d'or du Lac, qui sont cent mille fois plus riches que nous n'avions jamais osé le rêver.

« Oh! que je donnerais volontiers cette fortune inespérée pour rendre l'existence à cet ami fidèle, à ce héros modeste, à ce grand citoyen du monde! »

La lecture de cette lettre plongea la société tout entière dans une profonde stupeur.

Le chasseur canadien parut plus ému encore qu'aucun des assistants. De grosses larmes, qu'il cherchait vainement à refouler, se firent jour à travers ses paupières et vinrent tomber en cascades sur ses joues hâlées.

L'oncle Million, bien que vivement ému, fut celui qui parut revenir le premier au sentiment de la réalité. Il se tourna vers le sauvage messager.

— Raconte-nous, dit-il, comment se sont accomplis ces funestes événements.

Le Maître-des-Ténèbres s'exprima en ces termes :

— La Reine-des-Prairies et La Revanche m'avaient chargé de la garde de la grotte du Mammouth. C'est là que fut longtemps caché le trésor des ancêtres et c'est là aussi que nos grands chefs organisateurs de la conjuration recevaient la visite des délégués des tribus indiennes appelées à la guerre sainte.

Mon père, le Hibou-Blanc, m'avait, depuis l'enfance, appris à connaître ces immenses souterrains, dont les moindres recoins, les plus étroits passages m'étaient familiers.

Un jour, un grand bateau que je reconnus pour être le *Cygne*, le bateau de plaisance du Libérateur et de la Revanche, jeta l'ancre dans une petite baie voisine de l'entrée de la grotte.

Deux personnes descendirent à terre ; je reconnus en elles celle qui fut la Reine-des-Prairies et son mari blanc, que nous avions appelé l'Ouragan.

Ce fut la Reine-des-Prairies qui s'approcha de moi et qui m'adressa a parole.

— Mon frère, le grand médecin est le gardien de ces grottes souterraines. Veut-il nous procurer des flambeaux?

— Le Maître-des-Ténèbres est l'humble serviteur des Grands-Chefs; il se met à la disposition de la Reine-des-Prairies et lui offre de la conduire au point de la grotte où il lui plaira de se rendre.

— Soit! répondit-elle; accompagne-nous à la partie que tu as coutume de nommer la Prison.

J'allumai des branches de l'arbre-chandelle et je pris les devants, éclairant les deux puissants visiteurs.

Ils étaient silencieux, et seul le bruit de nos pas réveilla les échos des longues galeries et de l'immense salle des colonnes.

Lorsque j'eus ouvert la porte de l'étroit couloir qui conduit à la prison et à la cascade, je continuai à guider les pas des nouveaux venus

Alors seulement qu'ils furent arrivés sur la plate-forme qui domine la chute d'eau, l'Ouragan prit la parole.

— Le Maître des Ténèbres voudra-t-il s'acquitter d'une mission lointaine et délicate?

— Le Maître-des-Ténèbres, répondis-je, ira, s'il le faut, jusqu'au bout du monde pour faire plaisir à la Reine-des-Prairies.

Celle-ci tira de son corsage un pli qu'elle mit dans mes mains.

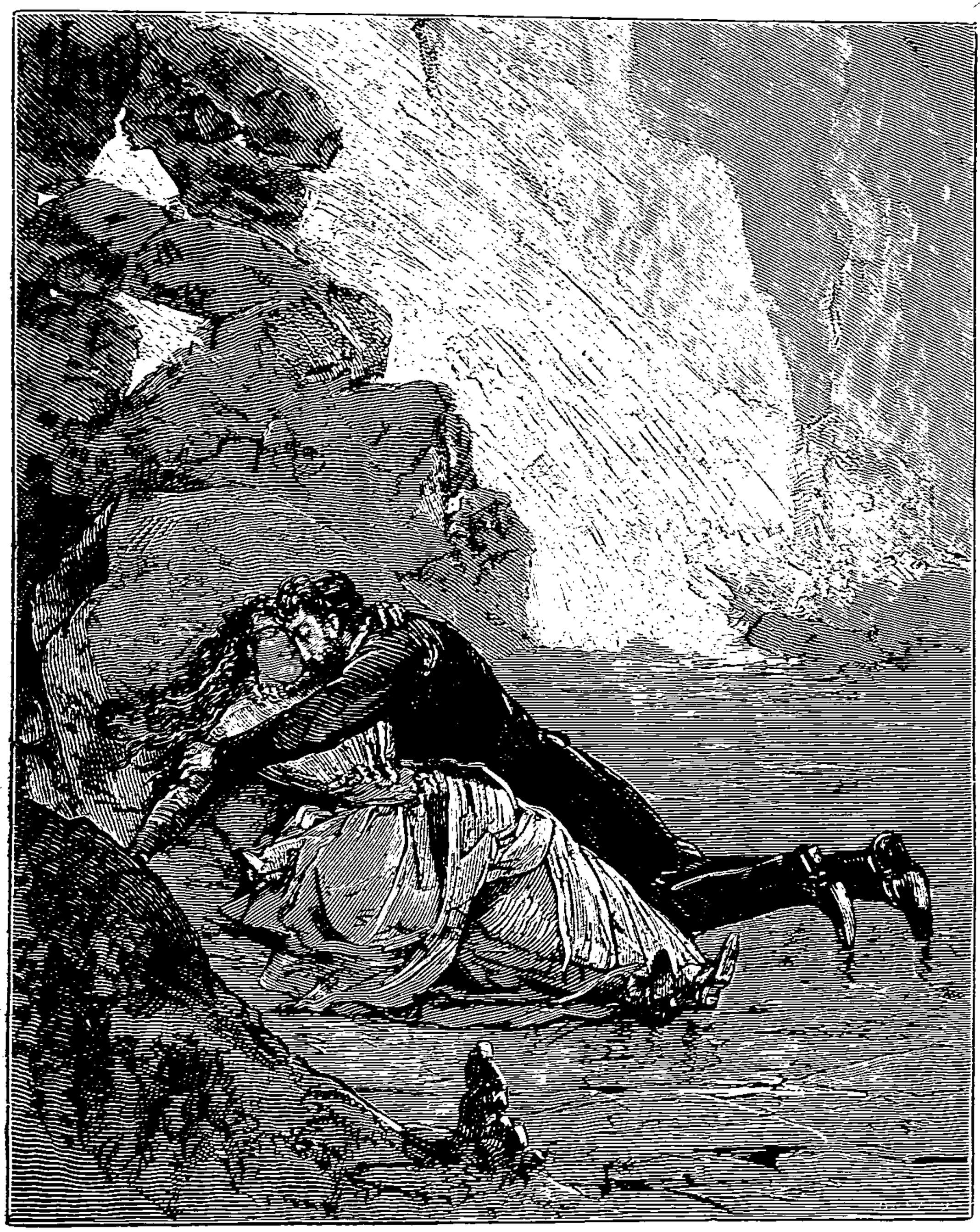
— Tu porteras ceci, dit-elle, au capitaine du *Cygne*, le navire qui est à l'ancre dans la baie de la grotte. La lettre que je te confie contient des instructions pour lui et pour toi.

Qu'il me suffise de te dire ici qu'il te conduira à Québec, où tu remettras une lettre à M. Champion, l'associé de Dick Moore mon véritable époux. Celui-ci, après en avoir pris connaissance, te demandera où tu as reçu l'ordre d'aller.

Tu lui répondras que tu dois te rendre à San-Francisco par le chemin de fer, et, de là, aller soit au Pérou, soit au Chili, jusqu'au lieu où se trouvent nos amis les Blancs de France, qui furent toujours les fidèles amis de Dick Moore. Tous les chefs Indiens que tu rencontreras dans les ports divers où le navire mouillera te renseigneront sur l'endroit où se trouvent ceux que je te donne mission d'aller voir.

Tu demanderas là M. Million, auquel tu diras que l'Ouragan et la Reine-des-Prairies se sont réconciliés dans la mort; tu lui donneras ces autres lettres, qui ont pour but de lui expliquer notre résolution et de régler certains intérêts matériels.

— Cela fait, ô grand et vaillant chef, tu reviendras au pays des Comanches, et tu oublieras le passé, les rêves d'indépendance évanouis. Tu oublieras aussi ceux qui t'aimèrent et qui ne seront plus.



C'est là qu'ils reposeront à jamais ! (P. 1626.)

— Continue ! continue ! s'écria l'oncle Million haletant.

— Je tremblais comme la feuille, car j'avais compris que la Reine-des-Prairies et son époux avaient résolu d'en finir avec la vie ; mais j'avais juré d'obéir, et jamais le fils du Hibou-Blanc ne manquera à la parole donnée. Je n'essayai même pas de détourner les deux époux de leur fatale résolution.

— Le Maître-des-Ténèbres obéira, dis-je, dût-il lui en coûter cent fois la vie.

Alors, sans avoir même l'air de se rappeler ma présence, l'homme et la femme se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et s'élancèrent vers le gouffre où la cascade tombe avec un bruit de tonnerre.

Je les vis s'engloutir et disparaître dans l'abîme sans pousser un cri, sans desserrer leurs bras unis dans la suprême étreinte.

Je connais la grotte dans ses moindres détails, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire; je savais par quels passages je pourrais me rendre au pied de la chute d'eau ; j'y allai en toute hâte, non dans l'espoir de secourir les malheureux, car je savais que nul être animé ne pouvait faire une chute semblable sans mourir, mais dans la pensée de recueillir leurs restes et de leur donner la sépulture.

Il me fallut plus de deux heures pour parcourir le dédale de galeries qui devait me conduire en bas de la cataracte.

J'y parvins enfin, et je trouvai les deux époux toujours enlacés et flottant sur les eaux du bassin dans lequel s'écroule la colonne liquide.

Un hasard heureux avait voulu que le groupe formé, ne se fût brisé à aucune anfractuosité de roche et fût tombé dans les eaux profondes du réservoir, où je le retrouvai flottant à fleur d'eau.

Ils étaient bien morts, hélas ! froids et raidis ; mais leurs corps étaient intacts.

J'employai toutes mes forces pour les retirer de l'eau et je les transportai au fond de la grotte, sur une dalle sèche sur laquelle j'étendis les deux cadavres enlacés.

Je me gardai de les désunir. C'est là qu'ils reposeront à jamais et que, suivant leur désir formel, jamais aucune force humaine ne pourra les séparer.

Ayant ainsi parlé, le sorcier comanche tira de dessous son manteau de peau de bizon deux plis qu'il tendit à M. Million.

L'un portait le nom du Marseillais, qui l'ouvrit et lut ce qui suit :

« M. Million,

« Ceci est mon testament.

« Moi, comtesse d'Orlinoff, jouissant de toutes mes facultés, j'ai, à l'heure de ma mort, arrêté ce qui suit :

« J'institue M. Pétrus Million, de Marseille, mon légataire universel, à la charge par lui de remplir les conditions suivantes :

« Toutes les sommes versées par moi dans la maison Montézuma et Cie, resteront la propriété absolue du comte, ainsi que le crédit de trois

millions de francs que je m'étais fait ouvrir à New-York chez le banquier John Robeson et Cie.

« M. Pétrus Million fera connaître à S. M. l'Empereur de toutes les Russies ma dernière volonté et lui montrera ce pli, en remerciant Sa Majesté de toutes les bontés dont elle m'a comblée. Il la priera de vouloir bien mettre le comble à sa générosité en m'accordant cette dernière faveur.

« M. Million fera, de cette fortune, qui est si considérable que je n'ai jamais pu en connaître le chiffre exact, l'usage qui lui semblera le meilleur. Je sais qu'il n'oubliera, dans ses libéralités, aucun de ceux qui furent chers à mon époux, et auxquels il envoie ses adieux et ses amitiés en cet instant suprême.

« En foi de quoi je signe et date ce testament, écrit tout entier de ma main.

« Grotte de Mammouth, le... 18...

« ATALA L INDIENNE,

« *comtesse Orlinoff par la volonté toute-puissante*

« *de S. M. l'Empereur de toutes les Russies.* »

Le second pli était signé par M. Dick Moore et était adressé au chasseur canadien. Il était conçu en ces termes :

« Mon vaillant camarade,

« Au moment de mourir, je vous adresse ce suprême adieu et viens vous demander un dernier service.

« Ma mort va apporter un grand deuil et un grand vide chez mes amis, M. et Mme Champion. De plus, je crains que l'isolement où je les laisse n'amène dans leur situation des complications fatales. Vous seul, mon bon compagnon, vous connaissez assez les Indiens pour vous assurer leur alliance.

« C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien vous rendre au placer du Lac et me remplacer auprès de ces amis sans pareils.

« Je connais trop votre désintéressement pour vous offrir une partie quelconque de ma fortune. Mon ami Champion saura d'ailleurs pourvoir à tous vos besoins.

« C'est à titre d'ami sincère, de fidèle compagnon, que je vous lègue quelques objets sans valeur, mon chien Médor, mon cheval Black, tout mon équipement de chasseur et mon incomparable rifle Charlot. Quel autre que vous serait digne de posséder ces choses que j'ai tant aimées? Qui donc apporterait comme vous un soin pieux à leur conservation?

« Adieu, mon vaillant ami, peut-être nous reverrons-nous dans un monde meilleur. Bien que je croie peu à une vie future, je désire que notre rencontre, si elle a lieu, se trouve, suivant la croyance de nos amis les Indiens, dans les territoires de chasse du Grand Esprit et que nous y rencontrions en grand nombre des bizons, des jaguars, des tigres et des grizlys.

« La dernière pensée de Dick Moore sera pour ses amis de la noce parisienne.

« Adieu, mon ami ; c'est au moment où l'on quitte la vie qu'on peut le mieux apprécier ceux qu'on a toujours le plus aimés.

« Je suis votre

« DICK MOORE. »

Quand ces deux lettres eurent été lues à haute voix, la plus grande consternation régnait dans l'auditoire et un silence de mort enveloppait le salon tout entier.

Ce fut l'oncle Pétrus qui reprit le premier ses sens et qui parla en ces termes :

— Ces terribles événements viennent aujourd'hui bouleverser tous mes projets et briser tous mes plans. Il importe donc, sans plus tarder, de prendre une résolution et d'arrêter nos plans.

Qui de nous songerait maintenant à prolonger d'avantage, pour son plaisir, un voyage si bien commencé, mais couronné par un si lugubre dénouement?

Donc, je suis d'avis que nous rentrions en France le plus vite possible et par la voie la plus rapide. Je demande ce que pense au sujet de cet itinéraire notre brave commandant?

Le capitaine du *Succès*, ainsi pris à partie, se leva et parla en ces termes :

— Malgré les malheurs qui nous accablent, dit-il, je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de continuer notre route, ce qui ne sera guère plus long et offrira bien moins de dangers que de revenir sur nos pas.

Je n'éprouve nul désir, par exemple, de tenter à nouveau, à ce moment de l'année, le passage du détroit de Magellan, pas plus que d'essayer de doubler le cap Horn, pour rentrer dans l'Atlantique.

Mieux vaut, selon moi, traverser le Pacifique et l'archipel océanien et rentrer en Europe par le canal de Suez et la Méditerranée.

Rien ne nous oblige d'ailleurs, dans l'état de deuil où nous sommes,

à nous arrêter longtemps en route. Comme vous le dites, le temps des excursions joyeuses est passé.

Nous nous contenterons de relâcher aux lieux où il sera nécessaire de nous ravitailler. Ce voyage, bien qu'il soit plus long, je le répète, que celui que nous avons déjà accompli, nous prendra ainsi beaucoup moins de temps et offrira moins de périls que si nous essayions de revenir sur nos pas.

Je sais bien que la route est plus longue, mais je considère comme présentant beaucoup plus de sécurité.

— Eh bien! cher commandant, reprit l'oncle Pétrus, mettez-vous en mesure de partir le plus vite possible, car la seule pensée de prendre quelques distractions mondaines dans un si cruel moment m'est insupportable.

— Monsieur Million, dit le capitaine, je vous demande deux jours pour compléter mes provisions d'eau et de charbon. Quant aux provisions de bouche, il est inutile de s'en occuper, car le *Succès* est, en ce qui concerne ce sujet, à même de faire encore trois fois le tour du monde.

Le chasseur canadien demanda à son tour la parole:

— Quelle route, messieurs, dit-il, me conseillez-vous de prendre pour me rendre le plus tôt possible à Québec, où je désire arriver dans le plus bref délai?

— Je suis tout à fait à même de vous renseigner, dit le capitaine du *Succès;* j'ai appris, en effet, qu'il y a en rade de Valparaiso un vapeur anglais qui doit partir demain dans la direction du nord et non seulement relâcher en Californie, mais ensuite gagner un port de l'Alasca.

Prenez-y place jusqu'à San-Francisco, et de là gagnez Québec par le chemin de fer. Vous aurez ainsi pris la voie la moins longue et la moins fatigante.

— Monsieur Million, dit M^lle^ Clémence Allard, j'ai à mon tour une grâce à vous demander.

— Parlez, parlez, chère enfant, vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

— Je désire accompagner notre ami Guillaume Novet jusque chez M. et M^me^ Champion, chez qui, vous ne l'oubliez pas, se trouve quelqu'un qui se désespère et que j'ai pour devoir de consoler. Je mourrais s'il me fallait rentrer en France sans avoir apporté à mon fiancé quelque soulagement à ses douleurs.

— Oui! oui! généreuse fille, allez rendre la joie et le bonheur à ce cher Emile des Rivières si cruellement éprouvé depuis notre départ.

J'ai pleine confiance en l'expérience et en la sagesse de notre brave

chasseur. Nul danger ne saurait vous menacer tant que vous serez sous sa garde.

Hâtez-vous donc de faire vos préparatifs de voyage et soyez prête à partir demain.

Les adieux du chasseur et de la jeune fille à leurs amis furent d'autant plus tristes qu'on se trouvait encore sous le coup des terribles nouvelles apportées par le Maître-des-Ténèbres.

Celui-ci ne se fit pas trop tirer l'oreille pour devenir le compagnon de route du chasseur. C'était en effet, pour lui aussi, la voie la plus courte pour retourner dans sa tribu. Il avait hâte d'aller raconter à la tribu des Comanches la mort tragique de la Reine-des-Prairies et celle de celui qui avait mérité chez eux le nom de Maître-du-Tonnerre.

Deux jours plus tard ce fut le tour du *Succès* de quitter le port et de s'aventurer sur l'immense océan; les deux explorateurs, M. Moreno et M. Pierre Duther prirent à leur tour congé de leurs amis, car ils avaient résolu de reprendre le cours de leurs recherches dans la Cordillière et de profiter, au bénéfice de la science, de l'alliance contractée avec le puissant cacique des Patagons.

La générosité du voyageur marseillais était un sûr garant des bonnes dispositions de Calfoucourah.

Nous n'insisterons pas sur les événements qui survinrent pendant la longue traversée entreprise ; ces événements, peu importants d'ailleurs, passèrent presque inaperçus des voyageurs toujours plongés dans le noir chagrin que la nouvelle de la mort de Dick Moore et d'Attala avait fait naître en eux.

Disons seulement que le navire fit escale aux îles Fidji, passa en vue de la Nouvelle-Calédonie, entra et séjourna deux jours dans le beau port de Sidney, puis, reprenant sa route vers le Nord, traversa le détroit de Torrès en vue des rives de cette mystérieuse Nouvelle-Guinée qu'en toute autre circonstance, les voyageurs auraient été si heureux de visiter.

M. de la Becassière ne put même s'empêcher d'en faire l'observation. Le *Succès*, continuant sa route, traversa la mer des Harafouras, passa en vue de Timor, pénétra dans la mer de Bandas, laissa à sa droite les Célèbes et Bornéo, s'engagea dans la mer de la Sonde, et vint faire escale à Singapour.

Fidèles à leur nouveau programme, les voyageurs refusèrent de descendre à terre, et, traversant le détroit de Malacca, eurent le courage de laisser, sans les visiter, la presqu'île malaise, le brillant pays de Java et la grande île de Sumatra, où notre compatriote M. Braude Saint-Pol Lias, a gagné ses premiers galons d'illustre explorateur.

Puis ce fut l'océan Indien, l'île de Ceylan, Aden, où ils renouvelèrent leur provision de charbon avant de s'engager dans la mer Rouge et d'y subir les tortures d'une insupportable chaleur.

Enfin ils traversèrent le canal et entrèrent dans la Méditerranée.

Cinq jours après le *Succès* pénétrait à toute vapeur dans le port de Marseille.

Ainsi se termina tristement le voyage d'une noce parisienne autour du monde, après des débuts si heureux et si inespérés.

L'auteur de ce livre ou plutôt celui qui a la bonne fortune de connaître, d'aimer et d'apprécier tous ceux qui firent partie de cette expédition sans précédents, demande avant de terminer cette œuvre, qui serait plus justement nommée un simple journal de voyage, pardon à ses lecteurs d'avoir parfois trop insisté sur des questions un peu ardues et peut-être trop scientifiques.

Il a pour s'excuser la fidélité avec laquelle il a suivi les indications qui lui ont été fournies et l'exactitude des documents qu'il tient des deux savants membres de l'expédition, M. Leroux et M. Fontaine.

D'ailleurs il professe cette opinion que les récits de voyage doivent avoir spécialement pour but d'instruire, en les intéressant, ceux qui les lisent, de même que les voyages accomplis seraient stériles si ceux qui les font n'en revenaient pas plus savants qu'avant leur départ.

ÉPILOGUE

Nos lecteurs nous sauront gré peut-être de leur dire ce qu'il advint des différents personnages qui ont figuré dans cette véridique histoire.

M. Million, suivant le désir manifesté par la défunte comtesse Orlinoff, se rendit à Saint-Pétersbourg afin de liquider l'immense fortune dont il était si inopinément devenu héritier.

Il obtint une audience de l'Empereur, qui se montra particulièrement bienveillant pour lui.

Sa Majesté se fit raconter par le détail toutes les péripéties de l'existence si agitée de la jeune Indienne pour laquelle il avait toujours montré une vive sympathie.

Le souverain, comme cela a toujours lieu en pareilles circonstances, ignorait complètement les moyens déshonnêtes employés par le comte pour venir à bout des résistances de la jeune femme ; il se montra profondément touché de la mort dramatique de celle-ci et jura que, dans la la mesure de la loi russe, les dernières volontés de la comtesse seraient suivies.

Un obstacle, en effet, se présentait. En dehors de ses immenses propriétés, le comte Orlinoff possédait une part importante des revenus produits par l'exploitation d'une mine de platine située dans l'Oural et qu'un de ses ancêtres avait découverte.

La mine faisant partie du domaine de la couronne, les revenus qui en résultaient ne pouvaient être attribués qu'à un citoyen russe, et c'est à ce titre que la comtesse, naturalisée par son mariage, avait pu en jouir.

M. Million était tout disposé à renoncer à cette partie de l'héritage, quand l'Empereur, pour lui montrer sa sympathie, tourna habilement la difficulté.

Les gens qui sont amis de pouvoir absolu et sans contrôle ne manqueront pas de trouver ici un exemple de ce qu'ils appellent les avantages de l'unité et de la stabilité.

Dans un état républicain, diraient-ils, la loi étant la seule base sociale, il eût été impossible au chef du pouvoir exécutif de remplir les volontés pourtant très formelles de la défunte comtesse.

Un Empereur n'a pas à y regarder de si près, puisque son caprice est la loi suprême de ses états.

Le châlet du Val-Fleury. (P. 1634.)

L'Empereur fit donc mander le prince Kolikoff, bien connu dans le monde entier pour son inépuisable fortune.

— Prince, lui dit-il, M. Million, ici présent, est l'héritier de la comtesse Orlinoff. Il ne peut, comme citoyen français, toucher la part de revenus qui proviennent des mines de platine de l'Oural. Mais mon bon plaisir est que les volontés de cette chère défunte soient strictement

observées; or rien n'empêche que vous les touchiez, ces revenus, vous, un de mes plus fidèles sujets. Donc, je vous en fais cadeau. Ils dépassent vingt millions de roubles par an. Comme compensation, vous vous constituerez débiteur envers l'héritier de la comtesse d'une somme en capital de cent millions de roubles, ce qui constitue du reste, à votre profit, un marché qu'envierait un banquier juif.

Vous voyez, cher prince, qu'en somme, mon caprice n'a rien qui puisse vous chagriner et je compte sur votre obéissance.

Le prince s'inclina, et voyant sur une table une plume, du papier et de l'encre, écrivit sur-le-champ un bon de cent millions de roubles, payable chez Rotschild à Paris, avec autant d'aisance que s'il se fût agi de quelques centaines de francs.

Ainsi mis en possession d'une des fortunes les plus colossales d'Europe, M. Million revint à Paris et s'occupa sans désemparer d'assurer la situation de ses amis.

M. Barbier, qui se hâta d'épouser la nièce du docteur Leroux, vit ses revenus s'augmenter ainsi d'un seul coup de cinquante mille francs par an.

Les deux époux font en somme bon ménage. L'ex-mademoiselle Leroux a abandonné complètement les idées un peu excentriques qu'elle professait autrefois et s'adonne complètement au culte de Comus.

Tous les amis de son mari célèbrent à l'envi ses talents culinaires; mais, au lieu d'en tirer une vanité excessive, elle s'empresse de déclarer à qui veut l'entendre qu'elle doit tout ce qu'elle sait dans cette admirable science, aux leçons que lui donne avec une inépuisable complaisance le savant cuisinier Lerat, devenu l'émule des Vatel et des Carême.

Quant à M. Barbier, il rédige un mémoire dans lequel il raconte ses impressions de voyage.

Nous regrettons vivement qu'il mette si longtemps à terminer cette œuvre car, sans doute, elle ménage aux lecteurs bien des moments de gaîté.

En arrivant en France, M. Million y apprit, par les journaux, la mort de Brigham Young, le prophète des Mormons. Comme il ne connaissait pas son successeur, il comprit que c'était probablement l'écroulement subit des espérances et de la situation du jeune Baptiste Jollibois.

Le premier soin du Marseillais, qui avait appris en route à apprécier l'ancien employé du Louvre, fut de se l'attacher à titre de gérant de sa fortune et de lui attribuer pour cela un appointement de cinquante mille francs par an.

C'est ainsi que Jollibois put épouser sa charmante amoureuse Pauline Daubry et que tous deux purent réaliser leur projet de séjour dans le chalet du Val-Fleury.

Ceux qui ont aujourd'hui le bonheur de connaître ce couple charmant savent combien cette maison de campagne est un admirable séjour, et ils ont pu voir que tous les anciens projets des amoureux y ont été réalisés : la pelouse, la tonnelle embaumée et couverte de clématite, le ruisseau babillard et jusqu'au bassin d'eau transparente que recouvrent de larges feuilles de nénuphar blanc et dans laquelle nagent en tous sens des centaines de poissons rouges.

La jeune femme ne tarda pas à montrer combien elle avait eu raison de demander que ce charmant bassin fût environné d'un treillage protecteur.

En effet, chaque année, sa famille augmente d'un beau bébé et déjà l'aîné qui se roule volontiers sur les pelouses serait en danger de se noyer sans cette précaution maternelle.

M. Million, qui aurait voulu enrichir tout le monde, a tenté de faire un cadeau princier à M. et M^me^ des Rivières, qui s'étaient mariés au Canada; mais il s'est heurté au refus absolu du jeune homme, qui lui a déclaré que sa part de revenus dans le placer du Lac le fait plus riche qu'il ne l'aurait jamais souhaité.

Le Marseillais n'a pas été plus heureux vis-à-vis du marquis, qui a épousé M^lle^ Marie Fontaine.

C'est qu'en effet M. de la Bécassière, déjà fort riche à son départ, avait, pendant le voyage de noce, hérité d'un oncle millionnaire; il refusa tout cadeau de l'oncle Pétrus.

Il vit aujourd'hui dans un vieux manoir breton qu'il a fait restaurer avec un luxe princier.

Ce castel est placé sur une haute falaise qui domine la mer et, chaque jour, les deux époux, s'appuyant sur un mur de terrasse, contemplent l'horizon sans bornes qui s'étend devant eux.

Le souvenir du passé, le beau voyage accompli, les spectacles divers qui se sont déroulés sous leurs yeux se développent devant eux comme un merveilleux panorama.

M. Fontaine vient de temps en temps visiter sa fille, toujours promettant de venir définitivement s'installer au château et ne pouvant jamais, malgré la naissance d'une charmante fillette se décider à abandonner son cabinet de travail, ses sociétés de géographie, ses bibliothèques et Paris, ce paradis des hommes studieux.

Joseph Beaudoin et sa jeune épouse Hélène Bourgeois ont été comblés de bienfaits, qu'ils ont eu la bonne grâce de ne pas refuser.

Tous deux ont reçu de M. Million un hôtel magnifique où ils se sont installés et ont trouvé un superbe atelier digne du talent des deux artistes,

qui n'ont pas tardé à se faire connaître et dont le nom est dans toutes les bouches.

L'année dernière, M. Joseph Beaudoin a reçu le prix de Rome et sa femme a été honorée d'une médaille de seconde classe au Salon. Ces récompenses méritées ont valu aux deux époux une notoriété qui se solde en commandes importantes et en beaux écus comptants.

M. Fontaine, le docteur Leroux et la vieille Mme Raymond, toujours acariâtre et grognon, ont consenti à demeurer dans le palais que s'est fait construire leur excellent ami, M. Pétrus Million.

Ce palais, où l'ancien négociant marseillais ne fait d'ailleurs que de rares apparitions, est situé sur les bords du Bois de Boulogne, ce qui permet aux deux amis d'aller faire de fréquentes visites au Jardin d'Acclimatation qu'ils ont enrichi de bon nombre de sujets.

Les deux savants ont trouvé au château de quoi établir leur bibliothèque et étaler les richesses scientifiques recueillies pendant le voyage.

Les quatre doyens de la noce peuvent ainsi se réunir chaque soir et jouer un boston effréné.

Malheureusement l'absence fréquente de M. Million oblige les trois autres à jouer avec un mort, ce dont ils prennent aisément leur parti.

La fortune énorme survenue tout à coup à M. Million lui imposait personnellement de grandes obligations.

Autrefois, avant le fameux voyage où il avait appris entre autres choses, que l'argent, comme les graines confiées à la terre ne fructifient qu'à la condition d'être semées abondamment, aurait été fortement embarrassé pour faire honneur à sa situation nouvelle.

Mais le tour du monde de la noce parisienne avait été pour lui le plus fructueux des enseignements.

— Au diable les économies ! s'écria-t-il un jour dans un accès d'humeur juvénile. Les avares sont les seuls qui sont condamnés à rester pauvres !

Et il se mit à jeter ses écus par la fenêtre.

Aujourd'hui c'est la véritable incarnation du marquis de Carabas.

Allez dans un port.

— A qui ces navires qui partent? demandez-vous.

— A M. Million de Marseille.

— Et ces navires qui arrivent ?

— A M. Million de Marseille.

— Qui fait construire ce chemin de fer ?

— M. Pétrus Million.

— Et ces Docks.

— M. Pétrus Million.

— A qui ce beau château qui domine la rade?

— A M. Million de Marseille...

Allez dans les départements : les beaux domaines, les grandes exploitations, les grands troupeaux qui paissent dans les vertes prairies, les châteaux féodaux, les fermes, les usines aux cheminées énormes?

— A qui tout cela?

— Parbleu! C'est à M. Million.

Ouvrez un journal à l'article finances : le nom de Million se trouve en belle place à côté de ceux des Rotschild et des Péreire.

C'est lui qui fait la loi dans les grandes compagnies de chemins de fer, de canaux, d'exploitations minières.

Que dirons nous de plus? M. Million est assez connu pour que nous n'insistions pas.

Le cuisinier Lerat a renoncé à son établissement de Cindad-Bolivar ; la nouvelle situation de l'oncle Pétrus obligeant le marseillais à avoir un train de maison conforme à sa fortune, l'habile chef de cuisine a su le faire citer à Paris comme l'homme chez qui se font les repas les plus délicats.

Enfin, pour n'oublier personne dans ce résumé, disons que la fortune de M. Champion a pris une telle extension, grâce à la richesse du placer du Lac, qu'elle n'a plus rien à envier à celle de l'héritier d'Attala.

M. Champion vit en homme archimillionnaire, tantôt dans sa maison de ville à Québec, tantôt dans son château qu'il a fait construire sur les bords du Lac: il a là pour compagnons fidèles le chasseur Guillaume, tous les Indiens restés ses alliés et ses amis, et enfin le négrillon Tom, qui rappelle à M. et à Mme Champion leur tant regetté Dick Moore.

Jean-Louis Le Gludic est resté le fidèle valet du marquis et le suit tantôt dans son hôtel de Paris, tantôt dans son vieux manoir de Bretagne.

Quant à Marius Couracassé, est-il nécessaire de dire qu'il ne mourra que dans la maison de son ancien patron, et qu'il n'a pas cessé d'être le plus dévoué des serviteurs?

Les deux nègres Tobi et Zoyo ont trouvé aussi une situation dans cette révolution de fortune : on les voit aujourd'hui dans un admirable château historique que M. Million a acheté dans l'Anjou. Ils y sont en même temps les régisseurs, les garde-chasse et même les cuisiniers quand M. Million et son inséparable Lerat sont absents et qu'il survient un visiteur.

FIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE LXXIX. — L'appartement du nouveau venu. — Livrée vert et or. — Demi-jour, etc 831

CHAPITRE LXXX. — Attala continue son récit. — Le comte Orlinoff redouble de prévenances, etc. 850

CHAPITRE LXXXI. — Souvenirs et regrets. — Un amour qu'on ne peut arracher du cœur, etc. 866

CHAPITRE LXXXII. — Corinne et la rivière de l'Ours. — Le paysage au bord du Lac-Salé, etc. 883

CHAPITRE LXXXIII. — Visite au Salt-Lac-City. — Rues et avenues ombragées. — Cotonniers, mûriers et accacias. etc 898

CHAPITRE LXXXIV. — Brillant appétit. — Bonne table et bons vins. — La cafetière de l'Ingénieur Bazin, etc. 916

CHAPITRE LXXXV. — Un message de Brigham Young. — Une invitation aussi flatteuse qu'inattendue, etc. 935

CHAPITRE LXXXVI. — L'Yankee est conduit par le lieutenant à la tente du général Young. — Le Canadien arrêté par un halte-là ! etc. 954

CHAPITRE LXXXVII. — Préparatifs de départ. — Précautions belliqueuses. — Le mouvement des Indiens, etc. 971

CHAPITRE LXXXVIII. — La lettre d'Attala. — Explications tardives. — Les armes pour la défense, etc. 990

CHAPITRE LXXXIX. — Promenade à travers New-York. — Une voiture de course. — Broadway et l'hôtel Delmonico, etc. 1010

CHAPITRE XC. — Retour à l'hôtel Delmonico. — M. Pierre Duther et Mlle Clémence Allard, etc 1026

CHAPITRE XCI. — Le *Succès* à Marie-Galante. — L'îlot du Vieux-Fort. — Débarquement, etc 1047

CHAPITRE XCII. — La sieste. — Pourquoi le séjour se prolonge Marie-Galante — Un chargement à renouveler, etc. 1070

CHAPITRE XCIII. — Deux mille hectolitres de rhum. — Liqueurs des Iles — M. Durand, etc. 1092

CHAPITRE XCIV. — Rentrée à bord du *Succès*. — Guillaume Novet est de méchante humeur, etc 1112

CHAPITRE XCV. — Campement dans la forêt. — La grande tente et la tente de M. Dick Moore, etc. . . . . .

CHAPITRE XCVI. — Retour à Cumana. — La chaloupe du *Succès*. — Un projet d'exploration. — Pourquoi on n'emmènera pas les dames, etc. 1155

CHAPITRE XCVII. — Formation de la caravane. — Ordre de la marche. — L'avant-garde et l'arrière-garde, etc 1176

CHAPITRE XCVIII. — Le docteur dans une situation embarrassante. — Un spectateur condamné à la neutralité, etc 1192

CHAPITRE XCIX. — Chinoiseries administratives. — Arrivée à Ciudad-Bolivar. — Agostura. — La pierre du milieu, etc. 1214

CHAPITRE C. — Retour de la caravane. — Un dîner monstre. — Toasts. — Organisation d'une expédition nouvelle, etc. 1227

CHAPITRE CI. — Un vilain pays. — Voyage difficile. — Les chasseurs et les sédentaires. — La constitution géologique du sol, etc. 1243

CHAPITRE CII. — Un marché difficile à conclure. — Des précautions bien prises, etc. 1259

CHAPITRE CIII. — Ce que devient la troupe des voleurs d'or. — Casanova succède à sa victime, etc. 1276

CHAPITRE CIV. — Un conciliabule. — M. Million demande un service à son neveu. — Novet restera avec la noce, etc. 1293

CHAPITRE CV. — Guillaume Novet demande à voir le messager noir. — La tribu des Warows, etc. 1308

CHAPITRE CVI. — Pendant que le *Succès* se dirige sur Cayenne, nos lecteurs retournent à Saint-Louis. — L'usine Guatimozin et Cie. — Progrès dans les agencements, la maison d'habitation, etc 1326

CHAPITRE CVII. — Explication entre le comte et la comtesse. — Les restrictions de la lettre de Dick Moore, etc. 1338

CHAPITRE CVIII. — Le *Succès* à Cayenne. — Quelques utiles renseignements sur la Guyane française. — Progrès récents apportés par les mines d'or. — Le Palais du gouverneur et l'hôpital. — M. et Mme Chessé, etc 1351

CHAPITRE CIX. — Une réunion et un conseil provoqués par M. Million. — Quelle sera la suite de l'itinéraire? — M. Million propose d'abréger le voyage. — L'opinion et l'approbation de Mlle Leroux, etc 1366

CHAPITRE CX. — La traversée. — La bibliothèque du bord. — Les occupations des dames, celles des jeunes gens, etc. 1380

CHAPITRE CXI. — Récit de M. Fontaine. — Son voyage dans les régions minières du Brésil, etc. 1394

CHAPITRE CXII. — Montevideo. — Les *pamperos*. — Le Colorado et la Miguelette. — Les rues et les maisons, etc. 1410

CHAPITRE CXIII. — Déjeuner à l'auberge. — *Ranchos* et *pulpérias*. — Les troupeaux dans la campagne, etc 1424

CHAPITRE CXIV. — Préparatifs de voyage. — Provisions de bouche, armes, mules, chariots. — *Tropilla* de chevaux. — *Manade*. — Jument *madrina*. — Tristesse mélancolie. — Dernière journée avant la séparation, etc. 1440

CHAPITRE CXV. — Musique et repas. — Ragoût de *gallinas*, *masamora*. — *Carne asada*. — Le village de Lujan, etc. 1455

CHAPITRE CXVI. — Les œufs d'autruche, mets fade et sucré. — Les désagréments d'un voyage dans la pampa, etc 1467

CHAPITRE CXVII. — Difficultés pour la descente du torrent. — Un ancien calicot qui devient ingénieur. — Le rôle d'un saule. — Une benne de mineur improvisée. — Un câble et un baquet. — Une gaffe à crochet, etc. 1478

CHAPITRE CXVIII. — C'était une fausse alerte. — Bruit lointain d'une cavalcade. — Signal d'alarme, etc. 1491

CHAPITRE CXIX. — Retour au *Succès* et à ses passagères. — La côte orientale de l'Amérique méridionale. — Le cap San Antonio. — Abaissement graduel et continuation de la température. — Voyage long et monotone, etc 1501

CHAPITRE CXX. — Des Patagons doux et familliers. — Hommes ou femmes, — La belle Mariette. — Une galanterie de M. Barbier, etc. 1512

CHAPITRE CXXI. — Retour aux explorateurs de la pampa. — Départ pour le camp de Calfoucourah. — Message de Lefa. — Novet fait une bonne chasse. — Efflorescences salines, etc. 1527

CHAPITRE CXXII. — La partie de la cabane destinée aux femmes. — Des femmes discrètes. — Invitation à dîner. — Additions culinaires. — Les conséquences du totem d'Attala, etc. 1538

CHAPITRE CXXIII. — On annonce l'arrivée des prisonniers. — Un bon repas pour les recevoir. — Calfoucourah est invité. — *Ouni-kas*. — *Ouignécas-Pouleou*, liqueurs indigènes, etc. 1549

CHAPITRE CXXIV. — Une marche lente. — Les saisons pour voyager. — Le sommet ou la Cumbre en hiver. — L'inflammation des paupières. — Le commencement de la route, etc. 1563

CHAPITRE CXXV. — Bon repas et mauvais temps. — Pomard et chansons. — M. Pierre Duther se montre sous un nouvel aspect. — Un souvenir des Alpes Dauphinoises. — Une improvisation de Pierre Dupont, etc. 1576

CHAPITRE CXXVI. — La baie de Valparaiso. — *Cerros* ou collines. — La vallée du Paradis. — Cordiale réception. — Tendres souvenirs. — Le repas de bienvenue. — Le docteur Leroux orateur, etc 1591

CHAPITRE CXXVII. — Ce qui se passait à Saint-Louis. — L'usine Montezuma et Cie. — Progrès accomplis. — Un établissement modèle. — Métaux, bois, fruits, pelleteries. — Bazar universel, etc 1607

CHAPITRE CXXVIII. — Mœurs chiliennes. — Un aveu de M. Duther. — Mlle Allard retrouve sa liberté. — Un pardon généreux. — Bals, tertulias, soirées intimes. — Réceptions à bord du *Succès*, etc. 1618

ÉPILOGUE 1632

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 48762.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.